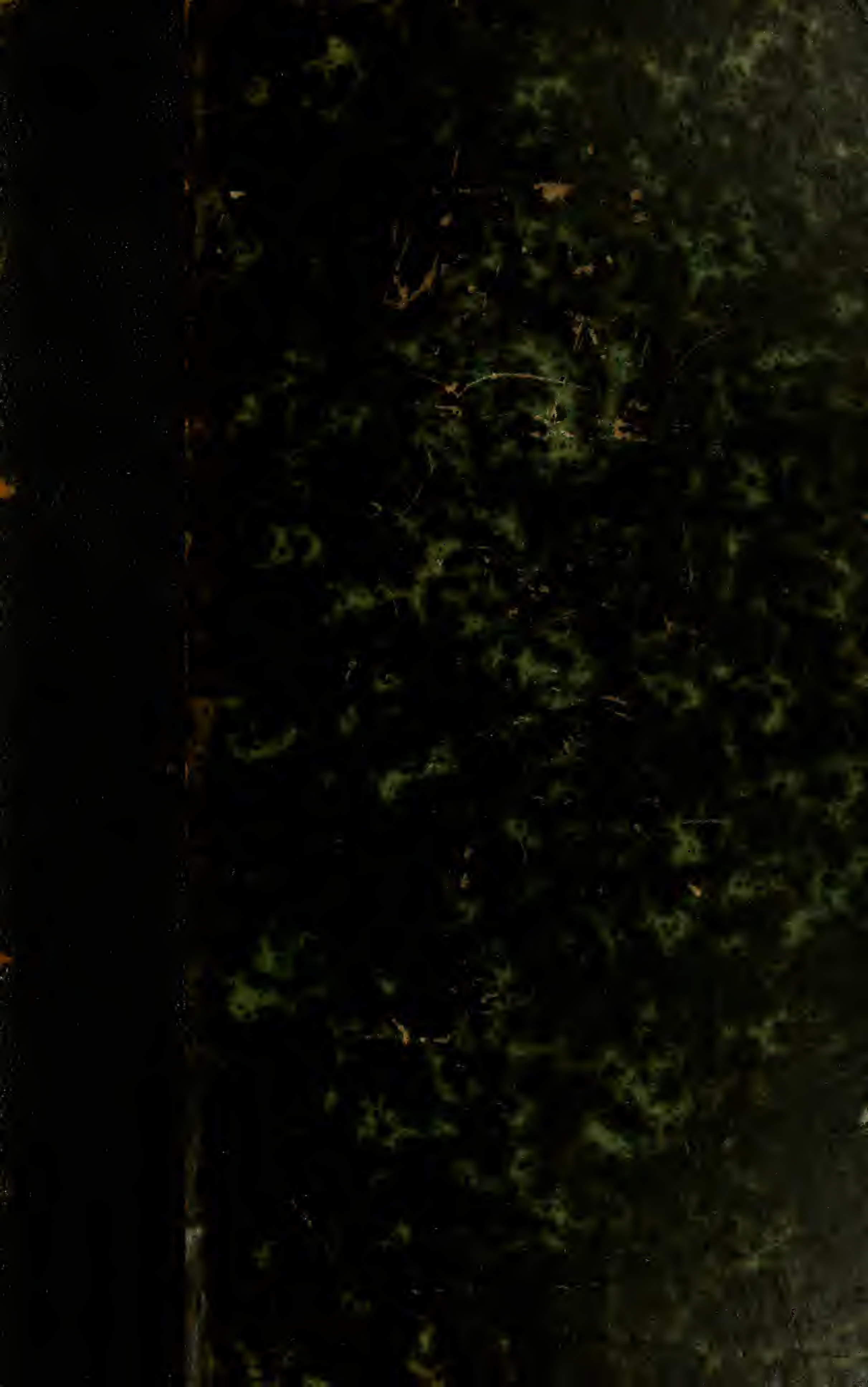
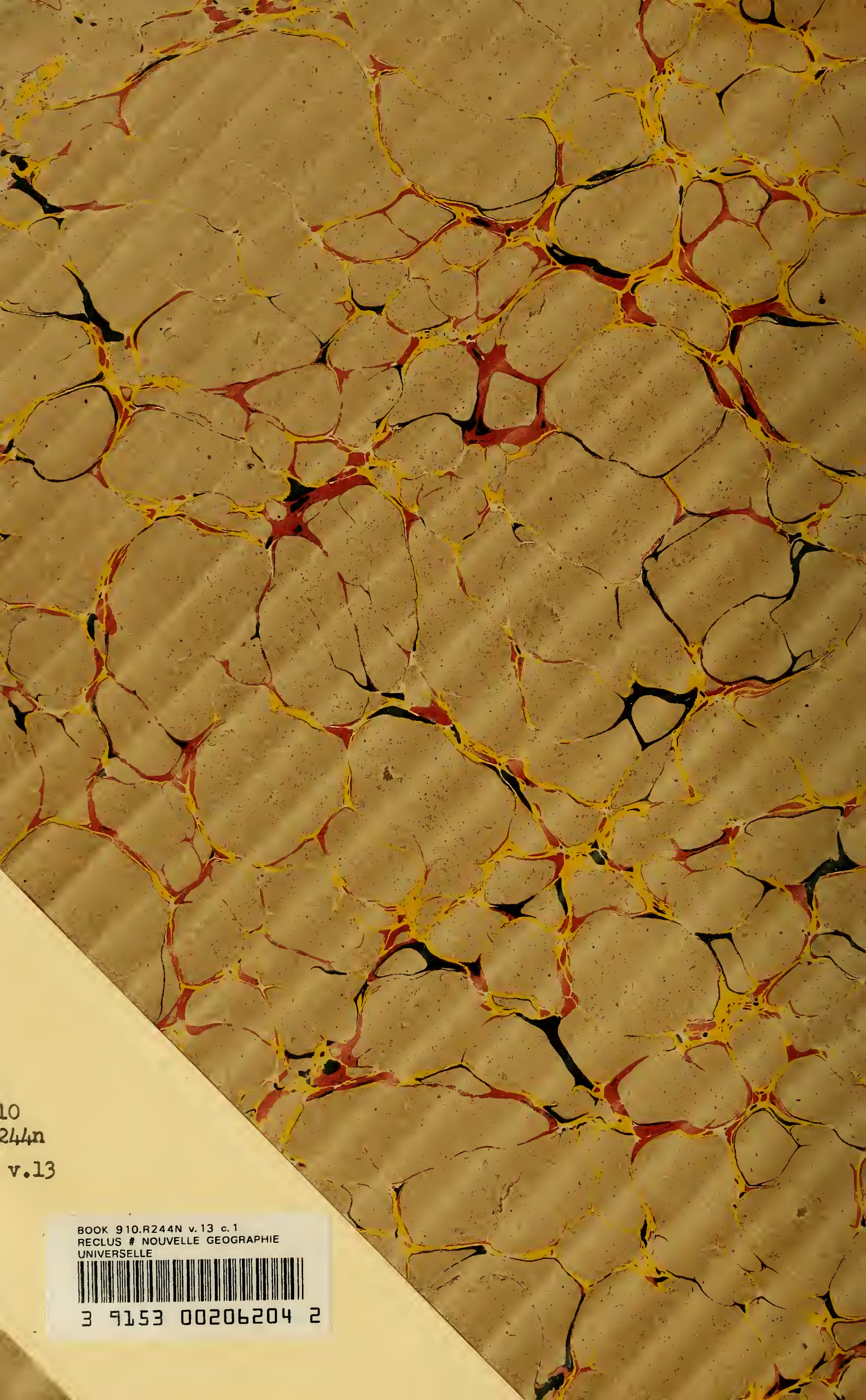
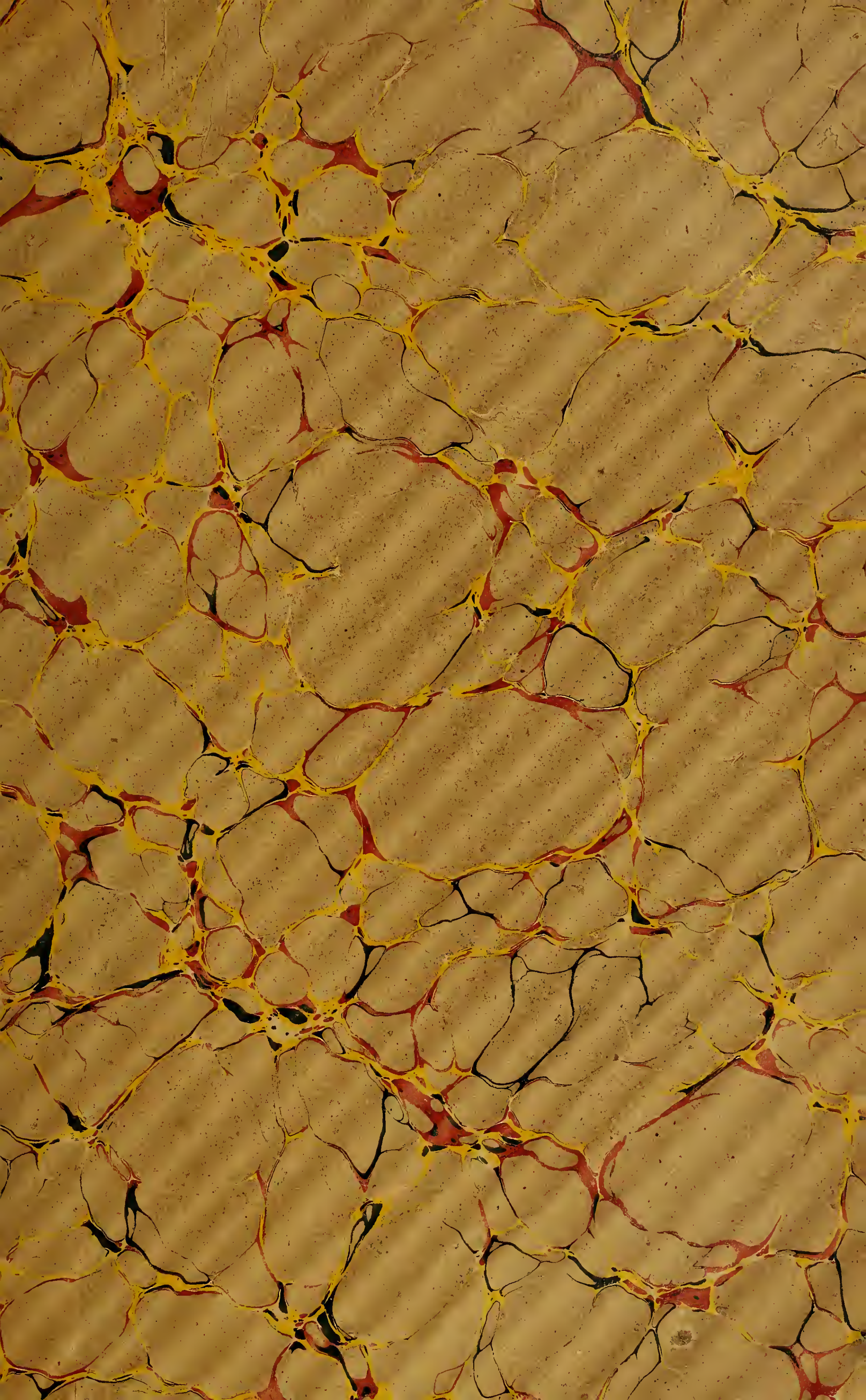








NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

Format in-8° jésus

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

Complète en 5 volumes

TOME Ier : **L'EUROPE MÉRIDIONALE**
Nouvelle édition revue et corrigée
(GRÈCE, TURQUIE, PAYS DES BULGARES, ROUMANIE, SERBIE ET MONTAGNE NOIRE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)
contenant 6 cartes en couleur,
184 cartes dans le texte
et 85 vues et types gravés sur bois

TOME II : **LA FRANCE**
NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE
contenant une grande carte de la France,
10 cartes en couleur,
218 cartes dans le texte
et 87 vues et types gravés sur bois

TOME III : **L'EUROPE CENTRALE**
(SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, EMPIRE D'ALLEMAGNE)
contenant 10 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte
et 78 vues et types gravés sur bois

TOME IV : **L'EUROPE SEPTENTRIONALE**
(NORD-OUEST : BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES)
contenant 7 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte
et 81 vues et types gravés sur bois

TOME V : **L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE**
contenant 9 cartes en couleur, 201 cartes dans le texte
et 76 vues et types gravés sur bois

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

Complète en 4 volumes

TOME VI : **L'ASIE RUSSE**
(CAUCASE, TURKESTAN ET SIBÉRIE)
contenant 8 cartes en couleur, 181 cartes dans le texte
et 89 vues et types gravés sur bois

TOME VII : **L'ASIE ORIENTALE**
(EMPIRE CHINOIS, CORÉE ET JAPON)
contenant 7 cartes en couleur, 200 cartes dans le texte
et 80 vues et types gravés sur bois

TOME VIII : **L'INDE ET L'INDO-CHINE**
contenant 7 cartes en couleur, 202 cartes dans le texte
et 84 vues et types gravés sur bois

TOME IX : **L'ASIE ANTÉRIEURE**
(AFGHANISTAN, BELOUCHISTAN, PERSE, TURQUIE D'ASIE ARABIE)
contenant 5 cartes en couleur, 166 cartes dans le texte
et 84 vues et types gravés sur bois

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

Complète en 4 volumes

TOME X : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**
1re *Partie :* BASSIN DU NIL
(SOUDAN ÉGYPTIEN, ÉTHIOPIE, NUBIE, ÉGYPTE)
contenant 3 cartes en couleur, 111 cartes dans le texte
et 57 vues et types gravés sur bois

TOME XI : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**
(2e *Partie :* TRIPOLITAINE, TUNISIE
ALGÉRIE, MAROC, SAHARA)
contenant 4 cartes en couleur, 160 cartes dans le texte
et 83 vues et types gravés sur bois

TOME XII : **L'AFRIQUE OCCIDENTALE**
(ARCHIPELS ATLANTIQUES, SÉNÉGAMBIE, SOUDAN OCCIDENTAL)
contenant 5 cartes en couleur, 126 cartes dans le texte
et 65 vues et types gravés sur bois

TOME XIII : **L'AFRIQUE MÉRIDIONALE**
(ILES DE L'ATLANTIQUE AUSTRAL, GABONIE, CONGO, ANGOLA
CAP, ZAMBÈZE, ZANZIBAR, CÔTE DE SOMAL)
contenant 5 cartes en couleur, 190 cartes dans le texte
et 78 vues et types gravés sur bois

Prix de chaque volume, à l'exception du volume X : broché, 30 fr.; relié, 37 fr.
Prix du volume X : broché, 20 fr.; relié, 27 fr.

Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

XIII

L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

ÎLES DE L'ATLANTIQUE AUSTRAL, GABONIE, CONGO, ANGOLA, CAP, ZAMBÈZE,
ZANZIBAR, CÔTE DE SOMAL

CONTENANT

5 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART
190 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE
ET 78 VUES OU TYPES GRAVÉS SUR BOIS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LIVRE XIII
L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

CHAPITRE PREMIER

ATLANTIQUE AUSTRAL ET SES ILES

I

MERS DE GUINÉE.

Les eaux qui baignent les côtes occidentales de l'Afrique du sud peuvent être considérées comme une mer distincte par la forme du lit, les phénomènes des courants et les îles qui surgissent des profondeurs. Grâce aux sondages, assez rapprochés dans le voisinage des côtes continentales et des îles, mais de plus en plus espacés vers le sud, dans la direction des terres antarctiques, le relief du fond sous-marin est désormais figuré sur les cartes, sinon avec une précision rigoureuse, du moins avec une approximation suffisante pour qu'on en reconnaisse les traits généraux. Le seuil immergé qui traverse obliquement, du nord-ouest au sud-est, la partie de l'Océan comprise entre les rivages de Liberia et ceux du Brésil, change de direction à l'endroit où il atteint la latitude du cap des Palmes, à 5 degrés environ du littoral. Dans ces parages, la partie haute du fond, recouverte pourtant d'une épaisseur d'eau de 2500 à 3000 mètres en moyenne, se développe exactement du nord au sud entre les abîmes océa-

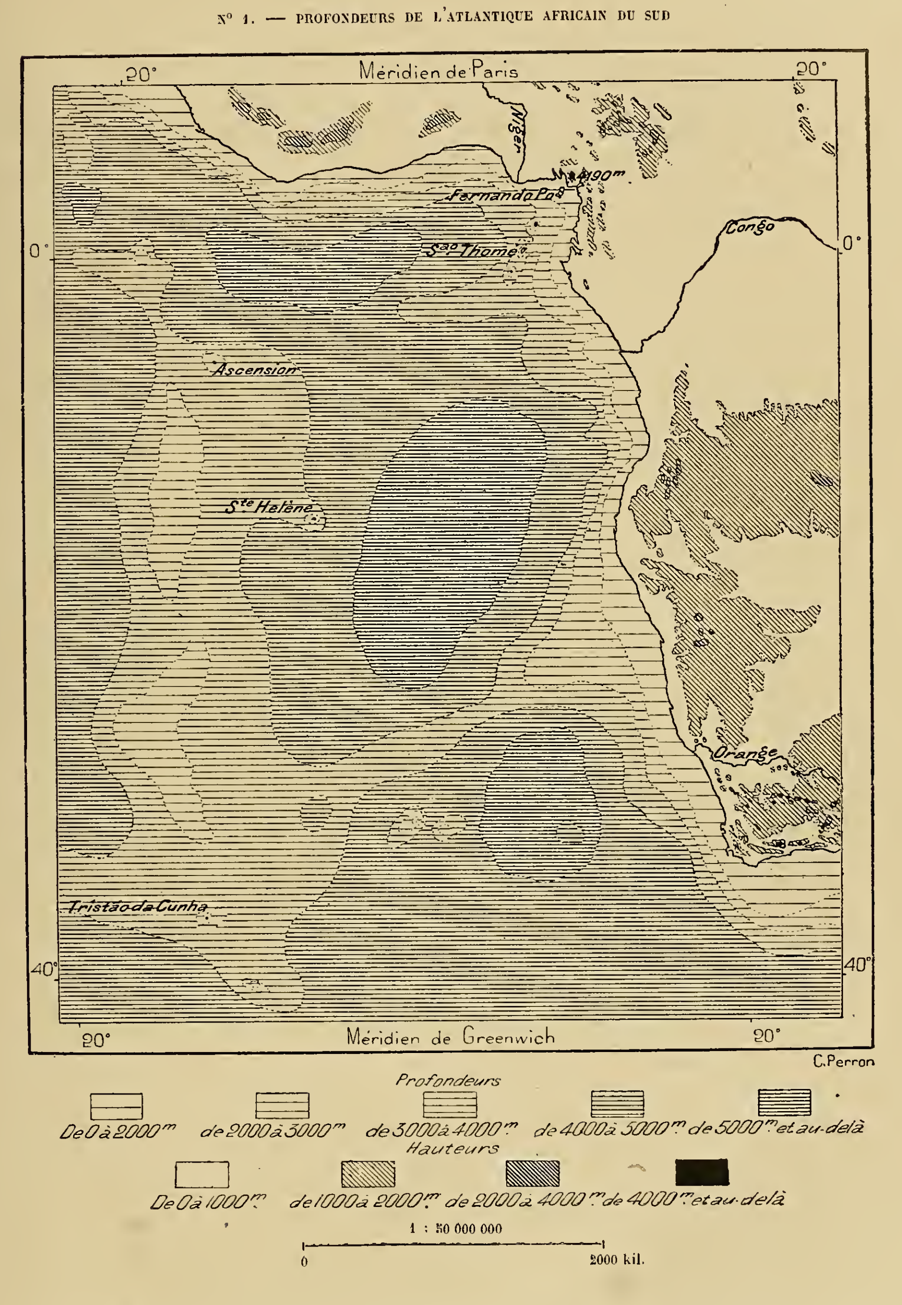
niques voisins de l'Afrique, et ceux, plus profonds encore, qui se trouvent dans les mers américaines. Ce seuil de partage, sur lequel se dressent le pic émergé de l'Ascension et les deux îles en groupe de Tristão da Cunha et de Gonçalo Alvarez, est la limite médiane entre les deux moitiés de l'Atlantique austral. Tous les fonds orientaux appartiennent à l'aire du continent africain; une ligne droite tirée dans la direction du méridien de Sierra-Leone à Tristão da Cunha suit exactement le faîte de séparation entre les deux mers, de Guinée et du Brésil.

La région de l'Océan, de forme quadrilatérale, comprise entre le seuil de partage et les côtes de l'Afrique, du cap des Palmes au cap de Bonne-Espérance, n'est point d'une profondeur égale dans toute son étendue. Elle se décompose en deux bassins, dont les abîmes descendent à plus de 5000 mètres au-dessous de la surface. Un de ces bassins s'allonge de l'ouest à l'est, parallèlement aux côtes de l'Or et des Esclaves; l'autre, de forme presque ovale, a sa partie la plus creuse au sud-est de Sainte-Hélène. Le coup de sonde le plus profond donné dans cette cavité des mers africaines est de 5840 mètres. L'ensemble de l'étendue marine qui offre en un tenant plus de 4000 mètres de profondeur au large de l'Afrique méridionale est d'environ 7 millions de kilomètres carrés, plus de deux fois la superficie de la Méditerranée. Au sud d'une ligne qui relierait la bouche de l'Oranje à l'île de Tristão da Cunha s'étend un autre bassin de 4000 mètres, limité au sud par les berges sous-marines qui portent l'île Bouvet et qui se relèvent en pente douce vers les côtes des terres antarctiques.

Les eaux sont toujours en mouvement dans cette vaste chaudière des mers africaines, et la résultante moyenne de tous les courants variables ou même contraires est un tournoiement du flot se dirigeant parallèlement à la côte, du cap de Bonne-Espérance au cap Lopez, puis se portant à l'ouest vers les rivages du Nouveau Monde et revenant au sud et à l'est pour compléter l'immense remous. Ce tourbillon des eaux de l'Atlantique austral correspond à celui de l'Atlantique boréal dont le Gulfstream forme la branche occidentale; mais il se meut en sens inverse et, grâce au bassin dans lequel il est contenu, il présente des contours plus réguliers : son diamètre moyen peut être évalué à 4000 kilomètres; quant à sa vitesse, elle varie beaucoup : mais, si ce n'est sous l'influence de la houle, elle est d'ordinaire peu considérable. Dans sa traversée des îles du Cap-Vert à la bouche du Congo par l'Ascension, le vaisseau la *Gazelle* signala au sud de l'équateur une partie du courant équatorial se mouvant dans la direction de l'ouest avec une vitesse de 2906 mètres à l'heure, tandis que la

plupart des observations indiquaient une marche de moins d'un kilomètre à l'heure ou même de 150 mètres seulement. En maints parages de ces

N° 1. — PROFONDEURS DE L'ATLANTIQUE AFRICAIN DU SUD



régions océaniques il n'y a pas même de vitesses appréciables : c'est par un lent mouvement de translation que la masse entière accomplit son vaste circuit, et çà et là les saillies des rivages ou les vents locaux produisent des

courants secondaires marchant en sens inverse du courant principal.

Le plus puissant de ces fleuves de reflux est celui qui longe le littoral du continent, entre le cap des Palmes et la baie de Kameroun, en se portant de l'ouest à l'est avec un mouvement moyen d'un peu plus d'un kilomètre par heure; mais au large du cap des Palmes sa vitesse peut atteindre jusqu'à 6 kilomètres à l'heure, près de 150 kilomètres par jour; les marins lui ont donné le nom de « courant de Guinée ». Il s'interpose entre les deux moitiés du courant équatorial qui se meuvent des côtes de l'Ancien Monde vers celles du Nouveau, de sorte qu'un navire voguant parallèlement à l'équateur dans la direction de l'ouest ou celle de l'est peut hâter son voyage d'une distance notable en se faisant porter soit par le courant, soit par le contre-courant[1]. Il se déplace suivant les saisons, et en septembre occupe plus d'une moitié de la largeur de l'Atlantique au sud de l'archipel Caboverdien. Quelle est la cause de ce transport des eaux dans le même sens que le mouvement de la Terre, d'occident en orient? C'est là une question que l'on ne saurait discuter isolément et qui se rattache au grand problème, encore à résoudre, de la circulation des eaux océaniques. Quelle est dans ces mouvements la part due à la rotation du globe, quelles doivent être attribuées à l'impulsion des vents, à la diversité des températures de surface et de fond, au contraste et au mélange des eaux inégalement salines? Les théories diffèrent et nulle hypothèse ne suffit à l'explication de tous les phénomènes observés par les météorologistes, trop peu nombreux, qui parcourent les chemins de la mer. On s'accorde en général à voir dans le courant de Guinée un remous latéral, un « courant de compensation » produit par le reflux des eaux équatoriales; on ne saurait attribuer à l'action directe du vent la marche du contre-courant de Guinée dans le sens de l'ouest à l'est, car il se meut suivant une direction toute différente de celle des alizés et des moussons qui soufflent dans ces parages; même au large des bouches du Niger et de Kameroun, là où le flot guinéen se porte vers le sud-est et se reploie vers le sud pour se confondre avec le courant équatorial, la propagation des eaux se fait précisément en sens inverse de la direction moyenne des vents[2]. Ce courant qui marche contre la brise et que comprime latéralement un autre fleuve marin coulant en sens contraire, serait-il la cause de cette poussée formidable des vagues qui forme la « barre », en rendant si pénible et parfois si dangereux le débarquement sur les plages de Guinée, du cap des Palmes

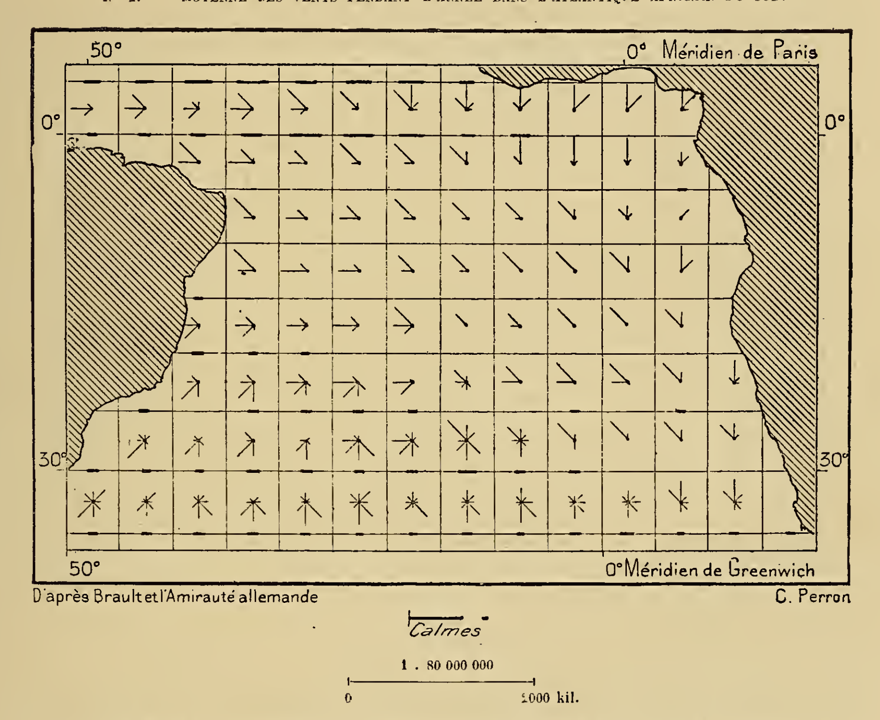
[1] Philippe de Kerhallet; François, *Instructions nautiques*.

[2] Voyage de la *Gazelle*, *Hydrographische Mittheilungen*, 1874; — *Annales Hydrographiques*, 1er trimestre 1876.

à Kameroun? Au large de l'embouchure du Congo, dans le remous secondaire formé par la rencontre du courant de Guinée et de l'autre courant venu du sud, parallèlement aux côtes de l'Afrique portugaise, tournoie une petite « mer de sargasses », où les « raisins des tropiques » se suivent en longues traînées comme celles de l'océan équatorial au large des Antilles.

Les cartes anémométriques de Brault et d'autres marins observateurs montrent que dans l'Atlantique austral africain les vents ont en moyenne une très grande régularité de régime. Les tempêtes proprement dites y

N° 2. — MOYENNE DES VENTS PENDANT L'ANNÉE DANS L'ATLANTIQUE AFRICAIN DU SUD.

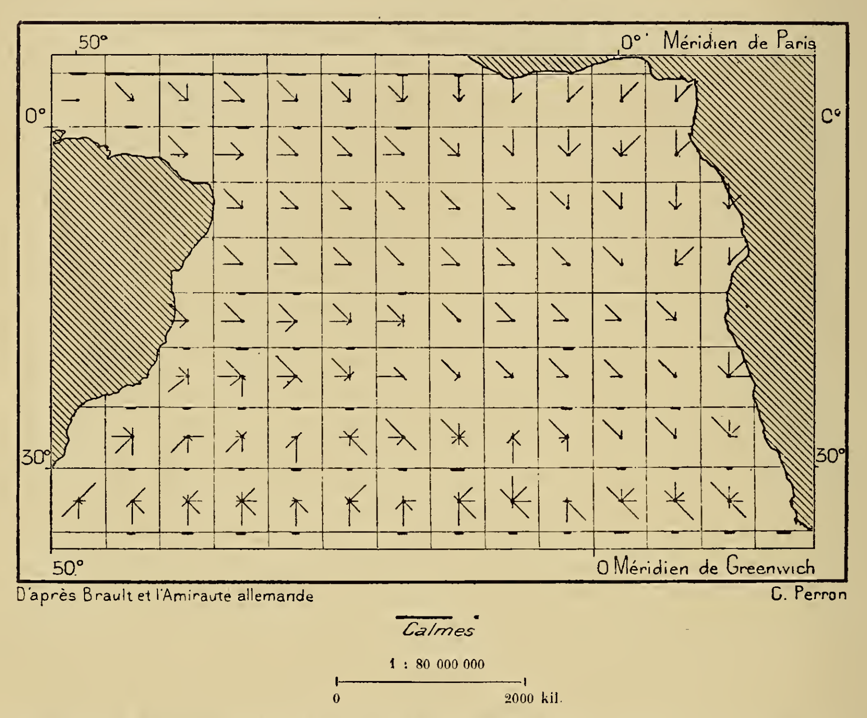


La longueur des flèches indique la fréquence des vents dans chaque espace maritime de 5 degrés.
Le nombre des calmes est d'au moins un sur dix jours dans chaque espace maritime où le trait occupe la moitié du côté inférieur d'un rectangle.

sont extrêmement rares et les vents « généraux », c'est-à-dire les alizés du sud-est, y soufflent avec une régularité telle, que les équipages des voiliers peuvent calculer avec de très grandes chances de probabilité, surtout à l'époque des solstices, la durée de leur voyage dans cette partie de l'Océan. Mais c'est au large seulement que le vent a cette direction constante : dans le voisinage des côtes, les courants aériens sont infléchis vers l'intérieur des terres : au-dessus des possessions anglaises, allemandes et portugaises du sud, de même que dans les régions littorales du Congo et

de l'Ogôoué, les vents soufflent du sud-ouest ou même franchement de l'ouest; sur les côtes situées à l'occident de Kameroun ils proviennent du sud. Ce sont ces afflux d'air marin, chargés de vapeurs, qui apportent les pluies aux régions côtières; les montagnes de Kameroun en sont inondées en toute saison; les autres massifs élevés du littoral reçoivent aussi une part considérable d'averses; en pleine mer, toute la zone à contours changeants où confinent les deux domaines des vents alizés, du nord-est et du sud-est, entre les parties avancées de l'Afrique et de l'Amérique méridio-

N° 3. — VENTS D'ÉTÉ DANS L'ATLANTIQUE AFRICAIN DU SUD.



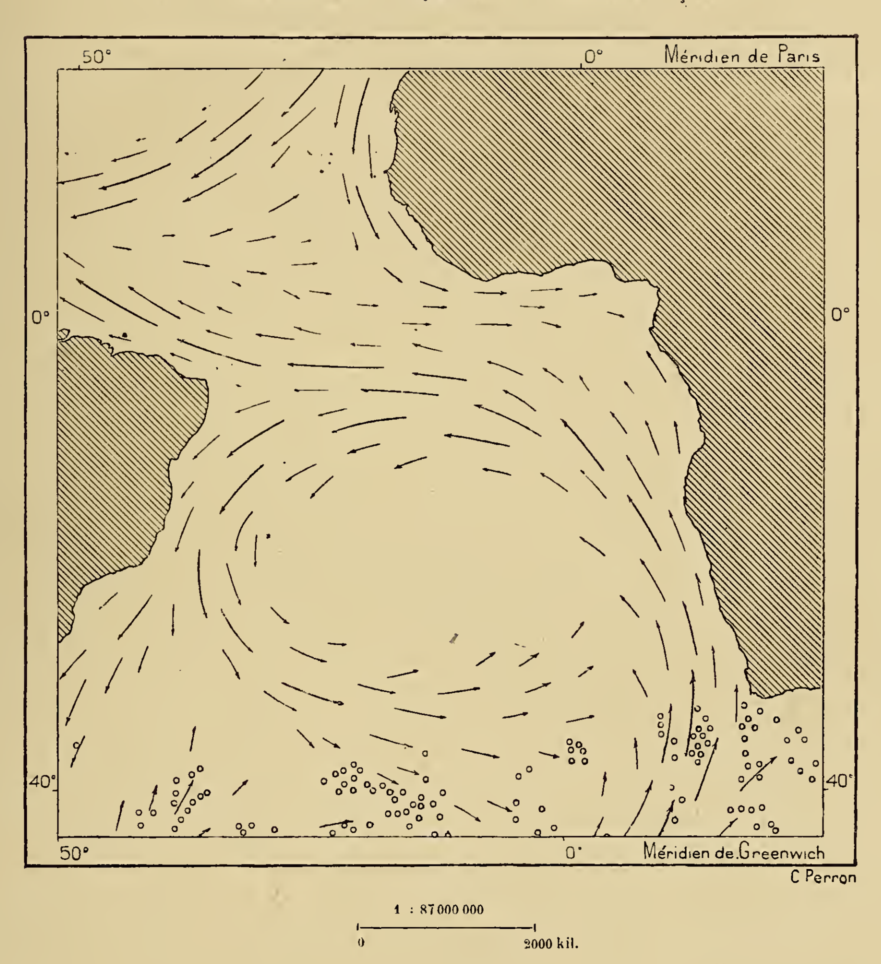
La longueur des flèches indique la fréquence des vents d'été dans chaque espace maritime de 5 degrés.
Le nombre des calmes est d'au moins un sur cinq jours dans chaque espace maritime où le trait occupe tout le côté inférieur d'un rectangle.

nale, est une des régions océaniques où les pluies tombent en plus grande abondance : le calme de l'air arrête les nuages apportés de part et d'autre par les alizés; les vapeurs se condensent et s'abattent en nappes dans la mer sous-jacente. En maints endroits ces eaux douces, s'épanchant à la surface de l'eau saline, en vertu de leur moindre poids spécifique, s'étalent en couches assez épaisses pour que les marins de passage puissent les recueillir.

Quoique les courants aériens et maritimes mélangent incessamment les eaux du bassin atlantique, elles diffèrent néanmoins par la salure, non

seulement à la surface, mais aussi dans les profondeurs. Le flot le plus salin est celui qui baigne Sainte-Hélène : son poids spécifique est de 1,0285 ; la salure est moindre dans tout le courant de Guinée, que grossissent les averses de la zone des calmes ; elle est inférieure de 2 et même de 5 millièmes dans toute la partie nord-orientale de la mer de Guinée, c'est-

N° 4. — COURANTS DE L'ATLANTIQUE AUSTRAL ET CONVOIS DE GLAÇONS.



1 : 87 000 000

0 2000 kil.

à-dire dans les parages où les courants du Niger et du Congo, les deux plus grands fleuves de l'Afrique par la masse liquide, viennent se mélanger à l'eau salée ; enfin dans les régions méridionales de l'Atlantique, le flot est moins salin que dans les parages de Sainte-Hélène, en conséquence de la fusion des blocs et des champs de glace que charrient les courants venus des régions antarctiques. C'est dans les mois de juin, juillet, août, quand les froidures dominent dans les mers australes, que les masses congelées

descendent le plus avant vers le nord; en cette saison, les coupoles, les tours, les obélisques de cristal, dont la vague sculpte la base et modifie les contours par le déplacement continuel du centre de gravité, se voient jusque dans les mers voisines du cap de Bonne-Espérance, vers le 36ᵉ et même le 35ᵉ degré de latitude; plus au sud, c'est par myriades que se succèdent en convois les fragments détachés du continent des glaces. Les bateaux qui cinglent autour de l'Afrique australe voient à l'horizon de l'ouest défiler en étranges processions comme une cité sans fin de palais, de temples, de colonnades qui resplendissent aux feux du couchant.

Diminuant la salure de l'eau, ces glaçons abaissent aussi notablement la température des masses liquides qui refluent des parages équatoriaux. A la surface de la mer on observe, du golfe de Kameroun au cap de Bonne-Espérance, une décroissance graduelle de la chaleur, correspondant à celle qui se produit dans les couches atmosphériques. Les isothermes se succèdent assez régulièrement, de 28° sur la côte des Esclaves à 15° vers la pointe méridionale du continent; mais dans les couches profondes la diminution de la température jusqu'au fond du lit marin offre de remarquables contrastes, provenant de l'afflux des eaux qui s'épanchent des larges mers antarctiques dans l'entonnoir graduellement rétréci de l'océan Atlantique. Le phénomène hydrologique le plus remarquable est la faible température relative des eaux équatoriales. Si l'on prend la moyenne de toute la masse liquide située sous l'équateur entre l'Afrique et l'Amérique, la température d'équilibre, entre l'eau tiède de la surface et l'eau froide du fond, sera de 4°,8, c'est-à-dire d'un dixième de degré seulement plus chaude que la masse liquide qui s'étend à 35 degrés plus au sud, dans l'hémisphère austral; d'autre part, ces mêmes eaux équatoriales seront d'environ 2°,5 plus froides que les eaux de la zone tempérée du nord, sous le 35ᵉ degré de latitude boréale. Ce contraste étonnant, qui témoigne de la grande prépondérance du courant antarctique sur le courant arctique, se retrouve, pour chacune des nappes isothermiques entre les deux moitiés de l'Atlantique, au nord et au sud de l'équateur : aux mêmes profondeurs on observe des températures tout à fait différentes. Ainsi sous le 35ᵉ degré de latitude septentrionale une ligne de sonde longue de 914 mètres baigne dans une eau de 10°, tandis qu'à la même distance au sud de l'équateur elle atteint une couche ayant seulement 4° : l'écart est de 6° entre les deux latitudes correspondantes[1]. La température de l'eau diminue légèrement dans le voisinage de la côte, par suite de l'afflux des

[1] Sondages du *Challenger* et de la *Gazelle*.

eaux du large, amenant avec elles une partie des couches profondes : en certains parages, on constate, à quelques kilomètres de distance, une différence de 2° dans le voisinage du littoral et dans la haute mer[1].

Les sautes de température dans les couches liquides de l'Atlantique du sud limitent les domaines de vie animale et, suivant les saisons, en modifient les contours. Si les espèces des eaux profondes, vivant dans les froids abîmes à basse température uniforme, peuvent se propager au loin, de la calotte arctique à la calotte antarctique, il n'en est pas de même des animaux, cétacés, poissons ou autres, qui ont pour demeure les eaux de la surface. Ainsi les « baleines australes », naguère fort nombreuses dans les mers qui s'étendent à l'ouest et au sud-ouest du cap de Bonne-Espérance jusqu'au delà du petit archipel de Tristão da Cunha, n'atteignent point la latitude de Sainte-Hélène : suivant l'expression de Maury, elles sont arrêtées par les eaux tièdes des mers tropicales « comme par un mur de flammes ». Les formes lusitaniennes et méditerranéennes diminuent graduellement dans la direction du sud. De même celles des Antilles ; cependant on trouve encore un grand nombre d'espèces antilliennes autour de l'île d'Ascension, au centre même de l'Atlantique austral[2]. Vers l'embouchure des fleuves, la vie animale est beaucoup plus abondante qu'en pleine mer. A mesure qu'on approche de l'estuaire du Congo, le nombre des poissons augmente dans les eaux de la surface et la phosphorescence nocturne s'accroît, malgré la diminution de la salure des eaux.

II

ILES AFRICAINES DE L'ATLANTIQUE AUSTRAL, TRISTÃO DA CUNHA.

Les mers de Guinée sont pauvres en massifs insulaires, quoique jusqu'aux temps modernes les cartes aient toujours été parsemées de terres chimériques, nuages que les marins avaient aperçus à l'horizon et qu'ils avaient pris pour des îles ou des récifs : on s'imaginait même que des rivages continentaux limitaient au sud les parages fréquentés par les navires cinglant du Portugal vers les Indes. L'hypothèse de Ptolémée, relative à l'existence d'une « grande terre australe » unissant l'Afrique du sud aux prolongements orientaux de l'Asie, avait été reprise par les carto-

[1] Von Danckelmann, *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 2 okt. 1886.
[2] Günther, *Shore Fishes*; — Schmarda, *Geographisches Jahrbuch*, 1882.

graphes du seizième siècle, et modifiée conformément aux découvertes récentes des navigateurs. D'après eux, cette terre australe commençait au sud de l'Amérique et se continuait au sud de tous les océans sur le pourtour du globe. Longtemps la rive continentale fut dessinée sur les cartes; puis, à mesure que les découvertes se faisaient dans les parages méridionaux, la côte se divisa en fragments : sur la carte de Homann, qui parut en 1722, une « Terre de la Vie », au devant de laquelle est parsemé tout un archipel d'îlots, limite au sud l'Atlantique austral sous les latitudes où les navigateurs ont découvert l'île de Gonçalo Alvarez[1]. De nouvelles explorations repoussèrent vers le sud ces rivages imaginaires ou réels, devenus aujourd'hui les côtes du « continent antarctique », et lorsque Bouvet découvrit en 1739 l'île et le petit archipel d'îlots qui portent actuellement son nom, il les appela cap de la Circoncision, ne considérant ces rocs neigeux que comme un promontoire du continent polaire. Mais dans ces parages, entre le 54e et le 55e degré de latitude méridionale, on se trouve déjà bien en dehors des eaux africaines, dans les mers qui, par leurs champs de glace, continuent, pour ainsi dire, les banquises et les terres neigeuses de la zone glaciale.

De même que la « Terre de la Vie » a disparu de l'Atlantique austral, de même ont été effacées de ces mers plusieurs îles dont l'existence ne paraissait pas douteuse, grâce aux récits circonstanciés des navigateurs. C'est ainsi qu'on dessina longtemps sur les cartes, au sud-ouest du cap des Trois Pointes et à deux degrés et demi au sud de l'équateur, une île de Saint-Mathieu, que les navigateurs modernes ont vainement cherchée. Pourtant un moine, commandant d'une escadre de sept voiles, avait débarqué dans cette île en 1525 et y avait fait un séjour de deux semaines. La description qu'il en donne convient tout à fait à l'île d'Annobon : il est donc probable que cette terre fut en effet celle qu'il visita, mais en se trompant d'un millier de kilomètres dans son estime, erreur qui n'a rien d'anormal dans l'histoire des navigations à cette époque[2]. Encore une autre île, Santa-Cruz ou Santa-Croce, était figurée sur les cartes à une dizaine de degrés à l'ouest de Saint-Mathieu, mais sans que nul voyageur eût donné le récit de sa découverte. Peut-être ce nom s'égara-t-il dans la mer par suite d'une confusion faite avec la terre de Sainte-Croix, première dénomination portugaise des côtes du Brésil.

Dans l'Atlantique austral la terre la plus éloignée du continent que l'on

[1] *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, 1886.
[2] O. Mac Carthy, *Iles de l'Afrique*, collection de l'*Univers*.

puisse cependant considérer comme appartenant aux parages africains, puisqu'elle est située vers l'extrémité méridionale du seuil de partage océanique dit du Challenger, est l'île de Gonçalo Alvarez, ainsi nommée du pilote qui la découvrit dans les premières années du seizième siècle. Son appellation, écrite en abrégé sous la forme *I de g° Alvarez*, se transforma en Diego Alvarez; lorsque l'anglais Gough découvrit de nouveau cette île en 1715, il crut avoir trouvé une terre inconnue et lui donna son nom, sous lequel elle est également désignée. Gonçalo Alvarez est un massif rocheux atteignant 1300 mètres par son point culminant et développant, sur un pourtour d'environ 50 kilomètres, sa base coupée de falaises et ravinée de couloirs. Du nord à l'est la grande terre est bordée de trois îlots rocheux, dont l'un, le Church-rock, ressemble à une haute nef flanquée de sa tour. De petites criques abritées par ces îlots permettent de débarquer sur la terre principale, et quelques vallons fertiles, des pentes revêtues de broussailles épaisses, des eaux poissonneuses invitent les colons; mais à peine quelques pêcheurs américains se sont-ils établis temporairement dans l'île pour chasser le phoque dans les parages des alentours. Ils n'ont point fait de culture et n'ont vécu que de poissons et d'oiseaux, qu'ils attiraient la nuit en allumant de grands feux sur les promontoires. Actuellement la trace du passage des marins sur cette terre perdue dans l'Océan n'est marquée que par des pierres tombales.

A près de 400 kilomètres au nord-ouest de l'île Gonçalo Alvarez un autre groupe de montagnes se dresse hors de la mer, balisant la route du cap de Bonne-Espérance à l'estuaire de la Plata, à environ 3000 kilomètres du point de départ et 4000 kilomètres du point d'arrivée. Ce massif insulaire est celui de Tristão da Cunha, ainsi désigné d'après un navigateur « dont le nom, dit Camões, ne s'éteindra jamais dans les mers qui baignent les îles Australes ». C'est en 1506 que la découverte de l'archipel eut lieu, et depuis cette époque, même avant l'exploration régulière qu'en firent les Hollandais en 1697, Tristão da Cunha fut reconnu fréquemment par les navigateurs, car il se trouve au sud de la zone des vents réguliers du sud-est, dans les parages où les navires rencontrent les fortes brises de l'ouest qui les aident à doubler le cap de Bonne-Espérance. La grande île, qui porte spécialement le nom de Tristão da Cunha, est reconnaissable, même à plus de 150 kilomètres de distance, par le cône régulier de son volcan, drapé de neige, qui se dresse à une altitude diversement évaluée de 2300 à 2559 mètres. L'Inaccessible, située à 32 kilomètres au sud-ouest de Tristão, justifie son nom par l'escarpement de ses falaises, que l'on peut escalader seulement par d'étroites ravines, et qui porte un plateau

bosselé, souvent caché par les nuages. Nightingale ou l'île du « Rossignol », à 20 kilomètres au sud-est de l'Inaccessible, n'est guère qu'un grand rocher à double pointe, bordé d'îlots et de récifs. Les terres volcaniques de Tristão da Cunha ont ensemble une superficie évaluée à plus de 8000 hectares et plus des trois quarts de cet espace appartiennent à l'île principale. Elles sont en entier composées de laves, soit encore compactes, soit brisées en d'innombrables fragments, soit décomposées en une masse noirâtre et fertile. Le pic suprême de Tristão, plusieurs fois gravi, se termine comme les cônes volcaniques des autres îles par un cratère enfermant un lac bleu. Vers le nord-ouest, les éboulis des laves ont pris l'aspect d'une vaste moraine et descendent jusqu'à la mer, bordée d'une sorte de digue naturelle de blocs sur une longueur de plusieurs kilomètres. Peut-être sont-ce là les traces d'une ancienne période glaciaire.

Actuellement la neige ne séjourne que sur les hauteurs, et rarement des flocons sont apportés par les tourmentes jusque dans le voisinage de la mer. Le climat est d'une grande douceur, mais très humide, et malgré l'étroitesse des petits bassins hydrographiques, couloirs érodés sur les flancs de la montagne, on voit en maints endroits briller d'abondantes cascades, qu'alimentent les nuages arrêtés sur les hautes pentes. D'après le missionnaire Taylor, le thermomètre se maintient généralement à 20 degrés en été, à 14 ou 15 degrés en hiver et, même pendant la nuit, il est rare qu'on l'ait vu baisser à 4 degrés au-dessous du point de glace. Les vents qui dominent, si favorables pour la navigation des voiliers cinglant vers l'Afrique méridionale et l'Australie, sont les vents d'ouest et du nord-ouest; mais pendant l'hiver antarctique, surtout en août et en septembre. les vents du sud soufflent fréquemment, et pendant plusieurs jours, avec une extrême violence, soulevant la mer en vagues énormes, contrariées parfois par de brusques sautes de la tempête. Les grosses lames, dites *rollers* ou « rouleurs » par les marins, déferlent sur les grèves surtout en temps de calme, et c'est en décembre, l'un des plus beaux mois de l'année, qu'elles se dressent le plus haut et s'écroulent avec le plus de fracas. Les gigantesques fucus appelés *macrocystis pyrifera* croissent autour de l'île en une véritable ceinture, d'environ 600 mètres de largeur : dans cette forêt d'algues, les plantes de 50 à 60 mètres de long sont très communes, et l'on rencontre même de ces câbles végétaux atteignant un développement de 300 mètres et la grosseur d'une barrique; des algues peu résistantes seraient déchirées sur les écueils par la violence de la houle. Ces fucus, qui prennent racine par une profondeur moyenne de 25 à 27 mètres



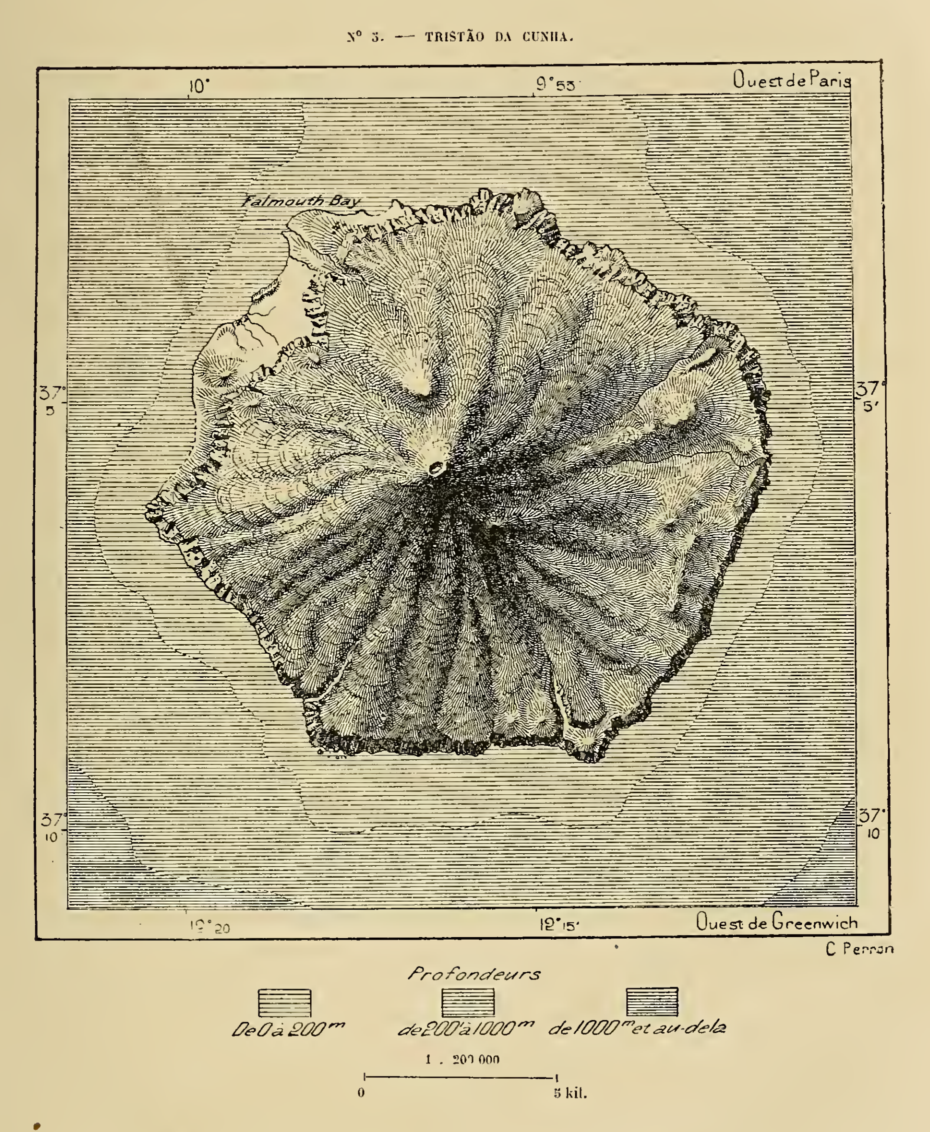
TRISTÃO DA CUNHA. — VUE PRISE SUR LA CÔTE SEPTENTRIONALE

Dessin de Taylor, d'après une gravure du *Graphic*.

d'eau, facilitent le débarquement des marins en amortissant la vague.

Terre océanique indépendante, n'ayant probablement jamais été rattachée par un isthme aux masses continentales, l'île de Tristão da Cunha a sa flore particulière : elle est un centre de nativité pour des formes spéciales,

N° 3. — TRISTÃO DA CUNHA.



qui se retrouvent de l'autre côté du continent africain, dans les îlots de Saint-Paul et d'Amsterdam, à près de cent degrés de longitude plus à l'est. Ces végétaux curieux, dont l'aire de croissance est si vaste, sous l'influence d'un climat analogue, sont des fougères, un lycopode, et parmi d'autres herbes une graminée piquante (*spartina arundinacea*) qui croît sur toutes les pentes basses en grosses touffes, tellement entremêlées qu'il est impossible

en maints endroits de percer l'épaisseur du fourré. Le seul arbre de la flore insulaire est une espèce de nerprun, la *phylica arborea*, qui atteint çà et là jusqu'à 6 mètres de hauteur et même davantage, mais qui d'ordinaire replie sur le sol son tronc contourné : sur de vastes espaces ces arbres enchevêtrés forment un inextricable réseau de tiges et de branches tapissées de mousses. La phylique est, avec le bois flotté des côtes orientales, le seul bois de chauffage que possède l'île de Tristão da Cunha. Les plantes des zones tempérées de l'Europe et du Nouveau Monde réussissent parfaitement dans les vallons abrités. Les légumes, choux, bétteraves, navets, oignons, citrouilles, ont admirablement prospéré et la récolte en est assez abondante pour que les habitants en fournissent aux navires de passage; on cultivait aussi le maïs et le blé, mais on a dû renoncer à la production de ces denrées, que dévorent les souris. Les fruits des vergers sont excellents, poires, pêches et raisins.

Les cétacés, pourchassés par les baleiniers américains, sont devenus rares dans ces parages. A l'exception de ces bêtes marines, des poissons et des oiseaux d'espèces variées qui fréquentent l'île, mouettes, pétrels, pingouins, albatros, poules du Cap, on ne connaît point d'animaux indigènes à Tristão. On n'y a pas découvert de reptiles et même il n'y aurait point d'insectes. Les porcs sauvages qu'on trouve dans l'île sont certainement d'origine européenne, quoiqu'on ignore l'époque à laquelle ils furent introduits; de même les chèvres, que l'on voyait jadis en grand nombre sur les rochers, mais qui ont disparu récemment, on ne sait pour quelle cause. Le chat domestique, devenu libre, a donné naissance à une race de félin sauvage, qui parfois lutte avec succès contre les chiens et qui fait de grands dégâts dans les basses-cours. Les troupeaux de bœufs, de brebis, de pourceaux sont, avec les lapins et la volaille, la principale richesse des habitants : un peu de bétail est exporté de Tristão dans l'île de Sainte-Hélène. Des animaux lâchés dans l'île Inaccessible y ont également prospéré et deux colons allemands y vécurent uniquement de leur chasse pendant deux années.

Tristão da Cunha est habitée depuis 1811. A cette époque, le matelot américain Jonathan Lambert s'y établit avec deux compagnons et commença le défrichement du sol. Puis en 1816 le gouvernement anglais, craignant qu'une expédition secrète ne s'y organisât pour délivrer le prisonnier de Sainte-Hélène, plaça dans l'île de Tristão une garnison de guetteurs. En 1821 il retira cette petite troupe, désormais inutile; mais quelques soldats demandèrent à rester, et depuis lors la colonie s'est maintenue, tantôt grossie par quelques naufragés, tantôt diminuée par suite d'une émigra-

tion de jeunes gens ou de groupes familiaux, désireux d'échapper à leur étroite prison océanique. En 1863, pendant la guerre de Sécession, un corsaire américain débarqua dans l'île quarante prisonniers sans pourvoir à leur subsistance; d'autres fois, des marins s'approvisionnèrent de force dans l'humble village des colons, qui se sont noblement vengés en portant secours aux nombreux bâtiments jetés à la côte dans ces parages. Laissée à elle-même, la petite société insulaire serait probablement de force à se maintenir et à se développer, grâce à l'excellence du climat. On dit que dans l'île les familles n'ont jamais perdu d'enfant en bas âge : l'accroissement naturel par le surplus des naissances est considérable, et les indigènes, issus d'Européens, d'Américains, de Hollandais du Cap, qui prirent pour femmes des métisses de Sainte-Hélène et de l'Afrique méridionale, constituent une race dont le type est admirable par la grâce et l'harmonie des formes. En 1886 la population était de 112 individus; mais une terrible tempête enleva d'un coup quinze adultes, près du quart des habitants valides.

L'anglais est la langue des insulaires. Ils constituent une petite république, ayant pour patriarche ou « président » le chef de famille qui a le plus d'enfants autour de lui; mais ils reconnaissent la suzeraineté de la Grande-Bretagne, et parfois celle-ci a fait quelques présents à la colonie vassale.

III

SAINTE-HÉLÈNE.

Quoique située en pleine zone tropicale, à 2550 kilomètres plus près de l'équateur que Tristão da Cunha, entre le 15e et le 16e degré de latitude méridionale, Sainte-Hélène fut découverte seulement quatre années auparavant, en 1502, par le Galicien Juan de Nova, qui perdit un de ses vaisseaux sur la côte de l'île. Peut-être cette terre avait-elle été vue par quelque navigateur précédent, car des côtes sont figurées dans ces parages sur la mappemonde de Juan de la Cosa, terminée en 1500. Située dans les mers où soufflent régulièrement les alizés du sud-est, Sainte-Hélène occupe une fort heureuse position sur le chemin de retour des voiliers qui rentrent de l'océan des Indes dans l'Atlantique boréal; elle se trouve à près de 1900 kilomètres de la côte continentale la plus rapprochée, le rivage de la province portugaise de Mossamedes.

Presque double en superficie de Tristão da Cunha, puisqu'elle offre une étendue d'environ 12 000 hectares, Sainte-Hélène n'est guère plus que le

noyau de ce qu'elle fut autrefois. Les falaises actuelles, coupées à pic en maints endroits jusqu'à 600 mètres de hauteur, sont entourées circulairement d'une sorte de banquette, terrasse ayant une largeur moyenne de 3 à 4 kilomètres et recouverte de 100 à 200 mètres d'eau. Cette plate-forme immergée, qui s'élève brusquement des profondeurs maritimes, est le socle de l'ancienne masse volcanique, dont il ne reste plus qu'un débris. D'un diamètre plus large, l'île s'élevait aussi à des hauteurs plus grandes; mais, tandis que les vagues de la mer la sapaient à la base et nivelaient la terrasse du pourtour, les pluies ravinaient les montagnes et en déblayaient les fragments. Ce double travail d'érosion, qui dure depuis des âges inconnus, a dû se faire avec une grande lenteur, à cause de la dureté des laves: après avoir étudié pendant de longues années le travail de désintégration qui s'opère dans les roches du littoral, M. Melliss évaluait à plus de 44 000 années le temps nécessaire pour la destruction de tel promontoire dont on ne voit plus maintenant que des récifs. Toutes les roches que l'on trouve à Sainte-Hélène, basaltes, pouzzolanes, ponces, matières vitrifiées ou boursouflées, sont d'origine volcanique : on n'a découvert aucune autre pierre, sédimentaire ou cristalline, qui justifie l'hypothèse parfois exprimée que l'île ait été jadis rattachée à une masse continentale. En quelques endroits de l'île, notamment dans la Gregory's Valley, les roches basaltiques sont traversées d'autres basaltes beaucoup plus durs, injectés du fond lors de quelque commotion terrestre. Tandis que le reste de la pierre est rongé jusqu'à une grande profondeur, ces dykes de basalte, qui se croisent en divers sens, se dressent comme les murailles d'un immense édifice démoli : les joints des colonnes, pareils à ceux d'une maçonnerie, ajoutent à l'illusion.

L'étude du relief de Sainte-Hélène a démontré que le centre d'éruption se trouvait à l'endroit de la côte méridionale appelé maintenant Sandy-bay ou « baie de Sable ». Le cratère se voit encore, hémicycle régulier, dans lequel pénètrent les vagues du large, bordant la plage noire de leurs blancs festons. Mais autour de ce cratère central se développe en un superbe amphithéâtre un autre demi-cratère, dont l'arête est formée par les pitons les plus élevés de l'île. Quelques saillies de ce pourtour ébréché ressemblent à de gigantesques colonnes : tels sont Loth et la Femme de Loth, qui se dressent, hauts de 90 et de 80 mètres, sur la partie méridionale de l'enceinte volcanique; un énorme bloc de phonolithe détaché repose sur sa pointe, comme ces pierres branlantes devenues fameuses dans la mythologie des populations d'Europe. Le diamètre du cratère supérieur n'a pas moins de 7 kilomètres; il présente en maints endroits l'image du chaos, ainsi

qu'en témoignent des noms tels que « Porte de l'Enfer » et « Jardin du Diable » ; mais c'est aussi sur les pentes intérieures de ce cratère que se trouvent les plus riches cultures, les vergers les plus touffus. Une route carrossable descend de l'arête supérieure au fond du gouffre, en serpentant autour des rochers.

Déchiquetée par le temps, découronnée de ses cônes d'éruption, l'île de Sainte-Hélène n'a pas du côté du nord l'aspect grandiose d'autres îles volcaniques. Elle se présente sous la forme d'un amas de rochers noirs et rougeâtres, bordée sur tout son pourtour de falaises et d'escarpements déchirés, mais n'offrant au-dessus des ravins du littoral qu'un profil assez peu mouvementé; seulement vers l'est, une profonde coupure sépare de la masse de l'île un promontoire terminal. Plusieurs protubérances dépassent 600 mètres : la plus haute, le pic de Diane, qui s'élève à 825 mètres, commande le panorama de l'île entière, avec ses croupes et ses vallons, les aiguilles et les ravins du littoral. Lors de la découverte, Sainte-Hélène était noire de forêts et d'en bas on voyait les arbres pressés se pencher au-dessus de la mer sur le bord du précipice. Il n'en est plus ainsi : les cinq sixièmes de la surface sont dépouillés de toute verdure, et presque toutes les plantes qu'on aperçoit sont d'origine étrangère, d'Europe, d'Afrique, du Nouveau Monde ou même d'Australie[1].

Le doux climat de l'île a facilité l'introduction de ces végétaux exotiques. Quoique dans la zone dite « torride », Sainte-Hélène n'a pas de chaleurs estivales supérieures à celle de l'Angleterre, les vents du sud-est et les eaux fraîches du courant antarctique abaissant constamment la température normale et les nuées qui s'amassent autour des collines abritant les bas vallons contre les rayons solaires. Dans l'année, les jours où le ciel est couvert sont deux fois plus nombreux que les jours sans nuages : l'écart moyen entre les froidures de l'hiver et les chaleurs de l'été est de 17 degrés seulement, entre 12 et 29 degrés. Les pluies sont assez abondantes : la chute annuelle de l'eau, pour 140 jours pluvieux, atteint 685 millimètres dans le port de Jamestown, où l'atmosphère est relativement sèche; mais dans les montagnes, à Longwood, la pluie moyenne dépasse $1^{m},20$ par an; un brouillard humide y baigne presque constamment les herbes et les gouttes tombent des feuilles. Les grosses averses s'abattent surtout dans les deux mois de mars et d'avril, c'est-à-dire au commencement de l'hiver austral. Il est extrêmement rare que des orages éclatent dans les parages de Sainte-Hélène : des générations se passent sans qu'on

[1] Joseph Hooker, *Nottingham meeting of the British Association*, 1866.

entende une seule fois gronder le tonnerre. Les paratonnerres sont inutiles dans l'île; on n'en place même pas sur les poudrières. Les raz de marée qui viennent se briser sur les rivages du nord-ouest se produisent principalement en janvier et en février, par les beaux temps et par un vent faible : la nature fait silence, comme pour contempler ce formidable écroulement des lames.

Née loin de tout continent, Sainte-Hélène avait autrefois une flore absolument distincte; mais plusieurs des espèces spontanées, y compris l'ébénier, ont disparu, soit arrachées par l'homme, soit dévorées par les chèvres et les cochons, soit étouffées par les herbes immigrantes : dans le courant de ce siècle, nombre de plantes primitives ont péri, d'autres ne sont plus conservées que dans les jardins, et les botanistes redoutent de ne les avoir bientôt plus que dans leurs herbiers. Sur une flore totale de 746 phanérogames, accrue maintenant d'environ 300 espèces, Darwin ne comptait que 52 espèces indigènes, parmi lesquelles une belle fougère arborescente et des bruyères; Melliss en énuméra 77, « représentants d'un ancien monde », presque tous réfugiés sur le pic de Diane et sur les crêtes des alentours; ce sont des plantes grisâtres, sans couleur[1]. Le chêne, le pin, le cyprès d'Europe ont parfaitement réussi, et parmi les plantes industrielles et alimentaires on voit à côté les uns des autres des immigrants de la zone torride et des colons de la zone tempérée; mais la culture du cinchona a été abandonnée. Le cafier, même l'arbuste à thé, la canne à sucre, le cotonnier, l'indigotier, les broméliacées, le goyavier, le bananier, prospèrent dans les mêmes jardins que les pommiers, les poiriers et les vignes; la pomme de terre croît près de la patate et de l'igname. Les mauvaises herbes de diverses contrées ont aussi envahi les champs de Sainte-Hélène, et les ronces, les ajoncs, les genêts menaçaient tellement les cultures, que l'on a dû, par mesure de salut public, procéder à une œuvre générale d'extermination.

La faune primitive de l'île différait également de celle des deux continents les plus rapprochés : elle comprenait même un oiseau terrestre (*charadrius pecuarius*) inconnu dans toutes les autres îles. En outre, Sainte-Hélène est un des lieux d'arrêt et de séjour pour les oiseaux de mer de grand vol, tels que l'oiseau « blanc » et la frégate, « qui n'est plus qu'une aile et qui dort sur l'orage »[2]. Les chèvres sauvages, fort nombreuses dans les premiers temps de la colonisation, mais à plusieurs reprises condamnées

[1] Mrs Gill, *Six Months in Ascension*.
[2] Michelet, *L'Oiseau*.

par décret à l'extermination, ont presque disparu, et maintenant la faune libre ne comprend plus que des lapins et des rats, fort gênants pour les cultivateurs. Il n'y a point de reptiles, si ce n'est des mille-pieds et des scorpions, introduits peut-être par mégarde. Sur 96 espèces de papillons, la moitié sont autochtones, tandis que les autres formes se retrouvent

N° 6. — SAINTE-HÉLÈNE.



soit dans le continent africain, dans les îles de l'Atlantique, jusqu'aux Açores[1]. Encore onze espèces de coquillages terrestres vivent à Sainte-Hélène : ce sont des mollusques originaires de l'île, qui ressemblent à des espèces des Seychelles et de l'Océanie, sans pourtant se confondre avec elles. On en trouve beaucoup d'autres à l'état « subfossile » sur les hauteurs[2] :

[1] T. Vernon Wollaston, *Testacea Atlantica*.
[2] Darwin, Melliss, etc.

elles ont péri depuis une époque récente, après le déboisement de l'île. Quant aux étables et aux basses-cours, elles ont les mêmes habitants que celles de l'Europe : chevaux, bœufs, moutons et chèvres, faisans, pintades, poules et autres volailles ont été amenés par les premiers colons de l'île, Portugais et Hollandais; puis les Anglais ont introduit de nombreuses variétés. Le moineau, grand ennemi des semailles, est aussi au nombre des envahisseurs. Quelques insectes, entre autres l'abeille, n'ont pu s'accommoder au climat et ont disparu peu de temps après avoir été importés ; mais d'autres n'ont que trop prospéré : tel est le termite, importé du Brésil par mégarde vers 1840. Cinq ans après, la ville de Jamestown était à demi ruinée : on eût dit qu'elle avait été secouée par un tremblement de terre ; il fallut 1 500 000 francs pour réparer les dégâts causés par les insectes. Jadis les lamentins, appelés « vaches de mer » par les insulaires, fréquentaient les plages de Sainte-Hélène : le dernier a été vu en 1810. Mais les poissons, notamment les thons, abondent dans les eaux environnantes.

Dès les premières années après la découverte, Sainte-Hélène reçut des immigrants : en 1515, des soldats portugais, mutilés par ordre d'Albuquerque pour crime de désertion, y furent laissés avec quelques esclaves nègres, des animaux domestiques, des approvisionnements et commencèrent à cultiver le vallon où se trouve aujourd'hui la capitale de l'île, Jamestown. Après une période d'abandon complet, des Hollandais succédèrent en 1651 aux colons portugais, puis des Anglais, et parmi eux plusieurs familles ruinées par le grand incendie de Londres en 1666. Des nègres et d'autres Africains esclaves furent aussi introduits dans l'île, et dès l'année 1810 on y importait des cultivateurs chinois et des Malais. Formée de tant d'éléments divers, la race est loin d'offrir la blancheur rosée du teint qui distingue les Anglais de la mère patrie, mais la grâce du corps et la beauté des traits est générale. Quinze années avant que l'esclavage fût aboli dans les autres colonies anglaises, au jour de Noël 1818, la liberté des enfants à naître de toute femme esclave avait été proclamée à Sainte-Hélène; en 1822, les 614 esclaves qui restaient furent affranchis

Le nom de cette petite île de l'Atlantique austral retentit dans l'histoire de la France et du monde. C'est là que Napoléon, prisonnier de l'Angleterre, fut exilé pendant les six dernières années de sa vie, et durant cette période de calme, succédant à tant de troubles et de guerres, tous les regards se tinrent fixés « sur cet écueil battu par la vague plaintive », sur ce bloc de lave, naguère ignoré, où mourait le conquérant. Dans l'histoire de la science, Sainte-Hélène rappelle aussi de grands souvenirs. Le mont

Halley, qui s'élève à 741 mètres, vers le centre de l'île, est le piton sur lequel l'astronome de ce nom établit en 1676 son observatoire pour dresser un catalogue des étoiles australes et observer le transit de Mercure; un autre sommet fut choisi par Sabine en 1840 pour un observatoire magnétique; enfin Darwin et d'autres savants ont fait à Sainte-Hélène des études d'importance capitale sur la géographie physique et la distribution des espèces végétales.

Cette île fameuse n'a plus qu'une très faible valeur économique dans l'équilibre du monde. Jadis, lorsque les voyages de circumnavigation du globe ou des continents étaient peu fréquents, Sainte-Hélène était un lieu d'étape où s'arrêtaient les navires, et pendant longtemps elle servit de bureau postal aux marins de l'Atlantique : on conserve encore le bloc de lave sous lequel étaient placées les dépêches des navires de passage[1]. La substitution des bateaux à vapeur aux voiliers a changé les habitudes, et le percement de l'isthme de Suez a partiellement dépeuplé les mers australes[2]. L'île a perdu presque toute importance comme lieu de relâche et d'approvisionnement; elle n'exporte rien, si ce n'est les produits de la pêche des baleiniers américains[3], et les résidents, accoutumés à gagner largement leur vie par la visite des étrangers, habitués en outre à recevoir les faveurs du gouvernement britannique par des allocations budgétaires, n'ont pas eu l'initiative indispensable pour récupérer par la culture ce que ne leur faisait plus gagner le commerce ; d'ailleurs la plupart des cultivateurs, ruinés par les hypothèques, ont dû céder leurs terres aux marchands de la ville et le monopole a eu la misère pour conséquence. On a parlé d'étendre les champs de phormium tenax, de tabac et d'autres plantes industrielles; mais ces bonnes idées n'ont pas eu de suite et la population de l'île a considérablement diminué par l'émigration, surtout vers le cap de Bonne-Espérance. En 1861, le nombre des habitants s'élevait à 6860 personnes ; vingt ans après il n'était plus que de 5060, quoique la salubrité soit parfaite et que les naissances dépassent de beaucoup les morts[4]. Les revenus et les services publics, même l'instruction des enfants, tout est en décadence. Quelques étrangers viennent résider à Sainte-

[1] Melliss, *Saint-Helena, physical, historical and topographical description.*

[2] Mouvement commercial de l'île en 1885 :

Entrées : 56 navires à voile ; 53 bateaux à vapeur.

Importations	1 044 025 francs.
Exportations	44 300 »

Expéditions aux États-Unis des produits de la pêche baleinière : 318 975 francs.

[4] État civil de l'île en 1885 : 89 naissances, 56 décès.

Hélène, où les appelle la salubrité du climat, mais ils sont peu nombreux.

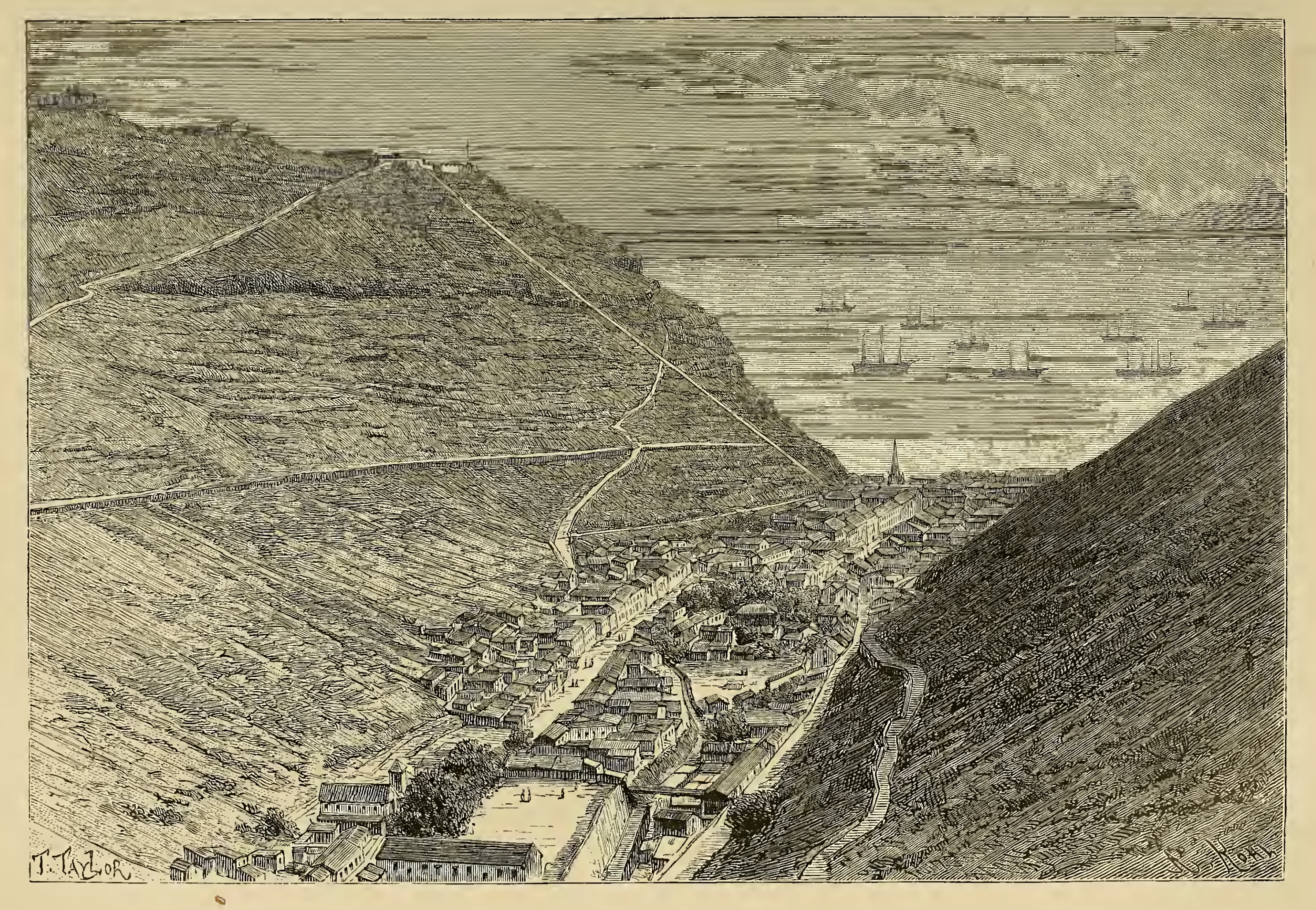
La ville unique de Sainte-Hélène, Jamestown, est située sur la côte occidentale, ou « sous le vent » ; elle n'aurait pu se bâtir ailleurs, car il est presque toujours impossible d'aborder dans les criques de la côte opposée, où les vagues poussées par les alizés viennent se briser avec fureur. Le site de la ville est une échancrure triangulaire dans le mur des falaises; les maisons et les jardins qui les entourent occupent l'issue d'une vallée, fort rétrécie en amont et s'évasant à son embouchure; parfois, après les grandes pluies, des amas d'eau se sont échappés par cette gorge, emportant dans la mer des bestiaux, des troncs d'arbres et les débris de constructions. A l'ouest de Jamestown les escarpements se redressent suivant un angle très aigu pour former le Ladder-hill ou « mont de l'Échelle » (183 mètres), couronné d'édifices militaires : un escalier de près de 700 marches s'élevant en ligne droite sur le rocher lui a valu son nom. A l'ouest, une route gravit obliquement le Rupert's-hill et pénètre dans l'intérieur de l'île : c'est par là qu'on monte à la maisonnette de Longwood, où résida Napoléon. Non loin de là se trouve la « vallée du Tombeau » : le corps, qu'on y avait placé sous un groupe de saules, repose depuis 1840 sous le dôme des Invalides.

Les habitants de Sainte-Hélène n'ont point d'institutions représentatives : l'île, qui jusqu'en 1834 appartenait à la Compagnie des Indes, est maintenant une « colonie de la couronne » et les administrateurs sont nommés par le gouvernement siégeant à Londres.

IV

ASCENSION.

Cette île, autre « terre de la couronne anglaise », a été découverte la même année que Sainte-Hélène et par le même navigateur, Juan de Nova. Elle est située presque sur la ligne médiane du bassin atlantique, et le socle qui la supporte repose sur le seuil immergé, dit du Challenger, qui sépare les abîmes de la mer africaine et les gouffres, plus profonds encore, du bassin qui baigne le Nouveau Monde. L'Ascension se trouve à peu près à 2200 kilomètres des côtes brésiliennes à Pernambuco; elle est un peu plus éloignée des rivages africains d'Angola, sous la même latitude, mais elle n'est qu'à 1550 kilomètres au sud-ouest du cap des Palmes, le promontoire continental le plus voisin. Comme Sainte-Hélène, l'Ascension



JAMESTOWN. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Chaper

est sur le parcours des alizés du sud-est : on y observe les mêmes phénomènes de houle, qui rendent la côte méridionale presque inabordable et qui obligent les navires à s'abriter « sous le vent » près de la côte du nord ; quant aux raz de marée ou « rouleurs » qui, même par un temps calme, viennent ébranler les plages, surtout de décembre en avril, ils sont peut-être plus formidables encore qu'à Sainte-Hélène. Ce spectacle grandiose dure parfois pendant des jours et des semaines ; mais il est aussi arrivé que dix minutes ont suffi pour soulever ces puissantes vagues, hautes de 8 mètres, même de 10 mètres, et les calmer de nouveau. Evans les attribue à la chute d'énormes pans de glace, se détachant des falaises des terres antarctiques et plongeant d'un jet dans la mer[1].

Plus petite que Sainte-Hélène, puisqu'elle a seulement 9840 hectares de superficie, l'Ascension est de forme plus régulière : ses contours sont ceux d'un triangle sphérique, dont la face tournée vers les vents alizés est la plus abrupte ; au centre de l'île s'élève un cône de 860 mètres, d'où l'on voit à ses pieds la plupart des buttes à cratères qui rejetèrent jadis des cendres ou des laves : les géologues ont compté dans l'île quarante et un de ces volcans éteints. Du haut de la montagne centrale, Darwin constata que tous les monticules de cendres présentent leur pente allongée du côté du sud-est, d'où souffle le vent alizé, et que les amas les plus considérables de débris ont été rejetés sur la face opposée, s'abaissant en brusque talus ; la plupart des cratères sont coupés obliquement par l'effet du courant aérien[2], mais presque tous les cirques intérieurs sont d'une grande régularité : l'un d'eux a reçu le nom de Riding School ou « Manège ». Au-dessous de l'île la poussée profonde ne paraît plus se faire sentir ; cependant les navigateurs parlent de tremblements ressentis au nord de l'Ascension dans les mers équatoriales[3].

Des bombes volcaniques sont éparses autour des bouches d'éruption et dans la masse des scories sont enfermés quelques blocs de roches différentes, telles que la syénite et le granit. A part ces débris rejetés du sein de la terre, l'Ascension, masse rouge et calcinée, n'offre que des formations d'origine ignée, basaltes, ponces, pouzzolanes ou argiles ; seulement sur le pourtour de l'île, les amas de coquillages brisés, de coraux et de sable volcanique se consolident en une roche calcaire que l'on peut utiliser pour la construction. Certaines variétés de cette roche prennent la consistance et la blancheur du marbre ; d'autres, se déposant en couches

[1] Mrs Gill, ouvrage cité.
[2] Ch. Darwin, *Geological observations on the Volcanic Islands.*
[3] *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1858 ; — *Nautical Magazine*, 1858.

translucides et presque cristallines, recouvrent comme d'un émail les écueils baignés par la marée. Cette prise du ciment naturel se fait si rapidement, que des petites tortues écloses dans le sable ont été saisies et murées dans la masse [1].

Quand la brise ne renouvelle pas l'air, la température est fort pénible à supporter, car l'Ascension est à moins de 900 kilomètres au sud de l'équateur (7° 57′). La moyenne annuelle de la température, sur le lieu du mouillage, est de 29 degrés centigrades, tandis que sur les plateaux, rafraîchis par le souffle régulier des alizés, le thermomètre oscille de 20 à 21 degrés et descend même à 15. Quoiqu'une épidémie de fièvre jaune ait enlevé en 1823 un tiers de la garnison, le climat de l'Ascension est considéré comme exceptionnellement salubre, malgré sa haute température : l'île est un sanatoire pour les Européens du littoral d'Afrique. Les pluies, beaucoup moins abondantes qu'à Sainte-Hélène, ne suffisent pas aux besoins des habitants : les moindres sources, parmi lesquelles on cite une fontanelle découverte par Dampier, lors de son naufrage, en 1701, sont surveillées avec un soin jaloux ; on a même foré le sommet d'une montagne par un tunnel pour amener au mouillage un filet d'eau qui descendait sur le versant opposé. Les rares averses qu'apportent les nuages se perdent presque en entier dans les cendres qui recouvrent la plus grande partie de l'île. Seulement les pitons, que baignent parfois les brouillards de la zone supérieure, reçoivent un peu d'humidité : aussi le cône central doit-il à la verdure relative de ses pentes le nom de « Green Mountain ». Lorsque Darwin visita l'Ascension, en 1836, il n'y avait pas un seul arbre.

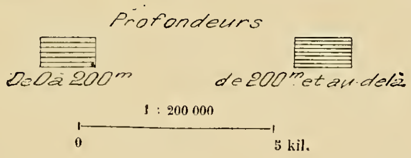
Sur les hauteurs de l'île on a fait depuis 1860 des essais de reboisement qui ont parfaitement réussi. La végétation indigène ne comprenait que seize espèces de phanérogames, parmi lesquelles un sous-arbrisseau, le *hedyotis Ascensionis;* mais c'est par centaines que l'on compte les espèces importées. Un botaniste, M. Bell, transforma les hautes pentes en un vaste jardin d'essai, et bientôt des forêts naissantes d'acacias, d'araucarias, d'arbres à caoutchouc, de pins, de genévriers, d'eucalyptus, changèrent l'aspect des buttes volcaniques, sur un espace d'environ 160 hectares. Et non seulement les arbres nouvellement plantés trouvèrent dans l'air ambiant l'humidité nécessaire à leur croissance, les brouillards, qui passaient naguère, emportés par le vent, sans mouiller le sol, laissèrent aussi sur les feuilles un excès d'humidité qui s'écoule lentement et que l'on recueille au bas des arbres pour abreuver les animaux et fournir même aux besoins de l'homme.

[1] Lyell, *Principles of Geology.*

Ainsi des expériences directes ont prouvé que, du moins dans ces climats torrides, les plantations augmentent dans une faible mesure la précipitation d'humidité en distillant l'eau des nuées[1].

Comme la flore, la faune insulaire, à l'exception des oiseaux de grand vol et des animaux marins, est d'origine exotique. Les chèvres, depuis

N° 7. — ASCENSION.



longtemps sauvages, les chats, devenus bêtes de proie, les rats, les chiens ont été importés d'Europe; de même aussi les faisans des bois supérieurs et les volailles de basse-cour; les pintades ont été introduites du continent africain. Les serpents sont inconnus sur cette terre océanique, mais l'Ascension est une des îles de l'Océan où la pêche des tortues est pratiquée : de décembre en mai accourent de l'Océan les grandes *chelonia*, qui viennent déposer leurs œufs dans le sable; ce sont des animaux énormes en comparaison des tortues des Antilles, mais leur chair est moins appréciée

[1] Bell, *Gardener's Chronicle*, April 11, 1874.

par les gourmets. Des chasseurs à l'affût les retournent sur le dos, puis les transportent en des viviers que la marée emplit et vide tour à tour. La plupart de ces animaux pèsent de 200 à 250 kilogrammes, mais on en a vu parfois de 400 kilogrammes et jadis le nombre des tortues capturées s'est élevé jusqu'à 2500 dans les années exceptionnelles; actuellement la moyenne n'est plus que de 300. Pendant l'époque du frai, ni les navires ni les forts ne tirent le canon, de peur d'effrayer les timides chéloniens et l'on n'allume point de feu sur la plage. Jamais on n'a vu de tortue mâle aborder dans l'île. Les jeunes tortues qui brisent leur œuf et sortent du nid pendant le jour sont dévorées par les oiseaux de mer tournoyant sans cesse au-dessus des plages.

Les seuls habitants de l'Ascension sont des soldats, des marins, des employés et quelques fournisseurs attachés à la garnison. Politiquement l'Ascension est considérée comme un vaisseau de guerre dont les habitants sont l'équipage. Le gouverneur est comme le capitaine de navire, « maître à son bord »; personne n'entre dans l'île sans l'autorisation spéciale des lords de l'Amirauté, et quand on y débarque, c'est comme rationnaire de l'Etat[1]. C'est en 1815 que le gouvernement y fit établir un poste militaire pour surveiller Napoléon, et depuis 1821 ce poste a été conservé, grâce à sa situation en vedette au centre de l'Atlantique et à moitié route entre les deux continents : les bateaux à vapeur de passage trouvent aussi à Georgetown, le village de l'île, un dépôt de charbon et quelques approvisionnements, mais on ne leur donne de l'eau qu'en cas d'extrême urgence.

V

ILES DU GOLFE DE GUINÉE.

Ces quatre îles diffèrent des amas de laves émergés de l'Atlantique austral, sinon par le mode de formation, — car elles sont également d'origine volcanique, — du moins par leur situation dans un golfe d'une faible profondeur relative, et par leur alignement dans le voisinage du continent africain. Dans le golfe de Guinée, les fonds sont partout moindres de 1000 brasses, et même l'île de Fernando-Po surgit d'une partie du lit marin qui d'un côté n'a pas 100 mètres de profondeur. Par le fond incliné sur lequel ces îles reposent, elles sont une dépendance naturelle de l'Afrique; en outre, elles forment une rangée rectiligne de monts à cratères, qui se continue

[1] Mrs Gill, ouvrage cité.

sur la terre ferme par un autre volcan, le pic de Kameroun : nul doute que les massifs insulaires et le groupe du continent ne se trouvent sur une même fissure d'éruption volcanique. Peut-être l'île de Sainte-Hélène doit-elle être aussi considérée comme appartenant à la même rangée; toutefois elle est si éloignée, soumise à des conditions de climat si différentes et se trouve séparée du continent par des mers si profondes, qu'elle constitue en réalité un petit monde à part. Les quatre îles, rigoureusement alignées du sud-ouest au nord-est dans le golfe de Guinée, sont aussi un groupe géographique distinct, dont les terres s'espacent d'une manière régulière à la distance d'environ 200 kilomètres les unes des autres. Politiquement, ces îles ont été divisées entre deux puissances européennes : les deux îles intérieures, São-Thomé et Principe, appartiennent au Portugal; les deux îles extrêmes, Annobon et Fernando-Po, sont des terres espagnoles depuis 1778.

Annobon, l'Anno Bom, ou la « Bonne Année », ainsi nommée en 1471 par ses découvreurs portugais, Escobar et Santarem, parce qu'ils l'aperçurent le 1er janvier, est la plus petite des îles du golfe de Guinée; elle n'a que 17 kilomètres carrés de superficie. Ce n'est qu'une montagne de lave fendillée, dressant son piton central, le Pico do Fogo, à 990 mètres d'altitude et l'entourant de quelques buttes latérales, toutes couvertes de forêts; près du sommet un petit cratère est devenu un lac reflétant dans ses eaux bleues le feuillage des orangers; la partie inférieure de l'île fait aux bois touffus de l'intérieur une ceinture d'un vert plus tendre, composée de palmiers et de bananiers. Quelques îlots, hérissés d'aiguilles, bordent le littoral d'Annobon. L'aspect verdoyant de l'île témoigne d'une proportion de pluies beaucoup plus considérable que celle de Sainte-Hélène et de l'Ascension; cependant elle est moindre que celle des îles du nord. Moins humide que Fernando-Po et Principe, Annobon est aussi beaucoup plus salubre; le courant équatorial, à l'origine duquel elle se trouve et qu'alimentent les eaux relativement froides venues des mers antarctiques parallèlement à la côte, contribue par ses eaux fraîches à purifier l'atmosphère. Néanmoins l'île n'est point devenue colonie européenne. Tous les habitants, au nombre d'environ 5000, sont des noirs et des hommes de couleur, descendant soit de naufragés, soit d'esclaves qui accompagnaient les premiers occupants portugais : ce sont des catholiques zélés, du moins pour l'observance des cérémonies. Le village principal de cette petite république noire, San-Antonio da Praia, situé sur le côté septentrional de l'île, fait avec les

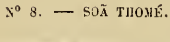
navires de passage un petit commerce d'eau, de bois et de fruits, surtout d'oranges exquises.

São-Thomé, de forme ovale comme les autres îles du golfe de Guinée, est beaucoup plus grande qu'Annobon : elle occupe une superficie de 929 kilomètres carrés. Également composée de laves, elle paraît avoir eu plusieurs centres d'éruption, car le profil de l'île montre non pas un volcan dominateur, mais plusieurs massifs à pitons aigus, tels que le pic de Santa-Anna de Chaves, au milieu de l'île, et le pic dit de São-Thomé, comme la terre qui le porte, près de la rive occidentale. Ce dernier sommet, un peu plus élevé que son rival, atteint 2142 mètres ; le botaniste Müller et d'autres voyageurs en ont gravi les pentes à travers les forêts, les broussailles et les pierres croulantes ; au nord et à l'est une haute crète, que l'on croit être un fragment de cratère, se développe en demi-cercle autour du pic : on lui donne le nom de Cordilheira de São-Thomé[1]. Plusieurs autres pitons, moins hauts, étonnent davantage par la hardiesse de leurs aiguilles, roches sans végétation se dressant, brunes ou noires, hors de la zone verte des forêts : tels sont le Pico de Praia Lança et les deux « Chiens », le Cão Grande et le Cão Pequeno, près de l'extrémité méridionale de la chaîne. Quelques îlots surgissent des eaux dans le voisinage des falaises : les plus grands sont, au nord, l'ilha das Cabras, ou l'île des « Chèvres », au sud l'ilha das Rolas ou l'île des « Tourterelles », domaine privé que la ligne équatoriale sépare de la grande île. Des criques d'un arc très allongé découpent les rivages, n'offrant aux navires qu'un abri très précaire : çà et là les vagues pénètrent en grondant dans des grottes profondes.

Le courant équatorial qui baigne Annobon rase d'ordinaire la pointe méridionale de São-Thomé ; parfois même, dans la saison de l'été boréal, quand tout le système des vents et des courants est ramené vers le nord, la nappe des eaux entraînées dans le sens de l'est à l'ouest entoure complètement l'île et en modère la température, grâce à sa fraîcheur relative. Telle est la cause qui donne même aux terres basses de São-Thomé une salubrité plus grande que celle des autres îles situées dans l'intérieur du golfe, à proximité des régions marécageuses du continent : tandis que les mois de juin, juillet et août sont les plus malsains sur la côte et à Fernando-Po, ce sont au contraire à São-Thomé ceux qui éprouvent le moins la santé des Européens ; mais ils sont dangereux pour les nègres, qui

[1] Greeff, *Petermann's Mitteilungen*, 1884, Heft IV.

souffrent alors du froid et ont à redouter les rhumatismes. Sur les hauteurs de l'île, où la chaleur est moins forte que sur le littoral, les Européens peuvent s'acclimater sans peine : chaque plantation élevée est un sanatoire. C'est là un fait d'une importance considérable dans le voi-


N° 8. — SOÃ THOMÉ.

sinage de ces régions d'Afrique, le Calabar, le Kameroun, le Gabon, où les tentatives d'acclimatation, de la part des blancs, ont jusqu'à maintenant si peu réussi. Cependant, quoique moins insalubres que les côtes continentales, celles de São-Thomé sont tenues en général comme fort dangereuses pour les étrangers. L'île se trouve à peu près dans la zone de transition

entre le climat océanique et le climat tropical africain; elle reçoit une part de pluie considérable[1], et par conséquent chaque vallée a sa *ribeira* descendant en bonds successifs de rocher en rocher : la rivière la plus connue, grâce à la ville qu'elle baigne à son embouchure, est l'Agoa Grande, sur le versant nord-oriental de l'île; à la cascade de Blu-Blu, son onde cristalline descend en nappe dans les jardins, arrosant de ses gouttelettes les feuilles des bananiers.

La distance de São-Thomé à la plage du continent la plus rapprochée, celle du cap Lopez, est d'environ 250 kilomètres. Cet espace est minime : aussi la végétation insulaire, représentée par 450 plantes diverses, ressemble-t-elle par un grand nombre d'espèces à celle de la côte ferme; cependant quelques faits d'histoire naturelle tendraient à faire croire que l'île n'a jamais été rattachée à l'Afrique; sur 18 espèces de mollusques terrestres, une seule lui est commune avec le continent. Une chauve-souris (*cynonycteris stramineus*) est spéciale à l'île, ainsi qu'un singe (*cercopithecus albigularis*), le seul qui vive dans ses forêts[2]. Un serpent venimeux, la cobra negra, rend les travaux de défrichement dangereux et des rats dévorent souvent les récoltes.

Dès la fin du quinzième siècle, São-Thomé avait des colons européens, planteurs qui faisaient cultiver leurs propriétés par les bras des esclaves. Mais les possesseurs portugais ne jouirent pas toujours en paix de leurs domaines. En 1567, des corsaires français forcèrent les habitants à se réfugier dans les bois de l'intérieur, et déjà depuis quelques années des nègres d'Angola, débarqués dans l'île à la suite d'un naufrage, s'étaient établis dans la partie sud-occidentale de São-Thomé, et de là ils guerroyaient contre les propriétaires du nord. Fréquemment ils dévastèrent les cultures et livrèrent les maisons à l'incendie : durant plus d'un siècle la guerre continua entre ces marrons et les blancs; seulement en 1693 un « capitaine des Bois » parvint à les soumettre. Ces Angolares, au nombre d'environ treize cents, occupent encore une grande partie de la côte occidentale et conservent fidèlement leurs coutumes; bûcherons, sauniers, jardiniers, éleveurs de cochons et de volailles, ils se suffisent à eux-mêmes et se tiennent à l'écart des autres insulaires. Le dialecte *bounda* qu'ils parlent est à peine corrompu[3]. Pendant la première moitié de ce siècle São-Thomé perdit de son importance économique par l'émigration de nombreux habitants vers le Brésil; mais depuis 1876, année de la libération des esclaves,

[1] Moyenne des pluies dans la ville de São-Thomé, d'après J. A. Henriquez, de 1877 à 1881 : 1m,008.
[2] Greeff, *Zoologischer Anzeiger*, 1883.
[3] Greeff, *Petermann's Mitteilungen*, 1884, Heft IV.



CASCADE DU BLU-BLU SUR LA RIVIÈRE AGOA GRANDE, PRÈS DE LA CAPITALE DE SÃO-THOMÉ

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Darling.

São-Thomé est devenue l'une des plus riches possessions coloniales du Portugal; les cultures s'étendent : elles ont dépassé les terres basses et doucement inclinées du nord pour s'élever sur les pentes et gagner même les vallons supérieurs. Dans les premiers temps de la colonisation, on cultivait surtout la canne à sucre, introduite de Madère, et le produit du sucre s'éleva jusqu'à 2000 tonnes par an. Un grand nombre d'autres plantes de la zone tropicale croissent aussi dans les jardins de l'île et maintenant un million de cinchonas peuplent les hauteurs, entre 600 et 1400 mètres d'altitude; mais les deux cultures qui font la prospérité de l'île sont celles du cafier et du cacaoyer : les produits, expédiés presque exclusivement à Lisbonne, sont fort appréciés et classés parmi les meilleurs, bien au-dessus des cafés et des cacaos des Antilles[1]. Toute la région basse et moyenne de la partie septentrionale de l'île est en culture; la moitié méridionale de l'île est encore presque partout à l'état vierge.

Les planteurs de São-Thomé, privés du travail de leurs anciens esclaves, qui cultivent leurs propres champs ou s'occupent du petit commerce dans la ville et les villages, engagent des nègres de la côte, presque tous du territoire d'Angola; ils emploient aussi quelques Krou et des Kabinda, mais la plupart de ces immigrants se louent à bord des navires comme matelots. Les travailleurs des plantations sont d'ailleurs pauvrement rétribués; après deux ou cinq ans, suivant le contrat d'engagement, ils sont libres et traitent de gré à gré avec les planteurs. Des colons brésiliens sont aussi venus en assez grand nombre, apportant avec eux des plantes et des animaux de leurs pays : ce sont eux qui ont introduit par mégarde la chique (*pulex penetrans*), l'insecte à bon droit redouté des défricheurs. L'extension de la culture a eu pour résultat d'accroître notablement la population. En 1855, le nombre des habitants, libres, esclaves et déportés, était de 8072; en 1878, il s'élevait à 18 260 individus, dont 1200 blancs ou gens de couleur. L'instruction est encore très peu répandue; dans l'année du recensement on ne comptait que 261 insulaires sachant lire et écrire, soit environ la soixante-dixième partie de la population.

La capitale de l'île, dite Cidade ou « Cité », est gracieusement située dans un nid de verdure, au bord de la baie semi-circulaire d'Anna de Chaves, qui s'ouvre sur la côte nord-orientale. Le ruisseau dit Agoa Grande coupe la ville en deux moitiés, et des salines, des marais insalubres s'éten-

[1] Exportation du café dans l'année fiscale 1882-1883 : 1 895 608 kilogrammes.
» du cacao » » » 505 558 »
Mouvement commercial en 1881-1882 : 5 519 640 francs.

dent dans le voisinage. C'est dans la Cidade de São-Thomé que résident le gouverneur et le commandant de la garnison portugaise.

L' « île du Prince », ilha do Principe, ainsi nommée parce qu'elle fut désignée une trentaine d'années après sa découverte, en 1471, comme l'apanage d'un prince royal, est six fois plus petite que São-Thomé : elle n'a que 151 kilomètres carrés en superficie. Assez peu accidentée dans sa partie septentrionale, elle se redresse vers le sud et là s'élève le grand pic, haut de 825 mètres, qu'entourent d'autres sommets, hérissés de roches en forme d'aiguilles. Les pluies abondantes qui tombent sur l'île, le « jardin de l'Afrique », ont revêtu les pentes de forêts épaisses et les ont sillonnées d'autant de ruisseaux « que de jours dans l'année »[1]. L'air est plus insalubre à Principe que dans les îles méridionales, São-Thomé et surtout Annobon : jamais le courant équatorial, aux eaux relativement fraîches, en comparaison de celles du courant de Guinée, ne vient en baigner les rivages. Cultivée dès les premiers temps de l'occupation portugaise, mais cultivée par des mains esclaves, Principe eut comme São-Thomé de grandes plantations de cannes à sucre, mais elle devait surtout son important commerce à ses entrepôts de nègres, où venaient s'approvisionner les traitants du Nouveau Monde. Maintenant son trafic est presque nul ; elle n'a plus à expédier que de faibles chargements de café et de cacao, provenant des champs qui occupent la moitié septentrionale de l'île. Sa population, presque uniquement composée de noirs, se disant Portugais et catholiques, a notablement diminué depuis le milieu du siècle : elle s'élevait alors à près de 5000 habitants ; actuellement ce nombre est presque réduit de moitié[2]. Presque tous les insulaires résident sur la rive nord-orientale, dans la ville de Santo-Antonio, près d'une baie bien abritée, où se balancent quelques embarcations.

L'île, qui a gardé le nom de son découvreur portugais Fernão do Poo, sous la forme espagnole de Fernando-Po, est à la fois la plus grande et la plus belle de la chaîne de volcans qui divise en deux le golfe de Guinée : sa première appellation, bien méritée, fut celle d'ilha Formosa. Elle a 2071 kilomètres carrés de superficie, mais de cet espace les terres en plaine

[1] F. Travassos Valdez, *Six Years of a Traveller's Life in Western Africa.*
[2] Population de Principe en 1878 : 2262 habitants.

n'occupent qu'une bien faible part ; l'île n'offre que des montagnes, s'élevant graduellement du pourtour vers la région centrale, où se dresse le grand pic, cône d'environ 3000 mètres[1], presque toujours caché par les nues : c'est le Clarence-Peak des Anglais, le pico Santa-Isabel des Espagnols. L'île, disposée en forme de parallélogramme allongé dans le sens du nord-est au sud-ouest, se termine sur ses quatre faces par des falaises et des escarpements qu'interrompent en de rares endroits les versants en pente douce de quelque baie aux contours circulaires. Les navigateurs qui pénètrent par un beau temps dans le détroit, large d'une trentaine de kilomètres, qui sépare Fernando-Po du continent africain, contemplent un des spectacles les plus grandioses de la Terre. D'un côté le massif de Kameroun avec ses collines boisées, ses monts chauves, son cône strié de neige, de l'autre l'île de Fernando-Po avec ses hautes berges, ses pentes vertes de la base au sommet, son volcan d'une régularité parfaite, forment un portail superbe. Cette admirable entrée du golfe intérieur de Guinée serait un site fameux, s'il conduisait, comme le détroit de Gibraltar ou le Bosphore, dans une mer fréquentée ou dans une cité populeuse, et non à des plages désertes ou bordées d'humbles villages.

Fernando-Po n'est pas une île océanique comme les autres terres de l'Atlantique austral : par sa moitié septentrionale elle repose sur le socle qui forme le pourtour du continent et que les marins appellent « plateau des sondes ». La plus grande profondeur du détroit entre Fernando-Po et les rivages de Kameroun est de 88 mètres et de part et d'autre les fonds se relèvent rapidement vers les grèves. A l'est, à l'ouest de l'île le plateau des sondes se maintient jusqu'à une certaine distance, puis soudain la mer s'approfondit, de brusques accores indiquent le commencement des abîmes océaniques : à peu de distance au sud de Fernando-Po la mer a déjà plus de 1000 mètres de profondeur. L'île est, pour ainsi dire, posée obliquement d'un côté sur le fond marin, de l'autre sur la berge continentale. La limite entre les deux zones correspond à deux indentations de la côte de Fernando-Po, à l'ouest la profonde baie de San-Carlos, à l'est celle de la Concepcion. Le quadrangle de l'île se trouve ainsi divisé en deux moitiés. A l'intérieur, la forme du relief correspond aussi à la découpure des côtes : un col peu élevé traverse l'île de l'une à l'autre crique, séparant les volcans du nord de ceux du sud. Le massif méridional n'est pas aussi élevé que celui de la région centrale, dominée par le « pic » proprement dit ;

[1] Évaluations diverses de la hauteur du pic de Fernando-Po : 3261 mètres, d'après Burton ; 2900 ; 3108 ; 3500, d'après les cartes marines.

cependant il est encore de proportions superbes, atteignant 2098 mètres. Aucune de ces montagnes n'émet de flammes; parfois on a parlé de fumées s'échappant du pic suprême, mais il est trop facile de confondre avec des volutes de fumée des brumes qui se déchirent et que le vent emporte pour que l'on n'attende pas à cet égard des témoignages précis. Jusqu'à nos jours aucune éruption n'a été racontée par les insulaires.

De toutes parts les eaux descendent des montagnes de Fernando-Po en cascatelles, même en ruisseaux; chaque vallon, chaque vallée a son courant, qui renouvelle la force de production du sol et entretient la fraîcheur et l'éclat de la végétation ; chaque arbre est revêtu de toute une forêt minuscule d'orchidées, de fougères, de begonias, et de chaque branche pendent des mousses flottantes. Les fourrés de plantes entrelacées sont un obstacle plus grand encore que la raideur des pentes à l'exploration de l'île; cependant elle a été visitée dans tous les sens, et le piton central, de même que les cônes voisins, également percés de cratères, a été plusieurs fois escaladé depuis l'ascension faite par Becroft, le même qui remonta le premier la rivière Oyono. Des arbres touffus se voyaient jusque dans l'intérieur du cratère[1]; mais, lors d'une ascension ultérieure, Mann constata que toute la zone supérieure de la forêt avait été brûlée par les Boubi pour faire descendre le gibier vers les forêts basses de la montagne. L'exubérance de la végétation arborescente dans Fernando-Po provient de la quantité des pluies qu'apportent les moussons du sud-ouest, soufflant régulièrement pendant la plus grande partie de la saison pluvieuse; les tempêtes, toutes désignées sous le nom de tornades comme les vents à marche giratoire, interrompent fréquemment les alizés et les moussons et déversent parfois une masse d'eau considérable sur les hauteurs de l'île. M. Pellon parle d'une trombe dont les nuages crevés répandirent sur le sol en une heure une couche liquide épaisse de 150 millimètres[2]. Nul doute que dans les cirques élevés des montagnes il ne tombe des pluies encore plus abondantes : on le voit aux amas de nuages qui se forment dans les zones élevées de l'île, cachant presque toujours les cimes, souvent même pendant la saison qui pour les pentes inférieures est celle des sécheresses.

Grâce à la hauteur de ses montagnes, s'élevant de la zone torride dans

[1] Mann; — Burton, *Abeokuta and the Camaroons Mountains.*

[2] Température moyenne à Santa-Isabel, capitale de Fernando-Po : 25°,60 (25°,44).
Températures extrêmes : 32°,8 en février 1871 et 19°,1 en septembre 1862.
Jours de pluie : 167. Moyenne des pluies : 2m,577 (3m,057 d'après Rey).
(*Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1878.)

les froides régions de l'air supérieur, Fernando-Po présente une flore très variée, en bas celle des rivages continentaux voisins, en haut celle des montagnes africaines. Le sommet du pic est revêtu de plantes qui ressemblent à des végétaux de la zone tempérée, et dans le nombre Mann a reconnu dix-sept espèces qui se retrouvent sur les hautes montagnes de l'Éthiopie, à 3300 kilomètres de distance. Le même botaniste constate que la flore du pic de Fernando-Po offre un aspect de parenté avec celle des îles de l'océan Indien, tandis qu'elle est tout à fait différente de la flore du Cap et des îles atlantiques[1]. Toutes les plantes cultivées de la zone tropicale prospèrent dans les parties basses de Fernando-Po et celles de la zone tempérée que l'on a introduites sur les pentes moyennes ont parfaitement réussi. L'île pourrait devenir un jardin d'acclimatation pour l'ensemble de la flore terrestre. Les espèces que l'on cultive le plus sont les mêmes que celles de São-Thomé : cacaoyer, cafier, canne à sucre, cotonnier, tabac. Le bananier, le maïs, le riz, le manioc, les ignames fournissent les vivres à la population noire et dans les terres défrichées des hauteurs croissent tous les légumes d'Europe ; les plantations de cinchonas ont donné d'aussi bons résultats qu'à São-Thomé et à Santo-Antão, dans l'archipel caboverdien. Les Européens ont également introduit à Fernando-Po leurs animaux domestiques. Les bêtes à cornes vivent en troupeaux dans les clairières et les richesses de la faune maritime dans les criques du littoral s'ajoutent aux produits de la culture et à l'élève des bestiaux. Quant à la faune insulaire primitive, elle est très pauvre pour les animaux autres que les vers, les insectes, les oiseaux; des serpents de diverses espèces, venimeux ou inoffensifs, rampent sous les herbes. On ne connaît dans l'île qu'un seul quadrupède sauvage, une espèce d'antilope, dont la peau, découpée en lanières, orne les têtes des cabécères indigènes : le pauvre animal pourchassé a dû se réfugier vers les hauteurs; on ne le rencontre que dans le voisinage des hauts cratères[2]. Jadis on énumérait aussi trois espèces de singes comme habitant les forêts de l'île, et la plupart des naturalistes croient encore ces quadrumanes originaires de Fernando-Po. D'après M. Marche[3], leurs dépouilles proviennent de cette terre insulaire, mais elles y auraient été apportées du continent.

Une ancienne tradition dit que l'île était peuplée jadis de noirs différents de ceux qu'on y voit aujourd'hui[4] et c'est à eux qu'on attribue les

[1] *Journal of the Linnean Society*, 1861 ; — *Petermann's Mittheilungen*, 1862, Heft IV.
[2] Thiercelin, *Journal d'un Baleinier*.
[3] *Trois voyages dans l'Afrique occidentale*.
[4] Richard Burton, ouvrage cité ; — Adolf Bastian, *Ein Besuch in San-Salvador*.

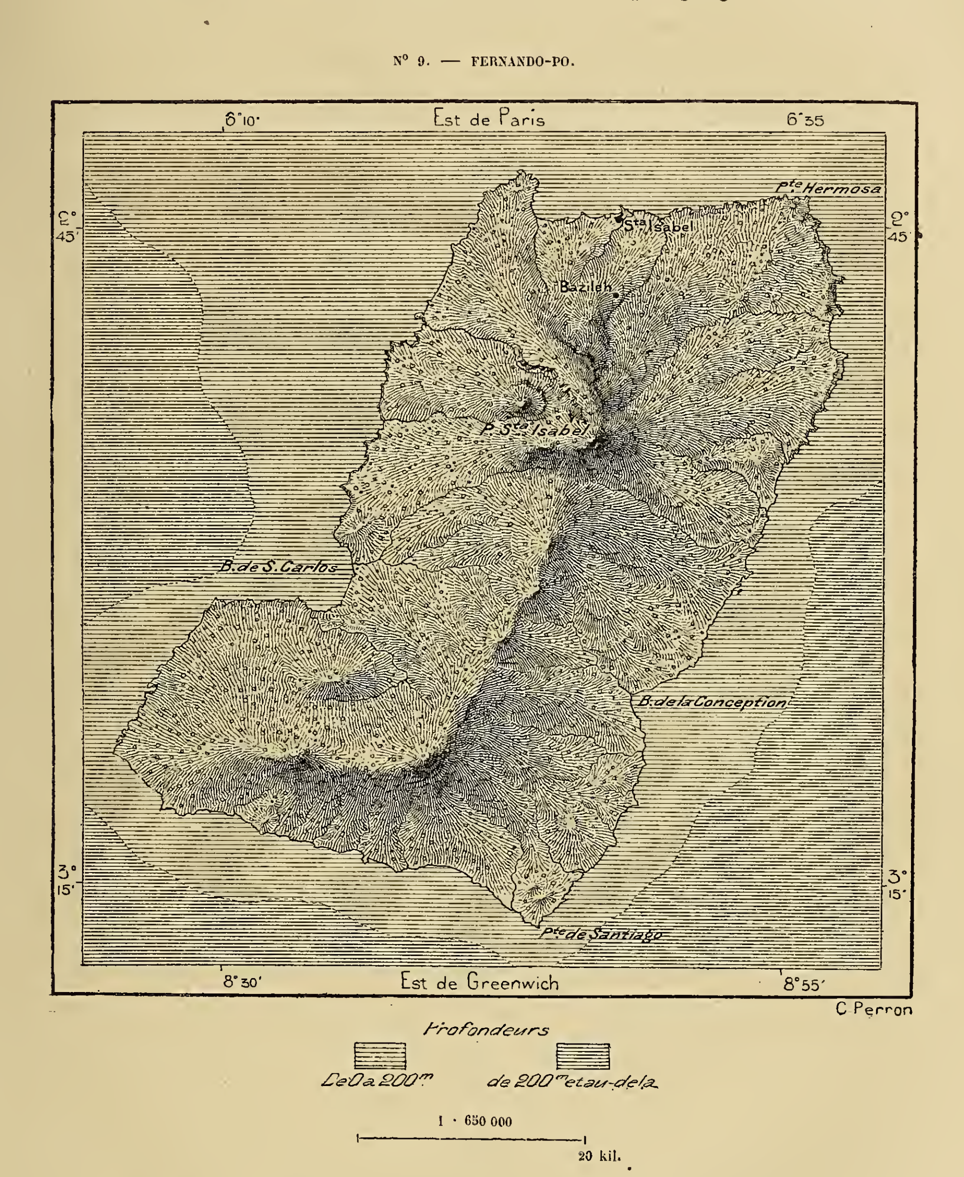
haches de pierre qui ont été trouvées en diverses parties de Fernando-Po. Quoi qu'il en soit, la population actuelle est certainement venue de la grande terre, soit à une époque antérieure à l'arrivée des Européens, soit dans les premiers temps qui suivirent la découverte. Elle se compose de groupes épars, dont l'ensemble s'élèverait d'après les évaluations approximatives à près de 30 000 individus. Si petite qu'elle soit, comparée au continent voisin, l'île n'en est pas moins un monde infini pour ses habitants. Ils lui donnent le nom d'Atchimama, qui signifie « Tous les Pays » : c'est l'univers des indigènes, qui se croient eux-mêmes l'humanité; le nom qu'ils se donnent, Boubi, transformé en Boobies par les Anglais, signifie simplement « les Hommes[1] » : un mythe insulaire les dit issus du cratère de la montagne[2]. Ils descendent probablement de peuplades différentes, car ils parlent au moins cinq dialectes, d'origine bantou, comme ceux des côtes voisines[3], et se comprennent difficilement les uns les autres, mais ils se ressemblent tous par l'aspect et les allures. Timides et craintifs, ce qui contribue à diminuer la dignité de leur aspect, ils sont aussi bien inférieurs en taille et en force aux nègres du continent : ils ont les membres grêles, le ventre gros, l'ombilic saillant. Ils se tatouent ou plutôt ils se taillent la figure et le corps de marques profondes qui transforment la peau naturellement lisse en une surface raboteuse; en outre ils s'enduisent le corps d'argile rouge mêlée avec l'huile de palme et se servent du même cosmétique pour transformer leur chevelure en une masse solide, qu'ils recouvrent d'un chapeau en herbes tressées; les hommes ont la barbe assez épaisse, et quand ils se rencontrent, ils avancent le menton pour se la frotter réciproquement en témoignage d'amitié. Tous les Boubi, hommes et femmes, portent au bras gauche une lanière de cuir serrée de manière à réduire les dimensions de cette partie du bras à celles du poignet : les hommes passent leur couteau sous cette courroie. A ce bracelet, au chapeau et au pagne se borne le costume dans les hameaux éloignés du littoral. Quand les naturels descendent à la plage, toujours armés d'un bâton qui ressemble à celui des alpinistes, ils s'ornent de quelques étoffes pour paraître décemment sur le marché des blancs; ils ont pour monnaie deux espèces de coquillages qu'ils trouvent dans les baies de l'île et qui leur servent aussi pour orner leur personne et défendre leurs cases contre les mauvais génies.

Tous les Boubi vivent à l'intérieur de l'île, à distance des citadins, dont ils

[1] Richard Burton, ouvrage cité; — Rogozinski, *Revue Scientifique*, 20 mars 1886.
[2] J. Hutchinson, *Ten Years' Wanderings among the Ethiopians;* — Adolf Bastian, ouvrage cité.
[3] R. N. Cust, *The modern Languages of Africa.*

se méfient à bon droit. Jadis ils avaient à craindre d'être enlevés et vendus comme esclaves : aussi se cachaient-ils dans les grottes et dans les fourrés impénétrables, gardés par des chiens vaillants, qui grognent et mordent,

N° 9. — FERNANDO-PO.



mais n'aboient point[1]; maintenant ils ont des cases, mais c'est avec une grande répugnance qu'ils y laissent pénétrer des Européens. D'autre part, ils furent parfois de fort dangereux voisins : c'est ainsi qu'ils auraient par deux fois empoisonné les ruisseaux et les sources pour chasser les Portu-

[1] José Maria Gomez y San Juan, *Ausland*, 1884, n. 42.

gais et ceux-ci auraient en effet abandonné l'île à la suite de ces tentatives. En 1858, les Espagnols furent aussi sur le point de s'en retourner jusqu'au dernier homme, les indigènes refusant de leur fournir des vivres. Maintenant ils reconnaissent le pouvoir du gouverneur : sa canne à gros bouton envoyée à deux tribus en guerre suffit pour rétablir la paix. La zone d'habitation des Boubi ne dépasse pas 1000 mètres en altitude; ils ne peuvent monter plus haut, puisque le palmier à huile et le bananier, qui leur fournissent la nourriture, ne croissent pas dans les régions supérieures. Ils pressent un peu d'huile, qu'ils vendent à Santa-Isabel, mais ils ne se donnent pas la peine d'apporter les noyaux au marché. Leurs champs d'ignames sont tenus avec le même soin que les plates-bandes de légumes des horticulteurs européens.

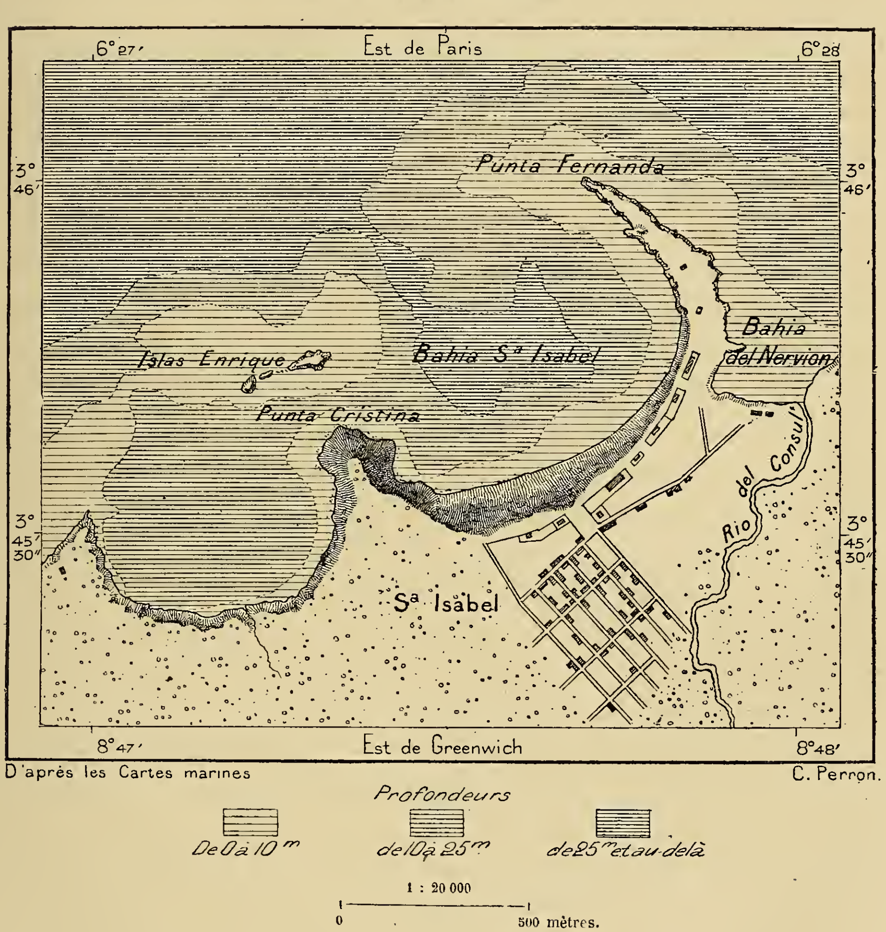
On ne sait à quelles peuplades africaines se rattachent les Boubi pour l'évolution des idées religieuses. Leur Grand-Esprit est l'Oumo, être que nul ne peut voir, mais qui se révèle par une lumière éblouissante et par une voix caverneuse jaillissant des profondeurs du sol. Quand un indigène veut implorer sa miséricorde ou se faire annoncer l'avenir, il pénètre par une fissure étroite dans la caverne où siège le prêtre de la divinité et, s'avançant à tâtons, dépose son offrande. Tout à coup un faisceau de rayons s'élance dans la grotte par une ouverture de la voûte et le prêtre apparaît enveloppé de la lumière divine. On l'interroge, il transmet les prières à l'Oumo, et bientôt la caverne frémit : la voix du dieu lui-même, qui semble monter d'un abîme, répond à ses fidèles[1]. De même que le Grand-Esprit, un roi « puissant », qui réside près de la côte orientale, sur la Bahia de la Concepcion des Espagnols, ne se laisse point approcher, mais il remet le pouvoir exécutif et judiciaire à une société, la boula, qui parle et agit en son nom ; lors du couronnement, il s'enferme dans une grotte pour s'entretenir avec le diable par l'intermédiaire des serpents[2]. Les rois secondaires des tribus voisines de Santa-Isabel ne se distinguent guère du commun des sujets. Quant aux femmes, elles sont encore bien asservies par la coutume : avant de se marier, la fiancée est enfermée dans une case où on l'engraisse pour le grand jour, puis, après l'union, elle retourne dans sa hutte pour y rester une année ou davantage, à moins que la naissance d'un enfant ne vienne la rendre à la liberté[3] ; de son côté, le fiancé doit subir une espèce de noviciat en travaillant gratuitement pendant deux années pour les parents de sa future épouse. Les malades incurables

[1] Rogozinski, Janikovski, etc.
[2] Hutchinson ; Bastian, ouvrages cités.
[3] Rogozinski ; — Baikie, *Narrative of an exploring voyage up the rivers Kwora and Binué.*

sont portés dans la forêt; on laisse quelque nourriture à côté d'eux et on les abandonne à leur destin.

La population du littoral de Fernando-Po, concentrée à Santa-Isabel, sur la côte septentrionale, et dans quelques hameaux, est en très grande majorité composée de noirs comme les Boubi, mais ce sont les descendants d'esclaves libérés par les croiseurs anglais ou par leurs maîtres espagnols.

N° 10. — BAIE DE SANTA-ISABEL.



Les commerçants européens ont amené avec eux ou mis à leur place pour la gérance de leurs intérêts des nègres de Lagos, de Cape-Coast, de Sierra-Leone, de São-Thomé, qui représentent la partie la plus civilisée de la population noire et donnent à la langue anglaise la prépondérance sur l'espagnol. Les bannis cubanais, naguère au nombre de deux cents dans Fernando-Po, sont ceux qui ont le plus contribué au développement industriel et commercial de l'île; à eux revient l'honneur d'avoir établi les plan-

tations de cacaoyers, de cannes à sucre, de tabac, et commencé la fabrication des cigares renommés de Santa-Isabel; mais la plupart de ces exilés sont rentrés dans l'île natale après remise de leur peine et personne ne les a remplacés pour le travail.

Le commerce de Fernando-Po, de même que celui d'Annobon, l'autre île espagnole du golfe de Guinée, est entre les mains de trafiquants anglais et portugais. Il n'a d'ailleurs qu'une faible importance et même il a récemment diminué. La grande propriété domine dans l'île « Belle »; le sol est divisé en vastes domaines, dont les terres défrichées sont cultivées par des Krou; mais ces engagés temporaires, ayant été souvent maltraités, ont une grande répugnance à revenir dans l'île, et parfois les planteurs manquent de bras pour récolter leurs fruits[1].

L'unique cité de l'île, Santa-Isabel, dite Clarence-town par les Anglais, est un ensemble de maisonnettes en bois, chacune entourée de sa varande, et toutes parsemées dans la verdure, à l'ombre des dragonniers et des grands flamboyers des Indes (*poinciana pulcherrima*) aux larges fleurs éclatantes. La terrasse qui porte la ville s'étend en plaine unie, à la base de collines verdoyantes et au bord d'une baie très abritée qui ressemble à une moitié de cratère : de la grève la vue monte de croupe en croupe jusqu'aux sommets de l'intérieur, et quand le temps est beau, la « montagne des Dieux » montre à l'horizon du nord ses contours vaporeux. Les boutiques se comptent dans la ville par centaines, mais il ne s'y fait qu'un petit trafic de détail avec les travailleurs des plantations et les indigènes. Le mouvement commercial proprement dit a lieu dans le port, où les Anglais et les Américains ont leurs bateaux de charbon et où se balancent les pontons, résidence de la plupart des blancs. Ensemble, le nombre des résidents, y compris la garnison, s'élevait en 1877 à un peu plus de 1100 personnes, dont 500 femmes : les blancs étaient seulement au nombre de 95 individus, 89 hommes et 4 femmes. Le climat de Fernando-Po est un de ceux de la zone équatoriale que l'on redoute le plus : on appelait cette terre « île de la Mort ». En 1862, le quart de la population blanche, qui était de 250 personnes, fut enlevé par la fièvre jaune. Trois cimetières, dans lesquels reposent les corps de voyageurs célèbres, entre autres Richard Lander, occupent une vaste étendue de terrain près de la ville. Fernando-Po possède depuis 1859 un sanatoire, le premier que des blancs

[1] Hugo Zöller, *Kamerun*.

aient fondé dans les régions tropicales : c'est le hameau de Basileh, situé à plus de 300 mètres d'altitude, à une petite distance au sud de Santa-Isabel et près d'un village boubi : les principales plantations de cinchonas ont été faites dans le voisinage de ce poste élevé.

Fernando-Po, cédée aux Espagnols par le Portugal depuis 1778, fut bientôt après abandonnée par eux comme trop insalubre ; mais les Anglais les remplacèrent peu à peu, sans revendiquer pourtant la possession de l'île, et en 1827, lors de leurs courses contre les négriers, ils firent de Clarence, si bien située en face des « rivières à esclaves », une de leurs principales stations. Mais l'Espagne eut peur que l'Angleterre ne s'emparât définitivement de cette île, dont elle-même ne faisait rien, et en 1845 elle en reprit définitivement possession. Une petite garnison occupe les forts, des missionnaires espagnols évangélisent les noirs et souvent des condamnés politiques sont internés dans l'île. Le gouverneur, nommé pour deux années, reçoit un traitement considérable en compensation des dangers que lui fait courir le climat.

CHAPITRE II

KAMEROUN

Le nom portugais de Camarãos ou « Crevettes » fut premièrement donné par les navigateurs à l'estuaire principal que forme la mer à l'extrême concavité du golfe de Guinée; mais cette appellation, modifiée dans les diverses langues d'Europe, Camarones en espagnol, Cameroons en anglais, a fini par s'appliquer, sous la forme allemande de Kameroun (*Kamerun*), à une région bien plus étendue que le bassin de rio de Camarãos. Il désigne non seulement toutes les plaines basses voisines de l'estuaire, mais aussi le superbe massif de volcans qui continue sur la terre ferme la chaîne des îles, d'Annobon à Fernando-Po; enfin, il a été étendu à tout le territoire guinéen que les Allemands ont délimité sur la carte comme devant constituer leur empire dans cette partie de l'Afrique équatoriale. Les Portugais avaient donné à la grande montagne et aux côtes voisines le nom de Terra dos Ambozes : c'est la terre des Zambous ou d'Amboise dont parlent les anciens géographes français. Une des îles du golfe s'appelle encore île d'Ambas.

On sait comment, à la suite de longs débats diplomatiques, l'Allemagne est devenue suzeraine de cette vaste contrée. Des missionnaires anglais avaient depuis longtemps une station à la base de la montagne de Kameroun, l'anglais était devenu la langue usuelle des habitants du littoral, et même le drapeau britannique avait été hissé sur maint village de l'intérieur. D'autre part, des négociants allemands possédaient des comptoirs sur la côte et faisaient des acquisitions de territoire sur les pentes de la montagne. Des conflits éclataient entre les agents des deux nations et des correspondances irritées s'échangeaient entre les gouvernements. A la fin, la Grande-Bretagne consentit, en 1885, à abandonner toutes ses prétentions sur le massif de Kameroun et rappela missionnaires et consuls.

Au sud de l'estuaire, sur la côte qui se développe de crique en crique vers le Gabon, la situation était différente : cette zone littorale, divisée en une multitude de petites chefferies, avait été visitée par de nombreux marins et commerçants, qui tous avaient conclu des conventions avec les roitelets du pays pour l'achat de domaines moyennant quelques fusils et des barils d'eau-de-vie frelatée. De vieux documents perdus dans les archives constataient que telle pointe, telle embouchure de rivière appartenait à l'Espagne ou à la France. Quand une sorte de frénésie d'annexions s'empara des gouvernements d'Europe, toute cette côte du Kameroun méridional se trouva bientôt divisée en une foule de petits territoires, « alternant comme les touches d'un clavier[1], et revendiqués les uns par la France, les autres par l'Allemagne ». En 1885, un traité spécial régla cette situation et en échange des comptoirs allemands situés sur les « rivières du Sud », qui font désormais partie de la Sénégambie française, les concessions de la Guinée furent attribuées à l'empire germanique.

Le vaste domaine colonial dont l'estuaire de Kameroun forme le centre occupe une admirable position géographique, et l'on comprend le zèle que mit le géographe Nachtigal, chargé de mener toutes les négociations avec les chefs indigènes, à conquérir ce littoral pour sa patrie. Le massif des volcans de Kameroun, s'élevant au-dessus des plaines et des marigots insalubres, deviendra peut-être un territoire de colonisation pour l'homme blanc, et quand même le pays devrait rester uniquement cultivé par les mains des noirs, il n'en prendra pas moins tôt ou tard une importance capitale comme lieu d'arrivée des grandes lignes de communications continentales. Le chemin de fer de Tripoli au lac Tzâdé, dont il a été si souvent question dans les projets d'avenir pour l'aménagement de l'Afrique, ne peut manquer de se continuer vers le golfe de Kameroun.

Sur le littoral, le territoire allemand est limité avec précision. A l'orient des possessions anglaises du Niger il est bordé par le Memé ou rio del Rey, tandis qu'au sud il est séparé du domaine colonial français par l'Etembué ou rio del Campo : sans compter les mille petites découpures du rivage, l'ensemble du développement côtier, du fond de l'estuaire du rio del Rey à la bouche du rio del Campo, est d'environ 500 kilomètres. Dans l'intérieur le territoire s'étend au nord-est sur un espace encore indéfini. Une ligne droite tracée de la frontière occidentale du Kameroun jusqu'au Benué, en amont de Yola, indique sur les cartes une limite imaginaire entre de prétendues possessions anglaises et des possessions allemandes non moins

[1] Hugo Zöller, ouvrage cité.

chimériques. Une très faible partie de la région revendiquée comme colonie future de l'empire germanique a été reconnue par les voyageurs; une partie plus faible encore est dans quelque mesure soumise à son influence. M. Langhans évalue cet espace à 28 000 kilomètres carrés et la population qui l'habite à 480 000 individus. La densité des noirs de Kameroun serait donc de 17 personnes par kilomètre[1].

La montagne de Kameroun, qui se dresse en face de Fernando-Po, à 1000 mètres plus haut que le pic insulaire, est un des sommets les plus imposants de la surface terrestre. Ce n'est pas le plus élevé du continent africain; il est certainement dépassé en altitude par le Kenia, le Kiliman'djaro et par les cimes dominatrices du Simên, en Éthiopie; peut-être a-t-il aussi des rivaux dans l'Atlas marocain, mais il offre un aspect plus grandiose que toutes ces montagnes, grâce à sa situation au bord de la mer : des criques de la base, s'arrondissant entre les promontoires boisés, on embrasse d'un coup d'œil l'ensemble du mont dans sa hauteur verticale de 4191 mètres, jusqu'aux trois pointes terminales qui ont valu au sommet le nom des « Trois Sœurs ». Sur les pentes de la montagne on voit se succéder les climats, révélés en bas par la végétation forestière, plus haut par les gazons, au sommet par les cendres et les laves nues, quelquefois par les stries de neige. Si formidable apparaît le colosse aux indigènes qu'ils l'appellent Mongo-ma-Loba, c'est-à-dire la « montagne des Dieux ». Naguère, avant que les blancs eussent escaladé le pic, les noirs n'osaient même approcher des pitons supérieurs, craignant d'être saisis et torturés par les mauvais génies. Le charme est désormais rompu. Dès l'année 1847, Merrick montait jusqu'aux pâturages des hautes croupes; mais la première ascension ne se fit qu'en 1861, par une caravane de gravisseurs, comprenant Burton, Calvo et le botaniste Mann, qui avait déjà exploré les régions moyennes de la montagne. Depuis cette époque, de nombreux voyageurs se sont élevés également jusqu'au bord du cratère terminal de Kameroun.

Bien que le Mongo-ma-Loba n'ait pas été exploré dans son entier, on ne saurait douter de la nature volcanique des roches qui le composent. Les gravisseurs n'ont vu sur ses flancs que cônes de cendres, coulées de laves, cônes d'éruption, et parmi les scories rejetées du sol il en est qui paraissent récentes; en maints endroits des nappes de lave friable ne sont encore revêtues d'aucune végétation; des cônes latéraux, par dizaines, se dressent sur les flancs du grand mont, assez hauts pour prendre le nom de pics et

[1] *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, jan. 1887.

de « montagnes » ; l'un d'eux, au sud-ouest, appelé Mongo-ma-Etindeh « Mont Séparé » et Petit Kameroun, apparaît de certains endroits comme le rival du piton suprême. Lors de l'ascension de Burton, une fumerolle brûlait dans le grand cratère, et maintes fois les insulaires de Fernando-Po ont parlé de fumées s'élevant en spirales de la montagne des Dieux; même des reflets de laves brûlantes auraient rougi le ciel au-dessus du cratère en 1868. Ce mont de Kameroun serait, d'après Burton et la plupart des commentateurs, le « char des Dieux » que virent le Carthaginois Hannon et ses marins, il y a bientôt vingt-cinq siècles, et dont un immense incendie couronnait la cime. Quoi qu'il en soit, l'aspect de la montagne avec ses cônes secondaires, ayant eu chacun ses explosions et ses coulées, témoigne d'une longue période d'activité : tout le massif n'est qu'un immense volcan reposant sur une base d'environ 2000 kilomètres carrés. De toutes parts il est complètement isolé : au sud, à l'ouest, il est baigné par les eaux; au nord, à l'est, il est entouré de terres alluviales. M. Comber, qui en fit le tour en 1878, évalue à 300 mètres seulement l'altitude de la plaine qui s'étend à la base septentrionale de la montagne et la sépare des autres saillies du relief continental[1]. L'inclinaison du socle sur lequel repose Fernando-Po se continue régulièrement vers le nord au-dessous de la montagne jumelle, le Mongo-ma-Loba.

La forêt qui ceint la base du volcan garde son aspect de forêt tropicale jusqu'à la hauteur d'environ 2000 mètres. Les espèces cultivées, cocotiers, bananiers, palmiers à huile, disparaissent successivement, et l'on n'en voit plus une seule au-dessus de 1000 mètres, limite de la zone d'habitation des noirs; mais les grands arbres, eriodendron et bombax, s'élèvent plus haut sur les pentes, entremêlant leurs rameaux chargés de mousses, enguirlandés de lianes. Sous les hauts branchages l'air est toujours humide et tiède : on chemine comme dans une serre entre les frondes des fougères arborescentes. Vers la lisière supérieure de la forêt les arbres ont le port et l'aspect de ceux des bois européens, si ce n'est qu'ils se rattachent les uns aux autres par un lacis de plantes parasites. Tout à coup on voit la lumière briller à travers l'épaisseur du feuillage; la forêt cesse brusquement, sans transition, et l'on a devant soi les croupes gazonnées, les escarpements rocheux, les talus de débris qui se redressent vers le piton terminal. Au-dessus de la ligne de démarcation si nettement tranchée entre forêts et herbes basses, le gravisseur ne rencontre plus d'arbres que dans les vallons bien abrités, mais ils y sont en général clairsemés, comme

[1] *Proceedings of the Royal Geographical Society*, April 1879.



VUE PRISE AU PIED DE LA MONTAGNE DE KAMEROUN

Dessin de Taylor, d'après une gravure communiquée par les Missionnaires Baptistes.

dans un parc, et il ne s'en montre plus un seul à une altitude dépassant 2900 mètres. Vers les cimes, tout est nu, comme rasé par le vent; seulement dans les creux se blottissent quelques espèces rampantes. Les plantes des régions supérieures ont un aspect européen; on y voit aussi quelques formes végétales de l'Éthiopie et des Mascareignes, mais on ne saurait dire du Kameroun ce que l'on dit d'autres grandes montagnes de la zone tropicale : qu'elles offrent un « résumé de la flore terrestre »; les plantes alpines y sont rares, ce qui provient sans doute de la jeunesse relative du volcan, formé d'innombrables couches de laves et de cendres superposées. La faune des mammifères n'est représentée sur les hauteurs que par une espèce d'antilope, tandis que les éléphants, les buffles, les singes, les léopards habitent les forêts des pentes inférieures.

Vers la limite extrême des arbres on trouve les dernières sources sur le penchant du mont. La source de Mann jaillit à 2200 mètres, celle de Levin, récemment découverte, coule à 2740 mètres. Cette rareté des fontaines étonna les premiers voyageurs, car il est peu de régions africaines où les pluies tombent en plus grande abondance que sur les flancs du mont Kameroun; mais le phénomène s'explique par la porosité du sol : de même que sur l'Etna, les eaux de pluie et de neige disparaissent aussitôt dans le sol et ne rejaillissent pas sur les pentes. L'établissement de sanatoires pour les Européens ne peut donc se tenter que dans les rares endroits où sourd l'eau nécessaire. Déjà les Suédois Valdau et Knutson, après le missionnaire Thomson, ont essayé de fonder près de la source de Mann un de ces postes de santé; ils y possédaient même un jardin; mais ils résidèrent à peine quelques mois dans cette demeure, exposée aux vents trop humides du large; de meilleurs emplacements se trouveront sans doute sur d'autres versants de la montagne. La violence des tempêtes rend le séjour assez pénible sur les hautes pentes du Kameroun; M. Comber raconte que, sur le bord du grand cratère, il était d'un côté transi par un vent glacial, tandis que de l'autre côté il était brûlé par un soleil ardent. De ces hauteurs, dominées par le piton d'Albert (Albert Peak), on contemple un immense horizon sur les terrasses inférieures, sur l'Océan et les vallées tributaires. Vers le nord, il sembla à Burton qu'il distinguait à l'horizon d'autres masses coniques, peut-être un prolongement de la série des volcans qui commence au sud avec Annobon.

Des montagnes existent en effet dans cette région : en 1885, MM. Schwarz et Knutson s'avancèrent jusqu'à plus de 120 kilomètres dans l'intérieur et devant eux l'horizon du nord était limité par une rangée de pics, très variés de forme et ceints de forêts à leur base. La hauteur de ces monts leur

parut être de 2500 à 3000 mètres : on les désigne sous le nom de Ba-Farami, d'après la tribu qui en habite les pentes. Sont-ce des montagnes d'origine volcanique comme le Kameroun et Fernando-Po, dont elles prolongent l'axe dans la direction du nord-est? C'est ce que nous apprendront des recherches ultérieures; mais on sait déjà que dans la large brèche

N° 11. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX VOYAGEURS DANS LE KAMEROUN.



de plaines ouvertes entre le Kameroun et le Ba-Farami s'élèvent en maints endroits des rochers de laves. La dernière chaîne ne présente pas, comme la montagne des Dieux, un caractère insulaire : elle repose sur un plateau, dont les berges méridionales, vers le cinquième degré de latitude, ont déjà 250 mètres de hauteur. Au nord-ouest du Kameroun s'élève un autre massif de montagnes d'environ 900 mètres, le Roumbi, qui domine les terres basses découpées en péninsules par les estuaires latéraux du rio del Rey.

Nouvelle Géographie Universelle. T. XIII, Pl. I.

MONTAGNE ET GOLFE DE KAMEROUN

Hachette et Cie. Paris.



C. Perron, d'après le texte de la "Nouvelle Géographie Universelle" et d'autres documents.

Profondeurs

De 0 à 5 m. — de 5 à 10 m. — de 10 à 50 m. — de 50 m. et au-delà

1 : 560 000

0 — 20 kil.

A l'orient de l'estuaire de Kameroun nul voyageur n'a encore pénétré assez avant pour voir dans l'intérieur d'autres montagnes élevées; celles qu'aperçut Johnson au nord-ouest paraissent être le Ba-Farami, à en juger par l'orientation et la distance. Plus au sud les hauteurs se rapprochent du littoral. Les premières crêtes se montrent au sud de l'embouchure du Lokoundjé, à 80 kilomètres environ au sud-est du cap Souellaba, et par delà cette chaîne basse on aperçoit aussi de la mer une deuxième rangée, hérissée de cônes et d'aiguilles. Le sommet le plus fier de cette région est le Mouodi, appelé « mont des Éléphants » par les Européens : sa croupe, haute de 520 mètres, qui s'élève à une quinzaine de kilomètres du rivage, n'a point encore été escaladée. Le massif des Mamelles, le pic de l'Alouette (1041 mètres), les monts de la Selle et de la Table, n'ont pas été non plus foulés par les pas d'un blanc, quoiqu'ils se trouvent également à une faible distance des comptoirs du littoral. Les contreforts extérieurs, quelques chaînons secondaires et les sommets dominateurs étant les seules saillies visibles de la mer, le système orographique de cette partie du continent africain reste « terre inconnue ». D'après les quelques indices rapportés par les voyageurs, la plupart des cartographes s'accordent à considérer le relief de la région comme formé dans son ensemble par une chaîne bordière à plusieurs murs parallèles, limitée à l'est par des terres qui s'inclinent en pente douce vers le bassin du Congo et qu'arrosent des rivières abondantes.

Le massif du Kameroun est presque complètement entouré par les eaux, marines ou fluviales. A l'ouest, le large estuaire dit rio del Rey reçoit le fleuve Memé, dont les nombreux affluents naissent dans la plaine des Ba-Koundou, entremêlant leurs sources avec celles des tributaires du Moungo, qui coule à l'est du Kameroun; dans le voisinage immédiat du faîte de partage une vasque rocheuse est emplie par les eaux d'un lac poissonneux auquel M. Comber a donné le nom de lac Rickards; un torrent y descend par une cascade, et peut-être que dans la saison des pluies, quand le bassin s'est empli, un autre torrent s'en échappe par des rapides, descendant vers le Moungo; toutefois M. Valdau a constaté que pendant la saison sèche le réservoir n'a pas d'émissaire; alors ses eaux sont troubles, à demi putrides, impropres à la boisson. Le lac, dont le pourtour est d'environ 10 kilomètres, est peut-être un ancien cratère : au centre du bassin se dresse une âpre roche, çà et là boisée, ancien piton de lave, qui porte maintenant un village de quelques centaines d'habitants, Balombi-ba-Kotta. Bien

défendus contre une attaque soudaine par la nappe lacustre qui les entoure, les résidents vont chaque jour cultiver leurs champs des rivages et rentrent le soir dans la hutte familiale. Des millions de perroquets, oiseaux sacrés pour les indigènes, viennent s'ébattre le soir sur les arbres de l'île; les branches en sont couvertes, et des luttes s'engagent entre les vols pour la possession d'un perchoir. Le matin, les oiseaux s'élèvent en nuages, puis se dispersent vers tous les points de l'horizon, en quête de nourriture[1].

Un autre lac, plus considérable, est situé à une soixantaine de kilomètres vers le nord-est. C'est le Balombi-ma-Mbou, désigné d'ordinaire sous le nom de Mbou et parfois appelé « lac des Éléphants ». Il est également de forme ovale comme un cratère de volcan et de hautes roches d'origine ignée rétrécissent l'étroite gorge par laquelle s'échappe l'excédent de ses eaux pour descendre vers le Moungo : Tomczek navigua le premier, en 1883, sur le lac des Éléphants. Quelques semaines auparavant, Rogozinski et Tomczek avaient remonté le fleuve Moungo jusque sous la même latitude. En cet endroit, le fleuve, dont les eaux supérieures ont traversé les monts Ba-Farami par de profonds défilés, atteint le bord d'une terrasse rocheuse et, large d'une trentaine de mètres, descend par sept bonds successifs d'une hauteur totale de 20 à 25 mètres. Rarement les indigènes s'aventurent seuls dans le voisinage de la cataracte, hantée par les mauvais esprits[2]. En plusieurs endroits des forêts voisines, sur le versant oriental du bassin, Rogozinski remarqua d'anciens fonds lacustres, maintenant desséchés, qui étonnent par leur aspect : au sortir de l'épais fourré des bois, on se trouve tout à coup au bord de bassins circulaires où les arbres sont remplacés par de hautes herbes; puis, après une traversée pénible de cette mer de verdure, à un ou deux kilomètres de distance, on rentre de nouveau dans la sombre forêt.

Le Moungo commence d'être navigable pour les barques à une vingtaine de kilomètres en aval de la chute. En cet endroit, le fleuve a 80 mètres de large et coule d'un mouvement égal sur un fond de sable, entre les grands arbres, reployant leur branchage au-dessus des berges. Dans tout son cours inférieur, d'environ 120 kilomètres, le Moungo n'a d'écueils un peu dangereux qu'en un seul endroit : partout sa profondeur est au moins d'un demi-mètre, et d'ordinaire elle est suffisante pour que les éléphants cheminent sur le fond, plongés dans l'eau jusqu'aux oreilles, qu'ils redressent en éventail au-dessus du flot. Mais le Moungo n'a pas

[1] *Deutsche Geographische Blätter*, 1886, I.
[2] Rogozinski, *Petermann's Mitteilungen*, IV, 1884.

d'issue directe vers la mer. Bien avant de l'atteindre, il s'étale largement sur des terres vaseuses retenues par les racines des palétuviers. Un archipel d'îlots inhabitables borde le littoral, coupé d'innombrables marigots serpentins, qu'emplit une eau sale striée d'écume. Un large chenal, dit le « fleuve de Bimbia » parce qu'il mène au comptoir de ce nom, se dirige vers le sud-ouest et, longeant la base d'une chaîne de collines boisées, s'unit à l'Océan par une large et profonde entrée où peuvent pénétrer les plus grands vaisseaux. D'autres chenaux non pratiqués par les navires s'ouvrent dans la direction du sud et du sud-est; le courant principal, auquel on conserve le nom de Moungo, se recourbe vers l'est et va rejoindre non la mer, mais l'estuaire du fleuve Kameroun, en amont de la barre. Ainsi le Moungo est dans un état de transition : jadis il se déversait directement dans la mer; actuellement les terres que déposent les eaux boueuses, augmentant incessamment la surface continentale, le transforment peu à peu en un simple affluent d'un fleuve plus considérable.

Le rio dos Camarãos ou « courant des Crevettes », fleuve du milieu parmi plusieurs autres cours d'eau convergents, n'a pas même été exploré à une aussi grande distance que le Moungo. Le gravisseur du Kiliman'djaro, Johnston, a remonté le fleuve en 1886 jusqu'à une centaine de kilomètres en amont de la barre, bien au delà des terres basses couvertes de palétuviers. En cet endroit, le fleuve, toujours connu sous le nom de Wouri, coule du nord-ouest au sud-est, entre des rochers de gneiss, et vient de descendre en cataracte des terrasses de l'intérieur, qui, dans cette région de l'Afrique, paraissent former comme une marche d'accès sur le pourtour continental. En aval, le Wouri se divise en deux bras qui entourent une grande île, puis il reçoit du nord la rivière Abo ou Yabiang, dont les sources sont peu éloignées de la chute du Moungo. Jusqu'en amont du confluent se fait sentir le flux de marée; plus bas le fleuve se transforme graduellement en estuaire. Aux arbres de la végétation forestière succèdent sur les bords les pandanus, les palmiers raphia, les roseaux, puis commencent les palétuviers déroulant leurs monotones fourrés sur les vases que la mer couvre deux fois par jour de 2 à 3 mètres d'eau. Enfin l'estuaire s'ouvre dans le large golfe extérieur, où plusieurs autres rivières viennent se réunir, comme des avenues sur une place centrale : au nord, au nord-ouest s'ouvrent les marigots du delta qui communiquent avec le Moungo; à l'est, des chenaux tortueux vont rejoindre le fleuve Loungasi; au sud-ouest, l'estuaire du Donga et le marigot de Kouakoua pénètrent dans l'intérieur des terres; au sud, la passe de Malimba découpe profondément l'île boisée du même nom, que ses habitants,

appelés aussi Malimba, avaient naguère cédée à des marins français. Au-devant de ce golfe, commandant l'entrée de tant de portes fluviales, s'avancent deux pointes basses : au nord-ouest, le cap Kameroun, bordé de bancs de sable; au sud-est, le cap Souellaba, s'allongeant en fer de lance. Entre les deux plages les plus rapprochées la distance est d'une dizaine de kilomètres à marée haute.

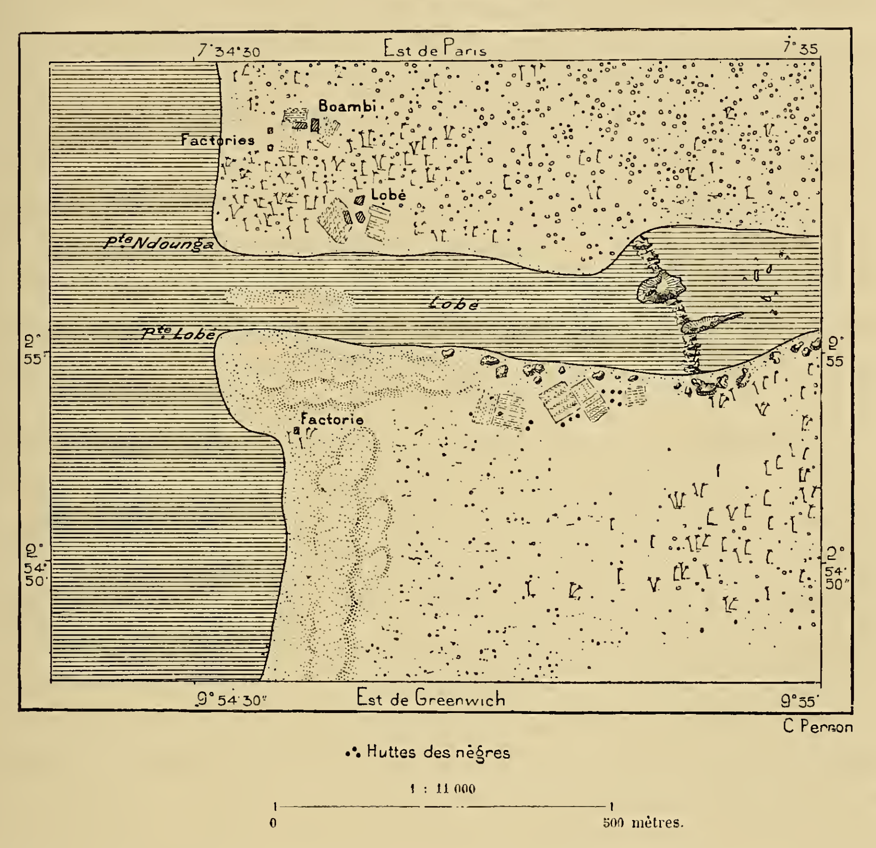
Sur la côte qui se profile au sud du golfe de Kameroun jusqu'au cap Saint-Jean plusieurs autres fleuves se jettent dans la mer et parmi eux il en est qui égalent par la masse liquide le Moungo et le Wouri. Tous ces cours d'eau se ressemblent par l'état d'inachèvement de leur lit : à une distance variable de la mer, ils sont interrompus par des cataractes que forment les rebords de la terrasse continentale de gneiss, non encore excavée par l'action de l'eau courante. A leur embouchure, ces fleuves présentent aussi un phénomène constant : ils sont tous masqués par une pointe d'alluvions, couverte de mangliers, qui se dirige du sud au nord et force le courant fluvial à se reployer dans le même sens; c'est évidemment à l'influence du courant littoral marin qu'est dû ce prolongement de la côte dans la direction du nord[1]. Le fleuve le plus septentrional de cette partie de la côte est l'Edea, où l'on peut naviguer en bateau de plus d'un mètre de quille jusqu'à 56 kilomètres de la côte[2]; il communique par des marigots latéraux avec le Malimba et le Koua-koua, c'est-à-dire avec le golfe de Kameroun, et jette vers la mer deux émissaires indépendants. Puis vient le Moanya, c'est-à-dire la « Grande Eau », que M. Zöller le premier a remontée jusqu'à sa cataracte, située à une quarantaine de kilomètres de l'embouchure. Le fleuve, large de 150 mètres, profond de 4 à 8 mètres, est navigable dans tout son cours inférieur : de petits bateaux à vapeur, soutenus par le flot de marée, pourraient s'avancer jusqu'au pied des cinq îlots de granit restés debout au milieu de la cataracte. Lorsque l'explorateur allemand visita le fleuve, en pleine saison sèche, la chute, plongeant du seuil en trois bonds successifs, avait une dizaine de mètres en hauteur; dans la saison des pluies, la forme de la cascade doit être très différente, car le niveau des eaux s'élève alors de plusieurs mètres et les deux rives sont submergées jusqu'à une grande distance. D'après le dire des indigènes, le Moanya serait navigable en amont de la cataracte aussi loin que le cours en est connu, mais bien rares seraient les canots profitant de ce chemin mobile.

[1] Hugo Zöller, ouvrage cité.

[2] George Grenfell, *Proceedings of the Royal Geographical Society*, 1882

Un autre cours d'eau du Kameroun est encore plus fameux dans la contrée pour la beauté de sa cascade : c'est le Lobé, le « Grand Ba-Tanga » des marins, petit fleuve qui paraît être alimenté principalement par l'excédent des pluies qui tombent sur la montagne de l'Éléphant. Même de la mer cette chute est visible : les navigateurs la distinguent comme un fil d'argent. De près, c'est une large nappe tombant d'un jet de 15 mètres de

N° 12. — CASCADE DU LOBÉ.



hauteur : deux blocs de granit, dont l'un porte un arbre au sommet et une ceinture de broussailles, s'élèvent du milieu de l'eau grondante; à 700 mètres plus bas, le fleuve s'épanche dans la mer entre deux bancs de sable parsemés de pierres granitiques[1].

Le territoire allemand de Kameroun, en dehors de la « montagne des Dieux », qui forme un petit monde à part, ne se distingue que par des

[1] Hugo Zöller. ouvrage cité; — Langhans, *Petermann's Mitteilungen*, 1887, Heft III.

nuances, relativement à son climat, à sa flore et à sa faune, de la côte des Esclaves et des terres du bas Niger. Comme dans les régions voisines de la zone tropicale, les pluies tombent en abondance pendant l'été de l'hémisphère du nord, quand le soleil éclaire verticalement la terre : déjà violentes en mai, les averses augmentent en juillet et en août, pour cesser généralement vers la fin de septembre. Les brusques coups de vent des tornades sont fréquents en novembre ; mais c'est en avril et en mai, lors du changement de saison, qu'ils soufflent avec le plus de fureur, sans que toutefois on puisse les comparer à des cyclones. Les vapeurs sont tellement abondantes, que même du littoral situé à la base du volcan on ne distingue le sommet que le matin et le soir, si ce n'est quand souffle le harmattan, le vent sec du nord-est.

Aussi fortement chauffé par les rayons solaires, arrosé avec autant d'abondance que la région littorale située plus à l'occident, le pays de Kameroun offre la même végétation spontanée, palétuviers sur les vases marines, pandanus et palmiers raphia sur les terres basses constamment émergées, et, plus haut, forêts de grands arbres unis en une seule masse ondulante par le lacis des lianes. Les cultures des noirs comprennent aussi les mêmes espèces, arbres ou plantes basses, cocotiers et palmiers à huile et à vin, bananiers, ignames, arachides, patates, manioc et surtout la *colocasia*[1], aroïdée qu'on appelle coco dans les villages du Kameroun et qui n'est autre chose que le taro des Océaniens.

Quoique la région n'ait été explorée jusqu'à présent que par un petit nombre de naturalistes et que ceux-ci n'aient guère dépassé la zone du littoral, on sait cependant que la faune du Kameroun est d'un grande richesse. Buchholz a recueilli sur les bords de l'Abo une quarantaine d'espèces de serpents et d'orvets, venimeux ou inoffensifs : il est vrai que pour obtenir cette magnifique récolte zoologique il avait eu l'aide d'un « conjureur » habile, qui, par des sifflements doux et fréquemment répétés, savait attirer les reptiles hors de leur trou[2]. Le naturaliste allemand découvrit aussi dans le pays de Kameroun des espèces nouvelles, tortues, caméléons, grenouilles, crapauds et poissons. On a constaté qu'à des périodes de quatre en quatre années le fleuve du Kameroun et les estuaires voisins se remplissent en août ou en septembre de petites crevettes jaunâtres d'une espèce de *thalassina*, jadis inconnue aux zoologistes : ces bestioles sont tellement pressées qu'on les ramasse à pleines corbeilles. Pendant la

[1] *Caladium esculentum, Arum Acaule*, etc.
[2] Reinhold Buchholz, *Reisen in West-Afrika*.

période de la pêche, qui dure de trois à quinze jours, suivant la richesse des bancs, tous les autres travaux sont interrompus ; même la trêve se fait entre les villages en guerre : les riverains deviennent amis. Ces crevettes, que l'on fume par milliards pour les expédier dans l'intérieur aux habitants des plateaux, sont peut-être les camarãos qui ont valu son nom au principal fleuve de la contrée. Le monde des insectes est aussi extrêmement riche dans certaines régions du Kameroun : souvent les papillons sont assez nombreux pour former une sorte de brume dans l'air et les scarabées étoilent le sol de rubis et d'émeraudes. Une espèce de *glossina*, qui diffère à peine de la vraie mouche tsétsé, bourdonne autour des hommes et des bêtes; mais sa piqûre, qui ne fait courir aucun danger, n'est pas même très douloureuse. Les araignées sont représentées par un très petit nombre d'espèces, chose étonnante dans un pays où elles trouveraient pourtant une nourriture si abondante.

Les grands mammifères s'éloignent peu à peu du littoral, déjà bien fréquenté par les blancs avec leurs armes de précision et leurs balles explosibles. Le lamantin est devenu rare dans les estuaires; les singes sont encore nombreux dans les forêts de la côte, mais aucun naturaliste n'y a rencontré de chimpanzés ni de gorilles, quoique, d'après les missionnaires, leur race n'ait point été exterminée. Quant aux éléphants, quelques retardataires sont restés dans le voisinage de la mer, mais il faut remonter le Moungo à une centaine de kilomètres dans l'intérieur pour entrer dans leur domaine : là ces représentants de la faune antique sont pour quelque temps encore les maîtres de la forêt. Comber, Rogozinski, Tomczek racontent les dangers qu'ils ont eu à courir pour se glisser inaperçus entre les troupeaux d'éléphants : souvent ils durent modifier leur itinéraire pour éviter de croiser la route suivie par les pachydermes. Dans les plaines que traverse le Moungo, les naturels n'osent pas chasser l'animal, que la vue de l'homme rend furieux; mais on raconte que les montagnards Ba-Farami ne craignent pas de les attaquer en se précipitant sur lui en grandes troupes; souvent ils perdent quelques-uns des leurs, mais les mille blessures infligées par les balles, les javelots et les lances finissent par épuiser la bête[1]. Les défenses des éléphants du Kameroun sont d'un ivoire assez grossier, coloré en brun sombre[2]. Dans certaines circonstances, et peut-être en cas de maladie, l'éléphant pourrait se délivrer de ses énormes dents, comme le cerf de son bois : du moins

[1] Bernhard Schwarz, ouvrage cité.
[2] Westendorp, *Ausland*, 21 dec. 1885.

c'est là ce que disent les marchands et ils prétendent reconnaître au grain de l'ivoire si l'animal était malade ou en santé[1].

Presque toutes les populations indigènes du territoire revendiqué par l'Allemagne sont classées par les ethnologistes parmi les nègres bantou, c'est-à-dire dans la famille des peuples sud-africains dont les Cafres sont le type représentatif. Seulement au nord-ouest de la montagne de Kameroun des tribus apparentées à celles du Vieux Calabar et parlant également la langue efik occupent une partie des régions qui s'étendent sur la rive gauche du Memé, le principal tributaire du rio del Rey. En dehors de ces peuplades, qui comprendraient environ 20 000 individus[2], on n'en connaît point d'autres, dans le domaine du Kameroun actuellement reconnu par les Européens, qui parlent des idiomes nigritiens offrant quelque analogie avec les parlers du Niger. Il est vrai que l'exploration scientifique de la région est à peine commencée et que même parmi les tribus de l'intérieur il en est beaucoup dont le nom seul est connu. C'est donc d'une manière toute provisoire que l'on doit tracer les limites respectives des aires glossologiques. Du moins est-il certain que tout le littoral, à l'exception des terres vaseuses ou trop humides, rendues inhabitables par l'insalubrité du climat, est peuplé d'indigènes relativement civilisés parlant des dialectes parents de ceux qui dominent dans toute l'Afrique méridionale; toutefois l'analogie des langues n'implique nullement la communauté d'origine pour les peuplades elles-mêmes. Des bouches du Niger au Kameroun et au Moanya les transitions sont presque insensibles dans l'apparence des habitants. Les traits, la nuance de la peau, sont les mêmes; quant à la dignité du maintien, ce n'est pas la race ou la langue, c'est la liberté qui la donne.

S'il fallait trouver un nom collectif aux populations du territoire, on pourrait leur donner simplement celui de Bantou du Kameroun, car aucune des tribus n'est assez nombreuse et puissante pour qu'on puisse la considérer comme la nation représentative par excellence; d'ailleurs plusieurs d'entre elles présentent les unes avec les autres de grands contrastes. Les principales sont les Ba-Kich ou les « Gens » de Kich, sur la rive gauche du Memé: les Ba-Farami, à la base et dans les vallées des montagnes du même nom; les Ba-Koundou, dans les plaines qui s'étendent au nord de la mon-

[1] Hugo Zöller, ouvrage cité.
[2] Ross, *United Presbyterian Mission Record*, aug.-sept. 1877.

tagne des Dieux; les Ba-Mboukou, sur le versant occidental du même massif; les Ba-Kouiri et les Isoubou, au sud, près de la baie d'Ambas; les Ba-Long et les Moufoundou, sur le Moungo; les Doualla, les Abo, les Wouri, les Boudiman, dans le bassin du fleuve Kameroun, et, plus au sud, les Bassa, Ba-Koko, Ba-Noko, Ba-Pouko, Ibea. Plusieurs de ces tribus sont en guerre les unes avec les autres et, par crainte mutuelle, quelques-unes restent séparées par des marches inhabitées, zones où l'on ne s'aventure pas sans danger.

La nation la plus connue, dans la partie occidentale du territoire, est celle des Ba-Kouiri, car ce sont eux qui possèdent les villages voisins des comptoirs de Victoria et de Bimbia et c'est leur pays que l'on traverse pour gravir la montagne des Dieux : des Européens ont fréquemment séjourné chez eux pendant des mois et des années. D'après leur propre tradition, les Ba-Kouiri seraient venus de l'est, entraînés par ce mouvement général de migration qui pousse les peuples du continent dans la direction d'orient en occident, suivant la marche du soleil. Les « Hommes de la Brousse », — tel est le sens de leur nom, — sont en général un peu plus grands que leurs voisins des plaines, mais la disproportion de taille est très forte entre les deux sexes : la plupart des femmes sont remarquablement petites; la nuance de leur peau est plus claire que celle de leurs voisines. Les Ba-Kouiri, divisés en une soixantaine de communautés, autant qu'ils ont de villages[1], sont de hardis chasseurs et des guerriers courageux. Ils ont une intelligence vive, et dans leurs assemblées délibérantes, que préside un chef responsable appelé « roi » et auxquelles prennent part tous les hommes mariés, en qualité d'égaux, les Ba-Kouiri font preuve d'un vrai talent comme orateurs, par la véhémence du langage, la justesse, l'abondance et l'éclat des images, le choix heureux des expressions. Dans les veillées du soir, ils improvisent des récits et des chants et se distinguent par leur goût musical : ils chantent même à trois voix d'une manière agréable à l'oreille du visiteur européen[2]. Ils sont touchants dans l'expression de leur amour paternel ou filial et l'on cite des cas de folie et de suicide causés par le chagrin d'avoir perdu un enfant. D'ailleurs chez les Ba-Kouiri le sentiment de solidarité dépasse la famille. Un chasseur mo-kouiri rapporte-t-il quelque gibier, il ne manque jamais de le partager avec tous ses voisins; la bouteille d'eau-de-vie donnée à un porteur fait aussitôt le tour de la société. Quand une amende est imposée par les anciens à quel-

[1] Rogozinski, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1885.
[2] Bernhard Schwarz, ouvrage cité.

que délinquant et qu'il est incapable de l'acquitter, les amis viennent à son aide pour lui épargner d'être expulsé de la tribu. Mais en cas de meurtre, volontaire ou involontaire, la coutume est impitoyable. « Sang pour sang! » telle est la loi dans le pays des « Brousses ». Avant que les colons suédois eussent proclamé aux indigènes l'ordre de vivre en paix, les guerres étaient incessantes entre maints villages, à moins, ce qui était rare, qu'une compensation en bétail ne fût acceptée par le village lésé. Les voyageurs et les traitants étaient fréquemment obligés de faire de grands détours, les régions du pays qu'ils voulaient traverser étant interdites à leurs porteurs.

La sorcellerie fait encore plus de victimes que la vendette : les procès de magie intentés par les féticheurs, soit contre une femme stérile, soit le plus souvent contre un ennemi personnel, étaient naguère très fréquents; des territoires entiers sont taboués, des villages ont dû être abandonnés par leurs habitants; l'île d'Ambas, dans le petit golfe du même nom, près de Victoria, est devenue complètement déserte, la plupart des résidents s'étant empoisonnés les uns les autres et les derniers restants ayant fini par avoir peur de l'air qu'ils respiraient, de la mer qui les entourait; c'est par les pratiques et les vengeances des sorciers que la tribu des Isoubou, sur le versant méridional de la montagne, a été presque entièrement exterminée[1]. Chaque Mo-Kouiri a sa vie réglée d'avance par des ordonnances de magie. Aucun chef ne pourrait, sous peine de mort, descendre jusqu'à la mer. Telles viandes, tels fruits lui sont interdits, soit par son propre père, soit par le féticheur, sous peine de mauvais sort. Aucune femme n'a le droit de manger un œuf ou de la volaille. En maints endroits la chair de brebis est réservée pour les jours de fête : en manger en temps ordinaire serait commettre un crime punissable de mort. Lorsque les Européens pénétrèrent d'abord dans le pays, tout papier qu'ils laissaient tomber était considéré comme un objet néfaste : on le leur rapportait solennellement, en les priant de ne plus fermer les chemins par leurs arts magiques[2]. Le serment prêté sur un livre est redoutable, surtout quand ce livre est une Bible, désignée aux indigènes par les missionnaires comme le « Livre par excellence »[3]. La circoncision est pratiquée chez les Ba-Kouiri comme chez la plupart des nègres païens de l'Afrique occidentale, et les morts sont enterrés dans leur cabane, comme chez les tribus du bas Niger; pendant la période de deuil les femmes sont obligées de se promener nues

[1] Saker; — Cust, *Modern Languages of Africa;* — Hugo Zöller, ouvrage cité.
[2] Buchholz, ouvrage cité.
[3] Valdau, *Deutsche Geographische Blätter*, Band IX, Heft I, 1886.

en signe de tristesse. La religion, non précisée en dogmes définis, n'est autre que le culte des aïeux ; quand un roi meurt, il est de tradition qu'on lui sacrifie un captif et jadis le cadavre était partagé pour le repas funéraire entre le mort et les vivants. Des dieux bons et mauvais règnent sur la terre ; celui des forêts, celui des mers, sont tout particulièrement redoutés. Pour les montagnards du Kameroun, le « Siège des Dieux » est dieu lui-même : « moitié pierre, moitié homme », il se revêt d'une robe blanche, la neige des sommets, lorsqu'un événement grave, heureux ou funeste, se prépare pour ses fidèles.

Ainsi qu'on le constate dans la plupart des régions du littoral africain, les tribus les plus policées du Kameroun ne sont pas celles qui vivent dans le voisinage immédiat de la côte. Ces peuplades riveraines sont pour la plupart composées de fugitifs dispersés et appauvris, ayant perdu dans leur exode une partie de leur culture native et s'étant depuis lors trouvées en contact avec les matelots et les traitants européens, qui les ont corrompus par leurs vices et les empoisonnent par leur eau-de-vie. Le versant occidental de la montagne, appartenant aux Ba-Mboukou, est presque inhabité ; mais au nord les Ba-Koundou, qui occupent la plus grande partie des plaines et des terrasses situées entre le massif de Kameroun et les montagnes des Ba-Farami, sont fort nombreux ; par leur industrie ils sont de beaucoup les supérieurs des Ba-Kouiri, quoiqu'ils ne paraissent pas les dépasser en intelligence naturelle. Physiquement ils se distinguent par la saillie de leur lèvre inférieure. Leurs demeures ne sont pas seulement de simples huttes de branches ou de roseaux, comme celles des villages de la côte, mais de véritables maisons bâties en pierre et badigeonnées proprement ; quelques-unes même sont peintes de fresques grossières représentant des animaux ou des hommes. Les « palais » des rois sont décorés de fétiches sculptés ; mais le talent des artistes ba-koundou s'exerce surtout pour l'ornement des « maisons à palabres », ainsi qu'on appelle les édifices où s'assemblent les représentants de la tribu et qui servent en outre d'abattoirs[1]. Les guerriers qui tuent un ennemi, les femmes qui enfantent un fils se peignent aussi en rouge pour témoigner leur gloire aux yeux de tous. Les objets de vannerie, nattes et paniers, sont faits avec beaucoup d'adresse et de goût et on sait les teindre de couleurs variées, éclatantes et solides. Très habiles tanneurs, les Ba-Koundou préparent des cuirs d'une grande souplesse. La principale occupation des habitants est de tisser des filets et des cordages au moyen desquels ils entourent de vastes espaces dans

[1] Bernhard Schwarz, ouvrage cité.

la forêt pour enfermer le gibier repoussé par les traqueurs; quand les animaux sont affaiblis par la faim, on les attaque à coups de fusil, de javelot et de couteau.

Les Ba-Koundou se rattachent par mainte coutume aux populations de l'intérieur : c'est ainsi qu'ils offrent des noix de kola à leurs hôtes en témoignage de bon accueil[1]. D'ailleurs ils sont en communications fréquentes avec les populations du nord et par eux ils connaissent les Arabes et les Foula. Presque tous leurs esclaves sont achetés de l'autre côté des monts Ba-Farami; en moyenne plus grands et plus forts que leurs maîtres, plus braves aussi et leurs égaux en intelligence, ces immigrants involontaires ne sont guère serviteurs que de nom : ils sont plutôt colons partiaires que serfs, quoique les maîtres soient toujours censés garder sur eux droit de vie et de mort. Ils ne vivent point dans les mêmes villes que les Ba-Koundou, ceux-ci craignant sans doute que leurs esclaves n'en arrivent à leur dicter bientôt la loi; mais ils habitent des villages ou *batanga* épars dans les plantations de la forêt, presque toutes aussi bien cultivées que les beaux jardins d'Europe[2]. Leur indépendance communale est complète et en maints endroits ils se sont affranchis de toute redevance. Plusieurs villages d'esclaves constituent des républiques autonomes, ayant leurs chefs et leurs conseils délibérants; dans les circonstances graves, il arrive que leurs délégués siègent en qualité d'égaux à côté de ceux des prétendus maîtres, les Ba-Koundou. D'après le missionnaire Richardson, qui a vécu plusieurs années dans ce pays, la puissance politique menace de se déplacer au profit des « esclaves »; il pourrait en résulter aussi que la langue dominante cessât d'être un dialecte bantou, car l'idiome que parlent entre eux les colons paraît être d'origine nigritienne.

L'autorité des féticheurs est à peine moins forte chez les Ba-Koundou que chez les Ba-Kouiri. Sous peine de mort, il est interdit de manger du poulet; un jeune homme s'étant rendu coupable de ce crime à la table du missionnaire fut mangé lui-même par ses compagnons. La vue d'une chouette annonce de graves dangers, et quand un de ces oiseaux se pose sur une maison, les femmes se précipitent au-devant d'elle pour la supplier de choisir un autre perchoir. Les fantômes sont très redoutés, surtout ceux des ennemis, et sans doute qu'on leur attribue des goûts de vampires, car lorsqu'un Mo-Koundou meurt, on lui creuse deux fosses, l'une dans sa cabane, l'autre dans la forêt, afin que les esprits soient

[1] Rogozinski, *Petermann's Mitteilungen* 1884, Heft IV.
[2] Valdau, ouvrage cité.

déroutés et qu'ils ignorent l'endroit où le cadavre a été déposé; mais cette précaution même n'est peut-être pas suffisante, et après un certain temps on déterre le cadavre pour le transporter dans une grotte lointaine. Les cérémonies de l'inhumation deviennent tout spécialement mystérieuses lorsqu'il s'agit de cacher le corps d'un roi ou celui d'un membre de ces associations secrètes qui, dans presque toutes les sociétés africaines, exercent indirectement le pouvoir par la terreur. Toutefois il arrive fréquemment que la vanité royale finit par l'emporter sur la peur des génies : ainsi l'on rencontre en maints endroits du pays koundou des buttes funéraires solidement maçonnées sur le pourtour et revêtues d'un filet d'herbes tressées; peut-être suppose-t-on que ces obstacles empêcheront la visite nocturne des fantômes.

A l'est des Ba-Koundou vivent les Ba-Long et les Abo, les premiers riverains du Moungo, les seconds établis sur le Yabiang, et rivalisant de zèle les uns avec les autres comme bateliers et marchands. Les Ba-Long sont pourtant de tous les peuples du Kameroun ceux qui, par leur genre de vie, paraissent être les moins entraînés par l'appétit personnel du gain : leurs acquisitions sont en même temps celles de la communauté. Quelques-unes de leurs cases sont assez grandes pour abriter toute la population d'un village; cinq cents personnes s'y trouvent réunies; les moindres groupes se composent de dix familles au moins vivant ensemble dans une vaste halle. Les Abo demeurent au contraire à part; chaque famille a sa cabane, bien isolée des autres; même dans les campagnes basses les cases sont dressées sur des monticules artificiels et entourées de fossés où s'amassent les eaux d'inondation; chaque maison forme un îlot distinct pendant les crues[1].

De tous les peuples bantou du territoire de Kameroun, le plus connu est celui des Doualla, grâce à la situation de ses villages sur les bords de l'estuaire et à ses constantes relations de trafic avec les Allemands et les Anglais. Les Doualla, qui, d'après Nachtigal et Zöller, seraient au nombre de 28 000, sont, parmi les nègres du Kameroun, ceux dont le type se rapproche le plus de celui des Européens et des Sémites, quoique la couleur de leur peau soit aussi foncée que celle des tribus voisines. Les femmes se couvrent le corps de dessins, mais les hommes ne se tatouent que très discrètement la figure, de quelques traits géométriques; il en est même qui n'ont pas une seule marque sur le visage[2]. Dans la plupart des tri-

[1] Grenfell, *Proceedings of the Royal Geographical Society*, 1882.
[2] Carl Passavant, *Craniologische Untersuchung der Neger und der Negervölker.*

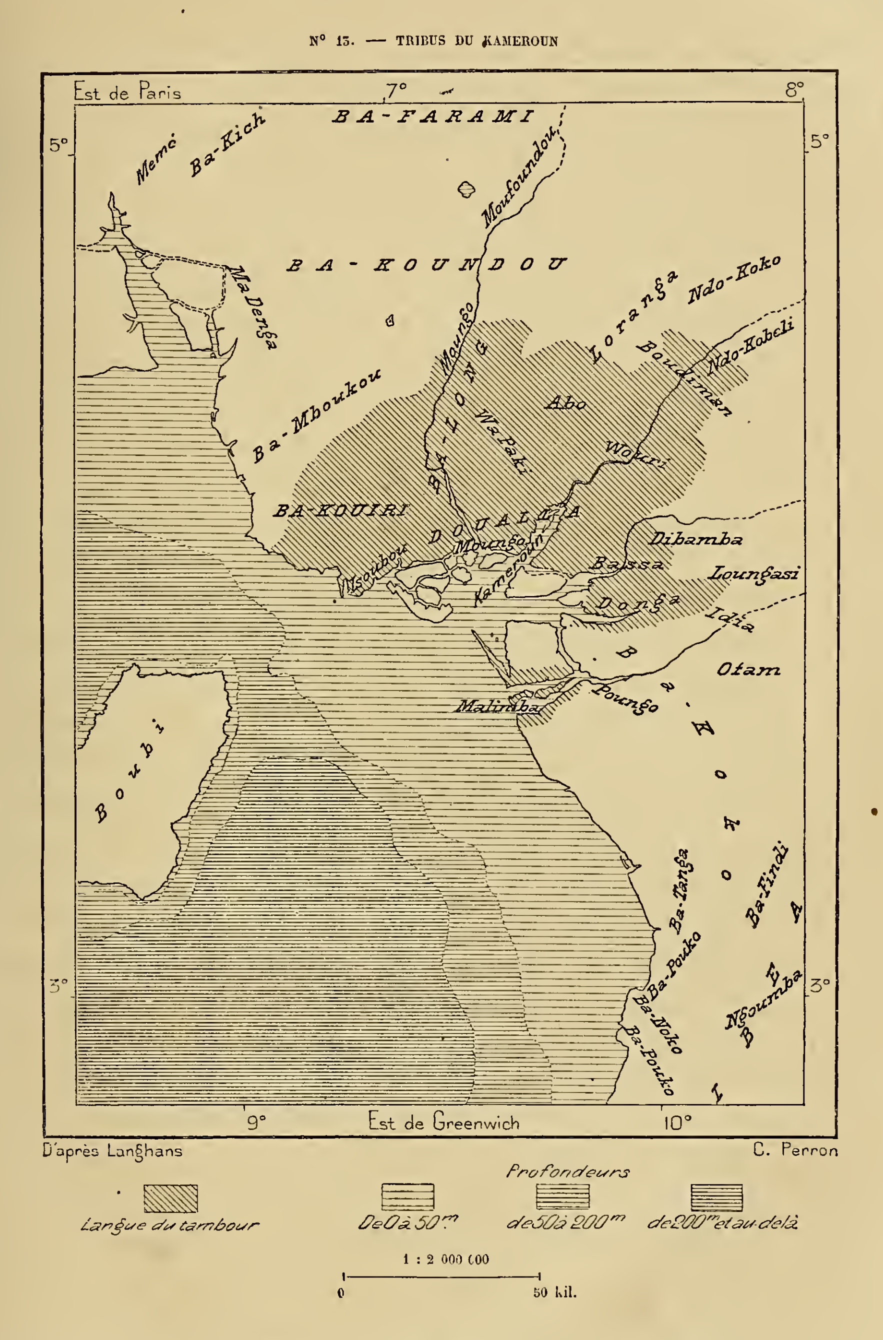
bus, notamment chez les Malimba, hommes et femmes ont l'habitude de s'arracher les cils[1]. Les Doualla sont d'une belle stature, et par le développement de leurs mollets démontrent combien sont dans l'erreur les écrivains qui voient dans ce trait d'anatomie une caractéristique de race pour les Aryens occidentaux. Les enfants grandissent vite et dès l'âge de neuf ou dix ans ce sont déjà de petits hommes, qui se marient et vendent leur huile de palme en traitants consommés. En aucun pays d'Afrique les femmes ne sont considérées plus communément comme de simples objets de trafic. Peu d'années après sa naissance, la petite fille est déjà vendue à quelque riche personnage, qui l'élève pour en faire sa femme ou pour la céder à un futur prétendant : chaque roi peut trafiquer ainsi de centaines de ses sujettes, qui sont en même temps sa propriété mobilière. Même des esclaves enrichis sont parfois possesseurs d'un nombreux harem, et, comme tels, tenus en grand respect. Mais les femmes, dépourvues de tout droit en apparence, esclaves que l'on peut échanger et vendre, savent conquérir une certaine liberté, grâce à la solidarité de leur résistance dans les circonstances graves. C'est ainsi qu'il y a quelques années toutes les femmes akoua s'enfuirent dans un village éloigné, refusant de réintégrer la case conjugale si justice ne leur était rendue[2]. Elles ont en général peu d'enfants, deux ou trois au plus, et la population libre ne s'accroît qu'avec lenteur; la grande majorité des habitants du pays se compose d'esclaves. Les Doualla sont très fiers de la pureté de leur sang, et récemment encore ils tuaient tous les mulâtres, comme autant de monstres déshonorant la tribu par la nuance de leur peau[3].

Toutes les peuplades africaines connaissent le tambour ou tam-tam : c'est l'instrument qui accompagne leurs danses, leurs cérémonies et leurs combats; mais les Doualla constituent, avec leurs voisins, Ba-Kouiri, Ba-Long, Abo, Wouri, Bassa et Donga, l'unique groupe de nègres qui se servent du tambour, non pour un simple appel de guerre ou de fête, mais pour la transmission détaillée des nouvelles[4]. Cette curieuse téléphonie, invention qui témoigne certainement d'une aussi grande ingéniosité que la découverte d'une écriture idéographique, consiste à frapper sur un tam-tam en un roulement rapide des coups, de force et de sonorité différentes, qui par leurs combinaisons représentent soit des syllabes, soit des mots distincts. C'est une vraie langue, que l'on ne peut d'ailleurs comprendre si

[1] Buchholz, *Reisen in West Africa;* — Rabenhorst, *Ausland,* 2 märz 1885.
[2] Pauli, *Petermann's Mitteilungen,* 1885, Heft I.
[3] Hugo Zöller, ouvrage cité.
[4] Rogozinski; — Buchner; — Zöller; — Langhans; — Reichenow etc.

l'ouïe n'est pas très exercée, et que les adeptes savent reproduire en marmottant des lèvres ; les Ba-Kouiri le parlent aussi au moyen d'une espèce

N° 13. — TRIBUS DU KAMEROUN



de cor, dont la voix retentit de montagne en montagne. Tous les initiés qui entendent le son du tambour doivent le répéter aussitôt, et c'est ainsi que les nouvelles se propagent jusqu'aux extrémités du pays, « comme

dans l'eau d'un lac les vaguelettes produites par la chute d'une pierre. » Les esclaves n'ont pas le droit d'apprendre la langue du tambour; bien peu nombreuses sont les femmes qui l'ont devinée, et jusqu'à maintenant nul indigène n'en a révélé le secret aux visiteurs européens. On comprend de quelle importance politique est ce moyen de s'entretenir d'un bout du pays à l'autre, de donner ainsi une pensée commune aux tribus distinctes. Dès qu'un voyageur se présente dans un village, son arrivée est signalée d'étape en étape : plusieurs jours à l'avance, tous ceux qu'il doit visiter sont prévenus de son prochain passage.

L'anthropophagie, comme pratique religieuse, existait encore à une époque récente ; dans les grandes circonstances, on partageait le corps d'un homme et les quatre principaux chefs en recevaient chacun un quartier. Toute prise de pouvoir devait être précédée d'un meurtre : le roi n'avait le droit de commander à ses sujets que les mains teintes de sang [1]. Le pouvoir royal est plus fortement constitué chez les Doualla que chez la plupart des autres peuples du Kameroun. La cause en est à l'ascendant considérable que les bénéfices du commerce ont procuré aux souverains de ce pays : leur richesse répand au loin la gloire de leur nom. L'un d'eux est certainement un des personnages les plus opulents de toute l'Afrique, et même en Europe il serait au nombre des capitalistes puissants. Les profits considérables des chefs doualla proviennent de leur qualité d'intermédiaires pour tous les échanges qui se font entre les pays de l'intérieur et les comptoirs du littoral. Comme porteurs, convoyeurs, entrepositaires, tous les Doualla prennent leur part de ce monopole commercial, et fort nombreux sont parmi eux les riches « gentlemen » qui se promènent avec importance devant leurs cases, balançant sur leur ventre la breloque de clefs qui annonce leurs trésors. Corrompus par leur métier de parasites, les Doualla voient avec appréhension les tentatives que font les Européens pour pénétrer dans l'intérieur, et par tous les moyens possibles ils cherchent à les en détourner. La jalousie commerciale, telle est la grande cause qui a jusqu'à maintenant empêché l'exploration de cette partie de l'Afrique. Les voyageurs qui ont dépassé la zone du littoral sont arrêtés par mille obstacles : les guides se refusent à les accompagner ; les porteurs se cachent ou jettent leurs fardeaux à moitié route; peut-être aussi, dans certains cas, eut-on recours à l'empoisonnement pour calmer le zèle de ces blancs, toujours avides de découvertes. Quand même les entrepositaires de la côte laissent des expéditions s'organiser, ils trouvent moyen

[1] Buchholz, ouvrage cité.

de les arrêter à peu de distance du point de départ, avant que des relations de commerce direct aient été nouées par les pionniers des blancs. Ceux-ci, d'ailleurs, cherchent également à constituer le monopole à leur profit. Naguère huit maisons de commerce, anglaises et allemandes, disputaient le privilège des échanges avec les populations de Kameroun : la prise de possession politique du pays a donné la prépondérance aux traitants de Hambourg.

De même qu'aux bouches du Niger et sur la côte occidentale, les principales denrées d'exportation sont l'huile et les amandes de palme. Si les négociants préfèrent s'occuper du commerce de l'ivoire, c'est à cause de la facilité des transactions et du gros bénéfice que leur procure cette marchandise précieuse; mais, dans l'ensemble des opérations, ce trafic « noble » a beaucoup moins d'importance que la malpropre besogne de l'achat des huiles, et d'ailleurs il ne peut manquer de diminuer d'année en année, à mesure que l'emploi des armes à feu réduira les troupeaux de pachydermes. Les négociants de Kameroun exportent aussi quelques bois de teinture, et dans ces derniers temps un autre objet de commerce s'est ajouté à leurs envois, le caoutchouc, que les Suédois établis sur les pentes du grand pic retirent d'une espèce de liane (*landolphia florida*), longue de 50 à 60 mètres, enroulée aux arbres de la forêt : c'est à l'altitude de 900 à 1500 mètres que ces plantes donnent le meilleur produit. Du rotin, du bois d'ébène, un peu de café, complètent le chargement des navires, et, en échange, les blancs livrent aux indigènes de funestes eaux-de-vie, désignées uniformément sous le nom de rhum, du tabac, des étoffes, des perles, des armes et divers objets de luxe et d'ameublement : les spiritueux représentent les deux tiers de la valeur de l'importation totale[1]. Un décret interdit aux traitants la vente des poudres de bonne qualité et des fusils de précision. L'usage de la monnaie ne s'est pas encore répandu dans le pays : on ne compte que par monnaies fictives, représentées par des quantités diverses de marchandises, suivant la proximité ou l'éloignement des comptoirs.

Quoique, depuis 1885, le Kameroun soit classé au nombre des « colonies » allemandes, il n'y a point encore de colons dans le pays, à moins qu'on ne considère comme tels les quelques chasseurs et traitants suédois qui s'occupent de l'extraction du caoutchouc sur les pentes de la montagne. Les blancs, négociants ou missionnaires, qui vivent sur le littoral, dans toute l'étendue du territoire, se comptent seulement par dizaines et

[1] *Afrique explorée et civilisée*, juillet 1886.

plusieurs des maisons de commerce sont gérées, non par des Européens, mais par des noirs ou des hommes de couleur, et ceux-ci ont une si grande habileté pour le commerce, qu'on se demande s'ils ne finiront pas par acquérir le monopole du trafic. L'exploitation directe du sol autour des comptoirs est encore insignifiante : quelques avenues de palmiers, quelques plantes d'agrément, tels sont, au point de vue de la culture, les résultats de l'annexion du Kameroun à l'empire allemand. Cependant une société de Hambourg s'est constituée pour l'établissement de plantations, et naturellement son choix s'est porté sur le versant méridional de la montagne des Dieux. D'ailleurs, dût même le climat de la région défrichée ne pas être trop défavorable à des colons européens, ceux-ci ne pourront s'établir qu'en bien petit nombre dans le pays, car le travail que demanderont les planteurs sera certainement celui des nègres faiblement rétribués et l'organisation de la propriété se fera par la constitution de grands domaines. La colonisation proprement dite sera donc impossible.

Les Européens n'ont pas de comptoirs dans l'estuaire del Rey qui forme la limite du territoire, et d'ailleurs les terres alluviales de cette partie de la côte sont tellement insalubres, que même aucun village de nègres ne s'y est établi ; les cases les plus rapprochées de la mer en sont distantes de 50 kilomètres. Le premier établissement dans la région occidentale du pays est le village de Biboundi, peuplé de pêcheurs qui se hasardent en d'étroits canots jusqu'à 10 kilomètres sur la haute mer : c'est le port du gros village de Bomana, situé à une quinzaine de kilomètres dans l'intérieur des terres. Les négociants allemands se proposent d'en faire l'entrepôt des denrées du haut Oyono, que l'on apporte maintenant aux comptoirs anglais du Vieux Calabar.

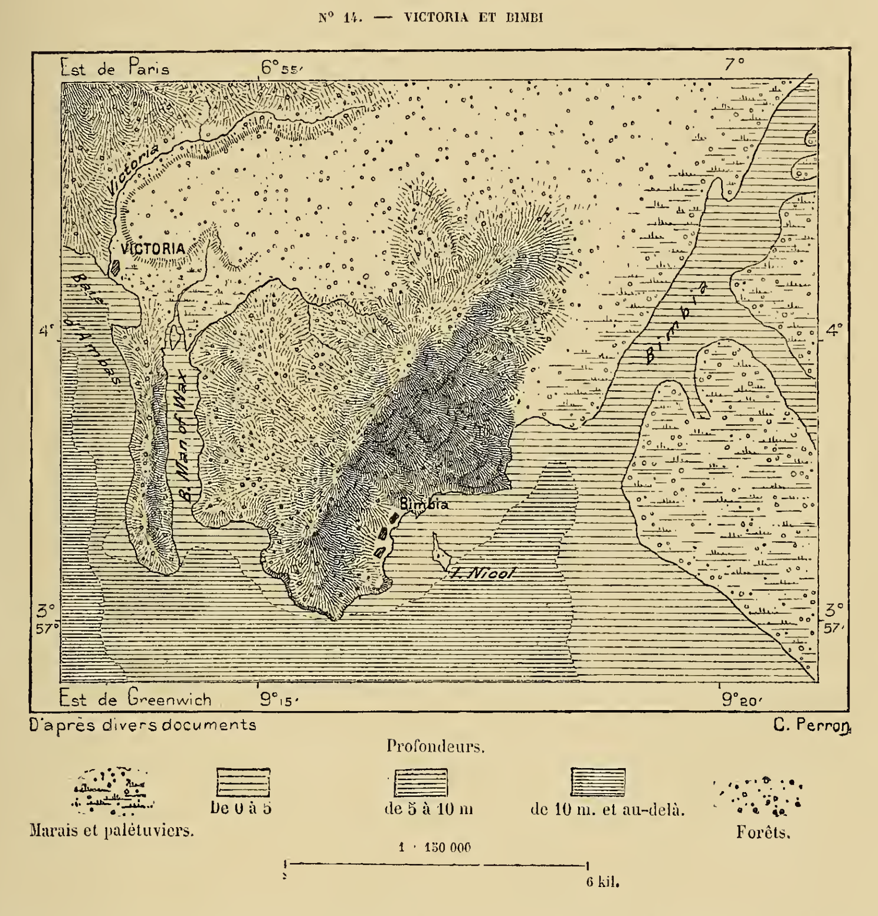
La principale station du Kameroun, celle de Victoria, a été fondée en 1858 par des missionnaires baptistes, qu'un gouverneur intolérant avait renvoyés de Fernando-Po ; tout le territoire, y compris les îles voisines, fut acquis par eux pour quelques barils de viande salée et des biscuits. Victoria occupe un des sites les plus beaux du monde, à la base verdoyante de la montagne des Dieux et au bord d'un golfe semé d'îles : à l'ouest, au sud se déroule une berge verdoyante ; au sud-ouest, les deux îlots gracieux d'Ambas (Ambozes, Amboise) et de Mondolé se détachent en vert sombre sur le fond vaporeux de l'île Fernando-Po et de son cône entouré de nuées. Comme station navale, Victoria offre quelques avantages, l'eau descendue

VICTORIA. — LA RUE PRINCIPALE

Dessin de Taylor, d'après une gravure communiquée par les Missionnaires Baptistes.

de la montagne y est abondante et pure, et les navires d'un tirant d'eau moyen mouillent sans peine dans la rade au nord des îles; en outre, une baie profonde, la baie de Man of War ou du « Vaisseau de Guerre », pénètre au loin dans les terres de Victoria et il serait facile de rattacher la ville à ce port naturel par un court chemin et peut-être même par un canal creusé à travers les terrains vaseux. Actuellement Victoria n'est guère

N° 14. — VICTORIA ET BIMBI



peuplée que de Ba-Kouiri, descendus de Bonyongo, Mapanya et d'autres villages de la montagne, et de quelques fugitifs de Kameroun menacés du talion ou de la vengeance d'un féticheur; mais la ville prendra certainement de l'importance comme port de la région montagneuse occidentale et comme centre de plantations pour le cacaoyer et le cafier : on a même proposé de transférer en cet endroit la capitale de tout le territoire. Le changement de régime politique dans le pays de Kameroun a eu pour conséquence une modification religieuse correspondante : les missionnaires baptistes de Victoria ont dû vendre leur établissement et leurs droits de

patronage sur les terres avoisinantes, et à leur place le gouvernement germanique a introduit les missionnaires de Bâle, chargés désormais d'enseigner la langue allemande et de façonner les indigènes à l'obéissance envers les nouveaux dominateurs.

Un autre port s'ouvre à l'est du promontoire boisé qui termine au sud tout le massif volcanique des monts : c'est le havre de Bimbia, défendu partiellement des vagues par l'île de Nicol (Nichols); mais l'entrée en est tortueuse et difficile, et pendant la saison des pluies les vagues se brisent avec fureur sur la barre. Trois villages, formant une rangée de maisons à peine interrompue, et connus sous le nom collectif de Bimbia, bordent la baie et sont habités surtout par des pêcheurs timides qui ne se hasardent point en pleine mer, et se bornent à capturer le poisson au moyen de clayonnages plantés sur les bas-fonds. Bimbia est le port naturel des villages les plus populeux des Ba-Kouiri, Sopo, Lissoka, Bouassa, Bouea ou Bea, situé à près de 1000 mètres d'altitude, au milieu de forêts et de pâturages que domine à l'ouest un épaulement du Mongo-ma-Loba se dressant en rempart. Comme tous les autres villages ou *nbouka* des montagnards, Bouea est formé de hameaux distincts, épars de vallon en vallon sur une très grande étendue. Les habitants, les plus forts et les plus vaillants des Ba-Kouiri, sont de hardis chasseurs, qui passent des semaines entières à parcourir la montagne; ils aiment à se baigner dans l'eau froide des torrents et, comme les montagnards suisses, se livrent fréquemment à des combats de force et d'adresse. Leurs vaches paissent en troupeaux dans les prairies environnantes, rappelant le bétail des Alpes par leur force et la beauté de leur pelage.

Dans le bassin du Moungo, le port d'entrée et le marché principal, près du gros bourg de Mbinga, communique avec Bimbia par un chenal profond, offrant à son entrée d'excellentes rades aux navires. Plus avant, la seule ville où des blancs aient résidé est celle de Bakoundou-ba-Nambelé, poste de missionnaires américains, situé, ainsi que son nom l'indique, dans le pays des Ba-Koundou; un chemin bien frayé le réunit à son escale sur le Moungo, qui coule à quelques kilomètres de distance du côté de l'est. Une autre ville du même nom, Bakoundou-ba-Mousaka, groupant ses maisonnettes à l'ouest du lac Rickards; Balombi-ma-Mbou, près de la rive occidentale du lac Mbou; Mokonyé, Koumba ou Bafon, Kimendi, qui se succèdent plus au nord sur la route des monts Ba-Farami, n'ont encore été que visitées par des voyageurs européens, mais elles ne sont pas en dehors du cercle d'attraction du commerce de Kameroun. Koumba est un grand marché d'esclaves et d'huile de palme; d'après Schwarz, elle

aurait près de 4000 habitants. Ils tiennent très proprement leur cité; chaque jour une escouade de travailleurs nettoie les rues et en arrache les mauvaises herbes.

Il n'y a point de ville du nom de Kameroun, mais on donne cette appellation collective à une douzaine de villages qui se succèdent sur la haute terrasse argileuse de la rive orientale de l'estuaire et qui ont ensemble une dizaine de mille habitants : « villes » du roi Bell, du roi Akoua, de Dido. Jusque-là remontent les navires d'un tirant d'eau moyen, tandis que les bâtiments d'un fort tonnage s'arrêtent à l'entrée de la rade. Quelques pontons sont ancrés devant les comptoirs, mais la plupart des marchands résident à terre, en des maisons bien aérées de construction moderne. Kameroun possède en outre quelques édifices que lui vaut son rang de capitale, tels que douane et prison. Le palais du gouverneur s'élève au sommet d'une terrasse en pente douce, sur l'emplacement d'un village nègre que détruisirent les boulets de la flottille allemande en 1885. Cette hauteur, exposée à la brise de la mer, est l'endroit le plus salubre du Kameroun, mais le lieu de santé où résident habituellement les hauts fonctionnaires est à l'extrémité du cap Souellaba, sur une plage de sable où vient se heurter le flot du large; des allées serpentent sous les arbres de la forêt voisine aménagée en parc. Le hameau de bains a reçu des Allemands le nom, bizarre en Afrique, de Kaiser Wilhelm's Bad[1].

Parmi les nombreux villages qui se pressent sur les rives du haut Wouri, de l'Abo et des autres cours d'eau tributaires de la baie de Kameroun, il n'en est aucun qui porte le nom de Biafra, inscrit sur la plupart des cartes modernes, même celles qu'ont dressées des Portugais, et attribué en outre à la moitié du golfe de Guinée comprise entre des îles volcaniques, d'Annobon à Fernando-Po. Ce nom, s'appliquant à un royaume ou à une capitale imaginaire, n'a donc plus aucune raison d'être, et il convient de le rayer du vocabulaire géographique. D'après des auteurs portugais, l'origine de ce mot ne serait autre qu'une inadvertance de copiste. Les premiers naviga-

[1] Exportation de Kameroun en 1884 :

Huile de palme.	4500 tonnes.
Amandes de palme	2500 »
Ivoire.	25 »

Mouvement de la navigation dans l'estuaire de Kameroun en 1884 :

108 navires, jaugeant . . . . 138 480 tonnes.

Valeur de l'exportation. . . . . 18 875 000 francs.

teurs auraient eu connaissance d'un mont de Mafra (*Mafra mons*), situé au nord-est du golfe, et après eux ce nom fut inscrit dans une carte de Strasbourg, publiée en 1577 : plus tard l'appellation fut reportée dans les atlas sous les formes de Biafra, Biafar, Biafara[1]. Il est à remarquer que sur les premières cartes la position du mont Mafra ou Biafra correspond exactement à celle des monts Ba-Farami. Peut-être la ressemblance des noms n'est-elle pas fortuite.

Sur la côte qui se prolonge au sud de l'estuaire de Kameroun se succèdent plusieurs comptoirs autour desquels se groupent des villages nègres. Trois factories s'élèvent sur la langue de terre qui se recourbe au devant de l'embouchure du fleuve Moanya : ce sont les comptoirs des « Petits » Ba-Tanga ou mieux des Ba-Tanga du nord. En amont, le centre du trafic est le gros village de Djavandja, situé sur le fleuve à la limite supérieure du flux de marée, et à l'endroit où les gens de l'intérieur, connus sous le nom de Ba-Koko, sont en contact avec les Ba-Tanga plus policés du bas fleuve; ils vivent en paix les uns avec les autres et déjà se confondent en une même race. Les Ba-Koko se distinguent des Ba-Tanga par la forme primitive de leurs armes et par leurs ornements : les hommes portent de petits bracelets d'ivoire; en outre, ils tressent leurs barbes à l'assyrienne, en boucles disposées verticalement, et les mêlent à des poils d'animaux pour se donner plus grand air; quant aux moustaches, ils les arrachent entièrement; les femmes ont de gros disques de bois suspendus au lobe de l'oreille; plus au sud, les femmes ba-noko se percent aussi le cartilage du nez et y passent une aiguillette de chair d'animal[2]. On désigne deux tribus sous le nom commun de « Grands » Ba-Tanga : les Ba-Pouko, qui habitent, au nord de la montagne de l'Éléphant, le district littoral appelé Plantation, et les Ba-Noko, qui vivent au pied de cette montagne, dans le pays de Criby, et, plus au sud, jusque vers l'embouchure du rio del Campo. Peu nombreux, deux mille à peine, ils sont fréquemment en guerre les uns avec les autres; mais ces guerres ne sont que des vendettes qui s'équilibrent par le nombre des morts : récemment une lutte de quatre années entre Ba-Pouko et Ba-Noko se termina, grâce à l'intervention des marchands européens, par le sacrifice d'un homme appartenant à la tribu qui avait coupé le plus de têtes; les parts ainsi égalisées, on put se livrer à une fête somptueuse de réconciliation. Parmi toutes les populations africaines, les Grands Ba-Tanga sont peut-être celle qui s'occupe le moins

[1] Atlas de Santarem; — Carlos de Mello, *Notes manuscrites*.
[2] Wilson, *Western Africa*.

des choses religieuses; ils n'auraient même ni fétiches ni féticheurs : un culte vague des ancêtres et la peur des revenants, à cela se réduirait leur religion. Les enfants ba-tanga ne sont pas circoncis, comme ceux de la plupart des autres populations nigritiennes et bantou[1]. Une grande mortalité règne sur les enfants; quoique les mères soient très dévouées à leurs nourrissons, elles ne réussissent pas à en sauver plus d'un cinquième[2].

Les Ba-Koko, de même que les Ba-Tanga du nord et du sud, sont les plus habiles constructeurs de canots qu'il y ait dans tout le continent. Ils lancent sur le Moanya de grands bateaux de guerre, contenant une quinzaine de rameurs, avec lesquels nulle embarcation européenne ne peut lutter de vitesse. Sur les côtes des Ba-Tanga du sud ou « Grands Ba-Tanga » on ne voit plus de ces canots, mais seulement de minces esquifs, d'une légèreté prodigieuse, que Zöller compare à des hippocampes. Ce sont des espèces de flotteurs évidés, d'environ 2 mètres en longueur, de 50 centimètres en largeur et de 15 centimètres en profondeur, qui pèsent de 4 à 8 kilogrammes et que l'on monte à califourchon, jambe deçà, jambe delà, en rasant et frappant le flot du pied ou de la pagaie; une main tient l'écope et vide le batelet qu'emplit à demi chaque bouffée d'écume. Les chevaucheurs de ces étranges nefs les mettent sous le bras quand ils montent à bord des navires, ancienne habitude qu'ils ont peut-être gardée pour faire parade de leur adresse. C'est chose étonnante de voir ces bateaux glisser à la crête des vagues, enfonçant à peine dans l'eau, se soulevant à chaque coup de pagaie et franchissant, légers comme des insectes, ces redoutables barres que les rameurs des canots européens n'abordent pas sans émotion. Seulement les Ba-Tanga n'aiment guère à s'aventurer à une grande distance de la côte : ils craignent non les flots, mais les requins de la haute mer[3].

Les comptoirs des Ba-Tanga du sud sont ceux de la Guinée allemande qui ont gardé le plus d'importance pour le commerce de l'ivoire. Les indigènes qui apportent les défenses des forêts de l'intérieur font partie d'un « peuple des brousses », les Ibea ou Ma-Bea, qui parlent une langue très différente de celle des noirs policés du littoral, quoique probablement aussi de famille bantou. Ces Ibea, de même que les Fan ou Pahouins, qui les suivent, gagnent constamment dans la direction de l'est à l'ouest; comme les Doualla et les Ba-Kouiri, ils sont venus de l'orient, repoussant devant eux les tribus du littoral. Déjà sur deux points, au nord et au sud

[1] Hugo Zöller, ouvrage cité.
[2] Beyrich, *Petermann's Mitteilungen*, 1885.
[3] Hutchinson, *Ten Years Wanderings among the Ethiopians*; — Wilson; — Zöller.

de la rivière Lobé, les Ibea ont atteint le bord de la mer et se croisent avec les populations primitives. Il faudra traverser leur territoire pour visiter, à l'est, au delà des plateaux côtiers et de la chaîne hypothétique dite Serra Guerreira, les régions de l'intérieur qui s'étendent vers les bassins du haut Ou-Banghi et du Chari, et où se trouve le « Lac » ou Liba, mentionné fréquemment par les indigènes. Est-ce réellement une vaste nappe d'eau, est-ce un grand fleuve, peut-être l'Ou-Banghi lui-même? On ne sait. Jusqu'à nos jours, de toutes les terres inconnues de l'Afrique, celle-ci a le mieux gardé ses mystères.

CHAPITRE III

GABONIE

POSSESSIONS ESPAGNOLES, FRANÇAISES ET PORTUGAISES.

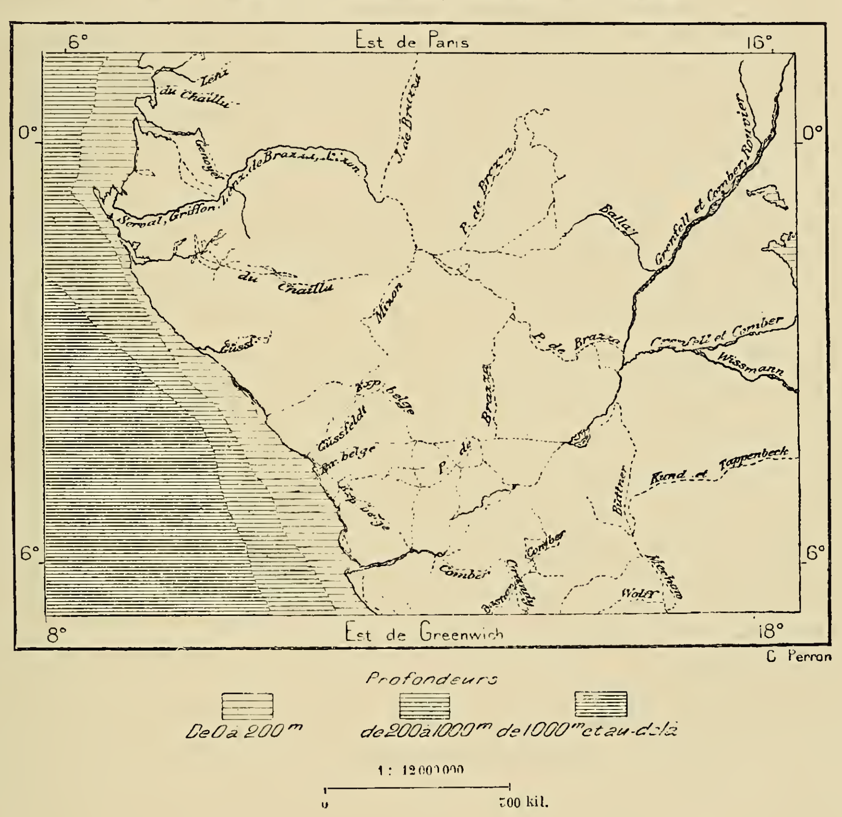
Naguère la plus grande partie du littoral africain qui se développe de la bouche du rio del Campo à celle du Congo ou Zaïre, sur une longueur d'environ 1500 kilomètres, était laissée à ses habitants noirs, et les puissances européennes se bornaient à occuper quelques points de la côte, tels que Corisco, Libreville, Kabinda. Maintenant il n'est pas une plage déserte, pas un bouquet de palétuviers qui ne soit revendiqué comme partie intégrante d'un domaine politique, et même des frontières imaginaires sont tracées au loin dans les régions inexplorées ou du moins peu connues de l'intérieur. Si la priorité de la découverte devait être le seul titre à la prise de possession, les droits du Portugal sur cette contrée seraient incontestés, car dès l'année 1470 les navigateurs lusitaniens franchissaient la ligne équinoxiale, en suivant la côte africaine, et bien des caps et des baies du littoral portent encore, sans changement ou dénaturées, les appellations portugaises. C'est ainsi que la pointe la plus avancée du littoral, le cap Lopez, rappelle le nom du pilote Lopo Gonçalvez, et non loin de cette pointe de sable, au sud, un estuaire est appelé Fernão Vaz, d'après un autre navigateur de la même nation. Il est également certain que les Portugais s'établirent à demeure en maints endroits du littoral : on a même retrouvé des restes de constructions et des canons rouillés dans l'île de Coniquet (Koniké), située vers le milieu de l'estuaire du Gabon. Mais pendant plus de trois siècles et demi après la découverte de ces côtes les Européens n'y firent guère d'autre commerce que la traite des esclaves; les négriers cherchaient à faire le silence sur leurs fructueuses opérations et l'on entendait d'autant moins parler de leurs comptoirs que le hideux trafic y était plus prospère.

L'œuvre d'exploration proprement dite dans la région gabonaise ne commença guère que vers le milieu de ce siècle, après l'acquisition par la France d'une bande de terre sur la rive septentrionale de l'estuaire du Gabon, comme lieu de ravitaillement pour les équipages des croisières. C'est en 1842 que fut établi le premier poste, et bientôt après tout l'estuaire fut étudié par les marins de l'escadre, puis des expéditions de reconnaissance furent envoyées dans les rivières affluentes, le Komo et le Ramboé, et du Chaillu fit dans l'intérieur ses excursions de chasse, qui appelèrent soudain l'attention publique vers ces contrées, grâce à ses récits sur le gorille, l'effrayant « homme des bois ». Le bassin de la grande rivière Ogôoué s'ouvrit ensuite aux explorateurs, et Braouezec, Serval, Griffon du Bellay, Aymès, de Compiègne et Marche remontèrent ce cours d'eau et ses affluents, en décrivirent la vallée, en étudièrent les riverains et les produits. L'Anglais Walker prit part à ces découvertes, de même que l'Autrichien Lenz, débutant par la visite de l'Ogôoué aux grands voyages de la traversée du continent qui devaient rendre son nom fameux. Puis, à partir de 1875, se succédèrent les expéditions décisives de reconnaissance géographique et commerciale, dirigées par M. de Brazza. Grâce à ses efforts et à ceux de ses nombreux collaborateurs, Ballay, Jacques de Brazza, Guiral, de Chavannes, Ponel, Fourneau, Cordier, Dolisie, Mizon, Rouvier, d'autres encore, presque toute la région de forme triangulaire limitée à l'est et au sud par le Congo, au nord par l'estuaire du Gabon et la ligne équinoxiale, est connue dans ses traits généraux, et de nombreuses positions, fixées par les observations astronomiques, permettent la construction de cartes détaillées. De leur côté, les voyageurs espagnols Iradier, Montes de Oca et Ossorio ont parcouru en divers sens toute la région qui s'étend au nord du Gabon jusqu'au rio del Campo ; leurs itinéraires pénètrent jusqu'à 200 kilomètres dans l'intérieur. Il ne reste donc plus à visiter que certaines parties de la région du nord-est, arrosée par des affluents du Congo, pour avoir une connaissance préliminaire de toute la contrée que les puissances européennes se sont attribuée par conventions diplomatiques dans la zone équatoriale du continent africain.

Les voyages d'exploration étant accompagnés fréquemment d'achats de terres fait aux chefs indigènes, la prise de possession directe a commencé sur une partie du territoire revendiqué d'avance. De beaucoup la plus grande étendue de la contrée, — les bassins du Gabon, de l'Ogôoué, du Kouilou, et ceux des affluents du Congo jusqu'à l'Ou-Banghi, — appartient à la France. L'Espagne ajoute à l'île de Corisco et aux deux îlots d'Elobey la possession d'une petite zone continentale et le Portugal reste

propriétaire d'une enclave de terrain limitée au nord par la rivière Massabi, à l'est et au sud par des lignes géométriques la séparant du nouvel État du Congo. La superficie de cette enclave peut être évaluée approximativement à 2400 kilomètres carrés, et le nombre des habitants y serait d'au moins 50 000, car la région est relativement populeuse ; mais on ne peut mesurer les dimensions des possessions françaises et espagnoles que d'après le réseau des degrés. On peut dire seulement que la « France équatoriale »

N° 15. — PRINCIPAUX ITINÉRAIRES DES VOYAGEURS DANS LA GABONIE.



a plus de 600 000 kilomètres carrés et dépasse en étendue la France européenne. De même les frontières du domaine politique de l'Espagne au nord du Gabon sont incertaines : elles occupent une surface de plus de 25 000 kilomètres carrés d'après le tracé des cartographes espagnols, tandis que, suivant d'autres documents, elle ne formerait qu'une enclave de quelques lieues à peine. Quant à la population de la Gabonie dans son ensemble, les voyageurs qui ont traversé le pays en divers sens varient singulièrement dans leurs dires : au bord de mainte rivière les villages se succèdent de manière à former une ville continue, mais les familles de

chasseurs sont très clairsemées dans les vastes forêts éloignées des cours d'eau. On ne saurait pourtant évaluer à moins de deux millions les habitants de toute la contrée, y compris le versant du Congo ; elle serait d'environ sept millions si l'on s'en tenait au chiffre de 12 individus par kilomètre carré que Behm et Wagner croyaient être la densité moyenne de population dans les régions équatoriales de l'Afrique[1]. M. de Brazza mentionne le chiffre de cinq millions comme le plus probable[2]. L'ensemble des possessions françaises dans cette partie du continent a été désigné sous le nom de « Ouest Africain ». Il est vivement à désirer que cette appellation, qui conviendrait bien mieux à la Sénégambie, soit abandonnée avant qu'elle n'ait été consacrée par l'usage. Il serait préférable d'étendre à toute la contrée le nom de Gabonie, d'après celui de Gabão ou Gabon, que les navigateurs portugais avaient donné, non seulement à l'estuaire que commande aujourd'hui Libreville, mais aussi à toute la côte qui se prolonge du cap Saint-Jean et parfois même de l'estuaire de Kameroun à Loango[3]. Ce terme de Gabon apparaît déjà sur la carte de Juan de la Cosa, à la fin du quinzième siècle[4].

La région gabonaise, entre la mer et le Congo, n'a point de hautes montagnes. Les sommets les plus élevés n'atteignent pas 1500 mètres et peu nombreux même sont ceux qui dépassent 1000 mètres d'altitude. Au nord, le mont qui frappe le plus les marins par son aspect est le Batta, se dressant en forme de tour au-dessus des collines avoisinantes. Au delà, vers l'est, se prolongent les monts parallèles appelés Siete Sierras ou les « Sept Chaînes » par les Espagnols. Le mont de la Mitre (1201 mètres), dont on aperçoit le double sommet de la péninsule rocheuse et boisée du cap Saint-Jean, et qui porterait sur sa croupe les restes de fortifications érigées probablement par les Portugais[5], se rattache par la Sierra Paluviole aux crêtes les plus élevées de la région, désignées jadis sous le nom de Serra do Crystal : c'est là que se dresseraient les sommets de plus de 1400 mètres. Au sud de l'Ogôoué, le point culminant, celui de l'Igoumbi Ndelé, qui domine le versant maritime de Setté Kama, atteindrait seulement 1097 mètres au-dessus du niveau marin et les monts qui dominent le haut Kouilou n'atteignent pas 1000 mètres. Dans l'ensemble, le relief de la contrée gabonaise présente une grande régularité : il se compose de

[1] *Petermann's Mitteilungen, Ergänzungshefte*, n° 62 et 69.
[2] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* Assemblée du 21 janvier 1886.
[3] Richard Burton, ouvrage cité ; — Wilson, *Western Africa*.
[4] Atlas de Santarem ; — Carlos de Mello, *Notes manuscrites*.
[5] Hugo Zöller, *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, Band IV, 1883-1885.

saillies parallèles au rivage, se succédant de l'ouest à l'est en forme de terrasses bordées d'arêtes montagneuses. C'est, avec plus de régularité, le prolongement du système orographique du territoire oriental de Kameroun. La terrasse centrale, celle sur laquelle se montrent les tours de rochers les plus pittoresques, consiste en gneiss, dont les masses sont flanquées à l'est de quartz, de schistes micacés et talqueux, enfin de hautes plaines sableuses, à la surface unie comme celle d'un lac[1]; à l'ouest s'étendent des assises de craie et de jura[2], qui se profilent avec quelques interruptions à une faible distance du littoral; elles sont en maints endroits recouvertes par ces latérites, ou roches décomposées en couches argileuses, qui s'étendent sur une si grande partie de l'Afrique, découpées en falaises, en arêtes, en aiguilles, grises, jaunes, bleuâtres, et plus ordinairement d'un rouge foncé. Enfin des laves anciennes se sont épanchées çà et là au-dessus des terrasses[3], et les premiers voyageurs parlaient même de montagnes « brûlantes », l'Onyiko et l'Otombi, qui se trouveraient dans la partie septentrionale du bassin de l'Ogôoué, à 200 kilomètres de la mer à vol d'oiseau. Les explorations récentes ont démontré que ces montagnes « fétiches » ne sont point des volcans : les vapeurs enroulées autour de leurs sommets proviennent des nuages qu'apportent les moussons. Mais il est certain que dans cette partie de l'Afrique de grands changements géologiques se sont accomplis : la forme même du littoral témoigne d'une modification considérable dans le niveau relatif de la terre et de la mer. Les déchirures de la côte que l'on remarque entre le cap Saint-Jean et le cap Lopez rappellent les irruptions de la mer qui se sont faites au sud du cap Blanc dans le Sahara et au sud de la Casamance en Sénégambie. La courbe du rivage, assez régulière au nord du cap Saint-Jean, et d'un profil presque géométrique au sud du cap Lopez, est interrompue entre ces deux pointes, et la côte, profondément découpée, se creuse en trois golfes successifs, la baie de Corisco, le Gabon et la baie de Nazareth. L'île de Corisco n'est qu'un débris de l'ancien rivage. Au sud du cap Lopez les nombreuses lagunes mortes du littoral sont les restes d'anciens cours fluviaux qui se sont déplacés : peut-être même faudrait-il voir, avec Peschuel-Lösche, le reste d'une bouche du Congo dans la grande lagune riveraine de Banya.

Arrosée par d'abondantes pluies, la région comprise entre le Kameroun et le Congo est traversée par un grand nombre de fleuves à ramure pressée.

[1] Giacomo de Brazza, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 1887.
[2] Ossorio, *Revista de Geografia comercial*, julio-setiembre de 1884.
[3] Oscar Lenz, *Geologisches von Afrika*, Petermann's Mitteilungen, 1882, Heft 1.

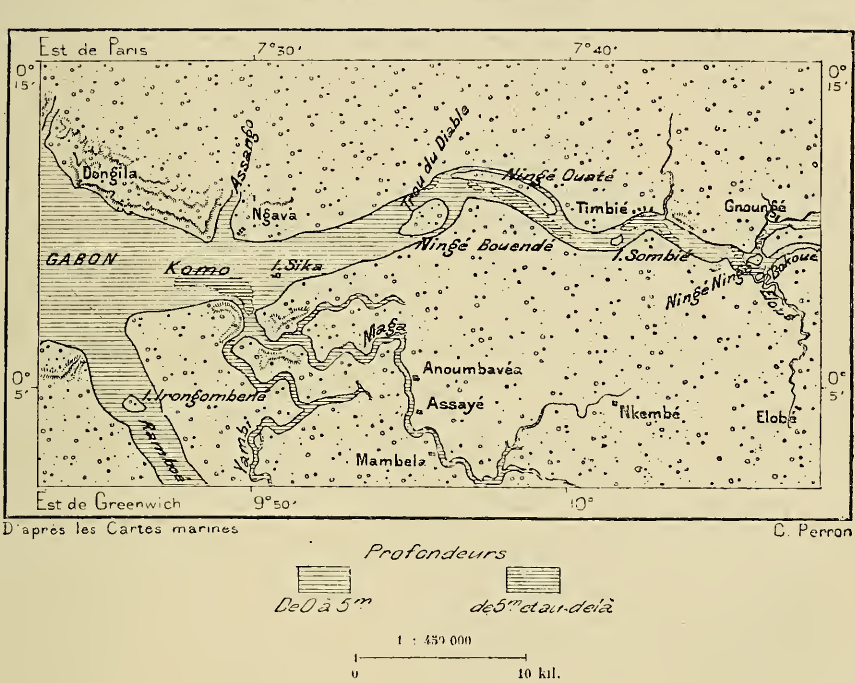
Le rio del Campo ou Etemboué, qui sert de limite méridionale aux possessions allemandes, est un des moins considérables. L'Eyo des indigènes, le São-Bento des Portugais (San-Benito), qui se déverse dans la mer à près de 60 kilomètres au nord-est du cap Saint-Jean, est un fleuve plus majestueux : il est navigable sur un espace de 35 kilomètres jusqu'à la première cataracte, dite Yobé, c'est-à-dire les « Eaux Fortes[1] » ; plus haut se succèdent plusieurs autres chutes : tous les cours d'eau qui descendent de la chaîne bordière du continent sont ainsi barrés par des rochers avant d'entrer dans les plaines alluviales de la côte. Le rio Mouni, l'Angra des cartes portugaises, le Danger des marins anglais, qui débouche dans la baie de Corisco, en face des deux îlots Elobey, est également interrompu par de puissantes cascades, à sa traversée des remparts montagneux de grès rougeâtre. Ce nom de Mouni ou « Prends Garde » est dû à la crainte que l'on avait des naturels.

Au sud du Mouni, le golfe étroit et semé d'îles que limite à l'ouest la péninsule du cap Esteiras a pris le nom de rio Munda, comme si c'était un fleuve : ce n'est pourtant qu'un estuaire, dans lequel se déversent de simples ruisseaux. Il en est de même d'une autre échancrure du littoral à laquelle les premiers navigateurs des mers de Guinée avaient donné l'appellation de *rio;* encore dans cette moitié du dix-neuvième siècle le Gabon était considéré comme un des cinq grands fleuves de l'Afrique, avec le Nil, le Niger, le Congo et le Zambèze, et l'on cherchait son origine dans les grands lacs orientaux[2]. C'est l'estuaire du Gabon, qui s'enfonce à 70 kilomètres dans l'intérieur des terres. Jadis très fréquenté par les négriers, ce golfe, au bord duquel s'élève maintenant le chef-lieu des possessions françaises d'entre mer et Congo, a donné son nom à la côte voisine. Le Gabon, dont la forme était comparée par les marins portugais à celle d'un gabão ou « caban », rappelle singulièrement, par ses contours et l'ensemble de son régime, l'estuaire français de la Gironde avec son Entre-deux-Mers, son bec d'Ambez, ses bancs, ses passes, et son embouchure rétrécie; il offre à peu près les mêmes dimensions que l'estuaire français, mais il est un peu plus large et plus profond en moyenne, quoique la sonde n'y ait pas trouvé de creux semblables à ceux qu'a évidés le courant près de la Pointe-de-Grave. Le Gabon, comme la Gironde, est obstrué à l'entrée de bancs de sable, qu'il a fallu baliser avec soin, mais il communique avec la haute mer par quatre passes ayant de 8 à 10 mètres de profondeur à marée

[1] Guiral, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, séance du 8 mai 1885.
[2] Heimbürger, *Petermann's Mitteilungen*, 1858

basse : le flot, suivant les saisons, accroît encore d'un à deux mètres cette épaisseur d'eau. Dans la partie supérieure, l'estuaire n'est accessible qu'aux navires ayant au plus 4 mètres de calaison. Les deux principales rivières affluentes, le Komo et le Ramboé, comparables par la forme de leurs embouchures à la Dordogne et à la Garonne, peuvent être également remontées, ainsi que plusieurs de leurs tributaires, par les bâtiments de faible tirant d'eau. Des deux cours d'eau, le plus considérable est le

N° 16. — CONFLUENT DU KOMO ET DU RAMBOÉ.



Komo, qui naît, comme le Mouni, dans les hautes vallées de la Serra de Crystal.

A une centaine de kilomètres au sud-ouest de l'estuaire du Gabon, se déverse dans la mer le fleuve le plus puissant de tous ceux qui coulent entre le Niger et le Congo : c'est l'Ogôoué[1]. Les premiers explorateurs de son delta crurent avoir trouvé l'un des principaux cours d'eau de l'Afrique, et même lorsque Livingstone eut découvert le Loua-Laba, qu'il s'imaginait à tort être le Nil supérieur, nombre de géographes eurent recours à l'hypothèse que le canal d'écoulement des grands lacs du Cazembé se

[1] Ogo-Uwaï, Ogo-waï, Ogoway, Ogowé, Ogové, Ogouai, des divers auteurs. C'est aussi l'Okanda de Walker, l'Avongo de Robertson, etc.

recourbait à l'ouest pour aller rejoindre le cours de l'Ogôoué : telle fut l'opinion qui fit entreprendre les voyages de Lenz et d'autres explorateurs sur le fleuve de la région gabonaise. Certes, le rôle de l'Ogôoué est bien modeste en comparaison de celui qu'on rêvait pour lui : il ne recueille point, comme on le pensait, plus de la moitié des eaux de l'Afrique centrale; néanmoins il roule une masse d'eau supérieure à celle du Rhône, du Rhin, ou de tout autre fleuve de l'Europe occidentale. On a dit, probablement à tort, que le débit de crue de l'Ogôoué s'élevait de 45 000 à 50 000 mètres cubes par seconde[1]. Quoi qu'il en soit, il est impossible qu'il roule en moyenne plus de 10 000 mètres cubes, en admettant même que les quatre cinquièmes de l'eau tombée dans son bassin, de 300 000 kilomètres carrés, finissent par atteindre la mer. Son cours développé est d'environ 1200 kilomètres.

Ses premières eaux jaillissent à moins de 200 kilomètres à l'ouest du Congo, dans le pays des Ba-Téké : une petite flaque visitée en 1882 par M. de Brazza est l'origine de la rivière maîtresse du bassin. Celle-ci décrit une grande courbe vers l'ouest et vers le nord pour aller rejoindre la Passa et former avec cet affluent un courant déjà fort, navigable pour les pirogues, au moins pendant la saison des pluies. En amont, les deux rivières descendent plusieurs degrés de rochers par une succession de cascades, dont quelques-unes ont de 12 à 15 mètres de hauteur; les sentiers de commerce franchissent la Passa sur des ponts suspendus formés de lianes entrelacées. En aval de la jonction, l'Ogôoué coule en méandres, d'abord vers l'ouest, puis vers le nord, interrompu de distance en distance par des plans inclinés et même par de véritables chutes où les pirogues, halées au moyen de lianes, courent grand risque de chavirer : dans tout son cours moyen le fleuve n'est qu'un « long rapide ». A la cascade de Doumé, il tourne brusquement à l'ouest, puis de nouveaux lacets finissent par l'amener vers la ligne équatoriale, qu'il suit, pour ainsi dire, dans la direction de l'ouest, comme pour aller se jeter dans l'estuaire du Gabon. En amont de la chute de Booué, un grand affluent, l'Ivindo, que l'on croit prendre sa source dans le voisinage de l'Ou-Banghi, vient s'unir au cours principal. La masse d'eau est déjà très forte, mais le courant, coupé de distance en distance par des seuils de rochers qui continuent les arêtes transversales des monts, reprend sa course inégale entre les rochers, pierres « fétiches » sur lesquelles le batelier craint de briser son esquif et

[1] F. Czarny, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, vol. XI; — J. Chavanne, *Afrika's Ströme und Flüsse.*



PIERRES FÉTICHES DE SAMBA, SUR L'OGÔOUÉ, ENTRE LOPÉ ET NJOLÉ

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

qu'il asperge en passant d'une goutte d'eau lancée du bout de sa rame. C'est à l'endroit où l'Ogôoué, par une nouvelle courbe, descend vers le sud-ouest que commence le cours du bas fleuve, accessible aux bateaux à vapeur. Deux roches se dressent au milieu des eaux tourbillonnantes, et le courant, à l'étroit dans un canal qui n'a pas plus de 100 mètres en largeur, fuit entre les berges avec une vitesse de plus de 10 kilomètres à



N° 17. — COURS PRÉSUMÉ DE L'OGOOUÉ AVANT LES DÉCOUVERTES RÉCENTES.

l'heure en temps de crue. Du poste de Njolé, situé en aval des derniers rapides, jusqu'à la baie de Nazareth le développement fluvial atteint 350 kilomètres[1].

Le bas fleuve offre une largeur considérable : en certains endroits il se rétrécit à 500 mètres, tandis qu'ailleurs il n'a pas moins de 5 kilomètres ; lors des crues, son eau, devenue rougeâtre, s'étale à perte de vue sur les rives alluviales dans l'épaisseur des forêts. Des îles nombreuses parsèment le courant, les unes consolidées par les racines des arbres, les autres sim-

[1] Trivier, *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1886, n° 4.

ples bancs de sable sur lesquels les herbes et les branches charriées par le flot s'arrêtent en couches énormes pour se changer graduellement en terre végétale; en maints endroits se forment même des îles flottantes, composées d'épaves de toute espèce retenues par les hautes herbes du fond : les embarcations peuvent se mettre à l'abri derrière ces îles, où toutefois il serait dangereux de poser le pied. Il est rare qu'un navire n'échoue pas sur les bancs de l'Ogôoué à la montée ou à la descente; mais de pareils accidents n'entraînent d'ordinaire qu'une perte de temps, le fond étant d'un sable pur qui se déplace facilement au-dessous de l'ancre d'appui et de la quille[1]; dans la saison des maigres, une canonnière d'un mètre de calaison peut remonter à plus de 500 kilomètres de l'embouchure. Naguère les blancs ne pouvaient dépasser la « Pointe Fétiche », située au confluent du fleuve et de son plus grand tributaire, le Ngounié, que les embarcations peuvent remonter à une centaine de kilomètres vers le sud, jusqu'aux chutes de Samba, hautes d'un mètre à peine dans les grandes eaux.

En aval de la jonction du Ngounié l'Ogôoué se ramifie comme le Sénégal en marigots latéraux, qui reçoivent les eaux de crue surabondantes, et s'unit même à de vastes réservoirs lacustres et marécageux parsemés d'îles. Tel est le grand *eliva* (*liba*) ou lac, que l'on désigne d'ordinaire sous le nom de Zonenghé et qui est devenu fameux parmi les indigènes par son île sacrée où réside un puissant féticheur, ainsi que par les mirages de navires de mer que les nègres riverains s'imaginent voir flotter dans le ciel pendant la saison des pluies[2]. Tout un archipel, comprenant quelques îlots à falaises rocheuses, parsème le lac de ses bouquets de verdure et des montagnes le dominent au sud; l'endroit le plus creux est profond de 15 mètres. Cette nappe d'eau s'étend sur un espace d'au moins 500 kilomètres carrés et communique avec le fleuve par trois chenaux navigables, deux que lui envoie l'Ogôoué, un autre qu'il lui rend et où l'on trouve jusqu'à 24 mètres de profondeur. Plus à l'ouest, et toujours sur la même rive méridionale, un autre eliva, l'Anenghé[3], reçoit aussi le surplus des eaux de crue; enfin, au nord de l'Ogôoué, une branche dérivée du courant majeur est bordée de mares latérales, assez grandes pour mériter également le nom de lacs : l'un d'eux, l'Azingo, laisse à découvert sur ses plages, pendant la saison sèche, des fragments roulés de gomme copal provenant des arbres riverains[4].

[1] E. Duboc, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884.
[2] Griffon du Bellay, *Revue Maritime et Coloniale*, septembre 1863.
[3] Même nom que Zonenghé. On écrit aussi Ionenga, Onangué, Djonango, etc.
[4] Trivier, mémoire cité.

GABON ET BAS-OGÔOUÉ

Hachette et Cie. Paris



C. Perron, d'après le texte de la "Nouvelle Géographie Universelle" et d'autres documents

Gravé par Erhard Frères, 35bis, R. Denfert Rochereau, Paris.

Profondeurs

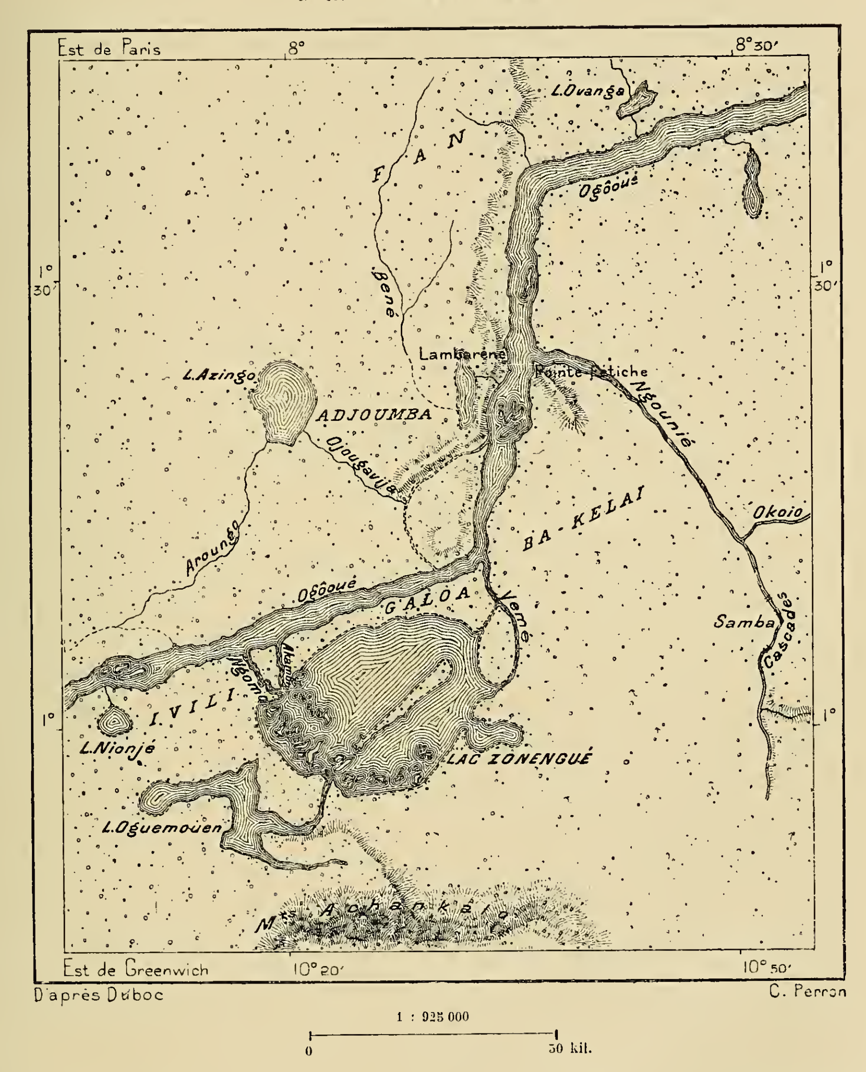
De 0 à 5 m. — de 5 à 10 m. — de 10 à 50 m. — de 100 m. et au delà

1 : 1 500 000

0 — 100 kil.

Le delta proprement dit commence par le travers du lac Anenghé : ses deux principales diramations, le bas Ogôoué ou fleuve du nord et l'Ouango ou fleuve du sud, enferment un espace d'environ 4800 kilomètres carrés, y compris l'île du cap Lopez, qui s'avance au loin dans la mer. Cette région

N° 18. — OGÔOUÉ ET ZONENGHÉ.



1 : 925 000

0 — 30 kil.

est coupée dans tous les sens de canaux et de marigots changeants, dont le réseau n'est pas encore complètement exploré : dans la saison des crues on peut y pénétrer au moins par trois embouchures, soit au nord par la baie de Nazareth, profonde de 6 à 9 mètres, ou celle du cap Lopez, au sud par la baie de Fernão Vaz. Une grande lagune ramifiée en mille criques, le Nkomi, prolonge au sud la zone du delta : au nord elle reçoit

le Ouango, issu de l'Ogôoué, tandis qu'au sud elle a pour tributaire une rivière indépendante, ou *rembo*, l'Ovenga, née dans les montagnes qui s'élèvent au sud du lac Zonenghé. Rivières, lagunes, eaux marines se confondent dans cette région encore indécise entre la terre et la mer : telle embouchure de rivière est en même temps un détroit marin. C'est ainsi que le courant littoral pénètre par l'entrée du Mexias au sud de l'île Lopez et suit une chaîne de marigots pour déboucher dans la baie, à l'orient du promontoire terminal. Jusqu'à une grande distance de la côte, la mer est recouverte d'une nappe superficielle d'eau douce.

D'autres lagunes continuent au sud-est la région à demi inondée du littoral, puis une autre rivière, le Nyanga, dont le voyageur Mizon a récemment découvert les sources, s'échappe des cluses de la chaîne bordière pour se déverser dans la mer en se défendant à gauche contre le courant littoral par une longue plage de sable ; en aucun endroit de la côte gabonaise la houle ou *calema* n'est plus violente ; fréquemment elle change la forme du littoral pendant les tempêtes. Tous les cours d'eau de la contrée, à l'exception du Louemmé, reploient leur embouchure comme le Nyanga pour s'écouler au nord-est, parallèlement au courant marin et à la direction moyenne de la houle : retenus par le flot, ils s'élargissent en lagunes au-dessus de la barre. Des bancs de rochers, qui changent la marche de la houle, expliquent la flexion de la bouche du Louemmé vers le sud[1]. C'est aussi à l'action de la calema, apportant les sables du sud, qu'il faut attribuer les baies en forme de crans qui s'échelonnent le long de la plage.

Le Kouilou (Nguella), appelé Niadi ou Niari dans son cours supérieur, est le fleuve le plus abondant de la région comprise entre l'Ogôoué et le Congo : sa longueur développée est d'environ 600 kilomètres. Plusieurs cours d'eau, dans le bassin du Congo, portent le même nom de Kouilou, qui a probablement le sens générique de « fleuve ». De même que l'Ogôoué, avec lequel il offre un certain parallélisme, le Kouilou des possessions françaises décrit une grande courbe vers le nord, puis s'unissant à un affluent considérable, le Lalli, ainsi qu'à un émissaire envoyé par le Nyanga, il traverse la région des montagnes schisteuses par une succession de défilés à brusques détours. Les chaloupes à vapeur ne peuvent le remonter qu'à 60 kilomètres de l'embouchure, dans le voisinage d'une « porte » où les roches verticales se dressent à 50 mètres au-dessus du courant : un puissant fétiche tient la porte ouverte ; mais les naturels craignent que dans un jour de colère il ne la ferme, en rapprochant soudain les deux falaises

[1] Peschuel-Lösche, *Die Loango-Expedition.*

comme les mâchoires d'une gueule de dragon. D'autres cluses, d'aspect encore plus grandiose, succèdent à cette gorge, et dans l'une d'elles le fleuve, qui dans la plaine basse a de 500 à 700 mètres de rive à rive, est réduit à 6 mètres de largeur. Des rapides, des cataractes se succèdent dans cette région de la percée[1]. Cependant il paraît que, dans l'ensemble, la vallée du Kouilou présente sur celle de l'Ogôoué l'avantage d'être moins obstruée de roches; ses fonds unis se succèdent vers le littoral en degrés d'accès facile; dans la traversée du plateau, le courant offre un parcours de 200 kilomètres sans aucun rapide, mais sans profondeur[2]. Ce privilège qu'offre la vallée du Kouilou semble la destiner, au moins dans une grande partie de son étendue, à devenir un des chemins de commerce fréquentés de l'Afrique. En la remontant on arrive, à moins d'une centaine de kilomètres du Congo, dans une région que l'on dit riche en gisements de cuivre et de plomb, et, par une large coupure naturelle à travers le plateau montueux, on atteint une autre vallée qui rejoint le Congo, en aval du lac Nkouna, le Stanley-Pool des voyageurs européens : c'est précisément au-dessous que commence l'escalier de cataractes qui rend la navigation impossible dans cette partie du fleuve. Ainsi un chemin de fer, une simple route permettraient au mouvement des échanges de se porter directement de la mer au Congo moyen sans passer par la pénible voie des chutes. Telle est la cause qui donna une si grande animation aux démêlés des représentants de la France et de l'État du Congo lorsqu'il s'agit de décider à qui devait appartenir cette vallée riche en promesses.

Les oscillations de crue et de décrue dans les rivières révèlent dans leurs traits généraux les phénomènes du climat. Ainsi le niveau de l'Ogôoué commence à monter en septembre, et vers le milieu de décembre il est en pleine crue, puis il baisse jusqu'à la fin de janvier : la saison des pluies d'hiver, provenant de ce que la zone des calmes et des nuages équatoriaux a été ramenée vers le sud à la suite du soleil, est finie, et une petite saison sèche a commencé. Ensuite vient la saison des grandes pluies ; le niveau du fleuve offre des alternatives de hausse et de baisse, suivant l'abondance ou la rareté des averses, mais en moyenne il ne cesse de s'élever jusqu'aux premiers jours de mai, où il atteint sa hauteur culminante. Après la deuxième saison des pluies, les eaux diminuent régulièrement

[1] Paul Güssfeldt, *Loango-Expedition*; — Peschuel-Lösche, *Petermann's Mitteilungen*, 1877, Heft I.
[2] Jos. Chavanne, *Afrika's Ströme und Flüsse*.

du 15 mai jusqu'en septembre : on se trouve alors dans la saison des grandes sécheresses, le soleil ayant entraîné vers le nord toute la zone des nues. Il est à remarquer que l'équateur géométrique ne coïncide pas dans ces régions avec l'équateur météorologique : quoique sous la ligne équinoxiale, le Gabon se trouve en réalité dans l'hémisphère méridional au point de vue du climat, et le passage de l'une à l'autre moitié du monde se fait en réalité à 250 kilomètres plus au nord, vers l'embouchure du rio del Campo[1]. Les pluies diminuent graduellement de cette partie du littoral au cap Lopez et du cap Lopez au territoire portugais. Au nord du Gabon, la moyenne des pluies est évaluée à 3 mètres par an; au Gabon elle est de 2^{m},51 d'après des observations continuées pendant dix ans[2]. Mais dans les montagnes de l'intérieur, qui arrêtent les vents pluvieux, elle est certainement beaucoup plus forte. Sur la côte du Loango, elle varie beaucoup: tandis qu'elle atteignit 1^{m},378 en 1875, elle ne fut que de 0^{m},300 en 1877. La part de l'humidité tombée correspond à la fréquence et à l'épaisseur des voiles de nuages qui recouvrent le ciel et l'on voit par la carte des isonèphes, due aux recherches de M. Teisserenc de Bort, que la Gabonie est, sur la côte occidentale du continent, la région où les nuées se forment en plus grande quantité. A la différence d'humidité correspond une différence de végétation et d'aspect dans la contrée. Tandis que dans la zone humide du nord la forêt s'étend en un tenant, à travers monts et vallées, le littoral relativement sec du Loango offre une succession de bois et de savanes. Les Portugais donnèrent le nom de *sernas* à ces clairières ou « prairillons » qui interrompent la verdure sombre des grands bois[3]; quatre espèces de graminées varient l'aspect de ces savanes; dans quelques-unes l'herbe est si haute, qu'un homme à cheval y disparaît aux yeux. Sur les plateaux de l'intérieur, entre le Kouilou et le Congo, la forêt n'existe plus; on ne voit que des prairies sans bornes et des brousses.

La température annuelle oscille au Gabon entre 25 et 26 degrés centigrades[4] : pendant les journées les plus chaudes, en mars et avril, les variations du thermomètre sont de 26 à 34 degrés, et de 23 à 30 pendant les journées relativement froides de juillet et d'août : les écarts entre les extrêmes mensuels n'atteignent pas 11 degrés. Ce n'est donc pas la chaleur

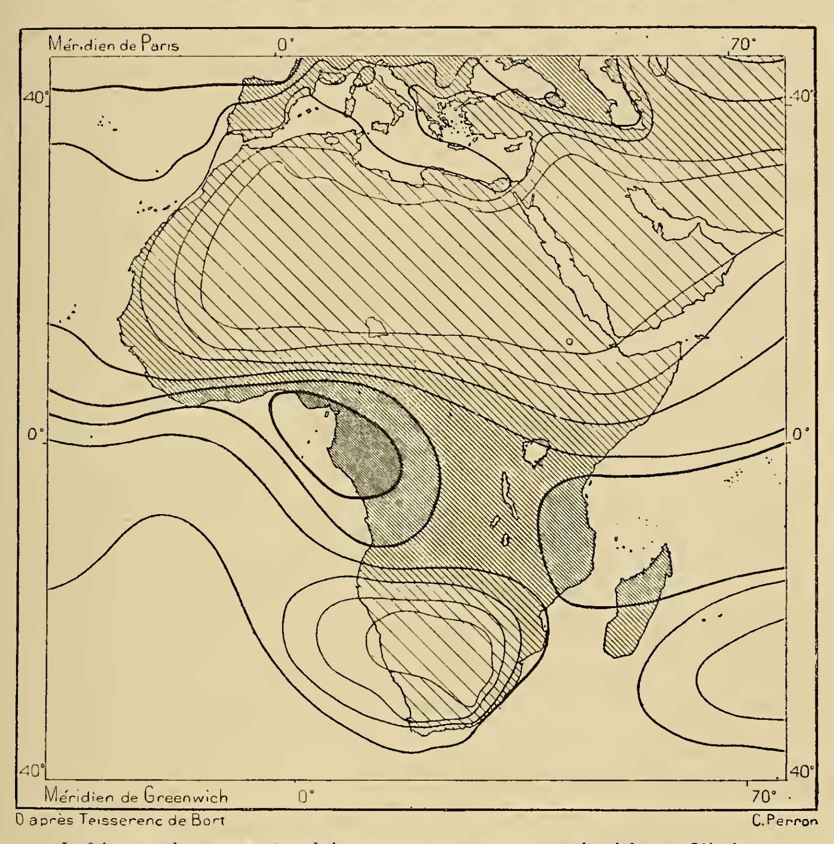
[1] Hugo Zöller, ouvrage cité.
[2] Vincent; — Griffon du Bellay; — Rey, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1878.
[3] Richard Burton, *Two Trips to Gorilla Land*.
[4] Écarts extrêmes pendant deux années, à Chinchocho (6°9′ lat. S.) et à Sibanghé (0° 30′ lat. N.) :

	Maximum.	Minimum.
Chinchocho.	38°,2	14°,8
Sibanghé.	34°,4	17°,4

(Güssfeldt; — Hann, *Handbuch für Meteorologie*.)

qui est à redouter au Gabon, mais la grande quantité de vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère. Les brises de terre et de mer alternent avec une grande régularité : les premières se lèvent vers onze heures du soir et minuit et soufflent dans la matinée; les secondes reprennent vers onze heures du matin et durent l'après-midi : les mouvements des navires pour l'en-

N° 19. — ISONÈPHES OU LIGNES D'ÉGALE NÉBULOSITÉ DANS LE CONTINENT AFRICAIN.



La fréquence des nuages est graduée sur cette carte en sept zones isonéphiques. L'épaisseur des nuées augmente en proportion du rapprochement des hachures.

1 : 100 000 000

0 4000 kil.

trée et la sortie des estuaires sont ainsi réglés d'avance par l'ondulation des airs. Mais, outre les vents côtiers, des vents généraux entraînent les nappes de l'océan atmosphérique : ce sont les courants du sud et du sud-ouest; pour se rendre du Kameroun au Gabon, les navires à voile, cinglant contre les airs et les eaux, mettent en moyenne trois fois plus de temps que pour faire le voyage de retour, favorisés par les courants[1]. Quant aux tor-

[1] Hugo Zöller, ouvrage cité.

nades, elles se succèdent principalement pendant la saison pluvieuse des premiers mois de l'année, et presque toujours c'est le soir, de huit à dix heures, qu'elles se déchaînent : en huit mois, M. Ponel n'a compté au cap Lopez que vingt-deux jours sans tonnerre. On redoute peu ces tornades, et même les Européens de Libreville les saluent avec joie, à cause de la fraîcheur qu'elles leur apportent. L'influence funeste du climat est de beaucoup accrue pour les blancs par les miasmes qui s'échappent des marécages. Le séjour sur l'Ogôoué n'est pas tenu pour aussi malsain que la résidence au Gabon, malgré la multitude des marigots et des nappes d'eau peu épaisses qui accompagnent le fleuve. La cause de cette immunité serait la nature sableuse du sol et du lit fluvial : en amont du delta les vases sont rares et c'est dans les fonds boueux que se forment surtout les miasmes ; néanmoins la liste des explorateurs qui ont succombé dans le bassin de l'Ogôoué est déjà bien longue : ce n'est pas impunément que sous ce climat on s'exténue de travail, en s'exposant à tous les dangers. D'après les indigènes, les eaux du Komo seraient dangereuses pour l'Européen : celui qui s'y baigne, même en parfaite santé, en sort la peau couverte de boutons[1]. Il n'est pas en Gabonie un seul blanc qui échappe complètement à la fièvre ou aux ulcères aux jambes. Souvent les deux maladies alternent. Chez quelques Européens, les jambes, rongées par les plaies, deviennent, par plaques, aussi noires que celles des nègres.

La flore n'a pas cette richesse et cette variété de formes qu'on s'attendrait à trouver dans une région de l'Afrique équatoriale. Même en quelques parties du territoire s'étendent de vastes espaces dépourvus d'arbres. La nature sablonneuse du sol modère la végétation, si fougueuse dans les terres profondes et grasses d'autres contrées tropicales. Dans les fourrés du Gabon, de grands dragonniers dominent de leur branchage pyramidal tous les arbres environnants. Diverses espèces de palmiers, à l'exception du cocotier, qui n'appartient pas à la flore spontanée, s'élèvent au bord des eaux, et toutes les plantes industrielles des autres pays de la zone torride ont été introduites sans peine dans les jardins des missionnaires, toutefois jusqu'à maintenant sans résultats pratiques. Mais les végétaux de la forêt qui alimentaient le commerce dans les premières années de l'occupation ont perdu de leur valeur relative, et leurs produits, apportés de plus loin depuis que les bois du littoral ont été appauvris, coûtent plus cher aux traitants. On ne se donne plus la peine d'exporter le bois « rouge » (*baphia nitida*), qui jadis avait une grande valeur et dont quel-

[1] Trivier, mémoire cité.

ques variétés étaient préférées à celles du Brésil pour la teinture : les bateaux à vapeur qui naviguent sur le Gabon s'en servent pour chauffer leurs machines. Les indigènes vendent aux marchands quelques bûches de bois d'ébène (*diospyros*), vert ou noir, et leur apportent du caoutchouc; mais la liane qui produit la gomme se fait rare dans le voisinage des stations, les noirs ayant l'habitude de couper la tige au lieu de l'entailler. La flore spontanée n'est pas riche en plantes comestibles. Cependant les Okota du bassin de l'Ogôoué vivent presque uniquement d'un assez gros fruit vert, ayant à peu près le goût du cacao : c'est la baie du *dika*, qui se trouve en abondance dans leurs bois[1]. De même que sur le reste de la côte, les graines, les fruits, les racines, les tubercules comestibles sont d'importation étrangère. A la fin du siècle dernier, la pomme de terre était appelée dans le Loango bala n'Poutou, « racine d'Europe »[2]; le cocotier était le banga n'Poutou, c'est-à-dire le « noyau d'Europe ». Ce même arbre n'a été planté sur les bords du Gabon qu'en 1852, par les déportés du pénitencier[3].

La région gabonaise est devenue fameuse par ses quadrumanes de forte taille. C'est au sud de l'Ogôoué, notamment dans les forêts qui bordent les marigots et les lacs riverains, que se rencontrent en plus grand nombre ces primates à face terrible auxquels on a transmis le nom de « gorilles » donné primitivement à des femmes velues de la côte africaine par Hannon et ses compagnons carthaginois : c'est le njina ou jina (gina) des indigènes. La zone habitée par cet animal s'étend du São-Bento au Loango; sur le haut Ogôoué il est fort rare et on ne l'a rencontré nulle part sur les bords du Congo[4], quoique, d'après certains auteurs, il se trouverait au pays des Niam-Niam[5]. Il n'était connu que par les vagues récits des noirs[6], lorsque, en 1847, le missionnaire américain Savage découvrit au Gabon un crâne de cet animal, qu'étudièrent les anatomistes de Boston[7]. Une dizaine d'années après, le voyageur du Chaillu rencontrait et chassait les terribles singes dans leurs forêts natales, mais l'enivrement de son triomphe lui fit certainement voir l'animal plus formidable qu'il ne l'est en réalité : sans répéter les fables des nègres, d'après lesquelles les gorilles attaqueraient l'éléphant et livreraient parfois aux habitants d'un village

[1] Marche et de Compiègne, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, septembre 1874.
[2] Proyart, *Histoire de Loango, Kakongo et autres Royaumes d'Afrique*, 1776.
[3] Marche et de Compiègne; — Ponel, *Notes manuscrites*.
[4] Ponel, *Notes manuscrites*.
[5] Th. von Heuglin, *Petermann's Mitteilungen*, 1864.
[6] Bowdich, *A Mission to Ashantee*, 1819.
[7] Wyman, *Journal of Natural History*, Boston, 1847; — Savage, *Proceedings of the Zoological Society*, february 22, 1848.

des batailles rangées, du Chaillu décrit le frère cadet de l'homme de Neanderthal comme un monstre haut de six pieds, s'avançant vers l'homme avec un lourd balancement de son gros corps sur ses courtes jambes, ouvrant la gueule pour montrer ses terribles mâchoires, puis s'arrêtant brusquement, après quelques secondes, pour faire résonner sa poitrine comme un tambour sous le heurt de ses poings et mugir d'une voix caverneuse et tonitruante, perceptible à 5 kilomètres de distance! Malheur à son adversaire si du premier coup de fusil il ne l'atteint pas mortellement! L'animal s'élance, brise l'arme d'un coup de dents et de sa main écrase ou rompt la colonne vertébrale du chasseur[1]. Les voyageurs qui ont suivi du Chaillu dans les contrées riveraines de l'Ogôoué ne décrivent pas le « roi de la forêt » comme un être aussi redoutable. Le gorille, très facile à domestiquer quand on le prend tout jeune[2], à moins qu'il ne se laisse mourir de faim, est un singe timide qui fuit devant l'homme sans employer ses muscles puissants ; sa taille moyenne paraît être d'environ un mètre et demi ; cependant celui que du Chaillu apporta en Angleterre et que mesura Owen avait 1676 millimètres, taille supérieure à la moyenne de l'homme européen ; M. Ponel en a vu un, près de Bôoué, qui n'avait pas moins de 1m,724. Le gorille a disparu de plusieurs forêts où les premiers chasseurs l'ont rencontré : on ne le voit plus dans l'île du cap Lopez. Lors du séjour de l'expédition allemande à Chinchocho l'animal ne dépassait pas au sud les forêts du Loango.

Le chimpanzé est aussi un habitant de la Gabonie, surtout dans le bassin méridional de l'Ogôoué et dans celui du Kouilou, mais il est fort rare dans le voisinage des habitations humaines et il est beaucoup plus difficile à capturer que le gorille, car il est fort habile à grimper sur les arbres et à fuir dans le haut branchage, caché aux regards des chasseurs ; cependant il aime le voisinage des clairières. On apprivoise très facilement les jeunes chimpanzés, de même que d'autres singes de la même famille. Le nchfego mbouvé (*troglodytes calvus*) est un animal à tête chauve, moins grand que le gorille et le chimpanzé et d'une physionomie touchante par sa douceur mélancolique. Il se construit sur les arbres des nids de branchilles et de feuilles, solidement amarrés à une forte branche par un réseau de lianes. M. du Chaillu a découvert une autre variété de troglodyte, le koula ou koulou, animal très rare, qui se distingue des anthropoïdes du Gabon par une capacité crânienne plus considérable par rapport

[1] Paul B. du Chaillu, *Explorations and Adventures in Equatorial Africa; — A Journey in Ashango-Land.*

[2] Marche et de Compiègne, ouvrage cité.

à la stature, par une figure moins prognathe, un front plus haut, dominant des arcades sourcilières moins bombées; son oreille diffère à peine de celle de l'homme. De tous les singes, le troglodyte koula serait celui qui se rapprocherait le plus du type humain : certainement la distance est moins grande entre le premier des singes et le dernier des hommes qu'elle ne l'est entre deux représentants extrêmes de l'humanité. M. Jacques de Brazza a aussi découvert dans le bassin de l'Ogôoué une nouvelle espèce de singe, le *colobus tholoni*.

Il n'y a pas de lion dans les forêts de la Gabonie occidentale, mais on y rencontre le léopard et d'autres grands félins, qui d'ailleurs attaquent rarement l'homme. L'éléphant, qui d'après du Chaillu serait une variété distincte, se fait assez rare; il s'est enfui vers les plateaux de l'intérieur, et l'ivoire devient, comme dans le territoire de Kameroun, l'objet d'un commerce de luxe plutôt que celui d'échanges réguliers. Les animaux les plus redoutés des indigènes sont des espèces de buffles, qui passent avec une prodigieuse rapidité dans le sous-bois, et des sangliers à front blanc (*potamochærus albifrons*) qui franchissent d'un seul bond des ruisseaux de plusieurs mètres de largeur : ces animaux ont été domestiqués dans certaines parties de l'Afrique centrale[1], mais non dans la Gabonie. Les hippopotames sont encore fort nombreux dans les fleuves et l'on en rencontre même dans les estuaires salins du cap Lopez; ainsi, l'énorme pachyderme a pu s'accoutumer à l'eau de mer dans cette région de l'Afrique aussi bien que dans les parages des Bissagos[2]. On dit que le lamantin remonte aussi dans les marigots de l'Ogôoué; d'après Güssfeldt, il n'est pas rare dans les lagunes du Loango, où le crocodile est aussi fort commun et où il n'attaque jamais l'homme. Dans les forêts, de nombreux rongeurs vivent à côté des singes, entre autres le *kendo*, le plus petit des écureuils, et le *mboko* ou rongeur d'ivoire (*sciurus eborivorus*), dont les dents s'attaquent en effet aux défenses d'éléphant[3].

En dehors des mammifères, le monde des animaux, oiseaux, poissons, reptiles, insectes, a fourni aux naturalistes un grand nombre de formes nouvelles, quoique le pays soit beaucoup moins riche à cet égard que d'autres parties du continent africain. Les naturalistes y poursuivent le ravissant foliotocole (*chrysococcyx smaragdineus*), tout jaune d'or avec des reflets d'émeraude, un merle métallique non moins beau que celui du Sénégal, le *souimanga magnificus* et le perroquet gris à queue rouge, un de ceux

[1] R. Hartmann, *Nigritier*.
[2] Du Chaillu ; — Dufourcq ; — Trivier, mémoire cité.
[3] Du Chaillu, ouvrage cité.

qu'il est le plus facile de dresser[1]. Un des poissons de l'Ogôoué, le *chondo*, est fort habile à creuser de son bec corné, pour y déposer ses œufs, des cuvettes circulaires d'une régularité géométrique, disposées en quinconce pour ménager l'espace que présentent les bancs de sable[2]. Dans ses mares, l'île de Corisco nourrit une variété de protée[3], et des poissons électriques vivent dans les eaux du Kouilou. Des trente espèces de serpents étudiées par de Compiègne, la plupart sont venimeuses. Les fourmis sont représentées par des espèces redoutables, que les habitants du pays craignent à bon droit plus qu'éléphants et léopards : le bachikoué surtout est l'animal féroce par excellence. On en voit des processions composées de millions d'individus, défilant pendant des heures entre deux rangées d'officiers qui inspectent la marche : tout être vivant qui ne s'écarte pas de leur route est irrévocablement perdu; insoucieuses de leur propre vie, dévouées d'avance au triomphe de la communauté, elles se précipitent avec furie sur leur proie; quand elles pénètrent dans une hutte, les habitants s'empressent de la leur abandonner et n'y trouvent plus à leur retour ni rongeurs, ni insectes, ni vermine : le nettoyage a été complet. Mais les bachikoué craignent fort l'éclat de la lumière : la direction de leur itinéraire les expose-t-elle à passer en plein soleil, elles creusent des galeries au-dessous de la partie éclairée et continuent leur marche dans l'obscurité[4]. D'autres fourmis vivent dans les arbres, qu'ils entourent de collerettes gracieusement découpées; d'autres encore se bâtissent dans les plaines des demeures d'argile qui ressemblent à de gigantesques champignons d'une régularité parfaite, à pellicule bleuâtre; il est aussi des fourmis rouges qui tiennent compagnie aux termites dans leurs buttes à clochetons[5]. D'après de Compiègne, les araignées, presque inconnues dans le pays de Kameroun, sont représentées en Gabonie par une « quantité incroyable d'espèces », tandis que les mollusques sont extrêmement rares. La chique ou *pulex penetrans*, importée du Brésil, est le grand fléau de la contrée.

Comme dans le Kameroun et les régions nigériennes, les populations de la Gabonie paraissent être en grande partie composées d'immigrants venus de l'est. De même que les vagues des brisants se poursuivent

[1] De Compiègne, ouvrage cité.
[2] Griffon du Bellay, *Revue Maritime et Coloniale*, sept. 1863.
[3] R. Burton, ouvrage cité.
[4] Du Chaillu, ouvrage cité; — de Compiègne, *L'Afrique équatoriale*.
[5] Ponel, *Notes manuscrites*.

avant de s'étaler en nappes sur la côte, de même les tribus différentes d'origine et de langue se sont succédé dans la direction de l'ouest, pressant leurs devanciers au bord de la mer et finissant par les exterminer ou par se fondre avec eux en peuplades nouvelles. Ainsi les migrations ont suivi les migrations, changeant à l'infini la distribution géographique des familles et des tribus et rendant impossible tout classement de race. C'est par centaines que l'on énumère les noms de peuples entre la mer et le cours du bas Congo; mais, parmi ces groupes séparés les uns des autres, que de ressemblances dans les traits, le caractère et les mœurs, qui proviennent de relations antérieures de voisinage ou de parenté! M. de Brazza divise toutes ces populations en deux groupes au point de vue de leurs habitudes et de leur industrie : les hommes de la brousse et ceux de la rivière. Ces derniers se croient les plus civilisés : ce sont les fils des marchands d'esclaves et les entrepositaires de marchandises; les premiers sont plus intelligents et moins corrompus, quoique moins policés.

Les tribus les plus connues et qui parlent la langue la mieux étudiée par les missionnaires et les grammairiens sont les Mpongoué, M'Pongoué, Pongoué ou Pongo, qui vivent sur les rives du Gabon. Leur idiome est de beaucoup le plus répandu dans la région du littoral : d'après de Compiègne, huit tribus le parlent habituellement, onze autres peuplades le comprennent et dans presque toute la contrée on en connaît quelques mots. Cette langue, dont le premier vocabulaire date déjà de l'année 1840, est un des types les plus remarquables de la riche famille des parlers bantou : ceux qui la connaissent la célèbrent comme un idiome unique dans le continent par la musique des sons et la logique des formes : grâce à l'exactitude et à la précision des règles qui président à l'arrangement des radicaux et des affixes, on peut exprimer toutes les idées avec une netteté merveilleuse et le vocabulaire s'accroît indéfiniment sans confusion possible : le mot propre s'impose au Gabonais, tandis que le Français doit le chercher[1]. Les missionnaires ont pu traduire les Évangiles et composer des ouvrages religieux sans emprunter un seul mot étranger. Les Mpongoué, qui se disent eux-mêmes les Ayogo ou les « Sages », possèdent un grand nombre de chants, de fables et de traditions qu'on récite dans les veillées; en outre, les anciens des tribus connaissent une sorte de langage secret, dit des « Paroles Cachées » : peut-être est-ce le reste d'un idiome ancien devenu sacré par la tradition. Entre le mpongoué et les langues de l'est la transition est assez brusque; cependant la parenté se maintient

[1] F. Ricard, *Le Sénégal, Étude intime.*

du versant de l'Atlantique à celui de la mer des Indes : un cinquième des mots du mpongoué se retrouve dans le saouahili de la côte orientale[1].

Les Mpongoué proprement dits ne sont plus que le faible débris d'une nation jadis considérable : ils se fondent peu à peu parmi les noirs immigrés de l'intérieur. Les familles qui se disaient « filles du sol » et qui se distinguaient par leur beauté disparaissent peu à peu, enlevées par la variole épidémique, la phtisie pulmonaire ou les affections scrofuleuses, conséquences de la débauche. De nombreux indigènes fument la feuille du liamba, espèce de chanvre comme le hachich des Orientaux, et cette funeste habitude les rend d'abord frénétiques, puis hébétés, et les épuise avant le temps. En outre, les avortements provoqués sont très fréquents, précipitant l'extinction progressive de la race. Enfin des Gabonais se réfugient à Corisco, où ils vivent du produit de leur pêche, pour n'avoir pas à se soumettre aux corvées d'entretien des routes et des quais de Libreville [2]. Sur les bords de l'estuaire les Mpongoué ne sont plus représentés que par un petit nombre d'individus, ayant d'ailleurs perdu les mœurs originaires : les uns, groupés autour des missionnaires catholiques ou protestants, se disent chrétiens; les autres, tout en gardant leurs fétiches, demandent aussi des médailles aux Européens et vendent leurs bois sacrés pour des barils d'eau-de-vie. Ils sont ingénieux, mais sans persévérance, vaniteux et bavards; pour les travaux de l'administration, il faut les remplacer par des engagés krou ou sénégalais.

C'est loin du Gabon, chez les Mboucha de la baie de Corisco, les Boulou du Komo, les Nkomi et les Oroungou du bas Ogôoué, les Ininga et les Galoa du lac Zonenghé qu'il faut aller pour voir les indigènes offrant encore les caractéristiques de leur race. Ils sont en général forts et bien équilibrés, leur peau est d'une belle couleur bronzée : ils ont le front haut, l'œil brillant, la figure intelligente, le rire facile. Les femmes galoa sont tenues pour les plus belles de toute la Gabonie, et les chefs des tribus environnantes cherchent à se procurer des filles de ce pays, soit par enlèvement, soit par achat. Après le commerce des volailles et des nattes avec Libreville, le trafic des femmes avec les étrangers, noirs ou blancs, est la principale industrie de ces contrées, surtout dans le voisinage du cap Lopez, où se trouvait jadis l'un des principaux repaires des négriers sur la côte africaine. Cependant, quoique tenues pour simple marchandise, les femmes trouvent moyen de se défendre : dans chaque tribu se sont fondées, sur

[1] Wilson, *Grammar of the Mpongwa Language;* — R. W Cust, *Modern Languages of Africa*.
[2] Ponel, mémoire cité.



CASE DE MPONGOUÉ, PRÈS DE LIBREVILLE

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

le modèle des franc-maçonneries masculines, des sociétés secrètes féminines qui, par ruse et par magie, savent parfois acquérir un grand pouvoir; elles tiennent leurs assemblées dans les bois autour d'un chaudron de cuivre plein d'herbes fétiches; jamais homme n'oserait approcher de ce lieu sacré, de même que les femmes n'auraient jamais l'audace de prononcer le mot magique *yassi*, réservé aux hommes : pareil crime entraînerait la mort. Pour écarter le mauvais sort, elles se peignent le corps et se couvrent de *mogana*, grigri mêlés aux ornements de leur chevelure, aux colliers et aux anneaux de verroterie qui ornent leur poitrine et leur cou.

Les villages, comme les habitants eux-mêmes, sont protégés par des fétiches : des branches garnies de leur feuillage, des chiffons, parfois le feu purificateur défendent aux mauvais génies l'entrée de l'avenue maîtresse qui sépare les deux rangées de cases. On entoure aussi les tombeaux d'objets protecteurs, surtout de banderoles, mais les sépultures des chefs sont plus efficacement défendues par le mystère : des amis intimes les déposent secrètement en un lieu perdu, avec les aliments nécessaires pour le grand voyage; jadis on enterrait aussi des esclaves avec eux pour leur tenir compagnie dans l'autre monde; on fouettait les femmes pour leur faire garder le souvenir du deuil public; mais ces pratiques, accompagnées de cannibalisme, sont abandonnées. Chaque année les Mpongoué célèbrent la fête des morts; ils flambent l'herbe des cimetières, et portent sur les tombes des bananes et de la viande, auxquelles ils commencent par goûter pour montrer aux trépassés qu'elles ne sont pas empoisonnées. Si la nourriture a disparu le lendemain, toute la tribu se réjouit, car l'offrande a été acceptée; mais si les mets sont encore intacts sur les tombeaux, c'est que de grands malheurs menacent les vivants et l'on prépare de nouveaux repas funéraires, que les bêtes de la forêt et les oiseaux ne manquent pas de dévorer tôt ou tard. Chez les Galoa, on s'imagine que le défunt revêt la forme d'un animal, ordinairement celle d'un papillon[1]. L'Islam n'a pas encore pénétré dans la Gabonie : la circoncision des enfants est générale dans certaines tribus et chez quelques-unes d'entre elles se célèbre avec beaucoup de pompe; mais c'est là une vieille coutume des Nigritiens, bien antérieure à Mahomet. D'après M. de Brazza, les jeunes Ma-Douma ne sont circoncis que de dix-huit à vingt ans.

Les nègres Benga ou Mbenga, qui habitent la petite île espagnole de Corisco, parlent une langue de même origine et de même structure que le mpongoué, assez différente toutefois pour qu'on cherche à s'expliquer le

[1] De Compiègne, *Afrique équatoriale.*

contraste par le manque de tous rapports de voisinage à une époque encore récente. Il paraît qu'en 1855 aucun des insulaires d'âge avancé n'était natif de Corisco : tous étaient venus de la région du continent située au nord du Mouni. Les domaines des deux langues sont entremêlés d'une façon bizarre : on en conclut que la pression des immigrants de l'est s'est produite d'une façon violente, en dispersant à droite et à gauche les tribus fugitives. Parmi les onze tribus qui, d'après de Compiègne, parlent le benga ou des dialectes très rapprochés, il en est, tels les Chekiani, dont plus de la moitié séjournent au sud de l'estuaire du Gabon, perdus au milieu de peuplades apparentées aux Mpongoué : des invasions ennemies ont divisé la nation en fragments épars. Mais au nord du Mouni les tribus de langue benga se pressent en corps ethnique : Koumbé, Moussedji, Egara, Ba-Pouko, Ba-Noko, Ba-Tanga, appartiennent à cette famille, qui occupe le littoral jusqu'au pays des Doualla, dans les possessions allemandes. Un assez grand nombre de termes portugais se sont introduits dans leurs dialectes, ce qui témoigne d'un long séjour de ces populations sur le littoral, contre lequel elles sont d'ailleurs pressées par les Fan, les « Hommes de la brousse »[1]. Un autre indice de relations prolongées des indigènes avec les Européens est leur indifférence relative en matière de fétichisme et de sorcellerie. Sans se convertir à la foi nouvelle, les noirs que visitent les missionnaires n'en sont pas moins, de génération en génération, fortement ébranlés dans leur ancienne foi. Chez les indigènes, la dignité de chef n'est pas héréditaire, mais elle est élective. La grande préoccupation des Benga et de leurs voisins du littoral est le négoce : commerçants nés, ils rôdent sans cesse autour des comptoirs pour troquer leurs denrées. Dans cette région tous les commis des factories appartiennent à leur race; on n'y voit point de Krou, comme dans les établissements du Kameroun. Les Benga sont aussi des pêcheurs habiles et aventureux.

Très rapprochés des Benga par la langue sont les Ba-Kalé[2], qui n'ont pas encore atteint la mer et qui habitent les forêts de l'intérieur dans une grande partie de la zone, parallèle au littoral, qui s'étend des bords du Mouni jusqu'au Setté Kama. C'est au sud de l'Ogôoué que se trouvent leurs principales tribus : d'après Wilson, ils seraient au nombre d'environ cent mille individus; mais, de même que les Mpongoué, ils diminuent rapidement, refoulés vers l'ouest par les tribus de l'intérieur : dans l'espace d'une génération des clans entiers ont disparu. Les femmes

[1] Duloup, *Bulletin de la Société de Géographie de Lille.*

[2] Les A-Kellé de Lenz, les Ba-Kalais de la plupart des auteurs français. A-Kalé est le singulier, Ba-Kalé le pluriel des noms (Ponel, *Notes manuscrites*).

sont peu fécondes, dit-on, et les guerres intestines, les procès de sorcellerie, surtout les déplacements forcés causés par les invasions des Fan, accroissent la mortalité naturelle. En venant du sud-est le long du N'gounié[1], ils ont dispersé devant eux les Chekiani; à leur tour ils sont rompus et divisés en fragments épars par d'autres conquérants. Du reste le changement de demeure leur coûte peu : très nomades de nature, il leur arrive souvent d'abandonner un village avant même d'avoir fait moisson complète dans leurs champs. Une des principales causes de leurs migrations est leur excessive peur de la mort : quand deux individus meurent à peu de jours d'intervalle, ils s'imaginent que le village est ensorcelé et ils s'empressent de le quitter[2]. Lorsqu'un vieillard n'a pas de fils qui le protège, raconte du Chaillu, on le chasse pour qu'il s'en aille mourir dans les bois et n'attire pas l'infortune sur la tête de ses concitoyens.

Les Ba-Kalé ne gardent qu'un petit nombre d'esclaves; ils vendent leurs captifs. De même que dans la plupart des autres tribus de la Gabonie, les jeunes gens sont exogames : c'est en dehors de leur village et, s'il est possible, en dehors même du clan ou de la peuplade, qu'ils doivent chercher à se procurer leurs femmes, si ce n'est en cas d'héritage, car le fils reçoit comme épouses les femmes de son père, à l'exception de sa propre mère. Chez les Ba-Kalé, la loi d'hérédité n'est pas la même que dans les tribus limitrophes : le fils y hérite de son père, tandis que chez les voisins le frère, ou à son défaut le neveu, est l'héritier. Les femmes ba-kalé se groupent comme les Gabonaises en sociétés de défense mutuelle et se rassemblent dans une hutte, interdite à tous les hommes, pour y célébrer leurs mystères. La loi du talion est fidèlement observée en pays ba-kalé, mais elle s'exerce parfois d'une façon bizarre, qui témoigne d'une idée de justice bien rudimentaire. Qu'un mouton soit dérobé, celui qui l'a perdu va prendre dans un troupeau une bête qui ressemble à la sienne; le deuxième volé ravit à son tour un autre mouton, et les vols se succèdent jusqu'à ce que la communauté s'émeuve et que justice soit rendue. Qu'un individu soit tué dans un village par un étranger, il faut que le sang paye le sang; mais si le meurtrier appartient à une tribu trop puissante pour qu'on puisse l'atteindre, les offensés font choix d'une autre peuplade pour y prendre une victime. C'est le premier meurtrier, cause originaire de tout le mal, qui est considéré comme le véritable auteur du second crime, et les deux tribus lésées s'allient contre celle qui héberge le malheureux, deux fois assassin[3].

[1] Oscar Lenz, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, 1878.
[2] P de Brazza, *Tour du Monde*, 1887.
[3] Winwood Reade, *Savage Africa*; — P. du Chaillu, ouvrage cité.

Depuis que l'Ogôoué est fréquenté par les voyageurs blancs, les Ba-Kalé ont modifié leur genre de vie. Ils étaient surtout guerriers et chasseurs, maintenant ils sont marchands, colporteurs et pagayeurs. Le monopole des transports sur une partie du bas fleuve leur appartient. Leur langue, le di-kelé, est devenue, mélangée au mpongoué, l'intermédiaire du trafic entre les populations riveraines jusqu'aux premières cataractes. Ils ont cessé de travailler le fer et le cuivre, le troc leur procurant les ustensiles et les armes d'Europe dont ils ont besoin. Enfin ils ne construisent plus de villages disposés en manière de fortins comme ceux que l'on rencontre çà et là dans la forêt, défendus par deux portes solides à l'extrémité de l'unique rue, sur laquelle donnent les entrées des cases.

Parmi les tribus qui peuplent le bord de l'Ogôoué en amont des Ba-Kalé, une seule est citée par de Compiègne comme parlant le même dialecte, celle des Ba-Ngoué (Bangoué), qui vivent à une centaine de kilomètres à l'est des cataractes où se termine le fleuve moyen. Les autres peuplades, à l'exception des Fan, se rattachent toutes par la langue aux groupes ethniques des Mpongoué ou des Mbenga. Les Ivili du bas Ogôoué, parents des Ba-Vili du haut Ngounié, sont des gens doux et laborieux qui viennent du sud et s'accroissent incessamment en nombre aux dépens de leurs voisins; ils paraissent être de race différente que les Mpongoué, mais ils en ont adopté le langage; les Adjoumba, riverains du lac Azingo, parlent aussi le même idiome. Quant aux Apingi, aux Ichogo, Yalibongo, Okota, Okanda, Adouma ou Ma-Douma, Aouanchi, Obamba, leur dialecte diffère à peine de celui des nègres qui habitent l'île espagnole de Corisco. Les Ba-Ngoué, qui ont le génie du commerce comme leurs parents les Ba-Kalé, mais qui sont moins dépravés par le contact avec les traitants du littoral et moins avilis par l'usage de l'eau-de-vie, paraissent aussi plus sédentaires. Les vieilles mœurs se sont conservées chez eux, entre autres la coutume de fortifier leurs villages. Les femmes ba-ngoué, ont pour la plupart une force herculéenne, se distinguent de celles des autres peuplades par un tatouage en relief tracé sur la poitrine. Les Ba-Ngoué ont, de même que leurs voisins les Okanda, une extrême passion pour le sel et le mangent à pleines poignées, pourvu que le féticheur ne le leur ait pas défendu, car dans la Gabonie, de même que dans le pays de Kameroun et tant d'autres contrées du monde, les prescriptions religieuses règlent très sévèrement la nourriture, et tel mets est permis, tel autre est taboué. L'*erounda*, c'est-à-dire l'interdiction d'un aliment, est temporaire pour les uns, permanent pour les autres, et des familles, des tribus entières, doivent s'abstenir de toucher à l'objet défendu. Pour

les femmes okanda l'érounda comprend toute espèce de viande; à part légumes, grains et fruits, elles ne peuvent manger que de la tortue, être douteux, « ni chair, ni poisson » pour les féticheurs okanda. Esclave, puisqu'elle est achetée, la femme a cependant quelques moyens de se défendre, grâce à l'appui des autres femmes. Dans les peuplades des Apinji elle peut se faire céder à un deuxième mari, pourvu que celui-ci rembourse en entier la somme d'achat. De même les serviteurs peuvent changer de maîtres; quand un esclave tue un homme libre, son possesseur doit mourir avec lui, car la liberté seule peut payer la liberté.

A l'est du Gabon et au nord de l'Ogôoué, la plus grande partie du territoire est occupée par les tribus des Fan, les conquérants qui ont poussé devant eux, dans la direction du nord-est au sud-ouest, toutes les autres populations, aborigènes ou immigrantes. Lors de l'établissement des Français sur les bords du Gabon, le nom des Fan était encore presque inconnu dans le pays, quoique Bowdich les eût déjà mentionnés en 1819 sous le nom de Paämways, en les caractérisant comme de race foula[1]. Leurs villages avancés se trouvaient encore sur les plateaux montueux de l'intérieur au nord des affluents de l'Ogôoué. Maintenant ils sont, sur les bords du Komo, les voisins immédiats des Mpongoué de Glass et de Libreville; au nord ils confinent aux Grands Ba-Tanga; au sud du Gabon leurs éclaireurs ont atteint la mer en plusieurs endroits; une de leurs tribus, les Syaké, occupe la zone des rapides en amont de l'Ivindo; les Osyeba ont franchi sur des radeaux l'Ogôoué moyen, et même, dans la région du delta, ils ont pénétré jusqu'au rembo Ovenga. Redoutés de tous, ils sont dans l'ascendant de leur puissance et partout où ils se présentent ils deviennent les maîtres incontestés. On évalue leur nombre à 200 000 individus dans les seules régions où des voyageurs blancs ont déjà pénétré: depuis le milieu du siècle la nation aurait triplé, non seulement par l'effet d'une constante immigration, mais aussi grâce à l'excédent des naissances, car les femmes, se mariant plus tardivement, sont aussi beaucoup plus fécondes que leurs voisines des tribus mpongoué ou mbenga. L'avenir de l'influence française dans le pays dépend surtout des relations qui s'établiront entre les blancs et ces envahisseurs redoutés. Les autres peuplades, divisées à l'infini, ne sauraient opposer de sérieux obstacles.

Les Fan, c'est-à-dire les « Hommes », sont connus sous beaucoup d'au-

[1] *Sketch of Gaboon;* — R. Burton, *Two Trips to Gorilla Land.*

tres noms[1] : les Français de Libreville les désignent d'ordinaire par l'appellation de Pahouins, et dans les limites du territoire de la Gabonie, on les divise en deux groupes principaux, les Ma-Kima du haut Ogôoué et les Ma-Zouna voisins du Gabon, qui ne parlent pas le même dialecte et qui se font une guerre à mort; les Ma-Zouna portent souvent une marque bleue à l'angle de l'œil gauche[2]. Il est aussi d'autres subdivisions de la race, telle les Mbakchi au nord, que leurs voisins disent avoir les pieds « en forme de sabot de cheval »[3]. D'après quelques auteurs, les Fan seraient les descendants de ces Djagga qui dévastèrent le royaume du Congo au dix-septième siècle; les vocabulaires recueillis par Wilson, Lenz et Zöller prouvent que leur langue n'est pas d'une autre souche que celles des tribus refoulées; elle est aussi d'origine bantou, mais la prononciation en est très gutturale et les étrangers ne parviennent pas à l'imiter; elle diffère beaucoup moins du mbenga que du mpongoué. Prochainement sans doute l'étude de la langue des Pahouins et de celles qui se parlent dans les régions centrales du continent permettra de reconnaître la véritable parenté de ces envahisseurs de la Gabonie. L'opinion dominante chez les anthropologistes est qu'ils appartiennent à la même famille que les Niam-Niam du pays des Rivières et des régions du haut Ouellé, dont ils sont séparés maintenant par un espace de 1500 kilomètres, habité peut-être par des populations apparentées. Ils leur ressemblent physiquement, par la nuance de la peau, la stature, les traits et l'attitude; ils se liment également les incisives en pointe, tressent de la même manière leur chevelure en cadenettes et en nattes, emploient, comme eux, des écorces pour se couvrir et des herbes tinctoriales pour se peindre le corps; les chefs se revêtent aussi de la dépouille du léopard et se servent des mêmes fers de jet, armes à plusieurs pointes qui déchirent les chairs; les verroteries bleues, les cauris sont appréciés comme ornements chez les Pahouins non moins que chez les Niam-Niam; ils sont accompagnés de chiens de chasse de la même espèce; enfin les uns et les autres sont anthropophages, et chez les deux peuples le mot *nia* aurait le même sens, celui de « manger ». Les Fan seraient les Niam-Niam ou « Mangeurs-mangeurs » de l'Occident[4].

Les Pahouins ont le teint plus clair que leurs voisins du littoral et de l'Ogôoué et leurs cheveux sont moins laineux, ce qui a permis à quelques

[1] Ba-Fan, M'Fan, Pa-Moué, M-Pangoué, Panoué, Fanoué, etc. Le nom des Bangoue ne serait-il pas aussi le même?

[2] Ponel, *Notes manuscrites.*

[3] Ossorio, *Rivista de Geografia comercial,* julio-setiembre 1886.

[4] Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique;* — De Compiègne, ouvrage cité.

classificateurs à outrance de distinguer cette nation comme appartenant à une race différente des autres nègres. Les hommes, n'ayant d'autre travail que de porter leurs armes et de parcourir les forêts à la poursuite du gibier, sont en général élancés et maigres, quoique fort bien musclés; ils

N° 20. — POPULATIONS DE LA GABONIE.



ont la démarche fière, le regard assuré, bien différents du Gabonais, qui regarde en dessous comme un esclave[1]. Les femmes, astreintes à tous les travaux pénibles du ménage et de la culture, prennent pour la plupart des formes lourdes et disgracieuses immédiatement après la première jeunesse; la plupart ont des « allures de fauves ». Le trait caractéristique des

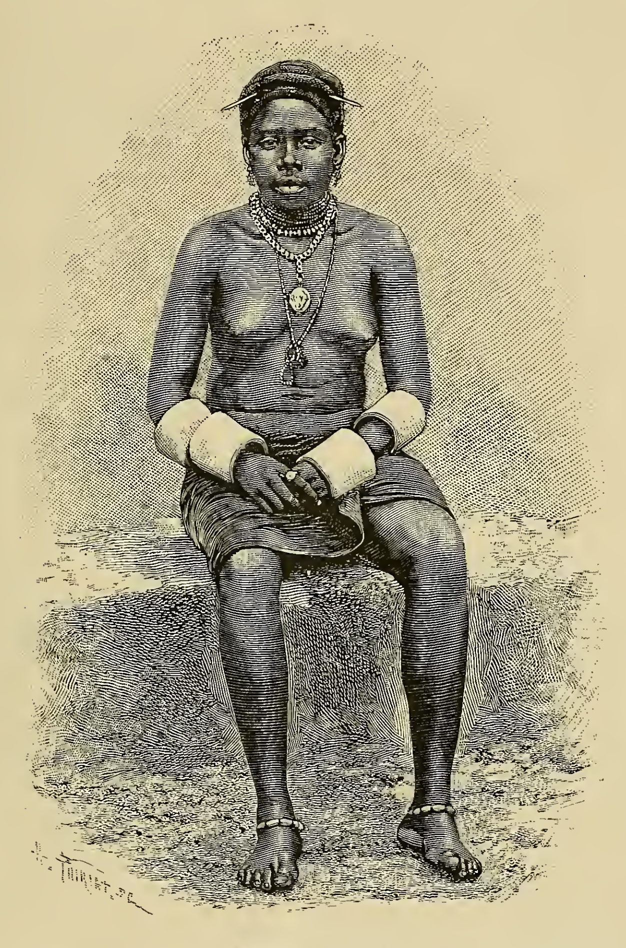
[1] P. de Brazza, *Tour du Monde*, 1887; — Ponel, *Notes manuscrites*.

uns et des autres est le bombement du front formant une saillie hémisphérique au-dessus des sourcils. Il est peu de tribus en Afrique chez lesquelles jeunes hommes et jeunes filles se plaisent plus à se couvrir d'ornements que dans certaines peuplades des Pahouins. Aux tatouages on ajoute la peinture; on mêle à la chevelure des perles, des herbes et des plumes; des guirlandes de verroteries, de cauris, de boutons en porcelaine entourent le cou et la taille; des anneaux de cuivre, comme ceux dont se servent les Africains orientaux, chargent les mollets : il est des femmes qui ne sont pas moins ornées que des fétiches et pour lesquelles la marche est devenue impossible[1]. Mais quand elles pleurent la mort d'un chef ou d'un parent, il leur faut quitter toute étoffe, toute parure, et cheminer complètement nues ou seulement vêtues de feuilles et le corps badigeonné en terre jaune ou verdâtre, ce qui leur donne un aspect cadavéreux. Chez les Pahouins, les métis de blancs, d'ailleurs peu nombreux, sont fétiches et respectés comme tels[2].

Les pratiques de cannibalisme, dont le témoignage unanime de tous les premiers voyageurs ne permet pas de douter, paraissent être abandonnées dans le voisinage de la côte. Dans l'intérieur on se nourrit encore de la chair des prisonniers de guerre, mais le repas prend un caractère religieux : c'est dans une hutte sacrée, loin du regard des femmes et des enfants, que les guerriers se repaissent de la viande qui doit ajouter à leur propre courage le courage de l'ennemi[3]. On dit aussi que des sorciers sont dévorés de la même manière, et dans mainte circonstance des esclaves auraient été sacrifiés et échangés entre les villages pour des festins solennels[4]. Quoi qu'il en soit, l'anthropophagie se fait de plus en plus rare chez les Pahouins et doit être considérée surtout comme un reste de leur ancien culte; dans certaines peuplades, les vieillards seuls ont le droit de toucher à la chair humaine; pour tous autres elle est fétiche[5]. De même que chez les tribus voisines, les corps de chefs sont enterrés secrètement, afin que les mauvais génies ne les découvrent pas et qu'ils ne soient pas profanés par les magiciens ennemis pour la préparation de poisons ou de philtres. Tout conquérants qu'ils sont, les Pahouins doivent modifier leurs mœurs en se rapprochant du littoral, où ils se trouvent en contact avec des populations différentes, soumis à des conditions nouvelles. De chasseurs

[1] Jardin, *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, tome V, nº 3, 1884.
[2] Ponel, *Notes manuscrites.*
[3] Richard Burton, *Two Trips to Gorilla Land.*
[4] Winwood Reade, *Savage Africa.*
[5] Decazes, *Société de Géographie de Paris*, 1887.

qu'ils étaient, ils sont obligés de se faire agriculteurs, canotiers, commerçants. D'ailleurs leur mode de chasser est de nature à dépeupler complètement les forêts. Au moyen de lianes et de pieux ils forment de vastes enclos dans lesquels ils rabattent tous les animaux qu'ils rencontrent et où ils ont placé d'avance des pirogues pleines d'une eau empoisonnée. Quand le parc est rempli, ils en ferment l'ouverture, puis ils abattent en



FEMME PAHOUINE.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie communiquée par M. Ponel.

proportion de leurs besoins les éléphants stupéfiés par l'eau fatale : après la fin de la tuerie, ils émigrent pour aller procéder de la même manière dans un autre canton.

De tous les peuples de la Gabonie, les Fan sont les plus actifs et les plus industrieux. Ce sont des forgerons habiles, des armuriers ingénieux, ayant découvert l'art de fabriquer des arbalètes d'ébène, dont ils se servent pour la chasse aux singes et aux antilopes, que la détonation des fusils

effarouche[1]; ils en trempent les flèches dans un poison très subtil, qu'ils appellent *onaï*. Comme potiers il sont également renommés et, dans le voisinage des Européens, ce sont les meilleurs jardiniers : ils sont l'espoir de la colonie. Seuls entre tous les indigènes de la contrée ils connaissaient l'usage de la monnaie : pour eux le signe représentatif des valeurs était un petit disque de fer, qu'ils attachaient en ligatures comme les Chinois. Les Pahouins du Komo, encore dans l'état de transition entre la vie du chasseur nomade et celle de l'agriculteur sédentaire, entre l'ancienne condition de guerriers libres et celle de fournisseurs des Français de Libreville, prennent soin d'avoir toujours deux habitations éloignées l'une de l'autre. Ils ont le village riverain, bien placé pour le commerce, mais exposé aux attaques des chaloupes de guerre, et le village forestier, où ils se réfugient à temps, avertis par le tamtam ou par la trompe d'ivoire quand un danger les menace : qu'on brûle leur village du bord de la rivière, peu leur importe, c'est dans les demeures de la forêt qu'ils conservent leurs objets précieux; en quelques jours les cases incendiées seront rebâties[2]. Tous les villages sont disposés de manière à ne pouvoir être surpris brusquement et des gardiens veillent toujours aux deux extrémités de la rue. Au centre s'élève la case aux palabres, où viennent conférer les guerriers : quiconque a la force de porter les armes a le droit de faire entendre son conseil.

A l'est des plateaux qu'habitent les Fan s'incline le versant du Congo, peuplé de tribus appartenant aux groupes ethniques des riverains du grand fleuve; mais au sud de l'Ogôoué, sur le littoral et dans les montagnes de l'intérieur, vivent diverses peuplades qui par leur langage se rattachent aux populations de la Gabonie. Tels sont les Kamma, Goumba ou Ma-Goumba, dont les villages avoisinent la mer, les estuaires et les rivières affluentes, entre l'Ogôoué et le Nyanga; puis sur les bords de ce fleuve se sont établis les Ba-Loumbo, les Ba-Yaka, les Ba-Pouno; plus au sud, le long des marigots, vivent les Ba-Vili, et plus loin les Ma-Yombé occupent la région du bas Kouilou et les terres riveraines. Enfin dans la contrée montagneuse où naissent les hauts affluents de l'Ogôoué, du Nyanga, du Kouilou, demeurent les A-Chango, parents des Otando et des A-Chira du Ngounié et du Rembo. D'après l'explorateur du Chaillu, dont les excursions datent de 1858 et 1865, les A-Chira, plus noirs que leurs voisins, seraient parmi les peuples les plus beaux et les plus intelligents de

[1] Ponel, *Notes manuscrites*.
[2] Trivier, mémoire cité.



FEMMES ET ENFANT PAHOUINS SUR LES BORDS DE L'OGÔOUÉ
Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

l'Afrique : la grâce des femmes a-chira serait même une des causes de la rapide diminution de la race, les Ba-Kalé et d'autres peuplades accourant de tous les côtés pour acheter à grand prix ou voler les filles à marier. Mais les principales causes de la dépopulation du pays a-chira sont probablement la petite vérole, qui a sévi plusieurs fois d'une manière terrible, et l'usage du chanvre ou liamba, qui les affaiblit graduellement et les tue. C'est du pays des A-Chira que les tribus du nord importent cette funeste drogue, qui est, avec l'eau-de-vie ou *alougou*, le « grand moyen de civilisation » dans toute la Gabonie. Les A-Chira et les peuplades limitrophes, les Ba-Pouno, les A-Chango, ont l'habitude de s'enlever les deux incisives supérieures et de se limer les autres dents : leur chevelure, travaillée avec un soin prodigieux, prend sous la main des artistes les formes les plus bizarres. Les femmes a-chira ont donné à leur coiffure l'aspect d'un chapeau de général, avec galons, franges et plumes flottantes.

Épars dans les forêts au milieu des A-Chango, et plus à l'est vers le grand fleuve, des groupes de huttes en feuillage abritent des familles de petits hommes, les A-Bongo (Obongo), peuple timide et fugitif, qui vit de racines, de baies et de gibier : ce sont les O-Koa ou A-Koa décrits par Marche[1], les Ba-Bongo vus par Falkenstein dans le Loango. D'après du Chaillu, les A-Bongo sont d'une couleur jaunâtre, ils ont le front bas et fuyant, les pommettes saillantes, les yeux craintifs, la chevelure composée de petites touffes crépues ; leurs jambes seraient courtes relativement à la longueur du corps. De six femmes mesurées par le voyageur[2] la plus grande, presque une géante en comparaison des autres, avait $1^{m},53$ de hauteur, la plus petite seulement $1^{m},32$; un jeune homme arrivé à son entier développement atteignait $1^{m},37$. Les O-Koa vus par Marche sur le haut Ogôoué étaient en moyenne plus grands de 10 centimètres. Les A-Bongo se marient entre eux, cousin et cousine, frère et sœur, ce qui s'explique par la faiblesse numérique des petites tribus errantes, vivant à l'écart des villages, loin des sentiers battus ; on pourrait facilement passer à côté de leurs huttes sans les apercevoir, tant elles sont bien cachées dans les dépressions du terrain, entre les rochers : d'après du Chaillu, leurs huttes de branchages n'auraient guère plus de $1^{m},50$ en hauteur et en largeur. Ils s'empressent de faire disparaître leurs morts, soit dans un tronc d'arbre, soit au fond d'un ruisseau dont ils détournent

[1] *Trois voyages dans l'Afrique occidentale.*
[2] *A Journey to Ashango-Land.*

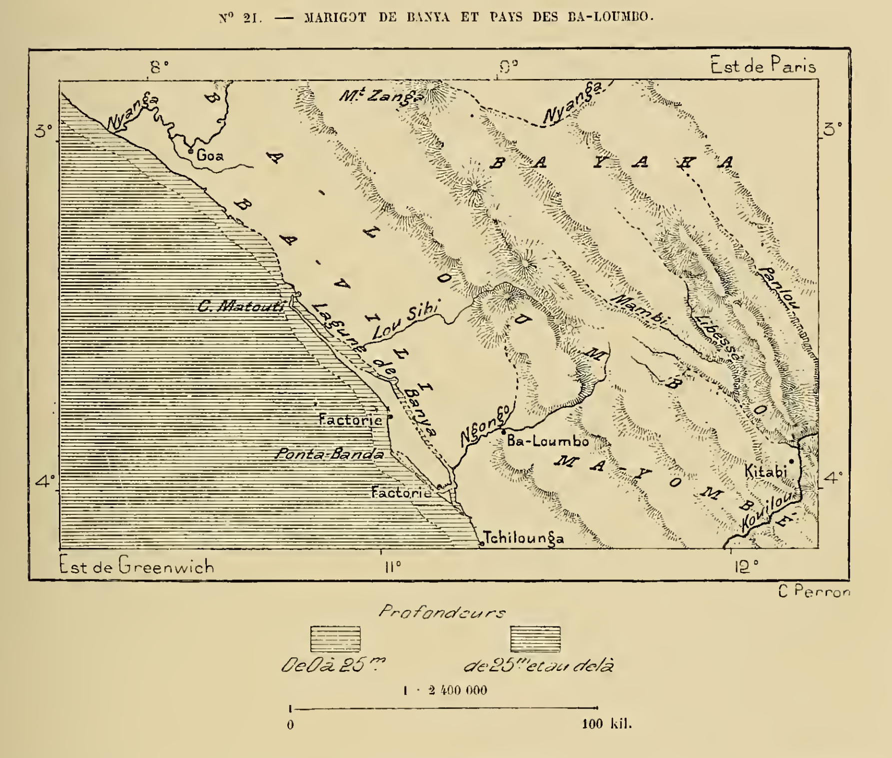
temporairement le cours. D'ailleurs leurs voisins les A-Chango les traitent avec une grande douceur, presque avec tendresse, et quand les femmes a-bongo viennent au marché, on leur fait cadeau de bananes et d'autres fruits. Quoique se mélangeant fort peu avec les races avoisinantes, les O-Koa du haut Ogôoué en adoptent graduellement les mœurs. Dans le pays des Okanda, ils sont très friands de la chair du serpent python, qu'ils chassent à la sagaie après avoir mis le feu aux herbes. M. Marche a visité un village dont le chef o-koa possédait un puissant fétiche pour empêcher les enfants de mourir en bas âge : de toutes parts on lui envoyait femmes et enfants en pension.

Les diverses peuplades qui vivent dans le voisinage de la côte au sud du Nyanga sont très mélangées, quoiqu'on les désigne en général comme des Ba-Loumbo ou des Ba-Vili. Cette partie de la côte étant située entre le marché du Gabon, au nord, et celui des comptoirs portugais, près de l'embouchure du Congo, un grand nombre d'esclaves fugitifs, échappant aux traitants du nord et du sud, s'étaient jadis réfugiés sur ces plages périlleuses, défendus par les brisants, les marécages et les forêts. Se mêlant avec les indigènes, ils ont constitué de nouveaux groupes, qui d'ailleurs ne diffèrent guère par les coutumes et les mœurs de leurs voisins de l'intérieur les Ba-Yaka, si remarquables par leur dialecte harmonieux et leur voix caressante : comme eux, ils enveloppent les morts et les suspendent à un arbre, attachés par des bandelettes ; comme eux, ils ont des fétiches puissants qui, tout en défendant aux femmes de manger de la viande de chèvre et de la volaille, leur ordonnent en outre de travailler les champs et d'obéir en toutes choses au mari. Le tatouage, le badigeonnage du corps n'ont pas la même importance à leurs yeux qu'à ceux des noirs de l'intérieur; cependant on rencontre encore parmi eux nombre d'indigènes qui observent ces mœurs d'autrefois. Les Ba-Vili et les Ba-Loumbo du littoral évitent volontiers les traitants européens, les souvenirs de la traite des nègres n'étant pas de nature à leur faire aimer les blancs. D'ailleurs ils n'ont pas besoin de commercer avec eux : avec leurs bananes et les autres fruits de leurs plantations, ils possèdent en surabondance la nourriture nécessaire, grâce aux marigots qui se développent parallèlement à la côte et que parsèment des bancs d'huîtres d'une grande richesse : les rives sont couvertes de débris de cuisine qui prouvent de quelle utilité sont les mollusques pour l'alimentation des tribus. Leur principale industrie est la fabrication du sel. Ils n'attendent pas, comme les Méditerranéens, que la chaleur du soleil vaporise les flaques d'eau et laisse les couches salines sur le fond, mais ils fabriquent le sel à la chaleur artificielle. Dans chaque hutte

se trouve un fourneau d'argile que l'on remplit d'eau de mer et sous lequel on entretient un grand feu : le sel qui se dépose est empaqueté en des paniers de forme cylindrique et vendu aux courtiers ba-yaka, qui le préfèrent au sel d'origine européenne[1]. Jadis on employait exclusivement pour la fabrication du sel des bassinets de cuivre ou « neptunes », dont on se sert maintenant pour les échanges comme objet de luxe ; on le découpe aussi pour en orner les fusils et les couteaux.

Les Ma-Yombé du Kouilou et des possessions portugaises se divisent,

Nº 21. — MARIGOT DE BANYA ET PAYS DES BA-LOUMBO.



comme toutes les autres peuplades de la région, en un grand nombre de républiques ou chefferies de diverse étendue, les unes ne comprenant qu'un seul village, d'autres formant une confédération de plusieurs communautés. Depuis des siècles déjà ces nègres sont en relation avec les traitants portugais : aussi leurs demeures rappellent-elles par le genre de construction les maisons et les hangars des Européens et mainte expression de la langue de Camões est entrée dans l'idiome yombé. Mais l'influence de la civilisation des blancs disparaît rapidement dans la direction de l'est, par delà les montagnes bordières, franchies seulement

[1] Paul Güssfeldt, *Die Loango-Expedition*.

depuis quelques années par les explorateurs. Aussi que de récits faisaient récemment les Ma-Yombé au sujet de leurs voisins orientaux, Ba-Kounya, Ba-Kamba et autres! Les uns étaient des nains, les autres des géants; certaines tribus se composaient de gens n'ayant qu'un bras ou qu'une jambe; des gens à queue ne s'asseyaient pas sans avoir creusé le sol pour y loger leur appendice. Parmi ces légendes il en est peut-être qui reposent sur un fond de vérité : telle est celle d'un roi qui ne se levait qu'appuyé sur deux lances, perçant la poitrine de deux malheureux voués à la mort!

Quant aux populations méridionales du territoire, dans les petits bassins fluviaux compris entre le Kouilou et le Congo, elles se considèrent comme ayant une civilisation supérieure et ne veulent à aucun prix être assimilées aux barbares peuplades du nord. D'ailleurs elles appartiennent réellement à un autre groupe ethnique et forment la transition entre les Bantou Gabonais et ceux du Congo : leur nom de race est Ba-Fyot ou Ba-Fyort et leur idiome diffère à peine de celui que parlent les riverains du grand fleuve dans la province portugaise du Zaïre. Il est certain qu'au seizième siècle et pendant la première moitié du dix-septième tout le pays limité au nord par le Kouilou faisait partie de l'empire du « grand père » ou *mfouma*, le roi du Congo; mais le pouvoir du souverain était représenté par des lieutenants, *mouené* ou *mani-fouma*, et ces vice-rois se rendirent peu à peu indépendants. Ainsi se constituèrent le royaume de Loango, le premier en dignité, et les deux autres États de Kakongo et de Ngoyo, qui se subdivisèrent encore en provinces autonomes, ayant chacun son chef assisté de ministres et d'un conseil des anciens. Après la mort du roi, on attendait toujours plusieurs années avant de célébrer ses obsèques et durant l'interrègne le pouvoir était confié au ma-boma ou « maître de la terreur ». La légende raconte qu'au dernier changement de règne les populations ne se trouvèrent pas assez riches pour faire à leur grand roi, même après les années réglementaires d'attente, des funérailles dignes de sa puissance et qu'on renonça même à l'enterrer : il est donc censé vivre toujours et les chefs actuels, officiellement simples délégués, ne sont que des mani ou vice-rois; mais ils se présentent avec autant de majesté que s'ils étaient eux-mêmes des empereurs et ne se laissent aborder de leurs sujets qu'avec une cérémonieuse étiquette. Plusieurs d'entre eux portent des noms portugais et les personnages qui les entourent ont des titres et des charges qui rappellent l'influence exercée jadis par les représentants de la cour de Lisbonne. Autrefois ils ne pouvaient toucher d'autres objets venant d'outre-mer que des armes, des

métaux, des ouvrages en bois et en ivoire : la vue de toute étoffe européenne leur était interdite[1].

La trace des pratiques enseignées par les dominicains portugais n'a pas non plus complètement disparu de la religion des Ba-Fyot. A la fin du siècle dernier, le village de Manguenzo, dans la partie orientale du Kakongo, était le centre d'une « chrétienté » considérable[2]. Des villageois de la côte célèbrent encore des processions et promènent le crucifix; les enfants sont baptisés, ce qui n'empêche pas qu'arrivés à l'adolescence on ne les circoncise[3]. Chez la plupart des Ba-Fyot, le grand dieu, Nzambi, est un personnage féminin, qu'ils confondent avec Sa-Manouelou, la Vierge Marie, et avec la « Terre, mère de tous » : les orateurs qui ont à prononcer un discours solennel ne manquent jamais d'invoquer d'abord le nom de la déesse, et les prêtres lui adressent leurs prières en s'appuyant sur une pyramide d'ossements de bêtes[4]. Les théologiens ba-fyot ont aussi l'idée d'une sorte de Trinité divine : Nzambi, mère du Congo, s'est associé son fils pour le gouvernement de l'univers, et un troisième personnage, dont le nom est évidemment d'origine portugaise, Deisos, prend part à la direction du monde. La déesse est représentée par un fétiche, plus vénéré que tous les autres, qui punit de mort les impies coupables d'avoir mangé de la viande défendue : peut-être faut-il voir dans cette superstition un souvenir des prescriptions du carême. Chaque prière que l'on adresse au fétiche est appuyée par un clou que l'on enfonce dans le bois de l'effigie sacrée : il importe que l'impression soit profonde, et douloureuse même, pour que la déesse se rappelle la requête de l'humble adorateur[5]; c'est ainsi que jadis tout jugement, pour être valable, devait être appuyé d'un coup violent donné au délinquant. Dans son ensemble, la religion des Ba-Fyot est dite le culte du *mkissi boma* ou du « fétiche de la terreur », à la fois bon et mauvais génie adoré et redouté. Encore en 1870 des hommes furent sacrifiés à l'enterrement d'un prince, et en 1877 une sorcière fut brûlée à Cabinda devant les factories des blancs. Comme les nègres de la Sénégambie et de Sierra-Leone, les Ba-Fyot ont leurs censeurs de la morale publique, les ba-doungo ou *pagasarios*, qui se présentent le soir dans les villages, masqués, vêtus de feuilles et armés d'une épée de bois, pour punir les femmes infidèles, désigner les voleurs et voler eux-mêmes

[1] R. E. Dennett, *Seven Years among the Fjort.*
[2] Proyart, ouvrage cité.
[3] Herman Soyaux, *Aus West-Afrika.*
[4] Adolf Bastian, *Die Deutsche Expedition an der Loango-Küste.*
[5] Adolf Bastian, *Zeitschrift für Ethnologie*, Band VI, 1874; — Dennett, ouvrage cité.

en s'attribuant tout ce qu'ils touchent de leur batte. Les endroits réservés pour l'adoration des dieux lares sont généralement des espaces herbeux et fleuris, entourés d'une zone infertile : c'est là, dit la légende, que se reposèrent jadis les fils du roi Congo, lorsqu'ils vinrent dans le pays pour le gouverner, au nom de leur père. Quel était ce dieu Congo que célèbrent ainsi les Ba-Fyot? Il est probable qu'ils voient en lui à la fois le génie du grand fleuve qui coule au sud de leur territoire et les mânes de l'empereur dont leurs ancêtres furent les sujets.

Les Ba-Fyot, dits par les Portugais Cabinda ou Cabenda, d'après la petite ville commerçante située au bord d'une crique, à une soixantaine de kilomètres au nord de la bouche du Congo, sont réputés comme bateliers et marins : ils construisent eux-mêmes des *palhabotes*, solides embarcations sur lesquelles ils font le cabotage du Congo et des rivages africains du Gabon à Mossâmedes. De même que les Krou, ils émigrent temporairement à bord des navires ou dans les comptoirs des blancs : au sud du Kameroun, toutes les factories où l'on ne peut pas utiliser le travail des noirs indigènes sont pourvues de Cabinda. Comme maçons, cuisiniers et tailleurs, ils sont également fort habiles, et dans les possessions portugaises du sud ils constituent une grande partie de la population des artisans. Certainement le nombre des Cabinda vivant loin de leur patrie est beaucoup plus considérable que celui des indigènes restés dans le district natal.

A Cabinda et dans les tribus voisines la division du temps n'est pas septennaire comme dans les pays chrétiens et mahométans. Chaque quatrième jour est consacré à un repos relatif : ce jour-là les femmes ne vont pas travailler aux champs[1]. Elles sont d'ailleurs beaucoup plus libres que les négresses des tribus du Gabon et de l'Ogôoué : c'est par les femmes que se transmet l'héritage, et souvent la jeune fille a le droit de choisir son époux : le mariage est conclu, même en dépit des parents, quand elle a préparé deux plats à l'homme de son choix et que celui-ci les a mangés dans sa cabane[2]. Un fait remarquable et qui place les Cabinda, ainsi que tous les Ba-Fyot, bien haut parmi les peuples, est que la mortalité des enfants est presque nulle : les familles sont peu nombreuses, mais les mères ne perdent point leurs nourrissons et ceux-ci grandissent sans avoir à craindre le rachitisme, ni tant d'autres maladies si communes dans les pays civilisés. Il n'y a point d'infirmes, point de chauves parmi les Cabinda ; leur tête, étroite et haute, est toujours couverte d'une épaisse toison[3].

[1] Bastian, Dennett, ouvrages cités.
[2] Herman Soyaux, ouvrage cité.
[3] Paul Güssfeldt, ouvrage cité.

Il est probable que de longues années se passeront encore avant que les autres nègres de la région comprise entre la mer de Guinée et le Congo puissent prendre part au travail industriel et commercial avec le même zèle et la même intelligence que les Cabinda; du moins une véritable révolution s'est-elle accomplie parmi eux depuis que les blancs ont traversé leur territoire en divers sens : ils ne sont plus parqués en d'étroits domaines



CABINDA.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

d'où ils ne pourraient sortir que par la guerre, comme envahisseurs ou comme suppliants. Il y a quelques années, des bornes infranchissables étaient fixées sur l'Ogôoué aux pagayeurs des diverses tribus : pendant longtemps les Européens eux-mêmes durent s'arrêter devant la pointe Fétiche, au delà du confluent du Ngounié et du fleuve principal. Maintenant le sanctuaire est toujours placé sous la garde des esprits, mais ils se contentent d'une feuille de tabac et d'une goutte d'eau-de-vie jetée en offrande

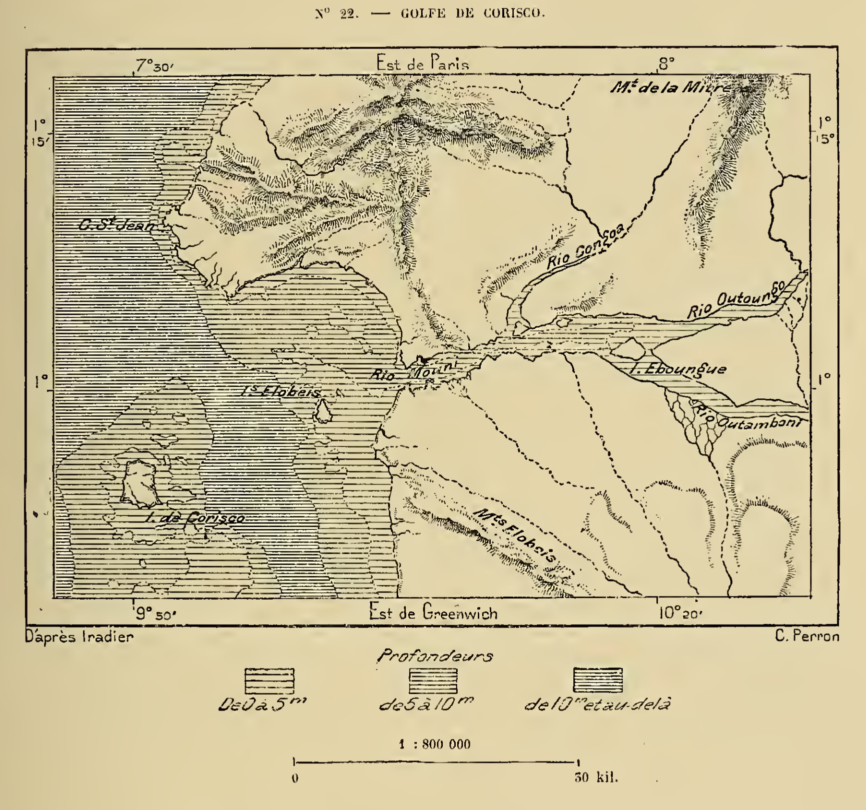
dans le courant et les voyageurs peuvent continuer leur route sans encombre. En 1883, M. de Brazza remonta la rivière avec une flottille de 58 pirogues, portant 60 tonnes de marchandises et 900 hommes de toute provenance, blancs, Sénégalais, Krou, Gabonais et riverains de l'Ogôoué. Depuis l'indigène devenu soldat et s'exerçant au maniement des armes jusqu'au batelier et à l'homme de peine qui porte un ballot pendant sept jours, sept mille hommes vont et viennent sur le fleuve, transportant les denrées, et oubliant les coutumes pour se conformer à un nouvel ordre de choses. Actuellement il n'est plus en Gabonie de tribus qui barrent les routes et deviennent ainsi des intermédiaires forcés du commerce. Jadis plus d'une année s'écoulait avant qu'un couteau ou un collier eût été transporté des comptoirs du littoral aux rives du moyen Congo.

Les pays de l'intérieur sont désormais ouverts à l'homme blanc, et les peuplades qui naguère ne prenaient aucune part au commerce du monde, peuvent à leur tour échanger la gomme et l'ivoire contre les marchandises d'Europe; mais, tandis qu'une ère nouvelle s'ouvre pour ces populations naguère complètement isolées, on se demande si les tribus du littoral sont prêtes à faire un progrès correspondant dans l'évolution industrielle, en passant de la simple cueillette à l'agriculture. Sans exploitation régulière du sol, la Gabonie ne peut avoir aucune importance économique; elle ne sera qu'un établissement militaire, un point de relâche et d'attache pour les communications avec l'intérieur, un petit groupe de comptoirs et de missions. Jusqu'à maintenant on n'a guère pu reconnaître les indices de grands changements au Gabon, si ce n'est que des Pahouins plus travailleurs et plus intelligents se substituent peu à peu aux Mpongoué. Mais, en dehors de la traite, avec son cortège de fraudes et de vices, les tentatives de civilisation ont été si minimes, que l'expérience, peut-on dire, est encore à faire. Est-il vrai qu'elle se tente maintenant avec prudence et bonté sur les populations qui bordent la route de l'Ogôoué au Congo, par l'Alima? Que de sauvages décrits par les premiers voyageurs comme des êtres féroces, à jamais rebelles à tout progrès, se sont changés en amis dévoués, en hommes désireux d'apprendre, quand on les a traités avec justice et bienveillance! Mais ce qu'il faut redouter par-dessus tout, dit M. de Brazza, c'est l'intervention de la force dans une œuvre préparée par la patience et la douceur. L'œuvre de dix années serait renversée en un jour.

Au nord de l'estuaire du Gabon, sur le continent, il n'y a point de villes, seulement quelques comptoirs et des établissements de missionnaires aux bouches du São-Bento et des autres rivières. Le groupe de population noire le plus considérable s'est amassé dans l'île espagnole de Corisco, ainsi

nommée, « Ile de l'Éclair », des orages qu'y virent les premiers navigateurs portugais. C'est une terre presque plate, d'environ 14 kilomètres carrés de superficie, qui prolonge la péninsule du cap Ninjé ou Saint-Jean, au-devant de la baie du rio Mouni. Sur le millier de Mbenga qui se trouvent réunis en plusieurs villages de l'île, plus du quart savent lire et écrire, grâce aux missionnaires catholiques et protestants qui se sont établis parmi eux. Mais aucun marchand européen ne réside à Corisco : les tentatives que firent les Hollandais en 1879 pour transformer cette île en colo-

N° 22. — GOLFE DE CORISCO.



nie commerciale n'ont pas réussi et les cultivateurs mbenga en sont restés les possesseurs. De même la Grande Elobey, située au nord-est de Corisco, près du fond de la baie, a été laissée aux indigènes, et les commerçants étrangers n'ont occupé que la Petite Elobey, îlot d'un kilomètre carré de superficie, qui se trouve presque en face de la bouche du Mouni. De cet endroit ils peuvent surveiller leurs comptoirs de la côte et communiquer avec eux en tout temps, car dans cette baie tranquille, protégée contre les vents et les vagues par Corisco et la Grande Elobey, il n'y a point de brisants et l'on peut toujours embarquer et débarquer les marchandises sans

crainte d'avarie. L'île n'a d'autres habitants que des traitants européens, avec leurs agents et les serviteurs krou : des Mbenga de la Grande Elobey leur apportent chaque jour les approvisionnements nécessaires. Les maisonnettes de style européen, toutes pourvues d'une large varande, où l'on

N° 23. — ILES ELOBEY

D'après Iradier

Profondeurs

De 0 à 5 m. — de 5 m. et au delà

1 : 50 000

0 — 2 kil.

respire à l'aise la brise marine, présentent un aspect fort agréable, et le séjour y est relativement salubre : la Petite Elobey est le sanatoire du littoral. Quoique chef-lieu officiel des possessions espagnoles de la côte, la ville n'a guère d'autres maisons de commerce que celle de traitants de Hambourg n'ayant à payer à l'Espagne ni impôts ni droits. Une opinion accréditée est que les divergences de vues entre la France et l'Espagne au

sujet des frontières respectives de leur possession continentale de Gabonie sont soigneusement entretenues par la puissance européenne dont les sujets sont déjà les bénéficiaires presque uniques du commerce local. Officiellement les îles de la baie dépendent du gouvernement de Fernando-Po, mais encore en 1885 cette dépendance politique était fictive et pas un soldat espagnol ne représentait dans la Petite Elobey la puissance souveraine.

Le chef-lieu des possessions françaises, Libreville, ainsi nommé des affranchis qui s'y établirent en 1849, est situé sur la rive septentrionale de l'estuaire du Gabon, à la base et sur le sommet d'une terrasse que dominent au nord le mont Bouet et le mont Baudin, hauts d'environ 200 mètres : on désigne ordinairement le groupe central de la ville sous le nom de « Plateau », d'après la position de l'hôtel de la résidence, qui domine de sa masse régulière les maisonnettes et les cases avoisinantes. Le sol ferrugineux du plateau fournit la pierre employée dans les constructions et les jetées. Quoique peuplée de 1500 habitants au plus, Français et autres blancs, Sénégalais, Krou et Mpongoué[1], Libreville parsème ses demeures sur un espace d'environ 7 kilomètres le long de la rade : en bas, sur la route carrossable, sont les maisons entourées de jardins; dans la brousse, à l'ombre des hauts dragonniers, se cachent les cases en bambou des Mpongoué. A l'occident, du côté de l'embouchure, le premier établissement est la mission catholique, où plus de cent enfants apprennent divers métiers et cultivent de vastes plantations de cocotiers, de palmiers à huile et d'autres espèces, qui servent de jardins d'essai à toute la région de l'Afrique comprise entre la bouche du Niger et celle du Congo : c'est même de là que la culture de la vanille a été introduite dans l'île de São-Thomé. A l'autre extrémité de Libreville, à Baraka, se trouve une station de missionnaires américains, auxquels il est enjoint désormais de donner leur enseignement en français, devenu langue officielle. Près de là sont les factories de Glass, presque toutes appartenant à des étrangers et beaucoup plus importantes que les comptoirs français : comme dans la Petite Elobey, ce sont les Allemands qui possèdent au Gabon la plus forte part du mouvement commercial. A la fin de 1873, l'évacuation de ce poste, occupé par une compagnie de tirailleurs sénégalais, était presque décidée et on l'eût volontiers échangée avec les Anglais contre la Gambie. Il a repris une réelle

[1] Population civile européenne de la Gabonie, au 1er juin 1885 :

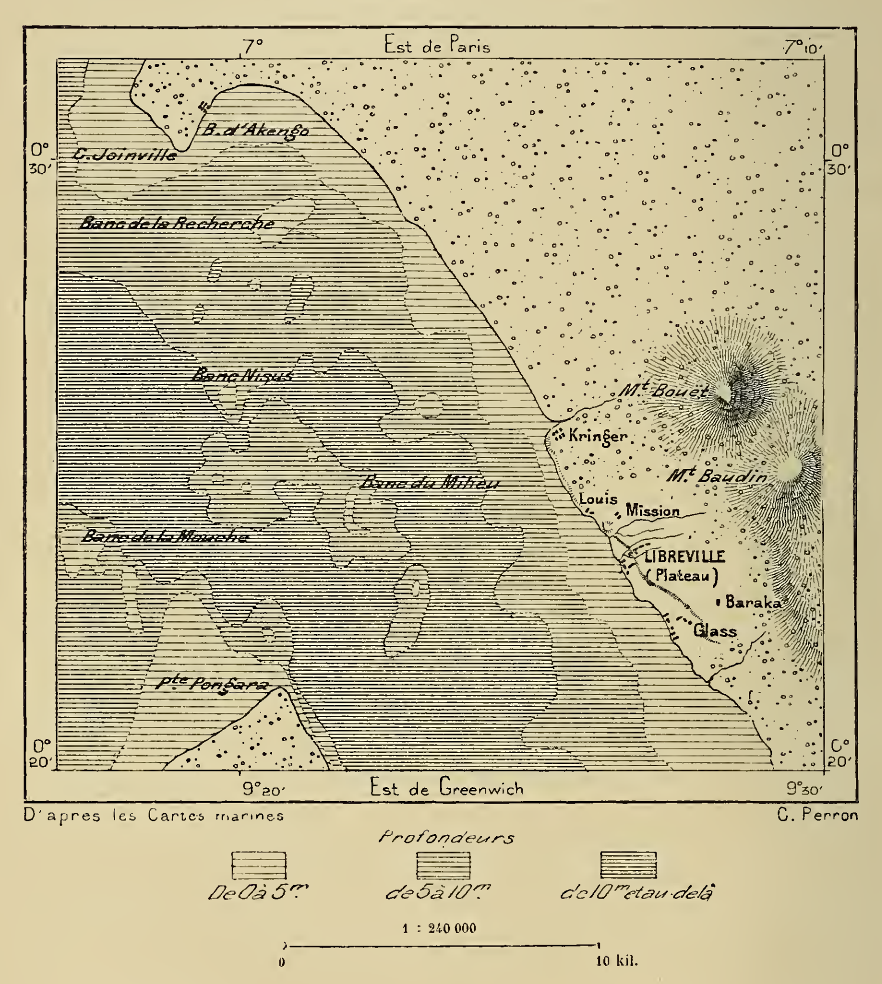
205 personnes, dont 140 à Libreville et 29 sur l'Ogôoué.

Européens de Libreville avec garnison et marins de l'escadre à la même date : 391.
État civil des blancs de Libreville en 1884 : Pas de naissances, pas de mariages, 9 morts.

importance politique depuis l'acquisition du bassin de l'Ogôoué par les Français et la fondation de l'État libre du Congo. Cependant la colonie est loin d'être une source de profit pour la France ; les recettes obtenues par quelques taxes et les droits d'importation ne représentent pas le quart des dépenses annuelles[1].

Libreville n'a point de port, mais une jetée seulement, à l'abri de

N° 24. — LIBREVILLE ET L'ENTRÉE DU GABON.



laquelle les canots abordent sans danger : il est rare que la houle du large pénètre dans la rade. Malgré la faiblesse actuelle des transactions, on ne saurait douter que Libreville ne devienne tôt ou tard un grand centre de commerce. Non seulement elle est l'entrepôt naturel de toutes les denrées

[1] Budget de la Gabonie en 1887 : Recettes : 482 000 francs. Dépenses : 2 434 000 francs.

pour le bassin des rivières Komo et Ramboé, mais par ce dernier cours d'eau, qui descend des collines du sud-est, elle commande la route de l'Ogôoué : dès qu'un chemin à rails ou simplement carrossable sera construit, tout le trafic de ce fleuve, en amont de la jonction du Ngounié, devra se diriger vers l'estuaire du Gabon. C'est en suivant cet itinéraire, en 1862, que Serval découvrit l'Ogôoué moyen : il put tourner ainsi la région du bas fleuve que l'opposition des tribus riveraines ne permettait pas de remonter. Une fois le courant commercial bien établi de l'ouest à l'est, à travers les possessions françaises, Libreville sera certainement un débouché du bassin de l'Ogôoué et même des régions du Congo. Mais, en attendant que ces destinées s'accomplissent, la petite ville du Gabon n'a guère d'importance, si ce n'est comme centre de domination militaire. En dehors des jardins de la mission catholique il n'existe qu'une seule grande plantation dans les environs de Libreville, la caféterie de Sibanghé, fondée à 17 kilomètres au nord du Plateau par une maison de commerce allemande[1].

Quelques villages des rives de l'estuaire et de ses affluents sont visités par les traitants. Le principal est celui de Nanghé-Nanghé sur le Komo; mais il faut sortir du Gabon et cingler jusqu'au cap Lopez, à 150 kilomètres de Libreville, pour trouver un établissement où résident des Européens. Sur cette pointe de sable, bien exposée à la brise et à l'embrun des vagues, s'élèvent des entrepôts des marchandises destinées au commerce de l'Ogôoué : c'est la station initiale de la chaîne de postes que M. de Brazza a fondés de la mer au Congo. En amont du delta, l'une des premières escales du fleuve qui possède un dépôt permanent est le port de Lambaréné, situé au croisement de voies naturelles, d'un côté dans la

[1] Mouvement des échanges à Libreville en 1884 :

Exportations de France	314 615 francs.
Exportations du Gabon	112 950 »
Total	427 565 francs.

Commerce du Gabon avec l'étranger :

Importations	3 905 521 francs.
Exportations	4 929 410 »
Total	8 834 931 francs.

Ensemble du commerce du Gabon avec la France et l'étranger : 9 262 476 francs.
Valeur approximative du commerce de la Gabonie, avec la contrebande : 14 000 000 francs.
Mouvement des navires en 1883, à l'entrée et à la sortie :

36 navires français, jaugeant	8 700 tonneaux.
282 » étrangers »	90 500 »
318 navires jaugeant	99 400 tonneaux.

vallée de Ngounié, de l'autre vers l'estuaire du Gabon; là se voient aussi quelques factories et une station de missionnaires catholiques. Plus haut, en amont d'une mission américaine et dans le voisinage des premières cataractes, se présente, dans un îlot, le village de Njolé, choisi comme poste principal de l'Ogôoué et occupé par une quarantaine de soldats noirs : des factories y sont installées. Au delà se trouvait naguère la borne posée au commerce libre; en amont le territoire était interdit à tous voyageurs autres que les explorateurs officiels. Plus loin se succèdent Okota, Obombi, Achouka, situé près de Lopé, lieu de foire très fréquenté par les indigènes, mais complètement désert en temps habituel, Bôoué, Boundji, Lastoursville, ainsi nommée en souvenir de l'explorateur qui y mourut; elle est entourée de palmiers à huile. C'est là que se construisent les pirogues et que se forment les convois pour Njolé ou Franceville; presque tous les pagayeurs sont recrutés parmi les A-Douma, car il n'y a plus guère d'Okota, d'Apinji, ni d'Okanda : ces peuples sont en voie de disparition[1]. Une mission catholique a été récemment fondée près de Lastoursville.

Plus loin on dépasse le poste de Doumé, près des cataractes de ce nom, dans l'admirable pays des joyeux A-Douma, puis on franchit, près d'un riche village, la cascade de Ma-Poko, succédant à d'autres rapides, et, cessant de remonter la vallée de l'Ogôoué pour entrer dans celle de son affluent la Passa, on gagne la station centrale de tout le territoire d'exploration, Franceville. La cité future, car elle ne se compose encore que d'un petit groupe de maisons et de hangars, a été fondée près du village de Ngimi, sur la rive opposée de la Passa; les cases environnantes sont occupées par des porteurs, des bateliers et des esclaves fugitifs dont le droit à la liberté, sous la protection de la France, est reconnu par les tribus des alentours; des troupeaux paissent dans les savanes riveraines de la Passa et de l'Ogôoué ou Libañi. C'est de Franceville que part la route de 85 kilomètres qui va rejoindre le cours navigable de l'Alima, à travers un plateau faiblement accidenté où les arbres sont parsemés sur les pentes herbeuses : plus de mille porteurs et pagayeurs, soumis à l'inscription fluviale, peuvent se réunir en moins d'une semaine à Franceville pour transporter les marchandises de l'Ogôoué au Congo, par les stations de l'Alima, Diélé, Lékéti, et Pombo, chez les Mbochi.

Au sud du cap Sainte-Catherine, plus de cinquante factories se suivent le long de la côte jusqu'à l'embouchure du Congo. La plus importante au nord de Loango est celle de Ma-Youmba, située sur une flèche de sable

[1] Fourneau, *Notes manuscrites.*



BORDS DE L'OGÔOUÉ. — MISSION AMÉRICAINE, ENTRE NJOLÉ ET LAMBARÉNÉ, DANS LE PAYS DES BA-KALÉ

Gravure de Kohl, d'après une photographie communiquée par M. Ponel.

entre la mer et le marigot de Banya ; les nègres ba-vili, ba-loumbo, ba-yaka qui se sont groupés autour de la station apportent surtout de la gomme recueillie dans les forêts voisines. Chaque embouchure de rivière ou d'estuaire a son poste commercial. Le Kouilou possède aussi la sienne, l'île Reïs, et sur la rive gauche du fleuve un hangar est déjà désigné d'un nom de ville : dans l'idée des explorateurs envoyés par l'Association Internatio-

N° 25. — CASCADE DE MA-POKO, SUR LE HAUT OGOOUÉ.

D'après Fourneau — C. Perron

1 : 17000

0 — 500 mèt.

nale Africaine, ce poste du bas Kouilou devait être le point de départ de la route tracée de la mer au Congo par des stations sinon existantes, du moins déjà indiquées sur les cartes. Les trois postes principaux qu'y ont établis les Français en prenant possession de la vallée sont ceux de Niari-Babouendé, sur le haut fleuve, de Niari Lou-Dima, au confluent de ce tributaire, et de Ngotou, dans la région des cataractes, sur une falaise élevée. Nul doute que cette voie ne prenne un jour une grande importance com-

merciale, mais seulement quand elle aura été rendue accessible aux chars, puisque le Kouilou n'est pas navigable. Récemment M. Cholet s'est rendu en vingt-cinq jours de la rive océanique à Brazzaville.

Actuellement les échanges de cette région se font par le port de Loango ou Bouala, vieille cité revendiquée naguère par le Portugal, attribuée maintenant à la France : on dit qu'aux temps de sa prospérité, lorsqu'elle était capitale d'une province de l'empire du Congo, elle avait une popu-

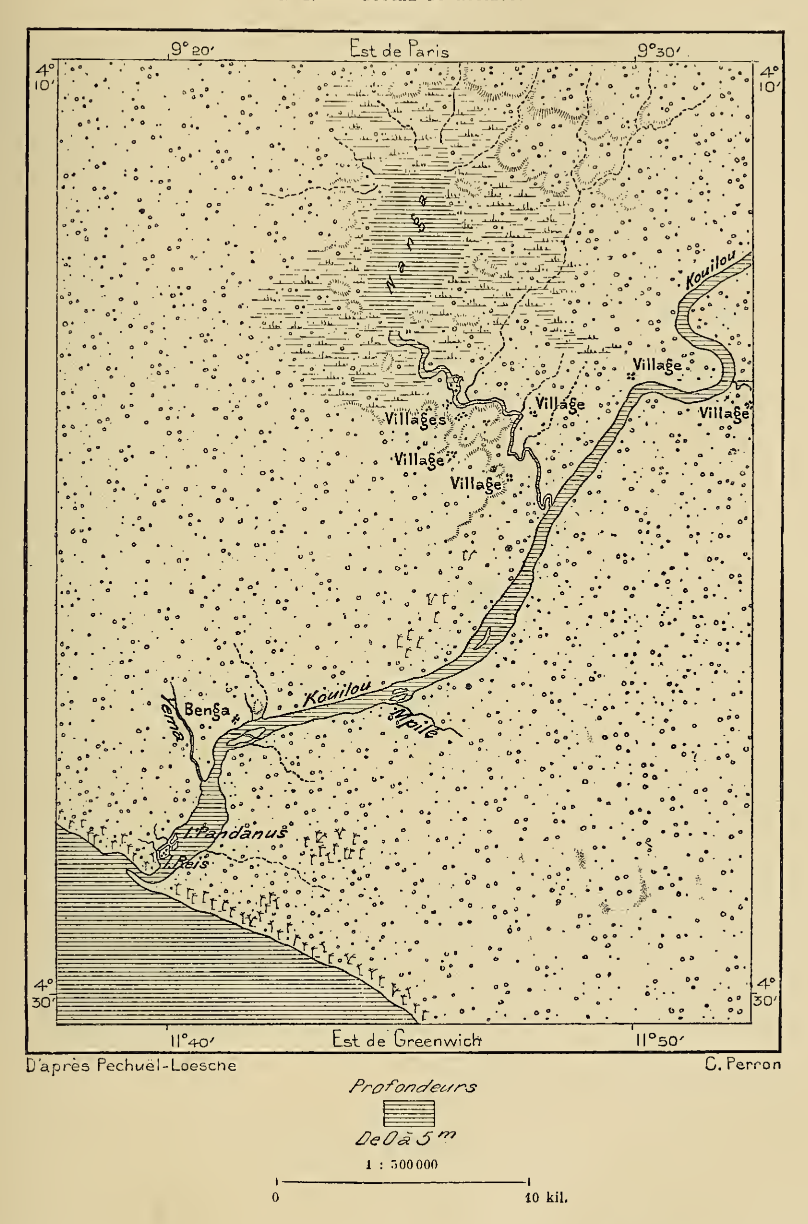
N° 26. — FRANCEVILLE.



lation de 15 000 habitants; de nos jours c'est moins une véritable ville qu'un groupe de factories entourées de *chimbeques*, cabanes construites en tiges de *raphia* et en « herbes de Loango » ou papyrus. En cet endroit la côte se recourbe vers l'ouest de manière à défendre la rade des vents dominants et de la houle, et le débarquement des marchandises peut se faire plus facilement que sur les autres points de la côte : aussi des comptoirs portugais, espagnols, français, anglais, hollandais, allemands se sont-ils établis sur cette plage abritée. Près de là, au village de Loangiri,

se voit la nécropole des anciens rois, jadis entourée d'une barrière de défenses d'éléphant. La nécropole des princes, à Loubou, est désignée par

N° 27. — BOUCHE DU KOUILOU.



des fétiches en bois sculpté. Jamais ceux qui doivent y être déposés un jour n'y pénètrent pendant leur vie : pareille visite serait le présage d'une mort prochaine.

Ponta Negra ou « Pointe Noire », à une trentaine de kilomètres au sud,

présente une disposition de la côte analogue à celle de Loango : là également le littoral se déroule en demi-cercle autour d'une baie tranquille : de nombreux traitants en ont profité pour y établir des entrepôts. Au delà se succèdent vers le sud les factories de Massabi, les premières du territoire portugais, et le poste de Chinchocho, ancien quartier général des voyageurs allemands de l'expédition de Loango. Pour défendre leurs magasins contre les attaques des voleurs, les négociants de la côte ont eu soin de les déclarer « fétiches », en faisant croire aux indigènes que « le dieu terrible des blancs est caché derrière les barils d'eau-de-vie et les ballots de cotonnades[1] ».

Le havre de Landana, à 2 kilomètres au sud de l'embouchure du Chi-Loango ou « Petit Loango », est compris dans l'enclave portugaise que limitent d'un côté les possessions françaises, de l'autre l'État du Congo. C'est un lieu charmant : les falaises rougeâtres qui se dressent au milieu de la verdure, les éboulis de blocs qui en flanquent la base, les maisonnettes ombragées de palmiers, les barques inclinées sur la plage ou balancées par le flot, font de Landana un des plus gracieux tableaux de la côte africaine. Autour de la mission catholique s'étendent de magnifiques jardins et les plus belles orangeries de l'Afrique équatoriale : malheureusement un marigot, quoique masqué maintenant par un rideau d'eucalyptus, rend le climat insalubre. Le commerce de Landana et de Malemba (Molembo) sa voisine consiste surtout en huile et en amandes de palmiers, comme dans les « rivières d'Huile » à l'est du Niger : le caoutchouc, denrée principale des comptoirs situés plus au nord, n'arrive à Landana qu'en faibles quantités. C'est dans ce district que, à l'époque où l'ivoire n'était pas encore devenu rare, on sculptait avec le plus de goût les défenses d'éléphant. La plupart des images entaillées, se déroulant en spirale comme les bas-reliefs de la colonne de Trajan, représentent des processions, des guerres, des traités de paix. Il en est de fort curieuses, où l'on voit figurer des blancs de divers peuples, reproduits avec un grand talent d'observation et de fine moquerie.

Cabinda, non moins gracieuse que Landana et disposant d'une baie plus vaste, où les navires viennent mouiller à l'abri des vents du sud et du sud-ouest, n'est pas située comme sa rivale près de l'embouchure d'un fleuve, mais, grâce à l'initiative de ses enfants, les plus industrieux de tout le littoral, elle est devenue une place de commerce fort actif. Par les routes frayées dans l'intérieur elle est même l'un des entrepôts du bas Congo;

[1] Paul Güssfeldt, ouvrage cité.

quoique située à une soixantaine de kilomètres au nord de l'embouchure, elle appartient déjà par son trafic au bassin du fleuve. Sa principale factorie est le centre de tout le commerce anglais du Gabon à Loanda. Le

N° 28. — POSSESSIONS PORTUGAISES AU NORD DU CONGO.



plus grand village des possessions portugaises, Povo Grande, s'étend le long de la plage, au sud de Cabinda, entre les bananeries et les jardins; un de ses hameaux fut la capitale du royaume de Ngoyo. Une partie des échanges est entre les mains de Ma-Voumbou, gens sérieux et graves, à l'œil intelligent, au nez droit ou même aquilin, qui ont un type sémitique très pro-

noncé et que les auteurs portugais appellent en effet *Judeos pretos* ou « Juifs noirs ». Ces Ma-Voumbou sont aussi très habiles comme potiers et forgerons[1]. Il faudrait certainement voir en eux des nègres ayant partiellement une origine israélite, s'il est vrai, comme le dit Bastian[2], qu'ils observent le sabbat, et même avec une telle rigueur qu'ils s'abstiennent de parler ce jour-là : c'est probablement à São-Thomé qu'il faudrait chercher leur origine, cette île ayant été choisie à la fin du quinzième siècle comme lieu de déportation d'enfants juifs qu'on avait enlevés à leurs parents. D'après les indigènes, les Ma-Voumbou ont été créés par Dieu pour châtier les autres hommes en les réduisant à la misère.

D'après l'organisation administrative provisoire qui vient de leur être donnée, les possessions portugaises situées au nord du Congo sont rattachées à la province d'Angola et constituent un district spécial avec les territoires d'outre-Zaïre jusqu'à Ambriz. Cabinda est la capitale de ce district, dont les deux circonscriptions septentrionales sont Cabinda et Landana.

[1] Paul Güssfeldt, ouvrage cité; — Harman Soyaux, *Aus West-Afrika.*
[2] *Die deutsche Expedition an der Loango-Küste.*

CHAPITRE IV

CONGO

I

VUE D'ENSEMBLE.

Le courant fluvial dont les eaux rougissent au loin la mer devant les côtes de Cabinda naît à des milliers de kilomètres de l'endroit où il se déverse : ses affluents supérieurs prennent leur source beaucoup plus près de la mer des Indes que de l'Atlantique. Dans son vaste cours, développé en demi-cercle dans l'intérieur de l'Afrique, le fleuve a reçu de ses riverains des appellations fort diverses, quoique toutes probablement aient le sens de « mer » en mouvement ou de « Grande Eau ». Le nom que les premiers navigateurs donnèrent au courant fluvial est celui de Poderoso ou « Puissant »; plus tard ils apprirent des indigènes le terme de Zaïre (Nzadi), qui est encore général parmi les Portugais. Après avoir fait sa mémorable traversée du continent, Stanley proposa un autre nom, celui de Livingstone, en l'honneur de son illustre devancier; mais cette proposition n'a pas été ratifiée par l'usage : dans la nomenclature géographique la dénomination généralement adoptée est celle de Congo. C'était aussi le nom du royaume qui comprenait au seizième siècle une partie du bassin occidental. C'est celui qu'a pris également un nouvel État, de fondation récente, dont les limites sont déjà tracées, ici d'après la direction présumée des faîtes de partage ou suivant le cours du fleuve ou de ses affluents, ailleurs suivant les méridiens et les degrés de latitude; mais l'immense territoire ainsi délimité sur la carte de l'Afrique reste encore à découvrir dans une grande partie de son étendue; même le cours du fleuve qui a donné son nom au nouvel État n'est connu que depuis un bien petit nombre d'années.

Durant les trois siècles qui suivirent leurs premières découvertes sur le littoral africain les Portugais n'apprirent à connaître avec quelque détail que la région voisine des côtes. Cependant de nombreuses expéditions furent envoyées dans l'intérieur du continent, à la fois pour y trouver de l'or et en assujettir les habitants au roi de Portugal, et pour découvrir enfin ce fameux « Prêtre Jean » que l'on avait vainement cherché dans le fond de l'Asie. Grâce à ces voyages et aux informations des indigènes, on apprit que le fleuve Zaïre naît dans les profondeurs de l'Afrique et que dans la région des sources se trouvent de grands lacs[1]; toutefois aucune carte n'aurait pu à cette époque donner le tracé détaillé du cours fluvial reconnu par les explorateurs, et les dessins reproduits sur les globes essayent de concilier les renseignements précis dus aux voyageurs portugais avec les légendes africaines et les traditions classiques de Ptolémée. Ainsi João de Barros affirme comme un fait incontesté que le Zaïre sort du lac, le plus vaste de toute l'Afrique, qui est en même temps « la tête mystérieuse du Nil ». Duarte Lopez donne également la même origine aux deux grands fleuves. Jusque dans les cartes du dix-huitième siècle se maintinrent ces fausses conceptions géographiques, bien que Mercator, dès 1541, eût régulièrement limité les bassins fluviaux par des faîtes de partage[2].

L'ère des explorations scientifiques dans le bassin du haut Congo commence à la fin du siècle dernier, avec l'expédition de José de Lacerda e Almeida. En 1798, ce voyageur partit du Moçambique et pénétra jusque dans la région des grands lacs; mais lors de son retour il fut massacré et, sauf la connaissance sommaire de son voyage, tout fut perdu, notes, dessins, observations astronomiques. En 1806 une expédition plus heureuse se fit à travers le continent, des bords de l'Atlantique à ceux de la mer des Indes; des *pombeiros* ou « chefs de caravanes » accomplirent cet exploit, mais on ne connaît pas même leur itinéraire précis : on sait seulement qu'au delà du Kouango, l'un de principaux affluents occidentaux du grand fleuve, ils parcoururent le bassin du Congo sur le versant méridional et rejoignirent le chemin de Lacerda dans la région des lacs pour descendre sur le Zambèze. En 1843, le Portugais Graça, venant de la côte occidentale, pénétra par la haute vallée du Kassaï dans le pays du Mouata-Yamvo; mais ce voyage d'importance capitale fut presque oublié[3]. La première exploration vraiment décisive dans une contrée appartenant au Congo par la direction de ses eaux est celle que firent Burton et Speke en 1857

[1] Luciano Cordeiro, *L'Hydrographie au treizième siècle.*
[2] *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, märz 1887.
[3] Desborough Cooley, *Petermann's Mittheilungen*, 1856, n° 2.

et 1858 dans les régions côtières du lac Tanganyika, mais ils ne franchirent point cette mer intérieure et ne purent savoir si elle appartenait à un bassin fluvial. Même lorsque Livingstone, dans ses mémorables voyages de 1869 à 1872, eut visité, par delà le Tanganyika, d'autres lacs et tout un réseau de rivières se dirigeant vers le nord, il ignorait à quel versant appartiennent ces eaux dont il suivait le cours. Il s'imagina même

N° 29. — AFRIQUE, D'APRÈS HOMANN, EN 1711.



1 : 90 000 000

0 5000 kil.

qu'elles descendaient au Nil, donnant tout au fleuve d'Égypte comme le faisaient les auteurs anciens, et d'après lui nombre de géographes décrivirent les grands lacs de l'Afrique intérieure, du Bangouéolo au M'woutan-N'zigé, comme les affluents de la Méditerranée.

Cependant ce que l'on savait déjà du relief continental, de l'époque des crues dans les différents fleuves et de l'importance relative de leur débit devait amener les hommes de science à reconnaître que les rivières découvertes par Livingstone sont réellement les tributaires du Congo supérieur.

Le Loua-Laba[1], — c'est le nom du Congo supérieur, — coule dans une région moins élevée que le plateau dont les cavités enferment le Nyanza et autres lacs du haut Nil ; ses crues, causées par les pluies de la zone tropicale du sud, atteignent leur niveau supérieur en janvier, tandis que les montées du haut Nil ont lieu précisément dans la saison opposée, en août et en septembre; enfin le débit du Loua-Laba, calculé pendant la période des maigres par Livingstone, est plus de trois fois supérieur à la masse d'eau que roule le Nilen aval du confluent du Bahr el-Djebel et du Bahr el-Ghâzal. Ainsi, même en l'absence de témoignages directs fournis par les explorateurs, il était impossible de soutenir que le Loua-Laba va rejoindre le Nil. Des considérations du même ordre ne permettaient pas de le rattacher au Chari, et l'Ogôoué, que l'on avait également cité, quoique timidement, comme un déversoir possible du réseau fluvial découvert par les voyageurs anglais, est trop peu important en amont de ses rapides pour qu'on ait pu longtemps le considérer comme le bas Loua-Laba. Il ne restait donc plus que deux hypothèses : ou bien le courant fluvial vu par Livingstone allait se perdre dans quelque vaste mer intérieure sans issue, — dont aucun voyageur, aucun chef indigène de caravane n'avait connaissance, — ou bien il rejoignait le bas Zaïre. L'abondance de la masse liquide, l'inclinaison du sol, la correspondance dans la période des crues justifiaient l'assertion des géographes identifiant d'avance Loua-Laba et Congo. Sans quitter ses livres et ses cartes un savant pouvait résoudre ce problème de géographie comparée qui laissait incertain un voyageur tel que Livingstone[2].

Enfin Stanley, qui, cinq années auparavant, avait eu la joie de retrouver, au bord du lac Tanganyika, Livingstone que l'on croyait perdu, s'embarqua en 1876 sur le Loua-Laba, suivi de toute une flottille de Zanzibarites et d'Arabes. Neuf mois après il arrivait à la bouche du Congo. Le grand problème géographique était résolu, mais au prix de quels efforts et de quels dangers! Le voyage, à partir de Zanzibar, avait duré 999 jours, et une distance de 11 665 kilomètres avait été parcourue par la caravane dans les diverses explorations des grands lacs et du fleuve; il avait fallu descendre les rapides, tourner les chutes, faire sauter les roches, transporter les pirogues à travers les forêts et les ravins, subir la faim et la fièvre, et livrer, trop hâtivement en quelques circonstances, trente-deux batailles successives contre les indigènes. Seul des quatre blancs de l'expédition, Stanley

[1] *Lou, Loua, Lo, Rou,* mots bantou qui ont le sens de « rivière » ou « fleuve ».
[2] Behm, *Petermann's Mittheilungen,* 1872, Heft XII.

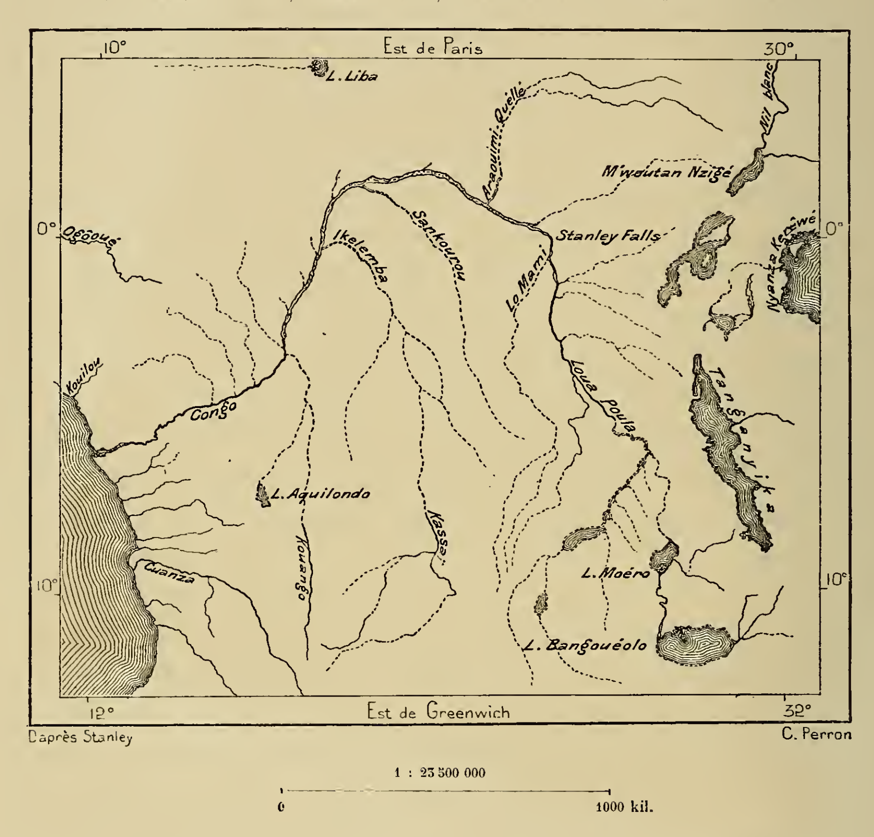
put échapper à la mort et des 356 compagnons nègres qu'il avait au départ 115 seulement arrivèrent avec lui de l'autre côté du continent. Après ce prodigieux exploit, qui témoigne chez son auteur d'une audace et d'une énergie merveilleuses, d'une persévérance indomptable, d'un ascendant moral extraordinaire et d'un génie militaire de premier ordre, il ne restait plus qu'à contrôler dans ses détails l'œuvre accomplie, à corriger le tracé sommaire donné au cours du fleuve par le premier explorateur et à rattacher à cet itinéraire fondamental tous les itinéraires nouveaux parcourus dans la région du Congo et de ses affluents. C'est à ce travail que s'occupe maintenant toute une légion de voyageurs et l'on reste confondu des résultats considérables obtenus dans le court espace de dix années, depuis que s'est faite l'héroïque traversée du « continent noir ».

D'abord le versant oriental du lac Tanganyika a été visité par un très grand nombre de voyageurs blancs, marchands et missionnaires, savants et industriels; même des dames s'y font porter en palanquin[1]. Des maisons de construction européenne s'élèvent sur les bords du lac et une embarcation à vapeur en parcourt les eaux. Au sud-ouest du Tanganyika les conquêtes géographiques ont eu moins d'importance, mais les routes suivies par Livingstone ont été croisées et complétées par celles de Giraud, de Böhm et Reichardt; à l'ouest Cameron, qui découvrit en 1874 l'effluent du Tanganyika descendant vers le haut Congo, explora aussi d'autres rivières supérieures et franchit la ligne de faîte entre Congo et Zambèze pour gagner les rivages de l'Atlantique à Benguella. D'autres voyageurs, Wissmann, Gleerup, Oscar Lenz, ont parcouru le bassin du Congo en se rendant d'une mer à l'autre mer, et sur le versant occidental on a remonté presque tous les affluents du Congo jusqu'à la limite de navigation. Mechow, Büttner, Tappenbeck, Massari, ont exploré le bassin du Kouango; Wissmann, de François, Grenfell ont étudié le cours du Kassaï, qui offre, avec son affluent le Sankourou et son sous-affluent le Lo-Mami, la route la plus directe de la région du bas Congo vers celle des sources; Pierre de Brazza a ouvert la navigation de l'Alima et, grâce à lui, cette rivière est devenue une route de commerce fréquentée; Jacques de Brazza, Dolisie, Ponel, van Gèle, Grenfell ont exploré de divers côtés les bassins de la Nkhéni, de la Li-Koualla, de la Bounga, de l'Ou-Banghi; le même Grenfell, dont on retrouve les itinéraires dans toutes les autres parties du bassin, a remonté la Tchouapa, l'Ikelemba, le Lou-Longo, le Moungala, l'Itim-

[1] Mrs Annie B. Hore, *To Lake Tanganyika in a bath-chair.*

biri. La partie du bassin congolais qui est restée la moins connue est celle du nord-est, précisément la région qui offre le plus d'intérêt géographique et qui aura probablement un jour le plus d'importance dans l'histoire, car c'est là que se trouve la zone de partage entre les bassins du Nil et du Congo. Mais quoique le réseau des itinéraires ne se soit pas encore noué dans cette contrée de l'Afrique, l'exploration de l'Ouellé faite par Junker jusqu'à moins de 200 kilomètres en droite ligne de la vallée

N° 30. — BASSIN DU CONGO, D'APRÈS STANLEY, AU RETOUR DE LA TRAVERSÉE DU CONTINENT.



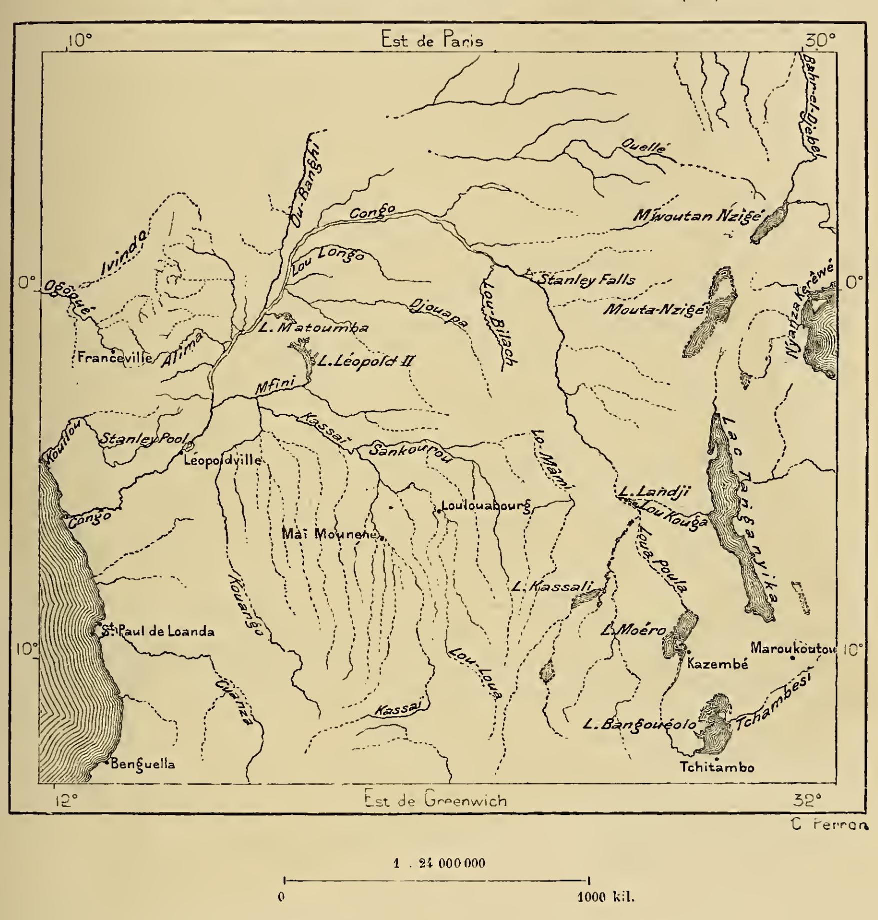
1 : 23 500 000

0 — 1000 kil.

du Congo permet d'affirmer en toute certitude que cette rivière appartient au même bassin et qu'elle ouvrira tôt ou tard la route vers le Bahr el-Abiad. Grâce aux voyages de Junker, on peut dès maintenant hasarder avec quelques chances d'approximation une évaluation de la superficie du bassin fluvial. D'après M. Léon Metchnikov elle serait de 4 075 000 kilomètres carrés, ce qui donnerait à l'aire drainée par le Congo le deuxième rang parmi celles des grands fleuves de la Terre. Quant à la population de cet immense territoire, huit fois grand comme la France, on ne saurait évidemment indiquer un chiffre raisonné, puisque

les éléments du calcul manquent encore; mais les voyageurs ont traversé maintes régions très populeuses et leurs descriptions comparées permettent de dire que pour l'ensemble de la population dans le bassin le nombre de vingt millions d'habitants est inférieur à la réalité. Stanley s'arrête au chiffre de 29 millions d'hommes comme à l'évaluation la plus probable.

N° 31. — BASSIN DU CONGO D'APRÈS LES CONNAISSANCES ACTUELLES (1887).



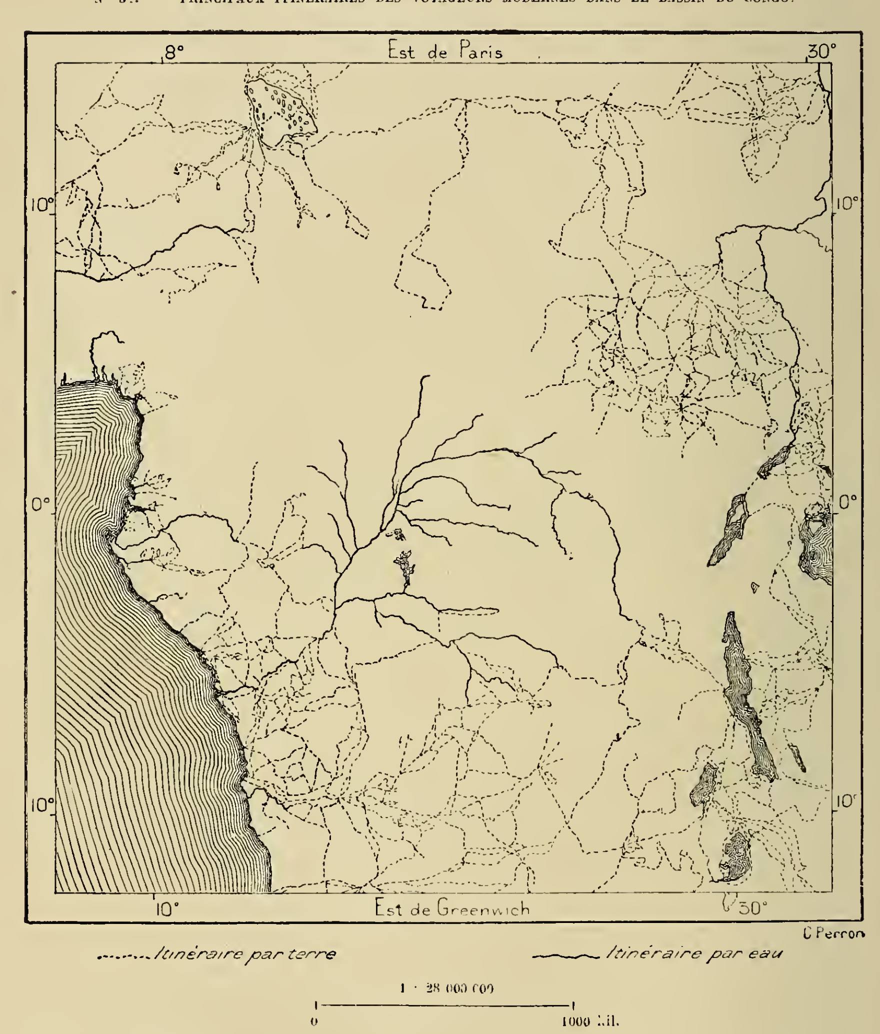
1 : 24 000 000

0 — 1000 kil.

Les sources du Congo les plus éloignées de l'embouchure et qui par conséquent doivent être considérées comme formant la maîtresse branche du fleuve, naissent sur le versant méridional des montagnes Tchingambo, à moitié distance du lac Tanganyika et du lac Nyassa; en droite ligne il n'y a que 700 kilomètres entre les sources du Congo et Kiloa, la ville la plus rapprochée sur le rivage de la mer des Indes. Thomson et Stewart en 1879, Lenz en 1886, ont parcouru cette région des origines du haut Congo. Nés à une altitude d'environ 1800 mètres, les ruisseaux coulent d'abord à

travers un plateau faiblement accidenté, qui n'offre guère d'obstacle à la construction d'une route carrossable, et forment une petite rivière, le Tchasi, qui plus bas prend le nom de Tchambézi : c'est probablement la même appellation que celle du grand fleuve Zambèze, qui coule à 400 kilomètres plus au sud. D'ailleurs la direction du Tchambézi est du nord-est

N° 3[illegible]. — PRINCIPAUX ITINÉRAIRES DES VOYAGEURS MODERNES DANS LE BASSIN DU CONGO.



au sud-ouest, comme s'il allait en effet se jeter dans ce puissant tributaire de l'océan Indien et ses sources ne sont séparées de rivières affluentes du Zambèze que par un faible renflement du sol. Mais au sud le relief du faîte de partage devient graduellement plus élevé et constitue même une chaîne montagneuse, le Mouchinga, au sud de la vallée par laquelle le Tchambézi, uni à d'autres rivières et aux émissaires de vastes marécages,

entre dans le lac Bemba ou Bangouéolo, la plus méridionale des grandes nappes d'eau appartenant au système hydrographique du Congo[1].

Le Bangouéolo, que Livingstone découvrit en 1868 et qu'il revit cinq années après, mais pour mourir près de ses rivages, est une nappe d'eau très irrégulière, divisée en bassins nombreux par des îles et des péninsules. Son altitude, évaluée à 1124 mètres par Livingstone, serait de 1500 mètres d'après Giraud; quant à l'étendue du bassin lacustre, il est difficile de

N° 33. — LAC BANGOUEOLO, D'APRÈS LIVINGSTONE.



s'en rendre compte, à cause des forêts de roseaux qui occupent une grande partie de la dépression. La nappe d'eau libre ou la « mer », à l'extrémité septentrionale du lac, se déploie à perte de vue en un immense ovale, long d'une centaine de kilomètres dans le sens du nord-est au sud-ouest; vers le centre du lac s'élève la plus haute terre de tout l'archipel, l'île de Kissi, dominant d'une vingtaine de mètres les eaux vertes, à fond de vase. Nulle part le Bangouéolo n'a plus de 5 ou 6 mètres de profondeur; à l'est et dans la partie méridionale du bassin, ce n'est qu'une roselière ou qu'une

[1] Stewart, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1880, VII.

prairie inondée. Même le Tchambézi, dans tout son cours inférieur, se perd au milieu des marécages : on peut rester des journées entières à le franchir, cheminant dans la vase au milieu de roseaux qui donnent à la plaine l'aspect d'une immense prairie. Cependant les arbres sont assez nom-

N° 34. — LAC BANGOUÉOLO, D'APRÈS GIRAUD.

D'après Giraud C. Perron

1 : 1 600 000

0 50 kil.

breux pour se grouper çà et là en petits bois, mais tous croissent sur des fourmilières dont le pied baigne dans l'eau. Les sentiers sont indiqués par des fossés qui se prolongent à perte de vue, entre les joncs penchés. Des berges légèrement émergées bordent les bras du fleuve proprement dit, dont le courant serpente avec lenteur dans le marais. Sur la plus grande



LE VOYAGEUR V. GIRAUD DANS LES ROSELIÈRES DU BANGOUÉOLO

Dessin de Riou, Gravure extraite du *Tour du Monde.*

moitié de son pourtour, à l'est, au sud, à l'ouest, le lac Bangouéolo n'est séparé des marécages riverains que par un mur de roseaux ayant deux fois la hauteur d'un homme : on fraye à la hache une route aux pirogues à travers la roselière qui cache la vue du lac. Puis, quand on se trouve enfin sur les eaux libres, il faut suivre pendant des journées entières cette rive monotone formée de joncs à tête panachée, enracinés par 4 mètres d'eau et se dressant à 5 mètres au-dessus.

Vers l'extrémité sud-orientale du lac, les deux murs de roseaux se rapprochent et graduellement la nappe d'eau lacustre se change en fleuve : c'est le Loua-Poula, affluent du Bangouéolo. Profond de 6 mètres, large de 70 mètres, le courant serpente en d'incessants détours; son cours développé dans l'immense marécage qui termine au sud le lac Bangouéolo n'est peut-être pas inférieur à 200 kilomètres. En quelques parties le fleuve, obstrué par les plantes, se répand en larges flaques herbeuses, sur lesquelles les pirogues glissent avec peine. Dans toute la région basse ne se trouve qu'une seule île ou plutôt un banc émergé, reconnaissable à des lieues de distance par un arbre, l'arbre unique de la contrée, étalant son branchage au-dessus d'un groupe de cabanes. Plus loin, en suivant le courant fluvial, on voit, à droite et à gauche, des collines boisées se profiler au delà des roseaux; ceux-ci disparaissent enfin, et l'on entre dans une vallée qui se prolonge d'abord dans la direction du sud et du sud-ouest, puis, à un brusque détour, se recourbe vers le nord-ouest. Le fleuve fuit rapide entre ses berges, puis se précipite sur un plan incliné au milieu des rochers et tombe en nappe à la cataracte de Mambirima ou Mombottouta.

Au delà de ce dangereux passage nul voyageur européen n'a suivi le cours du Loua-Poula, mais on sait qu'il se recourbe vers le nord pour se jeter dans le lac Moéro ou Merou. Les cascades doivent être fort nombreuses dans ce parcours d'environ 500 kilomètres, car la différence du niveau est, d'après Giraud, de 450 mètres entre le lac Bangouéolo et le Moéro. Livingstone donnait à ce dernier une altitude de 1040 mètres, tandis que Giraud a trouvé 850 mètres seulement. Ce lac, un peu moins grand que le Bangouéolo, présente une plus vaste étendue d'eau libre : il se prolonge sur un espace d'environ 150 kilomètres du sud-ouest au nord-est, séparé de l'extrémité méridionale du lac Tanganyika par un isthme dont la largeur est aussi de 150 kilomètres. Vers le sud, où le Loua-Poula se déverse dans le Moéro, les plages se continuent par des marécages qui s'étendent à perte de vue dans les plaines, mais partout ailleurs l'eau est claire et profonde. Livingstone, visitant à deux reprises les bords du lac, constata que l'écart entre les hautes et les basses eaux est

d'au moins 6 mètres. Les inondations accroissent la superficie du lac de centaines, probablement de milliers de kilomètres carrés, et des poissons du genre des silures, notamment le *clarias capensis*, se répandent alors dans les terres riveraines, dévorant avec le fretin les insectes, les reptiles et autres animaux noyés par la crue : lors du retrait des eaux, des nasses et des barrages arrêtent ces siluroïdes et les indigènes les capturent par milliers. Les indigènes nommèrent à Livingstone trente-neuf espèces de poissons qui vivent dans le lac et en remontent le grand affluent oriental, le Kalongozi. Quelques îles sont éparses dans la partie moyenne du lac, tandis qu'au nord le bassin, dominé des deux côtés par des collines, même par des montagnes, à l'ouest le Roua, à l'est le Koma, prend l'aspect d'un lac alpin, entre de hautes berges et des pentes boisées : c'est la plus pittoresque de toutes les mers intérieures de l'Afrique[1].

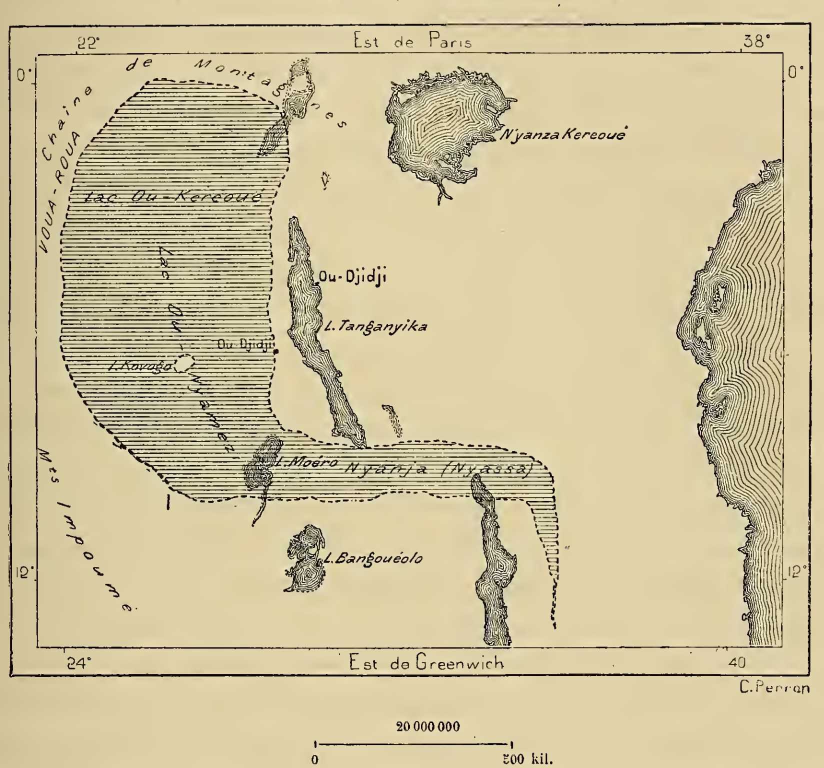
En se rapprochant, les deux chaînes rétrécissent le lac, le prolongent en pointe, et les eaux, animées d'un mouvement de plus en plus rapide, s'échappent pour former le Lou-Voua, appelé aussi Loua-Laba, nom qui diffère peu de celui du Loua-Poula, dénomination du haut fleuve entre le Bangouéolo et le Moéro; Livingstone l'avait appelé Webb's river. Le courant d'eau transparente, quoique noirâtre, descend vers le nord-ouest entre les montagnes couvertes de forêts, passe de rapide en rapide dans les cluses de rochers et se déverse dans un troisième grand lac, le Landji, que les récits des indigènes font considérer plutôt comme une inondation permanente : des îlots nombreux émergent du milieu de l'eau. Mais c'est dans ce réservoir que se forme le véritable Congo, car c'est là que se déverse, venant de l'est, le Lou-Kouga, l'effluent du Tanganyika, tandis qu'à une petite distance en amont, ou peut-être dans le lac même, vient se terminer le cours du Loua-Laba occidental ou Kamolondo. Ce bassin occidental, limité au sud par les montagnes qui constituent le faîte de séparation entre Congo et Zambèze, offre une ramure considérable de rivières ou *lou*, Lou-Bouri, Lou-Foula, Lou-Laba, Lou-Fira, qui toutes roulent une forte quantité d'eau; cette dernière a de très belles cascades, entre autres celle de Djouo, dont la nappe blanche d'écume, contrastant avec les assises horizontales de grès rouge, plongent d'une hauteur de 25 mètres[2]. La coulière centrale, celle dans laquelle serpente le Loua-Laba, est parsemée de lacs : le plus grand, le Lo-Hemba, isolé dans la haute vallée, tandis que dans la partie inférieure du cours fluvial ils se suivent comme les perles d'un collier. D'après Reichard, qui traversa le Loua-Laba occidental à plus de

[1] Victor Giraud, *Tour du Monde*, 1886; — Capello e Ivens, *De Angola a Contra-Costa*.
[2] Reichard, *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, Febr. 1886.

200 kilomètres en amont de sa jonction avec le Loua-Laba oriental, c'est le premier qui roule la plus grande quantité d'eau : on devrait le considérer, non pour la longueur du cours, mais pour la masse liquide, comme la branche maîtresse du Congo[1]. Quant à l'émissaire du Tanganyika, il n'apporte au confluent qu'une bien faible part, et lorsque les voyageurs le virent pour la première fois, il était à sec, l'eau du bassin supérieur s'évaporant alors en entier dans le vaste réservoir du lac.

Le Tanganyika était depuis longtemps connu des Portugais et des Arabes :

N° 35. — LAC D'OU-NYAMEZI, D'APRÈS ERHARDT ET REBMANN.



de nombreux documents des derniers siècles le mentionnent sous divers noms, mais en le confondant ordinairement avec d'autres lacs, surtout avec le Nyassa ; on fit même des trois bassins, Nyassa, Tanganyika, Nyanza, une seule méditerranée, se développant du nord au sud sur plus de treize degrés de latitude : c'était le lac d'Ou-Nyamezi, tel qu'il est figuré encore dans la deuxième moitié de ce siècle sur la carte d'Erhardt et Rebmann[2]. Le voyage de Burton et Speke, en 1858, puis les explorations de Living-

[1] *Mittheilungen der deutschen Afrikanischen Gesellschaft*, Band IV, mai 1885.

[2] *Petermann's Mittheilungen*, 1856, Tafel I.

stone et Stanley ont décomposé cette mer intérieure en ses trois éléments. De tous les bassins lacustres de l'Afrique centrale, le Tanganyika est maintenant le mieux connu et, en comparant la carte du lac dressée par Livingstone et celle que des mesures exactes ont permis aux explorateurs récents de dessiner avec précision, l'on constate que les premiers voyageurs l'avaient déjà étudié avec soin. Moindre que le Nyanza, il dépasse les autres en étendue. De la baie de Pambété, sa crique méridionale, à la bouche du Rou-Sizi, dans sa baie septentrionale, la distance est de 650 kilomètres, plus que la longueur de la Manche, de Calais aux Sorlingues. Mais la vaste nappe d'eau est relativement étroite : sa plus grande largeur est de 90 kilomètres, et en moyenne elle n'a qu'une cinquantaine de kilomètres entre les bords. Sa forme est régulière, les saillies d'une rive correspondant en maints endroits aux rentrants de l'autre rive, et l'orientation de l'ensemble se maintenant d'une extrémité à l'autre dans la direction du sud-sud-est au nord-nord-ouest. Seulement, vers le nord, la côte occidentale, qui est aussi la plus montueuse, projette dans les eaux une longue péninsule, l'Ou-Bouari, que Burton crut d'abord être une île, séparée du continent par un détroit de 12 kilomètres. A peine quelques îlots rocheux frangent le rivage dans le voisinage des monts. Le Tanganyika, l'un des réservoirs supérieurs du Congo, ressemble d'une manière étonnante au Nyassa, lac tributaire du Zambèze. Les deux bassins ont même forme, même orientation, même aspect et doivent certainement leur origine aux mêmes actions géologiques. On dirait que le Nyassa, le Tanganyika, le lac intermédiaire de Rikoua, et plus au nord les lacs de Mouta-N'zigé et de M'woutan-N'zigé, emplissent les fonds de déchirures ouvertes dans un sol lézardé : c'est ainsi que se produiraient des fissures dans une matière visqueuse soumise au retrait. Quoi qu'il en soit, le Tanganyika diffère complètement, par son mode de formation, du lac Bangouéolo, inondation permanente causée par le reflux des eaux en amont d'un obstacle; c'est bien un bassin naturel dans la structure géologique du continent : presque partout ses eaux sont profondes dans le voisinage immédiat du rivage. A 1850 mètres au large du cap Kabogo, Stanley ne put toucher le fond avec une ligne de 565 mètres; à peu près dans les mêmes parages, Livingstone déroula, sans atteindre le lit, une corde de 550 mètres[1]; M. Giraud mesura 647 mètres au large de Karema. En 1862, d'après le rapport des Arabes d'Ou-Djidji, le lac se mit à bouillonner et à lancer des vapeurs, et le lendemain la rive était parsemée de débris qui ressemblaient à du bitume. M. Hore en recueillit

[1] Stanley, *Through the dark Continent.*

plusieurs fragments[1]. Près des rives méridionales jaillissent des sources chaudes.

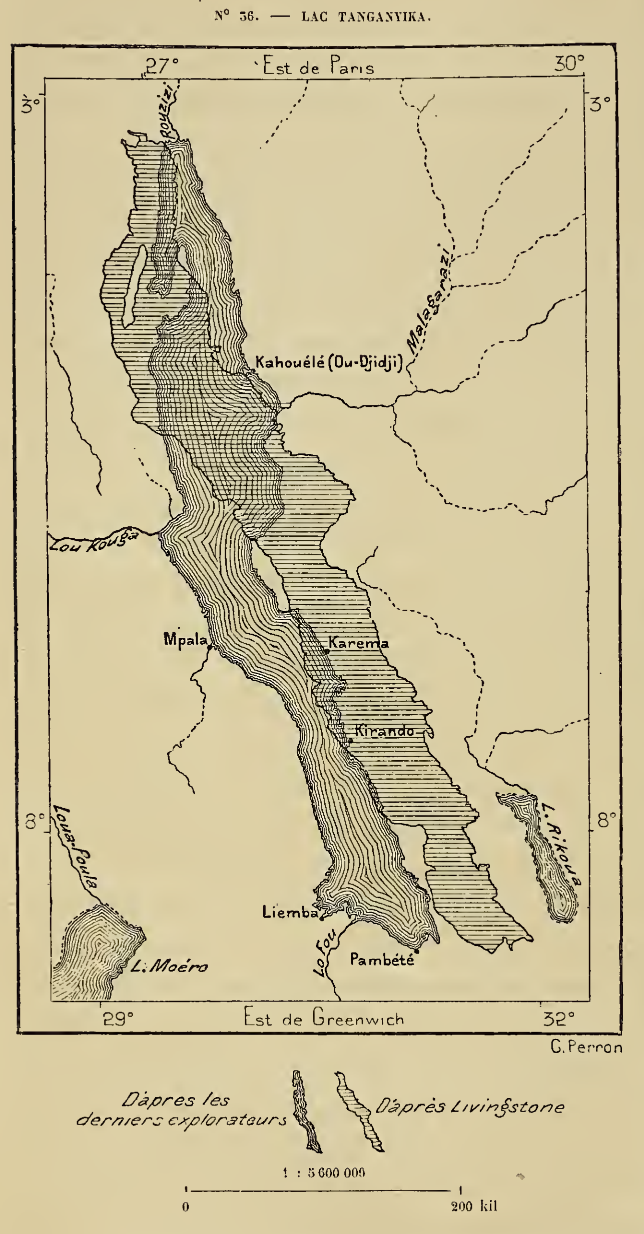
Le nom du lac, qui a le sens de « Réunion des Eaux »[2], probablement dans le sens de « grand amas liquide », serait également mérité s'il exprimait l'idée d'une rencontre de nombreux affluents. Le Tanganyika reçoit beaucoup de rivières, mais la plupart d'assez faible longueur. La plus considérable, et celle dont la ramure se forme dans la région la plus distante, est le Malagarazi, qui, pendant la saison des crues n'a pas moins de 1500 mètres de large à son embouchure et salit au loin les eaux vertes du lac de son flot grisâtre; dans la saison des sécheresses ce n'est qu'un faible cours d'eau; cependant on ne peut nulle part le passer à gué. L'affluent le plus éloigné du Malagarazi naît dans un petit lac à une distance de 560 kilomètres de la mer orientale : c'est la source du Congo qui se trouve la plus rapprochée de l'océan des Indes. Une autre rivière, beaucoup moins abondante que le Malagarazi, est cependant une de celles que les voyageurs ont explorée avec le plus de soin : c'est le Rou-Sizi, qui se déverse à l'extrémité septentrionale du Tanganyika. Sa vallée se maintient exactement dans l'axe du grand bassin lacustre et l'on s'était imaginé d'abord que les eaux surabondantes du lac s'échappaient par cette brèche des montagnes pour aller rejoindre le haut Nil. Burton, puis Stanley constatèrent qu'il n'en est pas ainsi et que le Rou-Sizi est bien un affluent comme le Malagarazi.

Traversant des régions encore mal cultivées, dont les habitants ne se sont jamais occupés d'aménager leurs rivières, les cours d'eau tributaires du Tanganyika lui apportent en quantité des îlots de branchilles et d'herbes flottantes. En maints endroits les rivières sont couvertes de bord à bord par des couches de plantes qui s'accroissent sans cesse : à la fin ces masses deviennent assez épaisses pour que les voyageurs puissent s'y hasarder; l'entre-croisement des racines donne à l'ensemble une consistance égale à celle du sol; des arbustes y prennent racine, des arbres même s'y développent et des caravanes les franchissent. Quelques-unes de ces îles finissent par se fixer et la rivière se détourne pour se frayer un autre lit; mais il arrive le plus souvent que les couches inférieures de l'embâcle se décomposent, que des inondations les déchirent et les emportent en îlots vers le lac : on raconte que lors du passage d'un convoi sur un de ces ponts d'herbes, déjà en mouvement, bêtes et gens furent engloutis[3]. Les

[1] *Proceedings of the R. Geographical Society*, Jan. 1882.
[2] Richard Burton, *The Lake Regions of Central Africa.*
[3] Verney Lovett Cameron, *Through Africa.*

crues entraînent fréquemment de ces îles flottantes en plein lac. Cameron en a vu que recouvraïent des mousses et qui portaient même de petits arbres : entraînées par le courant, ces nappes vertes, de plusieurs centaines de mètres en largeur, passent comme d'étranges radeaux, désagrégés peu à peu par le clapotis des flots.

N° 36. — LAC TANGANYIKA.



Les tempêtes sont rares sur le lac Tanganyika ; cependant il arrive parfois que les vents d'est, interrompant brusquement le mouvement régulier des alizés ou le balancement normal des brises de terre et de lac, descendent avec violence des hauteurs orientales et bouleversent les eaux. Pendant la saison des sécheresses la houle est généralement plus forte ; durant les pluies, le flot est moins haut, mais la soudaineté des tempêtes est plus à craindre. Souvent des crues et des baisses se succèdent dans le niveau du lac : ce sont évidemment des seiches comme celles des lacs de la Suisse[1]; mais les Arabes en parlent comme d'un mouvement régulier de flux et de reflux. Les bateliers du lac en redoutent fort les colères, et quand

[1] Richard Burton, ouvrage cité.

VUE PRÈS PRISE DE MPALA, SUR LA RIVE OCCIDENTALE DU TANGANYIKA

Dessin de Riou, d'après une photographie de M. V. Giraud.

ils contournent les promontoires, surtout pendant la période des violents alizés du sud-est, ils ne manquent jamais de faire des libations et d'offrir des présents aux « nobles diables » qui les habitent. « Malheur, disaient les Arabes aux missionnaires Erhardt et Rebmann, malheur à ceux qui n'invoquent pas au passage le démon de la montagne de Kabogo! Ceux qui ne lui apportent pas une brebis noire et un poulet blanc ne reviennent jamais; un vent furieux descendant de la montagne les engloutit[1]. » Le cap Kabogo, qui se dresse au-dessus de la rive orientale, et tant d'autres promontoires qui dominent la zone verdoyante du rivage, falaises de grès rouge, parois de calcaire blanc, tours ou dômes de granit, varient l'aspect du lac, à la fois grandiose et charmant. Les eaux transparentes sont riches en poissons d'espèces diverses, notamment en *singa*, « grande ressource pour les riverains, qui sont très friands de sa chair huileuse[2] ». La faune conchyliologique du bassin est des plus remarquables; plus de la moitié des espèces ne se retrouvent pas ailleurs; quelques-unes ont des formes essentiellement marines et leurs rapports de parenté les associent à des espèces fossiles de la craie supérieure en Europe et dans l'Amérique du Nord[3].

L'eau du Tanganyika est parfaitement douce, et ce fait même permettait de prévoir que le bassin lacustre a son effluent. Cependant on en douta quand Burton eut constaté que le Rou-Sizi n'emporte pas vers le Nil l'excédent des eaux, car dans presque tous les lacs le flot de sortie s'échappe par l'une des extrémités du bassin, dans le sens de l'axe général de la vallée. Après avoir reconnu qu'il n'y a point d'émissaire à l'endroit qui semblait naturellement indiqué, on pensa d'abord que l'évaporation de la surface lacustre compensait exactement l'apport des rivières; mais on constata bientôt que le niveau du lac s'élevait graduellement, noyant d'anciennes plages, inondant les forêts, recouvrant les rochers à plus de 5 mètres de l'ancien niveau. Ce phénomène semblait prouver que le bassin était sans issue : telle était l'hypothèse de Cameron, lorsqu'il pénétra dans le fleuve Loukouga, l'émissaire du lac. A l'entrée, ce canal avait alors près de 2 kilomètres de large, mais il était fermé en grande partie par un banc de sable. Peu à peu les rives se rapprochaient, et à 8 kilomètres de l'entrée les herbes flottantes formaient barrage et les bois qu'entraînait le courant disparaissaient sous l'obstacle. Plus loin, l'eau du fleuve coulait à l'air libre, puis d'autres barrages la forçaient encore à prendre un cours sou-

[1] *Petermann's Mittheilungen*, 1856, I.
[2] V. Giraud, *Tour du Monde*, 18 juin 1887.
[3] Leopold Tausch, *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften*, 1884.

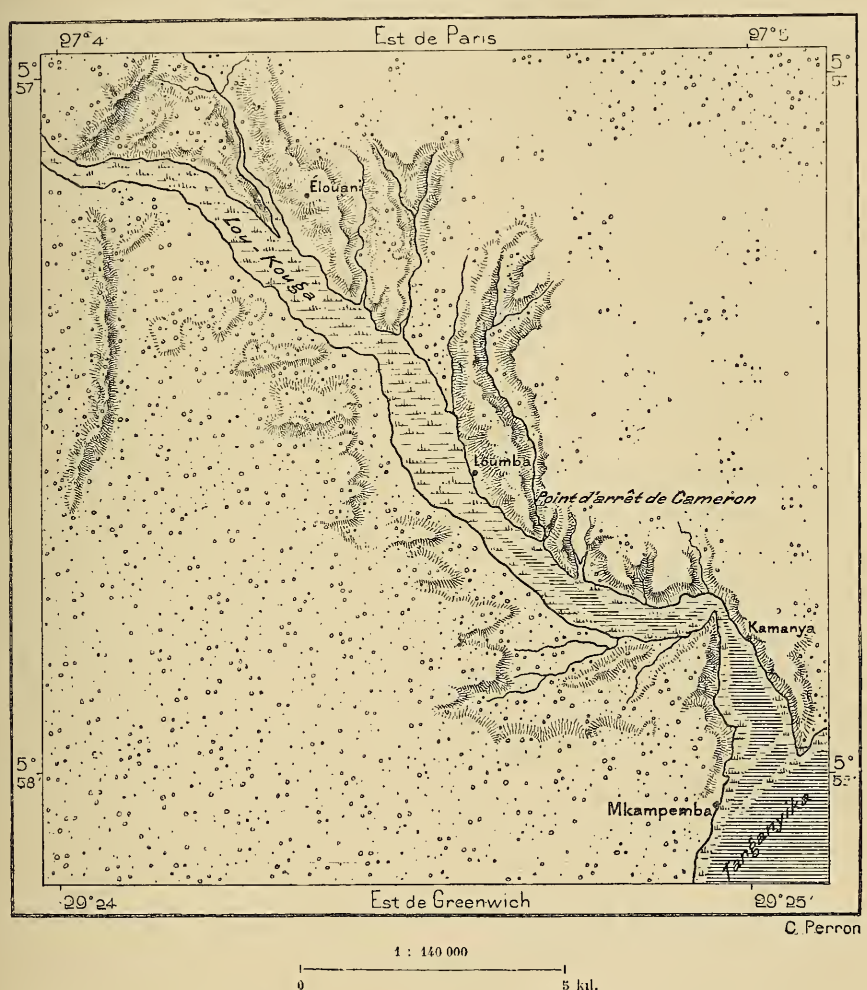
terrain. Trois années après, Stanley visita aussi l'entrée du Lou-Kouga, qui lui parut n'avoir plus de courant de sortie : même le mouvement se faisait en sens inverse, et par conséquent l'eau du lac n'aurait pas atteint dans cette saison le seuil d'écoulement. Depuis, Hore et Thomson ont revu l'effluent, s'élançant d'un mouvement rapide hors du lac et décrivant de vastes remous le long des rives. L'embarras de joncs n'existe plus, et à l'endroit où il se trouvait jadis le fleuve descend en rapides, sur lesquels nulle barque ne pourrait s'aventurer[1]. Hore, dans la saison des hautes eaux, n'a pu s'avancer à plus de 9 kilomètres[2]. Grâce au nouvel émissaire, le lac s'est abaissé de 3^{m},16 jusqu'en janvier 1882 et de 4^{m},50 jusqu'en 1886[3]. Les indigènes eurent grand'peur en voyant se retirer les eaux du lac; ils craignaient fort que les magiciens étrangers ne vidassent entièrement le bassin en jetant des médecines dans le Lou-Kouga[4]. « Les voilà, disait un chef à M. Giraud en parlant des Européens, les voilà qui traversent le lac, et l'eau s'en va avec eux! » L'ignorance des naturels au sujet d'un ancien écoulement du lac semble prouver que le bassin était fermé depuis longtemps lorsque les eaux trouvèrent une nouvelle issue. Les pluies auraient donc augmenté récemment dans cette partie de l'Afrique : si elles diminuent en d'autres parties du continent, comme on l'affirme, elles se sont accrues dans le bassin lacustre.

Les évaluations varient singulièrement au sujet de l'altitude du Tanganyika[5]; mais on peut admettre, avec les plus récents explorateurs, qu'elle dépasse 800 mètres; la pente du Lou-Kouga ou Lou-Imbi, dans son cours d'environ 250 kilomètres, entre les lacs Tanganyika et Landji, serait d'à peu près 1 mètre par kilomètre. Jusqu'à maintenant un seul voyageur, Thomson, a suivi la vallée de cette rivière, en 1879; mais, arrivé à peu près au tiers de la distance, il dut obliquer vers le sud-ouest, ses porteurs refusant de l'accompagner dans la direction du Congo. Dans toute la partie supérieure de son cours le Lou-Kouga est fort rapide, néanmoins sans former de hautes cascades; peu de vallées sont aussi charmantes que celle où descendent ses eaux écumeuses : de part et d'autre les collines boisées s'élèvent de 200 à 600 mètres au-dessus des prairies parsemées d'arbres où paissent les antilopes et les buffles.

[1] J. Thomson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1880.
[2] Edw. Coode Hore, même recueil, Jan. 1862.
[3] *Proceedings of the R. Geographical Society*, April 1887.
[4] *Missions catholiques; — Exploration*, 1880.
[5] D'après Burton, 563 mètres; d'après Livingstone, 800 mètres; d'après Stanley, 1128, puis 840 mètres; d'après Cameron, 826 mètres; d'après Wissmann, 814 mètres; d'après Thomson, 795 et 798 mètres.

En aval du lac Landji, le Loua-Laba ou plutôt Congo coule sur une centaine de kilomètres dans une région que le voyageur blanc n'a pas encore explorée; mais à partir du confluent du Lou-Ama, qui lui apporte les eaux des montagnes bordières du Tanganyika, il est désormais connu des géographes dans tout son cours jusqu'à l'Atlantique. En cet endroit, c'est

N° 37. — ENTRÉE DU LOU-KOUGA AVANT LA DÉBACLE.



un fleuve déjà puissant, ayant plus d'un kilomètre de large, un courant majestueux, une profondeur moyenne, mais non constante, de plusieurs mètres. Il coule dans la direction du nord-ouest, puis dans celle du nord, tantôt unissant ses eaux brunes en un seul canal, tantôt divisé en plusieurs bras entourant des îles boisées et des bancs de sable. Des affluents considérables rejoignent le fleuve, les uns, ceux de la rive gauche, venant surtout du sud-ouest, les autres, ceux de la rive droite, les plus abondants,

descendant des contrées de l'orient. Au-dessous de deux de ses tributaires, débouchant presque en face l'un de l'autre, le Lou-Fou et le Kankora, on entend le bruit d'une cataracte. Le fleuve, rétréci entre des blocs de granit blanc, descend en rapides infranchissables aux barques; à cette chute en succède une seconde, puis une troisième : sept cataractes se suivent ainsi, obligeant les bateliers à traîner à travers la forêt leurs barques d'un bief tranquille à un autre bief. C'est au dernier rapide que le fleuve est le plus rétréci par les rochers du bord : en cet endroit les rives n'ont plus entre elles qu'un espace de 1200 mètres, dont près de 700 sont occupés par une île. Les sept chutes, qui coïncident avec le passage du Congo sous la ligne équatoriale et avec le reploiement de la vallée dans la direction de l'ouest, ont reçu le nom de Stanley-Falls, « Chutes de Stanley », en l'honneur du voyageur conquérant qui les a découvertes et qui sut les franchir.

Au-dessous des cataractes, le fleuve, qui coule à 450 mètres d'altitude, s'étale en un large courant tranquille et, désormais uni jusque dans le voisinage de l'Atlantique, n'offre plus d'obstacle à la navigation. D'autres cours d'eau viennent le rejoindre : au sud, le Lou-Bilach, Lou-Lami ou Lo-Mami, qui naît dans le prolongement de la vallée d'un autre Lo-Mami, tributaire du Kassaï par le Sankourou ; au nord l'Arahouimi, autre Congo par la masse liquide, qui provient des montagnes situées à l'occident du lac Mouta-N'zigé. Stanley crut d'abord que ce dernier cours d'eau était la continuation du Ouellé, découvert par Schweinfurth dans la région des Niam-Niam; mais les voyages subséquents de Bohndorff, de Lupton, de Casati, de Junker ont démontré que le bassin du Ouellé s'étend au nord de ceux de l'Arahouimi et des rivières voisines. D'après Junker, c'est la rivière Nepoko, vue par lui au sud du pays des Mombouttou, qui doit être considérée comme le haut Arahouimi[1]. En aval de ce grand affluent deux autres cours d'eau de moindre abondance, la Loïka ou Itimbiri et la Mo-Ngala, se déversent du côté du nord dans le large lit du Congo, presque lacustre d'aspect. On a également remonté ces affluents jusqu'aux roches qui les barrent, mais ils ont un courant trop faible pour qu'on ait pu tenter de les identifier avec le Ouellé. Le point le plus rapproché du Soudan auquel on soit arrivé avant l'expédition actuelle de Stanley est aux chutes de Loubi sur la Loïka.

Au nord et au nord-ouest du Nepoko, Junker a suivi le cours du Ouellé, ou du « Fleuve », jusqu'à une distance approximative de 180 kilomètres

[1] *Petermann's Mittheilungen*, 1882, Heft XII.

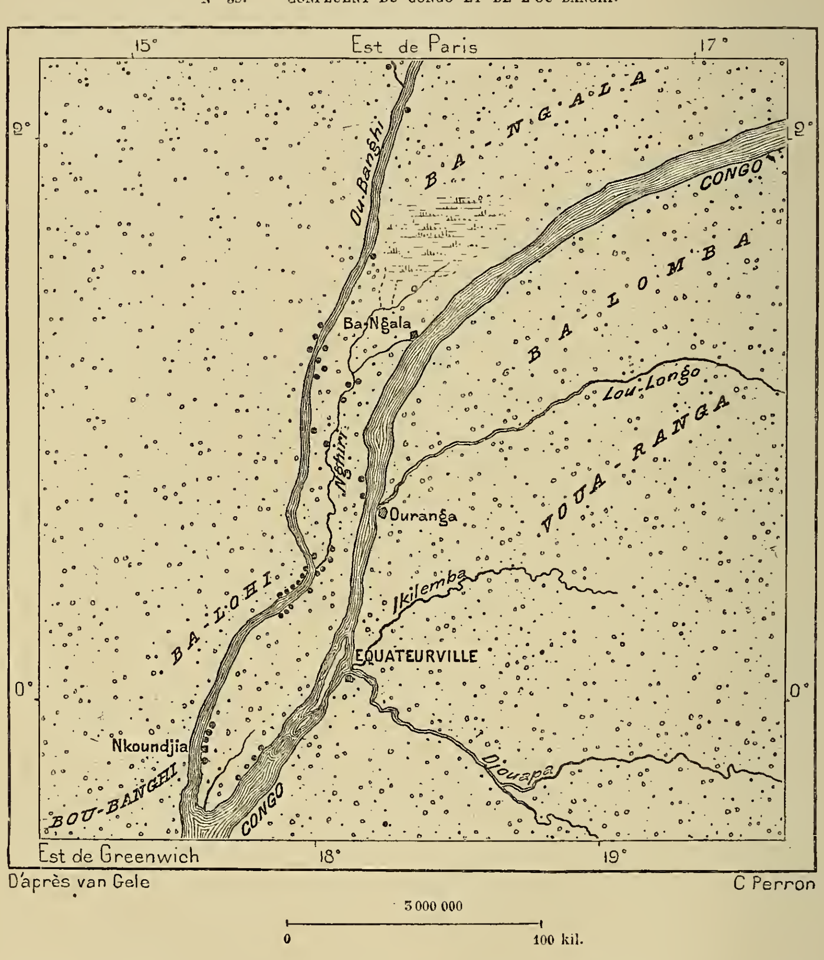
au nord du Congo, bien au delà du degré de longitude sous lequel se trouve le confluent de l'Arahouimi; mais il reste encore à savoir en quel endroit le Ouellé, rivière pourtant fort considérable, vient rejoindre soit le Congo lui-même, soit un de ses affluents. A l'endroit où Junker dut rebrousser chemin, pendant la saison des maigres, le Ouellé ou Makoua, parsemé d'îles, occupe une largeur telle, que l'explorateur russe ne put même s'en rendre compte; en outre, un puissant cours d'eau, le Mbomo, grossi du Chiouko, et qui peut être le Kouta de Lupton, le Bahr-el-Kouta des informateurs arabes, vient rejoindre le Ouellé, à huit journées de marche en aval. Que devient cette masse liquide? Nul explorateur n'a encore vu, soit sur le Congo lui-même, soit sur un de ses tributaires, aucune bouche fluviale que l'on puisse identifier avec le courant venu du pays des Niam-Niam. D'autre part, il est impossible d'admettre qu'une rivière aussi considérable, sous un climat humide, puisse se perdre en entier dans un réservoir d'évaporation. Il est à croire que le Ouellé continue de couler de l'est à l'ouest en aval de son confluent avec le Mbomo, puis décrit une courbe vers le sud-ouest, parallèlement au Congo, et va rejoindre l'Ou-Banghi[1], à 400 kilomètres environ de l'endroit où Junker cessa d'en longer le cours. Cette rivière a été, il est vrai, explorée par Grenfell bien au delà du point probable de jonction, au nord du 4e degré de latitude, mais le voyageur longeait la rive occidentale, et d'ailleurs dans un premier voyage de reconnaissance il est impossible de ne pas laisser échapper des traits géographiques même fort importants : des îles boisées, des lacs riverains, de brusques contours masquent peut-être l'embouchure. Il est si facile de se tromper sur ces grands courants parsemés d'îles et de traînées d'herbes flottantes, que Grenfell entra par mégarde dans l'Ou-Banghi, croyant toujours voguer sur le Congo, et qu'il remonta le cours d'eau sur un espace de 180 kilomètres avant de s'apercevoir de sa méprise[2].

Ramifié en d'innombrables bras qui changent à chaque crue et qui donnent à l'ensemble du fleuve une largeur de 20 kilomètres ou même davantage, le Congo se dirige vers l'ouest après avoir reçu l'Itimbiri sur sa rive droite, puis, à 400 kilomètres plus loin, il prend la direction du sud-ouest. C'est la partie de son cours dans laquelle les plus grosses rivières unissent à son flot sombre leurs eaux, cristallines ou troublées. De l'est vient le profond Lou-Longo, gonflé du Ba-Ringa et du Lopori; du même côté des-

[1] Wauters, *Mouvement Géographique*, 1885, 1886 et 1887.
[2] *Proceedings of the R. Geographical Society*, October 1886.

cendent aussi l'Ikelemba, puis le Rouki (Bo-Rouki) ou la « Noire », toutes rivières remontées par Grenfell jusqu'à la limite de navigation. Si abondantes qu'elles soient, elles sont dépassées en volume liquide par le puissant Ou-Banghi, qui coule du nord au sud, recueillant probablement dans son cours les eaux de l'immense hémicycle de plateaux, de montagnes et de seuils de partage qui s'étend des sources du Chari à celles des rivières

N° 38. — CONFLUENT DU CONGO ET DE L'OU-BANGHI.



niloliques dans le pays des Niam-Niam ; là se déversent probablement aussi la Nana, née sur le même faîte que le Benué, et le flot du *liva* par excellence ou « grand lac » dont tant de voyageurs ont entendu parler au Kameroun, sur le Benué et ailleurs, mais que jusqu'à maintenant on a vainement essayé d'atteindre. D'après von François, le débit de l'Ou-Banghi, en eaux moyennes, est de 8000 mètres cubes par seconde : ce serait un autre Danube, plus qu'un Nil, par la masse des eaux en



L'OU-BANGHI. — VUE PRISE AU POSTE DE NKOUNDJIA

Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Ponel.

mouvement; mais il faut dire que cette évaluation paraît beaucoup trop forte à M. Ponel, qui a séjourné onze mois à Nkoundjia, sur le bas Ou-Banghi. Durant la saison sèche, le lit fluvial, large de 3250 mètres, obstrué de barres de sable, n'est pas empli, et sa profondeur moyenne, qui n'est pas même d'un mètre, est insuffisante pour la navigation; mais le volume des eaux est énorme pendant la crue, de septembre à novembre : au plus fort de cette période l'eau monte de 4^{m},30 au-dessus du niveau des maigres[1]. Les premiers rapides qui interrompent le cours de l'Ou-Banghi, à plus de 500 kilomètres de l'entrée, sont ceux de Zongo, qui arrêtèrent l'expédition de van Gele en 1886, pendant les hautes eaux; mais Grenfell les avait déjà franchis près de deux années auparavant. Dans la partie inférieure de son cours, où l'Ou-Banghi est presque parallèle au Congo, les nappes d'inondation s'épanchent à l'est dans les marigots et le lac du Nghiri, et par ces canaux changeants dans le fleuve lui-même[2].

Il est probable qu'à une époque géologique antérieure, lorsque le cours du Congo était encore barré par des rochers qui faisaient refluer les eaux à un niveau supérieur, le courant du fleuve majeur, ceux de l'Ou-Banghi et des rivières qui se ramifient en delta presque immédiatement en aval, s'unissaient en une mer fermée : il en reste encore de vastes, lacs dans lesquels s'épanche la masse liquide surabondante pendant la saison des crues. Tel est le lac Matoumba, dont la nappe changeante s'étale dans la région des forêts de la rive gauche, en aval du confluent des deux grands cours d'eau. Lors des inondations, le Matoumba communique peut-être par des marigots avec un autre lac, plus vaste encore, appelé par Stanley du nom de Léopold II, et dont l'émissaire va rejoindre un affluent méridional du Congo; toutefois Grenfell a cherché sans le trouver le canal de jonction des deux nappes d'eau. On n'a point de preuve que la chaîne de lacs, de marais et de coulées soit un reste d'un bras du Congo ayant entouré avec le courant occidental une île basse d'environ 50 000 kilomètres de superficie.

Le nom de l'Ou-Banghi est un de ceux qui sont le plus fréquemment mentionnés dans les documents relatifs au Congo, parce que la limite politique entre les possessions françaises de l'Afrique équatoriale et celles de l'État du Congo resta longtemps indécise dans le voisinage de cette grande rivière. De même les documents diplomatiques citent les noms de la Sanga, Bounga ou Sekoli et de la Likona, qui coulent à l'ouest de l'Ou-Banghi. La dernière est un simple affluent supérieur de la grande rivière dite Li-

[1] Ponel, *Notes manuscrites*.
[2] *Petermann's Mittheilungen*, 1887, Heft VI.

koualla (Likoulna) par Massari, la Mossaka ou Bossaka des premiers explorateurs français, parcourue depuis en bateau par Jacques de Brazza et Pecile sur un espace supérieur à 500 kilomètres[1]. La Likoualla s'unit au Congo dans un grand carrefour d'îles, de bancs et d'eaux fluviales, immédiatement en aval de la Bounga, et dans le même dédale de canaux vient aussi se jeter l'Alima, affluent considérable de la rive droite, qui se divise en plusieurs bras. Celui-ci doit surtout son importance à la direction de sa vallée, qui offre, sinon le plus court chemin, du moins l'un des moins difficiles, des rives du Congo moyen vers la mer. En aval de l'Alima, une autre rivière, la Nkhéni, descendue des plateaux d'où l'Ogôoué s'épanche à l'ouest, vient rejoindre le Congo; la Lefeni lui succède, née dans la même région. Et c'est presque en face que s'ouvre une autre vallée, celle qu'emprunte le plus grand affluent oriental du Congo, le Koua, avec son immense ramure de fleuves secondaires. Or le cours du Koua ou « Fleuve », prolongé au sud-est par le Kassaï, le Sankourou et le Lo-Mami, continue exactement le sillon transversal formé par le Gabon, l'Ogôoué et la Lefeni : c'est le chemin indiqué d'avance au mouvement futur des échanges entre l'Atlantique et la région des hautes sources congolaises. Quand le moment sera venu de construire des chemins de fer transcontinentaux dans l'Afrique méridionale, la voie maîtresse sera celle du Gabon aux ports qui font face à Zanzibar, à moins toutefois que les rivalités politiques et l'esprit de spéculation n'en décident autrement.

Le Koua-Kassaï a la même importance hydrographique au sud du Congo que l'Ou-Banghi dans la partie septentrionale du bassin. Les plus hautes sources de ce fleuve naissent à une faible distance du Cuanza et d'affluents occidentaux du Zambèze; le seuil de partage où commence le Kassaï se trouve exactement sous la même latitude que la courbe la plus méridionale du Congo, au sortir du lac Bangouéolo. La rivière coule d'abord dans la direction de l'est entre des collines boisées d'où lui viennent de nombreux ruisseaux d'eau pure, issus, en dessous du plateau, de nappes de filtration. A 200 kilomètres de son origine, le Kassaï entre dans une plaine marécageuse où vient le rejoindre un courant paresseux, la Lo-Temboua, rempli de papyrus, de joncs et de lotus. Cette rivière lente, coulant pendant la saison des pluies entre des bords inondés, s'épanche, à 25 kilomètres au sud du Kassaï, d'un petit lac, le Dilolo, dont un autre effluent, appelé également Lo-Temboua, s'écoule dans le Liba ou Zambèze. Ainsi les deux grands fleuves, de l'orient et de l'occident, forment une voie d'eau continue à tra-

[1] *Bollettino della Società de Geografia Italiana*, 1887.

vers tout le continent; l'Afrique offre un exemple d'épanchement d'eaux courantes sur deux versants opposés, comparable à celui que présente l'Amérique du Sud par la bifurcation du Cassiquiare. D'après Livingstone, le lac Dilolo ou du « Désespoir », ainsi nommé en vertu d'une légende qui parle de la disparition de villages engouffrés dans le marais, se trouverait à l'altitude d'environ 1200 mètres.

Immédiatement en face du seuil de bifurcation, le Kassaï se replie vers le nord et descend de la région des plateaux pour creuser sa vallée, parallèle à celle d'une grande rivière orientale, le Lou-Loua, et de tous les autres cours d'eau nés dans la partie méridionale du bassin. Arrivé dans la dépression centrale, qui fut jadis une mer intérieure, le Kassaï, devenu grand fleuve, se détourne au nord-ouest, recevant de chaque vallée un nouvel affluent, puis, aux chutes de Mbimbi, il reprend la direction du nord, qu'il suit jusqu'à sa jonction avec le Lou-Loua, la principale rivière orientale du bassin. C'est elle qui, non par la masse des eaux ni par la longueur du cours, mais par l'orientation de sa vallée dans l'axe de tout le cours inférieur du Kassaï, paraîtrait être le véritable fleuve. Le puissant Sankourou (Sankoullou), dont la vallée, continuée par celle du Lo-Mami, offre le plus court chemin vers la région des grands lacs, vient de l'est rejoindre le Kassaï, puis le Lo-Anghé ou Tenda accourt des plateaux du sud. Plus bas, le fleuve, uni déjà à toute la ramure des affluents supérieurs, reçoit encore d'autres forts courants descendus des plateaux du sud, sans compter les coulées d'inondation qui lui reviennent après les pluies. Enfin il s'unit encore à un autre courant majestueux, celui qui eut le plus d'importance dans l'histoire de l'Afrique : c'est le Kouango (Koua-Ngo), le Nzadi, Zaïre ou Zézéré des indigènes, que les marchands portugais confondaient souvent avec le Kassaï, autre Zaïre[1], et qu'ils tenaient pour le véritable fleuve[2], disant qu'il jaillissait d'un lac « insondable », l'une des « mères du Nil[3] ». Encore sur les cartes de ce siècle on représentait le Zaïre-Kouango comme s'échappant d'un grand lac, Aquilonda.

Le Kouango naît, comme le Kassaï, à l'altitude d'environ 1600 mètres et dans le voisinage immédiat des sources de ce fleuve; mais, au lieu de se détourner vers l'est, il échappe à la région des plateaux par la voie la plus courte : sa vallée, se déployant en une courbe très allongée, suit la base orientale des montagnes bordières de l'occident. La rapidité de la pente, dans l'espace de cinq degrés que le haut Kouango traverse des plateaux à

[1] Wissmann, *Bulletin de la Société de Géographie d'Anvers*, 1885.
[2] Ladislas Magyar, *Petermann's Mittheilungen*, 1857, Heft IV et V.
[3] *Mission evangelica al regno de Congo de la Serafica religion de los Capuchinos.*

la plaine, en fait une rivière innavigable. Son cours est interrompu de rapides et de hautes cascades : il en est une, celle de Kaparanga, qui n'a pas moins de 50 mètres de chute; mais la dernière, celle de Gingounchi, plonge à peine d'un mètre et ne serait peut-être pas infranchissable aux barques. En aval, le fleuve est navigable pour les bateaux à vapeur jusqu'à son embouchure, sur un espace d'environ 500 kilomètres. La partie inférieure du Kouango se rapproche du Congo, qui passe de l'autre côté d'arêtes schisteuses, seulement à 35 kilomètres de distance; mais les deux courants se meuvent en sens inverse, le Kouango du sud-ouest au nord-est, le Congo du nord-est au sud-ouest[1]. Après avoir décrit sa grande courbe vers l'ouest, le Kouango prend la direction de l'est à travers les forêts et, à une douzaine de kilomètres de son embouchure, reçoit un courant rival, la Djouma. Grenfell ne put reconnaître lequel des deux cours d'eau est le plus abondant. Presque en face de la bouche du Kouango s'épanche une autre coulée fluviale, accessible aux navires, celle qui sort du lac Léopold et qui continue la rivière Lou-Kenyé, rivière parallèle au Sankourou; mais les inondations doivent souvent modifier les contours des nappes d'eau et de leurs rivages à peine émergés, car, en pénétrant dans le lac, Stanley ne vit pas la rivière qui s'y jette, et, en descendant la rivière, Kund et Tappenbeck ne virent pas le lac qu'elle traverse[2].

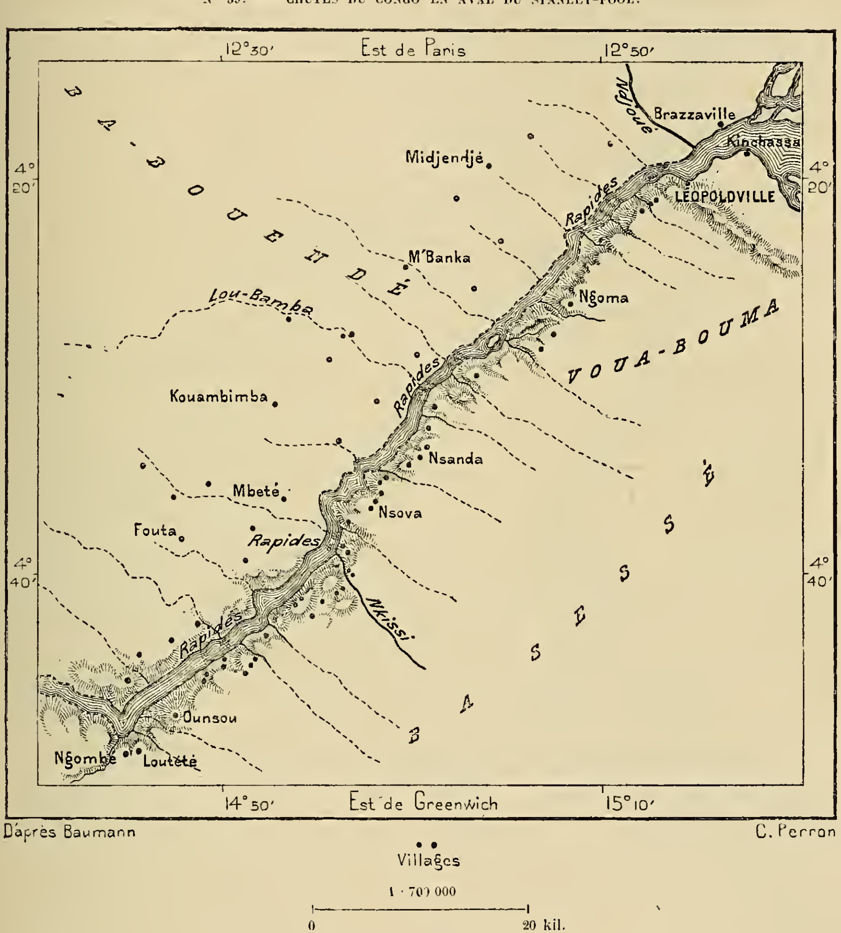
En aval de sa jonction avec le Kouango et l'effluent du lac Léopold, le Kassaï ou Koua unit ses eaux dans un canal étroit et profond creusé à travers les collines rocheuses qui jadis le séparaient du Congo; son courant est très rapide, en certains endroits de 12 à 15 kilomètres à l'heure : cependant il n'a pas encore usé tous les rochers qui obstruaient le lit fluvial et çà et là la navigation est périlleuse. Aux étroits du courant on ne mesure que 400 mètres de rive à rive, soit la sixième partie de la largeur du Kassaï en amont du défilé, mais la profondeur est telle, qu'une sonde de 56 mètres n'atteint pas les rochers du lit. En entrant dans le Congo, dont il accélère le courant par la masse puissante de ses eaux « couleur de thé », le Kassaï n'a qu'une largeur de 640 mètres[3].

De même que le Kassaï, en amont du confluent, le Congo, large de 2 à 4 kilomètres, longe les collines qui dominent sa rive gauche, laissant à leur base des rochers feldspathiques restés debout au milieu du courant. A mesure que le fleuve descend vers le sud-ouest, les chaînes des hauteurs deviennent plus élevées à droite et à gauche, puis on les voit s'écarter pour

[1] Büttner, *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft*, 1886, Heft I.
[2] *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft*, Band IV, mai 1885.
[3] Grenfell, *Proceedings of the R. Geographical Society*, October 1886.

former un portail de 2000 mètres, au delà duquel s'étend un lac presque circulaire, d'environ 60 mètres de profondeur : c'est le Nkouna, plus connu sous le nom de Stanley-Pool, « Étang de Stanley », quoi qu'il soit vivifié par l'eau courante, et qu'il occupe une grande superficie : d'après les récents explorateurs, il comprend un espace de 210 kilomètres carrés. Des îles nombreuses parsèment le bassin, entre autres une terre entière-

N° 39. — CHUTES DU CONGO EN AVAL DU STANLEY-POOL.

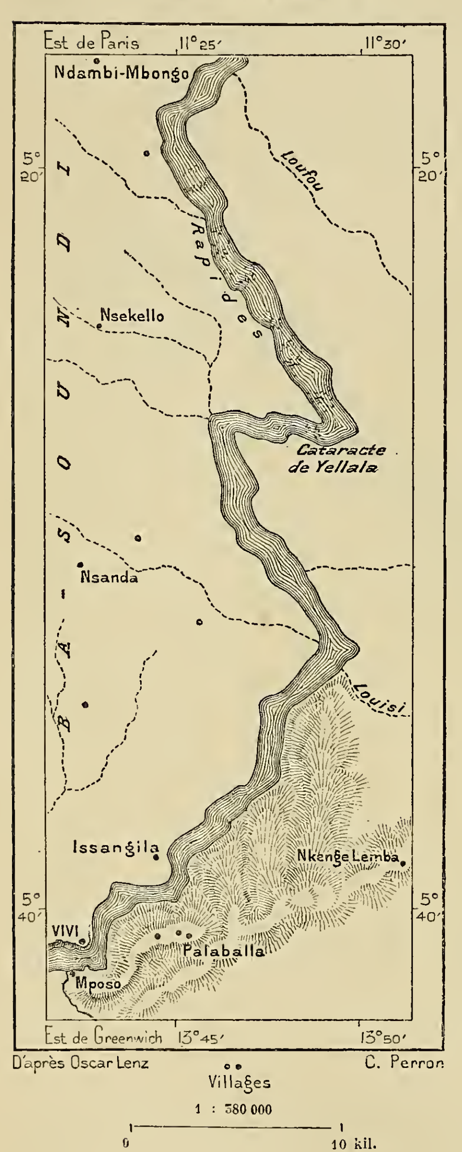


ment boisée qui s'allonge précisément dans l'axe du fleuve, de manière à en diviser le courant. Sur la rive droite, du côté du nord, les érosions ont taillé les rochers en falaises revêtues d'herbes au sommet : elles ont reçu le nom de Dover-cliffs, parce qu'elles rappelèrent aux premiers explorateurs l'aspect des falaises de l'Angleterre.

A quelques kilomètres à peine au-dessous de Stanley-Pool commence l'escalier des cataractes qui rend toute communication par eau impossible

entre le cours moyen et le cours inférieur du Congo : c'est l'ensemble des chutes que Stanley appela Livingstone-falls. De la station de Brazzaville à celle de Matadi, sur un espace d'environ 275 kilomètres, se succèdent trente-deux cascades et de nombreux rapides ayant ensemble une hauteur verticale approximative de 255 mètres. Parmi ces cataractes, les unes se suivent à quelques kilomètres d'intervalle ou sont unies par des pentes inclinées où l'eau s'abaisse et se redresse en longues vagues bouillonnantes, les autres sont séparées par des espaces considérables, sans déclivité apparente, où la masse du fleuve descend avec une majesté tranquille. En maints endroits le Congo, resserré entre les collines de ses bords, a seulement de 300 à 450 mètres de largeur; même dans une cluse du parcours, en aval d'Isangila, il n'aurait pas plus de 225 mètres[1]; ailleurs il s'arrondit en vastes « chaudrons » où ses eaux tournoient dans un cirque de rochers. Son aspect change incessamment. Partout de brusques détours dans le défilé : cascades, flots entreheurtés, tourbillons grondants, nappes fuyantes, baies tranquilles, puis de nouvelles chutes dans le gouffre écumeux se suivent sur le parcours du fleuve. Vu du haut des collines riveraines, le courant, rejeté de côté et d'autre sur les rochers de granit, ressemble à un gave des montagnes; mais quel gave puissant! A l'étroit dans sa vallée, il doit gagner en profondeur et en vitesse du flot ce qui lui manque en largeur : en quelques parties de son cours, il fuit avec une rapidité de plus de 15

N° 40. — DERNIERS RAPIDES DU CONGO.



[1] Meddlycott et Wood, *Petermann's Mittheilungen*, 1877, Heft VIII.

mètres à la seconde et le fond de son lit est à plus de 90 mètres au-dessous de la surface. Dans la région des gorges, le Congo ne reçoit que

N° 41. — LE CHAUDRON DU DIABLE.

D'après Baumann C Perron

1 : 90 000

0 2 kil.

des affluents peu considérables, venus des plateaux du sud, Lou-Lou, Nkissi, Kouilou, Lou-Fou, Mposo. Les affluents du versant septentrional ne sont que de simples ruisseaux.

Enfin les cataractes cessent avec la chute de Yellala, mais encore à une

cinquantaine de kilomètres plus bas la vallée garde l'aspect d'un défilé creusé de vive force par le long travail des eaux. Les falaises sciées se dressent de part et d'autre à plus de 100 mètres, en certains endroits même à 300 mètres au-dessus du courant; çà et là l'eau fuit en rapides, puis à un soudain détour elle s'est creusé dans un cirque de terre rouge, à parois abruptes, un abîme profond, de 120 mètres, appelé « Chaudron du Diable », où la masse liquide tournoie incessamment, formant çà et là des remous secondaires de 2 mètres de rayon et de 4 à 5 centimètres de creux[1]. Tout à coup, après avoir dépassé une île qui de loin semble fermer complètement le fleuve, on voit s'ouvrir largement l'estuaire, parsemé de grandes îles et de bancs. Sur la rive droite, une butte granitique en forme d'aiguille, le Bembandek, appelé aussi le « roc de l'Éclair », et sur la rive gauche la paroi d'une autre falaise de granit marquent une limite que longtemps ne dépassèrent pas les navires de mer. La roche de la rive méridionale est la Pedra do Feitiço, la « Pierre du Fétiche », qui jadis était en effet ornée de fétiches. Lors de l'expédition de Tuckey, en 1816, la face polie de la falaise était couverte de bas-reliefs en terre glaise représentant des hommes et des animaux; mais la roche s'est effritée, et maintenant on ne voit plus trace de ces images. Une île qui se trouve au milieu du fleuve, au nord-ouest de la falaise du Fétiche, Tchiongo, est bordée à l'est d'énormes blocs de granit appartenant à la même formation que ceux de Bembandek et de la Pierre du Fétiche. M. Chavanne pense que l'île était autrefois rattachée à cette dernière falaise et que le courant du Congo, se portant au nord de ce passage, se dirigeait au nord-ouest à travers une dépression du sol, peut-être pour aller rejoindre, au nord du Kouilou, la lagune riveraine de Banya[2]. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, qui ne paraît pas justifiée par l'aspect du sol, il est évident que le fleuve a souvent déplacé son lit et les négociants de Banana craignent qu'il ne tourne leur ville pour aller se jeter vers Cabinda par la rivière des « Crocodiles[3] ».

Vers le milieu du golfe, à la fois fluvial par le courant, océanique par la marée, la distance de l'une à l'autre rive dépasse 17 kilomètres. Mais en se rapprochant de la mer l'estuaire se rétrécit et le bras principal n'a plus que 6 kilomètres de largeur moyenne, quoique des bayous latéraux, emplis par le flux, se ramifient de part et d'autre en mille canaux dans l'in-

[1] Carlos de Magalhaes, *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 1885, n° 5.

[2] Pechuel-Lösche, *Loango-Expedition;* — Josef Chavanne, *Reisen und Forschungen im alten und neuen Kongo-Staate*.

[3] H. Johnston, *The river Congo*.



RAPIDES DE YELLALA

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Moraes

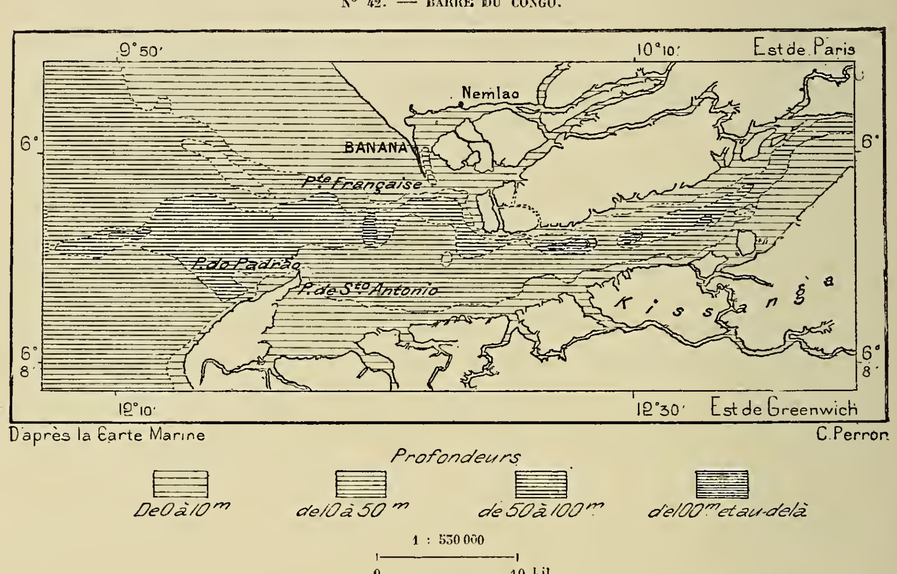
térieur des terres. A l'embouchure même la distance de pointe à pointe dépasse 11 kilomètres et çà et là les profondeurs atteignent 300 mètres. Le seuil de l'entrée de Banana, couvert de près de 6 mètres d'eau à marée basse, de plus de 7 mètres à marée haute, se développe obliquement au fleuve, dans la direction du nord-est au sud-ouest, en prolongement de deux flèches de sable, d'un côté la presqu'île de Banana, de l'autre la pointe du Requin (Shark-point) ou cap de Santo-Antonio. C'est par erreur que l'on a indiqué sur la plupart des cartes modernes la saillie la plus avancée du littoral au sud-ouest de la pointe comme étant le cap Padrão; cette plage fameuse coïncide avec la pointe du Requin[1], ainsi nommée parce que Diogo Cam, le navigateur qui découvrit le Congo en 1485, plaça en cet endroit un « patron » ou colonne de marbre, témoin de la prise de possession du territoire par le Portugal. On dit que ce pilier fut renversé en 1645 par les Hollandais[2]; récemment M. de Schwerin en a retrouvé les débris, pierres « fétiches » que vénèrent les indigènes[3].

La forme même de l'embouchure prouve que le courant fluvial se continue en pleine mer, mais en s'épanchant surtout vers le nord-ouest, refoulé dans cette direction par le courant maritime qui longe la côte du sud au nord. Tandis que la rive méridionale du fleuve s'avance au loin en dehors de l'entrée, la rive septentrionale est érodée par le courant du Congo, rasée pour ainsi dire jusqu'à la pointe Rouge, à 40 kilomètres au nord-ouest de l'embouchure. Mais c'est bien au delà que se fait sentir le courant : les marins le reconnaissent, plusieurs jours avant d'être en vue du continent africain, au changement de couleur et à la moindre densité de l'eau. A la distance de 450 kilomètres le flot prend déjà une teinte brunâtre et à plus de 560 kilomètres on rencontre fréquemment des troncs d'arbre charriés et des îles de roseaux entrelacés; on les a vus même devant le cap Lopez et jusque sur les grèves de l'île Annobon[4]. Jusqu'à 64 kilomètres de l'embouchure l'eau est jaunâtre; à 22 kilomètres elle est complètement douce à la superficie de la mer. A droite et à gauche du courant fluvial cheminant en plein Atlantique se forment des contre-courants marchant en sens inverse : à quelques encâblures de distance, le navire peut trouver une eau mouvante qui l'éloigne ou le rapproche de l'entrée du fleuve. A l'est, le long du littoral de Cabinda, la houle est partiellement brisée par les eaux du Congo et les bâtiments qui longent

[1] Ernesto de Vasconcellos, *Notes manuscrites*.
[2] Pechuel-Lösche, *Loango-Expedition*, 3[e] Abtheilung.
[3] *Proceedings of the R. Geographical Society*, July 1887.
[4] Philippes de Kerhallet et Legras, *Instructions nautiques sur la côte orientale d'Afrique*.

la côte n'ont qu'à se tenir en dedans du courant pour manœuvrer facilement. La ligne de séparation entre les eaux fluviales et les eaux marines est indiquée par les amas de matières flottantes que le courant du fleuve rejette en dehors et que ramène le courant marin : ce sont des rives mobiles sans cesse détruites et reformées sans cesse[1]. Au-dessous de ces rives changeantes il en est d'autres que la sonde du *Buccaneer* a révélées sur le fond de la mer. Au delà du seuil inégal et mobile de la barre du Congo, la vallée fluviale se continue au loin entre deux berges bien marquées : à 22 kilomètres au large de Banana le lit sous-marin

N° 42. — BARRE DU CONGO.



atteint 360 mètres de profondeur, tandis que ses rives sont immergées par une épaisseur d'eau de 180 mètres seulement; plus loin, la différence de niveau observée entre le fond du lit et ses berges latérales est de 1640 mètres. La fosse maritime qui continue la vallée du Congo se prolonge ainsi jusqu'à plus de 480 kilomètres en mer, bordée à droite et à gauche de levées qui consistent évidemment en matières déposées par le courant du fleuve dans son conflit avec les eaux de la mer[2] : il se forme donc, non pas un « delta », comme on l'a dit, mais un estuaire sous-marin. C'est ainsi qu'au fond des lacs de Genève et de Constance la sonde a découvert des vallées à berges alluviales qui continuent sous l'eau les

[1] Von Schleinitz, *Voyage de la Gazelle*, Hydrographische Mittheilungen, 1874.
[2] Ernesto de Vasconcellos, *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 1886, n. 1.

vallées immergées de l'amont. Un Rhin, un Rhône cachés font suite à un Rhin, à un Rhône visibles[1].

Mais si les eaux douces du Congo sont portées au loin dans la mer, les eaux salines pénètrent aussi dans l'estuaire. Dans la rade de Banana, de même que dans tout le bassin de l'embouchure, l'eau superficielle appartient surtout au fleuve, l'eau profonde est celle de la mer : c'est là ce que révèle la salinité du liquide. Tandis que la densité de la nappe supérieure dépasse seulement de 4 à 9 millièmes le poids spécifique de l'eau distillée, les couches du fond ont une salinité de 24 à 27 millièmes; elles sont formées de l'onde salée remontant au loin dans l'entonnoir du fleuve, au-dessous des eaux douces qui s'épanchent à la surface du bassin comme le ferait une nappe d'huile. En cinglant sur l'estuaire, les hélices des bateaux ramènent à la surface une bande d'un vert foncé qui se prolonge dans le sillage : c'est l'eau marine, pressée de part et d'autre par les eaux brunes du Congo qui refluent avec force et recouvrent bientôt de leur nappe sombre le flot clair de l'Océan, un instant apparu. D'ordinaire le courant de la couche superficielle ou fluviale est opposé à celui des eaux profondes ou marines. Un navire dont la carène est engagée à la fois dans les deux courants cesse d'obéir à son gouvernail, le pilote ne pouvant facilement se rendre compte de la résultante des deux forces opposées. C'est une cause de sérieux danger, quand un bon vent ne permet pas de diriger franchement la marche du navire. En amont de Ponta da Lenha l'eau profonde est entièrement douce.

La marée, qui pénètre dans l'estuaire du Congo jusqu'en plein dédale des îles, retarde le courant fluvial et en exhausse le niveau, mais sans le renverser; aussi les palétuviers, qui croissent en rideaux au bord de tous les fleuves à marée des régions équatoriales, manquent-ils presque complètement sur les rives du Congo. La masse d'eau douce, dont la pente est d'ailleurs de 12 mètres et demi entre le commencement du golfe, à Boma, et la surface de l'Atlantique, est trop considérable, animée d'un vitesse trop grande pour qu'à toute heure elle ne se donne pas une issue. Dès l'expédition de Tuckey, on essaya de mesurer cette masse liquide, et la première évaluation coïncida d'une manière remarquable avec celles qui ont été faites de nos jours. Tuckey trouva que le débit moyen du fleuve à la seconde était de 48 000 mètres cubes[2]. Stanley a présidé à des expériences qui donnèrent près de Stanley-Pool, dans les pre-

[1] Hörnlimann, F. Forel, *Notes manuscrites*.
[2] *Narrative of an Expedition to explore the river Zaïre.*

miers jours de mars, un écoulement d'étiage de 40 776 mètres cubes, et par les marques laissées sur les rochers on calcula que le débit par seconde atteint 71 642 mètres cubes au plus fort de la saison des pluies[1]. Depuis, on a fait de nombreuses évaluations, dont quelques-unes, publiées sans documents à l'appui, indiqueraient un débit de 100 000, même de 120 000 mètres cubes; mais ceux dont les calculs sont connus font varier la portée fluviale entre Noki et l'embouchure de 36 000 à 55 000 mètres[2]. Ces différences s'expliquent par les écarts du niveau fluvial, même dans la période des eaux moyennes, et par la difficulté d'obtenir un profil exact dans un fleuve si large, semé d'îles et glissant à la surface d'un courant sous-marin. Quant aux sédiments apportés dans la mer, ils représentent, d'après M. Chavanne, une quantité annuelle d'environ 550 millions de mètres cubes, assez pour dresser au fond de la mer une île ayant 300 mètres de hauteur sur un kilomètre carré de base.

Quoi qu'il en soit, le Congo est bien certainement le fleuve africain qui roule la plus grande masse d'eau, et même dans tout l'Ancien Monde il n'a pas un rival : le Gange et le Brahmapoutra réunis n'auraient au plus que les deux tiers de sa portée moyenne. Le seul fleuve du monde qui l'emporte sur le Congo par l'abondance de son courant est le fleuve des Amazones, né comme lui dans la zone équatoriale et comme lui gonflé par les pluies de la région des calmes : un même climat a donné le même régime à ces deux grands cours d'eau. Chez l'un et chez l'autre on remarque une succession de crues et de baisses qui correspondent aux oscillations des affluents majeurs; les montées et décrues des tributaires se compensent diversement dans le lit commun du fleuve inférieur et lui donnent une grande égalité de portée; cependant les écarts de niveau atteignent 9 mètres dans les étroits des cataractes; ils dépassent 4 mètres à Vivi, en aval de la dernière cascade. A son embouchure, le Congo présente deux périodes annuelles d'élévation et deux périodes d'abaissement : les niveaux supérieurs sont en décembre et en mai, les plus bas en mars et en août. Évidemment les deux crues suivent les deux saisons pluvieuses, celle de l'hiver, quand la zone nuageuse est ramenée vers l'équateur, et celle du printemps, quand elle remonte vers l'hémisphère septentrional : ce sont alors les affluents de la rive droite, l'Arahouimi, l'Ou-Banghi, l'Alima, qui élèvent le niveau du Congo inférieur. Des observations préliminaires ont été faites aux bouches de nombreux affluents du fleuve : elles donnent

[1] Stanley, *Cinq années au Congo*.
[2] Josef Chavanne, *Reisen und Forschungen im alten und neuen Kongo-Staate*.

une idée approximative de leur valeur comparée dans l'ensemble du régime fluvial, mais un long et patient travail de recherches pourra seul fixer la part exacte de chaque tributaire dans le mouvement général des eaux du bassin[1].

Les voies de navigation qui s'ouvrent à l'industrie des hommes dans le bassin du Congo ont un énorme développement, inférieur seulement à celui des Amazones. Il est vrai que cet ensemble de canaux est séparé de la mer par l'escalier de granit que descendent les cataractes du Congo, mais les caravanes de piétons ont porté pièce à pièce des bateaux à vapeur, coques et machines, à l'étang de Stanley, bassin d'entrée magnifique pour tous les chemins qui s'ouvrent vers le nord, l'est et le sud de l'Afrique intérieure. A lui seul le fleuve principal, dont la longueur est diversement évaluée de 4000 à plus de 4500 kilomètres, présente, des cataractes de Livingstone à celles de Stanley, une voie libre de 1700 kilomètres en longueur, et sur d'autres espaces de son cours, dans la région de l'embouchure et dans celle des sources, il offre près de 1000 kilomètres en plus de courant navigable; le Kassaï, prolongé vers l'est par le Sankourou et le Lo-Mami, est accessible aux bateaux sur un espace de 5000 kilomètres, que dans les rêves d'avenir on se représente déjà continué par un canal vers le haut Congo; l'Ou-Banghi, le Tchouapa, le Lou-Longo, l'Alima,

[1] Valeur comparée des principaux affluents du Congo :

	NOMS.	LONGUEUR DES RIVIÈRES EN KILOMÈTRES.	LONGUEUR DU COURS NAVIGABLE RECONNU DE LA RIVIÈRE ET DE SES AFFLUENTS.	DÉBIT FLUVIAL CALCULÉ EN MÈTRES CUBES PAR SECONDE.
	CONGO	5765	2626	50 000
AFFLUENTS DE DROITE.	Mpourou	(?)	100 (Wester).	
	Arabouimi	(?)	150 (Stanley).	
	Itimbiri	(?)	200 (Grenfell).	
	Ma-Ngala	450 (?)	550 (Baert).	700 (Grenfell, déc. 84.
	Ou-Banghi	2500 (?)	700 (Grenfell).	8000 (?) v. François).
	Bounga	1500 (?)	210 (Grenfell).	1800 (v. François).
	Likoualla	600 (?)	500 (Giac. de Brazza).	1100 (Grenfell).
	Alima	500	350 (Ballay).	1000 »
	Nkhéni	250	175 (Ponel).	120 »
	Lefini	250	150 (P. de Brazza).	
AFFLUENTS DE GAUCHE.	Loua-Laba	1000	400 (Reichard).	
	Lou-Bilach	700	250 (Grenfell).	1000 (Grenfell. fév. 85)
	Lou-Longo	1100	960 (v. François).	1400 (v. François).
	Ikelemba	450	225 (Grenfell).	
	Tchouapa	1200	1150 (v. François).	
	Irebou	200	150 (Grenfell).	
	Kassaï-Kouango	1940	3064	9000
	BASSIN DU CONGO	4280	11 240	50 000

d'autres rivières encore presque toutes désignées par des noms multiples qui prêtent à la confusion[1], ont été également parcourus par les bateaux à vapeur et les pirogues sur des centaines et des centaines de kilomètres. L'ensemble des lignes de parcours devient incalculable si l'on ajoute aux rivières tous les marigots riverains, les lacs et les branches latérales; il n'y a probablement pas, dit Grenfell, un seul endroit du bassin « qui se trouve à plus de 160 kilomètres d'une escale quelconque accessible par eau ». Mais ces grandes facilités du voyage dans l'intérieur seront des avantages perdus aussi longtemps que les régions du Congo moyen ne seront pas rattachées au littoral par de bonnes routes d'accès. Les difficultés du transport sont telles, que la tonne de marchandises expédiée d'Anvers à l'embouchure du Congo au prix de 38 francs est grevée d'un fret supplémentaire de plusieurs centaines ou même plusieurs milliers de francs avant d'atteindre le confluent de l'Arahouimi. Il est donc impossible de songer à une exploitation sérieuse des richesses du bassin avant qu'une voie ferrée permette de contourner les rapides.

Le relief que présente le continent dans le bassin du Congo explique la direction et la marche des rivières. Les montagnes ne s'élèvent pas dans les régions centrales, mais dans le voisinage de l'Océan. A l'est des chaînes bordières qui longent à distance la côte de l'Atlantique s'étend une dépression centrale, que l'on peut considérer d'une manière générale comme limitée à l'ouest et au nord, en amont de Stanley-Pool, par le cours du Congo et sa grande courbe jusqu'aux chutes de Stanley, au sud par les lits du Kassaï et du Sankourou, à l'est par les monts riverains du Tanganyika. Ce vaste espace, probablement d'origine lacustre, permet au Congo de se développer en un vaste demi-cercle vers le nord; de toutes parts les eaux accourent vers ce bassin central avec une remarquable régularité, déterminée par la pente générale du sol. Au nord du lac Landji, les affluents du haut Congo descendent des montagnes de l'est à l'ouest; au sud, les tributaires du Sankourou-Kassaï coulent tous du sud au nord;

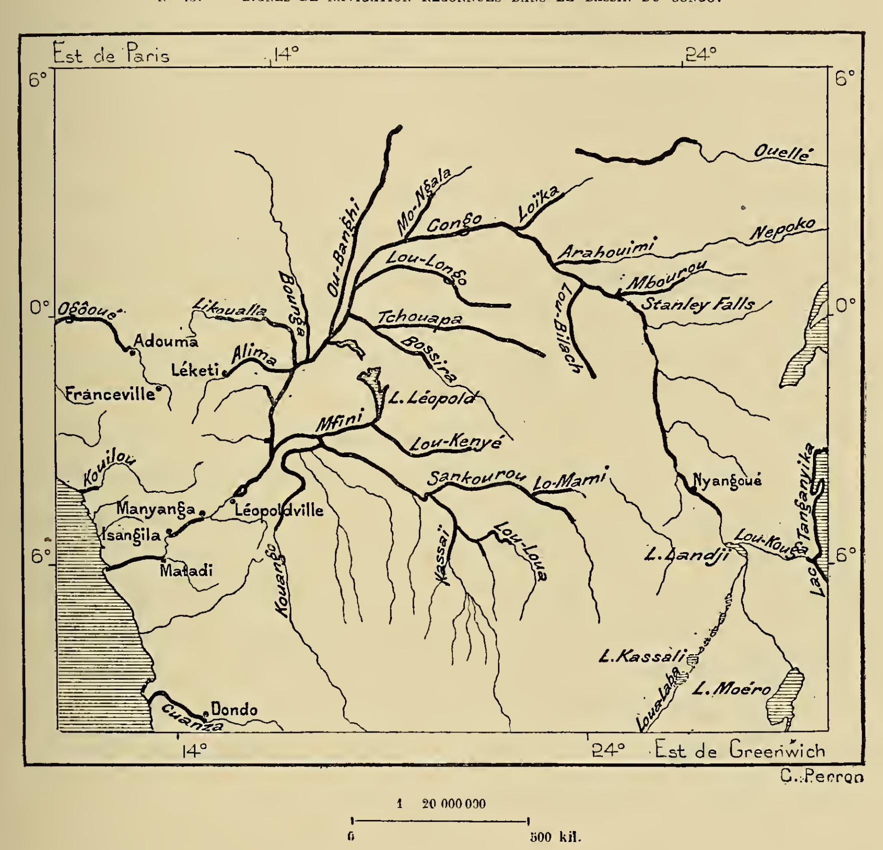
[1] Noms divers des principaux affluents et sous-affluents dans le bassin du Congo; de l'amont à l'aval :

Loua-Poula : Loua-Voua, Webb's river.
Loua-Laba : Komolondo, M-Koloué.
Lou-Bilach : Lo-Mami, Lou-Kalla, Bo-Loko.
Arahouimi : Bi-Yerré, Ou-Bindji, Nepoko (?).
Loïka : Itimbiri.
Ou-Banghi : Mo-Banghi ; Liboko; Ouellé-Makoua(?)
Songa : Bounga, Sekoli.
Likoualla : Likolna, Bossaka, Mossaka.
Nkheni : Mkenyé.
Koua : Kassaï, Kassabi, Oua-Bouma, Nzaré, Zaïre.
Lou-Kenyé : Lou-Katta, I-Katta.
Kouango : Ibari-Nkoutou, Zaïre.

à l'ouest les rivières des possessions françaises vont rejoindre le Congo en serpentant vers l'est. Toutes ces eaux réunies rencontrent l'obstacle des montagnes bordières : le niveau du flot se relève en amont et le courant s'épanche par une succession de cascades dans la brèche de rochers non encore suffisamment excavée par l'érosion.

Les chaînes de hauteurs qui se profilent parallèlement à la côte au nord

N° 43. — LIGNES DE NAVIGATION RECONNUES DANS LE BASSIN DU CONGO.



du Congo se prolongent au sud de ce fleuve en suivant la même allure. Ce sont aussi des rochers de granit, de gneiss et des schistes anciens, dont les faîtes s'orientent dans la direction du nord-ouest au sud-est. Leur altitude moyenne est de 700 mètres seulement. Quand on gravit un des sommets qui dominent au sud la vallée du Congo, on voit à peine, sur le tour d'horizon, quelque cime qui dépasse le piédestal qu'on a choisi[1]; l'ensemble de la contrée est découpé en gorges profondes où serpentent les

[1] Stanley, *Cinq années au Congo;* — J. J. Chavanne, *Petermann's Mittheilungen*, 1886. Heft IV.

rivières; tout le pays est un vaste plateau désagrégé et dépouillé partiellement de sa terre végétale par les intempéries. Cependant les montagnes se redressent peu à peu vers le sud : à l'ouest du Kouango moyen, quelques cimes dépassent déjà 1000 mètres et, dans la région des sources, le plateau même, c'est-à-dire le socle sur lequel s'arrondissent les croupes, atteint 1600 mètres d'altitude; mais les buttes elles-mêmes sont peu élevées et vers l'orient le sol devient presque horizontal en apparence. C'est là que se trouve la nappe de partage lacustre qui déverse ses eaux d'un côté dans l'Atlantique par le Kassaï, de l'autre dans la mer des Indes par le Zambèze. La plus grande partie de la région occidentale des monts et des plateaux est recouverte d'une couche épaisse de latérite, formée par la décomposition des schistes argileux et d'autres roches superficielles. L'aspect de cette latérite est celui d'un sable multicolore, rouge, brun, jaunâtre; l'eau de pluie s'y perd rapidement comme dans un crible pour aller rejaillir dans les fonds; mais au bord des plateaux l'action des pluies détache de ces couches d'énormes fragments, et la masse se dresse en falaises superbes, contrastant par leur nuance rougeâtre avec les arbres touffus qui se pressent à leur base.

A l'est du bassin le relief du sol est moins régulier qu'à l'ouest : les chaînes bordières sont beaucoup plus inégales de formes et moins rectilignes d'allures, mais elles atteignent en quelques endroits une plus grande hauteur. L'amphithéâtre de montagnes qui s'élève au sud du lac Bangouéolo et dont les contreforts repoussent le Loua-Poula dans la direction du nord, est dominé par les cimes de Lokinga, que l'on dit avoir de 2000 à 3000 mètres de hauteur. Celles-ci se rattachent par des contreforts latéraux aux terrasses des monts Viano que traverse le Loua-Laba et qui se prolongent au nord-est vers le Tanganyika, interrompues de distance en distance par les affluents du haut Congo. Au sud de ces terrasses, les monts de Lokinga s'abaissent peu à peu vers le nord-est, et finissent par se confondre avec les hautes plaines dans lesquelles serpentent en s'éloignant le Loua-Ngoua, affluent du Zambèze, et le Tchassi-Tchambezi, la maîtresse branche du haut Zaïre. Ces plaines ou *pouri*, parsemées de petits bouquets d'arbres, s'étendent à perte de vue, sans autres saillies apparentes que des buttes de termites. En maints endroits, elles sont imprégnées d'eau sur des espaces considérables, comme les tourbières des régions septentrionales de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Quelques puits, toujours emplis d'une eau claire, s'ouvrent au milieu de ces étendues semi-liquides, auxquelles Livingstone a donné le nom d' « éponges »; pendant les sécheresses, elles se fissurent sur de

grandes longueurs jusqu'au sable blanc sur lequel elle reposent, puis lors des grandes pluies les fentes se referment de nouveau. Les éponges ne se vident qu'avec lenteur dans les rivières qui y prennent naissance et pendant des mois elles en entretiennent le cours régulier[1].

A l'est du Tanganyika, des plateaux accidentés, portant des chaînes inégales, continuent au nord la région du faîte entre le Congo et les affluents de la mer des Indes; des monts de 2000 mètres et plus encore se dressent entre les deux lacs Tanganyika et Rikoua; même de simples renflements du plateau dépassent 1200 mètres à l'est du lac Tanganyika, dans l'Ou-Nyamézi; à l'ouest, le Miroumbi atteint 1500 mètres et le Misozi s'élève à 1750 mètres, près de 1000 mètres au-dessus des eaux du lac qui en baignent le pied. Ces monts doivent leur aspect grandiose à la nappe d'eau qui contraste avec leurs brusques promontoires, mais ils sont dépassés en hauteur par d'autres sommets qui se succèdent au nord-est, dans l'isthme limité à l'est par le Nyanza, à l'ouest par le Mouta-N'zigé : en se prolongeant dans cet espace étroit, le plateau de l'Ou-Nyamézi s'élève en proportion et se couronne d'une crête de hautes cimes. Là se dressent les trois cônes bleus du Mfoumbiro, d'où s'épanchent, au sud, à l'est, au nord, de nombreux affluents de la Kagera, branche maîtresse du Nil. Plus au nord sont les massifs du Kibanga et de Gambaragara, que Stanley et d'autres voyageurs ont vus de loin et dont ils évaluent la hauteur à plus de 5000 mètres. Ainsi l'arête de partage qui donne le lac Tanganyika au bassin du Congo passe également à l'est du Mouta-N'zigé, comme pour le rattacher géographiquement au même bassin : ce lac lui appartient en effet par la pente générale du sol, mais par l'orientation, et probablement aussi par l'existence d'une vallée de jonction, il fait partie du domaine nilotique. Quelques géographes croient même que le Mouta-N'zigé alimente un canal d'écoulement qui s'échappe à l'extrémité nord-orientale du lac pour aller se déverser dans le lac Albert; mais on sait que le premier explorateur, Gessi, chercha en vain la rivière qu'il s'attendait à trouver, et que Mason-bey reconnut seulement l'existence, à l'angle sud-oriental du lac, d'un courant d'eau rougeâtre obstrué par la végétation à une heure en amont de l'embouchure[2]. De même la rivière qu'Emin-bey a récemment découverte n'est pas indiquée par lui comme une coulée lacustre, mais comme un courant torrentueux descendu des monts occidentaux formant la chaîne de l'Ou-Songora[3]. Si le Mouta-

[1] Livingstone, *Last Journal*; — V. Giraud, *Tour du Monde*, 1886, 1887.

[2] *Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie du Caire*, n° 5, mai 1877 à février 1878.

[3] Lettre d'Emin-Bey à M. Felkin, *Scottish Geographical Magazine*, 1887.

N'zigé s'épanche dans le lac septentrional, comme le pense Kirchhoff[1] et comme les voyageurs arabes de Tippo-Tip l'ont affirmé à l'explorateur Van Gele[2], peut-être est-ce par un canal qu'interrompent parfois, comme naguère le Loua-Laba, les embarras d'herbes et la décrue des eaux d'amont. Parmi les voyageurs blancs, Stanley est le seul qui ait vu les eaux du Mouta-N'zigé; mais il ne les atteignit point et ses envoyés lui rapportèrent qu'en cet endroit une haute falaise empêchait de descendre jusqu'au lac : « les indigènes étaient obligés, disaient-ils, de hisser avec des cordes jusqu'au sommet du rocher les sacs de sel qu'ils rapportaient du marché. »

Au nord-est le faîte de partage entre le Congo et le « pays des Rivières » nilotiques est à peine indiqué par quelques renflements de terrain, des montagnes isolées, n'ayant que 500 mètres d'altitude au-dessus du seuil[3], et des plaines à pente indécise. Il en est probablement de même entre le versant du Congo et celui du Chari, et la dépression de l'Afrique centrale se continuerait ainsi de l'ancien lac congolais au lac encore existant du Tzâdé, reste d'une mer intérieure jadis beaucoup plus considérable. Mais que les deux bassins s'unissent ou non par des plaines intermédiaires, on sait que des massifs, isolés, comme le Mendif, ou continus, comme d'autres monts moins élevés, occupent une partie de la région. Au sud du Ouellé se dresse aussi un groupe de hauteurs isolé auquel le voyageur Potagos a donné le nom de monts George, et le cours de l'Ou-Banghi est resserré par les parois de montagnes qui, vues du bas fleuve, présentent l'aspect des Pyrénées, aperçues des campagnes de la Gascogne[4]. C'est autour des hauts affluents, le côté d'ordinaire le mieux limité des bassins fluviaux, que la région d'écoulement du Congo offre le relief le plus inégal : au contraire, du côté de la sortie, l'obstacle formé par les chaînes bordières constituait primitivement une barrière non interrompue. Retenues par ce barrage, les eaux ont dû séjourner longtemps dans les grandes plaines de l'intérieur et déposer leurs couches d'alluvions sur une épaisseur considérable : sur les bords du lac Kassaï, du Sankourou, du Lou-Kenyé, du Tchouapa, de même que sur l'autre côté du bassin congolais, aux bords du bas Alima, de la Bounga et de l'Ou-Banghi, on peut voyager pendant des semaines entières sans trouver un caillou[5]. Les rares blocs de

[1] *Petermann's Mittheilungen*, 1887, Heft IV.
[2] *Mouvement Géographique*, 1885, n° 15.
[3] Schweinfurth, ouvrage cité.
[4] Ponel, *Notes manuscrites*.
[5] Tappenbeck, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, 1886.

rochers qu'on aperçoit sur les rives des fleuves apparaissent comme des îles perdues au milieu de la mer.

Le climat équatorial de la région du Congo se modifie dans les diverses parties du territoire suivant la forme et l'orientation des saillies terrestres, chaînes bordières ou plateaux. La température moyenne, abaissée sur le littoral par l'influence du courant côtier qui vient du sud, n'est jamais excessive, puisque dans les mois les plus chauds, janvier, février, mars, avril, elle dépasse rarement 33 degrés de l'échelle centigrade : c'est bien plus l'humidité de l'atmosphère que sa haute température qui rend le climat difficile à supporter par les Européens. D'autre part, les froids sont relativement sensibles, car pendant le mois de juillet on a vu le thermomètre descendre à 12 degrés dans la vallée du bas Congo : l'écart annuel est donc de 21 degrés. Sur les plateaux il est encore plus considérable : les voyageurs se plaignent des chaleurs qui s'élèvent en mars à 36 degrés, et des froidures piquantes de la nuit succèdent aux ardeurs de la journée. Tandis que Cameron a vu de la glace se former la nuit sur les plateaux des sources du Kassaï, M. Ponel a pu constater sur l'Ou-Banghi une température de fournaise, atteignant 45 degrés centigrades.

L'ensemble du régime anémométrique étant ramené au nord de l'équateur par suite de la prépondérance des terres dans l'hémisphère septentrional, le bassin du Congo se trouve en entier dans la zone des vents alizés du sud-est. Ces courants atmosphériques dominent en effet dans l'intérieur des terres, là où des monts n'en troublent pas les allures normales; mais dans la partie méridionale du bassin, où les vallées sont régulièrement orientées en sillons parallèles, dans la direction du sud au nord, les vents suivent la même direction. Sur la côte occidentale, jusqu'en amont du confluent de l'Ou-Banghi, chez les Ba-Ngala[1], les alizés, déviés de leur marche, se transforment en moussons, ils deviennent vents du sud-ouest et même soufflent franchement de l'occident. C'est principalement pendant la saison sèche que dominent ces vents, assez violents d'ordinaire. Ils atteignent leur plus grande force en septembre et en mars, précisément avant le début des saisons humides. Quant aux orages proprement dits, les plus fréquents sont ceux qui viennent de l'est; les plus forts se forment au nord-est. Ainsi dans la partie occidentale du continent la marche des orages est de l'intérieur des terres vers le littoral[2]; dans la région orientale, à l'est du haut Congo, les orages naissent à

[1] Coquilhat, *Notes manuscrites.*
[2] Wissmann; — von Danckelmann, *Deutsche Kolonial-Zeitung*, 15 oct. 1885.

l'ouest, et par conséquent se portent là aussi, de l'intérieur vers la côte.

Tandis que sur le haut fleuve les saisons sont à peine tranchées, la succession des sécheresses et des pluies est régulière sur le bas Congo : de même que dans la Gabonie, un petit hivernage, d'octobre à la fin de décembre, précède une petite saison sèche, de janvier au milieu de février; puis vient la saison des fortes pluies, jusqu'en mai, et tout le reste de l'année, de mai en septembre, constitue la grande saison des sécheresses, pendant laquelle il ne tombe pas une goutte d'eau. Mais les pluies diminuent rapidement au sud de l'embouchure du Congo; d'autre part elles augmentent de l'aval vers l'amont, du littoral vers l'intérieur, et dans la région équatoriale du fleuve, sous la zone des calmes, il pleut pendant tous les mois de l'année, quoique la grande saison d'humidité coïncide également avec les mois d'hiver. Presque toujours les pluies sont des averses violentes apportées par des orages : en décembre 1882, la chute d'eau amenée par une de ces tempêtes fut de 102 millimètres pendant une pluie moindre de trois heures[1]. Pendant les fatales années 1872 et 1874 la quantité d'eau reçue par les campagnes n'atteignit pas 200 millimètres et la famine fut la conséquence de cette sécheresse extraordinaire[2]. Mais en dehors des pluies il faudrait tenir compte de l'humidité des rosées et de celles que donnent aux plantes les brouillards du matin, le *cacimbo* des Portugais. En juillet surtout, les brumes sont intenses de cinq heures à sept heures du matin et quelquefois pendant toute la journée[3] : il est rare qu'on puisse distinguer les sommets des montagnes; un voile cache l'horizon. Les nuits sereines sont rares : on ne voit le beau ciel étoilé qu'après les violentes ondées qui ont nettoyé l'atmosphère de ses poussières flottantes.

Les incendies des plaines herbeuses, si communs dans la région du bas Congo et sur les plateaux montueux qui se succèdent au sud, contribuent à embrumer le ciel[4]. M. de Danckelmann a calculé que la quantité d'herbes brûlées par kilomètre carré représente une masse de 80 tonnes. Or les feux allumés sur divers points s'étendent chaque année sur une étendue collective de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres carrés : c'est donc par millions de tonnes qu'il faut compter le combustible, chaume, broussailles, arbres morts, ainsi livré aux flammes et dispersé en

[1] Pluies du bas Congo : Vivi, de septembre 1880 à août 1881 : 0m,876
Ponta da Lenha » 1882 » 1883 : 0m,739
(Von Danckelmann, *Petermann's Mittheilungen*, 1885.)

[2] Josef Chavanne, ouvrage cité.

[3] M. E. Ponel, *Notes manuscrites*.

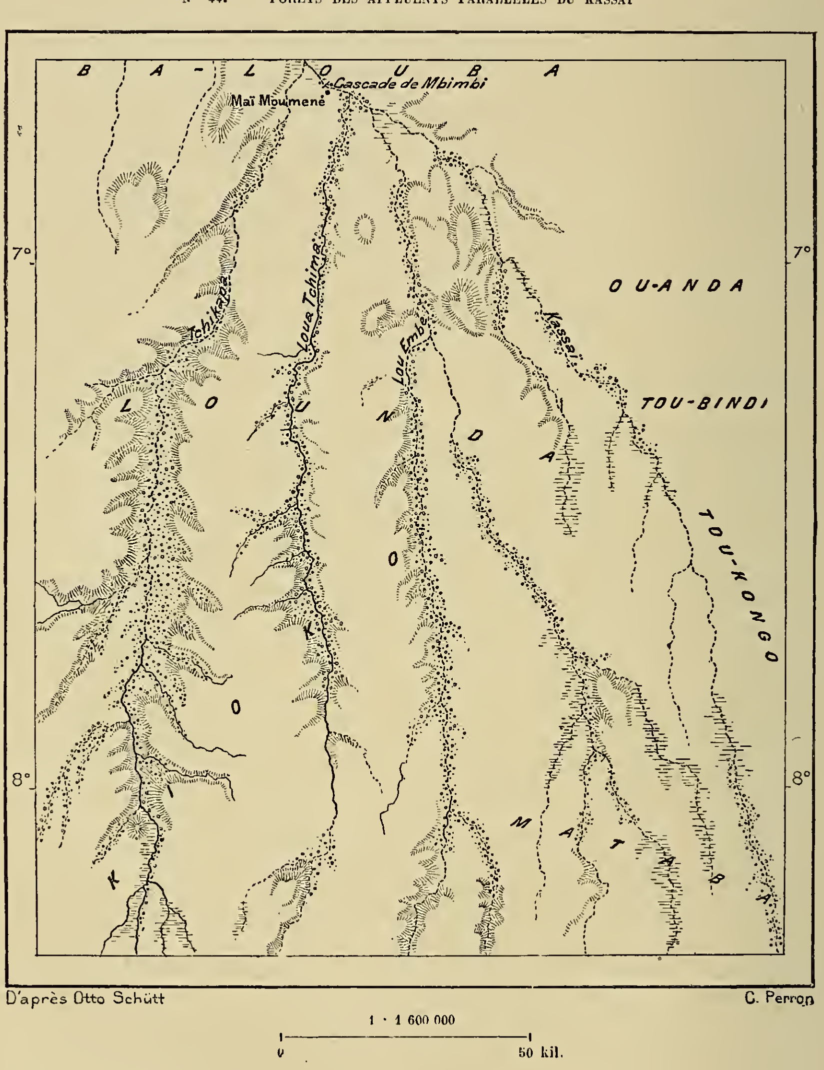
[4] Cameron; Monteiro; Pechuel-Lösche; Böhm et Kaiser; von Danckelmann, etc.

grande partie dans l'atmosphère. Au-dessus de la nappe brûlante se forment de gros nuages arrondis qui se résolvent ensuite en brumes grisâtres enveloppant le ciel de leur teinte uniforme et fournissant à la vapeur d'eau des noyaux de molécules solides pour la condensation de l'humidité. La nuit, les incendies des hautes herbes, escaladant les pentes ou descendant en nappes sur les flancs des montagnes, présentent un spectacle magnifique. La flamme court à la surface des croupes, changeant incessamment de forme et de place, ici s'élançant en fusées, ailleurs s'éteignant peu à peu, pour reprendre tout à coup sous le souffle du vent. Ces feux passagers sont peu dangereux : les herbes brûlent trop vite pour que les arbres, pleins de sève, prennent feu au passage des flammèches; le moindre ruisseau arrête la marche de l'embrasement; pour l'empêcher de se propager, il suffit de battre les herbes de rameaux feuillus.

Ce n'est point à l'incendie, c'est au climat qu'il faut attribuer l'existence de ces prairies de hautes herbes sur les croupes du Congo. Dans ces régions l'air n'est pas assez riche en humidité pour nourrir des forêts : tandis que sous les pluies abondantes de la Gabonie l'espace est uniformément recouvert d'une végétation forestière où le chasseur se fraye difficilement un sentier, les savanes deviennent de plus en plus nombreuses à mesure qu'on avance vers le sud, puis, quand on a franchi le Congo, tous les sommets du plateau déchiré sont dépourvus de grands arbres. Mais les vallées, où coulent les ruisseaux, sont emplies de verdure : du haut des croupes on voit dans tous les fonds une étroite zone d'arbres serpenter entre les pentes grisâtres. A l'est des montagnes bordières du territoire portugais, sur le versant septentrional du plateau de partage entre le Zaïre et le Zambèze, le contraste des hauteurs et des vallées reste le même, malgré l'abondance d'eau que cette région donne au Kassaï et par le Kassaï au Congo. C'est que les crêtes médianes entre les vallées parallèles sont immédiatement drainées de leurs eaux de pluie : l'humidité s'échappe des deux côtés vers les fosses profondément creusées qui les accompagnent à droite et à gauche, et les roches arides des hauteurs ne peuvent nourrir ni arbres ni arbustes, à peine quelques brousses presque sans feuilles. Quelques-unes même ne sont revêtues que d'une herbe rare ou manquent complètement de végétation : les indigènes leur donnent alors le nom de *quiana*. Cependant la plupart des croupes sont couvertes de ces grandes herbes où le piéton disparaît comme dans un fourré de roseaux : ces hautes savanes, qui rappellent les plaines d'alfa de la Berbérie, sont le *capim* des Portugais, *capim de faca*, « herbes à couteaux », là où elles se composent de graminées aux gaines tranchantes. Il n'existe

d'arbres que dans les vallées; ils bordent les fleuves en une masse de végétation continue, reliée par le réseau des lianes : ces lisières, d'une largeur de quelques mètres seulement, sont les *muchitos*[1]. Ils alternent en maints endroits avec des fonds marécageux où manquent les broussailles.

N° 44. — FORÊTS DES AFFLUENTS PARALLÈLES DU KASSAÏ



Mais, à l'issue des vallées parallèles du versant méridional, l'eau, répartie également sur l'étendue de la plaine, suffit amplement pour l'entretien d'une riche végétation; les bouquets de palmiers, les grands baobabs se rencontrent de nouveau, et bientôt commence la forêt, s'étendant au loin,

[1] Otto Schütt, *Reisen im südwestlichen Becken des Kongo.*

non seulement au bord des fleuves, mais aussi dans les espaces intermédiaires. Presque tout le demi-cercle limité au nord par la grande courbe du Congo, au sud par le Kassaï et le Sankourou, paraît être une immense forêt, interrompue çà et là par des marais, des savanes et les clairières des villages : l'ancien fond lacustre s'est recouvert de la puissante végétation tropicale. Les régions montueuses de l'orient, comme celles de l'occident, n'ont de forêts continues et d'accès difficile que dans les fonds où viennent se réunir les eaux descendues des hauteurs et dans les parties de la zone équatoriale où les pluies tombent en grande abondance. Plus au sud on ne voit que des prairies parsemées de bouquets d'arbres comme les parcs anglais, des bois en galerie, abritant les ruisseaux sous leurs rameaux entre-croisés, ou même des savanes sans végétation arborescente. La nature n'y offre pas cette richesse et cette variété de flore qu'on s'attendrait à trouver sous la même latitude que Java et les côtes méridionales de Sumatra et de Bornéo. Tandis que de nombreuses régions du bassin, telles la contrée des Ma-Nyéma, les pays que traversent le Lou-Kouga et le Loua-Laba, les plaines habitées par les Niam-Niam et les Monbouttou, le Lounda, l'Ou-Roua et toute la contrée où viennent se réunir le Kassaï et ses grands affluents, sont décrites comme étant d'une fertilité merveilleuse et pouvant être transformées en d'immenses jardins, si elles ne le sont déjà[1], il est d'autres parties du bassin congolais, notamment les *pouri* et les « éponges » des districts orientaux[2], et à l'occident les arides plateaux de latérite[3], qui présentent l'aspect le plus monotone et le plus triste : on peut désespérer de jamais les conquérir à la culture.

Dans son ensemble, le bassin du Congo, bien limité par un cercle de montagnes, de plateaux et de seuils élevés, offre une remarquable unité dans ses espèces végétales et animales. Il est vrai que le territoire est immense, mais les conditions du climat y sont à peu près les mêmes : au nord et au sud du fleuve Congo et de la ligne équatoriale, qui partagent toute la contrée de l'est à l'ouest, les mêmes phénomènes se reproduisent, quoique suivant un ordre inverse de saisons. D'autre part, les limites du bassin coïncident en maints endroits avec celles des aires végétales. Schweinfurth et Junker ont constaté que le faîte de partage entre le Nil et le Congo, dans le pays des Niam-Niam, est en même temps une ligne de séparation précise pour un très grand nombre d'espèces : au nord de cette limite on ne trouve plus de palmiers à huile, ni de raphia, de pandanus,

[1] Livingstone, Schweinfurth, Cameron, Stanley, Wissmann, etc.
[2] Victor Giraud, *Tour du Monde*, 1886 et 1887.
[3] Pechuel-Lösche, Chavanne, etc.

de kolatiers, arbres caractéristiques du paysage; au sud des hauts affluents du Congo, le palmier à huile est également arrêté par un seuil de partage et dans la vallée du bas Congo il s'arrête aux premières pentes des plateaux de l'Angola. Pour maintes espèces, le cours inférieur du fleuve est une limite naturelle, franchie seulement grâce à l'intervention de l'homme. La grande égalité du climat qui donne un même caractère à la flore spontanée dans toutes les parties du bassin a permis aussi aux habitants d'introduire partout presque les mêmes plantes de culture, manioc, millet, colocase et bananes. Le tabac, le chanvre, l'ananas, la canne à sucre se rencontrent également en diverses régions congolaises. Le cafier sauvage, de même que la vigne et l'oranger, ont été vus par les voyageurs dans les forêts de la région centrale, aux bords du Congo et du Kassaï.

La faune du bassin fluvial est la même que celle du littoral atlantique dans la Gabonie et le Kameroun. L'éléphant, devenu rare dans les pays de chasse, est encore très commun dans la plus grande partie de la contrée; le lamantin se montre dans le bas fleuve et l'hippopotame peuple en multitudes le Congo et ses affluents; M. Massari en aurait vu plus de cinq cents à la fois dans les eaux du Kouango[1]; dans maintes rivières ils gênent la navigation. Le chimpanzé habite les forêts du Congo, mais au nord-est il est arrêté par les mêmes limites que le palmier à huile et le raphia; il ne pénètre pas dans le bassin du Nil; de même il ne franchit pas le cours inférieur du Congo pour pénétrer au sud dans le territoire d'Angola. Les contrastes qu'on observe dans la faune dépendent surtout de la végétation. Tandis que les savanes occidentales, souvent parcourues par l'incendie, sont presque entièrement dépeuplées et qu'on n'y rencontre ni quadrupèdes, ni reptiles, ni oiseaux, les parcs naturels de l'orient, où les prairies s'entremêlent aux bouquets de bois, sont prodigieusement habités; en certains districts, que l'homme n'a pas encore dévastés, les campements des voyageurs sont entourés de troupeaux d'éléphants, de buffles et d'antilopes.

Le bassin du Congo appartient aux populations de langue bantou, excepté dans quelques enclaves, habitées par des peuplades d'aborigènes vaincus, et dans la région nord-orientale, que peuplent les Niam-Niam, les Monbouttou et d'autres nations classées parmi les Africains de race nouba;

[1] *Mouvement Géographique*, 7 novembre 1886.

d'autre part, le domaine glossologique du bantou, qui pénètre au sud jusque dans la colonie du Cap, dépasse également au nord et au nord-est le bassin du Nil, puisque des idiomes de cette origine se parlent sur tout le pourtour du lac Nyanza. Quoique les populations congolaises soient apparentées par l'idiome, elles offrent entre elles de grands contrastes par l'aspect physique et les mœurs : il faut les décrire à part les unes des autres. Tandis que la plupart des Bantou (Ba-Ntou, A-ba-ntou), c'est-à-dire « Hommes », sont considérés comme se distinguant nettement des Nigritiens par la nuance de la peau, la forme du crâne, les traits et la démarche, on constate que dans la région du Congo les transitions sont très graduelles dans l'ensemble, malgré les grandes diversités locales de tribu à tribu. On n'observe point de type pur. D'incessants mélanges ont eu lieu, changeant constamment la race, tout en laissant la langue. Même dans la période historique des peuples conquérants ont parcouru la contrée, subjuguant d'autres peuples et se fondant avec eux. Les famines, les inondations, les expéditions des marchands d'esclaves ont aussi causé fréquemment l'émigration de tribus et de nouveaux mélanges ethniques; enfin, chez mainte peuplade les mariages se font en dehors de la famille et de la cité. La race la moins mélangée paraît être celle des aborigènes, ces gens de petite taille qu'on appelle Akka, Tik-tik, Voua-Toua, et qui se distinguent d'ordinaire par l'exiguïté de leur taille. Est-ce aux ancêtres de ces petits hommes que l'on doit attribuer les instruments de pierre trouvés par Hore sur les bords du Tanganyika[1], et ceux qu'on a découverts récemment sur les bords du bas Congo[2]?

Dans son ouvrage sur les langages modernes de l'Afrique, Cust énumère pour le bassin du Congo quarante-deux parlers différents, quoique tous de souche bantou, et d'autres écrivains ajoutent encore des langues à la liste de l'auteur anglais. Actuellement les grammairiens, tout en reconnaissant la parenté des idiomes, ne peuvent que proposer des hypothèses relativement au classement des parlers indigènes en langues et en dialectes, car un petit nombre seulement ont été suffisamment étudiés pour qu'on ait pu en donner des grammaires ou des lexiques : de la plupart on ne possède que des vocabulaires incomplets, et même il est des tribus dont les voyageurs ne rapportent qu'un seul mot, de salutation ou de menace. Enfin l'inventaire des peuplades elles-mêmes n'est pas complet et de nombreuses confusions ont dû se glisser dans les énumérations que l'on a faites : tels

[1] *Procedings of the R. Geographical Society*, January 1882.
[2] Dupont, *Mouvement Géographique*, 24 avril 1887.

noms différents s'appliquent à une seule nation, tandis qu'ailleurs des appellations identiques ou confondues par les étrangers à cause de leur similitude désignent des peuplades très distinctes. Il est probable que les préfixes des noms de peuples, Ba, Ma, Ova, Oua, Voua, M, Tou, Mou, indiquent une certaine parenté entre les tribus ainsi désignées; cependant pareil indice est insuffisant pour qu'on puisse s'en servir pour hasarder une classification même approximative. Tout essai de groupement pour les langues du Congo et les peuples qui les parlent n'a qu'une valeur passagère.

Du moins peut-on signaler dans ce chaos ethnique les tribus qui ont exercé une action considérable dans l'histoire de la contrée ou qui se distinguent actuellement par leur activité commerciale ou guerrière. Ainsi l'on doit citer les Nyamézi, à l'est du Tanganyika, et les Roua, à l'ouest du même lac, comme les intermédiaires des échanges entre le versant oriental de l'Afrique et le bassin du Congo. Les Regga, entre le grand fleuve et le lac Mouta N'zigé, occupent un très vaste territoire, jusqu'au pays des Monbouttou et des Niam-Niam. A l'ouest du haut Congo, limitée par la grande courbe que décrit le fleuve au nord de l'équateur, les Ba-Lolo se rencontrent sur un immense espace, au bord de tous les affluents. Les Tou-Chilongé, fiers de leur civilisation, occupent la région où le Lou-Loua et le Kassaï entrent dans les plaines boisées, tandis que les Lounda dominent dans la région découpée en vallées parallèles par les affluents méridionaux du Kassaï; plus haut, dans le voisinage des seuils, vivent les Kioko, voyageurs entreprenants qui se rendent de l'Atlantique au pays des grands lacs. Sur le Congo, à l'endroit où le fleuve commence à prendre son cours vers le sud-ouest, les Ba-Ngala sont la première nation pour l'énergie guerrière; plus bas, les Bou-Banghi, sur le fleuve qui porte leur nom, sont aussi fort puissants; l'une de leurs tribus, les Ba-Fourou (Ap-Fourou), qui vivent sur les bords de la Bounga, de la Likoualla, de l'Alima, est devenue une précieuse alliée des explorateurs français, après avoir été pour eux un ennemi redoutable. Les Ba-Téké, qui peuplent les terres riveraines du Congo en amont du Stanley-Pool, ont une grande prépondérance politique sur les tribus des alentours, et les Oua-Bouma du bas Kassaï sont devenus les associés des blancs pour le transport des marchandises. Enfin les Ba-Fiot, plus connus sous le nom de Congo ou Congolais, d'après l'une de leurs divisions, les Ba-Kongo, sont les riverains du bas fleuve, depuis longtemps en relations de commerce avec les nations européennes. De l'est à l'ouest on remarque chez les populations nègres un amour croissant pour les amulettes et les fétiches : les peuplades de l'est préfèrent les ornements, celles de l'ouest les gri-gri.

Quoi qu'en aient dit plusieurs écrivains, d'après lesquels un des contrastes essentiels entre les noirs et les autres races de l'Ancien Monde serait l'incapacité des premiers à se grouper en sociétés politiques considérables, les Bantou ont fondé de grands États et quelques populations en offrent un exemple dans le bassin congolais. A la fin du quinzième siècle, quand les Portugais entrèrent dans la contrée, tout le territoire du bas fleuve, sur les deux rives, et une grande partie du plateau méridional reconnaissaient le pouvoir d'un souverain qui résidait dans la ville désignée de nos jours par le nom portugais de San Salvador : tous les chefs des alentours lui payaient régulièrement le tribut, et les gouverneurs portugais n'eurent qu'à se substituer graduellement à lui pour transformer l'empire africain en une sorte de vice-royauté africaine. Dans la région que parcourent les affluents du Kassaï, la prépondérance politique appartient aux Lounda, et leur roi, le Mouata Yamvo, reçoit les hommages de centaines de clans épars sur un territoire aussi grand que la France. Vers les sources du Loua-Poula s'étend un autre royaume, celui du Mouata Kazembé, qui fut jadis indépendant et paraît avoir possédé, à la fin du siècle dernier, l'hégémonie sur les États voisins. A l'ouest, les hauts bassins du Loua-Laba et du Lou-Fira constituent le domaine d'un souverain plus puissant, le Msiri. Plus au nord, dans la région où ces diverses rivières convergent pour former le Congo, les tribus sont groupées politiquement sous la suzeraineté commune du roi de Kassongo. En dehors du bassin du Congo, d'autres États se sont constitués parmi les populations bantou. On comprend d'ailleurs qu'en ces vastes contrées où les communications sont très difficiles et où les tribus peuvent sans peine se déplacer de clairière en clairière, même changer de vallée ou de bassin fluvial, le lien politique soit fort relâché. En dehors des périodes de conquête, alors que des bandes nombreuses, dressées au métier de la guerre, imposent leur domination brutale aux paisibles populations agricoles, les tribus ne se rattachent les unes aux autres que par un accord volontaire : elles forment plutôt une fédération de petites républiques autonomes que des États monarchiques. Quelques présents, des promesses et des hommages, voilà tout ce que les chefs de peuplades ou de familles, vassaux ou vavassaux, envoient au suzerain.

L'arrivée des Européens et des Arabes sur les côtes de l'Afrique a dû naturellement avoir une grande part dans le travail de désagrégation qui transforme peu à peu les États de l'intérieur. On s'accoutume à regarder vers de nouveaux maîtres et l'ancien équilibre est détruit. C'est ainsi que l'intervention des Portugais a fini par amener la ruine de l'empire du

Congo, qui pourtant offrait une grande cohésion politique : les guerres de propagande religieuse en même temps que les expéditions des négriers soulevèrent province contre province et chaque tribu reprit son indépendance. Dans ces transformations historiques provenant de la présence des étrangers sur les côtes, la part du mal se mêle diversement à celle du bien. Tandis que certaines tribus, pourchassées par les marchands d'esclaves, sont retombées dans un état de misère et de barbarie pire que le précédent, l'ensemble des populations congolaises s'enrichissait par le développement de l'agriculture; les peuplades apprirent à cultiver le maïs, le manioc et d'autres plantes étrangères, qui lui donnent maintenant la meilleure part de sa nourriture et dont la disparition entraînerait la mort de presque tous les habitants. Cette introduction des espèces nourricières est l'un des grands bienfaits des Européens et dans la balance générale fait plus que compenser la vente des fusils, de la poudre et des liqueurs fortes. Tandis qu'il y a quatre siècles les tribus du Congo ne pouvaient guère vivre que de la chasse à la bête des forêts ou même à l'homme, de la pêche et d'une agriculture rudimentaire, ils demandent maintenant leur nourriture au sillon : la population peut décupler sans que la terre féconde lui fasse défaut. Étoffes, instruments et meubles lui viennent aussi d'Europe et l'on a pu se demander, quoique ce fait doive être attribué probablement à une coïncidence fortuite, si le mode de construction des maisons dans la plus grande étendue du Congo occidental, jusqu'au bas Itimbiri et en aval de l'Arahouimi n'est pas dû à l'exemple des Portugaïs du littoral. Ces maisons sont toutes disposées en forme de carrés longs, avec un toit à l'européenne et une sorte de varande : elles ne diffèrent des cabanes de maintes contrées européennes que par les matériaux employés. Mais dans la région du haut Congo et des grands lacs les huttes, d'ailleurs d'architectures très diverses, sont presque partout rondes et à toits coniques[1].

Si l'influence européenne n'était représentée dans les régions du Congo que par ses marchands, nul doute que le rôle de ceux-ci n'eût été dans l'histoire de l'Afrique bien inférieur à celui des traitants arabes. Tandis qu'avant la traversée du continent noir par Stanley les comptoirs européens ne dépassaient pas la région basse de l'estuaire, les Arabes de Zanzibar parcouraient librement le pays à l'ouest du lac Tanganyika, au centre même du continent, à 1500 kilomètres de l'océan Indien. Stanley, Cameron et depuis nombre d'autres voyageurs européens durent recourir à leurs

[1] Ed. Ponel, *Notes manuscrites.*

services pour s'engager au milieu des populations noires de l'intérieur : sans eux, le bassin du Congo serait encore une terre inconnue. Lorsque Stanley prit la résolution de marcher vers l'occident en suivant les bords du fleuve il se fit accompagner jusqu'aux chutes par l'Arabe Tippo-Tip, commandant une bande de sept cents hommes; c'est aussi grâce au concours de ce marchand d'esclaves que l'expédition de Stanley peut marcher actuellement vers le haut Nil. C'est aux Arabes surtout qu'ont profité les découvertes des Européens dans toute la région du haut Congo et leurs caravanes pénètrent victorieusement dans tout l'espace qui s'étend des grands lacs nilotiques au Lo-Mami. Les colonies de marchands, dont les stations sont éparses dans toute la contrée, ne se contentent pas d'acheter l'ivoire et les autres denrées de prix, elles trafiquent surtout en esclaves; utilisant, excitant même toutes les petites guerres de tribu à tribu, elles se font céder les captifs, hommes, femmes, enfants, et revendent en partie ces proies dans les marchés de l'intérieur, même jusque sur le littoral; mais elles gardent les adolescents, qu'elles arment de fusils et dont elles se font une escorte de combat, irrésistible pour des peuplades sans consistance. De là un très grand avantage matériel pour les Arabes dans leur lutte commerciale contre les Européens, qui, pour former leurs convois, sont obligés de s'adresser à des hommes libres, qui leur louent leurs propres esclaves, et de payer chèrement les transports. On peut dire qu'en réalité les Arabes de Zanzibar ont constitué dans la région du Congo supérieur un nouvel empire d'une étendue de plusieurs centaines de mille kilomètres carrés; mais cet empire ne pouvait s'établir officiellement parmi les corps politiques, car pour le mouvement des échanges il dépendait de Zanzibar. Il ne possédait pas vers l'océan des Indes le libre débouché qui lui est pourtant nécessaire, car il lui serait impossible de se maintenir si son commerce d'ivoire avec Bombay se trouvait interrompu. Mais si les Arabes de l'intérieur sont commercialement les vassaux du sultan de Zanzibar, celui-ci à son tour, surveillé par les diplomates européens et comme emprisonné dans son île, ne saurait se permettre d'agrandir son domaine. C'est à lui de recevoir les ordres des puissances : elles lui tracent les limites de ses États et se répartissent le reste du territoire : ce sont elles qui, par l'intermédiaire de Stanley, ont fait du principal marchand arabe de l'intérieur l'un des grands dignitaires de l'État indépendant du Congo; elles lui ont aussi donné pour l'expédition de l'ivoire un autre chemin, celui du bas Congo et de l'Atlantique.

On sait qu'à la suite de la traversée du continent par Stanley, en 1878, un comité d'études du haut Congo se constitua sous la présidence du roi des

Belges et se transforma bientôt en une « Association internationale du Congo », qui se donnait une bien vaste mission, celle de « semer le long des rives des établissements civilisés, de conquérir pacifiquement le pays, de le jeter dans un moule nouveau pour le mettre en harmonie avec les idées modernes, et d'y édifier des États au sein desquels le commerçant européen fraterniserait avec le noir commerçant d'Afrique, et d'où seraient à jamais bannis le meurtre et le trafic des esclaves[1]. » Cette mission est loin d'être remplie, mais l'Association internationale n'a pas attendu qu'elle fût achevée et, en 1884, elle se couronnait, pour ainsi dire, en se transformant en monarchie au profit du roi fondateur. Le nouvel empire, appelé « État indépendant du Congo », est limité au sud par la rive méridionale de l'estuaire, puis par une ligne géométrique tracée jusqu'au Kouango, à une vingtaine de kilomètres au nord du sixième degré, et coïncidant ensuite avec cette ligne jusqu'au Lou-Bilach ou haut Sankourou. Au Lou-Bilach, cette frontière fictive, tracée à travers des régions inexplorées ou mal connues, se recourbe vers le sud pour remonter la vallée fluviale jusqu'au plateau des sources; plus loin elle se confond avec le seuil de partage entre Congo et Zambèze, suit la rive occidentale du lac Bangouéolo et la vallée du Loua-Poula, prend une moitié du lac Moéro et se dirige en droite ligne vers la baie de Cameron pour longer le lac Tanganyika jusqu'à la bouche du Rou-Sizi. Au delà une nouvelle ligne de fantaisie dessinée sur la carte de manière à embrasser le lac Mouta-N'zigé indique la limite de l'État du Congo, jusqu'au quatrième degré de latitude septentrionale, adopté pour limite. Au nord-ouest et à l'ouest, le cours de l'Ou-Banghi, puis la rive droite du Congo jusqu'à Manyanga séparent le nouveau royaume des possessions françaises. En aval, une ligne sinueuse, qui passe au sud des sources du Niari et de ses affluents, va rejoindre la côte entre Cabinda et Banana, complétant l'immense pourtour du territoire. L'ensemble de l'État comprend une superficie de 1 940 000 kilomètres carrés, soit environ la moitié du bassin fluvial, mais les seuls points occupés de l'énorme domaine sont quelques postes riverains du fleuve, tels que Ba-Ngala sur la rive droite du Congo, dans le pays du peuple de même nom. Loin du fleuve majeur il n'existe qu'un seul poste, celui de Loulouabourg, sur le Lou-Loua, affluent du Kassaï.

Le reste des contrées du versant congolais est aussi distribué à des puissances européennes. L'Allemagne s'est emparée, sinon effectivement, du moins en principe, de toute la partie de l'Afrique orientale que défendent

[1] Henry M. Stanley, *Cinq années au Congo.*



BANGALA. — STATION DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Coquilhat.

au nord le lac Nyanza, au sud le Nyassa, à l'ouest le Tanganyika, et de cet immense camp stratégique elle commande à la fois les hauts bassins du Nil, du Zambèze et du Congo. La France possède la partie du versant congolais comprise entre le haut Ou-Banghi et Manyanga; enfin le Portugal a pris possession officielle de tout le territoire qu'arrosent des affluents du bas Congo et du Kouango, au sud de l'État libre; en outre, il se considère éventuellement comme le « protecteur » du royaume de Lounda,

N° 45. — ZONE FRANCHE DU COMMERCE DANS LE BASSIN DU CONGO.

Est de Paris 10° 30°
8 8
Ouellé
Congo
0° 0°
Kouango
Kassaï
14° 14°
Est de Greenwich 14° 34°
Perron
1 : 30 000 000
0 1000 kil.

comme le maître futur de la partie méridionale du bassin non encore partagée entre des maîtres européens. D'ailleurs tous les États du Congo, de même qu'à l'est ceux du versant de la mer des Indes, entre le Zambèze et le cinquième degré de latitude septentrionale, sont déclarés zone franche pour le commerce. « Tous les pavillons, sans distinction de nationalité, auront libre accès à tout le littoral de ces territoires et aux rivières qui s'y déversent. Tout traitement différentiel est interdit à l'égard des navires et les marchandises importées sont affranchies des droits d'entrée et de transit. »

II

BASSINS DU LOUA-POULA ET DU LOUA-LABA.

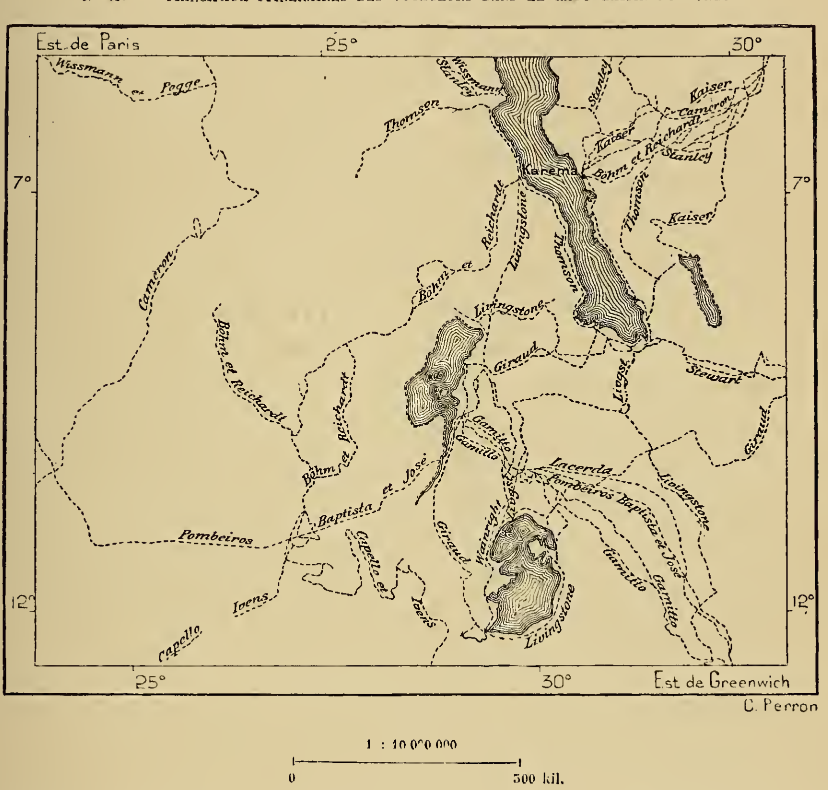
Cette région, dans laquelle les hauts affluents qui forment le Congo descendent plus de la moitié de la pente fluviale, de 1500 à 600 mètres, avait été visitée par un Européen, Lacerda, dès la fin du dix-huitième siècle; mais aucun document ne fut sauvé du désastre de cette exploration. D'autres voyages faits par des Portugais dans la même contrée n'attirèrent que faiblement l'attention des géographes et le pays ne cessa d'être terre inconnue que depuis les mémorables expéditions de Livingstone. A ce pionnier des terres africaines ont succédé d'autres hommes dévoués à la science et le réseau des itinéraires resserre ses mailles de décade en décade[1].

Le plateau incliné vers le sud dans lequel naissent les affluents du Tchambézi, la rivière qui deviendra le Congo, est habité surtout par les Bemba (Ba-Emba, Mou-Emba, Lo-Bemba, Voua-Emba). Leurs villages de huttes rondes, entourés de palissades circulaires et de fossés, sont épars dans la grande plaine, haute de 1400 mètres environ et couverte d'une forêt d'arbres clairsemés qu'interrompent des marais et des savanes. En 1884, lors du passage de M. Giraud, l'empire des Bemba s'étendait au nord jusqu'au Tanganyika, à l'est jusqu'au Nyassa, à l'ouest jusqu'au Bangouécolo et au Moéro : tout l'espace interlacustre, au nord des montagnes des Oua-Bisa, leur était soumis, et même le Kazembé, descendant des souverains qui au siècle dernier commandaient aux populations d'une si grande partie de l'Afrique centrale, avait dû consentir à payer le tribut au roi des Bemba. De même la nation jadis puissante des Oua-Bisa, qui possédait le territoire au sud du Tchambézi, avait été « mangée », suivant l'expression des indigènes : il n'en restait à l'état indépendant que des tribus insulaires du Bangouéolo, quelques peuplades éparses dans les montagnes et la partie de la nation établie sur le versant du Zambèze. La capitale de l'empire des Bemba est située dans la plaine, au nord de vastes marécages que traverse le Tchambézi. En 1884 c'était une agglomération de quatre à cinq cents huttes, trop vaste pour qu'on l'eût entourée de fortifications comme les autres villages, mais trois boma ou enceintes pa-

[1] Voyages d'exploration faits dans les bassins du Loua-Poula et du Loua-Laba :
Lacerda, 1798; — Caravaniers ou Pombeiros, J. A. Baptista et A. José, 1806; — Gamitto et Monteiro, 1832; — Livingstone, 1869-1873; — Cameron, 1874; — Giraud, 1884; — Böhm et Reichard, 1883-1884; — Capello et Ivens, 1885.

lissadées protégeaient les familles et les trésors des grands personnages et eussent pu servir de refuge à toute la population en cas d'attaque. Dans ces contrées les noms des villages ne sont autres que ceux des chefs qui les gouvernent; en 1884, le chef-lieu des Bemba s'appelait Ketimkourou; on le nomme actuellement Maroukoutou. A la mort d'un roi le deuil est général dans ces contrées. Le cadavre du souverain reste dans la case royale, où quelques anciens le surveillent jusqu'à décomposition complète; mais les

N° 46. — PRINCIPAUX ITINÉRAIRES DES VOYAGEURS DANS LE HAUT BASSIN DU CONGO.



autres habitants fuient le voisinage du mort sans même prendre le temps de moissonner leurs champs. Souvent les villages sont définitivement abandonnés, et le nouveau chef, après avoir vaincu les autres prétendants, établit son boma sur un emplacement éloigné de la forteresse du prédécesseur[1]. Les guerres incessantes ont en grande partie dépeuplé la contrée; les groupes de cabanes sont rares, et même en quelques districts il serait dangereux de les habiter à cause du voisinage des bandits; les pauvres laboureurs campent au milieu des fourmilières, cultivant furtivement le sol,

[1] Victor Giraud, *Tour du Monde*, 1886.

et s'enfuyant après la récolte; quand ils n'ont plus de grains, ils se nourrissent de champignons, de racines, d'écorces, de feuilles bouillies.

Inquiets et farouches, par suite de leur état politique, les Bemba sont physiquement un des beaux peuples bantou. De taille élevée pour la plupart, ils ont la jambe longue et fine, bien faite pour courir à travers les hautes herbes et les terres inondées. Ceux d'entre eux qui n'ont pu acheter d'étoffes aux marchands arabes, se couvrent de peaux ou d'écorces; leur coquetterie consiste surtout à sillonner leur corps de tatouages élégants, à parer leur tête de rayons, de couronnes et de pointes, où l'argile s'entremêle aux cheveux. Ils ont parmi eux d'habiles artisans, des forgerons et des tréfileurs adroits, des tisseurs fort ingénieux : leurs guerriers se servent encore de l'arc et des flèches, mais chez eux aussi les fusils remplacent peu à peu les anciennes armes. L'état de guerre dans lequel vivent ces populations a donné un grand pouvoir aux rois, qui pour un rien font mutiler esclaves ou hommes libres ; les bandes de musiciens qui les entourent sont presque en entier composées d'eunuques, d'aveugles, de manchots; des crânes grimacent sur de longues perches à l'entrée de tous les villages. En peu de régions africaines le cérémonial de salutations témoigne de plus d'abjection dans la servilité : les gens qui s'approchent du roi se renversent sur le dos en frappant des mains, puis se couchent sur le ventre et rampent devant leur maître avant d'oser lui adresser la parole. L'indice du pouvoir royal consiste en verroteries rouges qui recouvrent la poitrine, le ventre, les jambes du souverain. Ces ornements sont apportés par des marchands Nyamézi, qui achètent en échange l'ivoire du pays, consistant en défenses fort petites, mais « d'une incomparable finesse de grain ». Ces traitants venus de l'orient ont introduit chez les habitants de la contrée divers usages d'origine arabe.

Les Oua-Bisa et les Ilala qui se sont maintenus contre les attaques des Bemba dans les îles et les presqu'îles du Bangouéolo, entourées de marécages, et dans les âpres vallées des montagnes, constituent de petites républiques; gens doux et bienveillants, ils sont toujours aux aguets, de peur de voir apparaître un ennemi. Parmi ces États minuscules il en est un, celui de Singa, qui n'est autre chose qu'une prairie émergeant à peine du milieu des roseaux. Un village de pêcheurs occupe le point le plus élevé du sol, au pied d'un grand arbre : vingt-cinq hommes, une trentaine de chiens, c'est là toute la population de Singa, mais nulle part on ne voit pareille multitude d'animaux sauvages. « A 800 mètres dans le sud, dit M. Giraud, l'horizon était fermé par une bande d'antilopes de plusieurs milliers de têtes. » La nuit les bêtes se rapprochent des cases, les chiens

en cernent toujours quelques-unes et les indigènes n'ont qu'à les achever à coups de lance. Au sud des marais qui prolongent le bassin du Ban-Bangouéolo se trouve le village de Tchitambo, chez les Ilala, où mourut Livingstone, le 1er mai 1873. On sait avec quelle piété touchante les noirs de la caravane transportèrent le corps de leur ami à 2200 kilomètres de distance, jusqu'à Zanzibar, en prenant soin de lui faire traverser ce fleuve Loua-Poula qu'il avait tant cherché d'atteindre pendant sa vie : mort, le grand voyageur continuait encore ses découvertes, grâce au dévouement de ses compagnons. Ses concitoyens lui firent de pompeuses funérailles dans l'abbaye de Westminster. Ils ne lui ont pas donné la sépulture qu'il eût préférée entre toutes : « un lieu de repos dans la grande forêt calme, où jamais personne ne troublerait ses os. »

Les rives occidentales du Bangouéolo étaient occupées par les Oua-Biza lors du retour de la caravane de Livingstone; mais déjà les Voua-Oussi, tribus venues du sud, avaient fait des incursions de pillage dans la contrée; maintenant ils sont devenus les maîtres : les anciens habitants ont été exterminés ou leur payent le tribut. De même que les Bemba dans les plaines orientales, les Oussi, dans les régions accidentées de l'ouest, ont fondé un empire guerrier, mais ils n'ont pas réussi à triompher des Voua-Kissinga, nation renommée par sa vaillance, qui vit sur les côtes septentrionales du lac, défendant énergiquement le sol natal, d'un côté contre les Oussi, de l'autre contre les Bemba. Dans une partie des territoires débattus entre les tribus sur les affluents orientaux du Loua-Poula, se trouvent des mines de cuivre exploitées depuis un temps immémorial par les indigènes. Lors de leur récent voyage dans l'intérieur de l'Afrique, en 1885, MM. Capello et Ivens essayèrent vainement de franchir le Loua-Poula et de pénétrer dans cette région minière : les Voua-Oussi leur barrèrent le chemin. A l'ouest du fleuve les voyageurs portugais ne traversèrent sur de vastes espaces qu'un pays ravagé : pendant trente jours ils durent vivre de leur chasse dans les interminables forêts de Kaponda, heureusement pleines de gros gibier, éléphants, rhinocéros, élans et antilopes. Les lions y sont également très nombreux[1].

Le pays de Lounda, qui s'étend au sud du lac Moéro et qu'il ne faut pas confondre avec cet autre Lounda qui constitue l'empire du mouata Yamvo dans le bassin du Kassaï, était aussi, au milieu du siècle, le centre d'un vaste royaume, qui s'étendait à une grande distance dans la direction de l'ouest. C'est dans le Lounda que résidait le mouata Kazembé, c'est-à-dire

[1] H. Capello e R. Ivens, *De Angola a Contra-Costa*, vol. II.

le « seigneur Impérial », héritier des anciens rois Moroupoué, considérés depuis le seizième siècle comme les plus puissants potentats de l'Afrique méridionale. Mais en 1831, lorsque Monteiro et Gamitto se présentèrent à sa cour, il avait déjà perdu tout pouvoir sur ses voisins orientaux les Bemba. En 1867, lors de la visite de Livingstone, plusieurs autres provinces s'étaient détachées de son royaume, et quand même il eût désiré faire, comme ses prédécesseurs, le pèlerinage annuel vers la sainte rivière Loua-Laba, à 400 kilomètres à l'ouest de sa capitale[1], il eût trouvé la route barrée par des tribus rebelles. Maintenant il n'est plus que le vassal de ses anciens sujets les Bemba. Mais si le Kazembé n'a plus la toute-puissance d'autrefois, il a gardé le cérémonial compliqué de l'ancienne cour, avec ministres, chambellans et gardes du corps. Une mitre rouge entourée d'aigrettes orne sa tête et des verroteries multicolores brillent sur sa poitrine. Devant sa tente est placé un canon, tout habillé de rouge, grand fétiche auquel les passants ont à payer tribut[2]. Des têtes coupées sur les pieux de l'enceinte royale et de nombreux mutilés dans le cortège même du souverain avertissent les sujets de ne s'approcher qu'avec terreur. Ni le roi ni les personnages de la cour ne mangent en public : considérés comme étant au-dessus des vulgaires besoins de l'humanité, ils ne peuvent prendre leurs repas qu'en secret. Jadis la capitale changeait à chaque nouveau règne. La résidence du Kazembé que visita Lacerda en 1798 était située, dit Livingstone, au nord du Mofoué, prolongement méridional du lac Moéro ; la ville actuelle, généralement désignée sous le nom de Kazembé, comme le souverain, est au sud du même bassin, à proximité d'une île qu'habitent les Messira, descendants non mélangés de l'ancien peuple conquis par les ancêtres du Kazembé : une fois par an, dit Gamitto, ils se présentent à la cour. C'est dans le voisinage de Kazembé, à Nchinda, le Lucenda des voyageurs portugais, que mourut, en 1798, le voyageur Lacerda, un des premiers missionnaires de la science qui pénétrèrent dans l'intérieur de l'Afrique.

Actuellement le royaume le plus puissant de la région du haut Congo est l'État du Msiri (Mousiri), chef de race nyamézi dont la famille conquit naguère la suprématie sur toutes les tribus du haut Loua-Laba. L'État du Msiri ou le Garangaja, qui comprend toute la partie de l'ancien empire du Kazembé située entre le Loua-Poula et le Loua-Laba, s'étend au nord jusqu'au lac Kassali ou Kikondja, sous le huitième degré de latitude méri-

[1] Monteiro e Gamitto, *O Muata Cazemba*.
[2] Livingstone, *Dernier Journal*, Tour du Monde, vol. XXX.

dionale, au sud jusqu'au pays des I-Ramba ou Oua-Ramba, habitants des montagnes de Muxinga qui séparent le bassin du Congo et celui du Zambèze; cette région du faîte, haute de 1260 mètres en moyenne, et dominée de monts boisés qui s'alignent du nord-est au sud-ouest, est un pays pit-

N° 47. — BOUNKEYA ET LA RÉGION DES MINES DE CUIVRE.



toresque et salubre, destiné peut-être à devenir un sanatoire pour les voyageurs européens[1]. L'Allemand Reichard, les Portugais Capello et Ivens ont visité la résidence du Msiri, Bounkeya (Ounkea ou Kimpata), grand marché d'ivoire situé sur un petit affluent occidental du Lou-Fira, mais ces voyageurs furent accueillis avec méfiance. Reichard ne put remonter

[1] H. Capello e R. Ivens, ouvrage cité.

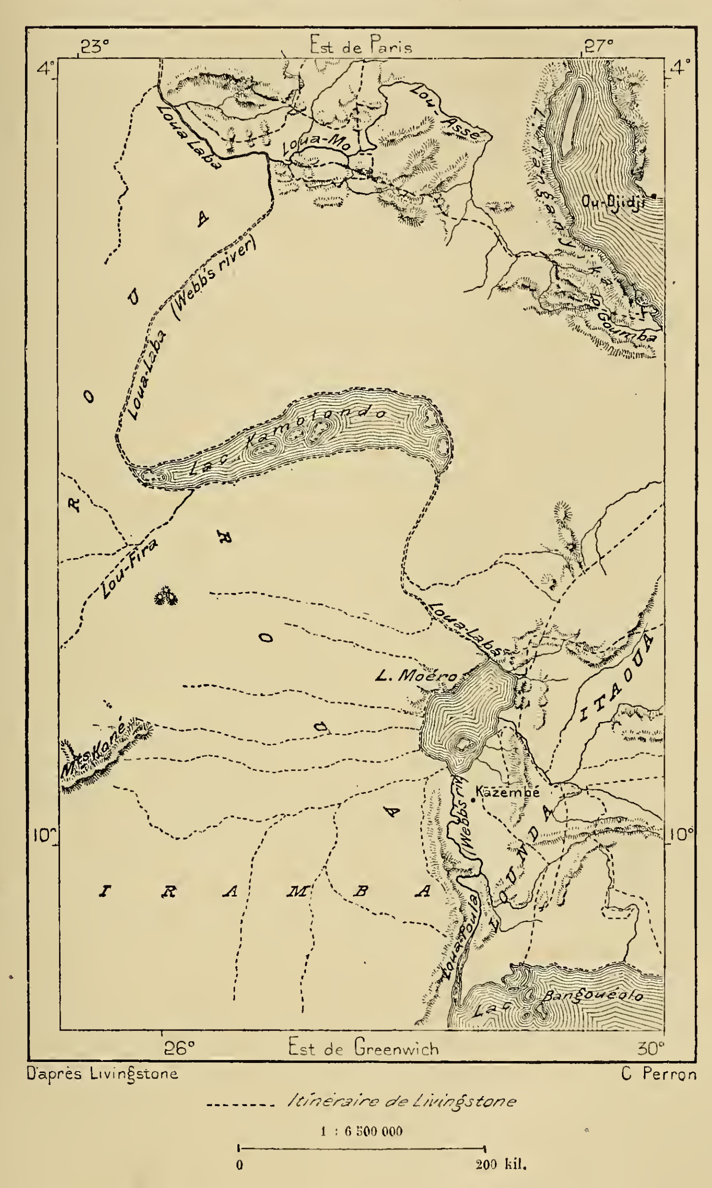
jusqu'aux sources du Loua-Laba, ainsi qu'il avait désiré le faire, et dut s'en retourner en livrant bataille et en prenant des villages d'assaut pour y trouver des vivres et des guides. Les autres explorateurs eurent le bonheur d'éviter la lutte, mais durent revenir sur leurs pas dans la direction du sud. Msiri, qui habite un palais entouré de crânes, dispose de plus de deux mille fusiliers, qu'il mène en guerre contre ses ennemis, surtout contre les Roua (Voua-Roua, Ou-Roua), puissante nation habitant au nord toute la région qui s'étend par delà le lac Landji jusqu'aux rives du Tanganyika. Plusieurs de ses femmes sont de race mêlée et portent des noms portugais, ce qui leur donne un haut sentiment de leur supériorité ; le roi lui-même s'est affublé du titre de Maria Segunda. C'est un homme fort cruel, moins toutefois que son frère, le gouverneur de Kaponda, dont le palais est indiqué de loin par des monticules de têtes humaines. De nombreux traitants noirs de l'Angola, dits « blancs » ou Voua-Soungou par les indigènes, voyagent dans la contrée.

La population du royaume de Garangaja, composée d'éléments très divers, est désignée indistinctement sous le nom de Ba-Yeké ou Ba-Yongo. Loin d'être esclaves, comme la plupart des tribus africaines, les femmes ba-yeké sont d'ordinaire les maîtresses; elles dirigent le ménage, la culture, les expéditions même et souvent prennent part directement aux combats. Il est extrêmement rare de rencontrer des femmes ayant une nombreuse progéniture; la plupart n'ont que deux enfants, soit parce que la coutume leur défend d'en avoir davantage, soit que la nature les ait faites peu fécondes. Grands chasseurs, grâce à la richesse du pays en gibier, les hommes sont toujours vêtus de peaux, car des vêtements d'étoffe seraient bien vite déchirés dans les broussailles; ils se servent d'armes à feu, achetées à des caravaniers d'Angola, et de sagaies dont la pointe, finement travaillée, est garnie de fil de cuivre. Ce métal, très commun dans le pays, se présente en général sous la forme de malachite, soit en filons, soit en blocs isolés. Les principales mines, celles de Katanga, qui se trouvent à trois journées de marche à l'est de Bounkeya, et d'autres gisements situés à l'est et à l'ouest dans les montagnes, sont d'une extrême richesse; mais le Msiri a défendu de les exploiter. Celles de Kalibi, que visitèrent Capello et Ivens, avaient été abandonnées à la suite d'un éboulement. Contrairement à ce que les Arabes avaient dit à Stanley, on ne trouve point d'or dans le pays minier, mais des sources sulfureuses y jaillissent en abondance.

Livingstone parle beaucoup dans ses voyages du pays des Roua, au sujet duquel il donne des renseignements fabuleux et dont le relief géographique est tout autre qu'il ne le supposait. Ainsi que l'ont reconnu les

voyageurs qui suivirent le pionnier du haut Congo, un lac Kamolondo, traversé par le Loua-Poula, n'existe pas, mais le collier de lacs que forme le Loua-Laba constitue dans son ensemble le Kamolondo, qui limite à l'est

N° 48. — DU BANGOUÉOLO AU BAS LOUA-LABA, D'APRÈS LIVINGSTONE.



le pays des Roua. Cameron a traversé du nord au sud ce territoire, gouverné par un roi comme l'État du Msiri. L'empire du Kasongo, le dominateur des Roua, occupe du sud au nord tout l'espace compris entre le royaume du Msiri et le domaine où commandent les Arabes, au nord du lac Landji; à

l'ouest le Lo-Mami est la limite des États du Kassongo, qui s'étendent à l'est jusqu'aux bords du Tanganyika. Les Ou-Sambé (Ou-Sambi), qui vivent à l'ouest du Lo-Mami, ne sont pas les sujets du souverain des Roua, mais ils lui payent tribut, de même qu'à leur voisin de l'ouest, le mouata Yamvo : ils achètent ainsi la paix, mais sans être à l'abri des incursions des négriers, arabes ou nègres portugais, qui viennent voler leurs femmes et incendier leurs villages. Le royaume est divisé en districts, gouvernés chacun par un *kilolo* ou capitaine, chef héréditaire ou nommé seulement pour une période de quatre années : si le maître est content de leurs services, il leur confie une nouvelle charge, sinon il les fait mutiler, car dans cet État les mœurs royales ne sont pas moins cruelles que dans les pays voisins. On ne connaît dans l'Ou-Roua que deux châtiments, la mutilation et la mort, et près des demeures du roi se trouvent des réduits emplis de têtes coupées. Le maître est tenu pour un dieu, et l'objet le plus élevé du culte, le fétiche tout-puissant, représente le fondateur de la dynastie. Ce fétiche, gardé dans une forêt interdite à tous, même aux magiciens, est censé avoir pour épouse la sœur du souverain, et, seule avec son frère, la femme du fétiche a le droit de le consulter dans les moments difficiles. En vertu de sa divinité, le maître des Roua est le mari de toute femme de son royaume, à l'exception de sa mère; quand il lui naît un fils, il l'enveloppe dans une peau de singe, conférant le droit de se fournir de vivres et d'étoffes dans les cabanes des manants : en vertu du sang royal, il est permis au prince de piller à sa fantaisie. Le roi se prétend au-dessus des nécessités de la vie humaine : il pourrait se dispenser, dit-il, de manger et de boire, et s'il lui convient de prendre quelque nourriture, c'est en secret. La plupart de ses sujets l'imitent, et ne permettent pas qu'on les voie manger : ils craignent sans doute l'influence fatale que pourrait exercer un regard, surtout celui d'une femme, toujours à demi soupçonnée de sorcellerie. Cependant en l'absence du chef la première femme commande toujours à sa place. Quand elle meurt, son mari doit rester sur la couche, à côté du cadavre, pendant plusieurs jours. Mais à la mort de leur époux les femmes ne se bornent pas à embrasser le corps, il faut que nombre d'entre elles l'accompagnent dans le tombeau. La fosse est creusée dans le lit d'un ruisseau détourné de son cours : on y égorge d'abord la seconde épouse, qui doit veiller aux pieds du mort, puis on couvre le sol de femmes vivantes, sur lesquelles on étend le cadavre. Sur la fosse refermée on massacre de nombreux esclaves, et l'on ramène la rivière pour que l'eau cache à jamais le dernier séjour du grand roi. Des sacrifices humains se font aussi pour les chefs secondaires ; quant aux gens du commun, on les jette dans la

brousse; parfois aussi, dit Cameron, on les assied dans une fosse, l'index de la main droite levé vers le ciel.

Le pays des Roua est une des plus riches contrées de l'Afrique intérieure. Le sol est d'une extrême fécondité; dans les montagnes on trouve des gisements de fer, de cinabre, d'argent, de houille même; quelques plaines, jadis lacustres, laissent suinter une eau saline qui fournit aux Roua la précieuse substance, grand objet de commerce dans toute l'Afrique centrale. En outre, la plupart des indigènes se distinguent par leur intelli-

N° 49. — TRIBUS PRINCIPALES DANS LE HAUT BASSIN DU CONGO.



1 : 10 000 000

0 — 300 kil.

gence et leur adresse au travail : Cameron décrit une cabane, bâtie par un M'Roua, qui serait considérée comme une œuvre d'art même en Europe. D'une forme géométrique parfaite, le cône du toit retombe sur tout le pourtour de la demeure de manière à ménager une varande circulaire soutenue par des colonnettes régulières; la porte à deux battants, peinte et sculptée, est abritée par un porche ogival qui se raccorde en courbes savantes avec celles du toit. Les Roua donnent aussi des preuves de leur talent d'artistes par les merveilleuses coiffures qu'ils édifient et qui révèlent avec tant d'originalité le caractère spécial de chaque individu. Le

costume ne consiste qu'en un tablier de peau : tous les clans ont un animal distinctif dont les dépouilles leur fournissent les vêtements de gala quand ils se présentent devant leur souverain. Comme dans tous les pays voisins, on sait aussi fabriquer dans l'Ou-Roua des habits d'écorce, obtenue en martelant le liber du miombo.

La capitale du pays des Roua, Kilemba, appelée aussi Kouihata ou Moussamba, comme toutes les « résidences » royales, est située dans une plaine sur un affluent du Kassali, un des lacs en chapelet que traverse le Loua-Laba. Kilemba est un grand village, défendu par une forte palissade. Dans ce pays, exposé à de continuelles incursions de la part des chefs secondaires, du roi lui-même et des négriers, la plupart des villages sont cachés au plus épais des bois et l'on ne peut y pénétrer qu'en se traînant sur les genoux, sous une longue galerie de rameaux entre-croisés aboutissant à une porte garnie de chevaux de frise. Les lacs fournissent aussi des lieux de refuge très recherchés. Dans les eaux du petit lac Mohrya, situé à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Kilemba, s'élèvent plusieurs bourgades lacustres, dont les habitants ne vont à terre que pour cultiver leurs champs et mener les chèvres au pâturage; les canots sont amarrés au-dessous des cabanes entre les pilotis. Sur le grand lac Kassali on utilise des îles flottantes, consolidées au moyen d'un parquet de troncs d'arbres et de broussailles, sur lequel on étend une couche de terre; on y plante des bananiers, et les gens y vivent avec leurs poules et leurs chèvres. Des canaux sont taillés entre le tapis flottant et la rive pour empêcher toute incursion, et parfois on agrandit la largeur du détroit en halant l'île flottante sur des pieux plantés au milieu du lac et en l'ancrant au large, en eau profonde. Les champs de la rive sont cultivés par les femmes, tandis que les hommes restent en sentinelles à la lisière de la forêt pour donner le signal de la retraite en cas d'attaque. Enfin, dans les montagnes de Mitoumbo et de Koundé Iroundé, qui dominent à l'ouest et à l'est la vallée de Lou-Fira, des milliers de Roua habitent des cavernes très étendues, ayant jusqu'à 36 kilomètres de longueur; elles forment, avec leurs mille allées, d'immenses cités souterraines, où vit tout un peuple, même avec ses animaux domestiques; l'une d'elles est traversée par un ruisseau. De nombreuses issues permettent aux troglodytes de sortir en cas de siège, pour aller se ravitailler ou prendre les ennemis à revers[1].

[1] *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, Band IV.

III

TANGANYIKA ET M'OUTA N'ZIGÉ.

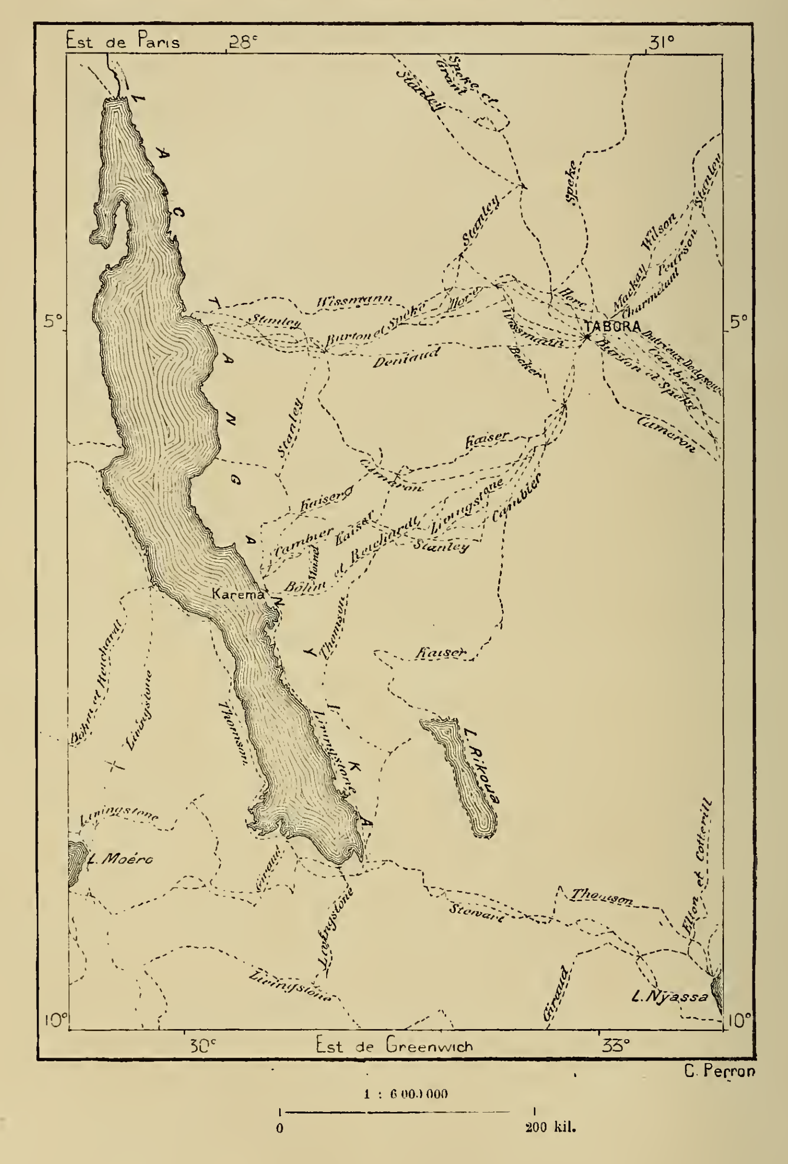
A l'est du lac Tanganyika, qui se déverse dans le Congo par le Lou-Kouga, l'État le plus étendu et celui dont il est le plus souvent parlé dans l'histoire contemporaine de l'Afrique centrale est l'Ou-Nyamêzi (Ou-Nyamouezi), mentionné par les Portugais et Pigafetta, dès la fin du seizième siècle, sous le nom de Munemugi : ce serait le « pays de la Lune »[1]. Il occupe la plus grande partie des régions arrosées par le Malagarazi et ses affluents et dépasse au nord et au nord-est le faîte des plateaux pour empiéter sur le versant du Nyanza. C'est une des contrées les plus charmantes de l'Afrique. Les collines, peu élevées et de contours gracieux, sont parsemées de bois et de prairies ; les villages, assez nombreux, sont entourés de jardins, de rizières, de champs bien cultivés ; des chèvres et des brebis, des bœufs à bosse, comme ceux de l'Inde, paissent en troupeaux sur les pentes ; seulement vers l'ouest s'étendent des marécages, et les fonds humides, alternativement lacs et fondrières, près desquels sont construits la plupart des villages, rendent la contrée insalubre, surtout quand soufflent les vents d'est, chargés des miasmes qui s'évaporent après la saison des pluies. Le district le plus important et le mieux connu de l'Ou-Nyamêzi est l'Ou-Nyambiembé, que parcourt la rivière Gombé, principal affluent du Malagarazi : c'est là que passent la plupart des caravanes qui voyagent entre le littoral et le lac Tanganyika. Speke, Burton, Grant, Stanley, Cameron et, depuis ces pionniers des explorations africaines, de nombreux voyageurs ont parcouru l'Ou-Nyambiembé, y ont même résidé des semaines et des mois ; des missionnaires religieux s'y sont établis, et nul doute que dans un avenir prochain des administrateurs politiques y représenteront le pouvoir de l'Allemagne, devenue puissance suzeraine.

Les Voua-Nyamêzi, nom général sous lequel on embrasse les tribus de diverses appellations qui peuplent la contrée et qui paraissent être de même origine que les gens de Garangaja dans le royaume du Msiri[2], sont depuis longtemps en relations de commerce avec les Arabes et leur doivent d'être de beaucoup les supérieurs en civilisation des nègres leurs voisins. Cependant la plupart d'entre eux ont gardé la mode antique du tatouage,

[1] Krapf ; Rebmann ; Burton ; Speke ; Livingstone ; Grant ; etc.
[2] Broyon ; — Cust, *The Modern Languages of Africa*.

dont les traits, marqués en noir chez les hommes, en bleu chez les femmes, varient suivant les tribus : ce sont ordinairement des lignes tracées sur le front et sur les joues. Les femmes s'arrachent les deux incisives de la

N° 50. — ITINÉRAIRES PRINCIPAUX DES VOYAGEURS SUR LE VERSANT CONGOLAIS, A L'EST DU TANGANYIKA.



mâchoire inférieure, tandis que les hommes liment seulement l'angle interne des incisives médianes : un petit espace triangulaire s'ouvre en noir au milieu du blanc pur de leurs dents. Les Voua-Nyamézi se déforment aussi le lobe des oreilles en y insérant de lourds objets, disques de bois, morceaux d'ivoire ou coquillages. La plupart se rasent une partie de la tête

LE LOU-KOUGA A SA SORTIE DU TANGANYIKA

Dessin de Th. Weber, d'après Cameron.

et tressent le reste de la chevelure en pointes nombreuses, qu'ils allongent au moyen de fibres ligneuses. Jadis le vêtement indigène consistait également en écorces, mais l'étoffe grossière qu'ils fabriquaient avec ces filaments est remplacée presque partout par des étoffes importées du littoral ; en certains endroits les riches ont pour costume l'ample robe des Arabes et portent le turban. Les fils de laiton pour brassards et cuissards sont très en usage chez les Voua-Nyamèzi, de même que les verroteries : les chefs ajoutent deux longues gaines d'ivoire, qui entourent leur avant-bras et qu'ils frappent l'un contre l'autre dans les combats pour encourager leurs guerriers.

Quoique les mariages soient de simples achats et que les femmes soient considérées, vierges comme la propriété du père, mariées comme la propriété de l'époux, elles jouissent pourtant d'une grande liberté matérielle. Arrivées à l'âge de la puberté, elles se réunissent par groupes pour se construire une cabane commune où elles passent leurs journées et leurs nuits et reçoivent qui bon leur semble ; mais si elles deviennent enceintes, l'amant est tenu de les acheter à leur père. Après le mariage, l'époux va s'établir chez sa femme, mais il arrive aussi fréquemment que les deux conjoints vivent à part; ils ne prennent jamais leurs repas en commun, et même l'enfant, dès qu'il est en âge de frayer avec les hommes, aurait honte d'être surpris mangeant avec sa propre mère. Dans la plupart des villages les rangées de cabanes se terminent à chaque extrémité par une ihouanza ou maison commune, l'une appartenant aux femmes, l'autre habitée seulement par des hommes : celle-ci est en même temps un lieu de réception pour les étrangers. Pour la gestion des affaires domestiques la division du travail est complète : l'homme se charge des troupeaux et de la basse-cour, la femme cultive les jardins et les champs, mais chacun s'occupe à part d'obtenir sa provision de tabac. La femme doit accoucher seule, dans la brousse; dans quelques districts, un des enfants est tué en cas de naissance gémellaire, mais à sa place la mère emmaillotte une calebasse, qu'elle met dans le berceau, à côté du survivant. L'héritage du père ne passe pas au neveu comme dans ces nombreuses tribus où se sont maintenues partiellement les mœurs du matriarcat ; il est transmis aux enfants en ligne directe, mais les fils illégitimes sont toujours avantagés, la solidarité de la famille étant considérée comme un élément de réussite qui compense largement pour les autres le privilège de la fortune[1].

Région de culture et de trafic, l'Ou-Nyamèzi a été fréquemment disputé

[1]. Richard Burton, *The Lake Regions of Central Africa.*

par les conquérants. Lors du premier voyage de Stanley, en 1871, les « Arabes » étaient encore fort puissants; ils se rappelaient même le temps où ils avaient pu se rendre de la mer au grand lac « sans autres armes que leurs bâtons de voyage »; mais ils n'avaient pas manqué d'abuser de leur force pour asservir leurs voisins et de toutes parts on s'était soulevé contre eux. Divisés par leurs intérêts de commerce et ne s'appuyant que sur des esclaves et des mercenaires, ils furent vaincus; un empire nègre, fondé par le chef Mirambo ou « Faiseur de Cadavres »[1], le « Bonaparte noir » dont tous les voyageurs s'accordent à vanter le génie militaire, se constitua dans l'Ou-Nyamèzi. Maintenant l'empire est partagé : une moitié des villages de l'Ou-Nyamèzi appartient au protégé des Arabes. C'est à Mirambo que s'adressaient les explorateurs et les marchands pour obtenir le droit de passage, et même un négociant suisse brigua l'honneur d'être son gendre, afin de pouvoir disputer aux Arabes la direction des caravanes : les *rouga-rouga*, c'est-à-dire les « brigands » qui avaient tant de fois attaqué les convois de marchandises, devenaient convoyeurs à leur tour. Cependant la supériorité des étrangers en intelligence commerciale leur a maintenu le rôle de principaux intermédiaires entre la mer et la région des grands lacs. Quelques-uns de ces « Arabes » sont en effet par la race, aussi bien que par la langue et la religion, de véritables Sémites de la péninsule asiatique; mais la plupart sont des gens de l'Oman, des hommes de sang mêlé venus de Mascate ou de Zanzibar, et les mercenaires qu'ils chargent de les défendre sont des soldats beloutchi importés de l'Asie : lors du voyage de Cameron, en 1872, ils étaient plus de mille et l'ensemble des garnisons soldées par les Arabes comprenait environ trois mille hommes de toute provenance et de toute race. On comprend qu'avec de pareils éléments la population soit singulièrement mêlée : la plupart des indigènes qui bordent les routes de commerce parlent trois langues, leur dialecte bantou, l'arabe et le ki-souahili de Zanzibar. Les Voua-Kimbou, immigrants venus de l'est, habitent des villages distincts que leur ont concédés les possesseurs de la contrée.

Parmi les tribus de Voua-Nyamèzi quelques-unes s'occupent uniquement de leurs champs et de leur bétail, d'autres se livrent surtout au commerce. Des villages entiers ne sont peuplés que de porteurs, accoutumés dès leur enfance à parcourir le monde à la suite de marchands indigènes, arabes ou européens. « Qui a vu le monde n'est pas vide de sens » est un des proverbes qu'ils répètent le plus souvent. On les rencontre, non seule-

[1] Jérôme Becker, *La Vie en Afrique.*

ment dans la région de l'Afrique comprise entre la mer et les lacs, mais aussi à de grandes distances vers l'ouest, dans le bassin du Congo proprement dit. Ils ont même fondé des colonies permanentes dans ces régions si éloignées de leur patrie, mais ils ne partent que rarement sans esprit de retour, et quand ils sont en pays étranger, ils s'entretiennent sans cesse du sol natal et de ceux qu'ils y ont laissés. Rencontrent-ils en route une caravane qui retourne vers la terre aimée, ils s'arrêtent pour célébrer ensemble les fêtes nationales et souvent ils se laissent entraîner à rebrousser chemin, abandonnant au chef de la kafilah l'argent dû pour leur pénible labeur : ils désertent, mais en fuyant ils laissent honnêtement le fardeau qui leur avait été confié. Quand un caravanier meurt en route, ses camarades l'enterrent le visage tourné vers le village maternel[1].

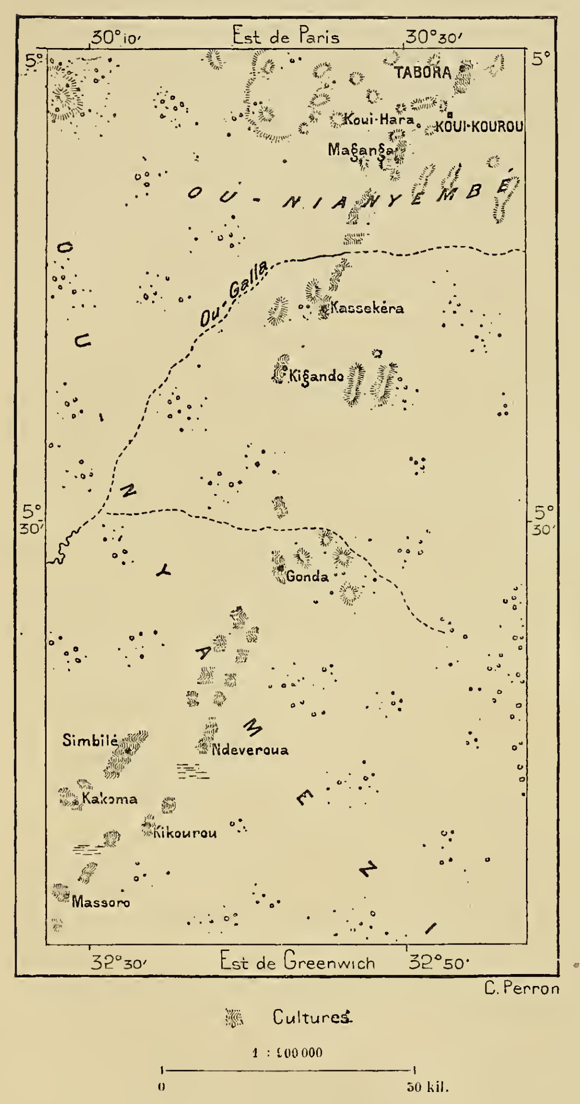
Le bourg ou plutôt le groupe de villages le plus souvent mentionné dans les récits des voyageurs et des missionnaires est Tabora, désignée sous le nom de Kazeh, c'est-à-dire « Résidence », par les premiers explorateurs anglais : c'est le point de convergence de toutes les routes de caravanes entre la côte et les grands lacs ; les Arabes lui donnent le nom de Zemzem, en souvenir de la source de la Mecque. Tabora est située à 1242 mètres d'altitude, c'est-à-dire à quelques mètres seulement au-dessous du faîte de partage, dans une vaste plaine n'ayant que çà et là des bouquets d'arbres forestiers, mais couverte de cultures, patates, ignames, riz, maïs et autres céréales : c'est à ces champs que le district de Tabora doit son nom d'Ou-Nyambyembé ou « Pays des Houes »[2]. La capitale comprend plusieurs enceintes palissadées, et, en dehors de ces boma, de nombreuses agglomérations de cabanes : Stanley évaluait à 5000 individus l'ensemble de sa population, Nyamèzi, Arabes, Zanzibarites et Beloutchi. Quelques maisons habitées par de riches marchands sont de somptueuses demeures aux portes élégamment sculptées, au large *barza* ou palier de réception qui donne sur la varande où se tiennent les hommes d'armes ; des jardins, des orangeries, des bananeries, des groupes de grenadiers et de vignes, même des palmeraies environnent ces *tembé* des Arabes.

Dans la plaine environnante, au sud et au sud-ouest de Tabora, sont épars d'autres villages : Koui-kourou ou le « Village du Roi », entourée de cinq enceintes concentriques, est la résidence du mtémi qui commande à l'Ou-Nyamêzi et que protège le ouali arabe de Tabora. Les villages de l'Ou-Nyamêzi, qui se composent de cases bâties avec soin et d'une propreté

[1] Richard Burton, ouvrage cité.
[2] *A l'assaut des Pays Nègres*, Journal des Missionnaires d'Alger.

remarquable, sont entourés, à l'ancienne mode, d'une haie d'euphorbes arborescentes au suc vénéneux, ou bien, suivant les habitudes modernes, enclos d'un mur épais. Depuis quelques années, des constructions européennes s'élèvent aussi dans la contrée à Tabora, et dans les bourgs d'Ou-Youi, au nord-est, et d'Ou-Rambo, au nord-ouest : ce sont les maisons, les écoles, les chapelles bâties par les missionnaires catholiques et protestants : d'après Wilson, de 4 à 5000 habitants se presseraient dans la forte enceinte d'Ou-Youi[1] ; Ou-Rambo fut, ainsi que son nom l'indique, la résidence de Mirambo (Mi-Rambo) ; Serombo, au nord-ouest, sur un affluent du Malagarazi, est aussi, d'après Stanley, une « grande ville » d'environ 5000 habitants. De même que dans la plupart des autres parties de l'Afrique où mahométisme et christianisme se disputent la conversion des indigènes, c'est la première religion qui exerce le plus d'influence sur les mœurs et les idées, quoique le nombre des prosélytes inscrits soit beaucoup moindre et que les marchands arabes ne prennent aucun souci de la conversion des indigènes. Les pratiques religieuses des Youa-Nyamêzi sont peu nombreuses et pour la plupart se rapportent à leurs morts ; chacun dépose sa pierre à l'endroit où un ami a cessé de vivre et recouvre d'un peu de sable le lieu où un porteur

N° 31. — TABORA ET GONDA.



[1] *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1880.

a laissé tomber son fardeau; il jette aussi quelque débris, herbe, branche ou feuille, sur les restes du lion ou de l'éléphant, dans lesquels il voit sans doute des frères de l'homme en sagesse et en courage. Il salue la

N° 52. — POPULATIONS RIVERAINES DU TANGANYIKA.

C. Perron

1 : 6 000 000

0 200 kil.

nouvelle lune de ses chants et de sa prière, et quand il s'éloigne du village natal pour un voyage, il dessine avec un peu de farine quelques signes géométriques sur le sentier pour nourrir la terre[1] et se la rendre

[1] *A l'assaut des Pays Nègres.*

favorable. En route il prête attentivement l'oreille au cri d'un petit oiseau dans lequel il voit son protecteur et qui l'avertit du danger[1].

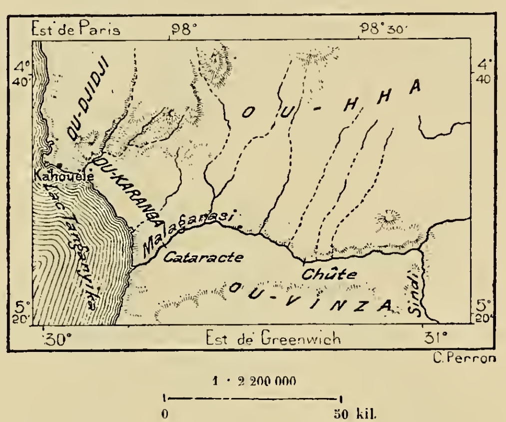
Au sud-est de Tabora, dans le pays d'Ou-Gounda, les Allemands avaient établi un poste dont ils espéraient faire tôt ou tard un centre de domination effective dans toute la contrée qui s'étend à l'orient du Tanganyika. Ils fondèrent leur premier boma, en 1881, près du village de Kakoma, dans le pays des Voua-Galla; mais bientôt après ils transférèrent le siège de leur activité chez les Voua-Gounda, dans la station de Gonda, située, comme Kakoma, dans un *pouri* ou plaine unie, parsemée de maigres bois, et d'ailleurs fort insalubre dans la saison des pluies. La sultane d'Ou-Gounda leur avait conféré, moyennant quelques charges de poudre, le partage officiel du pouvoir et le droit d'imposer des corvées, de prononcer sur la vie et la mort, la paix et la guerre[2]; cependant ils ne réussirent pas à empêcher les sacrifices humains sur la tombe des chefs et finalement la station fut abandonnée. L'Ou-Gounda, contrée des plus riches en céréales, est le grenier de l'Ou-Nyamêzi.

A l'ouest de l'Ou-Nyamêzi de nombreuses peuplades occupent les vallées tributaires du Malagarazi : l'une des plus redoutées est celle d'une tribu originaire du sud, les Voua-Touta, grands détrousseurs de caravanes; les marchands contournent avec soin leurs villages pour remonter au nord vers le Karagoué par la populeuse cité de Serombo. La tribu qui paraît dominer sur le plus vaste territoire entre l'Ou-Nyamêzi et le Tanganyika est celle des Voua-Hha, dont le pays, l'Ou-Hha, s'étend du bas Malagarazi jusqu'aux régions montagneuses où naît le Nil Alexandra ou Kagera : ce sont des pasteurs de troupeaux, cheminant, la lance à la main, dans les vastes plaines marécageuses; les plus polis des nègres de la région des lacs, ils se distinguent aussi par la beauté des traits, la franchise et l'intelligence du regard, le bon goût des ornements et l'élégance du tatouage; ils fabriquent un excellent beurre, qui ne rancit pas comme celui des autres tribus pastorales du plateau et qu'ils expédient au loin dans l'Ou-Nyamêzi. Parmi les peuples voisins errent aussi les bergers Voua-Touzi, que l'on croit être des immigrants du nord et de même souche que les Oua-Houma des bords du Nyanza : grands, de taille élancée, les lèvres minces, le nez droit, le teint clair, ce seraient des Galla comme ceux de l'Éthiopie; quelques auteurs leur donnent une origine analogue à celle des Voua-Hha. Toutefois on ne possède pas encore de vocabulaire de leur langue et leur

[1] Guillet, *Annales de la Propagation de la Foi*, janvier 1883.
[2] *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, 1881-1883.

genre de vie nomade les éloigne de tout contact avec les explorateurs européens; comme les Nouer des bords du Nil, ils se tiennent des heures entières perchés sur une jambe à la façon des oiseaux pêcheurs. Avant que Mirambo eût établi son empire en unissant les tribus bantou de la contrée, les Voua-Touzi devaient à leurs alliances intimes de tribu à tribu et à leur connaissance parfaite de la région une prépondérance politique acceptée par tous : ils ont perdu ce rang de maîtres pour devenir des serviteurs[1]; un grand nombre même ont préféré suivre Mirambo en qualité d'esclaves volontaires que d'abandonner leurs troupeaux; du moins sont-ils restés avec leurs bêtes[2]. Maintenant les Arabes de Tabora leur confient le soin de leurs troupeaux en leur laissant la moitié du produit[3].

N° 53. — OU-DJIDJI ET MALAGARAZI.



1 : 2 200 000
0 — 50 kil.

La basse vallée du Malagarazi est occupée par l'Ou-Vinza et l'Ou-Karaga ou « pays des Arachides ». La première province est fameuse par ses salines, qui approvisionnent toute la contrée, des rives du Tanganyika méridional au Congo supérieur et au Nyanza. Le grand marché du sel, de l'ivoire, des esclaves et des objets importés de Zanzibar et d'Europe est le port de Kahouélé ou Kavelé, plus connu par le nom de son district, Ou-Djidji (Ujiji). Autrefois le Tanganyika était même appelé lac ou mer d'Ou-Djidji, d'après le village où se faisaient les échanges entre les denrées de l'Afrique centrale et le littoral de l'océan des Indes. Pourtant ce lieu célèbre, le premier qu'ait foulé le pied d'un Européen sur les bords du lac, n'est point une cité : c'est un groupe de hameaux situé sur la rive méridionale d'une péninsule; au milieu des cases habitées par les Voua-Djidji s'élèvent quelques maisons d'Arabes, entourées de hangars, et les hautes cabanes des *mountouali* ou « triumvirs » qui gouvernent le pays; ils prononcent leurs jugements au nom d'un sultan, auquel il est interdit de voir la « mer », c'est-à-dire le lac. De la plage d'Ou-Djidji la vue est splendide sur les falaises rouges, les coteaux boisés, les bouquets de palmiers, les vil-

[1] Cust, *The modern Languages of Africa.*
[2] Jérôme Becker, *La Vie en Afrique*
[3] *A l'assaut des Pays Nègres.*

lages épars ; pendant une moitié de l'année on peut apercevoir, de l'autre côté du lac, les montagnes de l'Ou-Goma, ruisselantes de cascades qui brillent comme des lames d'argent. Ou-Djidji n'est pas un lieu salubre : le séjour y a été fatal à maint Européen, mais jusqu'à maintenant on n'a pu le remplacer comme centre de ravitaillement et d'échanges. Tous les jours on y tient marché pour le troc des denrées et l'industrie locale y est représentée par des étoffes, des huiles, les produits de la pêche. On y vend aussi beaucoup d'esclaves, mais depuis l'arrivée des blancs dans le pays ce trafic ne se fait plus au grand jour ; les convois arrivent et partent la nuit et c'est dans les cours écartées que l'on garde les captifs[1].

Les Voua-Djidji sont constructeurs de bateaux et montrent avec orgueil de grandes embarcations pontées qu'ils ont bâties pour les Arabes et qui furent les reines du lac avant que les Européens n'y eussent lancé un bateau à vapeur. Les gens de l'Ou-Djidji ont appris à connaître les côtes de leur lac sous la direction des Européens et désormais on peut recruter parmi eux des pilotes, qui font moins de sacrifices de poules et de chèvres devant le cap et se barbouillent moins d'argile blanche depuis qu'ils sont devenus d'habiles marins. Près d'Ou-Djidji, on voit dans une falaise d'argile une énorme excavation faite par les matelots qui viennent s'y fournir de terre fétiche[2]. Peu à peu les difficultés du voyage entre Ou-Djidji et la côte diminuent et le lac Tanganyika se trouve ainsi rapproché de la mer. Encore en 1880 on évaluait à six mois le temps employé par une caravane et à 10 000 francs le coût du transport par tonne de marchandises : il est vrai que dans ce calcul on tenait compte des pertes causées par le pillage et la désertion aussi bien que par les accidents de route. Maintenant des voyageurs que ne suit pas un lourd convoi peuvent franchir en 45 jours la distance de 1000 kilomètres à vol d'oiseau qui sépare Ou-Djidji de la mer. Le principal inconvénient pour les transports est que la mouche tsétsé infeste une partie de la route, empêchant le passage des bestiaux : on ne peut donc se servir de chars de roulage pour l'expédition des marchandises, à moins qu'on ne reprenne les expériences coûteuses faites il y a quelques années avec les éléphants indiens comme bêtes de trait.

Au sud de l'Ou-Vinza, deux autres contrées, l'Ou-Galla, sur la rivière de même nom, et l'Ou-Kahouendé, sur la rive orientale du lac Tanganyika, appartiennent encore au bassin du Malagarazi. Ces provinces, visitées par Stanley, Cameron, Böhm et Reichard, n'ont pas de villages très populeux

[1] Edw. Coode Hore, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Jan. 1882.
[2] Stanley, *Voyage à la recherche de Livingstone*.



VUE PRISE A OU-DJIDJI

Dessin de Taylor, d'après Stanley, *A travers le Continent mystérieux.*

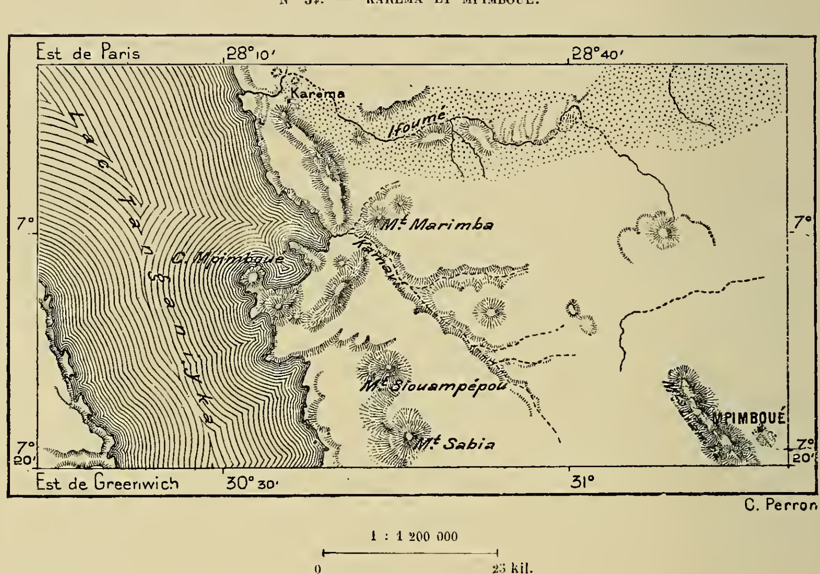
ni de grands marchés; mais plus au sud, au bord du Tanganyika, est la station européenne de Karema, fondée par l'Association internationale Africaine en 1879, puis cédée par elle aux missionnaires catholiques français, sous la suzeraineté éventuelle de l'empire d'Allemagne. La station, bâtie sur une petite colline de micaschiste dominant la bouche de l'Ifoumé, a déjà un nom dans l'histoire géographique du continent, grâce aux explorateurs qui l'ont fondée et en ont fait le centre de leurs expéditions. Forteresse inexpugnable pour les nègres des alentours, elle est entourée de terres basses, qui pendant la *massika* ou saison des pluies se changent en marécages. Lors de la construction du fort, l'eau du lac venait battre le pied de la butte; elle s'est retirée à plusieurs centaines de mètres vers l'ouest depuis que l'émissaire du lac, le Lou-Kouga, s'est approfondi : des fourrés de plantes couvrent déjà les terres émergées. Karema n'est point un lieu de marché et les caravanes n'en ont appris le chemin que depuis l'arrivée des blancs; elle n'a plus de port depuis que le lac s'est retiré, et les embarcations voguent au large pour éviter les bas-fonds riverains; les indigènes ne pêchent même pas dans les eaux de Karema, quoique dans ces parages le lac soit très poissonneux. Cependant un village considérable de Voua-Kahouendé, aux cases en paille pressées les unes contre les autres, s'est établi dans le voisinage de la station, à 5 kilomètres du lac. Des plantations d'arbres et des jardins ont été établies par les Belges sur les pentes de la butte et dans les terres basses environnantes. Naguère les lions étaient nombreux dans les brousses des alentours, mais on les redoute peu : ce sont des animaux lâches, qui fuient généralement devant l'homme, même quand ils ont été blessés. Les naturels se félicitent même d'avoir ces fauves près de leurs villages, parce qu'ils chassent les buffles et les gazelles, et qu'une partie de ce gibier, abandonnée par le lion après le premier repas, finit par revenir à l'homme[1]. Dans les combats entre lions et buffles, ces derniers l'emportent quelquefois.

Au sud de la plage inhospitalière de Karema la côte se découpe en criques nombreuses, dont plusieurs pourraient devenir d'excellents ports. La baie de Kirando, qui s'ouvre dans la partie la plus étroite du lac, à 75 kilomètres au sud de Karema, est parfaitement protégée au large par un archipel d'îlots; les villages des alentours sont populeux et de vastes rizières s'étendent au loin dans la plaine. Cette région de la côte orientale du lac appartient aux Voua-Fiba, nation puissante par le nombre, qui peuple aussi les montagnes de Liamba et les bords du lac Rikoua. La

[1] Cambier, *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, Band II, 1880-1881.

vallée de la rivière Katouma ou Mkafou, qui naît à l'est de Karema, se partage entre les deux pays, l'Ou-Konongo au nord et l'Ou-Fiba (Ou-Fipa) au sud. Ce dernier État est un des plus populeux de l'Afrique orientale. Les habitants, tous marins, montent de larges et solides pirogues, naviguent au loin sur le lac et s'emparent de nombreux esclaves par de soudaines irruptions dans les villages riverains[1]. Près de la frontière commune des deux contrées, Konongo et Fiba, se trouve le petit État de Mpimboué, dont la capitale est défendue à l'ouest par les montagnes de Liamba, à l'est par des steppes qui se prolongent au loin dans la plaine.

N° 54. — KAREMA ET MPIMBOUÉ.



1 : 1 200 000

0 25 kil.

Près de la ville jaillissent deux sources thermales, d'une température de 46 à 47° centigrades, qui emplissent un bassin où vont se jeter les indigènes dès l'aube du jour : l'usage de cette eau, qu'ils disent très efficace, donne une teinte rouge à l'émail de leurs dents[2]. Mpimboué, détruite en 1880 par les troupes de Mirambo, a été reconstruite à une petite distance de l'ancien emplacement : on montre, entre deux baobabs, l'endroit où tombèrent pendant la lutte les agents de l'Association Africaine, Carter et Cadenhead.

Le meilleur port de tout le Tanganyika s'ouvre non loin de l'extrémité méridionale du lac, dans le pays d'Ou-Roungou : les indigènes lui donnent

[1] V. Giraud, *Tour du Monde*, 1887.
[2] Kaiser, même recueil, vol. IV, 1883-1885.

le nom de Liemba, comme au Tanganyika lui-même : cette appellation a le sens de « lac ». Le Liemba est en effet un bassin lacustre, de forme circulaire, comme le cratère d'un volcan ; la péninsule de Mpeté le protège complètement au nord et à l'ouest; à l'est s'élèvent les escarpements d'un plateau. Dans cette espèce de cirque on se croirait coupé de toutes communications avec le reste du monde : les hippopotames y prennent leurs ébats, des myriades d'oiseaux aquatiques se jouent sur le flot. Le village de Kateté, qui domine de 600 mètres le port fermé du Liemba, est la résidence d'une sultane, dite le « Bon Chef », qui commande aux Voua-Roungou du nord; le chemin qui mène du port au village est un interminable escalier de pierre serpentant à l'ombre des grands arbres. Un autre bourg important de l'Ou-Roungou est Zombé, groupe d'enceintes palissadées qui constitue une forteresse d'attaque difficile; en traversant la ville, on passe successivement sous de nombreuses portes fortifiées. Zombé, située à 700 mètres au-dessus du lac, et par conséquent à une altitude de plus de 1500 mètres, est un endroit fort salubre, à climat presque européen; la mouche tsétsé n'y pénètre pas, de sorte qu'on peut y élever du bétail; les prairies de Zombé sont une enclave zoologique pour les bêtes à cornes, que ne possèdent pas les territoires environnants. Les femmes de Zombé sont industrieuses : elles tissent des étoffes de coton et les fibres du palmier raphia.

Le port méridional du Tanganyika était naguère le village de Pambété, situé dans une région peu salubre, que des missionnaires protestants ont dû quitter après avoir essayé d'en faire leur dépôt principal et leur chantier de construction pour toute la partie méridionale du lac. On a dû déplacer la station pour la transférer à l'ouest, sur le promontoire de Yembé, qui s'élève entre la baie de Pambété et l'embouchure de la rivière Lo-Fou. Ce poste ne manquera pas de prendre de l'importance dans la géographie commerciale de la contrée, car c'est là que doit aboutir la route carrossable construite par M. Stevenson entre le Nyassa et le Tanganyika. Les deux vastes bassins lacustres, unis par cette voie d'environ 450 kilomètres de longueur, formeront avec le Chiré, le Zambèze et les routes latérales un chemin de pénétration s'avançant à 2000 kilomètres de la bouche du Zambèze et parcouru par la vapeur sur les trois quarts de la distance totale : il deviendra tôt ou tard la grande voie du trafic. La vallée de Liendoué, sur les bords du Lo-Fou (Ka-Fou), qui s'ouvre à l'ouest de l'escale terminale, était récemment encore une région très populeuse où, pendant des journées de marche on ne voyait que cultures succédant à cultures; mais les chasseurs d'esclaves, Arabes et autres, ont dépeuplé la con-

trée. M. Hore a vainement essayé de remonter la rivière au delà des lacs sinueux de l'embouchure : des fourrés de papyrus et des amas d'herbes flottées arrêtèrent son embarcation. La source de cette rivière, visitée depuis par un voyageur anglais, est extrêmement abondante et forme un petit lac à sa naissance.

Le versant occidental du bassin compris entre la bouche du Lo-Fou et celle du Lo-Fouko est habité par les Itaoua et par les Ma-Roungou ou Ouanya-Rougou, frères de race et de langue des Voua-Roungou du versant oriental. Cette région est très populeuse; quelques montagnes sont couvertes de cultures et d'habitations jusqu'au sommet. Sur un promontoire qui domine au nord l'issue du Lo-Fouko, l'Association internationale Africaine a fondé la station de Mpala, qui fait face à Karema, de l'autre côté du lac, et qui paraît être mieux placée au point de vue de la salubrité et du commerce; la garde en a été confiée aux missionnaires catholiques de Karema. La vallée de Lo-Fouko offre en cet endroit le chemin le plus facile vers le lac Moero et le Loua-Poula; Ma-Roungou et Voua-Roua se trouvent là en contact et font échange de leurs produits. Les Ma-Roungou sont parmi les moins beaux des nègres : ils ont la mâchoire avancée, le nez aplati, le torse très long, les jambes courtes; cependant ils grimpent sur les arbres et les rochers avec une agilité de singes. Dans certaines parties de la contrée on rencontre beaucoup de goîtreux[1]. M. Reichard a trouvé dans le pays des Ma-Roungou un singe anthropoïde, le *soko* ou *sako* des indigènes, qui se rapproche du chimpanzé, et non du gorille, comme le dit Livingstone qui vit aussi le soko dans le pays des Ma-Nyéma. Ces grands singes, hauts de plus d'un mètre, vivent en colonies au milieu des arbres, où ils se construisent des gîtes. Les naturels redoutent les soko plus que les lions; ils craignent aussi leur regard, « qui annonce la mort ».

Le massif granitique de l'Ou-Gouha, qui se dresse au nord de la baie d'où s'échappe le Lou-Kouga, l'émissaire du lac, est occupé, ainsi que son nom l'indique, par la riche tribu des Voua-Gouha, parents des Roua, leurs voisins occidentaux. Les Voua-Gouha se distinguent des autres peuples par leur haute coiffure, relevée au moyen de tout un échafaudage de fils de fer et de baguettes garnie de coquillages, de verroteries, de boules de métal. Ils s'habillent d'étoffes tissées en fibres de raphia, qu'ils importent de l'Ou-Roua, et les riches y ajoutent des tabliers en peaux de singe ou de léopard. Il est peu de régions africaines où l'industrie soit plus active que dans l'Ou-

[1] Thomson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1880; — Reichard, *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, Band IV, 1883-1885.

Gouha : on y fabrique des poteries, des nattes et autres objets de vannerie et de boissellerie, des instruments, des armes, des parures en fer et en cuivre. La capitale, Rouanda, située dans une plaine limitée au sud par le Lou-Kouga, est relativement une grande ville, composée d'au moins quatre cents cases, alignées regulièrement de chaque côté de larges rues et nettoyées avec beaucoup de soin ; des poteaux érigés de distance en distance



FÉTICHES DES MA-ROUNGOU.

Dessin de Barbant, d'après une photographie communiquée par M. Coquilhat.

et terminés par des effigies humaines à double tête rappellent aux habitants qu'il leur faut regarder vers le passé aussi bien que vers l'avenir, honorer les ancêtres disparus, génies protecteurs du lieu, et en même temps aimer leurs enfants, futurs défenseurs de la tribu[1]. Les autres groupes d'habitation dans l'Ou-Gouha témoignent aussi de la propreté et de l'esprit industrieux des indigènes. Un village européen s'élève depuis 1885

[1] Edw. Coode Hore. mémoire cité.

dans l'îlot de Kavala, au nord d'un petit archipel qui borde le littoral au nord du cap Kahangoua : les missionnaires anglais ont fait choix de ce poste à cause de la salubrité du lieu, exposé au souffle purifiant des alizés, et de l'excellent port ménagé entre l'île et le continent. Souvent, pendant les guerres, les réfugiés se sont établis dans les îles pour y fonder des villages temporaires. Kavala est maintenant la station navale et le chantier des blancs dans le lac Tanganyika : un trafic assez actif s'y fait avec des indigènes.

La station de Kavala est la dernière que possèdent les missionnaires anglais dans la direction du nord, sur la côte occidentale du lac Tanganyika. Au delà se succèdent des peuplades nombreuses, dont quelques-unes n'ont pas encore été visitées par les blancs : les Voua-Goma, parlent le même langage que les Voua-Gouha, les Voua-Simaloungo, les Voua-Songa, les Voua-Kombé, à cheval sur la région faîtière entre le Tanganyika et les affluents du Congo. Les Voua-Sanzi, qui vivent sur les bords de la grande baie de Burton, à l'ouest de la presqu'île d'Ou-Bouari, sont une tribu de voyageurs qui vont de la mer au Congo et du lac Bangouéolo au pays des Niam-Niam. Les missionnaires catholiques établis dans leur contrée, au village côtier de Rou-Ouéoua (Mloueoua) et à Kibanga, disent que ces trafiquants, fiers de leur connaissance des peuples lointains, se refusent à parler leur propre idiome bantou : ils le laissent aux femmes et parlent eux-mêmes un patois composé de mots ki-sahouili et de termes empruntés aux populations environnantes[1]. Dans ces derniers temps les Arabes ont conquis ce territoire, d'où ils vont ouvrir un nouveau chemin vers le Congo à travers le Ma-Nyema[2]. Les villages des Voua-Sanzi occupent les plaines du littoral et l'entrée des vallées tributaires, tandis que les Voua-Bembé habitent les versants des montagnes. D'après Stanley, ces naturels farouches seraient des cannibales : lorsqu'une caravane de passage comprend un moribond parmi ses esclaves, ils demanderaient à l'acheter, offrant du grain et des légumes en échange du malheureux. Plus au nord s'étend le territoire des Voua-Vira, très habiles potiers, et celui des Voua-Roundi. Ces derniers, excellents cultivateurs, ont recouvert de leurs champs et parsemé de leurs nombreux villages, entourés d'euphorbes arborescentes, toute la vallée inférieure du Rou-Sizi et les deux rives qui se font face à l'extrémité du lac. Plus nombreux encore sont les Voua-Sighé, sur la rive nord-orientale du Tanganyika. Nulle part dans l'Afrique centrale on ne

[1] R. N. Cust, ouvrage cité.
[2] *Afrique explorée et civilisée*, juin 1885.

voit de plus beaux troupeaux de moutons que dans l'Ou-Roundi. Les pêcheurs roundi se hasardent dans le lac sur des radeaux d'ambatch.

Au nord-ouest de ces contrées le versant du Mouta-N'zigé et le faîte de séparation entre Nil et Congo appartiennent à d'autres peuples, mais connus seulement par ouï-dire. Aucun voyageur n'a traversé le territoire oriental des Voua-Regga et les seuls naturels de ce pays qu'aient vus des blancs sont des esclaves éloignés de leur patrie; mais à l'ouest quelques

N° 53. — ARCHIPEL DE KAVALA.



tribus regga sont descendues jusque dans les vastes forêts riveraines du Congo, où elles vivent, solitaires, comme des troupes de chimpanzés. Leurs constructions montrent que l'on se trouve dans la zone du versant atlantique : ce sont des cases à forme allongée et rectangulaire, avec pignons, et toits à arête aiguë dépassant de beaucoup les murailles de pisé. L'ameublement de ces demeures est relativement riche et témoigne d'un goût remarquable. Chaque M'Regga possède son tabouret sculpté et muni d'un dossier; en outre, la cabane renferme un long banc taillé dans une

seule bille, et un lit de repos tressé en canne, sur lequel plusieurs personnes peuvent s'asseoir ou s'étendre à l'aise. Des filets suspendus aux murs renferment la vaisselle de bois et d'autres objets domestiques sont placés sur des tablettes ou se balancent au-dessous de la charpente[1]. Les Voua-Regga de Stanley et des autres voyageurs qui ont parcouru le haut bassin du Congo sont probablement le même peuple que Schweinfurth désigne sous le nom de Ma-Oggo et que Baker appelle Ma-Legga. A l'extrémité septentrionale de leur territoire ce sont les voisins des Niam-Niam, des Monbouttou et des Madi.

IV

BORDS DU CONGO, DU LAC LANDJI AU CONFLUENT DE L'OU-BANGHI.

Le haut bassin du Congo proprement dit, en aval du confluent des rivières maîtresses, Loua-Laba, Loua-Poula, Lou-Kouga, est une contrée « d'une beauté souveraine », dit Livingstone, qui appartient surtout aux tribus de la nation des Voua-Ma-Nyema ou « Mangeurs de Viande », fort redoutée naguère par ses voisins occidentaux, à cause de ses habitudes de cannibalisme. Stanley parle d'un village qui d'un bout à l'autre était orné de crânes; ces crânes étaient ceux des gens de la forêt : « Cela prend nos bananes ; on les chasse, on les tue et nous les mangeons. » Stanley même, se faisant complice des « chasseurs de viande », proposa au chef anthropophage de lui procurer « un de ces êtres-là, mort ou vif », moyennant cent cauris[2], mais il n'eut pas le temps d'attendre ce hideux présent. Toutefois les peuplades Ma-Nyema qui cherchent à se procurer ainsi de la chair humaine sont peu nombreuses : d'ordinaire on se borne à manger les hommes tués dans le combat et ceux qui meurent de maladie et dont on fait macérer les cadavres dans l'eau courante; d'après ces cannibales, la chair de l'homme est beaucoup plus savoureuse que celle de la femme[3]. Ces mœurs répugnantes n'empêchent pas que les Ma-Nyema ne se distinguent de la plupart des peuplades environnantes par la bienveillance et la douceur. Ils sont également remarquables par la beauté de la stature et des traits; les femmes, très recherchées par les Arabes, ont la taille souple, une noble démarche et quelques-unes ont même une parfaite régularité de traits; elles ont les cheveux plus abondants et moins crépus que la plupart des négresses et les laissent flotter sur leurs épaules en

[1] Stanley, *Through the Dark Continent.*
[2] Stanley, ouvrage cité; — voir *Tour du Monde*, 2e semestre, 1878, p. 112.
[3] Cameron, ouvrage cité.

ombrageant leur front d'une sorte de diadème en roseaux tressés. Les hommes mettent aussi beaucoup de soin à orner leur chevelure et leur barbe, mais c'est principalement au moyen de l'argile, disposée en cornes, en aiguilles, en plaques, en écailles, en ailerons, qu'ils cherchent à s'embellir. Plus vêtus que les femmes, ils portent des tabliers en peau d'antilope et les chefs s'habillent même à l'arabe d'amples toges blanches; les vaillants qui ont tué un homme s'arrogent le droit de revêtir la peau du « chat musqué » ou ngaoua[1]. Ils sont armés d'une lourde lance acérée et d'un sabre à courte lame qu'ils portent dans un fourreau de bois orné de clochettes. Ces produits de leur industrie témoignent de leur adresse comme artisans; ils savent fabriquer des étoffes d'herbes d'une grande solidité et les teignent en couleurs durables; leurs maisons, rectangulaires comme celles des Voua-Regga et de tous les peuples du Congo proprement dit, sont aussi fort bien maçonnées en bois et en argile; enfin, au moyen de lianes, ils savent construire des ponts suspendus si solidement attachés, qu'ils se balancent à peine sous les pas des marcheurs. Les esclaves manyema sont fort appréciés : employés par les Arabes dans le pays même, ils sont rarement exportés au delà du Tanganyika. D'après Stanley, ce serait en 1866 seulement que les Arabes auraient pénétré dans le pays, où ils se sont enrichis par l'achat d'une grande quantité d'ivoire, mais ils sont devenus rapidement les maîtres de la contrée. Le long de la route de commerce se succèdent plusieurs villages d'Arabes zanzibarites, entourés de jardins et de champs de maïs, de manioc et de dourrah; les indigènes ont dû s'enfuir dans les montagnes pour éviter la servitude[2].

D'autres peuplades, distinctes des Ma-Nyema par l'apparence et les usages, vivent à l'est sur les hauts affluents du Congo et dans la région faîtière. Tels sont les Voua-Hiya, aux dents limées en pointe, aux tatouages irréguliers, et les Voua-Vinza, qui ne paraissent pas être de la même origine que leurs homonymes d'outre-Tanganyika. Les Voua-Boudjoué, les Badjoua de Cameron, parlent la même langue que les Voua-Roua et appartiennent probablement à la même race; mais parmi eux les pauvres, tenus dans une condition humiliante, sont probablement des aborigènes soumis à des envahisseurs venus de loin; leurs femmes portent sur la tête un ornement en forme de couronne murale et se font dans la lèvre supérieure un trou qu'elles agrandissent peu à peu, en y insérant des disques de bois et de pierre qui font saillie de trois et quatre centimètres au-dessus de

[1] Livingstone, *Last Journals*.
[2] Oscar Lenz. *Proceedings of the R. Geographical Society*, april 1887; — Gleerup, *Ymer*, 1886.

la bouche : cet ornement, qui les défigure, les empêche en outre de parler d'une façon distincte ; hommes et femmes ont la figure mouchetée de taches de suie qui semblent produites par quelque maladie éruptive. Parmi toutes les populations du haut Congo sont épars en petits groupes des nègres de la brousse, gens timides qui se hasardent rarement sur les marchés des voisins policés : ce sont les Voua-Toua. La plupart de ces naturels peureux sont des gens de petite taille, à gros ventre et à membres grêles ; quelques-uns sont même de véritables nains, comme les Akka du pays des Monbouttou.

Avant la traversée du continent par Stanley, les Arabes d'Oman et de Zanzibar avaient déjà fondé des colonies de négoce sur les bords du Congo et leurs caravanes parcourent mainte région où les Européens n'ont pas encore pénétré. Ce sont eux qui par leur religion et leurs mœurs exercent la plus grande influence sur les indigènes : autour de chaque Arabe se groupent des centaines d'individus plus ou moins arabisés qui parlent quelques mots de la langue et pratiquent quelques cérémonies du culte. La station la plus méridionale des Arabes dans la région du haut bassin est celle de Kassongo, située à une petite distance à l'ouest du fleuve, non loin de rapides qui arrêtent la navigation : c'est en cet endroit pittoresque et salubre que Hamed ben-Mohammed ou Tippo-Tip, le « Ramasseur de Richesses », succédant à un ancien roitelet nègre qui a laissé son nom au groupe d'habitations, a établi le siège de son « royaume » ; au centre s'élève la forteresse que le marchand arabe désigne ambitieusement du nom de « Londres ». La ville est peuplée de 9000 individus, esclaves et porteurs[1]. Au nord-ouest, la double ville de Nyangoué, placée sur une haute berge de la rive droite qu'un ravin divise en deux promontoires, a pris aussi beaucoup d'importance dans le commerce de l'Afrique centrale : d'après Gleerup, elle n'aurait pas moins de 10 000 habitants ; c'est la plus grande cité riveraine de tout le Congo. Le bourg d'amont est celui dans lequel se sont installés les chefs arabes et leurs serviteurs ; le quartier d'aval est habité par d'autres immigrants de l'est, surtout par des gens du littoral océanique ; un marché fréquenté par des milliers de personnes se tient alternativement, d'un jour à l'autre, dans les deux quartiers ; des rizières, des bananeries entourent les maisons. Nyangoué est le principal poste de commerce pour tout le haut Congo ; en même temps elle est, avec Tabora et Ou-Djidji, un des trois grands lieux d'étape orientaux qui jalonnent la route transcontinentale entre l'océan Indien et l'océan Atlantique. Jusqu'à

[1] Gleerup, *Ymer*, 1887.

maintenant aucun Européen ne s'y est établi. Nyangoué est une ville musulmane : les gens des alentours ne se permettraient pas d'y laisser pénétrer leurs porcs[1].

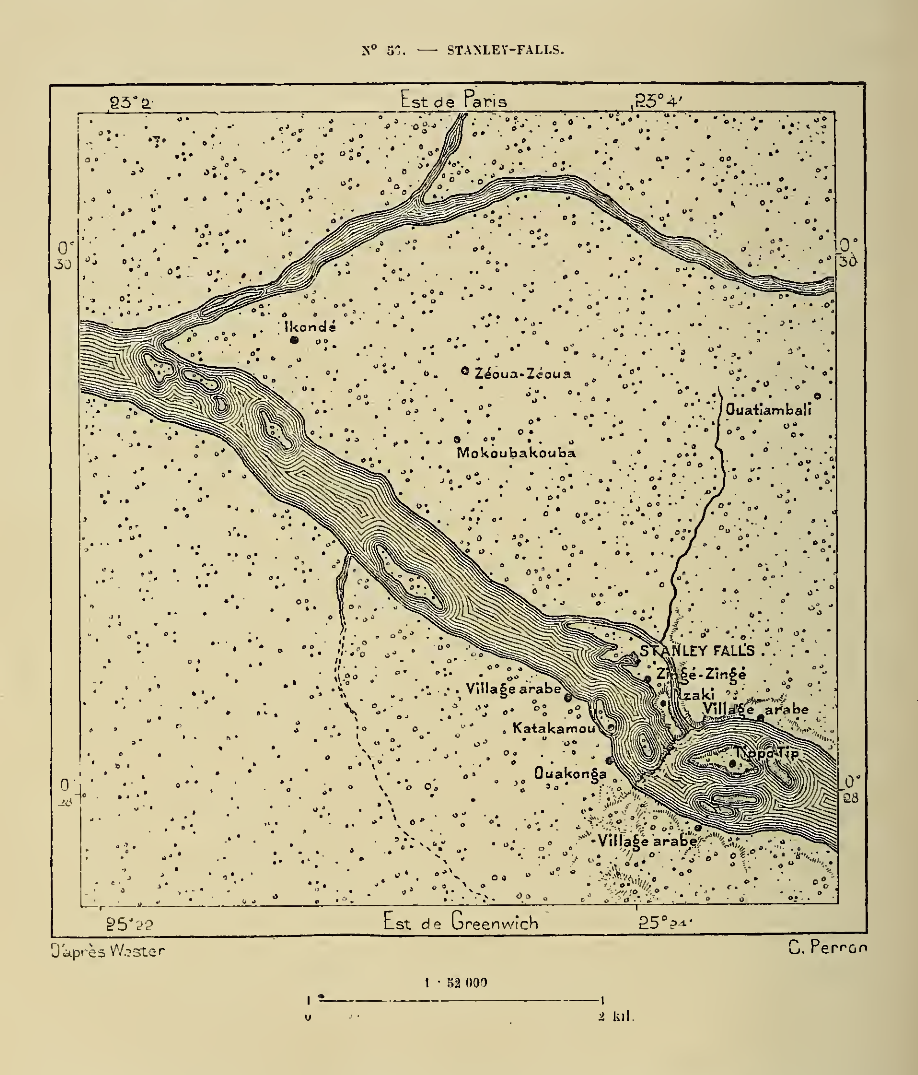
En aval de Nyangoué d'autres peuplades d'anthropophages en relations de commerce avec les Arabes succèdent aux Ma-Nyema et aux Voua-Regga. Les bords du fleuve sont très populeux et quelques villages ont des milliers d'habitants ; mais presque tous ont changé de place depuis que les Arabes ont visité le pays : les voyageurs ne retrouvent plus qu'un petit nombre des villages indiqués par Stanley. Lors de son voyage, la principale bourgade était Ikondou, située sur la rive gauche du Congo, à une petite distance en amont de la bouche du Lira, qui descend des monts orientaux. C'est une double rangée de cases qui se prolonge, avec de courts intervalles, sur un espace de plus de 5 kilomètres. Les maisons qui se suivent des deux côtés de l'interminable rue sont décrites par Stanley comme formées de deux cages en treillis, élégantes et solides, recouvertes d'un toit commun, qui abrite en outre une pièce intermédiaire où se rencontrent les deux familles pour se livrer à leurs travaux et recevoir leurs amis. Plus bas, sur la même rive et au confluent d'une forte rivière, est le bourg de Riba-Riba, où les Arabes ont leurs entrepôts. Enfin, en amont des cataractes, sur la rive droite du fleuve, le marchand Kibongo a fondé une ville de son nom où plusieurs milliers d'individus, Arabes, Zanzibarites et nègres, s'occupent du commerce de l'ivoire et de la culture des rizières. M. Lenz y rencontra un insulaire de Mayotte qui parlait couramment le français. La plupart des indigènes se sont prudemment retirés dans l'intérieur des forêts.

Il était impossible qu'une station ne fût pas établie dans la région des cataractes pour entreposer les denrées et les marchandises. Dès que le passage des rapides eut été forcé par Stanley malgré les obstacles naturels et l'hostilité des populations, les Arabes utilisèrent le chemin nouvellement frayé, puis l'Association internationale Africaine fit choix, pour établir son poste le plus avancé vers l'amont, d'une île de la rive droite, en aval de la septième et dernière cataracte. C'est là un fort bon emplacement, à l'extrême limite de la voie de navigation libre du moyen Congo, sur la convexité de la grande courbe où le fleuve change de direction, descendant vers l'ouest au lieu de couler vers le nord, et non loin de l'endroit où un affluent considérable, le Lou-Kébou ou Mbourou, venu des montagnes de l'orient et bordé de gros villages, s'unit au large courant fluvial. Ce poste

[1] Oscar Lenz, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, november 1886.

est connu sous les noms anglais de Fall-Station ou Stanley-Falls. On sait qu'à une période récente les quelques Européens qui s'y trouvaient avec une petite garnison de nègres haoussa et ba-ngala ont été massacrés ou mis en fuite par les Arabes; M. Coquilhat a retrouvé le chef fugitif de la station au village Yariembi, à 75 kilomètres des chutes. Désormais il faut

N° 53. — STANLEY-FALLS.



reconquérir la voie de pénétration militaire tracée par le gouvernement du Congo à travers ses États. Stanley, conscient de la faiblesse des Européens dans un pays où ils sont de simples visiteurs, sans attaches avec les tribus environnantes, veut faire la part du feu en remettant précisément au plus riche des marchands arabes le soin de défendre le poste des « Chutes » contre les autres Arabes. Mais il est évident que le nouvel État du Congo, encore en voie de formation, devra se prémunir contre son dan-



STANLEY-FALLS. — PÊCHERIES SUR LA SEPTIÈME CATARACTE.

Dessin de Taylor, d'après un croquis de L. Amelot.

gereux allié, l'ancien négrier établi au centre de l'Afrique, dans un poste stratégique redoutable. Il possédait déjà un entrepôt fortifié dans un îlot situé en amont de la chute et généralement appelé de son nom. Presque tous les rameurs des cataractes appartiennent à l'intrépide tribu des Ouenya (Oua-Genia) ; ce sont aussi de fort habiles pêcheurs et, sauf pendant les trois mois de crue, février, mars, avril, le fleuve leur fournit en surabondance la nourriture nécessaire.

Un petit poste européen, Ba-Soko, sur la rive droite de l'Arahouimi, à son confluent avec le Congo, avait été abandonné, non à la suite d'attaques de la part des Arabes ou des indigènes, mais par des raisons d'économie. Les populations riveraines sont vaillantes, ainsi que Stanley l'apprit à son péril lors du mémorable voyage « à travers le continent noir » et qu'ont dû le reconnaître aussi, après de sanglantes rencontres, les Arabes de Tippo-Tip[1] ; mais que de vengeances exercées par eux, que de villages détruits, que de populations massacrées par ces marchands d'esclaves, devenus les alliés des blancs[2] ! Pour protéger efficacement le commerce dans le bassin de l'Arahouimi, il serait indispensable d'y entretenir une forte garnison ; Stanley vient d'y établir un camp pour assurer ses communications avec le fleuve pendant son expédition vers Ouadelaï. Près de l'emplacement de la station se trouvait le village où Stanley pilla le fameux « temple d'ivoire », toiture conique portée par trente-trois dents d'éléphant et abritant une grande idole peinte en rouge. Les Ba-Soko ou Ba-Songo, qui ont donné leur nom à la station européenne, sont fort industrieux : instruments, armes et parures témoignent de leur supériorité sur la plupart des peuplades environnantes. Leurs villes, dont l'une, Yamboumba, n'aurait pas moins de 8000 habitants d'après Stanley, se distinguent par leurs toits pointus en forme d'éteignoirs, qui s'élèvent à une hauteur double du mur circulaire de la cabane. C'est un beau spec-



TIPPO-TIP.
Dessin d'après nature, de L. Amelot, agent de l'État du Congo, décédé près de Nyangoué en 1884.

[1] O. Baumann, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, dez. 1886.
[2] Stanley, *Cinq années au Congo*.

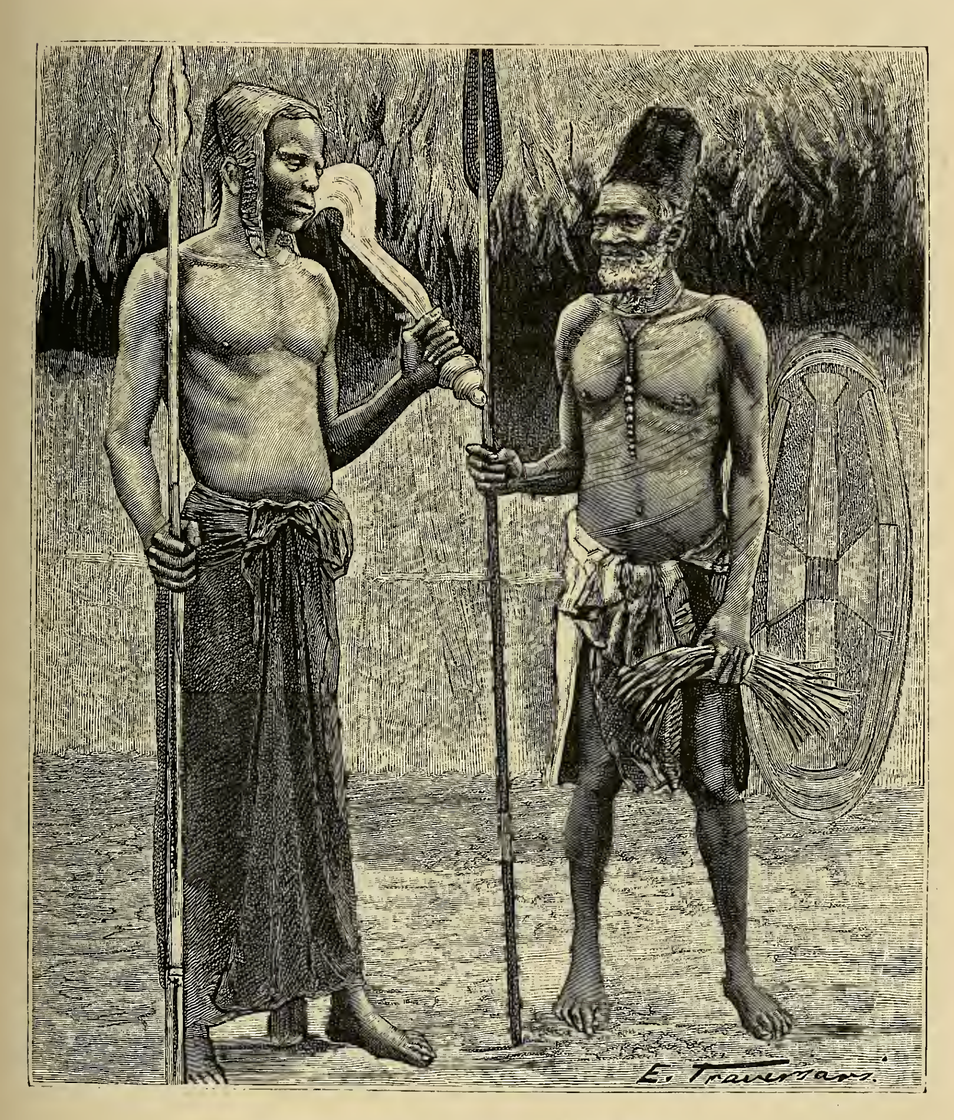
tacle que celui de leurs canots de guerre, empanachés à la proue; sur les côtés de l'embarcation cinquante hommes frappent le flot en cadence de leurs pagaies sculptées; entre les deux rangées de rameurs se tiennent les guerriers, s'abritant de leurs boucliers peints de couleurs éclatantes et brandissant leurs javelots : tous, combattants et rameurs, sont couronnés de plumes rouges et portent un bracelet d'ivoire. Ces naturels n'ont pas encore dépassé la période du cannibalisme : des crânes humains ornent leurs cabanes, des os rongés se mêlent aux débris de cuisine. M. Wester parle d'un roi du pays qui mangea neuf de ses femmes [1].

La station projetée d'Oupoto promet de prendre un jour quelque importance. L'emplacement choisi est sur la rive droite du fleuve, à la base des collines d'Oupoto et non loin de l'extrême convexité de la courbe décrite par le Congo au nord de l'équateur. La station suivante, fondée par les explorateurs de l'Association internationale Africaine, est au grand tournant du fleuve, à l'endroit où il prend sa direction définitive vers le sud-ouest : on la désigne souvent sous le nom de Ba-Ngala (Bangala), d'après le peuple qui habite la contrée et qui en défendit vaillamment le passage contre Stanley; il fournit maintenant des recrues à la petite armée de l'État du Congo. Quelques-uns des villages ngala sont très considérables; les cases se suivent le long du fleuve sur un espace continu de plusieurs kilomètres; les intervalles entre les rangées de cases, occupés d'ordinaire par une coulée marécageuse, ne dépassent pas 200 à 300 mètres. La ville ngala dont la station fait partie se prolonge ainsi sur un espace de 35 kilomètres. Du côté de la forêt, les villages sont précédés de places recouvertes d'argile battue et bordées de bananiers, de palmiers, de jardins : c'est là que se font les réunions de famille, les réceptions, les cérémonies diverses. M. Grenfell évalue à 110 000 le nombre des Ba-Ngala riverains du Congo, dont 77 000 sur la rive gauche; M. Coquilhat compte 137 000 personnes sur les deux rives, entre la station de Ba-Ngala et celle d'Équateurville [2].

Ces « Enfants du Fleuve », — car tel est le sens du mot Ba-Ngala, — sont ainsi désignés sans doute à cause de leur résidence sur les rives et dans les îles du Congo : ils portent d'ailleurs le même nom que l'affluent d'amont, le Mo-Ngala (Mongalla), visité par MM. Grenfell, Coquilhat, Baert, jusqu'à la limite de navigation, dans le pays des Sebi, qui travaillent le fer. Sur la rive gauche vivent d'autres Ba-Ngala, les Bo-Lombo, dont le principal village est désigné par la même appellation. En général les

[1] *Ymer, Tidskrift utgifven af Svenska sällskapet for Antropologi och Geografi*, 1886.
[2] *Bulletin de la Société de Géographie d'Anvers*, 1886.

Ba-Ngala sont de beaux hommes à la superbe carrure, et leurs visages seraient agréables aux yeux des Européens s'ils n'avaient l'habitude de s'arracher les cils et les sourcils et de s'appointir les dents. Naguère ils fabri-

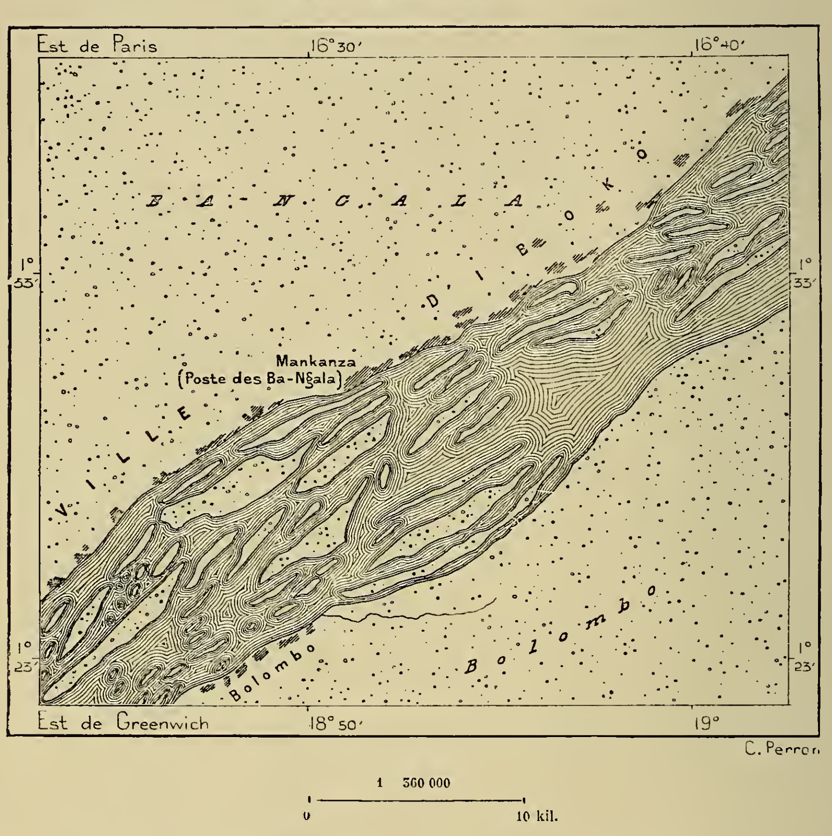


SOUS-CHEF D'IBOKO ET MATA-BUIKÈ, GRAND CHEF BA-NGALA.
Dessin de Traversari, d'après une photographie de M. Coquilhat.

quaient des costumes en fibres de palmier, mais on commence à remplacer ces vêtements par des étoffes européennes; les femmes se tatouent des guirlandes de feuilles sur les mollets. Les Ba-Ngala sont très intelligents et, comme les civilisés d'Europe, se laissent très souvent entraîner par leurs passions jusqu'à l'enthousiasme ou jusqu'au désespoir : les cas de suicide

ne sont pas rares parmi eux. MM. Grenfell et Comber ont vu des femmes et des enfants ba-ngala jouer, à l'enterrement d'un chef, de véritables drames de danse et de chant, représentant la mort et la résurrection. La grande majorité des habitants se compose d'esclaves; les notables sont peu nombreux, mais ils ont une large part d'autorité et choisissent celui d'entre eux qui sera chef de village ou même de toute une confédération.

N° 57. — STATION DE BA-NGALA



D'après la tradition, les Ba-Ngala avaient pour première patrie la contrée marécageuse des Nghiri comprise entre le Congo et l'Ou-Banghi[1]. Au nord des Ba-Ngala vivent les sauvages Ngombé, horribles à voir par les tatouages de leurs figures. Au sud des Ba-Ngala, le long de la rive orientale et dans le bassin de la rivière Lou-Longo, les villages pressés appartiennent au peuple des Ou-Ranga, dont le cri de guerre, Ya-ha-ha-ha, ressemble, dit Stanley, au hennissement des chevaux; comme les Sebi, ce sont de très habiles forgerons. A l'est, dans le bassin de la même rivière, mais sur

[1] Coquilhat, *Chez les Bangala, sur le haut Congo*, Revue de Belgique, 1886.

les bords de son grand affluent de droite, le Lopouri, habitent les Ngounzi, qui se distinguent de tous leurs voisins par la forme de la tête : de même que les « Têtes Plates » de l'Amérique du Nord, ils compriment entre deux planchettes le crâne des jeunes enfants et leur donnent ainsi une configuration bizarre, aux plans rectilignes[1]. Dans le bassin du Lou-Longo se trouve aussi une tribu naine, celle des Ba-Poutou, que les indigènes disent avoir le teint blanchâtre et auxquels ils donnent une taille de 1m,40 à 1m,50. Enfin les Ma-Ronga de la haute rivière habitent en maints endroits des villages construits sur pilotis, comme ceux des anciens Lacustres[2].

La station de Lou-Longo ou d'Ou-Ranga, qui surveillait la grosse ville du même nom et les sauvages des alentours, a été abandonnée : mais plus au sud Équateurville existe encore. Elle mérite son nom, car elle est située en effet dans le voisinage immédiat de la ligne équatoriale, sur un plateau élevé dominant le confluent du Congo et de la rivière Noire, appelée aussi Djouapa. Des missionnaires protestants se sont établis à côté de la station. Les bords de l'Ikelemba, qui rejoint le Congo à 2 kilomètres en amont de la rivière Noire et dont l'eau n'est pas moins noirâtre, sont assez fortement peuplés; les villages sont nombreux et défendus par de hautes palissades et des fossés profonds. Il n'est probablement pas dans toute l'Afrique de peuples qui se défigurent plus par les tatouages que les riverains de l'Ikelemba : au moyen de coupures, de ligatures et de poisons ils réussissent à se couvrir la figure d'excroissances en forme de pois et de loupes, différant chez la plupart des individus et leur donnant un aspect affreux. Une jeune fille, que vit Grenfell, avait de chaque côté du nez une loupe grosse comme un œuf de pigeon, qui l'empêchait de regarder devant elle : pour voir quelqu'un, il lui fallait baisser la tête afin que le regard passât au-dessus de ces « grains de beauté ».

Dans ces régions du moyen Congo les explorateurs européens n'ont encore appris à connaître que les rives du fleuve et de ses affluents : aucune caravane n'a pénétré dans l'intérieur pour vivre au milieu des indigènes, étudier leur caractère, leurs mœurs et leur industrie; d'ailleurs les bois épais, dans lesquels domine l'arbre à copal, le sol bas et partiellement marécageux rendront l'exploration scientifique de ce pays très difficile; des populations qui l'habitent on ne connaît guère que les noms. A en juger par les idiomes, qui se ressemblent beaucoup dans toute la zone enfer-

[1] Coquilhat, *Mouvement Géographique*, 1887.
[2] Grenfell et von François, *Afrique explorée et civilisée*, février 1886.

mée par la grande boucle du Congo, les diverses peuplades qui se succèdent de la station des Chutes à Équateurville appartiennent à une même famille de la race bantou. On pourrait lui donner le nom collectif de Ba-Lolo, d'après sa tribu la plus nombreuse et la plus puissante. Au-dessous des peuplades maîtresses vivent aussi dans ces régions, comme dans celles du haut Congo, des aborigènes opprimés, des Voua-Toua, hommes petits et timides, qui se réfugient dans les bois, évitant, comme les singes, le voisinage des chasseurs.

V

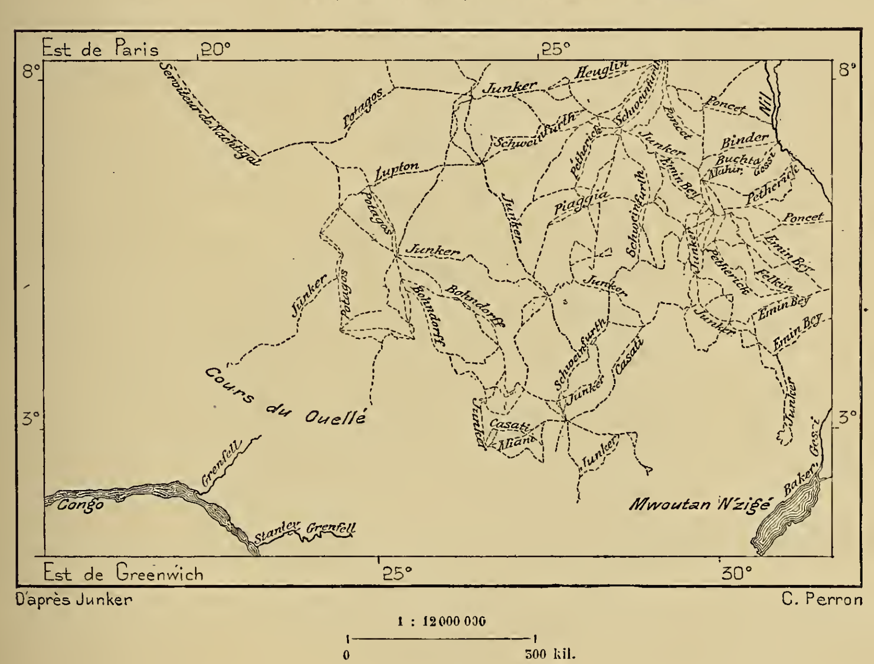
BASSIN DU OUELLÉ, PAYS DES MONBOUTTOU ET DES NIAM-NIAM.

Cette partie du versant du Congo non encore rattachée par les itinéraires des explorateurs au cours majeur du fleuve, mais lui appartenant en toute certitude, ainsi que viennent de l'établir les relations de Junker, est une de celles qui promettent d'avoir un jour la plus grande importance économique comme lieu de passage entre les bassins du Congo et du Nil. Au point de vue ethnique, cette contrée est aussi un lieu de transition entre les Nigritiens et les Bantou, les populations qui habitent le faîte de partage participant des deux races par leurs usages, tout en constituant une famille distincte. Lorsque, le premier parmi les voyageurs européens, Schweinfurth pénétra dans cette région, c'est à bon droit qu'il l'appela « Cœur de l'Afrique » : là se croisent les diagonales du continent entre la bouche du Congo et le delta du Nil, entre le golfe de Guinée et celui d'Aden. Et pourtant cette zone faîtière est encore bien peu connue. Après le voyage si remarquable du pionnier Schweinfurth, les explorations de Bohndorff, de Lupton, de Potagos, de Casati n'ont apporté que des renseignements d'intérêt secondaire et de valeur inégale; mais la publication prochaine des voyages de Junker sera certainement un événement géographique capital pour la connaissance de cette partie du continent. Une autre expédition s'accomplit maintenant, non moins riche en promesses de découvertes, celle que dirige Stanley pour forcer le passage du Congo vers le haut Nil et délivrer les troupes égyptiennes d'Emin-bey, établies à Ouadelaï et coupées de la route du nord.

Le Ouellé des Niam-Niam, le Nomayo des Monbouttou, le Bahr el-Makoua des Arabes, naît sous le nom de Kibali dans les montagnes qui bordent à l'ouest le lac M'woutan-N'zigé et parcourt d'abord des régions non visitées de l'homme blanc, puis il entre dans une contrée déjà devenue fa-

meuse par les descriptions de Schweinfurth, le domaine des Monbouttou ou Mang-Battou. Le pays est admirable, un de ceux qui en Afrique offrent la plus riche végétation, le plus de grâce champêtre : c'est un « paradis terrestre ». Haute d'environ 760 à 850 mètres et se relevant par de molles ondulations en collines d'une centaine de mètres ou davantage, la contrée jouit d'un climat tempéré malgré le voisinage de l'équateur ; des eaux vives serpentent dans tous les fonds, ombragés de grands arbres aux branches entrecroisées ; partout les cabanes sont entourées de la verdure des bananiers et des élæïs. Quoiqu'il n'y ait point de villes dans la contrée, la popu-

N° 58. — PRINCIPAUX ITINÉRAIRES DES VOYAGEURS DANS LE PAYS DES MONBOUTTOU.



lation y est très dense : Schweinfurth l'évalue à un million d'individus, c'est-à-dire que, sur une superficie d'environ 10 000 kilomètres carrés, le nombre des habitants, d'une centaine par kilomètre, serait d'un quart supérieur à la moyenne de la France.

Très différents de leurs voisins, les Monbouttou se distinguent des Nigritiens par des traits presque sémitiques : plusieurs ont même le nez tout à fait aquilin. Leur teint est un peu plus clair que celui des Niam-Niam et des Nigritiens des alentours ; ils ont la barbe plus longue que la plupart des Africains, et parmi eux des milliers d'individus ont des cheveux blonds, d'ailleurs crépus comme ceux des autres nègres, et la peau presque blanche ; nulle part la proportion des albinos n'est aussi considé-

rable. Les Monbouttou ont les membres longs et grêles, mais le torse vigoureux; leur adresse est merveilleuse. Très fidèles au costume des aïeux, tous les hommes portent un vêtement formé d'écorce de figuier, auquel le temps donne l'aspect de la moire et qui s'enroule en plis gracieux autour des cuisses et du torse en se terminant en pointe entre les omoplates; des cordelettes en cuir de bœuf, ornées de cuivre, retiennent ce justaucorps. Les femmes, beaucoup moins habillées, n'ont qu'un simple pagne; en certains districts tout vêtement leur est même défendu[1]; mais elles le remplacent par un élégant lacis de lignes géométriques; elles se peignent surtout de petits dessins noirs semés régulièrement sur tout le corps : croix, étoiles, abeilles, fleurs, arabesques diverses, zébrures et mouchetures. A chaque fête elles ont un nouveau décor : la coquette sait varier ses ornements à l'infini. Les hommes se bornent à teindre leur corps en un beau rouge uniforme. Quant à la coiffure, la même mode est souveraine pour tous, hommes et femmes : il faut enfermer les cheveux dans un bonnet cylindrique de roseaux tressés qui se recourbe derrière la tête parfois jusqu'à un demi-mètre du front; chez les grands personnages il est décoré de plusieurs plumes rouges et d'ornements en cuivre. L'habitude de se percer l'oreille pour y introduire des bâtonnets n'est plus générale, quoique les Monbouttou aient reçu des Arabes le nom de Gourou-Gourou ou de « Percés », que leur avait valu cette ancienne mode[2].

Les Monbouttou ont défriché et complanté la plus grande partie de leur domaine sans mériter pour cela le nom d'agriculteurs : ils n'ont point à se donner la peine de labourer ni de sarcler; ils s'en remettent pour la réussite de leurs plantations aux soins de la bonne nature. A l'exception du maïs, qu'on ne voit pas en dehors des jardins, ils ne cultivent point de céréales : leur alimentation végétale se compose surtout de bananes, de patates douces, d'ignames, de manioc, de colocasie, fruits qui arrivent à perfection sans que le cultivateur ait à s'en occuper; ils possèdent deux espèces de solanées comestibles que l'on ne connaît point en Europe. Le sésame, l'arachide, le tabac de Virginie ou *tobbou*, différent du tabac indigène que produit le pays des Rivières, sur le versant nilotique, sont les plantes auxquelles les Monbouttou donnent le plus de soins. Chaque cabane a sa basse-cour pleine de volailles; mais à l'exception des poules, des chiens, dont la chair est très appréciée, et des sangliers à pinceaux, qui sont à demi privés, les naturels n'élèvent point de bétail : les animaux

[1] Wilson and Felkin, *Uganda*.
[2] Schweinfurth; — Chaillé-Long, *Afrique centrale*,

de boucherie qu'ils se procurent pour leur alimentation proviennent des razzias qu'ils font chez les populations nigritiennes des alentours; ils mangent aussi des fourmis, surtout en les mêlant au maïs; au moyen de l'ébullition ils obtiennent l'huile de mâles de termites, liqueur limpide et brillante, « dont la saveur est irréprochable ». Chasseurs habiles, ils abattent



FEMME MONBOUTTOU.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. R. Buchta.

aussi l'éléphant, le buffle, l'antilope, ils tuent le perroquet et d'autres oiseaux pour subvenir à leurs festins; mais ils sont en état permanent de guerre avec leurs voisins et leur principal gibier c'est l'homme. De tous les peuples anthropophages de l'Afrique, les Monbouttou paraissent être, avec leurs frères les Mang-Banga, ceux chez lesquels la viande humaine entre pour la plus forte part dans les ressources habituelles de la cuisine. Entourés de tribus qu'ils désignent uniformément sous le nom méprisant de Mon-You et qu'ils poursuivent comme simple gibier de chasse en criant :

Pichio, Pichio ! « Viande, viande ! » ils abattent sur les champs de bataille autant d'ennemis qu'ils le peuvent, les boucanent aussitôt et les emportent comme provisions de bouche; quant aux prisonniers, on les emmène, en réserve pour les futurs besoins. Chaque famille a sa provision de chair humaine; la graisse d'homme est celle que l'on emploie le plus communément. Schweinfurth recueillit facilement plus de deux cents crânes, mais la plupart avait été brisés pour l'extraction facile de la cervelle; les dents, arrachées de leurs alvéoles, s'enfilent en colliers. Les Monbouttou ne vendent point d'esclaves, ils les mangent.

Ce peuple de cannibales est pourtant un de ceux qui, à maints égards, sont au premier rang parmi les populations africaines : les Monbouttou sont des hommes dont la parole est sûre et l'amitié durable. Ils ont le sentiment de la solidarité nationale et se défendent avec courage contre l'étranger. En 1866, lorsque les Nubiens, munis d'armes à feu, pénétrèrent pour la première fois dans le pays, les Monbouttou, commandés par une femme, qui avait revêtu le vêtement d'écorce, pris la lance et le bouclier des hommes, repoussèrent vaillamment l'ennemi et l'obligèrent à demander la paix. Dans le ménage, l'épouse est presque l'égale du mari; elle a sa part de propriété, sa volonté personnelle, ses droits reconnus. D'ailleurs, comme chez les nègres des alentours, ce sont les femmes qui font le plus gros de la besogne; sauf le travail de la forge, qui incombe aux hommes, elles se livrent à tous les gros ouvrages de la culture et de l'industrie; on leur doit aussi, du moins en partie, les objets artistiques de la vannerie fine et de la sculpture, mais elles ne jouent point des instruments de musique.

L'industrie est relativement très développée chez les Monbouttou. Comme potiers, sculpteurs, constructeurs de bateaux et maçons, ils n'ont pas de rivaux dans la région d'entre Nil et Congo. Par la forme carrée de leurs maisons, leur architecture se rattache à celle des populations occidentales, mais elle l'emporte par les dimensions qu'elle donne aux édifices, par la portée des charpentes, l'art de l'agencement, la richesse de la décoration. La salle de réception du roi des Monbouttou occidentaux, détruite récemment, rappelait par sa forme les nefs des gares sur les chemins de fer. La voûte, composée en entier de pétioles de raphia agencées avec art, avait plus de 50 mètres de long sur 15 mètres de large et 12 mètres de haut; d'une courbure élégante et d'une régularité parfaite, elle reposait sur trois rangées de colonnettes en bois lustré; des peintures en trois couleurs, rouge de sang, jaune d'ocre, blanc de chaux, décoraient les piliers et les boiseries de mille figures géométriques; le sol, d'argile rouge bat-

tue, était uni comme un parquet. Les maisons des Monbouttou paraissent d'autant plus belles que toutes sont entourées de verdure : à l'exception de la capitale, les autres villages se composaient d'une succession de cases isolées se suivant dans les vallées sinueuses ; plus une région est peuplée, plus la végétation y est touffue.

Jusqu'à une époque récente, les Monbouttou n'avaient aucune relation de commerce avec leurs voisins. En 1867 seulement, une année après que les Arabes et les Nubiens eurent vainement essayé de conquérir le pays, le roi le plus puissant des Monbouttou envoya un message à un marchand arabe pour l'inviter à s'établir auprès de sa résidence, mais en lui interdisant d'aller plus loin chez les peuplades mon-vou des territoires méridionaux. C'est en vain que Schweinfurth essaya de passer plus avant : le souverain monbouttou voulait se réserver le bénéfice du commerce direct avec les Arabes ; mais il dut à son tour plier devant les mercenaires étrangers, Abou-Tourk ou le « Père du Turc », ainsi que les appellent les indigènes. Les objets les plus précieux d'échange sont l'ivoire des Monbouttou et le cuivre rouge apporté par les étrangers. Les lances et les javelines sont en cuivre pur. Les panoplies du roi Mounza, disposées avec art derrière le trône, brillaient au soleil comme des flammes ; le souverain lui-même était tout couvert d'ornements en cuivre. Un frontail éclatant ombrageait ses yeux ; un collier à lames de cuivre brillait sur sa poitrine, des anneaux en laiton s'enroulaient autour de ses bras et de ses jambes ; des plateaux, des vases de cuivre étaient placés à ses pieds. Comme les souverains occidentaux, jusqu'à la Sénégambie, le roi des Monbouttou avait toujours sous la main des noix de kola, qu'il savourait en présence de ses sujets, et qu'il offrait aux visiteurs, mais ses repas proprement dits se faisaient toujours en secret ; même les reliefs de sa table étaient enterrés, afin que personne ne pût savoir ce qu'il avait mangé. C'est une pratique datant sans aucun doute du temps où le roi prétendait être un dieu, supérieur aux vulgaires besoins des hommes.

Lors du voyage de Schweinfurth, le pays des Monbouttou se partageait en deux royaumes, l'un, peu considérable, à l'orient, l'autre plus étendu, à l'occident. Le souverain des Monbouttou occidentaux était un très puissant personnage : outre le monopole de l'ivoire et celui de l'exportation du cuivre, il prélevait des impôts réguliers sur tous les produits du sol. Des gardes du corps l'accompagnaient, des fonctionnaires le représentaient dans toutes les provinces du royaume. Quatre-vingts demeures, habitées chacune par une épouse, entouraient le palais royal, dans l'enceinte privée ; en dehors habitaient des centaines d'autres femmes, car il était aussi le

mari des veuves de son père et de ses belles-sœurs; le harem royal était assez vaste pour former toute une cité. Le voyageur Miani est mort dans le pays des Monbouttou.

Un autre peuple, visité également par Schweinfurth, paraît appartenir à la même race que les Monbouttou : ce sont les A-Benga (A-Bangba ou Ma-Nbanga), qui vivent aussi dans le bassin du Ouellé, sur un affluent septentrional et qui, lors des migrations récentes, ont en grande partie remplacé les Monbouttou au nord du Ouellé et du Bomo-Kandi[1]. Comme les Monbouttou, ils s'habillent d'écorce, ils ont le même costume de guerre et les mêmes armes : le nom de Gourou-Gourou ou « Percés » leur convient encore mieux qu'aux Monbouttou, car ils ont tous le lobe de l'oreille fendu pour recevoir un bâtonnet. De tous les peuples de l'Afrique c'est probablement celui dont les hommes ont le plus d'adresse : on ne peut s'empêcher de les comparer à des singes quand on les voit monter aux arbres, non en grimpant le long du tronc, mais en s'élançant aux rameaux élastiques, pour se saisir des lianes tendues de branche en branche et s'élever ainsi comme des matelots sur les cordages des navires. Chez les A-Benga le cannibalisme est la loi universelle : personne ne meurt qui ne soit mangé. Les enfants ne se rassasient pas du corps de leur père, mais ils le vendent ou l'échangent contre un autre cadavre; en outre, la plupart des morts naturelles, considérées comme des œuvres de magie, entraînent des procès, des meurtres et de nouveaux repas funéraires. Malgré ces massacres, le pays des A-Benga est très populeux et relativement policé. Les femmes y sont très respectées. Les A-Barmbo ou A-Barambo qui habitent les forêts du Ouellé, à l'ouest des Monbouttou, appartiennent à la même race que ces derniers : constituant jadis un peuple très puissant, ils sont maintenant dispersés et en plusieurs endroits condamnés à la servitude par les Niam-Niam. Les Mang-Ballé de la rive droite du fleuve parlent une langue à part, mais ce sont aussi des Monbouttou.

Parmi les Monbouttou, mais surtout parmi les tribus nigritiennes ou bantou qui vivent plus au sud, sont éparses en groupes nombreux les familles d'une autre race, celle des Akka, peut-être les descendants d'aborigènes antérieurs aux invasions des Bantou, comme les Voua-Toua du haut Congo. Une province, au sud du Ouellé, serait encore occupée par ces naturels, qui sont probablement les Bakka-Bakka des auteurs portugais du dix-septième siècle et les parents des Badia de l'Ou-Nyoro[2], dans la région

[1] Junker, *Petermann's Mitteilungen*, 1884, Heft III.
[2] Emin-bey, *Scottish Geographical Magazine*, June 1887.



TYPES AKKA.

Gravure de Thiriat, d'après des photographies de M. Richard Buchta

du haut Nil. De tous les « nains » d'Afrique ce sont ceux que les savants considèrent comme les représentants par excellence des « petits hommes » mentionnés par Hérodote à propos du voyage des Nasamons. Les Akka, qui se donnent à eux-mêmes ce nom de peuple, sont de très petite taille : ceux que Miani envoya en Italie en 1875 avaient respectivement $1^{m},50$ et $1^{m},40$; le plus grand que vit Schweinfurth n'avait qu'un mètre et demi ; deux autres indigènes d'âge mûr atteignaient $1^{m},54$ et $1^{m},24$. Quelques individus plus grands qui se trouvaient parmi les Akka attirés par le roi des Monbouttou dans le voisinage de sa résidence étaient évidemment des métis provenant de mariages entre gens des deux races. Les purs Akka sont brachycéphales ; ils ont une grosse tête portée sur un petit cou, une mâchoire très avancée avec un menton rejeté en arrière, la bouche presque toujours ouverte, les lèvres moins épaisses que celles de la plupart des nègres, les pommettes saillantes, les joues ridées, le nez petit, séparé du front par un creux très marqué, l'oreille forte, l'œil bien fendu et largement ouvert, ce qui leur donne un aspect d'oiseau. Ils ont le teint d'un brun plus clair que celui des Nigritiens. Le corps des Akka est très disgracieux, et d'après Emin-Bey répand une odeur particulière très pénétrante. D'énormes omoplates leur font un dos arrondi, tandis que la poitrine velue est plate et resserrée ; ils ont le ventre gonflé comme les enfants des nègres, les membres longs et grêles, les mains très fines, les genoux gros et noueux, les pieds tournés en dedans ; ils se dandinent en marchant d'une façon désagréable. Néanmoins ils sont d'une agilité, d'une prestesse de mouvements incomparables : ils bondissent au milieu des herbes « à la manière des sauterelles » et leur adresse est telle qu'ils ne craignent pas d'attaquer l'éléphant, lui plantant une flèche droit dans l'œil, ou même, disent les Nubiens, se glissant au-dessous de l'animal pour lui percer le ventre d'un coup de lance. Comme chasseurs ils excellent dans l'art d'inventer et de poser des pièges, de surprendre et de poursuivre le gibier ; c'est même grâce à ces talents qu'ils vivent en paix avec leurs puissants voisins : ils leur apportent de l'ivoire et se font en même temps convoyeurs de sel, cette denrée si précieuse dans l'intérieur de l'Afrique. Mais, quelle que soit la ruse des Akka pour la chasse et le commerce, ils ne paraissent pas avoir beaucoup d'intelligence pour tout ce qui est étranger à leur genre de vie habituel : ils ne savent pas apprendre la langue des nations avec lesquelles ils se trouvent en rapport[1]. Un seul mot étranger leur coûte des semaines d'efforts, disait-on à Schwein-

[1] Marchesetti, *Bollettino delle Scienze naturali*, ann. III, n. 2.

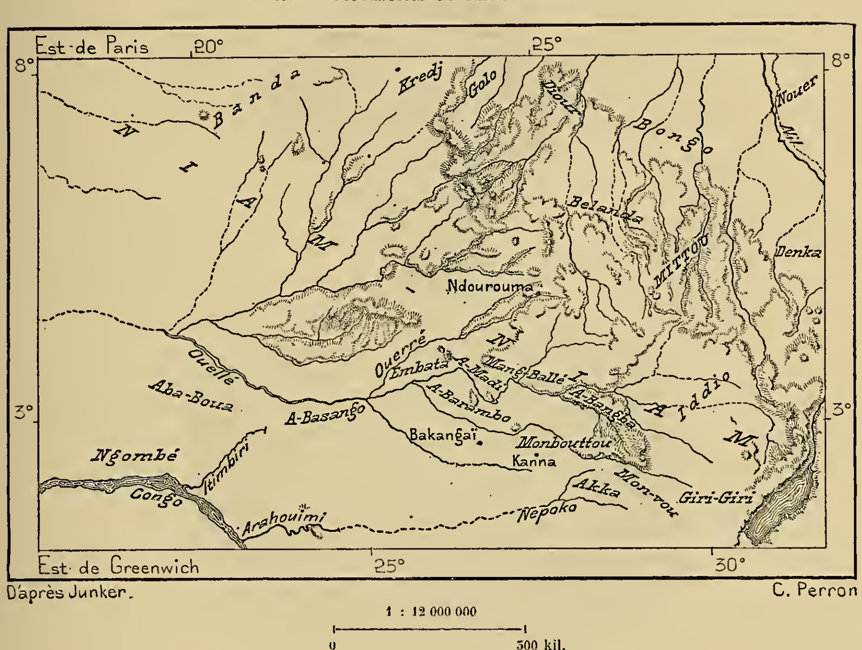
furth ; cependant les deux Akka de Miani ont appris avec facilité à écrire couramment l'italien et l'arabe. Enfin les Akka témoigneraient d'une bien fâcheuse disposition au point de vue moral : comme les enfants pervers, ils aimeraient à voir souffrir[1].

A l'ouest et au nord-ouest du territoire des Monbouttou la région faîtière d'entre Nil et Congo est occupée par une nation considérable, celle des Zandeh ou A-Zandeh, plus connue sous le nom de Niam-Niam, comme les Tangala du versant nigérien : on les appelle aussi Baboungera et Kakaraka. Le seuil de partage qui court du sud-est au nord-ouest entre le pays des Rivières et le versant du Ouellé forme à peu près la ligne médiane du pays des Zandeh : de cette région salubre, d'environ 900 mètres d'altitude, le sol, gracieusement ondulé, descend de part et d'autre jusqu'à 700 mètres au-dessus du niveau marin. Au nord-ouest, la race pénètre probablement aussi dans le bassin supérieur du Châri, tributaire du lac Tzâdé; enfin la grande ressemblance de mœurs et de coutumes observée entre les Niam-Niam et les Pahouins de la Gabonie permet de croire que la première nation s'étend à une très grande distance dans la direction de l'ouest : la parenté des deux races semble d'autant plus probable que leurs migrations se sont faites en sens inverse en venant d'un centre commun. Tandis que les Pahouins disent être venus de l'est, les Niam-Niam racontent que leurs ancêtres ont marché de l'ouest à l'est. Quoi qu'il en soit, la partie de l'Afrique centrale déjà connue comme appartenant aux Niam-Niam est évaluée par Schweinfurth à près de 150 000 kilomètres carrés et, d'après le nombre d'individus que les diverses tribus visitées peuvent mettre sous les armes, c'est à deux millions d'hommes que s'élèverait le total des habitants appartenant à la famille des Zandeh ou à des populations alliées, vassales ou asservies[2] : des espaces très populeux alternent avec des régions désertes, marches qui séparent les principautés ennemies. Les Niam-Niam n'ont pas d'unité nationale; dans la seule partie de la contrée explorée par lui, Schweinfurth énumère trente-cinq chefs indépendants, dont plusieurs ont entre eux le souvenir du sang versé. D'après Keane, il faudrait surtout distinguer les Niam-Niam Banda de la région du nord-est, les Belanda du district du centre, à cheval sur les deux versants, du Nil et du Congo, et les Niam-Niam « blancs » qui vivent au sud des autres, jusque par delà le Ouellé : ce sont les plus civilisés. D'autres Niam-Niam sont les Iddio de la contrée

[1] G. Schweinfurth, *Au Cœur de l'Afrique.*
[2] Junker, mémoire cité.

montagneuse située à l'ouest du M'woutan-Nzigé. Les dialectes zandeh paraissent avoir été influencés par les langues bantou, ne fût-ce que pour la formation des noms de peuples aux préfixes pronominaux. La tribu au milieu de laquelle séjourna longtemps Junker et qui se groupe autour de Ndorouma, résidence du roi de ce nom, est l'une des plus puissantes; elle commande à la fois sur les deux versants, du côté du Nil, sur les hautes vallées qui descendent vers le Bahr el-Djour, et du côté du Congo, sur les tributaires du haut Ouerré[1]. Dans cette région de faîte, les léopards sont

N° 59. — POPULATIONS DU BASSIN DU OUELLÉ.



D'après Junker. C. Perron

1 : 12 000 000

0 500 kil.

extrêmement dangereux, plus aux hommes qu'aux bêtes. Junker dit que chaque peuplade perd tous les ans au moins une vingtaine d'individus par la dent de cet animal.

La renommée des Niam-Niam s'était depuis longtemps répandue en dehors de leur pays, chez les Nubiens et les Arabes, mais le mirage produit par l'éloignement prêta d'étranges coutumes à ce peuple mystérieux et en fit même une race différente des hommes, une espèce supérieure de singes. Les fameux « hommes à queue » que les voyageurs disaient avoir rencontrés au delà des régions du haut Nil, n'étaient autre que les Niam-Niam, quoique ceux-ci ne s'attachent pas à la ceinture, comme les Bongo, une

[1] *Encyclopedia Britannica.*

queue de bœuf, qui de loin pourrait en effet ressembler à un appendice naturel : les peaux de bêtes qu'ils s'enroulent aux reins peuvent beaucoup moins prêter à l'illusion. Mais le nom de Niam-Niam, synonyme de « Mangeurs » et d'ailleurs appliqué par les Nubiens à de nombreuses tribus autres que celles des Zandeh, est relativement mérité, du moins par un



FEMME NIAM-NIAM.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. R. Buchta.

certain nombre de peuplades. Piaggia, qui le premier, de 1863 à 1865, parcourut le pays des Niam-Niam, sur le versant nilotique, ne put constater pendant ces deux années qu'un seul cas d'anthropophagie, celui d'un ennemi tombé dont les vainqueurs se partagèrent les débris. Il est certain que, pris en masse, les Zandeh se livrent au cannibalisme beaucoup moins que les Monbouttou; mais dans la plupart des tribus il est de tradition qu'on mange les captifs et ceux qui meurent sans amis : tous les cadavres, à l'exception de ceux des gens atteints d'une maladie de peau,

sont reconnus bons pour la table. Même ceux qui ne mangent pas de chair humaine sont très carnivores : ils vivent surtout de volaille, de chiens et de gibier, car ils n'ont pas de bétail domestique : tandis que chez leurs voisins les Bongo, peuple essentiellement agriculteur et frugivore, le même mot a le sens de sorgho et de manger, les Niam-Niam, comme



HOMME NIAM-NIAM.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. R. Buchta.

les Pahouins, emploient le même terme pour la viande et la nourriture[1].

Les Niam-Niam ont la tête ronde et large, le nez droit à grosses narines, des lèvres saillantes, les joues pleines ; l'ensemble de la figure est rond, presque féminin. Leur coiffure ajoute à cet aspect. Ils ont des cheveux crépus comme ceux des nègres leurs voisins, mais d'une remarquable longueur : quelques-uns portent des tresses qui leur tombent jusqu'à la ceinture

[1] G. Schweinfurth, ouvrage cité ; — Ed. Ponel, *Notes manuscrites*.

ture; plusieurs ont une épaisse barbe, beaucoup plus longue que celle des autres nègres. Chez les Niam-Niam ce sont les femmes dont la coiffure est la plus simple; les hommes, plus coquets, passent des journées entières à rouler leurs boucles, à friser leurs touffes ou à polir leurs bandeaux. La plupart disposent leur chevelure, du front à la nuque, en forme de côtes régulières comme celles d'un melon; d'autres ont au sommet du front une touffe triangulaire séparant deux volutes de cheveux d'où pendent des tresses encadrant la figure; il est même des individus qui tendent leurs cheveux en forme d'auréole à un cadre circulaire retenu autour de leur tête. Mais le corps contraste par le manque d'ornements avec la complication de la chevelure. Les Niam-Niam méprisent les verroteries qu'aiment tant la plupart des autres nègres; ils se bornent à quelques parures de grains bleus et de cauris, se tracent une croix ou d'autres signes, traits, carrés ou triangles sur le ventre et portent sur la figure quelques points tatoués en rectangle comme signe de leur nationalité. Une peau d'animal leur ceint le milieu du corps et les chefs s'ornent la tête d'une fourrure de léopard. Tous se taillent les incisives en pointe. Malgré la molle rondeur de leurs traits et de leur buste, l'élégance féminine de leur chevelure, les Niam-Niam se distinguent entre tous les Africains par la noblesse de la démarche : peut-être ont-ils le tronc un peu long relativement aux jambes, mais ils n'en sont pas moins d'une merveilleuse agilité. Ils savent se servir de leurs armes, la lance et le fer de jet, avec une dangereuse adresse.

Un trait distinctif des Zandeh est l'énergie de leur affection conjugale. Dans ce pays on n'achète pas les femmes, comme il est d'usage chez presque tous les peuples africains : le jeune homme à marier s'adresse au chef du district, qui lui cherche une femme convenable. Malgré cette forme autoritaire du mariage, qui néglige de consulter la volonté des individus, il est rare que les unions soient malheureuses : les femmes, généralement fidèles à leurs époux, sont d'une très grande réserve envers les étrangers. A cet égard, le contraste est complet entre elles et les femmes monbouttou. Les Niam-Niam aiment leurs femmes avec passion : aussi, dans les guerres, les ennemis cherchent-ils tout d'abord à s'en emparer, pour forcer ainsi les hommes à venir demander grâce et promettre le tribut. Les chanteurs ambulants des Zandeh, qui ressemblent aux griots de la Sénégambie, récitent des chants d'amour aussi bien que des paroles de guerre. Très artistes, les Niam-Niam sont des musiciens ardents[1] : ils passent des heures

[1] Piaggia; — Schweinfurth.



HABITATIONS ET GROUPE DE NIAM-NIAM.

Dessin de Slom, d'après Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*

entières à jouer de la mandoline et parfois il se plongent ainsi dans une véritable ivresse.

De même que les Monbouttou, les Niam-Niam laissent aux femmes le soin de la culture des jardins ; chez eux l'alimentation végétale est fournie surtout par une espèce de céréale, l'éleusine korakana, qui leur sert à distiller une bière dont on fait une très grande consommation dans le pays. Les Niam-Niam cultivent aussi le manioc, la patate, les ignames, la colocasie, mais dans la partie septentrionale de la contrée les bananiers sont rares et l'on ne voit ni canne à sucre, ni palmiers à huile. L'habileté de main et le goût des Niam-Niam se révèlent dans leurs travaux industriels, poterie, vannerie, boissellerie, fabrication du fer. Leurs maisons et leurs greniers, de forme ronde suivant le type de l'Afrique orientale, sont construits avec beaucoup de soin ; des baguettes de bois sont disposées en dessins géométriques autour des portes, les toits se profilent en cloches d'une régularité parfaite ; des pointes sculptées terminent l'édifice. Les Niam-Niam, confiants dans leur force, n'habitent point de villages entourés de palissades ; leurs cases sont éparses au milieu des jardins ; rarement les hameaux comprennent plus de deux ou trois ménages.

Les chefs niam-niam dédaignent toute pompe extérieure : sauf la peau de léopard, rien ne les distingue de leurs sujets ; mais ils n'en exercent pas moins un grand pouvoir. Ils sont les maîtres, et l'on raconte que parfois, lorsqu'ils n'ont pas eu l'occasion de punir de crime ou de résistance à leur autorité, ils se précipitent sur un homme inoffensif, et le décapitent de leur main pour que leur droit de vie et de mort sur les gouvernés reste indiscuté. Le fils aîné est l'héritier du pouvoir souverain comme dans les monarchies européennes. Le revenu des rois se compose de l'ivoire et d'une moitié de la chair des éléphants tués dans leur royaume. En outre, ils se sont attribué de grandes propriétés, que cultivent leurs femmes et leurs esclaves. Dans les districts occidentaux, visités par les négriers du Dar-Fôr, les chefs se font payer le tribut en jeunes gens et en jeunes filles, qu'ils vendent aux étrangers. Une partie du prix est cédée aux familles des vendus, à titre d'indemnité. Dans les royaumes méridionaux de Kanna, situés au sud du Ouellé, le tombeau du souverain est gardé par vingt-cinq vestales vierges, qui, sous peine de mort, doivent entretenir une flamme sacrée à côté de la tombe.

Au milieu des tribus Niam-Niam et sur la rive droite du Ouellé, qui les sépare des A-Barambo, vivent en de nombreux villages les A-Madi, qui parlent une langue différente du zandeh et de tous les autres idiomes de la contrée, mais ressemblent pourtant aux Niam-Niam ; seulement ils

sont plus noirs et leur crâne est presque brachycéphale ; ils portent leurs cheveux en tresses sur le front et presque tous ont un bâtonnet dans l'oreille, comme les A-Benga[1]. Au delà, vers le confluent du Ouellé et du Bomokandi, est le territoire des Embata, qui vivent dans une fière indépendance, grâce à leurs bateaux ; dès qu'un danger les menace, ils vont

N° 60. — HAUT BASSIN DU OUELLÉ.



s'établir dans une autre île ou sur la rive opposée, et de là bravent leurs ennemis. Ce sont les frères des Monbouttou par la race et la langue.

Au sud du territoire des Niam-Niam, dans les contrées riveraines du Congo et de ses affluents, s'étend le domaine de peuples bantou que les voyageurs européens n'ont pas encore étudiés et dont ils ne connaissent guère que les noms. Ceux qui paraissent former la transition ethnique sont les Aba-Boua ou les « Chiens » et les Ngombé ou les « Vaches » : ils résident

[1] Junker, *Petermann's Mitteilungen*, 1883, Heft VIII.

dans les hauts bassins des rivières affluentes du Congo, entre l'Arahouimi et l'Ou-Banghi. Une des nations les plus considérables, par le nombre et la superficie des régions occupées, est celle qui a donné son nom au grand affluent du Congo, le puissant Ou-Banghi ; mais elle ne vit pas seulement dans le bassin de ce fleuve, elle en dépasse de beaucoup les limites, et presque toute la région du « Congo français » qu'arrosent les rivières Likoualla et Alima lui appartient. C'est là qu'ils ont été rencontrés par les premiers explorateurs.

VI

CONGO FRANÇAIS.

On sait que la partie orientale des possessions françaises de la Gabonie s'incline vers la vallée du Congo. Plusieurs cours d'eau navigables traversent cette région, ouvrant ainsi des chemins entre le littoral océanique et les bords du Congo moyen, en amont des cataractes. La Bounga, avec ses affluents nombreux, la Likoualla, l'Alima, le Nkheni, le Lefini seront un jour des voies de commerce vers l'Ogôoué et le Gabon, et la contrée, maintenant sans cohésion géographique, finira par constituer un tout homogène ; bien plus, l'Ou-Banghi, dont la rive droite est devenue la propriété de la France, deviendra la route de la haute vallée du Nil et des plaines centrales occupées par la dépression du Tzâdé. Mais cet immense territoire, auquel la convention récemment conclue avec l'État du Congo ajoute peut-être une étendue de 100 000 kilomètres carrés, restera sans valeur tant qu'on n'aura pas appris des indigènes à connaître le réseau des sentiers suivis par leurs caravanes[1], que des routes carrossables, remplaçant ces chemins primitifs, ne rattacheront pas les unes aux autres les voies de navigation, et que les populations elles-mêmes, vivant dans un isolement farouche, n'auront pas été rapprochées par la communauté des intérêts. Actuellement les explorateurs du versant congolais attribué à la France en sont encore à la période d'étude ; le pays annexé par eux ne l'est guère que de nom, et son commerce extérieur, annoncé d'avance comme une source de richesses pour les traitants français, est resté nul comme aux premiers jours : du moins l'exploration géographique s'est-elle complétée par des études sur la flore, la faune et l'anthropologie de la contrée[2]. L'annexion réelle et la mise en valeur du pays seront l'œuvre du temps.

[1] Ed. Ponel, *Notes manuscrites.*

[2] *Exposition de la mission Brazza au Muséum*, Revue Scientifique, 1866.

Le fleuve Ou-Banghi, que M. Grenfell, le « Sorcier à Lunettes », a remonté jusqu'au delà des rapides du Zongo, n'est connu que dans son cours inférieur. Au nord des cataractes, le bateau à vapeur qui forçait le courant reçut les flèches d'indigènes perchés en des villages aériens sur des plates-formes soutenues par les branches du bombax : dans cette partie du bassin congolais on retrouve donc les mœurs des populations du haut Chari[1]. En aval, les pays de la rive orientale, de beaucoup les plus peuplés, sont habités par les Ba-Ati, les Mo-Nyembo, les Mbondjo, les Mou-Toumbi, dont les villages se succèdent sur la rive, aussi rapprochés que ceux des Ba-Ngala, sur le Congo. Le matin, quand les hommes se rendent à leurs appareils de pêche, aussi savamment construits que ceux de Stanley-Falls, ou qu'ils accompagnent les femmes et les enfants aux champs du rivage, on voit parfois jusqu'à deux ou trois cents canots, précédés d'une espèce de bateau-amiral, où résonne le tambour de guerre. Les rives du Nghiri, entre l'Ou-Banghi et le Congo, ne sont pas moins populeuses : villages, bananeries et palmeraies se suivent sans intervalle sur un espace de 170 kilomètres. A l'ouest de l'Ou-Banghi, les Ba-Lohi (Ba-Loï), que leur force et leur musculature permettent de comparer à des Hercule Farnèse, sont au contraire parsemés dans les bois, aux tournants du fleuve. Toutes ces populations des bords de l'Ou-Banghi sont remarquables par la force et la beauté du corps; elles se distinguent les unes des autres par le tatouage et la chevelure. Le cannibalisme est général; tous les captifs sont mangés[2]. Les Mbondjo sont vêtus de feuilles et de filets de pêche.

Les populations du Congo français qui par le nombre disputent le premier rang aux Pahouins du bassin de l'Ogôoué sont les Bou-Banghi, qui vivent sur les bords du fleuve de même nom. M. de Chavannes pense que ces nègres de race bantou sont au moins un million d'individus, y compris des tribus qui portent d'autres appellations, — tels les Ap-Fourou de l'Alima et les Ba-Yanzi ou Ba-Nyanzi de la rive gauche du Congo, — mais appartiennent certainement à la même nation, car elles ont les mêmes usages, le même tatouage distinctif et parlent la même langue. Il n'est pas rare de rencontrer en pays ou-banghi des villages peuplés de deux à trois mille habitants. D'après la tradition, les Bou-Banghi seraient venus du nord vers la fin du dix-huitième siècle; ils s'avancèrent jusqu'aux bords du Lefini, où ils furent arrêtés par le roi des Ba-Teké, qui les vainquit dans une bataille de trois jours. Actuellement encore, les Bou-

[1] Nachtigal, *Sudan*.
[2] Van Gele, *Mouvement Géographique*, 8 mai 1887.

Banghi ne peuvent descendre en pirogues jusqu'au Stanley-Pool sans payer un droit de passage à un fonctionnaire ba-téké, le « chef de la Rivière »[1]. Cependant leur mouvement de migration vers le sud continue, et d'ailleurs ils sont en général bien accueillis, car ils se font entre les diverses tribus les intermédiaires du commerce; ils sont très entreprenants, audacieux dans les affaires, grands porteurs de nouvelles : quand ils arrivent dans un village, on s'empresse autour d'eux. On voit aussi en eux les courriers de la mode chez les peuples des alentours, car ils sont fort habiles à tisser leurs cheveux en pointes et en cadenettes, à se peindre le corps, à le couvrir de tatouages et de bourrelets charnus qu'ils obtiennent au moyen de deux tiges de bambou formant séton; leurs femmes se condamnent au supplice de porter des colliers et des jambières de cuivre massif : quelques grandes dames cheminent péniblement sous un fardeau de bijoux pesant ensemble jusqu'à 50 et même 60 kilogrammes. Les grands bateaux des Bou-Banghi sont fort élégants, toujours montés par des pagayeurs peints et ornés de plumes. Un enfant siège à l'avant; un homme se tient à l'arrière, battant du pied pour régler le rythme des pagaies; un autre homme agite une sonnette pour effrayer les hippopotames, très nombreux dans les canaux latéraux du Congo et de l'Ou-Banghi. Les Bou-Banghi, commerçants-nés, ont un véritable système monétaire, employé de Stanley-Falls à Stanley-Pool : un certain nombre de coquillages valent une mikata, spirale de cuivre indigène dont six représentent la barrette de laiton d'Europe ou mitako[2]. Dans les districts écartés où n'a pas encore pénétré l'autorité des blancs, les chefs bou-banghi ne peuvent faire le voyage de l'autre monde qu'en compagnie de nombreux esclaves et de plusieurs épouses : c'est la première femme qui est armée du terrible pouvoir de désigner celles de ses compagnes qui suivront le mari dans la tombe : déjà vêtues de deuil, couvertes de cendre, elles attendent en silence l'ordre fatal[3]. Le poste de Nkoundjia que les Français avaient établi dans le pays des Bou-Banghi a dû être abandonné par eux; il se trouve sur la rive gauche de l'Ou-Banghi, que la récente convention a remise à l'État du Congo. Le grand marché de la contrée, dans le domaine territorial de l'État indépendant, est le groupe de villages appelé Irebou (Ilebou), sur l'émissaire du lac Montoumba, qui se déverse dans le Congo presque en face de l'Ou-Banghi.

Dans les hauts bassins de la Bounga et de la Likoualla qui coulent à l'est de l'Ou-Banghi habitent les Djambi, les Okota, les Okanga, les Oumbeté,

[1] Ed. Ponel, *Notes manuscrites.*
[2] Ed. Ponel, *Notes manuscrites;* — Pagels, *Ymer,* 1886.
[3] Ed. Ponel, *Notes manuscrites.*

les Ba-Mbou, dont on ne connaît guère que les noms, car MM. Jacques de Brazza, Pecile, qui ont traversé leur territoire, n'ont pu séjourner longtemps chez eux et n'y ont trouvé qu'une hospitalité défiante. Dans la partie basse de ces rivières, de même que sur l'Alima, on entre de nouveau dans le pays des Bou-Banghi, désignés d'ailleurs par une autre appellation, celle d'Ap-Fourou; ils sont également connus sous le nom de Ba-Fourou; comme leurs congénères, ils sont avant tout des porteurs de denrées : des familles entières se composent d'individus nés en bateau et destinés à y mourir. Les villages flottants sont en maints endroits plus nombreux et plus peuplés que les groupes fixes de cases. Les Ba-Teké du haut Alima vendent le manioc, qu'emportent les bateliers ap-fourou pour le transmettre aux populations de l'aval, après l'avoir transformé en farine. On évalue à plus de dix tonnes par jour la quantité de manioc que les Ap-Fourou livrent aux tribus riveraines de l'Alima et du Congo[1].

Grâce à ce mouvement commercial l'Alima est devenu de toutes les rivières françaises du versant congolais celle qui a le plus d'importance stratégique; d'autant plus qu'elle naît dans le même sillon transversal que l'Ogôoué et continue par conséquent la voie tracée par ce fleuve entre les deux moitiés, septentrionale et méridionale, de la Gabonie. C'est aux bords d'un tributaire de l'Alima qu'aboutit la route construite à l'est de Franceville sur le plateau de partage. Des postes ont été établis de distance en distance pour le recrutement des porteurs et l'expédition des marchandises. Diélé, la station la plus rapprochée des sources, est située sur la rivière du même nom; plus bas, le poste de l'Alima se trouve à l'endroit ou la rivière du même nom est formée par la jonction du Diélé et du Gombo. Puis vient la station de Leketi, placée à un autre confluent de rivière, sur l'Alima. Pombo ou Mbochi, que l'on a fondée surtout pour fournir des « pailles » et des « bambous » ou tiges de raphia aux postes riverains du Congo, est bâtie près de l'endroit où l'Alima se réunit au grand fleuve.

Les Mbochi, qui ont donné leur nom à la station du bas Alima, sont un des peuples les plus sauvages de la région congolaise : très âpres au commerce, entêtés et méfiants, ils sont de gênants voisins pour les Ba-Téké et les Ap-Fourou; ce n'est pas sans peine que le poste français a pu se maintenir sur leur territoire. Physiquement, les Mbochi sont des hommes grands et de forte carrure, mais ils n'ont ni l'élégance des Ba-Téké ni la

[1] Ch. de Chavannes, *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, février-mars 1886; — De Brazza, ouvrage cité.

beauté sculpturale des Ap-Fourou. Ils sont probablement d'origine mélangée et les croisements se continuent, ceux qui habitent les bords de la rivière se mariant de préférence avec des filles étrangères à la tribu. Livrés aux féticheurs, qui sont en même temps médecins, juges et bourreaux, les Mbochi prennent grand soin d'écarter le mauvais sort en se badigeonnant le pourtour des yeux et certaines parties du visage de traits multicolores : le blanc les préserve de la noyade, le rouge leur fait éviter les blessures, le jaune les garantit du feu. Ils sont presque uniques parmi les nègres pour leur indifférence à l'égard des bijoux; ils méprisent la toilette, aux soins de laquelle la plupart des Nigritiens et des Bantou passent une grande partie de leur existence. Ils ne sont point artistes. « Dès que le soleil se couche, toute l'Afrique danse ! » ce proverbe sénégalais n'est pas vrai pour le Mbochi : il ne danse et ne bat du tambour que dans les circonstances graves, d'intérêt national. Mais il tient fort à la beauté de sa case, et quand il la déplace, il en transporte les matériaux avec un soin religieux et la reconstruit en grande cérémonie. Anciennement ses armes étaient des sagaies en bois durci au feu, mais il importe maintenant des armes de fer et des fusils. Des tranchées masquées par la verdure et garnies de pointes empoisonnées défendent les villages : il faut d'autant plus se tenir sur ses gardes quand on traverse le pays mbochi que la plupart du temps les attaques se font la nuit. Les Mbochi cultivent le sol, mais ils n'ont que des industries rudimentaires, la fabrication du fer et le tissage des pagnes. Placés sur le bas Alima, entre la région des plateaux et le Congo, ils sont avant tout commerçants et trafiquent en prisonniers de guerre, en femmes et en enfants volés. Quand la femme meurt, les parents remboursent le prix d'achat au mari, mais celui-ci doit fournir autant d'esclaves que l'épouse lui avait donné de fils et de filles. Parfois des pères vendent leurs propres enfants pour acquitter la dette[1].

Les Ba-Téké peuplent les campagnes riveraines du haut Alima et les plateaux où se fait le partage des eaux et qui en maints endroits, par la blancheur de leurs sables, ressemblent à des étendues salines. Quelques-unes de leurs tribus empiètent à l'ouest sur le bassin de l'Ogôoué et au sud dans la contrée que parcourent la Nkheni et le Lefini; les Ba-Téké traversent même le Congo, dont ils occupent la rive gauche au sud de l'embouchure du Koua ou Kassaï : leur territoire n'est guère moins étendu que celui des Bou-Banghi; mais les diverses tribus diffèrent beaucoup entre elles. Les Ba-Téké des plateaux contrastent avec les Bou-Banghi par l'ap-

[1] Ed. Ponel, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 3e trimestre, et *Notes manuscrites*.

parence aussi bien que par les mœurs. Ils sont moins robustes, moins grands, moins charnus : la plupart sont d'une extrême maigreur; on les compare à des « squelettes ambulants ». Les Ba-Téké sont d'une étonnante sobriété. Un peu de manioc, des insectes, des chenilles qu'ils ramassent en marchant, suffisent à les nourrir. Les femmes ont de grands bâtons garnis au bout d'un peu de filasse qui leur sert à prendre les sauterelles, « viande aux Ba-Téké », comme on les appelle[1]; pour capturer les insectes, elles mettent le feu aux herbes. Toutes ces bestioles entourées de boulettes de manioc sont un régal pour les Ba-Téké; ils aiment aussi les crapauds fumés[2], mais ils préfèrent à tout autre mets les larves rôties de certaines espèces de papillons. L'anthropophagie est encore pratiquée par eux en temps de guerre : ils mangent les prisonniers et les cadavres de l'ennemi.

Malgré leur maigre chère, les Ba-Téké sont de vaillants travailleurs. Ils ne laissent pas aux seules femmes le soin des cultures; cependant ce sont elles qui piochent la terre pour y planter le manioc, le mil ou le maïs, la canne à sucre, la pistache de terre, le tabac. Fort respectées, elles ont voix au conseil, et dans les circonstances graves on ne décide rien sans qu'elles aient donné leur avis, et elles le font avec le même bonheur d'expression que leurs maris. Chaque groupe d'habitations, fort propre et placé bien en vue sur une colline, a son bouquet de palmiers, dont la hauteur indique l'ancienneté du village. Les feuilles de ces palmiers servent à fabriquer les pagnes indigènes, ainsi que les étoffes de plus grandes dimensions dont s'enveloppent les chefs : on ne laisse à l'extrémité des arbres que le plumet terminal. Les palmiers élæïs donnent l'huile; les hyphæné fournissent le vin; mais, comme les Bou-Banghi et les Ba-Yanzi, les indigènes de ces contrées finissent par tuer la plante, qui, dépourvue de feuilles et d'un gris terne, prend l'aspect d'un pieu à bout renflé : les palmeraies mortes ressemblent à des groupes de poteaux[3]. Les Ba-Téké, formés en caravanes de trois à quatre cents individus, accompagnés de petits chiens qu'ils portent souvent dans les bras et avec lesquels ils partagent leur frugal repas, vont commercer chez toutes les populations voisines : ils échangent des esclaves contre du sel, au nord jusque dans le pays des Okanga, sur la rivière Saline, tributaire du Likoualla, et au sud-ouest jusque dans le pays de Ma-Yombé, au bord de l'Océan[4]. Les Ba-Téké s'engagent volontiers comme porteurs : ils chargent sur leur hotte des poids de 25 à 30 ki-

[1] A. Pecile, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, giugno 1887.
[2] Léon Guiral, *Notes manuscrites.*
[3] Ed. Ponel, *Notes manuscrites.*
[4] Giacomo di Brazza, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, aprile 1887.

logrammes et cheminent toute la journée d'un pas rapide sans s'arrêter avant le soir. Le service des transports entre Franceville et l'Alima est fait presque exclusivement par des Ba-Téké, que l'on paye en étoffes, en perles de verre, en coquillages, en sel et en poudre.

Au sud de l'Alima, les bords de la Nkheni sont habités par les A-Boma, fiers indigènes, les seuls de la région congolaise qui ne fument pas le chanvre, et les Kouya, ichtyophages très superstitieux au sujet de leur



TRONCS MORTS DE PALMIERS (BORASSUS FLABELLIFORMIS OU HYPHÆNE VENTRICOSA), PRÈS DE MSOUATA, SUR LE CONGO.
Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de M. Ponel.

nourriture et prononçant l'*erounda* sur la plupart des mets. Très préoccupés du monde surnaturel, les Kouya respectent beaucoup leurs morts; les héritiers ne prennent possession de ce qui leur revient qu'au jour anniversaire du décès, quand le crâne est retiré du tombeau et, enveloppé d'une belle étoffe, placé sous le foyer de son ancienne case. Le plateau d'où descend la rivière est occupé par les Achi-Kouya, qui appartiennent aussi à la confédération des Ba-Téké et dont le grand chef, Nghia-Komounghiri, partage le pouvoir temporel avec le Makoko. Les Achi-Kouya sont, d'après M. Jacques de Brazza, les tisserands les plus habiles de tout le Congo fran-

çais[1]. Les lions et les léopards sont fort nombreux sur les bords de la Nkhéni, mais ils s'attaquent rarement aux hommes, tandis que sur l'Ou-Banghi les félins sont fort redoutables. Les hérons, oiseaux fétiches, ont des nids en multitudes sur les arbres des berges.

Sur la rive française du Congo, quelques stations bordent le fleuve en aval de la Nkheni. Le poste de Ngantchou, sur un promontoire rocheux, a de l'importance par sa position à une faible distance au-dessous du confluent de Kassaï et Congo, en face du bourg de Msouata, sur la rive gauche : ces villages commandent un immense réseau de navigation. Ngantchou est le port du petit royaume dont le souverain ou Makoko était devenu fameux par ses relations avec M. de Brazza et le traité de vasselage qu'il signa envers la France en prenant à témoin son grand fétiche et ses dieux lares. Une pincée de sa terre ayant été mise dans une boîte par le grand féticheur : « Prends cette terre, dit-il, et porte-la au chef des blancs; elle lui rappellera que nous lui appartenons. » C'est ainsi que les Ba-Téké et les tribus voisines, A-Boma, A-Sinja, Ba-Lalli, sur lesquelles le Makoko exerce une certaine suprématie religieuse, ont passé sous le protectorat français ; mais d'autres vassaux de la rive gauche ont dû reconnaître la suzeraineté de l'État du Congo, et par traité les Français ont cessé de revendiquer leurs territoires. Le village de Mbéyé, où réside le grand chef, est aussi connu comme lui sous le nom de Makoko ou « Chef du Fleuve », mot générique appliqué à tous les rois de la dynastie; dans un village rapproché se trouvent leurs tombeaux[2]. Les anciens auteurs portugais donnent le nom de *micocco* à ces souverains du pays des Ba-Teké, désignés alors par l'appellation d'*Anzico*[3].

La station principale du Congo français est celle qui a reçu le nom de Brazzaville, d'après l'homme vaillant, tenace et doux qui a conquis ces territoires à la géographie. C'est près de là que M. de Brazza « enterra la guerre » entre les noirs et les blancs Falla ou « Français ». On creusa un trou dans lequel on jeta des balles, des cartouches, des pierres à fusil, de la poudre, et sur la fosse un arbre fut planté. « Nous enterrons la guerre si profondément, que ni nous ni nos enfants ne pourront la déterrer, et l'arbre qui poussera ici témoignera de l'alliance entre les blancs et les noirs. » Ainsi parlèrent les chefs et Brazza répondit : « Puisse la paix durer tant que l'arbre ne produira pas de balles, de cartouches ou de

[1] Ed. Ponel, *Notes manuscrites*.
[2] Léon Guiral, *Notes manuscrites*.
[3] D'Anville, carte insérée dans l'ouvrage de Labat sur *l'Ethiopie;* — Luciano Cordeiro, *Bolletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, passim.



LE STANLEY-POOL. — VUE PRISE DE BRAZZAVILLE

Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Ponel.

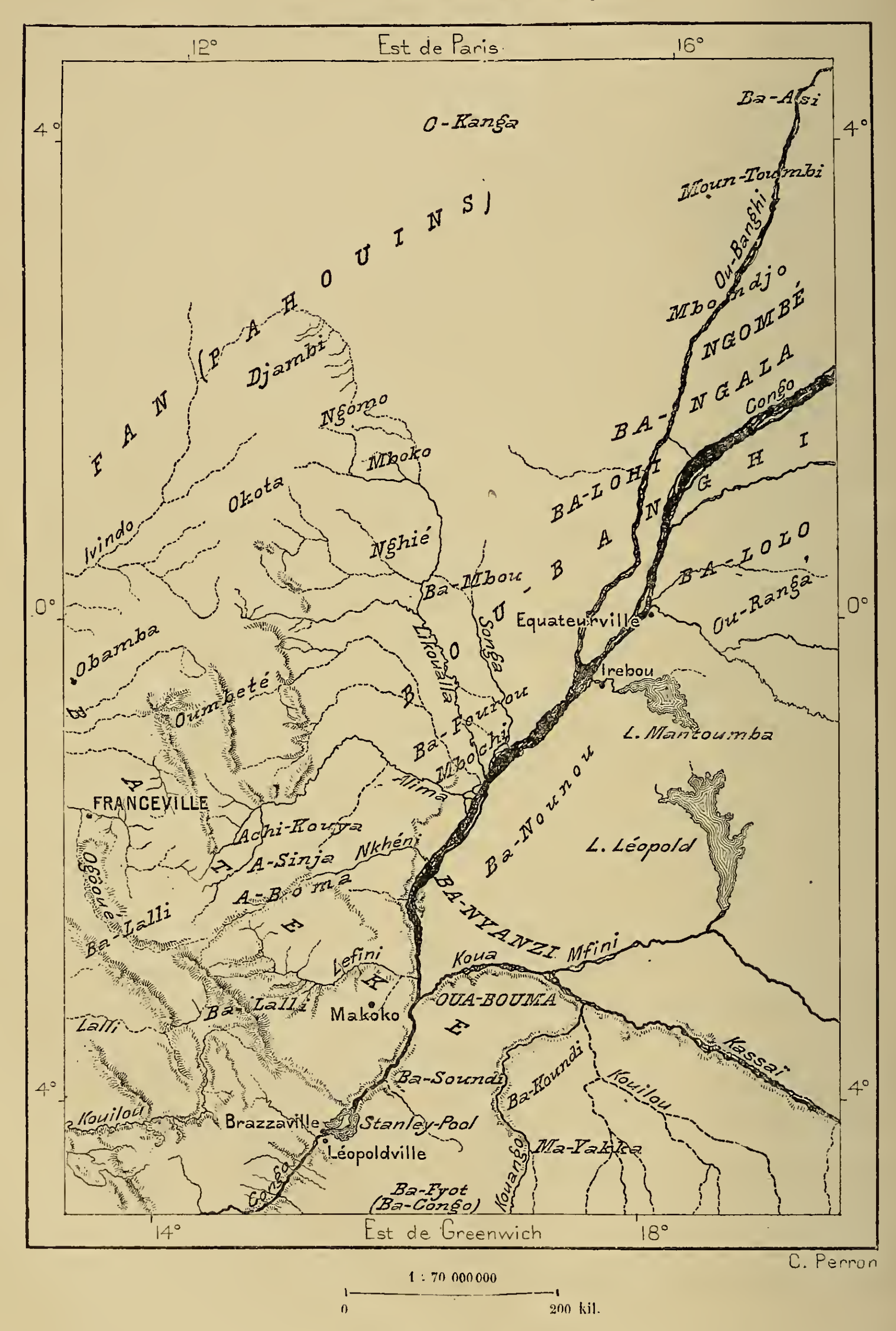
poudre! » C'est en 1880, quinze mois avant que d'autres Européens ne se fussent établis sur la rive opposée du Congo, que les Français prirent possession du poste de Mfoua, appelé depuis Brazzaville. Ils l'évacuèrent deux années après, mais pour le réoccuper en 1883. Deux factories, l'une française, l'autre hollandaise, s'y sont fondées. Le village actuel s'élève à une trentaine de mètres au-dessus du fleuve, sur une croupe argileuse d'où la vue s'étend au loin sur le Stanley-Pool et le cirque des montagnes environnantes; à une petite distance en aval commence la série de rapides par lesquels le fleuve descend dans la région du littoral; la rivière Djoué, amorce du chemin qui se dirige vers l'Atlantique par la vallée du Niari-Kouilou, s'unit au Congo au sud du plateau de Brazzaville. Ainsi cette station occupe un emplacement géographique de premier ordre, à la jonction d'une route continentale, qui deviendra certainement très importante, et de la voie naturelle offerte par le Congo à l'endroit précis où le lac Stanley forme le port initial de l'immense réseau de navigation dans l'intérieur de l'Afrique. Près de là se trouvait la ville de Cancobella, dont les anciens auteurs parlent comme d'une cité fameuse. Dans les environs se trouvent des gisements de cuivre exploités par les indigènes, et les terrains fertiles du district produisent de riches moissons de manioc. L'ensemble des villages qui constitue l'agglomération de Brazzaville aurait déjà près de cinq mille habitants[1].

Les indigènes de cette partie du Congo français sont des Ba-Lalli mêlés de sang ba-téké. Ils sont encore cannibales et mangent les cadavres des esclaves et des caravaniers qui meurent dans leur pays; à l'arrivée des Européens ils se plaignirent que ceux-ci enterrassent les corps au lieu de les leur donner, en échange de moutons, de bananes et de manioc[2]. Cependant on restitue à la terre les corps des hommes libres, avec accompagnement de rites bizarres. A la mort d'un Mo-Lalli on place le corps dans un long cylindre de bois que l'on garde pendant un mois au milieu de sa case, comme si la vie animait encore le cadavre. Le jour de l'enterrement arrivé, on place des fétiches sur le cylindre, on l'orne de plumes, de feuilles, de rubans, puis les amis l'enveloppent de pièces d'étoffe, qui en doublent au moins le volume; le haut catafalque dans lequel est enfermé le cercueil est fixé sur un pivot que soutiennent trois longues perches parallèles. Les porteurs saisissent les barres, mais, au lieu de cheminer gravement sous leur charge, ils tournent en courant, sans doute

[1] De Chavannes, mémoire cité.
[2] Jacques de Brazza, *Correspondance*, publiée par Napoléon Ney.

pour effrayer l'esprit mauvais, autour du cylindre empanaché qui grince sur son pivot, et suant, haletant, ils arrivent à l'endroit où a été creusée la

N° 61. — POPULATIONS DU CONGO FRANÇAIS.



1 : 70 000 000
0 — 200 kil.

fosse, cylindrique comme le cercueil. Chacun reprend les étoffes qu'il a prêtées et l'on fait glisser le corps dans la tombe comme une arme dans son

étui ; seulement on a soin de ne pas laisser la terre fermer le trou ménagé à l'extrémité du cercueil, au-dessus de la bouche du cadavre : c'est par là qu'on verse le vin de palme au mort, toujours commensal des vivants.

A quelques heures de marche au sud-ouest de Brazzaville, dans le voisinage des rapides, des missionnaires catholiques ont fondé la station de Linzolo, devenue importante comme ferme modèle et comme centre d'acclimatement pour les plantes et les animaux de la zone tempérée.

VII

BASSIN DU KASSAÏ.

Cette vaste et populeuse région, si riche en eaux courantes et en vallées fertiles, est déjà partagée, au point de vue politique, entre l'État du Congo et le Portugal ; mais il reste à prendre possession de ces domaines revendiqués et les itinéraires des voyageurs n'y offrent encore qu'un réseau à mailles fort larges, laissant des espaces de plus de dix mille kilomètres carrés où nul explorateur n'a pénétré. Jusqu'à maintenant un seul poste européen a été fondé dans le territoire du Kassaï, en amont du confluent avec le Kouango, et fort rares sont les villages où s'est établi quelque marchand nègre, se disant portugais, échangeant des étoffes contre l'ivoire. Le pays est divisé presque en entier en petites chefferies, les unes complètement indépendantes, les autres plus ou moins vassales d'un souverain puissant. Un grand empire aux limites indécises, celui du mouata Yamvo, occupe une partie considérable du territoire.

Les rivières orientales du bassin, qui naissent dans les régions marécageuses du faîte de partage où des affluents du Loua-Laba et du Zambèze prennent aussi leur source, arrosent des contrées qui confinent à l'empire du Msiri et qu'habitent, à côté les unes des autres, des tribus de Roua et de Lounda. En quelques villages même, les tribus s'entremêlent : les pauvres sont des Voua-Lounda, vêtus seulement d'un tablier de cuir ou d'un pagne d'écorce et d'une toison couverte d'un enduit de graisse et d'argile ; les riches sont des Voua-Roua, relativement policés comme ceux des bords du Loua-Laba. Les mines de cuivre qui se trouvent dans cette région étaient exploitées lors du voyage de Cameron.

Le pays accidenté qui sépare le Lou-Bilach du Lo-Mami, dans la partie de leur cours où les deux rivières se recourbent vers le nord-ouest pour s'unir et former le Sankourou, est occupé par les Ba-Songé, les Ba-Sangé et

d'autres peuplades de même langue et de même origine. A l'ouest du Lou-Bilach, ces indigènes sont connus sous le nom de Ba-Louba, tandis que plus loin encore, sur les bords du Lou-Loua et du Kassaï, on les appelle Tou-Chilangé ou Ba-Chilangé[1]. Les Ba-Songé sont parmi les nègres les plus beaux et les plus forts, quoique leur visage rappelle la face du dogue[2]; ils sont aussi intelligents et industrieux : ils travaillent avec adresse le fer et le cuivre, l'argile et le bois, fabriquent des poteries, des étoffes, des objets de vannerie, qu'ils décorent ensuite avec goût. Par un remarquable contraste avec la plupart des autres peuples africains, les hommes des tribus ba-songé se réservent le travail des champs et laissent aux soins de la femme les métiers industriels et les soins du ménage. Ce sont d'habiles chasseurs et leurs rites religieux sont parfois accompagnés de cannibalisme.

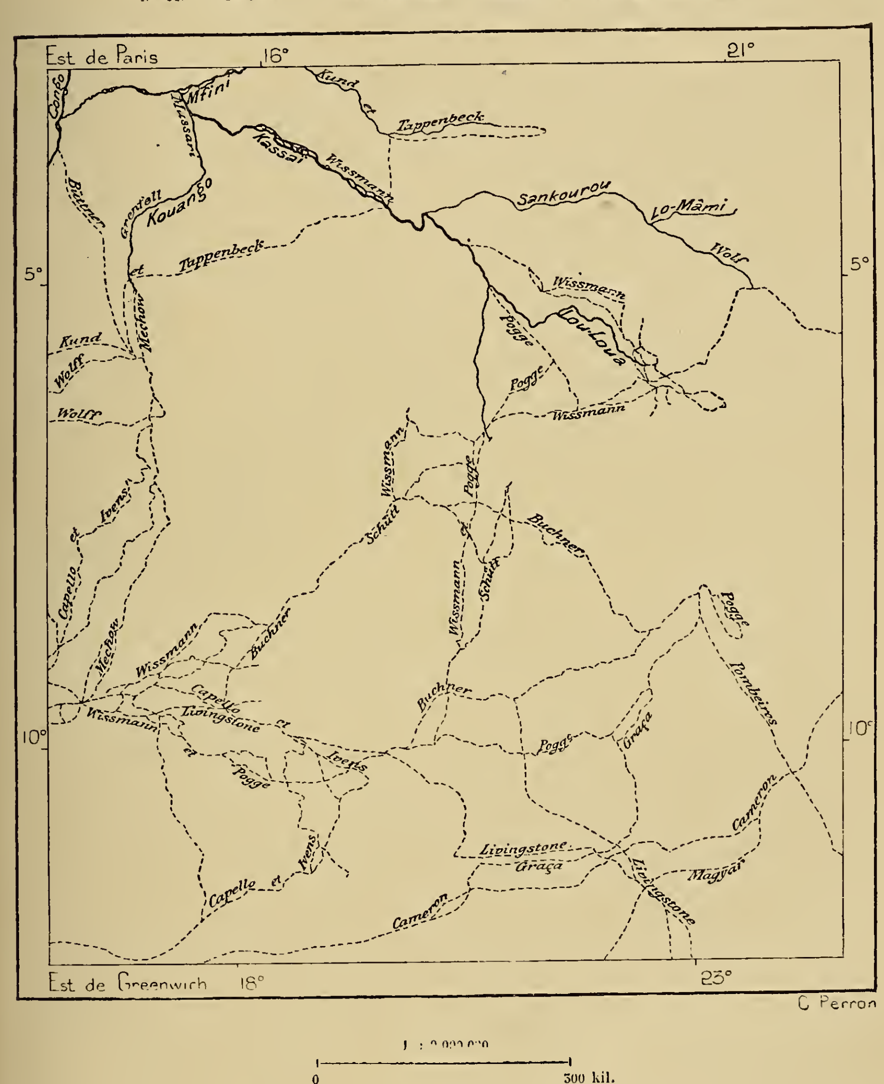
Il y a quelques années, les Ba-Songé étaient restés en dehors de tout rapport, non seulement avec les Européens, mais encore avec les traitants nègres des provinces portugaises de l'occident; les Arabes n'avaient pénétré, dans leurs expéditions de commerce, que jusque chez les Kaleboué, sur la rive gauche du Lo-Mami. Lorsque Wissmann et Pogge traversèrent ce pays en 1881, on se précipitait au-devant d'eux comme s'ils avaient été des monstres ou des dieux. Tout était nouveau pour les Ba-Songé dans le convoi des étrangers blancs : jamais on n'avait vu de taureaux de somme, ni d'armes à feu, ni les mille objets curieux qu'avaient apportés les inconnus pour les échanger contre de l'ivoire et des vivres. Ils furent bien accueillis dans les districts occidentaux où l'on n'avait pas encore vu les Arabes; mais à l'est, où ces marchands avaient déjà fait des expéditions de traite, tous les villageois s'enfuyaient avec terreur ou se retranchaient derrière leurs palissades; ils allaient jusqu'à massacrer le bétail qu'ils ne pouvaient pas emmener assez vite loin des étrangers. En pensant aux marchands qui le suivraient chez ces hommes, encore vierges de tout contact avec une prétendue civilisation que représentent surtout la poudre et l'eau-de-vie, Wissmann se demandait s'il devait réellement se réjouir d'avoir découvert ce peuple si remarquable par sa fière beauté, son intelligence naturelle, sans doute plus heureux que les prolétaires faméliques de l'Europe, et s'il n'eût pas mieux valu pour l'humanité qu'une flèche empoisonnée vînt mettre un terme à son voyage, précurseur de la conquête future. Cette émotion du voyageur se comprend, mais on espère que pourtant les

[1] Buchner; — Pogge; — Wissmann; — Wolf; — Châtelain.
[2] Pogge, *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft*, Band IV, 1883-1885.

Visages-Pâles n'apporteront pas seulement des vices et des maladies : ils enseigneront aussi des arts nouveaux, des vérités ignorées, et peut-être quelque jour une compréhension plus haute de la justice et de la liberté.

Les Ba-Songé sont fort nombreux : la population du pays n'est pas moins

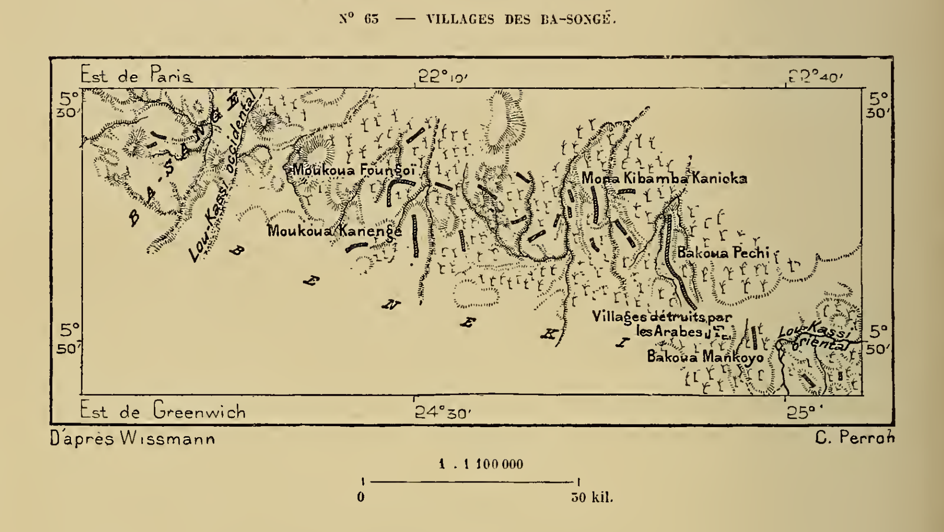
N° 62. — PRINCIPAUX ITINÉRAIRES DES VOYAGEURS DANS LE BASSIN DU KASSAÏ.



dense que celle des contrées de l'Europe où les habitants se pressent en foules épaisses. Sur chacun des fragments allongés de l'ancien plateau, restés debout entre les rivières, se développent d'interminables villages, comparables à des « chenilles noires rampant sur l'herbe des prairies ». Deux, trois rues parallèles, bordées de maisons et de jardins, serpentent

sur la longue arête; si ce n'était la forme des huttes, on croirait se retrouver dans la haute Normandie entre les vallées qui descendent vers la Manche; mais les villages des Ba-Songé sont plus grands que ceux du pays de Caux; les voyageurs allemands ne mirent pas moins de cinq heures pour traverser d'une extrémité à l'autre un des bourgs élevés. M. Wolf estime à près de 15 000 habitants la population des plus grands villages : c'est à la tête de plus de mille guerriers que les chefs reçoivent les voyageurs à l'entrée. Chacune de ces rangées d'habitations forme une petite république autonome, dont les citoyens reconnaissent pourtant la suzeraineté virtuelle d'un roi qui réside dans le pays de Koto, sur la rive gauche du

N° 65 — VILLAGES DES BA-SONGÉ.



Lou-Bilach. Ce personnage est un grand féticheur, auquel on obéit par la crainte de ses arts magiques; mais il trouva chez MM. Pogge et Wissmann de plus redoutables féticheurs que lui : ayant refusé de les laisser partir, ceux-ci passèrent une nuit à tirer des coups de fusil, à lancer des fusées, à faire brûler des feux de Bengale. La peur s'empara du souverain et il s'empressa de donner l'autorisation pour le départ. Parmi les Ba-Songé, de même que chez les Ma-Nyema, vivent en de misérables villages quelques peuplades de ces petits et timides Ba-Toua (Voua-Toua), que l'on considère comme un reste des anciens aborigènes : ils élèvent une espèce particulière de chien de chasse qui ressemble au lévrier[1]. D'autres peuplades, sur les bords du Lo-Mami, cachent leurs huttes dans le branchage touffu d'arbres gigantesques. Dans les forêts de cette région les perroquets gris

[1] Pogge, Wissmann; *Mittheilungen der Africanischen Gesellschaft in Deutschland*, Band IV. III et

vivent par myriades. Sur le Lou-Bilach, sur le Sankourou, de même que sur le Lou-Kenyé, ces oiseaux s'élèvent, au coucher du soleil, en véritables nuages qui obscurcissent les airs.

Le Lou-Loua, le Kassaï et les diverses rivières de leur bassin supérieur arrosent principalement le territoire des Ka-Lounda, nation considérable par le nombre et portant le même nom que les riverains méridionaux du lac Moero : peut-être les uns et les autres appartiennent-ils à la même souche ethnique. Les Ka-Lounda de la région du Kassaï sont la principale nation du royaume gouverné par le mouata Yamvo, et parfois leur nom est donné à cet État nègre, le plus vaste de tous ceux qui se partagent l'Afrique centrale. Ils occupent à l'ouest du Lou-Bilach toute la région des sources du Lou-Loua et du Kassaï, jusqu'au Zambèze ; sous le nom de Ba-Loua, ils peuplent les contrées où le Lou-Loua sort des hautes vallées étroites pour entrer dans la plaine; au delà du Kassaï ils habitent aussi une grande partie de la zone médiaire entre les hauteurs et l'étendue basse. Les Ka-Lounda sont des nègres plus grands et plus forts que ceux des possessions portugaises de la côte occidentale; ils ont le teint légèrement plus clair, les lèvres moins épaisses; les grands personnages ont l'habitude de comprimer les têtes de leurs enfants de manière à donner une forme monstrueuse à la partie postérieure du crâne. Les femmes se tatouent la poitrine, le ventre et les bras, affilent en pointe les deux incisives supérieures et arrachent celles d'en bas; elles se rasent la tête, tandis que les hommes portent toute leur chevelure et mettent tout leur soin à l'arranger avec art. Les hommes sont d'ordinaire plus amplement vêtus que les femmes : depuis longtemps en rapport avec les marchands portugais, ils s'habillent de cotonnades qui les recouvrent de la ceinture aux mollets; le vêtement des femmes ne descend que jusqu'à mi-cuisse, et parmi elles les pauvres se contentent d'un pagne d'écorce, d'une peau de bête ou même d'une guirlande de feuillage. Comme dans la plupart des contrées de l'Afrique orientale, les parures les plus appréciées consistent en fils de laiton que l'on s'enroule autour des bras ou des jambes.

Beaucoup moins industrieux que les Ba-Songé, les Ka-Lounda dépendent en grande partie de leurs voisins pour les objets qui leur sont nécessaires. Les Kioko du sud-ouest leur apportent les étoffes et le fer; les tribus du sud et du sud-est leur vendent le cuivre; en quelques endroits ils n'ont pas même de sel et ils sont obligés de le remplacer par de la cendre d'herbes. Leurs cases sont, après celles des Voua-Toua, les plus pauvres d'aspect de toute l'Afrique intérieure; on dirait de simples tas de foin, n'ayant d'ordinaire que 2 à 3 mètres de hauteur. Aucun ornement

ne décore la toiture, qui descend à quelques centimètres du sol, ne laissant ainsi pénétrer dans l'intérieur qu'une vague lumière de reflet; les portes sont toujours basses, de simples ouvertures de moins d'un mètre de haut; le roi lui-même ne peut entrer dans sa demeure qu'en rampant. Les cabanes servent de tombeaux; les vivants laissent la place aux morts. Les villages, d'ailleurs bien faciles à construire, se déplacent à la moindre occasion; en dix années le mouata Yamvo a changé trois fois de résidence. Le bétail, à l'exception des chèvres, est très rare autour des villages; en 1876, le roi n'avait plus une seule vache; tout le troupeau acheté par son prédécesseur avait été mangé lors du changement de règne. Mais d'ordinaire les indigènes, accoutumés à une nourriture végétale, ont des vivres en surabondance : la fertilité du pays est telle, que l'on ne songe même pas à faire de provisions. Les Ba-Loua n'ont pas de greniers; à peine gardent-ils dans leurs huttes quelques tas de haricots, d'arachides, de maïs. Pendant la saison des pluies, rien ne leur manque; durant les sécheresses, ils vivent plus sobrement, mais il leur reste le manioc[1].

Les Ka-Lounda sont hospitaliers, bienveillants, pacifiques, du moins dans les districts que ne parcourent pas les marchands étrangers, habiles à tromper, enseignant la ruse et le mensonge aux indigènes. Dans le voisinage de la résidence royale, le parasitisme contribue aussi à corrompre la population, car l'État du mouata Yamvo est un véritable empire féodal dont tous les vassaux sont tenus de payer le tribut. Les divers chefs, *mona* et *mouéné*, doivent l'hommage au souverain, le *mouata*, et lui payent régulièrement le tribut, prélevé sur celui que leur apportent leurs propres subordonnés. Les impôts ne sont pas fixés, mais ils varient suivant les produits de la contrée : tel personnage offre une défense d'éléphant ou un animal abattu, une peau de lion ou de léopard, des fruits, du manioc, du grain, des étoffes ou du sel. Les époques auxquelles le tribut doit être livré ne sont pas non plus déterminées d'une manière rigoureuse; elles varient avec les distances, les fleuves ou les marais à traverser, le commencement et la durée de la saison des pluies. D'ordinaire les caravanes des tributaires éloignés se présentent une fois chaque année à la cour du souverain, tandis que les chefs des tribus voisines, soumis d'une manière plus effective au pouvoir du maître, font plusieurs visites annuelles, les mains chargées de présents. D'ailleurs il arrive souvent que les feudataires des provinces lointaines négligent d'envoyer l'impôt quand ils se sentent assez forts pour couper le lien de vasselage qui les unit au mouata Yamvo. Les

[1] Pogge, *Im Reiche des Muata Jamwo.*

limites de l'empire n'ont cessé de se déplacer depuis que règne la dynastie des souverains lounda, et ceux-ci ne connaissent jamais la véritable étendue de leur domaine.

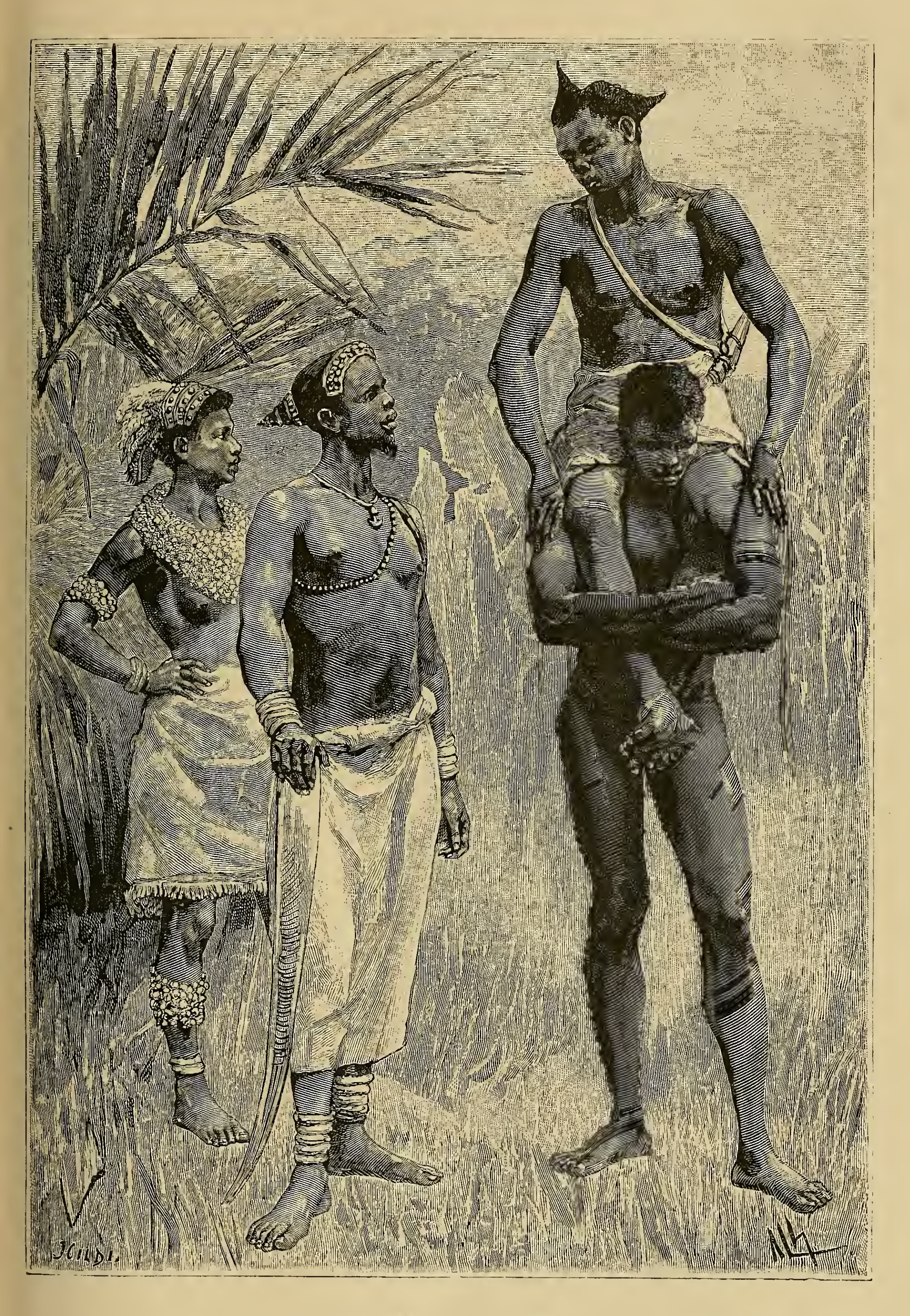
Lors d'un changement de règne, le nouveau mouata ne succède pas de droit à son père : il est choisi parmi les fils de l'une des deux principales épouses du roi défunt. Quatre grands électeurs désignent celui qui deviendra leur maître : ce sont le premier et le deuxième « fils de l'État », le « fils des Armes », le « cuisinier de l'État »; mais leur choix doit être ratifié par Loukokecha, la « mère des rois et du peuple ». De même cette dame, qui est aussi une reine et qui possède plusieurs districts en toute souveraineté, est élue parmi les filles des deux épouses principales par les quatre grands ministres, et leur décision devient définitive après approbation du roi. Cette institution de la « mère universelle », qui semble témoigner d'anciennes mœurs matriarcales, est un fait d'autant plus curieux que chez les Lounda l'héritage se fait directement du père au fils, et non pas, comme chez les Kioko, de l'oncle au fils de la sœur. Seule de tous les habitants du pays, Loukochecha est supérieure aux lois; seule elle échappe au pouvoir du mouata Yamvo : mère de tous, elle ne saurait avoir de mari, et celui qu'elle choisit n'a d'autre nom que celui d'esclave favori; elle ne doit pas non plus avoir d'enfants et quand elle devient mère, on fait périr son fruit.

Aussitôt après sa nomination, le mouata Yamvo reçoit les insignes de son pouvoir, la faucille de fer, la couronne en plumes de perroquet, le bracelet en peau d'éléphant, le collier de perles et de métal, le grand tapis de l'empire et l'ordre du *loukano*, qui correspond aux ordres de chevalerie fondés par les souverains d'Europe. Puis il va camper pendant une nuit près de la rivière Kalangi, afin de renouveler la force du royaume en respirant l'air libre et en se baignant dans l'onde sacrée. Bien plus, il doit redevenir créateur, faire naître le feu nouveau auquel s'allumeront désormais tous les foyers : au moyen de morceaux de bois frottés l'un contre l'autre il fait jaillir la flamme, indice de sa divinité. Maintenant il est dieu, maître absolu de la liberté et de la vie de tous ses sujets ; il nomme à tous emplois, anoblit ou dégrade qui il veut, s'empare de tout ce qui lui convient. D'après la tradition, il lui est interdit de fumer ou de s'enivrer; mais il est interdit aussi à tout sujet, sous peine de mort, de lui voir prendre son repas ou de le troubler quand il s'est retiré dans les réduits secrets de la hutte royale. Outre les quatre grands électeurs, il a toute une cour de ministres et de serviteurs, cuisiniers et magiciens, forgerons et docteurs, coiffeurs, musiciens et bourreaux. Dans les grandes assemblées

populaires il daigne accorder la parole aux *kilolo*, qui sont les grands fonctionnaires et les nobles du royaume ; mais quand il a proclamé sa volonté, tous lui doivent aussitôt l'obéissance. Quand il apparaît en public, c'est en litière ou sur les épaules d'un esclave. Chaque année, pendant la saison sèche, il commande une expédition de guerre et de pillage dans les pays voisins ; en outre, de nombreuses bandes ravagent en tout temps les villages des rebelles et partagent leur butin avec le roi. Les caravanes étrangères sont accueillies par le mouata Yamvo, qui leur fixe l'emplacement du camp et la durée du séjour et prélève largement pour ses besoins sur les marchandises en vente. Des blancs et des Portugais du littoral prétendus tels ayant dirigé ou accompagné quelques-unes de ces caravanes, le souverain de Lounda se considère comme de la même race que les Européens : il reconnaît leur puissance magique et se vante de la partager.

La résidence ou *moussamba* est déplacée à chaque nouveau règne ; mais l'emplacement choisi se trouve toujours dans la grande plaine qui s'étend entre la rivière Kalangi et la Lou-Iza, toutes les deux affluents orientaux du Lou-Loua : on ne saurait bâtir la capitale que dans le voisinage du lieu saint où vécut le premier des mouata Yamvo, près de la rive droite du Kalangi et du cimetière ou *enzaï* dans lequel ont été déposés les corps des quatorze souverains qui se sont succédé sur le tapis royal. Lors du voyage de Pogge, en 1876, la moussamba était à Kisimemé, sur la rive gauche du Kalangi ; quatre années après, quand Buchner vint à son tour présenter ses hommages au mouata, la résidence, Kaouenda, avait été transférée à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest, à peu près à égale distance des deux rivières. Les huttes de la ville sont éparses sur une grande étendue de terrain, les unes groupées au hasard comme des taupinières, les autres enfermées dans une palissade rectangulaire composée de pieux qu'on plante dans la terre au commencement de la saison des pluies et qui prennent racine pour se développer rapidement en grands arbres touffus ; Pogge évaluait à huit ou dix mille individus le nombre des habitants de la moussamba vivant autour de l'enceinte royale jusqu'à deux kilomètres de distance. Les immigrants des tribus environnantes se pressent dans la résidence, mais, d'après Pogge, la population urbaine ne s'accroîtrait point par un excédent des naissances sur les morts : presque tous les enfants qu'on voit autour des cabanes sont de petits esclaves volés dans les expéditions de guerre. Ce serait un grand honneur pour les femmes de la moussamba d'avoir beaucoup d'enfants, mais la plupart sont stériles.

Au nord de la contrée que les mouata Yamvo ont choisie pour lieu de résidence, leur royaume ne s'étend pas à une grande distance ; de ce côté,

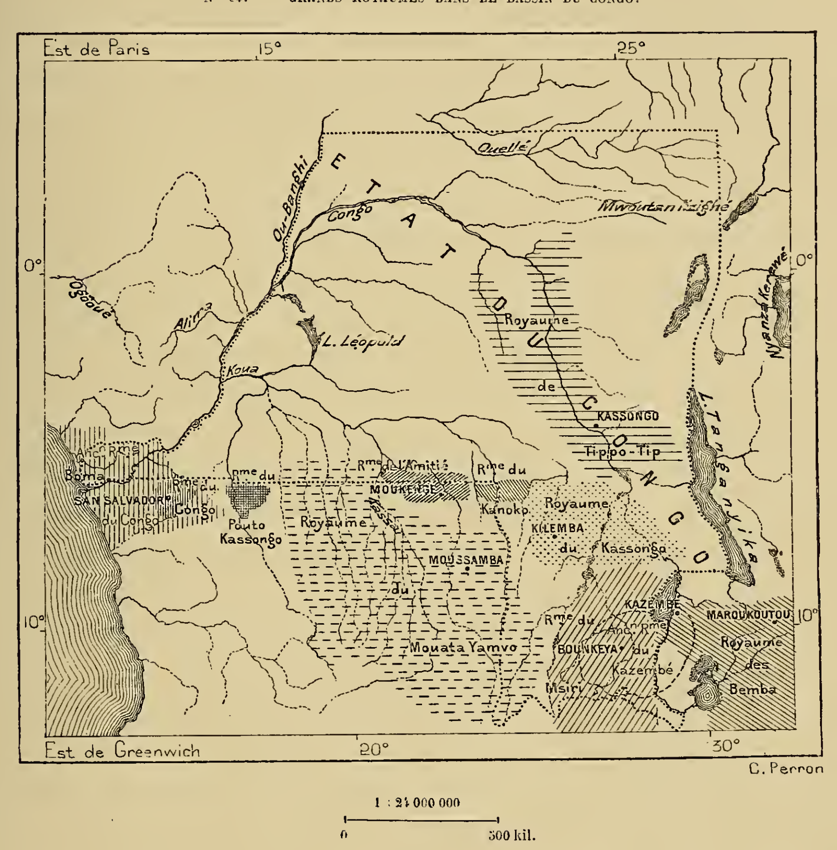


GROUPE DE KA-LOUNDA

Dessin de Mirbach, d'après Pogge, *Im Reiche des Muata-Jamwo*

les bords du Lou-Loua et de ses tributaires sont occupés par la tribu sauvage des Ka-Ouanda, qui jusqu'à nos jours ont vaillamment résisté à toute tentative de conquête. On dit que leurs archers emploient pour tremper leurs pointes de flèches un venin très actif, inconnu aux autres peuplades ; ils empoisonneraient jusqu'aux épines de leurs sentiers, pour que les étrangers s'y déchirent. Nul voyageur européen n'a encore pénétré dans leur territoire. Plus au nord, dans le même bassin du Lou-Loua, vien-

N° 64. — GRANDS ROYAUMES DANS LE BASSIN DU CONGO.



1 : 24 000 000

0 — 500 kil.

nent les Tou-Bindi et les Ba-Lindi, qui sont aussi restés en dehors des itinéraires suivis par les voyageurs ; mais au delà commence le pays des Ba-Louba, qui occupent une vaste contrée du Kassaï au Lo-Mami, et même sur la rive droite de ce cours d'eau : ce sont les frères et les voisins des Ba-Songé, et comme eux ils paraissent bien doués et destinés à se rapprocher rapidement des blancs par les mœurs et la civilisation. Pogge et Wissmann les premiers visitèrent ce peuple en 1881, et depuis, d'autres voyageurs ont parcouru leur pays. Grâce aux idées des indigènes sur la

métempsychose, ils furent bien accueillis : on les prit pour des capitaines et des parents du roi qui, après leur mort, avaient fait une nouvelle apparition par delà la grande eau, et revenaient dans leur patrie, blanchis par leur séjour dans les pays lointains. On leur rendit les noms qu'ils étaient censés avoir portés jadis; les parents, les femmes vinrent leur témoigner la joie du retour; on les rétablit dans la possession des biens qu'ils avaient possédés. De même plusieurs marchands nègres de tribus éloignées sont tenus pour des revenants et comme tels accueillis en compatriotes. On ne tue pas les singes, sans doute dans l'idée que des parents se cachent sous ce déguisement d'animal. De nombreuses familles ba-louba s'interdisent aussi la chair du chien, craignant de manger leur semblable[1]. Il paraît cependant qu'à une époque encore peu éloignée tous les Ba-Louba étaient anthropophages.

D'après leurs traditions, les Ba-Louba sont venus du sud-est, c'est-à-dire des vallées du haut Congo ou Loua-Laba. Dans la région du nord-ouest, où ils ont pénétré le plus avant, ils ont pris le nom de Tou-Chilangé ou Ba-Chilangé, qui paraît avoir appartenu aux anciennes populations aborigènes, fondues maintenant avec les envahisseurs. Du reste les différences d'aspect, de mœurs et d'état politique sont fort grandes entre les Tou-Chilangé de tribus diverses; les unes sont encore sauvages, tandis que d'autres ont atteint un certain degré de civilisation. La région la plus importante de leur pays par sa population et son commerce, qui est celle où les explorateurs blancs se sont établis, est connue sous le nom de Louboukou, c'est-à-dire « Amitié ». Vers 1870, les habitants de la contrée, qui n'était pas encore désignée par cette belle appellation, se refusaient à entrer en relation avec les étrangers : aucun marchand n'avait le droit de pénétrer dans leur territoire. Une dispute s'engagea à ce propos entre les jeunes et les vieux, les premiers désireux de changer l'ancien état de choses, les autres insistant pour maintenir les barrières commerciales. Le roi et sa sœur prirent parti pour les jeunes, une guerre civile éclata; de nombreux vieillards, hommes et femmes, furent massacrés, et la plupart de ceux qui survécurent se réfugièrent sur la rive droite de Lou-Loua, où ils habitent des villages séparés[2].

La révolution politique fut en même temps religieuse et sociale : on introduisit dans le pays un nouveau culte, qui valut aux indigènes le nom de Benia-Rambia ou « Fils du Chanvre » : d'après les rites de la

[1] Pogge, ouvrage cité.
[2] Ludwig Wolf, *Verhandlungen der Gesellschaft fur Erdkunde zu Berlin*, 1887, nº 2 ; — Wissmann, Pogge, *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft*, Band IV, 1883-1885.

religion nouvelle, tous les fumeurs de riamba[1] se disent amis et s'interdisent même l'usage des armes dans leurs villages; ils se doivent mutuellement l'hospitalité; chacun s'habille comme il lui convient; on ne fait plus de procès pour cause de sorcellerie et les jeunes filles ne sont plus vendues par leurs parents : il est défendu désormais de manger des chèvres dans le pays, parce que ces bêtes rappellent le temps où les jeunes gens étaient obligés de les offrir comme présent de noces avant d'emmener leur épouse. Désormais les cérémonies religieuses consistent simplement à se rassembler la nuit pour fumer le chanvre en commun. C'est un spectacle effrayant que celui de tous ces hommes nus et tatoués qui, après avoir aspiré dans une grande calebasse la fumée du chanvre, toussent par spasmes, hurlent, se démènent, prophétisent ou restent plongés dans la stupeur sous l'influence du narcotique. Le riamba, qui unit les frères, punit aussi les coupables. Presque toutes les anciennes peines, et notamment l'épreuve par le poison, ont été remplacées par l'administration du riamba, dont on fait absorber la fumée au patient jusqu'à ce qu'il tombe sans connaissance; mais quand il est revenu à lui, on le marque d'argile blanche sur le front et sur la poitrine pour lui témoigner le pardon de son crime et l'admettre de nouveau dans l'assemblée des amis. Pour suffire à l'énorme consommation, de vastes étendues de terres sont cultivées en chanvre autour des villages des Bena-Riamba; mais ce n'est pas impunément qu'ils en utilisent les moissons pour leurs pratiques religieuses : les maladies de poitrine, de même que la folie, sont devenues très communes dans le pays[2].

Il est déplorable que les Ba-Louba se trouvent soumis à cette cause de dépérissement, car ils se distinguent au milieu des autres peuples de l'Afrique par leur curiosité intelligente et la tournure réfléchie de leur esprit : Wissmann va jusqu'à les appeler un « peuple de penseurs ». « Pourquoi ? » ce mot, que l'on entend si rarement dans son acception sérieuse parmi les tribus africaines, leur vient naturellement à la bouche et ils ne se déclarent satisfaits qu'après avoir obtenu réponse et bien compris. Fort courageux et d'une adresse étonnante comme chercheurs de pistes, ils seraient dans une guerre d'excellents soldats d'avant-poste. Ils dédaignent la routine et dans leurs fêtes inventent toujours quelque chose d'original et d'imprévu. Leurs principales cérémonies sont celles de la réception des caravanes : ils les accueillent par des danses et des cris, le roulement

[1] Le riamba du Congo oriental est le liamba de l'Ogôoué.
[2] Ludwig Wolf, mémoire cité.

des tambours et le crépitement de la fusillade; tous ont revêtu leurs plus beaux habits et les marchands se sont parés des objets les plus précieux de leur pacotille. Quand une caravane de tributaires se présente, des farces cruelles se mêlent à l'accueil qu'on leur fait : avant d'entrer dans le village, hommes et femmes sont tenus de prendre un bain en commun dans un ruisseau voisin, puis campent pendant une nuit en plein air; le lendemain ils se purifient dans un autre courant, puis, désormais dignes de se présenter devant le chef, ils vont, en état de nudité, s'incliner devant lui et recevoir le badigeonnage d'argile sur la poitrine et sur le front. Mais ce n'est pas tout : la foule s'empare d'eux; on leur verse dans les yeux quelques gouttes de la liqueur brûlante du piment rouge et en même temps on leur fait subir une confession ou sérieuse ou plaisante. Enfin ils sont libérés et on s'efforce, par des présents et des festins, de leur faire oublier les désagréments de la réception.

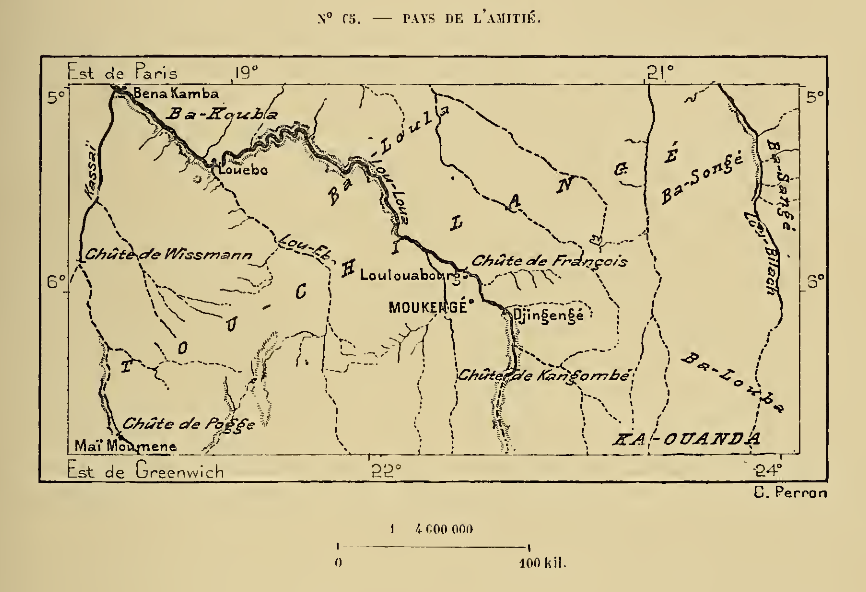
Les Ba-Louba ont conservé la coutume de la « fraternité du sang », que l'on trouve aussi parmi de nombreuses peuplades africaines comme chez les Slaves d'Europe, mais qui est inconnue chez les Lounda. Quand les jeunes gens ont bu le sang de l'un et de l'autre, leur propriété devient presque commune, puisqu'ils peuvent se prendre mutuellement, et sans compensation, tout ce qu'ils désirent : ce droit de partage s'étend même aux membres de leurs familles. L'esprit de cordialité qui anime les Ba-Louba se révèle jusque dans la forme de leurs champs. Au lieu de faire leurs plantations à part et de travailler seuls dans un isolement farouche, les cultivateurs aiment à rester ensemble et bèchent en commun l'ensemble des champs, qui se compose pourtant de parcelles distinctes : telle étendue de manioc, où tous les habitants d'un village reconnaissent leur part, se présente en un tenant de plus de dix hectares sans fossés ni limites. Les « Fils du Chanvre » sont presque exclusivement agriculteurs : on ne chasse plus l'éléphant dans leur pays; depuis l'introduction des armes à feu, cet animal est exterminé. Le caoutchouc, de bonne qualité, est un de leurs principaux articles de commerce; Pogge a introduit chez eux la culture du riz, qui se développe rapidement. Les industries étaient rares naguère chez les Ba-Louba; ils se bornaient à tisser des étoffes en fibres de palmier et à fabriquer du sel extrait des cendres d'une plante qui croît dans les eaux saumâtres, sur les rives du Lou-Loua. Presque tous les objets manufacturés dont ils avaient besoin, tissus, meubles et armes, leur venaient du pays des Kioko, qui sont leurs initiateurs en civilisation[1]; main-

[1] Marinel, *Bulletin de la Société Belge de Géographie*, 1887.

tenant ils se taillent des pantalons et des jaquettes, fabriquent des chaises longues et des pliants ; ils ont même appris à tricoter. Chaque travail est placé par les Ba-Louba sous la protection d'un ancêtre, car d'après eux la vie se continue au delà du tombeau et les esprits interviennent dans le gouvernement du monde.

Le territoire de l'Amitié se divise en deux États principaux, que l'on désigne ordinairement d'après les noms de leurs rois : Moukengé, le suzerain, et Djingengé (Tchikengé), le vassal. Les deux capitales reçoivent les mêmes appellations. Le roi des Bena-Riamba est le propriétaire universel du sol, mais les plantes qui y croissent appartiennent à celui qui les

N° 65. — PAYS DE L'AMITIÉ.



1 : 4 600 000

0 — 100 kil.

a obtenues par son travail. Un quart de chaque pièce de gibier tuée dans son empire lui revient de droit ; en outre, il prélève sa part sur toutes les marchandises apportées par les caravanes. En relation d'affaires avec tous les chefs des alentours et avec les marchands portugais, il a voulu aussi entrer en rapport avec les souverains d'Europe, et par l'entremise de Pogge il a écrit au « maître d'au delà des Eaux, au commandeur de tous les peuples », une lettre par laquelle il demande de nombreux présents, entre autres une médecine « pour empêcher les gens de mourir ». Grand novateur, il a rompu avec mainte coutume des ancêtres, et mange librement devant ses sujets. Ayant accompagné Pogge et Wissmann jusqu'à Nyangoué, il a été frappé d'admiration à la vue des maisons construites par les traitants arabes, et il s'est fait bâtir un palais dans le même style,

mais sous sa propre direction, fort maladroite; depuis, les maçons du pays sont devenus très habiles et quelques maisons ont déjà fort bon aspect. Après le roi, le plus grand personnage de l'État est une de ses sœurs, prêtresse de la religion du chanvre. La tradition veut qu'elle se dépouille de tous ses vêtements quand elle s'adresse à la foule.

Les petites républiques de Ba-Louba qui ne reconnaissent pas la suzeraineté du roi de l'Amitié et ne pratiquent pas la religion du Chanvre, sont considérées comme pays sauvage par les Tou-Chilangé policés, parce qu'on ne voit chez elles ni verroteries, ni fusils ni autres marchandises d'Europe. Ces Ba-Louba, décimés par des guerres de tribu à tribu, sont des hommes presque nus, ornés de quelques tatouages discrets et de peintures éclatantes; leur tête est rasée ou coiffée de petites tresses. Dans chaque village, des fétiches à figure humaine et peints en rouge s'élèvent à l'ombre des grands arbres. Les femmes doivent accoucher en pleine forêt, assistées seulement par des matrones. De même que chez toutes les nations voisines, les adolescents sont soumis à la circoncision; mais tandis que cette coutume ne donne lieu à aucune réjouissance dans le pays des Bena-Riamba, elle est accompagnée de fêtes publiques chez les autres Ba-Louba. Comme en Sénégambie les enfants circoncis doivent observer une retraite de plusieurs semaines dans la brousse, revêtus d'une jupe de roseaux. A leur retour dans les villages, les danseurs viennent au-devant d'eux et les fêtes commencent.

En arrivant dans le pays des Ba-Louba, les premiers explorateurs comprirent qu'une station européenne serait admirablement placée dans cette contrée si riche, au milieu de l'intelligente population tou-chilangé. En 1884, Wissmann fonda le poste de Loulouabourg, à 555 mètres d'altitude et à une vingtaine de kilomètres au nord de Moukengé, sur la rive gauche du fleuve qui a donné son nom à l'établissement. Malgré la difficulté du ravitaillement, cette station de l'État du Congo a été maintenue et agrandie; à la fin de 1886, deux blancs, y compris un missionnaire, y demeuraient, assistés de plus de cinquante indigènes, soldats et ouvriers, et d'une trentaine de femmes, soignant les jardins, la basse-cour et un petit troupeau de gros bétail[1]. On ne sait pas encore positivement si par infraction à un traité qui venait d'être signé, et d'après lequel les limites de l'État sont marquées par le sixième degré de latitude méridionale, Loulouabourg n'a pas été fondée au sud de cette frontière, dans la zone non encore attribuée officiellement à quelque puissance européenne. Le grand désavantage

[1] *Mouvement Géographique*, 27 mars 1887.

de Loulouabourg est d'être établie sur une partie du cours fluvial qui n'offre pas une ligne de navigation continue vers le Kassaï et le Congo : des cataractes coupent le fleuve en plusieurs endroits de l'aval jusqu'au confluent de la rivière Lou-Ebo. C'est à la jonction des deux cours d'eau, à 200 kilomètres environ de Loulouabourg, par les méandres fluviaux, que l'on a établi le poste fortifié où les bateaux à vapeur de l'État du Congo font escale. A 600 et à 1000 mètres respectivement, en amont sur les deux rivières, des rapides et des chutes interrompent la navigation.

Cette région du confluent appartient aux Ba-Kouba, peuple qui diffère complètement des Ba-Louba par la langue et les mœurs et que l'on disait naguère être soumis à un puissant magicien condamnant à mort tous les étrangers. Pourtant le voyageur Wolf put enfin pénétrer dans le territoire des Ba-Kouba en 1885. Eux-mêmes étaient fort effrayés de la visite de Wolf et de ses compagnons, qu'ils prenaient aussi pour des sorciers et ils regardaient avec appréhension le bœuf de somme et les chiens du voyageur. Très nombreux, les Ba-Kouba habitent au nord du Lou-Loua les clairières des forêts qui s'étendent vers le Sankourou : ils ne communiquent avec les Ba-Louba que par l'intermédiaire de leurs vassaux les Ba-Keté, riverains du Lou-Loua. D'après leurs traditions, ils seraient venus du nord-ouest, tandis que de leur côté les Ba-Louba sont originaires des régions situées au sud-est. Parmi les Ba-Kouba, et en excellente intelligence avec eux, vivent de nombreux aborigènes Ba-Toua, isolés dans les villages épars au milieu des forêts. La taille des individus des deux sexes que M. Wolf mesura variait de 130 à 144 centimètres, et, quoique petits, ils étaient tous de proportions régulières; leur peau est d'un brun jaunâtre, beaucoup plus claire que celle de leurs voisins; comme les Akka, ils sont d'une merveilleuse agilité. Les Ba-Toua de ces districts ne font pas d'agriculture et vivent de chasse; l'échange d'une partie de leur gibier leur procure du manioc et les quelques armes, flèches, épées et couteaux dont ils ont besoin.

Le haut bassin du Kassaï n'a pas encore pris dans l'histoire de l'Afrique centrale l'importance qui semblerait devoir lui appartenir et qu'il ne manquera pas d'avoir un jour. Le faîte parallèle à sa vallée supérieure, entre ses affluents et ceux du Zambèze, est indiqué d'avance comme le chemin principal entre la province atlantique de Benguella et la région des grands lacs congolais : c'est la voie qu'ont suivie maintes fois les caravanes portugaises et qu'ont prise également Livingstone, Cameron, Capello et Ivens dans leurs traversées de l'Afrique, et tous vantent la fécondité de ce pays, en même temps que l'esprit pacifique de ses habitants. De même que le

haut bassin du Lou-Loua, le territoire supérieur du Kassaï appartient surtout aux Ka-Lounda et le gouvernement des tribus est entre les mains de vassaux du mouata Yamvo : l'un d'eux est le prince de Kabango ou Mouanzanza, dont la capitale est située sur le Tchihoumbo, gros affluent occidental du Kassaï ; un autre est le chef de Kahoungolo, ville bâtie sur un tributaire qui débouche beaucoup plus bas. Dans la région voisine de la frontière fictive tracée au sud de l'État du Congo, les Ba-Louba sont représentés aussi par des tribus puissantes qui ont secoué le joug des Lounda : l'une de ces tribus, celle des Bena-Maï ou « Fils de Maï », a réussi à fonder un État indépendant près des grandes chutes du Kassaï, à Maï Moumené.

Dans la partie sud-occidentale du groupe des vallées tributaires du Kassaï le pays est habité par la nation entreprenante des Kioko, — ou mieux Tchiboko[1], — qui paraissent destinés à prendre tôt ou tard la prépondérance parmi les tribus vivant au sud du Congo. Lors du voyage de Livingstone dans le bassin du Kassaï, les Kioko n'y avaient pas encore pénétré ; en maints endroits ils sont maintenant les maîtres, quoique rendant un certain hommage au mouata Yamvo. Le témoignage unanime de leurs voisins indique la région du sud comme leur lieu d'origine : le territoire qu'ils occupaient auparavant, depuis trois siècles au moins, est la région des plateaux qui se trouve entre les sources du Cuanza et celles du Cuando, l'un des grands tributaires du Zambèze ; ils vivaient à côté des Ganguella, auxquels ils ressemblent beaucoup par la langue et les mœurs, et paraissent aussi avoir quelque parenté de race avec les Lounda, qui d'ailleurs ne les égalent certainement pas en initiative et en intelligence. Comme chercheurs de pistes ils sont d'une étonnante sagacité, ce qui s'explique par leur vie presque nomade. Ils voyagent par bandes, empiétant de plus en plus dans la direction du nord, et s'établissent en colonies marchandes au milieu des Lounda. Ce sont des chasseurs passionnés, ne se lassant pas de poursuivre le même animal pendant des journées entières : dans les forêts et les savanes qu'ils habitent à demeure tout le gibier est exterminé, jusqu'aux rats et aux petits oiseaux. Du reste, ils sont très pacifiques : c'est au travail et non à la guerre qu'ils demandent leurs moyens d'existence. Les artisans kioko, surtout les vanniers et les forgerons, sont d'une grande habileté; les armes de leur fabrication sont très appréciées dans tout le bassin du Kassaï. Les gens de cette industrieuse tribu sont moins coquets que leurs paresseux voisins; ils se coiffent avec simplicité, quoique toujours proprement; mais ils se peignent le visage en rouge, ce qui

[1] Capello e R. Ivens, *De Benguella as Terras de Jacca.*

leur donne le plus étrange aspect. La plupart des Kioko sont petits, maigres et nerveux : leur seule apparence témoigne de leur énergie[1].

Le marché principal de la zone limitrophe entre les Kioko et les Lounda est le bourg de Kimboundou, situé à 1250 mètres d'altitude, sur la rive

N° 66. — POPULATIONS DIVERSES DANS LE BASSIN DU KASSAÏ.



1 : 9 500 000

0 — 300 kil.

gauche de la rivière Lou-Vo, tributaire du Loua-Ngé, grand cours d'eau parallèle au Kassaï. En 1876, Kimboundou était un gros village où se trouvaient quelques maisons ou hangars de construction européenne appartenant à un traitant portugais; mais depuis cette époque le commerce s'est déplacé pour se reporter plus avant dans la direction du Kassaï. Plusieurs *mona*

[1] Otto H. Schütt, *Beiträge zur Entdeckungsgeschichte Afrika's*, Heft IV.

ou chefs des petits États environnants habitent des villages dont la population est supérieure à celle de Kimboundou.

Au nord du territoire des Ba-Kouba, le Kassaï et le Loua-Ngé traversent le pays des Pendé, celui des Ba-Kongo et d'autres peuplades bantou dont on ne connaît guère que les noms. Plus loin, de l'autre côté du Sankourou, vivent les Ba-Songa Mino ou les « Songa des Dents », ainsi nommés parce qu'ils se taillent en pointe toutes les incisives. Ils sont fort redoutés comme anthropophages ; cependant ils se défendent de l'être et le voyageur Wolf, qui les visita en 1886, ne vit absolument rien qui justifiât l'accusation portée contre eux par leurs voisins. Les Ba-Songa et les Ba-Koutou, qui vivent plus bas, au confluent du Sankourou et du Kassaï, sont des hommes grands et élancés, très différents des Ba-Kouba, trapus, larges d'épaules ; les Ba-Koutou passent pour inhospitaliers et les marchands font de grands détours pour ne pas traverser leur territoire. Enfin, plus au nord, entre le Kassaï et le Lou-Kenyé ou Ikatta, MM. Kund et Tappenbeck ont visité les peuplades Ba-Sengé, qui habitent de très grands villages, consistant en rues qui s'étendent sur plusieurs kilomètres de longueur et que bordent des cases à pignon, fort bien construites, avec lits et foyers de cuisine. Quelques-uns de ces villages, bâtis dans les défrichements des forêts, ont plusieurs milliers d'habitants. Les Ba-Sengé, qu'il ne faut confondre ni avec les Ba-Songé ni avec les Ba-Sangé, ont un type particulier que l'on n'a point encore rencontré chez d'autres peuples noirs. Ils sont grands ; leur torse, relativement très court, repose sur de longues jambes ; ils ont la chevelure partagée en nattes qui s'enroulent au-dessous du menton. Ils se font trois incisions à la naissance du nez, mais n'ont pas d'autres tatouages et dédaignent les ornements : un pagne étroit est leur seul costume. Nombre d'entre eux ont des figures tout à fait européennes et précisément celles d'Européens qui se livrent aux travaux intellectuels ; nulle part de visages bêtes, mais fréquemment une physionomie sarcastique. La capitale de ce peuple remarquable, appelée Ga-koko, du même nom que le roi, est une grande ville, construite, comme toutes les autres, dans une clairière de la forêt vierge. MM. Kund et Tappenbeck n'ont découvert chez les Ba-Sengé aucune trace de cannibalisme. Les morts sont respectés : on les enterre le long des chemins, au sortir des villages[1].

[1] *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft*, 1883-1885

VIII

BASSIN DU KOUANGO.

Bien que ce cours d'eau appartienne au bassin du Kassaï, il traverse une région très distincte du pays des Lounda par le rôle historique. Connu par les Portugais dès le seizième siècle, c'est le véritable Zaïre, dont le nom est encore attribué au bas fleuve. Tandis que les pays arrosés par le Kassaï et ses affluents orientaux ont été conquis à la géographie seulement à une période récente, la vallée du Kouango est visitée depuis trois siècles, du moins dans sa partie moyenne, par les traitants portugais, et ses marchés ont servi d'intermédiaire entre les villes du littoral et les populations sauvages de l'intérieur. Toutefois le cours inférieur du Kouango, en dehors des possessions portugaises, se perdait naguère en des contrées inconnues.

Dans la région des sources du Kouango la race dominante est celle des Kioko, la même qui peuple les hautes vallées du Kassaï. Les Minoungo leur succèdent plus au nord, sur les deux bords du fleuve, et à l'ouest sur le faîte de partage qui le sépare des affluents du Cuanza. Divisés en de très nombreuses petites tribus sans cohésion politique, les Minoungo sont avides et pillards, appauvris par leurs guerres et peu industrieux, d'une figure sans caractère et comme hébétée, grands et forts, mais sans adresse : la plupart se passent un bâtonnet ou dard de porc-épic à travers la cloison du nez, ce qui écarte et aplatit les narines. Ils oignent leur chevelure d'une si grande quantité d'huile, mêlée à de l'argile rouge, qu'on ne peut approcher d'eux sans risquer de se salir ; mais autrement ils se tiennent avec propreté et leurs cases rondes sont soigneusement balayées. Sous la lointaine influence des catholiques Portugais, ils n'ont pas pour uniques fétiches des figures d'aigles ou de taureaux grossièrement taillées, ou de vieux pots contenant quelques mystérieux ingrédients : ils vénèrent aussi des croix de bois ou de cuivre, même des crucifix achetés aux traitants portugais et s'en servent pour bénir leur boisson. Ils n'enterrent point les cadavres de leurs rois, mais ils les laissent sous la garde de trois esclaves, tandis qu'ils s'en vont fonder un autre village sous la conduite d'un nouveau chef. Les veilleurs restent à côté des morts, avec mission de recueillir avec soin tous les vers qui tombent de la chair grouillante et de les déposer dans un vase[1] ; après des années, quand il ne reste

[1] Schütt, ouvrage cité ; — Lux. *Von Loanda nach Kimbundu.*

plus que le squelette, on jette le tout dans la brousse. On procède de la même manière chez beaucoup d'autres peuplades voisines, notamment chez les Ma-Chindjé, qui vivent à l'est du Kouango.

La nation qui porte le nom de Ba-Ngala, appartenant à plusieurs autres groupes de population dans le bassin congolais, habite, en aval des grandes cascades du fleuve et du pays des Minoungo, le versant occidental de la vallée. Ces Ba-Ngala ou « Gens du Fleuve » vivent d'agriculture, de commerce, et, sur les bords du Loui, de l'exploitation des salines; ils réclament avec une singulière âpreté les droits de douane sur les denrées que les marchands portugais introduisent dans le pays. Depuis longtemps en rapport avec les Portugais, ils savent se bâtir de vastes maisons bien aérées avec pignons et hautes toitures. Ils enterrent leurs chefs en grande pompe et sur leurs ossements dressent une tombelle qu'ils entourent d'un large chemin circulaire pour arrêter les flammes quand on met le feu aux savanes. Ces buttes funéraires sont revêtues d'étoffes et naguère elles étaient aspergées de sang; il n'en est plus ainsi : on ne tue plus d'esclaves pour accompagner le maître dans l'autre vie, mais un grand chef, le parent du mort, doit veiller à côté du tombeau. L'héritier des *soba* ou cabécères ngala est toujours le fils aîné de la sœur aînée, mais il n'a droit qu'aux biens et le pouvoir appartient souvent à d'autres. Le yaga ou kassanjé, principal chef des Ba-Ngala, doit sa puissance à l'élection, non du peuple, mais de quatre grands dignitaires. Ceux-ci ne sauraient prendre eux-mêmes le commandement et leur choix ne peut s'égarer en dehors de trois familles; mais pendant les interrègnes ils détiennent les insignes du royaume et ce sont eux qui prononcent les paroles mystérieuses qui transforment le chef en un être divin; d'après les visiteurs portugais du pays, ils mêleraient aussi au breuvage qu'ils donnent au nouveau roi un poison subtil qui mine peu à peu le yaga et le mène au tombeau avant trois ans révolus. Aussi le souverain actuel, après avoir reçu le sceptre qui lui donnait le pouvoir, a-t-il de son autorité différé toute autre cérémonie, satisfait d'être le maître en fait sans l'être en droit. La capitale du pays est désignée sous le nom de Kassanjé comme le grand chef, mais les Portugais la désignent plus fréquemment sous le nom de Feira : c'est le lieu de « foire » où se font les échanges entre les traitants du littoral et les marchands kioko et lounda de l'intérieur. Jusqu'en 1860, les Portugais commandaient à Kassanjé et le yaga était leur vassal; mais en cette année une révolte éclata, les magasins furent mis au pillage, les orangers coupés et de vingt et un marchands sept seulement purent à grand peine échapper à la mort. Depuis cette époque la suzeraineté portugaise a été de nouveau reconnue

Au nord et à l'est du pays des Ba-Ngala le bassin du Kouango est en entier occupé par des tribus dites sauvages n'ayant que des relations indirectes de commerce avec les Portugais du littoral. Les Ma-Chindjé du versant oriental, qui parlent un dialecte bantou à peine différent de celui des Kioko, leur ressemblent aussi par les mœurs. Les Hollo, qui vivent dans la région péninsulaire limitée à l'est par le Kouango, à l'ouest par son affluent le Kambo, sont de paisibles agriculteurs : ils accueillirent fort bien l'explorateur de Mechow en 1880, quoique d'anciens récits les dépeignent

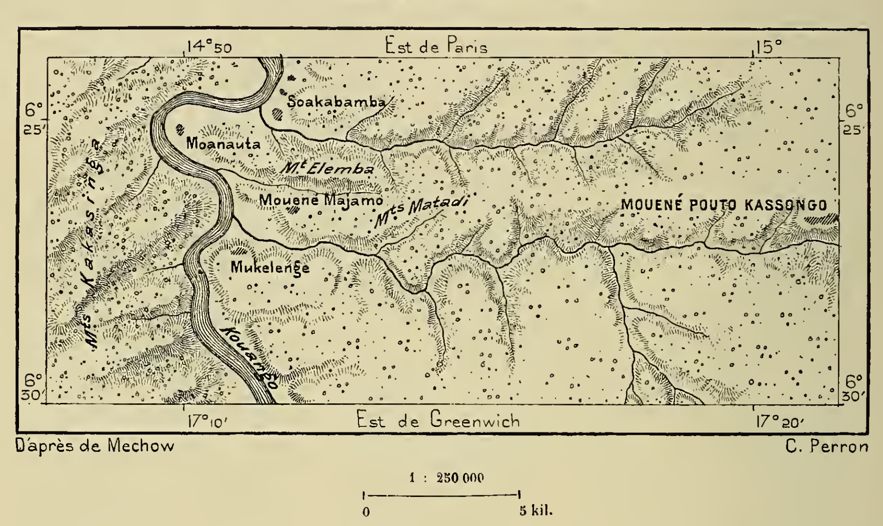
N° 67. — CONFLUENT DU CAMBO ET DU KOUANGO, DANS LE PAYS DES HOLLO.



comme de redoutables pillards. Plus au nord, en aval des cataractes, les deux bords du fleuve navigable sont habités par les Ma-Yakka, appelés d'ordinaire Mountou Kiamvoé, c'est-à-dire les « Gens de Kiamvo, » personnage qui réside sur un petit affluent oriental du fleuve : il est aussi connu sous le titre de mouené Pouto Kassongo, et sa capitale est appelée du même nom : c'est une agglomération d'un millier de cabanes bordant des rues régulières et entourées d'une haute palissade commune. Les nègres de ce pays, de même que leurs voisins occidentaux, les Ba-Kongo et les Tchi-Kongo, les Pombo et les Poumbo, sont des hommes industrieux : à mesure qu'on s'éloigne de la côte, où les naturels ont pourtant sous les yeux l'exemple des blancs, on constate que les cases sont construites avec

plus de soin, que les armes et les instruments sont en meilleur état; on dit les indigènes sauvages, parce qu'ils sont à peine vêtus, mais en réalité ils sont supérieurs aux populations du littoral[1], et c'est au centre du continent, chez les Ba-Sengé, les Tou-Chilangé, les Lounda, qui naguère n'avaient pas même entendu parler des Européens, que se trouvent les gens les plus civilisés. Les Ma-Yakka sont devenus de grands fumeurs de chanvre. Ils ne s'arrachent ni ne se taillent les incisives supérieures comme la plupart des riverains du Congo. Les modes que l'on suit sur les bords du grand fleuve leur sont complètement inconnues, car aucun trafic ne se

N° 68. — RÉSIDENCE DU MOUENE POUTO KASSONGO.



fait entre la vallée moyenne du Kouango et les stations européennes de Kwa-mouth et de Stanley-Pool. C'est directement à l'ouest, vers les marchés portugais, que se transmettent, d'intermédiaire en intermédiaire, le caoutchouc et le tabac recueillis par les Ma-Yakka. On se demande si ces populations yakka ont quelques liens de descendance ou de parenté avec les Djagga, qui détruisirent jadis l'empire du Congo.

A la jonction du Kouango et du Kassaï, la population dominante est celle des Ba-Teké, comme dans les possessions françaises du versant congolais; mais une autre peuplade possède aussi de nombreux villages dans cette région. C'est la tribu des Oua-Bouma, les mêmes que les A-Boma du Congo français, commerçants et bateliers qui descendent du Kassaï ou Koua au Stanley-Pool et remettent leurs denrées aux porteurs qui vont

[1] Wolf, *Mittheilungen der deutschen Afrikanischen Gesellschaft*, Band IV, 1883-1885.

au bas Congo; des flottilles de leurs pirogues sont amarrées aux débarcadères de Kinchassa ou d'autres villages du lac de Stanley où ils ont leurs quartiers temporaires. Les Oua-Bouma sont, avec les Ba-Ngala, au nombre des rares indigènes du bassin congolais que les blancs ont su jusqu'à maintenant associer à leurs travaux pour s'établir à demeure dans la contrée; ils sont intelligents, industrieux, très serviables, toujours gais : leurs villages fourmillent d'enfants. Le chef suprême des Oua-Bouma est une femme; elle réside sur une haute berge de la rive droite du Koua, à Mouchi, ville d'environ 5000 habitants, formée de nombreux hameaux juxtaposés, d'une longueur totale de 5 kilomètres. Sur le promontoire qui domine au sud la jonction des deux grands cours d'eau, Kassaï et Congo, s'élève la station qui porte le nom anglais de Kwa-mouth, « Bouche du Koua », donné à une époque où l'on ne savait pas encore quelle immense ramure fluviale se rattachait en cet endroit au tronc du Congo.

Les stations de Ngombé, Loukolela, Bolobo, qui se succèdent sur les falaises rougeâtres de la rive gauche du fleuve, en amont de Kwa-mouth, ont été abandonnées par le gouvernement du Congo, mais elles n'en restent pas moins des escales fréquentées. Cette rive entre les deux bouches de l'Ou-Banghi et du Koua-Kassaï, en face des nombreux affluents qui traversent le Congo français, paraît être la région la plus populeuse de tout le bassin. Bolobo notamment est, avec son faubourg de Moyé, une grande ville de plus de 5000 habitants, — 10 000, dit Stanley, — qui s'étend au loin le long du fleuve et sur les flancs de la colline. Tchoumbiri, à une cinquantaine de kilomètres en amont de Kwa-mouth, est aussi une ville populeuse. La nation riveraine est celle des Ba-Yanzi ou Ba-Nyanzi, frères des Bou-Banghi de la rive opposée : dans les villes l'habitude des sacrifices humains et des orgies les a rendus méchants, traîtres, insolents; mais on ne peut qu'admirer leur ingéniosité, leur entrain, leur goût, l'art avec lequel ils décorent leurs instruments, leurs poteries, leurs maisons. N'ayant que peu d'enfants, ils adoptent souvent des esclaves et les marquent du blason national, une rangée de loupes s'étendant d'une oreille à l'autre par-dessus le front; ils donnent même pour épouses à ces serviteurs leurs propres femmes ou leurs filles. Les aborigènes de la contrée, les Ba-Nounou et les Ba-Tendé, ont des familles beaucoup plus nombreuses[1]. On dit que des gisements de topazes se trouvent près de Bolobo[2].

[1] Grenfell, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1885; — *Afrique explorée et civilisée*, février 1885.

[2] Johnston, *The River Congo*.

IX

BAS CONGO.

Quoique l'État « indépendant » du Congo occupe sur la carte une immense étendue, plus de la moitié du bassin fluvial qui lui a donné son nom, l'activité commerciale et politique des Européens s'est presque entièrement concentrée en deux endroits : le lac de Stanley, en amont des cataractes, et le cours inférieur, entre la chute de Yellala et la bouche de l'estuaire. Il ne saurait en être autrement tant que les obstacles qui arrêtent la navigation n'auront pas été tournés par des routes d'accès facile et que les dépenses occasionnées par le transport l'emporteront de beaucoup sur la valeur des denrées. Sans doute le territoire congolais est immense, et la population qui l'occupe égale celle de puissants États, quoiqu'on ne puisse l'évaluer que d'après les impressions plus ou moins concordantes des voyageurs; mais c'est à peine si les blancs ont pris pied dans le pays. La période préliminaire de l'annexion future vient de commencer, et le gouvernement qui s'en charge ne dispose pour cette œuvre que d'un faible personnel, annuellement décimé par les maladies, et d'un budget peu considérable, obéré par les emprunts. Au 31 décembre 1886, l'ensemble de la population européenne de l'État s'élevait à 254 personnes, et c'est à cette petite bande, dispersée sur le territoire et rendue par le climat impropre à un labeur acharné, souvent décimée par la mortalité[1], que reviennent tout le travail de l'exploration géographique et commerciale de la contrée, la fondation, l'entretien et la défense des postes, le recrutement des soldats, des bateliers et des porteurs, l'administration et la pacification des indigènes[2]. La première moitié de l'œuvre, celle de la reconnaissance du bassin, a été faite avec succès pour la plus grande part de la

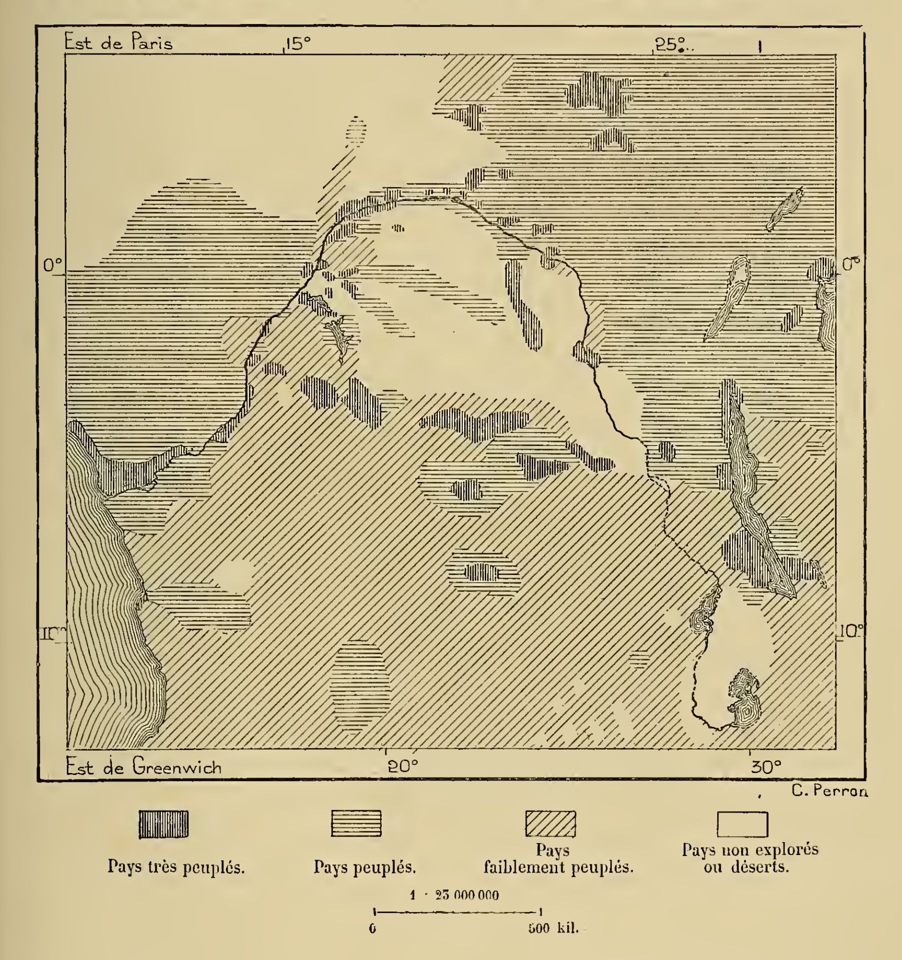
[1] Mortalité de la mission Brazza en 1884, 1885, 1886 : 12 membres sur 41.
(Ed. Ponel, *Notes manuscrites.*)
Mission religieuse du Congo (*Congo Island Mission*), de 1878 à 1885 : 30 missionnaires, 12 morts.
Suédois et Danois employés par l'Association internationale jusqu'en 1886 : 33; 10 morts.
Expéditions de l'Association et de l'État belge, de 1879 à 1885 : 263 adultes; 48 morts, dont 25 par accident.

[2] Population blanche du Congo, au 31 décembre 1886 : 254.

Portugais, presque tous employés de commerce. . . .	70
Belges, officiers et fonctionnaires.	46
Hollandais, négociants.	39
Anglais, »	34
De nationalités diverses, Suédois, Français, etc. . . .	65

ramure navigable du fleuve et de ses affluents, et l'on s'étonne de l'immensité des résultats obtenus depuis 1875 dans la conquête géographique du territoire ; mais il a fallu limiter les efforts au Congo inférieur pour le reste du problème. D'ailleurs, l'annexion du bas fleuve au monde européen est poursuivie par trois puissances à la fois, puisque l'État libre du Congo, à son extrémité occidentale, ne possède que la rive gauche en amont

N° 69. — DENSITÉ DE LA POPULATION DANS LE BASSIN DU CONGO, D'APRÈS LES RAPPORTS DES VOYAGEURS.



de Manyanga et la rive droite jusqu'à Noki : d'un côté la France, de l'autre le Portugal, sont suzerains de l'une des rives.

Les bords du Stanley-Pool, comme les rives fluviales en amont, sont habités par des peuplades ba-teké, désormais soumises à l'influence des blancs ; mais récemment encore les insulaires du lac restaient hostiles à

l'étranger[1]. Nulle part dans le bassin du Congo ne se sont accomplis des changements plus rapides, bien justifiés d'ailleurs par l'importance considérable de Stanley-Pool, placé au-dessus des cataractes comme le port commun d'arrivée de toutes les voies navigables de l'amont jusque dans

N° 70. — EXPLORATIONS AFRICAINES DEPUIS 1875.

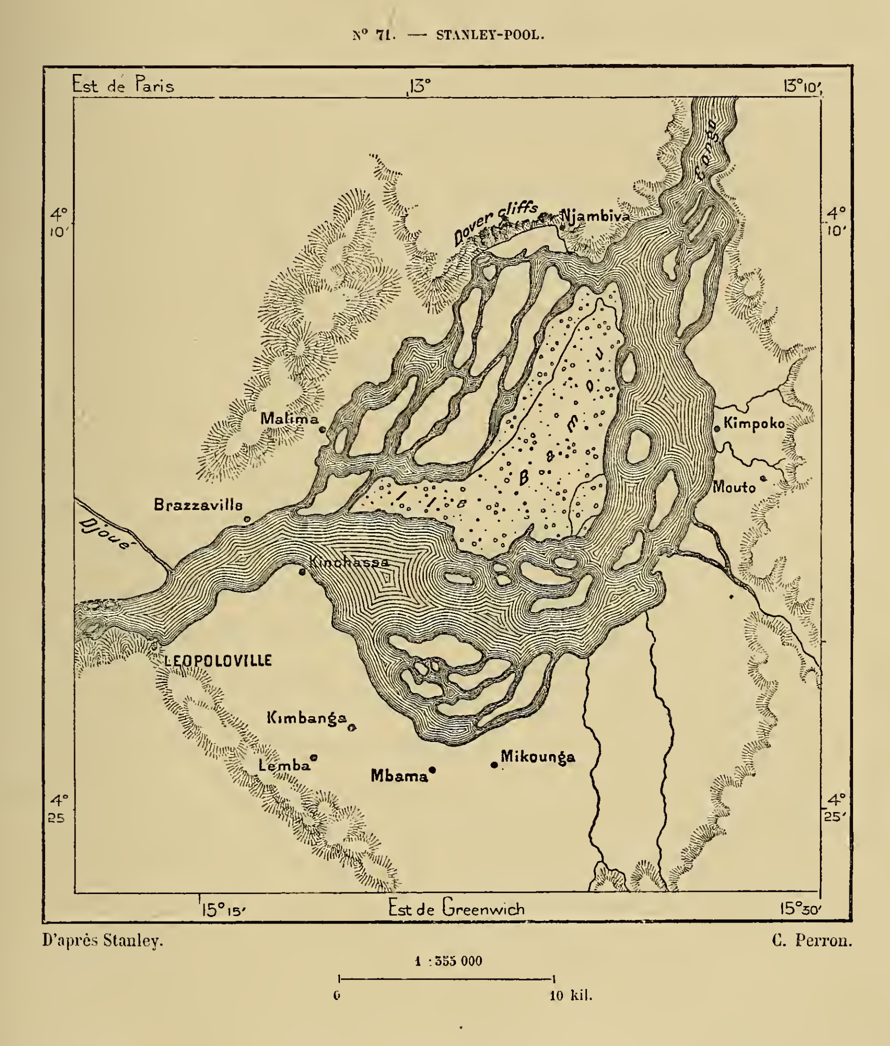


le voisinage de Tanganyika. Le chef-lieu de cette région est Léopoldville, bâtie sur un plateau qui domine l'extrémité occidentale du lac et le seuil où se reforme le courant fluvial, non loin de Ntamo, la capitale des Ba-Teké que le gouvernement du Congo a séparés des Ba-Teké du nord,

[1] Comber, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Febr. 1884.

restés sous la suzeraineté française. A côté de la station de l'État s'élèvent des casernes pour les soldats haoussa et ba-ngala et les maisons des missionnaires anglais et américains; autour des constructions éparses s'étendent des vergers et des jardins cultivés par des ouvriers cafres. Mais c'est au bord du lac, au village de Kinchassa, qui sert de port et de chantier à

N° 71. — STANLEY-POOL.



D'après Stanley. C. Perron.

1 : 355 000

0 10 kil.

Léopoldville, que se porte surtout l'activité industrielle et commerciale : c'est là qu'est le principal marché des denrées et que se montent les bateaux à vapeur dont les pièces ont été portées du bas fleuve à dos d'homme. Là aussi des missionnaires se sont établis à côté des marchands. Enfin, près de l'extrémité orientale du lac, à Kimpoko, s'est fondée une autre station, à la fois religieuse et agricole, où l'eau d'un torrent est utilisée pour l'irrigation et l'industrie. Des cases d'indigènes se sont groupées

autour des établissements européens. La plaine qui s'étend au sud du lac dans un hémicycle de montagnes est très populeuse, et les agglomérations de huttes qu'on y trouve, Kimbanga, Lemba, Mikounga, sont de véritables villes. M. de Schwerin a traversé cette plaine et gravi la cime, haute de 600 mètres, qui la domine au sud : c'est le pic Mense, ainsi nommé en l'honneur du médecin de Léopoldville. Comme les Dover-cliffs de la rive opposée du Congo, tous les rochers du cirque se composent d'un sable durci d'une blancheur éclatante, qui se dresse en falaises hérissées d'aiguilles[1].

Au-dessous du lac de Stanley, les sentiers que suivent les porteurs s'éloignent du fleuve grondant entre ses parois de rochers ; la plupart des gros villages sont à quelque distance du Congo, soit dans les vallées latérales, soit sur les promontoires des collines riveraines. Les principaux lieux d'étape sur le chemin qui contourne les cataractes se trouvent à peu près à moitié route de Léopoldville à Matadi, à l'endroit où le fleuve présente un cours moins rapide, entre les deux grands escaliers des chutes. Loutété, station de missionnaires anglais placée sur la rive gauche du fleuve, est un de ces villages où les porteurs s'arrêtent parfois pour quelques jours de repos et de trafic; son roi est un grand marchand auquel on expédie l'ivoire de Moala, ville située à l'est au milieu des bananiers, dans la vallée du Nkissi. Au delà de Loutété viennent les deux bourgs de Manyanga, qui se font face de l'une à l'autre rive, puis la station de Loukoungou, sur la rive gauche, celle où les terrains se prêtent le plus facilement à l'essai de cultures industrielles. Le village de Loukoungou a été choisi par le gouvernement de l'État libre comme centre de ravitaillement entre Léopoldville et la capitale. Plus bas, sur la même rive, est la station, fondée par les missionnaires, de Voonda ou Baynesville. La haute vallée du Kouilou, qui débouche en amont, est une des plus fertiles et des plus populeuses de la région et renferme deux villes : Banza Makouta et Toungoua. La première, résidence d'un roi, est une cité manufacturière et commerçante, le principal marché entre le lac de Stanley et Ambriz ; Toungoua, voisine de Banza Makouta, est aussi un grand marché d'ivoire : bourg le plus peuplé de tout le bas Congo, il a près de 2000 habitants[2].

La population qui domine dans la partie de la vallée comprise entre Manyanga et Boma, au nord du courant, est celle des Ba-Soundi, gens énergiques et fiers, qui ne se considèrent point comme inférieurs aux blancs et qui ont fréquemment lutté contre les soldats de l'État du Congo. Ils se

[1] *Mouvement Géographique*, 16 janvier 1887.

[2] Comber, *Proceedings of the R. Geographical Society*, April 1879.

pressent en de nombreux villages au bord du fleuve, attirés par l'abondance des poissons qui peuplent les eaux entre les cascades. Les deux rives de Manyanga à Isangila sont habitées de pêcheurs, qui travaillent surtout la nuit; de grands feux, allumés de distance en distance, se reflètent dans les eaux rapides, éclairant les formes noires des hommes et les filets pleins aux reflets d'argent. La pêche, parfois la guerre, telles sont les seules occupations des hommes parmi les Ba-Soundi. Les femmes cultivent les champs, tissent les étoffes, tressent les corbeilles, modèlent les poteries, et c'est à elles aussi qu'incombent la vente et l'achat des denrées. Elles sont fort habiles marchandes et grâce à elles le poisson recueilli par les hommes s'expédie à de grandes distances chez les tribus de l'intérieur. Le principal marché de cette région du bas Congo est situé sur le bord du fleuve, dans le voisinage du Manyanga : c'est le lieu d'échange le plus fréquenté entre le Stanley-Pool et la mer; les marchands nègres du littoral ne remontent pas plus haut dans la vallée du Congo. On se rend de plusieurs journées de marche à la ronde à la foire de Manyanga, qui se tient chaque huitième jour, car chez les tribus congolaises, jusque dans le pays des Ba-Yanzi [1], la division de l'année ne se fait pas par mois et par semaines mais par lunes et par séries de quatre jours. Deux de ces séries s'écoulent de l'un à l'autre marché [2].

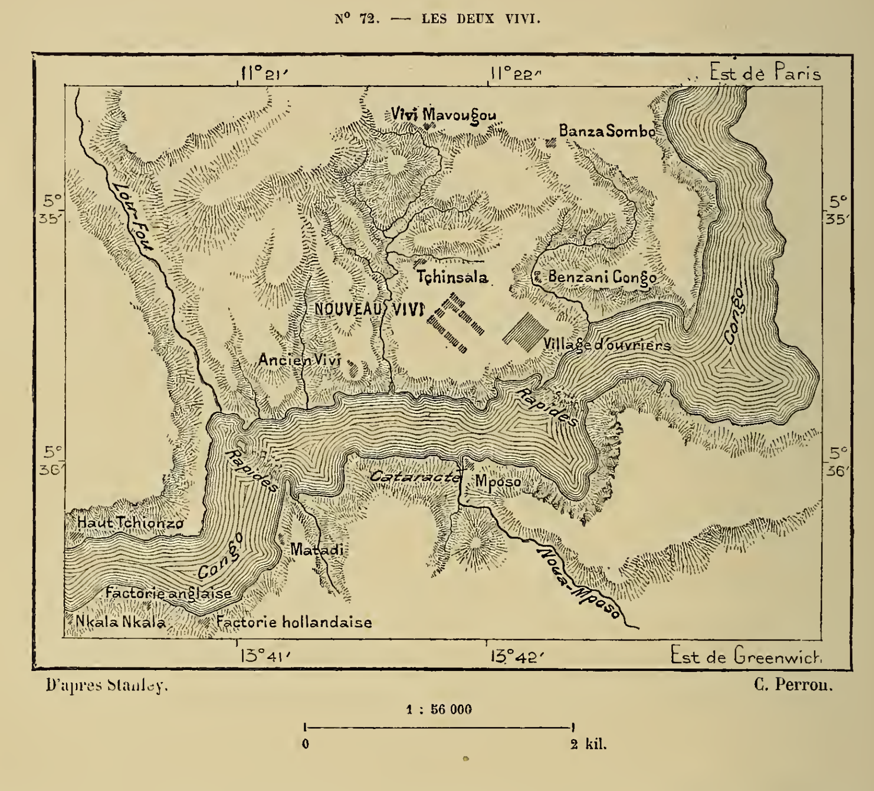
La station d'Isangila, entourée de murs et de fossés, s'élève sur une haute croupe dont la base est érodée par le courant du Congo. En cet endroit le fleuve plonge d'une hauteur verticale d'environ 5 mètres, puis décrit un grand méandre vers le sud pour descendre de défilé en défilé les derniers degrés des cataractes; en outre la vallée de la rivière Lou-Fou s'ouvre dans la direction du sud-est vers le plateau qui porte San-Salvador, l'ancienne capitale du royaume de Congo; et à une petite distance au nord commencent des ravins inclinés vers le cours de la rivière Chi-Loango. Isangila est donc une station des mieux choisies en prévision du commerce futur, mais elle attend encore les routes qui la rattacheront aux autres postes riverains du Congo ainsi qu'aux villes du littoral, Cabinda, Landana et Loango.

Après avoir changé deux fois de place, une autre station qui fut la capitale de l'État libre du Congo, Vivi ou M'Vivi, a fini par être abandonnée : pour siège du gouvernement, Stanley fit choix du sommet d'un plateau qui domine la rive droite du fleuve, à une faible distance en aval de la

[1] Wester, *Ymer*, 1886.
[2] Nipperdey, *Zur Bedeutung der Wochenmärkte am Congo*, Revue Coloniale Internationale, 1887.

dernière cataracte; il espérait que la hauteur du lieu assurerait à la station européenne un air pur et salubre, mais l'expérience ne répondit pas à son attente, et les fonctionnaires européens fondèrent une nouvelle résidence à l'est, sur un autre promontoire plus large, moins rocailleux et mieux disposé pour l'établissement d'une ville. Toutefois le deuxième Vivi n'était guère plus sain que le premier et présentait le même inconvénient, celui d'être placé à une grande hauteur au-dessus d'un port où les bateaux viennent atterrir non sans danger, à cause des tournants du fleuve et de la

N° 72. — LES DEUX VIVI.



D'après Stanley. C. Perron.

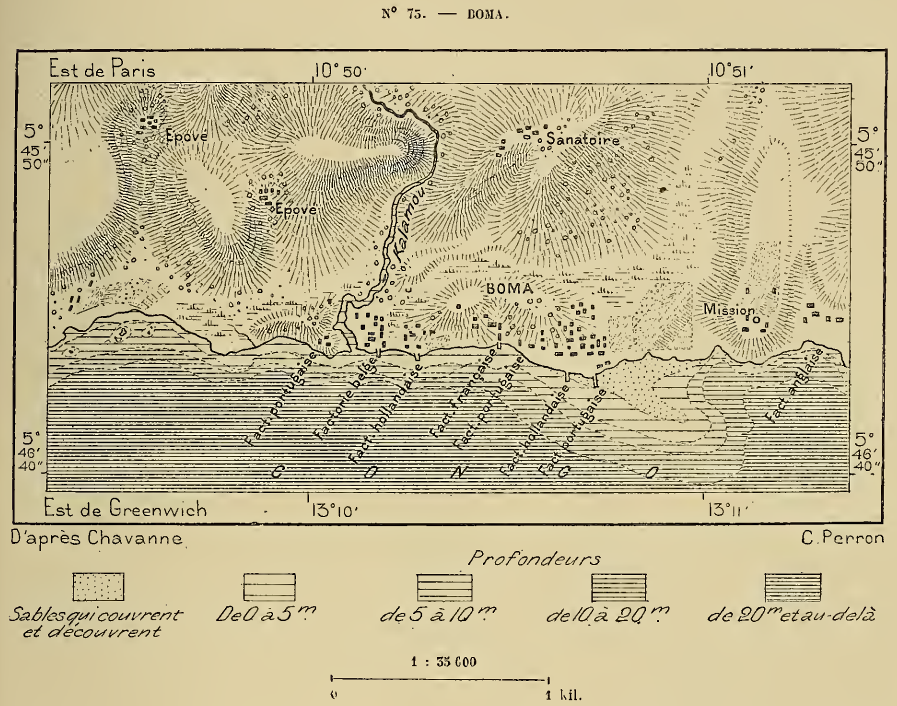
1 : 56 000

0 — 2 kil.

violence du courant. La seconde capitale fut donc désertée comme la première; mais si le gouvernement de l'État a dû émigrer vers le bas du fleuve, l'endroit où commence le cours navigable du Congo inférieur, pour se continuer sans obstacle jusqu'à la mer, est un point vital d'une trop haute importance dans la géographie historique du continent pour que des postes nombreux ne s'y soient pas fondés, humbles commencements de cités futures. La première station de la rive gauche, en aval de la chute de Yellala, était naguère le port de Mposo ou du « Buffle », à l'embouchure de la petite rivière du même nom, qui vient des possessions portugaises; mais en cet endroit le courant est encore trop violent pour que

les bateaux à vapeur puissent y remonter facilement; aussi la plupart des embarcations s'arrêtent au port de Matadi ou de la « Pierre », situé également sur la rive gauche du fleuve, en aval du tournant de Vivi. Puis on voit se succéder sur la même rive, Fouka-Fouka, Nkala-Nkala, port de la haute station de missionnaires appelée Toundouwa ou Underhill, Ouango-Ouango et Noki (Noqui), petit village portugais aux maisons blanches, qui fait face à Nkongolo. Les factoreries de Moussouko, au sud

N° 75. — BOMA.



du fleuve, celles de Mbinda au nord, se montrent sur les rives, entre Noki et Boma (M'boma, Emboma), le nouveau chef-lieu de l'État indépendant du Congo.

Boma, la cité du « Grand Serpent » ou de l'« Épouvante »[1], qui fut le principal marché d'esclaves de toute la région du Zaïre, n'avait pas encore été, jusqu'en 1876, dépassée par les marchands européens. C'est une ville double, la « Marine » et le « Bourg », unis par une route et par un chemin de fer de construction légère. Le bourg, qui s'élève à près d'une centaine de mètres au-dessus de la rive droite du fleuve, est fort gracieux à voir, avec ses maisons blanches à galeries, ses jardins, ses plantations

[1] Paul Güssfeldt; — Bastian, ouvrages cités.

d'arbres et les grands baobabs des alentours. En bas, les cases des noirs se pressent autour des factoreries des diverses nations européennes : neuf indigènes ayant encore le titre de rois, et défendus de la plèbe par la plus stricte étiquette, quoique vivant de chicouangue ou pain de manioc comme leurs sujets, revendiquent la possession des terres de Boma et chaque mois se rendent aux factoreries pour y recevoir les « coutumes » ouprix du loyer[1]. Des plantations de cannes à sucre longent une partie de la rive, et dans le fleuve même se succèdent des îles dont l'une contient plusieurs villages, des champs d'arachides et des palmeraies : c'est de là que provient tout le bois de chauffage dont on se sert à Boma; mais la culture des « vivres » est trop négligée, puisque de véritables famines ont eu lieu et que les naturels ont été obligés de manger la chair de l'hippopotame, jadis méprisée. Une des îles d'amont, l'île des Princes, renferme les tombeaux des rois de Boma et ceux des compagnons de Tuckey, morts pendant la désastreuse expédition de 1816. La position même de cette capitale, sur l'estuaire du Congo, seulement à l'entrée de l'immense territoire revendiqué jusqu'aux grands lacs, prouve que le centre vital de l'empire se trouve encore en deçà de la région des cataractes. Il est vrai que Boma, comme jadis Pétersbourg, la cité de Pierre le Grand, doit chercher avant tout, non à occuper le centre politique des possessions, mais à rester en relations fréquentes et faciles avec l'Europe, d'où lui viennent les hommes, les ressources financières, les nouvelles et la civilisation.

Déjà les communications des ports du Congo avec l'Europe sont fréquentes : cinq lignes de paquebots font un service régulier entre le fleuve et Lisbonne, Liverpool, Hull, Rotterdam, Hambourg. Sur le Congo même les bateaux à vapeur vont et viennent entre Banana et Matadi; quelques autres bateaux, transportés pièce à pièce, naviguent en amont des cataractes; mais entre Matadi et Stanley-Pool on ne dispose que de porteurs pour l'expédition des marchandises, et sur ce trajet de 280 kilomètres, que l'on fait en dix-huit jours, le prix de transport pour une tonne revient à un millier de francs[2]. On a essayé d'entretenir des bœufs porteurs introduits du Mossâmedes et du pays de Dama-ra, mais jusqu'à maintenant la race bovine ne s'est pas plus acclimatée pour le travail que celle des chevaux et des ânes; les troupeaux des factoreries périssent en grande partie à la fin de la saison sèche. Il serait donc indispensable de réunir par une voie ferrée les deux parties navigables du Congo ; dès que Stanley eut accompli

[1] Trivier, *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1886-1887.
[2] *Tijdschrift van het Aardrijkskundig Genootschap te Amsterdam*, 9 octobre 1886.



BOMA. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Moraes.

sa traversée du continent, en suivant le cours du fleuve, on reconnut la nécessité de ce grand travail, mais jusqu'à maintenant on n'a pu en faire encore que les études préliminaires. Si la région du bas Congo n'appartenait pas à plusieurs puissances, le tracé que l'on ne manquerait pas d'adopter serait celui de la rive septentrionale. Partant de Boma, la capitale, le chemin de fer pourrait se diriger presque en droite ligne vers le nord-est, suivant le faîte entre les courts affluents du Congo et les eaux qui descendent vers le Chi-Loango et le Niadi-Kouilou; mais la voie devrait alors passer sur le territoire annexé aux possessions françaises et prendre pour station terminale le poste de Brazzaville, sur le Stanley-Pool, à moins, comme le propose M. Grenfell, qu'un viaduc ne traversât le fleuve à l'un ou l'autre défilé des cataractes pour gagner la rive gauche en aval de Manyanga. Or l'État du Congo tient à ce que la ligne de pénétration se trouve en entier sur son territoire; aussi favorise-t-il surtout le tracé qui se maintient sur la rive gauche, de Matadi, près de la frontière portugaise, à la station de Kinchassa, en amont des cataractes. Sur ce tracé, qui n'a encore été reconnu que d'une manière sommaire, la rampe moyenne, en admettant que la voie ferrée eût le même développement que le sentier des porteurs, n'atteindrait pas même la faible pente d'un mètre par kilomètre; mais ce que l'on connaît des régions à traverser ne permet pas d'espérer que l'ascension puisse se faire suivant une inclinaison graduelle. Longer la rive aux brusques détours, aux abrupts promontoires de granit, serait une œuvre des plus coûteuses; peut-être plus coûteuse encore celle de s'éloigner du fleuve pour monter et descendre succcessivement toutes les arêtes intermédiaires qui séparent les profondes vallées parallèles, découpées dans l'épaisseur du plateau. La construction de la voie sera donc pénible, d'autant plus qu'il faudra probablement importer des ouvriers de contrées lointaines, du Niger ou même de la Sénégambie. Aux difficultés de l'œuvre comme entreprise industrielle s'ajouteront celles de l'acclimatement pour tout le personnel d'étrangers, blancs et noirs, qui se pressera sur les chantiers. On peut se demander si dans les conditions actuelles les dépenses considérables occasionnées par l'établissement de cette ligne seront payées par l'accroissement du trafic; et pourtant si le chemin de fer ne se construit pas, « tout l'État du Congo, quelle que soit l'immensité de ses ressources, ne vaudra pas une pièce de deux shillings. » C'est ainsi que s'exprime Stanley même, le premier explorateur du Congo[1]. De grands avantages sont assurés à la future

[1] *Proceedings of the R. Geographical Society*, October 1886.

compagnie concessionnaire. L'État fait cadeau de 150 000 hectares de terres, d'une zone de 200 mètres de chaque côté des rails et de 1500 hectares par kilomètre de voie à choisir dans n'importe quelle partie du territoire. D'avance le régime de la grande propriété se constitue. Quant au commerce, il est monopolisé par quelques grandes compagnies, mais celles-ci trouvent de véritables rivaux parmi les petits rois nègres du bas Congo, qui disposent du travail gratuit de leurs nombreux esclaves.

En aval de Boma la principale station de l'estuaire inférieur est celle qui porte le nom portugais de Ponta da Lenha ou « Pointe des Bois »; pourtant elle est située dans une île et non sur une péninsule de la rive. Elle est ainsi appelée de l'épaisse forêt dans laquelle la hache a ouvert de larges clairières pour les factoreries : des bosquets d'orangers, aux fruits très appréciés, remplacent maintenant les arbres sauvages autour des entrepôts du rivage; en amont l'île de Mateba a été concédée à un industriel, qui en exporte du maïs, des arachides, du tabac, mais qui s'est récemment brouillé avec les indigènes mou-Sorongo pour une question de salaires et a fait brûler trois de leurs villages. Au-dessous de Ponta da Lenha, que ronge peu à peu le courant du fleuve, il n'y a plus de comptoirs européens ni de plantations jusqu'au port d'entrée, Banana. Cette ville, bien mal nommée, car on n'y voit pas un seul bananier, se trouve déjà sur la péninsule terminale de la rive droite, entre la mer et l'entrée de l'estuaire. Les factoreries hollandaises, les plus importantes de toute la région du Congo, sont les plus rapprochées de la pointe; plus loin, vers la forêt, se succèdent les autres établissements de commerce, français, anglais, portugais; ceux de l'État se trouvent vers le milieu de la presqu'île. Des pilotis défendent la rive et les constructions contre le travail d'érosion; cependant il arrive, durant les tempêtes, que le sol de Banana disparaît sous les flaques d'eau; en 1872, une violente *calema* coupa la péninsule en deux; les traitants hollandais durent en toute hâte combler la brèche au moyen de barques chargées de pierres[1]. Le port, d'une profondeur suffisante pour les plus grands navires, est formé par le lit même du fleuve et protégé des vents d'ouest par la longue pointe de Banana, parsemée de maisons blanches[2]. L'intérieur de l'État du Congo n'étant encore rattaché par route ni par chemin de fer à d'autres pays de la côte, c'est dans le port de Banana que se concentre presque tout le mouvement des échanges, évalué à une quarantaine de millions[3], dont une quinzaine à la sortie : le

[1] Chavanne, *Reisen und Forschungen im alten und neuen Kongo-Staate.*
[2] Population européenne de Banana, au 31 déc. 1886 : 85, dont 30 Hollandais, 18 Portugais, etc.
[3] Mouvement des navires dans le port de Banana en 1886 : 520.

ESTUAIRE DU CONGO

Hachette et Cie. Paris.



caoutchouc, l'ivoire, l'huile et les noix de palme, telles sont, par ordre d'importance, les principales denrées d'exportation. A l'importation, l'eau-de-vie, plus ou moins authentique, représente la moitié du trafic.

N° 74. — PORT DE BANANA.

D'après Chavanne — C. Perron

Profondeurs

De 0 à 5^m — de 5 à 10^m — de 10 à 20^m — de 20^m et au-delà

1 : 55 000

0 — 1 kil.

L'activité commerciale des trois stations de Banana, de Ponta da Lenha, de Boma, qui existaient déjà avant l'exploration du Congo par Stanley, a quadruplé depuis cet événement géographique. Les stations d'avant-poste fondées dans l'intérieur ont accru la puissance d'attraction des comptoirs

de l'estuaire; en outre l'établissement, le va-et-vient des blancs, fonctionnaires, missionnaires et marchands, sur les rives du Congo, a créé un mouvement spécial de commerce en dehors du trafic avec les populations nègres. C'est pour eux que marchent les porteurs, que se construisent les bateaux, que fonctionne le service postal[1]. Malgré leurs aptitudes commerciales, les nègres congolais ont encore des coutumes tellement différentes de celles de leurs visiteurs blancs que toutes les tentatives faites jusqu'à maintenant pour introduire la monnaie comme signe représentatif des échanges ont échoué, sauf à Banana et à Boma[2]; les nègres refusent l'argent, ils n'acceptent que des marchandises ou des mandats (*moukanda*) qui en assurent le payement futur[3]. Cependant on vient de frapper en Belgique une nouvelle monnaie à l'usage des Congolais, conforme à celle de l'union latine.

Au nord de Banana, sur la partie de la côte appartenant à l'État du Congo, se succèdent quelques belles plantations, entre autres celle de Moanda et celle de Vista, fameuse par ses manguiers : chaque année on expédie de Vista près de 50 tonnes de mangues. Cette plantation est un lieu de villégiature pour les habitants de Banana : on y entretient, comme à Moanda, de grands troupeaux de bœufs pour l'alimentation des blancs du bas Congo. Les régions de l'intérieur, c'est-à-dire le Kakongo et le Ngoyo, sont très peu connues, et depuis les missionnaires du dernier siècle, M. de Schwerin est le seul voyageur qui ait parcouru la contrée qui s'étend au nord de l'estuaire du Congo. C'est un pays des plus fertiles, parsemé de gros villages qu'on pourrait appeler des villes : Tchim Bouanda, qu'on appelle le « Tombouctou » de Ngoyo; Kakongo-Songo, ville capitale, entourée de forêts fétiches; N'Lellé, fameuse par ses poteries; Tchoa, près de laquelle des champs de haricots s'étendent à perte de vue[4].

Le gouvernement du Congo était désigné naguère par les indigènes sous le nom de Boula Matadi, qui est aussi celui de Stanley. Cette appellation, qui a le sens de « Briseur de Pierres » et qui s'expliquait à l'origine soit par les marteaux, soit par les charges de poudre dont Stanley se servit pour faire sauter les rochers qui obstruaient sa route, se maintint plus

[1] Mouvement postal du Congo en 1886 : service intérieur, 880; service international, 57508 lettres et cartes postales.
[2] Coquilhat, *Notes manuscrites*.
[3] Nipperdey, recueil cité.
[4] *Mouvement Géographique*, 19 juin 1887.

tard comme une expression symbolique, bien méritée par l'indomptable volonté du premier gérant de l'Association internationale Africaine; ensuite elle fut transférée de Stanley à ses successeurs, aux employés de l'État, puis à l'ensemble du royaume[1]. On sait que le roi des Belges, patron de la plupart des explorateurs qui suivirent Stanley dans le bassin fluvial, a fini par changer son titre de protecteur de l'Association en celui de roi-souverain du Congo. Naguère président d'une société d'hommes appar-



TYPE KAKONGO.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Moraes.

tenant à toutes les nations civilisées, il est devenu chef d'un État d'Afrique considéré officiellement comme n'ayant aucun rapport exclusif avec le royaume belge : l'union des deux couronnes est toute personnelle. Cependant, par la force des choses, il se trouve qu'à maints égards le nouvel État, après avoir été presque anglais sous la direction de Stanley, devient une dépendance de la Belgique : les trois administrateurs généraux de l'intérieur, des finances et des affaires étrangères, qui constituent auprès du roi le ministère du Congo, sont des Belges; la plupart des autres fonctionnaires qui dirigent l'État, soit en résidence dans la station des bords du

[1] Oscar Lenz, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, jan. 1887.

fleuve, soit même sans quitter Bruxelles, sont des personnages belges, les officiers préposés aux divers services sont tirés de l'armée belge; les compagnies qui se fondent pour exploiter les ressources du Congo ont leur siège en Belgique; on discute dans le parlement belge des questions d'emprunts et de loteries, qui se rapportent au budget du nouvel État, et dans la convention avec la France l'annexion du Congo à la Belgique est expressément prévue. Peu à peu on arrive à considérer le Congo, non comme une colonie de peuplement pour les émigrants belges, — le climat le défend, si ce n'est peut-être en quelques districts de l'intérieur, — mais comme un lieu d'avancement rapide pour les jeunes Belges appartenant à l'armée, à l'administration, au commerce. Même les missions catholiques, jadis dirigées par des prêtres français, se rattachent maintenant à la Belgique par l'intermédiaire des autorités diocésaines de Malines.

L'État du Congo a pour chef résident un gouverneur général, qu'assiste un comité consultatif composé d'un inspecteur, d'un secrétaire, d'un juge d'appel et d'un ou plusieurs directeurs nommés par le gouvernement central; en cas d'absence, le gouverneur est remplacé par l'inspecteur général. Le drapeau du nouvel État, avec une étoile d'or sur un fond bleu, est le même que celui de l'ancien État indigène du Congo[1]. La langue officielle est le français. Le territoire est divisé en districts, à la tête desquels sont placés des commissaires spéciaux chargés du maintien de l'ordre public et disposant de la force militaire de l'État, qui consiste en une petite armée d'environ 2000 hommes, Haoussa et Ba-Ngala, avec douze canons et deux mitrailleuses; la vente des armes perfectionnées aux indigènes est strictement défendue. Des officiers belges commandent ces troupes et les dix bâtiments à vapeur de la flottille. Naguère la plupart des nègres employés par les agents du nouvel État étaient des étrangers, Haoussa, Krou, même des Zoulou du Natal; quelques Chinois ont été aussi introduits dans le pays. Les employés n'achètent pas d'esclaves, quoiqu'ils utilisent le travail de nègres engagés pour une période de quelques années, et n'interviennent point entre les chefs et leurs captifs pour rendre à ceux-ci la liberté; même ils aident les rois alliés à retrouver les esclaves fugitifs[2]; mais les propriétaires des factories ont été invités à libérer leurs esclaves, et la plupart de ceux-ci sont restés comme serviteurs salariés chez les maîtres qui les avaient achetés[3]. Grâce à des traités conclus avec les indigènes, l'État du Congo possède de vastes propriétés, dont on s'occupe déjà

[1] Moynier, *Académie des Sciences morales et politiques*, séance du 20 août 1887.
[2] Fr. de Winton, *Proceedings of the R. Geographical Society*, October 1886.
[3] Chavanne, *Reisen und Forschungen im alten und neuen Kongo-Staate.*

de dresser le cadastre, du moins pour la partie comprise en aval des cataractes[1]. Mais ces domaines ne donnent pas encore de revenus, et le budget provient presque en entier des avances annuelles faites par le souverain. Les revenus de l'État proviennent de l'enregistrement, de la poste et de faibles droits sur les objets d'exportation; mais en vertu des conventions internationales aucun impôt ne peut être frappé sur l'importation, et quand la proposition fut faite à la conférence de Berlin d'interdire le commerce des eaux-de-vie dans le bassin du Niger, on s'empressa d'écarter cette question importune, de peur de léser les intérêts des marchands de Hambourg.

Il s'agit actuellement de constituer au nouvel État du Congo un budget normal au moyen d'un emprunt de cent cinquante millions, qui permettra d'attendre le jour où les ressources du pays auront été évoquées, pour ainsi dire, par la construction des routes, les plantations, les entreprises industrielles. Les régions arrosées par le Zaïre ont reçu le nom d'Indes Africaines, mais les richesses dormantes de ces Indes futures n'ont pas encore été sollicitées par le travail. Sans doute elles sont en réserve dans l'intérieur de l'Afrique, mais on est encore bien loin de les connaître en entier. On a essayé pourtant d'en dresser l'inventaire. C'est ainsi que Stanley évalue à 200 000 le nombre des éléphants qui existent au Congo, divisés en 15 000 troupeaux : chaque individu portant en moyenne 25 kilogrammes d'ivoire, c'est à 125 millions de francs que s'élèverait, pour cette précieuse substance, l'avoir de l'Etat! Mais, quoi qu'on en dise, le commerce de l'ivoire ne s'est point accru depuis que le fleuve est ouvert au commerce européen, et même il a légèrement diminué, les chasseurs ayant à pénétrer de plus en plus avant dans les forêts de l'intérieur[2]. D'ailleurs ces petites questions de trafic sont bien peu de chose, comparées à ce fait capital de l'ouverture de tout un continent et de l'entrée de toute une race d'hommes, jadis inconnus, dans le monde de l'histoire.

[1] *Mouvement Géographique*, 30 janvier 1887.

[2] Exportation de l'ivoire du Congo, d'après Westendorp :

1875 à 1879.	441 000 kilogrammes.	
1879 à 1884.	421 000 »	Valeur 15 000 000 fr.

CHAPITRE V

ANGOLA, DU CONGO AU CUNÉNÉ.

Dès que les navigateurs portugais eurent dépassé l'équateur et que la pierre placée par Diogo Cam en 1485 indiqua la prise de possession du sol au sud de l'estuaire du Congo, la partie du littoral africain qui se prolonge au sud du Zaïre fut considérée comme appartenant au royaume de Portugal, et depuis 1574, époque à laquelle une petite colonie lusitanienne s'établit dans l'île de Loanda, les relations entre Lisbonne et la côte d'Angola n'ont jamais été interrompues : sept cents hommes, commandés par Paulo Diaz, petit-fils de celui qui découvrit le cap de Bonne-Espérance, occupèrent ce premier point du littoral ; mais des familles de blancs ne se constituèrent que vingt et un ans après, par l'arrivée des premières Portugaises. Tandis qu'en maints pays nouvellement découverts des générations se passèrent sans qu'à la première apparition des blancs succédât leur domination effective sur les naturels, les Portugais n'ont cessé d'avoir depuis plus de trois siècles, sinon des peuples soumis, du moins des tribus alliées dans cette région de la côte. Même en 1641, quand les Hollandais se furent emparés des forts du littoral, des Portugais restèrent dans le pays, maintenant les traditions de l'ancienne suzeraineté du mouata Potou, le « roi de Portugal », ou plutôt du mouené Mpotou, le « roi de la Mer »[1]. D'ailleurs ils n'attendirent pas longtemps et bientôt une escadre venue du Brésil reconquit la colonie.

Les havres de relâche ont été naturellement les points de départ de la colonisation des Portugais. De ces lieux de débarquement leur pouvoir s'est graduellement étendu dans l'intérieur, et, malgré de grandes alternatives de succès et de revers, de progrès et de reculs, l'ascendant des Portugais,

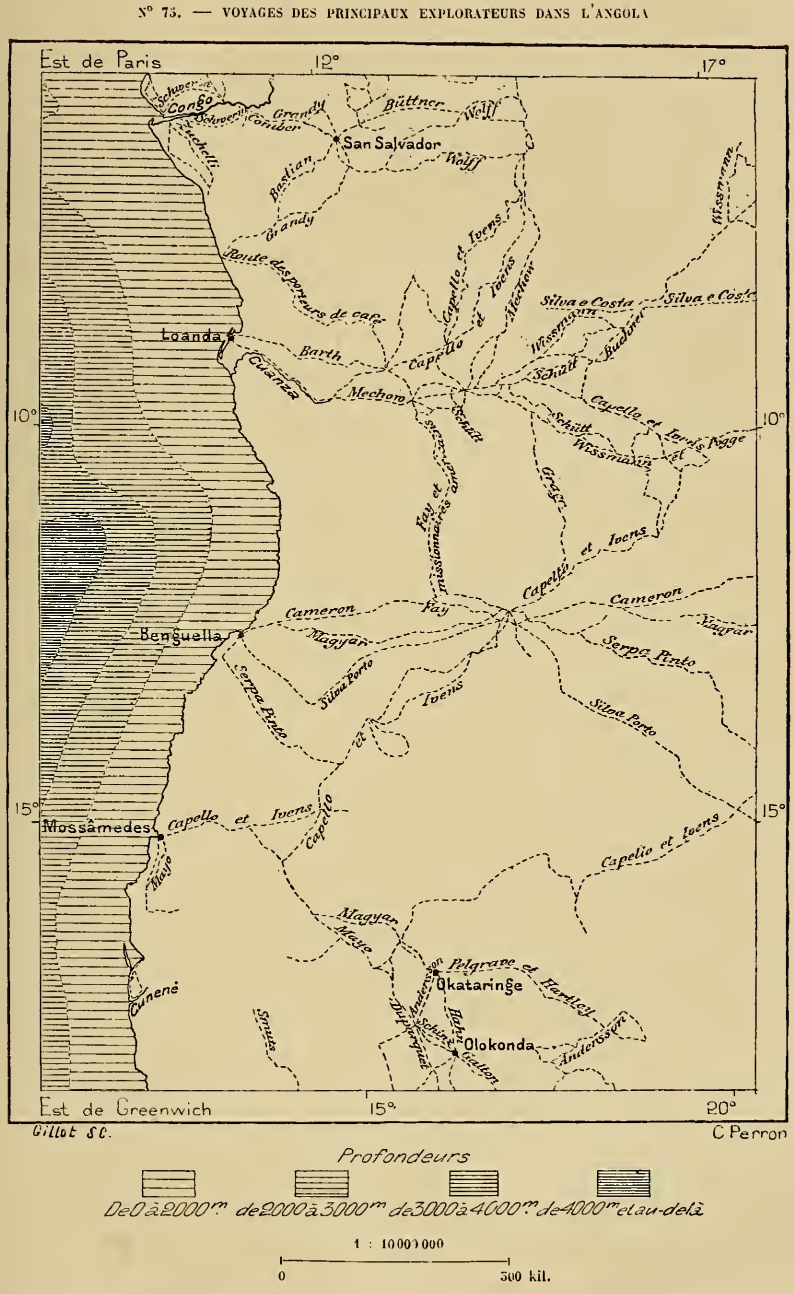
[1] H. H. Johnston, *The River Congo*.

représentants de la civilisation européenne, a fini par pénétrer à travers montagnes et plateaux beaucoup plus avant que dans la grande dépression où coule le Congo. C'est que les communications de tribu à tribu étaient en effet beaucoup plus faciles sur les pentes et sur les hautes plaines du sud que dans l'étroite gorge où grondent les cataractes du fleuve. Il est vrai que le voyage de Stanley a brusquement changé l'équilibre continental: c'est maintenant dans les régions du bassin fluvial que se font les principales découvertes et que se préparent les grands événements de transformation sociale et politique; mais le Portugal s'est piqué d'honneur, il redouble d'efforts pour arriver à connaître le vaste domaine qui lui est échu et que lui garantissent désormais les traités internationaux; les récents voyages de Capello et Ivens, de Serpa Pinto témoignent de l'importance qu'attachent les Portugais à l'exploration de leur grande colonie d'Afrique; les missionnaires américains établis dans le Bihé contribuent aussi pour une part notable à l'étude géographique de l'Angola. Seulement jusqu'à la rive gauche du Kouango, et sans tenir compte de la petite province située au nord du Zaïre, la superficie du territoire portugais est évaluée approximativement à 700000 kilomètres carrés. Quant à la population de ce territoire, elle est de 440000 habitants pour la partie soumise aux recensements sommaires; mais, en comptant aussi les peuplades indépendantes ou rattachées au Portugal par le lien plus ou moins solide du vasselage, on trouve que l'ensemble des habitants du pays limité à l'est par le Kouango s'élève probablement à deux millions de personnes. D'après les évaluations de M. Chavanne, la population de la région septentrionale, entre Ambriz et le Congo, dépasserait 7 habitants par kilomètre carré : à ce taux le nombre total des habitants du territoire portugais serait de 5 millions. On a conservé à toute la contrée le nom d'Angola (Ngola), quoique les limites premières de cette province, située à l'est de Loanda, entre le Cuanza et le Bengo, soient depuis longtemps dépassées. Quelques roitelets de l'intérieur portent encore le nom de ngola[1].

La province d'Angola est souvent comparée au Brésil, l'immense contrée qui lui fait face de l'autre côté de l'Atlantique tropical; mais le Brésil africain, qui ne s'est pas encore détaché politiquement de la terre d'Europe d'où lui sont venus ses premiers colons, est bien inférieur à son puissant rival par l'étendue, les richesses naturelles, le nombre des habitants, l'importance économique et la valeur générale dans l'ensemble de la civilisation. Toutefois la structure géographique de l'Angola et celle du Brésil

[1] Capello e Ivens, *De Benguella as Terras de Iacca*.

offrent une réelle analogie. Des deux côtés un grand fleuve se développe au nord des plaines et des plateaux; des deux côtés le relief de la contrée



N° 75. — VOYAGES DES PRINCIPAUX EXPLORATEURS DANS L'ANGOLA

est formé de terrasses qui s'élèvent de degré en degré, séparées les unes des autres par des arêtes parallèles au rivage marin. La situation sous une latitude correspondante donne aux deux pays des climats analogues et des

cultures semblables; elle permet aussi aux habitants de l'une et l'autre contrée d'échanger leurs résidences sans grandes difficultés d'acclimatement. Si le Brésil a pu se peupler de plus de douze millions d'hommes blancs, noirs et de race mêlée, rien n'empêche que le territoire d'Angola ne devienne également la patrie de tout un peuple ayant sa cohésion nationale et ne se composant pas seulement, comme aujourd'hui, de colonies éparses au milieu de populations hostiles. Il est vrai que pendant près de trois siècles la traite a fait le vide dans l'Angola pour peupler les plantations brésiliennes.

Dans la partie septentrionale de l'Angola, limitée au nord par le Congo, à l'est par le Kouango, au sud par le Cuanza[1], le fragment du plateau qui dépasse 1000 mètres en altitude n'occupe qu'une moitié de la zone orientale : il se compose de gneiss et de micaschistes, dont la surface se développe en longues croupes et que les ruisseaux entaillent de gorges profondes; dans l'ensemble, le versant occidental, tourné du côté de l'Atlantique, offre une pente plus douce que le versant oriental, dont les escarpements plongent vers la vallée du Kouango. Le Cuanza et son puissant affluent le Lu-calla interrompent les alignements de hauteurs qui se profilent du nord au sud et qui reprennent de l'autre côté de ces cours d'eau. La continuité du haut relief montagneux n'existe que dans la partie sud-orientale du plateau, là où la chaîne bordière du Talla Mangongo sépare les affluents du Kouango et du Cuanza dans leur cours supérieur et va rejoindre par de molles ondulations le faîte de partage d'entre Kassaï et Zambèze.

Au sud du Cuanza, trois marches parallèles se succèdent de la mer jusqu'à la chaîne montagneuse qui forme l'ossature de la contrée en se maintenant en moyenne à 200 kilomètres de l'océan Atlantique. Des cimes élevées dominent les croupes de ce plateau médian, découpé par les rivières en plusieurs chaînons secondaires. Le mont Lovili, sous le douzième degré de latitude, atteint 2370 mètres; au sud-ouest de ce pic, une autre montagne, l'Elonga, s'élève à 2300 mètres, et quelques sommets presque aussi hauts se dressent çà et là sur les arêtes voisines; dans la chaîne de Djamba ou Andrade Corvo, qui forme le rebord oriental du plateau, quelques cônes dépassent 2000 mètres. La plupart des saillies du relief s'allongent en chaînes, dominées de pitons ou de croupes; cependant quelques sommets ou *amba* apparaissent complètement isolés, comme des pyramides au milieu d'une plaine. Le Hambi (2200 mètres) est un énorme rocher fendu par le

[1] Pour l'écriture des noms de lieux en pays de colonisation portugaise, il paraît convenable d'adopter l'orthographe portugaise, du moins pour les termes géographiques les plus connus.

milieu : on dirait un bloc de métal fissuré par le refroidissement[1]. A la base orientale des montagnes de Djamba s'étend la steppe de Bulum-Bulu, couverte d'herbes ondulant sous le vent comme les vagues de la mer[2].

Dans leur ensemble, ces chaînes, ces massifs et ces hautes plaines, que traverse la grande route commerciale de Benguella à Bihé, constituent la saillie culminante de l'Angola. Vers le sud le plateau diminue notablement en hauteur et les pointes les plus élevées n'atteignent pas 1800 mètres; à l'ouest les sommets, ayant pour base un socle de plateau inférieur à la terrasse orientale, ne se dressent pas non plus à la même altitude que le pic de Lovili et ses voisins; néanmoins plusieurs d'entre eux ont fort grand aspect, grâce à leur isolement et à l'escarpement de leurs parois : tels sont des rochers en forme d'obélisques à une centaine de kilomètres à l'est de Benguella; les caravanes qui s'arrêtent au pied de ces aiguilles leur donnent le nom de Binga-Yam-Bambi ou « Cornes de la Gazelle ». D'après Magyar, elles dépassent 1000 mètres en hauteur. Un sommet voisin, l'Olombingo, aurait plus de 1500 mètres. Quant aux crêtes rapprochées du littoral, reposant sur la dernière marche du plateau qui descend vers la mer, elles varient en hauteur de 200 à 600 mètres; coupées à leur base de brusques falaises, elles offrent en maints endroits l'apparence de montagnes; mais la plupart des collines côtières sont de simples roches tabulaires ne dépassant les terrasses que d'une centaine de mètres; des talus d'éboulement les entourent et les valleuses d'érosion creusées de distance en distance dans l'épaisseur du plateau permettent de les gravir par de longs détours.

Dans la région méridionale du territoire d'Angola, les hautes terres de l'intérieur sont entamées de tous les côtés et érodées à de grandes profondeurs par les affluents du Cunéné et par les torrents du littoral; cependant un puissant massif de montagnes s'est maintenu dans un isolement superbe à l'est de Mossâmedes : c'est la Chella, appelée aussi Serra da Neve ou la « sierre des Neiges », dont quelques cimes ne sont guère inférieures à 1900 mètres; elle mérite en effet son nom par des stries blanches aperçues parfois dans les crevasses des cimes, après les grandes pluies apportées par les vents froids du sud. Ces montagnes, d'où s'écoulent les eaux en abondance, paraissent être la région de l'Angola qui aura tôt ou tard le plus d'importance pour la colonisation : le climat de cette contrée est, dans les possessions portugaises de l'Afrique, celui qui se rapproche

[1] Cameron, *Across Africa*.
[2] Ladislas Magyar, *Reisen in Süd-Afrika*.

le plus du climat de l'Europe méridionale. L'altitude moyenne de ces vallées est à peu près la même que celle de tout l'Angola, évaluée approximativement à 1018 mètres[1].

Les hautes terres du pays d'Angola se composent de gneiss et d'autres roches cristallines, sur lesquelles s'appuient des schistes anciens : c'est en moyenne à 20 ou 25 kilomètres de la côte que commencent ces roches, qui forment l'ossature première de la contrée[2]. Les assises côtières et, en maints endroits de l'intérieur, les strates qui séparent les massifs de gneiss appartiennent aux formations secondaires et tertiaires : ce sont des grès, des conglomérats, des calcaires, des argiles et des sables, disposés en général avec une régularité parfaite. Les couches crétacées qui s'étendent parallèlement à la côte, revêtant les pentes extérieures des montagnes dans le district de Benguella, sont fort riches en fossiles identiques à ceux qu'on observe dans les roches analogues du Portugal[3]. Sur de vastes étendues les strates géologiques d'Angola sont cachées par des latérites d'origine moderne, blanches, jaunes ou rouges, qui se sont formées par la décomposition superficielle des assises sous-jacentes. En outre, l'action des eaux, transportant et triturant les pierres éboulées, a parsemé de terres alluviales les bassins de l'intérieur et la zone côtière. Les rochers calcaires sont en maints endroits percés de profondes cavernes et l'on y trouve des puits étroits encore insondés, qui donnent lieu, chez les naturels, à de nombreuses légendes. Des sources thermales jaillissent en divers points du territoire, mais on ne rencontre point de roches volcaniques, si ne n'est dans la partie septentrionale de la contrée ; quelques foyers de laves basaltiques, c'est à cela que paraît s'être réduit le travail d'éruption. Dans ses récits de voyage, Ladislas Magyar parle d'un volcan, mais sans dire qu'il l'a visité lui-même, et tout porte à croire qu'il a été trompé par de faux renseignements, peut-être même par la description romanesque du voyageur Douville[4]. La montagne ignivome, appelée Mulondo-Zambi ou « mont des Génies », s'élèverait dans le pays de Libollo, à une cinquantaine de kilomètres au sud du Cuanza. Du cratère suprême, dominant les croupes nues des alentours, s'élanceraient, à des intervalles de trois à quatre heures, des fumées et des flammes, à forte odeur sulfureuse. Les indigènes n'osent approcher de cette montagne, qu'ils croient être habitée par les esprits de leurs ancêtres. Il est probable que tôt ou tard les éruptions du mont des

[1] Manuel Ferreira Ribeiro, *A Colonisaçao Luso-Africana.*

[2] José de Anchieta, *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 1885, n° 9.

[3] P. Choffat, *Notes manuscrites.*

[4] J. B. Douville, *Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale.*

Génies s'expliqueront par quelque phénomène météorologique, comme celles du prétendu volcan d'Otoumbi, dans la Gabonie.

Limité à l'est par le cours du Kouango, le territoire d'Angola est traversé par de nombreuses rivières qui coupent par des gorges profondes soit une ou deux des terrasses du plateau, soit même, comme le Cuanza et le Cunéné, l'ensemble des hautes terres dans toute sa largeur. Dans la région septentrionale du territoire, où la chute annuelle de pluie est relativement plus considérable que dans les contrées du sud, chaque vallée a son cours d'eau permanent, mais la disposition des versants ne permet pas aux rivières de s'unir en un bassin fluvial puissant : une grande partie des eaux ne s'écoule même pas directement vers la mer et descend, soit à l'est vers le Kouango, soit au nord vers le Zaïre, par les coulières du Kouilou, du Lou-fou, du Mposo. Les rivières qui s'épanchent directement vers l'Atlantique, coulant parallèlement les unes aux autres dans la direction de l'est à l'ouest, Lelunda, Mbrich, Lojé sont fermées à l'entrée par des barres infranchissables aux navires, et l'on ne peut y voguer que sur de petits bateaux à fond plat. Le Mbrich s'échappe des montagnes du Zombo, à l'est de San-Salvador, pour former une série de cascades ayant ensemble environ 150 mètres : la première plonge d'un jet de 45 mètres. Le Dandé, le Bengo, navigables en amont de leurs barres, sont deux voies importantes pour le commerce de l'intérieur et des plantations en bordent les rivages ombreux.

Le grand fleuve de l'Angola, et l'un des plus abondants parmi les fleuves secondaires de toute l'Afrique, est le Cuanza, dont la vallée forme la partie atlantique de la dépression transversale qui se continue vers le sud-est jusqu'à la mer des Indes par le bassin du Zambèze. Les sources maîtresses du Cuanza naissent en dehors des régions soumises directement à la puissance portugaise, et leur chevelu s'entremêle à ceux du Zambèze et du Kou-Bango, sur un plateau dont l'altitude moyenne n'est pas inférieure à 1650 mètres. Un petit lac, le Mussombo, tel est, à 1200 kilomètres de la mer par les circuits de la vallée fluviale, le lieu d'origine du grand cours d'eau, qui dans son ensemble décrit une vaste demi-circonférence, coulant d'abord vers le nord-est, puis vers le nord, et se recourbant au nord-ouest et à l'ouest; même son méandre terminal le fait déverser dans la mer en suivant la direction du sud-ouest. Plus d'une moitié de son cours se maintient à l'est des terrasses montagneuses qui forment l'ossature de l'Angola. Sa marche semblerait devoir en faire un affluent du Congo; mais, roulant déjà une masse liquide considérable, il s'attaque directement aux barrières de montagnes qui le séparent de la côte et les franchit par une

succession d'écluses, de cataractes et de rapides. La dernière chute, celle de Cambambé, haute de 21 mètres, est désignée également sous le nom de « chute de Livingstone », quoique le grand voyageur ne l'ait point visitée; elle est formée par un barrage de roc schisteux que dominent à droite et à gauche des parois presque verticales. Pendant la saison des crues, la gorge est occupée dans toute sa largeur par les eaux grondantes, tandis que, dans la saison des maigres, des saillies de la pierre divisent le courant en plusieurs éclusées inégales. Sur les rocs mouillés d'écume s'étendent en tapis des plantes à grosses tiges translucides, couvertes de fleurettes blanches (*Angolæa fluitans*)[1].

Immédiatement en aval des cataractes, le Cuanza est navigable pour les bateaux à vapeur : aucun obstacle n'arrête les embarcations jusqu'à la mer, distante d'environ 200 kilomètres, quoique sur cet espace la pente totale soit de près d'une centaine de mètres. La gorge rocheuse se continue à une quinzaine de kilomètres en aval des chutes entre les falaises élevées, rouges, blanches, bleuâtres, auxquelles les plantes grimpantes, les touffes d'arbustes et les croûtes des lichens ajoutent l'infinie variété de leurs couleurs. Au-dessous de la cluse, un affluent considérable, le Mucoso, vient rejoindre le fleuve du côté du nord, puis sur la même rive se déverse le puissant Lu-calla (Loua-Kalla), le plus fort des tributaires du Cuanza, né comme lui à l'est de l'axe montagneux de l'Angola et, de même que le fleuve principal, traversant les massifs rocheux par une série de défilés où il plonge en cascades : l'une d'elles, le Lianzundo, n'a pas moins de 50 mètres de hauteur. A l'égal du Cuanza, le Lu-calla développe son cours en une vaste demi-circonférence, mais précisément en sens inverse, car il naît dans la partie septentrionale des possessions portugaises, non loin de rivières qui, sur le versant opposé, descendent au Congo. Uni au Lu-calla, le Cuanza possède déjà tout le volume liquide qu'il doit porter à la mer : il ne reçoit plus d'affluents, mais au contraire il s'épanche à droite et à gauche en de nombreux marigots, réservoirs latéraux qui s'emplissent pendant les crues et se vident presque entièrement à l'époque des basses eaux. De l'amont vers l'aval les collines s'éloignent de plus en plus de la vallée; cependant quelques falaises se dressent encore de distance en distance au bord du fleuve; l'une d'elles, dominant la rive gauche, est la fameuse Pedra dos Feiticeiros ou « Roche des Féticheurs », d'où les Quissama précipitaient les malheureux accusés de sorcellerie. L'entrée du Cuanza est obstruée par une barre périlleuse à traverser, sur laquelle les pilotes ont

[1] Joachim John Monteiro, *Angola and the river Congo.*



VUE PRISE SUR LES BORDS DU RIO DANDÉ

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Moraes.

l'habitude de se hasarder sur un radeau ou plutôt un plancher en bois d'*herminiera*, de plus de deux mètres de long et de près d'un mètre en largeur. Agenouillés sur cette épave, ils gouvernent au moyen d'une simple pagaie et vont ainsi rejoindre les bateaux à vapeur, ancrés parfois à près de 2 kilomètres de la côte.

Au sud du Cuanza et jusqu'au Cunéné, les fleuves, naissant sur le versant extérieur des monts ou dans leurs vallées occidentales, ne peuvent avoir un développement considérable et ne sont pas utilisés pour la navigation ; d'ailleurs la quantité de pluie qui les alimente est inférieure à celle qui tombe dans l'Angola du nord, et nombre de cours d'eau tarissent complètement pendant la saison des sécheresses : ce sont des ouadi comme ceux de l'Afrique septentrionale, des oumaramba comme ceux de l'Afrique australe. Les principales rivières permanentes sont la Louga, parallèle au bas Cuanza, le Cuvo (Kevé), qui se déverse dans la baie de Benguella Velha, le Baïlombo, le Catumbella, le Coporolo. De tous ces petits cours d'eau, le Catumbella est le plus connu, grâce au voisinage de la cité de Benguella : à 12 kilomètres de la mer le torrent forme la belle cataracte d'Upa, où la masse liquide est encaissée dans une cluse de moins de 8 mètres en largeur.

Le Cunéné, qui dans le territoire d'Angola ne le cède en importance qu'au Cuanza, a pris une valeur politique exceptionnelle comme ligne de démarcation entre les possessions portugaises et les pays annexés à l'empire colonial des Allemands. De même que le Cuanza, il naît à l'est des montagnes et coule d'abord sur le versant de l'Afrique intérieure, avec le Kou-Bango et les affluents orientaux du Zambèze, puis, échappant au bassin primitif, il décrit, lui aussi, une grande courbe vers l'ouest et traverse les massifs rocheux pour se déverser dans l'Atlantique. Son cours développé n'a pas moins de 1200 kilomètres et l'étendue de son aire d'écoulement est évaluée à 272 000 kilomètres carrés. Né dans les montagnes de Djamba, à plus de 4 degrés au nord de la latitude où se trouve son embouchure, il longe au sud et au sud-ouest la base des hautes terres, en recueillant de droite et de gauche un grand nombre d'affluents. A Quiteve, village riverain situé à 400 kilomètres des sources, MM. Capello et Ivens lui trouvèrent en juin, pendant la saison sèche, une largeur de 150 mètres et une profondeur moyenne de deux mètres et demi ; il coule avec rapidité, mais sans cascades, entre des berges boisées. Durant la saison des pluies, la jolie rivière se transforme en un puissant cours d'eau qui mérite bien son nom de Cunéné (Kou-Néné) ou « Fleuve Grand ». Dépassant ses rives, il s'étend à perte de vue dans la plaine. Sur un espace de

plusieurs centaines de kilomètres carrés s'étale un lac dans lequel viennent se perdre, comme en un vaste bassin d'évaporation, les eaux grossies du Cunéné supérieur. Après les crues, de petits lacs, des mares, sont parsemés dans la vallée, des roselières d'*arundo phragmites* occupent les fonds vaseux, et les brousses des terres plus hautes portent encore à plus d'un mètre au-dessus du sol les touffes de graminées que leur apporte le courant[1]. La grosse rivière de Caculovar (Kakoulo-Balé ou « Vieux-Balé »), qui recueille dans son bassin les eaux descendues de la Sierre des Neiges et des cirques de Huilla, vient s'unir au Cunéné dans la vaste plaine, tantôt lac, tantôt marais. D'après le témoignage unanime des voyageurs et des résidents, cette région si marécageuse n'est pourtant pas insalubre, ce qui tient peut-être à l'action antiseptique des mousses dont les eaux stagnantes sont envahies, et peut-être aussi à l'altitude de la contrée. MM. Capello et Ivens évaluent à 1067 mètres la hauteur de la plaine au confluent du Cunéné et du Caculovar; un autre voyageur, Dufour, a trouvé pour le village de la jonction la cote de 1144 mètres.

Cette région lacustre si élevée a d'autres déversoirs que le Cunéné. Au moins trois cours d'eau, désignés sous le nom générique d'*oumaramba*, s'épanchent de la rive gauche du fleuve par de larges brèches que présente la ligne des falaises et s'écoulent au sud et au sud-est pour serpenter dans les terres des Ova-Mpo jusqu'au grand marais salin de l'Etocha, situé à plus de 250 kilomètres du fleuve et à plus de 100 mètres au-dessous[2]. Le Cunéné présente donc l'exemple très rare d'un delta inachevé; par ses coulées latérales le fleuve appartient au système des cours d'eau qui vont, comme le Kou-Bango, se perdre dans les dépressions du désert. Encore au milieu du siècle on ignorait quel était le cours du Cunéné, et sur la carte de Lopez de Lima, où se trouvent résumées les connaissances géographiques de cette époque, le fleuve est représenté comme se dirigeant à l'est pour aller se jeter « à contre-côte » dans la mer des Indes. Maintenant on sait qu'il va se déverser dans l'Atlantique après avoir percé la région des montagnes; on a même entendu parler d'une haute cascade et de moindres chutes lui succédant en grand nombre; d'ailleurs il est impossible que de grandes cascades n'existent pas dans cette partie du cours fluvial, puisque sur les 300 kilomètres de la vallée, entre la percée des montagnes et l'embouchure, la descente des eaux est d'un millier de mètres. L'exploration proprement dite n'a été faite que dans la partie inférieure de la

[1] H. Capello e R. Ivens, *De Angola à Contra-Costa.*
[2] Duparquet, *Voyage en Cimbébasie.*

vallée. Dès l'année 1824, un navire anglais, *l'Espiègle*, avait atterri près de la bouche du Cunéné, que l'on nomma Nourse-river; toutefois l'année suivante Owen la chercha inutilement, sans doute parce que la barre était fermée et la rivière à sec jusqu'à une grande distance en amont. C'est en 1854 seulement que l'embouchure fut reconnue et que l'on re-

N° 76. — CUNÉNÉ ET LAGUNE D'ETOCHA.



monta la vallée fluviale à une quarantaine de kilomètres dans l'intérieur. Si ce n'est de décembre en avril, pendant la saison des crues, le « Grand Fleuve » est sans communication avec la mer; les eaux si abondantes qu'amènent les inondations du bassin supérieur se sont presque entièrement évaporées dans les vastes bassins lacustres de l'amont : il ne reste pour la vallée basse qu'un filet d'eau se perdant sous les sables.

Le territoire d'Angola, s'étendant du nord au sud sur un espace de plus de 1200 kilomètres, du sixième au dix-septième degré de latitude méridio-

nale, et présentant une succession d'étages jusqu'à plus de 2000 mètres d'élévation, offre naturellement les climats les plus divers : les conditions météorologiques et tous les phénomènes correspondants changent suivant la latitude et la hauteur du sol. Mais pour les températures extrêmes l'écart est faible entre ces diverses zones : les voyageurs ont autant à souffrir des ardeurs du soleil sur les hauts plateaux de l'intérieur que dans les plaines basses. D'une saison à l'autre les différences thermométriques, de la chaleur aux froidures, sont d'autant plus considérables que l'on s'éloigne de l'équateur et de la mer; les variations accidentelles du climat sont très fortes et des plus dangereuses pour les étrangers. Dans quelques régions des plateaux il gèle comme en Europe. Même à 1000 mètres d'altitude, sur le versant oriental des monts, MM. Capello et Ivens ont eu à souffrir de températures s'abaissant la nuit au point de glace pour s'élever pendant le jour à 28 ou 30 degrés centigrades.

Les observations les plus suivies des météorologistes ont été faites à Loanda, la capitale de la contrée. Elles démontrent que dans cette ville, située pourtant à un millier de kilomètres seulement au sud de l'équateur, les grandes chaleurs de l'été sont moins élevées que celles de Lisbonne, à six mois d'intervalle : la température maximale du mois de février, le plus chaud de Loanda, est inférieure à celle du mois d'août en Portugal. Les voyageurs qui partent de Lisbonne en été pour se rendre dans le territoire d'Angola sont étonnés de la fraîcheur relative que leur présente le climat de ces régions tropicales. La température moyenne de Loanda ne dépasse guère 23 degrés centigrades et l'écart annuel entre les extrêmes thermométriques de chaque mois ne comporte en moyenne qu'une douzaine de degrés; mais du plus grand froid à la plus forte chaleur, de 14 degrés (août) à 31°,7 (novembre), la différence s'est élevée en 1879 à près de 18 degrés[1]; sur les plateaux de l'intérieur, sous la même latitude et à 1599 mètres de hauteur, l'écart est deux fois plus considérable : de 1 degré à 37[2]. A Mossâmedes, la ville de la côte qui se distingue le plus de toutes les autres par l'égalité du climat, la température de l'année oscille de 20 à 22 degrés : c'est l'escale maritime où l'acclimatement des Européens se fait dans les conditions les moins périlleuses.

La fraîcheur du climat provient de la direction des vents maritimes, qui soufflent en général des régions tempérées du sud. En ces parages, le courant côtier qui se propage de la zone antarctique exerce une influence

[1] Manuel Ferreira Ribeiro, *A colonisação Luso-Africana*.

[2] Malangé (1150 mètres d'altitude; 9°,27 lat. méridionale). Température moyenne : 19°,5. Écart de 4°,3 (mai) à 32° (octobre).

suffisante pour abaisser notablement la température normale des eaux et des couches aériennes superposées : de là le nom de Cabo Frio ou « Cap Froid » donné au promontoire qui se dresse au sud du Cunéné ; une crique voisine a pris aussi l'appellation d'Angra Fria ou « Baie Froide ». Au nord du Cunéné le courant rafraîchit aussi la côte, quoique à un moindre degré, et l'on sait que son action se fait encore sentir jusqu'à São-Thomé. Au large de Loanda, sa vitesse moyenne est d'environ 1800 mètres par heure, mais il arrive parfois que des vents violents du nord-ouest l'arrêtent complètement ou même le font partiellement rétrograder. Sur l'ensemble des rivages les vents du sud l'emportent aussi de beaucoup sur ceux du nord. Les alizés s'y font rarement sentir avec leur direction normale du sud-est au nord-ouest : ils sont presque toujours infléchis par l'air raréfié qui s'élève des chaudes régions du continent et se transforment en moussons du sud-ouest et même de l'ouest. D'après Ribeiro, la proportion des vents atlantiques aux vents continentaux serait d'un peu plus de cinq à deux. Les observations faites régulièrement à Malangé, à plus de 500 kilomètres de la mer, ont prouvé que dans cette région, pourtant fort éloignée de la zone des brises côtières, — la *viração* ou brise de mer et le *terral*, — un certain rythme s'établit entre les vents d'est et les vents d'ouest : d'après Hann, les premiers soufflent surtout le matin, les autres l'après-midi ; le courant aérien tend à venir de la région du ciel où se trouve le soleil.

Sous l'influence des moussons chargées de vapeurs, l'humidité de l'air est toujours fort considérable[1]. De mai en septembre, les couches aériennes sont fréquemment presque saturées : les brouillards du *cacimbo* cachent alors les horizons lointains. Et pourtant les pluies sont relativement rares dans les terres basses ; les vents emportent les vapeurs jusque sur les flancs des montagnes, où les averses tombent avec régularité pendant les saisons, d'octobre en janvier, — ce sont alors les « petites pluies », — et d'avril et mai ou des « grandes pluies ». A Loanda la chute annuelle varie singulièrement[2] : la moyenne des jours pluvieux est parfois d'une quinzaine seu-

[1] Humidité relative pendant les trois années 1879, 1880 et 1881 :

Moyenne	82,42	Moyenne maximale	87,69
Moyenne minimale	76,69	Variation moyenne	10,84

(G. Gomes Coelho ; Ribeiro, ouvrage cité.)

[2] Pluies à Loanda :

	Jours de pluie.	Chute totale.
1879	52	$0^m,571$
1880	34	$0^m,248$
1881	15	$0^m,134$
Moyenne	34	$0^m,318$

(Ribeiro, ouvrage cité.)

lement, et quadruple en d'autres années. On a vu tomber plus d'un demi-mètre d'eau dans les saisons favorables ; d'autres fois on n'en a recueilli que le quart, ou moins encore. Dans l'intérieur de la contrée le manque de pluies a maintes fois eu des disettes ou même des famines pour conséquence, et la dépopulation du pays, en même temps que l'accroissement notable du nombre des esclaves malheureux qui se vendaient pour vivre, a été la suite fatale du manque de nourriture[1]. Dans les districts du nord, les premières pluies sont toujours malsaines ; l'air se trouve alors empesté des gaz impurs qui saturent le sol poreux, mêlés aux débris végétaux, et que l'eau fait soudain refluer au dehors[2]. Dans la direction du nord au sud, la proportion des pluies qui tombent sur la zone côtière diminue progressivement : abondantes à San-Salvador[3], faibles à Loanda, elles cessent à Mossâmedes et sur le bassin inférieur du Cunéné ; on se trouve là sur les confins du désert, mais aussi dans la région la plus salubre d'Angola, grâce à la sécheresse de l'air et du sol, aussi bien qu'à la fraîcheur relative de la température. Déjà sur les plateaux qui bordent au sud le cours du bas Cuanza, les indigènes quissama sont obligés de garder l'eau de pluie dans les troncs creusés des baobabs[4] ; ce qui a fait croire, mais à tort, que leur nom portugais d'*imbondeiro* aurait le sens d'arbre à bonde[5].

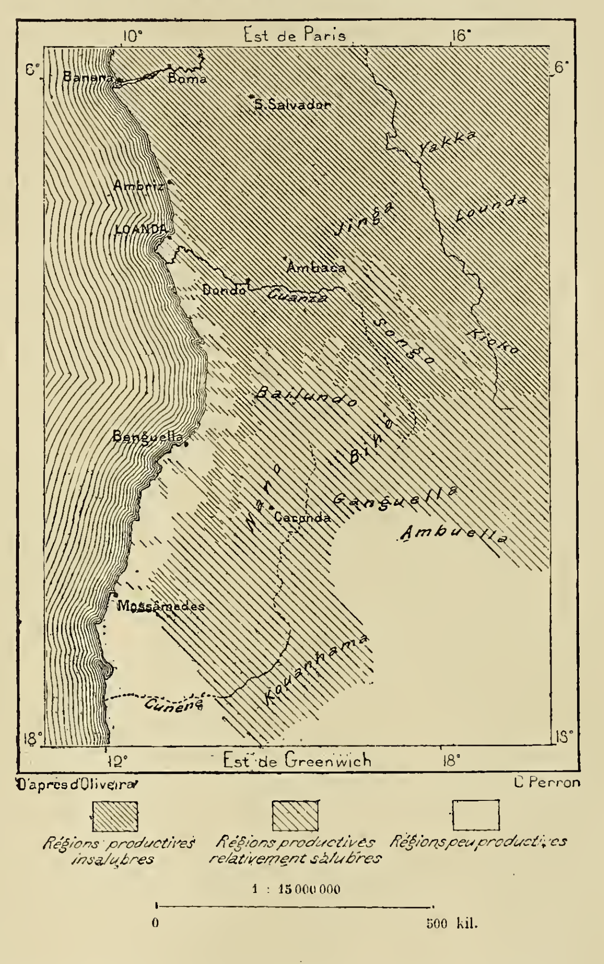
Depuis les explorations de Welwitsch dans la province d'Angola, la face de la contrée est connue dans ses traits généraux et il ne reste plus qu'à en étudier les détails. C'est donc en toute justice que l'on a donné le nom du savant botaniste à la plante la plus curieuse de cette partie du continent, la *welwitschia mirabilis*. Cet arbre, car c'est un arbre, quoiqu'il ressemble plutôt à un champignon de forme bizarre, croît dans la région de Mossâmedes : il ne dépasse pas au nord la bouche du oued de São-Nicolau et se voit au sud du Cunéné, dans le pays des Dama-ra ; on dit qu'il peut vivre pendant un siècle. A quelques centimètres au-dessus du sol, le tronc, qui atteint jusqu'à 3 et 4 mètres de tour, se termine brusquement par une surface horizontale que Welwitsch compare à une « table ronde », mais elle est fendue et crevassée dans tous les sens. De ses bords extérieurs se détachent deux feuilles épaisses de près de 2 mètres en longueur, qui ressemblent à deux disques de cuir : ce sont les premières feuilles de la plante qui ont persisté depuis la germination et qui se sont développées

[1] J. Chavanne, *Petermann's Mitteilungen*, 1886, Heft IV.
[2] Peschuel-Lösche, *Loango-Expedition*.
[3] Pluies à San-Salvador en 1884 :
63 jours et 880 millimètres d'eau. (*Missions Catholiques*, von Danckelmann.)
[4] J. J. Monteiro, ouvrage cité.
[5] D'Escayrac de Lauture, *Soudan*.

dans la même proportion que l'arbre lui-même[1]. Les bouts des feuilles se divisent en de nombreuses lanières serpentines qui ressemblent à des bras de polypes.

Dans les parties septentrionales du pays d'Angola, la flore ne diffère point de celle du bas Congo. Les euphorbes arborescentes, les eriodendrons, les baobabs et les bombax y sont les plantes caractéristiques du paysage. En quelques vallons bien abrités du vent de mer et arrosés en abondance, la végétation tropicale se montre dans toute sa variété de grands arbres, de plantes parasites et de lianes; tandis que sur les plateaux, d'où l'eau s'écoule après être tombée et que recouvre seulement une mince couche de terre végétale, s'étendent d'interminables steppes, où le capim, l'herbe des savanes, cache le gibier sous sa nappe onduleuse, à moins qu'elle ne soit livrée périodiquement aux incendies ou *queimadas*, qui dépeuplent le pays de sa faune, y compris les insectes. Du nord au sud de la contrée la richesse de la végétation diminue suivant la même proportion que les pluies : tandis que la forêt vierge descend jusqu'à la mer à quelque distance au sud du cap Padrão, on la voit se retirer peu à peu dans l'intérieur au sud du comptoir de Cabeça de Cobra[2], puis on n'aperçoit nulle part de forêts dans le voisinage de la côte, et au

N° 77. ZONES DE VÉGÉTATION DANS L'ANGOLA.



[1] Orpen Bower, *Nature*, Nov. 10, 1880

[2] H. H. Johnston, *Congo*.

sud de Mossâmedes il n'y a même plus d'arbres isolés. C'est au loin, derrière les premières terrasses, dans les solitudes du *sertão*, que la terre est parée de forêts. En même temps que la végétation diminue du nord au sud, quelques espèces sont remplacées par d'autres : l'*hyphæne guineensis*, si commun de la bouche du Congo jusqu'à Ambriz, manque sur les côtes méridionales; dans la région de Mossâmedes s'opère la transition entre la flore de la zone équatoriale et celle des bassins fermés de l'Afrique du sud. Ainsi les grandes euphorbes ne se voient plus dans la province méridionale, tandis que des espèces de gommiers y font leur apparition.

L'inventaire botanique de Welwitsch pour tout le pays d'Angola contient 3227 espèces, dont 1890 phanérogames. Dans ce nombre considérable plusieurs formes n'appartiennent qu'à la région : telles sont des cactées, genre que l'on croyait autrefois ne se trouver que dans le Nouveau Monde; ces espèces se cantonnent sur des croupes du plateau éloignées de la côte et de tout centre de colonisation[1]. Nombre de plantes sont fort appréciées par les naturels à cause de leurs vertus magiques, surtout l'arbre à poison (*erythrophlæum guineense*), dont l'écorce ou *nkassa* est employée pour les épreuves judiciaires, et l'arbuste ndoui (*decamera Joris tonantis*), dont on suspend les branches au-dessus des huttes comme préservatif contre la foudre. Dans les sables du midi, sur les racines des euphorbes, croît une plante parasite fort curieuse, du genre hydnora, qui reste souterraine pendant la plus grande partie de son existence, puis soudain projette à l'air libre une hampe dont l'extrémité s'épanouit en une large fleur rouge, d'une odeur de viande pourrie. Cette plante a beaucoup de vertus aux yeux des indigènes : ils en emploient la sève pour donner plus de solidité à leurs lignes de pêche et à leurs filets et l'utilisent surtout comme remède en diverses maladies. Bien peu nombreux sont les végétaux originaires du pays dont on recueille les fruits pour l'alimentation. La flore d'Angola ne comprend pas moins de trente-deux espèces de vignes, et c'est à peine si en quelques endroits les nègres en mangent les grappes ou les écrasent pour en retirer un peu de vin[2]. Cependant le cafier, le *mariambambé* des indigènes, qui croît à l'état sauvage dans les forêts de l'intérieur, a fourni aux planteurs les premières tiges cultivées par eux; Welwitsch a trouvé aussi dans les forêts de l'Angola l'espèce libérienne qui remplace déjà le cafier d'Arabie en tant de plantations. Quant aux espèces

[1] *Annaes do Conselho Ultramarino*, dezembro 1858.
[2] Conde de Ficalho, *Plantas uteis da Africa Portugueza*.



PAYSAGE AU SUD DU CONGO, DANS LES ENVIRONS DE QUISSAMA

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Moraes.

alimentaires utilisées pour racines, feuilles, fruits ou grains, elles proviennent dans l'Angola, comme en tous autres pays africains, soit de l'Asie, soit du Nouveau Monde. Une de ces plantes importées, qui d'ailleurs réussit parfaitement, le manguier, est rare dans quelques districts, notamment sur les bords du Cuanza : on croit que son ombrage porte malheur.

Des transformations correspondantes à celles de la flore ont eu lieu pour la faune d'Angola. De même que les plantes aborigènes disparaissent devant les espèces étrangères, de même les bêtes sauvages s'enfuient devant l'homme blanc, les chiens et autres animaux domestiques. On ne voit plus d'éléphants dans le voisinage de la côte, quoique vers le milieu du siècle ils vinssent encore au bord de la mer : en 1854, les premiers explorateurs du Cunéné en rencontrèrent un si grand nombre, qu'ils proposèrent de donner au cours d'eau le nom de « rivière des Éléphants » ; chassés des plaines, ils se sont réfugiés dans les montagnes et dans la serra de Chella, dont ils parcourent les hautes pentes et les sommets[1]. Souvent les lions firent des visites nocturnes dans les rues des villes côtières ; surtout après la saison des pluies, ils étaient fort nombreux et descendaient des savanes et des forêts de l'intérieur à la suite des antilopes qui venaient brouter l'herbe tendre ; fréquemment ils s'attaquaient à l'homme, et quelques-uns d'entre eux, accoutumés à la chair humaine, saisissaient les bergers de préférence aux bêtes du troupeau : on les tenait pour des animaux fétiches et jamais indigène ne se serait permis de parler d'eux sans leur donner le titre de ngana ou « seigneur ». Maintenant ces félins sont devenus rares et l'on peut voyager sans crainte sur les chemins du littoral. Les panthères et surtout les hyènes d'espèces diverses sont restées communes. Le lamantin ou « poisson-femme » (*peixe-mulher*) paraît avoir disparu des rivières d'Angola, sauf du haut Cuanza moyen, et l'hippopotame s'est retiré dans les marigots latéraux des fleuves. Mais les *jacarès* ou crocodiles peuplent encore mainte rivière de la contrée, tandis que les requins, si nombreux au nord du Zaïre, ne se montrent pas sur les côtes du sud[2]. Dans les parties méridionales de la contrée se trouvent quelques espèces qui manquent au nord du Cuanza : le zèbre ne se voit qu'aux abords des grandes savanes du midi, de même que certaines antilopes appartenant à la zone des bassins de l'Orange et du Zambèze. C'est probablement une de ces antilopes que le voyageur Brochado prit pour des dromadaires[3], animaux qui n'ont point été introduits dans le pays.

[1] H. H. Johnston, *The Kilima Njaro Expedition*.
[2] Monteiro, ouvrage cité.
[3] *Annaes do Concelho Ultramarino*, novembro 1855

Le monde des oiseaux est représenté dans l'Angola par une grande variété d'espèces : un commerce considérable d'oiseaux chanteurs se fait avec Lisbonne. Les nègres du pays croient beaucoup aux présages fournis par le chant ou le vol des oiseaux. La rencontre du quioco (*telephonus erythropterus*) est toujours d'un favorable augure. Le *corythrix paulina*, charmant petit oiseau qui se nourrit surtout de graines de fruits, est tenu pour un redoutable magicien et son cri répand la terreur. Des cabanes, des villages même ont été abandonnés parce que cet oiseau s'était perché sur un arbre voisin, poussant sa note funèbre ; les chasseurs qui vont le capturer dans les forêts pour le vendre aux marchands portugais prennent bien soin d'éviter les villages quand ils reviennent avec leurs volatiles, de peur que les indigènes ne les accusent de complicité en sorcellerie. A un autre point de vue, cet oiseau est fort remarquable, la couleur rouge éclatante de ses ailes étant soluble dans l'eau et fournissant une certaine proportion de cuivre[1]. Dans presque toutes les forêts de l'intérieur habite aussi l'oiseau à miel, *cuculus indicator*, qui, sautillant de branche en branche, mène les chercheurs de miel jusqu'à la ruche, puis attend patiemment qu'on lui donne sa part, perché sur un arbre voisin. On raconte que parfois l'oiseau, pénétrant dans le plus épais du fourré, a conduit le chasseur en face de l'éléphant ou du lion[2]. Si ce n'est en quelques districts, les serpents ne sont pas communs ; mais il en est de fort dangereux, entre autres le *cuspedeiro* ou « cracheur », qui, dans l'irritation, lance une salive âcre et venimeuse : ceux dont elle touche les yeux sont menacés de cécité. A l'exception des fourmis et des moustiques les insectes sont relativement rares sur le versant atlantique d'Angola. Pendant la durée du cacimbo on n'en voit presque pas, et les papillons ne font leur apparition que durant quelques semaines ou même quelques jours de la saison chaude. Mais les mers voisines sont extrêmement peuplées : parfois le flot semble une masse de chair vivante, tant il est rempli de poissons, s'étendant en bancs mobiles de plusieurs kilomètres carrés. Les naturels d'Angola mangent une espèce de petit requin, ainsi que le *pungo*, poisson chanteur dont la note tremblante, douce comme un son de flûte, monte des eaux tranquilles. Dans les rivières, et surtout dans les mares d'inondation qui s'étalent sur les plaines, on capture le bagre, siluroïde atteignant jusqu'à 2 mètres de longueur ; il reste à sec des heures entières sans mourir.

[1] Monteiro, ouvrage cité.
[2] Levaillant, Sparrman, Livingstone, Magyar, Holub, Serpa Pinto, Capello e Ivens, etc.

Les noirs d'Angola appartiennent en grande majorité au groupe des nations bantou, mais il est probable que parmi eux, comme parmi les populations du Congo et de l'Ogôoué, se trouvent aussi les descendants de races qui dominaient à une époque antérieure de civilisation, quand l'Afrique n'avait pas encore reçu les plantes nourricières de l'Asie et du Nouveau Monde et que les peuplades, vivant seulement de chasse, de pêche, de la cueillette des baies sauvages, menaient une existence errante dans les forêts[1]. C'est dans la partie méridionale du pays d'Angola, sur la lisière des savanes désertes, qu'ont été refoulées ces tribus primitives, qui se distinguent encore de celles des envahisseurs par le genre de vie et le langage. Mais les conquérants eux-mêmes, quoique apparentés par les origines et les idiomes, représentent plusieurs couches d'invasions successives ayant toutes changé l'équilibre politique de la contrée. La dernière de ces invasions est celle des Djaga, qui se fit au milieu du seizième siècle, lorsque déjà les navigateurs portugais s'étaient montrés sur la côte, et qui passa comme un torrent, détruisant les royaumes et déplaçant les peuples : on considère en général ces conquérants comme des frères des Cafres et des Zoulou des régions australes. De nos jours les changements ethniques se font d'une manière plus graduelle, mais la portée en est plus grande : ce n'est pas en ennemis que se présentent les nègres cabinda, les immigrants brésiliens, les métis portugais, mais leur influence en est d'autant plus facilement acceptée. Les habitants d'Angola naissent à une civilisation nouvelle[2].

Les diverses tribus du nord font partie du groupe des Ba-Fyot, comme les peuplades qui vivent entre le Congo et le Chiloango : on leur donne aussi le nom général de Congo, comme au fleuve dont ils habitent les bords. Ce sont eux qui fondèrent jadis ce royaume du Congo, devenu fameux par son alliance avec les Portugais et par les succès qu'y obtinrent les missionnaires en baptisant des néophytes au nombre de plusieurs centaines de milliers. Le royaume existe encore, mais bien affaibli et la plupart des tribus ba-fyot ont cessé d'en faire partie. Les Mou-Sorongo, frères de ceux qui vivent au nord du Zaïre, les Mou-Chicongo, Ba-Kongo, Bamba, Mouyolo et autres peuples de race fyot qui se succèdent au sud du bas Congo jusque dans le bassin du Mbrich, n'ont plus guère qu'un lien de vasselage fictif avec le roi qui réside à San-Salvador et l'autorité des Portugais ne s'y fait que très faiblement sentir. C'est au prix de grands dangers et de

[1] Conde de Ficalho, ouvrage cité.
[2] *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 1882, nº 7.

dures fatigues que les explorateurs, peu nombreux, de la contrée ont réussi à visiter ces populations du nord. Quant aux nègres du Sonho, dans la péninsule formée par l'estuaire du Congo et le rivage de la mer, ils n'ont plus aucun rapport avec leur ancien suzerain de San-Salvador : c'est par la révolte de leur chef ou kilamba, le « comte de Sonho » des chroni-

N° 78. — ANCIEN ROYAUME DU CONGO.



ques portugaises, que commença la désorganisation de l'empire, à la fin du dix-septième siècle. Les insurrections, les rivalités des missionnaires, la prise de possession des routes de commerce par les Cabinda, et surtout la vente des indigènes, soit par les moines eux-mêmes, soit par des traitants portugais ou étrangers, amenèrent la ruine complète de l'État : il ne se maintient que par la puissance mystique de la tradition, comme le « saint-empire romain » au moyen âge.

Quoique riverains du Congo et très rapprochés des comptoirs visités par

les blancs, les nègres de la contrée qui s'étend à l'ouest de San-Salvador n'ont subi l'influence étrangère que dans une très faible mesure : Mou-



FEMME MOU-SORONGO.
D'après une photographie de Moraes.

Sorongo, Mou-Chicongo, Bamba sont restés purs fétichistes sans aucun mélange de cérémonies empruntées au catholicisme; mais ils ne manquent jamais de chausser leurs morts à l'européenne, de bottes, de souliers, sans doute pour leur faciliter le voyage dans le monde inconnu[1]. Les Mou-

[1] Monteiro, ouvrage cité.

Chicongo, « nés des arbres », n'ont guère d'idoles domestiques dans leurs cabanes, mais presque tous les objets de la nature sont « fétiches » pour eux et toute chose inexpliquée leur apparaît comme un prodige adorable ou l'œuvre redoutable d'un magicien. Le monde des esprits gouverne les vivants. Fréquemment les femmes qui sont restées longtemps stériles, ou qui ont perdu un premier enfant, font vœu de consacrer leurs nouveau-nés au service des fétiches, et dès leurs premières années les prêtres futurs apprennent sous la direction des grands féticheurs à battre le tambour magique, à prononcer les syllabes d'incantation, à faire les contorsions qui évoquent les esprits, donnent ou chassent les maladies. Les épreuves d'initiation qui suivent la circoncision sont d'une longue durée chez les Bamba : les jeunes garçons, constitués en république temporaire dans les forêts, où ils vivent complètement séparés du reste de la tribu, apprennent à connaître les vertus magiques des herbes, des arbres et des animaux et préparent le « sac de médecines » qu'ils doivent garder pendant toute leur vie pour se protéger contre le malheur : ils ne rentrent dans le monde que munis de ces puissantes amulettes. On dit que le roi des Bamba, dont l'ancêtre était autrefois le généralissime de l'empereur du Congo, est maintenant le gardien du grand fétiche vivant dans un bois sacré inaccessible à tous les étrangers. Cet être mystérieux reste invisible pour ses adorateurs eux-mêmes ; cependant il meurt, mais ses prêtres rassemblent ses ossements et de ces débris renaît le dieu. On raconte que tous les gens de la tribu doivent passer aussi par une « mort temporaire » : quand le prêtre agite sa calebasse emplie de gri-gri, les jeunes gens tombent dans un sommeil cataleptique et gisent commes cadâvres sur le sol. Après trois jours seulement ils renaissent à la vie, qu'ils consacrent désormais au culte du fétiche qui les a ressuscités ; mais il en est qui se réveillent hébétés et chez lesquels le souvenir de l'existence antérieure ne revient que lentement. Quelles que soient les pratiques des magiciens bamba, il paraît probable qu'elles ont réellement pour effet de jeter les jeunes hommes dans un état de sommeil semblable à la mort. Ceux d'entre eux qui n'ont pas subi ce phénomène de la nouvelle naissance sont universellement méprisés et les danses leur sont interdites[1]. Au milieu des Mou-Chicongo vivent des Ma-Youmbou, tout à fait semblables d'aspect à d'autres Ma-Youmbou que l'on rencontre au nord du fleuve, dans le voisinage de Loango, et qui sont également reconnaissables à leur type sémitique[2]. D'après leur tradition, les

[1] Adolf Bastian, ouvrage cité
[2] Chavanne, mémoire cité.

Ma-Voumbou méridionaux, appartenant tous aux familles puissantes, résident dans le pays depuis un temps immémorial.

Au sud des tribus qui constituent le groupe des Congo et jusque dans la province de Mossâmedes, s'étend le domaine glossologique des Bounda (Boundo, Bondé), appelés quelquefois Angola comme l'ensemble du territoire. D'après une étymologie qui ne paraît guère probable, le nom de Bounda aurait le sens de « Gens qui frappent » ou Vainqueurs, et rappellerait en effet les invasions successives de la race et ses victoires sur les aborigènes[1]. Cette appellation semble plutôt signifier « famille, descendance »[2], impliquant ainsi de la part de ceux qui parlent la langue commune la conscience de leur parenté. Le bounda ou *lingua geral* de l'Angola est un des idiomes les plus répandus dans l'Afrique et l'un de ceux qui, sans avoir encore été étudiés à fond, sont cependant connus depuis le plus longtemps : dès la fin du dix-septième siècle, une grammaire angola était publiée à Lisbonne et déjà des traités religieux avaient été rédigés en cette langue; depuis plus de deux siècles des Européens parlent le bounda[3]. Le domaine glossologique de l'idiome, qui, d'après Monteiro, commence immédiatement au-dessous de la rivière Dandé, s'étend bien au delà des frontières de l'Angola : le bounda est sinon parlé, du moins compris par de nombreuses tribus de l'intérieur qui vivent en relations de commerce avec les caravaniers bounda. Ce n'est pas comme « vainqueurs », c'est comme marchands que les habitants d'Angola ont propagé l'usage de leur « langue franque » jusque dans les bassins du Congo, du Kou-Bango et du Zambèze. Dans les possessions portugaises, l'idiome présente deux dialectes assez distincts pour qu'on les ait même classés comme des langues à part : le bounda proprement dit ou l'angola, que l'on parle au nord du Cuanza, et le bounda du sud, qui domine dans toute la région comprise entre Benguella et le pays de Bihé[4]. Des mots portugais ont pénétré dans toutes les langues de l'intérieur, jusqu'au delà du Kassaï.

Ainsi les Bounda, A-Boundo, ou Bin-Boundo se divisent en deux groupes principaux, celui du nord et celui du sud; mais ceux-ci, loin de former des corps de nation compacts, se subdivisent à leur tour en un grand nombre de tribus, arrivées à des degrés de civilisation très divers : les unes, soumises à l'influence des blancs, dans le voisinage du littoral ou dans les plantations de l'intérieur, sont relativement policées; les autres sur les

[1] Cannecatim, *Diccionario de lingua bunda.*
[2] Cust, ouvrage cité.
[3] Kin-bounda de Magyar; hem-boundo de Pinto; am-bounda de Sanders.
[4] Ladislas Magyar, ouvrage cité; — Sanders, cité par Cust.

plateaux ou dans les vallons écartés des montagnes, sont restées à l'état sauvage. Ceux des Bounda qui ont le mieux gardé la pureté de la race aussi bien que les coutumes d'autrefois sont les Ba-Nano ou « Gens des Monts », opposés aux Ba-Bouero ou « Gens des Plaines »[1]; M. Nogueira étend ce nom de Ba-Nano ou Nanno à l'ensemble du groupe national. Résumant les traditions des Bounda qui vivent dans la région de montagnes située au sud du Cuanza, Magyar dit que les tribus sont venues du nord-est vers le milieu du seizième siècle. Les ancêtres de la nation, farouches anthropophages, portaient constamment la guerre chez les tribus des alentours pour se fournir de chair humaine, et quand ils ne trouvaient pas d'ennemis à combattre, ils s'exterminaient entre eux. La race entière était menacée de disparaître dans ces tueries incessantes, lorsque, dit la légende, se forma une société secrète, celle des *empacasseiros* ou chasseurs de buffles, qui se jurèrent de ne plus manger d'autre viande que celle des bêtes de la forêt : une queue de buffle ceinte autour de leur tête, des anneaux formés des boyaux de l'animal enroulés aux bras et aux jambes distinguaient les gens de la confrérie. A la fin, les ligueurs devinrent assez puissants pour entrer en révolte ouverte contre les cannibales fidèles aux anciennes coutumes, mais il leur fallut quitter le pays, franchir le haut Cuanza dans la direction de l'ouest et s'établir dans le pays des Baïloundo et dans les territoires voisins, où ils apprirent graduellement à cultiver le sol et devinrent les fidèles alliés des Portugais : dès leurs premières « guerres noires », ceux-ci avaient à côté d'eux des bandes d'archers empacasseiros, parfois au nombre de 50 000 individus. De leur côté, les Bounda restés à l'est du Cuanza, devenus trop faibles après l'émigration des empacasseiros pour commander aux autres peuplades de la contrée, se seraient graduellement fondus avec elles, et, bien que sauvages encore, leurs mœurs se seraient fort adoucies.

Quoi qu'il en soit de la valeur de ces récits où la légende se mêle à l'histoire[2], il est certain que les sacrifices humains et des restes d'anthropophagie se sont maintenus dans les cérémonies du culte au moins jusqu'au milieu du siècle. D'après Ladislas Magyar, qui lui-même était gendre du roi de Bihé, et comme tel un des princes de la principale tribu des Bounda, le cadavre du chef devait être arrosé du sang des esclaves, et l'intronisation d'un nouveau maître ne pouvait se faire qu'après une chasse à l'homme dans laquelle le candidat au pouvoir s'était emparé d'individus de

[1] A. F. Nogueira, *A Raça Negra*.
[2] Travassos Valdez, *Six Years of a Traveller's Life*.

toutes les professions : afin que tous les métiers prospérassent sous son gouvernement, il fallait que tous fussent représentés par des victimes ; des jeunes filles, même des femmes enceintes étaient destinées à la mort pour que la fécondité fût assurée pendant le règne futur, et des enfants, arrachés du sein de la mère, servaient à la fabrication d'élixir de longue vie. Lors des changements de règne, on faisait aussi choix d'un héros pour que le roi pût en manger le cœur ; mais il fallait que cet homme d'élite fût frappé dans la plénitude de sa force et de sa joie : on l'abattait soudain au milieu d'une danse de guerre. Lors des processions mortuaires, malheur à l'étranger qui se serait présenté sur le chemin du convoi ! Il eût été aussitôt entraîné de force et tué sur le tombeau. Du reste, la coutume autorisait le meurtre pendant une période de sept jours, de règne à règne, et les soldats réguliers de la troupe permanente, les « Fils de l'Eléphant », en profitaient pour piller et massacrer à leur aise. Mais en temps ordinaire on ne sacrifiait que des animaux : le guerrier offrait aux féticheurs une chèvre noire ou une génisse de même couleur ; le fiancé livrait une bête d'un blanc sans tache.

Les Bounda, surtout les Nano ou Gens du haut pays, sont en général de beaux hommes, de fière attitude et de figure ouverte : il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des individus ayant des yeux bleus, nuance qui n'est point appréciée chez les naturels. Dans la plupart des tribus, les femmes sont tatouées de dessins représentant des fleurs et des arabesques ; elles ont la tête nue, tandis que les hommes enroulent une sorte de turban autour de leur chevelure ou la divisent en une multitude de tresses ornées de boules d'argile simulant le corail. Aux étoffes du costume les chefs ou *soba* ajoutent, comme ceux de presque toute l'Afrique, une peau de panthère ou d'autre animal féroce : cette dépouille est un symbole de la terreur qui doit les accompagner ; quelques peuplades pratiquent la circoncision, tandis qu'elle est inconnue chez d'autres ; il en est chez lesquelles les seuls chefs sont circoncis ; ils doivent se soumettre à cette opération avant de jeter la peau de panthère sur leurs épaules[1]. Les Bounda sont pour la plupart fort intelligents : sous la direction des blancs ils apprennent vite la lecture, l'écriture, la musique ; en peu de mois ils parlent correctement la langue portugaise et deviennent d'excellents ouvriers ; chaque communauté a son forgeron, qui est en même temps un armurier, son charpentier, son tisserand, son potier, son trappeur, assistant aux assemblées publiques suivant un ordre régulier de préséance. Mais c'est principalement

[1] Ladislas Magyar, ouvrage cité.

comme marchands que se distinguent les Bounda : ce sont eux qui gèrent les affaires des traitants portugais dans l'intérieur, et souvent ils dépassent leurs éducateurs en intelligence commerciale. Désignés par Livingstone sous le nom de Mambari, les Bounda des plateaux accompagnent les marchands en caravanes jusque dans l'intérieur de l'Afrique; on les appelle aussi *pombeiros* à cause de leurs voyages dans la brousse, le *pombe* des indigènes ou *sertão* des Portugais. Quelques-unes de ces caravanes étaient composées de 3000 individus, et parfois elles se changèrent en armées pour le pillage. Nombre de Bounda envoient leurs enfants dans les villes du littoral pour leur faire donner une éducation européenne.

Les pays bounda sont divisés en chefferies, dont quelques-unes comprennent une population considérable; mais chaque village constitue une communauté indépendante, se gouvernant librement pour les affaires sans importance générale. Du reste, ce n'est point dans des conditions d'égalité que délibèrent les citoyens, car les privilégiés sont nombreux, les uns par droit héréditaire, les autres par choix du souverain; en outre, plus d'une moitié de la population est asservie. Les guerres fournissent des captifs, les famines forcent des malheureux à se vendre, et les dettes se payent de la liberté; même il est arrivé que, pour acquitter les dépenses d'une fête mortuaire, on a mis en vente les propres enfants du mort. D'autre part, presque tous les esclaves se marient avec des femmes libres, afin de rejeter ainsi leur travail sur des captifs moins heureux et d'assurer la liberté de leurs enfants, car les fils et les filles suivent toujours la condition de la mère. Souvent la vie d'un esclave est comptée comme ayant la même valeur que celle d'un homme libre, quand il est apparenté à quelque chef par sa femme; son cadavre est interrogé par les sorciers, comme celui des autres Bounda : on cherche à savoir si la mort n'a pas été causée par un maléfice et quel est le magicien coupable, car les esprits des morts non pacifiés ne manquent pas de revenir sur terre et d'inquiéter les vivants jusqu'à ce que justice leur soit rendue.

Au delà du haut Cuanza, les populations qui vivent au sud-est des Bounda, des Huamba et des Quimbandes, tribus confédérées de forgerons et de chercheurs de cire, éparses dans les dépressions du plateau, sont connues sous le nom de Ganguella, terme qui paraît avoir pour origine le mépris dans lequel sont tenus ces indigènes : l'appellation aurait le sens de « sots, gens sans esprit », et l'on disait naguère en preuve de cette inintelligence que les Ganguella considéraient l'eau-de-vie comme un poison et que les premiers importateurs de la pernicieuse denrée furent mas-

sacrés. Ce nom collectif de Ganguella s'applique à de nombreuses tribus dont les parlers se rattachent, du côté de l'est, à ceux des Lobalé, du côté

N° 79. — POPULATIONS INDIGÈNES DE L'ANGOLA.

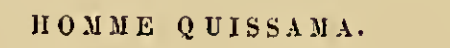


de l'ouest à ceux des Nano; malgré la différence de l'état social, l'origine de ces nations paraît être commune, et leur renom de barbarie n'empêche pas que les Ganguella ne soient, comme marchands, des

hommes d'intelligence et d'entreprise; d'après Bastian, c'est parmi eux qu'il faudrait chercher les descendants des anciens conquérants du Congo[1], ces Djaga que d'autres écrivains trouvent parmi les Foula, les Galla, les Cafres. Les Songo, qui occupent la région faîtière entre le Cuanza et le Kouango, à l'est de Malangé, ont plus subi que les Ganguella l'influence portugaise; cependant il est peu de contrées où le jugement par le poison d'écorce soit plus commun que dans leur pays. On l'emploie jusque pour les vétilles sans importance : alors les plaideurs sont remplacés par des bandes d'enfants ou de chiens qui représentent les deux causes. On leur donne une décoction atténuée qui ne met pas la vie en grand danger, et les premiers qui rejettent la potion entraînent la victoire pour leur patron[2].

Sur le bas Cuanza les habitants de la rive gauche présentent plus de différence avec le type bounda. Les dialectes bantou qu'ils parlent sont très distincts de la langue dominante de l'Angola[3]. Les Libollo, dont le territoire est limité à l'est par la petite rivière Cango, sont des gens doux et pacifiques, cultivant leur sol avec industrie. Ce sont les ennemis héréditaires de leurs voisins de l'occident, les Quissama (Kissama), qui vivent dans l'espace péninsulaire borné à l'est et au nord par la grande courbe inférieure du Cuanza, à l'ouest et au sud-ouest par le littoral marin. Les Quissama ont jusqu'à maintenant gardé leur complète indépendance, quoiqu'il fût très facile d'annexer leur territoire, enclavé presque en entier dans les possessions portugaises. Lors d'une famine qui décima le pays, des négociants bounda, profitèrent de la détresse des Quissama pour leur vendre des vivres en échange de la liberté d'un grand nombre de faméliques ; mais l'année suivante les Quissama se vengèrent en capturant des marchands bounda, qu'ils mirent à la torture et brûlèrent au fer rouge, en punition de l'indignité commise. Aussi les Bounda s'offriraient-ils volontiers au gouvernement portugais pour faire la conquête du pays. Très noirs, de petite taille, presque toujours fort sales, les Quissama se tiennent à l'écart de tous les autres indigènes; cependant ils sont obligés de franchir le Cuanza pour vendre leurs produits dans les lieux de marché portugais. Ils y apportent surtout une précieuse denrée, des barres de sel d'un quart de mètre en longueur que l'on expédie dans l'intérieur et qui sont utilisées comme monnaie dans une grande partie du continent. Des traitants, munis de fétiches qui servent de saufs-conduits, pénètrent aussi

[1] *Ethnologische Forschungen.*
[2] Paul Pogge, *Im Reiche des Muata Jamwo.*
[3] Monteiro, ouvrage cité.



HOMME QUISSAMA.

FEMME QUISSAMA.

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Moraes.

dans leurs villages pour y porter des marchandises d'Europe, entre autres les verroteries que les femmes emploient pour leur costume. Leur chevelure, entourée d'une couronne de fibres végétales en forme d'auréole, est ornée de perles fausses alternant avec des filaments d'écorce; elles portent aussi une robe préparée avec le liber du baobab et recouverte derrière, chez les personnes riches, par une peau d'antilope, à laquelle sont suspendus des coquillages entrechoqués à chaque pas : on entend de loin les femmes au bruit que font les kaouri de leur costume. Les Quissama sont très polis et cérémonieux[1].

Au sud des Libollo et des Quissama vivent les Amboella, peuple bantou qui porte le même nom que les nombreuses tribus de même race établies au sud-est sur les bords du Kou-Bango et ceux du haut Zambèze. Les Seli ou Mou-Seli de la côte, près de Novo-Redondo, étaient naguère des cannibales, et dans leurs cérémonies religieuses ils abattaient une victime fétiche dont le roi devait recevoir la tête et le cœur. Plus au sud, les Mou-Ndombé sauvages, subjugués seulement en 1847, sont un peuple de pasteurs nomades, d'un caractère indépendant, mais non farouche. Ils s'habillent de peaux et s'oignent le corps d'huile ou de beurre rance, noirci par la poussière de charbon. Seuls de tous les habitants d'Angola, ils portent des sandales, fabriquées en cuir de bœuf. Les huttes ou *cubata* de leurs villages, dans lesquelles ils peuvent à peine se tenir debout, ressemblent à des meules de foin et sont parfaitement hémisphériques; les lits qui s'y trouvent ne sont autre chose que des masses d'argile égalisées à la surface et lubrifiées de beurre. Quand la jeune Mou-Ndombé se marie, on plante un jardin de bananiers, et si la femme n'est pas enceinte quand l'arbre porte son fruit, elle a le droit de réclamer le divorce[2]. D'ordinaire les Mou-Ndombé ne mangent d'autre viande que le gibier; ils se gardent bien de toucher à leur bétail, si ce n'est à la mort d'un chef, signal d'un festin dans lequel on dévore jusqu'à des centaines de bœufs. Dans ces prodigieuses ripailles, qui durent jusqu'à dix ou même quinze jours, on mange tout l'animal, la viande à peine cuite, le sang, les entrailles, la peau grillée à la flamme vive : il ne reste que les os et les cornes[3].

Entre Benguella et Mossâmedes la région côtière est occupée par les Ba-Kouando[4] et les Ba-Kouissé, peuplades que l'on considère comme appartenant à une race primitive en voie de disparition. Ce sont des gens

[1] Héli Châtelain, *Afrique explorée et civilisée*, mai 1887.
[2] Capello e Ivens, *De Benguella as Terras de Iacca.*
[3] Monteiro, ouvrage cité.
[4] Mou-Kouando, d'après Ladislas Magyar.

de petite taille, ayant le teint d'un noir jaunâtre, les pommettes saillantes, le nez épaté, les lèvres bouffies, la mâchoire avancée, un gros ventre sur des jambes trop faibles. On les fuit comme s'ils étaient à craindre, mais ils ne sont eux-mêmes que des fuyards : ils vivent dans les grottes et les fissures des montagnes et reculent de retraite en retraite devant les blancs et les noirs d'autre race; pour eux l'Européen est un être presque divin, auquel ils n'oseraient même pas résister. Ils se tiennent aux aguets pour se cacher de l'étranger quand ils vont à la mer ramasser les animaux et les débris que leur jette le flot et se hasarder dans les brisants à la recherche du poisson : ils ne mangent pas d'autre nourriture, n'ayant point d'armes pour chasser le gibier. Chez eux, le groupe social ne dépasse pas la famille : ils errent sous la conduite de leur ancien[1]. D'autres peuplades timides, telles que les Ba-Koubalé (Cabaé) et les Ba-Koroka, probablement de race mélangée, parcourent le versant occidental des monts, et sont également trop faibles pour opposer la moindre résistance aux envahisseurs blancs ou noirs. Sur la pente opposée, les Ba-Kankala, petits, ventrus, jaunâtres, représenteraient aussi, avec les Ba-Kouando et les Ba-Kouissé, la race des Bushmen parmi les Bantou[2]. La région méridionale est celle de l'Angola où se maintiennent en plus grand nombre les descendants des aborigènes; mais là aussi les peuples bantou ont conquis le sol, et la langue bounda a pris la prépondérance. La peuplade principale, sur la rive droite du Cunéné, est celle des Ba-Simba (Ba-Ximba), les Cimbebas de plusieurs ethnologistes[3].

Le haut bassin du Caculovar, affluent majeur du Cunéné, appartient aux diverses tribus de Ba-Nhaneka, et les bords du grand fleuve sont habités par les Ba-Nkombi : ensemble les deux nations comprendraient, d'après Nogueira, plus de 140 000 individus. Tous de langue bounda, ils sont évidemment les frères de race des Bounda du nord; leurs traditions racontent qu'ils habitaient autrefois la région du haut Cuanza et qu'ils en furent chassés par les Ba-Nano. Leurs coutumes, surtout celles des Ba-Nkombi, ressemblent à celles des Arabes : ils se rasent la tête, à l'exception d'une touffe de cheveux, et se déchaussent respectueusement avant d'entrer dans la maison d'un ami[4]; leurs groupes de cabanes ressemblent à des douars et se gouvernent de la même manière. La plupart de ces peuplades sont indépendantes, et celles mêmes qui payent un léger tribut à des chefs suzerains

[1] Ladislas Magyar, ouvrage cité; — Nogueira, *A Raça Negra*.
[2] Nogueira, *Exploration du fleuve Cunéné*, notes manuscrites.
[3] Duparquet, *Voyage en Cimbébasie*.
[4] Capello e Ivens, *De Angola a Contra-Costa*.

restent libres pour toutes les affaires intérieures. Le ham-ba ou chef, c'est-à-dire celui « qui est plus qu'un homme », ne peut néanmoins dicter sa volonté : il est entouré de conseillers qui discutent avec lui tous les faits d'importance et lui imposent fréquemment leur manière de voir. Quand un chasseur abat un éléphant, il apporte au ham-ba l'une des défenses; mais il n'y a point d'autres impôts à acquitter, si ce n'est lors des procès que l'on vient plaider devant le tribunal du « père ». La servitude existe, toutefois on évite même de désigner le serviteur comme un esclave : on l'appelle « fils » ou « cousin » ; et en effet, quand l'héritier légitime, c'est-à-dire le fils de la sœur ou le frère utérin, manque dans une famille, l'esclave le plus ancien reçoit la propriété au détriment des enfants eux-mêmes; les femmes n'héritent point.

Interrogés par les missionnaires européens, Ba-Nhaneka et Ba-Nkombi parlent d'un dieu suprême et disent des gens qui sont morts que « Dieu les a fait venir à lui » ; mais ils lui ne rendent aucun culte, le confondant avec le soleil. Pasteurs et agriculteurs, ils vénèrent surtout les animaux, le serpent qui se glisse dans leurs cabanes, le bœuf qui les accompagne fidèlement de pâturage en pâturage. Chaque Mou-Nhaneka a son bœuf de prédilection, et quand il meurt, c'est dans la peau de son animal chéri qu'il faut ensevelir ses restes, réduits en une sorte de pâte par la cuisson [1]. La grande fête, celle de l'abondance, a pour symbole un bœuf blanc ou noir, mais sans tache, qui marche sous la conduite du *mouene-hambo* ou « pâtre majeur » et que suit une vache appelée la « maîtresse de maison »[2]. À la fin des récoltes, la tribu tout entière se rend en procession, suivant les bœufs sacrés, à la résidence du chef, pour y consulter les sorts et se préparer aux travaux de l'année nouvelle. Pendant les jours de fête, la joie doit être universelle : il n'est pas même permis de pleurer les morts; les délits, d'ailleurs très rares durant cette période de bienveillance mutuelle, sont considérés comme non avenus; il est défendu d'en rechercher les auteurs. Chez ces peuplades du Cunéné, tous les jeunes gens sont circoncis : à cette condition seule ils sont tenus pour des *taba*, c'est-à-dire des « égaux »; le mépris public poursuit tous les incirconcis ou *ba-souto*. C'est debout et appuyés sur leurs arcs que les candidats à l'égalité doivent subir l'opération; dans ces tribus de vaillants guerriers il faut souffrir sans se plaindre. M. Nogueira, qui a vécu onze années parmi les indigènes du Cunéné, parle avec admiration de leur dignité et de leurs vertus civiques.

[1] Capello e Ivens, ouvrage cité.
[2] Nogueira, ouvrage cité; — João de Andrade Corvo, *Provinzias ultramarinas*.

En dehors des crimes commis, comme dans tous les autres pays, pour cause de luttes dynastiques, aucune attaque ne se fait ni contre la vie, ni contre la propriété, quoique chacun porte des armes et que nulle police n'intervienne entre les citoyens. Ce sont les Portugais qui ont apporté dans le pays débauche, disputes, violences et misère[1]. Ainsi que dans presque toutes les contrées où les Européens entrent en relations avec les naturels, leur œuvre commence par être funeste : ils corrompent les populations, au lieu de les améliorer; parfois ils les déciment ou même les exterminent. Avant que l'union s'accomplisse de race à race et que les progrès de chaque peuple profitent à tous, on passe par une période de lutte, où les faibles succombent devant les forts.

Les noirs policés de l'Angola sont désignés uniformément sous le nom de *pretos*, tandis que pour les naturels restés en dehors de l'influence portugaise on emploie le synonyme *negros*, souvent prononcé d'une manière méprisante. Soumis à l'influence des Européens et à celle des immigrants Cabinda, qui, à l'égal des blancs, doivent être considérés comme les véritables civilisateurs des habitants de l'Angola, les pretos habitent surtout les ports de mer et leur banlieue : il faut aussi compter parmi eux les riverains bounda du bas Cuanza, les Ambaquistas ou gens du district d'Ambaca, dans le bassin du Lu-calla, enfin les Bihenos ou populations du plateau de Bihé, où se fait le partage des eaux entre Cuanza, Cunéné, Kou-Bango et Koua-Ndo. Il n'est pas rare de rencontrer des gens instruits parmi ces nègres policés : ils fournissent au commerce la plupart de ses employés et quelques-uns de ses fonctionnaires à l'administration coloniale; un grand nombre gèrent ou possèdent des plantations. D'ailleurs la race est notablement mélangée chez ces pretos, et du noir pur au teint plus clair qui classe les indigènes parmi les blancs se succèdent toutes les nuances de la peau. Graduellement ces noirs d'Angola s'assimilent aux Portugais, dont ils parlent la langue et partagent les idées. Cependant mainte pratique des pretos qui vivent dans les faubourgs des villes rappelle l'ancienne sauvagerie. Ladislas Magyar cite une de ces coutumes qui s'était maintenue jusqu'au milieu du siècle parmi les Mou-Ndombé des environs de Benguella, bien que les noirs « civilisés » ne veuillent pas être confondus avec les Mou-Ndombé sauvages de l'intérieur. C'est la *vakounga*, c'est-à-dire la vente aux enchères, pour une nuit, des jeunes filles dont les parents ne sont pas assez riches pour payer les repas somptueux de la noce. Accompagnée des femmes du quartier, précédée de drapeaux

[1] Nogueira, ouvrage cité.

et de cymbales, la fiancée s'arrête de porte en porte, s'offrant au plus fort enchérisseur. Le lendemain la même procession de matrones l'amène à son époux : les deux familles n'ont pas à subir la honte d'une noce sans festin. Chez les Mou-Ndombé restés sauvages, de même que chez les Quissama, cette pratique est encore universellement observée[1]. Dans les villages de l'intérieur, la fiancée doit faire sa promenade nuptiale complètement nue, mais couverte des pieds à la tête d'un badigeon d'argile blanche, gage de prospérité.

Dans l'Angola, les blancs ne sont représentés que par un nombre d'individus relativement minime. Environ quatre mille habitants de l'immense territoire sont Européens d'origine ; encore presque tous sont-ils venus avec espoir de retour dans la mère patrie. Les Portugais et les autres blancs qui s'établissent dans l'Angola sont des marchands et des industriels ayant l'ambition de faire rapidement fortune, ou des fonctionnaires et des soldats pour lesquels le service en pays lointain est compté double sur le tableau d'avancement. Aussi n'est-il pas étonnant que les territoires compris entre la « Côte » et la Contre-Côte », entre la bouche du Zaïre et celle du Zambèze, soient en grande partie une terre inconnue ; quoique indiqués sur les cartes portugaises comme formant un seul domaine lusitanien, elles n'ont été traversées d'une rive à l'autre que par un bien petit nombre de voyageurs. Il est rare de rencontrer un Européen qui puisse être considéré comme un véritable immigrant, se fixant à demeure sur le sol africain. C'est que pour les Portugais eux-mêmes les tentatives d'acclimatement dans la zone tropicale sont dangereuses. Sans doute on peut citer de nombreux exemples de blancs qui ont passé la moitié d'une longue existence dans les villes commerçantes du littoral ou dans les plantations de l'intérieur, mais il est rare qu'ils apportent la même énergie au travail que leurs compatriotes restés en Europe, et pour vivre en santé il leur faut s'abstenir avec soin de travailler au soleil ; tous se font porter en *tipoya*, palanquin suspendu à une tige élastique de palmier appuyée sur l'épaule de deux trotteurs nègres. D'une manière générale, on peut dire que le blanc, surtout celui qui vient de l'Europe du nord, ne peut s'accommoder qu'exceptionnellement au milieu de l'Afrique portugaise : au nord de Mossâmedes la race ne s'acclimate point ; les familles ne peuvent subsister qu'en revenant au pays d'origine ; toutes les colonies fondées ont misérablement péri. Mais les émigrants du Portugal ou de Madère qui s'établissent dans le district de Mossâmedes, déjà situé à 1700 kilomètres au sud de la ligne

[1] Lux, *Von Loanda nach Kimbundu.*

équatoriale, respirent sous cette zone un air relativement frais et beaucoup moins humide que celui de Loanda et de Benguella : aussi les cas d'acclimatement, non seulement d'individus, mais de familles, y sont nombreux. Maints Portugais de naissance y montrent avec fierté leurs enfants aux membres vigoureux, aux joues roses : la race s'y perpétue, quoique jusqu'à maintenant la mortalité des blancs ait régulièrement dépassé la natalité, et si l'on voit peu de jeunes filles à Mossâmedes, c'est qu'elles émigrent elles aussi, appelées par le mariage dans les autres villes du littoral. Le climat, « éliminateur » dans le nord de l'Angola, est « assimilateur » dans cette partie de la contrée[1]. Puisque les familles de blancs se maintiennent sur le littoral de ce district, à bien plus forte raison celles qui vivent dans les vallées élevées de l'intérieur peuvent-elles résister. Une ligne irrégulière embrassant tout le bassin du Cunéné, jusqu'au plateau qui le sépare des versants du Cuanza et du Kouango, limite la partie des possessions portugaises qui est déjà dans une faible mesure un pays de colonisation. Au nord de ce faîte de partage, le territoire n'est point destiné à devenir une colonie proprement dite : ce ne peut être qu'un domaine d'exploitation.

Les Portugais ne sont pas les seuls blancs qui aillent chercher une nouvelle patrie dans l'Angola méridional. A l'immigration venue du nord s'ajoute un autre mouvement ethnique arrivant du sud. Les Boers, d'origine hollandaise, et quelque peu française par les réfugiés calvinistes, ont par leurs éclaireurs continué jusque dans l'Angola la marche commencée il y a deux siècles sur les plages du golfe de la Table : d'étape en étape, leurs colonies avancées ont déjà gagné les plateaux que parcourt le haut Cunéné. Malgré les difficultés du premier établissement, malgré les conflits qui ont eu pour conséquence un mouvement de reflux des immigrants, il n'est pas douteux que les Boers ne fassent souche dans les pays portugais et ne contribuent au peuplement et à la civilisation de la contrée. Ce n'est pas tout : pour la prise de possession de l'Angola par les idées, les mœurs et l'industrie de l'Europe, il faut compter aussi sur les immigrants du Nouveau Monde, les Brésiliens, qui sont également des Portugais d'origine, de langue et de relations. Seulement la plupart d'entre eux appartiennent à deux races par le mélange des sangs. La généalogie connue, le nom, les traditions de famille en font des Européens, mais ils sont Africains aussi par leur mère ou leurs aïeules et se trouvent ainsi les intermédiaires naturels de blancs à noirs, de colons à indigènes. Les métis hindous de Goa ou « Ca-

[1] Manuel Ferreira, Ribeiro, *A Colonisação Luso-Africana*.

nariens », ainsi nommés parce qu'ils viennent du pays de Canara, sont représentés dans l'Angola par des prêtres, des comptables, des instituteurs. Eux aussi prennent part à la civilisation de l'Afrique.

Les conditions économiques et sociales de l'Angola ont complètement

N° 80. — VOYAGES DES EXPLORATEURS DU CONTINENT DE LA CÔTE A LA CONTRE-CÔTE.



changé dans ces dernières années. Pendant trois siècles d'occupation les comptoirs de la côte, entre le Zaïre et le Cunéné, n'avaient d'autre commerce que celui des esclaves : c'étaient des lieux d'entrepôt pour les malheureux que les marchands de Sao-Thomé, descendants des juifs bannis

à la fin du quinzième siècle[1], achetaient dans l'intérieur et déportaient dans les plantations du Brésil. Par ces cabanons du littoral l'Afrique se dépeuplait au profit du Nouveau Monde : il n'est donc pas étonnant que l'Angola soit resté tellement inférieur à l'empire américain. On évalue à un million d'individus au moins le nombre des noirs qui furent ainsi exportés d'Angola depuis le commencement du seizième siècle, et pour trafiquer de ce million d'hommes il est probable que les négriers en firent sacrifier trois ou quatre fois autant dans les guerres de capture et les marches forcées. Il est vrai qu'ils faisaient bénir au départ leur cargaison de noirs, et lors du voyage de Bastian on voyait encore à Loanda le siège de pierre du haut duquel l'évêque étendait les mains vers les navires en partance pour répandre sur les captifs sa grâce apostolique. Quand la traite diminua, puis quand elle eut cessé, vers le milieu du siècle, le pays d'Angola ne fut plus, ce qu'il avait été, un territoire de chasse à l'homme; il put se repeupler graduellement, mais de plantation à plantation le trafic en chair humaine continuait de se faire, comme il se fait de nos jours au delà du Kouango dans les royaumes nègres de l'intérieur, et tout le système d'exploitation du sol, le régime colonial dans son ensemble, reposait sur le travail forcé des esclaves dans les grands domaines concédés par l'État. Enfin l'esclavage a été complètement aboli en 1878 dans les possessions portugaises, les noirs ne sont plus astreints au labeur sur un sillon qui ne leur appartient pas: mais la tenure du sol n'a point changé en proportion, et la petite propriété, qui convient à la dignité du paysan et qui aide à son bien-être, ne s'est point substituée à la grande propriété, sur laquelle repose la puissance de l'aristocratie terrienne. Toutefois il est impossible qu'à un changement aussi considérable que l'émancipation des noirs ne corresponde pas une révolution intérieure dans le mode du travail. Il est également impossible que l'importance croissante de l'Angola dans l'équilibre africain n'ait pas pour conséquence de lui donner une part d'autonomie plus grande, de le soustraire au régime de dépendance complète qui le soumet aux ordres des ministres de Lisbonne.

Quoique les Portugais aient été déclarés par acte solennel maîtres de la rive gauche du Congo dans toute la partie inférieure du fleuve, de Noki au cap Padrão, ils n'ont point de havres de commerce fréquentés sur ce long parcours fluvial. Presque tous les navires qui viennent décharger des

[1] Bastian, *Besuch in San-Salvador.*

marchandises ou charger des denrées sur le bas Zaïre s'arrêtent à Banana, à Ponta de Lenha ou à Boma, sur la rive droite du fleuve, appartenant à l'État « libre » du Congo. La rive portugaise reste presque déserte. Les eaux y sont en moyenne moins profondes et par conséquent moins favorables à la navigation; les populations riveraines y sont plus hostiles à l'étranger. Le poste de Santo-Antonio, abrité à l'ouest par la presqu'île du cap Padrão, n'est encore qu'une station de surveillance et manque de tout trafic. Quissama, dont les traitants de Boma viennent admirer la végétation splendide, possède trois factories et des plantations, dont quelques chaloupes emportent tous les produits. L'escale congolaise du territoire portugais où s'arrêtent le plus de navires est le port de Noki (Noqui), le Loukango des indigènes, situé près de la frontière, en aval des cataractes; des bâtiments de quinze cents tonneaux peuvent y accoster. Son marché a pris un certain mouvement, grâce au commerce d'ivoire qui s'est détourné du port d'Ambriz, sur le littoral, pour se porter vers la rive du Congo. Noki est aussi le point de départ des voyageurs qui se dirigent au sud-est vers San-Salvador, la capitale du royaume de Congo, vassal du « roi de la Mer » résidant à Lisbonne. Il n'y a point encore de grande route qui fasse communiquer directement cette ville historique avec les ports du littoral marin.

Ambassi, la cité nègre que les Portugais désignent par le nom de San-Salvador, occupe une position dominante qui convient au chef-lieu d'empire qui s'étendait jadis du Gabon au Cuanza. Elle est bâtie au sommet d'un plateau de forme elliptique se développant du nord au sud, sur une longueur de près de deux kilomètres et demi et sur une largeur de plus d'un kilomètre. Au sud, la vallée sinueuse du Loueji, qui parcourt des marécages au milieu des herbes et des papyrus, décrit une demi-circonférence autour des escarpements du plateau; à l'est, à l'ouest, des ruisseaux, que traversent des ponts de lianes suspendus, coulent en d'étroites dépressions à plus de cent mètres au-dessous des terrasses supérieures; des sources abondantes d'eau pure s'élancent du granit qui sert de base à la butte isolée de San-Salvador et qu'entourent de toutes parts des calcaires anciens.

Le « grand fétiche » de San-Salvador, dont la renommée s'était étendue au loin dans le pays d'Angola, a perdu de son prestige, et les cérémonies du culte enseigné par les missionnaires, dominicains de Portugal et capucins d'Italie, étaient naguère complètement oubliées. Seulement quelques chefs possédaient un crucifix, qu'ils considéraient comme un insigne de leur pouvoir, le roi garde comme une égide l'étendard de la croix bénit

par Innocent VIII, et dans la capitale il existait encore des images de saints, que l'on promenait en grande pompe à certains jours de fête, avec accompagnement de génuflexions et de prières, où ne se retrouvaient plus que des traces de l'ancienne liturgie. Des prêtres noirs, ordonnés à Loanda, avaient à diverses reprises visité les ouailles de San-Salvador pour maintenir un semblant d'union entre ces catholiques et le reste de l'Église : les

N° 81. — SAN-SALVADOR.



1 : 250 000

0 — 10 kil

noms de ces missionnaires sont gravés sur le tronc d'un arbre sacré qui s'élève au milieu du village. Depuis quelques années, une mission régulière a de nouveau rattaché San-Salvador au monde catholique. Des missionnaires baptistes cherchent aussi, mais sans grand succès, à faire des prosélytes, surtout parmi les enfants esclaves rachetés aux marchands des tribus environnantes. Sous l'influence de ces étrangers, quelques anciennes pratiques ont disparu, notamment celle de l'épreuve par le poison[1], mais la

[1] J. Chavanne, *Petermann's Mitteilungen*, 1886, Heft IV.

polygamie est encore générale chez les chefs. L'ordre de succession, que les missionnaires avaient autrefois essayé de changer, conformément au droit romain, se fait de l'oncle au neveu, comme dans la plupart des tri-



LE ROI DU CONGO.
Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. Moraes.

bus africaines. Pendant l'interrègne le pouvoir appartient à un dignitaire redoutable qui porte le nom de Ma-Boma, le « maître de l'Épouvante » ; aussi la mort d'un roi est-elle doublement considérée comme un désastre national. Le deuil est profond : le silence s'étend sur la contrée ; plus de chants ni de danses. Les nègres ne sortent pas de leurs huttes ; ils ne se

lavent plus, mangent à peine, ne vont pas même cultiver leurs champs. Durant des mois le cadavre est conservé dans une hutte placée en face du palais, que décore une figure symbolique du souverain, à laquelle l'on apporte religieusement ses repas quotidiens. Après la dessiccation des membres, préalablement rompus, le corps est recouvert d'argile, puis enroulé d'une étoffe de soie et de pièces de coton : chacun apporte la sienne et bientôt l'enveloppe de la momie occupe toute la largeur de la cabane. Quand le corps est enfin transporté au lieu de sépulture consacré, il faut que le convoi se fasse en droite ligne : toutes les cases situées sur le parcours de la procession sont démolies[1]. Chez les Mou-Sorongo, le roi n'était enterré officiellement que douze ans après sa mort, comme si les sujets se refusaient à croire que leur chef eût cessé de vivre.

Rentrée dans le centre d'attraction de la civilisation européenne, San-Salvador a été visitée récemment par un grand nombre de voyageurs. Dom Pedro V, le roi du Congo qui réside dans la vieille cité, est devenu, comme l'étaient ses ancêtres, le vassal du gouvernement de Lisbonne; des factories, de France, de Portugal, de Hollande, se sont fondées à côté de la demeure royale, et des missionnaires, presque aussi respectés que le roi, ont fait de San-Salvador un centre de propagande pour la reconquête des populations au culte catholique ; en 1885, ils comptaient, d'après Chavanne, environ 2000 convertis. Cependant la capitale n'est pas très populeuse; en 1885, les résidents n'y étaient qu'au nombre d'environ sept cents, dont neuf Européens; mais plusieurs centaines de visiteurs étaient attirés temporairement par le commerce et les porteurs allaient et venaient sans cesse sur les routes d'alentour[2]. Dans le district de San-Salvador, la kitanda de Lembelo, au point de croisement de plusieurs chemins, est le principal marché au caoutchouc que possède la zone de liberté commerciale au sud du Congo : une ou deux fois par mois, les intermédiaires des traitants viennent y discuter leurs affaires et y échanger leurs denrées. Une grande place ombragée d'arbres, qui occupe le centre du marché, était jadis un lieu d'exécution et des crânes y blanchissent, suspendus aux branches. Lorsqu'un malheureux avait été décapité, les membres de sa famille étaient obligés, dit-on, de manger quelques morceaux de la main du cadavre[3].

Au sud du cap Padrão se succèdent plusieurs factories entourées de vergers et de plantations : Mangue Pequeno, Cabeça de Cobra, Mangue Grande, où l'on cultive surtout le sésame et où l'on peut se procurer les

[1] Ad. Bastian, *Ein Besuch in San-Salvador.*
[2] J. Chavanne, mémoire cité.
[3] Barroso; — J. Chavanne.

plus beaux fétiches de l'Afrique occidentale, sculptés par les artistes mousorongo. Moculla et Ambrizette, situées près de la bouche d'une rivière qui descend du pays des Mou-Chicongo, eurent naguère de l'importance comme ports d'expédition de l'ivoire; Ambrizette exporte aujourd'hui le sel des marais voisins. Puis une superbe pyramide, le « Pilar » des Portugais, des collines parsemées de blocs de granit rongés par l'atmosphère et ressemblant de loin à des murs, à des tours, piliers ou obélisques, annoncent aux marins l'approche de Mussera, ville jadis prospère, que son puissant fétiche, appelé la « Mère de l'Eau », n'a pas défendue de la petite vérole et de la maladie du sommeil. Ce dernier fléau n'apparut au sud du Zaïre qu'en l'année 1870 et dans la seule ville de Mussera, où il fit en quelques mois deux cents victimes; les autres habitants, effrayés, abandonnèrent leurs demeures pour aller fonder une nouvelle ville dans le voisinage. Les pêcheurs de Mussera capturent pendant la saison du cacimbo, c'est-à-dire de juin en août, de grandes quantités du poisson chanteur, le pungo, dont la chair salée est expédiée au loin sur les plateaux. Pour se hasarder sur le flot, ils se servent de deux canots accouplés en se plaçant à cheval sur les bordages unis, une jambe dans chaque canot. Des grès bitumineux, voisins de Mussera, laissent suinter de l'asphalte qui s'amasse en petites mares, disent les indigènes, mais qu'ils ne permettent pas aux blancs de visiter[1].

Ambriz, ou plutôt Mbrich, appelée du même nom qu'un fleuve voisin, est la seule escale de commerce qui se trouve sur la côte entre l'embouchure du Zaïre et Loanda ; elle est occupée par les Portugais depuis 1855, mais la rade voisine de Quissembo et le territoire qui s'étend au nord étaient abandonnés aux indigènes et les commerçants non lusitaniens y trafiquaient sans acquitter de droits. Ambriz, dont les divers quartiers ou *senzala* sont épars sur une haute falaise, ne possède point de port et tout son outillage maritime consiste en une jetée où viennent accoster les navires par un temps calme : la rade ouverte n'est défendue que par une pointe basse contre les vents du sud et du sud-est; heureusement qu'il n'y a jamais de tempêtes sur cette partie du littoral. Ambriz était autrefois visitée par de nombreuses caravanes qui venaient de la région de San-Salvador, apportant de l'ivoire; elle n'exporte plus qu'une faible quantité de cette denrée; néanmoins son commerce s'est grandement accru : quoique en dehors du bassin congolais, elle se trouve dans la zone du commerce libre avec toute la région de l'Angola limitée au sud par le

[1] Joachim John Monteiro, ouvrage cité.

Lojé. Elle expédie surtout du café qui vient des plantations du sud-est, attiré vers ce port par la franchise des droits; les arachides, le caoutchouc et le liber du baobab, qui sert à la fabrication du papier, sont aussi des objets d'exportation recherchés : les marchands d'Ambriz vendent à l'étranger des denrées pour une valeur de quatre à cinq millions[1]. C'est par Ambriz que la chique du Brésil (*pulex penetrans*), apportée par le navire *Thomas-Mitchell* en 1872, s'est propagée sur le continent.

N° 82. — AMBRIZ.



Ambriz manque de routes faciles vers la région des plateaux, notamment vers Quiballa, bourgade méridionale du pays des Mou-Chicongo, et vers Bembé. Celle-ci est une ville forte, située à 770 mètres d'altitude sur un plateau et séparée d'une montagne pointue par une vallée profonde dans laquelle on trouve en quantité des blocs de malachite qui semblent avoir été apportés par les eaux. Jadis les naturels en vendaient chaque année deux ou trois cents tonnes aux marchands d'Ambriz; depuis une compagnie anglaise se ruina dans ses essais d'exploitation de ces gisements et presque tous les mineurs de Cornouailles introduits dans le pays moururent en peu de mois. Le poste

[1] Mouvement des échanges à Ambriz dans l'année fiscale 1884-1885 : 4 147 990 francs.

militaire principal de l'intérieur, fort redouté des soldats disciplinaires qu'on y envoie mourir de la fièvre, est le petit fortin de São-José ou das Pedras de Encogé, dominant de son rocher creusé de grottes la haute vallée du Lojé et surveillant les frontières du royaume de Congo. Les forêts des alentours fournissent une grande quantité de café sauvage. Au sud-est d'Ambriz, le versant maritime, jusqu'au Dandé, est occupé par le pays de Mossul, riche en gomme copal. Cette région est encore bien peu connue, quoique les suzerains portugais l'eussent jadis érigée en « duché » au profit d'un prince nègre, que l'on marquait sur l'épaule aux armes du Portugal, tatouage ineffaçable qui pour lui était un sujet d'orgueil. A la fin du siècle dernier, un duc de Mossul reçut encore cette marque d'investiture[1]. Dans la vallée du Dandé, limite des populations ba-fyot et bounda, on a reconnu des gisements de pétrole dont l'exploitation n'a pas été fructueuse. Les noirs du pays sont insoumis depuis plusieurs générations et les blancs n'ont pas encore osé y fonder de comptoirs[2]; sur le haut Dandé, le territoire des Dembos est encore à demi indépendant.

Loanda, — ou tout au long São-Paulo da Assumpção de Loanda, — la capitale du territoire d'Angola, est la première ville que les Portugais aient fondée sur le littoral et en même temps celle qui par sa position offre le plus d'avantages pour le commerce; aussi est-elle devenue, toutes proportions gardées, un centre de population considérable : c'est la plus grande cité de la côte africaine entre Lagos et le Cap, sur une ligne côtière dépassant 5000 kilomètres en développement. Divisée en ville haute et en ville basse, elle se déploie en amphithéâtre sur le versant d'une terrasse, que termine au sud un promontoire rocheux portant la forteresse de São-Miguel. Une langue de sable, prolongement d'une flèche qui commence à une trentaine de kilomètres au sud, à la pointe de l'Angola la plus avancée vers l'ouest, défend la baie des vents du large : le courant qui longe le littoral en remontant du sud au nord a formé cette levée, rivage extérieur qui accompagne à distance le rivage intérieur. Seulement un grau, la barre de Corimba, traverse ce rempart sableux vers le milieu de sa longueur et permet aux petites embarcations de pénétrer dans la baie. L'extrémité septentrionale du cordon forme donc une île basse, souvent immergée sur les bords par les vagues de tempête : c'est l'îlot de Loanda, sur lequel les Portugais, ne se hasardant pas encore à bâtir leurs comptoirs sur la terre ferme, fondèrent leurs premiers établissements en 1576. Cet îlot, où se trouvaient sept

[1] Adolf Bastian, *Reise nach San-Salvador*.
[2] Charles Jeannest, *Quatre ans au Congo*.

villages ou *libata*[1], était d'ailleurs un lieu d'importance exceptionnelle comme le trésor des indigènes : c'est là qu'ils récoltaient l'espèce de

N° 83 — FLÈCHE MÉRIDIONALE DE LOANDA.

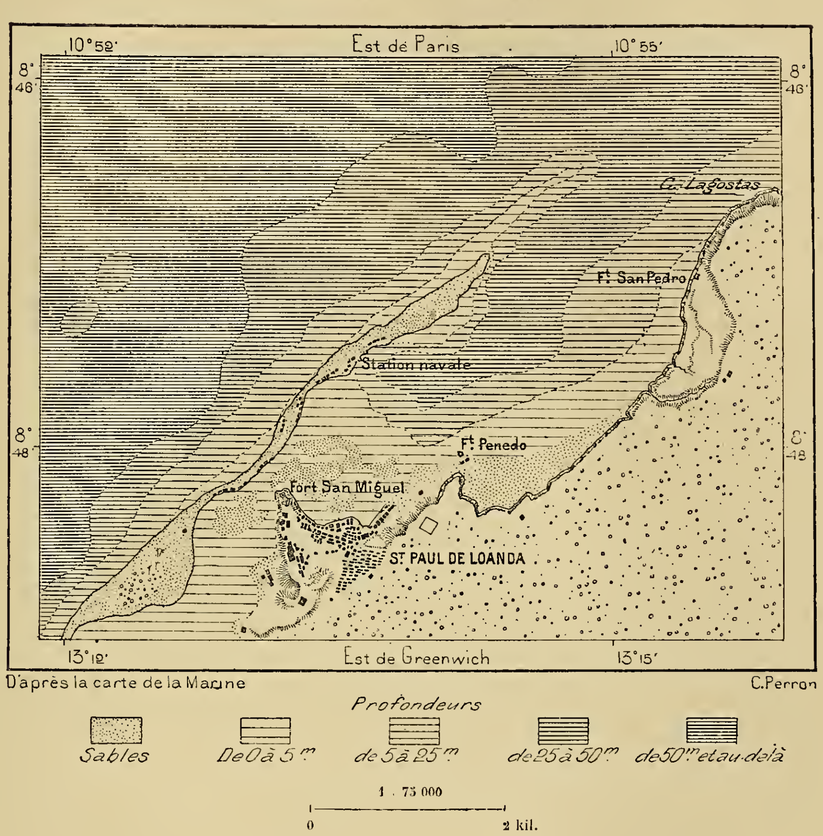


coquillage (*cypræa moneta*) qui leur servait de moyen d'échange. Les cauris de Loanda étaient tenus en plus grande valeur que ceux du Brésil, importés de Bahia, mais ils étaient beaucoup moins appréciés que ceux des

[1] Duarte Lopez, *La Relation du Congo*.

Maldives. La flèche insulaire, ombragée de cocotiers qui servent à fabriquer des cordages et des objets de vannerie, est peuplée d'environ 3000 personnes, dont 600 pêcheurs, qui descendent des anciens Mou-Chi-Loanda [1], et le gouvernement y a fait bâtir l'arsenal de sa flotte. Les habi-

N° 84. — SAINT-PAUL DE LOANDA.



tants de Loanda vont se baigner dans la mer libre sur la plage extérieure de la flèche sableuse.

Un an après la fondation du comptoir insulaire, Paulo Dias de Novaes, petit-fils du navigateur qui le premier doubla le cap de Bonne-Espérance, s'établit sur le littoral voisin, et des alliances, puis des guerres heureuses assurèrent aux Portugais la possession du territoire. Comme centre de la traite des nègres entre l'Afrique et le Brésil, Loanda devint une ville riche et populeuse; parfois on vit jusqu'à douze et quinze navires attendre dans le port leur chargement d'esclaves. Mais lorsque ce commerce, cause d'arrêt

[1] R. Burton, *A Trip to Calumbo.*

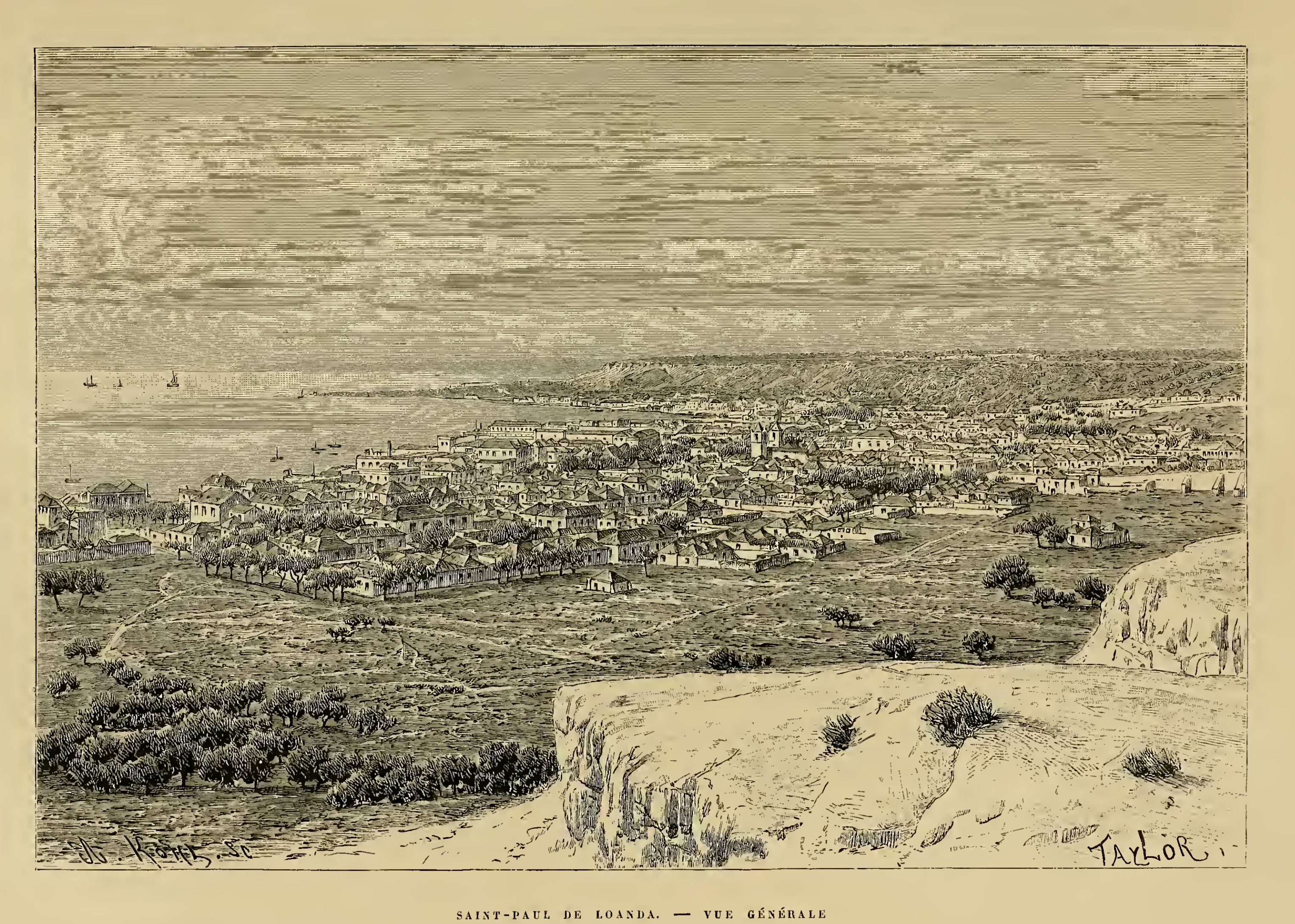
dans le mouvement de tous les autres échanges, fut arrêté lui-même, Loanda se trouva ruinée; sa population diminua; ses édifices furent abandonnés; tout travail cessa; les rares habitants, mal approvisionnés, risquaient de mourir de faim; des mois entiers se passaient sans qu'un navire portugais ou brésilien se présentât dans la rade. Les planteurs prédisaient que l'abolition complète de l'esclavage consommerait la ruine de Loanda et de tout le territoire. La prédiction ne s'est pas réalisée. Les habitants, qui étaient au nombre d'environ douze mille au milieu du siècle, ont augmenté; la ville, qu'on eût dit avoir subi un bombardement, s'est étendue et embellie; les débris de couvents et d'églises ont été enlevés et remplacés par des promenades; les rues ont été rectifiées, et les maisons, en grande partie construites de bois du Brésil inattaquables aux termites, sont vastes et propres, toutes munies d'une varande et peintes de couleurs gaies, jaunes, roses ou d'un bleu tendre; des villas ou *musseques* sont éparses sur toutes les collines des alentours, à l'ombre des baobabs et des autres arbres, trop rares, qui croissent sur le sol peu fertile. La cité est toujours très insalubre, et récemment encore les habitants de Loanda souffraient du manque d'eau : un puits, quelques citernes ne pouvaient donner à la ville qu'un faible approvisionnement; il fallait envoyer journellement toute une flottille de *talaveiras* pour emplir des barils dans la rivière du Bengo. Maintenant un canal, que l'on compte aussi utiliser pour l'irrigation, amène dans la ville le flot pur de la rivière. On a commencé également la construction du chemin de fer qui par la vallée du Bengo, appelée Zenza en amont, pénétrera dans l'intérieur et gagnera tôt ou tard la station d'Ambaca, entrepôt du commerce avec les tribus du Congo. Cette voie ferrée, concédée une première fois en 1875, est le premier tronçon de la ligne qui doit réunir un jour, à travers toute l'Afrique portugaise, la côte de l'Atlantique à la « contre-côte » de l'océan Indien.

Plus de la moitié du commerce de l'Angola s'est concentrée dans le port de Loanda : c'est par là qu'entrent presque tous les objets manufacturés de l'Europe[1]. Les habitants n'ont à offrir en échange d'autres produits locaux que les poissons de la baie, mais ils reçoivent de l'intérieur des denrées coloniales en abondance, surtout le café et le caoutchouc. Des

[1] Mouvement du port de Loanda en 1886 : 122 navires, dont 94 bateaux à vapeur. Tonnage : 95 755 tonnes.

Valeur des échanges en 1885 :

Importation.	6 024 800 francs.
Exportation.	4 489 800 »
Ensemble.	10 514 500 francs.



SAINT-PAUL DE LOANDA. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

bateaux à vapeur, visitant régulièrement la rade de Loanda, sollicitent le commerce; malheureusement le port n'est pas assez profond pour les recevoir; encore au commencement de ce siècle les plus grands navires mouillaient à quelques encâblures de la côte; mais l'espace d'ancrage s'est graduellement rétréci, le fond s'est envasé et la plage s'est agrandie aux dépens de la baie; les vaisseaux de l'escadre et les paquebots transatlantiques doivent jeter l'ancre à plus de deux kilomètres au nord de la ville, à l'abri de la flèche de sable.

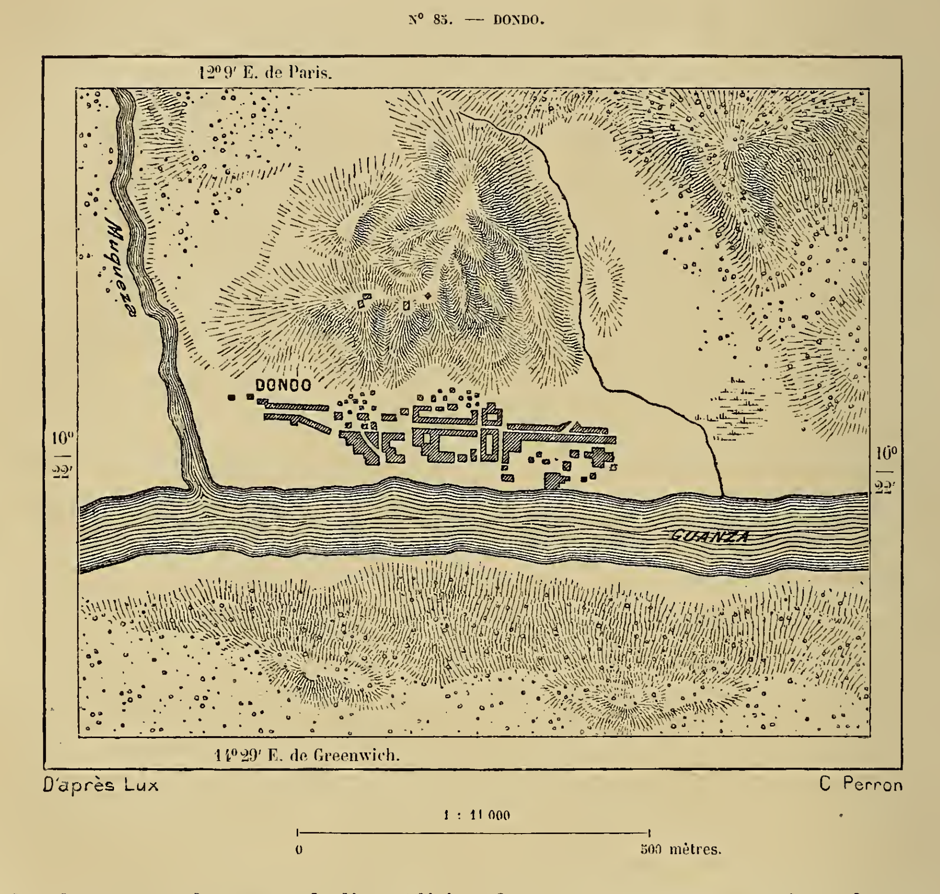
En attendant que le chemin de fer relie directement Loanda aux plantations de l'intérieur, la voie de communication la plus utile est celle qu'offre le cours du bas Cuanza. Les bateaux à vapeur côtiers contournent à l'ouest la pointe des Palmeirinhas et, franchissant la barre, pénètrent dans le fleuve pour le remonter jusqu'à la ville de Dondo. Une des premières escales de la rive droite est Calumbo, qui peut être considéré comme le port fluvial de Loanda, situé au nord-ouest, à 34 kilomètres seulement, et réuni au cours d'eau par une bonne route carrossable; on a projeté aussi le creusement d'un canal de jonction[1], renouvelé du projet des Hollandais, qui occupèrent Loanda pendant quelques années[2]. Presque toutes les plantations de la riche vallée du Cuanza bordent la rive droite, la plus basse et la plus fertile, celle où la végétation tropicale des terres humides se montre dans toute sa puissance et dans tout son éclat, mais où les inondations du fleuve sont le plus dangereuses : souvent les *bongues* ou digues riveraines ont été emportées avec les cultures qu'elles défendent; le riche domaine de Bom Jesus, où des centaines d'ouvriers transforment la canne à sucre en eau-de-vie, a été fréquemment inondé. Sur le bas Cuanza un seul poste domine la rive gauche, celui de Muxima, bâti au sommet d'une colline calcaire d'où la vue s'étend au loin sur le pays des sauvages Quissama; au bas de l'escarpement, au milieu d'un groupe de cabanes, s'élève une église, considérée comme un grand « fétiche » par tous les habitants de la contrée, catholiques ou païens.

Massangano, en amont du confluent du Cuanza et du Lu-calla, est un poste commerçant, grâce au voisinage des caféteries de Cazengo; mais le centre du trafic se trouve à Dondo, située à la tête de la navigation facile du Cuanza. Cette ville, de construction récente, est bâtie sur la rive droite, dans un cirque dominé par des collines boisées; l'air s'y renouvelle difficilement : les marchands portugais qui y sont établis l'ont appelée

[1] *Relatorios das Obras Publicas das Provincias Ultramarinas.* Angola, 1877-1880.
[2] R. Burton, ouvrage cité.

« four », « enfer » de l'Angola, et grande est parmi eux la mortalité causée par les fièvres; on y fabrique des amphores poreuses, et les forgerons indigènes y travaillent le fer européen, quoique les montagnes des alentours soient très riches en minerai. C'est à une petite distance en amont, près des cataractes du Cuanza et du village nègre de Cambambé, ancien chef-lieu du district, que l'on exploitait jadis des mines d'argent. La première tentative faite pour s'emparer de ces mines date de 1595, mais

N° 85. — DONDO.



les deux cents hommes de l'expédition furent massacrés; sept fuyards seulement échappèrent à la mort.

La contrée la plus riche de l'Angola pour la production du café est le bassin du Lu-calla, qui se développe parallèlement à celui du Cuanza, en amont du confluent des deux cours d'eau. Le cafier croît à l'état sauvage dans les forêts de ces contrées et les naturels n'ont eu en maints endroits qu'à débrousser le sol autour des arbres pour avoir des caféteries naturelles très productives. Mais les grandes plantations du Cazengo, de Golungo-Alto et des districts voisins ont été créées par des Portugais et des

Brésiliens, qui employèrent d'abord le travail des esclaves, devenus maintenant des salariés. Le premier *fazendeiro* qui s'établit dans le Cazengo, en 1837, venait du Brésil. Huit ans après, il récoltait déjà 8 tonnes de café, et en 1880 l'exportation du seul district de Cazengo atteignit 2500 tonnes[1]. On cultive aussi le cotonnier dans le bassin du Lu-calla, et cette culture promettait de devenir assez importante pendant la guerre américaine de sécession; mais elle est actuellement peu fructueuse pour les planteurs. La région est très riche en gisements miniers; toutefois on n'y exploite guère que le minerai de fer, fameux depuis un temps immémorial par l'excellence des produits que savent en extraire les indigènes : les soufflets à double courant dont ils se servent sont absolument les mêmes que ceux des Égyptiens, représentés dans les hypogées[2]. Dans les sables des torrents de Golungo-Alto on trouve aussi de la poudre d'or, mais jusqu'à maintenant en trop faible quantité pour que l'exploitation puisse s'en faire avec bénéfice.

Cette région du Lu-calla, l'une des plus gracieuses et la plus riche de l'Angola, était naguère tellement dépourvue de voies de communication, que les porteurs devaient cheminer jusqu'aux villes du littoral par les sentiers épineux des forêts : une grande partie du trafic indigène prenait même la direction d'Ambriz, attirée par le bon marché des denrées d'échange. En attendant que la voie ferrée emporte les produits du pays directement vers Loanda, tout le commerce extérieur du Lu-calla se fait par l'entremise des bateaux à vapeur du Cuanza; mais c'est encore à dos d'homme que les cafés sont transportés jusqu'aux escales du fleuve. On a calculé que, sur un tonnage total de plus de 11 000 tonnes que représente le mouvement des échanges sur le Cuanza, la part du bassin du Lu-calla est de 5600 tonnes : à 45 kilogrammes par charge moyenne, il faut donc compter près de 125 000 porteurs qui chaque année font le pénible voyage entre les plantations de l'intérieur et les embarcadères du Cuanza. On a construit récemment une route de 57 kilomètres qui rejoint Dondo au chef-lieu du district de Cazengo, le bourg de Cacullo, situé près des sources du Lu-inha, affluent septentrional du Lu-calla. Ce chemin, qui permettra d'utiliser d'autres véhicules que l'homme, franchit deux bras du Lu-calla par des viaducs en fer, l'œuvre industrielle la plus remarquable de tout le territoire d'Angola[3].

Pamba, la ville désignée comme le point d'arrivée du futur chemin de

[1] J. P. Oliveira Martins, *O Brazil e as Colonias Portuguezas.*
[2] J. J. Monteiro, ouvrage cité.
[3] *As Colonias Portuguezas*, março 31, 1887.

fer de Loanda au district d'Ambaca, n'est pas située sur le Lu-calla, mais à 8 kilomètres à l'ouest de ce cours d'eau, sur un rocher de schistes et de grès, au pied duquel serpente le rio Pamba, un des petits affluents de la rivière : on donne généralement à ce poste le nom de son district, Ambaca. En 1879, époque où les ingénieurs avaient déjà tracé sur les cartes le parcours définitif de la ligne ferrée de 150 kilomètres entre Dondo et Ambaca, cette dernière ville ne se composait que d'une seule rue avec trois maisons et une douzaine de paillottes ; les habitants, tous vêtus de noir, paraissaient

N° 86 — TRACÉS DU CHEMIN DE FER D'AMBACA.



tristes et misérables, et les rares voyageurs qui visitaient la contrée se demandaient pourquoi l'on avait eu la bizarre idée de choisir spécialement ce hameau pour le rattacher par une voie ferrée de 350 kilomètres à la capitale des possessions portugaises[1]. Elle doit ce privilège à son rang de chef-lieu administratif, aux cultures de tabac et d'arachides qui couvrent une partie des alentours, à sa position sur la grande route des caravanes qui pénètrent au loin dans le royaume du mouata Yamvo, et peut-être aussi au prestige du passé. Ambaca fut jadis une ville populeuse et prospère : elle était le principal entrepôt d'où partaient les traitants, explorant toute la contrée à la recherche des nouveaux marchés. Les Ambaquistas étaient devenus fameux dans tous les domaines portugais par leur esprit d'entre-

[1] B. Capello et R. Ivens, *De Benguella as terras de Iacca.*

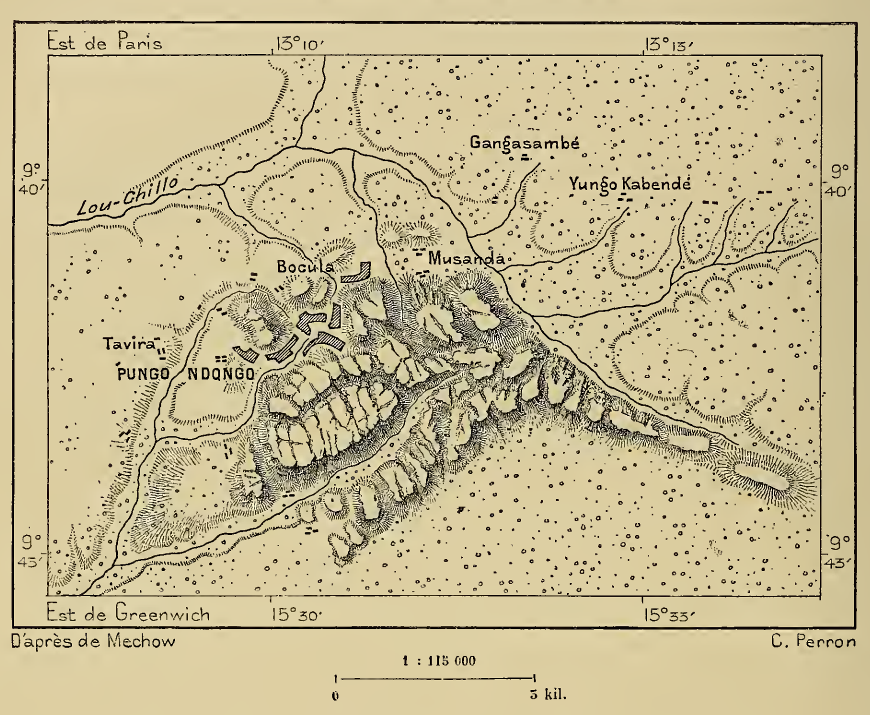
prise et par leurs richesses : aussi les employés pauvres briguaient-ils à l'envi le poste à peine rémunéré, où pourtant il devait leur être facile d'acquérir rapidement une fortune. Ils firent si bien que les habitants émigrèrent, surtout vers Pungo-Ndongo, et que le commerce chercha d'autres voies ; les Ambaquistas sont plus nombreux maintenant dans les cantons limitrophes que dans leur pays d'origine. Le chemin de fer ne manquera pas de repeupler la contrée et d'en faire jaillir les richesses dormantes.

Dans la haute vallée du Lu-calla, il n'y a point de villes populeuses. Duque de Bragança — ou simplement Duque, — le poste portugais le plus avancé au nord-est du pays d'Angola, n'est qu'un *presidio*, et un presidio redouté, car la rivière qui coule à l'est du plateau de la forteresse se répand en marais insalubres. Aussi n'envoie-t-on guère à ce poste que des soldats disciplinaires, et ceux-ci vivent d'exactions déguisées sous le nom d'impôt. La conséquence de ce régime a été, comme à Pamba, le dépeuplement de la contrée. Quoiqu'elle soit naturellement très fertile, et qu'on puisse y cultiver le tabac, le cotonnier, les arachides, et, grâce à l'altitude dépassant 1000 mètres, tous les légumes et les arbres fruitiers d'Europe, les récoltes du pays empliraient à peine quelques sacs. Peu de temps avant le passage des explorateurs Capello et Ivens, une tribu de Djinga qui campait dans le voisinage du fort s'éloigna dans la direction de l'ouest, pour éviter qu'on ne lui enlevât tous ses bestiaux.

Le bassin du fleuve principal, le Cuanza, n'a pas l'importance agricole que ses caféteries donnent au versant du Lu-calla, mais il est plus fréquenté comme chemin commercial. Dondo, première escale du fleuve, se complète à l'orient par la ville de Pungo-Ndongo, le « Fétiche de Ndongo », principal entrepôt des traitants qui commercent avec l'intérieur de l'Afrique et l'une des cités historiques de l'Angola : c'est là que résidaient les souverains qui ont donné son nom au pays; les Portugais s'y établirent définitivement en 1671. Cette ville, située à plus de 1100 mètres d'altitude, est étrangement placée dans un lieu fort pittoresque. Au milieu d'une vaste plaine qui s'étend au sud vers le Cuanza, se dressent, à 100 et même 200 mètres de hauteur, des rochers de conglomérats et d'autres formations, schistes, gneiss et porphyres, qui présentent les aspects les plus divers : les uns ressemblent à des obélisques, les autres à des coupoles; la plupart sont disposés en tourelles verticales, que séparent d'étroites fissures, visibles de loin par les arbustes au feuillage sombre qui les emplissent. En certaines vallées, paradis des botanistes par l'infinie variété de leurs plantes, les arbres sont complètement recouverts de plantes parasites, qui, d'un rocher à l'autre, sont tendues en un immense voile au-

dessus des branchages : dans la saison des fleurs, le rideau de lianes entremêlées, caché par des myriades de corolles d'un rouge flamboyant, s'étend comme une mer de pourpre dans une enceinte de pierre[1]. Ces beaux rochers de Pungo-Ndongo sont généralement désignés sous le nom de Pedras Negras ou « Pierres Noires », qui pourtant n'est pas mérité pendant une grande partie de l'année. A la fin de la saison sèche, la pierre est plutôt d'aspect grisâtre ; mais en décembre, quand de petits lacs, for-

N° 87. — « PIERRES NOIRES » DE PUNGO NDONGO.

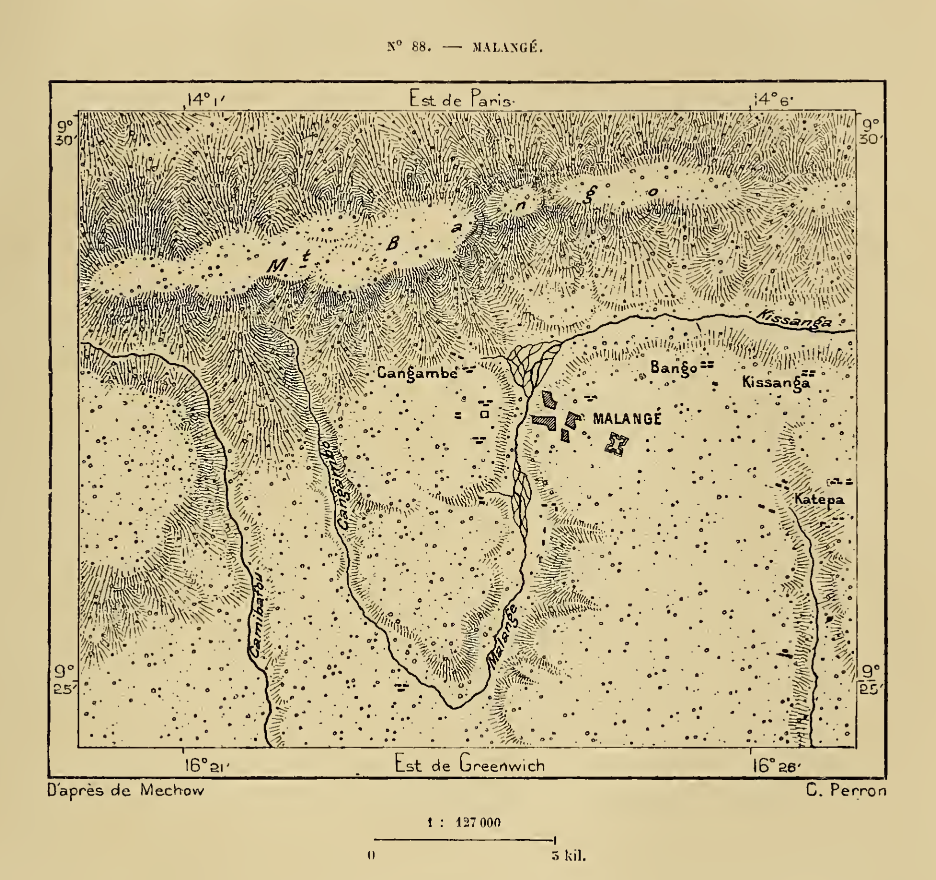


més par les pluies, se sont amassés dans les vasques de la roche, on remarque sur les parois verticales des bandes noirâtres, qui s'élargissent peu à peu, s'allongent jusqu'à la base et finissent par recouvrir entièrement les falaises comme d'un vernis. Cet enduit se compose de myriades de petites algues du genre *scytonema*, qui se développent dans l'humidité ; mais au retour de la saison sèche elles dépérissent, s'écaillent et tombent, laissant de nouveau sa teinte grisâtre à la surface des roches[2]. Sur une des aiguilles des Pierres Noires s'élève la forteresse ; en bas, dans un cirque inégal, se groupent les cases de Pungo-Ndongo, entourées d'o-

[1] J. J. Monteiro, ouvrage cité.
[2] Welwitsch, *Petermann's Mittheilungen*, 1868, Heft VII.

rangeries et de jardins, qu'arrosent les canaux d'eau limpide et où les arbres fruitiers des Antilles se mêlent à ceux de l'Europe; au bord d'une ruelle s'étale le branchage d'un grand baobab auquel se rattachent les premières traditions de la ville : c'est là que se tenait la cour de la reine Ginga, l'un des puissants potentats de l'Afrique. Les rochers ont aussi leurs légendes : on y montre de prétendues empreintes de pas humains et des grottes dont les galeries donneraient accès à des cités souter-

N° 88. — MALANGÉ.



1 : 127 000

0 5 kil.

raines. Le jour dure moins longtemps à Pungo-Ngondo que dans les autres villes de l'Angola : les hauts rochers retardent le lever de l'aurore, hâtent la chute du crépuscule, et souvent les brouillards s'enroulent autour des falaises pendant les heures du matin.

A l'est des Pierres Noires l'avant-poste du commerce de Loanda avec les contrées de l'intérieur est le bourg de Malangé, situé dans une vaste plaine de graminées, qui ressemble pendant la saison des pluies à un immense champ de blé; au nord s'étendent quelques marais qu'il serait facile de dessécher et d'où sortent des ruisseaux qui vont rejoindre le Cuanza en aval

de superbes cascades. Occupé par une petite garnison, Malangé est encore un lieu portugais : quelques traitants blancs s'y sont établis et s'y servent de la monnaie nationale ; mais pour aller plus avant il faut l'échanger contre des étoffes et autres objets de troc. C'est là que s'organisent définitivement les *quibucas*, c'est-à-dire les caravanes de marchands, d'*aviados* ou commissionnaires et de porteurs ; ensuite elles s'aventurent au delà du Kouango pour trafiquer avec les tribus sauvages jusque dans la région des grands lacs et se procurer l'ivoire, le caoutchouc et la cire. La route de commerce méridionale qui part de Benguella, à 500 kilomètres au sud de Loanda, possède également pour avant-poste, du côté de l'Afrique intérieure, une station placée dans le bassin du Cuanza, mais beaucoup plus au sud que Malangé, dans la haute plaine où s'unissent les premières eaux du fleuve. Ce poste, Belmonte, n'est pas occupé militairement; là résidait le fameux voyageur portugais Silva Porto, l'un des rares explorateurs qui ont traversé le continent de part en part et visité en outre un grand nombre de pays de l'intérieur bien peu connus. Le village de Belmonte, de même que la *libata* de Cangombé, où règne le plus puissant soba, est en général désigné sous le nom de Bihé (Bié), donné à l'ensemble du plateau, d'environ 1600 mètres d'altitude, où se fait le partage des eaux, au nord vers le Cuanza, au sud vers le Kou-Bango. D'après Capello et Ivens, les Bihenos, au nombre d'une vingtaine de milliers, n'offrent aucun type distinct. Issus de gens de toute provenance, que la guerre, l'esclavage ou le commerce ont réunis sur ce plateau, ayant en outre rapporté de leurs voyages les coutumes les plus diverses, ils n'ont guère de caractère commun que leur habileté commerciale et leur amour du gain ; un grand nombre d'entre eux ont appris à lire et à écrire. Il faut qu'un marchand portugais soit lui-même bien rusé pour qu'il réussisse à faire des spéculations heureuses avec des agents du Bihé : c'est à ceux-ci que reviennent presque tous les bénéfices des échanges. Le pays, enrichi par le commerce, pourrait devenir aussi un des greniers de l'Afrique, car le sol rougeâtre, argilo-siliceux, est d'une extrême fertilité, et pendant la saison des pluies on voit, pour ainsi dire, les plantes pousser à vue d'œil : en moins de deux mois, Capello et Ivens, qui organisèrent leur expédition près de Belmonte, avaient obtenu d'un jardin défriché par eux des récoltes abondantes. Les voyageurs qui reviennent des sauvages *sertões* de l'Afrique intérieure vantent comme un paradis ce beau pays de Bihé, où ils trouvent en abondance, après les longs jours de disette, des légumes et des fruits exquis. On a parlé de cette région féconde comme d'un lieu d'immigration future pour les paysans du Portugal; mais, durant la saison des pluies, les fièvres n'y sont guère moins dangereuses que

dans les terres basses, et l'on y voit beaucoup de goîtreux[1]. Des missionnaires américains s'y sont récemment établis, mais leur station principale est à l'ouest, dans le pays de Baïloundo, que Ladislas Magyar appelle le « cœur du pays bounda ».

Le principal article d'échange apporté dans l'intérieur par les Bihenos est la *fazenda*, pièce de coton, unie ou rayée, de provenance anglaise, et généralement d'assez mauvaise qualité. La funeste eau-de-vie de Hambourg, plus ou moins mélangée de drogues et allongée d'eau, est aussi un grand objet d'échange dans presque toutes les tribus. Les caravaniers leur vendent des plaques de sel, des fusils, de la poudre et des munitions de guerre, du fil de laiton, des perles en porcelaine, blanches et rouges, et des verroteries qui viennent pour la plupart de Bohême par la voie d'Angleterre ; les parapluies et les bonnets de nuit sont aussi fort appréciés dans le royaume du mouata Yamvo et les pays limitrophes ; enfin les marchands ont à se munir de tapis, d'uniformes, de broderies et d'autres objets de valeur, qu'ils offrent en présent aux chefs dont ils ont à demander l'autorisation pour trafiquer avec le menu peuple. En échange des marchandises d'Europe, les traitants rapportent de l'ivoire, du caoutchouc, de la cire et du miel, des huiles de palme, des peaux de fauves. Les porteurs, engagés soit pour toute la durée du voyage, soit pour une partie du trajet, sont chargés d'un fardeau qui n'est jamais inférieur à 45 kilogrammes, et rarement supérieur à 60 : le poids varie suivant la saison et les difficultés de la route. Souvent aussi le porteur se fait suppléer par un indigène; parfois, commerçant lui-même, il est accompagné par une ou plusieurs femmes qui portent ses vivres et les objets de trafic achetés au départ. Ses services sont payés d'avance en tout ou en partie, mais le chef de la tribu, en présence duquel a été stipulé le prix d'engagement, est responsable de la fuite du porteur s'il arrive à celui-ci d'abandonner la caravane. De son côté, le marchand en chef est tenu pour solidaire de tous les délits ou crimes commis par ses hommes en pays visité : la moindre violation des coutumes donne lieu à d'interminables palabres, qui se terminent toujours par le payement d'une amende imposée à l'étranger.

Les marchands qui voyagent de contrée en contrée sont pour la plupart pourvus de l'*impemba*, passe-port qui ne s'écrit pas sur le parchemin ou sur le papier, mais qui se peint sur le corps. Au lieu de départ ils se présentent devant le chef en exposant leur projet de voyage et en apportant le présent traditionnel : on offre une bête en sacrifice et l'on trempe

[1] B. Capello e R. Ivens, *De Benguella as Terras de Iacca.*

un chiffon dans le sang. Le voyageur doit conserver ce précieux talisman, ainsi qu'un morceau de craie avec lequel le prince trace certains signes cabalistiques sur le front, sur la poitrine et sur les bras ; quand ces signes s'effacent, il les dessine de nouveau, en prenant bien garde de ne pas en changer la forme[1].

Au sud du Cuanza, la zone du littoral, occupée par les Quissama et d'autres noirs encore indépendants, n'a point de ville, à peine quelques petits postes de troc, sur un espace d'environ 200 kilomètres. Le fortin de Benguella Velha ou « Vieille Benguella », bâti au quinzième siècle sur un promontoire qui domine au nord la bouche du Cuvo, a été abandonné, et la ville de Novo-Redondo, qui l'a remplacé, à quelque distance au sud, n'est qu'un groupe de cabanes situé sur une roche presque inaccessible du côté de la mer; à la base de ces escarpements et d'une forteresse fondée en 1769 coule la petite rivière de Gunza, ombragée de palmiers et fermée à la bouche par une barre de sable. D'après Ladislas Magyar, des gisements de soufre se trouveraient à quelque distance dans l'intérieur; ils ne sont pas plus exploités que les veines de cuivre de Sumbé-Ambela, près de l'entrée du Cuvo. Quicombo, au sud de Novo-Redondo, est un groupe de factories et un lieu de ravitaillement. Egito ou Lucito, à moitié chemin entre Novo-Redondo et Benguella, est encore moins peuplée que la première de ces villes : ce n'est qu'un poste militaire situé à l'embouchure de la rivière du même nom; naguère il était pour ainsi dire assiégé par les indigènes. Au moins deux fois par an la petite garnison avait à fermer les portes de la place et à tirailler contre les assaillants.

Benguella, le chef-lieu de la province médiane de l'Angola, n'est pas une grande ville comme Loanda, le chef-lieu de la province du nord; mais elle offre néanmoins un bel aspect, grâce à sa construction en amphithéâtre sur les flancs d'une colline escarpée. Ses maisons, basses et larges, enfermant de vastes *patios* et entourées de jardins, occupent un espace considérable, et des avenues d'arbres, des promenades, accroissent l'étendue de la cité. Fondée en 1617, sur un promontoire qui s'avance au sud-ouest, s'élève la citadelle de San-Filippe, qui a donné son nom officiel à la ville de Benguella; le ruisseau de Cavaco, remplacé par un lit de sable dans la saison des sécheresses, coule au nord de la cité, et à quelques kilomètres plus loin débouche la rivière de Catumbella, dominée par le fort du même nom et baignant, dans la saison des crues, les quais d'une petite cité commerçante. Autour de Benguella les collines sont revêtues de brousses naguère

[1] Ladislas Magyar, ouvrage cité.

peuplées de bêtes fauves, car les chasseurs étaient peu nombreux parmi les résidents portugais; pour se défaire des éléphants qui dévastaient les plantations, il fallut employer l'artillerie[1]. La population blanche est en partie composée de criminels bannis ; quant aux habitants noirs, ils représentent toutes les races de l'Afrique portugaise : les Bihenos coudoient les Cabinda, et les Ambaquistas se rencontrent avec les Kioko. Quand les caravanes arrivent de l'intérieur au nord de la ville, près de la rivière Catumbella, on pourrait se croire transporté dans quelque libata appartenant au mouata Yamvo. Plusieurs négociants ont bâti leurs villas dans le voisinage, sur une plage de la mer très exposée à la brise et plus salubre que Benguella. Le mouvement annuel des échanges est d'environ 5 à 6 millions.

Un sentier de commerce se dirigeant à l'est par la vallée de la Catumbella unit la ville au plateau de Bihé, mais deux autres routes plus longues font un détour au sud, l'une par la vallée du Cavaco et le village de Sapa, l'autre par le bassin que parcourt la rivière de Capororo. Ce cours d'eau qui sépare le district de Dombe-Pequeno, au nord, et de Dombe-Grande, au sud, arrose dans sa partie inférieure de vastes plantations de cannes à sucre, qui servent à la fabrication de l'eau-de-vie ; on cultive aussi le sable du lit fluvial quand les ardeurs de l'été en ont desséché la surface, et l'on y récolte une grande quantité de maïs et de manioc, dont la farine est expédiée par milliers de boisseaux à Benguella et à l'embarcadère de la baie de Cuio, indentation de la côte où vient déboucher le Capororo. Quoique cette rivière ne coule à l'air libre que pendant la saison des pluies, la dépression du lit est dangereuse à traverser dans le voisinage de la mer : il s'y trouve des puisards et des lagunes d'eau profonde, et çà et là des boues, avivées par un courant souterrain, dans lesquelles le voyageur risque de s'enlizer. Les deux districts de Dombe ont de l'importance par leurs gisements miniers. Les gneiss voisins de la baie de Cuio renferment des poches d'un riche minerai de cuivre, ainsi que du plomb argentifère. Ses collines gypseuses, qui forment l'ossature de la contrée dans la direction de Benguella, contiennent des masses de soufre pur. Monteiro vit un monticule qui lui parut être composé entièrement de cette substance; en outre, les couches séléniteuses lui fournirent du plâtre excellent, égal à celui que l'on obtient dans le bassin de Paris.

Dans la région des sources, le Capororo, connu sous le nom de Calunga, traverse la riche vallée de Quillengues, où réside un puissant soba. Ce haut bassin, de 800 à 1000 mètres d'altitude, offre encore une végétation d'as-

[1] Carlos de Mello, *Notes manuscrites*.

pect tropical, mais au milieu des forêts s'étendent de vastes clairières où paissent des troupeaux de bœufs. Souvent les sauvages Ba-Nano des contrées du nord font des incursions dans la vallée de Quillengues pour se ravitailler de bétail. On raconte qu'ils se font suivre des animaux par monts et vallées sans avoir besoin de les conduire : il leur suffit de battre en cadence deux morceaux de bois en répétant de temps en temps des mots d'appel. La serra Vissecua, qu'il faut traverser à l'est de Quillengues pour redescendre dans le bassin du Cunéné, est assez pénible à gravir : le seuil qu'eurent à franchir les explorateurs Capello et Ivens s'ouvre à l'altitude de 1830 mètres.

Au sud de Benguella et de Dombe le premier centre de population que l'on rencontre sur le littoral est la ville moderne et prospère de Mossâmedes, qui a donné son nom à la province de l'Angola. En 1785 déjà la baie d'Angra do Negro, la Little Fish-bay des Anglais, avait reçu l'appellation de Mossâmedes, en l'honneur d'un général ; mais c'est en 1840 seulement que fut fondé le premier établissement portugais. La nouvelle colonie se développa plus rapidement que les anciennes bourgades ou factories du littoral d'Angola. Quoiqu'elle n'ait pas le titre de « cité » comme Benguella, Mossâmedes la dépasse par le nombre des habitants ; dans les possessions africaines du Portugal elle ne le cède en population qu'à Loanda. En 1884, près de 330 Madériens y débarquèrent. Les blancs y sont représentés en proportion beaucoup plus grande que sur les autres points de la côte, et tandis qu'ailleurs les immigrants d'Europe et du Brésil viennent pour la plupart sans leurs familles, ils s'établissent à Mossâmedes avec femme et enfants ; cependant la mortalité y est toujours plus forte que les naissances. Une des causes de la prospérité relative de cette ville du sud est le privilège qu'elle a eu de ne jamais être un foyer de traite pour les négriers, comme Benguella et Loanda. Elle a été surtout un lieu de pêche et de commerce agricole.

Le port de Mossâmedes, profond et bien abrité de tous les vents, permet aux grands navires de mouiller à une faible distance de la plage ; mais en arrivant dans la baie en face de cette côte de dunes, de plaines sableuses, d'escarpements rocheux, entourant la ville aux maisons blanches et ses rangées de palmiers, on se demande ce que cette terre aride peut fournir au commerce, qui d'ailleurs atteint à peine un million et demi de francs par année[1]. La mer du moins est généreuse, pullulante d'organismes animaux ; les pêcheurs riverains salent des milliers de gros poissons qui res-

[1] Mouvement de la navigation à Mossâmedes en 1884 : 55 navires, jaugeant 50 860 tonneaux.



MOSSÂMEDES. — VUE GÉNÉRALE

Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de M. Moraes.

semblent à la morue, et fabriquent en abondance de l'huile de foie pour l'exportation. Si les campagnes des alentours de Mossâmedes manquent trop de terre végétale et d'eau pour qu'on puisse les cultiver, les fonds des ouâdi qui serpentent entre les collines sont très fertiles; les jardins, les plantations de cotonniers, de cannes à sucre, de bananiers et d'orangers s'y succèdent en une magnifique zone de verdure; des usines à sucre y ont été fondées par des émigrants de Pernambuco. Surtout les *hortas* du rio Bero et du rio Giraul, à quelques kilomètres au nord de Mossâmedes, donnent de précieuses récoltes, et les pays de l'intérieur sont riches en bétail, que l'on exporte au Cap et au Gabon; on y élève des bœufs de selle (*boi-cavallos*) comme dans la Cafrerie et les républiques hollandaises de l'Afrique australe. Ainsi la province méridionale de l'Angola se rattache déjà partiellement aux régions du Cap par les mœurs de ses habitants.

Mossâmedes communique avec le versant oriental des montagnes côtières par une route qui n'est pas due uniquement à la nature : le travail de l'homme est intervenu aux endroits d'accès difficile pour écarter les roches et adoucir les pentes; quelques ressauts jadis infranchissables aux bêtes de somme ont été surmontés par des lacets réguliers tracés aux flancs des rochers; maintenant les wagons des immigrants hollandais du sud peuvent franchir la montagne de Chella et descendre à Mossâmedes. La station la plus importante sur le versant occidental des monts est le poste fortifié de Capangombé, où l'on trouve des approvisionnements et des marchandises de troc. L'eau manque parfois dans le voyage; cependant il en existe d'ordinaire des réservoirs dans les cavités des roches de granit. Une de ces jarres naturelles, Pedra Grande, bloc isolé qui se dresse au milieu de la plaine, est évidée à l'intérieur avec une parfaite régularité : on la dirait taillée de main d'homme. Quelques plantations sont éparses dans les vallons les plus humides, ayant fontaine ou ruisseau. Le seuil du faîte de Chella, charmant plateau gazonné où sourdent des ruisseaux et où des planteurs portugais ont récemment mis en culture la canne à sucre et le cafier[1], est à l'altitude d'environ 1650 mètres.

Le bassin du Cunéné, dans lequel descend la route après avoir franchi la sierre des Neiges, a dans sa partie supérieure quelques petits centres de domination portugaise qui promettent d'avoir un jour une réelle importance comme foyers d'attraction pour les immigrants, mais qui jusqu'à maintenant sont restés d'humbles villages. Même le poste militaire de Caconda, situé dans une plaine que parcourt un affluent occidental du haut

[1] O. von Dewitz, *Deutsche Kolonial-Zeitung*, 1 märz 1887.

Cunéné, était naguère presque entièrement abandonné par le commerce : les caravanes des Ganguella n'y apportaient qu'un peu d'ivoire et de cire. Les indigènes, Nano, Huambo, Ganguella, se sont retirés au loin pour éviter les exactions des *chefes* qui représentent l'autorité portugaise; des soba dont les prédécesseurs prêtaient régulièrement le serment de fidélité au roi de Portugal, avaient même refusé l'hommage[1]; la vaste et fertile plaine, qui pourrait facilement nourrir un million d'habitants, n'en aurait au plus que huit mille. Néanmoins il paraît impossible qu'un pays si favorisé ne devienne pas une région de peuplement et de culture. A cette altitude, de 1650 mètres en moyenne, la température est modérée, et le pays, sans être complètement à l'abri des fièvres, comme on l'a dit, est relativement salubre; toutes les plantes de la zone tempérée y prospèrent à côté des végétaux du climat subtropical; le cafier y réussirait certainement, à en juger par l'espèce sauvage, l'*oriango*, qu'on y rencontre dans les forêts. Par sa végétation, ses eaux courantes, son doux climat, Caconda (1675 mètres) est une terre de promission, et déjà des Boers du Transvaal sont venus étudier le pays pour y fonder des colonies; des Portugais, pour la plupart condamnés, y possèdent quelques jardins établis autour d'un fortin fondé au dix-septième siècle. L'administration portugaise s'occupe d'améliorer les sentiers qui se dirigent au nord-ouest de Caconda et du haut Cunéné vers Benguella.

La station d'Huilla, à la base orientale de la sierre des Neiges, a pris récemment une plus grande importance que Caconda, grâce à la proximité relative du littoral et à l'arrivée de colons néerlandais de Transvaal. Une mission catholique dirigée par des Français s'est aussi établie à Huilla et les prêtres y ont fondé un collège pour les fils des commerçants de la côte. Des jardins où croissent les plantes d'Europe entourent les demeures, et des allées d'eucalyptus bordent le torrent qui va rejoindre le Caculovar, le principal affluent du Cunéné. La principale colonie des Boers, celle de San-Januario, à laquelle on a conservé le nom d'Humpata, qui est aussi celui de tout le district, s'est fondée au nord d'Huilla sur une terrasse du plateau : là sont éparses les cabanes proprettes aux charpentes revêtues de chaume, au sol vernissé de bouse, qu'ont bâties les Hollandais sur le modèle des maisons du Transvaal. Leur voyage de migration ne dura pas moins de sept années. Poussant les troupeaux devant eux, cheminant de pâturage en pâturage, séjournant pendant des mois dans un endroit favorable pour y refaire leurs bêtes fatiguées, mais aussi s'exposant parfois à l'inclémence du

[1] Serpa Pinto, *How I crossed Africa.*

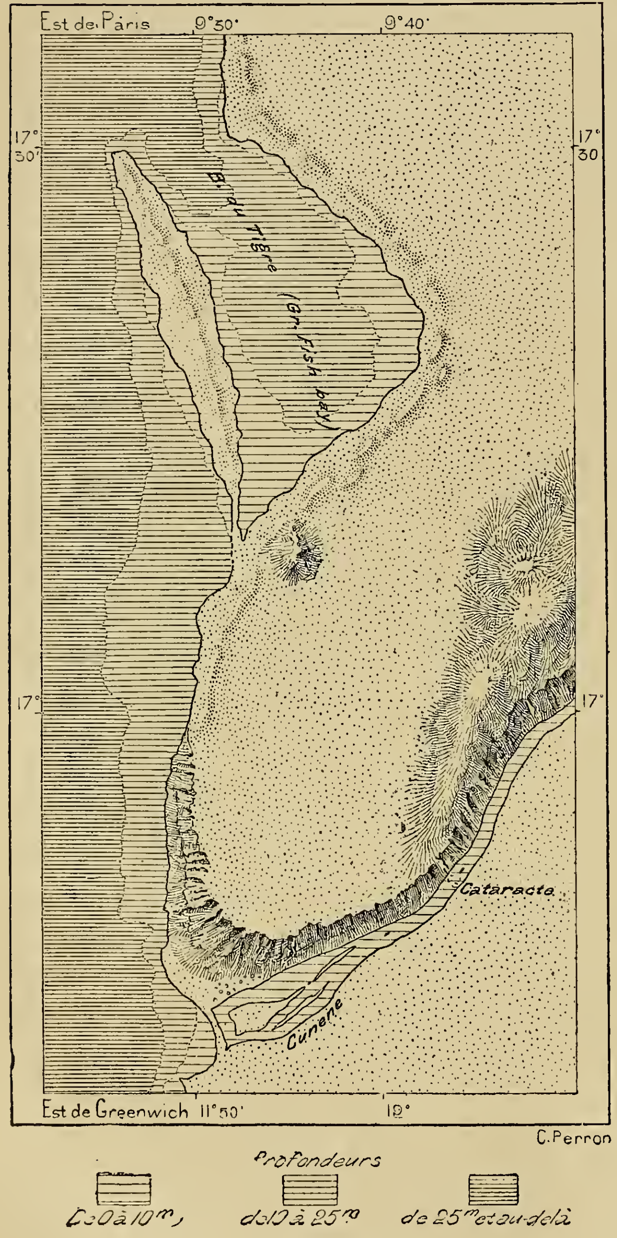
temps, faisant des marches forcées à travers le désert sans eau, les Boers eurent beaucoup à souffrir durant ce long *trek* ou voyage d'exil[1]. Un grand nombre d'entre eux moururent de fatigue, et l'on raconta même que tous avaient péri. Quatre ou cinq cents individus à peine atteignirent enfin la terre promise, à plus de 2000 kilomètres de la mère patrie, vers la fin de l'année 1880; mais là-même, sous cet heureux climat de Mossâmedes, le sort s'acharna contre eux : la variole éclata parmi les nouveaux venus et les décima; presque tous les chevaux qu'ils avaient amenés, à la grande terreur des indigènes, périrent d'épuisement; tous les troupeaux de brebis disparurent et plus des deux tiers du gros bétail succomba. Le désespoir s'empara de plusieurs des colons, qui s'embarquèrent pour le Cap; d'autres, rebroussant chemin, tentèrent de retourner au Transvaal; d'autres encore, recommençant le trek d'étape en étape, remontèrent plus avant dans le bassin du Cunéné et dans la région des plateaux; mais il en est qui tinrent bon malgré la destinée.

Maintenant les campagnes d'Humpata sont cultivées, arrosées avec soin par des canaux bien tracés, et fournissent des vivres en quantité suffisante pour les habitants; en outre, les Boers soignent ce qui leur reste de bétail et cherchent à repeupler leurs étables; ils sont chasseurs et poursuivent l'éléphant et l'hippopotame, dont la graisse leur sert à fabriquer du savon; ils se sont aussi faits mineurs pour extraire le fer de la roche et l'or du sable des ruisseaux; enfin, ils sont trafiquants : ils vont chercher des marchandises jusqu'à la baie de Walvisch, dans le pays de Dama-ra, et font le service de convoyeurs entre Huilla et le port de Mossâmedes ; c'est l'industrie qui leur a permis de reconquérir un certain bien-être et qui assure la durée de leur colonie; depuis leur arrivée, le trafic de l'un à l'autre versant a plus que doublé. Quoique très méfiants à l'égard de leurs voisins les Portugais, qui parlent une autre langue et professent une autre religion, ils se sont néanmoins accommodés au contact de ces gens de race étrangère et les défendent contre les incursions des pillards de diverses tribus, désignées sous le nom générique de « Hottentots »; même quelques mariages ont eu lieu entre Portugais et filles ougara, — nom local des immigrants du Transvaal. — D'ailleurs on ne leur a guère demandé jusqu'ici qu'une reconnaissance théorique de la suzeraineté portugaise, représentée à Humpata par un seul préposé : pour leurs affaires communales ils ont conservé leur parfaite autonomie[2]. De ces premiers groupes

[1] *Deutsche Kolonial-Zeitung*, 1887; — *Petermann's Mitteilungen*, 1887, Heft. V.
[2] P. J. Van der Kellen, *Tijdschrift van het Nederlandsch aardrikskundig Genootschap*, 1885.

se sont déjà détachés des essaims qui se sont dirigés vers d'autres points de la contrée; mais l'immigration allemande qu'on a essayé de détourner vers le haut bassin du Cunéné n'y a pas encore pénétré. En 1884, le voyageur Dewitz ayant fait l'acquisition d'un grand terrain de colonisation dans le pays de Luceque, au confluent du Catapi et du Cunéné, les agriculteurs ne répondirent pas à son appel. A l'est et au sud de Huilla les autres postes militaires et religieux, tels que Gambos et Humbé (Koumbi), ne sont encore entourés que de cases habitées par des nègres : la population blanche n'est représentée sur cette lisière marécageuse du Cunéné moyen que par des individus isolés, pêcheurs attirés par la quantité prodigieuse de poisson. De même le littoral qui se prolonge au sud de Mossâmedes jusqu'à la barre du Cunéné, limite politique de l'Angola, est resté presque désert, malgré l'excellence des deux ports qui se succèdent sur cette partie de la côte, la Bahia Pinda ou Port-Alexandre, et la Bahia dos Tigres, également formées l'une et l'autre par des bancs de sable déposés

N° 83. — BAIE DU TIGRE ET CUNÉNÉ.



parallèlement à la plage continentale et rattachés par une levée transversale à la terre ferme. Sur le haut promontoire du Cabo Negro qui commande l'entrée septentrionale du Port-Alexandre se voient les débris d'un pilier ou padrão érigé en 1485 par Diogo Cam pour commémorer ses découvertes. Un autre pilier commémoratif se dresse sur le cap Santa-Maria, entre Dombe-Grande et Mossâmedes[1].

Malgré la fertilité de ses vallées et de ses plateaux l'Angola est encore une des contrées d'Afrique où la cueillette et la chasse ont presque autant d'importance que l'agriculture : il ne peut en être autrement dans un pays que dépeuplait jadis la traite des nègres et dont le littoral, devenu presque désert en conséquence, n'offre qu'un petit nombre de plantations et de jardins. Cependant la fuite des animaux vers l'intérieur et la destruction des forêts de la côte diminuent de plus en plus les richesses naturelles du sol et donnent une valeur relative plus grande aux produits du travail humain. L'ivoire, qui fut autrefois, après les esclaves[2], la marchandise la plus précieuse de l'Angola, tend à disparaître et celui qu'on retire des régions de l'intérieur prend la route du Congo. De même le caoutchouc, dont les négociants de l'Angola expédient chaque année pour une valeur de 3 à 4 millions de francs, diminuera quand les lianes qui le fournissent auront été coupées dans toutes les régions voisines de la côte. Déjà l'orseille, mousse tinctoriale qui pend en barbe aux branches des baobabs et d'autres grands arbres, est devenue beaucoup moins commune. La gomme copal, que les ports de l'Angola expédient chaque année, sont des denrées encore abondantes dans la région du littoral et les sauvages apportent toujours de grandes quantités de cire. En outre, l'industrie moderne a révélé l'usage de nombreuses substances naturelles de l'Angola qu'on laissait naguère sans emploi. Les palmiers offrent leurs huiles, leurs fibres et leurs fruits, les acacias donnent leur résine, les euphorbes fournissent leur suc, l'*almeidina*, on détache du baobab l'écorce et le liber, qui servent à faire des cordages, des étoffes, du papier. Et que de végétaux on rencontre encore dans les forêts dont on pourrait utiliser les bois, les feuilles, les gommes ou les fruits pour leur valeur médicinale ou industrielle! Parmi ces bois il

[1] J. Codine, *Découverte de la côte d'Afrique.*

[2] Revenus de la province d'Angola en 1834 :

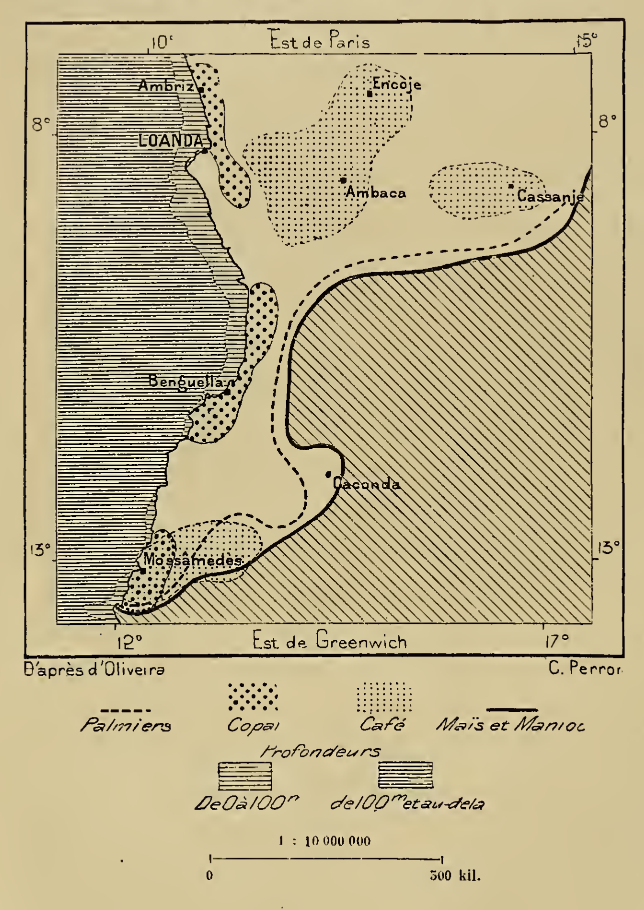
Vente des esclaves. .	446 220 francs,	soit quatre cinquièmes du total.
Autres revenus . . .	106 560 »	» un cinquième du total.

(João de Andrade Corvo, *Estudos sobre as Provincias Ultramarinas.*)

en est qui résistent au foret du termite. L'Angola possède aussi des mines, surtout des gisements de cuivre.

Les principales cultures sont celles des plantes alimentaires, utilisées pour la consommation locale. Dans la partie septentrionale de l'Angola on cultive surtout le manioc; dans la partie méridionale, le maïs, le millet, le sorgho. Les légumes et les fruits d'Europe, l'arbuste à thé de la Chine, ont été introduits dans le pays et y prospèrent, du moins dans les hautes vallées. Dès l'année 1840, les pommes de terre étaient cultivées par les Bihenos, dans la région du faîte de partage entre Cuanza, Kouango et Cunéné[1]. Les villes du littoral sont entourées de jardins : Loanda a ses ombreux *arimos*, Mossâmedes ses fécondes *hortas;* on a même planté des vignes dans l'Angola. Le tabac, le coton, les arachides sont aussi parmi les denrées du pays. Mossâmedes récolte la canne à sucre, qui sert principalement à fabriquer de l'eau-de-vie; mais la culture industrielle par excellence est celle du cafier. Depuis le milieu du siècle cette industrie s'est rapidement développée, non seulement dans le district du Cazengo, mais aussi dans tout le bassin de la Lu-calla et de ses affluents[2].

N° 90. — ZONES PRINCIPALES DES PRODUITS VÉGÉTAUX DANS L'ANGOLA.



L'élève des animaux n'a qu'une très faible importance économique dans la région du littoral : entre le Congo et le Cuanza il n'y a point de bêtes à cornes; en maints endroits on a vainement essayé d'élever

[1] Ladislas Magyar, ouvrage cité.
[2] Exportation du café d'Angola en 1883 : 2 945 342 francs.

bœufs, chevaux ou mulets; même les chiens y dépérissent et perdent leur flair; à Bembé, les chats sont paralysés en quelques mois[1]. Les animaux de boucherie sont envoyés des hautes terres sur le littoral pour l'alimentation des habitants. Mais dans presque toute la partie de l'Angola limitée au nord par le Cuanza, l'élève du bétail réussit fort bien : la redoutable mouche tsétsé, qui infeste une si grande étendue de l'Afrique

N° 91. — RÉGION PRODUCTIVE DU CAFÉ DANS L'ANGOLA.



orientale, est inconnue dans l'Angola et les épizooties y sont moins dangereuses que dans les bassins du Zambèze et du Limpopo.

Le funeste héritage laissé par les institutions serviles est le régime de la grande propriété. Presque tous les domaines des planteurs sont de très vaste étendue, comprenant des centaines et même des milliers d'hectares. Ce n'est pas tout : il est rare, et dans certains districts sans exemple, que le propriétaire réside avec sa famille sur sa plantation. A cet égard, le district de Mossâmedes forme avec les autres un heureux contraste; la pro-

Monteiro, ouvrage cité

priété y est plus morcelée et nombre de planteurs vivent au milieu de leurs ouvriers : les concessions faites dans la région agricole des alentours ne doivent pas dépasser cinquante hectares. Mais dans l'Angola du nord et du centre les vastes propriétés sont gérées à peu près comme elles l'étaient au temps de la servitude des nègres : dans la plupart des plantations ce sont même des *contratados*, « engagés » temporairement attachés à la glèbe, qui travaillent sous la direction de contre-maîtres portugais[1]. L'esclavage est aboli, mais non la pratique des engagements à long terme; on recrute même des nègres pour les envoyer aux plantations de São-Thomé pendant une période de deux ou cinq années. D'ailleurs la plupart des travailleurs employés sur les grands domaines sont tellement endettés envers leurs maîtres, qu'ils ne peuvent espérer d'être vraiment libres un jour. Les salaires sont minimes[2] et la monnaie qui sert à payer les nègres est moindre en valeur que celle des blancs : les *reis fracos* que connaît le noir représentent seulement les trois cinquièmes des *reis fortes* du cours légal. En dehors des plantations, parmi les noirs, l'esclavage subsiste malgré la loi : l'esclave n'ignore pas qu'il pourrait revendiquer sa liberté dans une ville portugaise, mais les mœurs le maintiennent dans la servitude. Il est vrai qu'on lui donne le nom de « fils » comme aux véritables enfants du maître : toutefois il n'est pas le « fils du ventre », il est le « fils du troc » ou « de l'étoffe »[3].

L'industrie proprement dite est encore dans l'enfance en Angola; cependant il existe déjà des fabriques et des ateliers où les travailleurs nègres se servent d'un outillage européen. Ainsi l'on trouve une briqueterie importante près de Loanda, de nombreuses manufactures de nattes dans la vallée du Cuanza, plusieurs distilleries et fabriques de cigares dans les villes du littoral, et même Mossâmedes possède une filature et un atelier de tissage fondés par un Alsacien. La locomotive a fait son apparition à Loanda sur le chemin de fer en construction qui se dirige vers Ambaca, les télégraphes se ramifient dans l'intérieur jusqu'aux plantations de café, et les bateaux à vapeur vont et viennent sur le Cuanza : de bonnes routes carrossables rejoignent Loanda aux deux fleuves voisins et Dondo au Lu-calla, Dombe-Grande à Cuio, Catumbella à Benguella, Mossâmedes aux diverses colonies du district. Malgré cet accroissement de l'outillage public, le commerce extérieur de l'Angola ne s'est pas accru aussi rapidement qu'on aurait pu s'y

[1] *Relatorios das Obras Publicas Provincias Ultramarinas*. Angola, 1877-1880.

[2] Salaires moyens sur la plantation de Bom Jesus : 45 centimes, dont 15 en monnaie, 30 en denrées. (Châtelain, *Deutsche Kolonial-Zeitung*, 1 juni 1887.)

[3] Chavanne, ouvrage cité.

attendre; il a même diminué dans ces dernières années, du moins en apparence, car une forte proportion des échanges s'est déplacée : les droits de douane sont trop élevés pour que les marchands ne cherchent pas à exporter leurs denrées par la zone franche du nord de l'Angola. Même les traitants du Cunéné et d'Humpata préfèrent envoyer leurs wagons à travers les marais et les montagnes à la baie de Walvisch, éloignée de 900 kilomètres en droite ligne, que de tirer leurs marchandises de Mossâmedes, le port voisin[1]. Plus des deux tiers du commerce de l'Angola se fait avec la Grande-Bretagne : presque toutes les étoffes importées dans le pays sont de fabrication anglaise. Les négociants portugais ne profitent que très peu du commerce de l'Angola, les cinq sixièmes du trafic de cette contrée se faisant avec d'autres marchés que Lisbonne ou Porto : on a dit que le gouvernement de la métropole n'avait d'autre rôle dans le pays d'Angola que celui de garde-côte pour le service du commerce étranger[2].

L'instruction publique est plus développée dans l'Angola qu'on ne serait tenté de le croire d'après le nombre des écoles[3]; des milliers de noirs, descendant de ceux qu'instruisirent les missionnaires, apprennent à lire dans leurs familles, à des centaines de lieues de tout établissement d'instruction publique. Le mouvement postal[4] et l'importance relative de la presse[5] témoignent d'un niveau d'instruction supérieur à celui de contrées plus riches en écoles. Loanda possède un observatoire.

La province portugaise d'Angola, appelée aussi quelquefois « royaume », est sous la dépendance complète du gouvernement de Lisbonne. Elle n'est représentée ni par conseils élus ni par mandataires spéciaux[6], si ce

[1] Commerce de l'Angola en 1825 . . 5 219 000 francs. (João de Andrado Corvo.)

Commerce de l'Angola en	1825 . .	5 219 000	francs.	(João de Andrado Corvo.)
» »	1847. . .	9 706 950	»	
» »	1873-1874	28 216 202	»	
» »	1886-1887	21 070 051	»	; 11 919 877 fr. à l'importation.

Mouvement de la navigation dans les ports de l'Angola en 1884, y compris les navires de guerre :

Entrées.	445	navires, jaugeant ensemble	415 927 tonnes.
Sorties	422	» » »	405 035 »
Ensemble .	867	navires, jaugeant ensemble	820 962 tonnes.

[2] Oliveira Martins, *O Brazil e as Colonias Portuguezas.*

[3] Écoles de l'Angola en 1884 : 52 avec professeurs, 8 sans professeurs; 1178 élèves, garçons dans la proportion des cinq sixièmes.

[4] Total des envois postaux dans l'Angola en 1885 : 265 558; 8900 télégrammes en 1884.

[5] Journaux ou revues de l'Angola en 1886 : 19 (Brito Aranha, *Historia do Jornalismo nas Provincias Ultramarinas.*

[6] Électeurs de l'Angola en 1884 : 26 598; éligibles : 5261.

n'est aux Cortes de Lisbonne; elle n'a qu'à recevoir les ordres qui lui arrivent de Portugal, transmis par le gouverneur général siégeant à Loanda. Ce régime politique de tutelle, qui ne peut manquer de retarder le développement colonial, s'explique d'ailleurs, sans se justifier, par le petit nombre des Européens épars sur un territoire immense et ne comprenant guère que des individus, négociants, fonctionnaires[1] ou bannis, ayant encore leurs intérêts majeurs ou leurs attaches morales dans la mère patrie. Les commerçants et les commis cherchent à faire rapidement fortune ou du moins à conquérir le bien-être, pour retourner en Europe quand leurs ambitions seront satisfaites ; les fonctionnaires et les soldats suivent leur carrière à l'étranger, avec espoir d'avancement plus rapide lors du retour dans la patrie; enfin les bannis, *degredados*, ont à reconquérir leurs droits de citoyens par un long séjour dans les colonies. En dix années, de 1872 à 1881, on n'a compté que 5548 immigrants. Quant aux indigènes, ils ont gardé leur mode de gouvernement primitif, si ce n'est dans le voisinage des villes et des plantations, où les liens traditionnels de la peuplade ou du clan ont été relâchés ou rompus. D'ordinaire ce sont encore les noirs qui élisent leur *soba* ou qui le reconnaissent suivant l'ordre d'hérédité de la tribu, direct de père en fils ou indirect du frère au frère ou de l'oncle au fils de la sœur; mais à côté des soba, dont le droit d'initiative augmente ou diminue en raison de l'éloignement des postes militaires portugais, siègent des *chefes*, nommés par le gouverneur de Loanda, qui prennent le droit de s'ingérer en maintes circonstances dans les affaires intérieures des tribus et s'occupent surtout d'accroître le rendement des impôts, plus à leur profit qu'à celui du trésor portugais. Jadis ils pouvaient, en vertu des décrets, faire travailler les noirs et les réduire ainsi à un esclavage déguisé, en les forçant à transporter des fardeaux : ils désignaient à leur gré les hommes qui devaient leur servir gratuitement de *carregadores*. Cet inique droit de corvée a été aboli en 1856.

La domination effective du Portugal ne s'exerçant que sur un petit nombre de points, et les tribus nègres étant composées de gens fort dociles pour la plupart, le gouverneur n'a besoin que de quelques centaines de soldats portugais pour le service des garnisons ou pour les expéditions de guerre. Le budget est presque entièrement administratif et les dépenses sont en partie couvertes par les droits de douane. Toutefois il s'en faut que les ressources budgétaires de l'Angola suffisent à ses dépenses, surtout dans les dernières années. Les possessions de la côte ont toujours été une charge

[1] Fonctionnaires de l'Angola en 1882 : 3140.

pour la métropole, comme le sont la plupart des domaines coloniaux qui n'ont aucune part à leur propre administration.

Le territoire est divisé en quatre districts, qui se partagent en *concelhos* d'une superficie considérable; il en est pourtant qui renferment une si faible population policée qu'on n'a pu y établir aucune administration régulière. Le tableau suivant donne les noms des concelhos de l'Angola, avec l'indication de leur situation géographique et la population de leurs villes principales. Seulement deux d'entre elles ont rang de cité (*cidades*), Loanda et Benguella. Les autres sont des *villas*.

DISTRICTS.	CONCELHOS.	VILLES PRINCIPALES.
Zaïre	San-Antonio de Sonho. Rive gauche du bas Congo.	Santo-Antonio.
	San-Salvador. Bassin du Mposo. Délégation de Quissanga et de Noki (Noqui), sur le Congo.	San-Salvador, 750 h.
	Encojé. Haut bassin du Lojé.	Encojé.
Loanda	Ambriz. Bassin inférieur du Lojé.	Ambriz. 2450 hab.
	Alto Dande. Haut bassin de cette rivière.	
	Barra do Dande. Bassin inférieur de cette rivière.	
	Golungo Alto. Plateau des sources du Bengo.	
	Zenza do Golungo. Bassin inférieur du Bengo.	
	Icolo e Bengo. Bassin du Bengo moyen.	
	Barra do Bengo. Bassin inférieur du Bengo.	
	Loanda, capitale et banlieue.	Loanda, 14000 hab.
	Duque de Bragança. Bassin du haut Lu-calla.	Duque de Bragança.
	Ambaca. Bassin du Lu-calla moyen.	Pamba.
	Cazengo. Bassin inférieur du Lu-calla.	Cacullo.
	Tala Mogongo. Faîte entre Cuanza et Kouango.	
	Malangé. Haut bassin du Cuanza.	Malangé.
	Pungo-Ndongo. Rive droite du Cuanza moyen.	Pungo-Ndongo, 1500.
	Cambambe — Rives du Cuanza inférieur.	Dondo, 2800 hab.
	Massangano — Rives du Cuanza inférieur.	Massangano.
	Muxima — Rives du Cuanza inférieur.	Muxima.
	Calumbo — Rives du Cuanza inférieur.	Calumbo.
	Cassanjé. Haut bassin du Kouango.	Cassanjé.
Benguella	Novo Redondo. Littoral au sud du Cuvo.	Novo Redondo.
	Egito — Littoral.	Egito.
	Catumbella — Littoral.	Catumbella.
	Benguella — Littoral.	Benguella, 4500 hab.
	Dombe Grande — Littoral.	Dombe Grande, 4000
	Quillengues. Haut bassin du Capororo.	Quillengues.
	Caconda. Haut bassin du Cunéné.	Caconda.
Mossâmedes	Mossâmedes. Littoral.	Mossâmedes, 5600 h.
	Capangombé ou Bumbo. Bassin supérieur du Giraul.	Capangombé.
	Humpata — Bassin de Caculovar.	Humpa
	Huilla — Bassin de Caculovar.	Huilla.
	Gambos — Bassin de Caculovar.	Gambos.
	Humbé — Bassin de Caculovar.	Humbé.

Le reste du territoire, habité par des populations dites vassales, mais en réalité indépendantes, n'a d'autres divisions que les limites changeantes des tribus. Le Bihé et le Baïloundo sont classés quelquefois comme faisant partie du district de Benguella. Les concelhos situés au nord du Zaïre appartiennent au même district que San-Salvador et toute la zone de la rive gauche du fleuve. Cabinda est la capitale des deux régions que séparent le fleuve et le territoire de l'État indépendant du Congo.

CHAPITRE VI

PAYS DES DAMA-RA ET DES NAMA-KOUA

DU CUNÉNÉ A L'ORANGE.

La partie du littoral africain qui se prolonge sans grandes inflexions au sud de l'Angola jusqu'à la barre du fleuve Orange, sur un développement côtier d'environ 1500 kilomètres, est déclarée territoire allemand depuis 1884, sans que d'ailleurs il ait été nécessaire de la conquérir : c'est le pays appelé officiellement *Südwest-Afrika*, « Afrique sud-occidentale ». Naguère il était nommé Lüderitzland, du négociant qui en fit l'acquisition par contrats signés avec les chefs des rares tribus riveraines et avec ceux des peuplades intérieures qui se trouvaient sous l'influence des missionnaires rhénans. Avant cette époque, où, comme par un coup de théâtre, le pays se trouva placé sous la protection de l'empire germanique, la Grande-Bretagne se croyait virtuellement suzeraine de ces contrées jusqu'au cap Frio, quoiqu'elle ne possédât qu'un seul poste d'une manière effective, au bord de la baie de Walvisch ou de la « Baleine ». Lors des premières ouvertures faites par les diplomates allemands au sujet des stations fondées par leurs nationaux, le ministère anglais déclara que « tout établissement d'une puissance étrangère dans la région serait un empiètement sur les droits de la Grande-Bretagne » ; le gouvernement du Cap vota même la prise de possession formelle du territoire en litige, mais il était trop tard. Après un échange de dépêches, devenues presque menaçantes de la part de l'Allemagne, le « pays de Lüderitz », à l'exception de l'enclave de Walvisch-bay, fut reconnu terre germanique; en outre, les diplomates allemands négocièrent avec le Portugal un traité qui assure à leur gouvernement la possession du territoire qui s'étend au nord du cap Frio jusqu'à la bouche du Cunéné. La région de l' « Afrique sud-occidentale », qui s'étend à l'intérieur jusqu'au 20ᵉ degré de longitude à l'est de

Greenwich (17° 40′ E. de Paris) et qui égale en superficie l'empire allemand lui-même, est la première en date des contrées qui constituent, en Afrique et dans la Polynésie, l'immense domaine colonial des Allemands : celui qui l'avait acquise pour le compte de sa mère-patrie a disparu mystérieusement dans une crique de la côte méridionale. D'ailleurs, si la conquête est décrétée, elle est encore loin d'être faite. Nulle force militaire n'ayant été mise au service des marchands, la transformation des indigènes en sujets allemands reste pure fiction et n'empêche pas que des pillards viennent capturer le bétail du commissaire germanique à la porte même de sa demeure. Jusqu'à maintenant le gouvernement de Berlin n'a fait aucun acte de force : il s'est borné à l'envoi de fusils, qui sont distribués aux guerriers des peuplades alliées. Les chefs les mieux obéis, dans la région du centre et dans celle du sud, sont les missionnaires protestants ; établis depuis 1842 chez les Dama-ra, ils possèdent maintenant plus de vingt stations entre le Cunéné et l'Orange.

Grâce aux missionnaires, aux chasseurs, aux chercheurs de mines et aux marchands qui ont parcouru le territoire d'un versant à l'autre versant, la nouvelle possession coloniale de l'empire allemand est déjà bien connue dans ses traits généraux. Même la partie septentrionale de ce pays, la plus éloignée de Cape-town, centre des explorations de l'Afrique du sud, avait été visitée par Galton, Andersson, Baines, Smuts, Green, Hahn et Rath, Hartley, Coates, Palgrave, Duparquet, et depuis que le nouveau régime politique a été proclamé, c'est par dizaines que les voyageurs allemands se sont dirigés vers ces contrées pour en étudier la géographie et surtout pour en connaître les ressources économiques. Des cartes spéciales de ports et de gisements miniers ont été dressées, des tracés de routes et de voies ferrées ont été construits : l'annexion officielle du pays hâte l'œuvre d'exploration.

Dans son ensemble, le relief de la contrée continue celui de l'Angola : le sol s'élève par degrés jusqu'au faîte d'un plateau côtier, puis vers l'est s'incline de nouveau dans la direction d'un bassin fluvial. Le pays tout entier, du Cunéné à l'Orange, a l'aspect d'une protubérance allongée et de forme régulière, dont l'axe est exactement parallèle à celui du rivage marin ; en outre, ce long renflement du sol est complètement isolé : tandis que les plateaux de l'Angola se rattachent à l'est au grand faîte du partage des eaux entre le Congo et le Zambèze, ceux des Dama-ra et des Nama-koua sont limités à l'orient par de profondes dépressions où s'étend le désert de Kalahari, où serpentent le Kou-Bango et les hauts affluents de l'Orange. Séparées des montagnes de Chella par les gorges dans lesquelles passe le Cunéné,

les hauteurs pierreuses du pays des Dama-ra, désignées sous le nom de Kaoko, ne présentent d'abord qu'un faible relief; mais elles se redressent peu à peu au sud des monts calcaires d'Otavi et plusieurs monts atteignent et dépassent 1000 mètres. Un véritable massif groupe ses sommets en coupole et ses roches tabulaires au nord-est et à l'est de la baie de Walvisch. L'Omatako, la plus haute des cimes de cette région, a 2500 mètres



N° 92. — PRINCIPAUX ITINÉRAIRES DES VOYAGEURS DANS LE PAYS DES DAMA-RA.

d'altitude, et nombre d'autres montagnes, plus basses mais encore imposantes, font cortège à cette croupe majestueuse. Plus au sud, la crête médiane s'abaisse de nouveau et ne dépasse guère un millier de mètres; en maints endroits même, toute saillie disparaît et l'on ne voit plus que groupes isolés de collines, reposant sur un socle commun qui présente la forme d'un bouclier; çà et là des roches se dressent comme des tours et des aiguilles. Vers le sud du territoire allemand, dans le pays des Nama-koua, s'élèvent

d'autres arêtes continues de montagnes : le chemin qui franchit le seuil des monts à l'est d'Angra Pequena, sur la route de Béthanie, passe à la cote de 1600 mètres[1]. L'ossature des monts se compose surtout de gneiss, de schistes micacés, de calcaires cristallins, injectés de granits, de porphyres et autres roches éruptives ; il s'y trouverait aussi des amas de basalte.

L'axe médian des hautes terres se prolonge parallèlement à la mer à une distance moyenne d'environ 200 kilomètres, et l'espace qui sépare le rivage des premiers escarpements offre en divers endroits une largeur considérable. A l'orient de la baie de Walvisch, cet espace intermédiaire constitue le Namieb, appelé *vlakte* ou *veld* par les Hollandais et simplement *plain* par les colons anglais : on pourrait aussi le comparer aux *hamada* de l'Arabie et de l'Afrique septentrionale. En apparence c'est une plaine, mais en parcourant le Namieb dans la direction de l'est on monte sans s'en apercevoir et à 100 kilomètres de la baie on se trouve à 600 mètres d'altitude : vu de la mer, le veld cache le profil des montagnes qui s'élèvent au delà ; quand on a gravi les crêtes de dunes, sa ligne d'horizon apparaît comme un trait parfaitement horizontal. Le voyageur Stapff croit que le Namieb est un ancien fond de mer : son aspect est celui d'une immense surface de béton dont la couleur varie du brun au blanchâtre. En temps sec, c'est-à-dire pendant presque toute l'année, on y marche comme sur un pavé ; mais les pluies délayent la couche superficielle d'argile calcaire ou gypseuse qui agglutine le sable et l'on y marche alors très difficilement : les roues y laissent de profondes ornières, que l'on reconnaît encore après des années. Quelques dépressions reçoivent les eaux de pluie, qui s'évaporent peu à peu, laissant à leur place des efflorescences salines et gypseuses : ce sont les *salt-pans* des colons britanniques. Dans le voisinage des monts se montrent çà et là les débris de rochers, quartz, gneiss ou schistes, qui paraissent s'être décomposés sous l'action de l'air, laissant sur le sol des taches de couleurs diverses. Quelques blocs restés debout offrent une surface polie par les grains de sable que transporte le vent.

Le plan incliné du Namieb descend jusqu'à la mer, mais la partie inférieure de la plaine est recouverte de sables qui se développent en dunes sur une largeur variable de quelques milliers de mètres à une centaine de kilomètres. Quelques-unes de ces dunes s'élèvent à près de 100 mètres, aussi haut que celles du littoral landais aux bords du golfe de Gascogne, et se succèdent en chaînes nombreuses, séparées par des lèdes, que parsèment de moindres monticules. Au sud de la baie de Walvisch, il faut traverser suc-

[1] *Petermann's Mittheilungen*, 1885.

cessivement seize crêtes de sable : la pente occidentale, tournée vers le vent de mer, est presque solide, tandis que la contre-pente, sur laquelle se déposent les molécules arénacées apportées par le vent, est beaucoup plus mouvante ; quelques herbes et des arbustes aux racines traçantes croissent à la surface des monticules et les consolident pour un temps. Il est probable que ces dunes proviennent d'anciens bancs de sable émergés, tandis que dans l'intérieur elles se sont formées sur place par l'écaillement des gneiss sous la chaleur solaire. De nos jours encore la poussée de soulèvement se produirait sous cette partie du littoral : jusqu'à la hauteur de 20 mètres au-dessus de la mer actuelle, on voit des étendues salines recouvertes de coquillages semblables à ceux qui vivent dans les parages voisins; à près de 30 mètres et à la distance d'un kilomètre du rivage se trouvent même des squelettes entiers de cétacés rejetés jadis par le flot[1]. Sur une plage émergée qui s'étend au nord de la baie on remarque des plaques de soufre, mêlées au sable et au gypse, et le sol répand une odeur d'hydrogène sulfuré. C'est à des exhalaisons de ces gaz qu'est due probablement la mortalité soudaine des poissons de la baie qu'on a observée plusieurs fois, notamment en 1885 : à marée basse on aurait même remarqué des espèces de cratères formés par le boursouflement de la plage[2].

De l'architecture de la contrée dépendent en partie les phénomènes du climat. Les vents du sud et du sud-ouest, qui soufflent le plus fréquemment sur la côte, n'apportent que de très rares pluies et les rafales du nord-est qui refluent contre les vents généraux de mai en juillet sont encore moins humides. On ne compte que cinq ou six pluies par année moyenne sur le rivage de Walvisch-bay, une sur les côtes d'Angra Pequena : à cette averse et aux rosées des nuits, parfois très abondantes, se réduit la saison pluvieuse, dont la période normale tombe au commencement de l'année, alors que le soleil remonte vers le nord. Mais si la côte basse n'est pas humectée, les vents marins laissent tomber leur fardeau de pluies sur les croupes de l'intérieur; à Hope-mine, il a plu dix-sept jours en 1886 et l'on a mesuré près de 40 millimètres d'eau; presque toujours la pluie est annoncée par des tourbillons de vent qui soulèvent le sable en colonnes mouvantes : les Dama-ra donnent à ces remous de poussière un mot qui signifie : « Apporteurs de Pluie »[3]. Il résulte de cette chute d'humidité que des herbes croissent sur les plateaux en un tapis immense, tandis qu'en bas, du moins au sud du Kaoko, relativement bien arrosé,

[1] *Petermann's Mittheilungen*, 1886.
[2] Stapff, *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, n° 1, 1887.
[3] Charles John Andersson, *Ngami-river*.

tout le pays reste aride ou parsemé seulement d'arbustes épineux, si ce n'est dans les rares oasis où sourdent quelques fontaines. Les chiens y meurent de faim; les plantes s'y flétrissent; il serait même difficile d'y faire croître des arbustes, le sol étant partout saturé de sel à un demi-mètre de profondeur ou moins encore[1]. Grâce aux pluies des sommets, des ruisseaux coulent dans les ravins supérieurs, mais ils ne s'unissent point à d'autres cours d'eau pour former des rivières et ne descendent à l'Océan que lors des averses exceptionnelles. Les torrents sont de simples ouâdi qui servent de chemins et où les voyageurs creusent des puits, espérant qu'un peu d'eau s'amassera dans les fonds. Des arbres abritent les berges, puisant l'humidité nécessaire dans les sables profonds, mais le dépérissement de la végétation sur les bords des torrents porte à croire que la contrée se dessèche de plus en plus : une crue soudaine a-t-elle fait pousser en foule de nouvelles tiges sur les berges, ces tiges se flétrissent en peu de temps, les racines n'ayant pu descendre assez avant à la recherche de l'humidité. Mais en plusieurs endroits des plateaux voisins les Herero ont percé la roche calcaire de trous profonds qui pénètrent jusqu'à l'eau vive[2]. Au nord de la contrée, dans les monts d'Otavi, une de ces sources forme un véritable lac souterrain, rempli de poissons et ne changeant point de niveau[3].

De tous les ouâdi de la contrée, le plus abondant est l'Omarourou : les eaux y coulent plus longtemps que dans les autres lits fluviaux et la végétation y est moins clairsemée; une source thermale, l'Ombouro, jaillit dans le sable du haut ouâdi, au pied de roches basaltiques, et le cours du ruisselet se maintient jusqu'à plusieurs kilomètres de distance. De tous les torrents de la contrée celui qui présente la plus grande ramure de ravins latéraux et dont la coulière offre le plus long développement, est le Tsoakhoub ou Swakop : son cours dépasse 400 kilomètres. Il prend son origine à l'est du principal massif des montagnes de Dama-ra, traverse le plateau par de profondes gorges et gagne la mer immédiatement au nord de la baie de Walvisch. A peu près à égale distance du Cunéné et de l'Orange, ce sillon transversal du Tsoakhoub coupe le territoire en deux moitiés presque égales, au nord le pays des Dama-ra, au sud celui des Nama-koua. Le Khosib ou Kuisip, creusé à 200 mètres dans l'épaisseur du Namieb, débouche aussi ou plutôt débouchait dans la baie de Walvisch, par un brusque détour que limite à l'est la longue péninsule sablonneuse de la

[1] A. de Smidt, *Petermann's Mittheilungen*, oct. 1886.
[2] Hahn und Rath, *Petermann's Mittheilungen*, 1859.
[3] Duparquet, *Voyage en Cimbébasie*.



VUE PRISE SUR LA BAIE DE WALVISCH

Dessin de A. Slom, d'après une photographie de M. Grienwaldt.

pointe du Pélican; dans les douze années qui ont précédé 1878, le Khosib n'aurait pas coulé une seule fois[1]. Au sud des deux fleuves temporaires les autres ouâdi s'arrêtent même à l'est des dunes sans former de lits jusqu'à la mer; mais les oumarâmba ou coulières du versant oriental, qui vont rejoindre le Kou-Bango ou l'Orange, ou vont se perdre au loin dans les salines du désert, sont de véritables fleuves, sinon par la masse liquide ou par la régularité du lit fluvial, du moins par la longueur de la dépression d'écoulement.

En grande partie composée de roches, d'argiles dures, de sables mouvants, la partie méridionale du territoire allemand ne peut avoir d'importance agricole pour ses possesseurs; pourtant ils l'ont annexée la première et c'est là qu'ils ont fondé leurs établissements; au sud du Tsoakhoub l'ensemble de tous les jardins défrichés par les missionnaires n'atteint peut-être pas une surface totale de 4 hectares. Mais dans les districts septentrionaux, et notamment dans la vallée du Cunéné, s'étendent de vastes campagnes qui ressemblent aux régions portugaises d'Huilla et d'Humpata : situées dans le même bassin, offrant le même sol, elles ont aussi sensiblement le même climat, si ce n'est que les pluies y sont un peu moins abondantes, l'air un peu plus sec; néanmoins l'humidité y est assez forte pour que des arbres y croissent et s'y multiplient en forêts. On y voit encore le gigantesque baobab et jusqu'au sud du 20[e] degré de latitude se rencontrent quelques palmiers. Le pays des Ova-Mbo offre en maints endroits, avec ses bosquets, ses clairières, l'aspect d'un parc sans fin; les habitants y vivent surtout de la culture du sol et de l'élève des arbres fruitiers[2]. Là, sans nul doute, pourraient prospérer aussi des laboureurs européens, quoique leurs besoins soient autrement grands que ceux des noirs indigènes, et déjà des Boers du Transvaal s'y sont établis. Des centaines de ces émigrants, les mêmes qui plus tard se sont dirigés vers le district portugais de Mossâmedes, avaient fondé une colonie dans la région montagneuse du Kaoko; mais là aussi, comme à Humpata, ils s'occupaient moins de labourer le sol que d'établir des parcs à bestiaux : ils se bornaient à demander au labourage le strict nécessaire pour leur approvisionnement annuel de céréales.

L'élevage des bestiaux, tel est, en dehors des campagnes du Cunéné et de quelques vallons favorisés, l'industrie locale qui paraît le plus riche de promesses. Les grands plateaux herbeux font de la contrée une région pastorale. Les animaux sauvages, à l'exception de diverses espèces d'antilopes,

[1] *Petermann's Mittheilungen*, 1878, Heft VIII.
[2] Duparquet. *Missions Catholiques*, 1880.

de quelques félins, de chacals et de rongeurs, ont été exterminés; même l'autruche, qu'on élève dans les colonies anglaises du sud, est ici chassée à outrance et déjà il n'en reste plus dans le voisinage de la côte. On trouve encore des crocodiles dans les oumarâmba sortis du Cunéné; serpents, lézards et sauterelles sont représentés par de nombreuses espèces; un des ophidiens de ce pays, que les sorciers avaient autrefois l'art de charmer et qu'ils amenaient même auprès de la couche des malades, est le redoutable *cuspedeiro* ou « cracheur » des Portugais d'Angola : il atteint jusqu'à 8 mètres de longueur.

Les bêtes qui peuplent maintenant les hauts pâturages sont les animaux domestiques importés d'Europe, bœufs, chevaux, moutons et chèvres. On a souvent parlé d'introduire le chameau dans les régions à demi désertes dont fait partie le Lüderitzland, mais la précieuse race des bœufs porteurs que l'on emploie dans l'Afrique australe suffit au service des transports, et la différence du prix d'achat et d'entretien en rend l'usage beaucoup plus économique. Ce ne sont point les richesses en bétail qui, aux yeux des nouveaux possesseurs, donnent de l'importance à leur acquisition coloniale : à part la satisfaction d'être devenus les maîtres d'un pays désiré jadis par les Anglais du Cap, ils comptent sur les trésors miniers que recèlent les montagnes de la contrée. Les minerais de cuivre surtout se rencontrent en de nombreux endroits du plateau et même des avant-monts et, malgré la difficulté des transports, l'exploitation en a été commencée sur plusieurs points. Au sud d'Angra Pequena on a trouvé aussi du minerai d'argent; mais les rapports faits par les ingénieurs font craindre que les espérances premières des négociants ne soient tout à fait « illusoires[1] ». Quand des voies faciles traverseront la contrée, nul doute qu'elle ne prenne une certaine importance comme pays minier et n'attire une population industrielle.

On comprend que les habitants soient fort clairsemés dans une région semblable, où manquent l'eau et le sol de culture, où le grand danger des voyageurs est de mourir de soif ou de faim. En maint district du pays des Nama-koua on peut cheminer pendant des semaines entières sans voir un groupe de cabanes; mais dans la région septentrionale, où les montagnes sont plus hautes, les pentes plus herbeuses, les lits de ruisseaux plus souvent animés par le murmure de l'eau, la population est plus dense : chaque vallée a son village ou ses huttes de pasteurs. D'après les

[1] Pohle, *Petermann's Mittheilungen*, 1886, Heft VIII.

évaluations de Palgrave et de Hahn, l'ensemble des habitants aurait été en 1877 de 236 000 individus, et sur ce nombre près de 220 000 auraient occupé la moitié du pays situé au nord de Walvisch-bay[1]. Comparé à la superficie totale du territoire, le nombre des habitants ne serait pas même de 1 pour 2 kilomètres carrés.

Au point de vue des races, le territoire annexé par l'Allemagne est un pays de transition. Il est vrai que toute la partie méridionale de la contrée appartient à la race des Khoïn-Khoïn; mais au nord du grand massif montagneux qui traverse le Tsoakhoub, les tribus dominantes, composées de Bantou, se trouvent partout en contact avec ces Hottentots d'origine pure ou de sang mêlé sans qu'une limite précise sépare leur domaine. Dans l'ensemble, on peut évaluer au moins aux trois quarts du pays l'aire occupée par les tribus hottentotes, qui forment au plus le cinquième de la population. D'ailleurs plusieurs tribus sont de race mélangée; le sang européen est aussi représenté par des métis ou Bastaards, ainsi que par les Boers, les *pombeiros* portugais et les marchands anglais et allemands qui parcourent la contrée.

Les tribus bantou qui peuplent la rive gauche du Cunéné, en amont des cluses par lesquelles ce fleuve s'échappe vers la mer, sont généralement désignées sous le nom d'Ova-Mbo, qui leur a été donné par leurs voisins du sud-ouest les Herero; mais ils n'emploient pas eux-mêmes cette appellation et ne possèdent aucun mot générique pour l'ensemble de leurs peuplades. Ils se rattachent aux Chibiquas des montagnes de Chella et aux populations d'outre-Cunéné appelées Ba-Simba (Mu-Ximba), c'est-à-dire « Gens du Rivage »[2], et que d'anciens documents nomment aussi Cimbébas : d'où le nom de Cimbébasie, qui est encore employé pour la région parcourue par le Cunéné et même pour tout le pays des Dama-ra[3]. La plupart de ces indigènes sont grands, forts, très intelligents, industrieux. Leur langue ne diffère que très peu de celle des Herero; elle offrirait même, d'après Duparquet, une grande ressemblance avec celle des Ba-Fyot; les recherches grammaticales que font les missionnaires permettront d'indiquer la véritable place de cet idiome parmi les langages bantou.

Une douzaine de tribus, établies surtout au bord des oumarâmba qui descendent du Cunéné vers le lac Etocha, et toutes séparées les unes des autres par des marches de forêts désertes, se partagent le territoire mbo. Presque toujours en guerre, ces peuplades, qui dans leur propre clan res-

[1] Behm et Wagner, *Petermann's Mittheilungen, Ergänzungsheft*, n. 55, 1878.
[2] R. Needham Cust, *Modern Languages of Africa.*
[3] Duparquet, *Missions Catholiques, Exploration*, etc.

pectent la propriété, ont pour grande ambition de se voler du bétail : les jeunes gens, traversant pendant la nuit les forêts intermédiaires, cherchent à surprendre un troupeau de l'ennemi; si on les aperçoit à temps, ils s'enfuient en toute hâte et quelques jours après on s'efforce de leur rendre la pareille. A cela se bornent la plupart des conflits, mais de véritables guerres de conquête ont eu lieu, et l'équilibre politique a fréquemment changé parmi les peuples ova-mbo. De toutes les tribus, dont l'ensemble est évalué à près de 100 000 individus par Palgrave, à près de 120 000 par Duparquet, la plus puissante est celle qui habite le Kouanhama (Okouanyama) ou « Pays de la Viande » : nom qui semble impliquer chez les indigènes d'anciennes habitudes d'anthropophagie, disparues aujourd'hui[1]; mais ils mangent la chair du chien, ce qui paraît à peine moins abominable à quelques-uns de leurs voisins. La contrée est des plus riches en gros bétail, en chèvres, brebis, cochons et poules, et ses terrains de culture pourraient nourrir une population très considérable : le nom même d'Ova-Mbo, ou mieux Ova-Ambo, aurait le sens de « Gens à leur aise »[2]; ce sont de vrais paysans cultivant soigneusement leurs terres, chacun dans sa ferme, et employant même le fumier; les serviteurs sont nombreux dans le pays, mais il n'y a point de pauvres. Le Kouanhama, limité à l'ouest par le Cunéné, en amont de son confluent avec le Caculovar, s'étend à l'est jusque dans le voisinage du Kou-Bango; il est gouverné par un roi absolu, que la coutume oblige de se « mettre à l'engrais », pour devenir obèse. Ses sujets le redoutent fort; même vis-à-vis des blancs il a haute conscience de son pouvoir, car il donne rarement audience aux marchands européens qui passent dans son royaume; ses soldats sont déjà bien armés de fusils de précision[3]. Dans cet État, de même que dans les autres pays mbo, il est d'usage que l'héritier de la couronne soit toujours désigné du vivant de son prédécesseur; mais il est tenu à l'écart, presque comme un prisonnier.

L'État le plus puissant après celui du Kouanhama est l'Ondonga ou Ndonga, dont le nom est appliqué par quelques géographes à tout le groupe des nations mbo : ce royaume, visité par Galton, et depuis par beaucoup d'autres voyageurs, est le plus méridional du groupe; il se trouve sur le parcours de l'un des marigots voisins de l'Etocha. Après avoir beaucoup souffert d'une incursion des Hottentots, le Ndonga est redevenu prospère, et c'est maintenant l'État qui, par sa factorie anglaise et par sa station de

[1] Hugo Hahn, *Petermann's Mittheilungen*, 1875, Heft III.
[2] Schinz, *Proceedings of the R. Geographical Society*, October 1886.
[3] Capello e Ivens, *De Angola a Contra-Costa.*

missionnaires finlandais, exerce la plus grande influence pour le changement graduel des mœurs dans la contrée : parmi les indigènes se trouvent des potiers, des chaudronniers, des forgerons, des fabricants de pipes. Une des petites tribus du pays, les Omblandou méridionaux, appelés aussi « Gens des Arbres » parce qu'ils montent sur des arbres pour se défendre des attaques, se distingue par son régime républicain, état politique dont le monde noir offre peu d'exemples. Le dernier roi, ayant outré le peuple par son despotisme et ses caprices, fut écrasé par ses propres sujets sous le toit de sa demeure, et les révoltés décidèrent que désormais ils n'auraient plus de maître : ils ont tenu parole, et jusqu'à maintenant, quoique pauvres et peu nombreux, ils ont sauvegardé leur indépendance contre les ambitieux roitelets des alentours[1]. Une des tribus orientales, celle de l'Okafima, a réussi également à défendre sa liberté contre le Kouanhama, en se jetant tout entière, au premier signal, dans un enclos fortifié. Quelques groupes épars de Bushmen, appelés Ma-Cuancalla par les Portugais, vivent à l'état de serfs dans le voisinage des Bantou : ce sont eux qui apportent aux Ova-Mbo le minerai de fer et l'ivoire; souvent ils leur servent de soldats[2]. Tout le territoire des plaines qu'habitent les Ova-Mbo est traversé par d'excellentes routes que parcourent les wagons des Européens et des indigènes, car ces derniers apprécient parfaitement l'usage des chariots[3]. Lorsqu'ils virent apparaître les premiers véhicules, les gens se prosternaient en se frottant le front de la poussière touchée par les roues.

Au commencement de l'année 1884, une quinzaine de familles de *trekkers* hollandais, établies dans le pays de l'Ondonga, près d'une grande source, « Groot-Fontain », qui jaillit à l'est de la lagune d'Etocha, fondèrent une « république » à laquelle ils donnèrent le nom d'Upingtonia, en l'honneur d'un personnage politique de la colonie du Cap. Le nouvel État comprenait, du moins sur la carte, un espace de 50 000 kilomètres carrés,

[1] Duparquet, mémoire cité.

[2] Nations ova-mbo d'après Palgrave (1876) et Duparquet (1880) :

Avaré	2 500 habitants.		
Okafima ou Okafina	1 500	»	
Ova-Kuanyama ou Kouanhama	30 000	(Palgr).	60 000 (Dup.)
Ova-Mbarandou ou Omblandou	4 000	»	
Grands et Petits Ombandja	15 000	»	
Okaruthi ou Okoualoudi	6 000	»	
Ova-Kouambi ou Okouambi	5 000	(Palgr.)	7 500 (Dup.)
Ova-Ngandjera ou Gangera	10 000 habitants.		
Ova-Mbo de l'Ondonga	20 000	(Palgr.)	15 000 (Dup.)
Autres	4 000	»	

[3] Duparquet, *Cimbébasie*.

divisé en lots de 2400 hectares et les immigrants étaient invités à venir coloniser la contrée. Mais la mort violente de leur chef et des difficultés avec les indigènes ont obligé ce groupe de Boers à se placer sous le protectorat de l'Allemagne[1].

Les Ova-Herero, c'est-à-dire les « Joyeux »[2], que l'on appelle quelquefois « Dama-ra des Plaines » ou « Dama-ra du Bétail », sont aussi un peuple bantou, s'avançant au loin vers le sud en pays hottentot ; d'après leurs traditions, ils habitaient exclusivement la région montagneuse du Kaoko au milieu du dix-huitième siècle, et c'est vers 1775, à une époque où l'eau était plus abondante dans le pays, que la plupart de leurs tribus émigrèrent dans la direction du sud ; cependant il en resta quelques-unes dans le Kaoko, mêlées à des Bushmen et appauvries comme eux. Le langue des Herero, bien connue maintenant, grâce aux travaux des missionnaires allemands et anglais qui se sont établis parmi eux et qui ont publié des grammaires et des ouvrages de piété, est purement bantou, du moins dans les districts où ils vivent sans mélange d'autres races, car dans le voisinage des Hottentots se sont formés en maints endroits des patois hybrides, où se mêlent les mots des deux idiomes, soit avec les préfixes bantou, soit avec les suffixes hottentots[3]. Depuis que les Herero ont quitté le Kaoko, ils se sont trouvés fréquemment en lutte avec d'autres peuples. Ils eurent d'abord à combattre les « vrais Dama-ra » ou les « Dama-ra des Montagnes », qu'ils asservirent presque tous ; puis, dès la première moitié de ce siècle, ils subirent les incursions des Hottentots Nama-koua et des Bastaards, et des milliers d'entre eux succombèrent ou furent réduits en esclavage. N'ayant pas de fusils pour résister à des envahisseurs parfaitement armés et en relations constantes de commerce avec le Cap, les Herero paraissaient condamnés à l'extermination, et Galton, qui voyageait dans ce pays en 1850, prévoyait le jour où les Nama-koua, avec leur haine méprisante du noir et l'obstination caractéristique de leur race, auraient enfin réussi à détruire leurs ennemis héréditaires[4]. Cette crainte ne s'est pas justifiée. Plus nombreux et plus mobiles que leurs adversaires, les Herero eurent en outre la chance d'être aidés par le voyageur suédois Andersson, qui, à la suite d'un conflit sanglant, se trouva entraîné dans la guerre ; ils finirent par reprendre le dessus, et quoiqu'une lutte d'escarmouches ait continué pendant de longues années et qu'elle ait même repris dans ces derniers temps

[1] *Proceedings of the R. Geographical Society*, April 1887.
[2] Josaphat Hahn, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, 1869.
[3] R. N. Cust, ouvrage cité.
[4] Francis Galton, *Journal of the R. Geographical Society of London*, 1852.

(1887), les domaines occupés par les deux races ennemies n'ont guère changé depuis le milieu du siècle. Actuellement le territoire des Herero s'étend, à l'ouest des Ova-Mbo, jusqu'à la mer, et au sud jusqu'au delà du

N° 93. — PAYS DES HERERO.

Profondeurs

De 0 à 2000 m — de 2000 m et au-delà

1 : 7 000 000

0 — 200 kil.

grand massif montagneux d'où s'épanche le Tsoakhoub ; mais les domaines politiques ne sont pas délimités. « La terre appartenant à tous : chacun, Dama ou Nama, peut camper où bon lui semble ; dans la langue herero il n'y a point de mot pour « frontière » ; il n'y en a pas non plus pour celui de « patrie » [1]. Le nombre total des « Dama-ra du Bétail » est évalué à

[1] Büttner, *Ausland*, 1882, n° 42.

85 000 par Palgrave, et c'est à peu près le même chiffre que donnent les missionnaires établis dans le pays; le chef principal, qui réside à Otyimbingue, a 30 000 sujets. Il est facile de les compter, non individuellement, mais en bloc, par les bestiaux qu'ils mènent au pâturage. Chaque chef connaît le nombre de ses bêtes : il en déduit celui des pâtres et de leurs familles; en moyenne, on compte trois cents personnes par *werft* ou camp de bestiaux, avec ses pacages secondaires.

Physiquement les Herero sont une des belles races de l'Afrique : ils sont grands, bien faits, quoique beaucoup moins forts en réalité que ne semblerait l'indiquer leur magnifique développement musculaire; leurs traits sont réguliers, d'une forme presque classique; leur physionomie est ouverte et gaie, mais un rien les irrite et leur donne un aspect féroce. Naguère ceux d'entre eux qui ne vivaient pas sous la surveillance des missionnaires étaient à peine vêtus. Comme il convient à un peuple de pasteurs, c'est le cuir qu'ils emploient presque uniquement pour leur costume : de minces lanières qui, mises bout à bout, auraient plus de cent mètres de longueur, leur tombent en franges autour des hanches. En outre ils portent des anneaux, des bagues et des colliers en fer, en zinc, en cuivre, et, comme la plupart des Bantou du nord, disposent leurs cheveux en tresses raidies par un mélange de graisse et d'argile rouge. Les femmes se couvrent aussi d'ornements, lanières de cuir, chevillières et bracelets, coquilles et verroteries, et se coiffent la tête d'un épais bonnet de cuir avec trois hautes oreilles, luisant d'un enduit de terre glaise. On admet généralement que le sel est un condiment indispensable, mais les Herero donnent la preuve du contraire : ils n'achètent point de sel et n'en recueillent pas dans les mares du littoral; leurs bêtes ne vont pas non plus lécher les roches salines[1]. Des restes de matriarcat se sont maintenus chez les Herero : l'épouse est presque libre et peut divorcer de son plein gré; le principal serment est celui que le Herero jure « par les larmes de sa mère »[2]; jadis, quand la mère mourait jeune encore, il n'était pas rare qu'on enterrât son enfant avec elle. Tous les Herero, à l'exception des enfants baptisés, sont circoncis et n'ont guère de pratiques religieuses que pour assurer la prospérité de leur bétail : la bouse de vache est employée dans toutes les cérémonies, et chaque robe d'animal, chaque signe ou nuance du pelage a pour eux une signification mystérieuse. La fille du chef, gardienne du feu sacré, asperge les bêtes d'eau lustrale, et lors des

[1] Galton, *Narrative of an Explorer in Tropical South Africa.*
[2] Galton, Andersson, Hahn, etc.

changements de camp les précède en tenant une torche dans la main. De grands arbres sont tenus par eux pour les ancêtres des hommes. Galton et Andersson citent plusieurs de ces plantes « mères » auxquelles les Herero viennent rendre hommage.

La nation se divisait jadis en tribus ou plutôt en castes, *eanda*, ayant probablement pour origine la descendance familiale et désignées d'après les astres, les arbres, les phénomènes de la nature : telle tribu comprenait les « Enfants du Soleil », telle autre ceux « de la Pluie »[1]; mais ces distinctions s'effacent. Chez ces pâtres, c'est le parc à bestiaux qui désormais fait la peuplade. Les chefs, disposant d'ailleurs d'un très faible pouvoir, sont les propriétaires de bétail; qu'ils s'enrichissent, et le nombre de leurs sujets augmentera en proportion du croît de leurs bêtes; qu'ils s'appauvrissent, et le peuple se fondra autour d'eux. La richesse d'un maître, tel est le seul lien des tribus, quoique les Herero aient parfaitement conscience de la communauté des origines nationales. Aussi les groupements politiques changent-ils fréquemment; mais ce qui ne change pas, ce sont les centres de population : c'est autour de l'abreuvoir que gravite toujours la vie de la tribu. Les domaines de chaque chef herero sont, comme ceux des petits rois ova-mbo, séparés les uns des autres par des marches de broussailles et de rochers, où les gens des tribus voisines ne s'aventurent qu'en cas d'invasion ; mais c'est dans ces zones redoutées que campent les brigands, hottentots ou bantou, toujours aux aguets pour surprendre les bêtes égarées. Parmi les Herero il est aussi des prolétaires sans bestiaux qui ne se sont pas attachés à la fortune de quelque riche propriétaire de bœufs et qui vivent de chasse ou d'aventure : tels sont les Ova-Tjimba, frères des Ba-Simba ou Cimbébas, qui campent pour la plupart dans les districts du nord-est, voisins des Ova-Mbo. Relativement à la possession de la terre, les mœurs sont essentiellement communistes. On ne peut vendre le sol chez les Herero, et si les missionnaires catholiques ont été expulsés du pays en 1879, il faudrait l'attribuer plus à leurs imprudentes propositions d'achat qu'à la jalousie des confrères protestants[2]. Les Herero savent d'ailleurs, par l'exemple de la colonie, que là où les blancs s'établissent, les noirs ne sont bientôt plus maîtres chez eux ; mais, en dépit de leurs précautions, ils n'échapperont pas au destin. Les Allemands étant désormais leurs suzerains, ils n'éviteront pas la nouvelle constitution de la propriété, qui les spoliera au profit de l'étranger.

[1] Charles John Andersson, *The Lake Ngami.*

[2] Büttner, mémoire cité.

Les Ova-Zorotou ou « Dama-ra des Montagnes » sont ainsi nommés par les Boers pour les distinguer des « Dama-ra des Plaines » ; en effet, les tribus restées libres habitent le sommet des plateaux, surtout les forteresses tabulaires que des escarpements isolent de toutes parts. D'après Galton, ces Dama-ra se disent eux-mêmes Haou Damop ou les « Vrais Dama-ra », ou bien Haou Khoïn ou les « Vrais Khoïn », c'est-à-dire Hottentots; mais appartiennent-ils à cette race? Galton voit au contraire en eux des frères des Ova-Mbo, auxquels ils ressemblent par les traits et le genre de vie, quoique la misère et l'esclavage les aient bien déprimés. Si la plupart d'entre eux parlent un dialecte hottentot, c'est à leur isolement au milieu de maîtres de race khoïn qu'il faudrait l'attribuer ; maintenant ils appartiennent à d'autres maîtres : ils justifieraient ainsi le nom de Dama, auquel plusieurs écrivains donnent le sens de « Vaincus ». Petits, maigres, faibles, ressemblant aux Bushmen et en maints endroits se confondant avec eux, ils vivent de la culture du sol, qui leur rend de bien pauvres récoltes en échange de leur labeur. Quelques-unes de leurs peuplades se sont groupées autour des missions ; la plupart sont asservies aux propriétaires de bétail et gîtent dans le voisinage de parcs ou *werften*. On évalue leur nombre diversement, à 50 000 ou 40 000 individus; il est impossible qu'il n'y ait pas à cet égard de divergences entre les auteurs, puisque maintes tribus d'origine douteuse sont classées comme appartenant à des races différentes. Les Dama-ra des montagnes ont un sens extraordinaire pour la musique : ils chantent en chœur d'une voix bien timbrée et avec une justesse parfaite [1].

Les Nama-koua (Namaqua), c'est-à-dire les « Gens Nama », occupent presque toute la partie méridionale du territoire allemand, au sud du Tsoakhoub et du Kuisip : sous le nom de Petits Nama-koua, une de leurs tribus est même cantonnée au sud du bas Orange et le pays qu'elle habite est devenu l'un des districts de la colonie du Cap. Les uns et les autres, épars sur un territoire sans eau, sont peu nombreux : on les évaluait vers le milieu du siècle à une cinquantaine de mille individus, faible reste de centaines de milliers de Nama qui auraient jadis vécu dans l'Afrique australe [2]; d'après Palgrave, ils ne seraient plus même 20 000, dont près de 17 000 Grands Nama-koua et 5000 Petits Nama-koua. Ce sont des Hottentots, et jadis ils étaient considérés comme les plus purs représentants de la race : ceux qu'on appelle la « Nation Rouge », les Geïkous de la région

[1] Hugo Hahn, *Petermann's Mittheilungen*, 1867.
[2] Josaphat Hahn, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, 1869.

montagneuse située au sud-est de la baie de Walvisch, sont les Hottentots ou Khoïn par excellence et se vantent d'avoir été les premiers conquérants du pays; ils sont au nombre d'environ 2500. Les Topnaars ou les « Plus hauts », les « Premiers », qui se sont groupés pour la plupart dans le territoire anglais de la baie, sont bien déchus aujourd'hui : ce sont les plus dégénérés des Nama-koua[1]. D'autres, au contraire, notamment les Oerlam, dont le nom primitif *Orang Lami*, « Vieilles Connaissances », leur aurait été donné par les marins du Cap[2], sont plus ou moins mélangés d'éléments divers et l'on retrouve chez eux quelques traces de sang européen; pendant le cours de ce siècle ils combattirent les Herero avec acharnement. Tous guerriers et pasteurs, habitant des huttes hémisphériques formées de branches et d'écorces, les Nama-koua n'ont que les industries rudimentaires convenant à leur genre de vie : ils découpent et préparent le cuir, aiguisent et emmanchent les armes, fabriquent des jattes en bois pour contenir le lait des vaches et l'eau des fontaines.

Errant à la recherche des bons pâturages, les Grands Nama-koua vivent en clans séparés les uns des autres, ayant chacun son chef et son conseil de douze vieillards. Le pouvoir du roitelet est d'autant plus grand qu'il descend d'une race plus illustre et qu'il a remporté plus de victoires. Mais depuis que les colons du Cap et les Boers venus de l'est entourent leur territoire, depuis que les grands marchands parcourent leurs montagnes pour acheter leurs troupeaux et que des mineurs allemands étudient leurs rochers pour y chercher les veines de métal, les chefs, devenus chrétiens de nom, perdent graduellement en autorité; ils ne sont plus redoutés en proportion du nombre de leurs guerriers, on ne les estime plus que pour leur richesse en bétail. La race même, trop minime pour se défendre contre les éléments de désagrégation, paraît condamnée. Les Petits Nama-koua ne parlent plus le hottentot; les missionnaires établis chez les Grands Nama-koua ont cessé d'apprendre le nama et depuis 1882 toutes publications religieuses dans ce dialecte ont été interrompues : il devenait inutile d'écrire des livres dans une langue mourante que demain personne ne comprendra et que le hollandais, l'un des deux idiomes de la civilisation dans l'Afrique australe, a déjà remplacée[3]. Le nama, qui fut le plus pur des dialectes hottentots, va rejoindre d'autres parlers de même origine, dont il ne reste plus que des noms de montagnes et de fleuves, presque tous déna-

[1] Coates Palgrave, *Report of a Mission to Damaraland and Great Namaqualand in* 1876.
[2] Grundemann, *Missions Bibliothek*, *Afrika*.
[3] R. N. Cust, ouvrage cité.

turés. Les débris des tribus nama, qui vivent dans les plaines orientales, se confondent avec les Bushmen méprisés.

N° 94. — BAIE DE WALVISCH.

Gillot. sc — C Perron

Profondeurs

De 0 à 10m — de 10 à 25m — de 25 à 50m — de 50m et au delà

1 : 500 000

0 — 20 kil.

Jusqu'à maintenant la partie septentrionale de la côte, du Cunéné à la baie de Walvisch, n'a pas un seul port que visitent les navires. Au nord de la pointe sablonneuse appelée cabo Frio ou « cap Froid », l'angra Fria ou la « baie Froide » n'est qu'une petite crique, n'offrant aucun abri contre la houle et les vents ordinaires qui soufflent du sud-ouest. A 200 kilomètres plus loin les récifs coralligènes d'Ogden s'ouvrent pour former un beau port tranquille, vaste réservoir où se jouent les poissons par myriades ; mais la côte voisine est déserte et ce havre reste vide d'embarcations. La porte d'entrée de tout le territoire des Damara et des Nama-koua est la belle et large baie de Walvisch, qui se trouve à peu près exactement située à moitié distance de la bouche du Cunéné à celle de l'Orange et qui donne accès aux deux principaux lits fluviaux de la contrée,

le Tsoakhoub et le Kuisip. Les grands navires peuvent entrer sans peine dans la baie par un chenal de 7 mètres en profondeur et mouillent par 7 et 8 mètres à quelques encablures de la côte : là ils sont parfaitement abrités, si ce n'est à des époques très rares, quand soufflent les vents du nord ou du nord-ouest. La baie de la Baleine, qui dut son nom aux cétacés, jadis fort nombreux dans ces parages, est encore visitée par des souffleurs, et n'a pas perdu de sa richesse en poissons : le flux en amène des bancs qui s'avancent au loin dans les terres et qui restent parfois emprisonnés dans les flaques à marée basse. Autrefois un grand commerce d'ivoire et de plumes d'autruche se faisait par l'intermédiaire de ce port[1] et depuis longtemps les marchands du Cap y viennent chercher du bétail pour l'alimentation de leur ville. Aussi le gouvernement colonial s'était-il assuré la possession de ce point vital sur la côte des Dama-ra et des Namakoua ; en s'emparant du territoire, l'Allemagne a dû respecter cette enclave de 1761 kilomètres carrés. Mais, de leur côté, les Anglais, craignant que le trafic des nouveaux venus ne contournât la baie pour se porter sur quelque autre point du littoral ont proclamé la franchise de la baie de Walvisch ; toutes les denrées en sont expédiées librement, et librement aussi les marchandises d'Europe ou du Cap se dirigent vers les postes de l'intérieur : Omarourou, dont un négociant suédois, successeur d'Andersson, a fait le principal marché des Herero ; Otyimbingue, sur le Tsoakhoub ; Okahandja et Otyikango ou Neu-Barmen, en amont, sur le même cours d'eau ; Reboboth, sur un affluent du Kuisip. Quelques centaines de Topnaars, auxquels il est interdit de vendre de l'eau-de-vie, sont campés dans les dunes voisines de la baie.

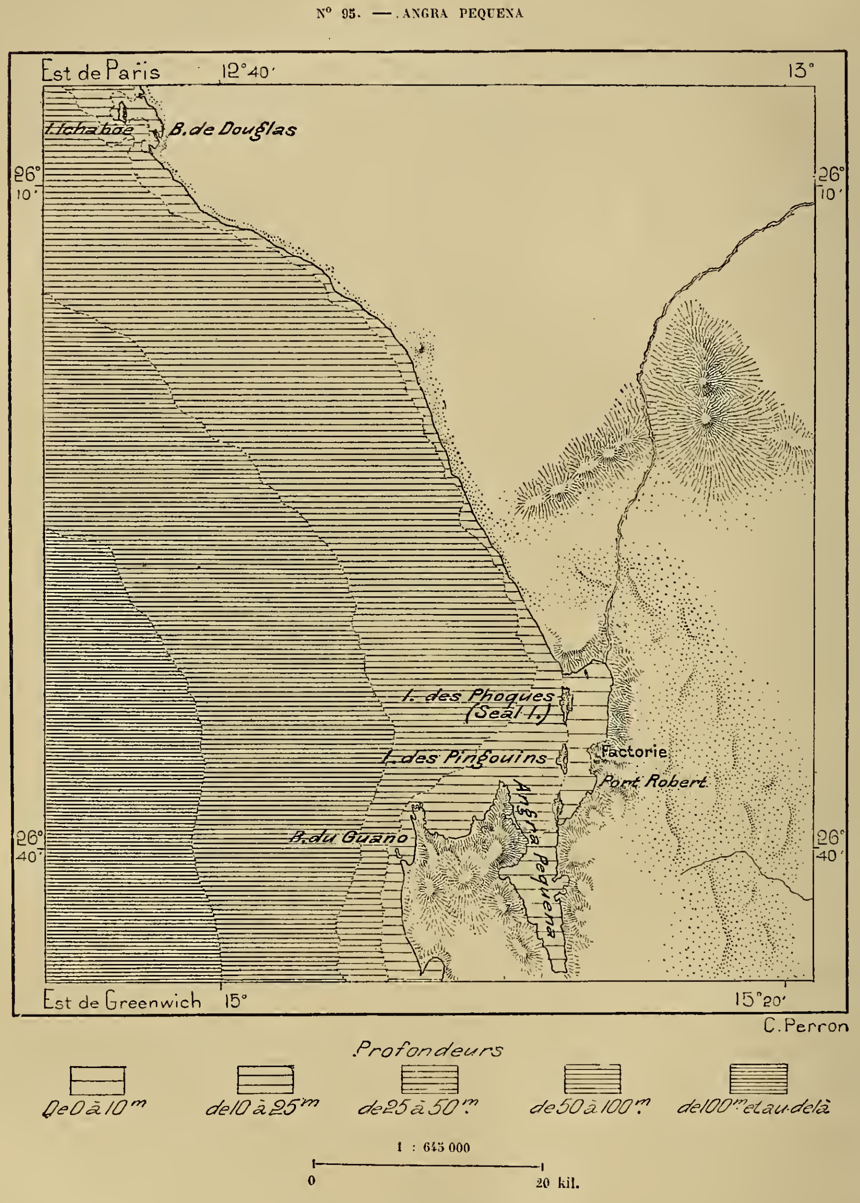
Si le gouvernement anglais entrave jamais le commerce par la baie de Walvisch, les Allemands ont dans leur voisinage immédiat un port où ils pourront établir le siège de leurs opérations : c'est le Porto do Ilheo, appelé Sandwich-haven sur les cartes anglaises. Cette crique, moins vaste que la baie de la Baleine et menacée d'ensablement, a l'avantage d'être protégée contre tous les vents et de posséder de l'eau douce dans les sables riverains ; tandis que des navires doivent l'apporter du Cap dans la baie voisine, située à 56 kilomètres de la fontaine la plus rapprochée, il suffit ici de creuser le sable à une faible profondeur pour trouver l'eau en surabondance. Un petit village de Hottentots, Anichab, groupe ses huttes au bord de la crique.

[1] Exportation de Walvisch-bay :

Ivoire	17 000 kilogrammes	en 1875.	700 en 1885.
Plumes d'autruche..	3 000 »	»	1500 »

Le port du district méridional, Angra Pequena, — en portugais la « Petite Baie », — est celui dont l'acquisition par le traitant Lüderitz a décidé l'Allemagne à intervenir auprès de l'Angleterre et à prendre posses-

N° 95. — ANGRA PEQUENA



sion de toute la contrée de 900 000 kilomètres carrés entre le Cunéné et l'Orange. En dépit de son nom, ce n'est point une petite échancrure du littoral, car elle se prolonge, en se ramifiant à droite et à gauche, jusqu'à plus de 8 kilomètres au sud de l'entrée. Elle peut donner accès aux plus



ANGRA PEQUEÑA. — VUE PRISE DE LA POINTE NAUTILUS.

Dessin de Th. Weber, d'après une gravure du *Daheim*.

grands navires, puisque sa passe a de 13 à 14 mètres; le mouillage y est excellent et la houle n'y pénètre à demi que sous l'impulsion des vents du nord. Ce qui manque au port d'Angra Pequena, comme à celui de Walvisch, c'est une bonne aiguade, quoiqu'un prétendu cours d'eau, le ravin de « Little Orange », débouche dans la baie ; il faut aussi que les traitants soient alimentés d'eau douce par des bâtiments du Cap, en attendant que l'importance croissante du port permette de creuser des citernes sur la plage, afin de recueillir toute l'eau qui suinte des dunes. Jusqu'à maintenant Angra Pequena n'a pas encore justifié comme lieu de commerce les espérances de ses possesseurs : du bétail, des poissons, quelques minerais, tels sont les seuls objets d'exportation ; les traitants allemands avaient même complètement abandonné leur comptoir en 1887.

Les précieuses îles à guano qui se trouvent dans le voisinage du port, Ichaboe, située à 1200 mètres du littoral, au nord-ouest de l'entrée; Halifax, près de la péninsule qui limite le port à l'ouest, d'autres encore, sont depuis longtemps considérées comme dépendances du Cap, et l'exportation en est affermée à des marchands anglais. Ces îles, où s'abattent par myriades, en octobre et en novembre, les pingouins, les cormorans et autres oiseaux, étaient revêtues jadis de plusieurs mètres de guano; des spéculateurs s'empressèrent de les racler jusqu'au roc, et vers le milieu du siècle elles étaient complètement nettoyées. Maintenant on a réglé les récoltes : pendant la saison du couvage, l'entrée des îles est interdite et les oiseaux en ont entière possession; puis les escouades de travailleurs viennent pour recueillir l'engrais; en 1884, l'exploitation des îles produisit la somme d'un demi-million de francs. Dans ces parages les pêcheurs poursuivent aussi les veaux marins, qui nagent en multitude autour des îlots et des récifs. Sur les plages de l'île Possession, située au sud d'Angra Pequena, dans la baie d'Elizabeth, le navigateur Morell a trouvé des carcasses de cétacés en quantités tellement prodigieuses, qu'il les évalua à plus d'un million : une trombe de sable, pensait-il, avait surpris l'immense troupeau, l'engloutissant d'un seul coup[1].

Dans l'intérieur des terres, les plus gros villages se composent de quelques dizaines de huttes et la plupart ne sont même que des campements temporaires. Les chefs-lieux sont les stations des missionnaires, telles que Warmbad (Nisbett's bath), sur un ouâdi tributaire de l'Orange, et Bethanien (Béthanie), dans la région des montagnes qui s'étend à l'est d'Angra Pequena. Bethanien est considérée comme la capitale de tout le pays des

[1] Philippes de Kerhallet et Gras, *Instructions nautiques sur la côte occidentale d'Afrique.*

Nama-koua; elle possédait en 1884 quatre édifices de briques, maison des missions, église, palais du chef et magasin du traitant. Stolzenfels est le rudiment d'une colonie agricole fondée récemment sur la berge septentrionale de l'Orange, sur la frontière du territoire anglais : on espère que des canaux d'irrigation tirés du fleuve transformeront en jardins ces arides solitudes.

CHAPITRE VII

BASSINS DE L'ORANGE ET DU LIMPOPO.

COLONIES ANGLAISES DU CAP ET DE NATAL, PAYS DES ZOULOU, DES BA-SOUTO, DES BE-CHUANA, RÉPUBLIQUES HOLLANDAISES, TERRITOIRE PORTUGAIS DE LOURENÇO MARQUES.

I

VUE D'ENSEMBLE.

Trois grands événements géographiques ont inauguré l'ère moderne : la découverte du chemin de l'Orient par les mers australes, l'arrivée des caravelles de Colomb dans le Nouveau Monde et la circumnavigation du globe par Magalhães. De ces trois faits décisifs dans l'histoire de la planète, le premier en date est celui qui s'accomplit lorsque Bartholomeu Diaz eut le bonheur, en 1486, de doubler ce cap des Tourmentes, dont le nom fut si à propos changé en celui de cap de Bonne-Espérance. Quelques années après, le « bon espoir » était déjà réalisé : Vasco de Gama faisait voile pour les Indes; les deux mers de l'Occident et de l'Orient s'unissaient en un même bassin océanique, l'homme apprenait à mesurer la Terre, qui jadis lui paraissait sans bornes.

Mais les rivages qu'avaient longés les premiers navires portugais pour cingler d'une mer dans l'autre mer restèrent pendant longtemps négligés des explorateurs. Attirés par les richesses des Indes, orientales et occidentales, les navigateurs ne songeaient pas à s'arrêter sur une terre qui ne leur promettait pas une fortune rapide par le trafic ou le butin ; plus d'un siècle et demi se passa avant que des Européens débarquassent sur cette partie du continent africain avec l'intention d'y rester et d'en cultiver le sol. D'ailleurs c'est en vain que des auteurs portugais regrettent l'abandon

de ces plages par leurs ancêtres du grand siècle; ceux-ci étaient trop peu nombreux pour embrasser le monde, pour s'occuper à la fois de la conquête des Eldorado de l'Inde, de la Sonde et de l'Amérique, et de la lente exploitation des terrains de culture dans l'Afrique australe, entre le Zaïre et le Zambèze. Cependant les colons devaient trouver un jour dans ces régions de l'Afrique australe bien plus que ne pouvaient leur donner les mines de Golconde et les épices de l'Insulinde; la contrée dans laquelle ils s'établirent est une nouvelle Europe, offrant un climat peu différent de celui de leur mère patrie, un sol où ils cultivent les mêmes plantes et paissent les mêmes animaux; le milieu dans lequel ils sont entrés ressemble assez à celui du lieu natal pour qu'ils puissent en garder les habitudes et les mœurs, à la distance de plusieurs milliers de lieues et dans un autre hémisphère. La population d'origine européenne se développa lentement dans son nouveau séjour, mais le faible accroissement suffit pour qu'elle pût s'étendre peu à peu; dès qu'elle fut aidée par une immigration régulière, elle empiéta de tous les côtés sur les terres des peuplades indigènes et maintenant elle domine dans toute l'Afrique australe, de l'Orange au Limpopo.

Comme foyer de peuplement et de civilisation, la colonie européenne du Cap de Bonne-Espérance, avec ses annexes, Natal et les républiques hollandaises, exerce déjà une influence propre, indépendante des ressources que lui procurent ses relations avec la métropole. Le Cap est un centre de ravitaillement et de recherches pour l'exploration de l'Afrique méridionale: de cette ville, presque autant que de l'Europe, est partie l'initiative des travaux scientifiques et de l'exploitation industrielle des régions environnantes; avec le district qui l'entoure et toute la zone rapprochée du littoral, elle est comme un fragment de l'Europe s'agrandissant graduellement et se substituant au monde africain. On a souvent comparé la colonie du Cap à l'Algérie, qui se trouve précisément à l'autre extrémité du continent et qui est aussi devenue comme une partie de l'Europe pour l'industrie, la vie politique et sociale. A maints égards la supériorité appartient à l'Algérie. Quoique beaucoup moins étendue que l'ensemble des États européens de l'Afrique du Sud, elle est plus peuplée et même ses habitants de race blanche sont un peu plus nombreux que ceux de toute l'Afrique méridionale; elle reçoit aussi chaque année un nombre d'immigrants plus considérable, et quoiqu'elle ne possède ni or ni diamants, elle fait un plus grand commerce. Cela s'explique par l'avantage capital de la situation géographique: l'Algérie est riveraine de la Méditerranée et fait face à la France, à l'Espagne, à l'Italie; quelques heures de trajet suffi-

sent pour qu'on puisse se rendre de ses ports dans ceux du continent européen. Cependant l'Algérie a le désavantage d'être complètement isolée du continent par les espaces infranchis du désert : elle est coupée du reste de l'Afrique. Il n'en est pas ainsi pour les colonies méridionales ; quoiqu'elles confinent aussi à un désert, celui-ci n'arrête pas toutes les communications, et de part et d'autre, par la voie du littoral, les peuples sont en relations mutuelles[1]. Mais au sud le cap de Bonne-Espérance regarde le vide : la mer inhospitalière va se perdre dans les glaces antarctiques. Pour se mettre en rapports fréquents avec le monde civilisé, les colons du Cap ont à franchir l'immensité de l'Océan : vers la Grande-Bretagne, vers l'Inde, vers l'Australie, partout des milliers de kilomètres à parcourir. La pointe continentale la plus rapprochée de celle du continent africain est celle qui termine l'Amérique du Sud, et c'est à la distance de 5400 kilomètres qu'elle se trouve. La Tasmanie, le troisième musoir des terres continentales dans la direction du pôle austral, est à 10 000 kilomètres à l'orient.

L'orographie des territoires du sud rappelle par ses traits principaux celle de l'Afrique entière. Dans l'ensemble du continent, les chaînes de montagnes s'élèvent principalement sur le pourtour et c'est dans le voisinage de la côte orientale que se dressent les plus hautes crêtes et les plus fiers sommets. De même, à la pointe de l'Afrique, les parties saillantes du relief se développent parallèlement au littoral en laissant à l'intérieur de vastes plaines, et ce sont les montagnes de l'est qui atteignent la plus grande élévation et que porte un plus large socle de plateaux. De ce côté les hautes cimes approchent de 3500 mètres.

Interrompu par l'Orange, le rebord de monts et de plateaux qui longe la côte dans le pays des Grands Nama-koua reprend chez les Petits Namakoua, toutefois sans s'élever à la même hauteur. De terrasse en terrasse le sol se redresse vers le faîte du plateau granitique, sur lequel sont épars des massifs montagneux : superbes du côté de l'occident, d'où on les

[1] Superficie et population comparée de l'Algérie et des États européens de l'Afrique du sud.

	Algérie (territoire civil et de commandement).	Afrique méridionale.
Superficie.	478 835 kilomètres carrés.	1 116 270 kilomètres carrés.
Population européenne.	500 000 habitants.	480 000 habitants.
Population indigène. .	3 320 000 »	2 650 000 »
Popul. totale kilométr.	8 »	3 »
Commerce maritime. .	560 000 000 francs (1882).	275 000 000 (1886).

contemple dans toute leur hauteur, ils sont plus humbles en apparence du côté de l'est, où leur base se perd dans un plateau uniforme de gneiss, dit le grand Bushmen-land : l'altitude moyenne n'en est guère inférieure à 1000 mètres. Au sud de la région des Nama-koua, le faîte, raviné par les eaux, se décompose en chaînes divergentes, dont les unes vont rejoindre les monts orientaux, tandis que les autres se prolongent dans la direction du sud en crêtes parallèles : chaque crête ou *rand* forme comme un mur entre les campagnes du littoral et les hautes plaines de l'intérieur. Au sud de la rivière Olifant ces remparts atteignent leur plus grande élévation ; les monts des Cèdres ont pour cime culminante le Sneeuw-kop ou « pic des Neiges », haut de 1831 mètres, et la chaîne de l'Olifant se redresse à 2085 mètres par le Winter-hoek ou le « Piton de l'Hiver » : pendant quelques jours de l'année les habitants de Cape-town voient en effet des stries ou même une cape de neige blanchir cette montagne à l'horizon du nord-est.

La chaîne de l'Olifant et son prolongement méridional se terminent au sud par le promontoire de Hang-klip, qui fait face au cap de Bonne-Espérance. S'avançant plus à l'ouest en forme de faucille, le cap fameux appartient à une chaîne bordière dont il ne reste plus que des fragments et qui fait saillie en dehors de la côte continentale, entre la baie de Saint-Helena et la False-bay ou Simon's-bay. A son extrémité septentrionale cette chaîne n'est formée que de petites collines, tandis que vers le sud le sol se relève soudain pour entourer la baie du Cap d'un rempart semi-circulaire de sommets. La puissante montagne de la « Table » dresse sa dalle énorme de grès, souvent ceinte de nuées, à 1091 mètres de hauteur, au-dessus de parois presque verticales et de pentes rapides, rayées de gorges où croissent les chênes et les pins; les racines granitiques du mont sont couvertes de verdure. A l'est le cirque de la montagne se termine par une pointe aiguë appelée Devil's peak, à l'ouest par les longues croupes du Lion, tournant le dos à la ville et regardant la mer de sa tête superbe. Au delà du mont de la Table les collines s'abaissent par degrés vers le cap de Bonne-Espérance.

A l'est des barrières parallèles de montagnes qui s'alignent du nord au sud dans le voisinage du littoral atlantique, les rides du sol, disposées comme un froncis au bout d'une étoffe, se prolongent vers l'orient, presque parallèlement aux côtes de l'océan méridional; cependant on s'aperçoit au profil du littoral que ces chaînes bordières sont un peu obliques au rivage, puisqu'elles viennent toutes mourir aux promontoires aigus qui se succèdent à l'est du cap Agulhas ou « des Aiguilles », pointe terminale du

TAYLOR

A. SARGENT

LA « TÊTE DU LION »

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Moulle.

continent. Ces arêtes de montagnes, jadis continues de l'ouest à l'est, sont maintenant découpées en fragments d'inégale grandeur par des torrents nés dans l'intérieur des terres, qui se sont ouvert des cluses de sortie sur

N° 96. — MONTAGNES DE L'AFRIQUE SUD-OCCIDENTALE.



les points faibles des roches anciennes dont ils longent la base septentrionale. Ces défilés profonds, les gorges latérales que se sont creusées les affluents entre les chaînes parallèles de montagnes, donnent à cette région un aspect très varié, surtout dans le voisinage de la mer, où des forêts cou-

vrent en grande partie les pentes. De ces chaînes, coupées de distance en distance, la plus haute est la plus éloignée de l'Océan. Quelques sommets des Groote Zwarte-bergen ou « Grandes Montagnes Noires » dépassent 2200 mètres, et vers l'extrémité orientale de l'arête, au nord-ouest de la baie d'Algoa, le mont Cockscomb, appelé aussi Groot Winter-hoek, atteint 1818 mètres.

N° 97. — CAP DES AIGUILLES.



Au nord des chaînes qui se pressent dans le voisinage du littoral, une autre chaîne, se profilant à plus de 200 kilomètres de la mer en moyenne, se developpe en une ligne sinueuse, connue sous divers noms dans son parcours de l'ouest à l'est. A son extrémité occidentale, près des montagnes côtières de l'Atlantique, elle s'appelle Koms-berg, puis elle prend la désignation de Nieuweveld, ce mot de *veld* indiquant la forme adoucie de ses croupes, comparée aux escarpements des *bergen*. Plus loin la chaîne semble même s'affaisser presque complètement au milieu des plaines; mais elle se redresse aux Sneeuw-bergen, dont le sommet dominateur, le Compass (2738 mètres), est le point culminant de la région du Cap proprement dite. Au delà de ce massif la chaîne se bifurque; la ramification du sud-est,

interrompue par un affluent de la Great Fish-river, se relève au Groot Winter-berg (2378 mètres) et va finir à l'embouchure de la rivière Kei, limite occidentale de la Cafrerie; l'autre arête de montagnes, formant faîte de partage entre le bassin de l'Orange et celui de la Great Fish-river, se reploie vers le nord, puis vers l'est, et va rejoindre la haute chaîne qui sépare la Cafrerie et Natal du pays des Ba-Souto. Son extrémité orientale, connue sous le nom de Storm-bergen ou « Monts des Tempêtes », est connue dans l'histoire économique du Cap par ses richesses en combustible. La houille de Storm-berg, maigre et schisteuse, se rencontre principalement sur les pentes septentrionales de la chaîne et s'étend au loin dans la direction du nord; on ne l'utilise guère que dans les villages voisins des puits de mine, à cause du coût de l'extraction et de la difficulté des transports. D'anciens volcans, qui paraissent avoir perdu leur activité depuis l'époque triasique, se voient encore dans les Storm-bergen, avec des cratères parfaitement reconnaissables.

La plaine ondulée, parsemée de buissons, qui se prolonge de l'est à l'ouest entre les chaînes bordières et les montagnes du faîte de partage, est connue sous le nom de Grand « Karou », mot hottentot qui a le sens de sol aride. Au nord, dans la direction de l'Orange, d'autres plaines élevées sont interrompues çà et là par de petits massifs qui pour la plupart se composent de roches éruptives, trapps et dolérites, formant des colonnades naturelles d'un aspect monumental. Ces hautes plaines sont aussi des *karou* (karoo) et présentent dans toute leur étendue la même constitution géologique; elles étaient autrefois recouvertes par de vastes étendues d'eaux marécageuses où vivaient par myriades des reptiles vertébrés, dicynodontes et autres, qui n'ont plus leurs pareils sur la planète, s'étant probablemement éteints avant la fin des temps triasiques. D'après Richard Owen, ces grands sauriens étaient herbivores et paraissent avoir eu des mœurs amphibies. Dans le karou principal et les karou secondaires qui s'étendent au nord jusqu'au fleuve Orange, sont éparses de nombreuses dépressions où séjournent les eaux de pluie, laissant, après évaporation, des résidus salins.

Au delà des Storm-bergen, la flexion de la chaîne maîtresse dans la direction du nord-est correspond à une flexion parallèle de la côte océanique. La rangée des Draken-bergen ou « montagnes des Dragons », appelée aussi Kouatlamba, se développe à une distance moyenne d'environ 200 kilomètres de la mer, dressant quelques-unes de ses croupes et de ses pointes à plus de 3000 mètres d'altitude. Continuant le faîte de partage entre l'Atlantique et la mer des Indes, la haute saillie n'a l'aspect d'une arête

montagneuse que du côté de l'orient, où elle descend en degrés rapides vers la mer; de l'autre côté la chaîne n'est que le rebord d'un plateau où s'élèvent d'autres saillies parallèles. L'espace médian entre les Draken-bergen et l'océan Indien est occupé par trois terrasses ou degrés, qui d'ailleurs présentent de grandes inégalités dans leur relief et qui sont en maints endroits masquées par des chaînons transversaux se dressant entre les rivières. La plus haute terrasse, qui longe la base des Draken-bergen, est à l'altitude moyenne de 1000 mètres; le degré qui constitue la zone médiane de la Cafrerie et de la Natalie varie de 600 à 700 mètres; la plate-forme côtière, découpée par les lits des torrents en une multitude de fragments, domine de 300 mètres les sinuosités du rivage.

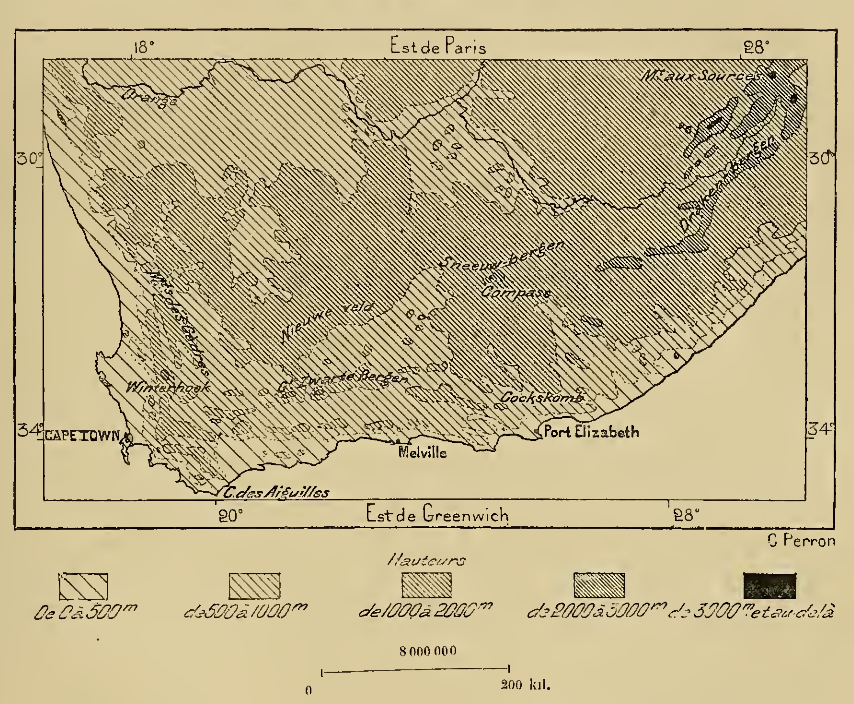
Au nord d'un sommet couronné d'assises verticales de grès ayant l'aspect d'une forteresse en ruines, — d'où son nom de Giant's Castle (2944 mètres), — le rameau qui se maintient dans l'axe des Draken-bergen s'abaisse peu à peu; la prééminence appartient à une rangée parallèle de hauteurs qui traverse le territoire des Ba-Souto sous les noms de Blaw-bergen (Montagnes Bleues) ou de Malouti, c'est-à-dire « Pics » dans la langue des indigènes. Plus au nord, la chaîne reprend l'appellation de Draken-bergen : ces monts, quoique composés de grès comme les « tables » de la plupart des autres chaînes de l'Afrique australe, se terminent par des pointes déchiquetées. Un chaînon latéral, dont le sommet principal, le Champagne-Castle ou Cathkin, atteint 3160 mètres, unit les Draken-bergen aux Malouti. Le massif de jonction porte une vaste montagne en forme de plateau, couverte de pâturages : les Ba-Souto l'appellent Bouta-Bouta ou Potong, c'est-à-dire « mont aux Antilopes »; mais on la connaît d'ordinaire sous le nom de « mont aux Sources », que lui ont donné les missionnaires protestants Arbousset et Daumas[1], parce que des branches maîtresses de l'Orange, ainsi que plusieurs autres cours d'eau, en descendent vers la mer des Indes; elle domine d'environ 400 mètres le socle des hautes terres environnantes; d'après Stow, sa hauteur totale est de 3050 mètres; mais elle est dépassée en altitude par les grands sommets de la chaîne latérale des Malouti, sur lesquels la neige séjourne pendant quatre mois, de mai en août : ce sont les Alpes de l'Afrique australe. Une des cimes de cette chaîne, à laquelle le missionnaire Jacottet a donné le nom de Mount Hamilton[2], dresse sa pointe suprême à 3480 mètres, et l'échancrure où passent les Ba-Souto pour se rendre de la haute vallée de

[1] *Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du Cap de Bonne-Espérance.*
[2] Édouard Jacottet, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1885.

l'Orange à celle de son grand affluent le Senkounyané, est seulement à 60 mètres plus bas.

Au delà, vers le nord-est, la chaîne, dite Randberg ou « mont du Rebord », mais désignée également sous le nom de Draken-bergen comme les montagnes du sud, prend le caractère d'une énorme falaise : d'un côté la haute plaine onduleuse, de l'autre les escarpements soudains et les basses campagnes dont les terres ont été déblayées par les courants fluviaux et emportées vers la mer. Quoique sa direction générale soit pa-

N° 98. — RELIEF DE L'AFRIQUE AUSTRALE.



rallèle à la mer, cette montagne du Rebord a été découpée par les eaux en un mur très irrégulier : érodée en cirque dans une partie de son parcours, elle s'avance ailleurs en promontoires, dont l'un est le Kaap (Cap), devenu fameux par ses mines d'or. Le travail séculaire des sources et des ruisseaux fait graduellement reculer vers l'ouest cette muraille, percée de distance en distance par les affluents de l'océan Indien. Vers le nord, la pente du plateau s'abaisse peu à peu vers le Limpopo : la dernière croupe qui dépasse 2000 mètres sur le bord des hautes terres est la « cime de Mauch » (2189 mètres), ainsi nommée de l'explorateur qui découvrit les gisements aurifères de cette région ; mais le massif terminal, dit Zoutpansbergen ou « monts des Salines », offre encore un aspect imposant, à cause

de la chute soudaine de ses escarpements sur la vallée du Limpopo. Au sud-ouest, quelques chaînes de collines et des buttes parsèment les hautes terres qui descendent en pente douce vers la dépression du désert de Kalahari; mais ces saillies font peu d'effet, à cause de la grande hauteur relative de leur socle. Les plus élevées sont les Magalies-bergen, près de Pretoria, la capitale de la République Sud-Africaine.

Dans toute l'Afrique australe, colonie du Cap, Cafrerie, Natal et pays des Ba-Souto et des Zoulou, les roches granitiques constituent la base générale sur laquelle reposent toutes les autres formations de la contrée; partout les torrents, en érodant leurs rives, ont mis à nu les masses inférieures du granit et les assises sédimentaires déposées sur la roche primitive : ainsi que le disait Livingstone, l'ossature de granit est cachée, mais elle perce çà et là sous la peau. Des veines d'un quartz pur très blanc traversent le granit dans toutes les directions et sont presque partout associées à des veines aurifères, d'ailleurs trop peu riches pour qu'il vaille la peine de les exploiter, si ce n'est en de rares districts. Des bancs de calcaire cristallin recouvrent le granit dans toute la zone côtière, puis dans l'intérieur s'étendent les étages carbonifères et les formations dévoniennes avec leurs couronnements de grès. Quelques géologues montrent des amas de pierres déplacées et rayées comme des témoignages d'une ancienne période glaciaire sur le versant oriental des Draken-bergen. La plupart des observateurs s'accordent aussi à dire que les côtes sont maintenant en voie d'émergence graduelle : du cap de Bonne-Espérance jusqu'aux plages de Natal on remarque d'anciennes lignes de côtes soulevées, couvertes de bancs d'huîtres et de polypiers; près de la frontière méridionale de Natal, ces bancs exhaussés se voient à près de 4 mètres au-dessus du niveau des hautes marées[1].

Le grand fleuve de l'Afrique australe, et l'un des plus considérables du continent, sinon par sa masse liquide, du moins par la longueur du cours et les dimensions du bassin, est le Gariep des Hottentots, le Groote-rivier des Boers; en 1770, il reçut de Gordon, officier du gouvernement néerlandais, le nom d'Orange, plus en l'honneur de la maison royale que pour la couleur de son eau. La branche orientale du fleuve ou Senkou, considérée comme la rivière maîtresse, quoiqu'elle soit dépassée en longueur de cours par le Vaal, naît dans une haute vallée, sur la pente méridionale du Cathkin, et coule au sud-ouest entre les Malouti et les Draken-bergen; dans cette partie de son cours elle roule un flot sombre, d'où

[1] Griesbach, *Quarterly journal of the Geological Society*, May 1871.

son nom local, « rivière Noire ». Unie au Senkounyané ou petit Senkou, elle reçoit ensuite le Malitsounyané, que lui envoient les hautes montagnes de l'ouest, et qui plonge d'une hauteur verticale de 181 mètres dans un gouffre d'accès difficile; c'est le spectacle le plus grandiose que présentent les montagnes des Malouti[1]. A la sortie de la région montagneuse, l'Orange se mêle à un autre cours d'eau, presque son égal, le Caledon, uni au Kornet-spruit, qui ont pris naissance l'un et l'autre dans les hautes ravins du mont aux Sources et qui coulent en de larges lits au sable de mica reluisant. En aval du confluent, l'Orange, qui serpente désormais dans la direction de l'ouest et du nord-ouest, reçoit quelques petites rivières ou plutôt ouâdi des montagnes du Cap, notamment le Zekoe, descendu des Sneeuw-bergen; mais ces apports compensent à peine les pertes produites par l'évaporation. Le seul affluent considérable de l'Orange moyen est la rivière Vaal ou la « Grise », dont une branche maîtresse, le Namagari, naît comme le Caledon dans le massif du mont aux Sources, tandis que la fontaine la plus éloignée se trouve sur les plateaux qui dominent le littoral de l'océan Indien, au sud-ouest de Lourenço Marques. Par la longueur de sa vallée, le Vaal est le véritable fleuve; mais, coulant dans une grande partie de son parcours à travers des plaines arides, lacs desséchés d'une période géologique antérieure[2], il arrive d'ordinaire presque épuisé au confluent. Comme les autres rivières du bassin, il a des crues soudaines, qui se renouvellent plusieurs fois entre la fin de novembre et le milieu d'avril et qui le transforment en un fleuve redoutable. Presque toujours on peut franchir à gué l'Orange, le Caledon ou le Vaal, mais pendant les crues les riverains ne les traversaient que sur des radeaux avant que des ponts et des viaducs eussent été construits.

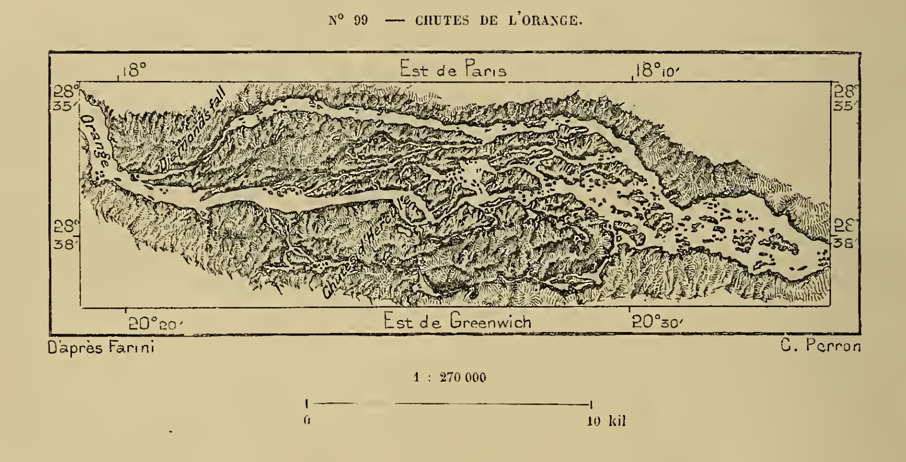
L'Orange a déjà fourni les trois quarts de son cours, qu'il serpente encore sur le plateau granitique, à 800 mètres d'altitude. Mais une série de chutes, de rapides et de cascades, dite cataracte des Anghrabies ou les « Cent Chutes », abaisse soudain les eaux de plus de 120 mètres. Sur un espace d'environ 26 kilomètres, le fleuve est parsemé d'innombrables écueils, d'îlots, d'îles même, les unes basses et polies, les autres hérissées de rochers en forme de tours. Pendant la saison des eaux basses, le courant se divise en un labyrinthe de torrents, de lacs, de bassins, de filets, qui, de circuit en circuit, vont tous rejoindre l'étroite et profonde gorge de l'aval, soit en s'unissant à la grande cascade, soit en plongeant du haut d'une paroi laté-

[1] É. Jacottet, mémoire cité.
[2] John Shaw, *Quarterly Journal of the Geological Society*, February 1872.

rale. A l'époque des crues, les nombreuses cascatelles qui se reploient en gerbes du sommet des falaises et se brisent en poussière avant d'atteindre le fond du gouffre, se rejoignent en une seule et puissante nappe, Niagara qui s'arrondit, comme la chute du fleuve américain, en un vaste demi-cercle, mais s'abîme dans une gorge deux fois plus profonde. Parmi les cascades secondaires, il en est qui se produisent au-dessous d'un chaos de blocs éboulés et qui semblent s'échapper de la roche vive ; il en est même une qui s'élance d'une fissure du roc en puissante gerbe ; la dernière cascade a été appelée Diamond's fall par Farini, à cause de quelques diamants qu'il trouva dans les sables au pied de la chute[1].

En aval des « Cent Chutes », l'Orange rejoint sinon un fleuve, du moins

N° 99 — CHUTES DE L'ORANGE.



une ramure de ouâdi, qui par l'étendue du bassin dépasse le Vaal lui-même : c'est le Hygap, formé par l'Oub et le Nosob, ou les « Jumeaux », parce que leurs lits parallèles se rejoignent fréquemment ; le Molopo, le Kourouman, d'autres ravins lui apportent quelquefois un peu d'eau. L'aire dont il reçoit les eaux d'averse comprend au moins 458 000 kilomètres carrés ; mais il est rare qu'il offre un cours permanent : alors qu'un de ses affluents s'emplit, un autre se dessèche ; d'ordinaire on n'y rencontre que des mares ou même simplement des endroits humides, et les voyageurs sont obligés d'en creuser les dépressions pour voir suinter un peu d'eau dans les sables. D'ailleurs le manque de pente dans le sol du Kalahari n'a pas permis au bassin fluvial qui l'occupe de s'achever en entier ; après les pluies, une grande quantité de l'eau tombée séjourne dans les cuvettes sans écoulement, petits bassins fermés dont l'humidité s'éva-

[1] *Through the Desert of Kalahari; — Tour du Monde*, 1886.



CHUTES DE L'ORANGE. — CASCADES ET TOURS DE FARINI

Dessin de Taylor, d'après une gravure du *Tour du Monde*.

pore peu à peu. Suivant la saison, ces dépressions sont des lagunes dans lesquelles le chasseur n'ose s'aventurer, ou des fondrières de boue, ou bien encore des plaines nues. Les unes, dont le fond est poreux, se recouvrent de végétation quand l'eau douce s'est évaporée : ce sont les *vleyen* des voyageurs hollandais. Les autres, à fond argileux imperméable, sont plus arides en été que les terres relativement élevées du pourtour : toutes blanches d'efflorescences salines quand l'eau a disparu, elles ont reçu le nom de *salt-pans* ou « cuvettes salines ».

L'Orange ne reçoit plus de tributaires permanents dans la partie inférieure de son cours. Les gorges qui s'ouvrent à droite et à gauche de son lit dans les falaises de quartz ne sont autre chose que de sinueux chemins de sable. En se rapprochant de la mer le fleuve diminue de volume ; quoiqu'il ait 15 mètres de profondeur lors des grandes crues, on peut le passer à gué pendant presque toute l'année aux endroits où des ravins, se correspondant de rive à rive, offrent un chemin transversal. Mais dans la cluse profonde où pénètre l'Orange pour traverser la chaîne côtière, ses bords sont presque inaccessibles : en plusieurs endroits les corniches du plateau riverain le dominent de centaines de mètres et des voyageurs pourraient mourir de soif sans trouver une fissure, un escalier de roches qui leur permît d'aller s'abreuver au courant d'eau qu'ils voient à leurs pieds. Le fleuve, rejeté de rocher en rocher, fait de brusques détours entre les escarpements granitiques et se rejette même dans la direction du sud, parallèlement à un dernier rempart, avant de pouvoir s'échapper vers la mer. En amont de la barre ses eaux s'amassent en un grand lac, au-dessus duquel les oiseaux tourbillonnent par myriades. Il arrive souvent que ce lac est complètement séparé de la mer par une flèche de sable; lors des crues fluviales, le fleuve s'ouvre une large issue, mais des bancs sous-marins, portés par des plateaux de roches sur lesquelles la mer déferle constamment, défendent aux navires d'y pénétrer; quand des marins veulent prendre terre, il leur faut débarquer au sud de l'embouchure dans la petite baie du cap Voltas. Ainsi finit le grand fleuve, dont le cours développé n'a pas moins de 2140 kilomètres[1] et dont le bassin s'étend sur un espace de 1 275 000 kilomètres carrés.

Au sud de l'Orange, sur le versant atlantique, et de l'autre côté du cap de Bonne-Espérance, sur le versant méridional de la colonie du Cap, les rivières, descendant de montagnes situées à une faible distance dans l'intérieur, ne peuvent avoir un grand développement, et, malgré l'abondance

[1] Longueur développée du Vaal et du bas Orange : 2470 kilomètres.

relative des pluies, elles ne roulent qu'un faible courant. Le principal de ces cours d'eau, sur la côte occidentale, est l'Olifant-rivier ou « rivière des Éléphants ». Sur le versant du sud, la Breede-rivier ou « rivière Large » emporte les eaux tombées sur les montagnes qui avoisinent Cape-town et s'unit à la mer par une embouchure dans laquelle pénètrent les navires de 150 tonneaux : quoique l'un des faibles cours d'eau de la colonie du Cap, c'est le seul qui ait un port maritime sur son rivage. Plus loin débouche la Groote-rivier ou « Grande rivière », appelée aussi Gaurits, dont la ramure est celle d'un chêne aux branches étendues. La Gamtoa ou Gamtoes, qui naît comme le Gaurits dans la plaine du Grand Karou et parcourt également de formidables cluses pour franchir les chaînes parallèles des monts, est quelquefois presque entièrement à sec avant d'atteindre l'Océan à la baie de Saint-Francis. Puis viennent la Sunday-river et la Great Fish-river, qui se déverse dans l'Océan des Indes près de l'endroit où commence la côte orientale du continent africain. Là déjà se font sentir les effets d'un autre climat : quoique moins longues que les torrents de la rive méridionale, les rivières roulent une plus grande quantité d'eau.

Le Kei, c'est-à-dire le « Grand », qui descend des Storm-bergen et des monts Kouatlamba, a pris une importance politique considérable comme ancienne limite des tribus hottentotes, puis des possessions anglaises : au delà commencent les territoires cafres du Transkei, jadis indépendants. Le Kei, au cours très rapide, a de superbes cascades et serpente en de grandioses défilés ; mais de toutes les rivières du littoral de la Cafrerie la plus belle est l'Um-Zimvubu, la Saint-John's-river des Anglais. A l'entrée c'est un large fleuve, ayant 600 mètres de rive à rive, mais il se rétrécit peu à peu dans un haut portail de rochers. De part et d'autre s'élèvent des escarpements boisés, dominés par les falaises verticales d'une terrasse que surmontent d'autres parois à la surface tabulaire; de chaque côté de la vallée les deux monts se regardent, égaux en dimensions et en majesté : ce site a reçu des Anglais le nom de *Gate* ou « Porte » de Saint-John. Une barre ferme l'entrée du fleuve à la grande navigation ; mais les petits bâtiments de mer, soutenus par le flot, peuvent remonter le cours à une vingtaine de kilomètres jusqu'à l'endroit où commencent les rapides.

Le versant de la colonie du Natal est coupé de ravins parallèles ayant chacun sa rivière abondante coupée de cascades. Um-Zimkulu, Um-Komanzi, Um-Lazi, Um-Geni, d'autres *um* ou cours d'eau se succèdent jusqu'à la puissante rivière Tugela, dont la principale branche naît, comme le Caledon et le Vaal, dans les hauts ravins du mont aux Sources et forme la limite septentrionale de la colonie du côté des Zoulou. Au delà

le relief du littoral se modifie et, en conséquence, les allures des rivières : la berge n'est plus rocheuse, les montagnes laissent entre elles et la mer une

N° 100. — PORTE DE SAINT-JOHN.



large zone plate et les rivières serpentent dans la plaine en se repliant vers le nord. Sur un espace presque rectiligne d'environ 500 kilomètres la rive

n'est qu'une plage sablonneuse couverte de dunes et séparant de la mer de grandes lagunes et des marigots; la plus vaste de ces nappes d'eau qui jadis firent partie de la mer et qui sont maintenant isolées est la lagune dite baie de Santa-Lucia, longue de près de 100 kilomètres et large d'une vingtaine de kilomètres en moyenne. Elle occupe la partie méridionale de la zone des terres basses, tandis que l'extrémité septentrionale de cette région se termine par des coulées et des lagunes qui vont rejoindre la grande baie Delagoa ou Lourenço Marques. Le cordon littoral est bien délimité, au sud par le grau qui donne entrée dans la baie de Santa-Lucia, au nord par le bras de mer qui pénètre dans le golfe de Delagoa.

La baie méridionale, Santa-Lucia, est obstruée à son issue par une barre sur laquelle se tiennent des requins voraces, qui se précipitent souvent sur les avirons et les plombs de sonde des marins. En 1875, lorsque ces parages furent explorés par le navire *Nassau*, le grau était complètement fermé par une flèche de sable; même pendant les crues l'entrée périlleuse n'offre qu'un refuge précaire aux embarcations. Cependant, si mauvais qu'il soit, ce havre eût été une précieuse conquête pour les républiques hollandaises, privées de débouchés sur la mer, et l'on comprend le zèle, infructueux jusqu'à ce jour, qu'ont mis les Boers du Transvaal à revendiquer cette région du littoral contre l'Angleterre. La baie septentrionale, celle de Delagoa, est bien autrement importante. Largement ouverte au nord, elle présente des fonds d'une vingtaine de mètres et les plus grands navires peuvent y pénétrer fort avant par un chenal bien abrité. Aussi le gouvernement anglais a-t-il disputé la possession de ce précieux mouillage aux Portugais, forts de leurs titres séculaires ; il prétendait surtout au droit d'occuper l'île Inyak, placée à l'entrée de la baie, en prolongement de la presqu'île des Ama-Tonga; cependant la décision d'arbitrage prononcée en 1875 par le président de la République Française a rendu au Portugal la libre disposition de toutes les terres riveraines de la baie, issue prédestinée du commerce des États du plateau. Entre la baie de Santa-Lucia et celle de Lourenço Marques, la forme du littoral bordé de dunes, celle des étangs allongés dans la même direction, et la marche de toutes les rivières qui se rejettent vers le nord, semblent indiquer l'action d'un contre-courant côtier se propageant du sud au nord en sens inverse du grand courant de Moçambique et secondé par la houle que les vents alizés du sud-est poussent contre la rive. Ainsi se sera formé le littoral extérieur, longue série de flèches sablonneuses alignées au devant des eaux basses de la côte et du véritable rivage continental. Au nord de la baie de Lourenço Marques, c'est le phénomène opposé qui doit se pro-

duire : un remous ramène le courant dans la direction du sud, et la rivière Manissa, au lieu de descendre en droite ligne vers la mer, replie son

N° 101. — BAIE DELAGOA.

C. Perron

Profondeurs

Sables qui couvrent et découvrent — De 0 à 10 m — de 10 à 25 m — de 25 à 50 m — de 50 m et au-delà

1 : 650 000

0 — 20 kil.

cours inférieur parallèlement à la plage, pour couler longtemps au sud avant de mêler ses eaux à celles de la baie.

Plusieurs rivières convergent vers ce bassin : du côté du sud coule la Mapouta, formée de nombreux cours d'eau qui viennent du pays des Zou-

lou et des terres des Souazi ; à l'ouest le Tembi et l'Um-Bolozi s'unissent dans l'estuaire sur lequel se trouve située la ville de Lourenço Marques : enfin, au nord débouche la grande rivière Manissa. Grâce à la marée et à la profondeur naturelle du lit, les embarcations peuvent remonter très avant dans tous ces affluents de la baie ; sur la Manissa, appelé King George-river par les Anglais, le marin Hilliard a même navigué jusqu'à plus de 220 kilomètres en amont de l'embouchure, et nulle part il ne trouva de profondeurs moindres de $1^{m},08$. Cette rivière offrirait donc un excellent chemin vers les pays aurifères de l'intérieur, si des marécages n'en occupaient les rives en maints endroits, rendant ainsi l'atmosphère insalubre. On a longtemps cru que la Manissa était le cours inférieur du fleuve Limpopo, qui naît à l'ouest de la république du Transvaal ; mais sa vallée est maintenant bien connue, et l'on sait qu'elle reçoit toutes ses eaux du versant oriental ou maritime des montagnes côtières.

Le Limpopo, connu d'ailleurs sous beaucoup d'autres noms[1], est un des grands fleuves de l'Afrique méridionale, sinon par la masse des eaux, du moins par la longueur du cours. Ses premières sources naissent sur le plateau où les Boers ont bâti Pretoria, capitale de la république Sud-Africaine, à 520 kilomètres de l'Océan des Indes, mais à une distance au moins triplée par toutes les sinuosités de la vallée. Le Limpopo commence même à couler dans la direction du nord-ouest, comme pour descendre dans la dépression dont le fond est occupé par le lac Ngami et d'autres lacs salins : il traverse par une fissure de rochers la chaîne des Magaliesbergen, se glisse en plusieurs autres cluses, et se reploie vers le nord-est, puis vers l'est, en descendant sur le plan incliné de la haute terrasse sud-africaine. Il s'en échappe par de profonds défilés, franchit par la superbe cascade de Tolo Azimé la dernière barrière de granit que lui opposent les Zoutpans-bergen, descend de cluse en cluse et s'échappe enfin pour entrer dans la plaine ; là il se dirige au sud-est, puis au sud, et s'unit à son principal affluent, la rivière des Éléphants ou Olifant-rivier ; plus bas il est encore rejoint par un long ouâdi, presque toujours sans eau, qui se ramifie au nord dans le territoire portugais. Malgré le nombre et la longueur des affluents, le Limpopo n'est pas un grand fleuve ; il perd une partie de ses eaux dans les marécages qui bordent à droite et à gauche son cours inférieur et se déverse dans la mer par une bouche d'environ 300 mètres de largeur, que des bancs de sable obstruent au loin[2]. Chad-

[1] Rivière des Crocodiles, Meti, Ouri, Bembé, Lenapé, Lebempé, et à l'embouchure Inha-Mpoura. C'est la rivière Oira des anciennes cartes portugaises.

[2] Saint-Vincent Erskine, *Journal of the R. Geographical Society*, 1869.



VUE PRISE SUR LES BORDS DU LIMPOPO. — LE GUÉ DE MALIKOÉ-MARICO, DANS LE TRANSVAAL

Dessin de Pâris, d'après une photographie de M. Coillard.

dock l'a remonté en bateau à vapeur à 150 kilomètres de l'embouchure.

Situés presque en entier dans la zone tempérée du sud, les bassins de l'Orange et des autres rivières du Cap, de Natal et des républiques hollandaises ont un climat qui présente les mêmes contrastes de saisons que celui de l'Europe occidentale, si ce n'est que l'ordre en est renversé, l'hiver du Cap coïncidant avec l'été de l'hémisphère septentrional. Quoique par sa latitude la côte de l'Afrique australe corresponde presque exactement à celle de la Maurétanie, de Cypre, de la Syrie, cependant la température moyenne y est beaucoup moins élevée; elle est identique à celle des villes du monde boréal situées à plusieurs centaines de kilomètres plus loin de l'équateur[1]. Dans l'équilibre général des climats, l'hémisphère septentrional est privilégié : c'est lui qui reçoit la plus grande somme de chaleur, puisque, grâce à la répartition inégale des terres et des eaux, les courants aériens et maritimes dont la température est le plus élevée viennent se rencontrer dans la zone tropicale du Nord. Une autre cause contribue à refroidir l'extrémité de l'Afrique australe en comparaison des régions méditerranéennes de latitude correspondante : elle est tournée vers les glaces antarctiques, et la région de l'Océan qui l'en sépare porte souvent dans le voisinage de la côte des convois de banquises et de glaçons.

Les courants maritimes qui longent les côtes sont très différents dans leur marche et, des deux côtés du cap de Bonne-Espérance, présentent un contraste des plus curieux par l'écart de leurs températures respectives. Le courant polaire antarctique, venu du sud, passe à l'ouest du promontoire pour suivre la côte occidentale jusqu'au delà de l'estuaire du Congo et de la Gabonie. D'autre part, le courant de Moçambique, issu de l'Océan des Indes, longe le littoral de Natal et de la Cafrerie, pénètre dans les baies méridionales du Cap et contourne la pointe du continent : d'où son nom local de courant d'Agulhas ou des Aiguilles. En été, quand le courant froid antarctique, poussé par les vents réguliers du sud, se porte le plus rapidement vers le nord, on a constaté que sa température était de 10 à 11 degrés, tandis qu'immédiatement à l'est du Cap, dans la False-bay, l'eau apportée par le courant oriental était de 9 degrés plus chaude, et dans les parages du cap des Aiguilles atteignait la température de 26°,6. Par

[1] Températures moyennes comparées des latitudes correspondantes dans les deux hémisphères :

Cape-town (33°,56′ latit. S.) : 16°,5; Beïrout (33°,53′ lat. N.) : 20°,6.
Durban (29°,50′ latit. S.) : 19°,8; le Caire (30° lat. N.) : 21°,9.

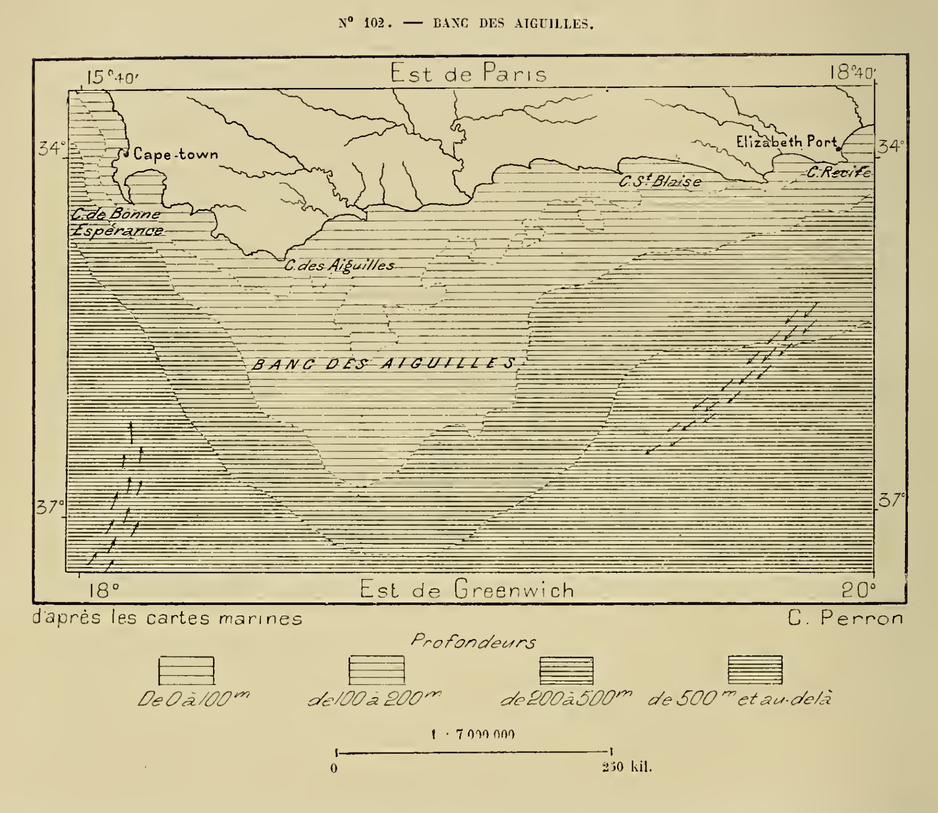
Températures égales aux latitudes différentes dans les deux hémisphères :

Cape-town (33°,56′ lat. S.) : 16°,5; Constantinople (41°) : 16°,3.
Durban (29°,50′ lat. S.) : 19°,8; Tunis (36°,48′) : 19°,6.

l'effet de ce contraste du flot qui les baigne, Cape-town et Simon's town, séparées seulement par le pédoncule de l'isthme, ont un climat différent : Simon's town, quoique plus rapprochée du pôle, est favorisée d'un air plus tiède de près d'un degré et demi.

Les vents réguliers qui soufflent sur les côtes de l'Afrique australe se succèdent de manière à diminuer les contrastes des saisons : les variations annuelles sont beaucoup moins fortes en moyenne dans la colonie du Cap que dans les régions à climat correspondant de l'hémisphère boréal. Les

N° 102. — BANC DES AIGUILLES.



alizés du sud-est, qui sont les vents froids, soufflent principalement pendant l'été, dont ils diminuent les chaleurs; les vents de retour, c'est-à-dire les courants aériens du nord-ouest, refluent au contraire sur la contrée pendant la saison d'hiver, alors que tout le système des alizés a été entraîné vers le nord, à la suite du soleil. D'ailleurs ces vents normaux sont fréquemment infléchis vers les plateaux par les foyers de chaleur. C'est ainsi que sur les côtes orientales le vent alizé se dirige parfois franchement à l'ouest, tandis qu'il souffle au nord sur le littoral du sud et du côté de l'Atlantique se porte à l'est. Quand, pendant la saison chaude, les vents soufflent du nord, après avoir parcouru les plateaux déserts, on

dirait que l'air est embrasé; c'est alors qu'on souffre le plus de la chaleur, surtout dans la région des hautes terres, loin de l'influence modératrice de l'Océan[1]. A mesure qu'on s'éloigne de la côte dans la direction de l'intérieur, on trouve un climat plus extrême, non seulement plus froid en hiver, ce qui s'explique par l'accroissement d'altitude, mais aussi plus chaud en été.

Si ce n'est en quelques endroits de la côte, comme à Simon's town et à Pieter Maritzburg, l'air est moins humide que dans l'Europe occidentale; sur les plateaux surtout il est d'une grande sécheresse. La montagne de la Table présente fréquemment pendant l'été un curieux phénomène, qui témoigne de la siccité de la couche aérienne inférieure. Les vents du sud-est qui viennent heurter l'énorme bloc de grès en remontent les pentes sud-orientales, et leurs vapeurs, condensées dans l'air froid du sommet, s'étendent en une strate blanchâtre sur le plateau. Cette « nappe », ainsi que l'appellent les marins, ne finit pas brusquement au rebord du rocher; en plongeant vers la ville, le vent entraîne avec lui, à deux ou trois cents mètres plus bas, de magnifiques cascades de brouillards, qui flottent comme une draperie, puis s'effrangent et se dissolvent dans l'air : l'humidité qu'apporte l'alizé est absorbée; sauf la montagne fumante, toute la contrée reste éclairée par le soleil, brillant dans un ciel pur. En hiver, quand dominent les vents du nord-ouest, c'est le phénomène inverse : alors c'est du côté de Simon's town que se déploient du haut de la montagne les larges tentures de nuages.

Les pluies sont très inégalement réparties sur les côtes et dans l'intérieur de l'Afrique australe; mais dans l'ensemble la proportion d'humidité tombée est relativement faible : elle est très inférieure à celle de l'Europe occidentale; les pluies ne sont abondantes qu'en un petit nombre d'endroits privilégiés, — telles les pentes de la montagne de la Table, —

[1] Températures de diverses villes de l'Afrique australe :

Lieux.	Latit. mérid.	Altitude.	Température moyenne.	Extrêmes moyens.	Écarts.	Années d'observation.
Simon's town . . .	34°,12′	15	17°,9	33°,8 et 6°,6	27°,2	4
Cape-town	33°,56′	12	16°,8	32°,9 et 4°,3	28°,6	14
Port-Elizabeth.	33°,57′	73	17°,6	35°,1 et 5°,9	29°,2	5
Graham's town	33°,20′	550	17°	39°,2 et 1°,2	38°	9
Graaf-Reinet	32°,16′	770	18°	39°,5 et —0°,9	40°,4	5
Bloemfontein	28°,56′	1370	16°,2	34°,5 et —5°,2	39°,7	3
Du Toit's-Pan.	28°,45′	1220	17°,8	40°,2 et —4°,7	44°,9	2
Pretoria.	25°,45′	1360	19°,4	33°,5 et —0°,5	38°,5	3
Port-Durban	29°,50′	76	19°,8			
Pieter Maritzburg . . .	29°,30′	639	17°,5	35°,2 et —0°,4	34°,8	10

(Hann, *Handbuch der Meteorologie.*)

où le relief du sol force les nuages à se rompre en averses. L'année de ces régions de l'Afrique ne se divise pas comme celle de la zone équatoriale en saisons bien tranchées, l'une pluvieuse, l'autre complètement sèche; pendant tous les mois, même sur les plateaux de l'intérieur, on observe des pluies, mais d'ordinaire elles se distribuent d'une manière assez régulière dans le cours de l'année. Sur les côtes atlantiques les vents de retour apportent l'humidité; c'est donc en hiver, de mai en août, et surtout pendant le mois de juillet, que tombent les pluies les plus abondantes. Sur le reste du littoral, de False-bay aux côtes du pays des Zoulou, des

N° 103. — ISOTHERMES DE L'AFRIQUE AUSTRALE.



1 : 15 000 000

0 500 kil.

alizés du sud-est arrosent le sol; or, comme ils soufflent en été, c'est alors, de décembre en février, que la proportion des pluies est le plus forte. Les apports d'humidité étant fournis surtout par l'océan Indien, c'est aussi en été, lors de la prédominence des alizés, que les plateaux de l'intérieur, le Karou et les hautes terres des républiques hollandaises reçoivent leurs trop rares pluies[1]. Sur les côtes de Natal le souffle violent des alizés est accompagné quelquefois par des « pluies de mer » qui ne tombent guère que dans le voisinage du littoral, tandis que les pluies ordinaires sont

[1] Distribution des pluies dans l'Afrique australe :

Simon's town	0m,68	Bloemfontein	0m,58
Cape-town	0m,68	Du Toit's Pan	0m,40
Port-Elizabeth	0m,60	Pretoria	0m,60
Graham's town	0m.72	Port-Durban	1m,09
Graaf-Reinet	0m,36	Pieter Maritzburg	0m.77

pour la plupart des averses d'orages s'abattant sur les pentes des monts. Les régions qui reçoivent la moindre quantité de pluie sont la plaine du Grand Karou, le bassin du bas Orange et le désert de Kalahari; les pluies ne sont pas régulières, mais quand elles tombent, c'est en déluges soudains. Dans ce Dorst-veld ou « Champ de la Soif », de vastes étendues sont recouvertes de sables qui se redressent en dunes, comparables aux vagues de la mer et souvent revêtues de végétation. Les fontaines sont

N° 104. — PLUIES DE L'AFRIQUE AUSTRALE.



rares, en certaines régions à une centaine de kilomètres les unes des autres; mais les Bushmen savent utiliser les fonds humides pour s'abreuver, eux et leurs bestiaux. Enfonçant dans le sable, à près d'un mètre de profondeur, un roseau muni d'une éponge à son extrémité inférieure, ils aspirent l'eau qui s'y amasse et en emplissent des calebasses. Du reste, les animaux du Kalahari sont accoutumés à boire peu; les Be-Chouana ne mènent leur bétail à l'abreuvoir que tous les deux ou trois jours. Les chèvres passent des mois entiers sans boire et l'on dit de certaines antilopes qu'elles ne vont jamais aux fontaines[1].

[1] Mackenzie, *Ten Years North of the Orange river.*

On a souvent répété que l'Afrique australe est en voie d'assèchement. La plupart des voyageurs s'accordent à dire que le pays des Be-Chouana et des tribus voisines, entre l'Orange et le lac Ngami, a perdu ses ruisseaux réguliers et que la culture a dû reculer en conséquence vers les montagnes[1]. Il n'est pas douteux que dans la période géologique actuelle la part d'humidité n'ait grandement diminué dans la zone australe de l'Afrique; les anciens lacs changés en salines, les lits fluviaux devenus ravins stériles en sont des témoignages certains : « Le pays est mort! Celui d'en Haut a tué le pays! » répètent les Be-Chouana[2]. Mais les observations faites dans ces régions par les missionnaires résidents et les voyageurs de passage ne sont pas assez précises et n'embrassent pas une étendue de territoire suffisante pour qu'on puisse savoir si réellement ces régions ont subi pendant ce siècle une diminution d'humidité, ou si le régime des eaux est seulement devenu plus inégal, en sorte que des sécheresses prolongées succèdent à des périodes humides. Cette dernière alternative paraît probable; les déboisements qui ont eu lieu dans tous les districts où se sont établis des colons, les incendies que les pasteurs ont allumés devant eux, ont dû avoir pour conséquence de rendre les ruisseaux beaucoup plus irréguliers dans leur cours et de les transformer en *spruits* ou ouâdi : au lieu d'eaux tranquilles serpentant dans un lit bien creusé, des « eaux sauvages » se déversent soudain dans les plaines en grandes inondations, puis, quand elles se sont écoulées, les lits des torrents sont à sec; la terre dégazonnée, durcie par le soleil, n'absorbe plus l'eau de pluie, et celle-ci s'enfuit aussitôt sans aider à la germination des plantes. Mais depuis un demi-siècle que des observations régulières se poursuivent au Cap et sur quelques autres points de l'Afrique australe, rien n'est venu prouver qu'il y ait eu diminution de pluie, du moins dans la zone du littoral[3]. Sur les plateaux mainte ferme manquait d'eau, tandis que maintenant, grâce à un intelligent captage des sources, des villes entières trouvent au même endroit des quantités d'eau surabondantes.

La colonie du Cap et les contrées limitrophes sont une des régions les plus salubres de la Terre, non seulement pour les indigènes, mais aussi pour les immigrants européens : l'acclimatement se fait sans peine et souvent avec avantage. Même dans les districts de l'intérieur, où les ardeurs de l'été sont parfois si fortes, les Européens peuvent travailler pendant

[1] Livingstone, *Last Journal;* — Andersson, *Lake Ngami;* — Chapman, *Travels into the interior of South Africa;* — James Fox Wilson, *Journal of the R. Geographical Society of London*, 1865.

[2] Th. Baines, *Explorations in South West Africa.*

[3] Gamble; — Noble, *The Cape of Good Hope.*

le jour comme ils le feraient dans leur propre patrie. Il est rare que des épidémies aient éclaté et jamais elles n'ont eu autant de gravité qu'en Europe ou aux États-Unis : ni le choléra ni la fièvre jaune n'ont visité le Cap. Les maladies de poitrine sont très rares ; rhumatismes et névralgies sont les affections les plus communes. Avant l'ouverture du canal de Suez, la plupart des fonctionnaires et des officiers revenant de l'Inde séjournaient dans les environs du Cap pour rétablir leur santé ; maintenant les facilités du voyage leur ont fait prendre le chemin de l'Angleterre. Les rares valétudinaires qui viennent demander au climat de l'Afrique australe la guérison ou l'allègement de leurs maux arrivent directement de la Grande-Bretagne ; on les trouve au Cap, à Graham's town, à Bloemfontein. Mais, si l'air pur de ces régions guérit quelques malades, sa vertu se fait sentir surtout sur les valides, en fortifiant et en embellissant la race. Aussi bien dans les colonies anglaises que dans les républiques hollandaises les familles prospèrent. N'y eût-il aucune immigration, la population s'accroîtrait par le surplus des naissances : il n'est pas rare de rencontrer des villages où la natalité est triple de la mortalité.

La flore qui s'est développée sous l'heureux climat de l'Afrique australe est une des plus riches de la Terre : on dirait que toutes les formes végétales destinées à s'étendre dans la zone tempérée sur toute la largeur d'un hémisphère se sont trouvées refoulées les unes sur les autres par le fait du rétrécissement de l'Afrique ; plusieurs aires de végétation auraient été ainsi juxtaposées dans un étroit espace. D'après Armitage, la région du Cap comprendrait environ au moins 12 000 espèces, de deux à trois fois plus que l'Europe, dans l'ensemble de ses aires de végétation ; sur une seule montagne qui s'élève près de Paarl, au nord-est de Cape-town, Drège a compté, au printemps, 760 plantes vasculaires en fleur, disposées de façon que pour chaque espace vertical d'environ 325 mètres les éléments de la flore offrent un changement complet. Les types de plantes ont une grande ressemblance générale au Cap et en Australie ; mais, quoique ce dernier continent ait une superficie quintuple et que par ses côtes septentrionales il pénètre dans la zone torride, sa flore est à peine plus considérable que celle de l'Afrique australe. Dans l'immense variété des formes, les genres endémiques, appartenant en propre au domaine floral du Cap, sont au nombre de près de 450.

La région botanique qui commence sur la côte atlantique aux plaines de Clanwilliam et de l'Olifant et qui embrasse les montagnes côtières du sud-ouest du continent, jusqu'à la baie d'Algoa, constitue une aire bien limitée. Comme la région méditerranéenne, elle se distingue par ses maquis ou

ses brousses; presque partout elle offre des plantes ligneuses, d'un à deux mètres de hauteur, et d'un vert sombre ou bleuâtre : c'est le *boschjes* ou *boschjesveld* des colons hollandais, le *bush* des Anglais, que parcourent les tribus sauvages, les Bushmen ou « gens de la Brousse ». Quoique dans les premier temps de la colonisation les fourrés fussent un grand obstacle aux voyages, les émigrants pouvaient arriver cependant à y frayer un passage à leurs attelages de bœufs, tandis qu'ils n'eussent pu traverser les forêts autrement qu'à pied ou à cheval. La végétation forestière est rare dans la région du Cap, excepté sur le versant méridional des montagnes qui dominent la mer entre la baie de Mossel et celle de Saint-Francis. La plupart des arbres indigènes se blottissent dans les ravins et ne dépassent pas 8 ou 10 mètres de hauteur; les formes subtropicales y sont encore représentées, sur les bords de l'océan du Sud, par un dattier nain, des cycadées et des aloès. Sur les Cedar-mountains, dans la région sud-occidentale de la contrée, croissaient jadis des espèces de « cèdres » ayant plus de 10 mètres de circonférence à la base[1]. Une des essences les plus caractéristiques de la zone du Cap est l'arbre argenté ou *silver-tree* (*leucadendron argenteum*), dont le tronc, les branches, les feuilles ont en effet un éclat métallique rappelant celui de l'argent : on dirait parfois que ces arbres aux rameaux finement découpés sont l'œuvre d'un orfèvre, comme ceux que les Grands Mongols avaient dans leurs jardins.

Les bruyères, dont on compte plus de 400 espèces dans les brousses du Cap, prédominent parmi les plantes ligneuses : avec le rhenoster ou bois de rhinocéros (*elytropappus rhinocerotis*), plante d'un à deux pieds de haut, qui se rapproche aussi de la forme des bruyères, elles donnent ses traits principaux à la flore de la contrée; il arrive souvent, pendant la saison des fleurs, que des montagnes revêtues de bruyères offrent de la base au sommet une teinte uniformément rose; les iridées, les géraniums et les pélargoniums sont aussi très communs dans la région du Cap, tandis que les rubiacées, cet ordre représenté par un si grand nombre d'espèces dans les autres parties de la Terre, constituent dans l'Afrique du sud moins d'un centième de la flore totale. Les lits des ruisseaux et des rivières sont emplis de joncs palmites (*acorus palmita* ou *prionium*), plantes à racines profondes et à tiges pressées, dont les feuilles terminales se déploient en ombelles si touffues, qu'au travers l'eau ne se montre nulle part. Ainsi protégée contre le soleil, l'eau peut se maintenir jusqu'au cœur de l'été; en outre, le retard que les mille petits barrages formés par les fourrés de

[1] Alexander, *An Expedition of Discovery into the interior of Africa.*

joncs apportent à l'écoulement de l'eau prolongent de plusieurs semaines ou même de mois entiers la durée du flot. Tandis que les pluies d'averses tombées dans un lit rocheux s'écoulent aussitôt, laissant la roche à nu quelques heures après l'orage, celles que reçoit un ruisseau obstrué de palmites y séjournent longtemps et ne s'en échappent qu'avec lenteur ; dans ces vallées on n'a point à redouter, comme dans les coulées des torrents de l'Éthiopie, d'être surpris tout à coup par une avalanche liquide[1].

Quoique sous un climat tempéré, correspondant à celui de l'Europe occidentale, la flore du Cap présente un contraste remarquable avec les formes analogues de l'hémisphère opposé : sa période de repos tombe dans la saison des chaleurs et non dans celle des froids. C'est pendant les sècheresses, de mars en mai, que la végétation est dépourvue de feuilles ; dès que la pluie tombe, même pendant les froidures, la température est suffisante pour que la plante se réveille, qu'elle pousse ses feuilles et ouvre ses fleurs. Les plantes introduites d'autres pays ont pris les mêmes mœurs ; d'après M. Bolus elles sont au nombre d'environ 160 espèces, pour la plupart d'origine européenne, mais il s'en trouve aussi quelques-unes apportées de l'Amérique et de l'Inde. Il est rare de rencontrer ces étrangères à une certaine distance des chemins ou des maisons ; dans l'intérieur on n'en voit presque point, et l'on peut dire que dans l'ensemble elles n'ont exercé qu'une très faible influence sur la physionomie de la flore : les espèces indigènes ont résisté avec succès aux immigrantes et, laissées à elles seules, il est probable qu'elles finiraient par reconquérir tout le territoire. Seulement deux végétaux de l'hémisphère boréal ont trouvé dans l'Afrique du sud un climat et un sol qui leur conviennent parfaitement, le figuier de Berbérie, qui se répand dans les espaces infertiles, et le *pinus pinea*, qui s'empare graduellement de mainte pente pierreuse. Quant aux espèces importées du Cap en Europe, ce sont presque toutes des plantes d'ornement : on les compte par centaines, et ce sont elles qui font la gloire des serres où l'on cultive les formes des climats tempérés. Les villes du sud-ouest sont entourées de fort belles avenues de chênes. A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, les espèces du Cap étaient les plus appréciées : la mode en avait fait les reines des jardins. Dès le milieu du dix-septième siècle, avant que le pays fût colonisé, des marins de passage au Cap de Bonne-Espérance en avaient rapporté des plantes aux amateurs hollandais[2].

Vers la baie d'Algoa la végétation du versant maritime change par degrés

[1] Heinrich Lichtenstein, *Reisen im südlichen Afrika.*
[2] Harry Bolus, *Sketch of the Flora of South Africa.*

de caractère ; les espèces du Cap disparaissent et sont remplacées par des plantes appartenant aux côtes orientales de l'Afrique : à peine voit-on quelques fougères ; les géraniums ne sont non plus guère représentés[1]. On entre dans la zone côtière de l'océan Indien, dont le climat est plus chaud et plus humide que celui des rivages atlantiques. Quelques espèces tropicales, telles que les cypéracées, se montrent jusque sur les pentes des montagnes dans les bassins du Great Fish-river et du Great Kei. La contrée devient de plus en plus verdoyante à mesure qu'on suit la côte dans la direction du nord-est vers la Cafrerie et la Natalie. Les arbres gagnent en dimensions et en puissance de branchage, et la plupart se distinguent par l'éclat des feuilles et la richesse de la floraison : aucune saison ne manque de fleurs en Natalie. Deux palmiers, le *phœnix reclinata* et une espèce d'hyphæné dont la racine est travaillée comme ivoire végétal, se mêlent çà et là aux massifs d'arbres touffus ; la splendide *zamia cycadifolia* dresse ses frondes recourbées, qui ressemblent aux plumes d'autruche : quoique bien au sud de la ligne tropicale, la flore n'est déjà plus celle de la zone tempérée.

Au delà des montagnes côtières, là où commencent les plateaux arides, rarement arrosés par les pluies, l'aspect de la végétation change soudain : on entre dans la région botanique des Karou. Bien limitée du côté du sud et du sud-est, elle l'est moins à l'ouest et au nord-ouest vers le plateau des Nama-koua et au nord vers les déserts que traverse l'Orange. La zone des Karou n'a point d'arbres ni d'arbustes, si ce n'est une espèce d'acacia, le *dornboom* ou « arbre à épines » des colons hollandais (*acacia horrida*), qui croît en rideau sur les berges des ouâdi. Ni les bruyères ni beaucoup d'autres familles caractéristiques de la flore du Cap n'ont pénétré dans le Karou ; les légumineuses y sont très rares ; mais le figuier de Berbérie, après avoir envahi les campagnes du Cap, conquiert aussi les hautes terres du nord, et c'est en vain qu'autour de quelques fermes on cherche à l'exterminer. La région est très riche en espèces épineuses, que l'on pourrait appeler toutes comme l'une d'elles, *wait-a-bit*, « attends un peu » (*acacia detinens*), parce que le voyageur y est souvent accroché par ses vêtements. Les plantes du Cap qui ont réussi à s'accommoder dans le Karou à la sécheresse du climat par la succulence de leurs racines, de leurs tiges ou de leurs feuilles, représentent environ le tiers de la flore. D'ordinaire l'aspect des plaines et des buttes qui les dominent est uniformément gris, mais après les pluies la nature s'embellit soudain ; les fleurs

[1] Armitage ; — Chapman, *Travels into the interior of South Africa.*

s'épanouissent de toutes parts ; la terre devient jaune, pourpre, bleue, et se bariole à l'infini ; toutefois le charmant décor ne dure pas longtemps, et bientôt la végétation reprend ses teintes cendrées. Nombreuses sont les monocotylédonées qui passent des années sans fleurir : il leur faut des conditions tout à fait favorables d'humidité, de chaleur et de lumière pour qu'elles se décident à la floraison.

Au nord des montagnes qui limitent le Karou et dont la flore est d'une remarquable richesse en composées, — ces plantes constituant le quart des espèces du pays, — s'étend la zone des savanes et des déserts, généralement appelée zone du Kalahari, quoiqu'elle commence en deçà des solitudes de ce nom, au sud du fleuve Orange. Le Kalahari offre dans les espaces fertiles l'aspect d'une savane de hautes herbes, poussant par touffes isolées, et parsemées de quelques arbustes. Dans la région septentrionale il est occupé par des forêts clairsemées, dont les arbres sont presque tous des acacias armés de formidables épines. Au milieu des sables croissent quelques plantes comestibles qui permettent aux voyageurs de s'aventurer dans le désert ; telle est la « pomme de terre du Bushman », tubercule d'un goût un peu amer, mais d'un arrière-goût agréable, dont les larges feuilles vertes, tachetées de brun, sont toutes gonflées d'eau ; une espèce d'oignon, à fleur blanche, qui fournit aux singes du Kalahari leur principale nourriture, est aussi fort apprécié des indigènes ; mais la grande ressource pour hommes et animaux est le nara ou sama (*acanthosicyos horrida*), dit aussi « melon sauvage », cucurbitacée qui ressemble en effet aux melons des jardins et qui renferme à la fois une chair savoureuse et une boisson rafraîchissante : on peut conserver ce fruit dans le sable pendant des mois entiers. Le melon sauvage croît aussi dans le pays des Nama-koua et sur les plateaux des Herero. Des transitions insensibles rattachent la flore de Kalahari à celles de l'Angola au nord-ouest, des plaines du haut Zambèze au nord et du haut bassin du Limpopo à l'est. Les montagnes de Magalies, au-dessus de Pretoria, peuvent être considérées comme la borne de partage entre l'aire de végétation du Kalahari et celle du versant de la mer des Indes.

Par un étonnant contraste, la région du Cap, si riche en formes végétales qui lui appartiennent en propre, n'a guère d'animaux aborigènes : elle n'est par sa faune qu'un simple prolongement de l'Afrique tropicale. On ne retrouve une opposition aussi tranchée que dans le Tibet, où il n'y a presque pas de flore endémique, mais d'où sont descendues tant d'espèces animales. Toutefois, si l'Afrique du Sud est fort pauvre en types d'animaux qui lui soient particuliers, elle était naguère et elle est encore, au nord de

l'Orange, d'une richesse étonnante en individus des espèces venues du nord; encore au commencement de ce siècle les régions septentrionales de la colonie méritaient le nom de « parc de chasse de la Terre »; nulle part on ne trouvait de grands mammifères en si prodigieuses multitudes; les troupeaux d'antilopes pouvaient se comparer « à des nuées de sauterelles »[1]. Une forte part de la littérature relative au Cap se compose d'ouvrages cynégétiques. Mais chaque progrès de la colonisation a refoulé vers le nord les anciens habitants du pays, hommes et bêtes; déjà l'hippopotame, dont on a retrouvé les restes dans les terres alluviales du Caledon[2], a cessé de vivre dans le bassin du haut Orange depuis une époque immémoriale. En même temps que le Bushman, éléphants, rhinocéros, bisons, antilopes, singes et autruches se sont éloignés du littoral. Depuis bientôt deux siècles on ne voit plus ces animaux dans la banlieue du Cap; maintenant la faune sauvage s'est retirée au delà des montagnes ou même de l'Orange, à l'exception de quelques traînards, le babouin et l'hyène, le chacal, le chien sauvage, qui sont devenus des commensaux de l'homme en rôdant autour des fermes et des parcs à brebis. Les campagnards désignent tous ces pillards sous la dénomination générale de « loups ». On dit que les chiens de garde reconnaissent parfaitement leur parenté de race avec les chiens sauvages : même lancés contre eux, ils évitent ou craignent de les attaquer. Quelques léopards, bien que traqués par les chasseurs, se cachent çà et là dans les épais fourrés des ravins, même à proximité de Cape-town. Ce sont les fauves les plus dangereux de l'Afrique australe; on les redoute même plus que les lions.

Ceux-ci étaient jadis si nombreux dans le voisinage du Cap, que les premiers colons hollandais se demandaient avec inquiétude, disent les anciennes chroniques, s'ils ne monteraient pas quelque nuit « à l'assaut du fort ». Maintenant il n'en existe plus dans la région colonisée; mais les voyageurs en rencontrent encore, au sud de l'Orange, dans les hautes plaines du pays des Bushmen. Toutefois ce n'est plus un « roi » de la solitude, faisant trembler l'homme et les animaux par son rugissement formidable. Devenu plus timide et plus rusé, il ne cherche plus à effrayer par sa terrible voix, il tâche de surprendre ses victimes en silence : les chasseurs sont unanimes à dire que dans le voisinage des routes et des habitations le lion est désormais un animal taciturne.

Tandis que le grand fauve s'est réfugié vers les confins du désert, l'élé-

[1] Delegorgue; — Gordon Cumming, *A Hunter's Life in South Africa.*
[2] Christol, *Afrique explorée et civilisée.* 1884.

phant et le buffle, qui ont laissé dans les noms géographiques de la colonie tant de témoignages de leur ancien parcours, ont pour dernier refuge, dans la région du littoral, les épaisses forêts de Knysna qui bordent la baie de Plettenberg, et quelques fourrés voisins des Sneeuw-bergen : il est défendu de les chasser dans ces enclaves. Dans l'île de Ceylan, où les éléphants ont abondance d'eau et de nourriture, un petit nombre seulement sont armés de défenses, tandis que dans l'Afrique australe ils en possèdent tous et s'en servent pour creuser le sable aride des lits de ruisseaux jusqu'à la nappe souterraine[1], et pour découper sur les tiges des acacias et d'autres arbres les lambeaux d'écorce qu'ils mâchent avec lenteur. Quant aux rhinocéros, dont il existait et dont il existe peut-être encore quatre espèces distinctes dans l'Afrique australe, on n'en voit plus un seul au sud du fleuve Orange. Les hippopotames ont mieux échappé à la poursuite de l'homme : on en trouve encore dans les eaux du bas Gariep et, à côté des crocodiles, en des rivières de la Cafrerie et du pays des Zoulou ; au milieu du siècle, quelques représentants de cette ancienne faune s'ébattaient dans le flot du Great Fish-river. La girafe, le zèbre, le quagga, le buffle, le gnou et la plupart des vingt-sept espèces d'antilopes qui vivaient autrefois dans la partie maintenant colonisée de l'Afrique australe, se sont retirés dans les régions du nord, dans le Kalahari, le pays des Nama-koua, le Transvaal. Le gracieux kama (*dorcas*), la plus belle des antilopes, dite « élan » par les Boers, le koudou (*strepsiceros*), l'antilope noire et la plupart de leurs congénères, ne se voient plus au sud de l'Orange. L'autruche s'est maintenue à l'état sauvage en quelques districts écartés de la colonie et dans le Kalahari ; d'après Andersson, il en existe deux espèces distinctes, différentes l'une et l'autre de l'autruche maurétanienne. Parmi les autres oiseaux du Cap, les naturalistes ont surtout décrit le *philhetærus* ou *républicain*, dont les colonies habitent des nids énormes protégés par une sorte de toit, et le secrétaire (*serpentarius reptilivorus*), qui saisit les serpents et les tue à coups d'aile ou les enlève dans l'air pour leur briser les vertèbres en les laissant retomber sur le sol ; il est défendu de chasser cet oiseau. Le monde des reptiles est représenté par de nombreuses espèces, parmi lesquelles plusieurs serpents venimeux, le cobra, le serpent jarretière, le serpent cravate et la redoutable vipère enflée (*puff-adder*), qui, heureusement pour les passants, se meut avec lenteur. Les baies du littoral sont aussi peuplées de plusieurs espèces de raies électriques, de poissons dangereux par leurs dards empoisonnés ou leur chair vénéneuse.

[1] Alexander, *An Expedition of Discovery into the interior of Africa.*

Plus de la moitié des habitants indigènes de l'Afrique australe, au sud du Cunéné et du Zambèze, appartient à la grande famille des Bantou. On peut dire d'une manière générale qu'une ligne tracée du sud au nord à partir de la baie d'Algoa limite à l'occident les peuples bantou et les sépare des Hottentots du versant atlantique. Les pentes orientales des monts, les vallées du haut Orange, le Natal et tout le bassin du Limpopo font partie de ce vaste domaine ethnique des « Hommes » par excellence, qui occupe en Afrique la zone tropicale du sud et s'étend même au delà de l'équateur jusqu'au golfe de Kameroun. De même que les espèces végétales des régions équatoriales ont graduellement envahi le littoral, conduites, pour ainsi dire, par le tiède courant côtier qui transportait leur semence de plage en plage, de même que les animaux du nord se sont propagés le long de l'océan Indien jusqu'à la pointe méridionale de l'Afrique, de même des tribus victorieuses de Bantou, venues du nord, ont poussé leurs conquêtes de rivage en rivage jusqu'en vue de l'Océan qui s'étend au loin vers la région des glaces.

Les Bantou de l'Afrique anglaise et hollandaise sont désignés sous le nom de Cafres, donné par les Portugais lors de la découverte : cette appellation n'est autre que celle de *kafir*, appliquée par les Arabes à tous les « Infidèles » de l'Afrique, c'est-à-dire aux païens ou non musulmans. Toutefois ce nom générique a fini par avoir un sens moins étendu : on ne l'emploie guère que pour les Bantou de l'Afrique australe et, d'une manière plus spéciale, pour les diverses tribus indigènes de la région comprise entre la colonie du Cap et le Natal. Leurs frères de race qui vivent plus au nord dans le bassin de la Tugela et jusqu'aux limites des possessions portugaises sont plus connus, depuis le commencement de ce siècle, sous le nom de Zoulou. Les habitants du plateau montueux sur lequel naissent l'Orange et le Caledon sont les Ba-Souto ; les Be-Chouana occupent la contrée qui s'étend à l'occident du Vaal, et les Ba-Kalahari parcourent les sables, les savanes et les forêts du pays dont ils ont pris le nom. D'autres groupes de tribus moins considérables, qu'il convient également d'étudier à part, peuplent les divers États ou districts du territoire oriental, tous différents par le degré de civilisation, les mœurs et le régime politique, mais ayant les uns et les autres conservé leurs idiomes de souche bantou, si harmonieux et si logiques de construction, que même le plus petit enfant ne peut se tromper en les parlant[1].

La partie occidentale de la colonie du Cap, sur le versant de l'Atlantique

[1] Jakob Ludwig Döhne, *Das Kafferland*.

et de l'Océan du sud, jusqu'à la baie d'Algoa, appartenait originairement à la race des San, dont les faibles restes sont connus des Européens sous les noms de Bosjesmannen ou Bushmen (Boesmans dans le patois des Boers), ayant moins le sens de « gens de la Brousse » que celui d'êtres inférieurs, à demi humains par la forme, mais de nature bestiale[1]; d'ailleurs le mot Bachimane a chez les Ba-Souto le sens d' « incirconcis, abject »[2]. On désigne ainsi, non seulement les Bushmen de race, mais aussi les gens errants, les pillards, les fugitifs, quelle que soit leur origine, san, hottentot ou même cafre. Les vrais San, qui du reste ne se connaissent eux-mêmes sous aucune appellation générale et n'ont point conscience de leur unité de race, sont, du moins dans la région méridionale de leur domaine ethnique, des gens de petite taille et à peau relativement claire, qui ressemblent à tous ces autres » pygmées » de l'Afrique centrale, Akka, Ba-Toua, A-Koua, ou A-Bongo, parsemés en humbles tribus parmi les populations nigritiennes ou bantou jusque dans le bassin du Nil. L'opinion de plusieurs anthropologistes est que ces diverses peuplades dispersées descendent des premiers occupants de l'Afrique; des envahisseurs, ancêtres des populations devenues maîtresses à leur tour, les auraient graduellement exterminées ou refoulées dans les forêts, les gorges des montagnes et les déserts; mais les conquérants reconnaissent le privilège d'ancienneté des San : dans les rares occasions où les autres Sud-Africains les prennent pour compagnons de chasse, ils leur cèdent toujours une part de gibier plus considérable que celle de leurs propres chefs; cet hommage leur paraît dû aux propriétaires primitifs du sol. On a vu dans les Bushmen « les restes d'une humanité antérieure à la nôtre ». Quoi qu'il en soit, la plupart des auteurs qui ont parlé des San se sont certainement laissé entraîner, sous l'influence des préjugés d'origine et de mœurs, à voir dans ces malheureux pourchassés des êtres beaucoup plus en dehors de l'humanité qu'ils ne le sont réellement. Parmi leurs ennemis acharnés, des colons boers n'allaient-ils pas jusqu'à nier aux gens de la Brousse la possession d'un langage articulé?

Les mensurations faites par quelques savants ne sont pas encore assez nombreuses pour qu'on puisse dire quelle est en moyenne la taille des Bushmen; d'ailleurs elles ont presque toutes eu pour objet des individus de la région du sud-ouest, celle où les colons étrangers sont le plus nombreux et où la race aborigène vit le plus misérablement, comme un gibier traqué.

[1] G. Fritsch, *Die Eingeborenen Süd-Afrikas ethnographisch und anatomisch beschrieben; — Drei Jahre in Süd-Africa.*

[2] Eugène Casalis, *Les Bassoutos.*

On peut se demander si dans ces contrées le genre de vie, le froid des hivers, et surtout le manque de nourriture suffisante, n'ont pas eu pour résultat d'amoindrir la taille normale des San. Dans le désert de Kalahari, sur les confins des pays be-chouana, près du lac Ngami et des salines environnantes, dans le bassin du Zambèze, enfin sur les plateaux des Nama-koua et des Herero, où mainte peuplade de Bushmen ou Ba-Roa vit dans les mêmes conditions que les tribus d'autres races, on ne remarque point cette différence de taille, et même en quelques endroits ce sont précisément les San qui l'emportent par la stature, aussi bien que par la force et l'adresse[1]. Les « plus beaux hommes » qu'ait vus le missionnaire Mackenzie dans toute l'Afrique méridionale sont les Ma-Denassana, qui vivent à l'est du Ngami; mais ces naturels, que l'on dit être Bushmen par les traits, la langue, le genre de vie et les coutumes, seraient en réalité, d'après Holub, des Be-Chouana croisés avec des noirs d'outre-Zambèze. Quoi qu'il en soit, l'aspect rabougri des Bushmen méridionaux s'expliquerait en partie par les conditions de la vie misérable à laquelle ils se sont soumis pour rester libres. Ceux d'entre eux qui vécurent à leur aise dans l'indépendance ou acceptèrent le métier de serfs auprès de Cafres ou de Hottentots ont pu manger à leur faim et leurs descendants ont gardé les proportions normales[2]; « les Nama-koua, dit Galton, sont des Bushmen dégrossis », et ce sont les plus grands des Hottentots. Mais quant aux Bushmen méridionaux, dont quelques malheureux représentants errent encore au sud du Gariep[3], ils constituent bien certainement l'une des plus petites races de la Terre : la moyenne de taille la plus élevée, celle qui ressort des six mesures faites par Fritsch, est d'un peu plus de 144 centimètres; d'autres savants donnent des chiffres moindres; Burchell et Lichstenstein ne trouvèrent que 122 centimètres. Ainsi, même en admettant les mesures les plus favorables, les Bushmen du Gariep seraient encore de 6 centimètres moins grands que les Lapons. Leur teint jaunâtre, surtout dans les régions du sud, qui sont les plus éloignées de l'équateur, rappellent celui des Européens atteints de jaunisse ou des Mongols à l'état de santé[4]; à maints égards les San ressemblent à ces Asiatiques des plateaux : comme eux ils se distinguent par la petitesse des yeux brillants, la largeur et la proéminence des pommettes, la conformation de la bouche et du menton, la blancheur et la régularité des dents, l'extrême finesse

[1] Alexander, *Expedition of Discovery into the interior of Africa.*
[2] John Mackenzie, *Ten years North of the Orange river.*
[3] Bushmen de la colonie du Cap, lors du dernier recensement (1875) : 420.
[4] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites;* — Ad. Bastian, *Ethnologische Forschungen.*

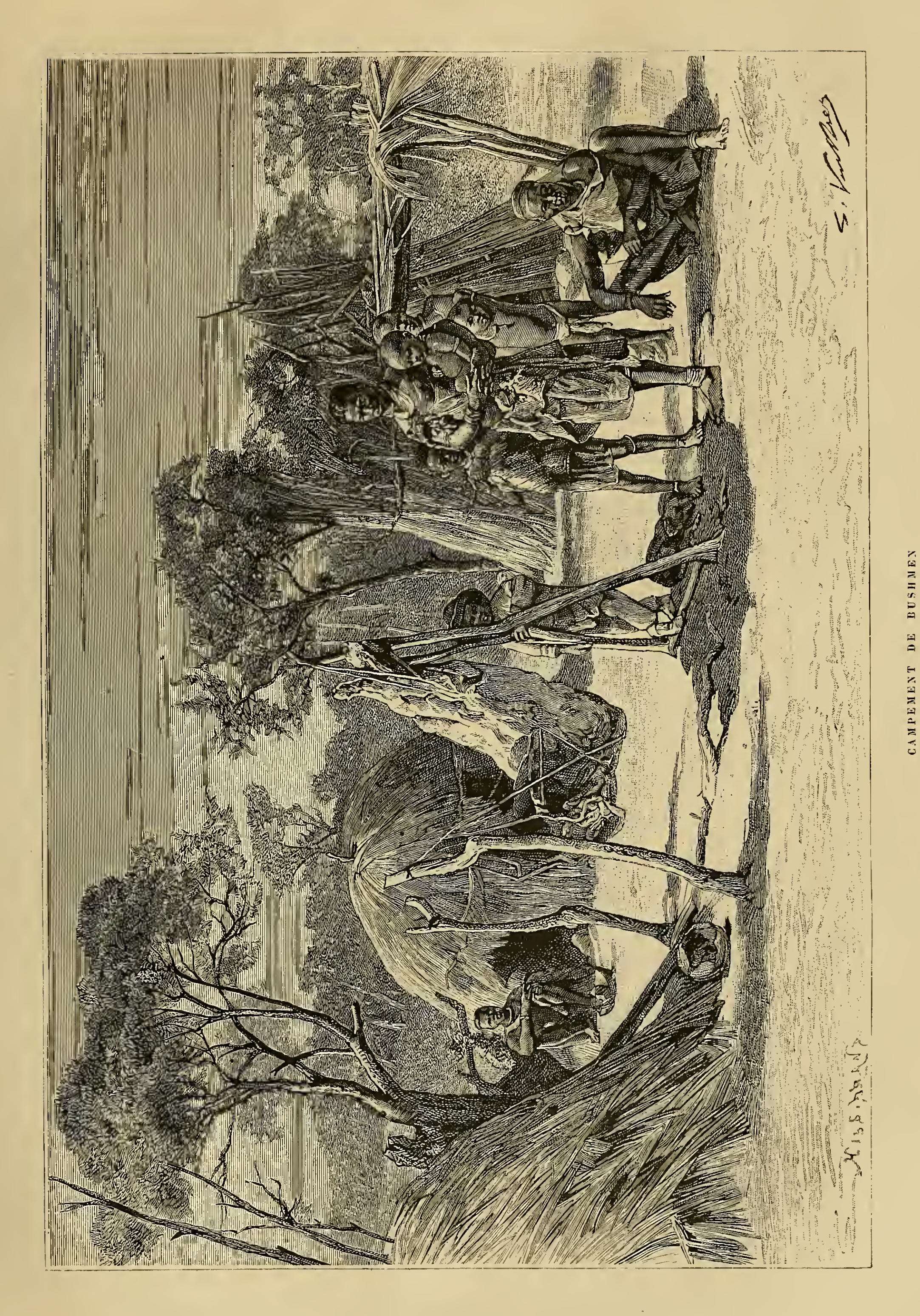
des attaches. Entre le front et la racine du nez le creux est toujours large et profond, en sorte que l'ensemble du profil se présente plutôt en ligne concave qu'en saillie. Le front, au lieu d'être fuyant comme chez les Mongols, est bombé par le haut, et le crâne, couvert de petites touffes en « grains de poivre », est très dolichocéphale (73°,05); quant à la capacité de la boîte osseuse, elle serait relativement minime (1220 centimètres cubes), mais la physionomie est loin de manquer d'intelligence; elle témoigne au contraire d'une remarquable sagacité, et certes il faut que l'esprit des San soit toujours en éveil pour qu'ils trouvent moyen de s'accommoder à leur milieu, de résister victorieusement à la misère, aux éléments et aux ennemis. Un des caractères distinctifs des San méridionaux, même chez les jeunes, est la multiplicité des rides; la peau du visage et du corps, trop large pour le maigre individu qu'elle recouvre, se creuse en mille sillons, mais aussi se distend rapidement quand l'engraissement se produit par l'effet d'un meilleur régime. Enfin, on sait que les Bushmen, surtout les femmes, même dès le bas âge, ont une grande tendance à la stéatopygie.

La langue des San n'est pas isolée parmi les idiomes de l'Afrique; elle se rattache au parler des Hottentots et descend évidemment d'une souche commune, quoiqu'elle en diffère maintenant beaucoup par la syntaxe; les radicaux des noms sont les mêmes et les deux langages procèdent par agglutination avec suffixes : le dictionnaire de Bleek, non terminé, devait contenir onze mille mots. Cette richesse du vocabulaire, jointe à la parenté des langues entre San et Khoï-Khoïn, est l'indice qu'il faut voir dans les premiers une nation déchue de sa puissance, mais appartenant à la même souche que ses voisins, plutôt que les représentants d'une race, presque d'une humanité distincte. Comme les Hottentots et comme les Cafres méridionaux, les Bushmen ont dans leur parler des consonnes spéciales, des « clics » ou claquements que des bouches européennes n'arrivent que très difficilement à prononcer, mais qui se retrouvent à de moindres degrés en quelques autres langues. Certaines tribus de San auraient jusqu'à huit de ces sons; mais on compte seulement quatre clics fondamentaux : le claquement dental, dont le son ressemble à celui d'un « baiser de nourrice »; le claquement palatal, qui rappelle le coup de bec donné par le pic sur un tronc d'arbre; le claquement cérébral, analogue au bruit que fait un bouchon qui part; le claquement latéral, qu'on ne saurait comparer à rien, si ce n'est peut-être, dit Th. Hahn, au « cri du canard ou de l'oie ». D'ailleurs ces claquements appartiennent, pour ainsi dire, au terroir, puisqu'on les trouve non seulement dans les langues des Bushmen

et des Hottentots, mais aussi dans celles des Cafres du sud, excepté dans le se-tlapi (langue des Ba-Tlapi) et le se-rolong (langue des Ba-Rolong)[1], et que même des Boers ajoutent ces consonnes bizarres à certains mots de leur propre langage[2]. Les alphabets introduits par les missionnaires représentent ces clics par des points d'exclamation, des croix et des barres. Ainsi qu'en chinois, les mots san et khoïn prennent diverses significations suivant le ton plus ou moins élevé avec lequel on les prononce[3].

La vie fugitive des San ne leur permet guère d'exercer une industrie quelconque. Dans les districts où ils ne se sont pas encore emparés de fusils, ils se servent d'arcs et de flèches à pointes de fer empoisonnées, ou même de pierre aiguisée, de verre, de silex éclaté. Les San sont peu vêtus : les riches se bornent au *kaross* (*! ross*), c'est-à-dire à la peau de mouton ; mais tous aiment à s'orner le corps et le visage avec des colliers d'osselets, des flèches, des plumes d'autruche; ceux du Kalahari ont des bâtonnets dans la cloison des narines. La plupart n'ont pas de huttes : ils vivent dans les cavernes ou les trous d'animaux, passent la nuit sur les cendres chaudes d'un foyer, et tendent une natte sur des pieux pour se protéger du vent. Mais leur existence d'aventures développe chez eux une singulière adresse et ceux d'entre eux que l'on a capturés dans la jeunesse, et qui se sont assouplis à la vie de domesticité, apprennent facilement tout ce qu'on leur enseigne : ils deviennent des pêcheurs habiles; comme bergers, ils sont inappréciables; mais que de fois n'ont-ils pas abandonné les demeures civilisées, où ils avaient du moins la nourriture en suffisance, pour reprendre leur sauvage indépendance, leurs courses de hasard et leur misère! D'ailleurs, si besoigneux qu'ils soient, il leur reste encore plus de vitalité qu'à leurs voisins pour la consacrer à la danse, aux chants, à l'improvisation; ils sont peintres aussi, et sur les rochers de leurs cavernes on a découvert en maints endroits des images en rouge d'ocre ou même polychromes représentant des animaux, des scènes de chasse, des combats, des rencontres avec les Boers détestés. Ainsi la vie de ces Bushmen que chacun naguère, Cafre ou Hottentot, Hollandais ou Anglais, se croyait en droit de tuer comme des bêtes féroces, ne s'écoule point sans idéal. Leur trésor de fables, de contes et de mythes est d'une richesse qui étonne les chercheurs[4]. Quoique distribués en groupes épars, sans cohésion nationale, ils ont de la sympathie les uns pour les autres et se rendent service

[1] Coillard, *Bulletin de la Société languedôcienne de Géographie*, 1885.
[2] R. N. Cust, ouvrage cité.
[3] W. Bleek, *A Comparative Grammar of South African Languages.*
[4] W. Bleek, *A brief Account of Bushman Folk-lore.*



CAMPEMENT DE BUSHMEN

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Coillard

à l'occasion ; après les chasses en commun, aucune dispute ne s'élève pour le partage, quoique nul chef n'y préside. Il n'y a pas d'organisation politique ni sociale, point de famille régulière, mais les sentiments d'affection naturelle n'en sont pas moins très forts. Jadis, quand on voulait s'emparer d'une femme de la tribu, il suffisait de voler l'enfant; la mère venait toujours d'elle-même partager le sort du petit captif.

Si l'on en jugeait par les Bushmen de la « colonie » au sud de l'Orange, on pourrait dire que la race aura prochainement disparu, car dans ces régions on les a chassés comme on chasse les fauves, et la plupart de ceux qui n'ont pas été exterminés se sont enfuis dans les solitudes du nord. Sparrmann raconte que les colons les attendaient à l'affût auprès d'un quartier d'animal laissé dans la brousse; ils n'épargnaient ni les femmes enceintes ni les enfants à la mamelle, à moins qu'ils ne les trouvassent propres à augmenter le nombre de leurs esclaves. Dès qu'un blanc apercevait un Bushman, il tirait à l'instant sur lui et s'élançait à sa poursuite avec ses chevaux et ses chiens[1]. Le courage même des San leur a souvent été fatal, car il n'y a guère d'exemple qu'ils aient abandonné les morts ou les blessés : ils restent et se font tuer à côté d'eux. Au nord de l'Orange, sur les confins des républiques hollandaises et des pays be-chouana, les Bushmen ont été également pourchassés ; mais dans le Kalahari et plus au nord vers le Zambèze, plusieurs de leurs peuplades, restées libres, ne paraissent pas diminuer. Dans le pays des Herero et des Nama-koua les San seraient au nombre de quatre à cinq mille ; on peut évaluer approximativement au décuple tous leurs frères de race dans l'Afrique australe.

Les Hottentots, qui à l'arrivée des Européens occupaient presque toute la partie occidentale de la « colonie actuelle », y sont encore fort nombreux, et, sans compter les métis, constituent toujours le septième de la population. Leur nom ne paraît être qu'un terme de mépris donné par les paysans hollandais et frisons : il aurait à peu près le sens de « Bredouilleurs », dû sans doute à leur étrange manière de parler[2]. Dans le langage courant cette appellation est abrégée et devient celle de « Tots ». Eux-mêmes n'ont pas de nom général pour l'ensemble de leur race, mais le mot de Khoïn, « Hommes », se trouvant dans plusieurs dénominations de tribus, on a étendu ce vocable à la nation tout entière : les Hottentots sont appelés maintenant Khoï-Khoïn ou les « Hommes des Hommes ».

[1] *Voyage au Cap de Bonne-Espérance.*
[2] Th. Hahn ; — R. N. Cust, ouvrage cité.

Beaucoup plus grands de taille que les Bushmen du sud, et contrastant avec eux par leur genre de vie relativement policé, les Hottentots leur ressemblent à d'autres égards : ils ont la même nuance de peau, la même forme dolichocéphale du crâne; leurs femmes ont la même stéatopygie, peut-être en proportions plus grandes encore; naguère ils se servaient à la chasse et dans les combats du même arc et des mêmes flèches empoisonnées; ils ont les mêmes instruments de musique, aiment à s'enduire le corps des mêmes peintures et à se parer des mêmes ornements; enfin, la langue que parlent ceux d'entre eux dont l'idiome habituel n'est pas déjà l'anglais ou le hollandais, provient certainement de la même souche que celle des San; toutefois elle est beaucoup plus riche, plus souple, moins barbare de sons et de formes. Elle possède trois nombres et trois genres et par l'agglutination de ses racines monosyllabiques réussit même à exprimer des idées abstraites et les diverses nuances du sentiment et de la pensée. Tandis que chez les Bantou les mots se constituent au moyen de préfixes pronominaux, les particules s'ajoutent toujours à la fin des racines chez les Hottentots : leur langue est « suffixo-pronominale ». Elle se divise en de nombreux dialectes, qui se ressemblent assez malgré l'éloignement des diverses tribus de la famille ethnique : ceux des Nama-koua paraissent être les moins mélangés.

Dans les districts où les Hottentots ne sont pas devenus par le langage et les mœurs de simples prolétaires européanisés, ils habitent des *as*, appelés *kraal* par les colons hollandais, du portugais *corral*, « parc à bestiaux » : ce sont des groupes de huttes de forme hémisphérique, faisant de loin l'effet de champignons qui poussent en cercle dans une prairie[1], et construites d'une manière assez compacte pour que l'eau ne puisse y pénétrer, mais n'ayant d'autre utilité que de servir d'abri contre les intempéries : on ne peut pas même s'y tenir debout, la hauteur ordinaire du toit ne dépassant pas $1^m,50$. Les Hottentots ont pour costume un tablier de cuir, un peu plus grand et plus orné pour les femmes que pour les hommes, et le manteau en peau de brebis, le poil en dehors ou en dedans, suivant la saison; chez les riches, le haut du kaross est embelli de broderies et de fourrures. La nourriture habituelle des Khoï-Khoïn se compose surtout de lait et de beurre : ils ne mangent de viande que dans les grandes occasions; mais quand ils se décident à tuer leurs animaux, ils se gorgent à outrance et pour faire leur digestion se roulent par terre et se massent le ventre. Dans leurs expéditions ils emportent des sachets remplis de viande séchée et

[1] Gustav Fritsch, *Drei Jahre in Süd Afrika.*

réduite en poudre. Ils fument avec passion le tabac ou le chanvre (*dakha*), dont ils avalent la fumée: mais il arrive parfois qu'afin de se punir d'une faute ou de se concilier le sort pour la réalisation d'un vœu, ils se condamnent à se passer de narcotique pendant quelque temps. La chair du lièvre, du porc, de la poule est regardée par eux comme impure.

La part que les Hottentots donnent dans leur vie aux préoccupations du monde surnaturel était naguère fort minime et des voyageurs pouvaient répéter, sans idées préconçues, que ces peuples n'avaient aucune religion ; mais ils ont un tempérament nerveux très excitable, et souvent les missionnaires wesleyens les ont fait tomber dans l'extase religieuse. D'après Bleek, les Hottentots encore païens reconnaissent au moins deux êtres supérieurs, dont l'un est peut-être une personnification de la lune[1], car il meurt et ressuscite périodiquement. Les amulettes, les fétiches sont rares chez les Hottentots, mais il en existe néanmoins, qui pour la plupart se rapportent au culte des morts; ils attribuent un grand pouvoir à leurs aïeux, soit pour le bien, soit pour le mal, et les invoquent dans les circonstances graves : le nom de Tsou-Goab, qu'emploient les missionnaires pour traduire le mot « Dieu », s'applique probablement à un héros des anciens jours[2]. Les inhumations se font avec beaucoup de solennité, et quand les morts ont été déposés dans la caverne, de préférence dans une tanière de porc-épic, on élève sur la tombe des monceaux de pierres. C'est à ces hautes buttes funéraires dressées sur les lieux de sépulture, ainsi qu'aux pierres travaillées employées par les Hottentots, que l'on a reconnu leur ancien passage ou leur séjour en diverses régions du versant oriental, peuplées de nos jours par des immigrants de race bantou.

Chaque tribu de Hottentots a son chef, du moins en dehors des possessions anglaises et des républiques de Boers; toutefois ces chefs n'ont pas grand pouvoir et toutes les affaires importantes sont débattues en conseil par tous les membres de la tribu, y compris les adolescents; souvent même la voix de ces derniers est prépondérante. Mais dans les colonies européennes tout groupement politique des Hottentots a été brisé. C'est en 1810 que dans le territoire du Cap l'administration anglaise a déposé le dernier chef pour le remplacer par un magistrat européen[1]. Du reste, tous les indigènes soumis à l'action directe des Européens vivaient à l'état d'esclaves : on les enrégimentait de force pour aller à la poursuite de leurs frères de race ou pour travailler à la construction des ponts et des routes; le respect

[1] Pierre Kolbe, *Description du Cap de Bonne-Espérance.*
[2] Th. Hahn; — Büttner, etc.
[3] *Petermann's Mittheilungen*, 1858, Heft IV.

de leurs droits d'hommes libres ne fut proclamé par le gouvernement anglais qu'en 1828, et au grand scandale des colons, qui virent dans cet affanchissement des jaunes méprisés un attentat contre leurs privilèges héréditaires et une menace de ruine pour la colonie. Plusieurs préférèrent quitter le pays que de rester à côté des anciens serfs, devenus officiellement des égaux.

Mais pendant un siècle et demi de voisinage avec les blancs que de tribus hottentotes avaient été déjà exterminées, plus encore par le fusil que par la petite vérole[1] ! Que sont devenus les Kora-na qui vivaient sur les bords

N° 105. — TRIBUS HOTTENTOTES DE L'AFRIQUE AUSTRALE AU MILIEU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

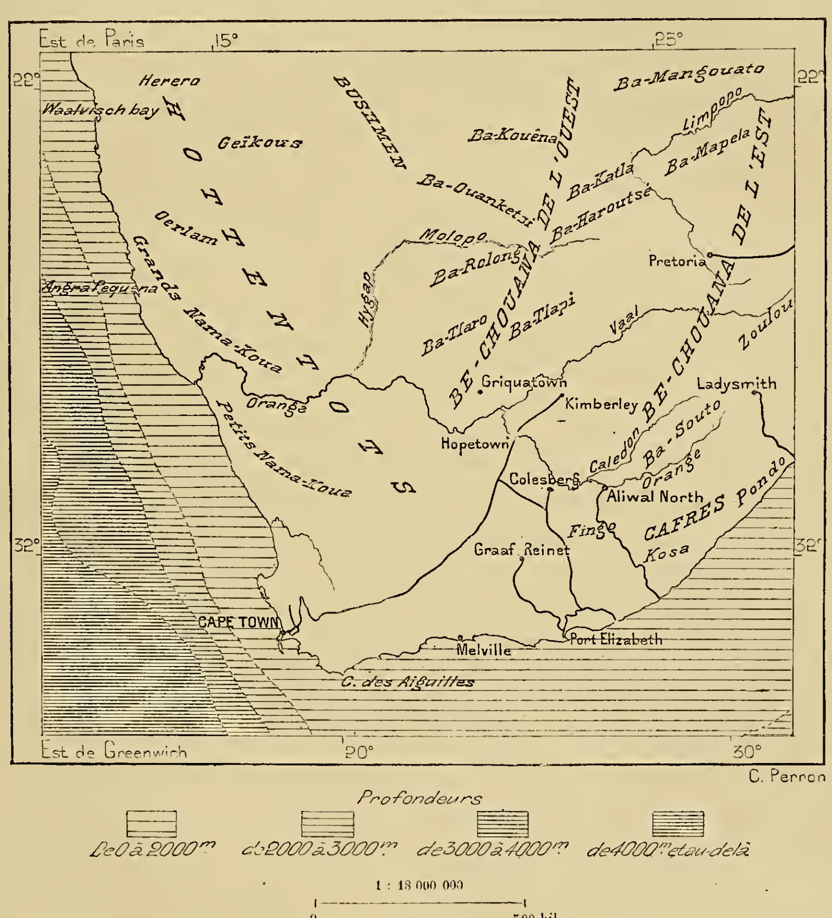


de Table-bay, lorsque les premiers colons européens s'établirent dans le pays, et les Gri-koua qui campaient plus au nord, près de la baie de Sainte-Hélène? Maintes autres peuplades, Gaouri, San, Atta, Haïssé, Soussi, Dama, Doun, Chirigri ont également disparu et il n'en reste plus que des noms donnés aux rivières et aux montagnes. Et ceux mêmes qui massacraient les Hottentots se posaient en agents du destin, presque en justiciers, déclarant que ces races inférieures étaient condamnées à mourir en léguant leur héritage à l'homme blanc. Maintenant encore l'opinion généralement répandue est que les Khoï-Khoïn sont en voie de diminution rapide ; toutefois ces idées préconçues sont démenties par la statistique. Sans doute les indigènes paraissent diminuer, mais par l'effet d'une illusion d'optique, parce que le nombre des blancs s'accroît dans une proportion beau-

[1] Thunberg, *Travels;* — Napier, *Excursions in South Africa.*

coup plus rapide, et surtout parce que le changement des mœurs attire peu à peu les indigènes dans le cercle d'attraction des blancs et en fait des domestiques et des manœuvres vêtus d'habits à l'européenne, parlant la langue des immigrants et s'accommodant à leurs idées, à leur culte, à leurs préjugés, à leur genre de vie. En outre, un grand nombre de Hottentots réfractaires à la civilisation anglaise ont émigré, suivant en sens

N° 106. — HOTTENTOTS, CAFRES ET BE-CHOUANA.



inverse le chemin par lequel sont venus leurs pères, lorsqu'ils descendirent des pays du nord, dit la légende, « portés dans un grand panier ». Dans le pays des Nama-koua et jusque chez les Herero, les Oerlam, c'est-à-dire les Hottentots venus de la « colonie », ont eu souvent la prépondérance politique, et par delà le Cunéné ils ont suivi dans le voisinage d'Humpata le mouvement d'émigration des Boers. Maintenant il ne reste de Hottentots groupés en tribus qu'au nord de l'Orange, Haou-Khoïn et Nama-koua, Gri-

koua et Kora-na. Ceux des districts européens, mêlés désormais à la masse de la population, sont néanmoins classés à part dans les recensements. En 1798, les quatre districts du Cap, de Stellenbosch, de Swellendam et de Graaf-Reinet, qui composaient toute la colonie, n'avaient que 15 000 Hottentots sur une population de 52 000 habitants. En 1865, les Khoï-Khoïn étaient au nombre de 81 600 dans tout le territoire colonial; dix années après, on en comptait 98 560. Il est vrai que la plupart d'entre eux, de race déjà mélangée, ne sont que partiellement Hottentots par l'origine, mais le sang des Khoï-Khoïn se retrouve aussi chez les 86 540 métis énumérés par le même recensement. Les Hottentots de l'est sont en grande partie des Gona-koua ou « Limitrophes », issus de croisements avec les Cafres[1]. Les Gri-koua, qui vivent au nord de l'Orange depuis le commencement du siècle, — époque à laquelle les unions entre Boers et Hottentotes furent défendues par la loi, — sont pour la plupart désignés sous le nom de Bastaards, nom qu'ils acceptent d'ailleurs avec orgueil, parce qu'il témoigne de leur parenté avec les blancs : on dit qu'ils ressemblent en général beaucoup plus à leurs mères hottentotes qu'à leurs pères européens.

Il n'est pas de contrée en Afrique où les missionnaires chrétiens aient été plus actifs et plus heureux que dans la région du Cap. Dès l'année 1736, des Frères Moraves s'établissaient au milieu des Hottentots et, depuis, une quinzaine d'autres sociétés religieuses ont envoyé leurs représentants par centaines parmi Khoï-Khoïn, San et Be-Chouana. Près de 200 000 indigènes dans la colonie du Cap, près de 550 000 dans l'Afrique limitée au nord par le Zambèze, professent le christianisme[2]. La prépondérance de l'élément européen aura certainement pour conséquence d'accroître le mélange de races et de faire classer parmi les blancs un nombre de plus en plus considérable de métis. Ainsi la colonie du Cap se distingue heureusement de la Tasmanie et des États britanniques de l'Australie, dont les habitants immigrés ont procédé jusqu'à maintenant par la voie de l'extermination à l'égard des indigènes. Ici les races originaires, plus nombreuses et plus énergiques, ont su mieux se défendre, et, d'autre part, les immigrants venus par petits groupes dans le pays, et appartenant à des nations diverses de langue, d'origine et de mœurs, ne se sont pas toujours appliqués avec méthode, comme les Anglais d'Australie, à faire la place nette devant eux. Peu à peu, pendant deux siècles et demi de domination, ils ont fini

[1] Ad. Bastian, *Ethnologische Forschungen.*
[2] J. Carlyle, *South Africa and its Missionary Fields.*

par s'accommoder à leur nouveau milieu, à tolérer l'existence des anciens maîtres du sol et même, dans une certaine mesure, à s'unir avec eux en une nation nouvelle, où se mêlent les sangs du blanc d'Europe et du jaune d'Afrique.

II

COLONIE DU CAP.

Officiellement la colonie du Cap s'étend sur un espace plus que double de celui qu'elle embrassait en 1870; mais telle qu'elle était précédemment délimitée, elle constitue un tout, un ensemble géographique complet, ayant aussi son histoire distincte. Occupant toute l'extrémité méridionale du continent, ce territoire a de trois côtés la mer et le cours du fleuve Orange pour limites naturelles; à l'est, il est séparé du pays des Cafres par la petite rivière Tees, affluent de l'Orange, et par le cours de l'Indwe et du Great Kei, qui descendent à l'océan Indien. La superficie de la région est à peu près exactement égale à celle de la France, mais elle est encore quarante fois moins populeuse, quoique l'accroissement annuel des habitants soit considérable[1].

Plus d'un siècle et demi suivit la découverte du cap de Bonne-Espérance sans que les Européens y fissent un établissement définitif. Des marins y débarquèrent, pour l'abandonner bientôt après; en 1620, des Anglais en prirent possession au nom de Jacques Ier, mais sans donner suite à leurs projets; la petite île des Phoques, Robben-island, dans la baie de la Table, qui depuis a presque toujours été un lieu de bannissement, reçut aussi des immigrants temporaires, Portugais ou Anglais, libres ou déportés. Les pionniers de la colonisation sur la pointe méridionale du continent ne se présentèrent qu'en 1652. Le premier gouverneur envoyé par la « Compagnie hollandaise des Indes orientales », Van Riebeck, accompagné de sa famille et d'une centaine de soldats, débarqua au pied du mont de la Table et commença la construction d'un fort; les premières baraques se groupèrent sur l'emplacement où s'élèvent aujourd'hui les édifices de Cape-town et l'on se mit à cultiver quelques jardinets et des champs. Malgré les grandes difficultés du début, la Compagnie réussit dans sa tentative, qui était de faciliter les approvisionnements des navires hollandais sur la route des Indes. Le camp se transforma peu à peu en colonie

[1] Superficie et population de la colonie du Cap, sans le Griqualand-West et la Cafrerie :

Superficie.	Population probable en 1887.	Population kilométrique.
517 849 kilomètres carrés.	900 000 habitants.	1,7 habitants.

et dès 1654 débarquaient des orphelines envoyées d'Amsterdam pour la constitution des familles de cultivateurs. Des soldats et des marins quittaient le service pour cultiver le sol en libres « burghers », à condition de vendre directement leur récolte à la Compagnie et de ne pas trafiquer avec les Hottentots; peu à peu leur nombre s'accrut et la ville naissante s'entoura d'un cercle de villages et de champs. En quelques endroits les terres furent achetées, parce que les colons se sentaient encore trop faibles pour les prendre sans dédommagement; mais dès qu'ils furent assez forts, ils expropriérent simplement les Hottentots, ou même, en prenant la terre, s'emparèrent aussi des individus et les firent travailler comme esclaves. Cependant les naturels, habitués seulement à garder des troupeaux et non à cultiver la terre, ne pouvaient guère aider les fermiers hollandais à travailler les champs de blé, les vignobles, les orangeries, et dès l'année 1658 une première cargaison d'esclaves noirs arrivait dans la rade du Cap : bientôt le nombre des asservis dépassa dans les plantations celui des hommes libres. Les conséquences de cet état de choses ont été les mêmes dans l'Afrique méridionale que dans les contrées tropicales : de grands domaines se sont constitués aux dépens des petits propriétaires, les blancs ont appris à considérer le travail comme un déshonneur, l'immigration des hommes libres ne s'est faite que lentement et la prospérité de la colonie a été souvent entravée par le manque d'initiative et d'industrie. D'ailleurs l'importation des noirs diminua graduellement pendant le cours du dix-huitième siècle, et quand l'esclavage fut aboli, en 1834, le nombre des hommes à affranchir n'atteignait pas 36 000. Ces noirs émancipés se sont depuis lors perdus dans la masse de la population métissée.

En 1680, vingt-huit ans après l'arrivée des premiers immigrants sédentaires, la colonie européenne comprenait six cents personnes, avec les employés et les soldats recrutés dans l'Europe du nord, des Flandres au Danemark. Mais bientôt un nouvel élément ethnique vint se mêler aux immigrants. Des protestants français fuyant leur patrie après la révocation de l'édit de Nantes et quelques Piémontais des vallées vaudoises s'adressèrent à la Compagnie hollandaise des Indes orientales, qui les envoya dans ses domaines du Cap. Au nombre d'environ trois cents, en comptant les femmes et les enfants, ils arrivèrent dans la colonie en 1687 et 1688 et des terres leur furent distribuées dans les vallées des montagnes qui entourent la cité. D'autres leur succédèrent : gens énergiques pour la plupart, puisqu'ils avaient su braver l'exil et la misère par respect pour leur foi, les huguenots français eurent une grande influence sur le développement de la colonie et c'est à eux surtout que l'on doit la bonne réussite de la viti-

culture africaine. Les annales du Cap énumèrent quatre-vingt-quinze noms de familles françaises, dont quelques-uns se sont perdus, tandis que d'autres ont été traduits en hollandais[1]; des milliers et des milliers de Boers aiment à rappeler leur descendance huguenote, et la carte de l'Afrique du sud est couverte de noms de lieux qui rappellent leurs migrations, des bords de l'Océan à ceux du Limpopo. En proportion, les Boers d'origine française se sont accrus plus rapidement que les autres, parce qu'ils débarquèrent avec leurs familles; au contraire, la plupart des Hollandais, fonctionnaires ou soldats, arrivaient non mariés et s'unissaient à des femmes du pays : c'est d'eux que descend principalement la classe des Bastaards ou métis. Cependant les immigrants français ne furent pas assez nombreux pour maintenir leur idiome dans l'intérieur des familles quand, après 1724, l'usage public en eut été défendu dans les églises et les écoles par ordre de la Compagnie. La Caille, qui visita la colonie en 1751, ne rencontra qu'un petit nombre de Français parlant encore la langue de leurs pères, et en 1780 Levaillant n'en vit plus qu'un seul.

Peu à peu, pendant le courant du dix-huitième siècle, la colonie s'étendait à l'est au delà des montagnes, malgré la Compagnie, pour laquelle le Cap ne devait être qu'un lieu d'escale et d'approvisionnement, et malgré les gouverneurs qui, par jaloux amour de leurs prérogatives, voulaient que tous les colons fussent directement soumis à leur pouvoir, astreints aux règles d'une discipline sévère et d'une absurde étiquette. Fréquemment ils lancèrent des édits défendant aux fermiers de sortir des terres qui leur avaient été concédées et de pénétrer dans l'intérieur du pays, « sous peine de punitions corporelles ou même de la mort, et de confiscation de leur propriété. » Mais la sanction pratique manquait à ces ordonnances, puisqu'il n'y avait point de garnison, point de places fortes, point de frontières précises dans le pays des Hottentots, et les Boers continuaient leurs *trekken*, c'est-à-dire leurs migrations, d'étape en étape, avec familles, esclaves et troupeaux. Cette marche lente, qui se continue de nos jours, entraînant les colons hollandais jusqu'au delà du Cunéné, était devenue irrésistible et le gouvernement du Cap devait malgré lui proclamer l'annexion de vastes territoires. En 1745, la frontière officielle de la colonie était la rivière de Gamtoos; en 1786 c'était le Groot Visch-rivier (Great Fish-river). Du pays des Hottentots elle était portée dans le pays des Cafres; plus nombreux et plus aguerris, les Boers avaient affaire aussi à des bandes plus compactes et plus redoutables.

[1] Changuion, *Geschiedenis der Fransche Vlugtelingen*; — G. Mac Call Theal, *Compendium of the History and Geography of South Africa.*

Mais déjà le gouvernement anglais préparait la conquête de la colonie du Cap, cette escale centrale des mers qui lui devenait presque indispensable pour assurer à sa propre Compagnie des Indes la possession définitive de la péninsule du Gange. En 1780, une flotte anglaise cinglait vers le Cap de Bonne-Espérance pour y surprendre la forteresse et en capturer la garnison; mais elle fut surprise elle-même par une escadre française que commandait Suffren; les Anglais furent battus près de l'archipel du Cap-Vert, et plus de deux mille Français débarquèrent à Simon's bay pour renforcer leurs alliés hollandais. L'occasion était manquée, mais elle se représenta de nouveau en 1795, lorsque les Français se furent emparés de la Hollande et que les Boers de l'intérieur eurent proclamé leur indépendance. Une nouvelle flotte anglaise partit pour le Cap, afin d'y rétablir l'ordre au nom du prince d'Orange et d'occuper la colonie au nom du roi de la Grande-Bretagne. Un nouveau régime politique commença pour l'Afrique australe, celui qui dure encore. Sauf une interruption de trois années, causée par la paix d'Amiens, la colonie du Cap n'a cessé d'appartenir à l'Angleterre, croissant annuellement, quoique avec lenteur, en population et en importance.

Lorsque la contrée passa sous la domination de l'Angleterre, le nombre des Européens y était d'environ 25 000, commandant à près de 20 000 serfs hottentots et à 30 000 esclaves noirs. Tous les colons, d'origine hollandaise ou française, se considéraient comme formant une même nation, grâce à la communauté du langage. Bien peu nombreux d'abord furent les immigrants de langue anglaise : des employés et des soldats, tels étaient, pendant les premières années, les seuls Anglais qui vinssent accroître la population du Cap. Cependant les gouverneurs britanniques préparaient déjà la dénationalisation des Boers et dès 1809 une proclamation officielle recommandait l'étude de la langue anglaise; cependant on se servait encore du hollandais devant les tribunaux. Les descendants des anciens colons se croyaient encore les véritables maîtres et ne respectaient point les édits lancés par les gouverneurs du Cap; en 1815 ils en vinrent même à la révolte ouverte, qui d'ailleurs fut réprimée avec une impitoyable cruauté. C'est en 1820 seulement que commença le mouvement d'immigration anglaise, à l'aide de subventions votées par le Parlement. Près de 90 000 individus s'étaient offerts pour aller cultiver les terres arrachées successivement aux Cafres pendant les guerres de frontières. Sur la foule des postulants les agents d'émigration firent choix de plus de quatre mille colons, que le gouvernement transporta, aux frais de la nation, à Port-Elizabeth, dans la baie d'Algoa, pour les établir dans l'intérieur, aux alentours de Graham's town. Malgré l'inexpérience agricole de la plupart des colons et les

erreurs de toute sorte inhérentes à une entreprise aussi considérable, elle réussit, grâce à l'excellence du climat et à la fertilité des terres. La colonie anglaise grandit rapidement et s'étendit bien au delà des limites qui lui avaient été tracées d'abord. A côté de l'Afrique hollandaise de l'ouest se développa une Afrique anglaise de l'est, qui, grâce à l'appui du gouvernement, devint bientôt presque aussi puissante que sa rivale, et dont il fut souvent question de faire une division spéciale et privilégiée. Désormais les deux langues se partageaient le territoire et les gouverneurs s'empressèrent d'assurer la prépondérance à celle qu'ils parlaient eux-mêmes. Les maîtres hollandais avaient interdit l'usage officiel du français; à leur tour les maîtres anglais défendaient l'emploi du hollandais; à partir de 1825, l'anglais devenait le langage officiel du gouvernement, et en 1827 celui des tribunaux; mais plus tard, après la constitution du parlement colonial, les habitants de langue hollandaise reconquirent le droit légal pour leur idiome, et, depuis, leurs mandataires emploient cette langue dans la discussion des affaires publiques.

Ce n'est pas tout : les triomphes militaires du Transvaal ont donné un certain ascendant politique aux Hollandais de la colonie, et les Afrikanders, c'est-à-dire les blancs natifs du continent africain, d'origine hollandaise dans la proportion probable des deux tiers[1], comptent bien sur la prochaine conquête du pouvoir, d'autant plus que les femmes des Boers sont en général plus fécondes que celles des Anglais[2]. Quoique appartenant à divers corps politiques, les Afrikanders hollandais, presque tous parents les uns des autres, de la baie de la Table au Limpopo, constituent une grande famille ayant une singulière cohésion : c'est la sympathie des parents et amis du Cap, peut-être plus encore que la vaillance de ses soldats, qui a valu à la République du Transvaal la reconquête de son indépendance. Cette même solidarité entre Hollandais du sud et du nord leur promet pour l'avenir la constitution de leur unité nationale. Mais l'influence croissante des Afrikanders n'empêche pas que la langue hollandaise, quoique beaucoup plus répandue chez les noirs indigènes, perde d'année en année de son influence relative dans le développement intellectuel de la population du Cap. C'est là ce que montre dès le milieu du siècle l'écart sans cesse grandissant entre les publications périodiques des deux idiomes; déjà en 1875 la publicité anglaise était sextuple de celle qui se fait en langue hollandaise.

[1] E. von Weber, *Vier Jahre in Afrika.*
[2] De Hübner, *A travers l'Empire Britannique.*

L'émigration des Boers vers les républiques du nord, coïncidant avec l'immigration de nouveaux colons anglais, augmenta pour un temps l'ascendant de l'élément britannique dans le territoire du Cap. Le grand *trek* des Boers vers les contrées qui s'étendent au nord de l'Orange se fit en 1834, lors de l'abolition de l'esclavage. Privés du travail de leurs noirs, pour lesquels on avait alloué seulement les deux cinquièmes de leur valeur vénale, diminuée encore par les prélèvements d'agents peu scrupuleux, les fermiers se dirigèrent vers les solitudes du nord pour y gouverner à leur fantaisie leur « propriété » vivante, hommes et troupeaux. Au nombre de plusieurs milliers, ils abandonnèrent, dans les bassins du Gamtoes et du Great Fish-river, de vastes territoires de dépaissance et de culture, que les colons anglais vinrent occuper à leur suite.

Mais sur la frontière orientale ceux-ci avaient à lutter contre leurs voisins les Cafres, dont ils envahissaient graduellement le domaine. De part et d'autre les expéditions pour le vol des bestiaux étaient incessantes ; mais à la fin de 1834, l'année du grand *trek*, la guerre devint générale. Les Anglais n'étaient pas préparés à l'attaque de tout un peuple. En l'espace de quelques semaines toute la marche orientale était envahie, les fermes étaient brûlées, les troupeaux capturés au nombre d'environ 250 000 têtes, et les fuyards retardataires égorgés. Aussitôt le gouverneur d'Urban réunit toutes les forces disponibles et s'élança vers la frontière : la répression fut terrible et un nouveau territoire fut annexé à la colonie ; néanmoins les injustices de toute sorte commises à l'égard des indigènes avaient été si flagrantes, que le ministère anglais, cédant à la pression de l'opinion publique, refusa de sanctionner les actes du gouverneur, déclarant, avec une franchise bien rare dans l'histoire des gouvernements, que les Cafres avaient « ample justification » pour leur conduite pendant la guerre, qu'ils étaient dans leur « droit parfait » en essayant de résister aux empiètements de leurs voisins, « d'arracher par la force la réparation qu'ils ne pouvaient obtenir par d'autres moyens, et que la justice première était du côté des vaincus, non des vainqueurs ». Le territoire enlevé aux Cafres leur fut donc rendu, mais pour un temps. La politique des empiètements, les incursions, les vols de bestiaux, les conquêtes de pâturages et de champs recommencèrent sur la marche débattue, et en 1846 la guerre éclata de nouveau à propos d'actes sanglants qu'avait amenés le vol d'une hache. Cette « guerre de la hache » (*war of the axe*) commença mal pour les colons ; mais, après deux années de campagnes, de combats et de massacres, les tribus vaincues étaient réduites à la merci des Anglais et ceux-ci procédaient de nouveau à la rectification des frontières. Le territoire britannique

s'agrandit de l'espace d'environ 200 kilomètres en largeur qui s'étend de la Great Fish-river à la rivière Kei; cependant la partie orientale de cette nouvelle acquisition à l'ouest de la Keiskamma fut laissée provisoirement aux naturels, sous la suzeraineté du gouvernement anglais. Mais la trêve ne dura que deux ans. En 1850, les villages militaires établis le long de la frontière furent attaqués par les Cafres, à la suite d'une violation de sépulture faite par les soldats anglais; ceux-ci durent évacuer encore le territoire

N° 107. — ABORIGÈNES ET COLONS.



C. Perron.

Plus de 10 habitants par kilomètre carré.

1 : 18 000 000

0 500 kil.

contesté, et force ne resta aux prétentions de l'Angleterre qu'après deux nouvelles années de combats sans merci. Désormais toute résistance de la part des naturels devenait impossible.

Alors s'accomplit un des actes les plus extraordinaires que raconte l'histoire des nations. Se sentant impuissants à vaincre par des moyens naturels les envahisseurs de leur pays, les Cafres, saisis d'une folie collective, s'imaginèrent qu'ils pourraient le faire à l'aide d'un miracle. Les bras des vivants ne suffisant plus, ils comptèrent sur ceux des morts. Un prophète, Mhlakaza, parcourait le pays, annonçant à ses compatriotes ama-kosa qu'à une date prochaine tous les guerriers morts, tous les héros célébrés

par la légende, sortiraient de leurs tombeaux, et qu'eux-mêmes, en ce grand jour, seraient transfigurés, jeunes, beaux et forts, invincibles. Mais, pour se préparer à la victoire, il leur fallait donner une preuve d'inébranlable foi en sacrifiant tout ce qu'ils possédaient, tout, sauf leurs armes : il fallait tuer leur bétail, brûler leur grain, laisser leurs champs en friche, rester nus et faméliques, attendant l'heure du signal. Alors les troupeaux égorgés reparaîtraient soudain, mais bien plus beaux et plus nombreux, et des moissons superbes se montreraient dans les campagnes. La plupart des Ama-Kosa eurent la foi que leur demandait le prophète : ils tuèrent leur bétail, brûlèrent leur grain, tout en préparant de vastes étables et des granges pour leurs richesses futures, et des milliers d'entre eux, vingt-cinq mille disent les uns, cinquante mille ou le tiers de la nation kosa, disent les autres, se laissèrent mourir d'inanition, dans l'attente du jour annoncé. Ce jour ne vint pas. Alors le désespoir s'empara des Cafres qui restaient; de guerriers qu'ils étaient, ils devinrent mendiants : leur volonté de vivre libres était rompue. Bientôt le dépeuplement du pays fit la place nette aux colons, et le gouvernement du Cap introduisit plus de 2000 immigrants allemands dans les terres vacantes de l'ancienne Cafrerie, annexée définitivement à la colonie du Cap jusqu'à la rivière Kei. Depuis cette époque, la marche de la conquête ne s'est point arrêtée, mais les annexions, faciles désormais, se sont faites par voie administrative : il a suffi d'ordres du conseil pour les accomplir.

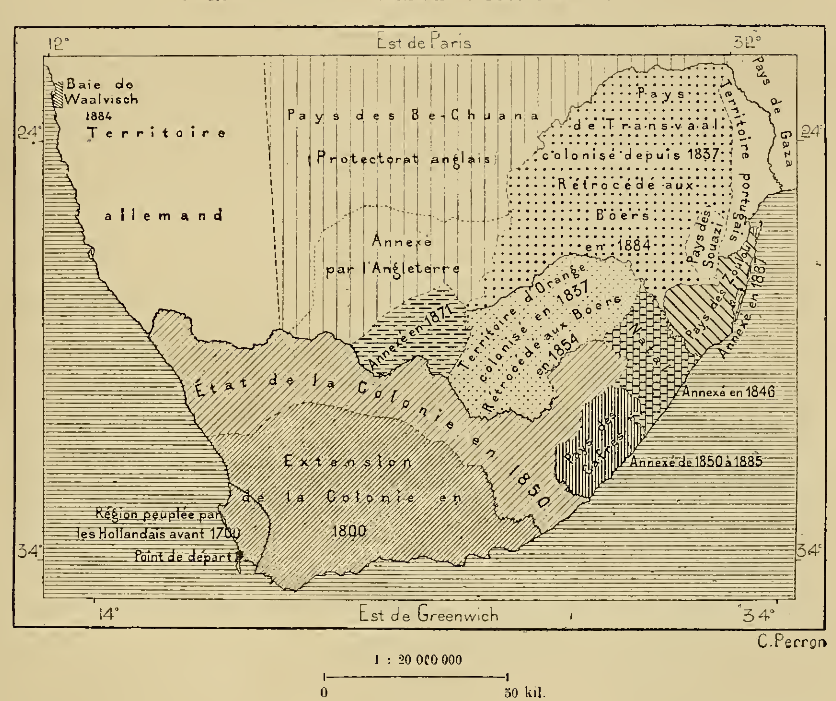
La colonie du Cap est donc bien assurée de nos jours contre tout soulèvement des naturels. Il est vrai que l'État s'est réellement agrandi des vastes territoires qui bordent l'océan Indien jusqu'à Natal, et que dans ces pays nouvellement annexés les indigènes sont encore les propriétaires presque exclusifs du sol; mais tout l'ancien domaine colonial compris entre l'Orange et le Kei, le seul qui soit partagé en divisions électorales et représenté au Parlement, a partout une forte population de blancs; en quelques endroits même, notamment dans les villes et leur banlieue, elle est prépondérante par le nombre[1]; dans les districts où elle est relativement le plus faible, les Européens, organisés, armés, défendus par la police et tout l'appareil administratif et militaire, n'ont plus rien à craindre des naturels

[1] Population de la colonie du Cap :

	D'après le recensement de 1875.	D'après l'estimation de 1885.	En 1887.
Blancs.	236 783	269 725	300 000
Hottentots	98 561	541 725	600 000
Cafres, noirs et métis .	385 640		
Totaux. .	720 984	811 450	900 000

appauvris et divisés; d'ailleurs ils représentent déjà le tiers des habitants dans l'ensemble de la colonie. On peut donc s'étonner qu'un si faible courant annuel se détourne de l'énorme fleuve des émigrants britanniques pour se porter vers les terres de l'Afrique australe, qui pourtant sont assez vastes et assez fertiles pour donner du pain à bien des millions d'hommes. La cause en est surtout à l'instinct de sociabilité des émigrants. En quittant l'Angleterre, ils veulent se rendre dans une autre Angleterre, qui ressemble à la première par la langue, les mœurs, la cohésion ethnique,

N° 108. — ANNEXIONS SUCCESSIVES DU TERRITOIRE COLONIAL.



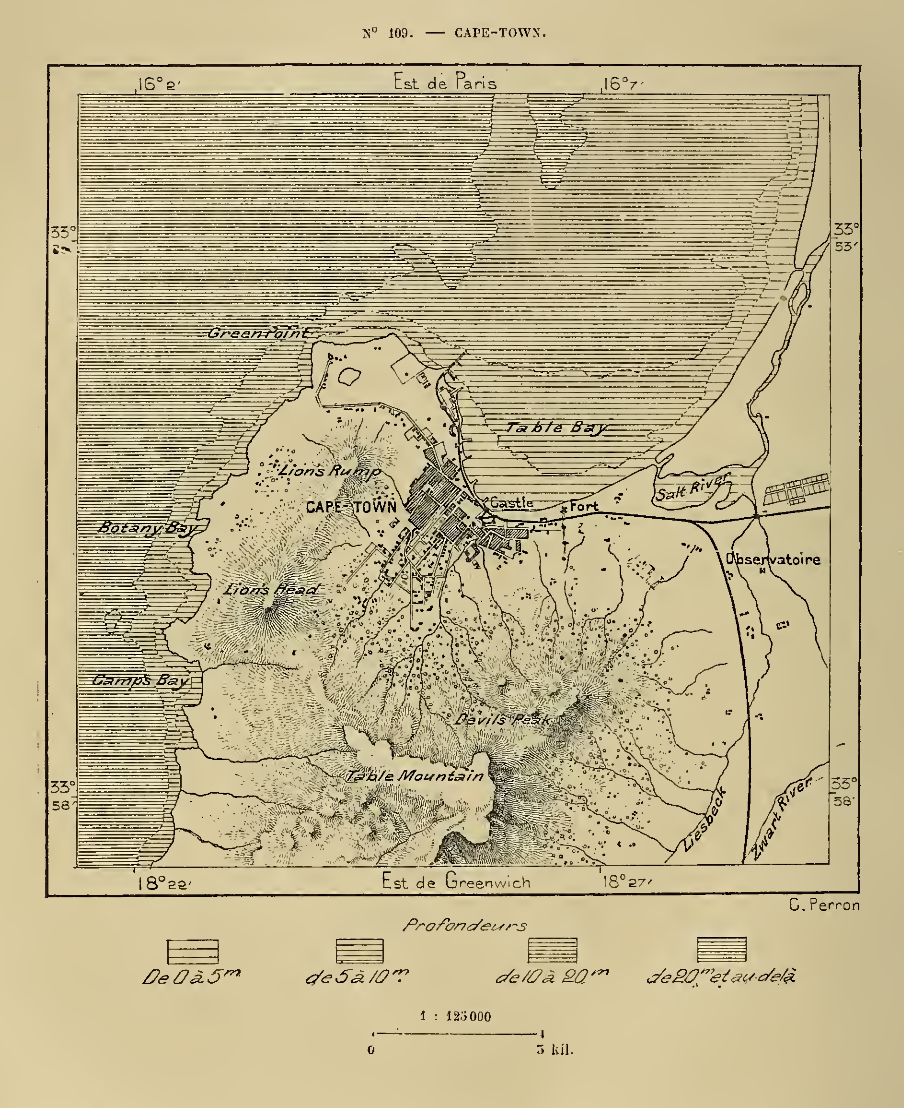
1 : 20 000 000

0 — 50 kil.

sinon nationale. Ils préfèrent les États-Unis, l'Australie, la Nouvelle-Zélande à la colonie du Cap, où ils se trouveraient en contact avec des Hollandais, des Hottentots, des Cafres, des noirs et des jaunes de toute race; quoique maîtres politiques, il leur déplaît de ne former avec leurs frères de race qu'une faible minorité, un sixième à peine de la population totale.

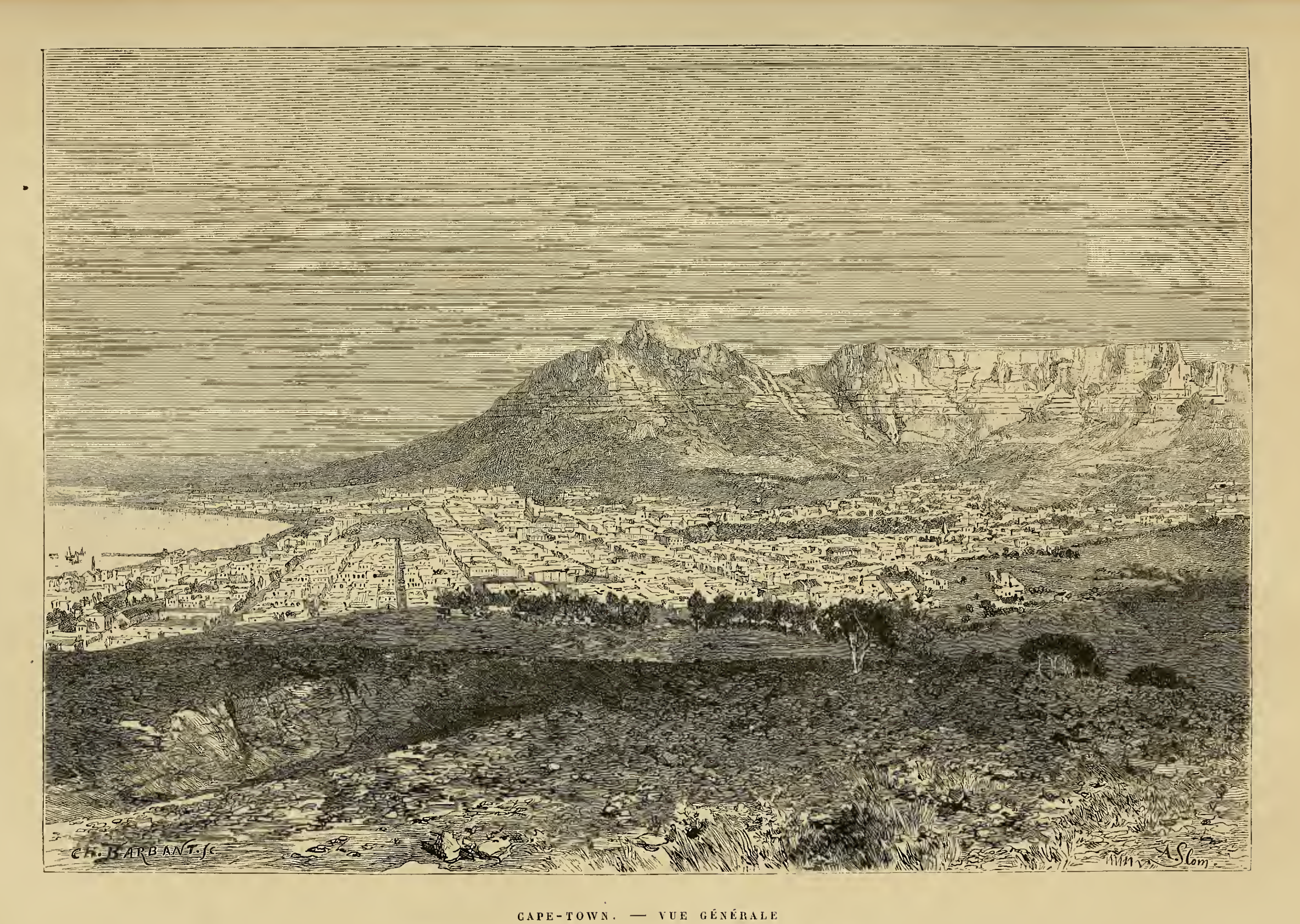
Cape-town, la capitale de la colonie et de toute l'Afrique australe, est la plus ancienne cité fondée par les Européens au sud de Benguella; mais, sans être encore une grande ville, elle a depuis longtemps dépassé en population et en importance celles que les Portugais établirent auparavant sur la

côte occidentale. On sait que, vue de la mer, Cape-town offre un aspect grandiose, grâce au superbe amphithéâtre de montagnes qui l'entourent et surtout à la masse imposante du mont de la Table. A l'ouest de la ville, les pattes du Lion s'avancent au loin dans la mer, protégeant la rade contre la puissante houle du large; le môle, les appontements et les quais s'ap-



N° 109. — CAPE-TOWN.

puient à ces rochers et là s'ouvre le grand bassin où viennent s'amarrer les navires. La cité, découpée en carrés réguliers par de larges rues, s'élève en pente douce vers les racines de la montagne et parsème de maisonnettes les premières collines; à l'est, au milieu d'une vaste prairie qui fut un marais et où les premiers colons bâtirent leur fortin, se montrent les constructions basses du « château », propriété du gouvernement anglais et



CAPE-TOWN. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Slom, d'après une photographie communiquée par M. Moulle.

symbole de la domination virtuelle qui reste encore à la puissance britannique; au delà, sur le pourtour de la baie, un faubourg se prolonge jusqu'à la bouche de la sinueuse Salt-river; de beaux jardins et des parcs entourent la ville et pénètrent dans les vallons de la montagne. En 1887, on a commencé la construction d'ouvrages de défense qui doivent transformer la place du Cap en un autre Gibraltar.

Devenue cité anglaise, Cape-town n'a conservé qu'un petit nombre d'édifices datant de l'époque des Hollandais; la rue principale n'est plus complétée par un canal bordé d'arbres comme les avenues d'Amsterdam; mais les physionomies, la langue, les noms rappellent encore l'origine néerlandaise de la moitié des Européens. Aux blancs se mêlent des gens de toutes les nuances de peau, des noirs descendant d'esclaves, des Hottentots, des Cafres, des Malais, offrant toutes les dégradations de teintes entre le noir, le rouge brique et le jaune, des Bastaards grisâtres et des immigrants métis de Sainte-Hélène au teint bronzé. Parmi les Malais, fils des serviteurs que les Hollandais avaient amenés des îles de la Sonde, quelques-uns portent le turban et les longues draperies flottantes : ce sont des pèlerins de la Mecque, regardant avec mépris la multitude des infidèles, noirs et blancs, tous également « Cafres » à leurs yeux. Centre de rayonnement pour la civilisation de l'Afrique australe, la ville du Cap possède un musée, une bibliothèque précieuse, qui renferme non seulement tous les ouvrages relatifs à la colonie, mais aussi des livres rares et des manuscrits, un jardin botanique de près de 6 hectares en superficie, où l'on voit des représentants de toute la flore indigène et des milliers de plantes étrangères. Cape-town, par sa position près de la pointe du continent africain, est une des stations les plus importantes à la surface de la planète pour les études géodésiques. Dès l'année 1685, des astronomes français y érigèrent un poste temporaire pour l'observation des étoiles; en 1751, la Caille y fit ses mémorables recherches pour la mesure d'un degré du méridien et la fixation de la parallaxe lunaire; en 1772, lors de la deuxième expédition de Cook, les astronomes anglais reprirent ces études; Maclear, Herschel ont dressé à l'observatoire du Cap le catalogue des étoiles du ciel antarctique, et maintenant on s'occupe de poursuivre la triangulation du littoral sur les plateaux du Karou et par delà l'Orange, dans les pays des Be-Chouana jusqu'au Zambèze. Le projet de l'astronome Gill est d'arriver ainsi graduellement à la mesure du méridien d'Afrique, des bords de l'Océan méridional au port d'Alexandrie. L'observatoire actuel est situé à 5 kilomètres à l'est de la ville, à Mowbray.

Rattachée par une ligne de chemin de fer aux districts orientaux de la

colonie et aux républiques hollandaises, et possédant sur les autres ports l'avantage d'être plus rapproché de l'Europe, le Cap n'est pourtant pas le point d'attache le plus important pour le commerce avec l'étranger; à cet égard il est de beaucoup dépassé par l'emporium de la baie d'Algoa, Port-Elizabeth, qui n'était au milieu du siècle qu'un groupe de cabanes, mais qui se trouve dans le voisinage des terres les plus fertiles, à l'issue des voies les plus courtes tracées vers le pays des diamants et de l'or. Cependant, grâce à sa population relativement considérable, à son rôle de capitale et aux avantages nautiques de son port, le Cap a gardé un rang élevé parmi les cités commerçantes de l'Afrique[1], surtout pour l'expédition des laines. C'est aussi du Cap que l'on exporte les meilleurs crus africains, recueillis sur les pentes orientales du mont de la Table.

La ville se complète par de nombreux villages de plaisance épars dans les vallées environnantes. Les négociants, les fonctionnaires riches demeurent à la campagne et ne viennent en ville que pour leurs affaires; en été, presque toute la population blanche, suivie de fournisseurs et de serviteurs, se porte vers les bains de mer et les pentes ombragées : les chemins de fer de banlieue ont un mouvement comparable à celui des grandes cités européennes. Au nord de la ville est le bourg de Sea-point, alignant ses villas sur une plage ébranlée par les vagues de l'Atlantique; à l'est, un collier de villages entoure le Pic du Diable et continue la ville, sur une trentaine de kilomètres, jusqu'aux bains de mer de Kalk-bay. Un des groupes d'habitations les plus charmants, dans la gracieuse vallée qui réunit les deux baies et que dominent à l'ouest les superbes murailles de Table-mountain est le village de Wijnberg, à demi caché sous la verdure des chênes et des pins. Non loin de là, vers le sud, est le manoir de Constantia, qui a donné son nom au cru le plus fameux de l'Afrique australe. Au sud on aperçoit le golfe si régulièrement formé de False-bay, dont une crique occidentale, Simon's bay, reflète dans ses eaux la ville de Simon's town, poste naval de magasins et d'arsenaux fortifiés que le gouvernement anglais a conservé sur les côtes du territoire colonial. Simon's town occupe un des sites les plus beaux de l'Afrique australe, sur le promontoire en faucille qui porte à son extrémité le phare du Cap de Bonne-Espérance.

Quelques villes appartenant à la grande banlieue du Cap sont éparses dans les vallons, sur le versant atlantique des monts qui bornent à l'est l'horizon de Table-bay. Stellenbosch, réunie à Cape-town par une voie

[1] Mouvement de la navigation dans le port du Cap : 1400 navires, dont 900 bateaux à vapeur, presque tous anglais.

Tonnage du port en 1886 : 1 975 700 tonnes. Valeur des échanges : 60 000 000 francs.

CAPE-TOWN ET CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

Hachette et Cie. Paris.



C. Perron, d'après le texte de la "Nouvelle Géographie Universelle" et d'autres documents

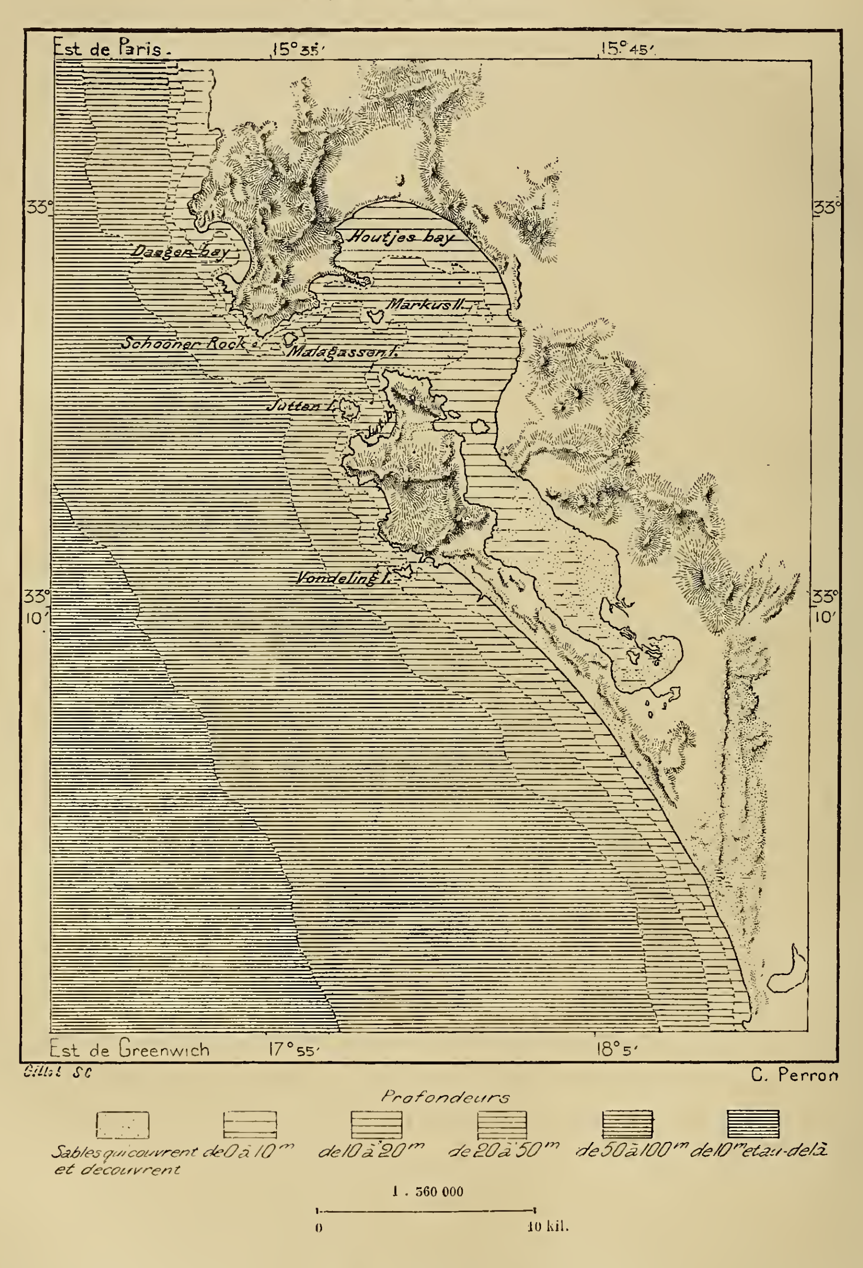
Gravé par Erhard Fres 35bis Rue Denfert Rochereau – Paris

ferrée, est après la capitale la plus ancienne ville de la colonie et les écoles sont nombreuses dans cette « Athènes » de l'Afrique australe : c'est aux alentours, notamment dans l'amphithéâtre de montagnes du Fransche Hoek ou « Quartier Français », que s'établirent la plupart des huguenots réfugiés à la fin du dix-septième siècle. Paarl, village de douze kilomètres en longueur, qui borde la route à la base des monts Draken-steen, date aussi des premiers temps de la colonisation, et les jardins, les orangeries, les bosquets qui entourent cette « Perle », — ainsi nommée d'un bloc de granit dressé sur un rocher comme une perle sur un diadème, — en font un charmant lieu de villégiature; le pays environnant est le district viticole le plus considérable de la région du Cap. Plus au nord est le bourg bien ombragé de Wellington, au delà duquel le chemin de fer qui pénètre dans l'intérieur décrit une grande courbe et gagne par une dépression des montagnes le versant de l'Océan méridional, dans la vallée de Breede-rivier. Paarl et Wellington se trouvent dans le haut bassin du Great Berg, qui, après avoir reçu les affluents du district fertile de Tulbagh et des « Vingt-Quatre Rivières », va se déverser dans l'Atlantique, à la baie de Saint-Helena. Au sud du promontoire qui limite l'hémicycle régulier de ce golfe presque toujours houleux, s'ouvre la baie ou plutôt le lac de Saldanha, ainsi désigné d'après un amiral portugais, dont le nom s'appliquait jadis à la baie de la Table : c'est près de là que Vasco de Gama fut blessé en 1497 par les Hottentots, et que Francisco, d'Almeida fut massacré en 1508 avec ses compagnons. L'entrée en est facile, ses eaux sont profondes et plusieurs bassins naturels, abrités par des môles naturels de granit, offrent aux navires un excellent mouillage. Cet admirable havre, dont les Hollandais avaient fait le lieu de rendez-vous pour leurs vaisseaux de guerre et le centre des communications postales entre les Provinces-Unies et les Indes Orientales, est à peine utilisé; quelques fermes seulement, des stations de pêche se montrent sur les bords. Il ne s'y trouve pas même de village : le bourg le plus rapproché, Malmesbury, est à plus de 50 kilomètres au sud-est dans l'intérieur des terres, au milieu de vastes champs de blé. L'attraction exercée par Cape-town a détourné tout commerce de la baie de Saldanha.

Au nord de la vallée du Great Berg, les campagnes, arides dans la plus grande partie de leur étendue, sont très faiblement peuplées; les chefs-lieux de district, Piquetberg, Clanwilliam, la « fournaise » du Cap, Calvinia, ne sont que des villages où viennent s'approvisionner les pâtres des alentours. Calvinia, située à 1000 mètres d'altitude, dans une haute vallée des montagnes, entre le Roggeveld et les Hantam, se rattache encore par

une grande route aux régions civilisées du Cap; mais au delà, vers le nord, s'étendent les solitudes du Bushmen-land, où gîtent en effet quelques San,

N° 110. — BAIE DE SALDANHA.



au bord des lagunes. Le district des Petits Nama-koua, occupant l'extrémité nord-occidentale du territoire de la colonie entre l'Atlantique et le cours inférieur de l'Orange, serait également abandonné aux populations aborigènes, si la région montagneuse n'était d'une grande richesse en gise-

ments de cuivre. Dans le voisinage du principal sommet, le Vogel-klip ou « roc des Oiseaux » (1524 mètres), une compagnie anglaise, qui possède un territoire de 54 000 hectares, fait exploiter depuis 1865 les mines « inépuisables » d'Ookiep, qui lui fournissent chaque année de 10 000 à 20 000 tonnes d'un minerai contenant trois dixièmes de cuivre pur et plus fusible que celui du Chili[1]. Le grand puits, déjà creusé à plus de 150 mètres de profondeur, atteint des roches encore plus productives que celles de la surface; les mineurs, au nombre de plusieurs centaines, sont des Hottentots et des Herero, dirigés par des Anglais de Cornwales et des Thuringiens. Quoique à 960 mètres d'altitude, Ookiep est rattaché à la mer par une voie ferrée de 145 kilomètres à traction de mulets. Le petit havre d'où s'expédie le minerai, Port-Nolloth, était autrefois fréquenté par les baleiniers américains.

A l'orient du Cap et de False-bay, la partie du territoire qui s'avance au sud des montagnes vers le cap des Aiguilles, pointe méridionale du continent, est une région de pâturages où ne se trouvent que deux bourgs sans importance, Caledon et Bredasdorp; mais le bassin de la Breede-rivier, dont les affluents supérieurs naissent au nord des montagnes côtières, est plus peuplé, grâce à la plus grande abondance des pluies qui l'arrosent. Le chef-lieu de la haute vallée, Worcester, est situé sur la voie maîtresse de communication, le chemin de fer qui réunit le Cap à Kimberley, et c'est là que commence la rampe pour l'ascension du plateau : pénétrant dans une vallée latérale que parcourt la rivière Hex ou « des Sorcières », la voie s'élève par une série de courbes jusqu'à l'arête des terrasses qui dominent les campagnes de Worcester, à une hauteur de 600 mètres : le point le plus élevé de la ligne, à 124 kilomètres au nord-ouest de Worcester, est à 1094 mètres d'altitude. Une abondante fontaine d'eau thermale jaillit dans le voisinage de Worcester. En aval, la rivière Breede parcourt les campagnes de Robertson, puis celles de Swellendam, l'une des anciennes villes de la colonie, puisqu'elle était déjà fondée au milieu du dix-huitième siècle ; des avenues de chênes rayonnent autour de la ville vers les *kloofs* ou ravins sauvages qui pénètrent dans le cœur de la montagne. Le village de Port-Beaufort situé sur la rive gauche de la rivière, en amont de la barre, reçoit dans son port quelques petites embarcations : de tous les havres ouverts officiellement au commerce extérieur de la colonie, Port-Beaufort est le moins utilisé.

Le vaste bassin du Gaurits, qui, à l'est, succède à celui de la Breede-

[1] Valeur du minerai de cuivre exporté de Port-Nolloth en 1886 : 13 987 025 francs.

rivier, renferme plusieurs des villes secondaires de la colonie. Beaufort West, la principale station du chemin de fer entre le Cap et les bords de l'Orange, à 893 mètres de hauteur, recueille les premières eaux qui descendent des montagnes de Nieuwe-veld et les distribue dans ses jardins. Le village de Prince Albert, dans la région de l'aride Grand Karou, se trouve aussi sur l'un des ouàdi qui descendent vers le Gaurits; puis au sud du haut rempart des Zwarte-bergen, sur des tributaires du fleuve, sont les

N° 111. — EMBOUCHURE DE LA BREEDE-RIVIER ET DE PORT-BEAUFORT.



D'après la carte du cadastre. C. Perron.

Profondeurs.

De 0 à 50 mètres. De 50 mètres et au delà.

1 : 500 000

0 20 kil.

deux bourgs de Ladysmith et d'Oudtshoorn, ce dernier fameux par ses tabacs, qui croissent dans les meilleures terres de la colonie, encore fécondes malgré cent années de culture ininterrompue. C'est au nord d'Oudtshoorn, dans une haute vallée latérale, que s'ouvrent les grottes de Cango, galeries à stalactites non encore explorées en entier; on y a pénétré jusqu'à près de 2 kilomètres de distance. Il n'y a point de villes ni de gros villages sur le cours inférieur du Gaurits, qui serpente en d'étroits défilés. Riversdale, située au milieu des riches pâturages du Grasveld, se trouve à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest du Gaurits, dans un

vallon dont les eaux s'écoulent directement vers la mer. Aliwal-South, le port maritime de la région, est bâtie sur le rivage occidental de la Mossel-bay, à la racine de la péninsule rocheuse du cap Saint-Blaise, qui l'abrite des vents du sud; le mouvement des échanges est assez actif dans le port de cette ville[1], le quatrième de la colonie par ordre d'importance. A l'est, dans la zone riveraine, se succèdent plusieurs bourgades, au pied de montagnes que Trollope compare aux Pyrénées occidentales et où se trouvent d'après lui les plus beaux sites de l'Afrique australe. La gracieuse George se niche dans la verdure; Melville se reflète dans les flots aurifères de la Knysna, issue des Outeniqua tout verts de forêts et se jetant dans un estuaire profond, où peuvent entrer les grands navires; Humansdorp est entourée d'un amphithéâtre de monts également boisés. Dans les vallées intérieures des montagnes côtières, Uniondale et Willowmore sont les deux chefs-lieux de district. Plus au nord, dans la zone aride des Karou, mais encore sur le versant de l'océan du Sud, les deux centres administratifs sont ceux d'Aberdeen et de Murraysburg.

Le bassin de la rivière Sunday, quoique l'un des moins vastes de la colonie, est un des mieux cultivés et des plus riches, grâce à sa situation dans la zone relativement humide qui regarde vers l'océan des Indes et aux voies de communication qui le traversent, d'un côté vers le fleuve Orange et les républiques hollandaises, de l'autre vers le pays des Cafres. Graaf-Reinet, ville hollandaise de plus d'un siècle d'existence, étend le damier de ses constructions basses au bord de la rivière naissante, qui se divise en canaux dans les avenues et les jardins; le contraste de la vallée avec les arides plateaux de l'ouest lui a valu le titre de « Joyau du Désert ». Ainsi que leurs noms l'indiquent, Jansenville et Uitenhage, qui se succèdent au sud sur la route de Port-Elizabeth, ont été fondées par les Hollandais; mais Uitenhage a pris complètement la physionomie d'une ville anglaise : en 1820, elle reçut un grand nombre de colons britanniques; actuellement elle est fort appréciée comme lieu de résidence par les négociants retirés des affaires, et aux jours de fête elle est visitée par des multitudes de promeneurs qui viennent se reposer sous ses ombrages, au bord des eaux courantes. Cependant Uitenhage est aussi une ville d'in-

[1] Mouvement commercial d'Aliwal-South ou Mossel-bay, en 1886 :

Entrées	187 navires, jaugeant	527 887 tonnes.
Sorties.	187 »	» 327 837 »
Ensemble. . .	374 navires, jaugeant	655 724 tonnes.

Valeur des échanges : 3 887 350 francs.

dustrie : en de nombreuses petites usines éparses dans les vallons des alentours, des ouvriers noirs, presque tous Cafres, s'occupent de laver à la machine les toisons importées par millions des pâturages orientaux de la colonie.

Port-Elizabeth, situé à 32 kilomètres au sud-est d'Uitenhage, sur la rive occidentale de la baie d'Algoa, est le port le plus animé de toute l'Afrique méridionale, bien que la ville n'ait été fondée qu'en 1820; dans l'espace d'une génération elle a dépassé Cape-town en importance commerciale, quoique les avantages nautiques de sa rade soient inférieurs à ceux de Table-bay; même des paquebots réguliers vont directement d'Angleterre à Port-Elizabeth sans toucher à Cape-town; mais presque tout son commerce se fait par bateaux à vapeur : de rares bâtiments à voiles se risquent dans son port. Elle est moins peuplée que la capitale, mais elle se vante d'avoir de plus beaux édifices, d'être mieux aménagée, mieux pourvue des ressources de la civilisation moderne. Dans la colonie c'est la ville anglaise par excellence et à la moindre occasion ses habitants tiennent à honneur de manifester leur « loyalisme » avec éclat. Port-Elizabeth recouvre de ses constructions une longue colline à pente douce et développe sa rue maîtresse sur un espace de plus de 4 kilomètres parallèlement à la plage; ses faubourgs grandissants s'étendent le long des routes de l'intérieur; en dehors de la haute ville, sur un plateau nu, se groupent les tentes de la *location* ou cité des indigènes, habitées surtout par des Cafres, immigrants temporaires qui viennent gagner leur vie aux travaux du port. Naguère dépourvu d'eau, Port-Elizabeth n'avait que de pauvres jardins autour de ses villas; mais, grâce à un aqueduc d'une cinquantaine de kilomètres qui lui amène des eaux de source, une riche verdure embellit le plateau, le jardin botanique est devenu splendide et des parcs touffus contrastent par l'éclat de leur feuillage avec les tristes pâtis d'herbes maigres et rares qui entourent la ville.

Le commerce de Port-Elizabeth, qui a beaucoup souffert dans ces derniers temps, à la suite de spéculations forcenées, consiste surtout dans l'exportation des laines et des plumes d'autruche, que payent, à l'importation, les objets manufacturés de l'Angleterre[1]. La rade d'Algoa-bay est

[1] Valeur des échanges de Port-Elizabeth en 1886 : 76 695 225 francs.
Mouvement de la grande navigation et du cabotage dans la rade :

Entrées.	445 navires,	jaugeant	782 835	tonnes.
Sorties.	446	»	785 427	»
Ensemble. .	891 navires,	jaugeant	1 568 262	tonnes.

Laine exportée de Port-Elizabeth en 1886 : 11 358 165 kilogrammes.



PORT-ÉLIZABETH. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de A. Slom, d'après le " *Pictorial Album of Cape-Town* "

protégée dans le voisinage de la ville par la pointe du cap qui porte encore le nom portugais de Recife; mais pendant les mois d'été, d'octobre à avril, alors que soufflent régulièrement les vents du sud et du nord-est, la houle se brise avec violence sur les plages et les matelots ont à veiller avec

N° 112. — PORT-ELIZABETH.

Est de Paris
23°16'
23°24'
34°56'
34°
Ancrage
ELIZABETH PORT
Roman Rock
Cape Recife
Chelsea P.t
25°36'
Est de Greenwich
25°44'

D'après la carte Marine
C. Perron

Profondeurs
Sables qui couvrent et découvrent
de 0 à 5 m
de 5 à 10 m
de 10 à 25 m
de 25 m et au-delà

1 : 130 000
0 — 5 kil.

grand soin à la sécurité de leurs navires. Seulement les embarcations d'un faible tonnage peuvent s'abriter derrière un brise-lames de 500 mètres de longueur. Quelques îles et des récifs sont épars dans la baie : l'un d'eux, Sainte-Croix (Santa-Cruz), autour duquel tourbillonnent les oiseaux, fut visité par Bartholomeu Diaz, lors de son mémorable voyage de découverte au sud de l'Afrique; sur cette terre, la première qu'un pied

européen foulait au bord de l'océan Austral, il dressa le pilier de São-Gregorio pour indiquer sa prise de possession. Deux sources qui jaillissent sur cet îlot lui ont aussi valu le nom de Fountain-rock.

Port-Elizabeth communique avec l'intérieur par deux chemins de fer, celui de Graaf-Reinet et une voie plus importante qui se bifurque ensuite, d'un côté vers les pays d'outre-Orange, de l'autre vers Graham's town et la Cafrerie. Graham's town, moins grande, moins commerçante que Port-Elizabeth, lui est supérieure en rang; c'est la capitale de l'Est, la résidence des principales autorités administratives, judiciaires et religieuses des districts orientaux, et en 1878, lorsque les fédéralistes cherchaient à consolider la puissance de la mère patrie en unissant les provinces anglaises et les républiques hollandaises en un seul État, Graham's town était indiquée comme le chef-lieu politique des colonies fédérées. Cette ville ambitieuse n'a pas l'avantage d'être située au bord de la mer et même il n'y coule qu'un faible ruisseau; elle est située à 527 mètres d'altitude, dans un cirque entouré de coteaux nus, mais on a pris soin de planter des arbres dans toutes les avenues de la cité; elle est propre et gracieuse, bien bâtie, et parmi les villes de la colonie, presque toutes remarquables par leur salubrité, elle se distingue par une salubrité plus grande encore, grâce à la modération des chaleurs estivales et au faible écart des températures d'hiver : nombre de malades viennent s'y établir pour y prolonger leur vie. Fondée en 1812, Graham's town ne prit d'importance qu'en 1820, lors de l'immigration anglaise, mais elle devint alors le grand poste militaire dans les « guerres cafres » et servit souvent de refuge aux colons de la frontière. Maintenant elle n'est plus menacée, ses casernes ont été abandonnées par les soldats et aménagées pour des services administratifs, et les Cafres des environs sont devenus de pacifiques laboureurs ou d'industrieux ouvriers. La population blanche de Graham's town et du district environnant est anglaise en grande majorité; l'élève des moutons fut autrefois sa principale industrie, mais la région, dite Zuur-veld, ne produit qu'une herbe « sure » qui ne convient guère aux troupeaux et en maints endroits on les a remplacés par des autruches. C'est là que l'élève de ces oiseaux et la préparation des plumes ont été pratiqués avec le plus de succès.

Graham's town dépend de Port-Elizabeth pour son commerce extérieur; cependant elle a voulu posséder un havre pour elle seule. Sur le point de la côte le plus rapproché, à la bouche de la petite rivière Kowie, elle a fait entreprendre de grands travaux pour le creusement de la barre et l'établissement d'entrepôts; des navires ayant plus de deux mètres et demi de

calaison peuvent entrer désormais dans la rivière et décharger leurs marchandises sur les quais de Port-Alfred, le nouveau port, qu'un chemin de fer rattache à Graham's town par le bourg agricole de Bathurst[1]. En été les baigneurs sont nombreux sur les plages voisines. Le promontoire qu'on aperçoit à l'ouest et qui limite l'échancrure de la baie d'Algoa est appelé le cap Padrone, sans doute parce que les Portugais y élevèrent jadis un padrão, comme sur tant d'autres caps du littoral. Près de cette pointe se trouve le village moderne d'Alexandria.

Le bassin de la Great Fish-river, le fleuve qui serpente à l'est des collines de Graham's town, commence à l'arête des hautes montagnes du nord, dans le voisinage de l'Orange et se divise en plusieurs circonscriptions électorales. Middelburg, situé sur un haut affluent du fleuve, est déjà sur la rampe par laquelle le chemin de fer de Port-Elizabeth gravit la montagne pour la franchir au col de Bosworth, à la hauteur de 1580 mètres, supérieure à celle des voies ferrées des Alpes, puis redescend dans les plaines riveraines de l'Orange. Cradock, sur la rive même de la Great Fish-river, de même que Tarka-stad, bâtie sur l'un de ses tributaires, est un des marchés de la colonie pour l'expédition des laines; dans les environs se sont maintenues quelques familles de quagga, protégées maintenant par les règlements de chasse[2]. Somerset et Bedford sont aussi des centres agricoles, tandis que Fort-Beaufort a gardé quelque peu de son aspect militaire: ce fut un poste d'avant-garde en pays cafre, et en 1851 il eut à repousser les assauts furieux des indigènes. Le district qui s'étend au nord, sur le versant méridional de l'Elands-berg, s'appelle actuellement Stockenstrom : ce fut la colonie de Kat-river, qui avant la guerre de 1851 était exclusivement réservée aux Hottentots; mais les terres en sont fertiles et bien arrosées par la Kat-river, et les blancs ont trouvé les prétextes ordinaires pour s'en emparer; la bourgade de Seymour, habitée par des Anglais, s'élève maintenant au milieu de l'ancienne enclave hottentote. Plus au sud, Lovedale, centre de missions et d'écoles, puis Alice se succèdent dans la vallée de la Keiskamma, et près du littoral un ancien poste de guerre, Fort-Peddie, est devenu le bourg principal de la « zone neutre », limitée jadis d'un côté par le Great Fish-river, de l'autre par la Keiskamma.

A l'est, les pays de la marche disputée plus récemment encore ont également leurs colonies de blancs. La capitale de ce territoire conquis est

[1] Mouvement total de la navigation à Port-Alfred, à l'entrée et à la sortie, en 1886 :

117 navires, jaugeant 214 292 tonnes.

[2] Holub, *Sieben Jahre in Süd-Afrika*.

King William's town, généralement désignée sous le simple nom de King : c'est un grand entrepôt de commerce et l'intermédiaire principal du trafic entre la colonie anglaise et les Cafres. Presque toutes les fermes qui bordent la rivière de King William's town, Buffalo-river, et qui parsèment les alentours, sont habitées par des Allemands, descendants des soldats de la légion anglo-germanique congédiés après la guerre de Crimée : Berlin, Potsdam, Braunschweig, Frankfurt, tels sont les noms des villages de la contrée. De même que Graham's town, King a voulu avoir son port : elle est unie par chemin de fer à l'escale d'East-London, l'une des plus dangereuses de la côte méridionale ; souvent le port est inabordable pendant plusieurs jours consécutifs. On a fait de grands travaux, jetées, quais et brise-lames, pour approfondir l'entrée, mais sans succès : la rivière Buffalo, qui se jette en cet endroit dans la mer, emportait quelquefois la barre dans ses crues soudaines, et les navires de 6 mètres de calaison pouvaient entrer dans le port ; maintenant la barre s'est fixée et n'offre guère plus qu'une épaisseur d'eau de 2 mètres et demi. Il est passé en proverbe dans l'Afrique australe qu'East-London est un des ports choisis de préférence par les armateurs qui veulent perdre leurs navires, — y compris les matelots, — pour en toucher le prix d'assurance[1]. Cependant East-London est le deuxième port de la colonie pour l'expédition des laines[2].

King William's town, comme les capitales de l'ouest, est unie à la vallée de l'Orange par une voie ferrée qui escalade les montagnes. Elle passe à Stutterheim, à Cathcart, à Queen's town, dans le pays bien arrosé qui appartenait jadis aux Cafres Tambouki, puis elle contourne la masse pyramidale du Hang-klip, et franchit la crête du Storm-berg à l'altitude considérable de 1702 mètres, 240 mètres plus haut que le Puy de Dôme. A la descente, ce chemin de fer traverse les gisements houillers de Molteno, qui fournissent le charbon au réseau ferré de la colonie, puis, arrivé dans la plaine, passe à Burghers et rejoint le fleuve Orange à la station d'Aliwal-North, lieu de commerce très actif avec la république d'Orange, dont le territoire commence de l'autre côté du fleuve. Un pont de 260 mètres unit Aliwal-North au faubourg de la rive opposée. A l'est, la région comprise

[1] Anthony Trollope, *South Africa*; — de Hübner, *A travers l'Empire Britannique*.

[2] Exportation des laines d'East-London en 1886 : 7 088 500 kilogrammes.

Mouvement commercial d'East-London en 1886 :

Entrées. . . .	277	navires, jaugeant	525 968 tonnes.
Sorties. . . .	577	» »	527 238 »
Ensemble. .	554	navires, jaugeant	1 053 206 tonnes.

Valeur totale : 29 929 900 francs

entre le cours de l'Orange, la Tolle-rivier et la crête des montagnes de Kouatlamba est encore attribuée à la colonie du Cap. Les deux villages principaux de ce pays alpestre sont Herschel, bâti sur la rive gauche de l'Orange, et Barkly, située dans un vallon des montagnes, près de la rivière Kraal, qui débouche dans l'Orange à une petite distance en amont d'Aliwal-North.

A l'ouest, la zone du territoire colonial appartenant au bassin de l'Orange s'élargit graduellement, mais sur ces hautes plaines, jadis habitées par des myriades de grands mammifères et maintenant livrées au parcours du bétail, les villes et les villages sont rares. Colesberg, uni par un chemin de fer à Port-Elizabeth, est le principal entrepôt des marchandises destinées à la république d'Orange; un pont international traverse le fleuve à une trentaine de kilomètres au nord-est de la ville. Deux autres ponts se succèdent au nord-ouest, entre le territoire de la colonie et celui de sa nouvelle annexe Griqua-land-West: l'un est celui du chemin de fer qui se dirige du Cap vers le pays des Diamants; l'autre, situé en aval, à la ville de Hopetown, est la construction de ce genre la plus remarquable que possède la colonie du Cap: sa longueur totale est de 427 mètres. Hopetown, à plus de mille kilomètres de l'Atlantique, est la dernière ville riveraine de l'Orange; en aval, il n'y a plus que des fermes isolées, des kraal de Hottentots, des stations de missionnaires, la « colonie » germanique de Stolzenfels et des campements de Bushmen. Au loin dans l'intérieur, à la base des montagnes, se trouvent quelques villages de marché pour les bergers des alentours, Hanover, Richmond, Victoria-West, Fraserburg, Carnarvon[1].

La population de la colonie augmente rapidement par l'excédent des naissances; les familles sont très nombreuses et l'on cite des patriarches dont la famille comprend plus de deux cents descendants en vie[2]. Néanmoins le nombre des habitants est encore bien faible en proportion de

[1] Villes principales de la colonie du Cap, avec leur population en 1886, recensée ou approximative :

Cape-town et banlieue.	50 000 hab.	Stellenbosch.	4 500 hab.
Port-Elizabeth.	18 000 »	Worcester.	4 000 »
Graham's town.	10 000 »	Uitenhage	3 500 »
Paarl.	8 000 »	Simon's town.	3 000 »
King William's town.	6 250 »	Swellendam.	3 000 »
Graaf-Reinet	5 000 »	Queen's town.	2 500 »

[2] De Hübner, *A travers l'Empire britannique.*

l'immense étendue du territoire utilisable. L'Afrique australe, du moins dans toute la région côtière, jouit d'un climat qui permet la culture du sol, et chaque fermier tient à honneur de produire à la fois dans son enclos, « grain et vin, viande et laine ». Les terrains ne sont pas encore très coûteux, si ce n'est dans le voisinage des villes et dans les fonds bien arrosés, où prévalent des prix de spéculation; en moyenne la valeur marchande des bonnes terres est de 50 à 100 francs l'hectare, et dans les districts à sol aride on pourrait obtenir pour les mêmes sommes un espace d'un kilomètre carré. Déjà la plus grande partie des terrains arables de la colonie est entre les mains de propriétaires; cependant il existe encore de vastes maquis et des terrains sans maître, dont la « couronne » s'est emparée, et qui sont mis en vente après avoir été délimités par le cadastre. L'acheteur doit s'engager à payer annuellement la vingtième partie du prix d'évaluation, à moins qu'il ne préfère se libérer d'un seul coup. Dans les districts orientaux, anciens territoires de parcours des pasteurs cafres, de grands espaces de terrain confisqués sur l'ennemi ont été découpés en lots de contenance variable, entre 520 ares et 200 hectares, mais pour la plupart de petites dimensions; ces terres ne sont vendues qu'à des acquéreurs n'étant pas déjà propriétaires de domaines dépassant 200 hectares. On a voulu constituer ainsi la petite propriété et en effet le sol est relativement très divisé dans cette région : Anglais, Allemands, Hottentots et Cafres y vivent à côté les uns des autres en agriculteurs paisibles, tandis que plus à l'ouest et surtout dans les contrées de pâturages prévaut le régime des *latifundia;* en moyenne les concessionnaires s'étaient emparés d'une surface quadruple de celle qui leur avait été octroyée par le gouvernement[1]. Même dans le voisinage du Cap les domaines d'un millier d'hectares ou davantage ne sont pas rares : l'Afrique australe, comme la Grande-Bretagne, a son aristocratie terrienne[2].

Les céréales donnent un rendement très suffisant pour la rémunération du laboureur; cependant la colonie importe annuellement des farines et des grains pour une valeur de 7 à 15 millions de francs. On cultive le froment surtout dans le voisinage des deux chefs-lieux, de l'est et de l'ouest, et dans les districts du nord-est, voisins de la Cafrerie et de la république d'Orange. Le maïs, le millet sont les céréales préférées dans les districts orientaux limitrophes de la Cafrerie, mais là comme dans le reste de la colonie réussissent aussi toutes les plantes alimentaires de la zone tempérée

[1] G. Mac Call Theal, ouvrage cité.

[2] Terres de la colonie appropriées au 31 décembre 1886 : 36 356 808 hectares.
Terres à vendre : 18 979 650 hectares.

d'Europe. Les cultivateurs de tabac exercent surtout leur industrie dans la vallée de l'Olifant-rivier, affluent oriental du Gaurits : leur récolte annuelle est d'environ 1 500 000 kilogrammes de feuilles, consommées en entier dans les colonies de l'Afrique australe. On sait aussi que la vigne est une des premières plantes européennes introduites par les colons dans les campagnes du Cap; les huguenots fugitifs la retirèrent des jardins pour en constituer de véritables vignobles et les districts où ils s'établirent sont encore aujourd'hui les plus fameux de la colonie pour la qualité des crus. Le climat de l'extrémité sud-occidentale du continent convient d'une manière merveilleuse à la production de la vigne; il est probable qu'à cet égard il n'existe pas une autre partie de la superficie terrestre aussi favorablement située : aux pluies du printemps qui développent les bourgeons et les grappes succèdent les chaleurs estivales qui donnent au fruit la maturité, sans le dessécher pourtant, grâce à l'humidité normale de l'atmosphère. Aussi la production annuelle des vignobles est-elle en proportion supérieure à celle de tous les autres pays du monde; elle pourrait même paraître « incroyable » à la plupart des viticulteurs, tant l'écart est considérable : tandis que dans les diverses contrées viticoles la production varie de 14 à 40 hectolitres par hectare[1], elle s'élève à 86 hectolitres dans le district côtier du Cap, et dans les districts de l'intérieur, de Worcester à Oudtshoorn, la quantité de liquide fournie par un hectare atteint le prodigieux total de 175 hectolitres[2]. Et malgré ce rendement extraordinaire, on ne cultive encore dans la partie occidentale de la colonie qu'une bien faible proportion des terrains propices à la vigne : quoique cette culture s'accroisse d'année en année, on ne comptait pas encore en 1886 dix mille hectares de vignobles. Il est vrai que la vendange se fait d'ordinaire d'une manière inintelligente et que la plupart des vins, mal préparés, mélangés d'eau-de-vie, ont un goût désagréable pour les amateurs. La réputation des crus du Cap, fort grande pendant la première moitié du siècle, a beaucoup diminué depuis; quelques viticulteurs travaillent maintenant à la refaire. Les vignes du Cap ont eu aussi à souffrir de l'oïdium et, en 1886, le phylloxéra a fait son apparition dans quelques domaines des environs de la capitale.

On évalue au tiers de la population le nombre des habitants de la colonie qui s'occupent de l'élève des animaux ou des industries qui s'y rattachent. La race chevaline, issue d'ancêtres importés de la Plata et embellie

[1] Production de la France dans l'excellente année 1875 : 50 hectolitres par hectare.
» » » l'année médiocre 1883 : 18 » »
» » » » mauvaise 1886 : 14 » »

[2] P. D. Hahn. *John Noble's Cape of Good Hope.*

depuis par le sang arabe et anglais, a de rares qualités de force, d'élan et de résistance, et les éleveurs ont déjà un « livre d'or » pour leurs fameux coureurs : actuellement le nombre des chevaux qui se trouvent dans la colonie est d'environ 400 000. Les bêtes à cornes sont au moins trois fois plus nombreuses; elles descendent en partie des animaux à longues cornes que possédaient les Hottentots à l'arrivée des premiers colons, mais la race a été depuis longtemps modifiée par des croisements avec les variétés introduites d'Angleterre et de Hollande. Des centaines de mille bœufs sont employés uniquement au transport des gens et des marchandises dans les districts de la colonie et dans les pays voisins qui ne sont pas encore traversés par des voies ferrées; des fermiers s'occupent aussi spécialement de l'élève de bœufs porteurs et coureurs : l'Afrique australe est le seul pays du monde qui possède cette industrie, héritage des Hottentots et des Cafres. Mais, d'autre part, les vaches laitières sont relativement très peu nombreuses : les fermiers ne recueillent le lait et ne fabriquent le beurre que dans le voisinage des grandes villes. Des épizooties ont souvent fait disparaître des troupeaux entiers.

Actuellement la principale richesse de la colonie consiste en troupeaux de brebis. Lorsque les Hollandais s'établirent dans la contrée, ils y trouvèrent la brebis à queue grasse et à poil rude que l'on rencontre dans la plus grande partie du continent africain : on évalue encore à un million de têtes les animaux de cette espèce que possèdent les fermiers blancs et jaunes de la colonie et le nombre en a même récemment augmenté, car la chair en est fort appréciée : on élève surtout cette variété pour la boucherie. Les premières brebis d'Europe à laine fine ne furent introduites qu'en 1790, et en 1830 l'exportation des laines du Cap ne s'élevait encore qu'à une quinzaine de tonnes; le tissage de la laine était inconnu dans le pays et maintenant encore on ne trouverait pas dans les anciennes familles des Boers hollandais une seule femme qui sût tenir une quenouille et tricoter une paire de bas. La production ne prit d'importance que vers le milieu du siècle ; mais à partir de cette époque elle s'accrut rapidement, et en l'année 1872 l'industrie avait atteint le plus haut degré de prospérité[1]. Après cette époque, la diminution fut notable, en conséquence des sécheresses prolongées, et probablement aussi parce que les laines de la république d'Orange, jadis exportées par la colonie du Cap et considerées comme en étant originaires, sont expédiées mainte-

[1] Exportation de la laine du Cap :

1886. . . . 22 054 370 kilogrammes; valeur : 39 760 800 francs.

nant par la voie de Natal. Non compris les brebis à queue grasse, les troupeaux de bêtes à laine se composent d'environ 9 millions de têtes. Les moutons du Cap ont été, grâce à leur toison, les principaux agents de dissémination des espèces végétales; partout où ils pénètrent, ils apportent avec eux des semences des pays parcourus; en maints endroits des contrées situées au nord de l'Orange l'aspect de la végétation a complètement changé depuis qu'on s'y occupe d'oviculture. Après le milieu du siècle, les éleveurs du Cap ont aussi acclimaté dans le pays la chèvre d'Angora et l'on dit que le « mohair », c'est-à-dire le poil de chèvre, provenant de l'Afrique australe dépasse celui de l'Asie Mineure en finesse et en moelleux, sans toutefois l'égaler en éclat[1]. Dans les parcs de la colonie paissent aussi par milliers des antilopes domestiques de diverses espèces, principalement celles qu'on appelle boute-boks.

Jusqu'en l'année 1864 l'autruche n'avait été pour les colons du Cap qu'un gibier, et cet animal était si vivement pourchassé, que l'on prévoyait le temps où il aurait complètement disparu de l'Afrique australe. Mais deux fermiers, en différentes parties de la colonie, s'occupaient déjà de domestiquer ces oiseaux et de remplacer la chasse par l'élève : en 1885, le recensement agricole comptait 80 autruches dans le cheptel de la colonie, ayant fourni à l'exportation cinquante kilogrammes de plumes, d'ailleurs moins belles que celles des autruches libres de la Berbérie. La domestication de l'espèce changea peu à peu le caractère de l'animal sauvage, à la fois si peureux et si emporté, et l'on put sans grand danger soigner les jeunes couvées; mais l'industrie ne prit un essor considérable qu'après l'introduction dans les fermes d'incubateurs artificiels. Le nombre des oiseaux augmenta rapidement, et en 1882 il s'élevait à 150 000 environ : la quantité de plumes exportées fut de 114 000 kilogrammes, d'une valeur totale de 27 550 000 francs; on payait volontiers 250 francs pour le moindre autruchon au sortir de l'œuf, et c'est par milliers et milliers de francs que s'évaluaient les oiseaux adultes de plumage élégant. Mais depuis 1883 l'élève de l'autruche est devenue plus hasardeuse : des maladies ont diminué les chances de réussite dans les couvées; les dépenses se sont accrues; et chose bien plus grave encore, la mode inconstante a réduit de plus de moitié la valeur des plumes d'autruche[2] :

[1] Exportation du mohair de la colonie du Cap en 1886 :

2 440 000 kilogrammes; valeur : 5 200 000 francs.

[2] Valeur moyenne du kilogramme de plumes d'autruche au Cap :

En 1860. . . 466 francs; en 1884. . . 228 francs.

ces magnifiques parures ne sont plus réputées inestimables depuis qu'elles sont moins rares. Cependant la colonie du Cap a jusqu'à maintenant gardé le monopole virtuel de ce commerce : les tentatives que l'on a faites pour domestiquer l'autruche en Algérie, dans la Tripolitaine, en Australie, sur les bords de la Plata, en Californie, n'ont guère eu de succès, et pour empêcher l'exportation de l'animal le gouvernement du Cap a fixé les droits de sortie à 2500 francs par autruche et à 125 francs par œuf[1].

Pour l'élève de leurs animaux aussi bien que pour l'agriculture proprement dite les colons du Cap ont besoin d'une grande abondance d'eau, et cependant les riches fontaines, les ruisseaux permanents sont rares : la préoccupation du campagnard est de bien aménager les eaux de pluie et d'en prévenir la perte. Des canaux d'irrigation distribuent dans les campagnes riveraines l'eau fertilisante de la plupart des rivières ; ailleurs des pompes et des norias puisent directement le flot. Mais là où ne jaillissent point de fontaines, où ne coulent point de rivières, il faut évoquer les eaux cachées, creuser des puits dans les ravins où passent les veines profondes, le long des barrages de rochers qui arrêtent les courants dans leur marche souterraine. Les pâtres du Karou sont fort habiles à reconnaître, par la végétation de la surface, les « points d'eau » qui se sont formés dans les profondeurs. La plupart des propriétaires dont les domaines offrent une certaine pente et des ravins ont profité de la disposition du sol pour former au moyen de barrages des réservoirs où s'emmagasinent les eaux de pluie : quelques-uns de ces lacs artificiels ont plusieurs kilomètres de tour et contiennent, après les pluies, un million de mètres cubes d'eau. Grâce à ces réservoirs, mainte région du Karou s'est transformée : on voit de grands arbres, des vergers, des prairies vertes là où ne se trouvaient auparavant que des terres arides, parsemées de broussailles épineuses. A de longs intervalles, de quinze ou vingt années, des nuées de sauterelles s'abattent sur les champs et en rongent les herbes.

Naguère les Anglais et les Hollandais du Cap se bornaient à l'exploitation du sol et à l'expédition des matières premières en Europe ; leurs industries locales, peu nombreuses, ne se rapportaient qu'aux objets de consommation les plus usuels. Il n'en est plus ainsi : la colonie apprend à se passer des produits de la Grande-Bretagne, et même elle a commencé de prendre contre eux des mesures prohibitives pour aider au développement de l'industrie africaine. Le Cap a distilleries, brasseries et minoteteries, tanneries, mégisseries et savonneries, ateliers pour la fabrication

[1] Autruches en 1886 : 180 000. Plumes exportées : 129 855 kilogrammes.

des meubles, des chars, des machines; ses ouvriers s'essayent même au tissage des laines et à la préparation des draps ; ils approvisionnent l'Angleterre de conserves et de confitures de toute espèce, dont récemment encore les ménagères hollandaises avaient le secret. Le Cap est aussi un pays minier, et parmi les immigrants qui viennent y chercher fortune se trouvent de nombreux mineurs de la Cornouaille, chassés de la mère patrie par l'appauvrissement des gisements anglais. L'exploitation des mines de cuivre dans le pays des Nama-koua et des houillères dans les Storm-bergen sont les principales industries minières de la colonie; en outre, on recueille méthodiquement le guano dans les îles de la côte occidentale et le sel dans les baies exhaussées du littoral ainsi que dans les dépressions du Karou et du bassin de l'Orange. Le sel du Cap, excellent pour les salaisons, est employé dans quelques pêcheries qui travaillent pour la consommation locale et même pour l'exportation en Angleterre[1].

Le commerce de la colonie, qui croît notablement de décade en décade, en proportion plus rapide que le nombre des habitants, a cependant diminué temporairement, depuis que les sécheresses, les spéculations de bourse, les changements de la mode et la concurrence ont réduit l'exportation des laines et des plumes d'autruche; mais, quoique amoindri, le mouvement proportionnel des échanges, par tête d'habitant, en comprenant tous les éléments de la population, blancs, jaunes et noirs, égale celui de la France[2]. C'est avec le Royaume-Uni que se fait presque tout le commerce du Cap, surtout à l'exportation, et les autres colonies britanniques prennent plus d'un tiers de la faible part qui reste pour les échanges avec d'autres pays[3]. Le commerce direct de la France avec la colonie du Cap est presque nul. Ce sont des navires anglais qui servent au transport de presque toutes les marchandises à l'entrée et à la sortie[4]; bien que le percement de

[1] Flottille de pêche du Cap en 1884 : 335 bateaux montés par 1800 hommes.
Exportation du poisson salé : 1 234 000 kilogrammes. Valeur : 405 150 francs.

[2] Commerce de la colonie du Cap dans l'année la plus prospère, 1882 : 446 965 475 francs.
Commerce de la colonie en 1886 :

Importations	94 981 526 francs	
Exportations	178 133 900 »	
Ensemble. .	273 115 425 francs	(soit environ 200 francs par tête).

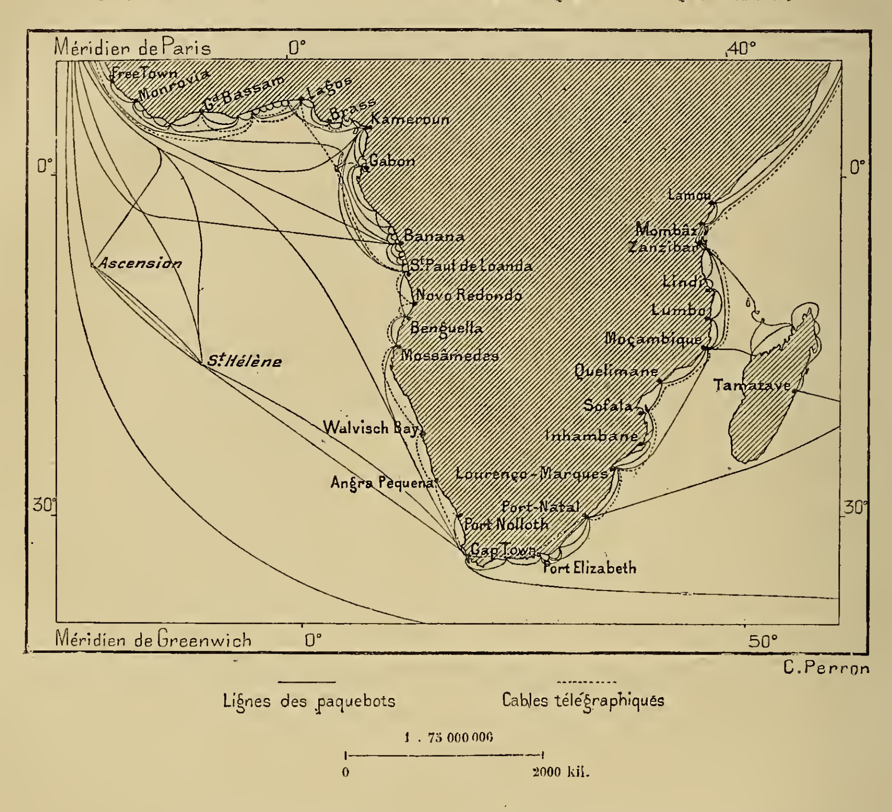
[3] Répartition du commerce de la colonie en 1886 :

Avec le Royaume-Uni.	244 611 800 francs.
» d'autres colonies anglaises. . .	10 889 300 »
» d'autres pays.	17 614 325 »

[4] Mouvement de la navigation dans les ports de la colonie du Cap en 1885 : 5 447 217 tonnes
Part de la navigation britannique : 5 140 000 tonnes.

l'isthme de Suez ait déplacé le Cap, pour ainsi dire, et l'ait écarté de la route maîtresse entre l'Europe occidentale et les Indes, il est visité maintenant par un plus grand nombre de navires qu'à l'époque où la mer Rouge était encore séparée de la mer d'Alexandrie. Les progrès de la mécanique ont permis aux paquebots voyageant d'Angleterre en Australie de voguer au large du Cap sans y faire escale pour renouveler leur provision de charbon. La part du commerce britannique desservi par les navires qui dou-

N° 113. — LIGNES DE NAVIGATION ET CABLES TÉLÉGRAPHIQUES DE L'AFRIQUE AUSTRALE.



blent le cap de Bonne-Espérance sans faire escale, est évaluée à 1250 millions par année. Un câble télégraphique, qui se rattache de distance en distance aux ports de la côte occidentale d'Afrique, relie le Cap au réseau des télégraphes de l'Europe et du Nouveau Monde.

Dans l'intérieur de la contrée le réseau des voies de communication s'accroît rapidement. On sait comment se faisaient les voyages autrefois, comment les Boers hollandais accomplissaient leurs *trekken* des régions du littoral aux pays d'outre-montagnes. Les chemins manquaient, et pourtant il leur fallait faire passer leurs charrettes sur des pistes inégales, à travers le sable ou la boue, les brousses ou les pierres. Les véhicules dont



CONVOI D'ÉMIGRANTS DANS LES MAKARAKARA

Dessin de Slom, d'après une photographie de M. Coillard.

on se servait en de pareils voyages étaient construits d'un bois élastique et dur, grinçant et gémissant à chaque cahot; on prenait soin de leur donner une grande largeur, pour que la caisse ne versât pas aux secousses violentes, et on la divisait en compartiments pour y placer vivres, objets de ménage, marchandises et couchettes; une forte toile abritait du vent, de la poussière et des pluies les voyageurs étendus dans la maison roulante. D'ordinaire plusieurs familles émigraient de conserve pour se protéger mutuellement en temps d'orage ou bien en cas d'attaque des naturels ou des fauves : six, dix chariots se suivaient en serpentant sur la piste, attelés chacun de plusieurs paires de bœufs à la tête abaissée par le joug, mais le mufle libre de rênes; le conducteur les animait de la voix, appuyant parfois ses ordres d'un coup de son énorme fouet de plusieurs mètres de longueur. Presque toujours un garçon courait devant le premier couple de bœufs, le faisant obliquer à droite ou à gauche, et même, au passage des rivières, nageant devant les animaux, les encourageant par son exemple, les empêchant de s'arrêter au risque de faire chavirer tout l'attelage poussé par le courant. Aux escalades de rochers, les bêtes de trait étaient souvent insuffisantes, bien que le chargement de chaque wagon ne dépassât pas une tonne; il fallait alors doubler le nombre des animaux devant les chariots de tête : dix, douze paires de bœufs les traînaient au delà du pas difficile, puis revenaient en arrière pour reprendre les chariots de queue abandonnés temporairement sur la route. Parfois même il fallait démonter les véhicules et les transporter pièce à pièce avec tout le chargement au-dessus des parois de rochers. Fréquemment les bêtes succombaient à la fatigue, et l'on campait alors dans le désert, en attendant que les messagers eussent amené des renforts. Et malgré les dangers, malgré les ennuis de pareils voyages, on se les rappelait toujours avec joie et on les recommençait avec bonheur. Le soir on disposait les wagons en cercle, on allumait de grands feux pour écarter les bêtes féroces, dont on apercevait parfois les yeux ardents briller entre les broussailles, et jusqu'aux heures tardives de la nuit on se reposait, par la musique et la danse, des fatigues de la journée.

Maintenant on ne fait plus de ces lents voyages dans la colonie du Cap; les charrettes ne servent plus qu'au roulage et au transport des marchandises dans les campagnes écartées. Un réseau de grandes routes carrossables sillonne le territoire dans tous les sens, escaladant les montagnes par des courbes hardies ; des travaux d'art tels que les routes du Montague-pass et du Southey's pass, dans la région sud-occidentale de la colonie, et du Catberg, entre l'Orange et Graham's town, sont la gloire des ingénieurs du

Cap et les colons les montrent avec orgueil aux étrangers[1]. Les chemins de fer qui partent de Cape-town, de Port-Elizabeth, de Port-Alfred et d'East-London pénètrent au loin dans l'intérieur, franchissant les remparts successifs des monts à plusieurs centaines et même à plus de 1000 mètres d'altitude pour atteindre le fleuve Orange ou même le dépasser[2]. A l'exception de quelques chemins secondaires, tout le réseau des voies ferrées de la colonie appartient au gouvernement local, de même que les lignes télégraphiques[3]. Les recettes provenant de ces œuvres d'utilité publique constituent une part considérable du budget[4].

Pendant toute la première moitié du dix-neuvième siècle, la colonie du Cap était une simple dépendance de la « Couronne » ; les gouverneurs exerçaient le pouvoir au nom du souverain, seuls dans les premières années, puis avec l'appui d'un conseil exécutif et d'un conseil législatif, nommés directement par le gouvernement anglais. Le parlement colonial n'existe que depuis 1853, mais la nomination du gouverneur et du lieutenant-gouverneur appartient toujours à la couronne et celle-ci a gardé le droit de veto. En vertu de la constitution, copiée en grande partie sur le modèle britannique, la législature comprend deux chambres, la « chambre basse » ou l'Assemblée (*house of Assembly*) et la « chambre haute » ou Conseil législatif. La première est composée de 76 membres, élus pour une période de cinq années et rétribués au taux de 25 francs par jour de séance ; la seconde n'a que 22 membres, désignés par le titre d' « honorables » et choisis pour sept années parmi les riches ayant au moins 50 000 francs d'immeubles ou 100 000 francs de propriétés mobilières. Sont électeurs pour les deux chambres tous les sujets britanniques, blancs ou noirs, propriétaires d'un domaine d'une valeur d'au moins 625 francs ou touchant un salaire d'au moins 1250 francs sans nourriture ou 625 francs avec vivres et couvert[5] ; mais une délibération récente du gou-

[1] Grandes routes de la colonie en 1885 : 13 500 kilomètres.

[2] Chemins de fer de la colonie du Cap, y compris l'embranchement de Kimberley, dans le Griqualand-West, au 1er janvier 1886 : 2646 kilomètres.

[3] Réseau télégraphique de la colonie au 1er janvier 1886 : 13 939 kilomètres.
Télégrammes expédiés en 1886 : 770 500.

[4]

Prix de construction des chemins de fer du Cap en 1886 . .	353 265 000	francs.
Recettes en 1886 : brutes.	26 217 150	»
» nettes	10 049 275	»
Nombre des voyageurs en 1885	2 428 586	
Tonnes de marchandises transportées en 1885.	375 103	

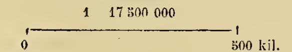
[5] Nombre des électeurs en 1886 : 88 525.

vernement colonial a privé du droit de vote les noirs qui sont propriétaires en commun avec d'autres natifs. Un très petit nombre de blancs, et l'immense majorité des indigènes se trouvent exclus de l'exercice du droit électoral; d'ailleurs les électeurs sont en général peu empressés au scrutin; les seuls noirs qui votent d'ordinaire sont ceux que les partis enrôlent pour faire triompher leurs candidats. L'assemblée élit son président et son bureau; quant au conseil, il est présidé de droit par le chief-justice, élu du gouvernement central. Les ministres, choisis par le gouverneur parmi

N° 114. — DIVISIONS ADMINISTRATIVES DE LA COLONIE DU CAP ET DES TERRITOIRES VOISINS.



Les chiffres des divisions correspondent à ceux qui sont placés sur les tableaux des circonscriptions de chaque État. Les circonscriptions de la division du Cap n'ont pu être indiquées, faute d'espace.



les mandataires du corps électoral, sont responsables devant les chambres; ce sont : le trésorier général, qui est en même temps premier ministre, le secrétaire de la colonie, l'avocat général (*attorney general*) ou ministre de la justice, le commissaire des terres et des travaux publics et le secrétaire des affaires indigènes. Sous la présidence d'un des leurs ils constituent le cabinet.

L'exercice de la justice dépend encore du gouvernement anglais : c'est lui qui nomme les *field-cornets* (*veld-kornet*) ou magistrats de campagne et les juges de paix; il choisit aussi les membres des cours de circuit, de la cour d'appel et de la cour suprême, et l'on peut même dans les circon-

stances graves, porter les affaires hors de la colonie du Cap à la reine elle-même, en son conseil privé. Le gouvernement anglais participe également à la direction des forces militaires, mais n'entretient à Cape-town et à Simon's town qu'un petit nombre d'hommes. L'armée coloniale, payée par le budget africain, comprend un régiment de fusiliers montés; à cette troupe permanente de 820 hommes s'ajoutaient en 1886 des volontaires de toutes armes, au nombre de 4392. En outre, tous les hommes valides, de 18 à 60 ans, sont tenus de s'enrôler en cas de guerre ou de révolution, et constituent une réserve fictive de plus de 120 000 soldats.

Naguère l'Église était encore unie à l'État; mais toutes les congrégations ne participaient pas aux faveurs du budget. Depuis 1875, le principe de la séparation est voté : les fidèles doivent s'occuper de l'entretien de leurs églises; les traitements sont maintenus pour les seuls membres du clergé nommés avant que le vote n'eût force de loi; le budget ecclésiastique diminue d'année en année par voie d'extinction. En 1887, il n'est plus que de 216 825 francs. Les communautés de blancs les plus considérables sont celles qui avaient autrefois un caractère privilégié, la religion réformée hollandaise et la religion anglicane; mais les wesleyens font une propagande beaucoup plus active parmi les indigènes, et c'est à leur confession que se rattachent la plupart des Hottentots et des Cafres de la colonie. Les Malais sont restés mahométans et même ils ont fait des prosélytes : Cape-town et Port-Elizabeth ont des mosquées[1].

Tandis que la part de l'Église dans le budget colonial diminue graduellement, celle de l'instruction publique s'accroît, sans que pourtant la fréquentation de l'école soit obligatoire pour les enfants[2]. Quoique les institutions scolaires dépendent surtout des municipes et soient entretenues en grande partie par des cotisations volontaires, le gouvernement contribue au développement des écoles au moyen de bourses pour les élèves indigents, de fournitures de livres, cartes et instruments, et de salaires pour les professeurs[3]. Les écoles primaires se divisent en trois groupes, suivant l'origine des élèves : les préjugés de race qui prévalent dans l'Église, dis-

[1] Fidèles des diverses Églises de la colonie du Cap inscrits en 1885 : 383765, dont 232 046 blancs et 150 719 de couleur.

Réformés hollandais, 162 739; Wesleyens, 68 814; Anglicans, 57 895; Congrégationalistes, 33 065; Frères Moraves, 10 053; Catholiques, 9694; 13 000 mahométans.

[2] Proportion des enfants blancs qui fréquentent l'école en 1885 : 70 sur 100.

Budget gouvernemental de l'instruction publique en 1885. .	2 291 575 francs.
Budgets locaux.	2 807 875 »
Ensemble du budget.	5 098 450 francs.

tribuant les fidèles en des édifices différents, suivant la couleur de leur peau, l'ont également emporté dans le système scolaire, et les législateurs ont pris soin que des fils de Malais ou de Hottentots ne soient assis à côté de leurs enfants et ne participent aux mêmes jeux. Les écoles publiques des enfants blancs, établies dans les villes et les villages, sont dirigées par des commissions locales; celles des enfants métis des villes et des districts industriels sont placées sous la surveillance des communautés religieuses; enfin les écoles des aborigènes sont restées aux soins des sociétés de missions qui les ont fondées : ce sont pour la plupart des écoles de métiers, où l'on enseigne surtout la charpenterie, la menuiserie, la charronnerie, la reliure et l'imprimerie. Un grand nombre des instituteurs sont recrutés parmi les indigènes. La colonie possède aussi des écoles supérieures ou collèges, préparant les jeunes gens pour les carrières libérales, sous le contrôle d'un corps universitaire qui fait passer les examens et accorde les diplômes[1]. Malgré toutes les facilités offertes pour l'instruction publique, la proportion des élèves est très inférieure à la moyenne que présentent les nations civilisées du nord : un enfant sur 50 habitants, telle est au Cap la part scolaire de la population.

Le gouvernement colonial a déjà sa dette publique, égale à six années de son revenu[2]. Les droits de douane, d'accise, de mutation, d'héritage, de timbre et quelques autres taxes fournissent plus de la moitié du budget; le reste provient des bénéfices que donnent au gouvernement les chemins de fer, postes, télégraphes et ponts, ainsi que la vente des terres et des gisements miniers.

Le tableau suivant indique les sept provinces de la colonie proprement

[1] Statistique de l'instruction publique dans la colonie du Cap, en 1886, sans le Transkei et le Griqua-land-West : écoles de blancs, 382; autres écoles, 433; ensemble, 815.

Écoles subventionnées de toute la colonie, avec territoires annexés. .	1 123
Nombre des élèves inscrits » »	77 500
Fréquence moyenne des écoles.	41 524

Nombre des élèves en 1885 : 27 256 blancs; 48 456 noirs et métis.

Écoles supérieures : 4, avec 266 étudiants.

[2] Budget de la colonie pendant l'année fiscale 1886-1887 :

Recettes.	78 970 775 francs.
Dépenses.	79 869 150 »
Dette publique, y compris les emprunts locaux garantis par la colonie.	561 332 325 »
Valeur totale de la propriété imposée dans la colonie en 1886..	925 892 250 »

dite, avec ses 66 divisions fiscales et 69 circonscriptions judiciaires, non compris Walvisch-bay : le nombre de ces districts s'accroît de décade en décade avec la population.

PROVINCES.	CIRCONSCRIPTIONS JUDICIAIRES.
OCCIDENTALE (*Western*)	Cape-town, Cape-division, Wynberg, Simon's town, Stellenbosch, Paarl.
NORD-OCCIDENTALE (*North-Western*)	1. Malmesbury, 2. Piquetberg, 3. Namaqua-land, 4. Port-Nolloth, 5. Clanwilliam, 6. Calvinia, 7. Worcester, 8. Tulbagh, 9. Ceres.
SUD-OCCIDENTALE (*South-Western*)	1. Swellendam, 2. Robertson, 3. Riversdale, 4. Ladysmith, 5. Caledon, 6. Bredasdorp, 7. Oudtshoorn, 8. George, 9. Uniondale, 10. Mossel-bay, 11. Knysna.
CENTRALE (*Midland*)	1. Graaf-Reinet, 2. Murraysburg, 3. Aberdeen, 4. Beaufort, 5. Prince Albert, 6. Willowmore, 7. Victoria-West, 8. Prieska, 9. Fraserburg, 10. Sutherland, 11. Carnarvon, 12. Richmond, 13. Hopetown.
SUD-ORIENTALE (*South-Eastern*)	1. Albany, 2. Bathurst, 3. Victoria-East, 4. Peddie, 5. Uitenhage, 6. Jansenville, 7. Humansdorp, 8. Alexandria, 9. Port-Elizabeth.
NORD-ORIENTALE (*North-Eastern*)	1. Fort-Beaufort, 2. Stockenstrom, 3. Albert, 4. Somerset-East, 5. Bedford, 6. Cradock, 7. Steynsburg, 8. Colesberg, 9. Hanover, 10. Middelburg.
ORIENTALE (*Eastern*)	1. King William's town, 2. Stutterheim, 3. Komgha, 4. East-London, 5. Queen's town, 6. Cathcart, 7. Tarka, 8. Aliwal-North, 9. Herschel, 10. Wodehouse, 11. Barkly-East.

III

TERRITOIRE OCCIDENTAL DES GRI-KOUA (GRIQUA-LAND-WEST).

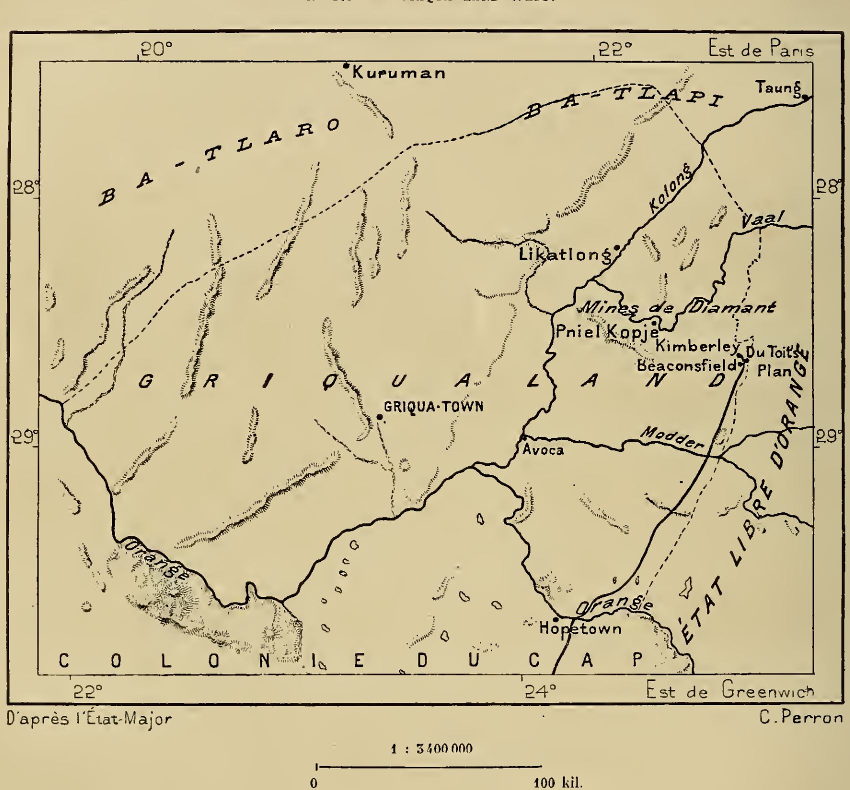
Cette province, annexée définitivement à la colonie du Cap depuis 1877 et devenue partie intégrante du même corps politique depuis 1880, serait encore abandonnée à ses anciens maîtres indigènes et aux fermiers de race hollandaise ou métissée, si la découverte de diamants n'en avait fait une acquisition précieuse pour les Anglais du Cap. Dès l'année 1871, un an après que l'annonce des merveilleuses trouvailles se fût répandue, le gouvernement invitait le chef des Gri-koua, un Bushman nommé Waterboer[1], à implorer la suzeraineté britannique et s'empressait de se rendre au désir qu'on lui avait fait exprimer. La conduite des Anglais dans cette affaire fut « d'un cynisme insolent, et jamais peut-être dans l'histoire coloniale de l'Angleterre transaction ne fut plus déshonorante »[2]. Déjà les mineurs avaient constitué la république indépendante d'Adamanta, mais on ne tint aucun compte de ce fait accompli; d'autre part, l'État libre d'Orange considérait ce territoire comme lui appartenant, mais force devait rester au plus puissant des compétiteurs, et en 1877 les Boers du Vrij-staat consentirent, moyennant une somme de 2 250 000 francs, à céder le territoire contesté.

Une ligne conventionnelle, tracée à travers le plateau de la rive droite de l'Orange à la rive gauche du Vaal, sépare désormais du territoire de la république hollandaise, pour le rattacher à la colonie du Cap, l'espace triangulaire compris entre les deux cours d'eau en amont du confluent. A cette région diamantifère on a ajouté, pour compléter le territoire de la province, une partie du plateau montueux qui s'étend au nord de l'Orange vers le Kalahari et le pays des Be-Chouana, également annexé, sous forme de protectorat, au domaine britannique. Dans ses limites actuelles, la province de Griqua-land-West occupe une superficie de 45 500 kilomètres carrés, peuplée d'environ 60 000 habitants, soit 4 personnes pour 3 kilomètres carrés. La contrée est fort salubre, malgré les fièvres causées chez les mineurs par les grands mouvements de terre; et, comme dans la colonie du sud, les Européens y augmentent en nombre par le surplus des naissances. L'altitude moyenne du pays est d'environ 1100 mètres; quoique la

[1] J. Mackenzie, *Ten Years North of the Orange-river*.
[2] James Anthony Froude, *Oceana*.

pente générale de la contrée soit dans le sens de l'est à l'ouest, suivant le cours de l'Orange, c'est dans la partie occidentale que se trouvent les plus hautes saillies du sol; là plusieurs buttes dépassent 1400 mètres, et même le campement de Daniels-Kuil est à la hauteur de 1616 mètres, tandis que le point le plus bas du territoire, sur le bord de l'Orange, est à l'altitude de 900 mètres. Les chaînes de collines qui se prolongent au-dessus du plateau sont pour la plupart orientées du nord-est au sud-ouest, parallèlement au cours du Vaal; leur forme est émoussée, arrondie, elles sont

N° 115. — GRIQUA-LAND-WEST.



d'aspect gris et monotone. Dans les dépressions des plaines comprises entre les deux fleuves, sont épars de nombreux *pans*, presque tous de forme circulaire, assez vastes pendant la saison des pluies pour qu'on puisse y lancer des embarcations et s'y livrer à la chasse des canards sauvages, mais à sec ou même remplacés par une couche de sel pendant le reste de l'année. Des groupes de mimeuses sont parsemés au milieu des pâturages.

Les Gri-koua, qui ont donné leur nom au pays, sont généralement désignés par les Boers hollandais sous le nom de Bastaards : ce sont en effet des métis, descendants des colons blancs et de Hottentots de diverses

tribus, venus du sud de l'Orange au commencement du siècle. Dans cette population mélangée on rencontre tous les types, de celui du Bushman à ceux du Cafre et de l'Européen. Mais en moyenne la plupart des individus sont vigoureux et adroits, audacieux et persévérants ; ils dépassent les aborigènes en force et en taille et se distinguent en toutes choses, « soit par leurs vertus, soit par leurs vices[1] ». C'est parmi les Bastaards africains, comme chez les « Bois-brûlés » de l'Amérique du Nord, que se rencontrent les gens les plus aventureux, les pionniers les plus sagaces, les chasseurs les plus hardis ; mais c'est aussi parmi ces hommes que se rencontrent les criminels les plus dangereux. En 1859, ils défendirent vaillamment leur territoire contre les Mantati ou Ba-Souto qui menaçaient de franchir l'Orange et les repoussèrent vers le nord, où les vaincus devinrent à leur tour de fameux conquérants, sous le nom de Ma-kololo[2]. La population blanche de Griqua-land, composée en grande partie de mineurs de toute nation, Anglais de Cornwales et du Lancashire, Allemands du Harz, Piémontais, Américains de Californie, Australiens, est également celle qui de tous les habitants de l'Afrique australe a le plus d'énergie, d'entreprise et d'indépendance ; plus d'une fois elle s'est trouvée en conflit avec le gouvernement et lui a fait retirer des règlements impopulaires.

Depuis longtemps déjà des fermiers riverains de l'Orange recueillaient des pierres fines, mais c'est en 1867 seulement qu'on en reconnut la valeur : alors deux traitants se partagèrent le prix du premier « diamant du Cap », enlevé à un jeune Bushman. Deux ans après, un Gri-koua trouvait un autre diamant, pierre superbe de 83 carats, qu'on appela « Étoile du Sud » et qui fut vendue près de 500 000 francs. Aussitôt les chercheurs de diamants accoururent vers le district de Hopetown, où s'étaient faites les premières trouvailles, — et où néanmoins on n'a pas encore découvert de gisement, — puis on étudia les sables du fleuve jusqu'au confluent du Vaal et l'on remonta les bords de cette rivière ; enfin, à 160 kilomètres de la jonction des deux cours d'eau, on atteignit les hautes plages diamantifères fonds probables d'anciens lacs, et le grand *rush*, la « ruée », commença. Les aventuriers se précipitèrent en foule vers l'Eldorado, qui se trouvait alors presque sans habitants : soldats, marins, déserteurs, garçons de peine, domestiques, blancs et noirs, arrivaient en foule et chaque navire apportait au Cap un nouveau contingent d'hommes avides, mineurs et trafiquants, qui s'élançaient à travers les solitudes du Karou à la recherche des champs d'or ; de mauvaises carrioles transportaient en quelques jours

[1] Gustav Fritsch, *Drei Jahre in Süd-Afrika.*
[2] J. Mackenzie, *Scottish Geographical Magazine*, June 1887.

les gens fortunés sur les chemins raboteux, tandis que les pauvres, s'aventurant à pied, cheminaient jour et nuit, demandant leur route aux fermiers et aux pâtres hottentots; mais tous n'arrivaient point : des centaines de voyageurs faméliques, malades ou égarés, succombaient dans ce long parcours de plus de 1000 kilomètres et les fauves dévoraient leurs cadavres. Dans les camps des mineurs, la mortalité faisait rage : le manque de confort, la mauvaise nourriture, le travail excessif, les excès de boisson causaient des épidémies de typhus ou « fièvre des mineurs », et chaque village naissant se complétait aussitôt par un cimetière.

Pniel, l'endroit où se firent les premiers lavages de diamants, sur la rive gauche du Vaal, a cessé d'être un des grands centres d'attraction pour les chercheurs de richesses : les gisements se sont appauvris et le gouvernement, n'ayant plus qu'un petit nombre de demandes à satisfaire, a pu accroître les dimensions des lots de fouille ou *claims*. Deux ou trois centaines de mineurs, noirs et blancs, travaillent isolément, non encore asservis au monopole d'une grande compagnie. La ville de Barkly, l'ancien Klip-drift, qui fait face à Pniel, de l'autre côté du Vaal, est un lieu de marché très animé pour tous les *diggers* ou « piocheurs », qui exploitent les terres riveraines du courant sur un espace de plus d'une centaine de kilomètres. La production annuelle des *river-diggings* ou « lavages » du Vaal dépasse actuellement la valeur d'un million de francs; de 1870 à 1886, le produit des sables diamantifères du Vaal s'est élevé à plus de 50 millions[1]. Les diamants de ce district sont ceux qui ont le plus de lumière et d'éclat : ils sont généralement associés à d'autres cristaux, grenats, agates, quartz et calcédoines.

Vers la fin de 1870 on apprit tout à coup que des poches de diamants avaient été trouvées sur le plateau, loin des alluvions fluviales, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Pniel. Une nouvelle « ruée » se fit aussitôt vers ce pays de trésors; les fermiers hollandais durent vendre leurs terres et, comme par enchantement, s'élevèrent des centaines de tentes et de cabanes, humbles commencements de la ville qui, par ordre d'importance, n'est dépassée dans l'Afrique australe que par Cape-town et Port-Elizabeth. Les recherches des géologues ont établi que dans cette région du plateau le sol, recouvert uniformément d'une couche de sable rouge reposant sur une strate de tuf calcaire, cache dans ses profondeurs des roches mélaphyriques percées de puits ou *pipes* non encore explorés à plus de 300 mètres de la surface. On pense que ces puits, entourés d'un mur de ba-

[1] A. Moulle, *Mémoire sur la Géographie générale et les mines de diamants de l'Afrique du sud.*

salte, ne sont autre chose que d'anciens cratères; la terre qui les emplit est précisément la formation diamantifère, que la pression des gaz a poussée à la surface et qui est devenue jaune et friable dans les parties supérieures, tandis qu'elle est restée bleue et compacte dans les fonds où n'a pas pénétré l'action de l'atmosphère : on y trouve encore, surtout dans le voisinage des

N° 116. — RÉGION DIAMANTIFÈRE DES BORDS DU VAAL.



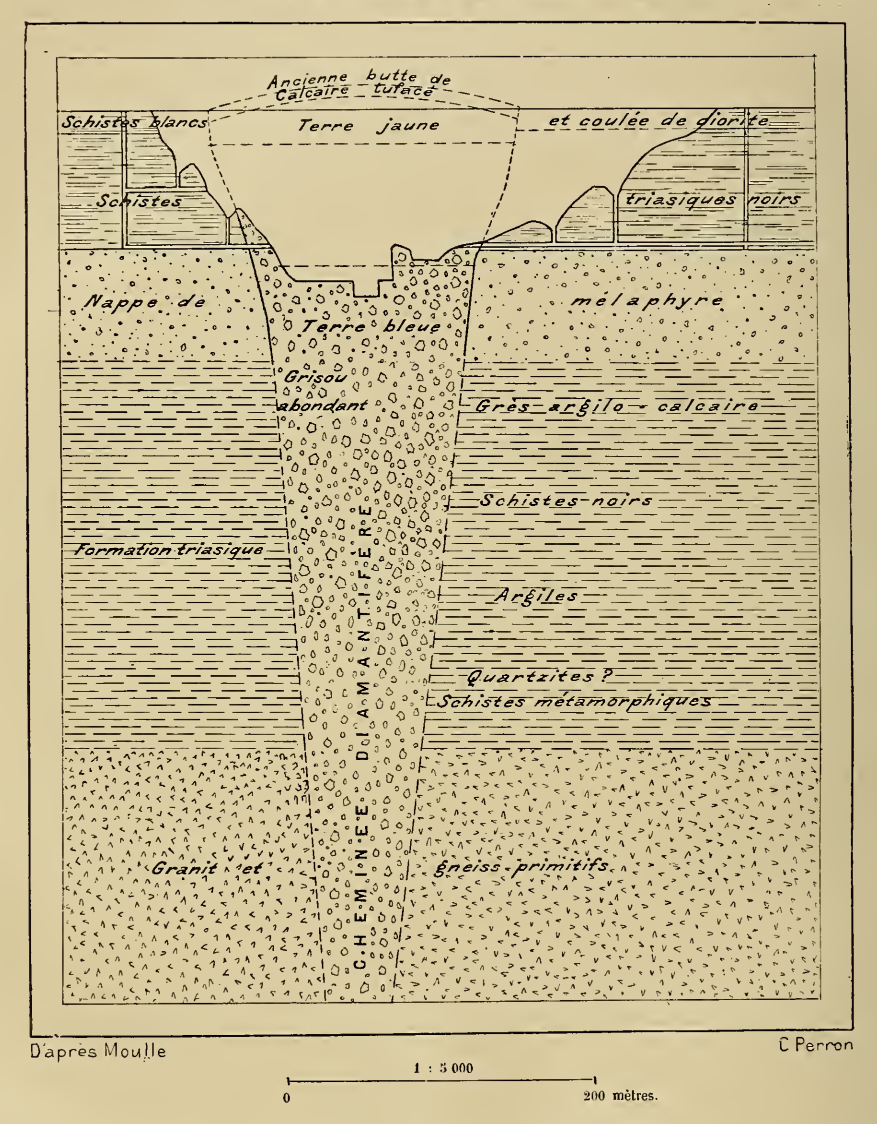
parois rocheuses, des poches de gaz explosifs, assez dangereuses quand l'exploitation se fait par galeries souterraines[1]. Des schistes charbonneux reposent sur les basaltes et des géologues se demandent si ces schistes n'ont pas fourni le carbone nécessaire à la formation du diamant[2]. Dans un espace d'environ 18 kilomètres de circonférence se trouvent quatre de ces bouches de cratères souterrains, pleines d'une terre où les diamants sont distribués suivant un certain ordre, connu des habiles mineurs. Ces quatre

[1] Moulle, mémoire cité.

[2] Dunn; — Ramsay, *Quarterly Journal of the Geological Society*, November 1881.

puits diamantifères sont Bultfontein, de Beer, Du Toit's Pan et Kimberley. Ce dernier, à côté duquel s'élève la cité de même nom, est le plus riche du Cap et de la Terre entière. Le géologue Moulle émet l'hypothèse que les

N° 117. — COUPE DE LA GRANDE MINE DE KIMBERLEY, DU NORD AU SUD.



pans ont la même origine que ces quatre cratères de diamants; mais on ne les a point encore étudiés dans les profondeurs pour voir si l'on y trouverait également des coulées diamantifères. Chapman décrit une de ces mares, Saul's kuil, comme une coupe parfaitement régulière, emplie d'un conglomérat où brillent d'innombrables agates.

Dans les premiers temps de l'exploitation des mines, l'espace utilisable

formait un damier régulier de lots séparés les uns des autres par des chemins de dégagement : environ cinq cents cavités où grouillaient



KIMBERLEY. — ASPECT DE LA MINE EN 1880.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Moulle.

dix mille travailleurs, donnaient à la mine l'aspect d'une immense fourmilière. Mais de part et d'autre les mineurs s'attaquaient aux chemins eux-mêmes pour en extraire les diamants : ces voies s'éboulèrent en maints en-

droits, et il fallut les remplacer par des ponts. Effondrement succédant à effondrement, on prit le parti de déblayer tout l'intérieur de la cavité, qui s'approfondissait de jour en jour en forme de cratère. Pour enlever les terres, on eut l'idée d'élever sur tout le pourtour du gouffre, de plus de six cents mètres, des échafauds à plusieurs étages communiquant avec chaque lot de mine au moyen d'une courroie sans fin, en cuir ou en fil de fer ou d'acier : des cabestans mus par la force de l'homme, et plus tard par la vapeur, transportaient aériennement les ouvriers et les seaux de terre du fond de l'abîme aux planchers de triage. Parmi les grands travaux humains nul n'offrait de spectacle plus étrange que celui de l'immense trou entouré de tout ce réseau de fils brillants où se balançaient des fardeaux, et toujours résonnant des cris de l'homme et du grincement des machines. Mais bientôt l'aspect de la mine changea de nouveau. Les éboulis de l'enceinte, entraînant les déblais et la roche désagrégée, ont en grande partie recouvert le fond des puits ; durant les fortes pluies, la mine a été fréquemment emplie d'eau et souvent les frais d'entretien ont presque égalé les bénéfices. Il a fallu modifier encore le mode d'exploitation, creuser des puits à travers les roches éboulées, atteindre la terre « bleue » au-dessous des amas qui la recouvrent, et pousser des galeries souterraines dans l'intérieur de la masse diamantifère : de carrière à ciel ouvert, le trou de Kimberley s'est transformé en une mine proprement dite. L'année la plus prospère, 1881, fournit au commerce des diamants pour une valeur de 104 millions de francs; depuis l'industrie a quelque peu diminué d'importance en proportion de la réduction de valeur qu'ont subie les diamants par suite de leur moindre rareté. L'ensemble de la production a dépassé un milliard de francs : elle s'est élevée probablement jusqu'à la fin de 1887 à plus de sept tonnes de diamants, d'une valeur totale de 1 250 000 000 de francs, beaucoup plus que le Brésil n'en a produit en un siècle et demi[1]. Seulement 1 huit-millionième du sol exploité consiste en diamants.

Pour empêcher les vols de pierres, on a eu recours aux mesures les plus rigoureuses et les prisons de Kimberley ont été souvent remplies ; des grèves se sont produites comme dans les mines d'Europe et la répression en a été violente. D'ailleurs la grande propriété a fini là aussi par l'emporter : dans les premières années, personne ne pouvait posséder plus de deux lots ; puis des sociétés anonymes accaparèrent les terrains, et depuis 1887 un « syndicat » siégeant à Londres et à Paris et disposant d'un capital de 575 millions de francs est devenu propriétaire des deux principaux cratères de

[1] Cohen. *Ausland*, 1883.



KIMBERLEY. — LA VILLE ET L'OUVERTURE DE LA MINE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Moulle.

diamants, Kimberley et de Beer : toute la population des mineurs se compose d'employés ou de manœuvres[1]. Dès l'abord la possession des *claims* avait été interdite aux noirs ; maintenant elle n'est accessible qu'aux millionnaires[2].

Le chef-lieu du district, bâti à côté de la plus profonde cavité minière, est maintenant une grande ville, unie à Cape-town par un chemin de fer de 1042 kilomètres et regagnant peu à peu, comme centre du commerce



MACHINE A ÉLEVER LA TERRE DIAMANTIFÈRE.
Dessin de J. Férat, d'après une photographie communiquée par M. Moulle.

de la colonie avec la république d'Orange et le Transvaal, ce qu'elle a perdu depuis que les diamants ont baissé de prix. Grâce à l'eau du Vaal, amenée à grands frais sur le plateau jadis aride, on a pu planter d'arbres les rues

[1] Ouvriers des mines de Kimberley en 1883 : 1578 blancs ; 11 180 noirs et métis.

[2] Production des « mines sèches » (*dry diggings*) de Griqua-land-West de 1870 à la fin de 1886 : 1 085 000 000 francs, non compris la contrebande, évaluée de 12 à 15 millions de francs par an.

Mines.	Surface.	Profondeur.	Terre extraite de la mine.	Valeur des diamants extraits.
Kimberley. .	11,5 hect.	137 mètres.	8 500 000 mètres cubes.	525 000 000 francs.
De Beer. . .	5,6 »	162 »	8 800 000 »	245 000 000 »
Bultfontein. .	10,5 »	90 »	7 200 000 »	150 000 000 »
Du Toit's Pan.	12,1 »	88 »	7 500 000 »	155 000 000 »

et les places de Kimberley, transformer en jardins des amas de débris. Née d'hier, la ville africaine n'est plus une *tin-town* ou « ville de fer-blanc » bâtie en doublages de caisses[1]; elle est déjà éclairée à la lumière électrique; de même que sa voisine, Beaconsfield, bâtie près de la mine de Du Toit's Pan, elle dépasse bien des cités antiques de l'Europe par son outillage de machines, ses ressources industrielles, la richesse de ses magasins et le luxe de ses édifices. Sa population, en grande partie flottante, est d'environ 20 000 individus.

A l'ouest du Vaal, la bourgade la plus peuplée porte le nom de la province : c'est Griqua-town, fondée en effet par des Gri-koua, en 1802, lors du grand exode de ces métis hollandais et hottentots. Jadis capitale du territoire, elle n'est maintenant que le chef-lieu de l'un des quatre districts[2].

IV

PAYS DES BE-CHOUANA (BECHUANA-LAND).

La contrée, vastes plaines et massifs de granit boisés, qui s'étend au nord et au nord-ouest du Griqua-land-West, jusque dans les solitudes du Kalahari, se trouve également sous la domination de la Grande-Bretagne. Les colons hollandais de la république Sud-Africaine ayant empiété sur les terres de leurs voisins les Be-Chouana, pour y fonder les deux petits États de Stella-land, — Stille Land ou « Pays Tranquille », — et de Goosen (Goshen), destinés à être annexés plus tard au Transvaal, le gouvernement anglais s'empressa d'intervenir pour défendre le territoire des indigènes en s'en emparant lui-même. La région définitivement annexée comme domaine colonial n'est que la partie du pays des Be-Chouana limitée au sud par l'Orange, à l'ouest par le lit presque toujours à sec du Hygap, et au nord par la vallée de son affluent le Molopo. Un traité conclu avec l'Allemagne assure à la Grande-Bretagne la possession éventuelle de toute la région bornée à l'ouest par le 20e degré de longitude à l'est de Greenwich (17°40′ Est de Paris), et au nord par le 22e degré de latitude méridionale. Ce territoire constitue un « Protectorat », dans lequel se trouve officiellement comprise l'étroite bande de terrain qui se prolonge à l'est entre le cours du Limpopo

[1] E. von Weber, *Vier Jahre in Afrika;* — Farini, *Huit mois au Kalahari.*

[2] Divisions électorales et administratives du Griqua-land-West : 1. Kimberley; 2. Barkly-West; 3. Herbert ; 4. Upper Hay ou Griqua-town.

et le 22[e] degré jusqu'à la frontière des possessions portugaises[1]. Mais au nord la ligne fictive est déjà franchie, puisque le royaume chouana de Khama, situé au delà de cette limite, se trouve également, par convention spéciale, sous le protectorat du gouvernement britannique. Même quel-



N° 118. — ITINÉRAIRES PRINCIPAUX AU NORD DES COLONIES DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

ques documents parlent déjà du Zambèze comme étant la vraie limite septentrionale des possessions anglaises dans l'Afrique australe. L'incertitude du tracé des frontières ne permet donc pas d'évaluer la superficie de la région du protectorat : contenue dans les limites officielles, tracée suivant les degrés, elle serait d'environ 460 000 kilomètres carrés. La population de ce territoire, déjà bien connu grâce à des explorations nom-

[1] John Mackenzie, *Scottish Geographical Magazine*, June 1887.

breuses, dépasse probablement le chiffre de 475 000 personnes; elle est de 160 000 pour la partie méridionale du pays des Be-Chouana, au sud du Molopo[1].

Ces indigènes de race bantou qui, d'après leurs traditions, seraient venus dans l'Afrique australe plus tard que les autres Cafres, étaient encore récemment en voie de migration forcée. Pour fuir les Boers de l'Orange et du Transvaal, maintes peuplades avaient dû se rejeter vers l'ouest et avant l'intervention des Anglais une guerre de frontières sévissait entre les Hollandais et les tribus indigènes. Maintenant les Be-Chouana de l'ouest se trouvent séparés des Ba-Souto et autres frères de race par le territoire des républiques hollandaises : comme les Gri-koua, les Be-Chouana ont dû se partager en deux groupes n'ayant plus de rapports l'un avec l'autre. Mais, quoique divisés, ils ont conscience de leur communauté d'origine et, de l'Orange au Zambèze, se disent parents, en se classant même par ordre de prééminence : d'après le consentement unanime, les aînés de la famille chouana seraient les Ba-Haroutsé, qui vivent à l'ouest du Limpopo naissant, sur la frontière nord-occidentale de la république Sud-Africaine. M. Arbousset croit que le nom de Be-Chouana est probablement dû à la méprise de quelques voyageurs, auxquels on aura répondu, en parlant des divers peuples de la contrée : *ba chuana*, « ils se ressemblent ». Eux-mêmes n'ont point de nom ethnique dans les divers dialectes de leur langue[2].

Les Be-Chouana sont parmi les plus beaux des Cafres, tous d'une taille élégante, robustes et bien faits : il est vrai que dans certaines tribus on se défait toujours des enfants infirmes. Les albinos, les sourds, les muets sont jetés aux panthères; on étouffe l'aveugle-né; le nourrisson dont la mère vient de mourir est, chez certaines tribus, enterré vivant à côté d'elle, parce qu'il ne trouverait pas d'autre nourrice[3]. La pratique de la circoncision est générale chez les Be-Chouana païens. L'âge où elle s'accomplit n'est pas fixé : on attend quelquefois l'adolescence; mais les enfants qui naîtraient avant la circoncision du père seraient déclarés inaptes à hériter de tout pouvoir[4]. D'ordinaire c'est entre huit et quatorze ans que les jeunes gens ont à subir l'opération, accompagnée de fustigations et parfois même de tortures[5], qui doit les faire considérer par les hommes de la tribu comme des égaux, dignes de porter le bouclier

[1] Jeppe, *Transvaal Book Almanac for* 1881.
[2] *Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du Cap de Bonne-Espérance.*
[3] Arbousset, ouvrage cité.
[4] Robert Moffat, *Vingt-trois ans de séjour dans le sud de l'Afrique.*
[5] Mackenzie, *Ten Years north of the Orange river;* — Casalis, *Les Bassoutos.*

et de lancer le javelot. De leur côté, les jeunes filles sont soumises à l'excision et, sous la direction de vieilles matrones, passent une sorte de noviciat en dehors des villages pour apprendre leurs devoirs de futures épouses, et en premier lieu l'obéissance absolue. La dernière épreuve est de leur mettre dans les mains une barre de fer chaud, qu'elles doivent tenir quelques instants sans pousser un cri. Alors on les déclare femmes : on leur enduit le corps de graisse, on trempe leur chevelure de beurre mêlé d'ocre, et désormais, habillées et parées comme les épouses, elles peuvent attendre l'acheteur.

La circoncision n'est point une pratique religieuse; elle n'est que le symbole de l'entrée dans la vie civile. D'ailleurs, lorsque les missionnaires protestants arrivèrent dans le pays, ils disent avoir cherché vainement chez les Be-Chouana la moindre cérémonie témoignant de leur croyance au monde surnaturel : les indigènes n'avaient ni dieu ni idoles, ne se rassemblaient point pour faire des prières, et même n'évoquaient point les esprits, ne redoutaient point les âmes des morts. Cependant certaines pratiques seraient inexplicables si elles n'avaient été suggérées par le désir de conjurer les forces du monde inconnu et de se les rendre favorables. Lorsqu'un arbre est frappé de la foudre, on égorge du bétail; de même quand on veut faire tomber de la pluie ou guérir un malade. En enterrant les morts, que l'on a emportés de la cabane par une brèche de la paroi, on prend bien soin de les placer accroupis dans la fosse et la face tournée exactement vers le nord, le côté de l'horizon d'où sont venus les ancêtres; puis on jette dans la tombe une branche d'acacia, des fragments de fourmilières et des touffes de gazon, symboles de la vie du chasseur dans la forêt; et sur la butte funéraire on dépose les armes du défunt et les semences de plantes nourricières. Mais, dans ces derniers temps, la crainte de fournir sans le vouloir des crânes aux faiseurs de maléfices a fait adopter chez maintes tribus la coutume d'enterrer les morts dans leur cabane même, sous les pieds des vivants[1].

Après chaque cérémonie, tous les assistants se lavent les mains et les pieds dans un grand baquet d'eau en appelant la pluie : « Poula! Poula! » Souvent aussi des magiciens prétendent attirer les nuages et les faire éclater en averses bienfaisantes : la chance les favorise-t-elle, ils acquièrent un grand pouvoir; mais leurs prédictions sont-elles démenties par le sort, ils risquent d'être égorgés. Les « faiseurs de pluie » pratiquent même un véritable culte, puisqu'ils prétendent conjurer les maléfices d'un

[1] Gustav Fritsch, *Drei Jahre in Süd-Afrika.*

être malfaisant, Mo-Rimo, qui vit dans un creux de rocher, et c'est pour se maintenir dans une sorte de tradition religieuse que les missionnaires ont adopté ce même nom de Mo-Rimo, ou « Celui d'en Haut », pour désigner le dieu des chrétiens[1]. La révérence craintive de l'inconnu se manifeste aussi chez les Be-Chouana à propos de certains objets qu'ils s'interdisent de toucher et de mets qui leur sont défendus par la coutume. Comme la plupart des tribus de Peaux-Rouges dans l'Amérique du Nord, chaque peuplade chouana vénère une bête nationale, crocodile, singe, fauve ou poisson, et célèbre des danses en son honneur; les Ba-Kalahari se garderaient bien de chasser les vieux lions, surtout lorsqu'ils ont pris goût à la chair humaine : quand ils font irruption dans un kraal, ce serait un crime de leur résister; au plus peut-on essayer de les effrayer par des cris[2]. On révère aussi le bétail, de même que les branches épineuses de l'*acacia detinens*, qui servent à faire les enclos des bestiaux.

Chaque tribu est gouvernée par un chef ou roi, qui transmet son pouvoir au fils aîné. Toutefois la monarchie n'est point absolue chez les Be-Chouana : les coutumes sont puissantes et respectées, et tous les chefs secondaires, parfois même tous les hommes libres, peuvent se constituer dans les grandes occasions en *pitcho* ou parlement pour discuter les intérêts publics, donner des conseils au roi, approuver ou blâmer sa conduite, la déclarer conforme ou attentatoire aux coutumes. Mais les pitcho ne s'occupaient point du jugement des crimes. Avant que les Anglais n'eussent introduit partiellement leur législation dans le pays, les vols, les meurtres, les adultères n'étaient pas considérés comme des faits intéressant la tribu. C'est à l'offensé qu'incombait le soin de sa vengeance : il répondait au vol par le vol, au meurtre et à l'adultère par le meurtre, à moins qu'une compensation suffisante en bétail ne calmât sa colère. Mais depuis que des missionnaires se sont établis dans les principaux villages du pays chouana, de grands changements, du moins extérieurs, se sont faits dans les mœurs des indigènes. Le costume européen prévaut dans toutes les tribus voisines de la frontière et les Ba-Tlapi savent même se tailler des pantalons et des paletots en peaux de bêtes sauvages[3] : presque tous les villages ont une école, une chapelle et des maisons modernes de construction anglaise, entourées des huttes rondes à toits coniques habitées encore par les pauvres[4]; dans toutes les tribus on rencontre des indigènes

[1] Robert Moffat, ouvrage cité.
[2] Livingstone, *Travels :* — Gustav Fritsch, *Drei Jahre in Süd-Afrika.*
[3] E. von Weber, ouvrage cité.
[4] J. Mackenzie, *Blue Book*, C. 3841 ; 1884.

qui parlent le hollandais. Le dimanche est un jour de repos, même pour les Be-Chouana qui ne prétendent pas être convertis au christianisme, et, en l'absence des missionnaires, le chef récite une liturgie et entonne des psaumes dans les lieux d'assemblée. D'une intelligence vive, mais avant tout porté à l'imitation, le Mo-Chouana cherche à ressembler à l'Européen, et parfois y réussit à merveille. Pendant ce contact des blancs et des noirs, qui dure depuis plus de deux générations déjà et qui commença par le pillage et le massacre, la race la moins forte a fini par s'accommoder aux formes de civilisation que lui ont apportées les envahisseurs.

Les Be-Chouana sont très affables et se parlent toujours avec respect. En général ils sont pacifiques de nature; cependant les guerres étaient fréquentes jadis, causées presque toujours par le vol de bétail : « Nos pères ont perdu leur vie en vous pourchassant, ô bœufs, et c'est aussi en vous guettant que nous trouverons la mort! » C'est là ce que chantaient naguère les jeunes Ba-Mangouato[1]. Mais dans ces derniers temps la plupart des Be-Chouana ont renoncé aux expéditions guerrières : de pasteurs nomades et de chasseurs qu'ils étaient, ils se font de plus en plus agriculteurs sédentaires : chaque homme, chaque adolescent, chaque fille même, a son terrain de culture; dès ses tendres années l'enfant apprend à bêcher le sol[2]. Encore au commencement du siècle, les Be-Chouana se livraient à des pratiques d'anthropophagie religieuse. Les vaillants qui pendant la guerre avaient tué leur homme rapportaient un morceau du cadavre, le nombril avec un fragment de la peau du ventre, puis, sous la présidence d'un magicien, se réunissaient pour célébrer leur victoire. Accroupis autour d'un grand feu, ils faisaient griller la chair sous la cendre, et la dévoraient, pour doubler ainsi leur courage du courage de l'ennemi. Puis, afin de témoigner son mépris de la souffrance, chacun d'eux tendait sa jambe nue et d'un coup de sagaie le prêtre y faisait une longue estafilade de la hanche au genou, assez profonde pour que la cicatrice ne s'en effaçât jamais, et, malgré leur blessure, les guerriers devaient se livrer à la danse jusqu'aux heures du matin[3].

La tribu la plus méridionale des Be-Chouana est celle des Ba-Tlaro, établie sur la frontière nord-occidentale de Griqua-land-West, mais elle s'est en grande partie fondue avec celles des Ba-Tlapi[4], les « Gens du Poisson », qui ont en effet le poisson pour emblème national, et se garde-

[1] Chapman, *Travels into the interior of South Africa.*
[2] J. Mackenzie, *Scottish Geographical Magazine*, June 1887.
[3] H. Lichtenstein, *Reisen im südlichen Afrika in den Jahren* 1803, 1804, 1805 *und* 1806.
[4] Maatjaping, Bachapin, Matchapees, Batlaping, Ba-Hlapi des divers auteurs.

raient bien de toucher à l'animal sacré. Ils occupent au nord de la contrée diamantifère une région montueuse rapprochée du Vaal et furent aussi au nombre des puissances rivales qui se disputaient la possession des mines de diamants. Les Ba-Tlapi sont l'une des nations chouana les plus nombreuses : avec les Ba-Tlaro on les évalue à une trentaine de mille individus. Ce sont aussi les plus civilisés de leur race, grâce à la fréquence de leurs relations avec les blancs, Anglais ou Hollandais, et déjà dans maint village la nuance de la peau chez les enfants témoigne du mélange des races; ils sont d'ordinaire fort gais et ils possédaient un grand trésor de chants, qui se sont perdus maintenant, remplacés par des cantiques religieux[1]. Les jardins des Ba-Tlapi qui reçoivent l'eau nourricière produisent en abondance tous les légumes et fruits d'Europe; dans les champs on voit des noirs suivre la charrue. Quelques-unes des bourgades du pays tlapi sont bien connues comme lieux de marché et d'étape sur la grande route qui mène de l'Orange au Zambèze. Celles où résident les chefs sont généralement très populeuses, les habitants s'unissant en une masse compacte en vue de la défense. En 1801, Truter et Somerville évaluaient à 15 000 individus la population de Latakou (Litakou), la ville fondée au bord de la source de Takoun par les Ba-Tlapi et les Ba-Rolong confédérés. Après la séparation des deux tribus, Kuruman, la nouvelle capitale des Ba-Tlapi, devint rapidement une véritable ville de près de 600 maisons, peuplée de 5000 habitants.

Les résidences royales qui succédèrent à Kuruman : Taung, située sur la rive droite du Katong ou Hart's river, à l'issue d'un ouâdi; Mamusa, bâtie à une centaine de kilomètres en amont sur la rive gauche de la même rivière; Likatlong, groupant également ses cabanes aux bords du Katong, non loin de son confluent avec le Vaal, et dans la province actuelle de Griqua-land-West, furent ou sont aussi des bourgs populeux, car dans ce pays les demeures se déplacent facilement : chaque nouveau roi tient à honneur de donner son nom à une résidence. Des pieux en bois d'acacia, de l'argile et des herbes pour le toit sont des matériaux suffisants; les mines de diamants qu'on a récemment (1887) découvertes dans cette région, près de Vrijburg, ancienne capitale de Stella-land, feront certainement naître de nouvelles villes. La principale mission religieuse de la contrée est celle de Kuruman, bâtie, au milieu des jardins et des verdures, à la base orientale d'une colline de grès d'où l'on contemple une vaste étendue du plateau moucheté de bois; les missionnaires sont devenus possesseurs de grands domaines de culture, qu'ils louent seulement à des in-

[1] John Mackenzie, ouvrage cité.

digènes monogames. La rivière Kuruman, au bord de laquelle est bâtie la bourgade de même nom, a sa source à quelques kilomètres de distance vers le sud-est. D'une caverne ouverte au pied d'un roc de quelques mètres de hauteur, l'eau s'élance avec tant d'abondance, qu'un bateau pourrait voguer sur le courant ; à côté de l'antre principal, des galeries décorées de stalactites permettent de pénétrer fort avant dans le rocher sur les pierres glissantes : on raconte qu'un serpent sacré, protecteur de la fontaine, vit dans la caverne; si on lui donnait la mort, la source tarirait aussitôt[1]. Au commencement du siècle les lions étaient si audacieux dans ces régions, que nombre de Be-Chouana dormaient en d'étroites cabanes sur les branches de grands arbres étayées par des pieux. Le missionnaire Moffat parle d'un arbre des environs de Lattakou qui portait dix-sept de ces demeures.

Les Ba-Rolong, anciens alliés des Ba-Tlapi et divisés maintenant en plusieurs tribus indépendantes les unes des autres, habitent, dans la partie septentrionale du territoire spécialement protégé, la contrée comprise entre les lits presque toujours à sec du Molopo et des affluents du Kuruman ; mais c'est dans le voisinage des sources du Molopo, où les ravins fournissent assez d'eau pour arroser leurs champs, que se trouvent leurs principaux villages, Mafeking, résidence du commissaire anglais, Chouba, Pietsani, Morokouané. Ensemble ils sont au nombre de 18 000, non compris ceux d'entre eux qui sont croisés d'éléments étrangers. Entre leur domaine et celui des Ba-Tlapi se sont réfugiés les débris d'une tribu de Hottentots Kora-na, environ 5000 individus, mélangés avec des Be-Chouana de diverses peuplades. Des Bastaards, refoulés au nord par l'irruption des Anglais dans le Griqua-land, se sont également établis sur territoire chouana, pour y vivre en petites communautés républicaines[2].

Les Ba-Haroutsé (Ba-Houroutsé), qui vivent encore sur les frontières du Transvaal et du Protectorat Britannique, dans la région du haut Limpopo, sont aussi une nation tombée, quoiqu'elle fût jadis, parmi les Be-Chouana, la plus puissante de toutes : récemment encore, les fils de rois se présentaient chez eux en ambassadeurs pour apprendre l'histoire de leur race, étudier les coutumes et se former aux bonnes manières ; chacune des peuplades environnantes devait envoyer au chef des Ba-Haroutsé les prémices de ses récoltes. La partie de la nation qui s'est établie dans le district de Marico, soumis au Transvaal, peut aussi revendiquer la

[1] J. Mackenzie, ouvrage cité.
[2] A. A. Anderson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1884.

prééminence par sa pratique de l'agriculture; en 1882, elle possédait déjà plus de 200 charrues. Une des tribus haroutsé a pu se réfugier au nord du Protectorat dans les plaines marécageuses qui s'étendent à à l'est du Ngami et s'y cantonner en des retraites où n'osent s'aventurer les envahisseurs. Les Ba-Katla, qui ont un singe pour « totem » ou symbole national et dont la capitale est la petite ville de Gamcohopa, située sur un plateau boisé que parcourt un affluent du Limpopo; les Ba-Ouanketsi, qui se sont groupés, au nombre de six à sept mille individus, autour de la ville de Khanyé, bâtie sur une saillie granitique; enfin les Ba-Kouêna ou « Gens du Crocodile », qui habitent un peu plus au nord, également dans le haut bassin du Limpopo, ont été les uns et les autres très affaiblis dans leurs guerres contre leurs voisins hollandais et ont dû fréquemment changer de résidence. La ville de Kolobeng, où Livingstone avait fondé sa mission, n'est plus qu'une ruine. Liteyani fut également abandonnée en 1864, non parce qu'elle avait eu à subir les attaques de quelque adversaire, mais à cause du voisinage d'une forêt d'aloès gigantesques, dont les feuilles charnues, tombant et pourrissant sur le sol, rendent le pays insalubre pendant la saison des pluies. La ville de Moroua-khomo lui succéda, et la capitale actuelle est Lepélolé ou Molopolé, située dans la même région, au pied d'un long rempart de collines rocheuses aux pentes boisées. Cette contrée, autour de laquelle gravitent, pour ainsi dire, les métropoles des Ba-Kouêna, est la plus fameuse dans les légendes des Be-Chouana. Près de Lepélolé s'ouvre une grotte profonde, dans laquelle Livingstone osa pénétrer le premier, et non loin de là une marmite de géant est creusée dans le roc : c'est de là, dit-on, que sortirent tous les animaux; le même gouffre donna aussi naissance aux Chouana, et l'on montre encore gravée dans la pierre la trace du premier pas que fit le premier homme en sortant de l'abîme[1].

La nation des Ba-Mangouato, qui occupe à l'ouest du Limpopo la partie septentrionale du Protectorat Britannique, et même au delà, des plaines marécageuses qui s'étendent vers le Zambèze, est maintenant dans une période d'ascendance et constitue un des puissants empires de l'Afrique australe. Jadis les Ba-Mangouato ne formaient qu'un seul et même groupe de tribus avec les Ba-Kouêna et les Ba-Ouanketsi; ils se séparèrent à une époque récente, quoique non précisée par la tradition, et prirent une antilope pour animal symbolique. Depuis, ils se sont eux-mêmes scindés en deux nations, les Ba-Mangouato proprement dits et les Ba-Toana, qui vivent

[1] Livingstone, *Last Journals*.

dans les plaines situées au nord du lac Ngami, pays de l'origine commune. Un grand nombre de fuyards, appartenant à diverses tribus, refoulés à l'ouest par les terribles conquérants Me-Tebelé, sont venus demander un asile aux Ba-Mangouato et se fondent avec eux en une même communauté nationale, où les types distinctifs se confondent peu à peu. Chochong, la

N° 119. — CHOCHONG.



capitale, est maintenant, en dehors des colonies anglaises, la plus grande cité de l'Afrique méridionale : d'après Holub et Mackenzie, elle n'aurait pas eu moins de 30 000 habitants, et de nombreux villages annexes, disposés généralement en rond comme les enclos de bétail, devraient être comptés comme faisant partie de la même agglomération urbaine; mais des guerres de succession ont considérablement réduit sa population; en 1880, elle n'avait plus que 6000 habitants[1]; depuis elle s'est agrandie

[1] Emil Holub, *Deutsche Rundschau für Statistik und Geographie*, 1880.

de nouveau. Située à 1026 mètres d'altitude, non pas sur une butte escarpée comme la plupart des capitales chouana, mais dans une vaste plaine, la ville se développe sur les deux bords d'un ruisseau presque toujours à sec, que domine au nord une montagne granitique d'environ 20 kilomètres de longueur; au sud un soulèvement de basaltes s'aligne parallèlement à la voussure de granit; l'espace intermédiaire, de montagne à montagne, est occupé par des jardins bien cultivés, parsemés de hameaux. Les Ba-Mangouato, soumis depuis longtemps à l'influence des missionnaires anglais, sont en grande partie christianisés : la vente de l'eau-de-vie et la fabrica-

N° 120. — ROUTES DE COMMERCE DANS LE PAYS DES BE-CHOUANA.



tion de la bière sont interdites dans leur royaume sous des peines sévères : cent livres sterling d'amende pour le traitant étranger, anglais ou boer, et le bannissement pour l'indigène. Les deux grandes routes de commerce du pays des Be-Chouana, l'une qui se dirige au nord vers le Zambèze, l'autre au nord-ouest vers le Ngami, se bifurquent à Chochong. Au sud le tronc commun de ces deux voies commerciales longe la frontière des républiques hollandaises, en se maintenant, sauf sur un point, dans le Protectorat Britannique. L'ensemble des échanges du pays des Be-Chouana avec l'extérieur est évalué à deux millions et demi de francs. Au commencement du siècle, les Be-Chouana, encore dépourvus de commerce, n'avaient pas connaissance de la mer. Lorsqu'ils en entendirent parler par les voyageurs,



CHOCHONG, CHEF-LIEU DES BA-MANGOUATO. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de A. Siom, d'après une photographie de M. Coillard.

ils lui donnèrent le nom de Metsehoula, « Eau qui va paître », parce que le flot de marée pénètre au loin dans les terres, pour se retirer quelques heures après en abandonnant ses plages[1].

Une des tribus soumises, qui vit dans les montagnes au nord-est de Chochong, est devenue fameuse par son habileté à travailler le fer : ce sont les Ba-Tchouapeng. Ils le recueillent eux-mêmes dans les gisements des alentours et en fabriquent les instruments employés dans le pays ; ils savent aussi quels sont les arbres dont le bois fournit la meilleure qualité de combustible et réservent les morceaux de fer qui sont restés le plus longtemps unis au charbon pour en faire les haches les plus tranchantes : ils avaient donc connaissance de l'acier avant que les Européens ne vinssent dans le pays[2]. A l'orient de Chochong et non loin de la rivière Limpopo une autre tribu, celle des Ba-Silika, vit dans un état de fière indépendance, grâce à l'isolement de sa ville forte sur une roche d'accès difficile, mais grâce surtout au cercle défensif tracé autour de sa citadelle par la mouche tsétsé. Eux-mêmes tiennent leur bétail en des vallons où ne pénètre pas l'insecte redoutable, mais on ne peut arriver chez eux avec des troupeaux ; on ne saurait non plus leur voler utilement leurs propres bêtes, puisqu'elles mourraient en traversant la zone infestée.

Les Be-Chouana sont fort clairsemés dans la région occidentale du Protectorat, où les fontaines sont rares et où les rivières sont indiquées seulement par des nappes de sable pendant la plus grande partie de l'année. Les rares familles que l'on rencontre dans ce pays en portent le nom : ce sont les Ba-Kalahari, appelés aussi les Ba-Lala, c'est-à-dire les « Pauvres ». Ils se sont en maints endroits mêlés aux Bushmen, mais il en est aussi qui ont conservé purement leur race, gardant leurs mœurs de pâtres et d'agriculteurs. La plupart ne peuvent élever d'autres bêtes que des chèvres, qu'ils abreuvent en puisant l'eau goutte à goutte dans les fontaines avares. Ils cultivent avec obstination leurs jardinets, dût la terre desséchée ne leur donner pour récolte que citrouilles et melons ; souvent les lions qui rôdent aux alentours des kraals sont des hôtes bien venus, grâce aux cadavres à demi rongés qu'ils laissent aux chasseurs. Les Ba-Kalahari de race pure, quoique pauvres, sont tenus pour des hommes libres et ne sont à l'égard des autres Be-Chouana qu'à l'état de vasselage ; mais ceux d'entre eux qui se sont croisés avec des Bushmen et que l'on désigne sous le nom de Ma-Saroua ou « Gens Mauvais » sont considérés comme des esclaves et le

[1] J. Mackenzie, *Scottish Geographical Magazine*, June 1887.
[2] J. Mackenzie, *Ten years north of the Orange river.*

produit de leur chasse et de leur cueillette appartient aux tribus chouana les plus rapprochées de leurs campements. Ils sont obligés de se présenter deux ou trois fois par an aux villages de leurs maîtres, mais il ne leur est pas permis d'y entrer de jour : ils doivent s'arrêter à quelque distance des cabanes et attendre patiemment que le chef veuille bien les admettre. Pourtant ces « Gens Mauvais » sont en général plus affectueux pour leurs femmes que la plupart des Be-Chouana et se montrent très attachés à leurs chiens, dévoués compagnons de chasse qui, chez les autres peuplades, sont presque toujours indignement traités[1].

M. Farini dit avoir trouvé des restes de constructions dans le pays des Ba-Kalahari, témoignage de l'existence antérieure en ces régions d'un peuple ayant une civilisation différente de celle des Be-Chouana de nos jours[2].

V

SOURCES DE L'ORANGE, PAYS DES BA-SOUTO (BASUTO-LAND).

Avant l'invasion des Boers hollandais dans les contrées situées au nord de l'Orange, Be-Chouana de l'ouest et Be-Chouana de l'est vivaient à côté les uns des autres, errant en des pâturages limitrophes. Mais le coin s'enfonça graduellement dans le cœur du chêne. Les colons de race blanche, remontant les bords de l'Orange et du Caledon, puis gagnant au nord le faîte de passage entre l'Orange et le Vaal, s'emparèrent peu à peu des pâturages et du bétail, et de part et d'autre les anciens occupants du sol durent s'écarter : tandis que les Be-Chouana occidentaux franchissaient le Vaal, les tribus orientales de même race, comprises sous le nom collectif de Ba-Souto, « Ventrus » ou « Gens à Ceinture »[3], étaient refoulées par degrés dans les hautes vallées des Malouti et des Draken-bergen. Après avoir constitué leur république d'Orange, dont tout le sol appartenait primitivement aux Ba-Souto, les Boers auraient fini sans doute par arracher aux indigènes leurs dernières retraites des montagnes, car la guerre des frontières n'était interrompue que par de rares trêves; mais les Anglais intervinrent à leur tour, d'abord pour « assurer l'indépendance des Ba-Souto », puis pour la confisquer à leur profit. La guerre éclata entre les protecteurs et les protégés, les premiers ayant exigé le désarmement des

[1] Mackenzie, Holub.
[2] *Huit mois au Kalahari.*
[3] Retzius, *Petermann's Mittheilungen*, 1858, Heft X.

montagnards, et plus d'une fois ceux-ci repoussèrent vaillamment les troupes anglaises : la guerre couta plus de cent millions de francs à la métropole. Le Le-Souto ou « Basuto-land », bien limité au sud-est, à l'est

N° 121. — PAYS DES BA-SOUTO.



1 : 2 000 000

0 — 100 kil.

et au nord-est par la principale arête des monts sud-africains, au nord-ouest et à l'ouest par le cours de la rivière Caledon, est maintenant annexé au territoire colonial, mais il est administré directement par un résident que nomme le gouvernement anglais. Les blancs y sont encore peu nom-

breux, cinq cents environ. La superficie de la contrée est évaluée à 25 175 kilomètres carrés, et, relativement aux autres pays de l'Afrique australe, la population y est fort dense : en 1885, elle était déjà évaluée à 180 000 individus, soit 7 habitants par kilomètre carré. Sur le nombre des habitants, quelques milliers sont des Ba-Rolong, réfugiés de la république d'Orange.

Les Ba-Souto sont les représentants de la famille be-chouana qui ont été le mieux étudiés : depuis 1833, des missionnaires protestants français sont établis au milieu d'eux, décrivant leurs mœurs et contribuant à les modifier. Enclavés comme ils le sont entre des territoires appartenant à des immigrants européens, la colonie du Cap, le Transvaal, la Natalie, les Ba-Souto ont dû s'accommoder à un milieu nouveau et ils ont su le faire avec une remarquable intelligence. Tandis qu'en tant d'autres contrées le contact des blancs et des autres races a eu pour conséquence l'appauvrissement, la déchéance et la mort des indigènes, les Ba-Souto ont heureusement traversé la crise d'assimilation ; tout en gagnant en connaissances et en industrie, ils s'accroissaient rapidement en nombre ; le pays était presque désert il y a un demi-siècle : c'est actuellement l'un des plus populeux de l'Afrique. Chez les Ba-Souto la civilisation n'est pas simplement extérieure et ne consiste pas uniquement à remplacer les *kaross* de peau par des vêtements de laine et de coton importés d'Angleterre, et à bâtir des maisonnettes de brique ou de pierre au lieu de huttes en branchage. Grâce aux écoles, dont l'entretien est la principale dépense de la nation, ils jouissent déjà d'une instruction moyenne supérieure à celle de mainte population européenne, et, lors des examens, nombre de Ba-Souto réussissent beaucoup mieux que les élèves de race blanche. Des milliers d'entre eux parlent le hollandais et l'anglais ; ils lisent des livres et des journaux se-chouana, et quoique presque tous les chrétiens, — environ le sixième de la nation, — soient les élèves des missionnaires[1], ils ne se bornent pas à répéter servilement ce qu'ils ont entendu ; il est des Ba-Souto qui réfléchissent, discutent les idées et suivent leur voie personnelle[2]. Enfin, les diverses tribus ont cessé de batailler les unes contre les autres, la guerre n'est plus en permanence ; les pâtres, privés de leurs bestiaux, n'en sont plus réduits au cannibalisme, qui jadis « était partout[3] », et les noirs regardent avec la même horreur que les blancs les « cavernes des mangeurs d'hommes », désormais abandonnées. Un sentiment de cohésion

[1] Écoles du Le-Souto en 1886 : 78, avec 3600 écoliers.
[2] Letourneau, *Physiologie des Passions* ; — Élie Reclus, *Revue d'Anthropologie*, 1884.
[3] Arbousset et Daumas, *Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du Cap*.

nationale a remplacé les rancunes de village à village, et c'est grâce à cet esprit de solidarité, soutenu par la vaillance dans les combats, que les Ba-Souto ont pu conserver en grande partie leur autonomie politique en face de leurs suzerains anglais. Jadis les montagnards se mariaient entre parents, ce qui paraissait une abomination aux Cafres de la côte, tous exogames et refusant même de prendre femme dans une famille étrangère portant le même nom que le leur.

Bien plus riches en bétail qu'ils ne l'étaient il y a un demi-siècle, quand les fauves rôdaient encore autour des troupeaux, les Ba-Souto considèrent toujours le soin des bêtes à cornes, et celui de leur nouvelle conquête, le cheval, comme la plus digne occupation d'un homme : les fils des chefs doivent pendant une partie de leur jeunesse mener la vie de simples bergers, et les rois eux-mêmes quittent leur cour pour aller surveiller les troupeaux et les guider vers de nouveaux pâturages; dans les villages, l'espace central, à côté de la khotla ou résidence du roi, est toujours réservé au bétail. Mais à cette industrie nationale, source première de la prosperité des Ba-Souto, ceux-ci joignent une culture bien entendue de leurs champs; déjà plusieurs milliers de charrues ont été introduites dans les vallées du Le-Souto, et ils ne se bornent plus, comme autrefois, à semer le sorgho, leur céréale préférée : ils cultivent tous les grains, tous les fruits de provenance européenne, et par leurs exportations contribuent chaque année à l'alimentation des habitants de la colonie du Cap; des vergers entourent maintenant tous les villages. La fertilité de leur sol, toujours bien arrosé, fait de leur pays un des greniers naturels de l'Afrique australe, et jusqu'à nos jours l'accaparement de la terre, qui diviserait la nation en riches et en misérables, n'a pas eu lieu : le sol nourricier appartient à la communauté tout entière[1]. Le travailleur seul a droit aux produits du champ; en cessant de le cultiver pour aller s'établir ailleurs, il doit le remettre au chef, qui le prêtera au nom de la commune à un autre cultivateur. Dans les bonnes années, la valeur des denrées vendues par les Ba-Souto dans la colonie du Cap et dans la région diamantifère s'est élevée à plus de 5 millions de francs. Comme les Savoyards et les Auvergnats, les Ba-Souto envoient aussi chaque année dans les régions environnantes de jeunes émigrants, qui tôt ou tard reviennent dans la patrie avec un petit pécule : il leur est en général facile de trouver de l'ouvrage, car ils sont persévérants au labeur, et leur réputation de probité est depuis longtemps établie; mais quand on ne leur donne pas le salaire convenu,

[1] E. Casalis, *Les Bassoutos, vingt-trois années de séjour et d'observations au sud de l'Afrique.*

ils emmènent le bétail de leurs débiteurs : de là de fréquentes difficultés avec la république d'Orange, où travaillent la plupart des émigrants souto. Quelques bonnes routes pénètrent dans l'intérieur des vallées, la culture gagne d'année en année sur les pentes des montagnes, et peu à peu se constitue un budget provincial pour l'entretien de la viabilité et la fondation des écoles. Les mines du pays ne sont guère exploitées, quoique fort riches; les gisements de platine sont nombreux dans les montagnes du Le-Souto[1].

La ville principale du pays des Ba-Souto, Thaba Bossigo (Thaba Bossiou), c'est-à-dire la « montagne de la Nuit », est située à plus de 1500 mètres d'altitude, au pied d'une roche tabulaire dominant à l'est la vallée d'un affluent du Caledon; du haut de ce rocher le fameux roi Mochech ou le « Raseur », ainsi nommé parce qu'il avait fini par « raser tous ses rivaux », brava les attaques des Zoulou, en faisant rouler sur eux des blocs de pierre; ensuite il sut se concilier les fuyards en leur envoyant des bestiaux et en leur offrant son amitié. La plupart des autres bourgs de la contrée, Leribé, Berea, Bethesda, furent aussi des résidences de chefs et des stations de missionnaires; Maserou, non loin de la rive gauche du Caledon, dans le district de Thaba-Bossigo, est la demeure du commissaire anglais[2].

Les chefs ba-souto ne sont plus que les subordonnés des magistrats européens : leurs jugements peuvent être frappés d'appel et portés devant le tribunal anglais, qui juge définitivement, et tous les ans s'assemble un *pitcho* général des tribus, qui discute les affaires d'intérêt commun. Les lois du mariage ont été changées et les polygames ne peuvent faire enregistrer le payement du bétail que pour leur premier achat de femmes; les mariages subséquents ne sont pas reconnus par la loi[3]. L'impôt, comme chez les Cafres du versant oriental des monts, a été fixé à 10 shillings par cabane[4]. L'usage des spiritueux est officiellement interdit, mais la contrebande est active entre le pays des Ba-Souto et la république

[1] Arbousset et Daumas, ouvrage cité.

[2] Districts administratifs du pays des Ba-Souto :

1. Leribé (50 000 hab.), } à l'est de Caledon
2. Berea (25 000 hab.), }
3 et 4. Thaba-Bossigo (60 000 hab.), }
6. Kornet-Spruit (30 000 hab.), entre le Kornet-spruit ou Makhaleng et l'Orange.
6. Quithing, entre le haut Orange et les Draken-bergen (12 000 hab.).

[3] *Journal des Missions Évangéliques*, 1886.

[4] Budget du pays des Ba-Souto en 1886 : 714 550 francs de recettes. dont 177 240 francs produits par la taxe des cabanes.

d'Orange. Même avant le régime actuel, l'usage de la bière était défendu aux grands chefs; en leur qualité de juges, ils devaient toujours garder la lucidité parfaite de leur esprit.

VI

CAFRERIE.

Depuis l'année 1885, le versant oriental de la grande chaîne comprise entre les rivières Kei et Um-Fumovna est annexé en entier à la colonie du Cap comme le pays des Ba-Souto; mais les immigrants et les traitants anglais ne s'y aventurent qu'avec prudence, et même en certains districts le séjour leur est provisoirement interdit. Des magistrats, résidant à côté des chefs, représentent le pouvoir suzerain de la colonie et veillent en même temps à ce que leurs compatriotes ne s'emparent pas des terres réservées aux Cafres. Cependant le travail incessant de poussée qui commença avec le débarquement des Hollandais au pied du mont de la Table se continue de gré ou de force, et les deux colonies du Cap et du Natal tendent constamment à se rapprocher à travers le pays des Cafres, pour former une zone continue de peuplement européen. La pression ethnique est d'autant plus forte que la Cafrerie est un pays désirable entre tous, à la fois le plus salubre, le plus pittoresque et le plus fertile de toutes les contrées de l'Afrique australe. En 1877, vingt ans après qu'une tentative infructueuse de colonisation eut été faite, les colons anglais furent invités à prendre des concessions de terres dans le Transkei, entre le Kei et la Kogha, et récemment une société d'Européens a fait l'acquisition de l'un des plus beaux sites de la Cafrerie, le territoire que parcourt le Saint-John (Um-Zimvubu) à son embouchure, et qui est destiné à devenir tôt ou tard le grand port commercial entre le Cap et le Natal; depuis 1887, les Anglais y exercent aussi directement le pouvoir politique.

Ainsi de petites colonies sporadiques préparent la prise de possession future. Mais quoique les Cafres ne soient plus les maîtres politiques dans le pays conquis par leurs ancêtres sur des tribus barbares qui se servaient d'armes et d'instruments en pierre[1], ils n'en constituent pas moins la population presque entière et, grâce à la paix qui prévaut maintenant entre les tribus, l'accroissement annuel des habitants est considérable; les statistiques précises font encore défaut, mais la plupart des résidents s'accordent à dire que l'augmentation constante des Cafres produite par

[1] John Sanderson, *Stone Implements of Natal*, Anthropological Review.

l'excédent de la natalité est un phénomène unique[1]. De toutes les régions de l'Afrique australe, la Cafrerie est celle qui est le plus peuplée en proportion de son étendue. En 1877, les évaluations variaient de 400 000 à 500 000 individus : le nombre des habitants dépasse actuellement un demi-million[2]; sans les Pondo, la population recensée était de 352850 personnes en 1885. On se demande si tôt ou tard les indigènes ne reprendront pas graduellement le dessus, comme ils l'ont fait dans l'Amérique Centrale et dans une partie de l'Amérique du Sud.

Dans la grande famille des peuples bantou, les Cafres sont au premier rang par la beauté physique, la force, le courage et l'intelligence. En maint ouvrage ethnologique où sont représentés les divers types du genre humain, les blancs d'Europe sont figurés par des images de dieux et de déesses empruntées à la statuaire antique; alors que le noble « Caucasien », fils de Prométhée, se montre lui-même sous la forme idéale rêvée par les grands artistes, les gens d'autre race, noirs, jaunes ou rouges, nous sont présentés, dans ces recueils, beaux ou laids, jeunes ou vieux, bien portants ou infirmes, tels qu'ils se sont succédé devant l'objectif du photographe et quelquefois devant le crayon du caricaturiste. Ce mode de procéder n'est pas équitable à l'égard des races dites inférieures. Il est certain que si l'artiste reproduisait au hasard de la rencontre tous ceux qui se présentent à lui, aussi bien parmi les Européens que parmi les Cafres, c'est chez ces derniers qu'il trouverait le plus d'individus approchant du type de la beauté parfaite par la noblesse des traits et l'équilibre des formes. La supériorité n'appartient aux blancs d'Europe que pour les hommes de choix. Dans ce cas ce sont bien les civilisés qui sont les plus beaux : entre les deux types on remarque la même différence qu'entre la bête sauvage et l'animal ennobli par l'élève. Les Cafres de formes parfaites seraient précisément ceux qui vivent dans le voisinage des blancs et sous leur influence : « la civilisation seule peut faire des hommes complets[3]. » Les traits du visage n'ont jamais chez les Cafres la finesse de ceux que présentent les beaux visages européens : les lèvres sont presque toujours trop bouffies; mais les Cafres, de même que les Hottentots, sont d'ordinaire supérieurs aux Européens par la puissance extraordinaire de leur vue; le daltonisme est inconnu chez les indigènes de l'Afrique[4]. Ce que sont la vaillance et surtout

[1] G. Mac Call Theal, *History of the Boers in South Africa.*

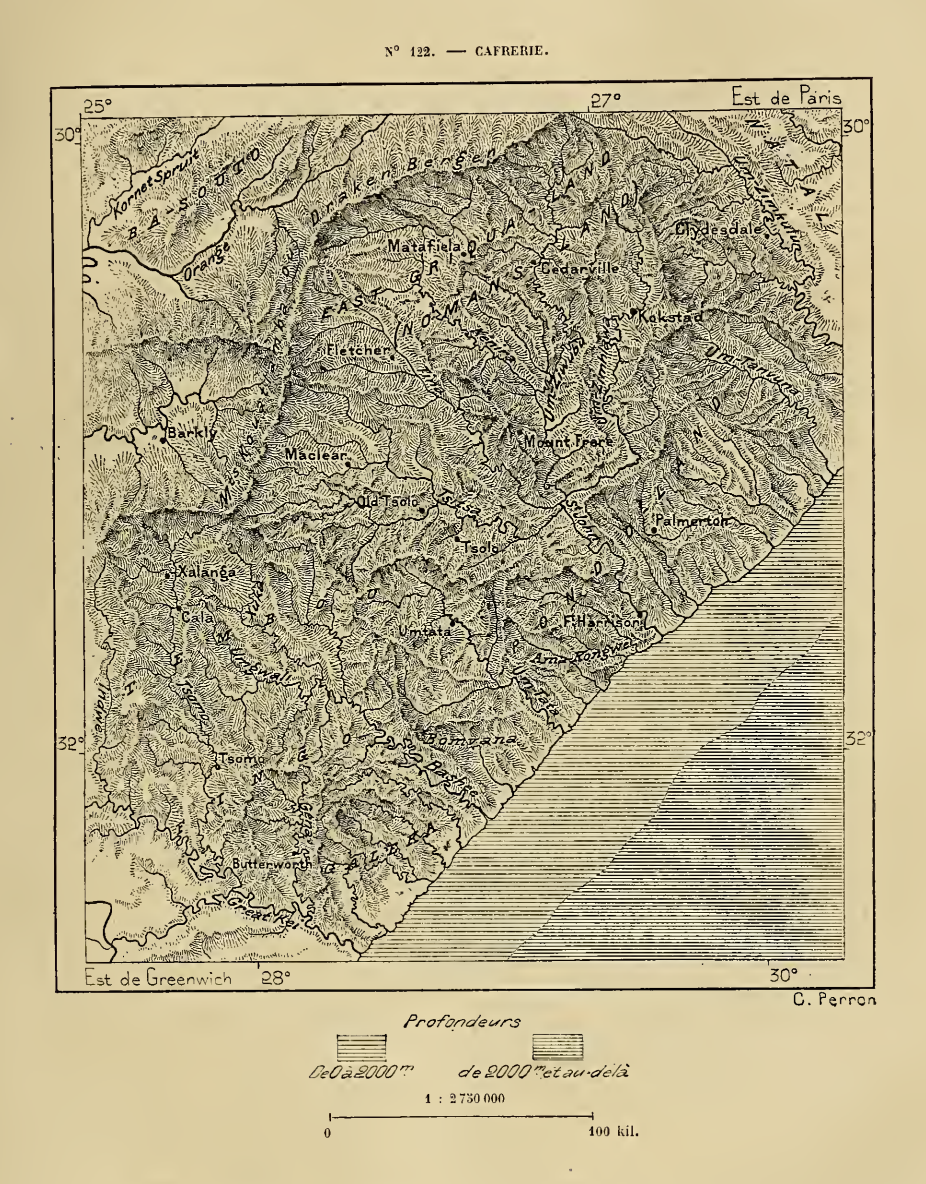
[2] Superficie et population de la Cafrerie :
40 334 kilomètres carrés ; 500 000 habitants ; plus de 12 habitants par kilomètre carré.

[3] Gustav Fritsch, *Die Eingeborenen Süd-Afrika's.*

[4] *Tijdschrift van het Aardrijkskundig Genootschap,* Juli 1882.

la force de résistance des Cafres, les Anglais le savent par les guerres qu'ils ont eu à soutenir contre eux et par la sauvage énergie que les Ama-Kosa ont montrée pendant la terrible année de la famine volontaire. Enfin, tous

N° 122. — CAFRERIE.



ceux qui se sont occupés de l'éducation des enfants dans les pays cafres témoignent de la vivacité et de la pénétration de leur esprit. Leur vie mentale est même trop intense, à en juger par le grand nombre d'aliénés que l'on rencontre parmi eux[1]. Les mœurs des Cafres, qui ressemblaient ori-

[1] *Journal des Missions Évangéliques*, 1845; — Élie Reclus, *Revue d'Anthropologie*, 1884.

ginairement à celles de leurs frères de race et de langue les Be-Chouana, sont déjà fortement modifiées par le contact de ces indigènes avec les blancs. Jadis les Cafres qui avaient pris quelques notions religieuses dans leurs rapports avec les nations voisines appelaient Dieu Thiko, du hottentot Outi-ko, « Être qui fait du mal »[1].

Les Fingo, les Amam-Fingou ou « Errants », qui vivaient jadis beaucoup plus au nord, dans la vallée de la rivière Tugela, et qui en furent chassés par Tchaka, le conquérant zoulou, ne sont guère plus Cafres que de nom. Après leur fuite, ils étaient tombés sous la dépendance des Ama-Kosa, qui peu à peu en avaient fait de véritables esclaves et avaient assimilé leur nom à celui de « Chiens ». De là une haine mortelle entre les deux nations, et pour les colons anglais l'occasion favorable d'intervenir. Profitant de l'offre de terres qui leur était faite par leurs voisins de la colonie, les Fingo émigrèrent en masse pour aller s'établir sur les bords de la Great Fish-river : là du moins ils devenaient propriétaires du sol cultivé par eux, moyennant le payement d'une taxe de 10 shillings par cabane; bien plus, ils s'alliaient aux Anglais contre les anciens maîtres, et c'est grâce à leur concours que les Ama-Kosa durent enfin s'avouer vaincus, cédant à l'est du Kei de vastes territoires, qui furent transmis en grande partie à ces « Chiens » dont ils avaient avec tant d'imprudence fait l'avant-garde des blancs. Actuellement les Cafres Fingo, d'ailleurs fortement croisés avec les colons d'origine européenne, sont évalués à près de cent mille sur le territoire colonial proprement dit et dans le Transkei : ils portent le même costume que les blancs, tiennent la charrue comme les laboureurs anglais et allemands, envoient leurs enfants à des écoles qu'ils entretiennent de leurs contributions volontaires, rédigent des journaux, traduisent des airs européens, composent des airs de musique[2] : presque tous se disent chrétiens et constituent la caste des prolétaires dans les régions orientales de la colonie sud-africaine. Les deux bourgs principaux du pays des Fingo, dans la Cafrerie proprement dite, à l'est du Kei, sont Namaqua et Butterworth, situés l'un et l'autre sur des affluents orientaux de cette rivière.

Les Ama-Kosa, Koça ou Xosa, qui récemment encore étaient les maîtres des Fingo et avaient dû leur abandonner les terres occidentales du Transkei et les vallées situées au delà jusqu'à la Great Fish-river, sont parmi tous les Cafres ceux qui ont eu le plus à souffrir de la haine des blancs : placés dans le voisinage immédiat des Anglais, ils attaquaient les premiers,

[1] Robert Moffat, *Vingt-trois ans de séjour dans le sud de l'Afrique.*
[2] G. Mac Call Theal, ouvrage cité.



HOMME ET FEMME CAFRES.

Dessin de Sirouy, d'après une photographie de M. Jameson.

et les premiers ils étaient décimés : c'est par eux que commençait l'œuvre d'extermination. Aussi les Kosa, fiers de leur gloire passée, se considèrent-ils comme les plus nobles des Cafres, et les tribus voisines leur accordent en effet le premier rang. D'ailleurs ils ne diffèrent guère des autres peuplades que par le groupement et les traditions politiques, car le dialecte qu'ils parlent est à peine distinct de ceux qu'on emploie jusqu'à la baie de Delagoa, et leur nom même n'a point de valeur ethnique, la plupart des tribus cafres, et celle des Kosa en particulier, ayant été désignées d'après quelque prince fameux dans l'histoire de la nation ; c'est également d'après des chefs illustres que sont dénommées les principales divisions des Kosa, les Galeka et les Gaïka. Ces derniers ont presque disparu comme groupe distinct : déportés en 1851 à l'ouest de la rivière Kei, dans un territoire qui est depuis longtemps envahi par les colons anglais, ils sont épars dans les fermes et dans les faubourgs des villes, comme ouvriers, laboureurs ou domestiques, et se confondent peu à peu avec les autres habitants. Quant aux Galeka, ils occupent un domaine qui leur appartient en propre, près de la moitié du territoire compris entre les rivières Kei et Bashee. En 1875, ils formaient une population compacte de près de soixante-dix mille individus. Ensemble, les groupes kosa comprennent plus de cent mille Cafres.

La plupart des Galeka ont conservé les anciennes coutumes. Le futur achète encore sa femme pour un certain nombre de bestiaux, et le chiffre de ses épouses varie en proportion de sa richesse. Au contraire de la pratique chouana, c'est le jeune homme qui trait les vaches en Cafrerie ; aucune femme n'a le droit d'entrer dans l'enclos sacré où l'on garde le bétail[1] : elle le souillerait de sa présence. La femme est serve et méprisée : il lui est interdit de prononcer le nom d'un homme de la famille ; les sons analogues à ces noms lui sont même défendus : il faut qu'elle invente une langue nouvelle, différente de celle du mari. L'enfant mal venu est tué ; ceux qui sont bien conformés sont piqués en divers endroits du corps et une petite amulette protectrice leur est introduite sous la peau, puis on les frotte de terre rouge, ainsi que la mère[2]. Les chefs sont de grands personnages, placés au-dessus des lois qui régissent les autres hommes. Ils ont droit de confiscation sur leurs sujets, et leurs fils même ont droit de vol et de pillage sur les gens de la tribu : ceux-ci doivent se sentir honorés du choix ou du caprice de leurs maîtres. Naguère les chefs seuls étaient enterrés : les cadavres des sujets étaient jetés dans la

[1] J. Mackenzie, *Scottish Geographical Magazine*, June 1887.
[2] Élie Reclus, mémoire cité.

brousse; parfois même on n'attendait pas leur fin pour traîner le corps en dehors de la cabane par une brèche faite violemment dans le treillis. Mais quand il s'agissait d'un grand chef, les cérémonies nationales duraient des semaines entières; des amis veillaient autour du tombeau pour le défendre contre les esprits de l'air et l'inclémence du temps. Parfois la veillée du sépulcre durait une année et les gardiens devenaient sacrés pour leurs compatriotes; des vaches étaient amenées dans l'enclos du tombeau, et, devenues saintes désormais, on les considérait comme des génies protecteurs qu'on n'avait plus le droit de manger ni de vendre; cet enclos était aussi un lieu de refuge, un sanctuaire à la limite duquel s'arrêtait la vengeance ou la justice. On pourrait croire qu'il n'y a guère d'esprit public chez un peuple qui entoure la personne du chef de tous ces témoignages de respect superstitieux; néanmoins les Ama-Kosa savent, au besoin, défendre leurs droits coutumiers contre les chefs et font preuve en toute circonstance d'une grande solidarité familiale. Celui qui doit payer une amende en bestiaux et qui ne les possède pas peut compter sur les siens pour acquitter sa dette.

Le pays habité par les Tembou, Tembu-land, se développe en demi-cercle au nord et à l'est du territoire des Fingo et des Galeka : commençant aux montagnes de Kouathlamba, et comprenant plusieurs hautes vallées tributaires du Kei, il se prolonge au sud-est par une partie de la zone riveraine que limitent les rivières Bashee et Um-Tata. Désignés généralement sous le nom de Tambouki (Tambookies), les Tembu ou Aba-Tembu sont au nombre d'environ cent mille, et quoique les vicissitudes des guerres les aient maintes fois forcés à se déplacer avec leurs troupeaux, ils ont relativement peu souffert des changements amenés par l'invasion graduelle des blancs, et reconnaissent sans trop d'impatience le pouvoir des magistrats britanniques. Des routes, des lignes de télégraphes traversent leur territoire, on se prépare à exploiter les couches de charbon de leurs montagnes, et même une véritable ville, Umtata, s'est fondée dans leur pays, sur la berge orientale de la rivière de même nom, en amont de superbes cascades. Les Bomvana, qui habitent, au nombre de quinze à vingt mille, la région maritime comprise entre la Bashee et l'Um-Tata, sont restés plus en dehors de l'attraction commerciale des Anglais, et leur domaine est peu connu.

Le territoire des Pondo (Pondo-land) occupe plus de la moitié du littoral de la Cafrerie, entre l'Um-Tata et la rivière Um-Tafuna, frontière du Natal. Grâce à la distance qui les sépare de la colonie du Cap, ces indigènes ont pu se maintenir sans peine dans leurs riches vallées : au nombre d'environ deux cent mille, ils passent graduellement et sans secousse de l'état d'in-

dépendance à celui de vassalité. Ils se divisent en plusieurs tribus : Ama-Kongwe, Ama-Kongwela, Ama-Kobala, Ama-Kwera, Ama-Nyati, Ama-Bala, Ama-Yali, et autres encore, ayant chacune son chef et ne s'unissant par aucun lien fédéral; cependant elles reconnaissent la suzeraineté de la Grande-Bretagne, représentée naguère par la veuve d'un missionnaire, à

N° 123. — CAFRERIE MÉRIDIONALE.



1 : 1 600 000

0 50 kil.

laquelle tous venaient demander conseil. Plusieurs bourgades, destinées à se transformer peu à peu en villes anglaises, parsèment déjà la surface de la contrée, et c'est aussi dans le territoire des Pondo, à la bouche de la rivière Saint-John, que s'est établi le port destiné à devenir un jour l'emporium de tout le littoral entre East-London et Durban. Palmerton est une station de missionnaires, qui se transforme graduellement en bourgade et promet d'être un jour une ville populeuse.

La partie nord-occidentale de la Cafrerie, séparée du pays des Ba-Souto

par l'arête des Draken-bergen, et limitée au nord-est par la colonie de Natal, au sud-est et au sud par le Pondo-land et le Tembu-land, est désignée officiellement sous le nom d'East-Griqua-land, ou terre des Gri-koua de l'est, quoique habitée surtout par diverses tribus d'origine différente : il s'y trouve également des Cafres, notamment les Pondomisi, les Ama-Baka, les Ama-Xesibé, et même quelques Fingo. Les Gri-koua, qui ont donné leur nom au pays, quoique au nombre de deux ou trois milliers seulement sur 70000 habitants, vivaient jadis avec les autres Gri-koua ou Bastaards, sur les plateaux que parcourt l'Orange; mais, après de longues migrations en divers sens, ils se séparèrent du reste de la nation, et, sous le commandement d'un chef portant le nom hollandais d'Adam Kok, allèrent s'établir, en 1862, sur le versant oriental des Draken-bergen. Le territoire désigné longtemps sous le nom de No man's Land ou « pays de Personne », et que l'on pourrait appeler le « Pays de tout le Monde », en raison de la multitude des émigrés de toute tribu qu'on y rencontre, finit par devenir leur domaine sous la suzeraineté de l'Angleterre. La route du Cap à Natal traverse la contrée en longeant la frontière du pays des Pondo et passe au chef-lieu, le bourg hollandais de Kok-stad, situé à plus de 1500 mètres d'altitude, sur un haut affluent de la rivière Saint-John. Un autre gros village, Matatiel, est placé dans le district montagneux de l'ouest, au point de rencontre de plusieurs sentiers descendus de la crête de partage. De nombreuses familles de Ba-Souto, à l'étroit dans leur pays, ont franchi la chaîne pour mener leurs troupeaux dans les hautes vallées du versant oriental [1].

VII

NATAL

Le « Cap » doit son nom à Bartholomeu Diaz ; Natal a reçu le sien d'un navigateur plus illustre encore, Vasco de Gama, qui aperçut un promontoire verdoyant de cette contrée le jour de Noel 1497. Mais plus de trois siècles se passèrent sans que ce lieu d'étape sur la route océanique de l'Europe aux Indes fût utilisé d'une manière permanente. Des marins portugais vinrent s'y approvisionner diverses fois ; puis les Hollandais, devenus maîtres de la mer après les Portugais, essayèrent à plusieurs reprises de s'établir

[1] Population de l'East-Griqua-land en 1880 : Gri-koua : 2280 habitants.
Autres : Ba-Souto, 12 000; Fingo, 6500; Kosa, 48 500

à Port-Natal ; mais ces tentatives ne réussirent point, et c'est en 1824 seulement, plus de 330 ans après la découverte, qu'une vingtaine d'Anglais du Cap constituèrent, à l'endroit où se trouve actuellement la ville de Durban, le premier centre de colonisation européenne. A cette époque le territoire, ravagé par Tchaka, le terrible roi des Zoulou, était presque entièrement désert. Les tribus des indigènes avaient été exterminées ou forcées d'émigrer vers le sud : de la mer aux montagnes la solitude était complète. Actuellement le territoire colonial, dont la superficie dépasse un peu celle de la Suisse, a près d'un demi-million d'habitants, et l'accroissement annuel est fort considérable[1].

Quoique des colons anglais aient été les premiers à fonder leurs demeures en Natalie, on put croire que les Hollandais y auraient la prépondérance numérique comme sur l'autre versant des Draken-bergen et qu'ils constitueraient le nouvel État à leur profit. Le mouvement d'émigration qui entraînait tant de Boers hors de la colonie du Cap vers les régions inconnues de l'intérieur se continuait de proche en proche, et dès l'année 1834 les premiers se montrèrent sur les cols de la montagne et parvinrent, à force de patience et d'énergie, à les franchir avec leurs attelages de bœufs ; à la fin de 1837, déjà près d'un millier de wagons hollandais avaient traversé le seuil des Draken-bergen, pour redescendre dans les vallées du versant oriental. Mais le roi des Zoulou, Dingaan, qui avait d'abord favorisé l'entrée des colons dans le territoire dépeuplé par son frère, prit peur à la vue de ce flot toujours grossissant d'étrangers, et, sous prétexte de fêter les Boers à l'occasion d'une cession de terres, il les invita dans son camp et les fit égorger. Ce fut le point de départ d'une guerre sans merci. Lors d'une première rencontre, sur le bord d'un affluent méridional de la Tugela, près de sept cents Hollandais, hommes, femmes, enfants, furent massacrés : le nom de Weenen ou des « Pleurs » désigne encore le lieu funeste où s'accomplit la tuerie. Cependant les survivants, retranchés dans l'enceinte formée par leurs wagons, et tirant par les ouvertures laissées entre les toiles, finirent par repousser les bandes d'assaillants qui les entouraient. Les balles eurent raison des sagaies, et bientôt les blancs reprirent l'offensive ; ils franchirent même la Tugela pour aller attaquer les Zoulou dans leurs villages. En 1840, ils étaient définitivement les maîtres, détrônaient Dingaan pour le remplacer par son frère Panda, désormais leur allié, et fondaient la libre république de Natalia, nom sous

[1] Superficie et population de Natal :

Superficie.	Population en 1884.	Population probable en 1887.	Population kilométrique.
48 560 kilom. carrés.	424 515 habitants.	460 000 habitants.	9 habitants.

lequel le pays est encore désigné par les Hollandais du Transvaal. Ils donnèrent à leur capitale, Pieter Maritzburg, les noms unis des deux principaux pionniers de l'immigration, Pieter Retief et Gevrit Maritz.

Mais le gouvernement du Cap ne voulut pas reconnaître le nouvel État et s'empressa d'envoyer des troupes pour en prendre possession au nom de l'Angleterre. Ainsi qu'il arrive ordinairement en matière d'annexions, des prétextes d'humanité servirent à masquer les ambitions de conquête : les Anglais s'emparèrent de Natal par « philanthropie », afin de protéger les Hollandais contre les Zoulou et les Zoulou contre les Hollandais[1]. Mais ceux-ci ne demandaient nullement à être protégés. Après avoir battu les envahisseurs dans une première rencontre, ils furent obligés de céder au nombre et de se retirer peu à peu dans les hautes vallées. Quelques-uns d'entre eux restèrent, se confondant peu à peu avec la population britannique; mais la plupart des chefs de famille, irrités d'avoir fait, au prix de tant de sang, la conquête d'un pays qu'on venait leur ravir, attelèrent leurs bœufs pour un nouveau *trek* et, remontant les pentes des Draken-bergen, allèrent rejoindre leurs compatriotes du Transvaal. Maintenant il ne reste plus des Hollandais, si ce n'est en quelques districts du centre et à l'extrémité septentrionale du territoire, que des noms de lieux : partout l'anglais est la langue des colons, celle qu'on emploie dans les tribunaux et les écoles et que l'on parle aux indigènes.

Ceux-ci n'ont cessé d'affluer dans la colonie qui leur offrait, après la guerre d'extermination, tant de terres vacantes pour leurs troupeaux. De trois mille qu'ils étaient en 1824, lors de la première arrivée des Anglais, leur nombre s'était élevé en 1848 à près de cent mille individus. Depuis il a quadruplé, non seulement par l'excès considérable des naissances sur les morts, mais aussi par l'immigration. D'ailleurs c'est par des estimations sommaires que l'on compte la population cafre, l'état civil n'ayant pas encore été introduit dans les tribus pour la statistique des naissances et des décès : les mariages seulement sont enregistrés et l'on compte les cabanes pour la rentrée des impôts. Les Cafres appartiennent à un très grand nombre de tribus : mais le mouvement d'immigration a suivi celui de la conquête, dans le sens du nord au sud, et ce sont pour la plupart des noirs de type et de langue zoulou qui sont devenus les sujets du gouvernement britannique. Ils se groupent encore en clans, mais sans aucun lien politique, et l'administration a pris bien soin de les fragmenter en une foule de peuplades distinctes : en 1886, on ne comptait pas moins de

[1] Anthony Trollope, *South Africa*.

175 chefs dans le Natal, et sur ce nombre près de la moitié avaient été nommés directement par le gouvernement, sans aucun titre héréditaire. Ces chefs eux-mêmes sont sous la dépendance immédiate d'administrateurs anglais, qui tolèrent l'observation des coutumes indigènes, « pourvu qu'elles ne soient pas de nature à causer quelque injustice manifeste et qu'elles ne répugnent pas aux principes établis et à l'équité naturelle. » Depuis la mort de Dingaan, aucune guerre entre blancs et noirs n'a ensanglanté le sol de la Natalie. Les missionnaires chrétiens qui ont le plus d'influence sur les Cafres sont les méthodistes ou wesleyens : le tiers des stations, 58 sur 160, ont été fondées par eux.

L'immigration des blancs venus directement d'Europe n'a pris quelque importance que vers le milieu du siècle. A cette époque, un groupe de fermiers anglais, ayant vécu pour la plupart dans le comté d'York, s'établit dans la colonie de Natal. Des paysans allemands vinrent aussi prendre possession de terres concédées dans le voisinage du port ; des colons norvégiens ont également accru la population blanche, ainsi que des créoles de Maurice et de la Réunion. Mais, en dépit des avantages de climat que présente la contrée, si ce n'est aux gens nerveux et d'un tempérament apoplectique[1], l'immigration annuelle spontanée n'a jamais dépassé le chiffre de quelques centaines d'individus, et même un mouvement d'émigration s'est produit de Natal en Australie et à la Nouvelle-Zélande. Les causes de l'abandon relatif dans lequel les émigrants anglais ont laissé la colonie sont multiples. Le régime de la grande propriété prévaut en Natalie, et par conséquent les concessionnaires ne travaillent pas eux-mêmes ; ils emploient les bras de gens d'autres races, et les blancs qui se livrent au labeur manuel s'exposent à leur mépris ; en outre, la grande prépondérance numérique des Cafres décourage les immigrants. Mais cet écart même entre les races effraye les propriétaires anglais, et des sociétés se fondèrent pour introduire dans la colonie des artisans, des ouvriers et des domestiques d'Europe, auxquels on accordait le passage gratuit moyennant des engagements de plus ou moins longue durée. Dans la période septennale de 1878 à 1884, les navires ont amené 4526 de ces immigrants invités, soit une moyenne annuelle de 646 individus, qui aident à constituer graduellement une classe médiane entre les grands propriétaires blancs et les indigènes. Les hommes étant plus nombreux que les femmes, celles-ci trouvent rapidement à se marier ; il n'y a point de vieilles filles à Natal comme en Angleterre, et la population s'accroît régulièrement par

[1] Bleek, *Petermann's Mittheilungen*, 1856.

l'excédent des naissances[1]. De 1880 à 1884 l'augmentation des habitants, par l'excédent de la nativité et l'immigration, a été de 2472 par an. En 1887 on compte plus de 40 000 blancs dans la colonie.

Pour l'exploitation de leurs domaines les propriétaires anglais de Natal ont recours principalement au travail des engagés hindous, coulis des provinces de Calcutta et de Madras. D'abord ils essayèrent d'employer les Cafres, et en maints endroits ils sont bien obligés de recruter leurs travailleurs parmi ces indigènes; mais en général on se hait de part et d'autre, et dès que leur engagement, d'une ou deux années, est terminé, les Cafres se hâtent de retourner dans leur tribu; parfois même ils se font rappeler par leurs chefs avant que le temps de service soit expiré. C'est avec mauvaise grâce qu'ils travaillent pour un maître : la plupart ont leur hutte, leur champ de maïs, un peu de bétail, et quand l'Européen leur propose de peiner pour un salaire, ils répondent fièrement en offrant aussi au blanc des gages pour son service. Les planteurs de Natal cherchent donc à recruter des travailleurs d'un esprit moins indépendant : ils ont introduit des Hottentots et des gens des tribus septentrionales; mais les ouvriers qui leur conviennent le mieux sont les dociles Hindous. Le gouvernement colonial avance les fonds nécessaires pour le recrutement de ces Asiatiques, et ceux-ci, répartis dans les diverses plantations suivant l'ordre des demandes, sont tenus de travailler pendant dix années chez le maître qui leur est assigné : un humble trousseau, les vivres strictement nécessaires et un gage de 15 francs par mois, tel est le salaire que reçoit le couli pour son travail journalier de huit à dix heures. Ceux d'entre eux qui arrivent à la fin de leur engagement sont libres de se faire rapatrier ou de vendre leurs bras suivant les conditions ordinaires du marché. La plupart restent dans le pays et se marient avec une de leurs compatriotes, car les importateurs de coulis sont tenus d'amener aussi des femmes, dans la proportion de quarante pour cent hommes. Quelques-uns deviennent jardiniers ou petits propriétaires dans le voisinage des villes; d'autres ont des boutiques de mercerie ou de denrées comestibles, et, grâce à leur extrême sobriété, ils font une heureuse concurrence aux marchands européens, qui se plaignent fort de l'importation de ces dangereux rivaux. En 1884, le nombre des Hindous résidant à Natal était de 27 276 individus et ne cessait de s'ac-

[1] État civil de la population blanche de Natal en 1884 :

Mariages	592
Naissances	1342
Morts	466
Surplus des naissances	876

croître. En comptant avec les Européens et les Hindous tous les autres étrangers, Malais, Chinois, enfin les métis de demi-sang, l'ensemble des Nataliens de provenance exotique représente à peu près le sixième de la population totale. Presque tous ont des métiers spéciaux, suivant leur origine : les immigrants de Sainte-Hélène se sont faits cochers ; les Allemands sont paysans et commis ; les Hollandais pasteurs de bétail et les Norvégiens pêcheurs.

Le gouvernement colonial possède encore de vastes terrains à vendre pour la culture ou le pacage des bestiaux. Sur un espace de 4 856 000 hectares, qui comprend, il est vrai, des rochers, des éboulis, quelques sommets infertiles, il restait encore en 1885 une superficie totale de 1 110 000 hectares à vendre ou à louer, surtout dans la partie méridionale du territoire, voisine du pays des Pondo ; les champs cultivés par les Européens ne dépassent pas 56 000 hectares, environ la centième partie de ce qu'ils possèdent. Les réserves ou « locations » assurées aux Cafres en toute propriété représentent une étendue de 800 000 hectares. Les lots de vente ou de fermage ont varié de grandeur suivant les oscillations de la politique coloniale; les premiers colons hollandais s'étaient attribué à chacun 2400 hectares ou davantage, en sorte qu'un nombre de deux mille propriétaires eût suffi pour accaparer toute la contrée. Depuis cette époque, les lots ont été de moindre étendue, quoiqu'il y en ait beaucoup qui comprennent plusieurs centaines ou même un millier d'hectares; mais dans le voisinage des villes la propriété se divise peu à peu.

La principale culture de Natal est le maïs ou *mealie*. Cette céréale fournit en surabondance la nourriture des Cafres, des Hindous et de leurs animaux domestiques et alimente un commerce d'exportation considérable. Toutes les autres céréales d'Europe sont également cultivées dans le pays. et chaque ville, chaque village s'entoure de vergers, qui remplacent l'ancienne parure de forêts, presque entièrement détruite par la hache et l'incendie[1]; même les palétuviers du littoral ont été presque partout exterminés, leur bois incorruptible étant des plus appréciés pour les travaux de charpente. Grâce à son climat semi-tropical, la Natalie produit aussi des plantes qu'on ne trouve pas dans l'Europe tempérée. Naguère elle eut d'importantes plantations de cafiers, mais depuis 1872, à la suite de la maladie de l'arbuste, cette culture est presque abandonnée. On a voulu la remplacer par celle de l'arbuste à thé; mais en 1885 l'étendue des plan-

[1]

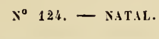
Forêts de la Natalie en 1880.	66 560 hectares.	
Broussses épineuses, où dominent les espèces de mimosa	736 400	»

tations ne dépassait pas 160 hectares et l'exportation du thé avait été de 14 000 kilogrammes seulement. On cultive aussi le chanvre, le *phormium tenax* et autres plantes à fibre textile. La principale culture dans les grandes plantations de la côte est celle de la canne à sucre, introduite en 1851. En 1884, la superficie des champs de cannes, habités de pythons inoffensifs pour l'homme, qui chassent les souris et les mulots, était de 11 625 hectares et la récolte atteignait 18 771 tonnes, dont plus d'un tiers était exporté *over-berg*, c'est-à-dire « au delà des montagnes », dans les républiques hollandaises; en outre, les planteurs avaient fabriqué plus de 10 000 hectolitres de rhum. L'élève du gros bétail, qui fut la seule industrie de Natal pendant les premiers temps de l'occupation hollandaise, a diminué d'importance relative depuis 1855, époque où une épizootie fit périr 96 bêtes sur 100 dans les troupeaux attaqués; mais la pratique de l'inoculation, l'introduction de nouvelles espèces, une meilleure hygiène ont reconstitué les parcs, et lors du dernier recensement, en 1884, on comptait 575 678 têtes de gros bétail, énorme proportion, puisqu'elle dépasse de beaucoup le nombre des habitants; en outre, le cheptel de Natal comprenait 45 451 chevaux et 522 225 moutons. Mais c'est par millions que l'on compte parfois les bêtes ovines dans les pâturages nataliens, parce que les pasteurs hollandais des plateaux de l'Orange et du Transvaal transhument suivant les saisons : en été ils paissent leurs troupeaux dans les hautes vallées occidentales; en hiver ils redescendent les pentes vers les plaines tempérées de Natal. C'est aussi par le port de la colonie anglaise qu'ils expédient leurs laines[1]. Les éleveurs ont introduit la chèvre d'Angora dans leurs troupeaux, mais ils ne se sont guère occupés de l'autruche domestique et l'insuccès relatif de leurs voisins du Cap n'est pas de nature à les encourager.

Natal a quelques gisements de cuivre, d'or, de graphite, mais trop peu rémunérateurs pour qu'on songe à les exploiter. Ses richesses minérales sont le fer et le charbon, qui se trouvent dans la partie septentrionale de la colonie, principalement sur les deux versants de la chaîne de Biggarsberg, près de la ville appelée Newcastle, comme si elle devait rivaliser un jour avec la cité houillère de la Grande-Bretagne. L'espace exploitable est supérieur à 5500 kilomètres carrés et quelques-unes des couches ont plus de 3 mètres d'épaisseur; en ne comptant que les strates horizontales reconnues par des fouilles peu profondes et seulement sur le versant

[1] Production de la laine à Natal. . . . . 619 600 kilogrammes
Exportation » de Port-Natal. . . . . . . 7 798 750 »

britannique des Draken-bergen, l'ingénieur North a trouvé que la masse de combustible de bonne qualité à extraire du sol dépasse 2 milliards de tonnes. Toutefois les quelques forgerons de la contrée étaient naguère les



N° 124. — NATAL.

seuls qui en fissent usage : depuis que le chemin de fer a pénétré dans ces régions, on l'utilise aussi pour les locomotives. L'exploitation des houillères ne peut que s'accroître en proportion du réseau des voies ferrées et des établissements industriels, sucreries, raffineries, forges et fabriques d'intruments.

Au milieu de l'année 1887, les chemins de fer de la Natalie, qui appartiennent tous au gouvernement, avaient une longueur totale de 547 kilomètres. Une seule ligne considérable était achevée, celle qui de Port-Natal se dirige au nord-ouest vers Pieter Maritzburg et Ladysmith et qui doit franchir un jour la crête des Draken-bergen pour rejoindre les lignes ferrées des républiques hollandaises. Du reste la construction des voies se fait avec toute l'économie possible : les fortes rampes dépassent 3 centimètres par mètre, les courbes les plus brusques n'ont pas même 100 mètres de rayon, et tous les travaux d'art sont faits pour une seule voie étroite. Le chemin de fer escalade successivement toutes les chaînes transversales du versant : près du village de Westown il passe à 1570 mètres d'altitude et c'est à 1676 mètres qu'il franchira la crête des Draken-bergen pour entrer dans la république d'Orange[1]. Les routes carrossables qui complètent le réseau des voies de communication de la Natalie sont aussi tracées avec une grande hardiesse au bord des ravins et sur les flancs des montagnes, jusqu'au rebord du plateau de l'Orange. Presque tout le commerce extérieur de la contrée se fait par le Port-Natal.

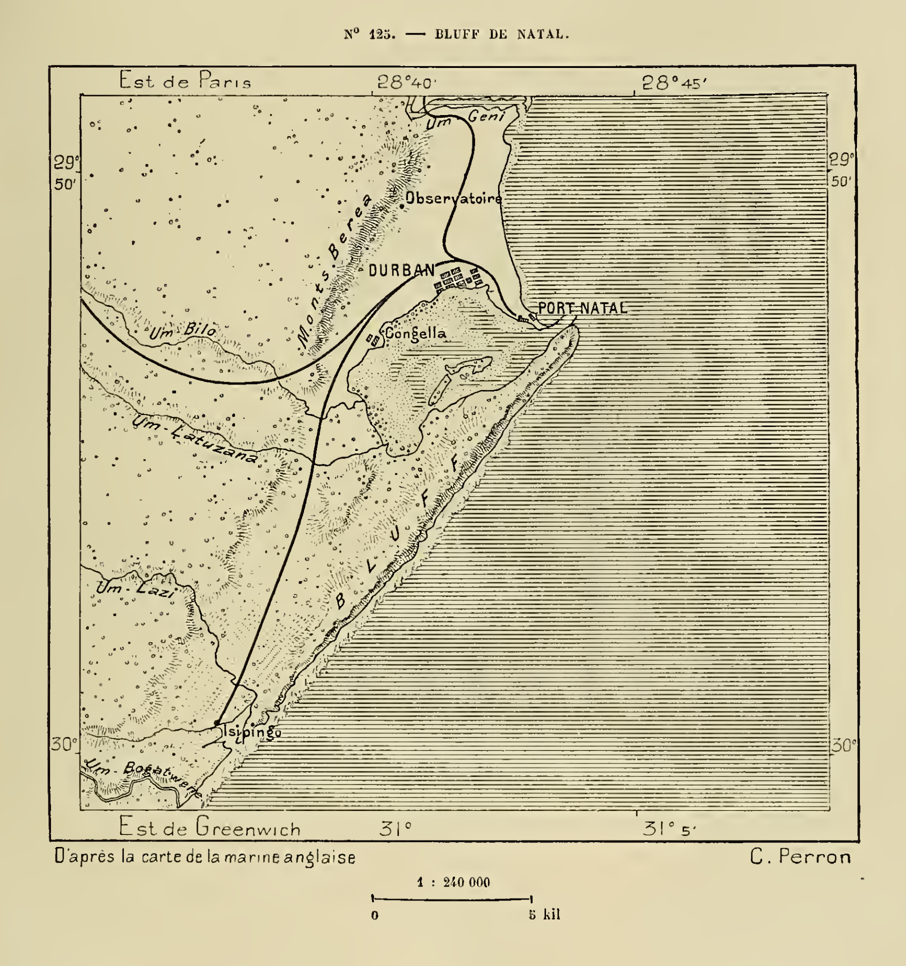
La partie méridionale du pays entre l'Um-Tavuna et l'Um-Zimkulu est une des moins peuplées et les blancs y sont encore fort clairsemés au milieu des Zoulou et des Pondo. Une colonie agricole de Norvégiens s'y est récemment fondée, celle de Marburg, située à 9 kilomètres environ du petit port Shepstone, formé par l'estuaire de la rivière Um-Zimkulu, mais souvent périlleux d'accès. D'autres prétendus « ports », évités des marins, se succèdent au nord sur le parcours rectiligne de la côte, le Port-Harding, à l'embouchure de l'Um-Zumbi, le Port-Scott, à celle de l'Um-Pambynioni. La seule partie de la côte natalienne qui soit découpée de manière à offrir un large bassin aux navires est celle que Vasco de Gama reconnut en 1497, le Port-Natal. En cet endroit une chaîne de rochers, d'environ 80 mètres de hauteur moyenne, parallèle à la côte primitive et rattachée depuis au continent par l'exhaussement des terres, se termine à son extrémité septentrionale par un *bluff* ou brusque falaise, qui protège une

[1] Statistique des chemins de fer de Natal en 1885 :

Longueur des lignes.	187 kilomètres (547 en 1887).
Voyageurs transportés	565 827
Tonnes de marchandises	192 457
Recettes.	3 588 675 francs.
Déficit.	176 125 »

large baie, reste de l'ancien détroit, contre les vents et la houle. A l'entrée de cette baie le mouvement des vagues a graduellement formé une flèche de sable qui se relie à la plage septentrionale et se dirige vers le sud-est, à la rencontre de la falaise, ne laissant aux navires qu'un étroit passage, dont le seuil change de position et de profondeur suivant les marées et les tempêtes. Jadis l'épaisseur d'eau y variait, à marée basse, de 2 mètres et

N° 125. — BLUFF DE NATAL.

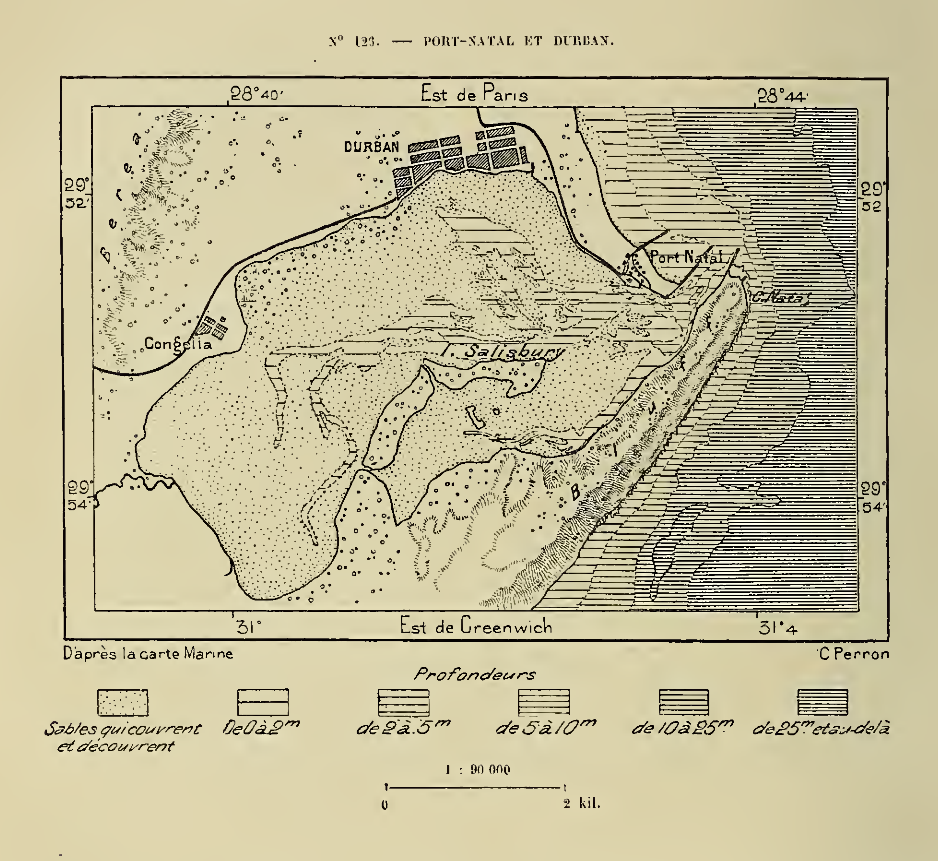


demi à 5 mètres et demi et rarement les bâtiments calant plus de 5 mètres osaient s'aventurer sur la barre. Un brise-lames enraciné sur la flèche de sable et se dirigeant au nord-est a eu pour résultat d'accroître la force d'érosion du reflux et d'abaisser en conséquence le seuil de 60 centimètres, tout en le rendant moins mobile lors des changements de l'air et du flot.

La ville bâtie sur les rives de Port-Natal a été fondée en 1846 dans un fourré que parcouraient les éléphants : on lui donna le nom de Durban (d'Urban), en l'honneur d'un gouverneur du Cap. Elle se compose en réa-

lité de deux villes distinctes, unies par un chemin de fer; le quartier marin, Port-Natal, avec ses appontements, ses magasins, ses entrepôts, et le quartier bourgeois, Durban, sur la colline, avec ses larges rues plantées d'arbres, ses magnifiques jardins à végétation tropicale, bananiers, bambous, figuiers multipliants. A l'ouest de la ville et de la baie se prolonge la colline boisée de Berea, parsemée de maisons de campagne d'où l'on contemple le beau spectacle de la baie, de ses îlots et de ses rivages : c'est là

N° 123. — PORT-NATAL ET DURBAN.



que résident la plupart des riches marchands de la cité; à l'ouest de l'estuaire est le bourg de Congella, où les premiers immigrants hollandais établirent leur campement. Durban est par sa population la première ville de Natal : elle l'emporte sur la capitale, grâce surtout à sa colonie considérable de Zoulou et d'Orientaux, Hindous, Arabes et Chinois[1]. L'île de Salisbury, dans la rade, est peuplée de plus de deux cents Hindous, qui s'occupent presque exclusivement de la pêche et de la salaison des poissons,

[1] Population de Durban au 31 juillet 1885 :

8895 Européens; 4521 indigènes; 5711 Hindous, etc.



PORT-NATAL ET DURBAN. — VUE GÉNÉRALE, PRISE DU BLUFF.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Peace.

dont ils fournissent le marché de Durban. D'autres Hindous, jardiniers, approvisionnent la ville de légumes et de fruits. L'eau fraîche manquait à Durban : un aqueduc de construction récente lui apporte d'une distance de 15 kilomètres l'énorme quantité journalière d'au moins 1 100 000 litres d'eau.

Grâce à son port et à ses chemins de fer, qui se dirigent, au sud vers Isipingo et ses plantations de cannes à sucre, au nord vers le bourg de Verulam, également entouré de champs de cannes, au nord-ouest vers Pieter Maritzburg, Durban est le centre du commerce de toute la Natalie; il reçoit aussi une part considérable du trafic des républiques hollandaises, quoique celles-ci aient aussi pour débouchés Port-Elizabeth et la rade du Cap, et qu'elles se préparent, par la construction d'un chemin de fer, à se donner le havre portugais de Lourenço Marques pour entrepôt sur l'océan des Indes. Le mouvement commercial de Port-Natal dépasse donc de beaucoup l'importance totale des échanges de la seule colonie : la diminution du trafic sera considérable quand les deux républiques de l'Overberg ou « Trans-Montagne » auront leur voie directe par le territoire portugais. D'ailleurs l'animation de Port-Natal a déjà quelque peu diminué depuis l'année des grandes spéculations provoquées par la fièvre de l'or et des diamants; mais en dépit des reculs temporaires l'accroissement décennal est énorme[1]. C'est avec la Grande-Bretagne que Natal a son trafic le plus important; vient ensuite l'Australie, qui lui envoie des farines; la colonie du Cap, bien que fort rapprochée, a moins de relations avec la Natalie que l'Inde, les États-Unis et le Brésil. Le petit commerce de détail avec les Hindous et les indigènes est presque entièrement monopolisé par les marchands arabes et orientaux qui résident à Durban.

Sur la route de Durban à Pieter Maritzburg, la seule bourgade qui pré-

[1] Mouvement des échanges de Port-Natal en 1880, année du plus grand commerce :

	Importations.	58 414 600 francs.
	Exportations	22 271 850 »
	Total.	80 686 450 francs
En 1885 :	Importations	57 965 925 »
	Exportations.	21 937 075 »
	Total.	59 901 000 francs.

Mouvement commercial moyen :

De 1846 à 1855.	2 705 425 francs.
De 1876 à 1885.	62 945 997 »

Mouvement de la navigation dans le Port-Natal en 1885 :

624 navires, jaugeant 444 850 tonneaux, dont 308 bateaux à vapeur, jaugeant 329 400 tonneaux.

tende au nom de ville est Pinetown, centre de la population germanique de la Natalie; une mission du voisinage porte le nom de Neu-Deutschland, et près de là des trappistes, Allemands en majorité, ont fondé un établissement agricole.

Pieter Maritzburg, ou plus brièvement Maritzburg, capitale de la Natalie, est fort agréablement située, à 625 mètres d'altitude, dans une plaine qu'arrose un affluent méridional de l'Um-Geni et qu'entourent de toutes parts des collines au profil gracieux. C'est une des villes les plus propres, les plus agréables de l'Afrique : la végétation des jardins et des bosquets y est plutôt celle de l'Europe tempérée que celle des régions tropicales. Moins peuplée que Durban, elle a une part beaucoup plus considérable d'employés et de personnages officiels; en outre, c'est là que se trouve le camp occupé par le principal détachement de troupes cantonné au Natal. Placée au centre du pays, à côté même du palais gubernatorial, la petite armée peut se porter immédiatement sur les points menacés. La colonie agricole de Wilgefontein, fondée dans le voisinage de Maritzburg, s'enrichit rapidement par la culture des primeurs[1]. Au nord, de l'autre côté de la chaîne du Zwaart-kop, coule l'Um-Geni, fameux par ses magnifiques cascades. L'une d'elles, près de Howick, plonge du haut d'une paroi de basalte en une seule masse écumeuse, dont la hauteur est diversement évaluée de 85 à 98 mètres; plus bas, le fleuve se divise en plusieurs bras, et de nouvelles chutes, séparées les unes des autres par des rochers et des bouquets d'arbres, s'alignent en une longue rangée sur les parois d'une falaise.

Au nord de Maritzburg, Lidgettown se trouve, comme la capitale et Howick, dans le bassin de l'Um-Geni; Greyton la « hollandaise » est située sur le haut Um-Voti, mais toutes les autres villes appartiennent au versant de la Tugela, le principal cours d'eau de Natal. Estcourt et Weenen, la ville des « Pleurs », se succèdent sur la rive gauche de la rivière Bushman; Colenso a été fondée sur le fleuve lui-même et Ladysmith sur son affluent le Klip-river; enfin Newcastle (1250 mètres), à l'extrémité septentrionale de la colonie, est sur un petit tributaire de la Buffalo-river, l'affluent majeur de la Tugela. C'est au nord de Newcastle, à la pointe même formée par le territoire de Natal entre la république d'Orange et celle de Transvaal, que s'élève la colline escarpée de Majuba (Ama-Djouba), fameuse par l'assaut victorieux que les Boers y livrèrent en 1881 aux soldats anglais

[1] Population de Pieter Maritzburg en 1884 :

8474 blancs; 3793 indigènes; 1966 gens d'autres races.

retranchés au sommet. Sur ces hautes terres, les crêtes, tables ou dômes des montagnes, se montrent à peine au-dessus des longues ondulations du plateau; les villages se mettent à l'abri du vent dans les dépressions du sol herbeux.

Outre Durban et Maritzburg, seulement trois villes de la Natalie, Verulam, Ladysmith et Newcastle, étaient en 1886 d'importance suffisante pour avoir pu se constituer en municipes.

Natal n'est pas une colonie autonome, se gouvernant elle-même, nommant ses ministres et pourvoyant à sa propre défense. C'est une « colonie de la couronne », dépendant encore du gouvernement britannique, bien que s'essayant déjà à une certaine indépendance. Le gouverneur du Natal est nommé par la reine, de même que le conseil exécutif, composé du *chief-justice*, du commandant des troupes, du secrétaire colonial, du trésorier, de l'avocat général, du secrétaire des affaires indigènes et de l'ingénieur en chef, auxquels sont adjoints deux membres du conseil législatif. Naguère cette dernière assemblée était également, pour une moitié, à la nomination de la couronne; actuellement vingt-trois des trente membres sont nommés par le suffrage des électeurs, cinq siègent en vertu de leurs hautes fonctions administratives et deux grâce au choix du gouverneur. Sont électeurs tous les possesseurs d'une propriété valant au moins 1250 francs, tous les hommes payant un fermage de 250 francs ou dont le revenu atteint 2400 francs. Personne n'est officiellement exclu du scrutin en vertu de sa couleur, de son origine ou de sa religion; mais, sans renvoyer en masse Africains et Asiatiques, on a obtenu le même résultat par des artifices légaux : « Aucune personne appartenant à une classe placée par législation spéciale sous la juridiction de cours spéciales ou sujette à des lois et à des tribunaux spéciaux ne sera inscrite sur la liste des votants. » Il eût été plus honnête de dire : « Les blancs seuls pourront voter. »

Le gouvernement désigne les juges de la cour suprême, les magistrats résidents et les *field-cornets*, qui surveillent les différents districts. Il nomme aussi les administrateurs et employés et choisit même la plupart des professeurs et instituteurs, car c'est en grande partie du budget colonial que dépendent les écoles. Durban et Pieter Maritzburg ont chacune son école supérieure (*high school*), d'où les élèves boursiers peuvent être envoyés aux universités britanniques. Les gros bourgs sont tous pourvus d'écoles primaires, entretenues sur les fonds coloniaux; en outre, un grand nombre d'écoles particulières, notamment celles qui appartiennent aux missions,

reçoivent des subventions du gouvernement, soit en argent, soit en terres. Edendale, près de Pieter Maritzburg, est le centre principal de la propagande d'éducation dirigée par les missionnaires wesleyens. Des inspecteurs spéciaux instituent les examens dans les différentes écoles[1]. La proportion des enfants indigènes qui apprennent à lire est encore très minime; mais parmi les blancs il ne resterait en dehors de toute instruction que 200 enfants, à peu près la vingtième partie de ceux qui sont en âge d'apprendre.

La grave question de la défense coloniale est la raison pour laquelle Natal se trouve encore sous la dépendance directe du gouvernement anglais : les colons ne se sentent pas complètement de force à se défendre eux-mêmes. Ils sont entourés de populations dont l'ancienne hostilité pourrait facilement se raviver : au sud-ouest les Pondo, à l'ouest les Ba-Souto, au nord-ouest les Boers, au nord-est les Zoulou, et dans le pays même ils pourraient avoir à lutter contre une insurrection des noirs. A tant de dangers il leur faut opposer le concours de la mère patrie. Une petite armée britannique, comprenant plus d'un millier d'hommes, et divisée en trois corps, campés à Maritzburg, Estcourt, Greyton, protège la colonie; en outre, elle sert de modèle pour la formation des forces coloniales, qui se composent d'un corps de police monté, de 280 hommes, et d'un régiment de volontaires, de plus d'un millier d'hommes. Dans chaque ville se sont constitués parmi les blancs des sociétés de tireurs, que favorise le gouvernement par la distribution de prix; d'autre part, la vente d'armes de guerre et de munitions aux indigènes est strictement interdite. Il est également défendu, depuis 1856, de leur vendre ou de leur donner de l'eau-de-vie, sous peine d'amende ou d'emprisonnement. Mais la loi est fréquemment violée, surtout par les marchands hindous.

Le budget colonial, alimenté surtout par les droits de douane et par les taxes sur les cabanes indigènes, se solde ordinairement en déficit[2] : aussi a-t-il fallu en assurer le fonctionnement régulier par des emprunts[3]. Les

[1] Écoles gouvernementales en 1885 :

Pour les blancs. . . .	51 avec	3922 élèves;	écoles libres : 60 élèves.
» Zoulou. . . .	64 »	3817 »	
» Hindous. . . .	25 »	1480 »	

[2] Budget de 1884 :

Recettes.	15 237 200 francs.
Dépenses.	18 670 200 »
Déficit.	3 433 000 francs.

[3] Dette du Natal au 31 décembre 1884 : 76 393 975 francs.

blancs de la colonie ne payent aucun impôt direct. Les postes, télégraphes et chemins de fer coûtent beaucoup plus au gouvernement qu'ils ne lui rapportent. L'allocation annuelle du budget qui servait à introduire dans le pays des immigrants britanniques a dû être interrompue.

Le tableau suivant donne la liste des comtés de la Natalie, avec leurs divisions administratives et leur population blanche au 31 décembre 1884 et leurs chefs-lieux :

COMTÉS.	DIVISIONS.	POPULATION BLANCHE.	CHEFS-LIEUX.
Pieter Maritzburg	City.	8 474	Pieter Maritzburg.
	Um-Geni.	2 519	York.
	Lion's river.	1 048	Howick.
	Upper Um-Komani.	754	Richmond.
	Ixopo.	571	Springvale.
Durban	Borough.	8 545	Durban.
	Um-Lazi.	2 875	Pinetown.
Victoria	Inanda.	1 541	Verulam.
	Lower Tugela.	812	Stanger.
Um-Voti		1 771	Greyton.
Klip-river	Klip-river.	1 008	Ladysmith.
	Newcastle.	2 016	Newcastle.
	Um-Zinga.	721	Helpmakaar.
Weenen		1 770	Weenen.
Alfred		665	Harding.
Alexandra		567	Alexandra.
		35 455	

VIII

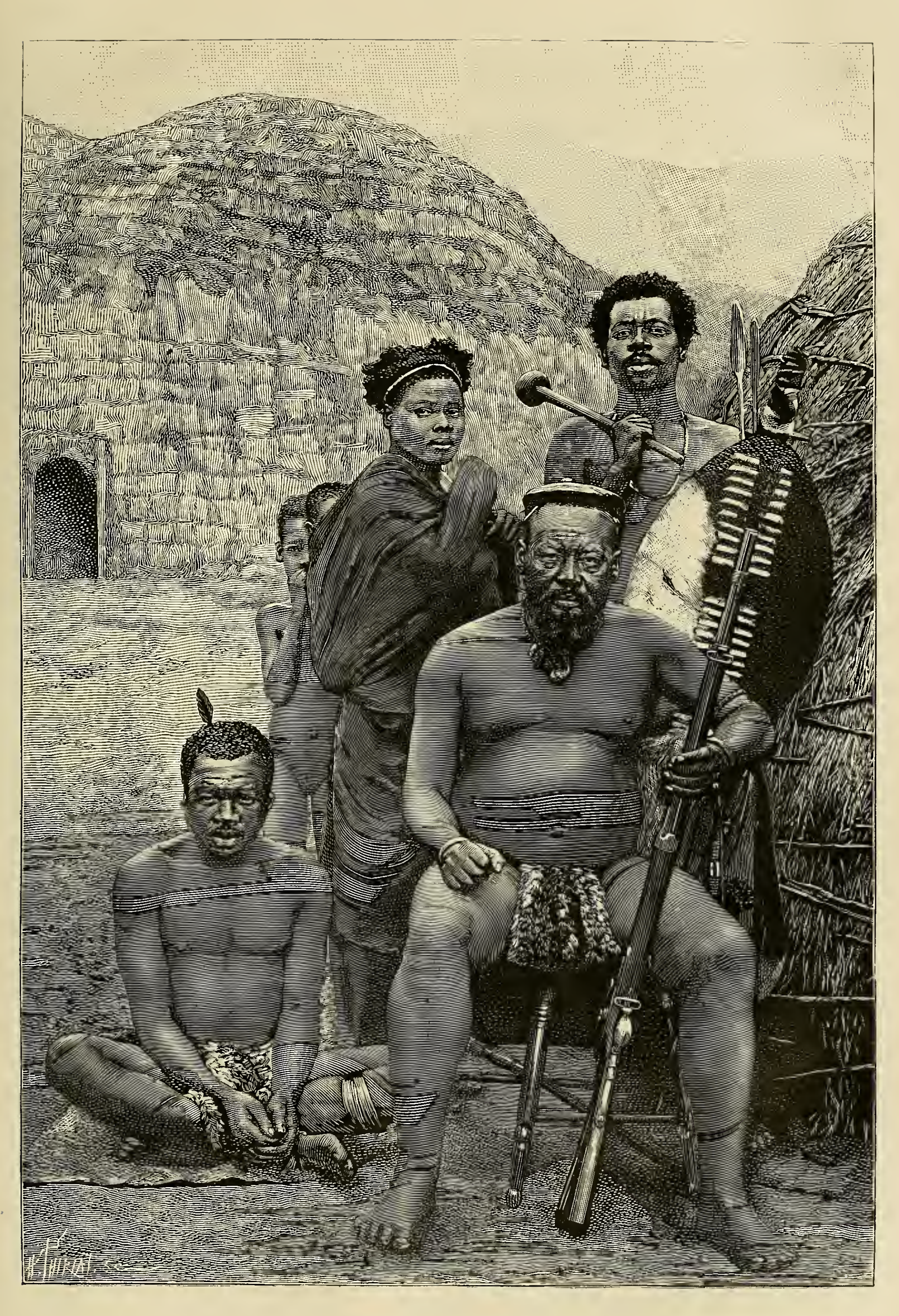
PAYS DES ZOULOU (ZULU-LAND).

A maintes reprises les voisins anglais et hollandais du pays des Zoulou conclurent avec ces indigènes des traités qui leur garantissaient la possession du territoire compris entre les frontières de la Natalie, les montagnes bordières et les possessions portugaises ; mais, comme dans les autres régions de l'Afrique australe, les conventions officielles n'empêchaient pas qu'entre blancs et noirs l'état d'hostilité ne fût constant, parfois guerre ouverte, ou bien incursions passagères à main armée, d'ordinaire simples vols de terre et de bétail. Peu à peu le territoire des Zoulou se rapetissait. Descendant de leurs plateaux, les Boers prenaient pâturage après pâturage : une « Nouvelle République » hollandaise se constituait, destinée à deve-

nir bientôt une province maritime du Transvaal. Pour empêcher les Hollandais d'étendre leur domaine politique jusqu'à la mer et de s'affranchir ainsi de l'état de dépendance commerciale dans lequel ils se trouvent maintenant à l'égard des Anglais du Cap et du Natal, le gouvernement britannique se hâta de prendre pour lui-même le territoire des Zoulou du littoral. De la bouche de la Tugela à la rivière Mapouta, qui se jette dans la baie de Lourenço Marques, toute la zone côtière appartient désormais à la Grande-Bretagne, mais les hauts versants maritimes des montagnes bordières sont devenus partie intégrante de la république Sud-Africaine. La superficie du territoire maintenant partagé, où dominent les trois groupes de tribus, Zoulou, Tonga et Souazi, est évaluée à 50 000 kilomètres, et la population totale serait d'environ 200 000 individus. Le fragment rattaché au Transvaal sous le nom de « Nouvelle République » comprend un espace de 7592 kilomètres carrés ; le Zulu-land britannique, désormais placé sous l'administration du gouverneur de Natal, présente une superficie de 21 290 kilomètres.

Les Zoulou (Ama-Zoulou) sont beaucoup moins nombreux dans le pays où ils étaient naguère indépendants que dans la colonie de Natal, où ils sont tenus sous une stricte surveillance, mais où ils peuvent largement gagner leur vie par le travail : on ne les évalue guère qu'à une centaine de mille dans le pays limité au sud par la Tugela ; il est vrai que des guerres de succession, auxquelles succéda l'invasion étrangère, ont longtemps ensanglanté le territoire et fait le vide en des provinces entières. Enfin, en 1879 eut lieu la dernière grande lutte dans laquelle les Zoulou aient osé se mesurer avec les Anglais. Malgré l'infériorité de la discipline et de l'armement, ils furent vainqueurs en quelques rencontres, notamment à Isandhlouana, lieu situé près de la rive gauche de la Buffalo-river, à l'est de son confluent avec la Bloed-river ou « rivière du Sang ». En cet endroit se trouve un gué, Rorke's drift, fréquemment disputé comme l'un des points stratégiques les plus importants de la contrée. Les Anglais qui s'en étaient emparés avaient gagné les terrasses orientales de la vallée, lorsque leur avant-garde surprise dut battre précipitamment en retraite ; quelques-uns des leurs restaient dans la brousse, percés de sagaies, entre autres l'héritier des Napoléon, qui n'avait pas voulu se laisser oublier, espérant que ses faits d'armes contre les Zoulou lui vaudraient un jour la domination sur les Français[1]. Mais les premiers échecs d'avant-garde furent bientôt réparés, et l'armée des Zoulou succomba sur les bords de

[1] De Hübner, *A travers l'Empire Britannique.*



GROUPE DE ZOULOU

Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Jameson.

la rivière Um-Volosi, précisément à l'endroit où, d'après la tradition, était née, à une époque immémoriale, la famille de Zoulou, le fondateur de la tribu. Devenus les maîtres, les Anglais divisèrent le pays en treize chefferies « protégées », puis procédèrent à un nouveau remaniement après que les divers petits États se furent épuisés dans les guerres civiles.

Les Ama-Zoulou ou « Gens de Zoulou », c'est-à-dire du « Céleste », n'ont point un type distinct parmi les autres Cafres du versant oriental de l'Afrique. Leur peuple, devenu puissant par la guerre, lors des conquêtes de Tchaka, au commencement du siècle, se compose en réalité de toutes les tribus qui ont été successivement « mangées ». Les peuplades que dévorait le « Grand Lion » n'étaient pas complètement exterminées; d'ordinaire il épargnait les femmes et les enfants, qui appartenaient aussitôt à la nation conquérante; quant aux jeunes hommes, ils étaient enrôlés dans l'armée. Les tribus primitives étaient condamnées à disparaître d'autant plus rapidement dans la multitude des vaincus que Tchaka avait interdit le mariage à ses guerriers; seuls les vétérans pouvaient prendre femme, et même plus d'une, autant qu'ils avaient massacré de combattants[1]. Pour soustraire les soldats à tout sentiment d'affection qui eût pu les amollir dans leur œuvre de destruction féroce, il ordonna le massacre des nouveau-nés; lui-même, prêchant d'exemple, ne célébra aucunes épousailles suivant les anciennes coutumes et fit mettre à mort tous ses enfants dès leur naissance : comme roi, il voyait en chaque fils qui lui naissait un ennemi futur à combattre et préférait le détruire d'avance. Ce maître atroce, dressant sa nation comme une machine de guerre, avait sacrifié tous les autres intérêts de l'État à la furie des conquêtes. La capitale n'était qu'un camp, et d'autres camps étaient distribués sur tout le territoire. Dans les villages qui entouraient les kraal des guerriers, les femmes et les esclaves emmagasinaient les approvisionnements de l'armée, nourrie exclusivement de la chair des animaux : le lait, aliment des pacifiques, leur était interdit. Les Zoulou, redoutables surtout par leur manière de combattre, avaient abandonné le javelot, qu'on lance de loin, et pris pour arme le court épieu, avec lequel on frappe l'ennemi de près. Les bandes de soldats ne se ruaient plus en désordre à la bataille. Disposées en « front de bœuf », les troupes enveloppaient peu à peu leurs adversaires, les attaquant d'abord par une corne, puis par l'autre, et les rejetant peu à peu sur le corps central, qui procédait au massacre final[2]. Après la vic-

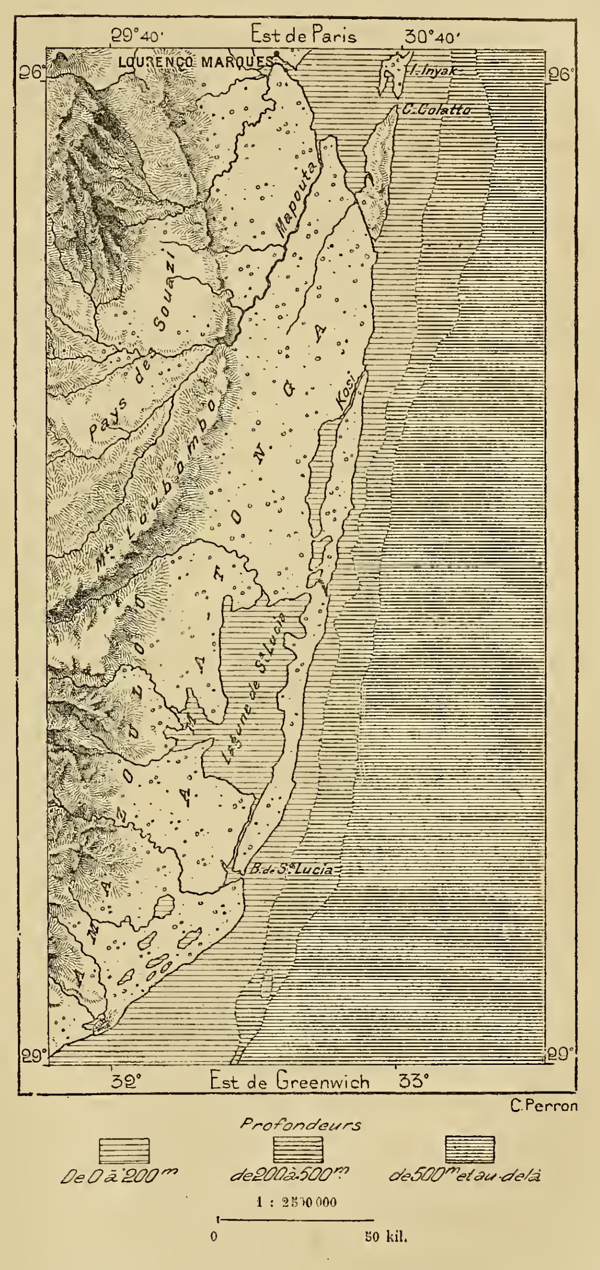
[1] *Journal des Missions Evangéliques.* — Élie Reclus, *Revue d'Anthropologie*, tome VII, 1884.
[2] Wilmot, *History of the Zulu War.*

toire, il s'agissait surtout de capturer le bétail, que les pasteurs avaient éloigné du lieu de la bataille; mais les Zoulou savent exercer leurs bœufs à de soudaines retraites en ordre discipliné.

L'organisation purement militaire de la nation devait fatalement amener la ruine. Fondé par la guerre, l'empire s'écroula par la guerre; après s'être heurtés contre les enceintes de wagons où s'étaient fortifiés les Boers, les Zoulou, ne pouvant plus tenter l'extermination des blancs, s'acharnèrent les uns contre les autres en guerres furieuses. Pourtant les « Célestes » sont fiers de ce passé de conquêtes et de batailles qui a fait leur perte et qui les rend moins aptes que d'autres à continuer par le travail la lutte pour l'existence. Formés de tant d'éléments divers, les Zoulou n'avaient parmi les Cafres d'autre caractère distinctif que leurs mœurs guerrières, fruit de l'éducation reçue. Mais, fils d'hommes choisis, ils sont en général beaux, grands, adroits et forts, habiles à tous les exercices et se présentant avec dignité : tout costume leur va bien, tant ils ont de grâce naturelle. Ils sont d'ailleurs assez vains de leurs avantages physiques et cherchent à les rehausser en drapant élégamment leur toge, en s'ornant les bras, les jambes, la poitrine, d'anneaux et de perles, en dressant sur leur tête des panaches et des bouquets. Les hommes mariés ont l'habitude de se faire une espèce de couronne en gommant leurs cheveux ou en les mélangeant d'argile et d'ocre. Bienveillants et rieurs, ils semblent n'avoir point de rancune contre les blancs leurs vainqueurs; mais quand ils ont été victimes d'une injustice personnelle, ils ne pardonnent jamais. Jadis leurs principaux fétiches étaient la sagaie et le bouclier de guerre; les voyageurs de la génération précédente décrivent avec une sorte d'effroi les danses et les processions militaires, alors que les guerriers zoulou, ornés de cornes et de queues de bœuf, défilaient devant leur roi en chantant la nouvelle, « la nouvelle de la sagaie ». L'obligation de vivre en paix sous la menace d'autres fétiches, le fusil et le canon des blancs, modifiera sans nul doute leurs superstitions, et quoique rebelles pour la plupart aux discours des missionnaires, ils cesseront bientôt de voir les âmes de leurs aïeux dans les serpents familiers qui habitent dans leurs demeures. De même que les Zoulou de la Natalie, ceux du territoire d'outre-Tugela deviennent agriculteurs en cessant d'être guerriers et les métiers de l'industrie commune, naguère presque inconnus chez eux, se développent. Cependant leurs forgerons savaient depuis longtemps forger un fer plus résistant que le métal importé par les Anglais et leurs joaillers fondaient le cuivre vendu par les Portugais de Lourenço Marques.

Plus éloignés de la frontière natalienne, les Ama-Tonga, agriculteurs paisibles qui vivent sur les bords de la baie de Santa-Lucia et des lagunes côtières, et dont le nom rappelle leur ancienne sujétion aux conquérants zoulou, échapperont plus longtemps à l'influence des Européens, grâce à l'insalubrité des terres basses qu'ils habitent; cependant le négociant allemand Lüderitz, après avoir acquis Angra Pequena, tenta également d'occuper le territoire riverain de Santa-Lucia. A l'ouest, le pays des Ama-Souazi est plus sérieusement menacé que celui des Ama-Tonga, comme lieu de passage entre les plateaux cultivés et la baie Delagoa, et surtout comme région minière. Les pasteurs boers pénètrent fréquemment dans le pays pour y exercer de prétendus droits de pacage et s'arment pour protéger l'exercice de ces droits. De leur côté, les Anglais du Cap et du Natal demandent (1887) la nomination d'un agent britannique chargé de résider auprès du roi des Souazi et de prêter main-forte contre les envahisseurs descendus des plateaux. Des missionnaires anglais s'établirent chez eux dès l'année 1822; ils furent massacrés, mais d'autres évangélistes ont fondé des stations sur leur ter-

N° 127. — LAGUNE ET MARIGOTS DE SANTA-LUCIA.



ritoire. Les Ama-Souazi ou « Fils de la Verge », au nombre présumé de 80 000 individus, sont ainsi nommés d'un de leurs chefs, qui s'assit en 1845 sur la peau de lion ; autrefois la nation était dite des Ba-Rapouza, d'après un autre chef. La marque des tribus souazi est une entaille au cartilage de l'oreille. Le souverain du pays est devenu l'un des personnages les plus riches de l'Afrique australe depuis que des compagnies nombreuses se sont formées pour exploiter les mines d'or de son territoire. Sa part dans chaque exploitation doit être d'au moins 7500 francs par an[1].

Actuellement la population européenne est encore presque nulle dans le territoire des Zoulou, et d'ailleurs il est provisoirement interdit aux blancs d'y acheter des terres et d'y établir des plantations : des missionnaires, quelques pasteurs de bétail, des chercheurs d'or et deux ou trois marchands dans le voisinage de la côte, tels sont les seuls colons du Zulu-land. Il n'y a d'autres constructions européennes que des fortins aux points stratégiques, et un petit nombre de chapelles et d'écoles, noyaux autour desquels s'établiront un jour des villages et des villes. Le centre naturel de la contrée est la région du confluent des deux Um-Volosi : c'est là que se trouvait jadis la capitale du royaume zoulou, Ounodouengo, à laquelle succéda Ouloundi, ville de plus d'un millier de huttes, disposée en forme d'anneau fortifié autour d'une place de plusieurs kilomètres de circonférence où le bétail était parqué. Ouloundi a été détruite à son tour et il n'en reste plus qu'un kraal sans importance. Les autres agglomérations urbaines des Zoulou, de même celles des Ama-Souazi, sont également construites sur le modèle d'un parc à bestiaux.

IX

RÉPUBLIQUE D'ORANGE (ORANJE VRIJ-STAAT).

La moindre des deux républiques hollandaises en étendue et en population, l'État libre d'Orange, est bornée par des territoires britanniques sur les deux tiers de son pourtour : à l'ouest elle confine au Griqua-land-West, au sud elle touche à la colonie du Cap, tandis qu'à l'est elle est limitrophe du pays des Ba-Souto et de la Natalie. Avant la découverte des gisements diamantifères, la grande enclave de forme ovale attribuée à l'État libre d'Orange était bien délimitée de tous les côtés par des frontières naturelles : la haute chaîne des Draken-bergen la sépare du Natal entre les

[1] *Afrique explorée et civilisée*, octobre 1887.

sources du Vaal et celles du Caledon; ce dernier cours d'eau, puis des avant-monts forment la frontière du pays des Ba-Souto; au sud l'Orange, qui a donné son nom à la république, marque la limite par les méandres de son lit, tandis qu'au nord-ouest et à l'ouest le cours du Vaal a été choisi pour ligne de partage; mais l'espace péninsulaire compris entre l'Orange et le Vaal, en amont du confluent, a été détaché du territoire de la République et repris par l'Angleterre avec ses gîtes de diamants. Dans son ensemble le pays est un plateau de pâturages peu accidentés, d'une altitude moyenne de 1300 à 1400 mètres, s'inclinant en pentes insensibles du nord-est vers le sud-ouest et n'offrant de terres fertiles que dans les régions orientales voisines de la montagne. La superficie de l'État est évaluée à 107 459 kilomètres carrés, soit un cinquième de la France; mais cet immense territoire est encore bien faiblement peuplé : au plus 150 000 habitants, blancs et noirs, y ont parsemé leurs villages et leurs fermes.

Les commencements de la colonie hollandaise datent de 1837; en cette année, le premier *trekker*, quittant la colonie anglaise du Cap avec famille, troupeaux et biens, franchit le fleuve Orange pour s'aventurer au-delà parmi les populations errantes. La caravane de pionniers fut suivie par d'autres et peu à peu se constitua un nouvel État entre l'Orange et le Vaal. A leur tour les magistrats anglais se portèrent à la suite de ces colons qui échappaient à leur pouvoir, et en 1848 la « Souveraineté » britannique fut proclamée au nord de l'Orange. Les Boers[1] résistèrent et, comme au Natal, ils eurent d'abord le dessus; mais, incapables de prolonger la lutte contre les forces anglaises et leurs alliés les Gri-koua, ils durent fuir ou se soumettre. Les uns, se refusant à subir la domination anglaise, continuèrent leur mouvement de *trekking* dans la direction du nord, où ils fondèrent la nouvelle république de Transvaal; les autres restèrent dans le pays, dont ils devinrent les principaux dignitaires. Mais, en constituant un nouveau domaine colonial, les Anglais prirent en même temps son héritage de guerres contre les Ba-Souto et autres indigènes, et le budget annuel de la métropole se trouva grevé de dépenses considérables, qui firent regretter l'annexion. Le gouvernement britannique finit même par proposer aux Boers hollandais de la Sovereignty de leur rendre l'autonomie politique, moyennant la promesse formelle que l'esclavage ne serait pas rétabli. Les Hollandais acceptèrent les conditions qui leur étaient faites, et en 1854 le Vrij-staat d'Orange était reconstitué. Depuis cette époque il a prospéré d'une manière remarquable : sa population a quintuplé.

[1] *Boers* est, dans le patois local, le nom ordinaire des Afrikanders hollandais; *Boeren* serait la véritable orthographe.

Les Boers qui jouissent de la domination politique dans l'État libre d'Orange sont les fils de calvinistes zélés, et la plupart professent encore la religion de leurs pères; les autres cultes chrétiens sont pratiqués par les immigrants anglais[1]. N'ayant eu d'autre livre que la Bible pendant deux siècles, ils se comparaient volontiers au peuple élu. Errants comme les Juifs, à la recherche d'une Terre Promise, ils ne doutaient pas que toutes les populations indigènes ne fussent créées pour les servir : ils voyaient en eux autant de « Cananéens, Amorrhéens et Jébuséens » voués d'avance à l'esclavage ou à la mort. A l'exception d'une seule peuplade de Ba-Rolong qui, par haine des Ba-Souto, s'était alliée aux Hollandais, ceux-ci ont exterminé ou chassé toutes les tribus hottentotes ou bantou qui se trouvaient sur le territoire de leur république. Ils ont fait le vide devant eux, brisant toute organisation politique des indigènes et ne les admettant que comme serviteurs, sans lien commun de solidarité nationale. Les noirs, il est vrai, sont plus nombreux que les blancs dans les limites de l'État[2], mais ce sont presque tous des immigrants pauvrement salariés, Cafres, Be-Chouana, Hottentots ou métis de Sainte-Hélène. La loi leur défend de voter, de porter des armes, de posséder un lopin de terre en propre; la coutume leur interdit de demeurer à côté des blancs.

Accoutumés, sinon toujours au travail de la terre, du moins à la surveillance du labeur des champs, les Boers méritent d'ordinaire leur nom de « Paysans » par la solidité de leur carrure et la pesanteur de leur démarche. Ils ont la force et la vaillance, mais non la beauté, ni la grâce; leur costume n'a rien d'élégant et l'arrangement de leurs demeures est sans goût. Ils ont les tenaces qualités du laboureur, l'ordre, l'économie, la persévérance. Presque toutes les familles sont nombreuses : l'excédent des naissances sur les morts est toujours considérable. Aussi leur domination numérique paraît-elle assurée pour longtemps encore, à moins que des événements imprévus ne changent complètement

[1] Population blanche de l'Oranje Vrij-Staat en 1880, répartie suivant les cultes :

Réformés hollandais	51 716
Anglicans	1 521
Wesleyens	514
Catholiques romains	540
Autres, de religion non déterminée	7 151

[2] Recensement du 31 mars 1880 :

Blancs	61 022
Noirs	72 496
Ensemble	133 518

l'équilibre des populations; mais si les Anglais ne sont parmi eux qu'en minorité, ils n'en sont pas moins les représentants d'une civilisation supérieure et leur idiome rivalise avec la langue officielle dans la conversation courante: il l'a de beaucoup distancée comme véhicule de l'instruction. La plupart des instituteurs étant Anglais ou Écossais, leur langue devient celle de l'école; elle devient aussi celle des villes, car c'est là que s'établissent les immigrants, marchands et boutiquiers, venus de Port-Elizabeth et d'autres villes des colonies anglaises. Lentement, mais sûrement, se fait la substitution d'une langue à l'autre par l'effet des mille changements intimes qui s'accomplissent chaque jour dans les profondeurs de la société.

La richesse de l'État libre lui vient surtout de ses pâturages : on n'évalue qu'à 50 000 hectares la superficie du sol cultivé. Le territoire est divisé en grands domaines, aménagés principalement pour la pâture : cinq millions de brebis les parcourent. Plus des neuf dixièmes de la laine que les marchands anglais exportent de Durban proviennent de ces troupeaux de la « Trans-Montagne ». Les éleveurs du Vrij-staat possèdent aussi quelques autrucheries[1]. L'agriculture a pris aussi une réelle importance dans la république d'Orange, notamment dans les districts orientaux qu'arrosent les eaux divisées du Caledon et de ses affluents; dans les régions de l'intérieur et de l'occident, où les eaux sont rares, les propriétaires prennent grand soin de les capter au moyen de barrages; aucune goutte ne se perd, et des jardins verdoyants, des bouquets d'arbres embellissent les abords des maisons de ferme, au milieu des mornes pâturages. Ce sont les agriculteurs de l'État d'Orange et du pays des Ba-Souto qui ont nourri les chercheurs de diamants à l'époque où la fièvre minière attirait les immigrants par milliers vers les terres infertiles des Gri-koua. La république d'Orange possède aussi quelques argiles diamantifères, contenues comme celles de Kimberley en des puits qui paraissent être des cratères d'origine ignée; mais ses ressources industrielles ne pourront être bien utilisées tant que son territoire restera en dehors du réseau des voies ferrées de l'Afrique australe. C'est à travers le Vrij-staat que devra se faire un jour la jonction des chemins de fer unissant la colonie du Cap aux vallées supérieures du Natal et au Transvaal. Entre Kimberley

[1] Cheptel de la république d'Orange, lors du recensement de 1880 :

Chevaux	131 916
Bœufs	464 575
Brebis	5 056 500
Chèvres	673 924
Autruches	2 255

et Ladysmith, la lacune qui reste à combler par la traversée de l'État d'Orange est d'environ 500 kilomètres; elle est de 1000 kilomètres entre Kimberley et Lourenço Marques.

La seule « ville » de l'État qui mérite vraiment ce nom est la capitale, Bloemfontein, située au milieu de plaines sans arbres, à 1570 mètres d'altitude, au bord d'un ruisselet, presque toujours sans eau, qui s'incline vers le Modder-rivier et le Vaal; sa population était de 2560 habitants en 1880. D'une petite colline, jadis fortifiée, qui domine Bloemfontein à l'est, la ville se présente fort bien avec ses rues régulières bordées de maisons noires et blanches; près de la résidence des blancs se groupent les maisonnettes plus modestes du village de Wray-Hook, où tous les indigènes de la ville sont tenus de passer la nuit. Bloemfontein, siège de la haute école, centre de la vie politique et du commerce de la république d'Orange, a d'autres avantages pour les étrangers : c'est un lieu salubre par excellence, fort recommandé par les médecins de l'Afrique australe comme sanatoire pour les phtisiques. Nombre de valétudinaires y sont venus du Cap, et même de l'Europe.

A l'orient de Bloemfontein se trouvait un petit territoire indigène, naguère indépendant, enclavé dans la république hollandaise, comme celle-ci est elle-même enclavée dans les autres États sud-africains : c'est le pays des Ba-Rolong. Quinze mille d'entre eux vivaient pacifiquement dans ce territoire et plus de six mille se groupaient dans l'enceinte d'une seule ville, dite Thaba-Ncho, de la colline dont elle occupe la cime et le versant. Une décision du Volks-raad de Bloemfontein a mis un terme en 1884 à l'autonomie de la petite république indigène, et des centaines de Ba-Rolong, irrités du manque de foi des blancs, ont abandonné leur pays pour aller demander asile à leurs voisins orientaux, naguère leurs ennemis, les Ba-Souto[1]; Thaba-Ncho a cessé d'être l'agglomération urbaine la plus considérable de tout le territoire non britannique compris entre le Vaal et l'Orange. Les divers chefs-lieux de province de la république ne sont pour la plupart que de modestes villages, mais ils sont aussi des lieux de marché fort bien approvisionnés pour subvenir aux besoins des riches fermes parsemées dans les alentours. Ladybrand, au nord-est de Thaba-Ncho, a de l'importance comme centre de la province la plus fertile de l'État libre, conquise à main armée sur les Ba-Souto; Smithfield, sur le bas Caledon, Rouxville, près de l'Orange, presque en face de la ville anglaise d'Aliwal-North, sont des entrepôts agricoles; Béthulie, fondée par des mis-

[1] *Blue Book*, 1887.

sionnaires français, est devenue, grâce au pont jeté sur l'Orange, un des principaux lieux de passage entre la colonie du Cap et l'État libre; Philippolis reçoit les voyageurs et les marchandises que le chemin de fer de Port-Elizabeth amène à la station de Colesberg, de l'autre côté du fleuve; Fauresmith, située loin du fleuve, au milieu de plateaux peu fertiles, a l'importance que lui donnent ses mines de diamants : à Jagersfontein, la production annuelle de ces gisements est d'environ 1 250 000 francs. C'est à Jagersfontein que l'on a trouvé le plus gros diamant de l'Afrique, une pierre d'ailleurs très imparfaite, du poids de 500 carats[1]. Le territoire de l'Orange possède aussi des couches de charbon, principalement à l'ouest, dans le district de Kroonstad.

Dans la partie septentrionale de la république le bourg le plus important est Harrismith, situé sur l'un des hauts affluents du Vaal, près du col Van-Reenen, d'où l'on descend vers l'océan des Indes par le versant de Natal. Harrismith est la porte orientale de la république. Entre ce bourg et Bloemfontein le principal lieu d'étape est Wijnburg, situé dans la région la plus accidentée du territoire.

La république d'Orange est gouvernée par une chambre unique, le *Volks-raad* ou « conseil du peuple », composé d'un peu plus de cinquante membres, un par chef-lieu de province et par district de campagne (*veld-kornetij*). L'assemblée est nommée pour quatre ans, mais renouvelable par moitié tous les deux ans. Pendant la session les membres reçoivent un traitement de 25 francs par jour. Ils élisent leur président, à côté duquel siège, avec voix consultative, mais non délibérative, le président de la république, élu aussi pour un terme de quatre ans, par le vote populaire, et rééligible. Il est assisté dans l'exercice du pouvoir exécutif par cinq membres, dont deux fonctionnaires. Sont électeurs tous les blancs nés dans les limites de l'État, ceux qui y ont résidé trois années, et ceux qui, après une année de séjour, remplissent certaines conditions de cens comme propriétaires ou rentiers; dès l'âge de dix-huit ans, les citoyens peuvent voter pour les *veld-kornets* ou juges de district, mais le vote politique, pour l'élection des membres du volks-raad ou celle du président, n'est valable qu'à vingt et un ans révolus. Un magistrat ou *land-drost* siège dans chacun des districts et prononce sur les délits et les crimes secondaires; en outre, un tribunal de trois juges tient ses assises en divers dis-

[1] Th. Reunert, John Noble's, *Cape of Good Hope*.

tricts de l'État. Tous les blancs sont soldats et doivent se réunir deux fois par an pour les exercices militaires.

Le budget est en entier couvert par les impôts directs sur les propriétés, par les patentes et le droit de timbre[1] : l'État n'a point de recettes douanières, et les droits acquittés à l'importation dans les ports de la colonie du Cap sur les denrées à destination de l'Etat libre ne sont point restitués aux consommateurs de la république. Un partie considérable du budget est appliquée à l'instruction publique; les églises calvinistes sont également subventionnées. Naguère l'État libre n'avait point de dette nationale[2].

Le tableau suivant donne la liste des districts de l'État, suivant leur ordre d'importance, avec leur population de blancs et d'indigènes, d'après le recensement du 31 mars 1880 :

DISTRICTS.	BLANCS.	INDIGÈNES.	ENSEMBLE.
Bloemfontein	7 353	5 921	13 274
Harrismith	4 164	14 254	18 418
Wijnburg	6 590	9 268	15 858
Kroonstad	6 201	7 976	14 177
Ladybrand	5 252	6 306	11 558
Fauresmith	4 444	5 993	10 437
Boshof	4 855	4 829	9 684
Heilbron	4 460	4 652	9 112
Rouxville	5 031	3 058	8 089
Bethlehem	4 445	2 397	6 842
Smithfield (Caledon-river)	3 426	2 167	5 593
Philippolis	1 881	2 504	4 385
Béthulie	1 904	2 175	4 079
Jacobsdal	1 036	996	2 032
	61 022	72 496	133 518

En outre, le territoire des Ba-Rolong ou de Thaba-Ncho, annexé maintenant, avait près de 10 000 habitants en 1886.

[1] Revenus de l'année fiscale 1885-1886 : 5 044 450 francs.
Dépenses » » » » 4 922 175 »

[2] Dette de l'État libre d'Orange en 1886 : 4 000 000 francs.

X

TRANSVAAL OU RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE (ZUID-AFRIKA REPUBLIEK).

Appelée officiellement république Sud-Africaine, en prévision d'une confédération future avec d'autres États républicains de cette partie du continent, la république du Transvaal est beaucoup plus étendue que l'État libre d'Orange : elle occupe une superficie près de trois fois plus considérable. Mais, colonisée plus tard que la région du sud, elle n'était occupée naguère que par un nombre de blancs très inférieur. L'écart diminue rapidement depuis que les immigrants se dirigent en foule vers les mines d'or; et grâce à la parfaite salubrité du climat, de même qu'à la fécondité des femmes, la population blanche, jadis presque perdue au milieu des noirs, constitue une imposante minorité : d'après les estimations les plus fortes, dix mille Boers au plus auraient émigré dans les deux républiques d'Orange et de Transvaal, et cependant la population blanche d'origine franco-hollandaise est actuellement de beaucoup supérieure à cent mille individus. Quant au nombre des indigènes vivant dans les limites du Transvaal, il n'a encore été recensé avec précision que dans les districts méridionaux voisins de la capitale; mais on sait que dans les provinces du nord la population indigène est relativement dense et s'accroît d'année en année : il est probable que le nombre total des habitants du Transvaal n'est guère inférieur à un demi-million. Cependant, en 1887, M. Jeppe[1] évalue le nombre des indigènes à 300 000 seulement. Récemment le territoire de l'État s'est accru de la « Nouvelle République », fragment de l'ancien pays des Zoulou[2].

Sur plus d'une moitié de son pourtour, la république Sud-Africaine a pour limites des frontières naturelles. Au sud, elle est séparée de l'État libre d'Orange par un des affluents du Vaal, puis par cette rivière elle-même; au nord-ouest et au nord, du côté des Ma-Tebelé, le cours du Limpopo borne son territoire; enfin une partie de sa frontière orientale est indiquée par le faîte des montagnes de Lobombo, dont le versant maritime appartient au Portugal; au sud-est, elle a le cours supérieur de la Buffalo-river comme ligne séparative de la colonie de Natal. Mais dans les inter-

[1] M. Jeppe; — Scott Keltie, *Statesman's Year-book for* 1888.

[2] Superficie et population probable du Transvaal en 1887 :

Superficie.	Population.	Population kilométrique.
291 890 kilomètres carrés.	360 000 habitants (60 000 blancs).	1 habitant.

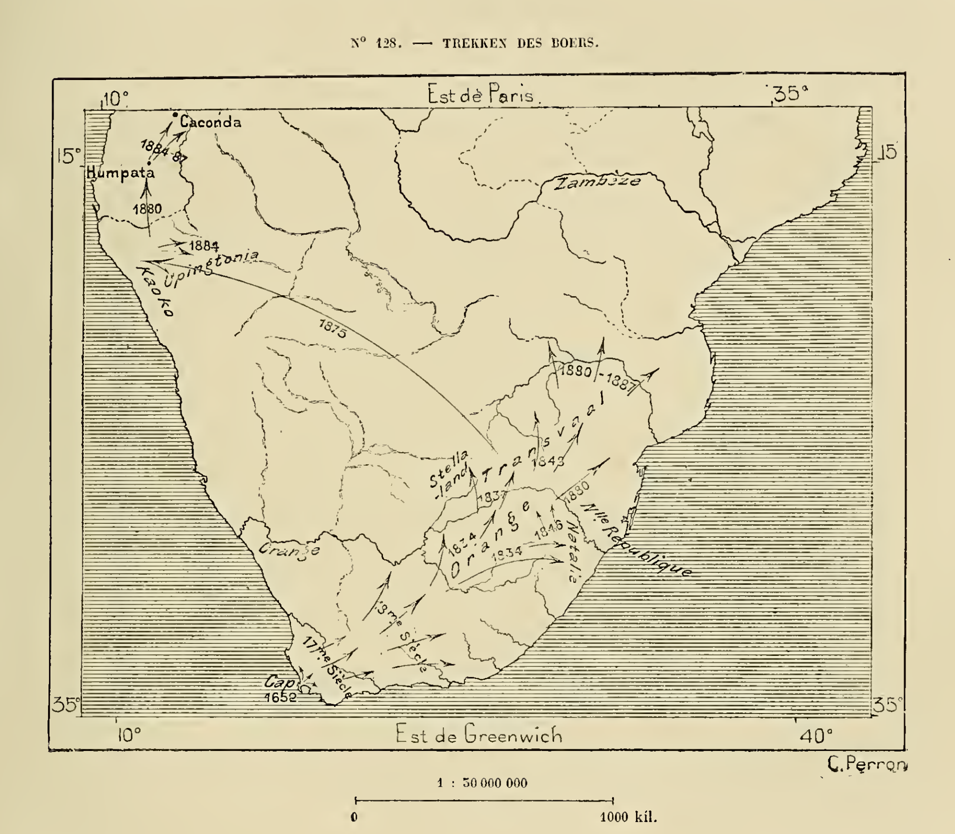
valles du pourtour non marqués par rivières ou montagnes le territoire de la république s'est considérablement étendu aux dépens des contrées voisines; entre la Natalie et le territoire portugais il s'est augmenté d'une partie des vallées occupées par les Zoulou et les Souazi, tandis qu'à l'ouest il s'est également accru aux dépens du pays des Be-Chouana. En 1870, un arbitre anglais avait tracé à l'ouest des montagnes de Makouasi, dans le district de Potchefstroom, une limite que les Boers ne devaient pas franchir. Mais ils ne tinrent compte de cette défense, et quand les Anglais eux-mêmes eurent annexé pour un temps le territoire de la république, ils se gardèrent bien de rendre aux indigènes le district dont ils avaient interdit l'occupation aux blancs hollandais. Depuis, de nouveaux empiètements ont eu lieu : en vertu d'une convention faite avec la Grande-Bretagne en 1884, le territoire de la république Sud-Africaine s'étend jusqu'à la berge de la route orientale de commerce qui rejoint le Vaal inférieur au Zambèze par Chochong et le pays des Ma-Tebelé. Excepté sur un point, les traitants peuvent cheminer sur cette piste sans toucher le sol du Transvaal.

Les commencements de l'État hollandais ont été fort pénibles. En 1857, quand les premiers *trekkers* franchirent le Vaal pour s'établir dans la partie du territoire où se trouve aujourd'hui la ville de Potchefstroom, ils se heurtèrent contre le terrible chef des Ma-Tebelé, un des plus redoutables « mangeurs de peuples » qu'il y eût alors dans l'Afrique australe. La plupart des immigrants hollandais furent exterminés, mais ceux qui restaient réussirent à chasser les indigènes et à se maintenir sur les terrains occupés. De nouvelles recrues leur arrivèrent chaque année, et peu à peu se constitua une petite république d'aventuriers errants, vivant sous la tente ou sous la hutte de branchages, et cheminant, le fusil toujours en main, à la suite de leurs troupeaux. En 1848, après la bataille de Boomplaats, qui suspendit pour un temps l'indépendance politique du Vrij-staat d'Orange, de nombreux fugitifs allèrent demander un asile à leurs frères d'outre-Vaal, et leur commandant, Pretorius, dont les Anglais avaient mis la tête à prix pour la somme de cinquante mille francs, fut élu en réponse président de la nouvelle république. Quatre ans après, en 1852, le gouvernement britannique reconnaissait lui-même l'indépendance du Transvaal.

Mais la guerre continuait toujours entre les Boers et les indigènes, accompagnée parfois de massacres atroces, d'exterminations en masse : chaque progrès des blancs dans la direction du nord devait s'acheter par le sang. Les prétextes d'intervention pour arbitrage ne manquaient point aux voisins anglais du Transvaal, surtout après la découverte des

mines d'or sur le territoire de la république; mais ils ne se contentèrent point d'offrir leurs bons offices, et soudain, en 1877, un commissaire britannique, suivi d'une trentaine d'hommes armés, apparut à Pretoria, capitale de l'État, et de son autorité privée proclama l'annexion du Transvaal au territoire colonial de la Grande-Bretagne. Les Boers ne résistèrent point d'abord, car derrière ces trente hommes de police ils voyaient la puissance anglaise et ses inépuisables ressources. Toutefois ce n'est point sans pro-

N° 128. — TREKKEN DES BOERS.



1 : 30 000 000

0 1000 kil.

testations qu'ils acceptèrent la domination de l'étranger, et le mécontentement grandit quand ils constatèrent qu'on voulait leur défendre jusqu'à l'usage de leur langue devant les tribunaux et dans les écoles. Une députation partit pour Londres, avec mission de demander le maintien des usages locaux, l'autonomie administrative, le droit d'employer officiellement l'idiome hollandais. Cette députation fut mal reçue et tous les Boers se sentirent offensés avec elle. Ils se préparèrent au combat, mais sans grand espoir de vaincre, voulant au moins que la lutte leur assurât le respect du vainqueur. A la surprise de tous, à la leur propre, ils triomphèrent des troupes anglaises en trois rencontres successives, et la guerre

menaçait de changer toute l'Afrique australe en un champ de bataille, lorsque le gouverneur du Cap reçut de Londres une dépêche, telle que l'histoire en enregistre bien peu : « Nous avons fait tort aux Boers. Faites la paix! » Malgré la supériorité de leurs forces, qui se préparaient à écraser toute résistance, les généraux anglais durent se retirer sans victoire et la république du Transvaal reprit son indépendance politique, affermie par la terrible épreuve. Exaltés par la satisfaction donnée à leur sentiment national, les Boers sont devenus beaucoup plus forts qu'ils ne l'étaient avant la guerre, et maintenant ce serait une périlleuse tentative, de la part des Anglais, d'attenter à leur indépendance.

Les Boers du Transvaal, plus éloignés des centres de civilisation que leurs frères du Vrij-staat d'Orange, sont aussi moins policés, et leurs visiteurs anglais, de même que les Hollandais du Cap, les qualifient de barbares. Il est certain que vers le milieu du siècle nombre d'entre eux en étaient encore, comme les Cafres, à se revêtir de peaux de bêtes ; privés de tous les conforts de la vie des cités, ils n'en avaient pas non plus les besoins ; ils campaient à la belle étoile pendant des semaines entières, n'avaient point de meubles dans leurs masures, se contentaient des aliments les plus simples, et pour toute littérature ils avaient la Bible de famille, que nombre d'entre eux ne savaient même pas lire. Une des raisons qui contribuaient le plus à maintenir les Boers dans leur isolement farouche est l'énorme superficie des domaines qu'ils s'étaient octroyés dans les premiers temps de l'occupation. Le *plaats*, c'est-à-dire l'étendue de terrain que s'attribuait chaque famille de colons était de 5000 *morgen*, soit environ 2400 hectares, et, nulle délimitation rigoureuse n'étant tracée entre les propriétés, plusieurs d'entre elles se trouvaient occuper une surface beaucoup plus vaste que la superficie réglementaire. Le Boer qui ne disposait pas d'un de ces grands domaines se croyait lésé par le sort et, s'expatriait comme l'avait fait son père, pour aller fonder plus loin un petit royaume à sa convenance : d'étape en étape se continuait ainsi vers le Zambèze le grand mouvement de migration commencé à la baie de la Table. C'est du Transvaal que partirent les trekkers qui, du Limpopo au Ngami, et du Ngami au Cunéné, décimés en route par la soif et la faim, finirent, après un voyage de cinq années, par atteindre le district de Huilla. La plupart de ces émigrants appartenaient à la secte des *doppers*, calvinistes zélés qui gardent les mœurs, même le costume des aïeux, et pour lesquels les idées modernes introduites dans leur pays par journaux et par livres sont une abomination. Gens « pratiques », les Boers dédaignent tout ce qui ne contribue pas à la prospérité matérielle de

leur famille : ils ignorent la musique, l'art, la littérature. Malgré leurs nombreux *trekken*, leur part dans l'exploration scientifique de la contrée a été presque nulle. L'éducation des enfants et le journalisme sont principalement entre les mains des Anglais.

La vie solitaire avec sa famille et ses esclaves ou serviteurs, dans un domaine dépassant l'horizon des coteaux environnants, telle était donc l'existence normale du patriarche hollandais. Quelques passants, des rôdeurs cafres, et parfois le propriétaire voisin sur les confins de son plaats, c'étaient les seules figures humaines qu'il aperçût pendant plusieurs mois. Mais quatre fois par an il lui fallait le spectacle de la foule. Les Boers harnachaient leurs chevaux, attelaient leurs wagons et, de toutes parts, hommes, femmes, enfants, ils se rendaient vers la chapelle qui servait de centre à leur immense paroisse, de vingt ou cinquante lieues en diamètre. Au jour fixé pour la *nachtmaal* ou la « communion », les campagnards se pressent autour de l'église, sur le champ de foire; les services religieux se succèdent dans l'étroit édifice, les époux communient, les fiancés font bénir leur mariage, les jeunes gens sont reçus membres de l'Église, on baptise les enfants. Dans les boutiques environnantes se font les emplettes; les comptes se règlent entre créanciers et débiteurs; maquignons et propriétaires se disputent; puis la place se vide peu à peu, le tumulte s'apaise, et chaque groupe familial s'éloigne, pour aller retrouver la solitude et le silence dans les grandes plaines.

Mais, par la force des choses, une transformation sociale s'accomplit graduellement. Les terres finissent par se diviser, et les Boers, devenus plus nombreux, se rapprochent les uns des autres. Tous les jeunes gens se marient, toutes les femmes ont plusieurs enfants et les domaines se partagent : maint paysan se plaint de n'avoir plus qu'une moitié ou un quart de plaats, quoiqu'un millième de cet espace fût déjà bien suffisant pour nourrir une famille, si la culture était faite avec soin. D'autre part, viennent les immigrants étrangers, et, s'ils ne trouvent pas immédiatement de terres à acheter pour s'y établir comme colons, il arrive cependant qu'à la longue un certain nombre de propriétés, entières ou dépecées en parcelles, changent de mains, et très fréquemment les acheteurs sont des Européens ou des Afrikanders d'origine non hollandaise. Il est presque sans exemple que des Boers s'établissent dans les villes ou les villages comme artisans ou boutiquiers : ce sont des Anglais et des Allemands qui s'occupent ainsi de gagner leur vie, et nombre d'entre eux, devenus plus riches que les propriétaires hollandais des alentours, achètent une partie de leur domaine. C'est ainsi que l'aristocratie terrienne se

recrute peu à peu d'éléments étrangers à la classe primitive des Boers. Parmi les autres blancs, ceux que les Hollandais de l'Afrique australe voient d'ordinaire avec le plus de déplaisir sont précisément leurs frères de race et de langue, les Néerlandais de la mère patrie. Une sympathie lointaine unit les deux peuples, ainsi que la littérature contemporaine en témoigne, mais de près le souvenir des origines communes fait place à une certaine aversion. Le Boer est fort susceptible; il n'aime pas que le Hollandais civilisé sourie des mœurs africaines et réponde avec affectation dans une langue pure au jargon corrompu que parlent les campagnards sur les bords du Vaal ou du Limpopo.

Tandis que dans les districts méridionaux les indigènes ne se groupent plus en tribus et, comme dans le Vrij-staat, sont tolérés seulement en qualité de serviteurs et de manœuvres, ils sont encore constitués en peuplades distinctes dans les provinces de l'ouest, du nord et du nord-est. Ba-Rolong, Ba-Tlapi, Ba-Katla, Ba-Mapela, Ba-Hlokoa, Ba-Venda, Ba-Soetla, appartiennent à la grande famille des Ba-Souto, et sont désignés parfois sous le nom méprisant de Vaalpens. L'arête bordière des Draken-bergen sépare ces indigènes des Ba-Roka, gens des avant-monts et des plaines, qui paraissent être de même provenance que les Zoulou et les Ma-Tebelé. En général les tribus du Transvaal ne se composent pas de clans apparentés par l'origine : ce sont des aggrégations d'individus de provenances diverses, placées sous un même joug par un chef conquérant. Suivant les hasards de la guerre, elles s'accroissent ou diminuent, se dispersent ou se groupent à nouveau, modifiant à l'infini leurs éléments ethniques. D'ailleurs aucune de ces tribus n'a eu le loisir de s'asseoir à demeure dans un territoire pour une période d'années considérable. Aux mouvements de migration des Boers ont correspondu chez les indigènes des mouvements en sens inverse, suivis parfois de retours offensifs; les populations se déplacent incessamment, comme les eaux entraînées dans un remous.

Parmi les noirs des vallées tributaires du Limpopo, qui ne sont pas tous soumis et dont quelques-uns font même payer le tribut aux Boers du voisinage[1], ceux qui paraissent être depuis le plus longtemps établis dans le pays sont les Ma-Gouamba ou les « Gens du Diable », ainsi nommés par leurs voisins parce que les imprécations, très fréquentes dans leur bouche, contiennent toutes un appel au démon[2]. D'après leur langue, ils seraient plus rapprochés des Zoulou que des Be-Chouana. Les premiers

[1] *Afrique explorée et civilisée*, 1885.
[2] Berthoud, *Afrique explorée et civilisée*; — *Proceedings of the R. Geographical Society*.



PAYSAGE DE LA FRONTIÈRE ORIENTALE DU TRANSVAAL

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Peace.

colons hollandais désignaient ces indigènes par l'appellation de Knobnuizen ou Knob-noses, « Nez boutonnés », parce que, au moyen d'entailles, ils se faisaient pousser une rangée de pois charnus du haut du front au bout du nez; mais cette mode a presque entièrement disparu : on ne rencontre plus guère que des vieillards méritant le nom de Knobnuizen. Au nord du Limpopo, la race gouamba est désignée sous le nom de Ba-Hlengoué ou Ba-Hloekoua, et jusque sur les bords du Nyassa on rencontre des gens parlant le même langage.

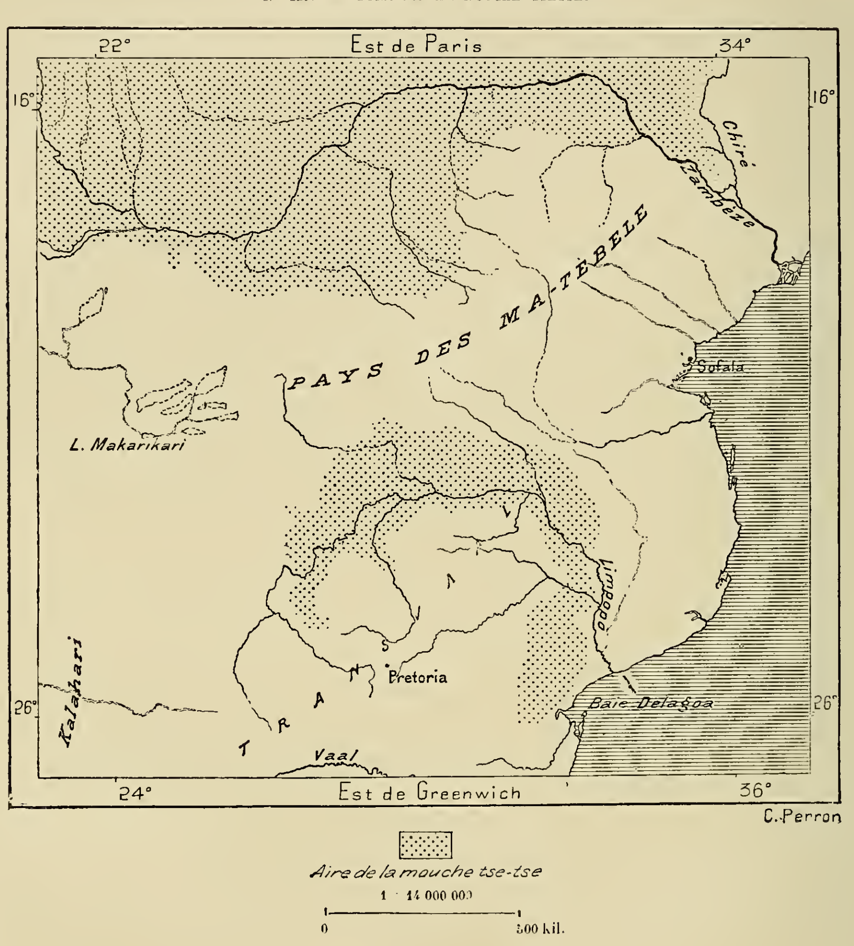
De toutes les régions sud-africaines la république du Transvaal paraît être la plus favorisée pour l'ensemble des ressources; elle deviendra certainement tôt ou tard un pays de grande production. Le sol fertile se prête à la culture des céréales partout où la charrue creuse un sillon et les produits sont toujours de qualité supérieure. Quoiqu'une très faible partie du territoire soit ensemencée, les récoltes suffisent pour la consommation locale et contribuent aux importations de la Natalie. Le tabac transvaalien est excellent en qualité et très recherché dans l'Afrique australe. Toutes les plantes cultivées en Europe réussissent dans le Transvaal et, quoique le climat semi-tropical convienne mieux aux citrons et aux oranges qu'aux fruits du nord, cependant les pommes et les poires sont fort bonnes dans la province de Pretoria.

Mais comme pays d'élève le Transvaal n'offre pas autant d'avantages que le Vrij-staat d'Orange, et dans la partie septentrionale du territoire il est de nombreux districts où l'homme ne peut même pénétrer avec bœufs ou chevaux : la mouche tsétsé règne dans ces contrées, défendant le passage aux animaux domestiques. La vallée du Limpopo, dans tout son développement inférieur et moyen, jusqu'au nord-ouest de Pretoria, forme à peu près la limite de ce fléau : c'est à une distance variable de 10 à 150 kilomètres en deçà du fleuve que l'on entre dans la région fatale; arrivés à l'endroit précis où va commencer la zone de la tsétsé, les voyageurs dételent leurs bœufs et descendent de leurs chevaux pour les renvoyer sur les plateaux du sud. Dans les régions situées près de la limite, les éléphants savent parfaitement que pour fuir la poursuite des cavaliers ils doivent se mettre sous la protection de la mouche tsétsé : ils se réfugient dans les campagnes riveraines du Limpopo, où l'homme n'ose les suivre qu'à pied ou bien sur un cheval habillé d'une toile épaisse que ne peut traverser le dard de l'insecte[1]. On croit que la mouche disparaîtra du pays avec le gros gibier, surtout avec le buffle et certaines espèces d'antilopes qu'elle accompagne

[1] John Mackenzie, *Ten Years North of the Orange river.*

toujours. Les voyageurs citent des exemples de districts d'où l'insecte redoutable a été ainsi chassé. Il est donc probable que les progrès du peuplement et de la culture sur les bords du Limpopo permettront un jour à l'homme d'y mener aussi ses animaux domestiques. Mais sur le versant oriental la différence du climat entre les vallées tournées vers l'Océan et

N° 129. — ZONE DE LA MOUCHE TSÉTSÉ.



le haut plateau du Transvaal suffit pour que l'on ne puisse sans danger mener le gros bétail, bœufs et chevaux, de l'un à l'autre pays : de là le prix considérable que payent les convoyeurs pour les animaux « salés », c'est-à-dire habitués aux deux climats[1]. La pleuro-pneumonie, très commune sur les plateaux, se traite par l'inoculation et l'amputation de la queue.

[1] A. Harriet Roche *On Trek in the Transvaal.*

Comme pays minier, la république Sud-Africaine n'est pas moins riche que comme pays agricole. Si les gisements de diamants exploités dans les territoires limitrophes du sud ne se continuent dans le Transvaal que par des traînées sans valeur économique, la houille et les métaux s'y trouvent en abondance. Les couches de charbon que l'on exploite dans la partie septentrionale de la Natalie se prolongent dans le territoire hollandais, et les fermiers emploient déjà ce combustible, qui brûle avec une flamme claire et sans laisser de cendres. En divers endroits du pays on travaille les mines de fer, de cobalt, de cuivre, de plomb argentifère. L'or se présente en quantité dans les veines de quartz blanc. En 1867, le géologue Mauch découvrit le précieux métal sur les bords du Tati, rivière qui coule dans le pays des Ma-Kalaka, en dehors du Transvaal, et va rejoindre par le Chacha le fleuve Limpopo, en amont de sa grande courbe vers le sud-est. Quatre années plus tard, Button reconnut l'existence d'autres mines d'or, et sur le territoire même de la république, près d'Eersteling, dans les collines dévoniennes de Makapana, situées à 200 kilomètres environ au nord-est de Pretoria. En 1875, nouvelles découvertes d'or, dans les montagnes de Lijdenburg, qui terminent au nord la chaîne bordière des Draken-bergen; en 1885, de riches trouvailles attiraient surtout les mineurs vers les terrasses de l'est, que découpent en promontoires les rivières affluentes de la Manissa, jusque dans le pays des Souazi; maintenant ce sont les hauteurs du Witwaters-rand, situées sur le plateau entre Pretoria et Potchefstoom, que l'on exploite avec le plus de fureur[1].

Les gisements récemment découverts, ceux de l'est, connus sous le nom de mines du Kaap, d'après la montagne qui les domine et la vallée qui les traverse, et ceux de Witwaters-rand ou simplement Rand, sont de beaucoup les plus riches; mais les blancs seuls ont le droit de les acquérir, car le travail des mines est interdit aux noirs, si ce n'est en qualité de manœuvres, et, sous peine de la prison et du fouet, ils ne peuvent recevoir d'or en payement[2]; quant aux Hindous et aux Chinois, ils ne sont admis qu'après avoir payé un permis de séjour de 625 francs[3]. Dans les mines du Kaap, la formation rocheuse consiste surtout en schistes ardoisés, en grès et conglomérats, percés çà et là de granits, de quartz et de roches ignées. Les mines de Witwaters-rand sont ouvertes dans une sorte de conglomérat auquel on donne le nom local de « nougat », et partout

[1] Exportation officielle de l'or du Transvaal jusqu'au 31 décembre 1886 : 16 009 575 francs.
» » » dans les six premiers mois de 1887 : 2 004 825 »

[2] Loi du 25 juin 1885; — *Blue-Book*, C. 5841, 1884.

[3] Emmrich, *Petermann's Mittheilungen*, 1887, Heft V.

les *reefs* ou bancs aurifères se dirigent dans le sens de l'est à l'ouest. Les sables à pépites sont rares et c'est par de puissantes machines qu'il faut briser la pierre pour en retirer le métal : aussi n'y a-t-il guère de mineurs isolés dans le Transvaal ; l'exploitation se fait au profit de riches compagnies ayant leur siège dans le Natal, à Pretoria, Kimberley et Londres.

A côté des carrières se fondent des villes populeuses ; de nouveaux centres de culture européenne s'établissent au milieu du monde africain ;



N° 130. — MINES D'OR DU TRANSVAAL.

l'industrie apparaît, mais représentée surtout par des fabriques d'eau-de-vie. Un grand avantage économique des mines principales est qu'elles se trouvent sur le parcours ou à une faible distance de la voie directe qui rejoint Potchefstroom et la capitale à la baie Delagoa. Le chemin de fer, sans lequel le mouvement commercial de la république ne peut se développer qu'avec lenteur, est tracé de manière à gravir les plateaux dans la direction des montagnes aurifères ; entre Pretoria et Barberton, chef-lieu des mines orientales, il devra s'élever à 1950 mètres d'altitude. Même avant que les Anglais se fussent emparés du Transvaal, la question capitale discutée dans la législature était celle de la voie ferrée rattachant direc-

tement à la mer les régions centrales de la république : déjà des emprunts considérables avaient été faits en vue de cette construction, et des rails avaient été débarqués pour le futur chemin. Les guerres, les incertitudes de la politique, les spéculations ruineuses et, lors de leur domination, la volonté expresse des Anglais, qui voulaient détourner vers Natal et le Cap tout le commerce du Transvaal[1], ont rendu les premières dépenses inutiles et c'est à nouveaux frais que l'on entreprend cette œuvre indispensable à la prospérité du pays.

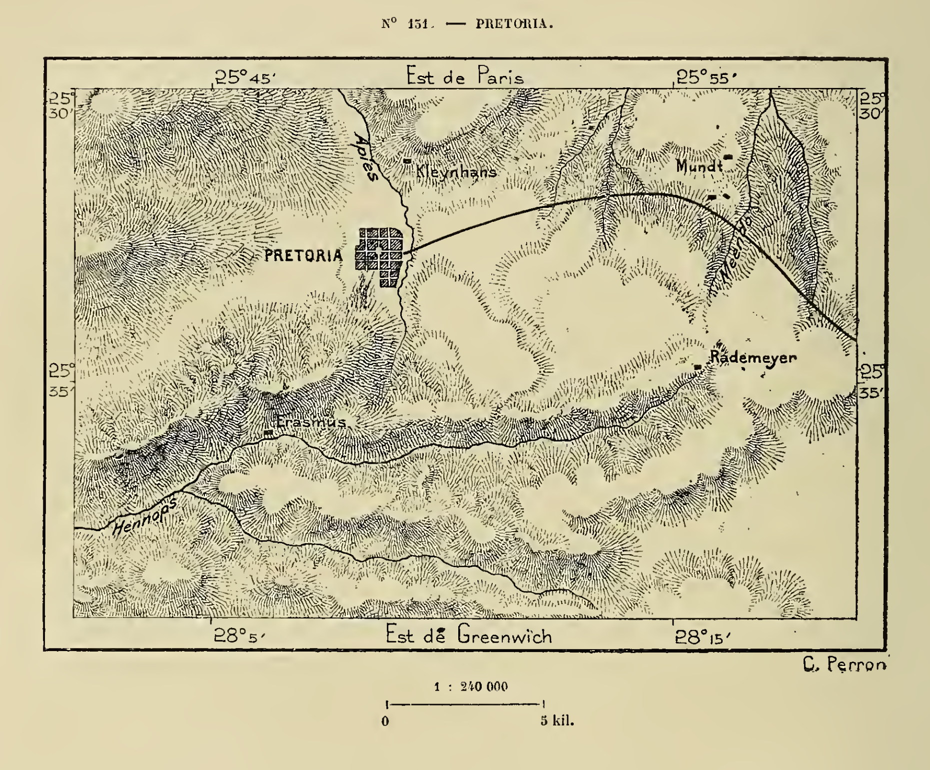
La zone méridionale du territoire, le long de la frontière d'Orange, appartient encore au bassin du Vaal. La petite ville de Standerton, située dans la région des sources, près des mines de charbon, et Heidelberg, bâtie plus à l'ouest, au pied du Jeannette-Peak (1911 mètres), mais encore dans un pays accidenté, à plus de 1500 mètres d'altitude, ne participent pas au climat semi-tropical des plateaux du nord : on n'y cultive point l'oranger comme dans les autres parties du Transvaal. Potchefstroom, à 150 kilomètres plus à l'ouest et à 1516 mètres de hauteur, sur la Mooi ou « Belle Rivière », petit affluent du Vaal, est déjà dans une région beaucoup moins froide : on y cultive surtout le maïs et le tabac. Potchefstroom, qui fut dans les premiers temps le chef-lieu de la république du Transvaal et qui garda longtemps la prééminence pour le nombre des habitants quand Pretoria fut devenue capitale à sa place, est une ville fort agréable ; les saules pleureurs, que l'on dit avoir été introduits de Sainte-Hélène, ombragent les rues et tous les jardins sont entourés de haies vives où fleurissent les roses. Dans la saison des fleurs, les villes du Transvaal offrent un gracieux aspect. La rivière Mooi, qui sort d'un calcaire à cavernes, paraît et reparaît en maints endroits au fond des grottes : les merveilles de la « Fontaine Prodige » — Wonder-fontein, — rappellent l'étonnant spectacle des grottes de la Carniole[2].

Le chef-lieu actuel de la république, nommé Pretoria en l'honneur du fugitif dont les Anglais avaient mis la tête à prix, est situé à 1556 mètres, dans une plaine doucement inclinée que des collines entourent, si ce n'est au nord, où les monts de Magalies ou du « Rhinocéros noir » sont percés par une brèche qu'emprunte un haut affluent du Limpopo ; des ruisselets arrosent les rues de Pretoria, parcourent les jardins et versent ce qui leur

[1] *Weekly Times*, April 1, 1881.
[2] Holub, *Sieben Jahre in Süd-Afrika*

reste d'eau dans le lit encore étroit de la rivière. Construite sur un très vaste plan de rues et de boulevards qui se croisent à angle droit, Pretoria resta longtemps dans la période de transition entre la campagne et la ville : elle offrait l'aspect d'un grand jardin où s'élevaient çà et là quelques maisons basses. Depuis qu'elle est devenue un lieu de passage pour les mineurs qui se dirigent au nord vers les champs aurifères, elle a pris l'apparence d'une ville animée ; les maisons se pressent dans le quartier central et les marchés y attirent des foules considérables; en 1886, sa

N° 151. — PRETORIA.



1 : 240 000

0 — 5 kil.

population s'élevait à 6000 habitants. Quelques restes de forêts se voient encore sur les montagnes environnantes. Un des arbres, à l'immense branchage étalé, est dit « Arbre Prodige ». Pretoria possède son Wonder-boom, comme Potchefstroom son Wonder-fontein.

A l'ouest de Pretoria, la petite ville de Rustenburg et celle de Zeerust, dans la province Marico, le « Jardin du Transvaal », se trouvent aussi sur de hauts affluents du Limpopo, de même que Nijlstroom, ainsi nommée de ce que son fondateur boer crut avoir trouvé en cet endroit les sources du Nil : le ruisseau, qui va se jeter dans le Limpopo en amont de la grande cataracte, garde ce nom de « Nil », qui rappelle les hautes ambitions des Boers *voortrekkers*, en marche vers la Palestine. Entre ce Nil ou Nijl

et la rivière Olifant est la ville minière d'Eersteling, près de gisements d'or et de l'Ijzerberg ou « montagne de Fer » ; puis vient Maraba's stad ; mais vers le nord la population blanche diminue rapidement : au delà du bourg ruiné de Zoutpansberg, que l'on fonda en 1854 près de lacs salins exploités, le versant du fleuve n'a plus d'habitants d'origine européenne que des missionnaires et quelques marchands, et là où le fleuve pénètre dans la région de la mouche tsétsé, ses bords sont même presque inexplorés. A peine quelques campements d'indigènes se succèdent à de longs intervalles aux lieux de passage ; le fleuve traverse des solitudes dans toute la partie de son cours qui limite au nord le territoire de la république et se recourbe à l'est des montagnes bordières. La population blanche ne descend pas des plateaux, que découpent en promontoires allongés les rivières affluentes du bas Limpopo : elle se presse autour des villes de Middelburg et de Lijdenburg, dans le haut bassin de l'Olifant-rivier, qui s'unit au Limpopo à 200 kilomètres en amont de l'embouchure, et dans les hautes vallées de la Manissa ou Nkomati et de ses tributaires : c'est là que s'élèvent les cités nouvelles de Barberton (3500 habitants) et d'Eureka, centres de la région minière du Kaap, comme Johannesburg l'est des mines du Witwaters-rand. Au milieu de l'année 1887, cette ville, déjà peuplée, dit-on, de 10 000 habitants, ne se trouvait encore sur aucune carte. La construction du chemin de fer qui descend au port de Lourenço Marques décuplera la population et le commerce dans cette partie du territoire de la république, si riche par la fertilité du sol et les trésors miniers[1].

Au sud de la région des roches aurifères s'étend, le long des rebords des hauts plateaux, le territoire de New Scotland ou de la « Nouvelle Ecosse », qui paraît être fort riche en charbon de terre et où on voit encore un vaste lac, le Chrissie, reste de la mer intérieure qui recouvrait autrefois une grande partie du plateau. La formation carbonifère se poursuit plus au sud à travers les provinces de Wakkerstroom et d'Utrecht et va rejoindre les houillères exploitées de Newcastle dans la Natalie. A l'est du plateau, dans une enclave du territoire des Zoulou, la région des versants, parcourue par les deux Um-Volosi, la Blanche et la Noire, n'avait encore en 1885 que six à sept cents colons boers, groupés principalement dans la petite bourgade de Vrijheid, sur un petit affluent de l'Um-Volosi Blanche.

[1] Commerce du Transvaal en 1886 :

Importations officielles	13 250 000 francs.
Exportations.	15 000 000 »
Ensemble.	28 250 000 francs.
Avec la contrebande. . . .	50 000 000 »

La république Sud-Africaine, comme le Vrij-staat d'Orange, est un État dans lequel les blancs se sont réservé tous les droits politiques : les anciens propriétaires de la contrée ne peuvent avoir de la part de leurs maîtres que des libertés de faveur ou de tolérance. Les blancs, citoyens de naissance, ou naturalisés après résidence de cinq années et payement de 625 francs, sont les seuls qui votent pour les représentants du Volks-raad et pour le président de la nation ; ne peuvent être élus que des hommes âgés de trente ans au moins, natifs de Transvaal ou y ayant résidé pendant quinze ans, confessant la religion protestante et possédant un domaine dans les limites de l'État. Trois délégués par district siègent dans l'assemblée ; en outre, chaque district minier est représenté au parlement par un membre que nomme le syndicat des mineurs[1] : sont exclus de toute fonction publique et du droit de suffrage tous les signataires d'une pétition pour l'annexion du Transvaal à l'Angleterre. Le hollandais est la langue officielle du Parlement de Pretoria. Le président est élu pour cinq années et assisté d'un conseil de cinq membres, le secrétaire d'État, le commandant des forces, le ministre des mines et deux délégués nommés par le Volks-raad.

La suzeraineté de la Grande-Bretagne pour les affaires étrangères de la république n'est guère que nominale. D'ailleurs la constitution de l'État, fréquemment amendée depuis la proclamation des « Trente-trois articles » en 1849, n'est que provisoire : les patriotes hollandais de l'Afrique australe espèrent que les deux républiques de l'Orange et du Transvaal, rapprochées d'abord par une association douanière, s'uniront en une seule Hollande africaine, peut-être même dans une fédération plus large, comprenant tous les « Afrikanders » du cap de Bonne-Espérance au Zambèze ; les familles hollandaises, représentées dans chaque ville de l'Afrique australe, forment comme une grande nation en dépit des frontières politiques. Fréquemment les délégués des deux républiques limitrophes ont débattu le futur traité d'union. Actuellement le Volks-raad de la république Sud-Africaine se compose de trente-six membres, élus pour quatre années, et se renouvelle par moitié tous les deux ans. Un petit escadron de cavalerie, telle est la seule armée de l'État : en cas de guerre, tous les citoyens valides sont tenus de prendre les armes. Le budget[2] du Trans-

[1] Scott Keltie, *Statesman's Year book for* 1888.

[2] Budget du Transvaal pour l'année fiscale 1886-87 :

Recettes.	8 655 550 francs.
Dépenses.	6 511 275 »

Dette nationale en 1884 : 9 906 375 francs (dont 6 250 000 à payer à titre d'indemnité à la Grande-Bretagne).



PRETORIA. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une gravure du *Graphic*.

vaal, alimenté surtout par la vente des terres, les douanes, la taxe sur les cabanes des indigènes et les droits payés par les mineurs, a plus que triplé en importance depuis 1880. Les excédents de recettes ont été employés principalement à la construction d'un réseau télégraphique.

Le territoire de la République est divisé en seize provinces ou districts, qui pour la plupart portent le nom de leur chef-lieu et qu'administre un *land-drost*, muni de pouvoirs très étendus sur la population noire. Avant le grand développement des mines d'or et l'annexion de la Nouvelle République, les districts étaient au nombre de douze :

PROVINCES.	PROVINCES.
Bloemhof.	Rustenburg.
Potchefstroom.	Pretoria
Heidelberg.	Middelburg.
Wakkerstroom (capitale Wesselstroom).	Lijdenburg.
Utrecht.	Waterberg (capitale Nijlstroom).
Marico (capitale Zeerust).	Zoutpansberg (capitale Maraba's stad).

La Nieuwe Republiek, ou « Nouvelle République », récemment annexée au territoire de Transvaal, a pour capitale Vrijheid ou « Liberté ».

XI

BAIE DELAGOA, ENCLAVE PORTUGAISE AU SUD DU LIMPOPO.

Ainsi nommée, non, comme on l'a dit, parce qu'elle fut le point de relâche africain pour les navires portugais qui voguaient vers Goa, mais bien parce que la nappe d'eau ressemble à un lac[1], la baie Delagoa ou plutôt da Lagoa, « de la Lagune », promet de devenir très importante un jour comme la porte maritime de tout le bassin du Limpopo et des États du plateau de l'Afrique australe. La forme du littoral, la profondeur des eaux abritées, dans lesquelles se déversent des rivières navigables aux petites embarcations, donne à cette possession du Portugal une valeur de premier ordre, que les marchands du Cap et du Natal ont su d'autant mieux apprécier qu'au sud de ce magnifique estuaire tous leurs ports sont mauvais. Comme héritiers d'anciens navigateurs hollandais débarqués dans

[1] Paiva Manso, *Memorio sobre Lourenço Marques*.

le pays en 1720, et comme cessionnaires d'un territoire de la côte acquis par le capitaine Owen en 1823, ils ne manquèrent pas de revendiquer comme leur appartenant cette baie qui leur eût été si utile et qui leur eût assuré une domination économique et politique incontestée sur les États de l'intérieur. On sait que la question dut être soumise à l'arbitrage en 1875, et que le maréchal Mac Mahon, président de la République française, choisi comme juge par les deux gouvernements de Londres et de Lisbonne, décida en faveur du Portugal : la baie Delagoa fit retour à la province du Moçambique. On peut dire qu'au point de vue commercial le jugement a été prononcé en faveur de la république du Transvaal, puisque la baie Delagoa en est l'issue naturelle sur l'Océan et que l'intérêt du Portugal est de faire converger tout le trafic des plateaux vers le port dont la possession lui est échue. Ne possédant pas encore l'outillage de bassins, de quais, de voies ferrées qui lui est indispensable, et ne disposant que de communications précaires avec un pays faiblement peuplé, à peine mis en culture, ce port n'a, pour ainsi dire, que les promesses de sa prospérité future, et jusqu'à maintenant tout le territoire dont il est la capitale, de la Mapouta au Limpopo, n'est qu'un pays sauvage, en partie couvert de forêts vierges, de savanes et de marais[1].

La ville de Lourenço Marques, fondée en 1867 sur l'emplacement d'un village qui portait le même nom et dont les Va-Toua ou Zoulou s'étaient emparés en 1823, est ainsi désignée en souvenir du navigateur qui établit la première factorie portugaise sur les bords de la baie Delagoa, en 1544; déjà ces parages avaient été explorés par Pedro Quaresma[2]. Les maisons basses, bâties en pierre le long d'avenues rectilignes, sont d'un gracieux aspect, mais elles reposent sur un sol bas entouré de coulées marécageuses servant de fossés pour la défense de la place; quelques batteries font de la ville une place imprenable pour les Cafres des alentours. La position de Lourenço Marques au milieu des terres d'alluvions la rend insalubre pendant la saison des chaleurs et l'on s'occupe maintenant de dessécher, par le drainage et des plantations d'eucalyptus, ces marais qui avaient paru jadis constituer un avantage pour la cité naissante. D'ailleurs des terrains plus élevés se trouvent dans le voisinage, et peu à peu toute une ville haute, habitée surtout par les négociants, se forme au-dessus de la ville basse des marins.

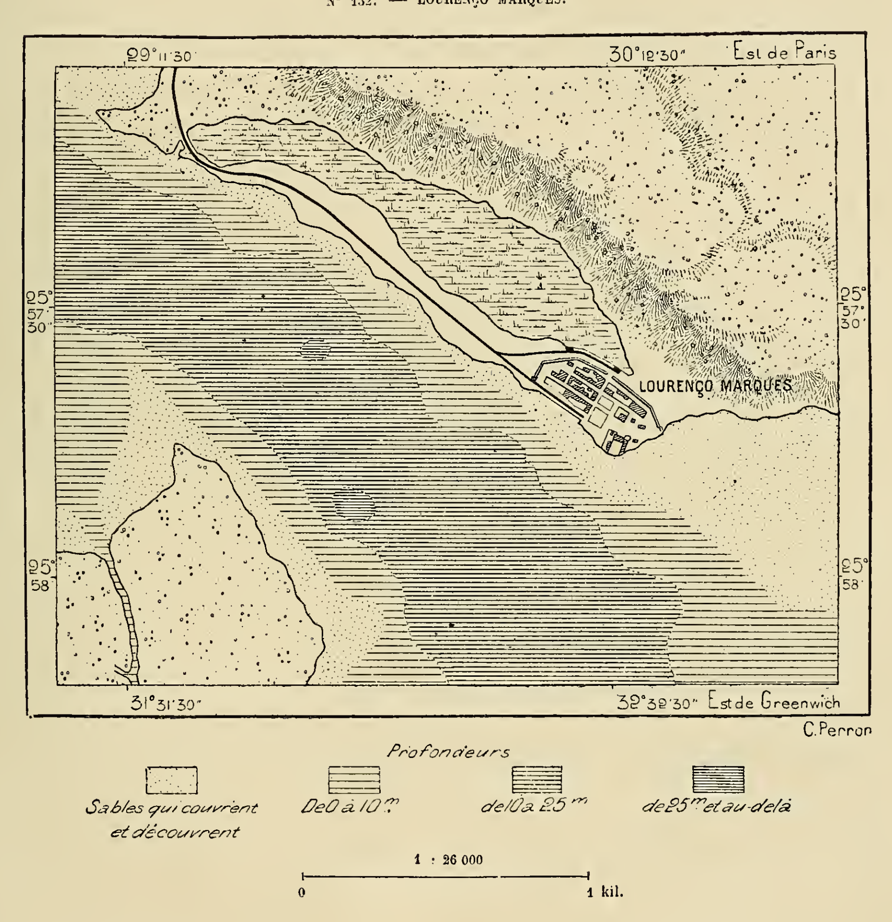
[1] Territoire portugais de Lourenço Marques, au sud du Limpopo :

Superficie	Population.	Population kilométrique.
39 000 kilomètres carrés.	80000 habitants (d'après Machado).	2 habitants.

[2] M. F. Ribeiro, *As Colonias Portuguezas*, 1886.

Lourenço Marques n'est pas située sur le rivage même de la baie Delagoa ; elle occupe la rive septentrionale d'un estuaire qui s'ouvre au nord-ouest de la vaste nappe des eaux tranquilles : trois rivières viennent déboucher dans le petit bras de mer de Lourenço Marques. Dans l'état actuel, le port n'est pas accessible aux très gros navires ; en moyenne, l'eau n'y offre que de 5 à 6 mètres de profondeur, accrue de 2 à 3 mètres

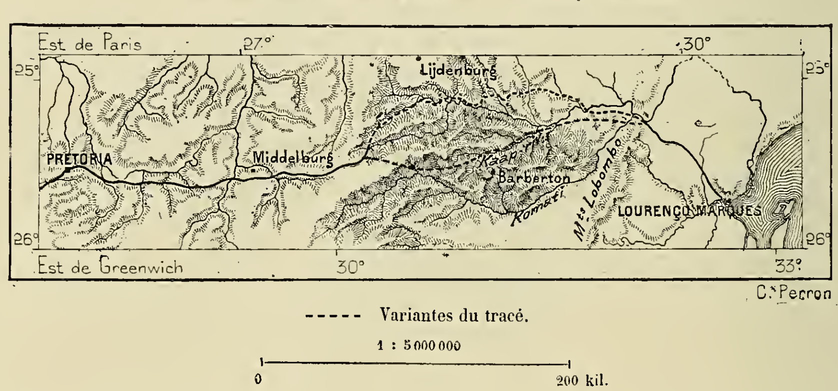
N° 132. — LOURENÇO MARQUES.



par les grandes marées ; mais le havre est admirable pour les bâtiments d'un tonnage moyen, et de l'est à l'ouest son étendue n'est pas moindre de 13 kilomètres. Dans la baie voisine, les plus forts vaisseaux pourraient mouiller par centaines sur des fonds de 12 à 36 mètres et d'une excellente tenue : le chenal d'entrée, large d'une vingtaine de kilomètres et profond de plus de 16 mètres, donnerait accès à toute une flotte. Le chemin de fer, qui commence sur la rive même, au sud de la ville, et que doit protéger bientôt une levée riveraine, bordée d'embarcadères, la contourne

vers le nord, puis se dirige au nord-ouest pour gagner la rivière Manissa, à l'endroit où elle s'échappe par un défilé des montagnes de Lobombo, première chaîne bordière du plateau, et limite occidentale du territoire portugais : c'est jusque-là, à 91 kilomètres du port, que la voie est terminée (1887); elle s'élèvera sur le plateau par une rampe de plus de 5 centimètres par mètre. Les routes de terre que suivent les émigrants avec leurs bestiaux entre le Transvaal et les rivières affluentes du port de Lourenço Marques, ont le grand désavantage de passer par des bas-fonds qu'infeste ordinairement la mouche tsétsé; parfois on a pu traverser cette zone sans accident, mais il est arrivé souvent que les voyageurs, après avoir perdu tous leurs bestiaux dans le trajet, ont dû abandonner leurs marchandises.

N° 133. — CHEMIN DE FER DE PRETORIA A LOURENÇO MARQUES.



----- Variantes du tracé.

1 : 5 000 000

0 — 200 kil.

Les jardins de la banlieue de Lourenço Marques produisent la canne à sucre et les fruits des tropiques; des planteurs possèdent aussi quelques cafeteries; dans la baie on pêche beaucoup de tortues.

Le commerce de la baie Delagoa, auquel des négociants de Marseille et des Banyan de Diu ont une plus forte part que les traitants portugais, s'accroît considérablement de décade en décade : à l'exportation il consiste surtout en cuirs et en minerais; à l'importation, en eau-de-vie et en armes de guerre[1]. Le droit de transit sur les marchandises destinées au Transvaal est seulement de 3 pour 100 à la douane portugaise. Les achats d'ivoire ont cessé; depuis 1845 on n'expédie plus d'esclaves de ce port du littoral[2]; mais l'émigration volontaire des indigènes vers Natal est très

[1] Valeur des échanges en 1880 : 2 000 000 francs. Importation pour le transit en 1884 : 350 000 francs, dont 178 550 francs d'eau-de-vie (*Tijdschrift voor Nederlandsch Indie*).

Mouvement de la navigation dans le port de Lourenço Marques en 1884 : 164 navires, dont 130 anglais.

[2] D. Fernandez das Neves, *Hunting Expedition to the Transvaal.*

considérable : l'agent qui réside à Lourenço Marques envoie des cadeaux aux chefs de tribus, et ceux-ci accordent en échange la permission d'émigrer à un certain nombre de jeunes gens, qui reviennent avec un petit pécule quelques années après[1].

Au sud de la baie, le territoire est peuplé par des Ama-Tonga, faisant partie du même groupe que les riverains des lagunes de Santa-Lucia et reconnaissant les mêmes chefs, malgré les frontières tracées par les diplomates. De ce côté de la baie Delagoa il n'y a point d'établissements européens. Au nord, les côtes, bordées de dunes, sont dangereuses pour les navires, et ni la bouche de la Manissa ou Nkomati, ni celle du Limpopo, n'offrent d'entrée facile; mais quelques Banyan hindous, qui importent surtout de l'eau-de-vie de traite, se sont établis sur les deux rivières, et les barques remontent jusqu'à leurs comptoirs. Celui du Limpopo est à Mandjoba, kraal situé à la tête de navigation du fleuve, à 150 kilomètres de la mer : la marée remonte jusqu'en cet endroit. Les trafiquants exportent surtout des peaux, du caoutchouc et de la cire d'abeilles[2]. Aucun établissement n'a été fondé par les Européens sur le fleuve ni dans la région du littoral voisin : les seules habitations parsemées dans les forêts et les savanes sont les kraals des indigènes Ma-Gouamba ou Ma-Loyo. Ceux-ci, qui appartiennent à la grande famille des Ama-Tonga ou Ba-Tonga, sont très industrieux, et celles de leurs communautés qui ont échappé aux ravages des Zoulou témoignent d'un haut degré de civilisation spontanée. Les Ma-Loyo sont grands fumeurs de chanvre.

[1] De Hübner, *A travers l'Empire Britannique.*

[2] Chaddock, *Exploration du Limpopo,* Société Neuchâteloise de Géographie, 16 mai 1885

CHAPITRE VIII

INHAMBANE, SOFALA, PAYS DE GAZA.

SESSIONS PORTUGAISES ENTRE LE LIMPOPO ET LE ZAMBÈZE.

Les bassins côtiers qui se succèdent du sud au nord entre la bouche du Limpopo et celle du Zambèze n'ont pas une grande étendue. Le plus vaste, celui du Sabi, s'avance cependant à plus de 500 kilomètres dans l'intérieur ; mais au delà les affluents du Limpopo et ceux du Zambèze entremêlent leurs sources : un faîte de partage montagneux limite en partie le versant des petits fleuves secondaires. La superficie de cette zone côtière, jusqu'aux montagnes des Ma-Tebelé et des Ma-Chona, peut être évaluée approximativement à 280 000 kilomètres carrés, et les voyageurs s'accordent à dire, mais sans raisons décisives, que la population probable de la contrée, partie sud-orientale de l'ancien empire de Monomotapa, atteint un demi-million d'habitants. Sans compter les officiers et les marchands portugais qui ont visité les districts de l'intérieur avant le dix-neuvième siècle, on doit citer parmi les explorateurs du pays de Gaza et des régions voisines Mauch, Erskine, Wood, Kuss, Cardozo, Paiva d'Andrada, d'Almeida, Browne, O'Donnel. Mais à ces vaillants pionniers succèdent d'autres voyageurs en foule. Des expéditions parties des villes minières du Transvaal parcourent actuellement le pays de Gaza, pour en étudier les montagnes et les fleuves, chercher les paillettes d'or dans le quartz des rochers et les alluvions des plages et reconnaître enfin la valeur des traditions portugaises relativement aux trésors métalliques de la contrée[1].

Les montagnes qui dans la Natalie, le pays des Zoulou et l'enclave portugaise de Lourenço Marques forment le rebord du plateau, à l'ouest de la

[1] H. E. O'Neill, *Proceedings of the R. Geographical Society*, August 1887.

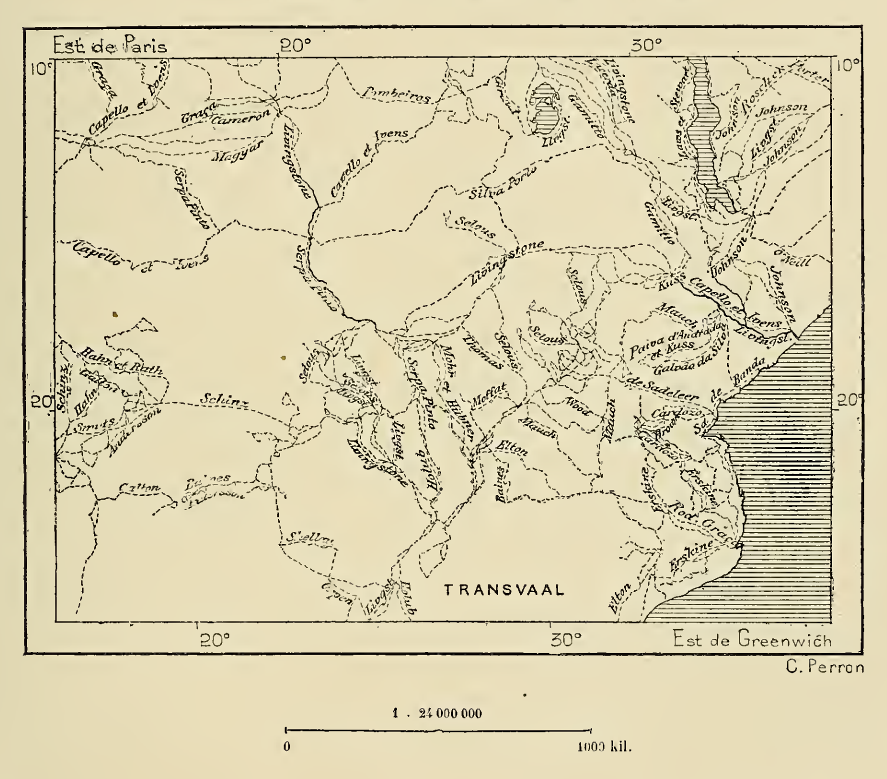
région côtière, ne se continuent pas avec régularité au nord du Limpopo. La montée du littoral vers les terres hautes de l'intérieur n'est pas interrompue brusquement par un rempart de rochers; elle se fait par de faibles ressauts ou même d'une manière insensible à travers les herbes et les bois. Quelques massifs isolés s'élèvent au milieu des plaines : tel est celui des montagnes autour desquelles le Sabi décrit une vaste courbe, à l'ouest et au sud, et que le souverain cafre de Gaza a choisi comme forteresse pour y établir son kraal. Sur ce groupe de montagnes, l'Outabi des explorateurs récents [1], se dressent trois principaux sommets, l'Oubiri, le Sipoumgambili, le Silindi, rochers de porphyre, de trapp, de basalte, dont l'altitude est évaluée à 1200 mètres. Des eaux courantes, ayant taillé leur lit dans la roche vive, découpent le massif en plusieurs fragments, qui sont en maints endroits d'accès difficile, à cause de la raideur des parois et des hautes herbes pressées, à travers lesquelles on a grand'peine à se frayer un passage. Cependant les trois pics suprêmes sont revêtus de forêts, où l'on peut cheminer facilement sur le gazon entre les fûts des arbres. D'après Erskine, les vallées supérieures du Bouzi, qui prend son origine dans ces montagnes, sont destinées à devenir un jour un centre de colonisation européenne et de culture : la salubrité de l'air y est parfaite et la canne à sucre, le cafier y trouvent le sol qui leur convient.

Au nord ces montagnes s'appuient sur un plateau de grès rouge et blanc d'environ 1000 mètres en altitude et se rattachent par quelques hauteurs à la chaîne du Sita Tonga, dont les sommets atteignent probablement 1500 mètres : l'un d'eux, à la pointe aiguë, a reçu des indigènes le nom de Goundi-Inyanga, c'est-à-dire « Rase-la-Lune ». A l'ouest du Sabi, les monts de granit, reposant sur un plateau plus élevé dont la hauteur moyenne dépasse 1200 mètres, ont une apparence moins grandiose : ce sont pour la plupart de simples renflements du sol, séparant les unes des autres de larges dépressions où les eaux s'amassent en lacs ou en marais; néanmoins on y voit aussi, dans la chaîne du Matoppo, des coupoles de granit hautes de 1700 mètres, et quelques-unes des crêtes sont déchiquetées en pyramides et en obélisques de l'aspect le plus bizarre. Plus loin, les massifs élevés, dont l'axe continue la ligne de partage entre les affluents du Limpopo et ceux du Zambèze, s'alignent au nord des sources du Sabi, obliquement au littoral du district de Sofala. Le plus haut, celui qui domine le mont Doé, atteignant, d'après M. Kuss, une élévation de 2400 mètres, a moins l'aspect d'un groupe de montagnes que d'un

[1] Browne et O'Donnel, *Scottish Geographical Magazine*, November 1887.

plateau : c'est le pays de Manica, devenu fameux par ses mines d'or. La masse de granit présente une altitude moyenne qui n'est pas inférieure à 2000 mètres, et les cimes qui la commandent ne forment guère que des collines ou des croupes à faible pente. A l'est des montagnes de Manica, le faîte de partage entre le Zambèze et les petits cours d'eau du littoral est une campagne uniforme, interrompue de distance en distance par quelques dômes granitiques s'élevant brusquement du milieu de la plaine; puis

N° 134. — ITINÉRAIRES PRINCIPAUX ENTRE LE LIMPOPO ET LE ZAMBÈZE.



1 : 24 000 000

0 1000 kil.

au sud de la ligne de séparation des eaux se dresse comme une citadelle la serra de Gorongoza, dont les pentes extérieures sont extrêmement raides : le mont suprême, le Miranga, dépasse 2000 mètres. Ce massif isolé, granitique comme celui de Manica, est recouvert dans sa partie haute de magnifiques forêts, qui contrastent avec les espaces environnants, parsemés de maigres broussailles[1].

Le plus grand fleuve du pays de Gaza, le Sabi, reçoit les eaux d'un vaste bassin de réception, qui s'étend du sud-ouest au nord-est, des montagnes

[1] Kuss, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*. 2° trimestre 1882.

des Ma-Tebelé à celles de Manica. Sa principale source jaillit dans le pays des Ma-Chona, à plus d'un millier de mètres d'altitude. Les premières eaux descendent d'abord au sud; mais quand le fleuve échappe à la région des hautes terres, à plus de 500 kilomètres de l'Océan, il coule directement à l'est à travers la plaine. Pendant la saison des pluies c'est un puissant cours d'eau : son lit s'étend alors sur une largeur de deux à trois kilomètres et son courant a trop de violence pour que les bateaux puissent le remonter. Dès que la saison des sécheresses a commencé, le fleuve baisse et se rétrécit rapidement : ce n'est qu'une rivière de 50 mètres en largeur et dans le milieu du courant l'eau n'a pas plus d'un demi-mètre de profondeur. Cependant le delta du Sabi est très considérable; même sans les graus des rivières voisines, au sud le Gaboulou, au nord le Gorongozi, qui peuvent être considérées comme appartenant au même système hydrographique, la courbe maritime du delta se développe sur un espace d'au moins 100 kilomètres et la superficie du territoire dans lequel se ramifient les branches fluviales dépasse 2000 kilomètres carrés. Pendant la saison des sécheresses, ces bras du fleuve sont transformés en coulées maritimes : les palétuviers qui croissent sur les deux rives témoignent de la salure des eaux qui serpentent dans le delta. Le Bouzi, qui se déverse dans l'Océan à une petite distance au nord de Sofala, est un fleuve moins abondant que le Sabi; cependant des barques d'un faible tirant d'eau l'ont remonté à plus de 100 kilomètres de l'embouchure[1]. Le Pungue ou Aruangua, qui coule plus au nord, est également navigable pour des bâtiments de 2 mètres dans son cours inférieur[2]; mais plusieurs cours d'eau de la contrée, qu'alimentent des ruisseaux descendus des montagnes, n'atteignent pas l'Océan : des barres de sables en ferment l'entrée.

Le grand « courant du Moçambique » qui sort de l'océan Indien entre Madagascar et le continent pour se porter vers les mers antarctiques, vient frapper la pointe la plus avancée de la terre ferme. On donne à ce promontoire, signalé de loin par un îlot noirâtre, le nom portugais bien mérité de cabo das Correntes, car le flot qui rase la rive en cet endroit se dirige constamment vers le sud-sud-ouest avec une vitesse variable de 1800 mètres à 3 kilomètres et demi à l'heure. Mais, de même qu'au sud un contre-courant se produit le long de la côte des Ama-Tonga, à l'est des plages de Santa-Lucia et de la baie Delagoa, de même un reflux des eaux rase le rivage au nord du cap Correntes : c'est là ce que montre la forme des pointes de

[1] Browne and O'Donnel, *Scottish Geographical Magazine*, November 1887.
[2] Paiva de Andrada, *Proceedings of the R. Geographical Society*, October 1887.

sable et des îles côtières, toutes allongées vers le nord ou le nord-nord-est, en sens inverse du courant qui passe au large dans le canal de Moçambique. Dans les baies de faible profondeur qui séparent le continent de la rangée des îles, notamment de Bazarouto, les indigènes pêchent des huîtres perlières, qu'ils font ouvrir en les exposant au feu, ce qui gâte les concrétions et en diminue la valeur. Les polypes sont aussi à l'œuvre sur les côtes du pays de Gaza : des bancs de corail rendent en certains endroits du littoral la navigation dangereuse, et la plupart des îles, quoique recouvertes de dunes qui leur donnent un aspect montueux, reposent sur une fondation de coraux.

Le climat du pays de Gaza contraste dans la zone basse du littoral et sur les terrasses de l'intérieur. Les vents, qui soufflent presque toujours de la mer, soit du nord-est, soit de l'est, du sud-est ou du sud[1], n'apportent guère de pluies sur les plaines de la région côtière; les nuages épais qui s'élèvent des eaux pendant la saison des pluies, c'est-à-dire lorsque le soleil est rapproché du zénith, de novembre en mars, ne se rompent qu'en heurtant les saillies des hautes terres de l'intérieur. Il est rare que les pluies tombent quand souffle le vent normal du sud-est; mais dès qu'à ce courant régulier succède un autre vent, le conflit aérien a pour conséquence un orage et de violentes averses[2]. Sur ces hauteurs les changements de température sont très brusques : les chaleurs sont accablantes, surtout avant la saison des pluies; mais les vents du sud amènent aussi les froids, et dans l'espace de quelques heures on a parfois à subir de brusques écarts de 30 ou même de 35 degrés centigrades.

Grâce à l'abondance des eaux, la région des plateaux est très fertile et les forêts y présentent une grande variété d'essences, tandis que la plaine n'offre qu'une rare végétation ; la flore y est beaucoup moins riche que la faune. Dans les terrains boisés du midi, les arbres, petits et clairsemés, sont tous, vivants ou morts, revêtus d'une mousse grise, qui leur donne une apparence fantastique[3]. Dans quelques forêts de Gaza, de même qu'aux bords du Zambèze moyen, domine le *mopane*, grand arbre à graine odorante, qui fournit très peu d'ombre aux voyageurs, ses feuilles étant relevées en forme d'ailes de papillon au repos[4]. La côte proprement dite est une zone de sable stérile; dans l'intérieur, le sol, formé d'une arène rougeâtre, est plus fécond et donne de belles récoltes dans les fonds bien

[1] L. Brault, *Mer des Indes, Cartes de la direction et de l'intensité probable des vents.*
[2] Thomas, *Eleven Years in Central South Africa.*
[3] Richards, *Afrique explorée et civilisée,* avril 1885.
[4] Coillard, Holub, etc.

arrosés : mais ces endroits sont rares et les flaques d'eau qui s'amassent dans les creux lors des pluies passagères sont bientôt taries. Dans presque toute l'étendue de la plaine les savanes alternent avec les brousses et les arbres épineux. En un pareil pays la population devrait s'établir au bord des rivières, où elle trouve l'eau indispensable à ses cultures, et pourtant les berges sont désertes : c'est dans les endroits écartés, d'accès difficile, que la plupart des tribus se sont réfugiées pour éviter de trop fréquentes visites de leurs dominateurs zoulou. Aussi les indigènes sont-ils fort habiles à découvrir le moindre réservoir où suintent quelques gouttes d'eau ; ils connaissent toutes les plantes des bois dont les baies ou les feuilles sont aqueuses ; ils apprécient surtout une liane de caoutchouc, l'*imbounga*, dont le fruit les désaltère. Comme en maints autres pays d'Afrique, notamment le Fazogl dans le bassin nilotique, et le plateau des Quissama sur la côte occidentale, on utilise avec soin les cavités qui se forment dans le bois du baobab pour en faire des citernes. Ces cavités sont élargies et approfondies par la hache et le feu, en sorte que la masse tout entière du tronc est changée en une sorte de puits aérien ; mais les pluies d'hiver ne suffisent pas toujours à le remplir ; l'eau s'y corrompt peu à peu et finit par tarir : il faut bien alors que les habitants quittent leurs cachettes pour aller rôder au bord des cours d'eau.

Là où la population est clairsemée, la faune, débarrassée de l'homme, son ennemi par excellence, est riche en espèces et en individus. Les éléphants sont encore très nombreux dans le pays de Gaza ; les hippopotames se jouent en multitudes dans les rivières ; les crocodiles y foisonnent ; les antilopes parcourent la plaine ; les buffles vivent en troupeaux dans la région des montagnes. Les hyènes, les léopards surtout sont fort redoutés des pasteurs. Erskine traversa des contrées où les léopards sont si audacieux, que les femmes osent à peine travailler en plein jour dans leurs jardins : il faut consolider extérieurement les cabanes au moyen de pieux entrelacés de lianes. Quant au lion, il n'attaque guère l'homme, et les indigènes ne se plaignent pas trop de sa présence, qui leur vaut souvent des restes de festin, une moitié de buffle ou d'antilope. En plusieurs districts, les animaux les plus dangereux sont les termites de diverses espèces, qui s'attaquent à la végétation et rendent toute culture impossible : il faut leur abandonner le pays. Les animaux domestiques ne peuvent traverser les plaines inférieures, soit à cause de la mouche tsétsé ou de quelque « poison mystérieux » de l'air[1]. Les voyageurs qui veulent péné-

[1] Saint-Vincent Erskine, *Journal of the R. Geographical Society*, 1875.

trer avec leurs bêtes sur les plateaux du pays de Gaza doivent venir du côté de l'ouest, à travers le territoire des Ma-Tebelé ou des Ma-Chona.

Les plages de Sofala ont peut-être été fréquentées par les navigateurs anciens : les flottes des Phéniciens se seraient avancées jusque dans ces parages des mers orientales de l'Afrique. Là serait, d'après de nombreux auteurs, cet Ophir d'où Salomon faisait venir l'or, les bois précieux et les perles ; mais l'Inde, l'Insulinde, sont aussi l'Ophir pour d'autres commentateurs de la Bible : l'absence complète de renseignements géographiques sur la situation de cette terre de l'Or permet de soutenir toutes les hypothèses. Quelle que soit la bonne, il est certain que le pays de Gaza avait déjà reçu la visite d'étrangers civilisés bien avant l'arrivée des Portugais sur la côte orientale de l'Afrique, car ceux-ci y trouvèrent des ruines de constructions bien supérieures en architecture à tout ce que bâtissent les indigènes, et leur imagination leur représenta ces édifices comme les restes des magasins élevés par la reine de Saba pour y déposer l'or envoyé en tribut à Salomon. Depuis les premiers voyageurs portugais, l'existence de ces monuments n'avait pas été oubliée, mais de nombreux explorateurs avaient vainement cherché à les atteindre : le géologue Carl Mauch réussit le premier, en 1871, à voir ces ruines fameuses. Situées près d'un affluent occidental du Sabi, à 500 kilomètres à l'ouest de Sofala, elles consistent en débris de deux forteresses bâties en granit sur deux collines rapprochées : du milieu des orties surgit encore une tour d'une dizaine de mètres de hauteur. Mauch pense que ces ouvrages militaires surveillaient les mines des environs. Le nom de Zimbaoé que lui donnaient les Portugais, celui de Zimbabyé que répètent actuellement les indigènes, ont le sens de « résidence royale ». Les dessins tracés sur les blocs de granit sont des cercles, des losanges, des lignes parallèles, des fleurons, qui ressemblent assez à la décoration des meubles cafres. Peut-être y avait-il parenté de race entre les bâtisseurs de Zimbabyé et les dominateurs actuels du pays de Gaza ; cependant la tradition unanime des indigènes est que des hommes blancs « sachant tout faire » ont habité la « Résidence ». Peut-être le fameux Benomatapa ou « l'empereur du Monomotapa », c'est-à-dire le Muené Motapa ou « Seigneur Auguste », qui commandait à tous les peuples de la contrée lors de l'arrivée des Portugais sur la côte orientale de l'Afrique, était-il le descendant des rois qui élevèrent les forts de Zimbabyé et les autres constructions éparses sur le plateau, au milieu des forêts ; peut-être les sacrifices que les noirs des alentours offrent aux génies dans l'enceinte

des ruines continuent-ils la tradition de grandes fêtes célébrées jadis par un souverain puissant : Mauch, qui d'ailleurs n'a pas assisté à ces cérémonies, croit y reconnaître de grandes ressemblances avec les fêtes des Juifs. Quelques débris de murs en granit, que l'on voit çà et là autour de Zimbabyé, seraient encore désignés sous le nom d'« autels »[1]. Toutes les constructions que l'on a découvertes depuis dans la région se trouvent dans le voisinage des mines d'or[2].

Dès le milieu du seizième siècle, les Portugais possédaient des établissements sur la côte, lieux de ravitaillement pour leurs navires sur la longue route de Lisbonne à Goa. A plusieurs reprises ils firent des expéditions à l'intérieur, notamment vers la région minière de Manica, et divers travaux d'exploitation témoignent de leur séjour dans les contrées éloignées du littoral. Il est vrai que leur activité s'était graduellement amoindrie : récemment leur zone d'influence était limitée au voisinage d'Inhambane, de Chiloane et de Sofala; mais ils s'occupent maintenant de reprendre la possession effective du territoire qui leur est attribué par le commun accord des puissances européennes, et nul doute qu'ils n'y réussissent, grâce à l'appui indirect que leur apportent les immigrants, missionnaires, traitants et chercheurs d'or. Cependant le véritable souverain de la contrée est encore le roi cafre de Gaza, appartenant à la famille du guerrier zoulou Manikoussa, qui échappa en 1830, avec trente mille compagnons, à la domination du terrible Tchaka et, fuyant vers le nord comme les Ma-Tebelé, constitua un nouvel empire. Le territoire dont les peuplades payent l'impôt au roi de Gaza est limité au sud, non loin de Lourenço Marques, par le cours du Nkomati, tributaire du Manissa, souvent confondu avec ce fleuve, et s'étend au nord jusqu'au Zambèze, à l'ouest jusqu'au royaume des Ma-Tebelé. Le centre politique de l'empire, on le sait, est dans la citadelle des monts où le Bouzi prend sa source. Naguère le kraal où résidait le roi était à Tchama-tchama, dans la haute vallée de l'Oum-Souélizi ou Bouzi supérieur; depuis, la cour s'est déjà déplacée deux fois vers d'autres régions de la montagne.

Les Zoulou de Gaza sont appelés ordinairement Oumgoni par les populations du sud et Landins par les Portugais. Campant autour de la résidence royale, ils sont constitués en troupes régulières, par bataillons et régiments, et commandés au bâton par des capitaines ou *indouna*, qui essayent de continuer les traditions de la tactique suivie par leurs vic-

[1] Carl Mauch, *Ergänzungsheft zu Petermann's Mitteilungen*, n° 37.
[2] J. Mackenzie, *Scottish Geographical Magazine*, June 1887.

torieux ancêtres. L'armée des maîtres, infiniment plus faible en nombre que la population des tribus asservies, ne peut dominer que par la terreur; elle apparaît, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ravageant les champs, enlevant vivres et bétail. Comme toujours, la conquête a eu pour conséquence l'appauvrissement de la contrée et le recul de la civilisation. Les souverains n'ont plus, comme jadis l'empereur du Monomotapa, une houe pour sceptre[1]; ils commandent avec le glaive. Les tribus, autrefois sédentaires, sont devenues des hordes de fuyards, abandonnant villages et cultures quand approche l'armée du roi. Le travail des mines leur était interdit[2], parce qu'elles auraient pu s'enrichir; la chasse à l'éléphant leur était défendue, parce que c'est là une occupation noble, et que des esclaves ne doivent pas s'égaler à leurs maîtres. Certaines peuplades avaient cessé de tenir du bétail; les Ma-Ndanda, qui peuplent les plaines situées au sud et au sud-est des montagnes de la résidence, se sont mis à élever le chien, pour que les oppresseurs leur laissent au moins cette viande méprisée. Naguère la politique du roi à l'égard des Européens était fort soupçonneuse : il les autorisait à faire la chasse ou la traite, mais leur traçait les routes à suivre, leur fixait les lieux de campement, leur extorquait des présents ; en 1872, il fit attendre deux mois et demi l'Anglais Erskine avant de lui donner audience, quoique ce voyageur fût un envoyé politique du gouverneur du Natal et que sa visite eût été demandée par le roi de Gaza lui-même. De nos jours, l'attitude du souverain a changé, l'imminence du péril l'oblige à plus de souplesse envers envoyés, missionnaires et mineurs. Ne se sentant plus assez fort pour braver ceux qui bientôt seront ses maîtres, il est devenu formellement, après essai de révolte, le vassal du gouvernement portugais et s'est engagé à respecter les ordres du résident nommé par les ministres de Lisbonne.

Les populations aborigènes sont connues ordinairement sous le nom de Tonga, quoiqu'elles diffèrent des Ama-Tonga du littoral qui habitent au sud de la baie Delagoa. Elles paraissent être pour la plupart apparentées aux Ba-Souto; elles en ont l'apparence, les mœurs, le caractère pacifique; elles sont également portées à l'agriculture et à l'élève du bétail, autant du moins que le leur permettent les Oumgoni, et elles parlent des dialectes rapprochés. Tous ces Tonga méprisés ont une intelligence ouverte et le désir d'apprendre : dès qu'ils échappent à la tyrannie des Zoulou, ils reprennent la culture du sol et leurs travaux industriels. Très ennemis de la discipline

[1] Adolf Bastian, *Ethnologische Forschungen*.
[2] *Petermann's Mitteilungen*, 1882.

militaire, ils discutent entre eux leurs intérêts, administrés par un conseil des anciens et de petits chefs. Leurs huttes rondes, formées de pieux que rattachent des lianes et dont l'argile ferme les interstices, sont en général plus hautes et mieux construites que celles des Zoulou et des Cafres du sud.

Les Tchobi, c'est-à-dire les « Archers », sont les plus méridionaux des Ba-Souto du pays de Gaza. Ceux d'entre eux qui vivent dans le voisinage du Limpopo, le long des dunes du littoral, ont été asservis par les Zoulou, tandis que les Tchobi du nord, appelés aussi Mindongues par les Portugais, ont réussi à sauvegarder leur indépendance, grâce à l'appui que leur a prêté la garnison de la ville d'Inhambane : ce sont les « Bonnes Gens » (Boa Gente) dont parle Vasco de Gama[1]. Ces naturels se défigurent horriblement en faisant saillir trois rangées de boutons sur leur visage, l'une du haut du front au bout du nez, les deux autres d'oreille à oreille, formant comme deux chaînettes qui passent sur la lèvre supérieure et sur le menton : ce sont des Knobnuizen, comme ceux du Transvaal. Les femmes se couvrent d'une sorte de toge en écorce. Au nord-ouest des Tchobi les plaines sont parcourues par les Ma-Kouakoua, mais on peut traverser le territoire dans toutes les directions sans apercevoir leurs villages, tant ils sont cachés dans les broussailles ; sur un espace d'une centaine de kilomètres en largeur M. Richards n'a même trouvé que des kraals abandonnés. Les malheureux Ma-Kouakoua qui restent n'osent pas même cultiver de jardins, tant ils craignent la visite de leurs frères de race, les Zoulou; toutefois ils prennent grand soin de leurs palmiers à vin, petits arbres de $1^{m},50$ à 3 mètres de hauteur, qui ressemblent à des choux, mais donnent une grande quantité de liqueur. Les Ma-Gouaza, qui habitent à l'ouest et au nord-ouest des Ma-Kouakoua, sur les bords du Limpopo et de ses affluents, sont épargnés par les soldats zoulou; aussi sont-ils fort nombreux et possèdent de grands jardins bien cultivés, même des troupeaux, dans les endroits non infestés par la mouche tsétsé[2].

Les Ma-Longoué ou Ma-Rongoui, qui leur succèdent vers le nord, vivent en des huttes d'écorce, de forme rudimentaire; au delà, vers le delta du Sabi, le pays appartient à la tribu des Bila-Koulou. Celle des Hlenga, beaucoup plus nombreuse, occupe à distance du littoral la région des plaines qui s'étend dans l'intérieur entre la vallée du Limpopo et celle du Sabi. Les Hlenga sont le peuple de la brousse; ne pouvant cultiver le sol à cause du manque d'eau et du voisinage des Zoulou, ils sont obligés de

[1] João de Andrado Corvo, *Estudos sobre as Provincias Ultramarinas.*
[2] Richards, *Afrique explorée et civilisée*, avril 1885.



UN KRAAL DE ZOULOU

Composition de G. Vuillier, d'après des photographies de M. Ferneyhough, communiquées par la Société de Géographie.

vivre exclusivement de la cueillette et de la chasse : ils suivent le gibier à la trace comme des chiens et quand ils ont blessé l'animal, ils le pourchassent de jour en jour, sans se lasser, dormant la nuit à côté des gouttes de sang. Ils étudient le ciel, interrogeant le vol des vautours, pour aller avec eux prendre part à leur festin de charognes. Ils sont fort habiles à dresser des pièges et, bravant la défense faite à tous les Tonga de chasser l'éléphant, ils trouvent moyen de cacher un pieu affilé sous un tapis de feuilles, à l'endroit où passera l'animal; celui-ci se blesse, la douleur aiguë l'empêche de continuer sa marche : il est livré à ses ennemis[1].

Au nord du Sabi, les tribus tonga, sous la surveillance immédiate des Zoulou, mènent une misérable vie d'esclaves : tels les Ma-Ndanda et les Ma-Ndooua, qui paraissent avoir été jadis très puissants et qui cherchent maintenant à se cacher dans les maquis, vêtus de longues toges fabriquées avec l'écorce de baobab. Et les Ki-Tevi, Goua-Tevi ou Aba-Tevi, qui vivent plus au nord, non loin des montagnes de Manica, ne sont-ils pas les descendants de ce peuple de Quiteve dont parle le moine dominicain de Santos comme d'une nation considérable, formant le noyau central de l'empire du Monomotapa? Les traditions d'étiquette suivies à la cour du roi des Oumgoni paraissent être en grande partie un héritage du souverain de Quiteve. Parmi les indigènes sont épars des groupes de Ba-Lempa, nègres circoncis que Mauch compare à des Juifs pour les traits et le genre de vie : la plupart d'entre eux ont les yeux rouges, les paupières enflammées comme les Juifs polonais. Ils habitent des villages séparés et se livrent à l'usure et au petit commerce de troc; ils fabriquent aussi du fil de fer pour les parures.

Dans la partie méridionale du territoire, les Portugais n'ont fondé qu'une seule ville, portant le nom cafre d'Inhambane[2]. Elle est située sur la rive orientale d'une grande baie, libre de récifs, qui ressemble à celle de Lourenço Marques, quoique offrant moins d'avantages. Dans sa partie méridionale le golfe se rétrécit en goulet : c'est là qu'est le port, accessible seulement aux navires de 3 à 4 mètres de calaison. La ville, assez bien construite, s'élève sur une colline allongée que les eaux de la mer entourent presque entièrement à marée haute. Environ 2000 habitants, blancs,

[1] Saint-Vincent Erskine, mémoire cité.

[2] Les deux syllabes *inha*, par lesquelles commencent tant de noms de lieu dans l'Afrique portugaise orientale, représentent simplement la consonne que les Espagnols figurent par le caractère *ñ*. (*Boletim da Sociedade de Moçambique*, 1881, n° 5.)

noirs et cuivrés, chrétiens, mahométans, banyan et parsi, peuplent la ville; Inhambane, centre de propagande pour l'Islam chez les nègres des alentours, a sa mosquée aussi bien que ses églises; les ruines d'un ancien village arabe se voient dans une île de la côte à une centaine de kilomètres au nord d'Inhambane. Aux esclaves et à l'ivoire, qui furent autrefois les seules denrées d'exportation, ont succédé la cire, le caoutchouc, la gomme copal, les noix de coco, les arachides; les commerçants d'Inhambane se servent de barrettes de fer pour trafiquer avec les indigènes. Les palmeraies des environs, qui s'étendent sur un espace de plus de 400 hectares, se composent d'environ 180 000 cocotiers; dans ces derniers temps on a fait aussi des plantations de cannes à sucre, d'arbres à thé, de cinchonas. Il importe fort de cultiver les campagnes d'Inhambane et d'obtenir des produits pour la création d'un commerce local, car le port, entouré de solitudes, est à une beaucoup plus grande distance que Lourenço Marques des régions agricoles et minières de l'intérieur; il en est séparé par la vallée du Limpopo et par de vastes plaines presque inhabitées où la mouche tue le bétail[1]. La ville d'Inhambane a été prise en 1834 par les Cafres ou Landins, et récemment on a pu craindre d'avoir à repousser de nouvelles attaques.

Au nord de la baie d'Inhambane, de petits ports portugais surveillent le littoral : l'un dans l'île de Bazarouto, dont les pêcheries de nacre et d'holothuries ou « biches de mer » sont à peine utilisées : l'autre dans celle de Chiloane, lieu de déportation qui fait partie du delta marécageux du Sabi : des hippopotames peuplent les marigots saumâtres des alentours. Jadis le havre le plus fréquenté du littoral de Gaza se trouvait en dehors du bassin fluvial, sur la plage basse d'un golfe qui s'avance au loin dans l'intérieur des terres : c'est la rade de Sofala, malheureusement inaccessible aux navires d'un fort tirant d'eau. Les Portugais, qui fondèrent en cet endroit leur premier établissement entre le Limpopo et le Zambèze, croyaient réédifier la ville salomonique d'Ophir, et dérivaient de ce nom l'appellation de leur fortin, dont une tour subsiste encore; de même, le fleuve Sabi était dénommé suivant eux d'après la reine de Saba. Avant la découverte de l'excellent port de Bangue, formé par la bouche du Pungue ou Aruangua[2], Sofala, qui d'ailleurs n'est plus le centre que d'un faible mouvement d'échanges, avait l'avantage d'être le port du littoral le plus rapproché du massif de montagnes où se sont cantonnés les Oumgoni, et

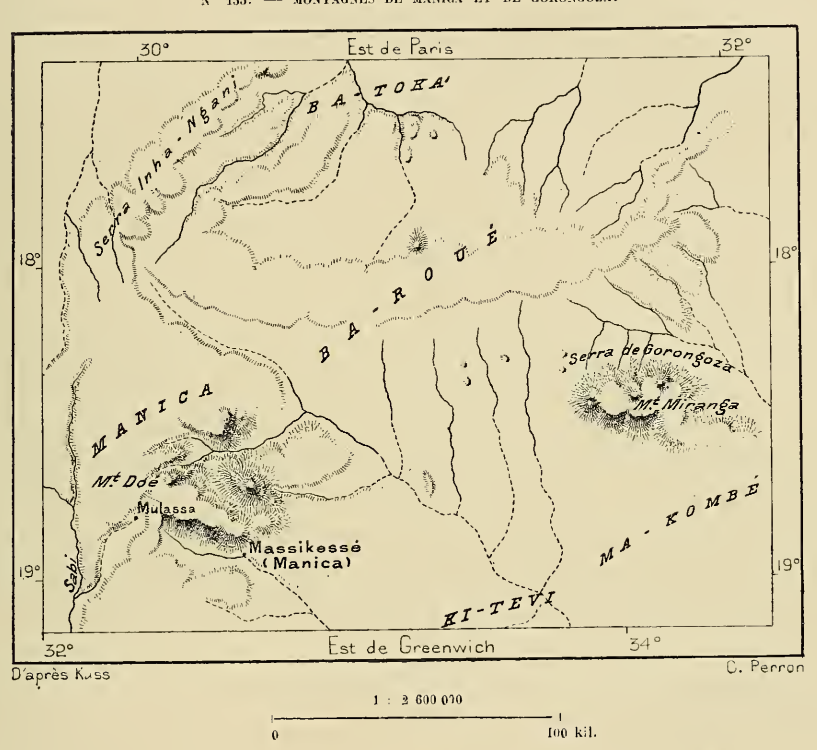
[1] Mouvement commercial d'Inhambane en 1884 : 1 532 260 francs.

[2] C. Paiva de Andrada, *Relatorio de uma Viagem as terras dos Landins.*

du plateau de Manica, fameux par ses alluvions aurifères; dans les sables de la plage même de Sofala on a trouvé de la poudre d'or.

Les géologues qui ont visité la contrée de Manica n'ont encore découvert ni les rochers du massif granitique où se trouvent les veines de métal, ni les gisements de pierres précieuses où les femmes prennent leurs beaux pendants d'oreilles. La vallée dont les sables sont exploités par le lavage s'ouvre dans la partie méridionale des montagnes : des trous de

N° 155. — MONTAGNES DE MANICA ET DE GORONGOZA.



1 : 2 600 000

0 — 100 kil.

cinq à six mètres de profondeur, creusés dans les terres alluviales et parfaitement conservés, rappellent les exploitations portugaises, succédant à des travaux antérieurs, que la tradition attribue à un « peuple blanc, aux longs cheveux noirs[1] »; on voit aussi près du bourg de Massikessé, qui fut la capitale de la province, quelques ruines de l'ancienne ville, déjà presque abandonnée à la fin du siècle dernier à la suite de « justes représailles » des indigènes révoltés[2], et détruite depuis par les Zoulou. Ceux-ci

[1] Chauncy Maples; — L. Cordeiro; — O'Neill, *Procedings of the R. Geographical Society*, 1887.

[2] Fr. Maria Bordalo, *Ensaios sobre a Estatistica das Possessões Portuguezas no Ultramar.*

massacrèrent la plupart des habitants et défendirent la reprise des travaux miniers. Une « compagnie d'Ophir » s'est constituée pour exploiter de nouveau les mines et rétablir l'importante « foire de Manica » qui se tenait à Massikessé ; mais, d'après quelques géologues, les sables des vallées de Manica n'ont qu'une faible teneur aurifère : la proportion du métal n'y serait en moyenne que d'un demi-gramme par mètre cube[1]. La richesse future du pays consiste dans la fécondité de ses vallées : en aucune région de l'Afrique australe les terres ne sont mieux arrosées ni plus productives. « Dans le Manica la sécheresse et la disette sont inconnues. »

Un *regulo* ou « roitelet » nègre réside à Mulassa, au sud-ouest du massif: vassal du gouvernement portugais, il est surveillé par un capitão-mór, qui a logé sa petite garnison dans la forteresse naturelle de Massara, énorme rocher aux parois verticales, accessible seulement par un sentier vertigineux. Trois mille Landins essayèrent en vain de l'escalader : on fit rouler sur eux de grosses pierres, qui écrasèrent un grand nombre des assaillants[2]. La capitale du vaste district, dit de Manica et Quiteve, a été récemment fondée dans la serra de Gorongoza, au village d'Inhangou, appelé d'ordinaire Villa Gouveia, d'après le nom que les indigènes donnent au capitão-mór. Jadis les montagnes environnantes étaient complètement désertes : elles se repeuplent maintenant, et ce sont des compagnies de Landins disciplinés que le gouvernement emploie pour défendre contre leurs compatriotes du sud la nouvelle conquête du Portugal. En outre, l'ancien royaume de Ba-Roué, conquis en entier par le « capitaine-major » du Manica, est devenu sa propriété personnelle, et c'est à lui seul qu'appartiennent les bénéfices du commerce local de cire et autres denrées[3].

[1] Kuss, mémoire cité.
[2] *As colonias Portuguezas*, 1885.
[3] C. Paiva de Andrada, mémoire cité.

CHAPITRE IX

BASSINS DU ZAMBÈZE ET DU KOU-BANGO

I

VUE D'ENSEMBLE.

Par la longueur de son cours, l'étendue de son bassin et la puissance de sa masse liquide, le Zambèze est le quatrième fleuve de l'Afrique : il vient après le Congo, le Niger et le Nil. Mais, si important qu'il soit, ce grand cours d'eau n'est probablement que le reste d'un courant beaucoup plus considérable jadis. Des rivières abondantes qui s'y jetaient, à l'ouest et au sud-ouest, ont cessé de l'atteindre; des seuils de séparation ont émergé entre les bassins secondaires et le bassin central ; des nappes d'évaporation se sont formées. Au point de vue géologique l'unité de la contrée reste évidente, quoiqu'elle n'existe plus au point de vue hydrologique : Kou-Bango et Zambèze appartiennent bien au même versant, ainsi que les explorations portugaises antérieures à celle de Livingstone l'avaient depuis longtemps démontré. Mais ces voyages étaient restés ignorés de la plupart des géographes en dehors du Portugal : c'est par Livingstone que se fit pour le monde la véritable découverte du Zambèze supérieur. De nombreux voyageurs ont marché sur ses traces : des Portugais surtout, Serpa Pinto, Brito Capello et Ivens, Hermenegildo Capello, se sont donné pour tâche d'explorer cette contrée, qui, dans le partage de l'Afrique, est attribuée d'avance à leur patrie, « de la côte à la contre-côte », de l'Atlantique à la mer des Indes, et que leurs cartes représentent déjà, peut-être sur une étendue bien considérable, comme un futur Portugal africain[1].

La prise de possession scientifique de ces contrées, précédant l'an-

[1] A. A. d'Oliveira, *Carta da Africa meridional Portugueza*, 1886. Escala 1 : 6000000.

nexion effective, s'est faite en partie par la voie du Zambèze; mais ce fleuve, moins profond, moins large que le Congo, et surtout plus obstrué de cataractes dans sa vallée moyenne, ne peut servir de chemin aux chercheurs que dans une faible partie de son cours, et la ramure de navigation offerte par ses affluents est également très inférieure à celle du Zaïre. De même le bassin du Zambèze le cède à celui du grand fleuve de la zone

N° 136. — AFRIQUE PORTUGAISE, DE LA CÔTE A LA CONTRE-CÔTE.



D'après la Commission cartographique portugaise (d'Oliveira). C. Perron.

Profondeurs :

Possessions portugaises. De 0 à 2000 m. De 2000 à 4000 m. De 4000 et au delà.

1 : 35 000 000

0 1000 kil.

équatoriale pour les richesses naturelles; l'eau y est moins abondante, la végétation n'y est pas aussi variée, et la population y est relativement moins nombreuse, quoiqu'il y ait aussi certains districts fertiles où se pressent les habitants. Dans leur ensemble les bassins du Zambèze, du Kou-Bango et des rivières du même versant ont une superficie d'environ deux millions de kilomètres carrés. Quant à la population, elle atteindrait, d'après des évaluations sans valeur précise, le nombre de quatre ou cinq millions d'hommes, sur lesquels les blancs, en comptant ceux de Quelimane, sont peut-être au nombre de deux mille. Les guerres d'extermina-

tion qui ont eu lieu en plusieurs districts de la région expliquent la dépopulation de ces riches contrées, où deux cents millions d'hommes seraient à l'aise [1].

Le versant oriental de l'Afrique, dans les bassins juxtaposés des fleuves Kou-Bango et Zambèze, commence à une faible distance relative de l'Atlantique : les sources supérieures du Kou-Bango ou Okovango se trouvent à 400 kilomètres seulement à l'est du port de Benguella, tandis que du littoral de l'océan Indien la distance en ligne directe est de 2500 kilomètres. Le Kou-Bango, né dans le pays de Bihé, sur le revers méridional des monts qui de l'autre côté donnent naissance aux affluents du Cuanza, coule d'abord dans la direction du sud, parallèlement au Cunéné et à l'axe des montagnes côtières de l'Angola ; aussi nombre de voyageurs, entre autres Ladislas Magyar, croyaient-ils, d'après le rapport des indigènes, que le Kou-Bango est un tributaire de l'Atlantique par le Cunéné. Non loin de son origine, le fleuve se cache sous des rocs, puis reparaît çà et là, pour ne couler complètement au jour qu'à une dizaine de kilomètres en aval de sa perte [2]. Ensuite le Kou-Bango serpente dans une étroite vallée, entre des collines herbeuses ou revêtues de forêts, puis se détourne graduellement vers le sud-est, se grossissant en route des rivières qui descendent du nord au sud en des vallées parallèles, le Kou-Eyo, le Kou-Atir, le Loua-Touta. A l'endroit où MM. Capello et Ivens traversèrent le fleuve, le 10 juillet, c'est-à-dire après un mois et demi de sécheresse, le courant offrait une largeur de 40 mètres, une profondeur moyenne de 3 mètres et une vitesse de 2 kilomètres et demi à l'heure. Que devient cette masse liquide, fortement accrue pendant la saison des pluies et plus que doublée par l'apport du Kou-Ito, rivière qui naît sur le faîte de partage transversal de l'Afrique au sud du Kouango et du Kassaï et n'a pas moins de 800 kilomètres en développement? Les deux explorateurs portugais émettent l'hypothèse que les deux courants unis, Kou-Bango et Kou-Ito, coulent directement à l'est, déversant dans le Zambèze, par le Koua-Ndo ou Tchobé, une partie considérable de leurs eaux. Telle est aussi l'opinion d'autres voyageurs, corroborée par le dire des indigènes. Andrews Anderson, qui a parcouru cette contrée dans tous les sens, indique seulement en cet endroit

[1] Bassins comparés du Zambèze, du Kou-Bango et des lacs fermés :

	Superficie.	Popul. probable.	Popul. kilom.
Zambèze	1 235 000 kil. carrés.	4 000 000	3,2
Kou-Bango et lacs fermés.	785 000 »	500 000	0,6
Ensemble	2 102 000 kil. carrés.	4 500 000	2,1

[2] Ladislas Magyar, ouvrage cité.

une région marécageuse, dans laquelle il y aurait, du moins pendant la saison des pluies, un lent déplacement des eaux fluviales, sinon un courant proprement dit[1]. Quoi qu'il en soit, la presque parfaite horizontalité des plaines que traverse le Kou-Bango en aval de l'endroit où il se rapproche du Koua-Ndo donne lieu à des phénomènes remarquables de renversement dans la marche des eaux. Il paraîtrait même que le Cunéné se trouve parfois en communication avec le Zambèze par les oumaramba du lac Etocha et un lacis de coulées épanchées à l'orient[2]. C'est grâce à ces déluges temporaires que les hippopotames ont pu émigrer de lagune en lagune jusqu'à la base orientale des montagnes des Herero[3]. Des cours d'eau descendent de ces monts et, d'après le témoignage d'Andersson, l'un d'eux ne se dessécherait jamais complètement, même au cœur de l'été. Une des sources principales, que l'on peut à peine apercevoir à travers les feuilles entremêlées des plantes, jaillit à la base du Waterberg ou « Mont d'Eau », vaste plateau de grès dans lequel filtrent les pluies[4].

L'ancien lac qui emplissait cette région de l'Afrique, entre les hauteurs riveraines du Limpopo et les montagnes du pays des Dama-ra, avant que l'ouverture des gorges du Zambèze ne vidât ce vaste bassin, n'a pas complètement disparu : il en reste des étangs épars qui se déplacent, augmentent ou diminuent en dimensions, suivant l'abondance ou la rareté des pluies et le dépôt des matières alluviales. Le long séjour des eaux en une vaste mer intérieure est rendu visible, pour ainsi dire, non seulement par l'horizontalité du sol, mais aussi par la formation de dépôts lacustres. Toute la plaine est comme pavée d'une espèce de tuf plus ou moins tendre, suivant qu'il est exposé à l'air ou recouvert de débris; partout où l'on creuse le sol, on ramène à la surface des coquilles fluviatiles, analogues à celles que l'on trouve maintenant dans le Zambèze[5]. Le lit du Kou-Bango et ceux des rivières qui descendent du pays des Dama-ra, pour se ramifier dans la grande plaine, sont bordés de dépressions où s'amassent les eaux en lacs temporaires pendant la saison des pluies; en outre, ces cours d'eau se partagent en rameaux distincts ou *mololla*, les *laagten* des Hollandais, dans lesquels s'épanche le trop-plein de la masse liquide, mais où le flot coule en sens inverse, pour redescendre dans le courant majeur pendant la saison des sécheresses : le mouvement des eaux y alterne

[1] *Proceedings of the R. Geographical Society*, January 1884.
[2] Duparquet, *Cimbébasie; — Bulletin de la Société de Géographie*, 2e semestre 1880.
[3] Charles John Andersson, *Lake Ngami*.
[4] *Petermann's Mittheilungen*, 1878, Heft VIII.
[5] Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe*.

suivant les variations annuelles du climat. Le Tonké, Tonka ou Tiogé, qui reçoit le flot surabondant du bas Kou-Bango, mais qui parfois est complètement à sec, et dont le lit, coupé de quelques rapides, sert de chemin aux Bushmen, est bordé de ces molella au courant normal ou renversé. D'ordinaire, le Tonké se déverse dans le Ngami après les pluies; en 1886 il avait changé de cours et se perdait en un vaste marécage dont les eaux

N° 137. — RÉGION DES COURS D'EAU A PENTE INDÉCISE.



1 : 5 700 000

0 — 200 kil.

allaient par divers bras rejoindre à l'est et au sud-est les lits du Tchobé et de la Zouga[1]. Chaque voyageur qui pénètre dans ces solitudes dessine autrement les contours des nappes lacustres et la ramure de leurs affluents ou de leurs émissaires[2].

Le lac Ngami, Nagabi ou Naabi, c'est-à-dire « Eau par excellence[3] », ou « Lac de la Girafe » d'après Chapman, est un de ces bassins aux rives changeantes, comme les chott de la Berbérie : nul voyageur n'en donne un

[1] *Petermann's Mittheilungen*, 1886, Heft X.
[2] B. Capello e R. Ivens; — Ch. J. Andersson; — A. Anderson, ouvrages cités.
[3] *Petermann's Mittheilungen*, 1887.

même tracé. Le rivage le plus constant est celui du sud, parce que le sol se relève en cet endroit; il forme même à quelque distance du lac une saillie de collines, les Makkapolo, dépassant de 365 mètres le niveau lacustre, qui est évalué par les divers explorateurs de 807 à 893 mètres. Le Ngami, découvert par Livingstone en 1849, lui parut alors avoir une centaine de kilomètres de l'est à l'ouest; il était beaucoup moins large, et de la rive méridionale on pouvait apercevoir celle du nord. Les indigènes évaluaient le tour du lac à trois journées de marche; mais il eût été difficile d'en faire la circumnavigation, car l'eau est si peu profonde, qu'en maints endroits les bateliers ne peuvent se servir de la rame et doivent pousser à la perche leurs esquifs ou leurs radeaux de joncs. C'est d'ordinaire pendant les mois d'avril et de juillet que le lac atteint son niveau le plus élevé; alors ses eaux, allégées par les effluents, deviennent douces, tandis que pendant la décrue, à mesure que le lac s'abaisse et se rétrécit; l'onde se fait saline, et laisse même des efflorescences de cristaux sur les roseaux de ses bords, qui en certains endroits lui font une lisière verte de plusieurs kilomètres en largeur. De fréquentes oscillations ont lieu dans le niveau du Ngami, ce qui provient évidemment de la différence de pression barométrique sur ce bassin à fond plat, aussi bien que de l'écart entre les apports ou les reflux du Tonka et des autres rivières. Les vents réguliers du soir et du matin déplacent le lac; le matin, la brise de l'est pousse les eaux vers l'occident, puis, en tournant avec le soleil, la brise du soir ramène les eaux vers l'orient : « Chaque jour le lac va paître, puis rentre au bercail[1]. » D'après Livingstone, le lac Ngami serait alimenté, non seulement par des rivières visibles, mais aussi par des nappes souterraines issues des collines du sud, où des grès poreux reposent sur une assise de roche imperméable. En maints endroits le sol est assez bien arrosé pour que la végétation arborescente offre un aspect de richesse et d'éclat comparable à celui des terres alluviales du bas Zambèze; ailleurs, au contraire, on ne voit que des arbres épineux, des brousses, ou même la morne étendue des sables.

Pendant la plus grande partie de l'année le Ngami s'épanche à l'est par le cours de la rivière Zouga, qui coule d'abord à l'est, puis au sud et encore à l'est pour aller rejoindre la vaste saline du Makarakara (Makarikari) ou du « Mirage », contenant parfois un peu d'eau qui se déplace avec le vent. Du Ngami au Makarakara, sur un espace qui n'a pas moins de 400 kilomètres de l'ouest à l'est, les mesures d'Anderson n'ont révélé

[1] Chapman, *Travels into the interior of Africa.*

aucune différence de niveau : quelques centimètres d'écart, telle serait la dénivellation probable du fond de l'ancien bassin lacustre. Aussi le moindre obstacle, le moindre changement de pression, la moindre alternative de sécheresse et d'humidité, la croissance de quelques bouquets de joncs, suffisent pour modifier le mouvement des eaux qui errent dans la plaine aux « Mille Lacs »[1]. La contrée est traversée dans tous les sens de lits fluviaux emplis ou desséchés, de mares et de salines qui se déplacent et se reforment. La ramure des laagten est tellement enchevêtrée, qu'à l'époque des hautes eaux, quand les naturels se hasardent en barque dans les courants de la plaine, il leur arrive souvent de s'égarer et de passer des journées à rechercher leur chemin. Même la Zouga, la seule rivière de la plaine qui ait de l'eau en toute saison[2], renverse son courant : tandis qu'en avril et en mai elle sort du Ngami, elle y reflue pendant les deux mois suivants. Dans la période des hautes eaux, une branche de la Zouga, la Mababé, se porte dans la direction du nord, et tandis qu'une partie de son flot va se perdre au milieu des sables, une autre partie atteint le Tchobé, c'est-à-dire un tributaire du Zambèze. Ainsi le système hydrologique du Kou-Bango et celui du Zambèze se rattachent temporairement l'un à l'autre : la jonction des eaux en un même bassin fluvial est rétablie[3]. De belles forêts, où çà et là se dressent les hampes des palmiers, de grands baobabs isolés dominent l'étendue; quelques buttes, prenant l'aspect de montagnes, apparaissent en îlots et en archipels au milieu de l'ancienne mer africaine. Le pourtour de la plaine est en grande partie composé de formations volcaniques[4].

Le Koua-Ndo (Cuando) ou Tchobé, dont le cours inférieur relie le Kou-Bango au Zambèze, naît comme ces deux fleuves sur le versant méridional du faîte transversal qui se prolonge du Bihé à la région des grands lacs orientaux. Il suinte en ruisselet d'un marais qui emplit une dépression allongée entre deux collines : d'après Serpa Pinto, son altitude à la source serait de 1362 mètres. Il coule d'abord au sud-est, puis reçoit tout un chevelu d'autres rivières, qui en font un véritable fleuve, navigable dans la plus grande partie de son cours, quoique obstrué çà et là par des forêts de roseaux. Dans cette région un seuil à peine sensible sépare le Koua-Ndo du bassin oriental, celui du Zambèze proprement dit ; cependant il maintient son cours indépendant et descend au sud, parallèlement au fleuve

[1] Chapman, ouvrage cité.
[2] Emil Holub, *Proceedings of the R. Geographical Society*, March 1880.
[3] A. A. Anderson, mémoire cité.
[4] Emil Holub, *Mittheilungen der geographischen Gesellschaft in Wien*, Aug. 1886.

principal, pour entrer dans la grande plaine alluviale où vont aussi s'épandre les eaux du Kou-Bango. Parfois uni à cette rivière pendant les crues exceptionnelles, il se recourbe à l'est et forme un lac serpentin, le Tchobé, qui en maints endroits prend l'aspect d'un fleuve : lorsque Livingstone y navigua, le courant avait en moyenne de 4 à 5 mètres de profondeur; cependant un bateau à vapeur n'aurait pu le remonter, à cause de ses brusques détours. Son confluent avec le Zambèze est formé par de nombreuses coulées qui s'entremêlent en labyrinthe; une île d'origine éruptive est une des terres situées à la jonction des courants[1]. Comme tous les autres cours d'eau de la région, le Tchobé a creusé son lit à bords verticaux dans la couche de tuf calcaire tendre, déposée jadis au fond de la méditerranée lacustre. Lors des crues, qui durent de décembre ou janvier jusqu'en mars, les accidents du sol disparaissent sous l'immense nappe, toujours limpide, des deux fleuves unis. L'écart annuel entre les hautes et les basses eaux est de 6 à 7 mètres.

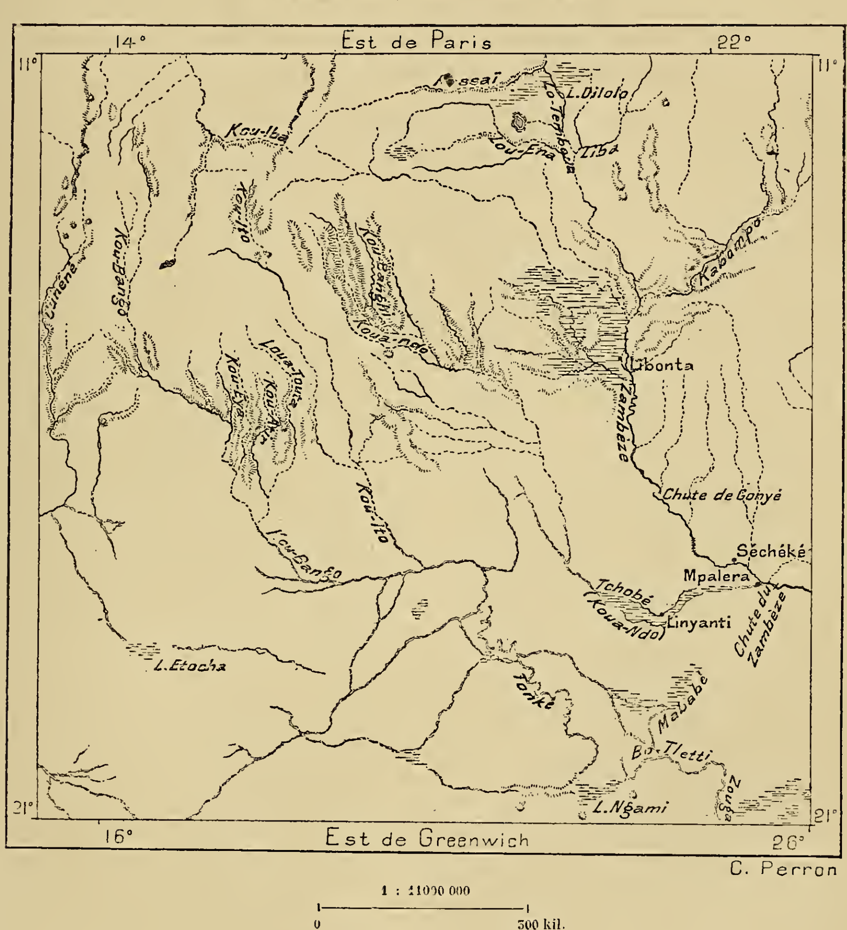
La petite rivière que l'on considère comme étant le véritable Zambèze, quoique le Kou-Bango et le Koua-Ndo naissent à une beaucoup plus grande distance de la mer des Indes, est la Liba, qui jaillit du sol non loin des sources de la Lou-Loua, le puissant tributaire du Kassaï : un des affluents de la haute Liba est le Lo-Temboua, cette rivière qui sort du lac de partage entre les deux bassins, le Dilolo, découvert par Livingstone. Un grand nombre d'autres « enfants », — c'est le nom que les indigènes donnent aux affluents de la Liba, — viennent rejoindre la « mère », qui bientôt devient le Liambaï ou Zambèze, c'est-à-dire le « Fleuve » par excellence[2]; mais la plus forte part des eaux pluviales, tombée sur un sol trop uni, ne peut atteindre le fleuve; elle séjourne en flaques au milieu des plaines couvertes de joncs qui de loin ressemblent à une prairie sans bornes : çà et là quelques îlots boisés apparaissent dans l'humide étendue. Parmi les rivières au cours permanent, où les hippopotames s'ébattent pendant toute l'année, la principale est la Lou-Ena, dont le bassin s'étend à une grande distance vers l'ouest; puis, à une centaine de kilomètres de l'endroit où le Zambèze commence à devenir navigable, il unit ses eaux noirâtres à celles d'un affluent à l'onde jaunâtre, que Livingstone considérait comme étant le véritable fleuve, mais qui est moindre par la longueur du cours et la masse liquide : c'est le Kabompo, exploré par Capello et Ivens.

[1] D. Livingstone, ouvrage cité.

[2] Rivière des Poissons ou du Gibier, d'après Desborough Cooley.

Au-dessous du confluent des deux cours d'eau, le fleuve est grossi par le Loua-Ngo Nboungo, qui naît dans le voisinage des sources du Koua-Ndo, puis traverse les immenses plaines du Lobalé, marais herbeux ou steppes sans eau, suivant les saisons. En aval, l'aspect des campagnes ne change pas : le courant uni coule directement vers le sud dans une plaine dépourvue de pente, où les eaux d'inondation s'étendent

N° 133. — KASSAÏ, KOU-BANGO ET ZAMBÈZE.



1 : 11000 000

0 — 500 kil.

en nappes immenses pendant la saison des pluies. Le flot entraîne des îles d'herbes détachées de ses rivages. Dans la saison sèche, le fleuve, de lac sans bornes qu'il paraissait être, se change en un canal d'aspect régulier, coulant entre des berges verticales de terre entremêlée de sable et d'argile multicolore, où les guêpiers et les martins-pêcheurs font leurs nids. Le fleuve s'épanche ainsi, rapide, mais d'un mouvement égal, sur un espace de plus de 500 kilomètres ; puis il change la direction de son

cours et, dépassant des îles boisées, il se porte au sud-est entre des rochers qui se rapprochent par degrés et bientôt ne laissent entre eux qu'une distance de 60 à 100 mètres. Resserrée dans ce canal, l'eau, qui s'élève de 15 à 18 mètres pendant la saison des crues, fuit en gros bouillons qui rendent toute navigation impossible; mais en amont de ces rapides, dits « chutes de Gonyé », les barques, auxquelles succéderont un jour les bateaux à vapeur, ont un espace libre de plus de 400 kilomètres jusque dans le voisinage du faîte où naissent les affluents du Kassaï. En aval, les interruptions du cours sont fréquentes : des bancs de rochers traversent le fleuve en rejoignant l'une à l'autre les falaises du bord. Chaque rapide, chaque cataracte présente un aspect différent : tel banc est parfaitement uniforme en hauteur de rive à rive et l'eau glisse au-dessus, d'un plissement égal comme sur un barrage artificiel; tel autre banc est percé de brèches par lesquelles l'eau s'enfuit comme par les portes d'une écluse; ailleurs des traînées de roches interrompent obliquement le cours du fleuve et des îles sont parsemées entre les écluses bouillonnantes. Sur une longueur d'une vingtaine de kilomètres, Holub compta quarante-six cataractes et rapides, dont quelques-uns sont périlleux à contourner ou à franchir. Il serait même impossible de s'y aventurer si les crocodiles ne se tenaient à distance des cascades : les bateliers qui remontent le fleuve peuvent donc s'approcher des rochers, déposer leurs marchandises sur quelque pointe de récif, hisser la barque dans le bief d'amont, y rentrer prestement et cingler de nouveau à travers les rangées de crocodiles nageant dans l'eau profonde. La dernière cataracte est celle de Katima-Molelo. Au-dessous, le Zambèze présente un cours libre de tout obstacle sur une longueur de près de 200 kilomètres jusqu'au réseau de coulées qui se ramifie au sud vers les lacs du Tchobé en amont de la grande chute.

La Mosi-oa-Tounya ou la « Fumée tonnante[1] » par laquelle s'est écoulée la mer intérieure dont le Ngami n'est plus qu'un faible reste, offre un spectacle unique au monde. Nombreuses sont les rivières qui plongent d'un jet à une plus grande profondeur ou dont la masse croulante est d'une plus majestueuse puissance; mais nulle part on ne voit, comme à la chute du Zambèze, un fleuve entier s'engouffrer dans un abîme étroit dont le fond reste caché par le tourbillonnement des vapeurs, et d'où la masse tumultueuse s'échappe par une fissure qu'on ne peut même apercevoir si ce n'est de quelque promontoire périlleux : le Zambèze semble s'abî-

[1] « Chaudière fumante », d'après Livingstone; « Grande Eau (?) », d'après Serpa Pinto.

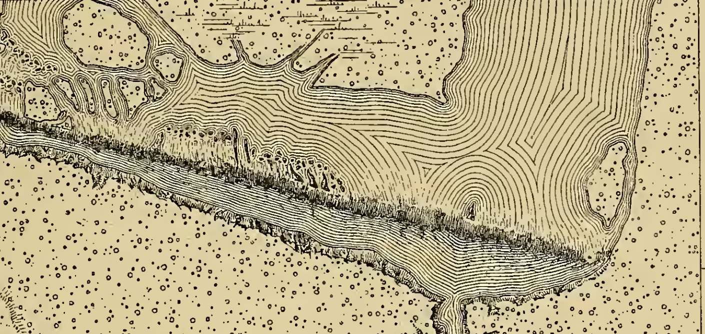


ZAMBÈZE. — CHUTES DE GONYÉ

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Coillard.

mer tout à coup et disparaître dans les profondeurs de la terre. En amont de la cascade, le fleuve, large de plus d'un kilomètre, coule d'un flot tranquille entre des rives boisées; des îles couvertes d'une riche végétation de palmiers et d'arbres feuillus entremêlés de lianes parsèment le courant; l'une d'elles est la fameuse Garden-island de Livingstone, dont le

N° 139. — CHUTE DU ZAMBÈZE.



jardin a été depuis longtemps détruit par les hippopotames. Mais une traînée transversale de roches et d'îlots ride la nappe unie, et soudain le fleuve s'incline et plonge en plusieurs jets d'une hauteur totale d'environ 120 mètres[1] : la paroi d'un brun sombre qui se dresse de l'autre côté de la fissure n'est en certains endroits qu'à 55 mètres en face de la cascade. La forêt d'arbres superbes qui recouvre le rocher à un jet de pierre de la chute

[1] Ed. Mohr, *Petermann's Mittheilungen*, 1871, Heft V.

est constamment baignée de vapeurs : l'eau ruisselle des feuilles et redescend de la falaise; mais, arrêtée à mi-hauteur par le courant aérien qui remonte du gouffre, elle se brise et s'élève en fumée. Manquant de place dans la fente rocheuse où s'écroule l'énorme colonne d'eau, les gerbes liquides rebondissent contre les parois opposées et se rompent en masses écumeuses; les vapeurs s'élancent au-dessus de la cascade et tournoient jusqu'à 350 mètres du sol : suivant les changements que les saisons produisent dans la puissance du fleuve, tantôt cinq, tantôt dix colonnes de vapeurs ou davantage s'élèvent du gouffre, inclinées sous le vent ou montant en spirales régulières dans le ciel bleu. Holub dit qu'on peut les distinguer parfois à la distance de 80 kilomètres. De fort loin la chute s'annonce par un tonnerre continu. Livingstone, non le premier Européen qui ait contemplé, mais le premier qui ait décrit la superbe cataracte et qui lui donna le nom de Victoria-falls, raconte que des tribus indigènes vivant dans le voisinage du gouffre n'osaient en approcher : le fracas des vagues entre-heurtées les épouvantait comme la voix d'un dieu.

L'étroit canal par lequel s'enfuit la masse entière de l'eau n'a que 50 mètres à l'entrée, soit environ le trente-sixième de la largeur du fleuve d'amont : tantôt plus large, tantôt rétréci aux premières dimensions, il se replie brusquement dans sa cluse entre les falaises de mélaphyre, coulant d'abord vers l'ouest, puis vers l'est, et recommençant les mêmes détours avant d'échapper au défilé et de reprendre par degrés sa largeur normale. Des ravins profonds découpent les parois et des arbres croissent dans toutes les anfractuosités; les terrasses ressemblent à des jardins suspendus : de là le nom de « falaise de Sémiramis » donné par Holub au promontoire oriental qui domine l'entrée de la cluse. A une époque géologiquement récente, avant que le Zambèze eût ouvert cette gorge en rongeant le barrage qui retenait les eaux lacustres, il coulait à un niveau supérieur dans une vallée latérale; un tributaire septentrional du fleuve, le Lekoné, y passe maintenant, en s'épanchant en sens inverse de l'ancien courant[1].

En aval de la Fumée tonnante, le fleuve continue de couler vers l'est, puis descend vers le nord-est, pour reprendre ensuite la direction de l'orient. Son cours n'est pas encore calmé, il forme les rapides de Kansalo et passe dans l'étroite gorge de Hariba, puis il reçoit un grand affluent, le Kafoukoué ou Kafoué, qui vient directement de l'ouest et que l'on dit n'avoir qu'une seule cascade, « à une journée de marche du grand fleuve ». En amont, cette rivière serait libre d'obstacles jusque dans le voisinage du

[1] Livingstone; Baines; Holub.

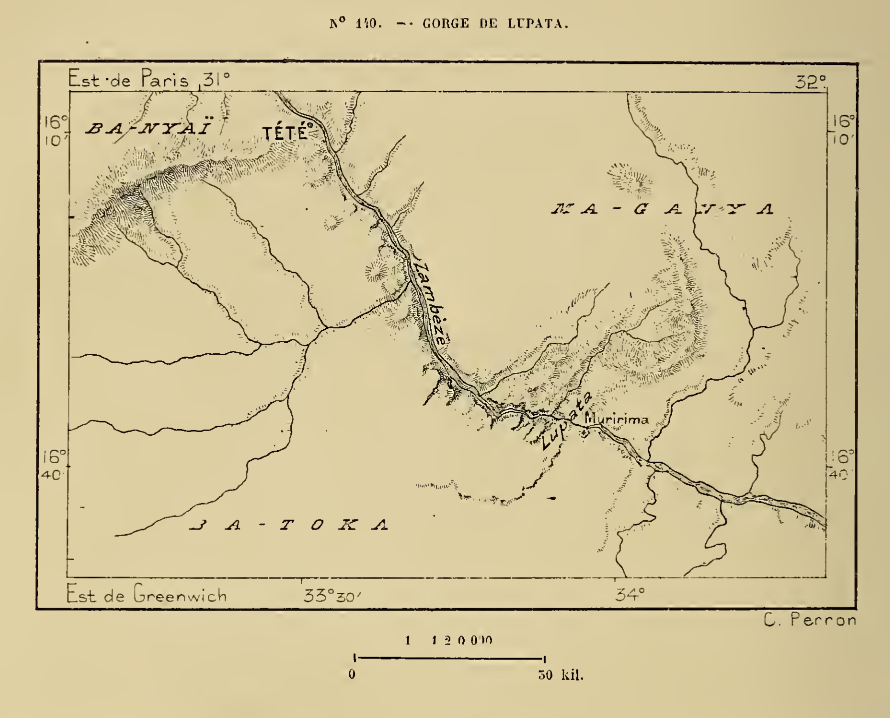
faîte entre Zambèze et Congo[1]; d'avance on en signale la vallée comme offrant la meilleure direction pour le futur chemin de fer tracé de la côte à la contre-côte. Plus bas, le puissant Loa-Ngué apporte au Zambèze les eaux du seuil de partage entre Nyassa et Tanganyika, et le fleuve a déjà presque toute sa masse liquide quand il se heurte aux racines des montagnes qui se dirigent du nord au sud, transversalement à son cours. Les chutes de Tchikarongo, puis les rapides de Kebrabassa, marquent l'endroit où le courant, changeant encore d'orientation, descend vers le sud-est, sans varier jusqu'à son delta, si ce n'est par des méandres d'une faible longueur. Dans cette partie de son cours qui commence le bas fleuve, l'eau du Zambèze, mêlée aux boues des rivages et aux débris végétaux, a perdu sa transparence : elle est louche et d'un rouge brunâtre, tandis qu'en amont des rapides et des cascades elle gardait une limpidité relative, même pendant les crues ; c'est que les berges et les terres riveraines sont couvertes d'une herbe épaisse à travers laquelle se filtre le courant, laissant tous ses apports : consolidée par les racines qui la retiennent, la rive ne s'éboule point et le flot reste pur[2].

La gorge où pénètre le Zambèze pour la traversée des montagnes qui continuent au nord le massif de Manica, est un défilé fameux dans l'histoire de la géographie africaine : la tradition en avait fait un passage entre des parois de marbre d'une prodigieuse hauteur et couvertes de neige au sommet. Le nom même de Lupata, qui signifie cluse ou défilé[3], avait été interprété comme ayant le sens « d'Épine du Monde » (*Spina Mundi*) : on y voyait l'ossature du continent. Pourtant les rochers qui dominent l'étroit sont dépassés en hauteur par de nombreuses falaises dans les cluses de l'Europe et les cañones de l'Amérique : la paroi occidentale, la plus haute, se dresse verticalement à 200 mètres, tordant dans tous les sens les strates de ses schistes siliceux, tandis que le versant oriental, très incliné et couvert de forêts, s'élève par degrés vers des montagnes qui se profilent dans la direction de l'est. Le fleuve, large de deux à trois cents mètres dans le défilé et de 40 mètres seulement dans la partie la plus étroite de la cluse[4], offre partout une profondeur de 20 mètres, libre de récifs : les bateaux à vapeur pourraient le remonter facilement. A la sortie de la gorge de Lupata, qui a plus de 17 kilomètres de longueur, deux montagnes coniques de porphyre forment une sorte de portail, puis le courant s'étale

[1] B. Capello e R. Ivens; — Serpa Pinto.
[2] D. Livingstone, ouvrage cité.
[3] Gamitto, *O Muata Cazembe*.
[4] Affonso Moraes Sarmento, *Boletim da Sociedade de Moçambique*, 1881, nº 5.

largement entre les rives, et des îles alluviales se succèdent au milieu du flot. Plus bas le fleuve se bifurque et le bras septentrional, le Ziu-Ziu, va rejoindre le Chiré à travers les terres basses et les marais. Les embarcations prennent d'ordinaire cette voie, non seulement pour se rendre dans le haut Chiré, mais aussi dans le bas Zambèze. La grande île triangulaire d'Inha-Ngoma sépare les deux cours d'eau, mais elle est elle-même découpée en de nombreuses îles secondaires par des coulées et de fausses rivières, où les barques s'égarent fréquemment au milieu des ro-

N° 140. — GORGE DE LUPATA.



1 : 1 200 000

0 — 50 kil.

seaux : ces divers courants sont connus sous le nom de rios de Senna, d'après la ville la plus rapprochée. Dans cette région, Cuama est l'appellation ordinaire du fleuve.

Tandis que les lacs du haut Zambèze ont cessé d'exister, remplacés maintenant par des marais et des salines, le Chiré reçoit encore les eaux d'un vaste lac, qui appartient au système des mers intérieures de l'Afrique orientale : c'est le Nyassa (Nyanja), c'est-à-dire le « Lac », car il n'a point reçu de nom spécial des indigènes, et les Européens qui l'ont visité ne lui ont pas donné d'appellation comme au Nyanza « Victoria », d'où sort le Nil. Jadis, lorsqu'il n'était connu que d'après les renseignements rapportés de l'Afrique par les missionnaires et les officiers portugais, on le désignait sous le nom de Maravi, comme les populations de ses bords, et l'on sait

quelles formes diverses on donnait à ce Maravi ou Nhanja Mucuro sur les cartes de l'Afrique, jusqu'à lui faire occuper presque entièrement les régions inconnues de l'intérieur[1]. C'est en 1859 seulement, grâce à Livingstone, que le Nyassa fut annexé à la superficie du monde scientifiquement exploré. Depuis cette époque il a été parcouru dans tous les sens par les voyageurs et l'homme blanc s'est établi à demeure sur ses bords.

Entre le Tanganyika et le Nyassa la ressemblance est grande. Les deux bassins sont alignés à peu près dans le même sens, si ce n'est que l'axe du Nyassa est plus rapproché du méridien; l'un et l'autre lac paraissent emplir le fond de déchirures du sol produites par une même pression; mais la crevasse du Nyassa occupe une partie plus basse du continent : le niveau de l'eau ne s'y trouve qu'à 480 mètres d'altitude. Le Nyassa, comme le Tanganyika, offre l'aspect d'une large vallée dont les sinuosités se correspondent de versant à versant; cependant il présente quelques étranglements : aux deux passages les plus rétrécis, sa largeur est seulement de 24 kilomètres, tandis qu'en d'autres endroits elle est presque quadruple; sa longueur totale, sans compter les sinuosités de la ligne médiane, est de plus de cinq degrés, soit environ 600 kilomètres, et, d'après les cartes les plus récentes, la superficie totale de la nappe lacustre est d'environ 30 000 kilomètres carrés[2]. Quant à sa profondeur, elle est considérable : à 300 mètres du bord, du côté de l'est, M. Young ne touchait le fond qu'à 128 mètres de la surface; ailleurs, la corde se déroulait jusqu'à 179 mètres tout près du rivage; presque partout, à distance des rives, la ligne de cent brasses ne pouvait atteindre le lit. Vers l'extrémité nord-orientale du lac, les montagnes dominent les eaux par de brusques falaises dont les roches descendent à pic dans l'abîme; en certains endroits les cascades, qui brillent sur les pentes comme des lames d'argent, mêlent leur écume à celle du flot. Les bas-fonds sont rares; si ce n'est en quelques parages des eaux occidentales, on peut naviguer pendant des journées entières dans le voisinage des côtes sans voir de plages basses ni de roselières; mais des îlots, que visitent les hippopotames, nageant par-dessus les détroits, parsèment quelques-unes des baies. L'eau

[1] Gamitto, *O Muata Cazembe*; — José de Lacerda, *Reply to Dr Livingstone's accusations and misrepresentations*.

[2] Superficie comparée des grands lacs africains et des plus vastes bassins lacustres des autres continents :

Nyanza Kerewé	66 500 kil. carr.	Lac Supérieur (Amérique)	83 000 kil. carr.
Tanganyika	39 000 »	» Baïkal (Asie)	34 975 »
Nyassa	30 000 »	» Ladoga (Europe)	18 130 »

du Nyassa est d'une pureté parfaite : le doublage des navires que les missionnaires anglais ont apportés sur ce bassin reste net pendant des années entières et l'on trouve à peine trace de sédiments dans les chaudières des bateaux à vapeur.

Les orages qui s'engouffrent dans la dépression du Nyassa soulèvent des vagues formidables, que des marins comparent à celles de l'Atlantique méridional et du banc des Aiguilles[1]; bien que les rivages du lac offrent des baies nombreuses et de bons mouillages, surtout à l'abri des îles, les navigateurs européens qui voyagent sur le Nyassa ont eu maintes fois de grands dangers à courir : la découverte du grau facile de la rivière Rombach, à l'extrémité septentrionale du lac, permet maintenant de voyager avec plus de sécurité. Il suffit de quarante-huit heures pour se rendre sous vapeur de l'un à l'autre bout du lac, tandis que les premiers navigateurs employaient de dix à quinze jours pour la même traversée. Les indigènes ne se hasardent guère au large; ils se servent de canots creusés par le feu dans un seul tronc d'arbre, mais les bordages se recourbent en dehors, à droite et à gauche, de manière à frapper sur le flot et à donner ainsi une grande stabilité à l'embarcation. Il arrive parfois qu'au-dessus du lac l'atmosphère s'emplit d'un fin brouillard argenté qui cache la vue des montagnes et voile l'éclat du soleil : ce brouillard ou *koungou* est complètement formé de petits moucherons aux ailes blanches : quand ils s'abattent sur le pont des navires, ils le couvrent comme de flocons de neige. Les indigènes des rivages septentrionaux ramassent ces moucherons par corbeilles et en font des gâteaux.

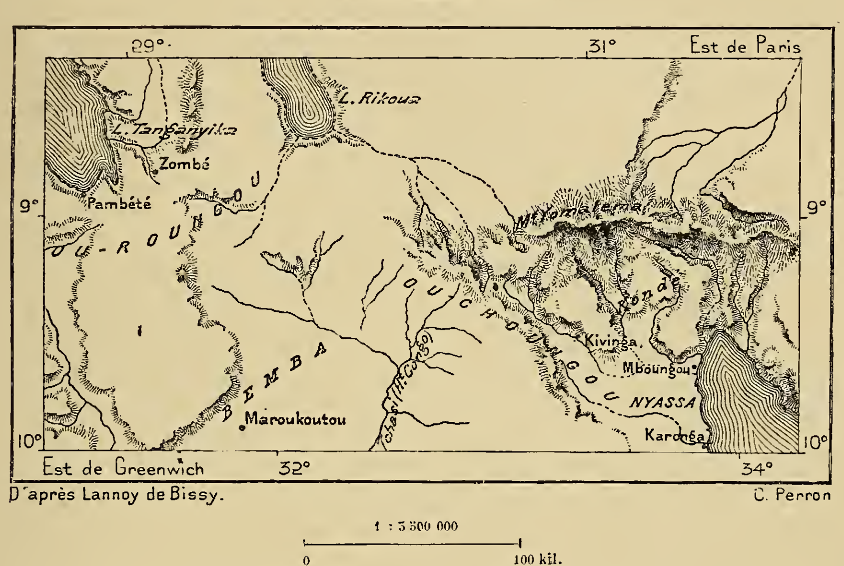
Situé dans une déchirure du sol comme le Tanganyika, le Nyassa est entouré de montagnes sur presque tout son pourtour, et ces monts ne sont pas simplement les escarpements extérieurs d'un plateau : ils constituent en certains endroits de véritables chaînes; même des Alpes longent la rive nord-orientale du lac, dressant leurs pointes à plus de 2000 mètres d'altitude; d'après quelques voyageurs, ces montagnes, auxquelles on a donné le nom de Livingstone, d'après le grand voyageur qui découvrit le Nyassa, dépasseraient même 3000 mètres. Vues du lac, elles se terminent au nord par une pyramide superbe, tandis qu'au sud elles se continuent, parallèlement à l'axe du lac, par des montagnes et des collines d'une faible élévation relative, interrompues de cols nombreux par lesquels on passe du bassin lacustre dans les vallées tributaires du Ro-Vouma. Sur le versant oriental, la chaîne n'offre çà et là qu'un faible relief et se perd rapidement

[1] Young, *Nyassa, A Journal of Adventures.*

dans un plateau doucement incliné[1]. Vers les sources du Ro-Vouma, le mont dominateur est le Mtonia, qui s'élève à plus de 1500 mètres au-dessus de la rive médionale du lac.

Sur la côte occidentale du Nyassa, il n'y a point de montagnes comparables à celles de la chaîne Livingstone, et même quelques-unes ne forment qu'une légère saillie au-dessus des plateaux; mais certains massifs isolés ont un fort grand aspect : tel est le Tchombé, auquel les missionnaires anglais ont donné le nom de Waller et qui domine à l'ouest une des parties les plus étroites du lac, près de la baie de Florence; c'est

N° 141. — ENTRE NYASSA ET TANGANYIKA.



une pyramide de grès aux assises alternativement grises et noirâtres, qui s'élève à 1664 mètres. D'autres montagnes de moindre hauteur se succèdent le long de la côte entre le lac et le plateau et vont rejoindre les monts Molomo, qui s'avancent en pointe entre le Zambèze et le bas Chiré. Des couches exploitables de charbon de terre ont été reconnues dans les vallées voisines du mont Waller.

Enfermé comme il l'est par de hautes saillies du sol, le Nyassa ne reçoit pas de gros affluents. A son extrémité septentrionale, dans l'axe de la dépression lacustre, là où l'explorateur Young imaginait l'existence d'un grand courant de sortie, il n'y a que de petits ruisseaux descendant des montagnes faîtières d'entre Nyassa et Tanganyika. Les rivières les plus

[1] J. Thomson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, May 1881.

abondantes viennent du versant occidental, c'est-à-dire de celui qui présente le plus faible relief. Sur le versant oriental du lac, la ligne de partage des eaux entre l'océan Indien et le Nyassa longe le bord à quelques kilomètres de distance et ne donne naissance qu'à de faibles cours d'eau plongeant en cascatelles. N'ayant, relativement à son étendue, qu'un très étroit bassin de réception, le lac ne présente dans son niveau qu'un écart annuel peu considérable, moindre d'un mètre; d'après le rapport des missionnaires, il y aurait eu abaissement des eaux de 1875 à 1880. A son extrémité méridionale, le Nyassa se termine, comme le Tanganyika, mais avec un dessin plus net, en « sabot de cheval », et forme deux baies graduellement rétrécies.

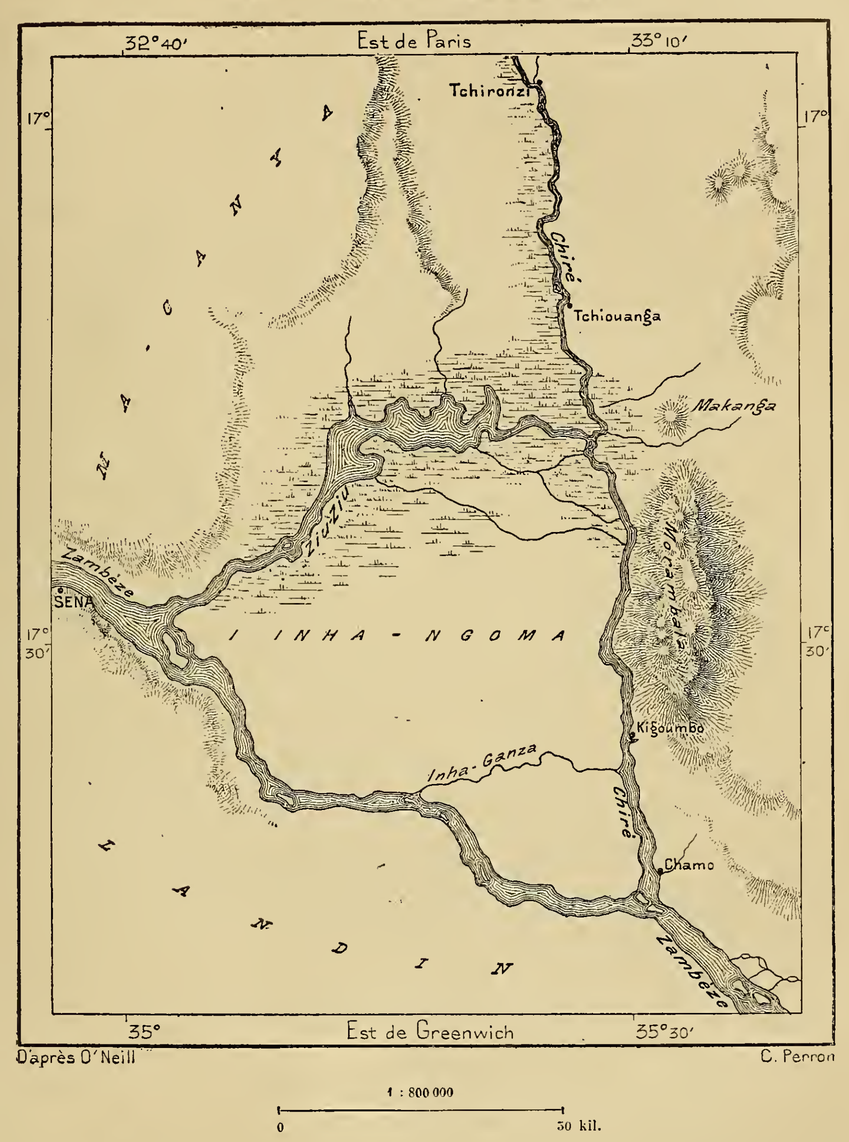
C'est de la plus longue, celle de l'est, que s'épanche le courant de sortie, la rivière Chiré, d'abord large et lente; bientôt elle forme un petit lac, le Pamalombé, dont les rives sont partout cachées par les roseaux, puis elle descend au sud et gagne le bord de la terrasse d'où elle s'écoule vers le Zambèze par une succession de cataractes : ce sont les chutes de Murchison, où s'arrête toute navigation, par barques ou bateaux à vapeur. Elle reprend en aval, et de là jusqu'aux barres qui obstruent les bouches du Zambèze il n'y a plus d'obstacle sur le courant fluvial, si ce n'est les amas d'herbes aquatiques, nymphéacées et rosettes (*pistia stratiotes*, *alfasinha* ou « laitue » des Portugais) qu'il est souvent difficile de franchir à la rame, surtout pendant les mois de mai et de juin, au plus fort de leur végétation. Au sud de l'embouchure du Rouo ou Louo, qui descend des montagnes du Blantyre et que les barques remontent à 80 kilomètres, une montagne presque isolée et couverte de bois dresse sa masse énorme, haute de 1220 mètres, au milieu des marais : c'est le Morambala ou « Mont Sentinelle », point de repère pour les bateliers du bas Zambèze, à 100 kilomètres à la ronde. Des eaux thermales, très efficaces, dit-on, sourdent à sa base.

Le courant uni des deux fleuves, — Zambèze et Chiré, — qui en certains endroits n'a pas moins de 15 kilomètres de rive à rive[1], coule au sud-est en aval de la jonction, puis descend au sud et encore au sud-est avant de se diviser en branches distinctes pour former la « patte d'oie » du delta. Les bouches sont nombreuses : au sud le Melambé, puis, dans la direction du nord, l'Inhamissengo ou Kongoni, le Lou-Ebo de l'est, la Catharina ou Mouzelo, l'Inhamiara, d'autres encore. Le Lou-Ebo de l'ouest ou Louassé, marigot qui s'ouvre au sud du delta, n'appartient au delta du

[1] Griesbach, *Jahrbuch der Geologischen Reichsanstalt*, 1870.

Zambèze que pendant les crues. La masse liquide la plus abondante passe par le Lou-Ebo de l'est, le vrai Zambèze ou Cuama ; la barre de l'Inhamis-

N° 142. — CONFLUENT DU ZAMBÈZE ET DU CHIRÉ.



sengo, où l'on trouve de 5 à 7 mètres d'eau, suivant les saisons et les marées, est celle que choisissent le plus souvent les navires[1]. D'ailleurs les entrées se modifient fréquemment pendant les tempêtes, et des deux côtés

[1] Augusto de Castilho, *Relatorio à cerca das Bocas do Zambeze.*

du delta, au nord et au sud, se voient d'anciennes coulées qui furent des bouches du fleuve errant, et qui sont maintenant des courants serpentins séparés du Zambèze ou ne s'unissant avec lui que lors des grandes crues. Les navires de mer peuvent facilement remonter le bas Zambèze jusqu'au

N° 143. — BOUCHES DU ZAMBÈZE.



pied du Marambala, soutenus par le vent d'est, qui souffle d'ordinaire dans ces parages.

Géologiquement, le delta est beaucoup plus étendu qu'il ne paraît l'être de nos jours. On peut dire qu'il commence presque immédiatement en aval de la bouche du Chiré. Des traînées de mares et des fausses rivières, reste d'un ancien courant, rempli pendant les crues, s'éloignent peu à peu

du fleuve dans la direction de l'est et vont rejoindre la lente coulée du rio Muto qui communiquait avec l'estuaire de Quelimane, mais que les alluvions et les plantes aquatiques ont fini par obstruer[1]. Il a fallu chercher une autre issue pour les bateliers et descendre plus bas sur le Zambèze jusqu'à un portage qui mène au Barabuanda, plus fréquemment appelé Koua-Koua (Qua-Qua) ou « rivière de la Corvée », parce que les indigènes ont été obligés de l'approfondir. Le canal descend vers Quelimane et se déverse dans ce port après un parcours de plus de 120 kilomètres : des bateaux à vapeur d'un tirant d'eau de 2 mètres peuvent naviguer sur cette rivière dans plus de la moitié de son cours en amont du port. Lors des crues du Zambèze, des nappes d'eau fluviale, passant par-dessus les berges, unissent le grand cours d'eau à la rivière de Quelimane par tout un réseau de dépressions marécageuses. En outre, le fleuve a récemment changé de lit pour se jeter à une dizaine de kilomètres au nord et se rapprocher ainsi de son effluent périodique : on voit encore l'ancienne coulée, transformée maintenant en lac annulaire. Le travail d'érosion se continue dans la direction du nord et la « Compagnie des lacs africains » a dû abandonner un édifice qui se trouvait naguère à 800 mètres de la rive et s'établir à près d'un kilomètre plus loin. Si l'action du fleuve se produit toujours dans le même sens, le Zambèze et le Koua-Koua se rejoindront et le delta primitif sera rétabli dans toute son étendue. D'ailleurs il serait facile d'établir une communication permanente du Zambèze à Quelimane par un canal creusé à travers les terres basses. Du côté du sud, le Zambèze communique aussi pendant les crues avec plusieurs rivières du pays de Gaza par une lagune de son bas affluent le Zangue et par une chaîne de marigots qui se prolonge jusqu'au Pungue, sur la côte de Sofala[2].

Dans un bassin aussi vaste que l'est celui des deux fleuves Kou-Bango et Zambèze, le climat offre naturellement de grands contrastes, suivant l'éloignement de la mer, l'exposition et l'altitude du sol. Dans la région des sources, qui fait partie du plateau où naissent aussi le Cuanza et le Kassaï, le climat est celui du haut Angola : les pluies, apportées par les vents d'ouest, sont abondantes, mais les extrêmes de chaleur et de froid se succèdent parfois brusquement. De même dans les étendues de l'uniforme plateau que parcourt le bas Kou-Bango les froidures alternent avec les fortes chaleurs, mais l'air sec y laisse rarement tomber des pluies : ces contrées forment le prolongement du grand Karou et du Kalahari ;

[1] J. C. Paiva de Andrada, *Relatorio de uma Viagem ás terras do Changamira.*
[2] J. C. Paiva de Andrada, *Relatorio de uma Viagem ás terras dos Landins.*

elles présentent les mêmes phénomènes climatiques. Plus à l'est, la région du moyen Zambèze continue celle du Transvaal, et la zone du littoral, abondamment arrosée et soumise à l'action régulière des alizés et des brises marines, appartient à l'Afrique tropicale; les ouragans, si destructeurs au large, sont inconnus sur cette côte. La partie la plus connue du bassin est celle du Nyassa, où des missionnaires européens résident depuis plusieurs années[1]. Les pluies qui commencent en décembre, sur les bords du Nyassa, et qui continuent jusqu'en avril ou mai, sont assez abondantes : dans une année relativement sèche, elles ont été de 2m,18 à Bandaoué. Vers le sud, la quantité de pluie diminue graduellement. A Tete[2], sur le Zambèze, elle est seulement de 0m,85.

Tandis que la zone côtière offre une riche végétation, à laquelle les palmiers de diverses espèces donnent l'aspect des forêts équatoriales, et où l'on rencontre même une espèce de figuier banyan ou multipliant, « arbre qui a des jambes »; on ne trouve dans l'intérieur une flore abondante qu'aux lieux favorisés par les pluies ou par l'irrigation naturelle : tels sont, par exemple, les sommets des falaises incessamment humectées par l'embrun de la cascade Mosi-oa-Tounya. Dans l'ensemble, le bassin du Zambèze, compris en entier dans la zone tropicale, possède une flore plus pauvre que celle du Congo, mais composée des formes les plus communes de cette région botanique; cependant quelques espèces du Cap ont pénétré dans cette région, dépassant au nord le tropique du Capricorne : l'arbre argenté (*leucadendron argenteum*) est un de ces immigrants que l'on rencontre sur le haut Zambèze; sur les montagnes riveraines du Nyassa, à 1500 ou 2000 mètres, on trouve aussi nombre de plantes qui appartiennent à la flore du Cap[3]. Les limites méridionales du bassin fluvial coïncident à peu près avec celles de l'aire de croissance du baobab.

[1] Température à Bandaoué, sur la rive occidentale du Nyassa (11°4 latitude) sud :

Température moyenne de midi du mois le plus chaud (novembre)	29°,4.
» » de minuit du mois le plus froid (mai)	15°,5.
Extrême de chaleur	37°,7.
Extrême de froid	12°,2.
Ecart	25°,5.

(Stewart, *Proceedings of the R. Geographical Society*, May 1881.

[2] Température moyenne de Tete (16°10 lat. sud) : 16°,7.

Mois le plus chaud (novembre)	28°,7.
Mois le plus froid (juillet)	22°,5.

(Hann, *Handbuch der Meteorologie*).

[3] Thomson, *Nature*, October 21, 1880.

PAYSAGE DU ZAMBÈZE. — VUE PRISE AU CONFLUENT DU TCHOBÉ

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Coillard.

Dans certaines parties de la région du Zambèze la faune est encore d'une richesse étonnante. Lors du voyage de Livingstone, alors que le blanc, armé du fusil, n'avait pas encore pénétré dans la contrée, la quantité d'animaux qui parcouraient les savanes riveraines « tenait du prodige » et ces bêtes paissaient à côté de l'homme sans défiance : éléphants, buffles et sangliers ne songeaient pas encore à s'enfuir ; les pintades s'abattaient sur les arbres par vols de plusieurs centaines. D'après Holub, le naturaliste qui a le plus soigneusement exploré le bassin du Zambèze, cette contrée si riche en formes animales n'aurait pas eu moins de sept espèces de rhinocéros, quatre espèces de lions et trois d'éléphants[1]. Tout récemment, MM. Capello et Ivens parlent encore des campagnes qui bordent le Liba comme d'un immense « jardin zoologique », où le chasseur n'a qu'à choisir sa proie pour le repas de la caravane. En quelques districts les lions sont tellement nombreux, que la nuit ils assiègent les villages : on les entend rugir incessamment; mais en d'autres parties du bassin fluvial les chasseurs ont déjà fait leur œuvre d'extermination : les lions se taisent; les hippopotames, qui renâclaient avec bruit et dont on entendait le souffle rauque à un kilomètre de distance, ont appris à retenir leur haleine : ils nagent silencieusement ou se cachent dans les roseaux à la vue des pirogues. Quelques mammifères sauvages ont déjà disparu dans les pays de chasse depuis l'introduction des armes à feu. Le rhinocéros blanc, bête douce et confiante, a été rapidement exterminé; quant au rhinocéros noir, qui est très farouche, la race en existe encore, loin des chemins battus. Sur le versant septentrional du Zambèze on ne voit ni girafes ni autruches : ces deux animaux paraissent avoir été arrêtés par le cours du fleuve, car ils sont nombreux au sud dans le pays des Ma-Chona et le désert de Kalahari. D'après Oswell et Livingstone, les animaux sauvages de l'Afrique australe diminueraient en grosseur dans la direction du sud au nord. Les antilopes deviennent de plus en plus petites à mesure qu'on se rapproche de l'équateur. De même les éléphants perdent en stature, tandis que, par contraste, leurs défenses augmentent en dimensions. On remarque aussi une grande différence de taille entre les animaux domestiques des deux régions : le bétail des Be-Chouana est beaucoup plus gros et plus fort que celui des Ba-Toka du Zambèze. Cependant cette règle n'est pas sans quelques exceptions.

Dans quelques-uns des affluents du haut fleuve, et probablement aussi dans le Kafoukoué, vit une espèce d'antilope fort curieuse, dont les larges

[1] *Bulletin de la Société de Géographie*, 1877, 1er semestre.

pieds sont mieux faits pour la natation que pour la course. Ces animaux, appelés *quichobos* par les gens du Bihé, passent presque toute leur vie dans l'eau, et souvent on les voit plonger, ne laissant au-dessus de l'eau que leurs deux cornes torses : la nuit, ils remontent sur la berge pour la pâture. Si les quichobos ne se rencontrent plus dans le bas fleuve, c'est que les crocodiles y sont fort nombreux et d'une rare férocité[1]. Une autre espèce d'antilope, presque amphibie, le *nakong*, habite les marécages boueux dans lesquels s'épanche l'eau du Tchobé : son énorme pied, qui n'a pas moins de 30 centimètres jusqu'à l'extrémité des sabots, lui permet de passer sur les vasières tremblantes sans s'y enfoncer. Il paît la nuit et se cache pendant le jour au milieu des joncs : dès qu'on le poursuit il plonge dans l'eau des coulées, ne laissant apercevoir que ses cornes recourbées et le bout de son mufle. Les indigènes mettent le feu aux roseaux pour obliger le nakong à sortir du marais : on raconte qu'il se laisse brûler les cornes avant de s'élancer hors de l'eau pour reprendre sa fuite[2].

Excepté dans le haut Zambèze, où la vie animale est relativement rare, les poissons sont fort nombreux dans le courant du fleuve et dans les marécages riverains. Un petit poisson, le *mocheba*, qui peuple les eaux du Zambèze moyen, vole à la façon des exocets de l'Océan. Après le passage des pirogues il s'élance dans le sillage et, soutenu par ses nageoires pectorales, il se maintient dans l'air sur une étendue de plusieurs mètres. L'aigle pêcheur (*cuncuma vocifer*) détruit une énorme quantité de poissons, beaucoup plus qu'il ne peut en dévorer; d'ordinaire il se contente de manger une partie du dos de l'animal. Parfois il ne se donne pas la peine de pêcher lui-même. Quand il aperçoit un pélican qui vient de remplir sa poche buccale, il descend à pic au-dessus de l'oiseau pêcheur, en battant des ailes : le pélican effrayé dresse la tête, ouvrant un large bec, et l'aigle, passant comme un éclair, en retire le poisson[3]. Dans les régions marécageuses, les oiseaux aquatiques vivent en bandes aussi nombreuses que les pingouins et les mouettes en certaines îles de l'Océan : un de ces pêcheurs, la *parra africana*, a de si larges pattes, qu'il peut s'avancer en plein fleuve sur les feuilles du lotus sans les faire fléchir : il chemine sur l'eau comme si elle était devenue solide. Les crocodiles habitent aussi les eaux du Zambèze, et tandis qu'en beaucoup d'autres rivières ils n'attaquent jamais l'homme, ils sont fort dangereux dans le fleuve

[1] Serpa Pinto, *Comment j'ai traversé l'Afrique.*
[2] D. Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe,* traduction de H. Loreau.
[3] D. Livingstone, ouvrage cité.

sud-africain : chaque année on entend parler dans les villages riverains d'enfants et de femmes happés au bord de l'eau, de voyageurs tués ou mutilés. On dit que dans le bas fleuve près de 250 indigènes sont dévorés chaque année. Chez quelques peuplades riveraines, l'individu blessé par le crocodile est tenu pour impur et on le chasse de la tribu pour qu'il ne lui fasse pas arriver malheur.

II

PEUPLADES DU KOU-BANGO, DU NGAMI ET DU HAUT ZAMBÈZE; ROYAUME DES BA-ROTSÉ.

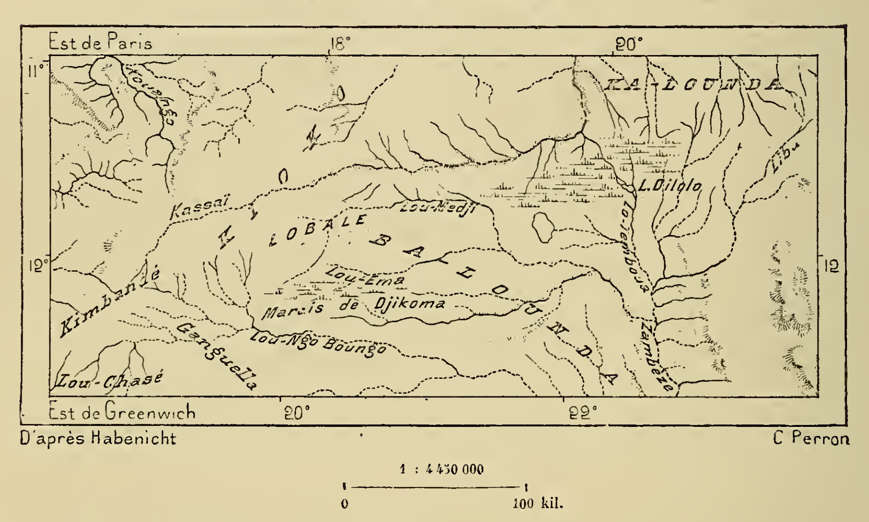
La région faîtière où les hauts affluents du Kou-Bango et du Zambèze prennent leurs sources n'est pas plus une limite pour les populations qu'elle ne l'est pour les espèces animales. Des deux côtés on trouve des tribus de même race et de même langue descendant l'une ou l'autre pente, suivant les vicissitudes de la vie sociale. Maintenant le mouvement de migration se fait dans le sens du nord au sud. Les Kioko, qui sur l'autre versant envahissent le pays des Lounda, empiètent également dans le sud sur le territoire des Ganguella, des Louchazé et des Amboella. On en voit jusque dans les plaines du bas Kou-Bango. Tandis que dans le bassin du Kassaï le commerce les attire peu à peu hors de leurs anciennes limites, c'est l'appauvrissement graduel des terrains de chasse qui de l'autre côté les entraîne vers le sud[1].

Les hautes vallées du Kou-Bango et du Kou-Ito sont occupées surtout par les Ganguella, parents de ceux de l'Angola : ils se divisent en de nombreuses peuplades sans cohésion politique. Les Louchazé du haut Koua-Ndo parlent aussi un dialecte de la langue des Ganguella : ce sont des agriculteurs et des industriels fort habiles pour la fabrication des instruments en fer, des objets de vannerie et des étoffes. Beaucoup moins coquets que leurs voisins pour l'arrangement de la chevelure, ils s'habillent de peaux de bêtes et de robes en écorce battue. Une autre nation, sœur des Ganguella, parsème ses tribus sur un espace d'au moins cinq cents kilomètres de l'ouest à l'est, dans les régions à pentes modérées que traversent le Kou-Bango, le Kou-Ito, le Koua-Ndo avant d'entrer dans les plaines : ce sont les Amboella. Ces indigènes timides fuient la campagne rase : la plupart vivent dans les îles des rivières ou sur les rives marécageuses ;

[1] Serpa Pinto, ouvrage cité.

leurs cabanes de roseaux, ne renfermant d'autres objets que des calebasses servant à divers usages, sont toutes bâties sur pilotis et défendues par un courant ou des fondrières. Quoique de magnifiques prairies s'étendent sur la plus grande partie de leur territoire et que la mouche tsétsé y soit inconnue, les Amboella n'ont pas de bestiaux : quelques volailles sont leurs seuls animaux domestiques. Mais ce sont d'excellents agriculteurs : le maïs, les haricots, le manioc, les patates douces, les arachides, les citrouilles, le coton, l'huile de ricin, telles sont leurs principales récoltes, et d'ordinaire leurs greniers sont emplis, grâce à la fécondité du sol. Très doux, très hospitaliers, ils font fête aux étrangers qui les visitent,

N° 144. — POPULATIONS DE LA RÉGION FAITIÈRE ENTRE CONGO ET ZAMBÈZE.



jouent d'instruments de musique en leur honneur et vont même jusqu'à céder leurs femmes aux hôtes de passage[1].

Au mouvement de migration qui amène dans le bassin du Zambèze de nombreuses tribus du nord correspond un mouvement en sens inverse qui entraîne des Bushmen et des tribus hottentotes dans la région du Kou-Bango, chez les Ganguella et les Amboella. La principale peuplade est celle des Mou-Kassekeré, gens peureux qui vivent dans les forêts, toujours prêts à s'enfuir : n'ayant pas même de huttes, ils campent au pied des arbres, se nourrissant de baies, de racines et des animaux qui passent à portée de leurs flèches ; parfois ils font quelque commerce de troc avec les Amboella, échangent de l'ivoire et de la cire contre du manioc et d'autres vivres. En certains districts ils sont réduits en esclavage; ailleurs on les

[1] Serpa Pinto, ouvrage cité.

poursuit comme des bêtes fauves et on les accuse de tous les crimes que l'on commet contre eux. Plus au sud, dans les plaines qui se confondent avec le Kalahari, errent d'autres tribus de Bushmen qui vivent de racines et de gibier : leur nourriture de prédilection consiste en grenouilles « taureaux » et en grands lézards ; ils font même rendre gorge au boa qui digère une antilope et mangent la proie à sa place[1].

Sur le bas Kou-Bango et dans la plaine des « Mille Lacs », on cite de nombreuses tribus : les Darico, Ba-Viko, Moukosso et Ra-Najoa. Ceux-ci se construisent, au lieu de cabanes, des loges portées sur des pieux élevés, entre lesquels ils allument du feu pour chasser les moustiques. Ce sont des Be-Chouana comme leurs voisins de l'ouest, les Ba-Toana, qui se détachèrent vers le commencement du siècle de leurs frères Ba-Manguato pour aller camper sur les bords du Ngami. Assez peu nombreux, ils sont pourtant devenus les maîtres de la contrée ; mais, établis d'abord sur la rive orientale du lac, ils ont dû reporter leur résidence principale sur le bas Kou-Bango, au milieu des marais, afin d'échapper aux incursions des Ma-Tebelé[2]. La population primitive de la contrée, de langage bantou, est désignée sous le nom de Ba-Kouba, c'est-à-dire « Serfs » ; mais l'appellation que se donnent les habitants eux-mêmes est celle de Ba-Yeyé ou « Hommes ». D'après Chapman, ils seraient au nombre de 200 000. Ce sont des gens paisibles, honnêtes et laborieux, s'occupant de la pêche, de la chasse, de la récolte du sel ; habitués à marcher dans l'eau, ils n'aiment pas à s'éloigner de leurs mares et cachent leurs villages au milieu des roseaux. Très superstitieux, ils invoquent des « arbres-mères » comme les Dama-ra[3]. Chez eux, comme dans la plupart des tribus voisines, l'étranger doit se choisir un ami qui réponde de lui auprès des autres habitants, et qui lui donne nourriture, bœuf et femme, en échange de ses marchandises[4].

A l'est des Amboella, tout le Lobalé, c'est-à-dire la plaine alternativement plaine et marais, et le bassin supérieur du Zambèze sont habités par les Ba-Lounda, frères des Ka-Lounda du bassin congolais et reconnaissant officiellement la suzeraineté du mouata Yamvo, quoique leurs chefs soient en réalité indépendants. Les mœurs sont à peu près les mêmes des deux côtés du faîte de partage entre le Zambèze et le Congo. Les Ba-Lounda du midi se liment les dents et se tatouent le ventre comme

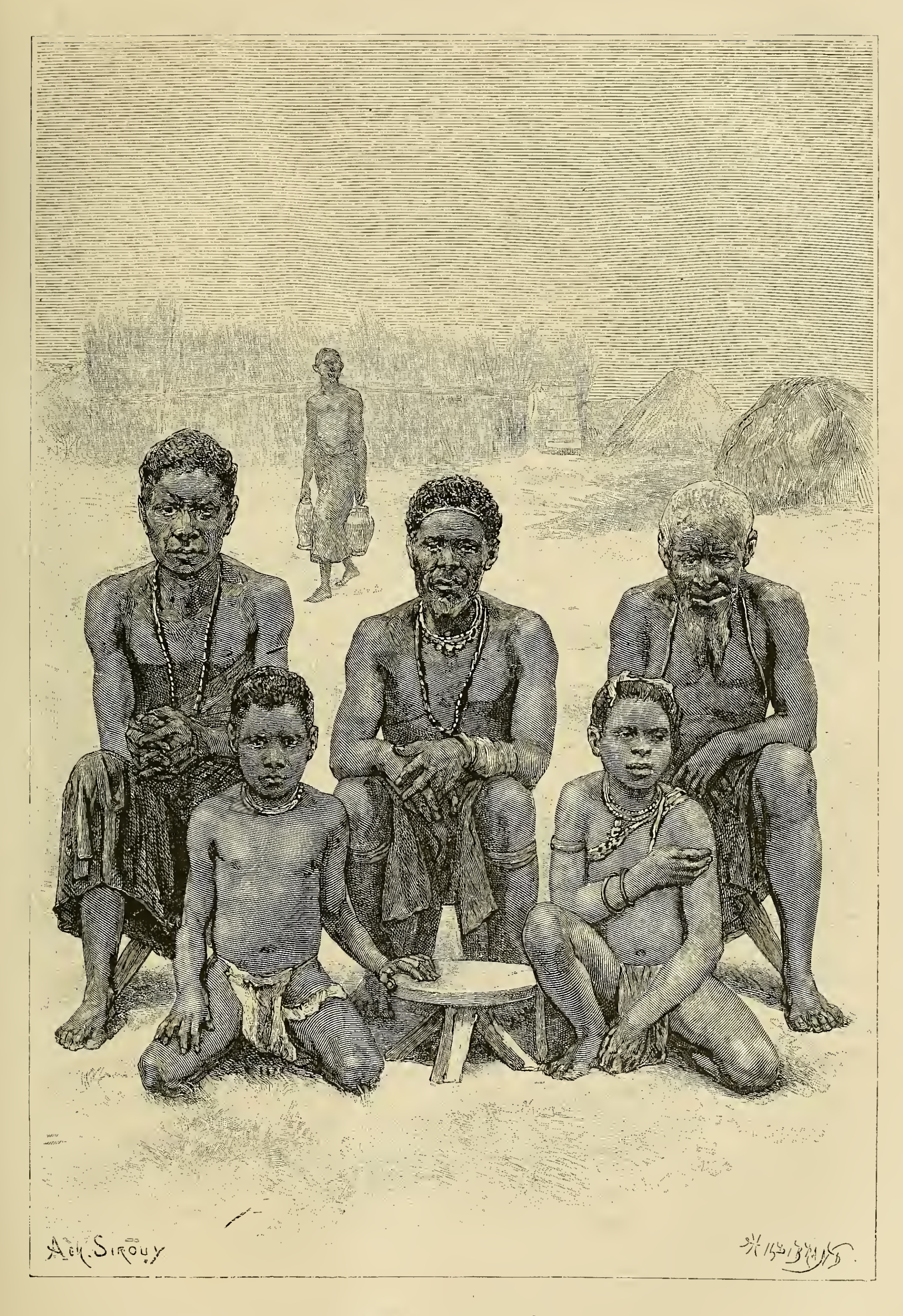
[1] Chapman, *Travels into the interior of South Africa.*
[2] *Afrique explorée et civilisée,* juillet 1887.
[3] Th. Baines, *Explorations in South-West Africa.*
[4] Chapman, ouvrage cité.

les Ka-Lounda du nord. Ils sont également presque nus et se graissent le corps d'huile de ricin ou d'autres substances oléagineuses végétales, car ils n'ont guère de bétail et rarement le cadavre d'un bœuf fournit aux chefs la graisse précieuse. De même que sur les bords du Kassaï, le principal ornement des indigènes sur le haut Zambèze est le fil de laiton, et les grands personnages apparaissent en public les jambes chargées de métal ; la mode exige que l'on marche en se penchant fortement d'un côté, puis de l'autre, comme si l'on avait de la peine à soulever son pied. L'étiquette est très rigoureuse chez les Ba-Lounda. Celui qui rencontre un supérieur s'empresse de se jeter à genoux et se frotte les bras et la poitrine avec de la poussière : devant les rois, qui siègent sur un trône, tenant à la main un chasse-mouches fait en queues de gnous, ce sont des prosternements sans fin. Déjà les salutations musulmanes et chrétiennes ont pénétré dans le pays, apportées par les marchands : des Ba-Lounda s'inclinent devant les étrangers en disant Ave-ria, abréviation d'Ave Maria : d'autres se servent du mot Allah pour exprimer leur surprise[1].

Grâce à la fécondité de leurs terres, toujours bien arrosées, les Ba-Lounda ont des vivres en abondance et en offrent volontiers à leurs visiteurs. Très hospitaliers, ils sont en même temps pacifiques et débonnaires. On ne voit point chez eux de traces d'anthropophagie et ils n'égorgent point de femmes ni d'esclaves pour accompagner leurs chefs dans l'autre monde. Les femmes ba-lounda jouissent d'une grande liberté relative ; les épouses des anciens prennent part aux délibérations, et de nombreuses tribus sont gouvernées par des reines ; quand elles meurent, le village de leur résidence est abandonné et les indigènes reconstruisent leurs huttes et établissent leurs jardins sur d'autres emplacements. Quoique ignorés des géographes, les Ba-Lounda commerçaient depuis longtemps, par l'intermédiaire des Bihenos, avec les Portugais du littoral de l'ouest : la cire que l'on exporte de Loanda et de Benguella provient en grande partie de leurs forêts, où on la recueille en des ruches d'écorce suspendues aux arbres et défendues par des fétiches contre la rapacité des maraudeurs.

Les diverses tribus qui peuplent la vallée du Zambèze proprement dit en aval de la jonction de la vallée du Liba et du Kabompo, dressant leurs cabanes sur les faîtes à peine marqués qui séparent les vallées, ont été réunies en un seul État, connu par les peuples de l'Afrique australe sous les noms de Ba-Rotsé, Oungengé, Loui ou Louina. Le fondateur de l'empire, Sebitouani, fut un conquérant ba-souto, suivi d'une pha-

[1] D. Livingstone, ouvrage cité.



GROUPE DE BA-ROTSÉ

Dessin de Sirouy, d'après une photographie de M. Coillard.

lange de guerriers qui traversèrent victorieusement toute la région comprise entre l'Orange et le Zambèze, enrôlant dans leur marche triomphante les jeunes gens des populations vaincues. Arrivés au confluent du Zambèze et du Tchobé, Sebitouani et ses Ma-Kololo s'établirent dans cette région péninsulaire, défendue par de vastes marécages, et en firent le centre de leur royaume, que peuplaient au moins trois cent mille habitants[1]. C'est là que Livingstone vint les visiter, et leur capitale, Linyanti, ville de plus de quinze mille habitants située sur la rive septentrionale du Tchobé, devint le centre de ses excursions dans la région du Zambèze. Mais les missionnaires qui lui succédèrent dans le pays furent moins favorisés, et plusieurs d'entre eux ayant succombé, soit par l'effet du climat, soit par le poison, le bruit se répandit qu'il arriverait malheur aux Ma-Kololo. En effet le désastre se préparait. Les Louina ou Ba-Rotsé proprement dits supportaient impatiemment la domination étrangère. Surprenant les Ma-Kololo à l'improviste, ils les massacrèrent, et l'on dit que dans la péninsule deux hommes seulement furent épargnés, avec les enfants et les femmes. Terrifiés par la nouvelle du désastre, les Ma-Kololo qui vivaient au sud du Tchobé s'enfuirent vers l'ouest et demandèrent un asile aux Ba-Toana, établis sur les bords du Ngami. Ceux-ci les accueillirent avec une amitié apparente; mais, quand les suppliants furent entrés sans armes dans l'enceinte royale, les guerriers ba-toana se précipitèrent sur eux et les égorgèrent. Ainsi périt la nation des Ma-Kololo. Les femmes furent distribuées entre les vainqueurs et les enfants élevés sous d'autres noms dans les villages et les camps des Ba-Rotsé[2].

Malgré le changement de maîtres, le royaume des Ma-Kololo se maintint, du moins au sud du Tchobé. Les Ba-Rotsé n'osèrent franchir la ligne de défense naturelle formée par les marécages; mais au nord de cette limite ils se substituèrent comme seigneurs aux Ma-Kololo, et bientôt après ils annexèrent tout le pays des Ma-Bounda (Ma-Mbounda), qui était échu à une reine trop faible pour se maintenir sur le trône. Lorsque Holub visita le royaume des Ba-Rotsé, en 1875, dix-huit grandes peuplades, divisées en 85 tribus secondaires[3], étaient représentées par leurs délégués auprès du souverain et de la régente sa sœur; en outre, un grand nombre de fugitifs d'autres tribus, Ma-Tabelé, Ba-Mangouato, Ma-Kalala, vivaient dans le pays et payaient le tribut. De la jonction des deux rivières, Zambèze et Tchobé, aux frontières du nord, on comptait de quinze à vingt jours

[1] Chapman, ouvrage cité.
[2] Mackenzie, *Ten Years in South Africa;* — Holub, *Sieben Jahre in Süd-Afrika.*
[3] Ailleurs, Holub énumère 104 tribus soumises aux Ba-Rotsé.

de marche : la superficie totale du royaume dépassait 250 000 kilomètres carrés, comprenant peut-être un million d'hommes. Chacune des tribus de l'immense empire parle sa langue, mais l'idiome commun qu'elles emploient dans leurs rapports mutuels et qui sert en outre de langage officiel est le se-souto, c'est-à-dire la langue des anciens maîtres exterminés. Les Ma-Kololo ont disparu, leur héritage est resté et, grâce à eux, le domaine glossologique du se-souto a décuplé en étendue. La hiérarchie gouvernementale du royaume des Ba-Rotsé est aussi, du moins partiellement, un legs des Ma-Kololo; mais les mœurs sont des plus sanguinaires : « On ne vieillit pas dans le pays des Ba-Rotsé. » D'après Serpa Pinto, le roi serait assisté par un conseil de trois ministres, celui de la guerre, et ceux des affaires étrangères, de l'ouest et du sud. Le ministre de l'ouest traiterait avec le Portugal, celui du sud avec les Anglais du Cap et les Hollandais des républiques sud-africaines. La régente, sœur ou mère du souverain, saluée du titre de « Lion » comme le roi, épouse qui elle veut, et son mari prend le titre de « Gendre de la Nation[1] ». Les Européens ne sont que tolérés dans le pays et ne peuvent traverser le Zambèze que sur un seul point[2]; cependant leur influence est considérable. Le costume européen est celui que portent la plupart des indigènes; des peaux tannées et portées en jupon ou en toge étaient l'ancien vêtement.

Les Ba-Rotsé proprement dits peuplent les rives du fleuve entre la bouche du Kabompo et celle du Tchobé : ce sont des bateliers habiles, ayant la poitrine et les épaules largement développées en comparaison des membres inférieurs; mais la lèpre est chez eux une maladie commune. Le Zambèze leur fournit la nourriture en abondance, poissons et hippopotames, car ils aiment beaucoup la chair de cet animal, et des chasseurs spéciaux, espacés de distance en distance le long du fleuve et des coulées latérales, sont chargés de fournir de ce gibier la table du souverain[3]. Le sol alluvial des bords est le plus fertile de toute la vallée et donne des récoltes magnifiques; le bétail prospère dans les prairies des fonds qui dominent à l'est et à l'ouest les berges du plateau. La largeur totale du bassin peuplé par les Ba-Rotsé est en certains endroits d'une cinquantaine de kilomètres, et dans cette région « la faim est inconnue[4] ». Pour éviter les inondations annuelles qui fécondent leur terre et en font une autre Égypte, les indigènes ont dû construire leurs villages sur des buttes

[1] *Journal des Missions Évangéliques*, 1886.
[2] Emil Holub, *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, October 1887.
[3] Holub, *Sieben Jahre in Afrika*.
[4] D. Livingstone, ouvrage cité.

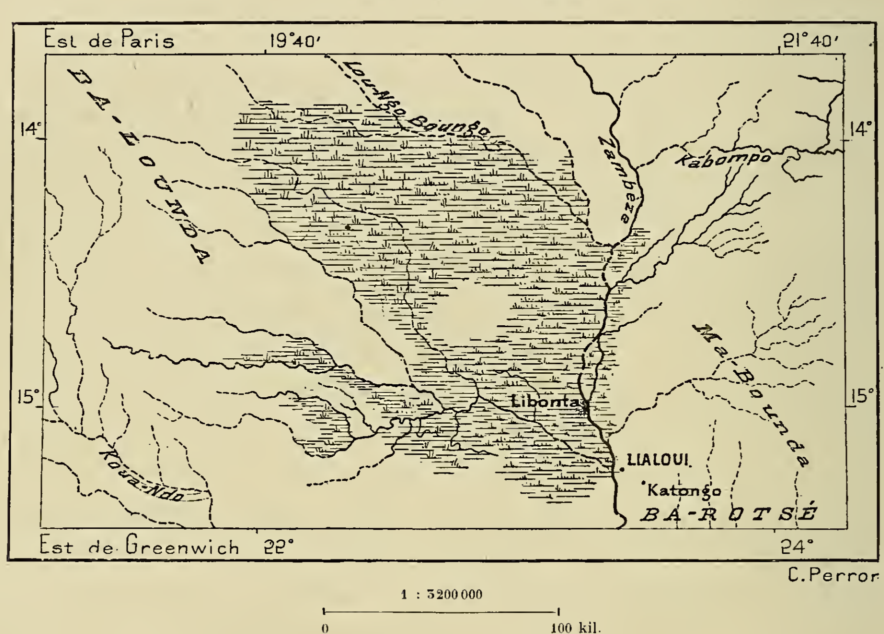
artificielles, îles éparses dans la mer intérieure que forme la crue. Les Ma-Bounda, qui partagent la domination du royaume avec les Ba-Rotsé, habitent les hautes terrasses bordant au nord les campagnes du Zambèze. Les Ba-Rotsé sont gens très religieux : ils invoquent le soleil, rendent un culte à la lune nouvelle, célèbrent des fêtes devant les tombeaux. La croyance à la résurrection est générale : les méchants renaîtront dans les animaux inférieurs et les bons reparaîtront sous des formes plus nobles; mais « personne ne désire redevenir homme ». Dès cette vie on peut se préparer à la métempsycose future en mangeant de la chair de l'animal dont on sera le frère, en imitant sa démarche et sa voix. Parfois on entend un Mo-Rotsé rugir comme le lion : il fait son apprentissage pour la vie d'outre-tombe[1].

Parmi les autres peuplades du royaume, les unes sont asservies directement et leur situation n'est guère supérieure à l'esclavage; les autres restent indépendantes pour leur administration intérieure, mais elles payent le tribut, soit en céréales et en fruits, soit en nattes, en canots ou autres objets fabriqués, soit encore en ivoire ou en produits de la forêt, miel, cire ou caoutchouc. Les Ma-Soupia sont les serfs qui pêchent et chassent pour les Ba-Rotsé dans la région du confluent, entre le Tchobé et le Zambèze. Plus au sud vivent les Ma-Denassana, nation d'origine mélangée qui ressemble aux Be-Chouana par la stature et la forme du corps, aux nègres de l'Afrique centrale par les traits. Ce sont aussi des chasseurs et des agriculteurs asservis, de même que les Ma-Nansa, dont les deux peuples voisins, Ma-Tebelé et Ba-Rotsé, se disputent les services. Une tribu soumise plus importante encore est celle des Ba-Toka, qui occupe la rive septentrionale du fleuve au nord de la grande chute. Tous les Ba-Toka, hommes et femmes, s'arrachent les incisives de la mâchoire supérieure lorsqu'ils arrivent à l'âge de puberté : cette extirpation des dents, qui se fait en secret comme la circoncision chez les peuplades voisines, a pris un caractère religieux. A ceux qui demandent l'origine de cette coutume, ils disent que leur but est de ressembler aux bœufs; les Dama-ra de l'est non encore christianisés observent la même pratique et en allèguent la même raison[2]. Les dents de la mâchoire inférieure, n'étant plus retenues par celles d'en haut s'allongent et repoussent la lèvre en avant, ce qui donne aux indigènes une laideur caractéristique de vieillards.

[1] Jeanmairet, *Afrique explorée et civilisée*, septembre 1886.
[2] Ch. J. Andersson, Holub.

Au nord des Ba-Toka, dans le bassin du Kafoukoué, vivent les Ba Choukoulompo (Oukoulomboué), gens nus, que l'on dit cultiver la terre avec des houes de bois durci[1]. Ils se distinguent par leur mode de coiffure de toutes les autres peuplades africaines, chez lesquelles on trouve pourtant une si étonnante variété dans la manière d'arranger leurs cheveux. Mêlant à leur toison, ointe de beurre, les poils de divers animaux, ils tressent le tout en forme de cônes, les uns penchés en avant, les autres verticaux et de grandeurs différentes. Livingstone vit un chef dont la mitre de cheveux terminée par une baguette se dressait à un mètre de hauteur

N° 145. — HAUT PAYS DES BA-ROTSÉ.



au-dessus du crâne. Seuls parmi les voyageurs européens, Silva Porto et Holub ont pénétré dans le pays des Ba-Choukoulompo. Heureusement ce dernier explorateur était accompagné de sa femme, que les indigènes émerveillés considéraient comme un être surnaturel : elle fut proclamée reine par une tribu, et maintes fois sa présence sauva l'expédition d'un désastre complet. A l'est du pays des Ba-Choukoulompo s'étend le Manica du nord, royaume complètement distinct du Manica d'outre-Zambèze. Ce pays, qui confine au pays du Msiri, dans le haut bassin du Congo, est gouverné par un roi qui ne « mange jamais », comme beaucoup de souverains des pays nigritiens : c'est-à-dire que nul sujet n'est admis dans la cabane

[1] B. Capello et R. Ivens, ouvrage cité.

pendant son repas. Le jour de son inhumation, plusieurs de ses femmes sont égorgées et enterrées avec lui.

C'est dans le royaume des Ba-Rotsé que se rencontrent les premières agglomérations d'habitants ayant une certaine importance commerciale ou politique; mais la plupart de ces villes se déplacent à la suite des changements de règne : tout malheur public est attribué à la funeste influence du sol, et l'on cherche un emplacement plus favorable pour conjurer le mauvais génie. Les inondations du Zambèze ont aussi détruit bien des villes en rongeant les buttes artificielles qui les portent : c'est ainsi que Nabielé, l'ancienne capitale des Ba-Rotsé, a cessé d'exister; elle n'est plus qu'un faible hameau. Libonta, la ville où résidaient les reines, visitée par Livingstone, est également découronnée, et Serpa Pinto, qui passa dans le voisinage, ne la mentionne même pas. En 1878, lorsque ce voyageur parcourait la vallée des Ba-Rotsé, la résidence royale était à Lialoui, à une vingtaine de kilomètres à l'est du fleuve, en dehors de la zone basse recouverte par les eaux pendant la saison des pluies. En aval des cascades et des rapides de Namboué, le nouveau village de Secheké (Kisseké, Chicheké), qui succéda à un autre Secheké dévoré par un incendie en 1875, est devenu à son tour capitale d'empire, ou plutôt lieu de rendez-vous pour les chefs et leurs courtisans, tandis que la ville de Linyanti, jadis métropole du royaume des Ma-Kololo, a perdu toute son importance : ce n'est plus qu'un groupe de pauvres cabanes, situé sur la rive septentrionale du Tchobé, au milieu d'un labyrinthe de marécages. En 1855, lorsque Livingstone visita Linyanti, c'était, au nord de Chochong, le plus grand marché de l'intérieur dans l'Afrique australe : actuellement la principale ville du Tchobé, mais dans la partie haute du fleuve, est celle qui a pris, d'après son chef, le nom de Matambyané. Une partie du trafic de Linyanti a passé au village de Mpalera (Impalera, Mparira, Embarira), situé dans une île de sable, au confluent du Zambèze et du Tchobé, en amont de la « Fumée Tonnante »; près de là, dans une prairie tremblante, jaillit une abondante source thermale, recouverte par les eaux d'inondation pendant trois mois de l'année[1]. Panda ma Tenka, marché situé à deux journées de marche au sud de la cataracte, dans une région faiblement habitée, est le lieu où s'arrêtent d'ordinaire, sur la route du Limpopo au Zambèze, les traitants anglais du sud, les Mambari, portugais de race mélangée et les missionnaires européens. Les Jésuites y avaient fondé une mission, qu'ils ont dû récemment abandonner.

[1] Bradshaw, *Proceedings of the R. Geographical Society*, April 1881.

III

PAYS DES MA-TEBELÉ ET POPULATION DU ZAMBÈZE MOYEN.

Les territoires de trois empires confinent à la gorge de la « Fumée Tonnante ». Au nord et au nord-ouest s'étend le royaume des Ba-Rotsé ; au sud les plaines qui se continuent vers l'étang de Makarikari appartiennent aux Ba-Mangouato ; au sud-est les bassins des rivières Gouaï, Sanyati, Panyamé, Mozoé qui naissent dans les montagnes cristallines de Matoppo pour descendre au Zambèze, ces montagnes elles-mêmes et tout le versant opposé jusqu'au Limpopo, constituent le royaume des Ma-Tebelé ou Ama-Ndebeli, ainsi nommés de leurs énormes rondaches : leur nom signifie « Gens qui disparaissent », cachés par leurs boucliers. Ils voyagent en maîtres jusqu'aux bords du Ngami pour s'y fournir de sel[1].

Malgré leur nom collectif de peuple, les Ma-Tebelé n'étaient naguère qu'une armée. D'abord simple détachement de Zoulou, eux-mêmes soldats provenant des tribus les plus diverses, la bande des Ma-Tebelé, conduite par le redoutable Mousselekatsi, se recrutait en route des jeunes gens de toutes les races asservies ou exterminées. En 1864, lorsque le missionnaire Mackenzie visita le roi des Ma-Tebelé, presque tous les hommes âgés qu'il vit dans l'armée étaient des Aba-Zanzi, c'est-à-dire des Cafres originaires de la Natalie et du pays des Zoulou ; les guerriers dans la force de l'âge étaient des Be-Chouana des diverses tribus que subjugua Mousselekatsi pendant son séjour de dix années dans le territoire devenu aujourd'hui le Transvaal ; enfin les plus jeunes soldats étaient des Ma-Kalaka et des Ma-Chona, originaires de la contrée faîtière d'entre Limpopo et Zambèze qui constitue maintenant le royaume des Ma-Tebelé. Tous ces hommes de guerre avaient commencé par être des captifs : d'abord ils n'avaient eu d'autres fonctions que de garder le bétail du roi, puis ils avaient suivi les soldats à la guerre, portant leurs armes et les vivres dans quelque expédition d'épreuve ; une fois accoutumés à la vue du sang, ils étaient devenus combattants à leur tour, tuant les hommes et les femmes comme on avait tué leurs propres parents. Tant que leurs glaives n'avaient pas « bu le sang », on les tenait pour des étrangers et des esclaves, et la viande qu'on leur donnait était d'abord frottée de sable : on ne les comptait parmi les hommes qu'après leur premier meurtre. De même qu'aux

[1] E. Holub, même recueil, March 1880.

Zoulou de Tchaka, il leur était interdit de se marier : ils ne pouvaient élever d'enfants ; la grande famille militaire ne se recrutait que parmi des captifs. Seule la mort violente passait pour honorable ; les malades étaient portés à l'écart et placés sous la surveillance d'un médecin, qui les ramenait dans le camp après guérison ou jetait leur cadavre dans la brousse ; les vieillards étaient lapidés. Dressés à la chasse du gibier humain, les Ma-Tebelé étaient devenus très habiles à leur métier de massacreurs. Suivant la « grande loi » du roi, ils ne devaient jamais reculer, et l'on vit des régiments se laisser écraser par des ennemis supérieurs en nombre ; sur l'ordre du maître, des guerriers n'ayant que leurs sagaies se précipitaient sur un lion ou sur un buffle et le ramenaient vivant[1]. Fiers de leurs blessures, fiers de leurs victoires, les Ma-Tebelé étaient abjects devant le souverain, qu'ils saluaient de leurs cris : « Grand roi ! Mangeur d'hommes ! » Par un étrange contraste, ce chef, qui pour titre le plus glorieux avait celui de « Cannibale », était un personnage fort sensible : il lui déplaisait de voir souffrir ; devant lui les bouviers avaient à s'abstenir du fouet ; de grandes branches devaient leur suffire pour guider leurs bêtes en les caressant[2].

Une pareille armée ne pouvait exister que par des campagnes fréquemment renouvelées : elle n'avait d'autres moyens d'approvisionnement que le pillage, de recrutement que la prise des captifs, quoique leur pays soit un des plus fertiles du monde. La guerre étant la seule industrie des Ma-Tebelé, ils n'attendaient même pas que leur roi leur donnât l'ordre d'entrer en campagne : de leur initiative ils allaient ravager les terres des alentours, tuant les hommes, ravissant les femmes, les enfants et le bétail. Toutes les traditions ayant été brisées par l'expatriation et la vie des camps, les Ma-Tebelé ne connaissaient plus ni les chants, ni les proverbes, ni les croyances des diverses races dont ils étaient issus : suivant les pays qu'ils traversaient, ils laissaient les sorciers indigènes faire leurs sacrifices ou leurs conjurations, mais sans y prendre part. Cependant une certaine cohésion nationale a fini par s'établir entre ces gens de toute origine, et en même temps l'état de guerre incessante a dû céder à un genre de vie analogue à celui des tribus environnantes. Déjà dans les dernières années du règne de Mousselekatsi, les lois défendant le mariage étaient tombées en désuétude ; les familles se sont constituées et les guerriers se font laboureurs ; mais ils gardent la chevelure gommée autour de la large

[1] G. Fritsch, *Drei Jahre in Süd-Afrika.*
[2] J. Mackenzie, ouvrage cité.

tonsure : c'est le symbole de leur virilité. L'influence des missionnaires, celle des traitants, ont fait ouvrir des routes de commerce à travers le territoire tebelé, et le voisinage des troupes de blancs disciplinés, Anglais et Hollandais, oblige l'héritier du conquérant à une grande circonspection. Il est à craindre pour lui que la richesse de son royaume en gisements d'or ne finisse par lui amener des maîtres. Lorsqu'un envoyé de la république du Transvaal vint demander à Mousselekatsi pour les mineurs européens l'autorisation d'explorer le pays, il s'y refusa nettement : « Prenez ces pierres et chargez-en vos wagons ; mais je ne veux pas qu'on amène ici femme hollandaise, vache, brebis ou chèvre, ni qu'on bâtisse de maisons dans mon pays ! »

Un certain nombre de peuplades tributaires des Ma-Tebelé sont néanmoins assez éloignées de la résidence du chef ou assez bien défendues par la nature du sol pour garder quelque indépendance politique. Un de ces groupes de tribus est celui des Ba-Nyaï, qui occupe le versant méridional de la vallée du Zambèze, en amont de la bouche du Kafoukoué, et dont les communautés choisissent d'ordinaire des forteresses de rochers pour leurs demeures. Les Ba-Nyaï sont en général de beaux hommes : ils sont grands et forts et tirent vanité de la nuance de leur peau, relativement claire. Très propres, ce en quoi ils se distinguent de la plupart de leurs voisins, ils soignent aussi leur chevelure, divisée en petites mèches, qu'ils entourent d'une écorce d'arbre teinte en rouge : cette coiffure en bandelettes rigides leur donne un aspect qui rappelle celui des Égyptiens d'il y a trois mille années. Quand ils voyagent, ils relèvent toutes les mèches et les rassemblent en nœud au-dessus du crâne. Les Ba-Nyaï n'ont pas les mœurs serviles de leurs voisins : ils élisent leurs chefs. Il est vrai que le souverain élu est d'ordinaire le fils de la sœur du défunt; mais il est arrivé fréquemment que les électeurs, non satisfaits de ce candidat, sont allés chercher leur roi chez d'autres peuplades. Quand le choix du peuple est annoncé à l'élu, celui-ci refuse d'abord, comme si on le chargeait d'un fardeau trop lourd à porter ; mais ce n'est là qu'une fiction constitutionnelle : l'autorité lui reste confiée, et, avec le pouvoir, les biens, les femmes et les enfants de son prédécesseur[1]. Il n'est pas de tribu africaine chez laquelle les femmes jouissent d'une aussi grande influence que chez les Ba-Nyaï : en toute affaire domestique c'est la femme qui décide. Quand un jeune homme demande une jeune fille en mariage, c'est à la mère qu'il s'adresse, et s'il est agréé, il quitte sa propre famille pour aller vivre

[1] D. Livingstone, ouvrage cité.

chez sa belle-mère, dont il devient le serviteur et à laquelle il doit toujours témoigner le plus grand respect : au lieu de s'asseoir, il se met à genoux devant elle en s'accroupissant sur les talons, car ce serait une grave offense que de lui présenter les pieds. Les enfants appartiennent à la mère. Le mari se fatigue-t-il de son état de domesticité, il peut s'en retourner chez lui; mais il doit renoncer à tous droits paternels, à moins qu'il ne les achète par le don d'un certain nombre de vaches et de chèvres.

Les Ma-Kalaka et les Ma-Chona, anciens maîtres de la contrée où règnent de nos jours les Ma-Tebelé, ont été en grande partie exterminés, et leurs faibles restes vivent dans la servitude. Les Ma-Kalaka sont ceux qui ont le plus souffert. Dispersés par la conquète, ici vers le Zambèze, ailleurs vers le Limpopo ou les plaines du Kalahari, ils ont oublié jusqu'à leur langue et ne parlent plus qu'un jargon zoulou[1]. Jadis excellents cultivateurs, forgerons habiles, ils ont dû en maints endroits retourner à l'état nomade, vivre de cueillette et de chasse ou même se livrer au pillage. Ils sont retombés en barbarie et ne savent même plus se construire des cabanes. Cependant les Ma-Kalaka continuent de se distinguer honorablement de tous leurs voisins par la sévérité de leurs mœurs conjugales; ils respectent leurs femmes et prêtent serment par le nom de leurs mères[2]. Dès l'enfance, les femmes sont soumises aux opérations du tatouage, qui sont des plus cruelles[3] : rien que sur la poitrine et sur le ventre on leur fait plus de quatre mille coupures, disposées sur trente lignes parallèles, et quand la peau n'a pas suffisamment bourgeonné, on recommence l'opération. Les Ma-Kalaka ont des grottes pour nécropoles, mais ils ne permettent pas aux étrangers d'enterrer leurs morts dans la terre kalaka : les compagnons des deux explorateurs Oates et Grandy, morts dans le pays, durent rapporter les cadavres en dehors des frontières[4]. Quant aux Ma-Chona, qui constituent le fond de la population sur le versant zambézien des montagnes, ils ont mieux résisté à l'oppression, car leur industrie les rend indispensables aux maîtres : quoique bien déchus aussi et désignés par les Ma-Tebelé sous le nom de Ma-Cholé, c'est-à-dire « Esclaves », ce sont eux qui cultivent les rizières, fabriquent les meubles, tissent les étoffes de coton, taillent et brodent les boucliers de cuir, forgent et affilent les sagaies et les glaives. La petite vérole a fait chez eux de grands ravages, et cette maladie est si redoutée, que l'on jette fréquemment

[1] C. Mauch, *Petermann's Mittheilungen*, 1870, Heft I.
[2] J. Mackenzie, ouvrage cité.
[3] Carl Mauch, *Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen*, n° 37.
[4] E. Holub, *Proceedings of the R. Geographical Society*, March 1880.

dans la brousse ceux qui en sont atteints. Quelques peuplades de Ma-Chona, protégées par la nature montueuse de leur pays, ont pu se constituer en républiques indépendantes; mais elles vivent dans la terreur, se réfugiant tous les soirs, avec leur petit bétail agile, sur des roches isolées dont l'unique sentier est barré par de fortes palissades : on ne peut entrer qu'au moyen de perches entaillées dans leurs huttes élevées au-dessus du sol[1]. Parmi les parias errants que l'on rencontre dans le pays des Ma-Tebelé, il en est que l'on appelle Bushmen et Hottentots, quelle que soit d'ailleurs leur origine. Les Ama-Zizi, rebouteurs et médecins, paraissent être réellement de souche hottentote. Quelques indigènes, dits *Pandoros* par les Portugais, ont acquis un grand pouvoir sur les autres noirs par leurs pratiques de magie : ils se retirent souvent dans la forêt pour prendre leur véritable forme de fauves, mais ils ne daignent se montrer que sous l'apparence d'hommes[2].

Le centre de l'empire des Ma-Tebelé, dont la population est évaluée diversement de 200 000 à 1 200 000 individus[3], se trouve dans le bassin du grand fleuve, près des sources de l'Oum-Kosi, qui, sous un autre nom, débouche dans le Zambèze, à plus de cent kilomètres en aval de la grande chute. La résidence royale, Gouboulouvayo, était située dans le voisinage du faîte granitique de partage, entre Zambèze et Limpopo. Comme la plupart des villes de l'intérieur dans l'Afrique australe, celle-ci a changé de place, mais dans un périmètre peu étendu. Une maison de construction européenne, celle du roi, s'élève sur la colline au centre du village; elle est entourée de cabanes en forme de ruches, contenues dans la palissade de défense; les demeures des traitants sont éparses dans la campagne environnante. Outre les marchands qui se sont établis autour de la capitale, plusieurs se sont mis à la suite du roi pour fournir aux besoins des fonctionnaires et des guerriers de son entourage et l'accompagnent dans ses fréquents voyages à Inyati et aux autres bourgs qui se succèdent au nord-est et au sud-ouest dans les montagnes de Matoppo. Des missionnaires, catholiques et protestants, ont également pénétré dans le pays des Ma-Tebelé, et maintenant les mineurs, longtemps tenus en dehors du royaume, ont fini par en forcer l'entrée. D'autre part, un grand nombre d'émigrants temporaires se rendent chaque année dans les États anglais et hollandais du sud pour gagner un petit pécule[4]. Les mines de Tati, les

[1] Montagu Kerr, *Afrique explorée et civilisée*, mai 1886.
[2] Paiva de Andrada, *Relatorio de uma Viagem ás Terras do Changamira*.
[3] Patterson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Aug. 1879.
[4] Paiva de Andrada, *Relatorio de uma Viagem ás Terras dos Landins*.

premières qui aient été découvertes dans le bassin du Limpopo, sont exploitées par une compagnie du Cap. On y voit les traces de fouilles anciennes faites par un peuple inconnu[1].

Au nord du pays des Ma-Tebelé et des Ma-Chona, dans une région très montueuse d'où les torrents à cours rapide descendent brusquement vers le Zambèze, de nombreux villages appartiennent aux Ma-Korikori. Gens non moins industrieux que les Ma-Chona, ils sont surtout très habiles à travailler le cuivre, qu'ils tréfilent et tressent en ornements; leurs femmes

N° 146. — PRINCIPALES NATIONS DANS LE BASSIN DU ZAMBÈZE.



1 : 22 000 000

0 500 kil.

se percent la lèvre supérieure et y introduisent un anneau de fil d'étain, parfois orné de quelques perles. Plus au nord, dans la vallée du Zambèze, vivent les Mtandé, dont les femmes se percent aussi la lèvre supérieure et y introduisent le *jaja*, anneau d'ivoire ou de bois. On est là dans la région du tsétsé : les femmes font sécher ces mouches, les réduisent en poudre avec l'écorce d'une racine et mêlent cette mixture aux aliments de leurs bêtes, chèvres, brebis et chiens[2]. Au delà, sur la rive gauche du Zambèze, des ruines indiquent la limite du territoire occupé jadis par les Portugais dans l'intérieur de l'Afrique : ces vestiges sont ceux de l'ancien bourg de Zumbo, qui d'ailleurs était beaucoup moins une ville qu'un lieu de foire :

[1] J. Mackenzie, ouvrage cité.

[2] Montagu Kerr, mémoire cité.

dans la saison, des milliers de traitants indigènes s'y rencontraient pour acheter des marchandises d'Europe à sept ou huit « Canariens » de Goa[1]. De 1836 à 1863 Zumbo resta complètement abandonné par les Portugais[2]. Depuis 1861, il est occupé de nouveau, un capitão mór y réside, et des marchands de diverses races, blancs et cuivrés, y trafiquent avec les indigènes de la tribu des Ba-Senga. Ce lieu de marché est fort bien choisi, au confluent du Loua-Ngoué et du Zambèze, en aval du Kafoukoué, dans un pays fertile et riche en forêts qu'entourent de pittoresques montagnes : nul doute qu'il ne reprenne de l'importance quand les Portugais établiront de nouveaux comptoirs sur les bords du haut fleuve et qu'ils exploiteront les gisements houillers, les ferrières et les mines d'or des alentours.

Tete, la dernière ville que les blancs ou *mazungos* possèdent maintenant à distance de la mer, est bâtie sur la pente d'une colline de la rive droite du Zambèze ; les maisons européennes sont toutes enfermées dans l'enceinte, sous le canon du fort ; autour des murs sont les faubourgs des indigènes, formés de huttes en boue et en branchages. La ville portugaise, jadis prospère, faisait un grand commerce d'or, d'ivoire, de céréales, d'indigo. La traite des nègres la fit déchoir, les travailleurs manquant pour le labour et la récolte ; de nos jours, ce n'est guère qu'un amas de paillottes, et son importance lui vient surtout de son rôle politique comme dominatrice de la contrée et lieu de garnison ; elle a été parfois coupée, par les incursions des Landins, de toute communication avec la mer. Le district environnant a le grand avantage de n'être pas infesté par la mouche tsétsé ou *pepsé*, comme on l'appelle en Zambézie ; mais les éleveurs ne profitent guère de ce privilège. Les terrains de la rive gauche surtout sont très fertiles, et c'est là que jadis les riches avaient leurs villas. Le district de Tete, au nord et au sud du Zambèze, promet de devenir un jour une des régions minières les plus importantes de l'Afrique. Il possède de grands gisements houillers, des mines de fer utilisées par les forgerons ba-senga et ma-kalaka, des gisements aurifères. Au nord, la serra Maxinga, qui s'élève isolée au milieu des solitudes ou sertão, fut jadis exploitée par les mineurs portugais : la roche qui renferme le métal est si tendre, dit-on, que les femmes l'écrasent entre deux morceaux de bois avant d'opérer le lavage[3]. Au sud de Tete, chez les Ma-Korikori, et principalement dans les vallées du Mozoé et de ses affluents, se trouvent aussi des régions aurifères. M. Paiva de Andrada mentionne comme un Eldorado futur le pays

[1] J. Nogueira de Andrade, *Descripção da Capitania de Mossambique*, 1790.
[2] Capello et Ivens, ouvrage cité.
[3] Kuss, mémoire cité.

de Changamira, que Mauch avait désigné antérieurement sous le nom de « Mines de l'Empereur Guillaume ». Quelques ruines de monuments sont éparses dans ce pays de l'or. M. Kuss raconte que les indigènes ont l'habitude d'enterrer des pépites, assurés qu'elles donneront naissance à toute une moisson de paillettes.

La « moribonde » Senna ou São-Marçal, située sur la rive droite du Zambèze, à la base d'un haut rocher et en face de la coulée navigable de Ziu-Ziu qui communique avec le Chiré, est encore moins prospère que Tete et souvent elle a dû payer le tribut à ses voisins les Cafres Oumgoni ou Landins et se barricader la nuit contre les lions[1]. L'air qu'on y respire est chargé des vapeurs malsaines des eaux stagnantes laissées par le fleuve, qui se déplace graduellement dans la direction du nord. On parle de reporter la ville sur la rive gauche, que rase le courant[2].

IV

BASSIN DU NYASSA ET CHIRÉ.

Au sud du Zambèze, des bandes de guerriers cafres venues du sud ont fondé le royaume de Gaza et celui des Ma-Tebelé; au nord du fleuve, des conquérants de même origine ont aussi occupé de vastes territoires sur le versant occidental du lac Nyassa; mais, divisés en bandes sans cohésion nationale, ils n'ont point constitué de grand empire. Ces Cafres, dits Ma-Viti ou Ma-Zitou, sont les Munhaes de Gamitto; on les appelle aussi Ma-Ngoné, d'un nom presque identique à celui des Oumgoni, les envahisseurs de la région comprise entre le Zambèze et le Limpopo. Ils ressemblent en effet beaucoup aux Zoulou et se trouvaient probablement dans leur voisinage à une époque encore peu éloignée; ils en parlent la langue, même avec un « clic » pareil à celui de l'idiome des Cafres méridionaux[3]. Les guerriers arrangent leurs cheveux, au moyen de gomme ou d'une ocre argileuse, de manière à en former le cercle en auréole qui distingue aussi les guerriers zoulou. Très bien disciplinés dans les combats, les Ma-Viti se lancent sur l'ennemi sans répondre à la fusillade ou aux flèches, et l'attaquent de près à la sagaie et à l'épée. D'ailleurs, les Ma-Viti ne sont pas le détachement de la race conquérante qui a

[1] Augusto de Castilho, *O Zambeze;* — Paiva de Andrada, *Relatorio de uma Viagem ás Terras dos Landins.*

[2] *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 1882, nº 1.

[3] Chauncy Maples, *Proceedings of the Geographical Society*, October 1885.

pénétré le plus avant dans la direction du nord, car les redoutables Voua-Touta de l'Ou-Nyamèzi, sur le versant oriental du Tanganyika, sont aussi venus de la région du Natal, et la plupart des historiens de l'Afrique s'accordent à voir d'autres Cafres du sud dans les Djaga qui renversèrent le royaume du Congo à la fin du dix-septième siècle. Les Ma-Viti des bords du Nyassa ont exercé d'une manière terrible leur œuvre de destruction. Ayant paru au nord du Zambèze vers le milieu du siècle, ils traversèrent le Ro-Youma, puis le Rou-Fidji, brûlant les villages, exterminant les hommes faits, recrutant les jeunes gens, vendant les femmes aux marchands d'esclaves. Refoulées dans l'intérieur, les bandes de Ma-Viti finirent par s'établir à l'ouest du Nyassa, dans les régions accidentées qui s'étendent vers les sources du Loua-Ngoua, et les traînards laissés à l'orient du lac se fondirent graduellement avec les tribus indigènes. Quoique bien affaiblis, les guerriers restés en groupe ont fait beaucoup de ravages parmi les riverains du Nyassa, Oua-Tchoungou, Ma-Rimba ou Ma-Nganya. Les villages exposés à leurs attaques sont entourés de doubles et triples palissades; d'autres se sont établis en plein lac sur pilotis, ou fortifiés sur d'étroites péninsules[1]. Un traité spécial lie les Ma-Viti aux Anglais et les oblige à respecter les stations des blancs. Déjà quelques pratiques de l'Islam ont pénétré chez les Cafres. L'ensevelissement se fait suivant le rite musulman, et la fosse est toujours orientée dans la direction de la Mecque. Quant aux cadavres des esclaves et des condamnés, on les jette dans la brousse, où les sorciers, sous forme d'hyènes, ne manqueront pas de les dévorer[2]. Les peuplades, diverses par les mœurs et l'idiome, sont fort nombreuses: on ne compte pas moins de sept langages différents sur la rive occidentale du lac[3].

Les Ma-Kololo du Chiré, entre le Nyassa et le Zambèze, offrent un exemple remarquable du mode de formation des tribus dans l'intérieur de l'Afrique. Si leur histoire n'était bien connue, on croirait que ces Ma-Kololo sont les frères de race des autres Ma-Kololo du Tchobé, ce peuple voué à l'infortune qui fut presque entièrement exterminé. Mais si les Ma-Kololo du Chiré n'appartiennent point au même groupe, du moins en ont-ils gardé le nom. En 1859, le chef des Ma-Kololo de l'occident, Sekeletou, plaça sous la conduite de Livingstone une vingtaine de jeunes gens chargés d'aller jusqu'à la côte pour en rapporter une puissante médecine contre la lèpre dont il était atteint. De cette petite bande, deux individus

[1] James Stewart, *Proceedings of the R. Geographical Society*, May 1879.
[2] Hawes, *African Times; — Afrique explorée et civilisée*, octobre 1887.
[3] J. Stewart, *Proceedings of the R. Geographical Society*, May 1881.

seulement étaient de race kololo par le sang; les autres appartenaient à diverses peuplades vaincues, Rotsé, Toka, Seléa, comme la plupart des guerriers enrôlés sous les chefs kololo. Il ne leur convint pas de revenir auprès de leur maître et, s'établissant sur la rive droite du Chiré, en aval des cataractes, ils firent choix de l'un d'entre eux comme chef et devinrent conquérants à leur tour, en gardant ce nom de Ma-Kololo dont ils étaient fiers. Des fugitifs de tribus nombreuses accoururent se placer sous leur protection. Encore sous l'influence morale de Livingstone, ils ne se livrèrent point comme les populations voisines au commerce des esclaves, et la sécurité dont on jouissait sous leur gouvernement leur attira en peu d'années une forte clientèle de peuplades. C'est ainsi qu'en moins d'une génération se constitua la puissante tribu des Ma-Kololo du Chiré : lors du voyage de Young en 1876, tous les villages riverains situés entre la dernière cataracte et le confluent du Rouo se trouvaient sous leur domination; dans tous ces villages la salutation nationale est l'anglais *good morning*, en souvenir du missionnaire fameux sous la conduite duquel les fondateurs du nouveau royaume changèrent de patrie[1]. M. Young rend hommage à la parfaite probité et à l'énergie laborieuse des Ma-Kololo. Lorsqu'il eut à transporter en amont des cataractes du Chiré les pièces du bateau à vapeur *Ilala*, qui le premier flotta sur les eaux du Nyassa, il dut employer toute une armée de huit cents porteurs, qui firent leur besogne « libres comme l'air », loin de toute surveillance, sur une route où tout aurait excusé un accident, et pourtant, à la fin de ce long trajet de 100 kilomètres, toutes les pièces avaient été fidèlement transportées, jusqu'au dernier boulon. Les hommes étaient contents, aucun n'avait tenté de se soustraire au pénible labeur, pour lequel ils recevaient quelques aunes de calicot!

Le gros de la nation kololo se compose de noirs d'origine ma-ganya ou ma-nyanja. Ces indigènes, dont le nom signifie « Gens du Lac », habitent encore en peuplades distinctes les montagnes situées dans l'espace péninsulaire compris entre le Zambèze et le Chiré. Confondus avec les peuplades jadis fameuses sous l'appellation de Maravi, ils se distinguent, en général, moins par leur courage que par leur intelligence. Ils sont très habiles comme vanniers, forgerons et tisserands, et cultivent la terre avec beaucoup de soin : les hommes, les femmes, les adolescents travaillent ensemble au labour des champs, tandis que les enfants jouent sous l'ombrage des arbres voisins. Les Ma-Ganya font leurs défrichements de la

[1] Young, *Nyassa, A Journal of Adventures*

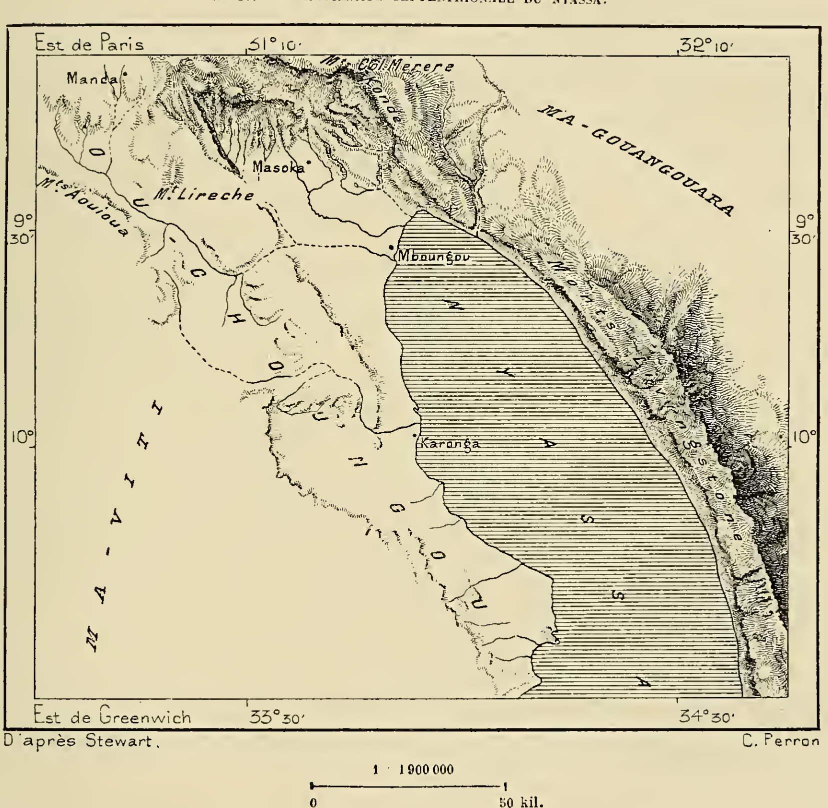
même manière que les pionniers américains : ils abattent les arbres à la hache, entassent les branches en fagots et les brûlent pour en répandre la cendre sur le sol, puis ils jettent la semence entre les souches restées debout ; quand ils ont à utiliser des terrains couverts de hautes herbes, ils enlèvent la couche superficielle du sol et la brûlent avec les plantes pour féconder le champ. Ils récoltent surtout le sorgho ou *mapira*, mais connaissent aussi presque toutes les autres plantes alimentaires de l'Afrique centrale, ainsi que le tabac, le chanvre et deux espèces de cotonnier, le kadja et le manga, c'est-à-dire l'indigène et l'étranger. Chez les belles Ma-Ganya, le pélélé — elles nomment ainsi la *jaja*, c'est-à-dire le disque ou l'anneau inséré dans la lèvre supérieure — est d'usage universel, si ce n'est en temps de deuil. En bois pour les femmes pauvres, en étain ou en ivoire pour les riches, le pélélé finit par atteindre la circonférence énorme de 15 à 16 centimètres : dans le rire, la lèvre se redresse et cache les deux yeux, tandis que le nez apparaît à travers l'ouverture de l'anneau et qu'on aperçoit toute la rangée des dents limées en pointe[1]. Les femmes ma-ganya sont très agiles : dans les jeux de course, ce sont elles qui remportent le prix de vitesse.

Dans le bassin du lac Nyassa il n'y a point de poste portugais : le plus septentrional que l'on rencontre sur le Chiré est le Chironji, en aval de l'embouchure du Rouo. Au nord de ce poste, ce sont des missionnaires anglais, suivis par les traitants de la même nation, qui ont eu l'initiative des entreprises. Ils ont utilisé le fleuve et le lac pour en faire une voie régulière de commerce ; à l'extrémité septentrionale du Nyassa cette voie se continue par une route bien tracée qui se dirige vers le bourg de Tchiounda et le Tanganyika ; une station de missionnaires a été fondée à Mouinimouanta, à 100 kilomètres du lac Nyassa. A une petite distance au sud de la route, la bourgade de Karonga est le centre de la population la plus dense de tout le littoral ; mais de vastes marais, des plaines qui se recouvrent d'eau pendant les pluies, rendent la région très insalubre. Les villages de la vallée du Rikourou jouissent d'un air beaucoup plus sain et c'est dans le haut de la vallée que se trouve Mombera, choisie comme sanatoire par les missionnaires écossais. En face, sur la rive orientale du Nyassa, se succèdent de nombreux villages, bâtis sur pilotis comme les cités des anciens Lacustres. Dans ces parages du lac, le port qui offre le meilleur abri est celui de Bampa ou Mbampa, bien garanti des vents du sud par une péninsule et des îlots. Vers le milieu de la

[1] Mrs Pringle, *Towards the Mountains of the Moon*.

rive occidentale, le gros village de Bandaoué, près auquel les missionnaires écossais ont fondé leur station principale, n'a pas de havre naturel; mais il serait facile d'y construire un port à peu de frais, et ce lieu a l'avantage d'être placé à l'endroit où se font régulièrement les traversées d'une rive à l'autre : les embarcations des indigènes se reposent en route sous le vent des deux îles Chisimolo et Dikomo. Le village de Tchitesi, quoique sur une plage exposée à toute la force de la houle, est le point d'attache

N° 147. — EXTRÉMITÉ SEPTENTRIONALE DU NYASSA.



1 : 1 900 000

0 — 50 kil.

des bateaux de passage sur la rive orientale. Lisseoua est aussi une des escales de ce rivage.

Sur tout le pourtour du lac, le port le plus fréquenté, centre du commerce et naguère grand marché des esclaves, est Kota-Kota, situé sur la côte de l'ouest, à plus de 200 kilomètres de l'extrémité méridionale du Nyassa : c'est une baie presque fermée, dans laquelle pénètrent les boutres des Arabes, grâce à leur faible tirant d'eau. Les traitants de Zanzibar qui se sont établis dans le village sont assez nombreux pour que la langue dominante de Kota-Kota soit le ki-souaheli. Cette colonie des Arabes a l'a-

vantage de posséder des sources d'eau thermale dans le voisinage, mais le sol de la contrée est stérile, et, sur un espace de plus de cent kilomètres dans la direction du sud, le littoral est complètement inhabité. Quant à la première station que les missionnaires chrétiens fondèrent sur les côtes du Nyassa, Livingstonia, on crut d'abord que tout s'y trouvait réuni pour en faire tôt ou tard une grande cité, position géographique, port bien abrité, fécondité du sol; mais l'air n'y est pas suffisamment renouvelé, et les missionnaires ont dû abandonner leurs établissements, si gracieusement situés à l'extrémité de la péninsule qui sépare en deux grandes baies la partie méridionale du Nyassa.

Le foyer de l'activité européenne dans l'intérieur du bassin du Zambèze est la ville de Blantyre, bâtie à 150 kilomètres au sud du Nyassa, dans une vallée des « Hautes Terres du Chiré », dont la position géographique a été fixée par 1600 observations astronomiques du voyageur O'Neill et rattachée à tout le réseau des itinéraires entre le Zambèze et le Tanganyika. Elle a été ainsi nommée, en 1876, d'après la bourgade écossaise où naquit Livingstone. Grâce à son altitude, qui dépasse 1000 mètres, elle est relativement salubre pour des Européens et ceux-ci peuvent s'y livrer aux travaux manuels sans imprudence; la mouche tsétsé n'infeste pas la contrée. Le groupe des missionnaires a été renforcé dans le pays par des traitants et même par des planteurs qui cultivent le cafier et la canne à sucre; d'autres Européens ont remplacé les chefs dans le gouvernement des tribus. Quoique située loin du Nyassa, Blantyre, ou plutôt la bourgade voisine, Mandala, est aussi devenue le siège de la « Société des Lacs africains », compagnie commerciale qui s'est fondée en 1878 pour aider les missionnaires, tout en trafiquant pour son propre compte; elle fait un grand commerce de denrées jusque dans le haut bassin du Congo et possède douze comptoirs de Quelimane au Tanganyika : ses statuts lui interdisent la vente de l'eau-de-vie. C'est à Blantyre que passe la « route des missions », portage de 120 kilomètres qui contourne à l'est les chutes de Murchison, sur le Chiré, entre le coude de Matopo et celui de Katonga, où touchent les bateaux à vapeur. D'autres routes carrossables, bordées de plantations d'eucalyptus, relient Blantyre aux principaux villages des environs et à quelques-unes des stations qui sont groupées autour de la maison mère. Bien qu'elle soit placée sur la limite souvent débattue des tribus Anyassa et Yao ou Adjaoua, et que la région ait été jadis fréquemment dévastée par les Ma-Viti, Blantyre n'a jamais eu à subir d'attaques de la part des tribus voisines, et le pays qui se trouve sous sa protection à plusieurs lieues à la ronde est en grande partie peuplé d'esclaves

fuyant les marchands arabes : Blantyre doit sa prospérité, comme les « villes franches » du moyen âge, à l'hospitalité qu'y ont trouvée les malheureux et les proscrits. Une des stations les plus salubres de la contrée, plus haute de 125 mètres que Blantyre, est le village de Zomba, fondé à une cinquantaine de kilomètres au nord, sur la pente d'une montagne d'où l'on domine d'un côté les eaux du Chiré, de l'autre la nappe res-

N° 148. — HAUTES TERRES ENTRE LE CHIRÉ ET LE NYASSA.



1 : 530 000

0 50 kil.

plendissante du lac Chiroua. Des planteurs écossais y possèdent un établissement considérable, pour la production du sucre, du café, des graines oléagineuses ; les cent mille pieds de café que contient la ferme proviennent d'un seul plant du jardin botanique d'Édimbourg. On a planté aussi des cinchonas sur les montagnes des alentours.

A l'est de Blantyre se dresse le mont Tchoro, habité par un puissant esprit, que son épouse, choisie parmi les plus belles jeunes filles du pays, consulte au nom du peuple dans les tribulations nationales[1].

[1] Mrs Pringle, ouvrage cité.

V

BAS ZAMBÈZE ET QUELIMANE.

Dans la région du delta fluvial les populations sont très mélangées, et l'influence des blancs, qui s'exerce depuis trois siècles, a changé les mœurs primitives des indigènes. Les Portugais ont sur le fleuve des postes militaires et commerciaux autour desquels gravite la vie politique et sociale des riverains. Il est vrai que la puissance lusitanienne avait grandement diminué naguère : des établissements de l'intérieur avaient dû être abandonnés, des stations importantes tombaient en ruines, et souvent les envahisseurs cafres, Oumgoni ou Ma-Viti, connus par les Portugais sous le nom de Landins, — Ama-Landi ou Coureurs »[1], — ont interrompu les communications entre les blancs de l'intérieur et ceux du littoral. Néanmoins le mouvement des échanges et les relations de race à race n'ont jamais été complètement arrêtés, des Mambari ou Portugais de sang mêlé n'ont cessé de parcourir toutes les régions de l'intérieur[2], et maintenant l'attention du Portugal est ramenée vers ses colonies lointaines des rives du Zambèze. Elle se porte aussi vers les sources et prépare au moyen d'expéditions de reconnaissance la construction de la route qui rejoindra un jour Mossâmedes à Quelimane. Mais les Portugais ne sont pas seuls. Le mouvement d'expansion qui pousse la population croissante de l'Afrique australe dans la direction du nord entraîne marchands, colons, mineurs et missionnaires dans la région du Zambèze, et les Européens ont déjà fait choix de leurs points d'attaque dans la vallée moyenne du fleuve. Un de ces points est Secheké, la capitale du royaume des Ba-Rotsé, au centre du bassin formé par la jonction du Zambèze et du Tchobé, en amont de la grande chute ; l'autre contrée zambézienne vers laquelle se portent les efforts des Européens, représentés surtout par les missionnaires anglais, est le bassin du Nyassa, futur chemin du Tanganyika et du Congo.

L'action du gouvernement portugais ne s'exerce pas directement dans les districts de la basse Zambézie. Le pays est divisé en grands domaines, *prazos da corõa*, dont quelques-uns, véritables royaumes par l'étendue, ont jusqu'à 50 000 kilomètres en superficie, et que des fermiers généraux exploitent en souverains. Ce sont eux qui perçoivent l'impôt ou *mussoco*,

[1] E. Holub, *Proceedings of the R. Geographical Society*, March 1880.
[2] D. and Ch. Livingstone, *Narrative of an Expedition to the Zambesi.*



VUE PRISE A SECHEKÉ, CAPITALE DES BA-ROTSÉ

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Coillard.

généralement en nature, d'environ 4 francs 50 par cabane d'indigène et qui se chargent de faire valoir de leur mieux les ressources de leur immense ferme. A l'institution de ce régime, les prazos de corõa furent concédés pour trois générations, et l'ordre de succession devait se faire par les femmes, à condition pour celles-ci d'épouser des Européens. On espérait ainsi attirer des colons dans la contrée; mais, bien au contraire, les propriétaires des prazos, devenus de puissants satrapes, vendirent comme esclaves leurs propres sujets et tout le pays se dépeupla [1]. Officiellement le régime des prazos est aboli depuis 1854, mais il s'est maintenu sous une forme un peu différente, et la Zambézie est toujours concédée à quelques puissants seigneurs ne payant au trésor qu'un faible revenu.

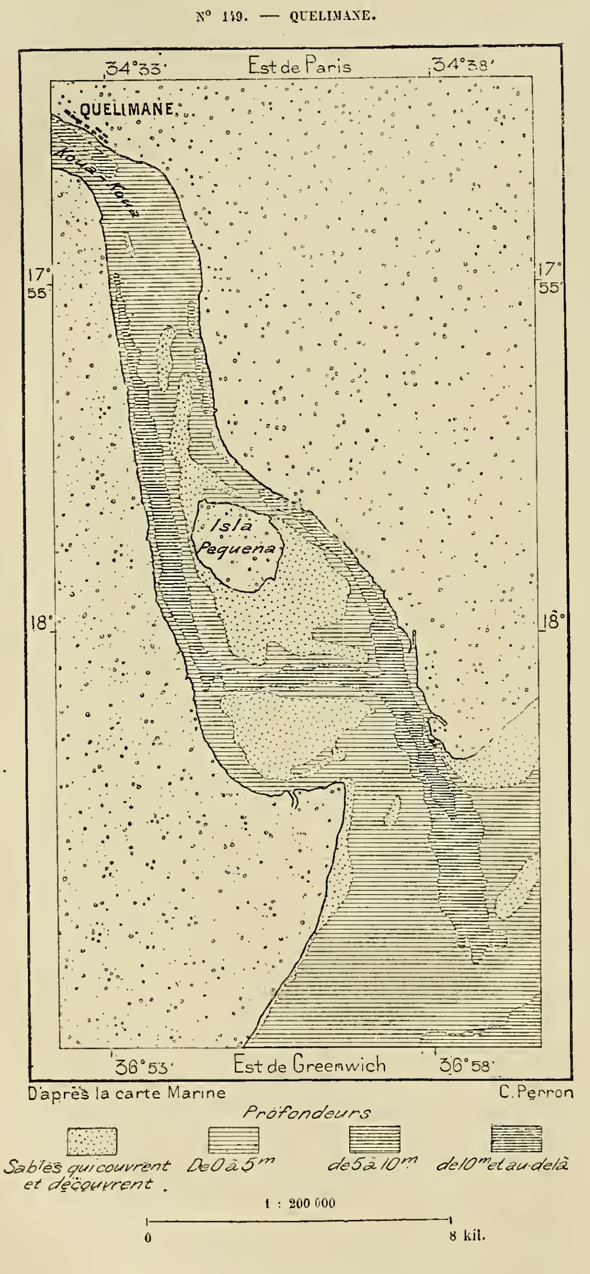
Le bas Zambèze, en aval de sa jonction avec le Chiré, n'est guère peuplé. Un des principaux villages, sur la rive droite, est celui de Choupanga, près duquel le branchage d'un grand baobab abrite le tombeau de madame Livingstone, morte en 1862, pendant cette fatale « expédition du Zambèze » qui coûta la vie à tant de vaillants compagnons du missionnaire. Les indigènes prennent soin de la tombe, arrachant les plantes que chaque nouvelle pluie fait germer en tapis épais [2]. Non loin de là reposent les corps d'autres explorateurs qui avaient accompagné Owen dans sa reconnaissance du bas Zambèze. En aval de Choupanga, sur la rive gauche du fleuve, Mopea, Mazaro, à demi cachées par le branchage touffu des manguiers, ont quelque importance comme escales de bateaux et gardiennes du portage entre le Zambèze et le Koua-Koua (Qua-Qua) ou rivière de Quelimane. Récemment un domaine de 50 000 hectares s'étendant sur la rive gauche du Zambèze inférieur jusque dans le voisinage du Chiré a été concédé par le gouvernement portugais à une « compagnie de l'Opium », que l'on espérait devoir faire concurrence aux planteurs anglais de l'Inde pour la production de la funeste drogue. La compagnie jouissait aussi de privilèges considérables, entre autres celui de percevoir le mussoco sur les indigènes. Cependant la société n'a pas réussi, ruinée en partie par une révolte des indigènes en 1884. Une ancienne ville portugaise, Luabo, bâtie près de l'une des bouches du fleuve, a été graduellement détruite par les érosions du courant. Depuis, les principales factories de l'embouchure ont été fondées sur la bouche de l'Inhamissengo.

Quoique située au nord des bouches du Zambèze, sur un estuaire qui ne communique avec le fleuve que par des coulées incertaines, Quelimane

[1] Sá de Bandeira; — João de Andrade Corvo, *Estudos sobre as Colonias Ultramarinas.*
[2] Young, *Nyassa, A Journal of Adventures.*

est le port commercial du grand bassin ; elle le sera bien davantage quand la route promise de l'estuaire au lac Nyassa aura été construite. Fondée depuis trois siècles et demi, elle n'est cependant pas devenue cité considérable, non seulement à cause de l'insalubrité, mais aussi par l'effet des restrictions commerciales : avant 1853, le port n'était pas ouvert au commerce étranger et son principal trafic était celui des esclaves, exportés aux plantations du Brésil. Sa population blanche se composait en grande partie de criminels portugais bannis de la mère patrie. C'est de Quelimane que partit Lacerda pour son mémorable voyage au centre de l'Afrique.

N° 149. — QUELIMANE.



Quelimane, — ou São Martinho d'après sa dénomination officielle, Tchouambo pour les indigènes, — n'a pas un port d'accès facile : une barre où les navires calant plus de 5 mètres et demi ne peuvent se hasarder sans danger, défend au large le goulet de l'estuaire ; mais les eaux intérieures offrent un mouillage excellent jusqu'à la ville, située à une vingtaine de kilomètres au nord de la côte, sur la rive septentrionale. Les Cafres constituent le gros de la population urbaine et se pressent en de nombreux villages autour de la ville pour jouir de la protection que leur assure la petite garnison portugaise. On dit que le cli-

mat de Quelimane est favorable aux poitrinaires ; malheureusement les résidents n'ont pas de sanatoire où ils puissent échapper à l'air insalubre des marais et des rizières. Le commerce de Quelimane, qui se fait principalement avec Bombay et qui a triplé d'importance de 1876 à 1885, est partiellement entre les mains de Banyan et d'Arabes; les entreprises des Anglais sur les bords du Nyassa ont été la principale cause de l'accroissement des échanges[1]. Quelimane a supplanté le port de Moçambique pour l'exportation de l'ivoire, que lui apportent les bateaux à vapeur du Zambèze, tandis que le trafic se faisait autrefois par la voie des caravanes[2].

Dans l'ensemble des échanges, la côte orientale de l'Afrique expédie deux fois autant d'ivoire que la côte occidentale[3].

[1] Mouvement des échanges à Quelimane en 1884 :

Importation	2 558 200	francs.
Exportation.	1 898 690	»
Ensemble.	4 456 890	francs.

[2] *Geographische Nachrichten*, 15 April 1887.

[3] Exportation de l'ivoire africain, de 1879 à 1883 :

Côte occidentale	284 000	kilogrammes.
Côte orientale	564 000	»
Ensemble	848 000	kilogrammes,

d'une valeur de 20 000 000 francs, et représentant la dépouille de 65 000 éléphants.

(Westendorp, *Geographentag zu München*, 1885.)

CHAPITRE X

MOÇAMBIQUE

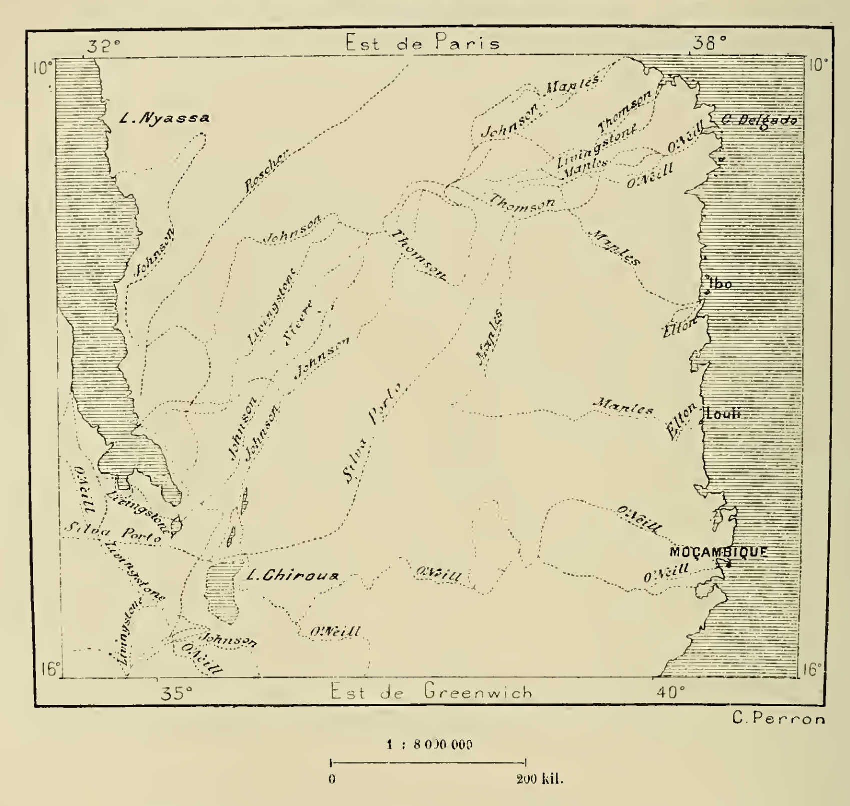
DU ZAMBÈZE AU RO-VOUMA.

Le territoire assigné au Portugal se continue au nord du Zambèze jusqu'à la vallée du Ro-Vouma et s'étend à l'ouest du littoral dans la direction du Nyassa ; mais la domination portugaise est encore bien loin de se faire sentir dans tout ce vaste domaine. Même l'influence des envoyés de Lisbonne se perd en maints endroits dans le voisinage immédiat de la mer ; ils ne connaissaient que par ouï-dire les pays représentés sur les cartes comme appartenant roi « Très Fidèle ». Récemment encore, cette région n'avait d'autre commerce que celui des esclaves : aussi les routes étaient-elles jalousement gardées par les trafiquants et nuls autres qu'eux n'osaient s'aventurer dans l'intérieur, qu'ils dépeignaient comme habité par des hordes de féroces anthropophages. Le poste de Moçambique, point d'appui des Portugais sur le littoral, est situé dans une île, et la terre inconnue commençait à une faible distance de la rive opposée. De même que les autres ports de la côte africaine, à l'exception de Sofala, Moçambique n'était guère occupé que comme lieu de relâche sur la route des Indes ; il n'avait pas été choisi comme point de départ pour l'exploration du continent ; les Portugais y restèrent établis pendant trois siècles sans connaître les terres et les populations voisines, qu'il eût été d'ailleurs facile de visiter. Le voyage de Lacerda, celui de Gamitto, furent les premières expéditions géographiques sérieuses, mais au delà du Nyassa ; puis Roscher, Johnson, Last, Cardozo, surtout O'Neill, ont parcouru dans tous les sens le pays de Moçambique pendant la dernière moitié de ce siècle : l'annexion définitive de cette contrée au monde connu date des voyages d'O'Neill, qui a relié les rives du Chiré et du lac Nyassa aux ports du littoral par des itinéraires mesurés avec soin, ayant ensemble près de 7000 kilomètres. Il n'eût pas été injuste, dit un auteur anglais, de donner à ce pays le nom d'O'Neill's

Land, d'après l'explorateur qui le premier en a reporté sur les cartes les véritables traits, montagnes, bassins lacustres et rivières[1]. Ce territoire nouvellement conquis à la science comprend une étendue d'environ 350 000 kilomètres carrés et sa population est évaluée approximativement à un million d'individus.

Les montagnes qui s'élèvent dans l'intérieur du pays vont se rattacher aux « Hautes terres du Chiré » et aux chaînes côtières du lac Nyassa. A

N° 150. — ITINÉRAIRES PRINCIPAUX DES VOYAGEURS A L'EST DU NYASSA.

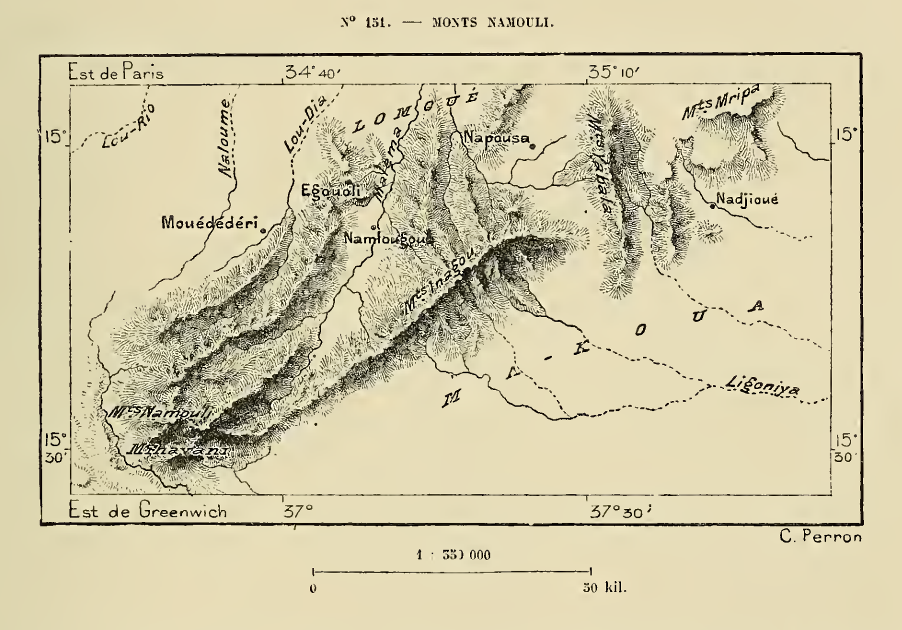


l'ouest du Moçambique, la saillie principale est celle des monts Namouli, massif presque isolé que l'on croyait naguère se dresser jusque dans la zone des neiges, et qui forme du moins un groupe superbe, dominant au loin les plaines et les vallées des rivières divergentes. Le niveau moyen du sol sur lequel est posée la puissante masse est d'environ 600 mètres ; plus hauts et plus abrupts sur le versant méridional, les escarpements extérieurs du massif atteignent sept ou huit cents mètres au-dessus des campagnes et limitent le socle inégal, rayé de gorges étroites, sur lequel se

[1] Cust, *Proceedings of the R. Geographical Society*, July 1885

montrent les cônes suprêmes, entre autres le Namouli à la double pointe, qui a donné son nom à l'ensemble des hauteurs : c'est de là, dit-on, que descendit la race humaine. Suivant le voyageur Last, son élévation totale au-dessus de la mer serait de 2440 mètres ; après les orages, des couches de grêle lui donnent parfois l'aspect d'un mont neigeux. A l'ouest, il est séparé d'un autre pic par une gorge profonde, aux parois presque verticales de plusieurs centaines de mètres ; des autres côtés, il présente des versants moins formidables : cependant ses roches polies, sur lesquelles le voyageur O'Neill croit voir les traces d'une période glaciaire[1], ne donnent aucune

N° 151. — MONTS NAMOULI.



prise, et l'explorateur anglais ne put les gravir jusqu'au sommet. Des ruisseaux, très abondants pendant la saison des pluies, plongent en cascades des plateaux supérieurs et forment de nombreuses rivières, disparaissant presque partout sous les ombrages ; jusqu'à la hauteur de 1800 mètres on y rencontre des villages entourés de massifs verdoyants. Par la richesse de la végétation, aussi bien que par la beauté des sites, les monts Namouli sont une des régions les plus remarquables de l'Afrique. Les massifs secondaires de montagnes, qui s'appuient sur les Namouli et se succèdent de l'est à l'ouest en s'abaissant graduellement pour n'être plus à la fin qu'une terrasse bordière au-dessus des plaines du littoral, contrastent aussi par leur parure d'arbres avec les plaines de leur base. A l'occi-

[1] *Proceedings of the R. Geographical Society*, July 1885.

dent des Namouli, les hauteurs ont été partiellement déblayées par les érosions des rivières; cependant il reste encore quelques groupes de monts d'un relief puissant : tels les monts Milandji, qui s'élèvent au sud-est de Blantyre et au sud de la dépression du Chiroua. Dans la partie méridionale du territoire, vers le Zambèze, s'étendent de vastes plaines, parsemées de monts isolés ; tels le Chiperoni et le Kanga, que l'on voit d'une grande distance à la ronde. Dans la région septentrionale les saillies du sol ne s'élèvent que faiblement au-dessus du plateau, de 100 à 400 mètres, mais elles ont de brusques escarpements, et plusieurs sont d'une escalade difficile[1]. Quant à la zone péninsulaire limitée par le Ro-Vouma et son affluent la Lou-Djenda, elle est dominée par les chaînons latéraux des monts côtiers du Nyassa. En dehors des montagnes, l'aspect général de la contrée est triste et monotone[2].

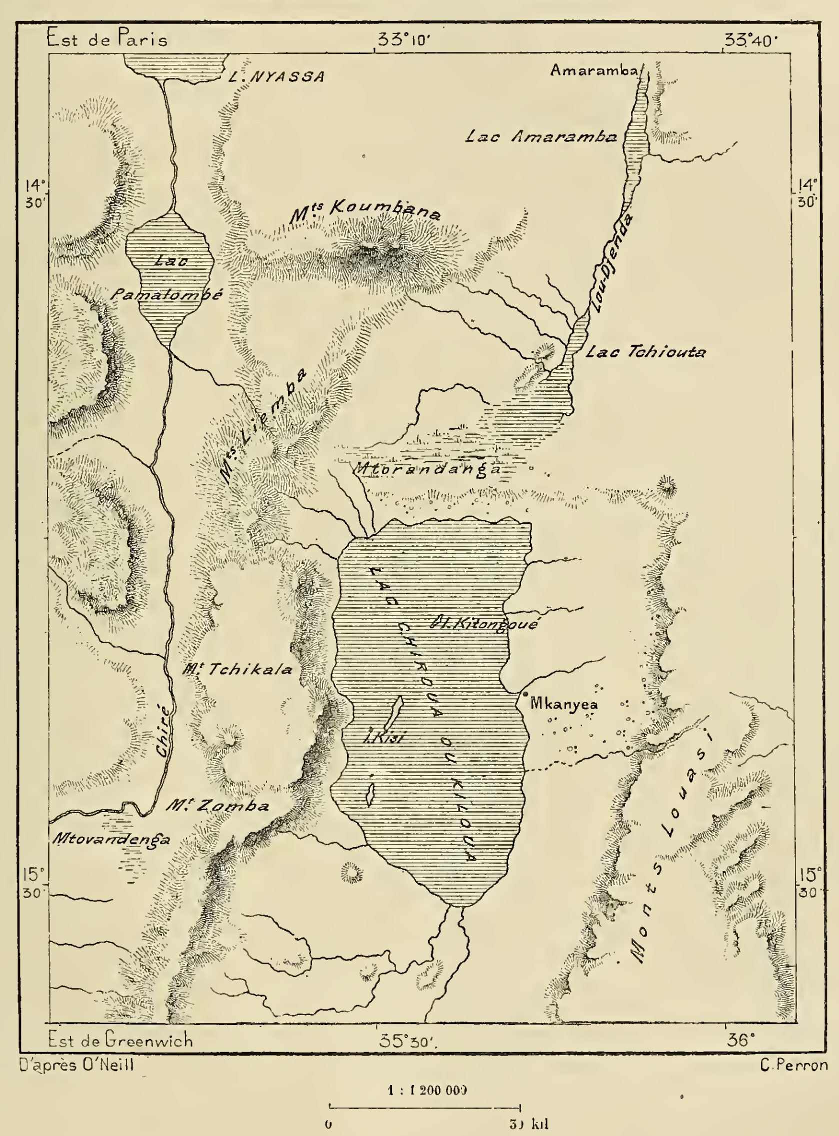
Entre le Zambèze et le Ro-Vouma, les principales rivières prennent leur origine soit dans les monts Namouli, soit dans les massifs voisins. Telle est la Oualaga, qui sous différents noms se dirige vers le sud-est, puis vers le sud, et va se jeter dans la mer des Indes au nord du delta zambézien. La Ligonya, qui débouche à moitié distance entre Quelimane et Moçambique, et le Lou-Rio, qui traverse le pays des Lomoué pour se déverser dans une baie à 200 kilomètres environ au nord de la capitale, sont également des rivières dont les premières eaux descendent des montagnes de Namouli. De nombreux cours d'eau moins abondants naissent dans les avant-monts et vont rejoindre les criques du littoral.

Le Ro-Vouma, qui limite au nord le territoire de Moçambique, est un fleuve considérable, dont le bassin comprend presque tout le versant oriental des monts riverains du Nyassa ; ses premiers affluents naissent même au sud du lac pour former la rivière Lou-Djenda ou Lienda, qui par la longueur du cours est bien la rivière maîtresse. On croyait même naguère qu'elle avait son origine à une centaine de kilomètres plus au sud, dans les montagnes de Milandji, et qu'elle traversait le lac Kiloua ou Chiroua, le Shirwa des Anglais, découvert par Livingstone en 1859. Il n'en est rien : ce lac est un réservoir indépendant sans émissaire de sortie, mais il semble appartenir géologiquement à la même dépression que la vallée de la Lou-Djenda, et il est probable qu'à une époque antérieure la continuité de la nappe liquide existait. Le seuil qui limite au nord le bassin lacustre varie en hauteur de 4 mètres et demi à 9 mètres seulement ; d'ailleurs il est à plus de deux kilomètres au nord du lac, et d'une extrémité à l'autre il est

[1] Augusto Cardozo, *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 11 dez. 1889.
[2] Chauncy Maples, O'Neill, etc.

revêtu de grands arbres qui témoignent de l'assèchement du sol depuis une période au moins séculaire; toutefois il ne serait pas impossible que, dans les années de pluies exceptionnelles, les eaux du Kiloua emplissent

N° 152. — LACS KILOUA, TCHIOUTA ET AMARAMBA.



les coulées marécageuses qui se trouvent à son extrémité nord-occidentale pour rejoindre au nord les sources de la Lou-Djenda en contournant le seuil de l'ancienne berge : en cet endroit le niveau de la plaine est presque horizontal. D'après les vieillards, la jonction des eaux par cette plaine basse aurait eu lieu fréquemment avant ce siècle, mais le niveau du Kiloua n'a

cessé de diminuer pendant la période actuelle : le bassin est devenu un réservoir d'évaporation et ses eaux, douces jadis, sont maintenant tout à fait salines. Dans son état actuel, le lac a la forme presque quadrangulaire : long d'environ 60 kilomètres, large de 30 en moyenne, avec une surface approximative de 1800 kilomètres carrés, il n'a qu'une faible profondeur, et de la rive orientale on peut cheminer au loin dans les eaux. La partie la plus creuse du bassin est celle que dominent à l'ouest les escarpements du Tchikala, s'élevant brusquement à la hauteur de 600 ou 800 mètres au-dessus du lac, qui lui-même est à l'altitude de 595 mètres. Deux îles rocheuses, le Kisi et le Kitongoué, se dressent en vives arêtes du milieu de l'eau et servent d'amorce à un seuil sous-lacustre qui se forme à travers le lac, du nord-est au sud-ouest, et qui peut-être finira par émerger en entier, comme émergea le seuil à la base duquel la rive septentrionale se perd dans les roseaux. Quelques marais, des ruisselets, un petit lac récemment découvert, le Limbi, alimentent le grand lac.

Le Kiloua ayant cessé d'être le bassin supérieur de la Lou-Djenda, c'est un marécage, le Mtorandenga, qui est maintenant la source du grand affluent du Ro-Vouma ; au delà vient un autre marais, et le courant, dont le nom change d'étape en étape, traverse successivement les deux lacs allongés de Tchiouta et d'Amaramba. C'est au sortir de ce dernier lac, bordé de cabanes sur pilotis qui servent de greniers et de lieux de refuge aux riverains, que le cours d'eau prend le nom de Lou-Djenda. En cet endroit c'est un ruisseau coulant d'un flot égal et rapide entre de hautes berges. Là commence une des vallées les plus gracieuses et les plus fertiles de l'Afrique intérieure. Des îles hautes, que ne submergent pas les crues, se succèdent dans le courant, revêtues de grands arbres, aux rameaux enguirlandés de lianes. Sur les bords, les prairies alternent avec les cultures et les bouquets d'arbres ; des montagnes bleues profilent leurs arêtes dans le lointain.

La Lou-Djenda, grossie par tous les torrents que lui envoient les montagnes côtières du Nyassa, coule sans brusques méandres dans la direction du nord-est, puis se détourne vers le nord, et, plongeant en cataractes, va rejoindre le Ro-Vouma. Celui-ci, qui naît à une faible distance à l'est du Nyassa, descend des hauteurs par une pente beaucoup plus rapide que celle de la Lou-Djenda. Avant de s'unir à ce cours d'eau, il lui faut traverser une cluse entre des rochers de granit : le courant est parsemé de blocs énormes ; les dômes de pierre qu'on aperçoit par les brèches des falaises sont aussi nus que ces escarpements eux-mêmes ; à peine voit-on quelque broussaille dans les anfractuosités de la roche. Quoique dans la zone

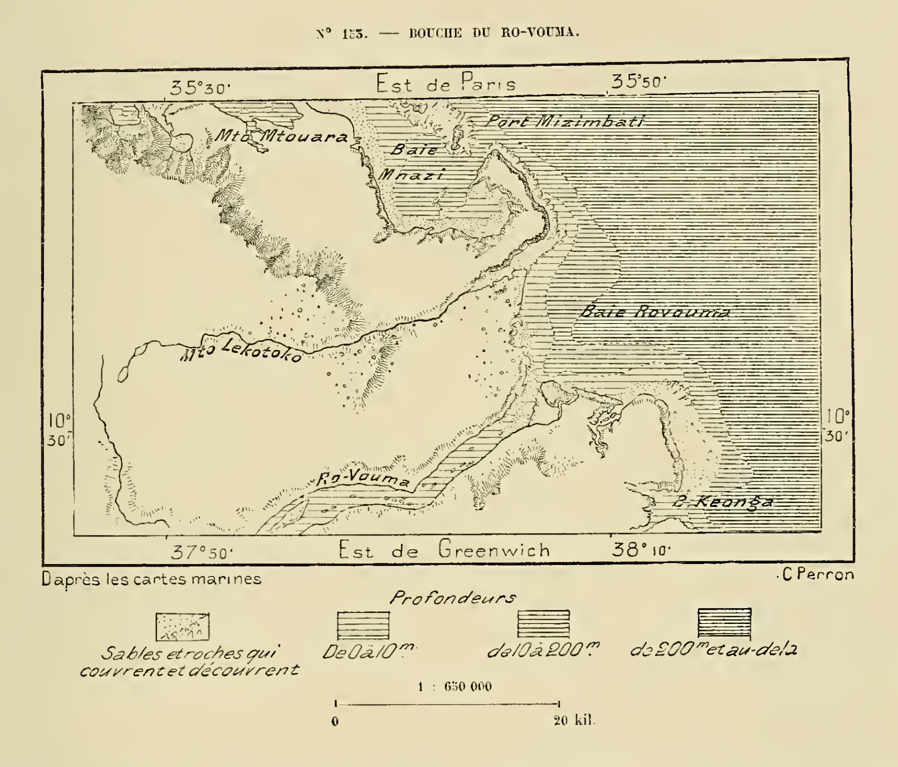


CONFLUENT DU RO-VOUMA ET DE LA LOU-DJENDA

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. J. Thomson.

équatoriale, le paysage a l'aspect d'une gorge des régions septentrionales, rayée par les glaciers et parsemée de moraines[1]. A l'issue de ces défilés commence la région des plaines : c'est à l'altitude de 222 mètres seulement que les deux maîtresses branches, Ro-Vouma et Lou-Djenda, se réunissent, à la base d'une montagne aux parois de roche polie. Au delà, le fleuve déverse pendant les crues une partie de sa masse liquide en deux lacs rapprochés de sa rive droite, le Lidedi et le Nagandi, qui refluent dans

N° 135. — BOUCHE DU RO-VOUMA.



le Ro-Vouma lors de la décrue[2]. Le niveau du fleuve n'est plus qu'à une centaine de mètres à l'endroit où il cesse de serpenter entre les îles et de se ramifier dans les terres basses pour se resserrer entre les deux plateaux latéraux qui dominent le cours inférieur. Livingstone remonta jusqu'à près de 500 kilomètres de l'embouchure : c'était en octobre, pendant la saison des eaux basses, et son embarcation laboura souvent le fond; mais à l'époque des hautes eaux les bateaux à vapeur y trouveraient partout une profondeur suffisante. Le Ro-Vouma, qui se jette dans une large baie au nord du cap Delgado, n'a point de barre à l'entrée; néanmoins les canots

[1] Joseph Thomson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, February 1882.
[2] O'Neill, *Proceedings of the R. Geographical Society*, July 1881.

ont des dangers à courir en pénétrant de la mer dans le fleuve, à cause des remous qui se produisent au conflit des eaux[1].

La partie de la côte, d'environ 500 kilomètres, qui se profile presque parallèlement au méridien, de la baie de Mokambo à l'embouchure du Ro-Vouma, contraste singulièrement avec les plages orientées du sud-ouest au nord-est qui s'étendent de la baie de Sofala au delta du Zambèze et au littoral du Moçambique. Tandis qu'au sud les rivages sont bas, dépourvus de ports, la côte du nord est profondément découpée en golfes et en criques, et des péninsules ramifiées, continuées par des îlots, s'avancent au loin dans les eaux profondes. La marche du courant de Moçambique et le travail des polypes sont les causes de ce contraste. Le fleuve océanique suit la côte de très près au sud du Ro-Vouma, rasant la base des falaises, heurtant les pointes et se projetant en remous dans chacune des indentations du littoral. Les baies sont ainsi nettoyées des matières qui s'y déposent. Tandis que le courant fait son œuvre, les animalcules coralligènes bâtissent leurs édifices en eau profonde au devant de la côte, mais la lutte est incessante entre ces formations nouvelles et les vagues de la mer. Ici des récifs se changent en îles ; ailleurs le courant déblaye des massifs de coraux moins compacts, s'y creuse des chenaux, d'étroits passages où le flot et le jusant passent et repassent avec la vitesse d'un fleuve dans ses rapides. Au sud de Moçambique le courant maritime cesse de suivre la côte, il se porte au large et les baies du littoral s'envasent graduellement. D'après les observations des marins, le courant suit sa marche régulière du nord au sud pendant dix-neuf jours sur vingt, mais son mouvement est parfois retardé, arrêté même, et dans quelques journées exceptionnelles on l'a vu refluer dans la direction du nord[2].

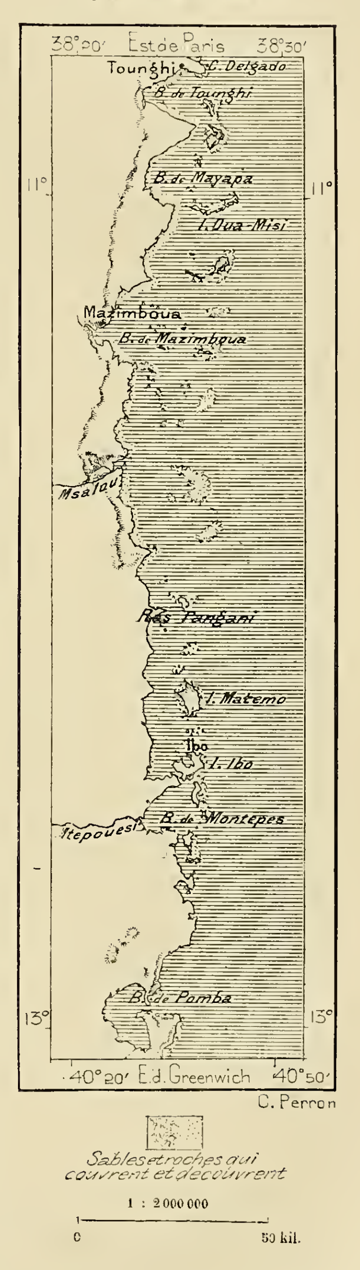
Entre Quelimane et Moçambique les coraux constituent toute une chaîne de récifs et d'îlots, qui longe la côte à une distance variable de 20 à 30 kilomètres, laissant entre elle et la terre ferme un chenal où les bons mouillages sont nombreux : les ports naturels d'abri se succèdent dans cette avenue marine en dedans des récifs de Primeira et d'Angoche. Mais à l'endroit où la côte prend la direction du sud au nord, des ports creusés dans les formations du rivage remplacent les rades extérieures. Le port Mokambo, vaste bassin où se réuniraient des flottes, offre presque partout des fonds de 18 à 27 mètres. Moçambique surveille de son île basse un dédale de ports intérieurs. La baie de Conducia leur succède au nord, puis le magnifique ensemble de mouillages que donne le bassin de

[1] *Sailing directions; — Instructions nautiques.*

[2] O'Neill, *Proceedings of the R. Geographical Society*, June 1885.

Fernão Vellozo ou Masasima. La baie de Memba, celles de Mouambi, de Montepes, d'Ibo, de Masimboua, de Mayapa, sans compter toutes les bonnes rades formées par les îles du littoral, font de cette côte une des terres privilégiées pour la navigation. Il est vrai que les récifs du large et les courants qui viennent les heurter obligent aussi les navires à une grande prudence. Même à une centaine de kilomètres en mer au large d'Ibo il existe un haut-fond considérable, le banc de Saint-Lazare, où des bâtiments ont échoué; mais dans presque toute son étendue il offre de 12 à 36 mètres d'eau.

N° 154. — PORTS ET RÉCIFS DU MOÇAMBIQUE SEPTENTRIONAL.



Sur la côte du Moçambique les vents alizés du sud-est ont peu de force et sont fréquemment détournés de leur route par les foyers de chaleur qui se forment tantôt à l'ouest, tantôt à l'est, sur la côte ferme ou sur la grande île de Madagascar. En outre, le large détroit de Moçambique, dont l'orientation est celle du nord-est au sud-ouest, offre aux courants aériens une voie d'écoulement facile. qu'ils suivent d'ordinaire dans un sens ou dans un autre, soit dans la direction de l'équateur, soit dans celle du pôle : de même que dans les vallées des montagnes, les vents alternent, descendant et remontant tour à tour. C'est pendant la moitié froide de l'année, d'avril en septembre, alors que les rayons du soleil tombent verticalement au nord de l'équateur, que les vents alizés se font le plus souvent sentir; cependant, même dans cette saison, la marche des vents est d'ordinaire infléchie vers le nord : ils contournent la masse de la grande île au sud pour se porter directement par le canal vers les parages de Zanzibar. D'octobre en mars, quand le soleil est au-dessus de l'hémisphère méridional et que tout le système des airs est ramené vers le sud, les vents dominants sur la côte de Moçambique sont ceux du nord-est; ils soufflent parallèlement au littoral, dans le même sens que le courant

des eaux, qui passe au-dessous avec une vitesse moyenne de 3 à 7 kilomètres par heure. Les ouragans sont très rares dans ces régions maritimes : quarante années s'étaient écoulées sans qu'un seul de ces phénomènes eût bouleversé l'atmosphère, lorsque en janvier 1841 un cyclone laboura jusqu'au fond les eaux de Moçambique, arrachant les ancres et jetant les navires à la côte. Les deux années suivantes eurent aussi chacune leur ouragan, et à la même époque de l'année.

La quantité de pluies qui tombe dans le bassin du Ro-Vouma et des autres fleuves côtiers, au nord du Zambèze, n'est pas assez considérable pour nourrir une végétation touffue : les grands arbres, unis par un lacis de lianes en une masse impénétrable, ne se rencontrent que sur le bord des eaux courantes. Mais, quoique la région côtière n'ait de forêts que dans les fonds arrosés, les fourrés des terrasses n'en sont pas moins très difficiles à traverser : les brousses et les arbustes s'entremêlent tellement, qu'on peut y cheminer pendant des heures sans toucher une seule fois le sol. Les caravanes qui ont à s'ouvrir un chemin à travers ces broussailles n'avancent que très lentement; les porteurs doivent se tailler des galeries au-dessous des branches, éviter les saillies pointues de mainte racine, ramper parfois sous le réseau des lianes enchevêtrées. A l'ouest de ces fourrés des terrasses côtières, les plaines de l'intérieur, encore plus pauvres en eau, n'ont guère d'autre parure végétale que des herbes et les mimosas épineux : on ne voit de forêts proprement dites que sur les pentes des montagnes, exposées à toute la force des vents, qui y déposent leur fardeau de pluies fécondantes[1]. L'arbre à copal et la liane à caoutchouc ne croissent que dans la zone des brousses.

La faune du Moçambique est d'une étonnante richesse : la région de la haute Lou-Djenda, et la plaine que traverse le Ro-Vouma en aval de son grand affluent sont des pays de chasse comme on en voit peu dans l'Afrique australe : c'est par myriades qu'on y rencontre les diverses espèces d'antilopes, les gnou, les buffles, les quagga et les zèbres; les grands félins, lions, léopards et hyènes, y sont également fort nombreux. Mais cette multitude d'animaux provient de la rareté des hommes.

A une époque encore rapprochée de nous, la vallée du Ro-Vouma était très populeuse; de nos jours on ne voit guère de villages sur une centaine de kilomètres en aval de la Lou-Djenda, mais de nombreuses ruines, entou-

[1] Joseph Thomson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, February 1882.

rées de bananeries abandonnées; le pays a été dévasté, et maintenant qu'il ne reste plus rien à détruire, les bêtes sauvages ont repris possession de la vallée. Les seuls indigènes dont on trouve encore quelques campements de distance en distance sont les Ma-Tamboué, protégés par les bras du fleuve qu'ils mettent entre eux et leurs ennemis : pendant la saison sèche ils habitent les îles du Ro-Vouma, mais pendant les crues, qui font disparaître leurs huttes et leurs champs, ils s'établissent sur les berges élevées de la rive droite[1]. Quelques familles de Ma-Tamboué vivent ailleurs comme hôtes ou comme esclaves auprès de puissantes tribus qui leur ont donné asile. Des groupes de Ma-Nyandja, timides sauvages apparentés aux Ma-Tamboué, se cachent en des hameaux écartés dans la région du confluent.

Les ravageurs de la contrée ont été les Ma-Gouangouara[2], qui parcourent, au nord du Ro-Vouma, les rives nord-orientales du Nyassa et la région des sources du Rou-Fidji. A ces Ma-Gouangouara se sont associés d'autres pillards, auxquels on donne en général le nom de Ma-Viti, comme aux Cafres d'outre-Nyassa; mais cette appellation est usurpée : ces prétendus Ma-Viti sont des Oua-Nindi, ambitieux de continuer l'œuvre des conquérants qui traversèrent jadis leur territoire, massacrant et brûlant; ils ont pris le costume de guerre, les armes, les coutumes, la tactique et jusqu'au nom des Zoulou. Dans le pays de ces noirs, M. Porter n'entendit parler que de deux individus qui fussent vraiment des Cafres[3]. Quittant leurs villages au nord du Ro-Vouma, ils firent un désert de tout le pays des Ma-Tamboué; pendant de longues années tous les marchés de la côte furent pourvus d'esclaves par centaines et par milliers : la valeur d'un homme était devenue inférieure à celle d'une chèvre ou d'un mouton. Il n'en est plus ainsi. Les Oua-Nindi sont rentrés dans leurs campements et de nouveau se sont mis à cultiver le sol. Ils n'avaient plus rien à ravager lorsque le sultan de Zanzibar intervint pour arrêter leurs déprédations.

Les Ma-Koua occupent un vaste territoire à l'ouest de la baie de Moçambique jusqu'aux montagnes de Namouli et aux lacs d'où s'échappe la rivière Lou-Djenda. Ils se divisent en de nombreuses peuplades, telles que les Medo et les Mihavani, presque toutes ennemies les unes des autres, quoique très rapprochées par les mœurs et le langage : seulement chaque tribu se distingue par le genre de coiffure, le tatouage de la face, le limage des dents. Des guerres intestines ont affaibli la race pendant les dernières

[1] J. T. Last, *Proceedings of the R. Geographical Society*, August 1887; — Thomson, recueil cité.
[2] Maconguaras, d'après Augusto Cardozo.
[3] *Journal of the Manchester Geographical Society*, July to Dec. 1886.

décades; des villages en ruines, des champs et des vergers abandonnés se voient en maints endroits ; la solitude s'est faite sur des espaces considérables; le massif des montagnes de Namouli, si fertile pourtant, est maintenant presque dépeuplé. Le culte des esprits est général, et dans certains villages, notamment à Mpassou, sur la route de Quelimane à Blantyre, chaque maisonnette a son trophée d'offrandes aux génies; devant chaque village sont entassés des présents, nourriture et marchandises, qui doivent attirer le regard favorable des dieux[1]. M. Last a visité récemment sur les pentes méridionales des monts Namouli et les bords de la rivière Lou-Kougou une tribu de Ma-Koua dont les guerriers se nourrissent encore de chair humaine. Ce sont les Ma-Oua : ils mangent parfois leurs propres morts, ainsi que les captifs, souvent aussi des esclaves et des gens condamnés en secret pour cause de magie ou d'embonpoint. La victime doit ignorer le sort qui l'attend : elle s'enivre de bière dans quelque fête à côté de ses bourreaux, et soudain elle est saisie et terrassée.

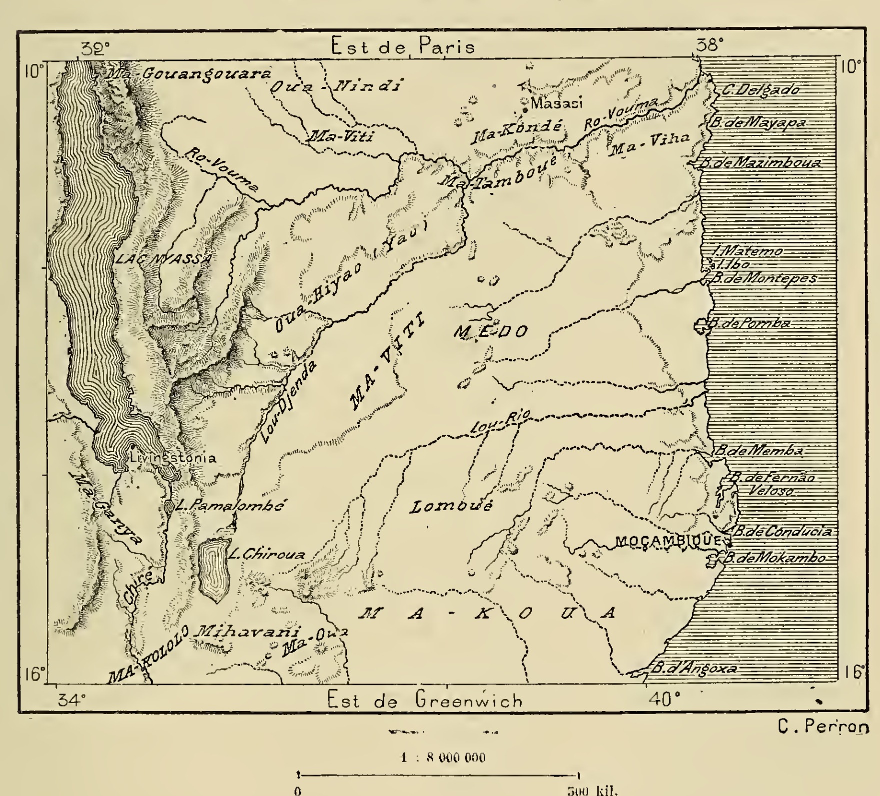
Comme leurs sœurs ma-ganya, ma-viha et autres, les femmes ma-koua portent le pélélé. Elles se considèrent comme les égales des hommes, et à certains égards elles ont même le premier rang. Leur droit de propriété est parfaitement reconnu; elles ont ménage, huttes et champs et peuvent en disposer à leur gré; en cas de divorce, ce sont elles qui gardent la terre et les enfants. Cependant les femmes du chef s'agenouillent devant lui et le saluent au commandement en frappant des mains; l'une d'elles l'accompagne en présentant une épée. Souvent des épouses ont été enterrées vivantes dans la même fosse que le cadavre d'un homme puissant. D'ailleurs les usages varient beaucoup de tribu à tribu, et certaines pratiques, telles que la circoncision, dont l'importance est capitale chez la plupart des peuplades, sont laissées chez les Ma-Koua à la libre volonté des individus. Chaque petit royaume est gouverné par un chef et par un conseil d'anciens, qui siègent pendant presque toute la journée dans un édifice public, tendu de peaux de léopard. Les Ma-Koua sont de très habiles discoureurs, et dans toutes les fêtes, que leurs voisins célèbrent par la musique et la danse, ils se livrent à des tournois de discours. Chaque orateur est accompagné par un second qui se tient derrière lui, comme le joueur de flûte antique, pour régler le mouvement de la voix par sa mélopée de syllabes harmonieuses, pour suppléer par sa musique aux lacunes des périodes, donner aux phrases pathétiques plus de douceur pénétrante, ajouter à la péroraison la force d'un grondement en sourdine

[1] Rankin, *Proceedings of the R. Geographical Society*, October 1886.

et terminer le discours par un murmure mourant qui se perd comme un lointain écho[1].

Les Lomoué, qui d'après O'Neill appartiendraient à la même souche que les Ma-Koua, vivent principalement dans le bassin du Lou-Rio, au nord des Namouli et des montagnes qui continuent ce massif à l'orient. D'ordinaire on voit en eux une simple tribu des Ma-Koua, mais ils se

N° 155. — PRINCIPALES NATIONS DU MOÇAMBIQUE.



1 : 8 000 000

0 — 500 kil.

distinguent nettement par le dialecte et se considèrent comme un peuple à part. Avant que leur pays eût été exploré, les Lomoué avaient la réputation d'être une tribu des plus redoutables : tout étranger, disait-on, devait obtenir une invitation spéciale du conseil des chefs pour entrer dans le territoire; sinon, sa mort était certaine. Les marches désertes des alentours auraient été surveillées par des chasseurs d'éléphants, chargés de tuer tout intrus d'autre race ou d'autre peuplade. Ces légendes étaient erronées. Les Lomoué sont des gens pacifiques et peureux, que

[1] O'Neill, *Proceedings of the R. Geographical Society*, April 1882.

pourchassent au contraire leurs voisins les Ma-Koua et qui sont menacés de disparition prochaine si la paix ne se rétablit pas dans ces régions sous l'influence des marchands ou des missionnaires européens[1].

Le premier rang pour l'intelligence et l'industrie dans la région du Moçambique appartient aux Oua-Iliyao ou simplement Yao, appelés aussi Adjaoua. Ces indigènes, qui constituaient jadis une nation très considérable, mais qui ont aussi beaucoup souffert des incursions des Ma-Viti et des autres bandes de guerriers désignés sous ce nom, ont pour principal domaine la haute vallée de la Lou-Djenda ; on les rencontre aussi, plus ou moins mélangés avec d'autres tribus, sur les bords du Nyassa et du Ro-Vouma, et presque partout où on les trouve ils ont conquis la prépondérance politique. Ils ne se défigurent pas les traits par le tatouage et leurs femmes ne portent pas le pélélé ; très propres dans leur costume et dans leurs demeures, ils s'accoutument volontiers aux usages étrangers et se distinguent par leur esprit d'entreprise : on pourrait les appeler les Voua-Nyamêzi du Moçambique. Ils sont excellents agriculteurs. Les Yao de la vallée de la Lou-Djenda en ont fait un immense jardin, où les arachides, les patates douces, les courges, les haricots et çà et là du riz croissent à côté du maïs et du sorgho, les céréales qui servent principalement à la nourriture. Dans les hautes vallées affluentes du Ro-Vouma, ils se sont établis sur des montagnes à la base escarpée, où ils bravent les assauts des Ma-Gouangouara : les pentes supérieures de ces forteresses naturelles sont couvertes de huttes. Johnson évalue celles du bourg d'Ounyango à neuf mille au moins ; le sommet de la montagne fourmille d'enfants, qui courent sur les terrasses, escaladent les rochers avec une adresse de singes. Une autre citadelle de rochers, Tchiouagoulou, est presque aussi peuplée qu'Ounyango[2]. Les Yao sont fréquemment visités par les traitants arabes ; mais ils sont restés païens, et les sacrifices mortuaires, les repas de chair humaine, sont encore pratiqués par les chefs, quoique en secret. Des jeunes filles, des serviteurs sont enterrés vivants dans la tombe des grands chefs : on raconte que, lorsqu'une victime désignée a la chance d'éternuer pendant la procession funéraire, elle est immédiatement mise en liberté, l'esprit du mort ayant manifesté par cet éternuement le refus du compagnon désigné[3]. Naguère, les Yao témoignaient surtout de leur initiative comme marchands d'esclaves ; c'est par leur entremise que presque toutes les caravanes de captifs étaient menées à Kiloa et autres

[1] O'Neill, même recueil.

[2] *Proceedings of the R. Geographical Society*, September 1884.

[3] J. T. Last, *Proceedings of the R. Geographical Society*, August 1887



PAYSAGE DE LA LOU-DJENDA

Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Thomson.

ports du littoral. Ce trafic n'a pas encore complètement cessé : Thomson évaluait à deux mille environ le nombre des esclaves vendus chaque année sur le littoral par les Yao. Le bassin du Ro-Vouma est peut-être le pays de l'Afrique où se montrent sous l'aspect le plus hideux les effets de la traite : campagnes désertes, villages brûlés et tribus dispersées. Au commencement du siècle l'exportation annuelle des esclaves était de quatre à cinq mille par an. Lorsque l'abolition de la traite des noirs fut décrétée par le Portugal, les négriers du Moçambique furent assez puissants pour provoquer une insurrection.

Grâce à la difficulté d'accès de leur pays, les Ma-Viha ou Ma-Hiba, qui vivent dans les clairières du littoral, défendus par leurs maquis, en des villages fortement palissadés, ont pu échapper aux traitants, mais à condition de s'éloigner des routes de commerce et d'interdire aux Arabes l'entrée de leurs villages. Cependant les acheteurs de copal et de caoutchouc ont fini par les découvrir et peu à peu ils sont entraînés dans le cercle d'attraction commerciale des havres portugais. Les Ma-Viha sont remarquables par la grâce du corps et l'élégance du maintien, mais ils se défigurent par des entailles, et non seulement les femmes, mais aussi les hommes portent le pélélé à la lèvre supérieure, ce qui finit par donner à leur bouche l'aspect d'un museau. C'est le mari qui taille lui-même le pélélé de sa femme, et cet objet devient un symbole d'amour et de fidélité, comme l'anneau de mariage pour les époux européens. Quand la femme meurt, le mari garde religieusement le pélélé et ne manque jamais de l'emporter avec lui quand il va visiter le tombeau et l'arroser de bière[1]. O'Neill pense que les Ma-Viha appartiennent à la même race que les Ma-Kondé d'outre-Ro-Vouma : ils ont les mêmes mœurs et les riverains les confondent sous le même nom. Chez l'une et l'autre nation, les femmes ont la liberté du choix dans les mariages.

Les escales du littoral où se sont établis des Européens et des Asiatiques pour trafiquer avec les nègres de l'intérieur sont peu nombreuses et nulle d'entre elles n'est encore devenue grande cité. Il est vrai que dans les régions éloignées de l'Océan les stations des missionnaires sont autant de petites colonies européennes où les populations indigènes se trouvent en contact avec une civilisation nouvelle.

Au nord-est de Quelimane, le premier port fréquenté est celui d'An-

[1] Joseph Thomson, mémoire cité.

goche, ancien repaire de négriers; mais le point d'attache du câble télégraphique et des paquebots réguliers est l'île fameuse dont les Portugais s'étaient emparés au commencement du seizième siècle et dont ils firent, cent ans plus tard, la capitale de toutes leurs possessions de l'Afrique orientale. L'île de Moçambique était déjà un grand marché arabe et commerçait avec les Indes lorsque Vasco de Gama y aborda en 1498; les Portugais n'eurent qu'à fortifier la place pour s'assurer une escale d'importance capitale sur la route de Goa. L'île de Moçambique, roche de corail de quelques centaines de mètres en largeur et longue de 3 kilomètres, ferme à demi l'entrée de la grande baie de Mossoril, havre d'une sécurité parfaite, où mouillent, par des fonds de 7 à 15 mètres d'eau, les navires qui séjournent à Moçambique pendant la mousson du sud-est; mais à l'est de l'île s'étend un autre port, bien défendu de la houle par des bancs de corail, des îles basses et le cabo Cabeceira, pointe avancée qui se trouve au nord-est de Moçambique et se rattache à la terre ferme par un isthme boisé. La ville, où l'on ne voit plus aucun vestige de la domination arabe, a quelques édifices réguliers de construction portugaise, protégés par les canons de la forteresse de São-Sebastião, sise à l'extrémité septentrionale de l'île; les cabanes d'une « ville noire » se pressent dans la partie méridionale de Moçambique, près du fort de São-Lourenço. Sur cet aride îlot les eaux de pluie sont recueillies soigneusement et vendues fort cher aux navires de passage. Naguère fort déchue à cause de la diminution du commerce, la cité portugaise s'est relevée dans ces derniers temps comme chef-lieu d'une province destinée à se rattacher un jour politiquement à l'Angola, et le mouvement des échanges s'est accru de nouveau[1]. On exporte surtout la gomme et l'ivoire; l'expédition du caoutchouc n'a commencé qu'en 1873, et en six années la vente de cette denrée s'élevait déjà à 1 250 000 francs pour le port de Moçambique; mais elle a aussi rapidement diminué qu'elle s'était accrue, des forêts entières ayant été dévastées; de même les éléphants sont presque exterminés à l'est du Nyassa. La direction du trafic, qui se fait presque exclusivement avec l'Angleterre et la France, est entre les mains de quelques centaines de blancs, Portugais de Goa, hommes de couleur et Banyan; comme à Ibo et à Quelimane, l'im-

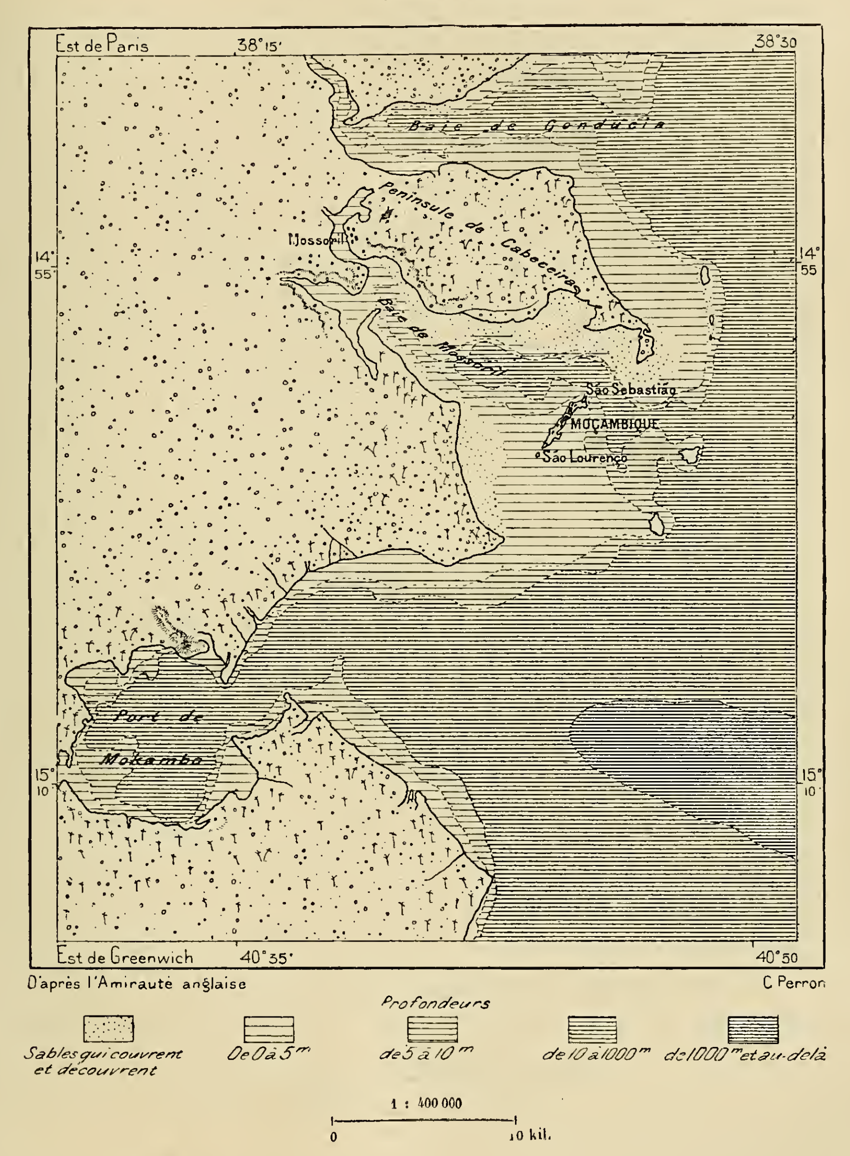
[1] Mouvement de la navigation dans le port de Moçambique en 1884 : 546 navires, jaugeant 45 492 tonnes.

Valeur des échanges en 1884 :

Importation	3 084 540 francs.
Exportation	2 441 900 »
Ensemble	5 526 440 francs.

portation des étoffes est faite presque uniquement par des négociants de Bombay. Le gros de la population se compose de noirs mahométans, originaires des diverses tribus du littoral, mais ayant perdu leurs habitudes

N° 136. — MOÇAMBIQUE ET SES PORTS.



premières et leurs signes distinctifs, pour se transformer graduellement en prolétaires, comme ceux des ports européens ; on y parle un jargon très corrompu de la langue des Ma-Koua, l'un des idiomes de l'Afrique oriental, le mieux étudiés par les missionnaires. Moçambique, peuplée de plus de

10 000 habitants[1], est l'un des rares endroits du littoral africain de l'est qui possède des sociétés « savantes », entre autres une Société de Géographie, et où se publient des journaux et des livres. Sur une des plages voisines on recueille du sel, que les hommes du métier comparent au sel de Setubal, le meilleur de l'Europe[2].

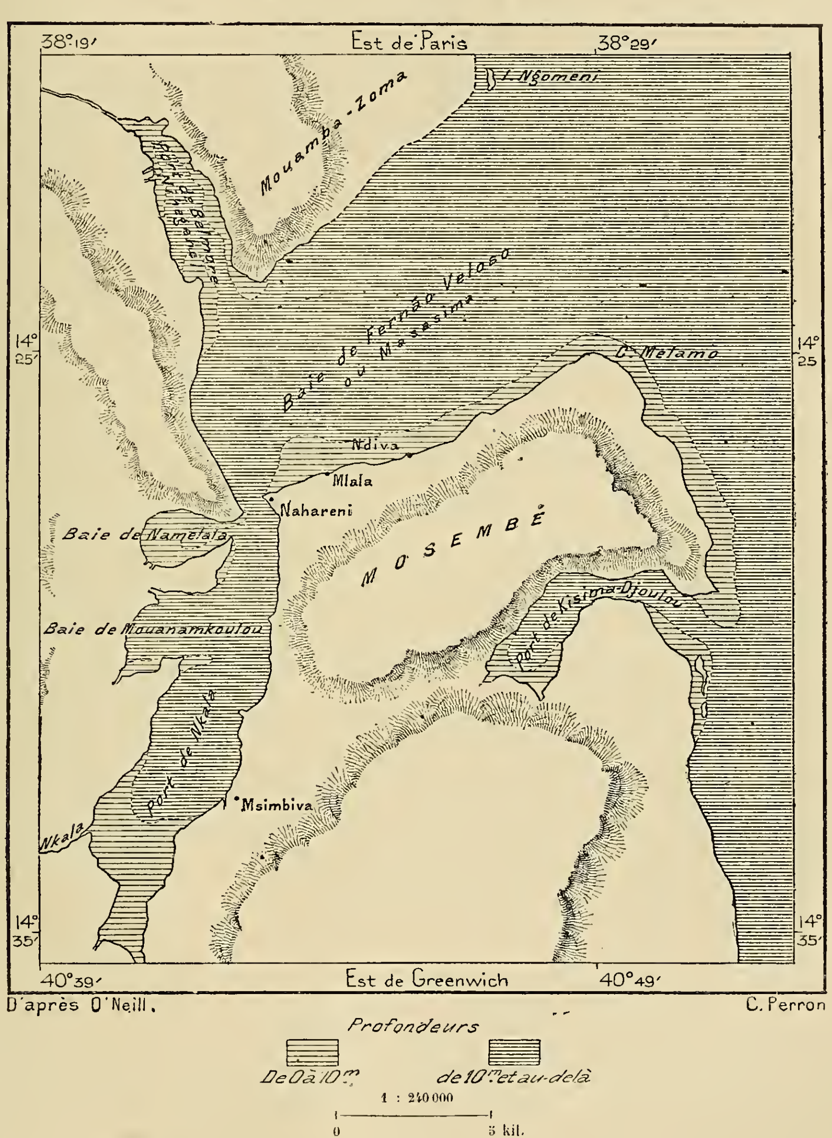
Moçambique a pour dépendances naturelles les *Terras Firmes* ou « Terres Fermes », c'est-à-dire les villages situés sur les rives de la baie, entre autres Mossoril, où le gouverneur et les négociants européens ont leurs maisons de campagne. Mossoril parsème ses maisonnettes à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de la ville, vers la racine de la péninsule de Cabeceira, qui sépare la baie de Mossoril et celle de Conducia. Ces havres naturels admirables, Mocambo au sud, Conducia au nord de Moçambique, restent sans emploi, à cause de la rareté des riverains et du manque de routes avec les régions de l'intérieur. Même le merveilleux ensemble de ports que trouvent les navires au nord de la baie de Conducia, le golfe de Fernão Vellozo (Veloso), est sinon ignoré, du moins non utilisé par les marins : mais les indigènes en connaissaient bien la valeur, puisqu'ils lui ont donné le nom de Masasima, dont le sens est « Abri Parfait ». Il pénètre à une dizaine de kilomètres dans l'intérieur des terres et se divise à son extrémité en deux ports très profonds et garantis de tous les vents. Le port du nord-ouest, appelé Nihegehé, le Belmore-harbour des Anglais, a plus de 20 mètres d'eau sur le seuil d'entrée; celui du sud-ouest, le Nkala, est moins profond au goulet qui le fait communiquer avec la mer; néanmoins il offre assez d'eau pour les plus grands navires et des flottes entières pourraient y trouver un refuge[3]. La rive orientale de ce magnifique bassin, ramifié en plusieurs ports secondaires, se redresse en berges et en promontoires de 50 à 60 mètres en hauteur qui paraissent être salubres et qui fourniraient des emplacements favorables à la colonisation européenne. La rive occidentale est basse, mais quelques petits cours d'eau y débouchent, et le sol d'alluvions, sollicité par le travail humain, produirait sans peine le riz, le tabac, la canne à sucre. En 1870, cette région était habitée; elle est maintenant complètement déserte, les tribus indigènes s'étant réfugiées au nord-est, dans la péninsule de Mouamhakoma, pour éviter l'oppression d'un roitelet koua.

C'est à 500 kilomètres seulement au nord de la capitale portugaise que s'ouvre un autre havre de commerce fréquenté, le port d'Ibo ou Ouibo. L'île

[1] Ayres de Carvalho Soveral, *A ilha de Moçambique*, 1887.
[2] *As Colonias Portuguezas*.
[3] Augusto de Castilho, *O Zambeze*.

sur laquelle est construite la bourgade, chef-lieu du district côtier de Cabo Delgado, est plus grande que le récif de Moçambique, et à marée basse elle rejoint au sud une autre île, celle de Querimba ; mais le port, d'ailleurs par-

N° 137 — PORTS DE FERNÃO VELLOZO.



faitement abrité, est beaucoup moins profond que les deux ports de la capitale. En 1754 déjà les Portugais, qui s'étaient établis depuis longtemps à Querimba, fortifièrent l'île d'Ibo, où les conditions de défense étaient meilleures contre les pirates ; mais les progrès de la population et du trafic ont été fort lents, car les îles de corail qui bordent le littoral sont des

rochers stériles, et le pays des Ma-Biha dans l'intérieur est trop faiblement peuplé, et par des hommes trop farouches, pour qu'on puisse faire avec eux un commerce régulier. Des entrepreneurs ont souvent recruté des travailleurs indigènes sur la côte d'Ibo pour les plantations de l'île française de Nossi-bé[1].

Parmi les îles nombreuses qui se succèdent au nord jusqu'au cap Delgado, plusieurs, entre autres Matemo, ont des petits groupes de population policée, et quelques villages de la côte se trouvent aussi sous la juridiction directe des fonctionnaires lusitaniens. Tel est celui de Masimboua (Mucimba), sur la baie du même nom, à une centaine de kilomètres au sud de l'embouchure du Ro-Vouma. On sait aussi qu'à une époque récente les Portugais ont revendiqué par la force des armes la possession de la baie de Tungue, échancrure de la côte que leur assuraient des traités antérieurs et la convention conclue avec l'Allemagne en 1886, mais que le sultan de Zanzibar, arguant de la nationalité des négociants arabes qui administraient le district et des explorations géographiques faites par son ordre dans le pays, essayait de disputer au Portugal. Force est restée à la puissance européenne et à ses canonnières. Mais si elle est devenue suzeraine de toute la côte, elle n'y est encore représentée que par un bien petit nombre de nationaux. En 1857 on envoya directement du Portugal un groupe d'émigrants pour leur faire coloniser, au sud d'Ibo, les bords de la baie de Mouambi ou Pemba, l'une des plus sûres du littoral. On leur donnait gratuitement des terres, du bétail, des rations et des armes, mais en revanche on les soumettait à une discipline stricte, à l'inspection personnelle et à l'observation régulière du culte religieux. Malgré la salubrité relative de la contrée, la décadence de la colonie fut rapide. En face d'Ibo, sur la terre ferme, est le village de Kisanga, petit port de la baie de Montepes, où vient déboucher la rivière Mtepouesi.

Le gouvernement de Moçambique, considéré jadis comme une simple escale sur le chemin des Indes, dépendit de Goa jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Depuis l'année 1752, il est rattaché directement au Portugal. De même que la province d'Angola, il est administré par un gouver-

[1] Commerce d'Ibo en 1884 :

Importation.	374 000 francs.
Exportation.	236 000 »
Ensemble.	610 000 francs.

neur général, assisté d'un conseil de hauts fonctionnaires. En outre, un conseil de province s'occupe de l'examen et de l'approbation des budgets locaux, ainsi que des affaires d'importance secondaire. Des commissions spéciales s'occupent des finances, des travaux publics, de l'hygiène. La province n'a pas de représentants élus dans ces conseils et commissions, mais elle nomme, en élection directe, deux députés qui siègent aux Cortès de Lisbonne. Le budget du Moçambique, qui se solde régulièrement en déficit[1], est fixé par le gouvernement central. Les recettes sont fournies principalement par les douanes et par une taxe de capitation de 8 francs 60 sur chaque chef de famille indigène. L'instruction publique est fort peu développée dans la province[2].

L'évêché de Moçambique, encore rattaché à l'archevêché de Goa, n'a guère d'autres diocésains que les Portugais et les hommes de couleur des établissements commerciaux. Bien qu'une première mission de jésuites, partie de Goa en 1560, se fût dirigée vers le « Monomotapa » pour « éclairer les infidèles, aussi noirs d'âme que de corps », et que plus tard toutes les expéditions militaires fussent accompagnées de missionnaires, chargés de « réduire les indigènes par la doctrine comme les soldats les réduisaient par l'épée[3] », les diverses tribus de l'intérieur ne sont point devenues chrétiennes. Les disputes des jésuites et des dominicains, l'envoi de prêtres bannis pour crimes civils ou simonie[4], et surtout la traite des esclaves, païens ou chrétiens, firent disparaître la plupart des paroisses fondées à distance des villes du littoral, et les églises tombèrent en ruines : en maints endroits se voient de ces débris, encore entourés d'un respect superstitieux par les indigènes. Encore en 1862 le trafic des esclaves était actif entre Moçambique et l'île de Cuba : à cette date seulement la traite fut définitivement réprimée dans la grande île espagnole. Les esclaves

[1] Budget de l'année fiscale 1885-1886 :

Recettes.	2 587 850 francs.
Dépenses.	3 858 300 »
Excédent de dépenses. .	1 270 450 francs.

[2] Enseignement primaire dans le Moçambique pendant l'année scolaire 1882-1883 :

Écoles de garçons	13
Écoles de filles	8
Ensemble des élèves.	385

(*Annuario estatistico do Portugal.*)

Mouvement postal en 1883 : 117 829 objets, dont 79 796 lettres. Télégrammes : 25 166.

[3] Francisco Maria Bordalo, *Provincia de Moçambique, Ensaios sobre a Estatistica das Possessões Portuguezas.*

[4] *A Africa Portugueza.*

importés de la côte africaine à Madagascar avaient été si nombreux, que longtemps les Sakalaves et les Hova leur donnèrent le nom de « Moçambiques ». C'est en 1878 que l'esclavage a définitivement disparu des possessions portugaises de la côte, après une longue période de transition légale.

La province est divisée en districts, administrés chacun par un gouverneur qui délègue ses pouvoirs, dans les villages ou les tribus, soit à des chefs indigènes, soit à des capitaines-majors (*capitães mórs*). Le tableau suivant donne la liste des dix districts actuels de la province, avec les noms et la population, recensée ou présumée, de quelques-uns de leurs chefs-lieux, y compris les faubourgs des noirs qui en dépendent :

DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX.	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX.
Cabo Delgado	Ibo.	Chiloane et Bazarouto.	Chiloane.
Moçambique.	Moçambique (10000 h.).	Manica.	Villa Gouveia.
Angoche..	Angoche.	Inhambane..	Inhambane (6000 h.).
Quelimane et Sena.. .	Quelimane (7000 hab.).	Lourenço Marques. . .	Lour. Marques (1200).
Sofala	Sofala (1500 hab.).	Tete e Zumbo	Tete (4000 hab.).

CHAPITRE XI

ZANZIBAR

PROTECTORAT ALLEMAND DE L'AFRIQUE ORIENTALE

La région du littoral qui se prolonge au nord du Ro-Vouma jusqu'au delà de Mombâz appartint jadis aux Portugais comme la côte du Moçambique et, grâce aux relations de commerce, leur pouvoir s'étendit en maints endroits à quelque distance dans l'intérieur; mais, à la fin du dix-septième siècle, des soulèvements de noirs, coïncidant avec les attaques des Arabes, obligèrent les blancs à évacuer leurs forteresses, et toute la côte de la terre ferme qui fait face à Zanzibar et aux îles voisines tomba en la possession du sultan de Mascate. Pendant un siècle et demi ce personnage maintint son pouvoir comme « roi de la mer », du golfe Persique au cap Delgado; puis, en 1856, l'empire se divisa et les côtes africaines, sur une longueur d'environ 1500 kilomètres, échurent à un fils du souverain de Mascate, dont la dynastie devint puissante grâce aux conseils et presque sous le protectorat de la Grande-Bretagne : le nom du sultan de Zanzibar était respecté dans toute l'Afrique orientale jusqu'au delà du Tanganyika, dans le bassin du Congo, et c'est grâce à son appui que les voyageurs ont pu mener à bonne fin les explorations qu'ils ont faites à l'ouest de ses États, dans l'intérieur du continent. De nos jours, l'influence de l'Allemagne a supplanté celle de l'Angleterre auprès du sultan, devenu simple vassal.

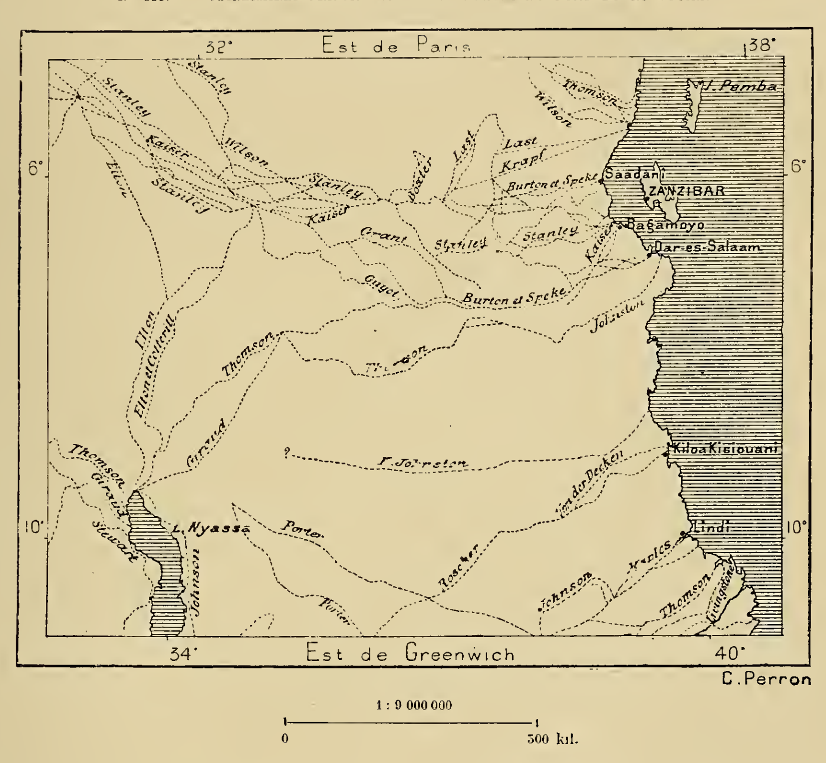
C'est en 1884 que les Allemands, — connus par les indigènes sous le nom de Ma-Doutchi, — passèrent leurs premiers marchés pour l'acquisition de territoires sur la côte orientale de l'Afrique, et dans l'espace de trois ans leur domaine est déjà devenu très considérable : dans la partie du

continent qui se trouve en face de Zanzibar, entre les deux rivières Kingani et Rou-Fou, il comprend un espace de 55 660 kilomètres carrés : ce n'est là d'ailleurs qu'une bien faible partie de l'immense empire colonial dont l'Allemagne se réserve de faire graduellement la conquête jusqu'au Tanganyika, source du Congo, et au grand Nyanza, source du Nil. Dans leur prise de possession, les marchands allemands, sûrs de l'appui de leur gouvernement, procédèrent avec une prudence et une décision rares. Déguisés en émigrants pauvres, ils débarquèrent à Saadani sans qu'on eût reconnu leur qualité, et sept jours après ils avaient déjà signé leur premier traité d'annexion, suivi bientôt de plusieurs autres. Ils avaient hâte de s'appuyer sur des faits accomplis. Dès l'année suivante ils obtenaient du gouvernement de Berlin une « lettre de protection », puis une charte impériale, et désormais ils étaient sûrs que leurs intérêts seraient sauvegardés contre ceux du sultan de Zanzibar et de la Grande-Bretagne. Une flotte allemande apparut devant la résidence, et sous la gueule des canons le sultan reconnut que les territoires du continent dont il revendiquait la suzeraineté avaient cessé de lui appartenir; il livra même les deux ports principaux du littoral qui lui restait aux agents de la douane allemande, cédant ainsi les clefs de son trésor. En 1886, une convention spéciale signée avec l'Angleterre reconnaissait non seulement les annexions déjà faites par les Allemands, mais encore celles qu'ils se promettent de faire un jour : une ligne conventionnelle, tracée, dans la direction du sud-est, du pays des Kavirondo, sur la rive orientale du Nyanza, au littoral de l'océan Indien, et passant au nord du pic neigeux de Kilima Ndjaro, le colosse des montagnes africaines, limite désormais les « zones d'influence » ou plutôt les territoires respectifs que l'Allemagne et l'Angleterre annexeront à leurs empires coloniaux quand elles auront consolidé leurs premières acquisitions. Au sud, le domaine futur de l'Allemagne est borné par le cours du Ro-Vouma. Au delà d'une étroite zone côtière reconnue fictivement comme appartenant toujours au sultan de Zanzibar, la région que les cartes représentent comme germanique occupe une superficie de 550 000 kilomètres carrés, et sa population est évaluée approximativement à trois millions d'individus. On peut y ajouter d'avance les États du sultan de Zanzibar, car il est protégé, c'est-à-dire asservi.

Ainsi consolidée au point de vue politique, la société financière qui avait conclu les premiers traités a pu se transformer en une compagnie plus puissante, disposant de capitaux considérables. Elle est également servie par un personnel d'explorateurs savants, qui étudient les ressources

minières, agricoles, commerciales de la contrée, signalent les points à occuper et font le tracé des routes qui réuniront bientôt les stations de l'intérieur aux havres de la côte. Des postes nombreux sont déjà fondés dans les vallées du Kingani, du Ouami, du Rou-Fou, et les planteurs en ont fait défricher les alentours pour y planter des cafiers, des cotonniers, du tabac, des légumes d'Europe et d'Afrique. Des missionnaires allemands, protestants et catholiques, sont allés s'établir dans ces colonies

N° 158. — ITINÉRAIRES PRINCIPAUX DES VOYAGEURS AU NORD DU RO-VOUMA.



nouvelles, y fonder des chapelles et des écoles. Grâce à l'intervention du pape, des missionnaires français qui se trouvaient depuis longtemps dans la contrée ont été remplacés par des Allemands. Mais, si actifs que soient les « protecteurs » des tribus comprises entre le détroit de Zanzibar et le Tanganyika, il leur reste encore à connaître une grande étendue du territoire revendiqué. La région la mieux explorée, l'une des plus souvent décrites du continent, est la zone des routes de caravanes dont les lignes entre-croisées serpentent à travers l'Ou-Gogo et l'Ou-Nyamèzi, des rives de

[1] *Kolonial-Politische Korrespondenz*, 1887; — *Proceedings of the R. Geographical Society*, Aug 1887.

l'océan Indien à celles du Tanganyika : c'est la contrée parcourue par Burton et Speke, Livingstone, Stanley, Cameron et, depuis ces pionniers de la science, par une foule d'autres voyageurs européens, traitants, missionnaires ou soldats. Une partie de ce territoire a même été soigneusement relevée au moyen d'observations astronomiques : une première carte des alentours de Kondoa, dans la vallée du Ouami, repose sur une triangulation sérieuse[1]. Mais des deux côtés des grandes voies commerciales, au sud et au nord, de vastes espaces ne sont encore connus que sur de vagues renseignements fournis par les indigènes, et chaque voyageur en donne sur ses cartes un tracé différent.

II

Les rivières Rou-Fidji, Rou-Fou et Ouami, qui arrosent la région littorale naguère désignée sous le nom général de « côte de Zanguebar », d'après l'île suzeraine de Zanzibar, ont des bassins dont les limites naturelles sont en maints endroits assez indécises. Au sud-ouest, la haute chaîne des monts Livingstone sépare les premières sources du Rou-Fidji et les brusques torrents qui se précipitent dans le lac Nyassa. D'autres montagnes, le massif de Yomatema et des plateaux continuent le faîte de partage dans la direction du nord; mais ils s'abaissent peu à peu, et dans l'Ou-Gogo, sur le chemin des caravanes, la transition se fait d'une manière insensible entre les affluents inférieurs du Congo, par la Malagarazi et les tributaires de la mer des Indes. La région de passage est un vaste plateau d'une altitude moyenne de 1100 à 1200 mètres, atteignant 1500 mètres dans les parties les plus élevées. Çà et là se montrent quelques cônes de granit surgissant du milieu des grès et des couches de latérite rougeâtre. Au nord, l'horizon est borné par les montagnes tabulaires qu'habitent les Oua-Houma : vues de loin, elles paraissent s'élever de quelques centaines de mètres au-dessus du plateau.

C'est en dedans des bassins côtiers, entre les plaines faîtières et le littoral de l'Océan, que les montagnes proprement dites profilent leurs arêtes. Burton leur a donné le nom de « Ghat africaines » pour en assimiler la formation à celle des Ghat de l'Inde, bords extérieurs des hautes terres du Dekkan; cependant les saillies de l'Ou-Sagara ne méritent pas ce nom uniquement par leur versant maritime : quoique à un moindre degré, ce sont aussi des montagnes par leur versant continental; et de ce côté elles

[1] Bloyet, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1886, 3e trimestre.

s'élèvent en escarpements au-dessus du socle qui les porte. Rattachées aux monts Livingstone du Nyassa par un plateau faiblement incliné que découpent en terrasses les affluents supérieurs du Rou-Fidji et où se trouvent des crêtes n'ayant guère moins de 2000 mètres, les montagnes de l'Ou-Sagara se divisent en deux principales chaînes parallèles, qui se développent du sud-ouest au nord-est, dans le même sens que la côte continentale au nord de Zanzibar. Cependant ces chaînes présentent de grandes irrégularités dans leur allure; en plusieurs endroits elles donnent naissance à des rangées transversales, et dans le chaos des cimes qui de tous côtés bornent l'horizon l'orientation première ne se reconnaît plus. Les monts Roubeho, qui forment la crête de partage entre les affluents du Rou-Fidji et ceux du Ouami, offrent dans leur ensemble l'aspect d'une chaîne orientée du nord-ouest au sud-est. Au sud, dans la vallée du Rou-Fidji, s'étendent des terrains houillers dont la valeur industrielle est diversement appréciée par les explorateurs.

Les montagnes d'Ou-Sagara consistent principalement en granit, mais on y voit aussi des diorites et d'autres roches éruptives, de même que des grès et des schistes. Les cimes les plus élevées dépassent 2000 mètres : le col du Roubeho, que franchirent Burton et Speke en 1858, aurait 1757 mètres de hauteur. Ils lui donnèrent le nom de « Passe Terrible », à cause de la raideur des escarpements et de l'entassement des blocs que l'épuisement de la fièvre leur fit trouver si difficile à gravir. Du moins ces hautes régions sont-elles baignées par un air salubre, et les Européens, affaiblis par le séjour dans les plaines marécageuses du littoral, pourraient-ils y établir des sanatoires pour se fortifier dans un climat ressemblant à celui de leur patrie. La plupart des villages de l'Ou-Sagara sont bâtis au-dessus des vallées, sur les terrasses avancées des monts.

Quelques petits fleuves côtiers se déversent dans la mer au nord du Ro-Vouma, mais c'est à 500 kilomètres seulement que se présente le premier grand delta fluvial, celui du Rou-Fidji ou Lou-Fidji. Ce cours d'eau ne sort point du lac Nyassa, ainsi que le rapporta Livingstone d'après le dire des indigènes, mais ses affluents les plus éloignés naissent à l'ouest de ce bassin lacustre, et la ramure de ses tributaires occupe une très vaste étendue, des deux côtés des montagnes bordières du plateau : l'ensemble du terrain d'écoulement comprend un espace évalué provisoirement à 1500 kilomètres carrés. La rivière maîtresse du sud, dite Lou-Ouego ou Lou-Vou, n'a pas été remontée jusqu'à la source, et d'ailleurs elle n'est point navigable : elle naît probablement dans les monts Livingstone et coule dans la direction du nord-ouest jusqu'à sa jonction avec l'Ou-Ranga, qui

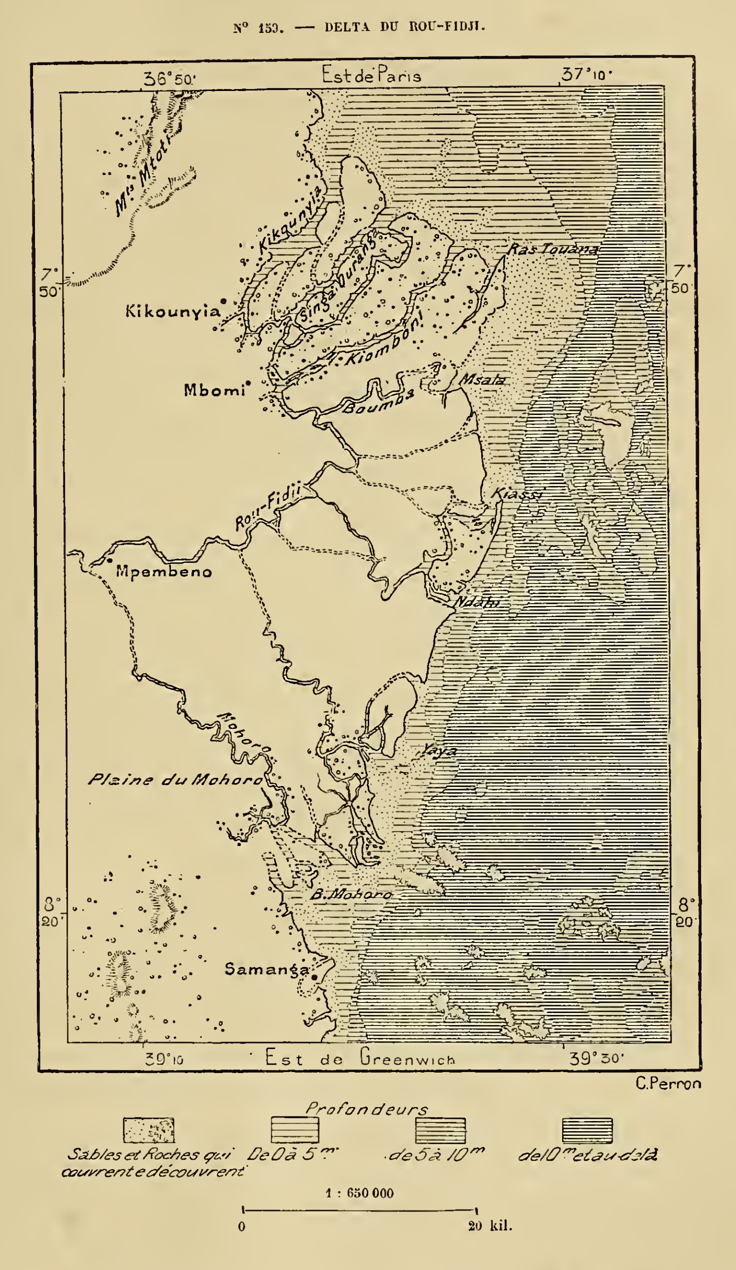
vient de l'ouest, plongeant de cascade en cascade entre des parois de granit : on voit par centaines les troncs d'arbres creusés en bateaux sur les parties navigables de l'Ou-Ranga, large parfois de 2000 mètres pendant la saison des pluies[1]. Unies, les deux rivières, Lou-Ouego et Ou-Ranga, prennent le nom de Rou-Fidji, et, à quelques centaines de mètres plus bas, descendent par une succession de rapides et des chutes entre les rochers granitiques : ce sont les « cascades de Chougouli ». Des îles rocheuses qui se suivent dans les deux rivières confluentes en amont des rapides servent de lieux de refuge aux indigènes. En aval de la jonction des deux cours d'eau, le Rou-Fidji coule au nord-est, dans le prolongement de la vallée de Lou-Ouego. De distance en distance, il offre des parties navigables, mais des rochers, des bancs de sable, des rapides arrêtent en maints endroits les canots des naturels. Les obstacles se multiplient précisément en amont du confluent de la Roua-Ha, large rivière qui vient de l'ouest et dont le bassin embrasse une très grande étendue, de l'Ou-Rori à l'Ou-Gogo. La Roua-Ha n'est pas non plus navigable[2], malgré la puissante masse d'eau qu'elle apporte pendant la saison des pluies et qui en fait alors la rivière principale du bassin; dans la saison des sècheresses elle est au contraire moins abondante que le Rou-Fidji.

Le fleuve a déjà recueilli toutes les eaux tributaires : il reste à franchir une barrière, celle que présente le chaînon le plus avancé des avant-monts côtiers. Cette rangée de collines se développe du nord au sud, et c'est en face que le fleuve, descendant de l'ouest à l'est, vient la heurter pour former les chutes de Pangani : de l'amont à l'aval la dénivellation des eaux doit être fort considérable, ainsi qu'on le constate par le relief des montagnes, beaucoup plus fort sur le versant oriental que sur celui de l'ouest; mais on n'a pas encore mesuré la pente du fleuve. Au-dessous des chutes, dans la région côtière ou Mrima, le Rou-Fidji est navigable jusqu'à la mer, sur un espace d'environ 200 kilomètres; mais il faut voguer avec précaution pour éviter les bancs de sable ou de vase qui se forment et se déplacent à chaque crue. Même un chenal nouveau s'est creusé dans cette partie du cours fluvial et serpente au sud d'une rivière abandonnée. Plus bas, dans le delta, les bras du Rou-Fidji changent constamment : les terres alluviales, remaniées par le flot, présentent chaque année une autre ramure de canaux, et du côté de la mer les polypiers travaillent aussi à modifier les contours du littoral. Très étendu, puisqu'il développe la courbe allongée

[1] Pfeil, *Petermann's Mittheilungen*, 1886, Heft XII.
[2] Guyot, *Comptes rendus de la Société de Géographie*, 1885, n° 2.

de sa plage sur une longueur d'environ 90 kilomètres et qu'il occupe une superficie d'au moins 1500 kilomètres carrés, il est traversé par une

N° 159. — DELTA DU ROU-FIDJI.



dizaine de *mto* ou estuaires, dont quelques-uns ne sont pas toujours en communication avec le fleuve, mais qui s'unissent à lui pendant la plus grande partie de l'année et mêlent dans leur lit l'eau douce à l'eau salée. Ce sont les branches du nord, Boumba ou Msala, Kiomboni, Simba

Ouranga, Kibounya, qui roulent la plus grande quantité d'eau fluviale et dans lesquelles pénètrent les barques à marée haute. La Simba Ouranga surtout est fréquentée par les caboteurs qui vont chercher du bois sur les bords du fleuve pour la construction des maisons de Zanzibar. D'épais fourrés de palétuviers bordent les canaux dans le voisinage de la mer; les rares habitations des indigènes s'élèvent sur pilotis au milieu des vases. Plus haut, où la terre est moins humide, on ne voit plus d'arbres, le sol se recouvre de hautes herbes et donne au cultivateur d'abondantes moissons de riz.

En comparaison du Rou-Fidji, les autres fleuves qui se déversent dans la mer de Zanzibar sont peu considérables. Le Kingani, que Holmwood a remonté à près de 200 kilomètres, est appelé aussi Mto, Mbazi ou Rou-Fou, tous noms qui ont le sens de « rivière »; il naît dans les vallées du versant oriental, à l'est des montagnes de l'Ou-Sagara. Le Ouami, qui débouche également en face de l'île de Zanzibar, recueille ses eaux beaucoup plus à l'ouest, dans les montagnes bordières du plateau. Mais l'espace compris entre les bassins de ces rivières et le versant du Tanganyika est parsemé de cuvettes où s'amassent les eaux sans écoulement. Le plus grand de ces réservoirs, à l'ouest des hauteurs où les rivières maîtresses du Rou-Fidji prennent leur origine, est le lac Rikoua, Likoua ou Hikoua, que découvrit Thomson en 1880, et que Cotterill et Kaiser ont revu depuis. Du haut des montagnes de Liamba, qui l'encaissent au nord-ouest, en le séparant du Tanganyika, il paraît emplir une vallée régulière, orientée du nord-est au sud-est, parallèlement à l'axe du Tanganyika et du Nyassa, et faisant partie du même système de dépressions dans l'architecture du continent. Son altitude est évaluée à 780 mètres, soit à une trentaine de mètres au-dessous du niveau du Tanganyika, et sa longueur probable serait d'une centaine de kilomètres sur 25 ou 50 kilomètres de largeur. Il reçoit plusieurs affluents à ses deux extrémités, même une assez forte rivière, la Katouma ou Mkafou, qui prend sa source au nord de Karema, dans les montagnes côtières du grand lac; mais tous ces apports d'eau douce, enlevés par l'évaporation du bassin, n'en laissent pas moins un résidu de substances salines dans le réservoir lacustre; ses eaux, disent les indigènes, ont un goût de salpêtre.

Les montagnes d'Ou-Sagara, dressées entre le plateau et le littoral, sont la cause principale des contrastes du climat et, par conséquent de tous les phénomènes qui en dépendent, y compris ceux des eaux courantes ou stagnantes. La direction moyenne du vent, dans cette région de l'Afrique, est normale à la côte : que les alizés du sud-est l'emportent, ce qui a lieu pendant la plus grande partie de l'année; que les vents du nord-est aient la

prépondérance, comme en janvier, quand le soleil a ramené vers le sud tout le système atmosphérique; ou bien que la marche du vent soit déterminée par les appels de l'intérieur du continent, c'est toujours vers le littoral que se pressent les airs, et les montagnes qui s'échelonnent dans l'intérieur les arrêtent au passage avec leurs nuages et leurs pluies. De même, la brise journalière ne se fait sentir que sur le versant maritime. Les pentes opposées et les plateaux abrités du vent qui s'étendent au delà se trouvent aussi beaucoup plus éloignés de l'influence marine que ne le comporterait la distance géométrique.

La *massika*, c'est-à-dire la saison pendant laquelle on reste « enfermé » dans sa cabane, commence généralement en janvier dans la région côtière, à l'époque où les vents d'est font place à la mousson du nord-est, mais les grandes pluies ne s'établissent guère qu'en mars ou en avril; après le mois de mai elles diminuent, pour reprendre dans la saison du *vouli*, du milieu d'octobre à la fin de l'année. Septembre est le mois de la moindre humidité; cependant on y observe encore quelques ondées. En certaines vallées de l'intérieur, ouvertes dans la direction des vents pluvieux, il pleut pendant toute l'année, si ce n'est durant une quinzaine de septembre; la massika s'annonce beaucoup plus tôt que sur la côte; en outre, des brouillards enveloppent souvent les montagnes. La chute totale de pluie dépasse certainement 5 mètres sur le versant océanique des montagnes d'Ou-Sagara. Le contraste qui existe vers la pointe de l'Afrique australe entre le littoral de l'océan Indien et celui de l'Atlantique se maintient encore dans ces parages tropicaux, du 10e au 6e degré de latitude méridionale. A distance égale de l'équateur il pleut davantage sur la côte orientale du continent; la température y est aussi plus élevée : d'après Hann[1], l'écart de température entre les deux rives de l'est et de l'ouest, sous le 10e degré de latitude, c'est-à-dire respectivement à la bouche du Ro-Vouma et à celle du Cuanza, serait de 4 degrés et demi[2]. C'est à la direction des vents et des courants côtiers qu'il faut attribuer ce contraste. Tandis que les moussons du rivage atlantique soufflent presque constamment de la région du sud, apportant la fraîcheur des mers australes, c'est de l'est, c'est-à-dire des étendues océaniques chauffées par un soleil vertical, que proviennent les vents les plus fréquents de la côte orientale. Le régime des courants maritimes, sur la « côte » et la « contre-côte », est encore plus franchement opposé : un fleuve d'eau froide

[1] *Handbuch der Klimatologie.*

[2]

Température de la côte	occidentale	. . . .	22°,2
» »	orientale	. . . .	26°,7

remonte du sud au nord le long des côtes atlantiques; un courant d'eau tiède s'échappe du grand bassin central de la mer des Indes, pour s'enfuir au sud par le détroit de Moçambique.

Les plateaux accidentés, situés sous le vent des montagnes d'Ou-Sagara, sont une terre aride, comme les Karou du Cap. En maints districts, l'eau manque presque complètement et les indigènes sont obligés de creuser des trous profonds dans le gravier pour recueillir le peu d'humidité qui suinte dans le sous-sol. Dans ces contrées la saison du vouli se passe sans amener d'averses régulières, et la massika est quelquefois interrompue par des vents desséchants, présage de famine. Les mêmes courants aériens qui apportent la pluie sur le versant maritime enlèvent souvent au plateau l'humidité nécessaire. A la sécheresse de l'air se joignent la chaleur du jour et le froid des nuits; fréquemment des trombes de poussière se forment sur les hautes plaines : on les voit se pourchasser dans la campagne, entraînant le gros sable dans leur orbite. parfois jusqu'à des cailloux. Ce que les Espagnols disent des Philippines, Burton le dit de l'Ou-Gogo : *Seis mezes de polvo, — seis mezes de lodo ; —* « Six mois de poussière, six mois de fondrières! » Les brumes vaporeuses de la région côtière, qui laissent tomber la nuit une forte rosée, ne s'avancent pas au loin sur les hautes terres de l'intérieur[1].

La richesse de la végétation correspond à l'abondance des pluies. Les plaines du littoral, suffisamment arrosées, sont partout revêtues d'herbes ou de forêts. Au nord du Ro-Vouma, sur la terrasse qu'habitent les Ma-Kondé, l'aspect de la contrée est le même que de l'autre côté du fleuve, sur le socle rocheux où se sont cantonnés les Ma-Viha : les brousses et les arbustes s'y entremêlent en une telle masse, qu'on ne peut s'y frayer un passage que la hache à la main. En divers endroits de la zone côtière qui s'étend plus au nord, la végétation, aussi dense et plus touffue, est composée de grands arbres : au sortir des villages on s'enfonce en des galeries où les porteurs cheminent difficilement, arrêtés par les branches[2]. Ailleurs, les arbres sont épars et groupés en bouquets pittoresques; dans le voisinage des marais, les joncs et les graminées se pressent en fourrés, d'une hauteur de quatre mètres, où parfois les voleurs attendent les

[1] Température moyenne de Zanzibar pendant quatre années : 27°,6.

Mois le plus chaud (mars)	29°,1
Mois le plus froid (juillet).	25°,2
Jours de pluie.	120
Pluie tombée.	1m,549 (en 1859, 4m,24).

(John Robb, *Meteorological Society in London*, 1880.)

[2] Richard Burton, *The Lake Regions of Central Africa.*

passants et où se glissent les esclaves fugitifs. L'arbre à copal ou *msandarousi*, qui donne la meilleure gomme connue des marchands, est commun sur les bords du bas Rou-Fidji, jusqu'à 60 kilomètres de la mer[1]. Quant aux montagnes, elles sont recouvertes surtout de mimeuses et d'autres plantes peu élevées ; mais on y voit aussi de grands tamariniers, des sycomores au branchage immense qui pourraient abriter des escadrons, des calebassiers, dont le tronc creusé peut loger une famille. Les monts d'Ou-Sagara sont très riches en espèces arborescentes ayant des fleurs d'un parfum délicieux ou des fruits d'un goût agréable, quoique non encore développé par la culture. Dans les avant-monts, on traverse souvent des espaces boisés où l'on se croirait environné par un horizon de forêts, et cependant, à mesure qu'on avance, on voit les arbres s'écarter et la savane s'ouvrir. De l'autre côté des montagnes, dans l'Ou-Gogo, les bois se montrent dans les fonds arrosés, et en maint district on manque tellement de combustible, qu'on est obligé de brûler la bouse de vache comme dans les solitudes du Far West. Le grand arbre que l'on rencontre le plus fréquemment dans ces régions est le calebassier; ailleurs un baobab au vaste branchage annonce l'approche des habitations; des euphorbes gigantesques servent aussi de points de repère aux caravanes. Mais si la végétation forestière est rare, la faune des grands animaux n'en est pas moins abondante, surtout à distance des routes commerciales : l'éléphant, le rhinocéros, la girafe, le buffle, l'autruche parcourent encore certaines parties du plateau, et naguère le lion était si commun, que des villages se sont déplacés pour fuir son dangereux voisinage.

Plusieurs des tribus qui vivent dans la partie septentrionale du bassin du Ro-Vouma diffèrent à peine par la langue et les mœurs des peuplades du versant méridional; il en est qui se déplacent fréquemment et font des incursions d'une rive à l'autre. Ainsi les Oua-Nindi et les Ma-Gouangouara ou Ma-Kondé, qui s'affublent du nom redouté de Ma-Viti pour effrayer leurs timides voisins, et qui ont ravagé tant de contrées, asservi tant de populations au sud du Ro-Vouma, ont établi leurs principaux campements sur le versant opposé. Les deux groupes de tribus qui se regardent du haut de leurs terrasses, des deux côtés du bas Ro-Vouma, se ressemblent beaucoup, et leur idiome est le même, malgré la distinction des noms de peuple. Au sud ce sont les Ma-Viha, au nord les Ma-

[1] *Geographical Magazine*, August I, 1874.

Kondé, ceux-ci d'une extrême laideur à cause des coupures de leur visage et de leur corps, renouvelées de temps en temps de manière à soulever la chair en fortes saillies; toutes les femmes portent aussi le pélélé, qui de loin semble donner à leur lèvre supérieure la forme d'une hure. Chez les Ma-Kondé, les femmes ne sont point achetées, et les parents ne s'arrogent pas le droit de donner leurs filles en mariage : c'est à elles seules qu'il appartient de choisir un époux. Quand l'accord s'est fait entre les futurs, la jeune fille entre dans la hutte du fiancé, elle en balaye le sol et met tous les objets en ordre, puis le jeune homme se présente et laisse son fusil à la porte : ce sont là toutes les cérémonies du mariage. Les unions sont en général très respectées; on entend rarement parler d'adultère en pays kondé, et dans ce cas la faute est toujours punie par le bannissement du coupable. Après l'accouchement, la femme vit à part de son mari et ne rentre dans la cabane de l'époux que lorsque l'enfant commence à parler; sinon le malheur entrerait dans la famille. Quand le jour de la réunion est venu, la mère porte le nourrisson à la bifurcation de deux sentiers symbolisant les chemins de la vie; puis elle frotte son enfant d'huile et le remet au père : la vie commune recommence entre les époux[1]. A la mort d'un Kondé, tout le grain qu'il possède est aussitôt transformé en bière pour l'usage de la communauté, et la fête dure aussi longtemps que la liqueur n'est pas épuisée. Enrichis par la vente de la gomme copal et du caoutchouc que leur pays produit en très grande quantité, les Ma-Kondé sont devenus très fiers et n'accueillent les étrangers qu'avec méfiance. Des missionnaires anglais, qui se sont établis dans le pays de Masasi, à l'extrémité occidentale du territoire des Ma-Kondé, n'ont pu avoir de relations suivies avec ces indigènes. Lorsque en 1877 M. Chauncy Maples pénétra dans un village kondé, les habitants, qui n'avaient jamais encore vu d'Européens, le prirent pour un revenant; cependant ils consentirent à lui donner de la nourriture[2].

Le pays de Masasi appartient à une puissante tribu de ces Ma-Koua qui, plus au sud, occupent les contrées du Moçambique. Les Yao des montagnes du Nyassa sont représentés en grand nombre dans cette partie du bassin du Ro-Youma, et l'on y voit aussi des Oua-Mouera, faibles restes d'une tribu, jadis considérable, que les Ma-Viti ont presque entièrement exterminée : ils furent autrefois très nombreux, dans le voisinage de la côte,

[1] Joseph Thomson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, February 1882.
[2] Même recueil, June 1880.

près de Kiloa. Les Oua-Ngindo ou Oua-Gindo, qui les ont remplacés au nord et au nord-ouest de la terrasse occupée par les Ma-Kondé, sont au nombre de ces peuples guerriers qui prétendent au nom de Ma-Viti et ont pris les vêtements, le cri de guerre, les armes, et les mœurs de ces redoutables frères des Zoulou : on les appelle quelquefois Ouali-Houhou, pour imiter leur hurlement de guerre. De même les Ma-Hengé, chasseurs qui habitent plus au nord le bassin du Rou-Fidji, entre l'Ouranga et le Roua-Ha, essayent de se faire craindre, après avoir eux-mêmes tremblé devant les



TYPES MA-VIHA. — CHEF ET JEUNE HOMME PORTANT LE PÉLÉLÉ
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. J. Thomson.

conquérants. Les Oua-Nyakanyaka ont été réduits par eux à l'état de serfs[1].

A l'est des Ma-Hengé, dans le bassin du Rou-Fidji, le pays appartient aux Oua-Ndondé ou Oua-Dondi, auxquels succèdent les Oua-Zaramo, dans la région comprise entre le Rou-Fidji, le bas Kingani et les Souaheli ou « Gens du Littoral ». Les Oua-Zaramo sont pour la plupart des hommes de taille moyenne, mais d'une rare force physique. Sans doute d'origine mélangée, ils offrent une grande variété de types : quelques voyageurs ont été frappés du nombre des albinos qu'on rencontre dans leur pays. Depuis

[1] Porter, *Journal of the Manchester Geographical Society*, July to Dec. 1886.

le milieu du siècle leur territoire a été souvent traversé par des marchands arabes et des voyageurs européens : aussi les descriptions qu'on en fait actuellement diffèrent beaucoup de celles des premiers visiteurs. Maintenant ils s'arabisent par le costume, achètent des armes, des outils, des ornements aux traitants, et ne pratiquent plus mainte coutume féroce des anciens temps. Mais dans les districts écartés on peut encore voir des Oua-Zaramo dont la figure est coupée de grosses entailles de l'oreille à la bouche, qui n'ont pour tout vêtement que des jupons d'herbes, arrangent leur chevelure avec de l'argile de manière à lui donner la forme d'un toit, et se servent de flèches empoisonnées qu'ils gardent dans un carquois travaillé avec soin. La mort par le bûcher n'était pas rare chez les Oua-Zaramo. Ils brûlaient le sorcier, sa femme et ses enfants, jetaient dans la brousse les nouveau-nés dont les dents ne se succédaient pas suivant l'ordre accoutumé, parfois aussi les jumeaux, et ceux que leur mère avait enfantés en un jour de mauvais augure; même arrivés à un certain âge, les enfants étaient massacrés s'ils grinçaient des dents dans le sommeil ou s'ils avaient tout autre défaut physique considéré comme devant amener le malheur sur la famille. D'autre part, la mère qui perdait son enfant par accident ou par maladie était tenue pour responsable : elle devait fuir le village, se barbouiller la figure de terre et subir en silence les injures dont on l'accablait[1]. Les Oua-Zaramo ne pratiquent pas la circoncision, quoiqu'ils aient déjà, à bien des égards, subi l'influence des mahométans du littoral. La plupart parlent le souaheli aussi bien que leur propre langue, et dans leurs costumes de fête les chefs portent les longues draperies, le gilet et le turban des Arabes; les femmes sont aussi vêtues à la mode musulmane, mais elles ne sont pas voilées. Les demeures des riches Oua-Zaramo sont relativement somptueuses : ce sont des maisonnettes d'apparence presque européenne.

Proches parents des Oua-Zaramo, les Oua-Kouéré, les Oua-Kami, les Oua-Khoutou, qui vivent plus à l'ouest dans la région montueuse des hautes sources du Kingani, sont beaucoup moins policés : ils ont à peine quelques étoffes d'écorce et n'habitent que des tanières; les procès de sorcellerie, suivis d'auto-da-fé par le bûcher, sont encore fréquents dans leur pays. Leurs voisins du versant septentrional des monts, les Oua-Zegouha ou Oua-Zegoura, qui peuplent avec les Oua-Ngourou, parents de race et de langue, les plaines peu fertiles parcourues par le bas Ouami, sont plus civilisés et presque tous sont convertis à l'Islam, grâce à la

[1] Horner; — Burton; — Thomson, etc.

proximité des Souaheli et des Arabes. La possession des armes à feu en a fait de redoutables chasseurs d'esclaves. Presque seuls parmi les tribus de ces régions de l'Afrique orientale, les Oua-Zegouha ne reconnaissent pas la loi d'hérédité pour le pouvoir des chefs : ils se donnent au plus fort ou au plus généreux, et des guerres incessantes sévissent entre les rivaux. Parfois leurs voisins sont entraînés dans ces luttes de peuplade à peuplade : une des tribus de la contrée, celle des Oua-Doé, a presque entièrement disparu pendant les guerres qui ont désolé le pays,

Nº 160. — POPULATIONS DE L'AFRIQUE ORIENTALE, ENTRE LE RO-VOUMA ET LE PANGANI.



1 : 9 000 000

0 — 200 kil.

et les fuyards de cette nation se sont dispersés au nord jusque dans le voisinage de l'équateur[1]. Les itinéraires des voyageurs contournent leur pays, car les Oua-Doé étaient anthropophages; hommes et femmes se défiguraient par deux larges cicatrices rouges creusées entre les tempes et le bas du menton; les deux incisives supérieures étaient arrachées, et leur costume se composait de peaux teintes en jaune. A la mort d'un homme libre on enterrait avec lui deux esclaves vivants, une femme pour lui supporter la tête pendant le long sommeil, un homme armé d'une hache pour

[1] Richard Burton, ouvrage cité; — Richard Brenner, *Petermann's Mittheilungen*, 1867.

lui préparer du feu dans la terre humide et froide[1]. Les chefs de villages, qui tâchent de se rendre terribles à voir et taillent leurs ongles en forme de griffes de lion, évitent de se rencontrer les uns les autres, car leur regard, disent-ils, est mortel pour des rivaux en pouvoir. Quand ils ont à conférer pour les affaires d'intérêt commun, ils se donnent rendez-vous dans une case à compartiments séparés; chacun vient de son côté et l'entretien se fait par-dessus les cloisons[2].

La région des montagnes, entre le versant maritime et le plateau, est occupée par les divers clans des Oua-Sagara, les uns encore aussi barbares que les peuplades oua-khoutou, les autres déjà très policés par leurs rapports avec Souaheli, Arabes et voyageurs blancs. Leur langue, subdivisée en plusieurs dialectes, est une des plus répandues de l'intérieur : quelques peuplades la parlent jusque dans le voisinage de Mombâz. Les Oua-Sagara sont en général plus barbus que leurs voisins de tribus différentes. Les Oua-Hehé, au sud, dans le bassin de la Roua-Ha; les Oua-Megi et les Oua-Kagourou, les Oua-Gedja, au nord, sur les confins des Masaï, appartiennent au groupe des nations sagara. Le signe distinctif de ces indigènes est l'oreille percée, dont le lobe inférieur, distendu par tous les objets qu'on y a mis, disques de bois, de métal ou de corne, finit par toucher l'épaule : souvent on se sert de ce trou pour y suspendre des étuis, des tabatières, des instruments. Les Oua-Hehé, qui parlent une langue très rapprochée du ki-souheali, ont la figure absolument glabre[3]. Ils se sont asservi les Oua-Bena, gens pacifiques, devenus fameux par l'art avec lequel ils sculptent et aiguisent des épées en bois d'ébène[4]. Leur pays, plateau montueux de plus de 2000 mètres, est une contrée rude parcourue par les vents froids.

Les Oua-Gogo, qui peuplent les régions du plateau jusqu'au faîte de l'Ou-Nyamêzi, étaient jadis fort redoutés comme pillards. On raconte que lorsque la première caravane arabe parut dans le pays, ils furent tellement émerveillés de la corpulence du chef, qu'ils le prirent pour un dieu et l'invoquèrent pour faire tomber la pluie; mais n'ayant pas été aussitôt exaucés, ils voulurent tuer l'étranger, qui fut heureusement sauvé par une averse propice[5]. Cependant on les dit les moins superstitieux des peuples de l'Afrique orientale : ils n'ont qu'un petit nombre de sorciers et ne leur ac-

[1] Horner, *Voyage à la côte orientale d'Afrique.*
[2] Baur, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1882.
[3] Joseph Thomson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Febr. 1880.
[4] Pfeil, mémoire cité.
[5] Richard Burton, ouvrage cité.

TYPES OUA-SAGARA

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie communiquée par M. G. Révoil.

cordent guère de créance. La plupart des voyageurs qui ont traversé le territoire des Oua-Gogo ont été frappés de la petitesse de leur crâne, comparé à la largeur de leur face, et de l'écartement des oreilles, percées comme celles des Oua-Sagara : Burton dit qu'elles ressemblent à des anses placées aux deux côtés d'une boule. Dans cette partie de l'Afrique, les oreilles percées sont un signe de liberté; les esclaves n'ont pas le droit de se les forer ni d'y attacher d'ornements. Presque tous les Oua-Gogo sont amplement vêtus; même les enfants portent une robe. Leur langage est beaucoup plus dur que celui des tribus voisines, et généralement les Oua-Gogo le parlent d'une voix sonore et puissante, quelquefois avec une certaine brutalité, car ils sont fiers de leur nombre et de la domination longtemps exercée par eux sur de timides marchands.

Mais si puissants qu'ils soient, tous les peuples de l'intérieur subissent l'influence de la langue parlée par ces traitants méprisés. Le ki-souaheli, l'idiome des « Gens du Souahel » ou « Riverains », se répand de plus en plus chez tous les indigènes de cette partie du continent. Cependant les tribus qui répandent cet idiome ne sont ni plus fortes ni plus nombreuses que les autres; bien au contraire, elles n'ont pas même d'existence distincte. Les « Riverains » ont des origines diverses, et des immigrants de toutes les provinces voisines se sont mêlés à eux : ce qui les unit et en fait une population à part des autres Bantou est la religion mahométane, qu'ils professent avec plus ou moins de zèle; en outre, l'élément arabe a contribué à modifier fortement les mœurs et transformé les communautés d'agriculteurs en groupes de commerçants. Le ki-souaheli se parle dans sa plus grande pureté au nord de Mombàz et de Malindi : le dialecte de ces régions, connu sous le nom de ki-ngozi, a conservé ses formes archaïques, et les versificateurs l'emploient de préférence à tous les autres. En se propageant graduellement vers le sud, sur le littoral et dans les îles, jusqu'à Moçambique, le « langage de la côte » s'est de plus en plus mélangé de termes arabes, hindous, persans et portugais : à Zanzibar surtout il s'est fortement arabisé et tous ses mots abstraits sont d'origine sémitique; cependant le fond bantou se maintient et la construction de la phrase est restée nettement africaine. Des ports de la mer, foyers du commerce pour toute l'Afrique orientale, le ki-souaheli s'est répandu dans les régions de l'intérieur, et comme le bounda dans l'Angola et les pays voisins, comme le se-souto entre les Draken-bergen et le Zambèze, il est devenu l'une des langues « générales » qui, en maints endroits, se substituent déjà aux dialectes locaux. Quoiqu'un million d'hommes seulement aient cet idiome pour parler maternel, M. Cust compte le ki-souaheli au nombre des

douze grandes langues du monde ayant le plus d'importance pour l'usage commun entre gens de nationalités différentes. Cameron raconte que, traversant l'Afrique de l'est à l'ouest, il trouva dans chaque tribu de l'intérieur un ou plusieurs individus parlant ce langage de la côte. Ce sont des mots ki-souaheli, comparés à des termes bantou de l'Afrique occidentale et de la Cafrerie, qui ont amené Lichtenstein, dès l'année 1808, à émettre l'hypothèse, confirmée depuis, de l'unité de race des peuples bantou, de la baie d'Algoa à Mombâz et au Gabon. La littérature souaheli est relativement riche. Non seulement elle comprend, comme la plupart des parlers nègres, des traductions de la Bible et d'autres ouvrages religieux, on a publié aussi dans cette langue des recueils de proverbes, de légendes, de poésies, et des indigènes, aussi bien que des missionnaires prennent part à ces travaux. L'alphabet arabe, employé naguère pour le ki-souaheli, est remplacé par les caractères romains, mais les auteurs ne se sont pas accordés sur le dialecte qu'il convient d'adopter définitivement comme langue littéraire : la victoire restera très probablement à l'oungouya, l'idiome parlé dans l'île de Zanzibar.

C'est par les commerçants et non par les soldats que se fait la conquête graduelle des pays de l'intérieur aux idées et aux coutumes des populations côtières. Les villages populeux, dont les plus grands ont à peine deux ou trois cents huttes[1], se succèdent sur les routes qui mènent des ports de mer à ceux des grands lacs; mais encore beaucoup de havres favorablement situés sont presque coupés de toutes relations avec l'intérieur par les guerres et les razzias ou n'ont d'autre commerce que celui des captifs amenés par les vainqueurs à la suite de quelque incursion de pillage. Les ports de la côte comprise entre le Ro-Vouma et le Rou-Fidji servent encore, en dépit de la surveillance des croiseurs, au trafic de chair humaine.

Mikindani, l'un des premiers ports que l'on rencontre au nord de l'estuaire du Ro-Vouma, est un excellent mouillage parmi plusieurs autres où les navires trouveraient un bon abri; mais il est peu fréquenté, et tout le mouvement des échanges y est entre les mains de Banyan hindous qui troquent de la gomme copal, de l'ivoire et du riz contre des étoffes, des verroteries et des armes. Au nord-ouest, la baie de Lindi, où débouche la rivière d'Oukeredi, a sur ses bords une véritable ville, peuplée

[1] Pfeil, *Petermann's Mittheilungen*, 1886, Heft XII.

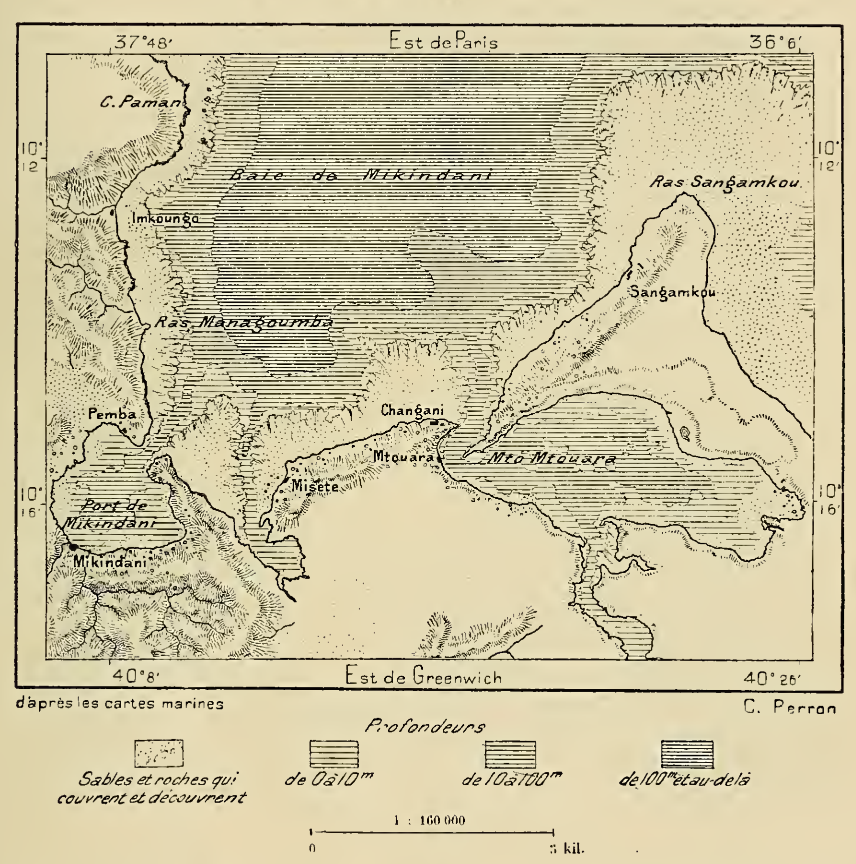


LINDI. — VUE PRISE DU LARGE

Dessin de A. Slom, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

d'environ 2000 individus, dont tout le commerce, qui consiste principalement en caoutchouc, se fait aussi par l'entremise de Banyan et d'Arabes : la forêt où la liane à caoutchouc s'enroule autour des arbres occupe une largeur moyenne de 50 à 55 kilomètres le long de la côte. Vers l'extrémité de l'estuaire se voient, sur un rocher, les restes d'une forteresse portugaise. Il faut remonter la vallée de l'Oukeredi pour atteindre le pays de

N° 161. — PORTS DE MIKINDANI ET DE MTO-MTOUARA.

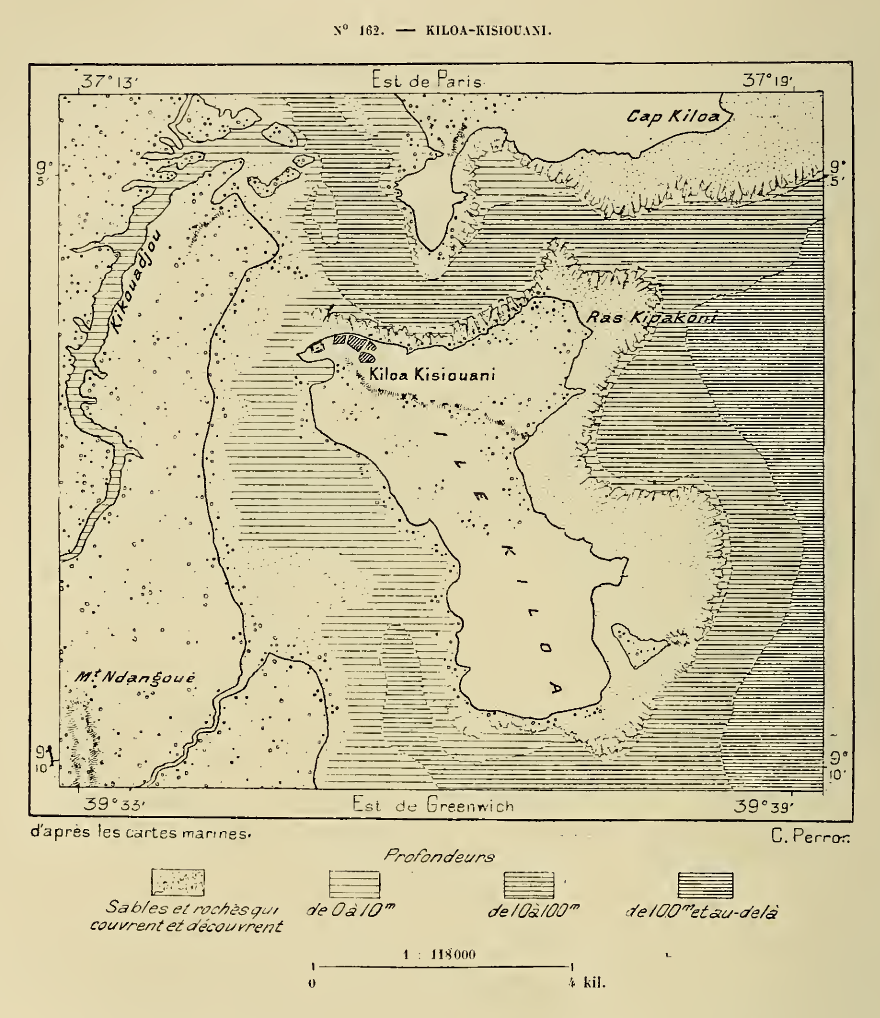


Masasi, où des missionnaires anglais possèdent une importante station, centre de culture et d'acclimatement pour les plantes européennes dans le pays des Ma-Koua et des Ma-Kondé; les Yao, gens qui ont beaucoup voyagé et qui se considèrent comme très supérieurs aux honnêtes Ma-Koua[1], ont aussi de nombreuses colonies dans la contrée. Le village de la mission s'est fondé sur un petit affluent septentrional du Ro-Vouma, dans une clairière des plus fertiles qu'entourent des collines couvertes de

[1] Chauncy Maples, *Proceedings of the R. Geographical Society*, June 1880.

grands bois. La station de Masasi, à 560 mètres d'altitude, est un des lieux d'Afrique les plus salubres pour les Européens. M. Chauncy Maples pense que le meilleur tracé d'une route entre la côte et le lac Nyassa se dirigerait de Lindi vers le haut Ro-Vouma par Masasi.

D'autres ports succèdent à Lindi sur cette côte bordée de récifs de coraux aux brusques terrasses. Une des découpures de la rive, défendue

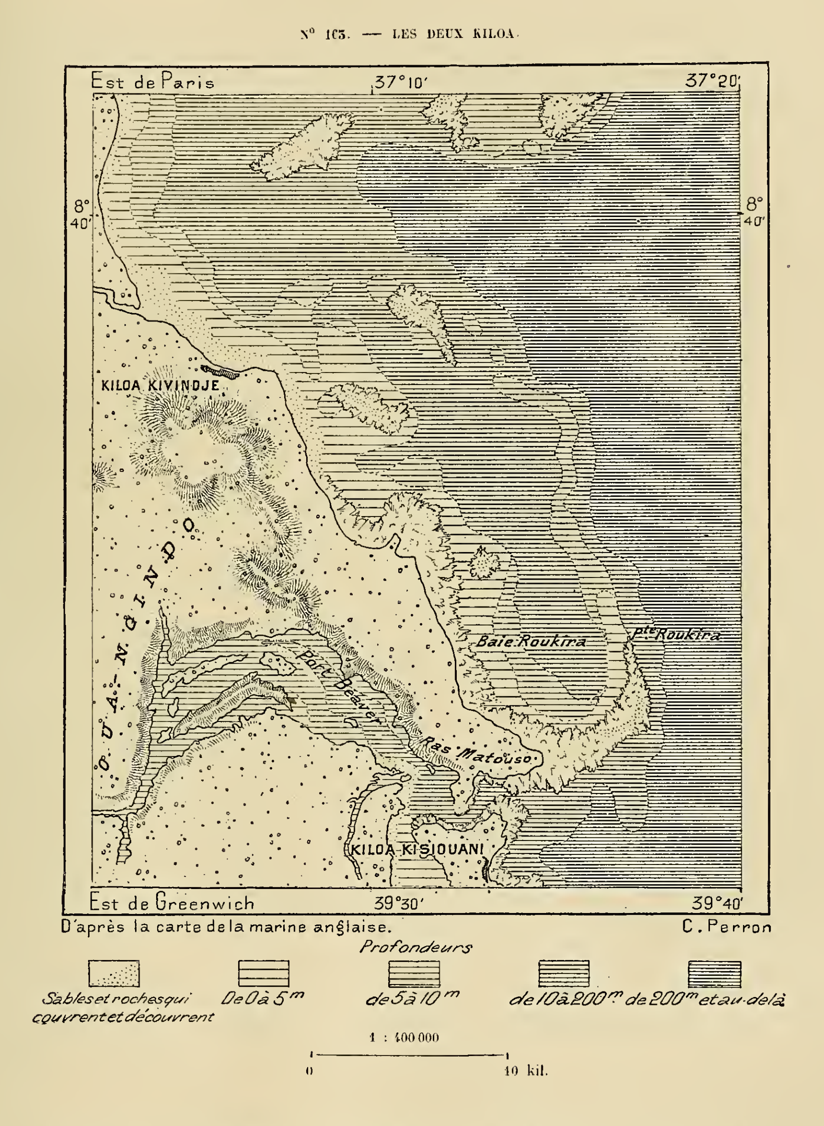


N° 162. — KILOA-KISIOUANI.

par une île et des îlots, est celle de Kiloa Kisiouani, pénétrant d'une vingtaine de kilomètres au nord-ouest dans l'intérieur des terres et offrant un mouillage profond aux navires. Pourtant cet admirable port, fréquenté par les Persans de Chiraz au dixième siècle, est à peine utilisé; son importance a singulièrement diminué depuis le quinzième siècle. A cette époque, une ville considérable, la Quiloa des Portugais, était la résidence de sultans zendj qui régnaient sur tout le littoral, du cap Delgado

à Mombâz. Dans la première moitié du quatorzième siècle, Ibn-Batouta visita cette grande cité, qu'il appelle Kouloua, et que gouvernait un prince musulman « d'une générosité parfaite envers les fakhi, et pieux observateur de la guerre sainte contre les infidèles »[1]; elle aurait eu jus-

N° 163. — LES DEUX KILOA.



qu'à « trois cents mosquées ». L'escadre de Francisco d'Almeida s'empara de la place en 1505, après un siège meurtrier; mais les fièvres eurent bientôt décimé les vainqueurs, et la ville fut graduellement délaissée par le commerce. Au dix-septième siècle, elle tomba avec le reste de la côte

[1] L. Marcel Devic, *Le Pays des Zendjs*.

au pouvoir de l'imam de Mascate; maintenant elle appartient au sultan de Zanzibar, mais son trafic est fort minime, depuis que l'exportation des esclaves est interdite. Quelques Banyan et des Arabes habitent, dans une île, le petit village de Kiloa Kisiouani ou « Kiloa insulaire », dominé par un vieux château et les débris de murailles crénelées.

Le principal mouvement des échanges s'est porté à une trentaine de kilomètres au nord-ouest, vers le port, beaucoup moins favorable, de Kilao Kivindje, le « Kiloa continental », dont les maisonnettes et les huttes, entremêlées de ruines, se groupent à l'ombre des cocotiers; des marais, parallèles à la berge marine, ont empêché la construction d'une route vers l'intérieur. Kiloa Kivindje, peuplée d'environ 5000 individus, était naguère le centre principal de la côte pour l'exportation des esclaves, et quoique la traite soit abolie en principe et réprimée, quelques chargements de noirs se font encore par les criques des alentours. Les chemins suivis par les trafiquants d'ivoire entre Kiloa et le lac Nyassa sont toujours fort dangereux, car ils traversent les territoires des Oua-Ngindo, des Oua-Nindi et des Ma-Gouangouara, tous peuples qui vivent de pillage et font peu de cas de la vie de leurs hôtes. Au nord de Kiloa, une route plus sûre longe le littoral et traverse le Rou-Fidji en amont des ramures du delta. En 1880 M. Beardall ne vit pas moins de vingt-sept forts bateaux employés pour le transport des caravanes au village de Nya-Ntoumbo, qui était alors le lieu de passage[1]. Une autre escale fort importante sur les bords du Rou-Fidji est Korogero, situé en aval des cataractes et des gorges du fleuve, au point de rencontre des routes de trafic qui viennent de Kiloa, de Dar es-Salaam et des ports intermédiaires. Mais ce point vital du commerce est exposé aux incursions des Oua-Mahengi, qui viennent de temps en temps brûler quelques villages et capturer des esclaves. Après avoir récolté leurs moissons, les indigènes se cachent dans les îles du fleuve, sous la protection des eaux peuplées de crocodiles.

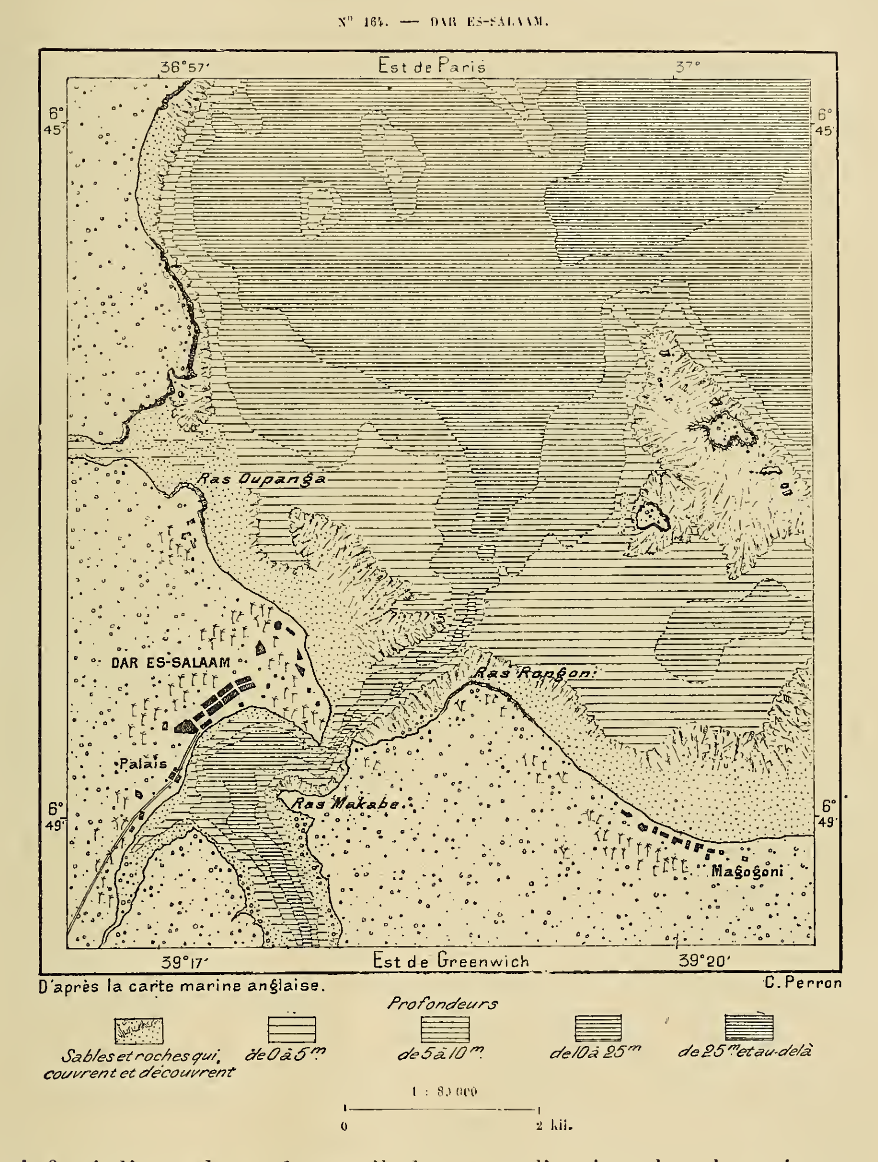
Dar es-Salaam est, au nord du Rou-Fidji, le port dont le sultan de Zanzibar a fait choix pour le mouillage de sa flotte sur la côte du continent : son nom arabe signifie « Maison de la Paix », mais sa véritable appellation serait en ki-souaheli Dari-Salama ou « Toit sûr[2] ». Le havre est un des meilleurs du littoral : on n'y pénètre que par un long goulet ouvert entre des récifs de corail, et le bassin qui s'ouvre au delà s'enfonce de près de 8 kilomètres dans les terres, offrant aux navires un espace utili-

[1] *Proceedings of the R. Geographical Society*, Nov. 1881.

[2] Le Roy, *Missions Catholiques*, 1886; *Séances de la Société de Géographie*, 20 mai 1887

sable de plusieurs kilomètres carrés ; si furieuse que soit la mer en dehors de la passe, elle reste toujours calme dans l'intérieur du port. La ville et le grand village voisin de Mjimouema sont bâtis sur une falaise émergée

N° 164. — DAR ES-SALAAM.



qui fut jadis un banc de corail dominant l'ancien chenal marin transformé en estuaire[1]. Les fonctionnaires allemands établis à Dar es-Salaam cherchent à détourner vers ce port une partie du commerce d'importation qui convergeait naguère vers la rade de Zanzibar et ils y ont partiellement

[1] Keith Johnston, *Proceedings of the R. Geographical Society*, July 1879.

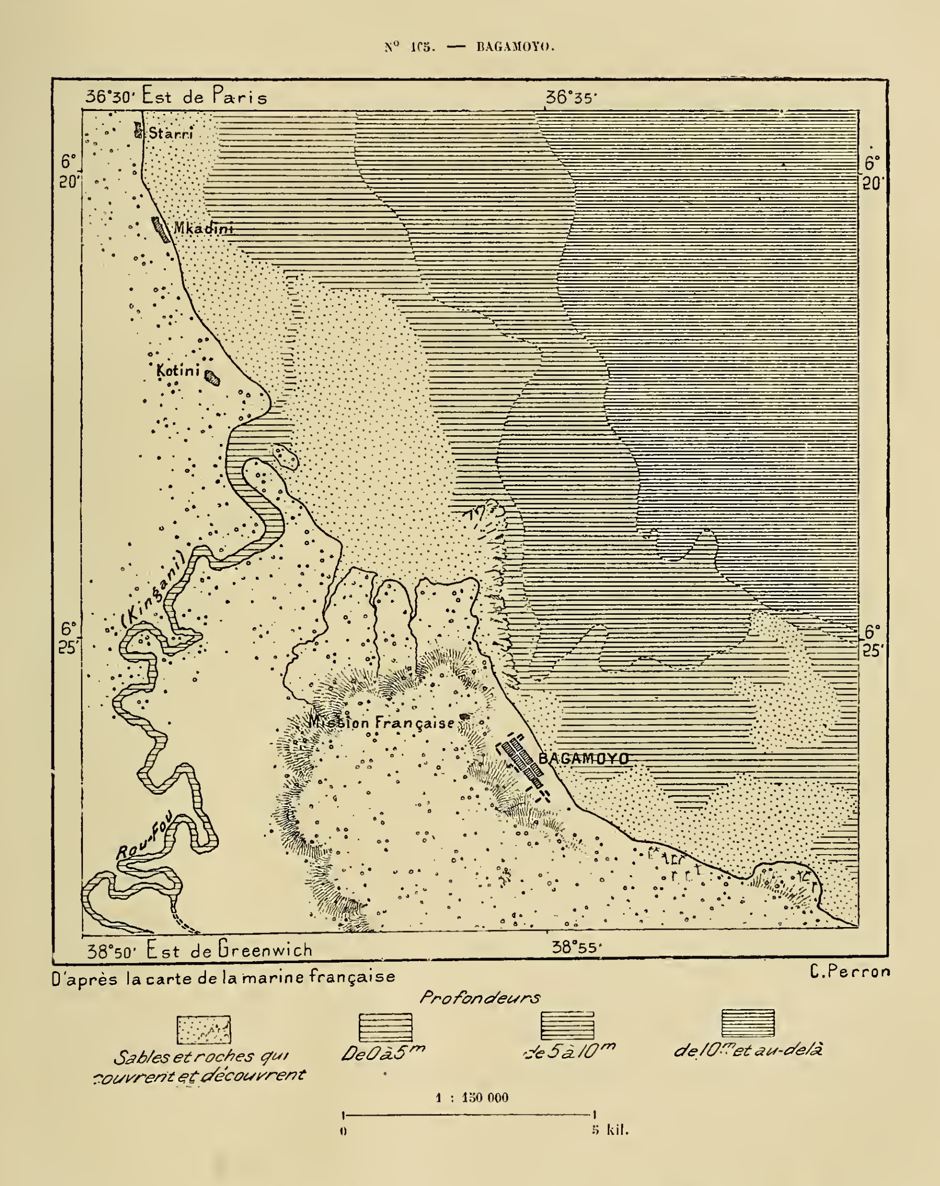
réussi. Dar es-Salaam est, au nord de Lourenço Marques, le seul endroit du littoral de l'Afrique orientale où l'on ait commencé la construction d'une route carrossable de pénétration dans l'intérieur. Ce grand chemin, que l'on s'occupe déjà de transformer en voie ferrée, traverse d'abord des terres basses, souvent inondées pendant la saison pluvieuse, puis il s'élève sur les collines, pour atteindre, à 51 kilomètres de Dar es-Salaam, le village de Kola, et redescend à l'ouest vers la vallée du Kingani. C'est à Kola qu'aura lieu la bifurcation des routes du Tanganyika et du Nyassa, la première se dirigeant à l'ouest par les vallées et les montagnes de l'Ou-Sagara et de l'Ou-Gogo, la seconde suivant la direction du sud-ouest à travers les plaines ondulées de l'Ou-Zaramo, les gorges du Rou-Fidji et la vallée du Lou-Ouego. Quoique bien défectueux encore, le chemin de Dar es-Salaam est utilisé déjà pour un trafic considérable, et les cultivateurs riverains ont si bien appris à s'en servir, qu'ils ont déjà construit plusieurs embranchements pour rattacher des villages écartés à la route maîtresse.

Bagamoyo ne possède pas de port comme Dar es-Salaam; elle n'a qu'une plage s'abaissant en pente douce sous les eaux, et les grands navires doivent mouiller à plus de 5 kilomètres au large; mais cette partie du golfe, dont le nom, Baga-Moyo ou « Fond du Cœur[1] », indique la position vers le centre de la concavité du littoral, a l'avantage d'être précisément en face de Zanzibar, distant de 45 kilomètres; c'est là que s'établit de la manière la plus facile à travers le détroit le mouvement de va-et-vient entre la capitale et le continent; en outre, Bagamoyo est située à quelques kilomètres seulement au sud de la bouche du Rou-Fou ou Kingani, et commande ainsi le débouché d'une populeuse vallée qui descend des montagnes de l'Ou-Sagara, centre stratégique de la contrée. Bagamoyo est une grande ville africaine ayant jusqu'à dix mille habitants pendant la saison où se recrutent les porteurs des caravanes; on y voit un bazar comme à Zanzibar et dans les villes arabes, et plusieurs de ses édifices sont de construction européenne; mais les terres environnantes sont basses et insalubres; les rues et les places sont encombrées d'ordures; sur la plage se décomposent au soleil les restes des poissons dont les Oua-Rima ou « Côtiers », — c'est ainsi qu'on appelle la population, — font leur principal aliment; enfin, il arrive parfois que les cyclones passent au-dessus de la ville, balayant les cabanes et déracinant les arbres. Les Arabes sont moins nombreux en proportion dans la ville de Bagamoyo que dans la

[1] Jérôme Becker, *La Vie en Afrique.*

grande île voisine, mais les Hindous de diverses castes y constituent une puissante colonie : ce sont eux qui détiennent tout le commerce local et disposent des porteurs oua-nyamèzi. Des soldats baloutches composent la garnison et veillent autour de la résidence du gouverneur, située à

N° 165. — BAGAMOYO.



5 kilomètres au sud-est de la ville, au milieu de jardins ombreux. Au nord de Bagamoyo s'élèvent les nombreuses constructions de la mission catholique, chef-lieu de tous les autres postes de missionnaires dans l'Afrique orientale. Près de six cents enfants, achetés pour la plupart aux marchands d'esclaves, y apprennent divers métiers et cultivent les vergers

et le jardin d'acclimatation des alentours; même devenus adultes, ils restent sous « la tutelle forte et prudente[1] » des missionnaires et travaillent pendant cinq jours de la semaine pour la communauté. La forêt de 160 000 cocotiers qui entoure la mission rapporte une quantité de produits suffisante pour subvenir aux besoins de la colonie.

Saadani, à une cinquantaine de kilomètres au nord, occupe une position analogue à celle de Bagamoyo. Elle est située également sur la rive du détroit, en face de Zanzibar, et un fleuve, le Ouami, débouche dans le voisinage immédiat. Mais sa rade est beaucoup moins fréquentée; la population locale ne dépasse pas deux mille habitants et peu de caravanes s'y organisent, à l'exception de celles des voyageurs anglais, favorisés par la mission britannique établie dans cette ville.

On sait que tout le trafic de la mer à l'Ou-Nyamèzi et au lac Tanganyika se fait par des porteurs ou *pagazi*, ayant chacun sur la tête un ballot du poids moyen de 27 kilogrammes. La plupart des hommes recrutés dans les villes du littoral viennent de l'Ou-Nyamèzi ou de l'Ou-Soukoura; quoique libres de nom, ils sont en réalité les serfs des négociants arabes ou hindous, car ceux-ci les tiennent par des avances de salaires et par l'usure : jamais ils ne les laissent échapper à la dette. Les *askari* ou soldats de l'escorte, qui portent en général une demi-charge, sont également aux gages des marchands de Dar es-Salaam ou de Bagamoyo : tous les bénéfices des expéditions à la conquête de l'ivoire finissent par leur revenir. Les caravanes, composées en général de plusieurs centaines, parfois même de milliers d'individus, marchent à travers le territoire comme des armées : commandées par un *kirongozi* ou capitaine, elles se divisent en brigades ayant chacune son major ou *nyampara;* l'ordre de marche est réglé chaque jour : une avant-garde précède le corps principal, une arrière-garde le suit, et des éclaireurs surveillent les flancs de la troupe pour « fendre les herbes »[2]; les femmes, les enfants ont leur place assignée dans le convoi et dans les camps. Dans les solitudes de Mgounda-Mkhali trois sentiers parallèles, distants d'une vingtaine de mètres, traversent la brousse. Sur le sentier du milieu cheminent les femmes, les enfants, les porteurs courbés sous de lourds fardeaux, tandis que les deux sentiers latéraux sont suivis par les pagazi peu chargés et les hommes armés[3]. Il est rare cependant que les caravaniers aient à se défendre contre des attaques; ils ont plutôt à redouter qu'on fasse le vide devant eux et qu'ainsi ils ne

[1] Horner. Ricklin, *la Mission catholique du Zanguebar.*
[2] Giraud, *Tour du Monde*, 1887, 1er semestre.
[3] Jérôme Becker, ouvrage cité.

puissent trouver les vivres nécessaires ; ils ont à craindre aussi les exigences des roitelets, qui, sous un prétexte ou sous un autre, réclament un *hongo* ou droit de passage plus élevé que de coutume ; en outre, ils ont à se préparer aux mille accidents d'un long voyage, fièvres, épidémies, inondations, assèchements de rivières ou de fontaines.

Grâce à l'expérience acquise par les explorateurs depuis les premières expéditions des Burton, des Livingstone et des Stanley, la durée des voyages a diminué des trois quarts entre Bagamoyo et les bords du Tanganyika. On peut franchir en un mois et demi cet espace continental d'environ 1000 kilomètres ; mais c'est en vain qu'on a essayé jusqu'ici de remplacer pour ce trajet les porteurs par des animaux de charge ou des véhicules. On ne peut se servir de chevaux, car à une dizaine de journées de marche du littoral commencent les régions infestées par la mouche tsétsé ; les ânes résistent mieux aux piqûres de cet insecte, mais eux aussi finissent par succomber. On a essayé d'employer les taureaux de somme et M. Roger Price a voulu, comme les traitants du Cap, transporter les marchandises au moyen d'attelages de bœufs ; mais ces tentatives ont toutes échoué, et les montagnards de l'Ou-Sagara ont hérité des charrettes abandonnées près de Kondoa ou Mkondoa, station fondée en 1881 par le comité français de l'Association Africaine. En 1879, on crut avoir résolu le problème des transports en amenant de l'Inde quatre éléphants bien disciplinés. Les vaillants animaux accomplirent en effet sans accident le tiers du voyage : de Dar es-Salaam à Mpouapoua, ni fleuves, ni marais, ni montagnes ne les arrêtèrent, et pour toute nourriture ils se contentèrent de feuillage ; exposés pendant vingt-trois jours aux piqûres de la tsétsé, ils ne parurent pas en être gravement incommodés. On croyait que l'expérience avait réussi, lorsque tout à coup un animal succomba, sans maladie apparente. Bientôt après, les autres éléphants périrent, soit à cause du changement de nourriture et de climat, soit plutôt par l'excès de fatigue : sur ces pénibles chemins de montagne, ils avaient eu à porter des fardeaux de sept ou huit cents kilogrammes[1]. Depuis lors, on n'a pas renouvelé la coûteuse tentative, et l'on a conçu le projet de construire un chemin de fer, qui pénétrera peu à peu dans l'intérieur, dispensant désormais les traitants de l'aide des hommes ou des animaux porteurs.

Sur les routes changeantes qui mènent du littoral à Tabora, il n'y a point de villes proprement dites : les villages se déplacent fréquemment, et mainte capitale de petits États visitée par les premiers voyageurs n'est déjà plus qu'un

[1] L. K. Rankin, *Proceedings of the R. Geographical Society*, May 1882.

amas de ruines. Les lieux d'étape le plus souvent choisis pour le ravitaillement sont les stations des missionnaires, telles que Mamboya et Mpouapoua, l'une et l'autre situées à l'ouest des montagnes, sur un plateau où les hauts affluents du Ouami prennent leurs sources et où les plantes alimentaires d'Europe réussissent admirablement : elles se trouvent à peu près sur le milieu du parcours entre Bagamoyo et Tabora. Immédiatement au delà commence la région des brousses, des acacias et des gommiers appelée Marenga Mkhali, que les voyageurs traversent en se pressant pour atteindre au delà les villages de l'Ou-Gogo, eux-mêmes épars dans les maquis. Limité à l'est par les solitudes de Marenga Mkhali, l'Ou-Gogo est borné à l'ouest par une autre zone inhabitée, le Mgounda Mkhali ou le « Champ de Feu ». Cette contrée redoutable, qui jadis n'avait pas moins de quinze journées de marche en largeur, mais que des travaux de défrichement ont réduite par degré[1], est une plaine couverte de broussailles, où l'on marche pendant des heures sans voir le moindre changement dans le paysage ; des cailloux roulés, apportés par des torrents aujourd'hui desséchés, recouvrent le sol. En quelques régions du « Champ de Feu », des masses de granit ou de syénite se dressent au-dessus de la brousse, les unes arrondies comme des roches moutonnées, les autres saillantes comme des tours, lisses ou fendillées, isolées ou se groupant par centaines, s'ouvrant en avenues, se superposant en terrasses, s'élevant en portails. Le principal lieu d'étape au milieu de cette solitude est le village de Djoué la-Mkoa ou du « Mont Rond », ainsi nommé de la butte de syénite, haute de plus de 60 mètres, au pied de laquelle s'abritent les cabanes de quelques indigènes.

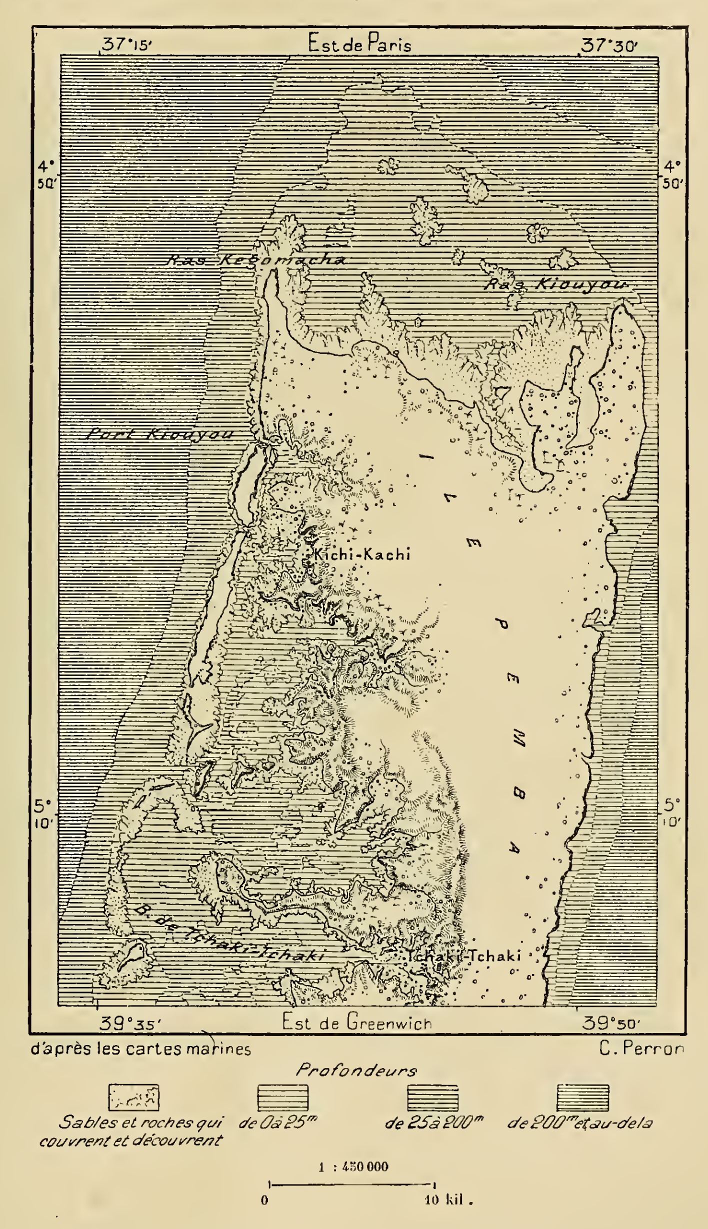
III

L'île de Zanzibar, centre de l'activité commerciale et de la propagande religieuse qui rayonne de la côte vers l'intérieur de l'Afrique orientale, n'est qu'une terre de peu d'étendue ; mais par sa formation elle se rattache à deux autres îles, situées également à une faible distance du littoral, et reposant aussi sur des roches de récifs coralligènes. Mafia, Zanzibar, Pemba sont les débris ou les piles d'attente d'une grande terre formant en dehors du rivage intérieur un autre rivage, presque partout coupé brusquement en accores où se brise la houle de la pleine mer. Les trois îles s'allongent précisément dans le même sens que le littoral qui leur fait face : l'axe de Mafia s'incline du

[1] R. Burton, *The Lake Regions of Central Africa.*

sud-ouest au nord-est comme la côte voisine entre le delta du Ro-Youma et le ras Mouamba Mkou ; Zanzibar est orienté du sud-est au nord-ouest,

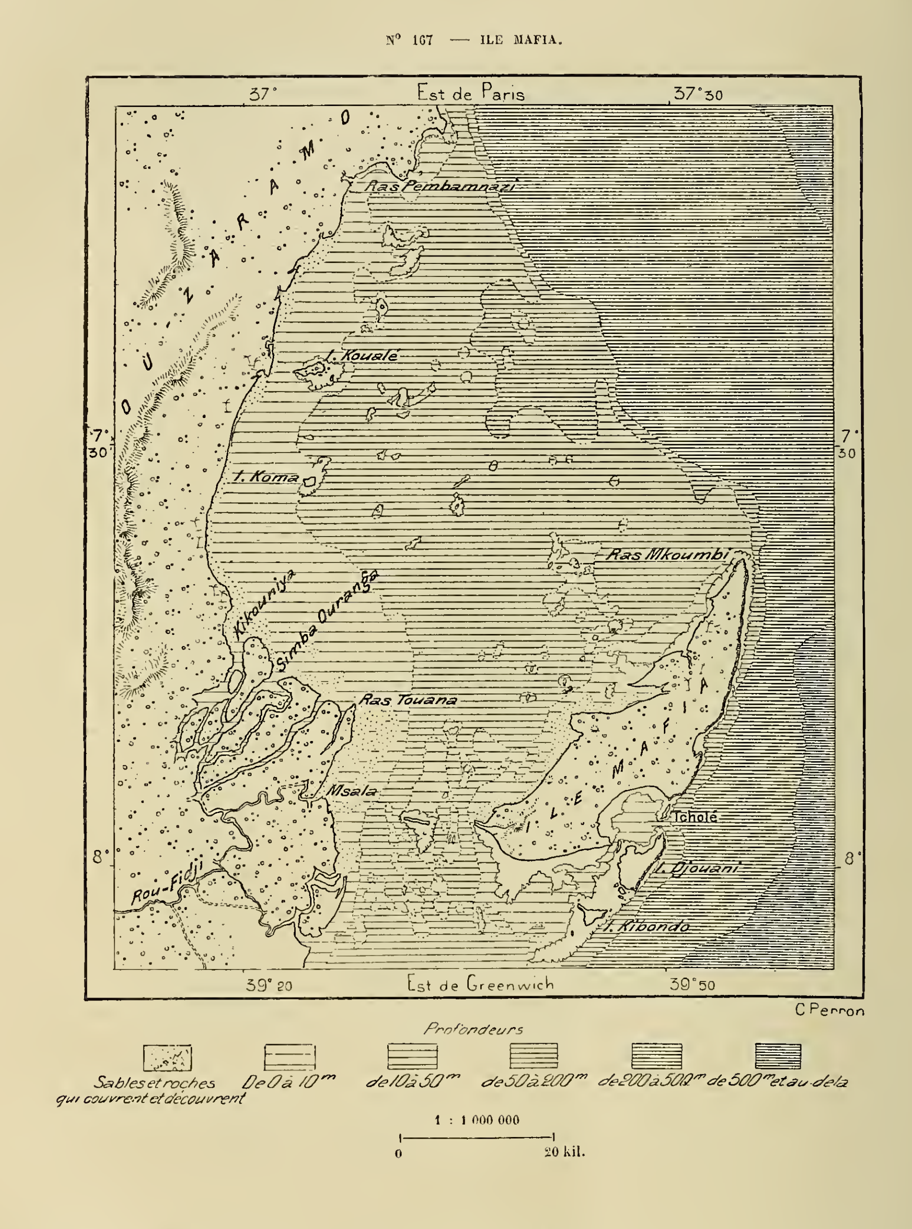
N° 166. — CONTRASTE DES COTES OCÉANIQUES ET DES COTES INTÉRIEURES A PEMBA.



parallèlement à la terre ferme, de Dar es-Salaam à Saadani ; enfin l'île Pemba suit, du sud au nord, avec légère inclinaison vers l'est, la même direction que la rive opposée du continent. Les grandes profondeurs océaniques ne commencent qu'au large des trois îles. A l'ouest, du côté de la terre ferme,

les récifs sont très nombreux, les uns parsemant la mer à marée basse comme les restes d'une « chaussée des géants », les autres toujours couverts d'eau et bordant de leurs dangereux écueils les passes tortueuses où

N° 167 — ILE MAFIA.



s'engagent les navires. C'est entre l'île de Mafia et le delta du Rou-Fidji que la navigation est le plus périlleuse, les eaux troubles du fleuve qui s'étalent en nappe au-dessus du flot plus lourd de la mer empêchant les pilotes de voir les récifs. Aussi ne se hasarde-t-on point la nuit à tenter ce passage et la plupart des bâtiments contournent l'île à l'orient dans les eaux profondes

de la mer libre. Le chenal de Zanzibar est plus large et plus profond que celui de Mafia, cependant il se trouve réduit en un endroit à 7400 mètres, soit au cinquième environ de la distance totale qui sépare les deux côtes. Au milieu du chenal, les navires jettent l'ancre par 45 mètres de profondeur.

L'île méridionale, Mafia, appelée aussi Monfia, est la moindre des trois pour la grandeur, la population et la richesse. D'une superficie de 525 kilomètres carrés, l'ancien banc de corail est recouvert dans presque toute son étendue d'un sol fertile, ombragé de cocotiers. Au sud de cette île s'étend un vaste récif, parsemé de roches émergées : c'est l'une d'elles qui porte la capitale de Mafia, le village de Tchobé, résidence du gouverneur arabe et de quelques commerçants arabes et hindous. Les rives environnantes sont bien cultivées, mais ne fournissent pas assez de produits pour alimenter un grand commerce. D'ailleurs, la crique de Tchobé est à peine accessible à marée basse : les navires mouillent au sud-ouest, à près de 15 kilomètres de distance.

Zanzibar, l'Oungouya des indigènes, c'est-à-dire la « Station », est la seule terre de l'Afrique orientale qui rappelle par son nom usuel l'ancien peuple des Zendj, décrit par les auteurs arabes du moyen âge comme habitant la partie de la côte qui se prolonge au sud du cap des Aromates jusque dans les mers inconnues. L'appellation de « côte de Zanguebar », appliquée naguère au littoral compris entre Mombâz et Quiloa et maintenant transférée, sous une forme corrompue, à l'île d'Oungouya, n'a d'autre sens que celui de « côte des Zendj » : le Zang-bar, faisant face à l'Hindou-bar ou « côte des Hindous », désignait l'ensemble du pays qui limite l'océan des Indes. Les Arabes lui donnaient le nom de Bilâd ez-Zendj. C'est probablement de la côte africaine que parle Marco Polo en mentionnant « l'isle de Zanquibar, qui dure bien environ deux mille milles » et où « il se fait moult grand marchandises[1] ».

L'île de Zanzibar repose sur un socle de coraux, mais elle n'est point composée uniquement de ces débris de polypiers : elle offre aussi des collines, formées d'une argile rougeâtre et ferrugineuse, qui s'élèvent en molles ondulations au-dessus des campagnes et qui en maints endroits sont ravinées par les pluies et découpées en colonnades d'une étonnante régularité; dans la partie méridionale de l'île, les buttes les plus élevées ne dépassent pas 137 mètres, mais sur la côte du nord-ouest une rangée de hauteurs, courant parallèlement au rivage, atteint 515 mètres : c'est le

[1] Marcel Devic, *Le pays des Zendjs*.

point culminant de l'île. Presque toute la superficie de Zanzibar, évaluée à 1691 kilomètres carrés, est soumise à la culture. Aussi la population est-elle fort considérable ; elle dépasse 200 000 habitants, dont près de la moitié pour le chef-lieu : en proportion Zanzibar est plus peuplée que la France. Pendant la mousson du nord-est, la population s'accroît, dit-on, de plus de 30 000 individus, Arabes, insulaires des Comores, Hindous et Persans.

La flore de l'île est la même que celle du continent voisin : peut-être quelques orchidées, une ou deux fougères en sont les seules espèces originales[1], à moins qu'on ne les retrouve tôt ou tard sur le littoral opposé. La terre féconde de Zanzibar produit en abondance tous les fruits de la région tropicale : les espèces américaines s'y rencontrent avec celles de l'Insulinde. Elle donne deux récoltes de grain par an, et quatre récoltes de manioc, la plante dont la fécule est la principale nourriture des insulaires[2]. Parmi les palmiers domine le cocotier, formant d'immenses forêts et fournissant aux indigènes nourriture, boisson, bois de construction, cordages, huile pour l'exportation à l'étranger et la fabrication du savon. Le dattier croît aussi dans l'île, mais ne donne pas de bons fruits comme dans les oasis du désert. Manguiers, jambousiers, goyaviers, orangers, citronniers, arbres à pain entremêlent leur branchage avec les mangoustaniers et les dourions (*durio zibethinus*), ces arbres de la Sonde dont le fruit, après avoir laissé dans la bouche un goût d'oignon et de fromage pourri, paraît être sans rival par son exquise saveur. Zanzibar produit aussi les épices de l'Inde et de l'Insulinde, la cannelle, la muscade, le poivre, et surtout, depuis 1830, les clous de girofle : la récolte annuelle de cette denrée est de plusieurs millions de kilogrammes[3]. Le terrible ouragan de 1872 détruisit presque complètement les plantations de girofliers et de cocotiers : les quatre cinquièmes de ces arbres ayant été déracinés, Zanzibar fut ruinée pour un temps.

Dépendance du continent africain, dont elle a probablement fait partie à une période antérieure, Zanzibar a pour faune des animaux de la grande terre voisine, mais en petit nombre seulement, la plupart des espèces s'étant trouvées trop à l'étroit dans l'île relativement petite ou ayant été exterminées par les cultivateurs. Vers 1865, un hippopotame traversa le bras de mer de plus de 50 kilomètres qui sépare le continent africain des plages

[1] Johnston, *The Kilima-Njaro Expedition.*
[2] Grant, *A Walk across Africa.*
[3] Récolte des clous de girofle à Zanzibar en 1884 :
7 875 000 kilogrammes; valeur : 5 250 000 francs.

ZANZIBAR ET BAGAMOYO



C. Perron d'après le texte de la Nouvelle Géographie Universelle et d'autres documents.

Profondeurs

Sables et roches qui couvrent et découvrent · de 0 à 10 m · de 10 à 50 m · de 50 à 100 m · de 100 à 500 m · de 500 m et au delà

1 : 580 000

0 — 20 kil.

de Zanzibar, et pendant plusieurs mois on le vit se jouer dans les eaux du rivage[1]; mais on ne dit point que l'éléphant ou le rhinocéros aient fait de pareilles visites. La plupart des quadrupèdes de Zanzibar sont des bêtes de petite taille, entre autres l'antilope naine (*nanotragus*), le demi-singe (*otolicnus*), la civette, quelques félins, tels que le serval et des chats sauvages; on ne trouve point d'hyènes; les rats, parmi lesquels des immigrants d'Europe, ont été apportés par les navires. Le monde des oiseaux est représenté par un grand nombre d'espèces, la largeur du détroit n'étant pas suffisante pour lasser l'aile des oiseaux ordinaires : la pintade de Zanzibar, dont on a voulu faire une espèce particulière, est probablement la même que celle du continent; cependant les naturalistes ont trouvé quelques animaux, entre autres un lémur et un lézard, qui paraissent constituer des espèces distinctes, originaires de l'île. Récemment encore Zanzibar possédait, avec la terre sœur Pemba, un singe fort gracieux, le *colobus Kirkii*, mais à l'époque où les savants le décrivaient, il était déjà devenu fort rare et depuis il aurait été, suivant le rapport de Johnston, complètement exterminé.

Sur la côte orientale de Zanzibar vivent encore quelques groupes d'aborigènes non mélangés avec les immigrants : ce sont les Oua-Hadimou, dont la langue bantou, plus ou moins modifiée, est devenue celle de presque tous les insulaires; ils sont convertis à l'Islam. La masse des habitants se compose de nègres, esclaves ou libres, mais pour la plupart d'origine servile, qui sont venus de divers points du continent et qui ont fini par se fondre en une population presque homogène, de même dialecte et de mêmes mœurs; l'habitude de manger de la terre glaise est très répandue chez les habitants de Zanzibar. Les Arabes, qui dominent politiquement et qui comptent parmi eux quelques familles de sang pur, pleines de mépris pour leur souverain de sang mêlé, sont aussi les principaux propriétaires de l'île et plusieurs d'entre eux vivent en seigneurs dans leurs plantations. Avec eux et avec les négociants d'Europe, les Américains, les Portugais de Goa ou Canariens, des Hindous partagent le grand commerce, qui consiste principalement en exportations d'ivoire, de caoutchouc, de copal, d'orseille et de cuirs, apportés de la côte opposée, et en importations de dattes et de denrées européennes, notamment d'étoffes de coton dites *amerikani*, qui servent de monnaie courante dans les transactions avec les nègres de l'intérieur : dans l'île, la monnaie légale est la roupie de l'Inde. Ce sont les Américains qui firent le premier traité de commerce

[1] Young, *Nyassa. A Journal of Adventure.*

avec Zanzibar en 1755, et, grâce aux privilèges obtenus d'abord, leur commerce avec l'île a longtemps dépassé celui des autres nations. La plupart des Européens de Zanzibar sont des spéculateurs et des marins de passage : comme négociants, il leur est difficile de soutenir la concurrence avec les traitants orientaux pour tout le trafic de l'Inde et du continent africain. Les rivalités d'influence suscitées entre les puissances de l'Europe dirigent aussi vers Zanzibar de nombreux personnages politiques. Depuis l'année 1873, les marchands de Zanzibar ne peuvent plus se livrer au commerce des esclaves; avant cette époque, de 12 000 à 15000 nègres étaient exportés annuellement de Zanzibar dans les ports de l'Arabie et du golfe Persique.

Les immigrants de l'Inde sont des Parsi, des Hindi mahométans chiites, les Khoja et Bhora de Bombay et de Sourat, qui viennent avec leurs femmes, enfin les Banyan. Ceux-ci, qui peuplent un quartier de Zanzibar et que l'on rencontre aussi dans les ports de la rive continentale, sont presque tous originaires de la presqu'île de Catch, où se trouvent leurs patrons ou leurs associés. Ils ne s'expatrient jamais avec leurs familles et par conséquent sont toujours désireux de revenir auprès des leurs pour pratiquer en toute liberté les mœurs et le culte de la terre natale : chaque année ils envoient dans l'Inde le produit de leur négoce et ne gardent pour eux-mêmes que l'argent indispensable à leurs affaires. Fort scrupuleux, ils observent rigoureusement les usages imposés par la tradition religieuse : ils rasent leur barbe et leur chevelure, ne conservant que les moustaches, les favoris et une petite touffe de cheveux au-dessus du front; ils se coiffent d'un turban rouge et s'habillent d'une ou deux pièces de coton gracieusement drapées. Très sobres, ils n'ont d'autre nourriture que la farine, le laitage, les légumes et les fruits : tout ce qui a vécu d'une vie animale, bêtes de la terre, de l'air ou de l'eau, leur est absolument interdit. Afin d'être certains qu'aucun aliment impur ne se mêle à leurs mets, ils font venir de leur patrie le beurre de leur cuisine et préparent eux-mêmes le repas; si un étranger touchait leur riz ou leur froment, ils se refuseraient à le manger; ils puisent aussi à la source ou à la citerne l'eau qu'ils boivent et se gardent de la vaisselle profane : ils déposent leur nourriture sur des feuilles d'arbre. La vache est leur animal sacré, et c'est avec religion qu'ils se barbouillent la figure de bouse; aux jours de fête, ils préparent aux vaches de leur voisinage de véritables festins de patates et de maïs. Ils ne manquent jamais de brûler leurs morts sur la plage. On commence par planter de gros clous le crâne du cadavre, pour que le feu ne le fasse pas éclater, puis on l'étend sur un bûcher composé d'autant de bûches de

bois qu'il y a de Banyan pour honorer le mort[1]; après combustion du corps on en jette les cendres au vent. Des mœurs aussi différentes de celles des Arabes et des Souaheli exposent les Banyan aux rires et aux insultes; ils supportent tout sans se plaindre, doux et tristes, et ne se vengent qu'en s'enrichissant aux dépens de l'acheteur. Du moins ne se livrent-ils pas, comme les Arabes, au commerce des esclaves. C'est un bon signe de voir dans un port du littoral augmenter le nombre des Banyan et diminuer celui des Arabes. Dans l'île même la vente des noirs est interdite, mais les esclaves n'ont pas été émancipés et les enfants suivent la condition de leur mère. On dit que les familles de ces captifs sont en général très peu nombreuses[2].

La cité de Zanzibar, située vers le milieu de la côte occidentale de l'île, au nord-ouest de son avant-port du continent, Bagamoyo, est la plus grande ville africaine du littoral de la mer des Indes : il faut contourner au sud et à l'ouest les deux tiers de l'Afrique jusqu'à Alger pour trouver à Zanzibar une rivale en population. Vue de la mer, elle présente un bel aspect, grâce à l'éclat de ses vastes maisons blanches, casernes et forts, avec leurs grosses tours ventrues en forme de tonneaux; mais derrière ces façades resplendissantes se cache l'amas des masures entre lesquelles serpentent les rues tortueuses et sales; cependant un aqueduc récemment construit alimente la ville d'eau pure, au grand avantage de la propreté et de la salubrité. Zanzibar n'est plus aussi dangereuse à habiter qu'elle le fut jadis. Une lagune d'eau salée asséchant à marée basse et franchie par deux ponts sépare la ville proprement dite, appelée Changani, de son faubourg oriental habité par les Souaheli, les esclaves, les marchands de poisson. C'est à l'entrée de cette lagune que sont halés les boutres des Arabes; les grands bateaux à vapeur, les paquebots, les navires de guerre mouillent au large de la ville par 14 mètres de profondeur. Plusieurs lignes de paquebots réguliers font escale à Zanzibar, correspondant avec les ports de la côte, le canal de Suez, l'Inde, les Mascareignes, Madagascar[3]; le sultan possède même une douzaine de navires de commerce, ainsi qu'un vaisseau de guerre. Zanzibar dispose déjà

[1] Horner, *Voyage à la côte orientale d'Afrique.*

[2] Richard Böhm, *Von Sansibar zum Tanganjika.*

[3] Mouvement commercial annuel de Zanzibar : 25 000 000 francs.

Mouvement de la grande navigation dans le port de Zanzibar, non compris les boutres arabes, en 1885 :

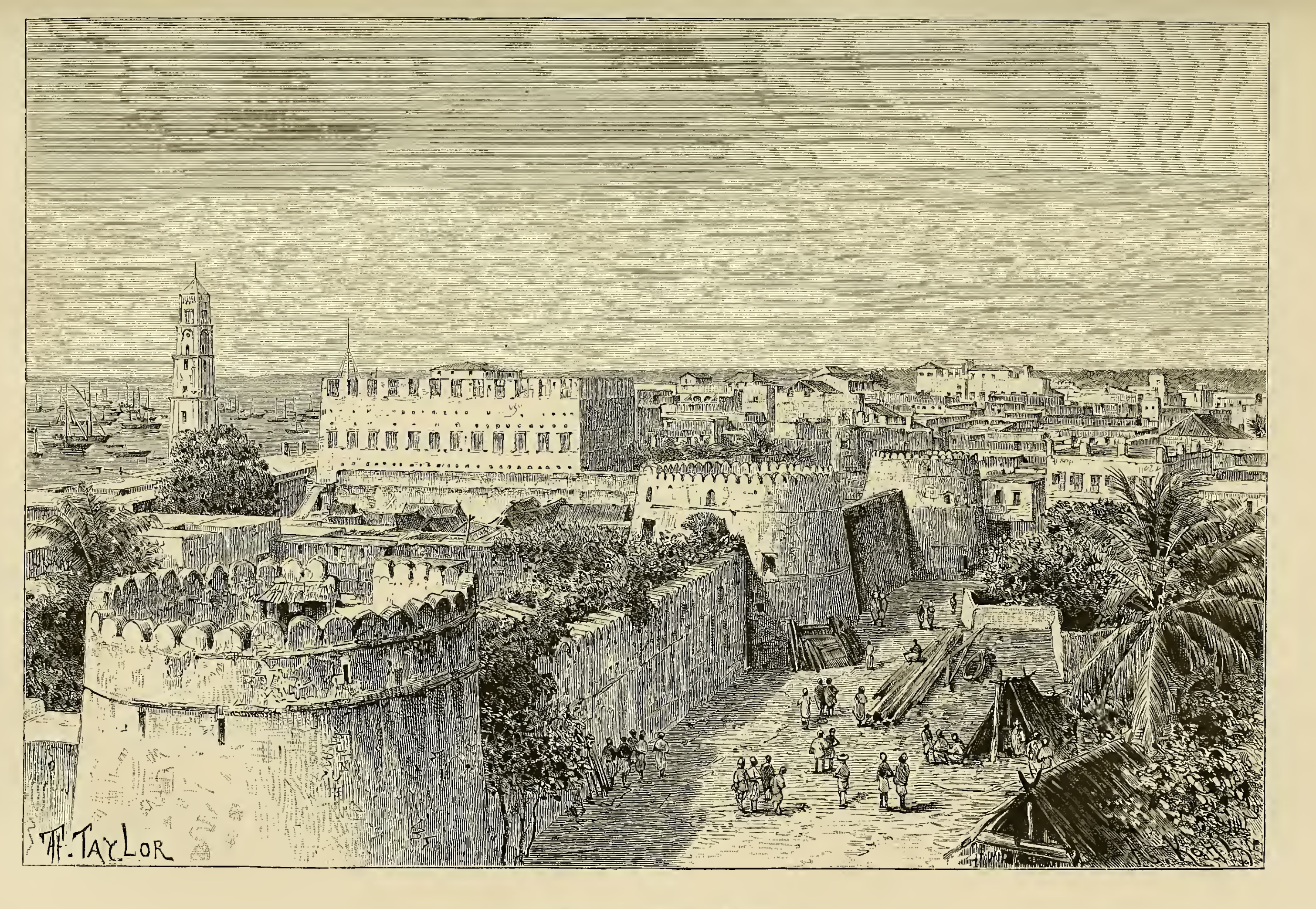
Entrées :	85 vapeurs	et 35 voiliers,	jaugeant ensemble	104 911 tonnes.
Sorties :	84 »	30 »	» »	101 355 »
Ensemble		252 navires,	jaugeant	206 264 tonnes.

des ressources de la grande industrie : elle a des ateliers de réparation, un appareil pour la distillation de l'eau de mer, et son port est éclairé par des feux électriques. Les établissements des missionnaires, catho-

N° 168. — ZANZIBAR.



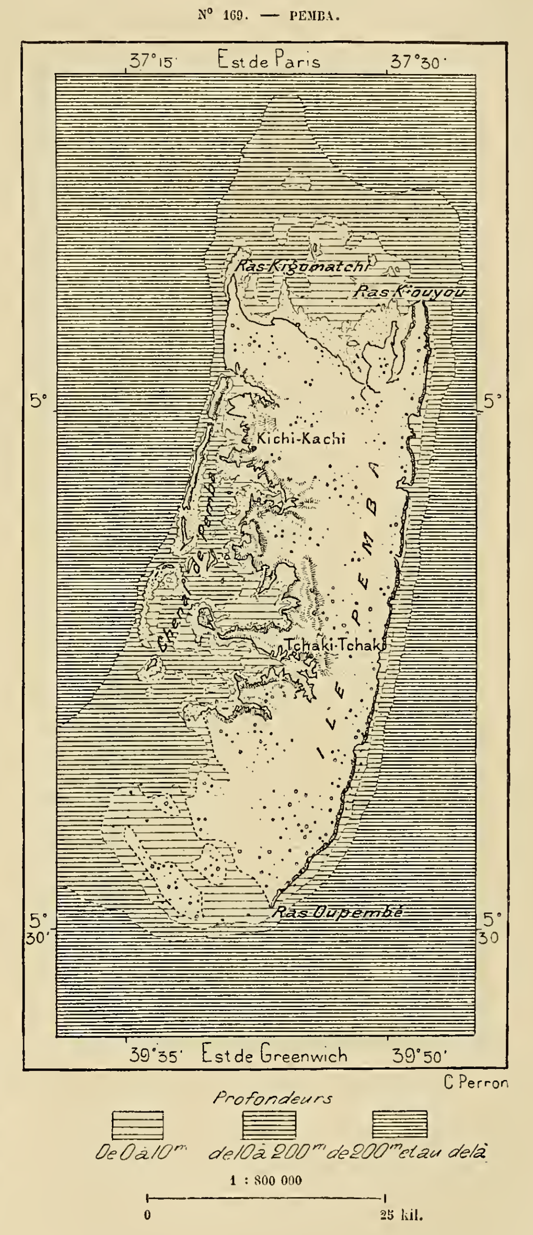
liques et protestants, se complètent par de grandes écoles pour garçons et filles et même par des ateliers pour l'éducation technique des indigènes. Dans les autres parties de l'île, où sont parsemées les belles maisons de campagne des propriétaires arabes, se trouvent aussi quelques usines pour la fabrication du sucre et de l'huile de coco ; une des



ZANZIBAR. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. G. Révoil.

plus importantes est celle de Kokotoni, au bord du havre du même nom, situé à une quarantaine de kilomètres au nord de Zanzibar et parfaitement abrité au large par l'île de Toumbatou ; les grands navires y trouvent des fonds de 7 à 16 mètres.



N° 169. — PEMBA.

L'île Pemba, la troisième du groupe, a 964 kilomètres carrés de superficie, soit environ les deux tiers de la surface de Zanzibar, mais elle n'a guère qu'une dizaine de mille habitants, quoique le sol en soit fertile jusqu'au sommet des coteaux et qu'on la désigne souvent sous le nom d'île « Verte » ou île « des Légumes ». Ses produits sont les mêmes que ceux de Zanzibar, clous de girofle et noix de coco; les grands propriétaires arabes de l'île les expédient aux marchands de la cité voisine. La capitale de Pemba, Chaki-Chaki, est située sur la côte occidentale, au bord d'une crique inaccessible à marée basse; même les petites barques doivent attendre la marée pour gagner la plage. Le port de Kichi-Kachi, vers l'extrémité septentrionale de l'île, offre au contraire une profondeur suffisante et de grands navires y trouveraient un excellent abri; mais le chenal d'entrée, étroit et périlleux, n'a pas encore été balisé. Le chef de l'aristocratie arabe de Pemba, vassal plutôt que sujet du sultan de Zanzibar, réside à Kichi-Kachi. Plus de la moitié des habitants de Pemba sont des esclaves.

Réglé maintenant par les conditions du protectorat germanique, le pou-

voir du souverain de Zanzibar, le seïd ou sultan, est limité aux îles. Naguère la zone étroite de 18 kilomètres et demi qui longe la côte continentale entre l'estuaire du Ro-Vouma et le pays des Somal lui était également attribuée; mais dans cette zone même il est beaucoup d'endroits où son autorité n'est pas reconnue, et la location des douanes de Dar es-Salaam et de Pangani à une compagnie de marchands étrangers, que préside le grand chancelier de l'empire allemand, rend sa domination complètement illusoire. Dans les grands villages du littoral, le sultan de Zanzibar est représenté soit par des ouali, soit par des djemadar, presque tous Arabes purs ou de sang mêlé, qui recueillent l'impôt et surveillent les traitants pour empêcher le trafic des noirs. Du moins y seraient-ils tenus par la lettre des traités conclus jadis avec les Anglais; mais les commissaires allemands ont jusqu'à maintenant laissé toute liberté aux marchands d'esclaves[1]. L'armée du sultan de Zanzibar, commandée par un Européen, se compose d'environ 3000 hommes, bien disciplinés, souaheli ou gens des îles Comores. Jadis les Beloutchi formaient la principale soldatesque des Arabes de Zanzibar.

[1] *Deutsche Kolonial-Zeitung*, 1er oct. 1887.

CHAPITRE XII

KILIMA NDJARO, KENIA, COTE DE MOMBAZ ET DE MALINDI

La région littorale qui s'étend au nord du territoire faisant face à Zanzibar et que limitent, d'un côté le Pangani, de l'autre le Tana, se trouve dans des conditions politiques analogues à celles des contrées du sud. Là aussi la zone côtière, sur une faible profondeur, était naguère soumise au pouvoir ou du moins à la suzeraineté du sultan, tandis que les ports appartiennent désormais au commerce étranger et que les tribus de l'intérieur, réellement indépendantes, sont livrées par traité à l'influence européenne : les Allemands sont les maîtres futurs dans le bassin du Pangani, tandis que le versant du nord est devenu possession britannique. De même que, de l'autre côté du continent, on a souvent discuté, comme devant se réaliser un jour, la jonction de l'Algérie au Sénégal par une voie ferrée transsaharienne, de même des politiques anglais prévoient le jour où l'on pourra traverser l'Afrique nord-orientale d'Alexandrie à Mombâz en cheminant sur territoire appartenant en entier aux Anglo-Saxons. Mais entre les deux régions à conquérir, à l'ouest et à l'est de l'Afrique, le contraste est grand. Des plateaux de la Berbérie aux bords du Sénégal s'étend la solitude inconnue et presque inaccessible du désert, tandis que de l'Égypte aux montagnes de l'Ou-Sambara se succèdent des contrées, les unes infertiles et désertes, les autres fécondes et populeuses, toutes parcourues déjà par l'homme blanc. Le fleuve historique le plus fameux du continent, le plus grand lac et l'un des deux massifs montagneux les plus élevés de l'Afrique appartiennent à cette zone de territoire, dont les deux extrémités se trouvent déjà sous la main de l'Angleterre ; le centre ne peut manquer de lui être attribué, sous le couvert du gouvernement égyptien, si l'expédition de Stanley parvient à reconquérir tout le haut bassin du Nil à l'influence européenne et prend ainsi à revers le nouveau

royaume des derviches de Khartoum. Nul doute que toutes ces prévisions n'aient été faites lorsque la Grande-Bretagne a pris par traité possession virtuelle du territoire qui, de la côte de Mombâz, s'élève vers les hauts plateaux où se trouve le Nyanza. Ce territoire n'étant encore délimité avec

N° 170. — ITINÉRAIRES PRINCIPAUX DES VOYAGEURS DANS LA RÉGION DU KILIMA NDJARO.



précision que dans sa partie orientale, près de la mer, il serait impossible d'en indiquer la superficie, et tous éléments font défaut pour en fixer la population avec quelque confiance. On peut dire seulement que la région, de forme rectangulaire, comprise entre l'océan Indien, le rebord oriental du plateau qui s'incline à l'ouest vers le Nyanza et deux lignes

parallèles dont l'une passe au nord du Kilima Ndjaro et de l'Ou-Sambara, tandis que l'autre se dirige du Kenia jusqu'à l'estuaire du Tana, offre une surface d'environ 155 000 kilomètres carrés. La population de ce territoire doit être évaluée à près de deux millions d'individus, d'après les récits de Krapf, Fischer, Thomson, Johnston et autres explorateurs.

N° 171. — ALIGNEMENT VOLCANIQUE DU PAYS DES MASAÏ.



En 1883, le voyageur Fischer a longé la base orientale de la chaîne de partage qui limite à l'est le bassin du Nyanza et reconnu que cette chaîne, berge extérieure d'un plateau, se développe avec une grande régularité du sud au nord. Il est probable que ces escarpements sont l'ancien littoral d'une méditerranée disparue; au bas des hauteurs se prolongent des étangs, des lacs, des étendues salines qui rappellent l'existence de la mer intérieure évaporée de nos jours. Les cônes volcaniques placés de distance en distance sur le rebord du plateau sont les soupiraux des feux souterrains qu'alimentaient jadis les ingrédients chimiques élaborés dans les profondeurs au-dessous du long bassin lacustre. Les dépressions dans lesquelles se maintiennent les restes d'humidité sont à une très grande profondeur au-dessous de la berge du plateau, dont l'élévation moyenne est d'environ 2000 mètres; un des lacs a seulement 640 mètres d'altitude. Une sorte de gouttière sans écoulement sépare ainsi les hautes plaines occidentales du socle élevé sur lequel se dressent le Kilima Ndjaro et les autres monts qui lui font cortège.

A l'extrémité méridionale de la dépression, le premier lac d'eau saline est le Manyara, que l'on ne connaît d'ailleurs que par les rapports des indigènes. A une centaine de kilomètres au nord de ce « lac de natron », il en existe

un autre, dominé au sud par le volcan éteint appelé Dounyé Ngaï ou « Mont Céleste » (2150 mètres) et à l'est par le mont formidable de Geleï, presque double en hauteur (4200 mètres) : on dit que le « minaret », c'est-à-dire le cône terminal du Dounyé Ngaï, ne cesse jamais de fumer; même par le plus beau temps un nuage noir s'enroule autour du sommet; toujours on entend gronder le tonnerre et comme une canonnade lointaine; il ne s'épanche point de laves, mais les vapeurs de la cime sont rouges pendant la nuit[1]; des eaux thermales, où les caravanes font cuire leur nourriture, jaillissent au pied du mont et sur les bords du lac.

Vers le nord s'étend à perte de vue une steppe saline gardant l'horizontalité de son lit, nivelé jadis par les alluvions lacustres : c'est le désert de Dogilani, parsemé de fragments d'obsidienne qui « ressemblent à des tessons de bouteilles ». A l'ouest se dressent les escarpements noirâtres du plateau, désignés en cet endroit sous le nom de Maou ; à l'est s'élèvent les falaises non moins formidables des plateaux de Kapté et de Kikouyou ; au milieu de ces âpres rochers s'ouvrent des baies où le sol aride des fonds, depuis longtemps émergés, contraste avec la riche verdure des promontoires. Des volcans superbes interrompent les arêtes régulières des plateaux : tel est le Dounyé la-Nyouki, au grand cratère égueulé et aux longues pentes trouées par des volcans parasites. Tel est aussi le Dounyé Longonok ou le « mont du Grand Puits », au large cône tronqué, d'une élégance parfaite.

Le voyageur Thomson gravit ce dernier volcan, dont la saillie circulaire, dominée par un piton latéral, a 2500 mètres d'altitude et 5500 mètres de tour. La cavité intérieure n'a pas la forme normale d'un cône renversé : elle est en effet, comme le dit son nom, un véritable puits aux parois verticales; le fond uni est caché par une forêt d'acacias qui, vue du sommet, ressemble à une prairie mousseuse; d'après les naturels, un abîme voisin du volcan émettrait des vapeurs mortelles pour tous les animaux qui passent dans le voisinage : ce sont probablement des fumerolles d'acide carbonique. Du haut de Longonok, on voit à ses pieds, du côté du nord-est, la nappe brillante du lac Naïvacha, semée d'îles, entourée de roselières et de prairies. Les oiseaux aquatiques tourbillonnent par myriades au-dessus du bassin, et dans les alentours les zèbres paissent en escadrons. Le lac, élevé de 1850 mètres, est une nappe d'inondation sans profondeur; il reçoit plusieurs rivières dont les apports sont compensés par l'évaporation, et cependant ses eaux sont douces, ce qui semble indiquer pour ce réservoir lacustre une origine récente :

[1] Farler, *Proceedings of the R. Geographical Society*, February 1877; — Décembre 1882.

il se serait formé à la suite du barrage de sa vallée d'écoulement par les éruptions de laves et de cendres qui se sont produites au nord et à l'est, séparant la plaine du haut bassin du Tana. Il n'y a pas de poissons dans le lac Naïvacha, des émanations de gaz en ayant peut-être détruit la race[1].

N° 172. — RÉGION COMPRISE ENTRE ZANZIBAR ET LE NYANZA.



C'est au nord-est du Naïvacha que se manifeste encore l'activité volcanique. Là s'élève le Dounyé Bourou, « mont des Vapeurs », haut de 2800 mètres et percé de cheminées d'où s'élancent des jets de gaz brûlants, par intervalles rapides et réguliers. Les Masaï s'approchent avec vénération de ces orifices et y lancent des touffes d'herbes pour se rendre favorables les esprits de la Terre; ils recueillent aussi pieusement l'argile rouge des

[1] Joseph Thomson, *Through Masai Land*.

rocs décomposés et s'en badigeonnent le corps pour conjurer les destins contraires. La montagne, où le foyer d'éruption s'est fréquemment déplacé, a perdu sa forme typique de volcan : les cônes nombreux qui se sont élevés, puis abaissés à côté les uns des autres, se confondent en une masse inégale. Au nord, la dépression dont le Naïvacha occupe le fond est bornée

N° 175. — RÉGION DES LACS A L'OUEST DU MONT KENIA.



par une plaine accidentée, où les éruptions ont également entremêlé leurs buttes de scories; en outre, des lignes de fracture partagent toutes ces formations en masses polygonales : en maints endroits on croirait voir des fossés et des remparts de fortifications. Des milliers d'arbres secs se montrent dans tous les creux. Quelle est la cause qui les a fait dépérir? Une éruption de gaz méphitiques, ou plutôt, comme le croit Thomson, la

diminution des pluies, produite par les modifications lentes du climat.

Au delà de cette région désolée de rochers nus et de crevasses, d'autres lacs, l'Elmeteïta, le Nakouro, emplissent les dépressions de la vallée, puis une rivière, orientée du sud au nord comme l'ensemble de la déchirure qui longe l'arête de partage, serpente entre les deux plateaux parallèles et va se jeter dans le lac Mbaringo ou Baringo, que l'on croyait être jadis, d'après Speke, le golfe nord-oriental du Nyanza. On sait maintenant que le Baringo occupe un bassin fermé d'une superficie d'environ 500 kilomètres carrés. Bien qu'il n'ait pas d'ouverture visible, son eau poissonneuse n'a pas la moindre trace de salinité. Thomson, le premier Européen qui en ait visité les bords, s'étonne que le lac ne s'accroisse pas en étendue, quoiqu'il reçoive, même pendant la saison sèche, une quantité d'eau considérable : les plus grands écarts du niveau lacustre, d'une saison à l'autre, ne dépassent pas une soixantaine de centimètres. D'après Thomson, cette faible oscillation annuelle et l'absence de sel dans l'eau du lac s'expliqueraient par l'existence d'un émissaire souterrain ; mais cette hypothèse improbable ne peut être sérieusement discutée tant que la valeur comparée des apports et de l'évaporation n'aura pas été mesurée. Une terre habitée, Kirouan ou « Ile », débris d'un ancien cône volcanique, s'élève au milieu du lac, et de légers canots vont et viennent entre les rives. On sait par les rapports des indigènes qu'au nord-est du Baringo, dans les régions inexplorées, la déchirure du sol se continue sur un espace de plusieurs centaines de kilomètres jusqu'à la grande saline de Zambourou, entourée de pâturages où campent déjà des bergers galla[1]. La rivière Oueï-Oueï, dont Thomson a vu les sources à l'ouest du lac Baringo, se dirige vers cette dépression terminale.

A l'est de la grande fissure volcanique où se succèdent les lacs salins ou d'eau douce, du Manyara au Zambourou, les terres, sauf quelques salines éparses, appartiennent en entier au versant de la mer des Indes. Même la face occidentale du Kilima Ndjaro, tournée vers l'intérieur du continent, déverse une partie de ses eaux dans les tributaires du golfe de Zanzibar. Mais ce versant est fort montueux et dans le voisinage immédiat de la mer commencent les hauteurs qui, de degré en degré, finissent par atteindre, dans le Kilima Ndjaro, la limite des neiges persistantes. Les premières saillies qu'on aperçoit de la mer sont les monts d'Ou-Sambara, massif de granit presque isolé, dont quelques cimes, presque toutes arrondies au sommet, atteignent 1500 mètres d'élévation : de la ville de Bouloua, bâtie au som-

[1] J. Thomson, ouvrage cité.

met d'un mont, on voit à 100 kilomètres de distance se dessiner les contours de la côte verdoyante avec golfes et promontoires. A ces montagnes succède, vers le nord-ouest, la chaîne de Paré; puis vient la crête de l'Ou-Gono, qui domine à l'occident le beau lac de Djipé, et au nord de laquelle se dresse la puissante masse du colosse africain. Dans les plaines montantes qui s'étendent de la côte de Mombâz vers le Kilima Ndjaro, sont parsemés des pitons granitiques de 1200 à 1600 mètres, affectant en plusieurs endroits la forme de rangées régulières. Le Kilibasi ou Kilimabasi, c'est-à-dire le « Mont Solitaire[1] », le cône tronqué du Kasigao, la cime

N° 174. — KILIMA NDJARO ET MONTAGNES DU NYIKA.



1 : 3 000 000

0 — 100 kil.

échancrée du Mongou, sont isolés comme des écueils au milieu de la mer. Le Ndara, appelé aussi Kilama Kibourou, c'est-à-dire le « Grand Mont », plus éloigné de la côte, a déjà tout un cortège de montagnes moins élevées, et à l'ouest, commandant la plaine qui s'étend au delà, vers le Kilima Ndjaro, se montrent en chaîne les massifs rapprochés qu'on appelle monts de Boura. De toutes parts, au sud, à l'est, au nord, à l'ouest, les cimes secondaires, seules ou par groupes, se tiennent à distance du Kilima Ndjaro, le géant des monts africains.

La « montagne de la Grandeur[2] » ou, plutôt, d'après Thomson, la « montagne Blanche », « Montagne du Diable » d'après Fischer, atteint la hauteur de 5745 mètres[3] : elle dépasse donc le Kameroun de 1554 mètres et de 1145 mètres le Simên de l'Éthiopie; elle est aussi beaucoup plus haute

[1] Krapf, ouvrage cité.
[2] Otto Kersten, *Von der Decken's Reisen in Ost-Afrika.*
[3] D'après Mayer, 6004 mètres; d'après Thomson, 6120 mètres.

que le Wocho du pays des Galla, auquel M. Antoine d'Abbadie attribue l'altitude de 5000 mètres; elle n'a d'autre rivale que le mont Kenia, qui, d'après Thomson, s'élèverait à 5600 mètres. Pourtant le Kilima Ndjaro paraît n'avoir pas été connu des anciens, à moins qu'ils ne l'aient confondu avec l'une des « montagnes de la Lune ». La première mention qui en

N° 175 — KILIMA NDJARO.



1 : 150 000

0 — 50 kil.

ait été faite, évidemment d'après les visiteurs portugais de Mombâz, est due au géographe espagnol Encizo, qui l'appelle « Olympe d'Éthiopie » et le dit « riche en or, peuplé de sangliers sauvages et de gens qui mangent les sauterelles[1] ». En 1848, le missionnaire Rebmann, le premier parmi les voyageurs modernes, contempla la montagne superbe, étincelante de neiges; mais des géographes érudits, tels que Desborough Cooley, ayant déjà, sans l'avoir vue, dessiné une Afrique intérieure de fantaisie, contes-

[1] *Suma de Geographia*, citée par Ravenstein et Johnston.

tèrent cette découverte, prétendant que Rebmann avait dû être le jouet d'un mirage ou d'une hallucination. L'année suivante en apporta néanmoins la confirmation, un autre missionnaire, Krapf, étant arrivé par la chaîne du Boura jusqu'à la base de la grande montagne. En 1861 et en 1862, les explorateurs von der Decken et Thornton firent davantage : ils gravirent les pentes méridionales du Kilima Ndjaro jusqu'à la hauteur de 5200 mètres, encore bien au-dessous de la lisière inférieure des neiges. Depuis, New, Fischer, Thomson, Johnston ont visité la montagne fameuse, et Meyer vient d'en atteindre (1887), après cinq jours d'ascension, la croupe suprême, au bord même du cratère; mais il ne put escalader une pointe de glace s'élevant à une cinquantaine de mètres plus haut. Le mont ne peut manquer de devenir bientôt un des principaux centres d'attraction pour les voyageurs africains, car il se trouve maintenant enclavé dans les possessions virtuelles de l'Allemagne, et sinon des voies de communication faciles, du moins des sentiers bien connus et des lieux de ravitaillement la rattacheront à Mombâz et aux autres ports de la côte orientale.

La masse énorme du volcan n'a pas moins d'une centaine de kilomètres de l'est à l'ouest et d'une cinquantaine de kilomètres dans le sens transversal : son pourtour est d'environ 270 kilomètres, deux fois plus que celui de l'Etna, la puissante montagne dont les pentes inférieures nourrissent une population de plus de 320 000 habitants. Le Kilima Ndjaro se compose en réalité de deux volcans accouplés, le Kibo, dôme central et point culminant, et le Kimaouenzi (4975 mètres), dont le pic aigu, vu de la base orientale du massif, cache le reste de la montagne. Au nord, à l'ouest, à l'est, le Kilima Ndjaro redresse régulièrement ses pentes jusqu'aux escarpements suprêmes; mais, au sud, des bouches d'éruption nombreuses se sont ouvertes au pied du massif et les laves qui en ont découlé ont fini par former une large terrasse de douze à dix-huit cents mètres de hauteur moyenne, que les torrents découpent en fragments parallèles et qui s'affaisse dans les plaines en promontoires terreux. Cette vaste plate-forme de soutènement qui s'avance d'une vingtaine de kilomètres en dehors de la pente régulière du volcan, est le pays du Tchaga, la seule partie fertile et habitée de l'immense pourtour de la montagne.

En toute saison la neige se montre sur les sommets jumeaux du Kilima Ndjaro, soit en un manteau uniforme, soit en franges et en traînées; dans chaque saison, à chaque nouvelle journée, l'aspect du mont diffère, même pendant la période des sécheresses. Naguère les Souaheli croyaient que cette neige était de l'argent, et maintes fois des expéditions gravirent les escarpements du mont pour aller chercher le précieux métal, qui dans



LE KIBO, DÔME OCCIDENTAL DU KILIMA NDJARO. — VUE PRISE DU TCHAGA

Dessin de Taylor, d'après une gravure extraite de Johnston, *the Kilima-Ndjaro Expedition.*

leurs mains profanes se transformait en eau[1]. C'est en octobre que les neiges descendent d'ordinaire le plus bas, principalement sur le versant occidental, à la cote de 4250 mètres au-dessus de la mer; en juillet et en août la ligne inférieure des frimas remonte le plus haut sur les pentes des sommets. L'ascension de la montagne, d'ailleurs fort pénible en tout temps, se fait avec le plus de facilité pendant les mois où tombe la neige, parce que dans cette saison il y a moins de brouillards et que, par un singulier contraste, le froid est moins intense[2]. Il est rare que le mont soit complètement dégagé de nuages : quand la coupole neigeuse apparaît au-dessus des brumes, étincelant au soleil, elle se montre d'autant plus grandiose qu'elle semble séparée de la terre par l'océan des vapeurs : « c'est le Ngajé Ngaï, — la maison de Dieu ! » disent les Masaï; ils l'appellent aussi plus simplement Dounyé Ebor ou le « mont Blanc ».

Les versants du Kilima Ndjaro présentent un remarquable contraste. Tous les ruisseaux descendus des hauts couloirs neigeux s'écoulent par le côté méridional. A l'est et à l'ouest, il est vrai, quelques torrents prennent leur source, mais c'est à la base de la montagne : au-dessus, les escarpements ne sont nulle part rayés de cascatelles. Quant à la pente septentrionale, elle est absolument sèche à la surface : aucun courant ne s'en épanche, et la plaine de Ndjiri, qui de ce côté s'étend à la base du mont, n'est qu'un désert; cependant on y voit jaillir çà et là quelques sources qui alimentent des lagunes et des étangs salins ; ce sont évidemment les bouches de ruisseaux souterrains qui se sont perdus dans les cendres du volcan. Les étangs de Ndjiri ne sont pas les seuls bassins fermés du pourtour de la montagne : il s'en trouve aussi à la base sud-orientale. Un de ces bassins, le Tchala, n'est qu'un cratère d'éruption, dont les parois de scories, presque verticales, sont entourées d'une couronne de verdure; l'eau en est douce et transparente. Une tradition des Masaï raconte qu'un de leurs villages fut emporté par l'explosion, et comme en tant d'autres pays volcaniques, ils croient parfois entendre les mugissements des vaches, les bêlements des brebis et les cris des bergers s'élever du fond de l'abîme comme un écho lointain. Cette illusion provient sans doute du bruit que font les oiseaux aquatiques, répercutés par les échos[3].

A l'ouest et au nord-ouest du « Mont Blanc » le socle du plateau porte plusieurs autres massifs d'origine volcanique, et quelques-uns d'entre eux atteignent aussi une élévation considérable. Le Moérou, séparé du Kilima

[1] Krapf, *Reisen in Ost-Africa.*
[2] H. H. Johnston, *The Kilima-Njaro Expedition.*
[3] A. Wray, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1887.

Ndjaro par la plaine unie de Sigiraro, dont l'altitude moyenne est de 1200 mètres, est presque un rival, puisque son cône terminal s'élève à près de 5000 mètres et qu'au mois de juillet on remarque parfois à l'aube de légères traînées de neige que les rayons du soleil levant ont bientôt dissipées; mais presque toujours, quand la cime des scories se dégage de la ceinture de nuées qui l'enveloppe, on le voit se profiler en noir sur le ciel: par contraste avec le Mont Blanc, il a reçu des Masaï le nom de Dounyé Erok la-Sigirari ou de « Mont Noir de Sigirari ». D'autres Dounyé Erok élèvent leurs pyramides isolées sur le plateau au nord-ouest du Kilima Ndjaro, et l'un d'eux atteint 4000 mètres.

Les saillies qui hérissent les hautes terres au nord du Kilima Ndjaro présentent en maints endroits l'aspect de véritables chaînes. Les monts Kioulou, les Oulou, qui les uns et les autres donnent naissance aux affluents du Sabaki, constituent une longue rangée orientée du sud-est au nord-ouest, puis se recourbent au nord, parallèlement aux montagnes qui bordent à l'est et à l'ouest la déchirure de partage. L'extrémité septentrionale des monts Oulou pointe précisément dans la direction du mont Kenia, la deuxième montagne de l'Afrique par ordre d'altitude. Son pourtour est très considérable, à cause de la longueur des pentes : l'écoulement des laves s'est fait suivant une déclivité de 10 à 12 degrés seulement jusqu'à la base même du mont, socle dont la hauteur moyenne est d'environ 1700 mètres. Au centre du socle noirâtre se dresse le pic suprême, pyramide régulière d'un millier de mètres, tellement escarpée, qu'en plusieurs endroits la neige ne peut se maintenir sur les roches. Le cône est plutôt grisâtre que blanc : d'où son nom masaï de Dounyé Egéré ou « Mont Gris » ; toutefois on l'appelle aussi « mont Blanc », d'après von der Decken. A plus de 500 kilomètres de distance, le Kenia, dont la ligne équatoriale traverse les pentes, au nord du grand piton, se trouve dans les mêmes conditions de climat que le Kilima Ndjaro; il s'entoure aussi très fréquemment de vapeurs; d'ordinaire il reste caché par les nuages pendant toute la journée et ne se révèle que le soir, au soleil couchant, ou le matin, aux premiers rayons de l'astre. L'existence du Kenia n'a été connue en Europe qu'en 1849, grâce au missionnaire Krapf, mais aucun voyageur n'a encore gravi ce volcan; celui qui s'en est le plus approché, Thomson, n'en vit que la face orientale. Le Kenia, comme le Kilima Ndjaro, verse beaucoup plus d'eau par ses vallées méridionales que par les autres côtés de son vaste pourtour.

A l'ouest du Kenia d'autres montagnes, chaînes ou massifs, se succèdent jusqu'aux bords du Nyanza et du Nil. Une rangée de hautes mon-

tagnes à laquelle Thomson a donné le nom de monts Aberdare, se prolonge du sud-est au nord-ouest, dans le même sens que l'axe général des saillies du pays des Masaï. Le lac de Baringo est également dominé par des cimes élevées, se dressant de chaque côté de la grande déchirure volcanique. Enfin, au nord-est du Nyanza, apparaît le cône superbe de l'Elgon ou Ligonyi, qui n'a pas moins de 4200 mètres : comme la plupart des monts de la contrée, c'est un ancien volcan. Dans les parois du tuf, entre deux couches de lave dure, s'ouvrent de profondes grottes, taillées ou du moins agrandies par la main de l'homme et renfermant dans leurs galeries des villages entiers et des parcs à bœufs. A l'extérieur, la partie de la montagne excavée présente une rangée d'ouvertures qui ressemblent à celles d'un colombier et qui se continuent au même niveau sur tout le pourtour du volcan. La plupart de ces cavernes sont abandonnées maintenant[1].

La rivière Pangani, qui sépare dans son cours inférieur les deux protectorats allemand et britannique, reçoit ses premières eaux du Moérou et du Kilima Ndjaro. De tous ces torrents de montagne le plus oriental est le Loumi, qui naît à la base du Kimaouenzi et s'écoule d'abord au sud pour aller former le lac allongé de Djipé, au pied des escarpements de l'Ou-Gono. L'altitude du bassin est à 757 mètres seulement ; cependant la plaine qui s'étend au sud des terrasses du Kilima Ndjaro est encore plus basse, car un émissaire reflue hors du lac, immédiatement à l'ouest de l'affluent, et se dirige au nord-ouest vers la base même du volcan. Uni au Rou-Vou, puis à d'autres torrents, l'effluent du lac est déjà un cours d'eau considérable : au mois de mars, Fischer lui trouva plus de 100 mètres en largeur et une profondeur de près d'un mètre. En aval, le fleuve, presque sans tributaires, coule au sud, puis au sud-est, franchit en rapides et cascades des barrières de rochers. D'autres chutes succèdent à celles-ci, jusque dans le cours inférieur du Pangani, et le fleuve ne devient navigable qu'à une quarantaine de kilomètres de l'Océan, entre deux hautes terrasses de roches coralligènes. A marée basse les embarcations trouvent près de 2 mètres d'eau sur la barre du Pangani.

Deux autres grandes rivières de la contrée naissent dans les vallées des montagnes occidentales du plateau. Le Sabaki, ou « fleuve des Forêts » reçoit un de ses affluents, le Tsavo, des pentes du Kilima Ndjaro, tandis que les sources maîtresses jaillissent dans les montagnes Kioulou et Oulou, et plus au nord dans la chaîne bordière du plateau, près du lac

[1] J. Thomson, ouvrage cité.

Naïvacha. Le Tana, dont tout le cours moyen est encore inexploré, prend également son origine dans cette chaîne bordière, — d'où son nom de Kilama-nsi ou « fleuve de la Montagne », — mais ne devient un cours d'eau puissant qu'au sud de Kenia, qui lui envoie les nombreux torrents de son versant méridional. Au nord de cette région coulent d'autres rivières fort abondantes, dont l'une, l'Ourourou, c'est-à-dire le « Tonnerre », est ainsi nommée d'une prodigieuse cascade que visita Thomson, et qu'il décrit comme une chute « de plusieurs centaines de pieds », plongeant au fond d'une gorge sinistre et noire. L'Ourourou et les autres rivières qui coulent au nord-ouest et au nord du Kenia s'unissent pour former le Gouaso n'Erok ou le « Fleuve Noir », mais on ne sait si, à l'est du Kenia, ce cours d'eau continue de couler à l'orient vers la Djouba, ou s'il se recourbe vers le sud-est pour rejoindre le Tana. A Massa, le point le plus élevé de la vallée où le virent les frères Denhardt, le Tana est un fleuve large d'une cinquantaine de mètres en moyenne; sa profondeur varie de 4 à 10 mètres et n'est obstruée que d'un petit nombre de bancs, recouverts au moins par 1 mètre d'eau; son courant dépasse 6 kilomètres à l'heure. De même que la plupart des fleuves de cette partie du continent, le Tana ne reçoit point d'affluents dans son cours inférieur : au contraire, il s'épanche à droite et à gauche pendant ses deux crues annuelles et forme des marécages temporaires qui s'étendent à perte de vue dans les plaines basses. Les riverains Oua-Pakomo ont élevé le long du fleuve de petites digues d'un mètre à peine, percées de distance en distance par des canaux d'irrigation qui se ramifient dans les rizières; quand les eaux sont basses dans le Tana, un reflux se fait des mares d'inondation dans le courant par les brèches de la levée. Quelques-unes de ces coupures, approfondies par le flot, deviennent des canaux navigables, communiquant avec les coupures de méandres rapprochés, et parfois le fleuve tout entier s'y précipite, délaissant son ancien lit, graduellement transformé en marécage. Arrivé dans le voisinage de la mer, le Tana se divise : le bras principal, le Mto Tana, coule au sud dans la baie d'Oungana, la bahia Formosa des Portugais; l'autre émissaire, simple canal sans profondeur, va rejoindre à l'est l'embouchure de l'Ozi, la « rivière Noire » des Galla. Cet effluent serait bien vite obstrué par les roseaux si les riverains ne le recreusaient de temps en temps pour faire passer leurs bateaux; en certains endroits ce bayou, le Belezoni ou Belondsoni, n'a pas même 1 mètre de rive à rive : les indigènes le franchissent d'un bond. Il serait d'ailleurs très facile de le transformer

[1] Krapf, ouvrage cité.

en un large canal de navigation, le sol n'étant formé que de terres alluviales ; de même il suffirait de suivre les indications de la nature pour rattacher le cours du Tana à ceux des deux rivières qui coulent plus au sud, le Kilifi et le Sabaki. Les indigènes sont unanimes à dire que pendant les grandes eaux le courant traverse le lac et s'épanche au sud dans les terres alluviales, en nappes assez profondes pour que les barques puissent se rendre de l'un aux autres cours d'eau[1], en longeant dans l'intérieur des terres, les dunes du littoral; même au sud du Sabaki, des lacs emplis pendant les crues continuent la voie transversale de navigation batelière. D'après Thomson, il y aurait des traces de soulèvement tout le long de la côte : la terrasse de corail a été relevée en certains endroits à 15 et 20 mètres, et dans l'intérieur à 40 et 60 mètres. Mais dans la baie de Tangata, on observerait les indices d'un phénomène opposé : soit par l'abaissement du sol, soit par l'érosion des rives, plusieurs villages ont disparu avec leurs palmeraies[2].

En dehors des montagnes, toute la région qui s'étend de la mer aux bassins supérieurs du Pangani, du Sabaki, du Tana, peut être comparée, pour l'aspect général, à un tapis au fond uniforme sur lequel les rivières tracent leurs dessins variés. Ce fond égal de la contrée est le Nyika ou le « pays Sauvage », où l'eau n'est pas suffisante pour entretenir une végétation active : la terre aride ne produit que des herbes basses, des arbustes épineux, et çà et là quelques arbres rabougris. Le Nyika n'est autre que le *veld :* les Hollandais de l'Afrique australe l'eussent certainement désigné sous ce nom. Les Oua-Nyika s'imaginent que la pluie appartient aux Souaheli, parce qu'ils possèdent le Coran, livre de la grande magie divine, et Krapf dit que souvent des envoyés des tribus de l'intérieur se sont rendus auprès du gouverneur de Mombâz pour lui demander l'envoi de quelques pluies. Le long de la côte océanique, sur une largeur moindre de 20 kilomètres, les campagnes, fertilisées par les vapeurs marines, sont revêtues d'une riche végétation tropicale. Les montagnes de l'intérieur, où viennent s'enrouler les nuages, interrompent l'étendue du Nyika par la verdure de leurs pentes, et les rivières qui en descendent font serpenter leurs forêts riveraines à travers la contrée. Les cocotiers, que l'on ne rencontre d'ordinaire que dans la zone du littoral, se sont propagés dans l'intérieur jusque sur les pentes du Ndara, à 120 kilomètres de la mer[3].

La végétation qui entoure la base du Kilima Ndjaro jusqu'à 1000 mètres

[1] Clemens Denhardt, *Petermann's Mittheilungen*, 1881, Heft I.
[2] Farler, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Febr. 1879.
[3] Gissing, même recueil, October 1884.

d'altitude, paraît d'autant plus belle et plus variée qu'elle contraste avec celle du Nyika, déserte, sans eau et presque aride. Toutefois les forêts de ces avant-monts n'ont pas l'aspect tropical, elles rappellent plutôt la physionomie des bois de l'Europe occidentale. Le bananier sauvage de l'Éthiopie, *musa ensete*, peuple les vallées de 900 à 1800 mètres; les fougères arborescentes, qui se mêlent aux végétaux des premières pentes, s'élèvent sur les versants jusqu'à 2400 mètres, puis on rencontre à quelques centaines de mètres plus haut les bruyères en arbustes et les barbes grisâtres de l'orseille, suspendues aux branches des grands arbres; çà et là dans les ravins croissent les seneçons gigantesques, découverts par Johnston, qui de loin rappellent les yuccas : on en voit encore quelques-uns à 4560 mètres, dans les hautes régions où se montrent déjà les neiges en quelques saisons. Plus haut, des armoises, des bruyères naines, des plantes basses, représentent seules la végétation des phanérogames, puis on n'aperçoit plus que des lichens rouges ou verts, des sables jaunâtres, des rochers et des neiges. Les espèces de la haute zone se rattachent aux deux aires des Draken-bergen et de l'Éthiopie; en outre, Johnston a trouvé des espèces qui se rapprochent des formes de l'Afrique tropicale et paraissent s'être modifiées peu à peu pour s'accommoder aux conditions nouvelles de la vie dans les hautes altitudes; enfin deux genres du Kilima Ndjaro n'ont encore été rencontrés en aucun autre pays. Les superbes calodendrons du Cap, que l'on croyait naguère ne pas dépasser la Natalie dans la direction du nord, sont communs dans les massifs de Kilima Ndjaro et du Kenia.

Quelques espèces d'oiseaux vivant dans les forêts du Kilima Ndjaro sont nouvelles pour la science, et dans les plaines du pourtour on a reconnu une autruche différente de l'espèce commune, le *Struthius danaoides*. Quant au monde des mammifères, il ne diffère point de celui qui peuple les régions environnantes, mais on s'étonne de rencontrer certaines espèces à pareille hauteur sur les pentes de la montagne. L'éléphant parcourt les vallons et les rochers jusqu'à l'altitude de 4000 mètres. Le lion, le léopard montent moins haut, mais on les voit encore à 2400 mètres. Les singes, surtout les babouins, sont fort nombreux; ils se tiennent pour la plupart dans le voisinage des plantations et vivent en assez bonne intelligence avec les indigènes; quant au colobus, à la superbe fourrure noire et blanche qui sert d'ornement aux guerriers masaï, il évite toujours l'homme; le chasseur rencontre aussi très difficilement un chien sauvage, différent du chacal, mais comme lui ne sortant de sa tanière que la nuit. Les hippopotames, jadis très communs dans les rivières, se sont retirés dans les lagunes riveraines de l'intérieur. Dans les plaines qui entourent le Kenia,

Thomson a vu des troupeaux de chameaux capturés chez les Galla, mais les Masaï ne s'en servent point comme de montures ou d'animaux de charge : ils les gardent pour la boucherie. La mouche tsétsé, si dangereuse pour le bétail, infeste quelques districts ; en d'autres endroits règne une autre mouche, le donderobo, dont la piqûre est mortelle pour les ânes[1]. Une grande partie du littoral est débarrassée du fléau des moustiques.

Dans ces régions la répartition des races s'est faite de la même manière que celle des arbres : tandis que les Masaï, pasteurs et guerriers comme leurs parents les Galla, parcourent surtout les plaines herbeuses, broussailleuses ou arides, les contrées forestières sont occupées par des cultivateurs bantou, frères de ceux de l'Afrique australe[2]. Ces tribus d'agriculteurs sont nombreuses, mais elles ont dû fréquemment se déplacer pour éviter les incursions de leurs voisins : de vastes régions sont complètement inhabitées, la culture pacifique du sol y étant devenue tout à fait impossible.

Les Bantou qui vivent le plus au sud du territoire, dans le voisinage du Pangani, sont connus sous divers noms : les Souaheli les appellent Oua-Chenzi, c'est-à-dire les « Vaincus »[3], tandis que les Oua-Sambara des montagnes situées à l'occident les nomment simplement Oua-Bondeï ou « Gens de la Plaine ». Du reste, ils sont fortement mélangés avec d'autres tribus asservies et se confondent peu à peu avec la population musulmane du littoral, croisée de tant d'éléments divers. Les Oua-Sambara qui peuplent la « Suisse africaine » se distinguent beaucoup plus des peuplades voisines par leur genre de vie. Les cérémonies du mariage surtout sont fort bizarres : le fiancé et la fiancée sont placés dans la même cabane de chaque côté d'un grand feu et restent pendant cinq jours sans nourriture ; on leur donne de l'eau tiède quand ils se sentent faiblir ; le cinquième jour ils mangent un peu de gruau pour avoir la force de prendre part à la procession nuptiale qui se dirige vers la hutte de la belle-mère. La demoiselle d'honneur, habillée en homme, avec fusil et épée, précède les fiancés[4].

Mais les mœurs primitives disparaissent depuis que le commerce met les Oua-Sambara constamment en rapport avec les Souaheli, et la langue de ces derniers devient peu à peu l'idiome général. Les missionnaires anglais

[1] Otto Kersten, Von der Decken, ouvrage cité.
[2] H. H. Johnston, *The Kilima-Njaro Expedition.*
[3] R. Krapf, ouvrage cité.
[4] Farler, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Febr. 1879.

établis à Magila, dans la région orientale du massif de l'Ou-Sambara, parlent le ki-souaheli et se servent de cet idiome pour leur enseignement. Le mahométisme a pénétré plus avant dans les villages des montagnes : du reste le signe extérieur suffit pour opérer la conversion. Le mahométan captif que l'on force à manger du porc devient païen, le païen auquel on rase les cheveux est transformé en mahométan. En 1848 déjà, lorsque le missionnaire Krapf parcourut la contrée, deux des fils du roi s'étaient convertis à l'Islam et avaient en même temps appris à lire et à écrire, mahométisme et civilisation étant considérés dans ce pays comme deux mots synonymes. Le roi, désigné par le titre de « Lion solitaire », avait un harem comme les sultans de la côte. Ses femmes, au nombre de plusieurs centaines, étaient voilées comme des mahométanes, et nul ne pouvait gravir la colline où se trouvait leur village, entouré de jardins ou *chambas*, que cultivaient des captives attachées à leurs personnes. Mainte coutume du pays rappelle les mœurs arabes. Ainsi quatre villages saints, où résident les magiciens de la contrée, ont été institués lieux de refuge. Nul étranger n'y est admis, mais les meurtriers oua-sambara ou oua-chenzi y trouvent un sûr asile; de même ceux qui touchent le vêtement du roi sont désormais sacrés. Les esclaves deviennent libres en franchissant le seuil d'une maison royale, mais alors le vendeur primitif doit restituer le prix de ces affranchis au dernier propriétaire.

Le roi de l'Ou-Sambara est un puissant souverain et, d'après Krapf, le nombre de ses sujets s'élèverait à un demi-million d'hommes, Oua-Sambara, Oua-Chenzi et autres; son empire, compris entre la mer, la vallée du Pangani et les montagnes de Paré, est l'un des plus fertiles de l'Afrique. Naguère il embrassait une grande partie du pays des Oua-Zegouha au sud du fleuve et le pays de Paré; mais les tribus avancées des Oua-Sambara ont été graduellement refoulées et les peuples limitrophes se sont déclarés indépendants. En outre, des nègres marrons ont constitué de petites républiques dans les jongles faciles à défendre qui entourent les monts de l'Ou-Sambara. Tous les agriculteurs et bergers du pays sont tenus de donner annuellement au roi le dixième de la récolte et du bétail, et cette dîme suffit pour entretenir un commerce considérable de denrées par les ports du littoral vers Zanzibar et même vers l'Arabie. Les femmes du royaume sont toutes considérées comme la propriété du souverain : il peut choisir celles qu'il veut, sans avoir à payer la dot. « Il est maître, il est dieu ! » Tous sont ses esclaves et se disent tels[1].

[1] Krapf, ouvrage cité.

Entre les Oua-Sambara et les Oua-Zegouha, les îles du Pangani sont habitées par les Oua-Rouvou, c'est-à-dire par les « Gens du Fleuve », tribu distincte par le dialecte et les mœurs. Les « Fluviaux » se sont établis dans ces forteresses naturelles pour éviter les attaques des Masaï qui parcourent les grandes plaines s'étendant au sud vers l'Ou-Gogo; des échafaudages périlleux, reposant sur des troncs de palmiers doum, permettent aux bergers, aux brebis et aux chèvres de traverser à pied sec, mais le gros bétail passe le fleuve à la nage. Les Oua-Rouvou sont tenus par tous leurs voisins comme des féticheurs très habiles à charmer les crocodiles, et les caravaniers musulmans, non contents d'avoir invoqué Allah pour écarter ces animaux, s'adressent aussi à des sorciers oua-rouvou, qui jettent une « médecine » puissante dans l'eau du fleuve et en rendent les habitants inoffensifs. On dit que jamais caravane accompagnée par un guide oua-rouvou n'a eu d'accident au passage de la rivière; on va même jusqu'à raconter que des crocodiles, ayant saisi quelque animal domestique, l'ont lâché à la voix du sorcier[1]. En amont de Mkaramo les îles du fleuve sont inhabitées: la population s'est réfugiée sur les montagnes. Les Oua-Paré, agriculteurs et bergers, craignent tellement les incursions des Masaï, qu'ils ne mènent même pas leur bétail au pâturage; ils l'engraissent à l'étable, ce qui n'empêche qu'on vienne souvent le leur ravir. Les Oua-Gono, habitant les montagnes qui dominent à l'ouest le lac Djipé, sont moins exposés aux attaques des pillards.

Le petit peuple de Oua-Taveta se cache, au sud-est du Kilima Ndjaro, dans l'étroite zone de forêts qui borde la rivière Lou-Mi et qui se continue jusqu'au lac Djipé : ce sont les grands arbres qui ont sauvegardé son indépendance. La ville s'est entourée d'estacades derrière lesquelles les indigènes bravent les Masaï, armés de courtes épées. Les Oua-Taveta, parents des Oua-Tchaga et des Oua-Teïta, leurs voisins du nord et de l'est, parlent un dialecte rapproché des leurs. Mais leur race est actuellement très mélangée, par le fait du croisement avec les familles de Oua-Kouafi, qui sont venues leur demander un asile et des terres[2]. Parmi ces étrangers, ceux qui ont gardé leur type pur ont un profil plus régulier que celui des Oua-Taveta, des pommettes plus saillantes, une physionomie plus animée; plusieurs ont aussi conservé leur costume national: mais, sauf la circoncision, qu'ils pratiquent encore suivant les cérémonies masaï, ils ont adopté tous les usages de leurs hôtes; ils cultivent le sol, ne

[1] G. A. Fischer, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Hamburg*, 1882-83, Heft I.
[2] Charles New; Joseph Thomson, etc.

rôdent plus autour des villages pour enlever les femmes et les enfants, et ne font plus de la guerre leur industrie. Dans l'ensemble, les habitants du Taveta se distinguent par leur bonhomie, leur gaieté, la cordialité de leur accueil. Aussi leur ville est-elle le principal lieu de repos et de ravitaillement pour les caravanes qui vont et viennent entre le littoral et le pays des Masaï; les marchands souaheli ont bâti dans le voisinage du bourg principal un village de branches, où ils établissent leurs ménages temporaires. Grâce à ces visiteurs de la côte, les Oua-Taveta sont relativement instruits et presque tous parlent le ki-souaheli aussi bien que leur idiome bantou; mais ils n'ont pas emprunté aux Arabes l'usage du vêtement. La plupart sont nus, à moins que par coquetterie, ou pour éviter le froid, ils n'aient jeté sur leurs épaules draperie ou fourrure.

L'État est administré par un conseil de cinq anciens ou *ouazi*, pris d'ordinaire parmi les familles de la race indigène; mais l'opinion publique est puissante dans la cité, et c'est à elle de notifier les décisions que prendra le conseil. Ce sont les traditions qui gouvernent. Les lois du mariage ne sont pas sévères, mais bien celles des fiançailles. La jeune fille qui n'est encore que partiellement achetée ne peut plus sortir le soir; il lui est interdit de causer avec un homme, fût-ce même avec son futur mari, tant que le prix d'achat, en bœufs ou vaches, n'a pas été complètement payé. La femme enceinte de son premier enfant se promène devant les demeures de ses amies, précédée d'une matrone et parée de ses plus riches atours : voile en fil de fer, perles, chaînettes, anneaux et bracelets. Les coutumes sont aussi fidèlement observées pour les rites funéraires. Le cadavre est d'abord enterré assis, un bras reposant sur le genou, et la tête appuyée sur l'une des mains. Puis quand il ne reste plus que les ossements, on enlève le crâne, du moins s'il appartenait à un chef de famille ou à sa principale épouse, et on le place sous un dracæna, au milieu des champs, qu'il est désormais chargé de défendre contre les mauvais génies[1].

Les Oua-Tchaga, partagés en plusieurs petits États monarchiques, peuplent les terrasses volcaniques du Tchaga, qui flanquent au sud la masse énorme du Kilima Ndjaro : ce sont des parents des Oua-Sambara par le dialecte. Leur royaume le plus important, celui de Matchamé, n'est pas assez puissant pour se garantir des attaques des Masaï qui le pressent au sud et à l'ouest; de vastes régions des plus fertiles, qui pourraient nourrir des centaines de mille habitants, sont complètement désertes. Mais, si meurtrières que soient les batailles entre Masaï et Oua-Tchaga, les femmes

[1] J. Thomson; — H. H. Johnston, ouvrages cités.

des deux nations sont toujours respectées : elles vont et viennent entre les combattants, comme si la paix était complète[1]. Du reste, l'isolement des fermes témoigne d'anciennes mœurs pacifiques, très différentes de celles d'aujourd'hui : chaque famille habite à part un groupe de cabanes, dans un fourré de bananiers qu'entourent des haies élevées. Il ne semble guère probable qu'il faille considérer, suivant l'hypothèse de M. Duveyrier, les Oua-Tchaga du Kilima-Ndjaro comme un reste de cette nation conquérante des Djaga qui détruisit l'empire du Congo au seizième siècle[2]. De même que le roi des Oua-Sambara, les chefs des Oua-Tchaga sont omnipotents : tous les hommes sont leurs esclaves; tous les enfants qui naissent sont d'avance marqués pour les servir, et dès qu'ils ont la force nécessaire, ils sont employés, pour les « travaux du roi », à creuser des fossés de défense, des canaux d'irrigation, à bêcher le sol, à bâtir des cabanes, à fabriquer des armes. C'est le roi qui décide quand les filles se marieront : il passe au doigt l'anneau du mariage et désigne en même temps le futur époux. Les unions sont beaucoup moins hâtives que chez la plupart des autres Africains, et la maturité physique des époux est probablement une des raisons qui font de la race tchaga l'une des plus belles de l'Afrique. La bonté du climat, la régularité des mœurs agricoles, la sobriété de la nourriture, l'excellence des fruits contribuent aussi à donner aux Oua-Tchaga la supériorité sur leurs voisins en force et en santé. Ils vivent surtout de laitage et portent des jattes de lait sur les tombeaux, tandis que les gens de la plaine font offrande à leurs morts de riz et de vin de palme. Très bons agriculteurs, ils récoltent des pois exquis, des légumes divers, du blé, et des « bananes d'une qualité unique, auxquelles les fruits des Seychelles peuvent être seuls comparés[3] ». Leur industrie est presque nulle : ils ne savent pas même tisser l'étoffe; mais comme forgerons ils sont sans rivaux dans l'Afrique orientale : lances, javelots, casse-têtes, boucliers peints et brodés sont les chefs-d'œuvre de l'art tchaga. Ils font aussi un commerce actif avec la côte pour se procurer des vêtements et des articles de manufacture européenne : parmi leurs objets d'importation se trouve une espèce de terre des plaines méridionales, l'*emballa*, qu'ils font dissoudre dans l'eau et qui remplace le sel dans leur nourriture. Grâce à l'absence du tsétsé dans toute la vallée du Pangani, à l'exception des bords du Taveta, les caravaniers peuvent employer des ânes pour le transport de leurs marchan-

[1] J. Thomson, ouvrage cité.
[2] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, février 1875.
[3] Otto Kersten, *Von der Decken's Reisen in Ost-Afrika.*

dises dans l'Ou-Tchaga, avantage capital qui assurerait à la voie du Pangani la prépondérance sur les routes du sud si les Masaï n'attaquaient souvent les caravanes. Les traditions locales prétendent que les Portugais visitèrent anciennement le pays en remontant le fleuve. Des mahométans vinrent aussi s'établir dans la contrée vers le commencement du dix-huitième siècle et y fondèrent une dynastie royale; mais leur culte s'est complètement perdu[1].

Au nord de la vallée du Pangani, la race bantou est surtout représentée par les Oua-Nyika ou « gens de la Plaine », qui se subdivisent d'ailleurs en une douzaine de tribus : ils seraient au nombre d'une cinquantaine de mille et peuplent toute la contrée qui s'étend en pente douce de la côte de Mombâz jusqu'à l'altitude d'environ 600 mètres dans l'intérieur. Leur langue, le ki-nyika, diffère peu du ki-souaheli, mais elle n'est pas mélangée de mots arabes. A elle seule, la tribu agricole des Oua-Digo, qui habite la région côtière située au sud de Mombâz, comprend environ trente mille individus; une autre peuplade, que le voisinage des missions a fait connaître, est celle des Oua-Dourouma. Chez les Oua-Nyika, la division du temps se fait de quatre en quatre jours comme en certaines contrées de l'Afrique occidentale[2]. Ils ont le soleil pour dieu. Leurs prêtres possèdent un instrument mystérieux, le mouanza, que l'on entend parfois retentir dans les forêts, et que nul profane ne peut voir sans être frappé de mort, dit la légende. Lorsqu'ils deviennent hommes, les jeunes gens doivent se donner de grandes estafilades dans la poitrine pour « renouveler leur sang » et montrer leur bravoure. Les fils des chefs ont une autre épreuve à subir : il leur faut vivre dans la forêt jusqu'à ce qu'ils aient tué un homme; alors seulement ils peuvent rentrer dans la cabane paternelle et sont déclarés dignes de lui succéder. Des Oua-Kamba, venus du nord-ouest, des Souaheli du littoral et d'autres immigrants vivent parmi les Oua-Nyika : des mahométans ont fondé dans leur pays de nombreuses colonies, dont les cheikh rivalisent graduellement de puissance avec les roitelets nyika. Les chrétiens possèdent aussi d'importantes stations dans le pays des Oua-Nyika, entre autres le poste de Rabaï, fondé au milieu du siècle par Krapf et Rebmann sur une colline des environs de Mombâz. Du haut de ce promontoire, d'environ 300 mètres, la vue s'étend sur un vaste horizon de campagnes, d'îles et d'écueils.

Les monts Teïta, sur la route qui mène de Mombâz au Kilima Ndjaro,

[1] Krapf, ouvrage cité.
[2] Krapf; — A. Bastian, *Ethnologische Forschungen.*

ont aussi leur population de Bantou, au nombre d'environ 150 000 d'après Rebmann ; ils parlent un dialecte rapproché du ki-souaheli. Les Oua-Teïta sont des tribus de républicains, qui souvent, abrités derrière leurs roches, ont repoussé à coups de flèches les assauts des Masaï. Ils ont conservé

N° 176. — POPULATIONS AU NORD DU PANGANI.



1 : 6 000 000

0 — 200 kil.

l'habitude du rapt par enlèvement fictif. Le futur et ses amis transportent de force l'épousée dans sa nouvelle cabane, où les nouveaux mariés restent enfermés pendant trois jours sans nourriture aucune. Mais le rapt a été précédé par un présent de bestiaux fait aux parents, et le nombre des vaches est d'ordinaire tellement considérable, que les riches seuls peuvent

se marier; nombre d'unions se font entre frères et sœurs pour cause de pauvreté. Les femmes teïta jouissent d'une grande liberté et, dès qu'elles sont offensées, elles quittent leur époux sans que celui-ci ait le droit de s'y opposer. Une mode qui prévaut chez elles est de s'arracher les cils des paupières[1]. Les Teïta enterrent leurs morts, mais après plusieurs mois d'inhumation ils leur coupent la tête, pour la placer dans un ossuaire où le sorcier vient la consulter. Quoique riches en bétail, ils ne mangent leurs bêtes que mortes de maladie.

Au nord de Mombàz, les humbles tribus des Dakalo, asservies aux Galla, et celles des Boni et des Oua-Sanieh, établies sur les bords de la baie Formosa, appartiennent à la même souche ethnique; mais elles sont bien amoindries et se fondent graduellement avec les Galla, dont elles parlent la langue. Chez les Oua-Boni les pratiques de l'avortement sont très communes : d'après eux, les fœtus sont transformés en singes; aussi les chasseurs boni respectent-ils toujours la vie des cynocéphales de leurs forêts[2]. Le voyageur Denhardt les considère comme appartenant au groupe des nations galla[3]. Quant aux Pokomo, riverains du fleuve Pokomoni ou Tana, qui constituent l'avant-garde des nations bantou dans la zone côtière de l'Afrique orientale, ils ont jusqu'à maintenant sauvegardé leur nationalité distincte. Il est vrai que sur les bords du bas fleuve ils ont trop d'impôts à payer, trop d'oppresseurs à satisfaire, Galla, Somal et Souaheli, pour ne pas s'abandonner avec désespoir à leur malheureux sort : ils sont esclaves de fait, quoiqu'on n'en fasse pas trafic et qu'ils aient pu rester dans leur patrie. Mais, en amont des régions alluviales, les Pokomo, restés indépendants et fiers, se montrent avec leurs qualités natives d'honnêteté, de droiture et de douceur. Il n'est pas en Afrique de peuple qui accueille plus gracieusement l'étranger et qui se distingue comme lui par la discrétion et la cordialité : à cet égard, les frères Denhardt voient dans les Pokomo une tribu modèle. Au nombre de vingt-cinq à trente mille, ils habitent actuellement les rives du Tana, mais ils paraissent être venus du nord et, du Kilima Ndjaro jusqu'à leur résidence actuelle, plusieurs noms de lieux rappellent leur séjour. La région qu'ils occupent maintenant serait, d'après Krapf, le pays originaire des vrais Souaheli.

Grands et forts, les Pokomo ont aussi des traits agréables ou même beaux; mais, comme la plupart de leurs voisins, ils cherchent à s'embellir par le tatouage du corps; en outre, les femmes se badigeonnent d'une

[1] J. Thomson, ouvrage cité; — Gissing, mémoire cité.
[2] Richard Brenner, *Petermann's Mittheilungen*, 1888, Heft X.
[3] *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1884.

espèce d'argile rouge, de provenance hindoue, le ngoï, qu'elles mêlent au beurre ou à la graisse d'animaux sauvages. Hommes ni femmes ne portent coiffure ni chaussure et leur seul vêtement est un pagne de coton. La circoncision n'est pas générale : chaque clan suit à cet égard des pratiques différentes. Quand l'épouse accouche, le mari doit s'éloigner; la sage-femme ne lui présente l'enfant que trois jours après la naissance, et il ne peut entrer dans la hutte conjugale avant cinq mois révolus : pendant ce temps la femme reste confinée et ne peut sortir que de nuit, en compagnie de ses sœurs et de ses parents. Les enfants sont élevés avec beaucoup de soin et tenus au travail dès leurs tendres années : jusqu'au mariage, les filles restent avec leur mère; mais dès l'âge de douze ans les garçons font leur noviciat d'hommes et vivent avec les autres jeunes gens dans une grande cabane. Les enterrements se font suivant un cérémonial très rigoureux, qui varie pour les sexes et les âges, et chaque année on célèbre une fête nationale en l'honneur des morts : la « Toussaint » est chez les Pokomo la principale solennité; ils font des économies en vue des toilettes et des festins de ce grand jour.

Les Pokomo sont des paysans : tous prennent également part au travail de la terre, qui consiste surtout à cultiver le riz et le maïs. Quelques jeunes gens s'occupent aussi de la chasse et de la pêche, mais, quoique très laborieux, ils n'ont aucune industrie manufacturière ; ils ne filent, ni ne tissent, ni ne forgent; ils achètent aux marchands de la côte tous les objets dont ils ont besoin : à part leurs huttes et leurs bateaux, ils importent tout du littoral. Leurs communautés se sont organisées en petites républiques unies. Chacun de ces groupes est administré par un ancien ou *msé*, qu'assistent d'autres patriarches, siégeant en conseil avec lui et chargés du pouvoir exécutif. Les Pokomo ont un code coutumier reposant sur le talion.

Au nord et au nord-ouest du Kilima Ndjaro, les tribus bantou qui se sont avancées le plus loin sont les Oua-Kamba et les Oua-Kikouyou ; le missionnaire Wakefield parle aussi d'une tribu de même origine, les Mbé ou Dhaïtcho, qui habiterait les plaines situées au nord-est du mont Kenia. Les Oua-Kamba ou Oua-Rimangao, qui vivent au sud de ce puissant massif et dont Krapf évaluait le nombre à 70 000 individus, sont divisés en autant de communautés républicaines qu'ils ont de villages. Gens aventureux, ils ont eu à soutenir de nombreux combats contre les Masaï et les Galla ; mais ils ont réussi à se maintenir contre ces attaques, grâce aux défenses naturelles que présente leur pays montueux et couvert de broussailles. Cependant une de leurs tribus a dû émigrer en 1882; hommes,

femmes, enfants, quittant le voisinage dangereux des Masaï, réussirent à gagner le territoire de l'Ou-Sagara, à plus de 500 kilomètres au sud, dans le haut bassin du Ouami[1]. Les Oua-Kamba sont habitués aux voyages : ce sont eux qui, dans la région comprise entre le Nyanza et la côte de Mombâz, sont les intermédiaires du commerce; la plupart des porteurs employés par les marchands souaheli sont originaires de l'Ou-Kamba. Les indigènes boivent le lait de leurs vaches mêlé au sang qu'ils tirent du cou de leurs taureaux[2]. Au delà du plateau des volcans, sur le versant du Nyanza, on entre de nouveau dans la zone des langues bantou ; les Kavirondo du haut pays, très différents de ceux des rives du lac, parlent un idiome de cette origine, si rapproché du ki-souahéli, que les gens de la côte le comprennent sans difficulté[3].

En dehors des Bantou, les régions montueuses, forestières et alluviales, propres à la culture auraient aussi d'autres habitants, descendant des races primitives : tels seraient les Ala, qui gîtent dans les forêts, entre les montagnes de l'Ou-Sambara et de Paré, et les Oua-Silikomo ou « Nains », que l'on dit errer à l'ouest du Kilima Ndjaro; mais aucun voyageur européen n'a pu encore les visiter, et leur existence même comme race distincte est restée douteuse. La lutte pour la prépondérance ne se poursuit plus qu'entre les peuplades bantou, composées surtout d'agriculteurs, et les représentants de la race éthiopienne, principalement pâtres et guerriers, les Masaï et les Galla. Les Oua-Kouafi, quoique de même origine que les Masaï, peuvent être considérés comme formant la transition entre les deux groupes ethniques, car plusieurs de leurs tribus ont abandonné la vie errante et se sont mêlées aux peuplades agricoles et sédentaires. Ces Oua-Kouafi sont épars sur un territoire d'immense étendue : on les rencontre, sous le nom de Houmba, dans le voisinage de Mamboïa, station des missionnaires de l'Ou-Sambara; d'autres vivent à 700 kilomètres au nord, sur les pentes inférieures du Kenia; mais le gros de la nation s'est établi dans certaines parties de la dépression volcanique et lacustre qui sépare les deux plateaux et sur la terrasse occidentale qui s'incline vers le Nyanza. En 1830, les Oua-Kouafi étaient aussi les maîtres dans la région limitée à l'ouest par l'Ou-Gono et le Paré, à l'est par le Teïta, au sud par l'Ou-Sambara; mais une succession de malheurs vint fondre sur eux : des expéditions de pillage furent anéanties, les sauterelles dévorèrent leurs moissons, leurs bestiaux périrent, puis les guerriers masaï des alentours,

[1] R. N. Cust, *Modern Languages of Africa.*
[2] Krapf, ouvrage cité.
[3] J. Thomson, ouvrage cité.

fondant sur les faméliques, en égorgèrent la plupart. Ceux qui restaient furent obligés de demander un asile aux populations bantou des montagnes environnantes, taveta, teïta, paré, gono, sambara, zegouha, et de fonder au milieu d'elles des stations d'agriculture et de commerce : les conséquences morales de ce changement de vie ont été des plus heureuses. Les Oua-Kouafi orientaux, jadis si redoutés, sont actuellement au nombre des peuplades les plus honnêtes, les plus laborieuses et les plus hospitalières de la contrée.

Les Masaï proprement dits, qui revendiquent eux-mêmes et se donnent en outre, avec leurs frères de race les Oua-Kouafi, l'appellation d'Il-Oikob, c'est-à-dire les « Hommes », les « Vaillants »[1], croient, comme tant d'autres peuples, être la race élue et racontent dans leurs légendes qu'ils descendent d'un dieu, siégeant au-dessus des nuages, sur le mont Kenia. De même que les Oua-Kouafi, ils s'entremêlent diversement aux populations bantou; mais les étendues qu'ils parcourent sont plus méridionales dans leur ensemble que les terres des Oua-Kouafi. Occupant presque tout le territoire de plaines qui sépare le haut Pangani de l'Ou-Gogo, ils sont également fort nombreux dans la dépression volcanique d'entre plateaux; la cavité triangulaire de Dogilani, au sud du lac Naïvacha, leur appartient en entier; d'ailleurs les migrations volontaires, les fuites, les attaques, les disettes leur ont fait souvent changer de domaine. On évalue les Masaï à plusieurs centaines de milliers; ils sont plus d'un million d'hommes si l'on compte comme appartenant à leur race les Oua-Houmba, voisins de l'Ou-Gogo, et les Oua-Houma de l'Ou-Nyamêzi et des bords du Nyanza.

Le type masaï est un des plus fins et des plus nobles de l'Afrique. Les hommes des tribus de sang pur auraient en moyenne, d'après Thomson, une stature de $1^m,80$: ils sont en général élancés, admirablement taillés pour la course; leurs traits ressemblent souvent à ceux des Européens, le front est large, le nez mince et droit, mais les incisives supérieures sont généralement projetées en avant, surtout chez les femmes, et l'on en voit beaucoup dont les lèvres ne se rejoignent que difficilement. Chez nombre de Masaï les pommettes sont très saillantes et les paupières sont obliques comme chez les Mongols. Le crâne, dolichocéphale et bien développé, est recouvert chez les jeunes gens de cheveux un peu moins crépus que ceux des nègres et parfois même entièrement lisses; mais tous les gens mariés et toutes les femmes se rasent soigneusement la tête. De même

[1] « Maîtres du sol », d'après Fischer · « Libres », d'après Léon des Avanchers.

tous les Masaï se perforent et s'allongent le lobe inférieur de l'oreille, d'abord pour y placer un bâtonnet, puis pour y attacher de lourds pendants en fil de fer ou de cuivre. Les pâtres masaï se tiennent souvent pendant des heures appuyés sur leur arc ou sur leur lance, et debout sur un pied, reposant l'autre sur leur mollet.

Peuple de bergers, les Masaï mènent une vie toujours errante. Leurs coutumes se rapportent à la vie pastorale; en mainte circonstance ils font acte de vénération pour leurs vaches ; ils respectent même l'herbe qui sert à leurs animaux de nourriture journalière et ne se permettent pas de la couper, même pour en recouvrir leurs couches ou leurs huttes ; ils ne la livrent point aux flammes : c'est une plante sacrée. Aucun marché n'est conclu si les contractants ne tiennent une touffe d'herbe à la main; aucune expédition de guerre ne peut réussir si des brins de gazon n'ont été jetés dans la direction du pays à conquérir. Pour échapper au mauvais sort, le Masaï barbouille de bouse son front et ses joues ; quand il sent la mort s'approcher, il se fait porter au milieu de ses vaches pour finir en lieu saint. La nourriture du Masaï est presque exclusivement animale : il boit le lait de ses vaches, mange la chair de ses taureaux et de ses bouvillons, mais ce serait un crime de prendre le même jour l'un et l'autre de ces aliments : il faut que le Masaï se nettoie l'estomac par un violent purgatif avant d'y introduire la boisson sainte. Il est rare que des Masaï consentent à donner ou à vendre du lait à des étrangers. L'alimentation est sévèrement réglée, surtout à l'époque où les jeunes gens, garçons et filles, se préparent à la circoncision et, plus tard, quand ils font leur noviciat pour les expéditions guerrières. Alors les adolescents se gorgent de chair de bœuf et boivent à même le sang qui jaillit de l'artère des animaux blessés, pour faire ainsi « la plus grande provision possible de muscle et de férocité ». Le tabac et toute boisson spiritueuse leur sont défendus par l'expérience nationale, comme des causes d'affaiblissement physique et moral.

La société masaï se divise en guerriers et en gens de paix, en *elmouran* et *elmoroua*, deux noms qui se rapprochent de celui d'Ilm-Orma que se donnent les Galla et semble témoigner en faveur de la parenté originaire des deux peuples[1]. Les fils de famille qui ont un riche héritage de bestiaux sont d'ordinaire au nombre des pacifiques; ceux qui n'ont pas un troupeau suffisant, et ce sont les plus nombreux, se préparent à en acquérir par le pillage. Alors ils vivent à part, loin des campements où résident les gens mariés, mais accompagnés de jeunes filles qui soignent les troupeaux,

[1] H. Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie*, février 1873.

s'occupent des approvisionnements et des costumes de guerre. C'est parfois à des centaines de kilomètres que les pillards vont surprendre des populations paisibles : ils se glissent entre les tribus les plus rapprochées, qui se tiennent sur leurs gardes, puis, après avoir enlevé les bestiaux convoités, dont ils savent se faire suivre comme s'ils les avaient charmés, ils reviennent dans leur pays par d'autres chemins. Ne choisissant pour



GUERRIERS MASAÏ.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. J. Thomson.

chefs que des camarades dans lesquels ils ont toute confiance, ils observent pendant la marche une stricte discipline et sont très habiles aux feintes, aux surprises, aux mouvements tournants ; ils se battent en silence, sans tambours, sans cris de guerre. Le guerrier qui s'est montré lâche est coupé en morceaux par ses compagnons; celui qui ne rapporte pas l'épée ou le vêtement du « frère » d'armes avec lequel il s'est uni en buvant au même sang, est désormais voué au mépris : il ne trouvera plus d'ami.

Comme tous les peuples guerriers, Cafres, Ma-Tebélé, Zoulou, les Masaï cherchent à se distinguer par le faste du costume. Ils aiment à se peindre le corps en rouge. Une draperie de cotonnade blanche, bordée ou rayée d'une couleur éclatante, flotte sur leur dos, passée à leur cou comme le *poncho* des Mexicains; ils disposent une bande de cuir autour de l'ovale de leur face et l'ornent d'une crinière de zèbre ou des soies en pinceaux du sanglier, ou mieux encore de plumes noires d'autruche; d'autres touffes blanches se balancent au-dessus de leur tête; parfois ils prolongent leur chevelure au moyen de fibres d'écorce. Un anneau de corne, des fils de laiton en spirale protègent leurs bras : à leurs mollets sont attachées des crinières blanches du *colobus guereza*, des sonnettes tintent à leurs talons. Une courte épée est passée dans la ceinture de leur jupon de cuir; l'une des mains tient la grande lance et l'autre s'appuie sur le bouclier peint en plusieurs couleurs de figures héraldiques. Les femmes sont moins richement habillées : elles n'ont d'ordinaire qu'une robe de cuir tanné, laissant à découvert un de leurs bras et la moitié de leur buste; mais elles se chargent de fils de métal, enroulés aux bras, aux mollets et disposés en forme de plats autour du cou. On s'étonne que, portant un pareil fardeau de fer ou de cuivre, elles puissent travailler comme elles le font, soigner leurs maris et leurs enfants, traire les vaches, s'occuper du ménage, trafiquer avec les voyageurs étrangers. Moins cruelles, moins âpres au gain que les hommes, elles ont souvent protégé les hôtes contre leurs frères et leurs maris.

Ordinairement l'existence de guerre et de pillage cesse pour les elmouran quand ils songent à se marier, assez riches désormais pour offrir à une femme les animaux qui représentent la dot. Le jeune homme prend pendant un mois le costume de la jeune fille qu'il épouse, sans doute pour exprimer ainsi que l'amour l'a subjugué : c'est l'Hercule africain s'asseyant aux pieds d'Omphale. La coutume exige que les époux se nourrissent de lait pendant la première lune du mariage; mais plus tard ils reprennent leur liberté : l'ancien guerrier, devenu homme de paix, n'est plus astreint au régime du lait et de la chair de bœuf : il peut manger des légumes, des grains et des fruits; il ne lui est plus interdit de priser ou de chiquer le tabac et les boissons fermentées paraissent dans sa cabane. Maintenant il s'occupe de la politique locale; il prend part aux assemblées où se débattent les intérêts de la commune; il vote pour l'élection d'un laïgonani ou « porte-parole » qui le représente dans les débats importants. Toujours fier et superbe d'arrogance, il accueille les traitants en grand seigneur et daigne même cracher sur eux pour leur témoigner sa bienveillance: il reçoit cordialement ses amis et l'hospitalité lui fait même un devoir de



FEMMES MASAÏ DU NDJIRI

Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de M. J. Thomson.

leur céder son épouse. Mais il ne travaille guère, ne connaît aucune industrie : ce sont les femmes qui font la besogne ; en outre, quelques tribus asservies s'occupent des divers métiers : tels les Oua-Ndorobbo, qui fabriquent les armes des guerriers et les marmites des femmes, chassent le buffle et l'éléphant. Par les traits, la langue et le costume, ces artisans paraissent appartenir à la race des Masaï ; mais la servitude les a déprimés. Krapf voit en eux des frères des aborigènes Ala, qui errent dans les vallées de l'Ou-Sambara. Ils sont épars dans les villages des forêts, sur les pentes du Kenia et des montagnes du Kikouyou, et se nourrissent de la chair des animaux sauvages.

Le Masaï n'a point de culte régulier, quoiqu'il invoque souvent, dans ses étonnements ou dans son effroi, l'être surnaturel qu'il appelle Ngaï et qui se confond pour lui avec les airs, le soleil, les neiges des monts, la voix du tonnerre et l'éclat de la foudre. Les *laïbon* ou magiciens sont nombreux : ils interprètent le vol des oiseaux, tous les indices de la nature animée, bénissent le bétail, détournent les maladies, conjurent les éléments. Un grand sorcier, le *mbatian*, considéré comme le plus savant distributeur des sorts, est le personnage le plus riche du pays ; il possède d'immenses troupeaux, et, comme tous les autres prophètes masaï, il doit témoigner de son rang par son obésité ; c'est à peine s'il peut se mouvoir. Dans quelques districts, les Masaï ont, comme les Oua-Nyika, une sorte de culte pour le « père hyène[1] », l'animal qui dévore les corps jetés dans la brousse ; quand on rencontre un cadavre de cette bête, la tribu tout entière doit prendre le deuil : l'hyène est tenue pour un patron de la race et une vague croyance à la métempsycose fait passer les esprits des ancêtres dans ces félins de proie[2]. Mais dans les régions méridionales du pays Fischer ne vit aucune trace de ce culte : l'animal le plus respecté par les Masaï de ces contrées est une espèce de cigogne, qui déchire aussi les cadavres et suit les guerriers dans leurs expéditions de pillage[3]. Les morts ne sont point enfouis, car ce serait polluer la terre que de lui confier des cadavres : on les expose sous les arbres. Les caravanes de passage emportent leurs morts et d'ordinaire les cachent dans un paquet d'étoffes pour que les Masaï n'aient pas à craindre la souillure de leur sol[4].

Dans le bassin du Tana, ce sont des parents des Masaï, les Galla, eux-mêmes suivis par les Somal, qui ont refoulé vers le sud les peuplades de

[1] Krapf, ouvrage cité.
[2] Fischer, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1884.
[3] Hildebrandt, *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1874, n° 2.
[4] Thomson, Fischer, etc.

race bantou. Ils se divisent en deux groupes principaux : les Bararetta, qui vivent sur la rive droite du Tana, et les Kokaoué de la rive gauche, mais ceux-ci ont été presque entièrement exterminés par les Somal. En 1878, il en restait seulement quatre villages. Sans aucun doute tous les Galla de ce district auraient péri, si les Souaheli et les Arabes n'avaient intercédé en leur faveur auprès des ennemis héréditaires : les marchands de la côte, quoique fort heureux d'assister à l'humiliation des insolents Galla, ne voulaient pas voir disparaître cette clientèle d'acheteurs. Privés maintenant de leurs bestiaux, les Galla du pays ont été obligés de se tourner vers la chasse, l'agriculture et le commerce. Leurs clans sont gouvernés par un chef élu dans une des familles notables, le *heïyou*, subordonné à un autre chef également électif, dont le mandat ne dure que sept années. Avant-garde de la nation des Ilm-Orma dans la direction du sud, ces Galla n'ignorent pas la communauté d'origine qui les rattache aux Éthiopiens, et parfois, dit-on, ils leur enverraient des ambassades[1].

Au nord-ouest du lac Baringo, dans la haute vallée du Oueï-Oueï, qui descend au nord vers le Zambourou, le pays est habité par des parents des Masaï, les Oua-Kamasia et Oua-Elgeyo, gens pacifiques et laborieux qui ne ressemblent guère à leurs voisins par le genre de vie. Très habiles à diviser les ruisseaux en mille petits courants, ils arrosent leurs champs avec le plus grand soin, ils vénèrent l'eau bienfaisante comme la grande divinité. Il est rare qu'un naturel traverse un cours d'eau sans cracher, en signe de respect, sur une touffe de graminées, qu'il jette ensuite dans le courant[2].

Depuis que les Portugais ont dû évacuer les forteresses qu'ils possédaient sur la côte orientale de l'Afrique, au nord de Zanzibar, les Arabes et les Souaheli ont été les seuls intermédiaires du commerce entre les régions de l'intérieur et les ports du littoral. Gens retors, ils aiment à se vanter de leur habileté en affaires : « Ne sommes-nous pas des Souaheli ? » disent-ils quand on semble mettre en doute le succès de leurs entreprises[3]. Récemment pas un marchand européen n'était établi sur cette partie de la côte : les seuls blancs du pays étaient les missionnaires de Magila dans l'Ou-Sambara, de Frere-town et de Rabaï près de Mombâz. Il n'en est plus ainsi depuis que les bateaux à vapeur de Zanzibar à Aden font escale sur cette partie du littoral africain. Nul doute que dans un avenir

[1] Cl. Denhardt, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, 1884.
[2] Thomson, ouvrage cité.
[3] Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*

prochain les villes de la côte, d'où partent les caravanes dans la direction du Nyanza, ne deviennent des foyers d'influence européenne et des centres de commerce direct, indépendants des entrepôts de Zanzibar.

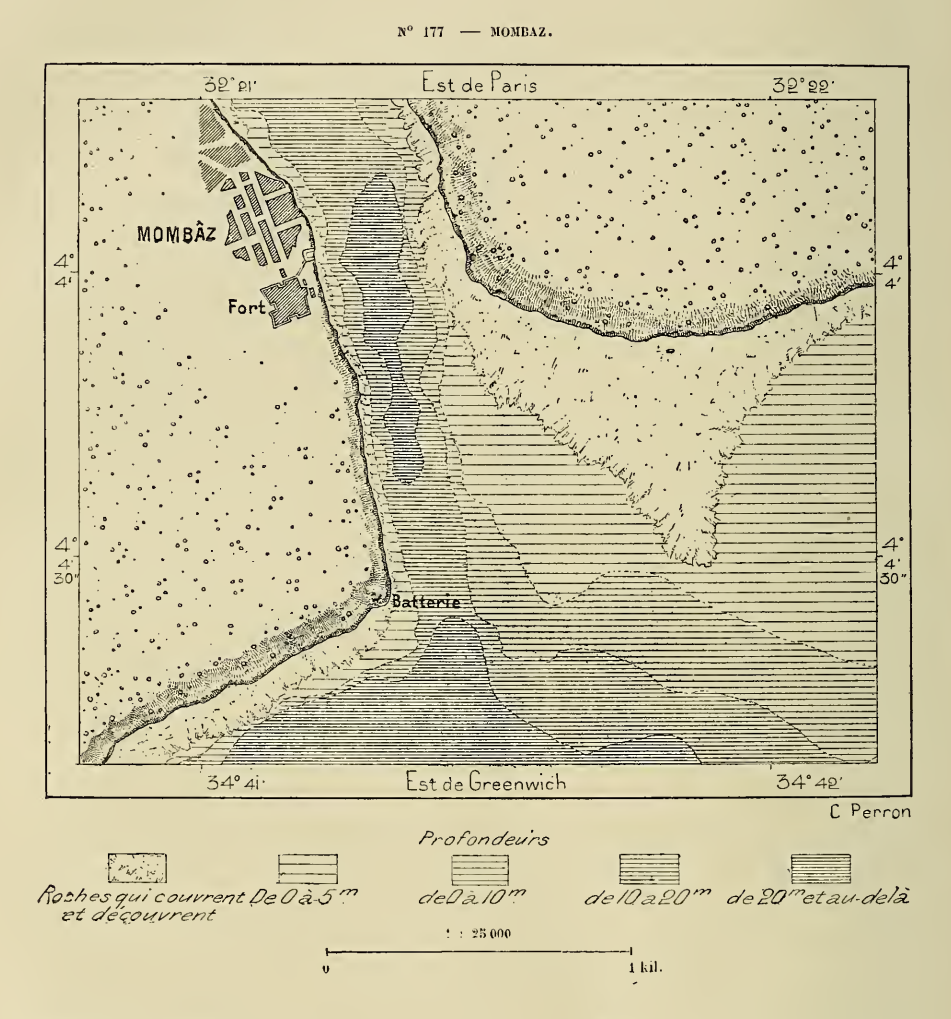
Le groupe de villages situé sur la rive gauche du Pangani, près de l'embouchure du fleuve, constitue une véritable ville : plus d'un millier de Souaheli, des Oua-Zegouha et des nègres métis y ont élevé leurs cabanes sur un terrain bas, bordé du côté de la mer par une lisière de palétuviers ; en face, sur la rive droite, le village de Bouani est blotti au pied d'un morne presque vertical de 60 mètres. Avant qu'une caravane partie de cette ville ne se fût perdue, en 1878, Pangani, c'est-à-dire la « Ville du Creux », était l'endroit de la côte où se formaient presque exclusivement les convois de marchands pour la région du Kilima Ndjaro et le pays des Masaï méridionaux; sa douane est maintenant gérée par des employés allemands. Naguère les Arabes proprement dits ne prenaient presque aucune part au trafic de Pangani. Ils sont plus nombreux à Tanga (Muoa), ville située sur la rive méridionale d'un petit port bien abrité auquel mène un chenal profond entre deux murs de récifs. De toutes les villes de la côte ferme au nord de Pangani, Tanga, qu'entoure une ceinture de cocotiers, est celle qui offre le plus de ressources alimentaires aux navigateurs. Zanzibar en importe une grande partie de ses animaux de boucherie : les poissons, les légumes et les fruits y abondent. Tanga est la ville où von der Decken recruta sa caravane pour l'exploration du Kilima Ndjaro. Muorongo, sur la baie de Tangata, entre Pangani et Tanga, est aussi un port fréquenté. Dans les environs se voient de nombreuses ruines et des tombeaux[1].

Mombâz, la Mombaça des Arabes, la Mvita des Souaheli, la cité chantée par Camões, était déjà fameuse avant les navigations portugaises : au quatorzième siècle elle était la résidence du roi des Zendj et « une grande ville où abordaient les navires »[2]. Vasco de Gama vint reconnaître l'entrée du port de Mombâz et risqua fort d'y être fait prisonnier. Loin d'accroître le commerce de la cité, l'arrivée des Portugais fut le commencement de la ruine. En 1500, Pedr' Alvarès Cabral reparut dans ces parages, puis cinq années plus tard Francisco d'Almeida livrait Mombâz aux flammes. En 1528, les Européens s'y établirent de nouveau, pour la perdre et la reprendre encore avant la fin du siècle. Ce sont eux qui élevèrent la forteresse superbe que l'on voit encore au sud de la ville, dressée sur

[1] Horner, *Voyage à la côte occidentale d'Afrique.*
[2] Marcel Devic, *Au pays des Zendjs.*

une légère éminence du roc polypier; sur la porte d'entrée on lit la date de 1635, gravée par les architectes portugais. Mais dès 1660 l'imam de Mascate s'emparait de la citadelle, et en 1698 les Portugais étaient définitivement chassés : les Arabes, maîtres de la ville, détruisaient les églises pour en bâtir leurs palais; pendant le dix-huitième siècle, de

N° 177 — MOMBAZ.



nouvelles guerres eurent lieu, mais le « roi de la mer » en sortit vainqueur. Maintenant les Arabes ne sont plus que des gérants commerciaux sous le protectorat de la Grande-Bretagne; mais la ville est presque ruinée. Récemment elle avait même cessé d'être une tête de ligne pour les caravanes de l'intérieur; les trois expéditions qui en étaient parties pour se rendre dans le Kavirondo à travers le pays de Masaï avaient perdu plus d'une centaine de porteurs : les marchands n'osaient plus envoyer de caravanes par cette voie dangereuse, qui fut même complètement aban-

donnée en 1882 et 1883. « Les Arabes sortaient de Mombâz comme les rats d'un navire qui va sombrer[1]. »

La cité de Mombâz est située sur la rive orientale d'une île de corail

N° 178. — PORTS ET MONTAGNES DE MOMBAZ.

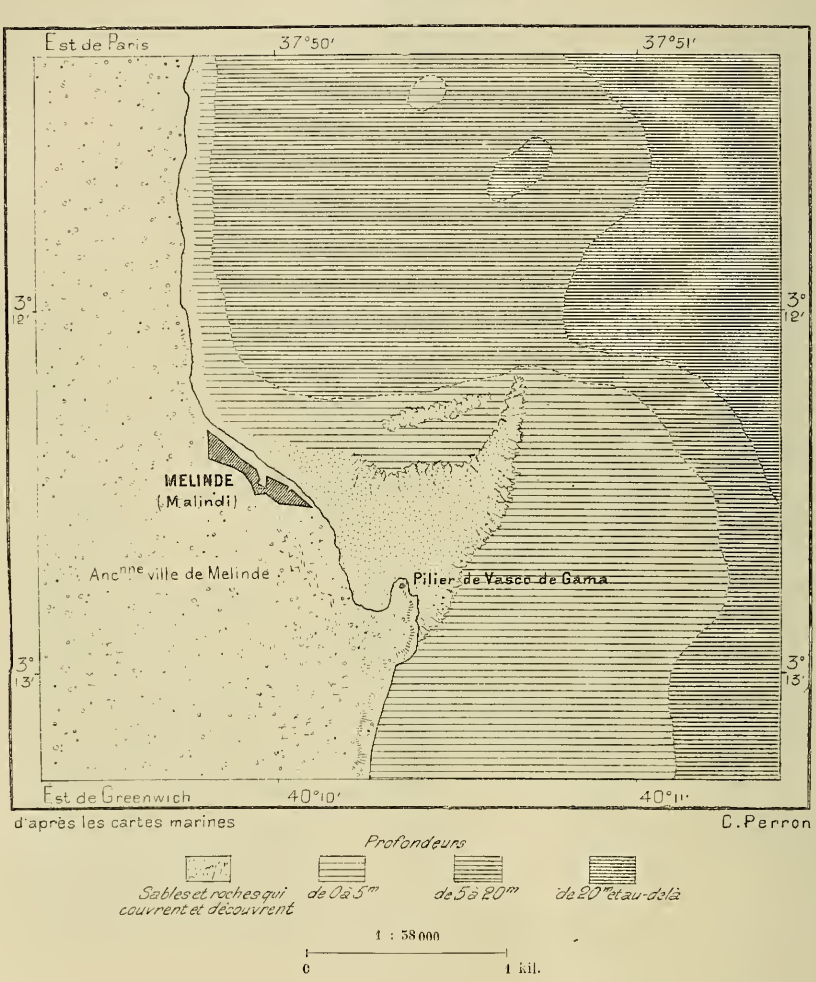


émergée a plus de 12 mètres de hauteur au-dessus du niveau marin. Quelques maisons de pierre appartenant aux Arabes et aux Banyan, et des amas

[1] Joseph Thomson, *Au pays des Massaï.*

de cabanes, qu'ombragent des cocotiers, constituent la ville. Les grands navires mouillent dans le chenal qui longe l'île à l'orient : c'est un excellent port, parfaitement abrité, mais trop étroit pour une flotte considérable. Il est vrai qu'à l'ouest de l'île s'ouvre un autre port, profond et sûr, celui de Kilindini, qui se ramifie au nord et forme d'autres bassins où pourraient

N° 179. — MALINDI ET PILIER DE GAMA.



ancrer les navires du plus fort tonnage. Une chaussée rattache l'île à la terre ferme, au nord de Mombâz, à l'endroit où l'estuaire est presque entièrement obstrué par des bancs de sable. Au nord-est de la ville, sur la rive opposée du chenal, ombragée de mangoustaniers, se trouve la station anglaise de Frere-town, ainsi nommée d'après un personnage politique qui s'occupait de la colonisation du sol africain par les esclaves libérés. A l'ouest, sur un promontoire, le village de Rabaï, occupé depuis le

milieu du siècle par des missionnaires, a reçu aussi de nombreux fugitifs venus de l'intérieur. Non loin de cette station s'élèvent les hautes croupes de montagnes que les marins aperçoivent de la mer et qui signalent l'approche du port. Les Portugais lui ont donné le nom de Corõa de Mombaça ou « Couronne de Mombâz ».

Les ports qui se succèdent au nord de l'antique cité jusqu'à la bouche du Tana sont encore de moindre importance. Kilefi (Quelifa), à une petite distance au sud de la rivière du même nom, n'a qu'une plage basse, où viennent s'échouer les boutres des Arabes ; les magnifiques havres des environs sont complètement délaissés, et Tangaunkou, qui fut une grande cité au dix-huitième siècle, n'est plus guère qu'un campement d'esclaves, dispersés dans la brousse. Plus au nord s'ouvrent les rades de Malindi, célèbres dans l'histoire de la navigation : c'est là que vint toucher Vasco de Gama après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance et qu'il prit à bord les pilotes de l'Inde ; en souvenir de son passage, il fit dresser à 6 kilomètres environ au nord de la ville actuelle un *padrão* ou pilier qui existe encore, portant une croix aux armes du Portugal : c'est le seul monument qui rappelle sur cette côte les temps de la puissance lusitanienne. Toutes les inscriptions découvertes dans la ville ruinée, où récemment encore les éléphants se hasardaient la nuit[1], sont d'origine persane ou arabe : d'après la tradition, ce seraient en effet des Persans de Chiraz qui auraient fondé cette ville. Au temps de Zendj, elle était fameuse par ses enchanteurs et charmeurs de serpents. Malindi se repeuple depuis quelques années.

[1] Krapf, ouvrage cité.

CHAPITRE XIII

PAYS DES SOMAL ET DES GALLA DE L'EST

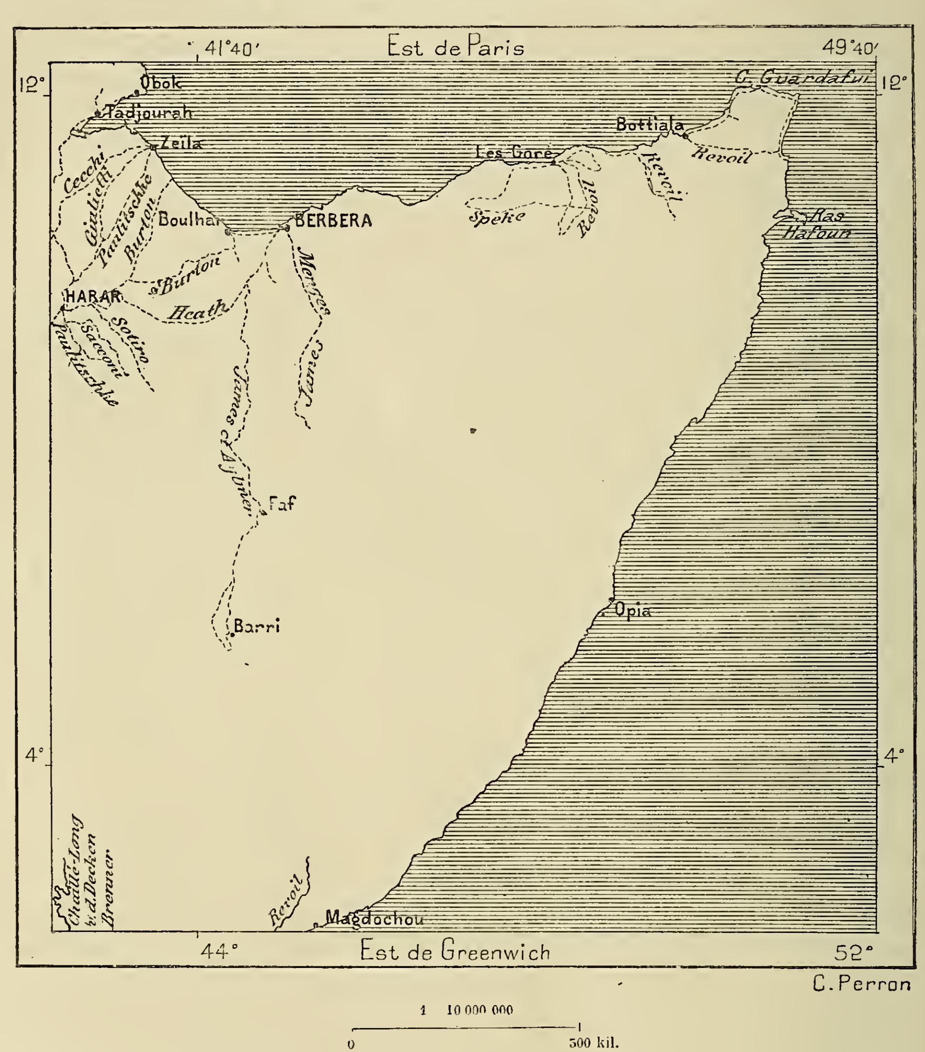
Cette région orientale de l'Afrique, projetée en dehors de la masse continentale de manière à limiter au sud de l'Arabie un golfe de près d'un millier de kilomètres, est une de celles qui présentent le plus d'unité, à la fois par la disposition géographique et par les populations qui l'habitent. Dans l'ensemble, la Somalie est le pays de forme triangulaire que bornent au nord le golfe d'Aden, à l'est et au sud-est les récifs et les plages de la mer des Indes jusqu'à l'embouchure du Tana, et à l'ouest la chaîne, visitée en de rares endroits, qui forme le rebord extérieur des plateaux du Kenia au Wocho et aux montagnes d'Ankober. Cet espace, dont la superficie dépasse un million de kilomètres carrés, est peuplé de tribus qui offrent une grande ressemblance ethnique de l'une à l'autre extrémité du territoire et qui paraissent n'avoir guère changé depuis les temps racontés sur les monuments de l'ancienne Égypte.

Bien qu'il appartienne à l'histoire depuis des milliers d'années, le pays des Somal est resté presque entièrement en dehors de l'influence européenne, qui prévaut maintenant dans presque toutes les contrées que baignent les Océans. L'exploration géographique du territoire est même loin d'être achevée : on ne connaît pas les itinéraires de Jorge de Abreu, qui accompagna une armée d'Éthiopie sur les bords du lac Zuaï en 1525, ni ceux d'Antonio Fernandez, qui parcourut le pays un siècle après[1]. Les itinéraires des voyageurs qui ont pénétré le plus loin dans l'intérieur, Cruttenden, Burton, James, von der Decken, Brenner, Menges, Révoil, Paulitschke, Mokhtar-bey, s'arrêtent à une grande distance des monts qui limitent le plateau des Galla et ne rejoignent pas les itinéraires des

[1] Ravenstein, *Proceedings of the R. Geographical Society*, May 1884.

visiteurs de l'Éthiopie, d'Abbadie, des Avanchers, Cecchi, Traversi; le réseau des routes ne s'entre-croise pas encore comme dans la plupart des autres contrées du territoire africain. D'ailleurs l'état politique actuel du pays des Somal rend l'étude de la contrée à la fois difficile et péril-

N° 180. — PRINCIPAUX ITINÉRAIRES DANS LE PAYS DES SOMAL.



1 : 10 000 000
0 — 500 kil.

leuse, et la division des tribus en petits clans distincts oblige les voyageurs à payer l'impôt de passage, sous forme de présents, à chacune de leurs étapes[1]. En outre, les étrangers ont à s'accommoder, comme dans toute l'Afrique tropicale, à un climat dangereux, quoique

[1] Josef Menges, *Petermann's Mittheilungen*, 1885, Heft XII.

moins redoutable que d'autres régions torrides, grâce à la sécheresse de l'air : plusieurs voyageurs ont succombé à la peine; d'autres ont été assassinés. Le pays ne sera point connu dans l'ensemble de son relief tant que les villes du littoral ne seront pas habitées par des Européens et qu'ils n'auront pas ouvert de routes commerciales dans l'intérieur, soit en alliés, soit en maîtres. Déjà du temps du khédive Ismaïl, alors que les Égyptiens s'étaient emparés du haut bassin du Nil jusqu'aux frontières de l'Ou-Ganda, ils tentèrent d'établir leur puissance sur la côte des Somal et leurs flottes se présentèrent devant quelques ports de ce littoral; mais l'intervention de l'Angleterre empêcha les nouveaux Pharaons d'annexer à leur empire le « pays des Aromates ». Maintenant c'est entre le Royaume-Uni et l'Allemagne que se manifeste surtout la rivalité des influences. Les Allemands ont officiellement annexé la côte méridionale, où ils ont déjà baptisé un port du nom de Hohenzollern-hafen; les Anglais commandent dans les régions septentrionales du pays, situées en face de leur puissante forteresse d'Aden. L'île de Sokotra, qui surveille à la fois les deux côtes, à l'angle même du continent, est aussi considérée par eux comme territoire britannique.

On ne peut émettre que des suppositions relativement à l'axe des montagnes qui se dirigent du Kenia vers le massif éthiopien; on ne sait pas davantage où se termine la dépression, bordée de volcans, qui dans le pays des Masaï sépare les deux moitiés du plateau entre le Nyanza et le versant océanique. D'après les informations des indigènes, il semble probable que cette grande fissure ne dépasse pas la plaine lacustre de Zambourou et qu'au nord de ce bassin les montagnes, orientées dans la direction du sud-ouest au nord-est, et parallèles au littoral de l'océan Indien, s'échelonnent en chaînes dont les degrés sont étagés comme les marches d'un plateau. C'est dans l'une de ces chaînes que se dresse le Wocho, visé par d'Abbadie, à 200 kilomètres de distance. Plus au nord, Cecchi et Chiarini, après avoir traversé, en 1879, les montagnes bordières, d'une hauteur moyenne de 2800 à 3000 mètres[1], descendirent du plateau sur lequel se dresse le Ouariro, et franchirent un col d'où ils gagnèrent les terrasses inférieures qui déversent leurs eaux dans le bassin du Ouebi. Au nord, deux chaînes parallèles de volcans éteints limitent une dépression où se trouvent trois lacs aperçus de loin par les voyageurs : le plus septentrional est celui de

[1] A. Cecchi, *Da Zeila alle frontiere del Caffa*.

Zuaï (1840 mètres), que l'on croyait naguère être un affluent de l'Aouach; il reçoit au contraire plusieurs affluents du côté du nord, entre autres l'« immense » Katara, et, d'après le dire des indigènes, s'écoule au sud dans le deuxième lac, celui de Hogga; peut-être un émissaire de ces réservoirs va-t-il au sud rejoindre le cours de la Djouba[1]. Au nord l'Aouach coupe aussi la montagne par une profonde cluse, puis au delà se profilent les sommets du Choa.

Entre la chaîne bordière du plateau et la rive de l'Océan, le versant de la contrée ne s'incline pas d'une pente uniforme : les informations de Guillain, celles de Wakefield, de James et d'autres explorateurs mentionnent l'existence de pitons isolés, de collines en chaînes et en massifs qui interrompent la monotonie des plaines. Mais dans la partie septentrionale du pays des Somal le sol se redresse de manière à former une saillie de monts irréguliers, qui dans l'ensemble se développent parallèlement au rivage du golfe d'Aden et ressemblent par leur formation aux chaînes de l'Arabie qui leur font face, de l'autre côté du bras de mer : les massifs volcaniques se correspondent de l'une à l'autre rive[2]. Le groupe des montagnes du Harrar qui entoure de son amphithéâtre superbe la ville du même nom, peut être considéré comme la borne occidentale de cette chaîne côtière. Un des sommets, au sud-ouest de Harrar, le Moulata, aurait 3000 mètres d'altitude; au nord-ouest de la ville, le Hama, atteint 2265 mètres; d'autres cimes dépassent 2000 mètres. A l'est de ces monts granitiques, le faîte de partage entre le versant du golfe d'Aden et celui de l'océan Indien s'égalise et n'offre plus que de faibles ondulations : il s'étend même en une vaste steppe presque unie, que Burton appelle la « prairie » de Marar et dont le bord septentrional s'abaisse par degrés vers la rive du nord. Ce plateau, l'*ogou* des Somal, coupé çà et là de ravins presque toujours à sec, se termine brusquement par les falaises et les escarpements du *bor*, c'est-à-dire de la chaîne côtière : ce sont des granits veinés de quartz blanc et recouverts au sommet de grès et de calcaire; les pluies en ont lavé les saillies, emportant la terre végétale dans les creux où se montrent quelques acacias au feuillage pâle, pareils à des oliviers rabougris; des cluses, où passent les torrents après les averses, s'ouvrent comme des crevasses dans les falaises du bor; en bas s'étend la plaine maritime ou le *goban*, avec ses ouâdi et ses dépressions alternativement marécageuses et salines, ses dunes et ses plages.

[1] Traversi, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 1887, n° 4

[2] G. Révoil, *La Vallée du Darror.*

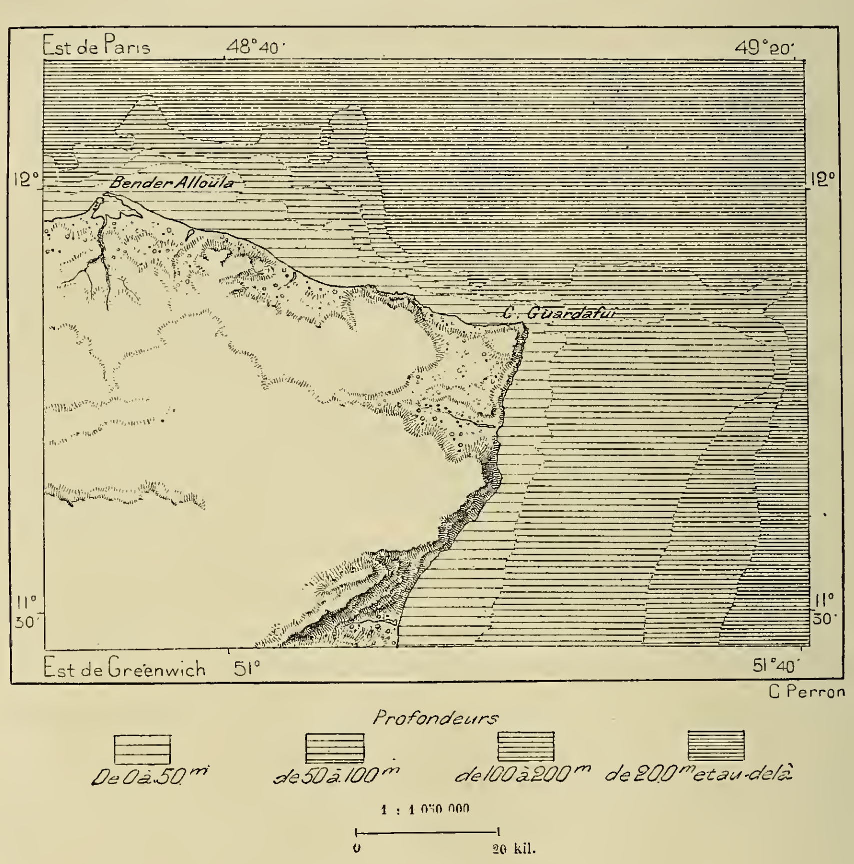
Au sud de Berbera, les montagnes côtières redressent leur saillie, et l'une des cimes, le Gan Libach ou Toro, à la double pointe boisée, dépasse 2000 mètres[1] : un col étroit entre les deux versants maritimes se trouve à 1550 mètres. Au delà, dans la direction de l'est, le faîte se rapproche de plus en plus du littoral : de hauts sommets, tels que le Golis, l'Ankor (1150 mètres), la pyramide de Haïs (1880 mètres), la montagne d'Aïrensit (1590 mètres), près du col de Yaffar, ne se trouvent en moyenne qu'à une trentaine de kilomètres du littoral; les escarpements rocheux se succèdent de la crête à la grève, et seulement de place en place se voient quelques étroites plaines de verdure aux bouches des ravins. L'extrémité de la corne africaine est découpée par des brèches profondes en plateaux distincts. grands massifs quadrangulaires sur lesquels apparaissent quelques mornes. C'est ainsi que le musoir oriental du continent est bien limité au sud par le ravin de la Togoueni, qui descend vers le golfe d'Aden, et par un autre ravin qui s'incline vers la mer des Indes. Près du bord occidental de ce plateau calcaire s'élève le Djebel Karoma (Kourmo), haut de 1220 mètres, qui porte encore le nom, à peine modifié, de « mont des Aromates », donné jadis par les navigateurs grecs[2]; le Gor Ali de l'est a la même élévation ; près du cap Guardafui, une autre cime atteint 760 mètres.

Le cap lui-même, le fameux « promontoire des Parfums », le ras Assir ou « cap de l'Esclave » et le Djard-Hafoun des Arabes, le Girdif, Girdifo ou Yardaf des Somal, le Guardafui des marins d'Europe, est une paroi presque verticale, dominant de 275 mètres les flots qui roulent à sa base. Les navires peuvent doubler le promontoire en rasant la falaise; néanmoins, malgré la profondeur d'eau, il est peu de parages où les naufrages soient plus nombreux en proportion, où les navires aient à sonder avec plus de précaution pour éviter un désastre : aussi le nom du cap est-il expliqué par un grand nombre de marins, contrairement à l'étymologie, comme dérivé du mot italien Guarda, employé dans la langue franque avec le sens de « Prends Garde ». Pendant la mousson du sud-ouest, la mer est généralement grosse, le temps est chargé, et l'horizon se cache derrière une brume épaisse; en outre, les courants sont très forts et changent brusquement dans le voisinage de la terre, tantôt portant vers le rivage, tantôt vers la haute mer; au milieu de ces puissants remous, les navigateurs ne se sentent à l'abri du danger qu'arrivés en dehors des profondeurs de 60 mètres. Quand les navires échouent, le cou-

[1] 2895 mètres d'après Haggenmacher, *Ergänzungsheft zu Petermann's Mitteilungen*, n° 47.
[2] G. Révoil, *Voyages au cap des Aromates*.

rant qui les entraîne les porte presque toujours au sud du cap, sur les bords d'une crique bien connue où les attendent les naufrageurs[1]. A 150 kilomètres au sud du cap Guardafui s'avance dans la mer un autre promontoire redouté, le Ras Hafoun ou Medouddou. C'est en réalité une île quadrangulaire, à parois abruptes, dont le plateau supérieur ondule en croupes de 120 à 185 mètres d'élévation. Un isthme bas, d'environ

N° 181. — CAP GUARDAFUI.



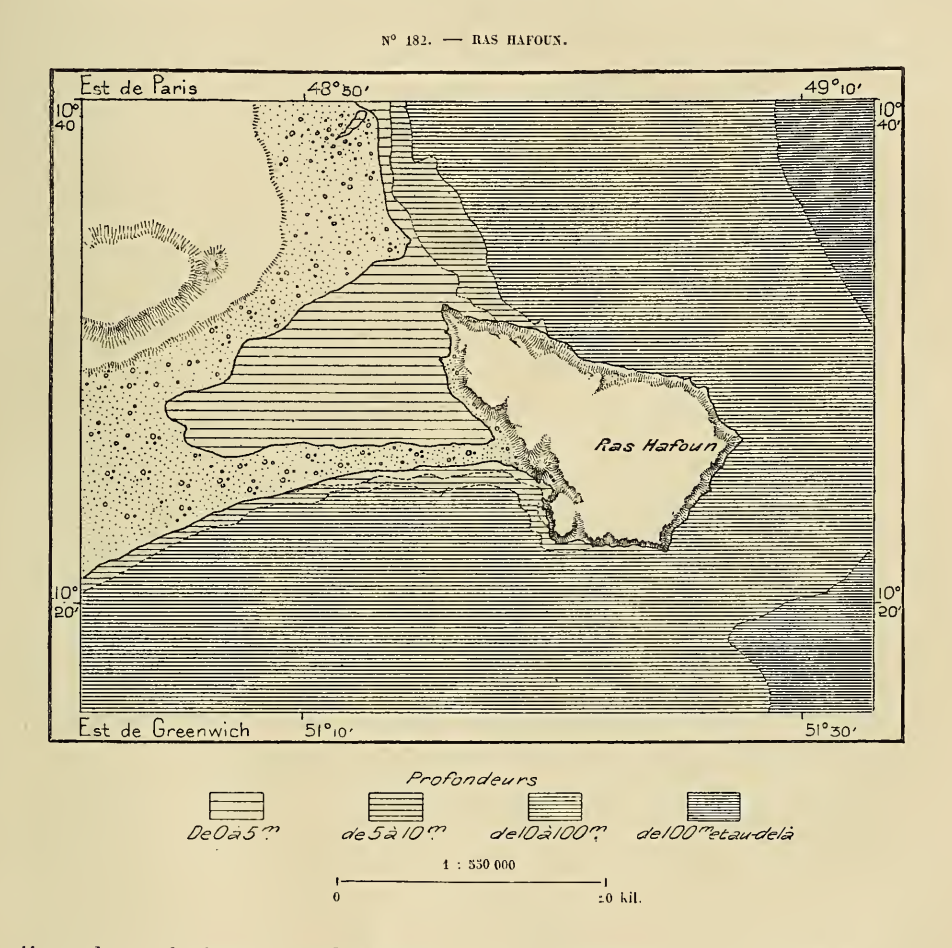
20 kilomètres de longueur et revêtu de maigres buissons, rattache l'île de Ras Hafoun à la terre ferme, limitant ainsi deux baies, celle du sud et celle du nord, où mouillent alternativement les embarcations arabes, suivant la marche de la mousson. Owen rapporte une tradition d'après laquelle les Portugais auraient commencé le creusement d'un canal entre les deux baies, afin de transformer l'île en une forteresse inattaquable[2].

[1] G. Révoil, *Notes manuscrites.*
[2] G. Révoil, *La Vallée du Darror.*

CAP GUARDAFUI

Dessin de A. Slom, d'après un croquis de M. G. Révoil.

L'exhaussement de la flèche sablonneuse de Ras Hafoun est dû peut-être à un phénomène général d'oscillation dans le niveau des terres et des mers, car on remarque en beaucoup d'endroits d'anciennes plages jonchées de coquillages s'avançant au loin dans l'intérieur du continent[1]. Toute cette partie de la côte est rocheuse, si ce n'est aux embouchures des torrents. Sur une longueur de plus de 500 kilomètres au sud du Ras Hafoun, le



N° 182. — RAS HAFOUN.

littoral est désigné sous le nom de Barr el-Khassaïn ou « Terre Rude », pays des Rochers : cette appellation de Khassaïn serait peut-être celle, dit Owen, qui se retrouve, sous une forme corrompue, dans le nom d'Azania, déjà employé par les Grecs, et de « Terre d'Ajan », inscrit sur les anciennes cartes. La hauteur des falaises côtières varie de 60 à 120 mètres, et les ravins qui les découpent donnent accès à des steppes caillouteuses dont les galets sont en maints endroits recouverts d'une couche

[1] Owen, *Narrative of Voyages to explore the shores of Africa, Arabia and Madagascar.*

siliceuse noirâtre, parsemée de « marrons » ferrugineux. Ces hautes plaines rappelaient à M. Révoil l'aspect de la Crau provençale. Sur la côte, une zone de coraux émergés, d'une largeur de plusieurs kilomètres, semble témoigner d'un soulèvement des terres ou d'un abaissement de la mer dans ces parages : la chaîne des dunes qui indique l'ancien littoral est à une certaine distance dans l'intérieur[1].

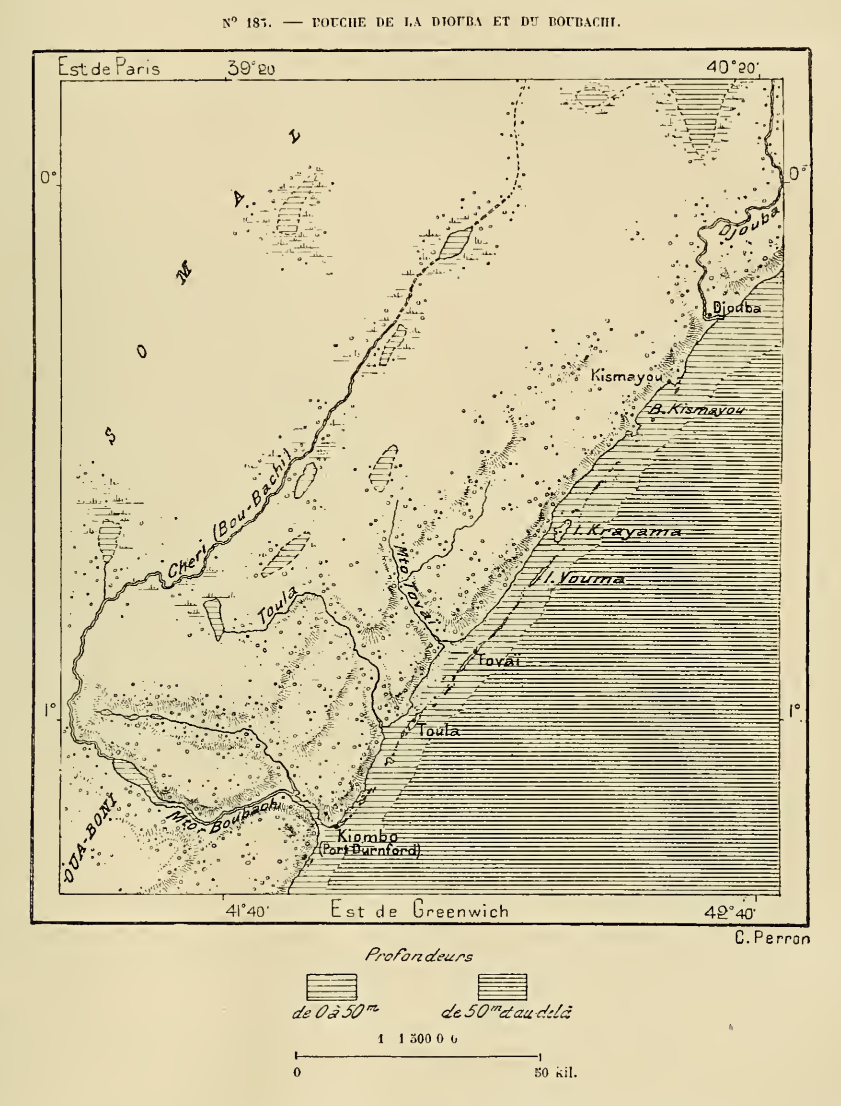
Le fleuve le plus considérable du pays des Somal, aussi bien par la longueur du cours que par l'abondance des eaux, est celui qui naît en plein cœur de l'Éthiopie sous le nom de Gougsa et commence par décrire une grande circonférence au nord, à l'est et au sud-est des montagnes de Kaffa, comme s'il allait rejoindre à l'ouest la rivière nilotique du Sobat. C'est en effet l'hypothèse qu'émettait M. Antoine d'Abbadie : il voyait dans ce fleuve le pendant méridional du Nil Bleu, qui, par une courbe analogue, décrite en sens inverse, va rejoindre le Nil Blanc. Mais, quoique nul voyageur n'ait encore vu les vallées et les cluses par lesquelles la Gougsa, appelée aussi Ouma dans cette partie de son cours, échappe à la région des Alpes éthiopiennes, les renseignements des informateurs indigènes s'accordent à dire qu'après avoir contourné au sud le massif du Wocho, le fleuve s'écoule à l'est par une brèche de la chaîne bordière et coule dans le pays des Galla : ce serait le Daoua ou Dourka des bergers et des agriculteurs riverains ; on l'appelle aussi Ouebi (Webi), nom qui diffère à peine de celui de l'Abaï ou Haut Nil et qui signifie également « Fleuve », « Eau courante ». Unie à plusieurs autres Ouebi, la rivière éthiopienne prend enfin la direction du nord au sud et va se jeter dans la mer des Indes, à une quarantaine de kilomètres au sud de l'équateur : c'est la Djouba (Djeb, Djoub) des Arabes, le rio dos Fuegos des anciens navigateurs portugais.

La masse d'eau que roule la Djouba n'est pas assez forte pour déblayer profondément la barre qui se forme à l'embouchure et c'est à grand'peine que les marins réussissent à faire passer leurs petites embarcations au-dessus du seuil d'entrée : en 1798, un vaisseau de guerre anglais explora les parages de l'embouchure, mais le canot qui tenta de franchir la passe chavira et perdit presque tous les hommes de son équipage, noyés ou massacrés par les Somal de la côte. En 1865, l'explorateur von der Decken pénétra aussi dans le fleuve, mais bientôt après il fit naufrage dans les rapides. En 1875, l'Américain Chaillé-Long, envoyé par le khédive, parvint à franchir la barre et remonta le fleuve jusqu'à 278 kilomètres dans l'intérieur ; s'il n'avait été rappelé, il eût pu voguer plus avant, la

[1] Richard Brenner, *Petermann's Mittheilungen*, 1868, Heft X.

Djouba étant suffisamment profonde. Les eaux du fleuve, retardées à l'embouchure par la chaîne de dunes rouges qui borde la côte, se déplacent vers le sud-ouest, parallèlement au littoral, dans le même sens que le courant côtier. C'est aussi dans le même sens que se sont formés

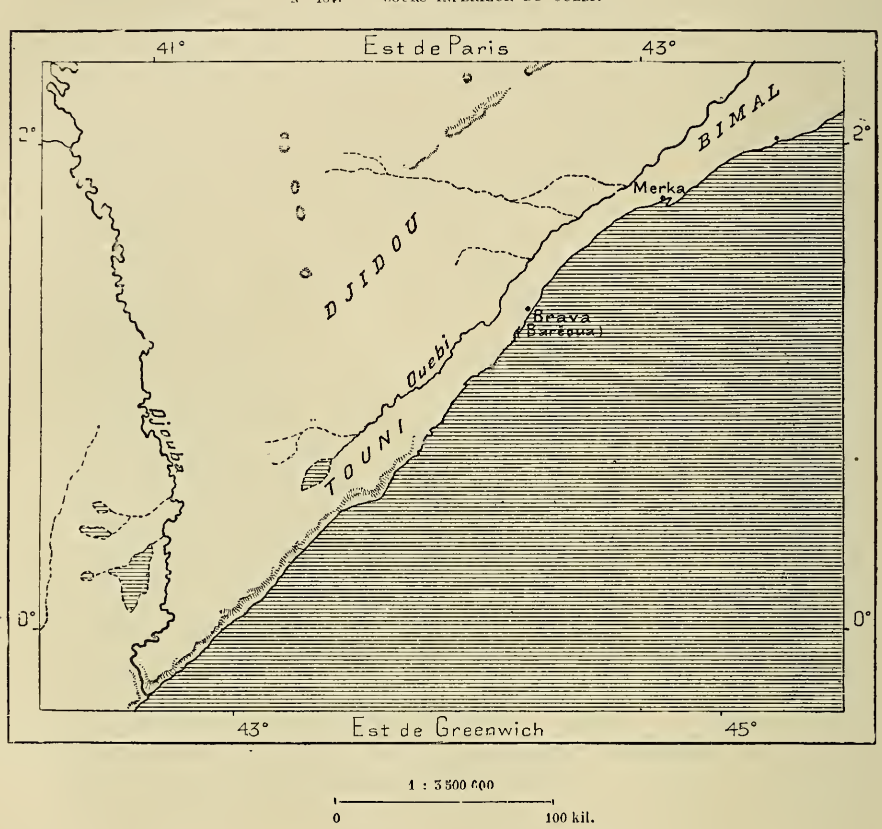
N° 185. — BOUCHE DE LA DJOUBA ET DU BOUBACHI.



en amont de la bouche les lacs et marais latéraux dans lesquels se déverse le trop-plein d'inondation. La rivière Cheri, qui naît dans cette région marécageuse et qui s'écoule vers le sud-ouest, dans une dépression parallèle à la plage et au cordon de dunes, paraît n'être autre chose qu'un ancien bras de la Djouba, bien qu'il y ait une distance de 150 kilomètres entre les deux embouchures. Celle du sud, désignée par les Souaheli sous

le nom de Mto Boubachi, par les Anglais sous celui Port Durnford, et maintenant baptisé à nouveau par les Allemands comme le Hohenzollernhafen, est un excellent port, où les plus grands navires peuvent mouiller sur une distance de plusieurs kilomètres en amont de la barre. Une chaîne de récifs, côte future en formation, se prolonge au-devant de la

N° 184. — COURS INFÉRIEUR DU OUEBI.



1 : 3 500 000

0 100 kil.

plage; écueils, rivages, dunes, cours de la rivière, tous ces traits physiques sont orientés précisément dans le même sens.

Un Ouebi comme celui qui naît dans le Kaffa prend sa source principale également en Éthiopie, mais dans le Gouragé et sur les avant-monts de la chaîne bordière, à une faible distance au sud de l'Aouach. Cet Ouebi ou « fleuve », qui n'a pas d'autre nom dans la nomenclature géographique, est alimenté par les eaux d'un grand bassin de réception. Du Gouragé au pays d'Harrar, les torrents convergent vers ce courant; mais ils ne l'atteignent pas tous, principalement dans la saison des sécheresses, et plusieurs se terminent en des cavités salines. Le Ouebi déborde comme un autre Nil, arrosant les riches campagnes de l'Ogaden, le « Paradis du

Somal ». De même que la Djouba, il se replie vers le sud dans son cours inférieur; mais, arrivé dans le voisinage de la mer, il n'a plus la force nécessaire pour s'ouvrir une brèche à travers le bourrelet de dunes : il en longe la face intérieure sur un espace d'environ 275 kilomètres en droite ligne, et se perd dans un marais avant d'avoir atteint le cours de la Djouba. C'est un curieux phénomène que celui d'un puissant cours d'eau qui s'efforce vainement de percer le rempart des sables et qui en suit la base comme un large fossé de défense; le Touni, la langue de terre qui sépare le fleuve et l'Océan, n'a guère qu'une vingtaine de kilomètres de largeur moyenne. Quelques massifs rocheux servent de noyau à ce cordon de dunes : ce sont des récifs exhaussés.

Les autres cours d'eau qui parcourent au nord du Ouebi la région, graduellement rétrécie vers le nord-est, du pays des Somal, ne réussissent pas non plus à se déverser dans la mer, si ce n'est après les pluies exceptionnelles : du moins l'humidité de leur lit sableux nourrit-elle des arbustes riverains. Le plus grand de ces fleuves sans issue, qui naît immédiatement à l'est du Ouebi dans les montagnes de Harrar, va finir, sous le nom de Toug Faf, dans un marais du pays des Haouiyah. Un autre *toug* ou ouâdi, qui,prend son origine au sud des monts de Berbera, se perd dans la région des Midjertin, à plus de 200 kilomètres de la mer. Le dernier toug de la côte océanique est le Toug Darror ou « ruisseau du Brouillard », dont la vallée s'ouvre entre le Ras Hafoun et le Guardafui. Sur le versant du golfe d'Aden, les lits des torrents ne sont que de courts ravins creusés dans l'épaisseur des roches : l'eau y coule aussi rarement que dans les gorges de la côte d'Arabie.

Le climat du pays des Somal ressemble à celui de Zanzibar dans les régions méridionales, à celui de l'Arabie sur le versant du golfe d'Aden, et du côté de l'ouest, sur les terrasses et les avant-monts de l'Éthiopie, il se rapproche de celui du Choa. Il est vrai que dans son ensemble le territoire des Somal se trouve dans l'aire des alizés du nord-est, mais ces vents sont fréquemment détournés de leur marche par les changements de pression barométrique et de température, qui les attirent vers l'intérieur des terres, soit en Afrique, soit en Arabie. C'est pendant les mois de l'hiver septentrional, d'octobre en mars, que le souffle des alizés se porte avec le plus de régularité vers le sud-ouest, parallèlement à la côte des Somal; durant les mois d'été, le vent normal est renversé, et c'est vers le nord-ouest, même vers le nord, que se porte la mousson ; des sautes partielles entraînent aussi le courant atmosphérique dans la direction de l'ouest, avec les nuages et l'humidité marine. La température moyenne de l'hiver est de

24 à 26 degrés, celle de l'été est de 30 degrés environ; d'après Menges, les extrêmes observés sur la côte de Berbera présentent un écart de 12 degrés seulement[1]. Les pluies régulières d'hiver, d'ailleurs peu abondantes et accompagnées de légers orages, sont celles qu'apportent les vents alizés du nord-est, de décembre en mars; mais d'ordinaire le ciel est pur dans cette saison, ou bien les nuages qui l'obscurcissent passent au-dessus de la côte sans se résoudre en pluie. La période de l'humidité est celle de la mousson du sud, d'avril en juillet ou en août : alors de violentes tempêtes s'abattent sur le littoral, les averses emplissent les torrents éphémères et le désert refleurit. A cette saison des pluies, le *ga* ou *gugi* des Somal, succède le *haga*, temps nuageux, mais sec, pendant lequel la terre reprend son aspect d'aridité; puis viennent le *daïr* ou saison du froid, et le *djilal*, mois de sècheresse qui précède les grandes pluies. Les diverses saisons sont retardées dans la direction de l'est à l'ouest, c'est-à-dire de la côte vers les plateaux, mais les nuages pluvieux, arrêtés par les pentes des monts, y déversent une plus forte quantité d'eau : on évalue à un mètre la hauteur annuelle de la pluie qui tombe sur le Choa[2].

Dans la région basse, le sol, mal arrosé, est naturellement infertile ; rares sont les endroits privilégiés où la végétation ressemble par la richesse et l'éclat à celle des rivages indiens sous la même latitude : des puits avares, des ruisseaux emplis d'eau saumâtre, ne peuvent alimenter qu'une flore maigre et clairsemée. Sur le bord de la mer on ne voit guère que des salsolées et d'autres plantes des terres salines, si ce n'est dans le voisinage des ouadi bordés d'arbres verdoyants; sur les collines et les monts se montrent les acacias à gomme, les mimeuses, les euphorbes, les arbres à encens et à myrrhe, tous végétaux au feuillage rare et menu; l'*olibanum* ou *boswellia* croît jusque sur les rochers nus, où ses racines blanches sont collées comme un emplâtre de mastic[3]. Cependant les arbres touffus deviennent de plus en plus nombreux dans la direction du sud. Les dattiers n'apparaissent en bouquets que dans le voisinage des villes maritimes, mais leurs fruits ne viennent pas à maturité, les Somal n'ayant pas appris à féconder l'arbre femelle, connaissance que les Arabes marchands de dattes se gardent bien de leur enseigner[4]. Le palmier doûm croît çà et là,

[1] Nuit de 28 au 29 novembre : 19°,8. Journée du 2 avril : 31°,8.

[2] Brault; — Haggenmacher ; — Julius Hann, *Handbuch der Klimatologie*; — Josef Menges, *Petermann's Mittheilungen*, 1885, Heft XII.

[3] G Révoil, *La Vallée du Darror*.

[4] G. Révoil, *Notes manuscrites*.

mais il n'existe de bananiers que dans les jardins du littoral. Dans les montagnes de l'intérieur, les botanistes ont recueilli un grand nombre d'espèces nouvelles. Quelques versants de montagnes bien arrosés, tels ceux du Gan Libach, offrent une végétation superbe, non moins belle que celle des monts éthiopiens. Le naturaliste Menges y a reconnu le genévrier gigantesque et la magnifique djibara, dressant sa hampe florale à plusieurs mètres de hauteur. Les cafiers prospèrent sur les avant-monts des massifs du Choa. La région centrale du pays, l'Ogaden, dont l'élévation moyenne est de 900 mètres, serait, d'après les informations de Sottiro, une vaste région de steppes : après les pluies légères qui tombent dans la contrée, c'est une mer de hautes herbes, interrompue en quelques endroits par des champs de cailloux[1].

Quant à la faune, elle est la même que celle du pays des Galla dans les monts éthiopiens, si ce n'est qu'elle se montre de plus en plus pauvre à mesure que l'on se rapproche du littoral. Les éléphants et autres grands animaux n'habitent que les parties méridionales et occidentales de la contrée, celles qui sont les plus abondamment arrosées et qui ont la plus riche végétation ; des troupeaux de ces lourds pachydermes gravissent les escarpements du Gan Libach, déjà très difficiles pour l'homme ; ils peuplent aussi les steppes de l'Ogaden et se retirent vers les bords du Ouebi quand ils se sentent mourir. Dans les régions du nord, les forêts, les brousses et les pays rocailleux ont leurs singes d'espèces diverses, surtout des cynocéphales ; le lion erre dans les brousses de l'Ogaden ; les léopards, guépards, chacals, hyènes et autres félins y déchirent les bêtes vivantes ou s'y nourrissent des cadavres ; les autruches et des bandes d'ânes sauvages, de gazelles et d'antilopes, parmi lesquelles Menges a découvert une espèce nouvelle, parcourent les plateaux ; les lièvres et d'autres rongeurs sont communs dans les régions du littoral ; les *macroscelides*, que M. Révoil appelle des « rats à trompe », se tiennent sur les rochers à la façon des écureuils, se font la toilette avec leurs pattes de devant et bondissent soudain pour happer quelque insecte. Parmi les espèces de lézards, il en est une, l'*agama Rueppellii*, qui change de couleur quand on essaye de la saisir ; une autre, l'*uromastix batilliferus*, se cache dans une fissure de roc, en présentant à son persécuteur sa queue garnie de piquants. La plus belle espèce de pintades, *acryllium vulturinum*, qui a la tête du vautour et en grande partie ses habitudes, puisqu'il

[1] Arthur Rimbaud, *Comptes rendus des séances de la Société de Géographie*, n° 5, 1er février 1884.

se nourrit non seulement de graines, mais aussi de bestioles et de charognes, appartient à la faune de la contrée[1]. Les naturalistes qui ont visité le pays des Somal, notamment von der Decken et Révoil, ont découvert plusieurs espèces nouvelles de mollusques et d'insectes[2], ainsi qu'un nouveau termite, dressant ses fourmilières en forme d'obélisques[3]. Dans les mers voisines, les pêcheurs capturent beaucoup de requins dont on exporte la chair à Zanzibar, tandis que les ailerons sont expédiés en Chine, où cet aliment mucilagineux est fort recherché.

Les Somal de la pointe africaine, alors désignée sous le nom de Pount, étaient connus des Égyptiens : dans l'un des temples de Thèbes, Deïr el-Bahâri, Dümichen et Mariette ont signalé de remarquables peintures murales qui représentent le payement du tribut de gomme, d'encens et de myrrhe déposé devant la reine des Égyptiens par les gens de Pount; ceux-ci portent le costume des Somal de nos jours et offrent le même aspect; ils étaient alors en possession des métaux, en sorte que les instruments en silex découverts en maints endroits de la contrée appartiennent à un âge au moins antérieur à trente-six siècles[4]. Toutefois la plupart des Somal, ignorant leur véritable descendance, et soucieux, en leur qualité de zélés musulmans, de compter des saints parmi leurs aïeux, prétendent être issus d'une famille de Koreïchites arabes : de même que les Danakil, ils se disent les proches parents du Prophète et montrent à la Mecque la maison de leurs aïeux[5]. Les ruines que l'on a découvertes dans le pays des Somal sont tellement informes, qu'on n'a pu en inférer, par le mode d'architecture, à quelle civilisation, égyptienne, assyrienne ou persane, se rattachaient les anciens habitants de la contrée; mais on a trouvé mille objets qui témoignent d'un commerce considérable avec toutes les régions maritimes qu'unit le va-et-vient annuel de la mousson : émaux et verres, poteries vernissées, vases de pierre et d'albâtre, perles et pierres précieuses prouvent que les ancêtres des Somal étaient alors en relations avec les peuples industrieux et riches de l'Orient; la destruction soudaine d'une ville commerçante de la côte ne permettrait pas aux chercheurs de découvrir dans les décombres des

[1] Otto Kersten, von der Decken, ouvrage cité.
[2] Hartmann, *Abyssinien und die Ostküste Afrika's.*
[3] Josef Menges, *Petermann's Mittheilungen*, 1884, heft XI.
[4] Révoil, *Bulletin de la Société Normande de Géographie*, 1884.
[5] G. Révoil, *Bulletin de la Société Languedocienne*, 1880.

restes aussi remarquables que ceux des cités renversées, il y a deux ou trois mille ans. Les buttes funéraires dressées à ces époques lointaines sont nombreuses dans certaines parties du pays du Somal : ce sont en général des entassements pyramidaux de pierres, parsemés de coquillages, d'os de poissons, d'instruments des âges successifs, silex, bronze et fer[1]. Les tombeaux qui ont été fouillés dans les environs de Zeïla paraissent être d'origine galla, et dans le voisinage les indigènes montrent l'emplacement d'une « ville immense » qui aurait également appartenu à des Galla; pourtant les villages de leurs tribus les plus rapprochées se trouvent maintenant à 200 kilomètres de distance dans le pays de Harrar. De grandes migrations ont eu lieu, déplaçant les peuplades et les races : exodes et changements de patrie se continuent de nos jours, aussi activement que jamais.

Il n'est pas douteux que, pris dans leur ensemble, les Somal sont apparentés à leurs voisins du nord, les Danakil, et à ceux de l'ouest et du sud, les Galla; en plusieurs endroits on peut même hésiter sur la nationalité de populations intermédiaires à type indistinct. D'ailleurs le nom de Somal n'a pas de signification précise, que l'on puisse appliquer sans hésitation à tous les habitants de la contrée comprise entre le golfe de Tadjourah et le fleuve Djouba. D'après Hildebrandt, cette appellation ethnique aurait le sens de « noir », « foncé »; mais elle n'est point vraie pour tous, quoique en général la nuance de la peau soit plus sombre chez les Somal que chez les Danakil et les Galla. D'autres étymologistes ont donné au nom le sens de « mécréant », ou celui de « féroce », tandis que les Somal eux-mêmes ne prétendent point l'expliquer. Les Galla les appellent Toumr. Le pays est désigné par les Arabes comme le Barr es-Somal ou la « Demeure des Somal », mais les limites de cette résidence sont loin d'être fixées d'une manière certaine. Au sud les Somal empiètent rapidement sur les populations limitrophes d'origine galla et bantou. La Djouba était naguère indiquée comme la frontière méridionale du territoire somali, mais dans ces dernières années les Somal se sont avancés jusqu'au Tana, à 450 kilomètres plus au sud, et même ils ont franchi ce fleuve, comme pour donner la main à d'autres envahisseurs, les redoutables Masaï. A l'extrémité opposée de leur domaine, sur les bords du golfe d'Aden, les Somal reculent au contraire devant les Danakil. On peut dire qu'un phénomène de balancement se produit dans la direction du nord au sud, dans le même sens que le courant côtier et le vent alizé.

[1] Guillain; — G. Révoil; — Paulitschke; etc.

Il n'y a point de type commun à tous les Somal : la diversité est grande entre les tribus et les gens, par suite de la différence du genre de vie, du climat et des croisements ethniques. Cependant on peut dire d'une manière générale que le Somali ressemble au Dankali, mais il est plus grand[1] et moins fort, sa taille est plus élancée, son attitude plus martiale, son teint plus foncé : sa taille semble d'autant plus élevée que sa tête est plus petite en proportion du corps. On ne voit presque pas d'infirmes chez les Somal, mais ils vieillissent rapidement : tel homme de vingt ans paraît en avoir quarante; celui de quarante ans ressemble à un vieillard[2]. Parmi les Somal, même ceux qui ont la figure tout à fait noire du Chillouk ou du Ouolof, on remarque fréquemment des individus qui ont la même régularité et la même finesse de traits que les plus beaux Européens. Nombreuses sont les femmes que l'on admire pour l'harmonie du visage et la noblesse de la démarche, en même temps que pour la douceur et le charme de la voix. Il est vrai que l'excès du travail flétrit généralement la femme avant la trentième année, et la stéatopygie, rare chez les jeunes filles, devient assez commune chez la femme après la première grossesse. On a voulu expliquer les modèles de beauté que l'on rencontre fréquemment chez les Somal par des croisements avec les populations non africaines, surtout avec les Sémites. Ces mélanges ont certainement eu lieu, et même, pendant les siècles où le mouvement des échanges était fort actif sur le littoral, l'influence aryenne, représentée par les Persans et les Grecs, peut avoir eu quelque part dans la modification du type primitif des Somal ; mais on sait que mainte population nègre de l'Afrique intérieure se distingue aussi par le galbe presque classique de la figure. C'est dans la région du littoral que l'on remarque le plus de Somal ressemblant à des Arabes par les traits et la physionomie aussi bien que par les mœurs. Les Somal occidentaux, notamment les Issa, plus rapprochés des Galla, présentent aussi un grand nombre d'individus offrant le type de leurs voisins, et distincts des autres Somal par des figures plus larges, des traits plus grossiers. Dans le midi, c'est le type « nègre », la figure plate et les pommettes saillantes, que l'on voit plus souvent apparaître chez les conquérants Rahanouin.

La langue des Somal, maintenant connue par des vocabulaires, des gram-

[1] Stature des Somal, d'après les statistiques de Paulitschke :

Tribu des Habr Aoual	. . . .	1m,853
»	Issa.	1m,665
»	Gadiboursi.	1m,661

[2] *Album* de Paulitschke.

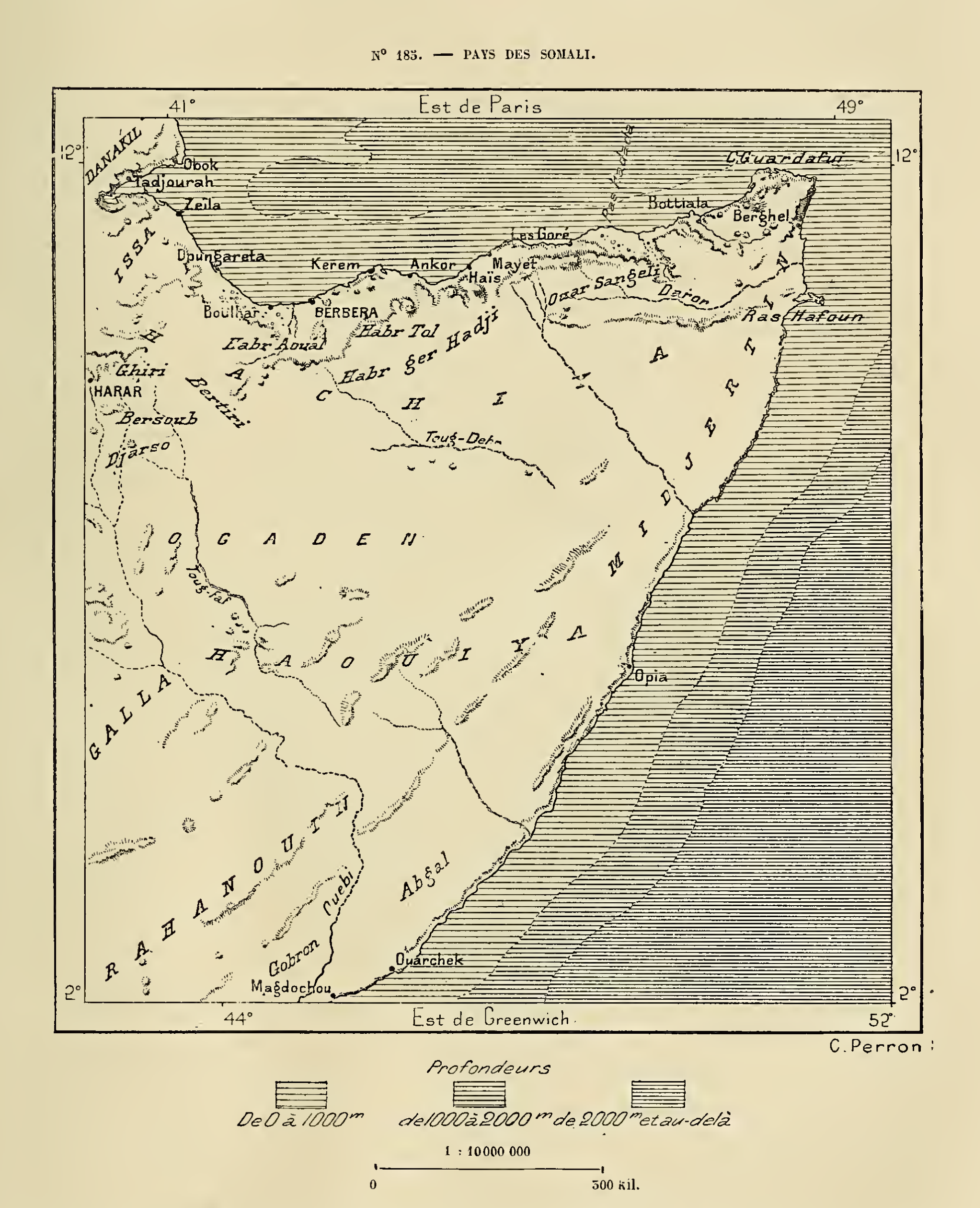


TYPES SOMAL

Gravure de Thiriat, d'après des photographies communiquée par M. G. Révoil.

maires et des recueils de proverbes, est, comme le type physique et la tradition, un indice de la parenté de la nation avec les Danakil et les Galla; toutefois les relations fréquentes des Somal avec les Arabes, établies depuis

N° 183. — PAYS DES SOMALI.



que le culte de l'Islam s'est répandu dans toute la contrée des plaines et des avant-monts, entre la mer et les montagnes de l'Éthiopie, ont introduit dans le langage somali un grand nombre de termes et de tournures arabes, et les rares Somal qui écrivent se servent des caractères employés par leurs éducateurs d'Asie. Ils leur ont emprunté aussi de nombreuses institutions,

et l'observation du Coran a modifié leurs mœurs. Les Somal du nord, les plus rapprochés de l'Arabie, se conforment rigoureusement aux rites prescrits; dans les villes où se trouve une masure décorée du nom de mosquée ils ne manquent pas d'y faire leurs prières aux heures de service; un muezzin les convoque et des prêtres arabes récitent les formules sacrées. Les voyageurs ne s'absentent pas de leurs maisons sans emporter le vase en bois destiné à contenir l'eau des ablutions. Les gens d'âge se rasent la tête à la mode musulmane et leur costume diffère à peine de celui des Arabes.

Mais dans l'intérieur des terres et dans la partie méridionale du pays les Somal ont conservé leurs superstitions animistes et un genre de vie analogue à celui des Danakil et des Bedja. Les hommes jurent encore par les pierres et révèrent les grands arbres. Ils portent le pagne et une sorte de toge en cotonnade blanche dont ils se drapent à la grecque, laissant d'ordinaire l'épaule droite à nu. En voyage ils chaussent des sandales. Ils enduisent d'ordinaire leur chevelure opulente d'une pâte de chaux et d'argile qui protège la tête contre les rayons du soleil et débarrasse la toison de ses parasites : pour ne pas déranger leur coiffure, ils dorment en posant le cou sur des oreillers en bois semblables à ceux que l'on voit au Japon et chez la plupart des peuplades de l'Afrique intérieure. Un grand nombre de Somal ont aussi le lobe de l'oreille largement percé à la mode bantou, mais il est rare qu'ils y suspendent des ornements, bois, nacre, ivoire ou métal; ils portent au cou des boules d'ambre ou de corail. Quelques-uns se tatouent encore, aux bras, au torse ou au ventre, mais ces marques n'ont plus de signification symbolique ou distinctive comme chez la plupart des tribus du sud. Comme le Bedja, le Somali passe dans sa chevelure un grattoir ciselé et fait un fréquent usage du cure-dents en bois de senteur : ses dents sont toujours d'une blancheur parfaite. Les femmes, vêtues d'une jupe rouge et d'une toge blanche, autour desquelles s'enroule une ceinture de couleur, sont généralement plus ornées que les hommes : toutes portent pendants d'oreilles, colliers, chaînettes, bagues, bracelets et amulettes. La coutume veut que les garçons soient circoncis à l'âge de trois ans; à six ans, les filles sont soumises à une opération plus cruelle, celle de l'excision et de l'infibulation. Il arrive parfois, dans les cas d'épidémie, surtout quand règne la petite vérole, que les malades sont abandonnés dans le désert, à la dent des lions et des hyènes.

Suivant l'occasion, les Somal sont alternativement de grands mangeurs ou des modèles de sobriété, comme la plupart des peuples qui ont fré-

quemment à souffrir de la disette. A l'exception des pêcheurs du littoral, aucun Somali ne touche au poisson ; il ne mange non plus ni volaille ni œufs; il s'abstient également de la chair des animaux défendus par le Coran; il abandonne les antilopes et les gazelles aux populations paria. Le café n'est guère employé comme boisson en pays somali, mais on le mange souvent à la manière des Galla, réduit en poudre et mélangé avec du beurre,



FEMME SOMALI.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. G. Révoil.

et l'on emploie aussi cette mixture pour se frotter le corps. L'usage des boissons spiritueuses est réprouvé, si ce n'est dans l'Ogaden, où le lait de chamelle fournit une liqueur fermentée. On ne fume guère le tabac, mais on le prise et on le mâche mélangé à des cendres; enfin, comme les Harrari, les Somal se réunissent le soir pour mâcher des feuilles de kât (*celastrus edulis*), excitant qui leur permet de prolonger les veillées. Très avide de nouvelles, le Somali plante son épée à l'entrée de son village

pour barrer la route à l'étranger, et ne le laisse passer qu'après avoir appris de lui les événements lointains[1].

Le pays des Somal est ravagé par des guerres incessantes. « Le seul champ qu'on y cultive, dit M. Révoil dans le style de l'Orient, est le champ de la mort. » Divisés en un grand nombre de petits États, les Somal sont presque toujours en lutte les uns avec les autres. Chacun soupçonne son prochain. Le guerrier ne sort jamais sans armes : le riche a son fusil, acheté dans un des *bender* de la côte ; le pauvre a sa lance et son javelot, parfois un grand couteau à double tranchant, et la massue pour briser la tête de l'ennemi terrassé. L'attitude ordinaire du guerrier somali, comme celle du Masaï, est de s'appuyer sur sa lance en pliant la jambe droite à la façon des échassiers. C'est une gloire d'avoir tué son homme, et le meurtrier ne manque jamais de planter une plume d'autruche dans sa chevelure ou de mettre à son poignet un bracelet d'ivoire. En quelques régions, les amis érigent autour de la tombelle du Somali autant de pierres que le bras du défunt avait fait de victimes[2]. Mais s'il ne coûte point au Somali de prendre la vie de l'adversaire, il ne redoute pas la mort pour lui-même : quand il est blessé, il souffre sans se plaindre, il tend stoïquement le bras au camarade qui le cautérise au fer rouge ou à la flamme. Et d'ailleurs, grâce au climat, les Somal survivent d'ordinaire à des blessures qui seraient mortelles pour des Européens. S'il est honorable de tuer, il ne l'est pas moins de piller, pourvu que ce soit en guerre ouverte : personne ne vole en temps de paix, « parce que tous les Somal sont frères, » et nul ne se donne la peine inutile de fermer sa maison. Mais contre l'étranger on a tous les droits ; il ne peut pénétrer dans le pays qu'après s'être choisi un *aban* ou protecteur, moyennant achat. Quand un navire se brise sur la côte, les Somal s'arrogent le droit d'épave et les pillards accourent de 120 kilomètres à la ronde : il n'est pas une cabane dans la péninsule de Guardafui où l'on ne trouve des objets ayant appartenu à des Européens naufragés. Graves raconte qu'un cheikh renommé, vivant près du cap, était chargé, pendant la mauvaise saison, d'invoquer Allah jour et nuit pour lui demander le naufrage des navires de chrétiens.

Les Somal de la côte, notamment les Midjertin, croiraient s'abaisser en cultivant la terre. Ils sont bergers, pêcheurs, bateliers ou marchands. Quelques-uns sont même des marins aventureux et sur leurs boutres de

[1] R. Burton, *First footsteps in East Africa.*
[2] Richard Burton, ouvrage cité.

40 à 50 tonneaux voyagent jusqu'à Bombay ou Zanzibar[1]. Un grand nombre sont à demi nomades et vont, à la suite de leurs troupeaux, dans les régions herbeuses de l'intérieur. L'industrie, qui consiste principalement dans la fabrication des nattes, est presque en entier dans la main des femmes, toutes fort laborieuses. Peu de tribus se servent du cheval; il est probable que cet animal n'est introduit dans le pays que depuis un petit nombre de siècles : on lui conserve son nom arabe de *faras*[2]. Dans l'Ogaden, chaque village, dit Sottiro, possède quelques douzaines d'autruches, qui paissent à part sous la garde des enfants et qui dorment le soir dans la hutte ; dans les migrations elles cheminent en caravanes à la suite des chameaux. D'ailleurs on ne les laisse pas se reproduire en captivité : c'est en poursuivant les autruches sauvages que l'on recrute les troupeaux domestiques.

L'esclavage est inconnu chez les Somal du nord[3]; on tue les hommes, mais on ne les achète ni ne les vend. Dans les régions centrales et méridionales du pays il en est autrement : là une partie de la population est asservie et les esclaves sont traités avec une singulière cruauté. Presque tous ces malheureux ont les pieds entravés par deux anneaux que réunit une barre de fer, ils ne mangent que des rebuts, et cependant il leur faut se traîner chaque jour au champ et travailler sous le poids du soleil ; chaque faute est expiée par des tortures; il n'est pas rare que des esclaves se suicident pour échapper à leur misérable destin. En maintes régions les guerriers somal se livrent à la chasse à l'homme et l'unité monétaire consiste en captifs : la valeur marchande de cette denrée varie entre 120 et 150 talaris[4]. Il arrive aussi fréquemment que les Somal traitent en esclaves les membres de leur propre famille. « Si tu ne méprises pas femme, enfant et serviteur, tu en seras méprisé, » dit un de leurs proverbes. D'après Burton, le jeune marié prendrait le fouet en main quand l'épouse lui est amenée et commencerait par la fustiger d'importance, pour bien établir ses droits de maître; cependant les femmes vont et viennent librement dans les villages. Comme dans les autres pays islamites, le mari répudie sa femme quand cela lui convient, et quand il meurt, elle devient l'héritage du frère survivant. La plupart des épouses divorcées ou dédaignées entrent au service des caravanes pour porter les outres d'eau.

N'ayant aucune cohésion nationale, les Somal se divisent et subdivisent

[1] Toni, *Esplorazione*, febbrajo 1885.
[2] Cruttenden, Burton, etc.
[3] Ph. Paulitschke, *Beiträge zur Ethnographie und Anthropologie der Somâl, Galla und Harâr.*
[4] G. Révoil, *Tour du Monde*. 2e semestre 1885.

en un grand nombre de clans, *rer* ou *fakida*, qui s'associent ou se séparent suivant les vicissitudes des guerres et des alliances. Cependant on reconnaît l'existence de trois principales familles ethniques ou groupes de tribus : les Rahanouin au sud, les Haouiya au centre, les Hachiya au nord. Les Rahanouin, qui sont constamment en guerre avec les Galla et les Bantou, et qui les ont graduellement repoussés jusqu'au sud du Tana, sont pourtant les moins connus des Somal, et l'on ignore jusqu'au nom de la plupart des clans de cette nation guerrière. Sur les bords du Ouebi, dont ils occupent la rive méridionale, ils s'appellent Gobron ; plus au sud, dans l'étroite péninsule comprise entre le Ouebi et la côte des Benadir, vivent les Touni, les plus pacifiques des Somal, portant le bâton au lieu de la lance[1]. D'après Paulitschke, les Abgal, qui vivent au nord du fleuve, farouches, ennemis de tous et même encore çà et là rebelles à l'Islam, seraient également des Rahanouin. Ces fakida sont presque continuellement en guerre avec ceux des Haouïya.

Ceux-ci, qui dominent dans le grand État central du pays, l'Ogaden, sont, par la puissance, « le premier peuple entre les Somal ». Les récits de M. Révoil les dépeignent comme moins belliqueux que les autres représentants de la race, mais plus fanatiques et plus dangereux pour l'étranger; ils n'appartiennent pas à la même secte mahométane et leurs pratiques semblent se rapprocher de celles des Ouahabites; d'après les informations de Sottiro, ils seraient fortement croisés de Galla[2] ; leur teint est moins noir que celui des Somal de la côte. Dans les régions de l'intérieur, la plupart d'entre eux seraient des agriculteurs sédentaires, ce qui provient sans doute de la plus grande altitude du pays, mieux arrosé et plus fertile que la zone du littoral ; dans l'Ogaden, pays d'herbes et de bétail, ils sont tous nomades. En maints districts de leur domaine, les Haouïya sont en minorité : ils constituent la caste supérieure, mais la plupart des habitants ne sont qu'une plèbe méprisée, appartenant à d'autres tribus ou même à des races vaincues. Ainsi les Adoné de l'Ogaden méridional diffèrent complètement des Somal ; leurs mœurs et leur langage permettent de les classer au nombre des peuples bantou ; leur idiome est très rapproché du ki-souaheli du littoral[3]. Les deux castes des Yebir et des Tomal, qui sont les diseurs de bonne aventure et les forgerons, sont considérées aussi comme d'une autre origine que les Haouiya.

[1] G. Révoil, *Voyages au cap des Aromates*.

[2] Arthur Rimbaud, *Comptes rendus des séances de la Société de Géographie*, n° 3, 1er février 1884.

[3] James, *Proceedings of the R. Geographical Society*, October 1885.

Les premiers sont quelque peu magiciens; ils fabriquent les amulettes, charment les serpents, guérissent les maladies, jettent et lèvent les sorts, prennent part aux cérémonies et aux fêtes. Les Tomal ou Handad forgent les têtes de lance : quoique absolument nécessaires à la communauté, ils sont néanmoins tenus en dehors des villages comme faiseurs de maléfices et sont obligés de se marier entre eux. Les Midgan, appelés aussi Rami, c'est-à-dire les « Archers », sont encore plus méprisés : ce sont les derniers des derniers. Ils adorent les arbres et les serpents, mangent toutes les viandes défendues, poissons, volailles, œufs, lièvres et gazelles; chasseurs intrépides, ils s'attaquent au lion et à l'éléphant, qu'ils percent de leurs flèches empoisonnées. Comme les Yebir, ils s'occupent aussi de médecine et sont de fort habiles rebouteurs. D'après la légende somali, les castes inférieures seraient issues de femmes abyssines fécondées par de mauvais génies; mais l'origine des Midgan serait encore moins noble : leurs aïeules auraient été les esclaves de ces femmes d'Éthiopie.

Les Somal du nord ou Hachiya, désignés plus souvent sous le nom d'Adji, sont évidemment ceux chez lesquels on retrouve le plus de sang arabe. A leur égard, la tradition est partiellement justifiée et les Hachiya peuvent jusqu'à un certain point faire remonter leur généalogie à la famille koréichite des Hachim, dont un guerrier, du nom d'Arab, aurait émigré en Afrique vers la fin du douzième siècle, moins de six cents ans après l'hégire: sa résidence, devenue la capitale d'un puissant empire, se serait trouvée, dit-on, à Zeïla ou dans les environs[1]. Ces tribus hachiya se subdivisent en deux groupes, désignés d'après deux arrière-petits-fils d'Arab, Taroud, ou le « Banni[2] », et Ichak. La nation hachiya la plus fameuse, celle des Midjertin, qui comprend une trentaine de tribus, sous la suzeraineté commune d'un *boghor* ou sultan, appartient à la postérité de Taroud; les Issa (ou mieux Eïssa) et les Gadiboursi, les Somal les plus connus des Européens, comme riverains du golfe de Tadjourah et voisins des ports de Zeïla et de Berbera, sont de la descendance d'Ichak. On rattache à ce même groupe toutes les tribus dont le nom est précédé du mot *habr :* les Habr Tol, les Habr Ghar Hadji, les Habr Aoual. Ce mot signifie en somali « grand'mère, femme vénérable » et semble impliquer le ressouvenir d'un régime social antérieur où l'on tenait compte de la descendance par les femmes, la seule reconnue chez la plupart des peuplades africaines : ainsi des traces du matriarcat se seraient maintenues chez ces fiers

[1] Paulitschke, ouvrage cité.
[2] R. Burton, ouvrage cité.

Somal, qui de nos jours traitent la femme avec tant de mépris[1]. C'est dans ces trois tribus de la « Grand'Mère » que l'on trouve les plus beaux des Somal.

Les Hachiya du sud-ouest, les Ghirri, les Bersoub, les Bertiri, paraissent être alliés aux Galla et constituent même, avec une tribu de cette nation, les Djerso, une confédération politique, un worra, — mot galla qui signifie « famille » ou « clan ». — En cette région les relations de commerce et de voisinage ont arrêté les guerres d'extermination qui partout ailleurs mettent aux prises Somal et Galla, appelés fréquemment par leurs ennemis les Dourr ou les « Abjects ». Eux-mêmes, on le sait, se donnent les noms d'Orômo, les « Hommes » ou les « Vaillants », et d'Ilm-Orma ou « Fils des Hommes ». Quoique méprisés des Somal, ils leur sont très supérieurs par l'intelligence, le génie industrieux, les mœurs pacifiques et la loyauté du caractère; ils sont aussi beaucoup plus nombreux, grâce à la fertilité de leurs plaines, dont ils cultivent avec amour le sol rougeâtre et léger. D'après les officiers égyptiens qui commandaient naguère dans la cité d'Harrar, la population de la province du haut Ouebi, annexée à l'empire du khédive, aurait été de plusieurs millions d'hommes; Paulitschke, tout en confirmant que la « population est très dense », réduit à 1 300 000 individus le nombre probable des Galla du nord-est vivant dans le haut bassin du Ouebi. Les habitants se pressent aussi plus au sud dans les vallées que parcourent les rivières affluentes de la Djouba et du Tana. On peut évaluer à trois millions au moins le nombre des Galla qui vivent en dehors de l'Éthiopie proprement dite, sur le versant de la mer des Indes. Quant au pays des Somal, il est probable qu'il ne contient guère plus d'un million d'hommes, dont 100 000 Midjertin. M. Révoil n'évalue pas à plus de 50 000 les Somal riverains du golfe d'Aden, entre le Djebel Karoma et le Gan Libach.

Cependant c'est la nation la plus faible numériquement qui dans les luttes incessantes de la frontière a toujours l'offensive. Nomades toujours armés, toujours à l'affût, les Somal ont de grands avantages contre les Galla sédentaires, livrés à la culture de leurs champs de dourrah. Seulement au nord des montagnes de Harrar, sur les confins du désert, quelques clans de Galla ont pris, comme bergers errants, les mœurs de leurs ennemis héréditaires. Sous la pression des assaillants, qu'appellent surtout l'amour du pillage et l'espoir du rapt, les Orômo ont été en maints endroits obligés de quitter leurs champs fertiles et leurs cabanes ou bien de se faire les serfs

[1] Léon Metchnikov. *Notes manuscrites.*

et pourvoyeurs des victorieux Somal. On sait que dans la région du sud ils ont cessé de défendre le territoire compris entre la Djouba et le Tana ; dans la région du nord ils luttent plus énergiquement et le fleuve Errer, branche maîtresse du Ouebi de Harrar, n'a pas encore été franchi par leurs adversaires : des patrouilles de la tribu des Enniya veillent toujours sur les confins du territoire. D'ailleurs les Galla méritent à l'occasion le nom de « Vaillants » et fréquemment ils ont repoussé, même à nombre inférieur, les attaques des nomades. Lorsque la cité de Harrar était encore au pouvoir des troupes égyptiennes et que celles-ci cherchaient à étendre leur domination sur les tribus galla des alentours, on a vu souvent des guerriers orômo, armés seulement de lames et de poignards, se précipiter sur les régiments de fusiliers en poussant leur cri de bataille, *koukoukou, koukoukou!* et faire chanceler les troupes ennemies, parfois même les mettre en fuite. Comme les Éthiopiens et les Galla montagnards, ceux des tribus orientales émasculent les vaincus.

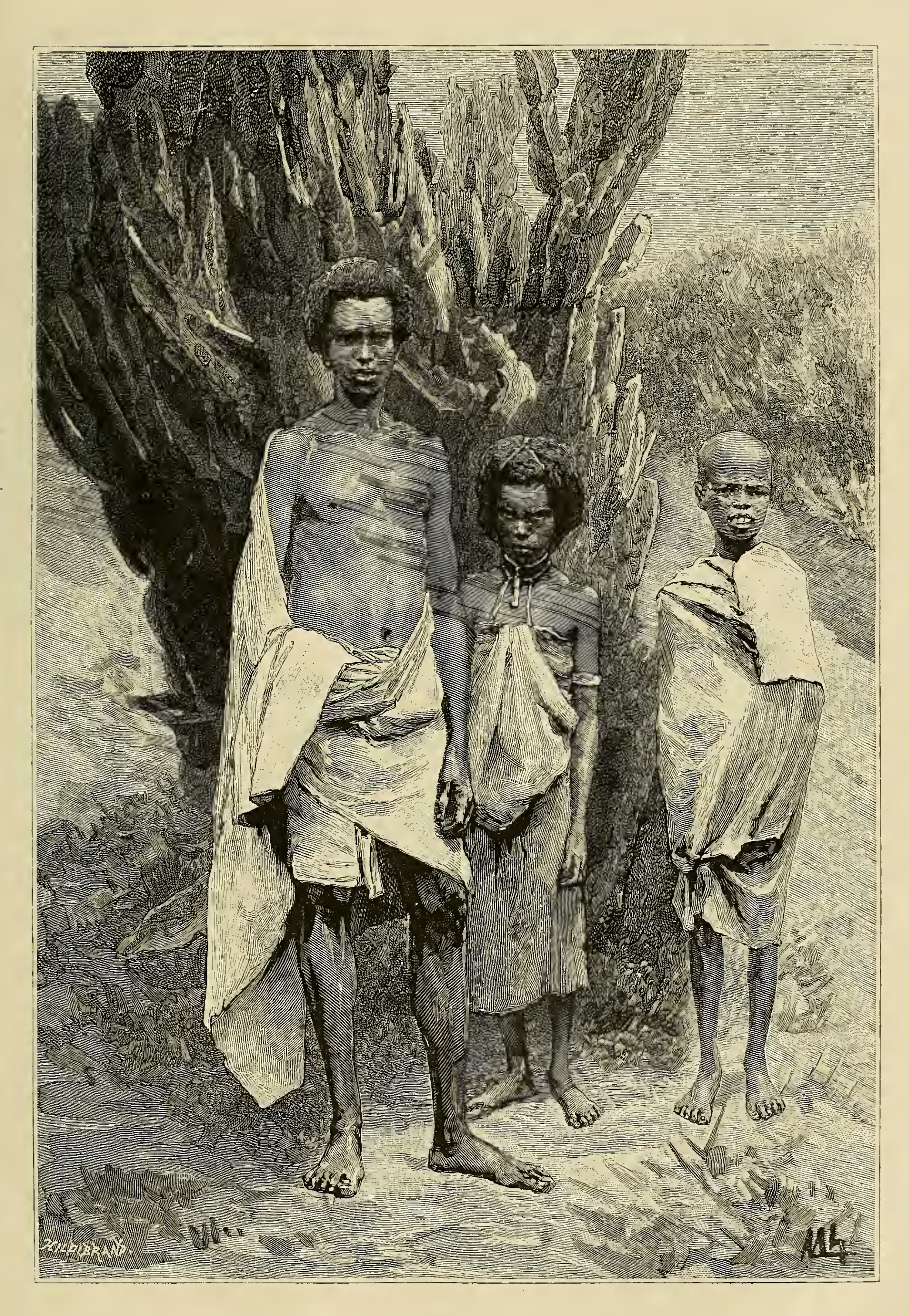
Les Ilm-Orma de l'est ne diffèrent de leurs frères éthiopiens que par des nuances et quelques emprunts faits à des peuples voisins, Danakil, Somal ou Masaï. Au point de vue physique, ils ne sont pas moins beaux de formes et leurs femmes ont la même élégance de contours, la même grâce et parfois la même noblesse de traits. Race saine, non encore usée par les maladies héréditaires, les Galla vivent longtemps : il n'est pas rare de rencontrer des centenaires parmi eux. Gais, pleins d'entrain, d'une humeur égale, ne se livrant jamais à la colère, du moins en présence d'étrangers, bienveillants, portés à la compassion, ils se distinguent très heureusement de leurs voisins les Somal, chez lesquels on voit tant de gens cruels et perfides. Ils sont propres, du moins à leur manière, car ils soignent le corps au lieu de le laver, ils nettoient soigneusement leurs cabanes et entretiennent la fertilité de leurs champs par des rotations de cultures, des amendements et des engrais. Certainement les Galla, quoique ne témoignant encore d'aucune cohésion nationale, sont l'une des nations africaines qui ont devant elles le plus grand avenir de progrès et de collaboration à l'œuvre de l'humanité.

Sous la domination égyptienne, les Galla des environs de Harrar avaient dû accepter pour maîtres des employés étrangers n'ayant d'autre rôle que de faire rentrer l'impôt. Maintenant ces mêmes Galla et une grande partie de tous ceux qui vivent à l'est des montagnes éthiopiennes sont soumis au pouvoir de Menelik, le roi de Choa ; mais partout où les tribus ont gardé leur indépendance première, elles sont constituées en républiques. L'administration de la commune est entre les mains d'un conseil de notables,

dont le président ou *môti* est chargé du pouvoir exécutif : ses ministres, élus pour une période de huit années, sont le trésorier, le grand-prêtre et le *bokou*, directeur de l'assemblée des citoyens. Celui-ci, qui dirige les débats, tenant dans la main un sceptre de bois, ne peut clore la discussion tant que l'unanimité n'est pas complète : tous ont le droit de veto, comme dans la diète polonaise ; aussi les discussions se prolongent-elles fréquemment de séance en séance. Mais quand on arrive à la décision finale, la délibération prend un caractère sacré : les aïeux sont invoqués et l'on sacrifie en leur honneur un bœuf sans tâche; le bokou trempe son sceptre dans le sang, et les prêtres, s'entourant les mains et le cou des entrailles de la bête, parcourent le pays pour annoncer à tous les habitants les décisions prises par l'assemblée nationale. Des fonctionnaires spéciaux sont chargés de suivre les routes des caravanes pour rencontrer les étrangers et apprendre les nouvelles : ce sont des agents auxquels rien n'échappe des récits qui intéressent les membres de leur tribu. Comme les euxènes grecs, ils doivent aussi représenter les citoyens auprès des hôtes, les introduire dans les villages, leur offrir la jatte de lait qui symbolise l'hospitalité; un vieillard doit aussi, en guise de bénédiction, cracher trois fois à la mode masaï sur les vêtements de l'étranger[1].

Annexés en partie au royaume de Choa, les Galla orientaux sont plus séparés des Ilm-Orma montagnards par la religion que par les conditions politiques. La plupart des Galla de l'ouest sont encore païens, vénérant les arbres, les monts et les fleurs : en outre, de nombreuses tribus se sont rattachées à l'église chrétienne d'Abyssinie. Les mahométans sont en minorité chez ces populations des montagnes. Dans la région des avant-monts et des plaines, c'est le contraire : les missions catholiques établies à Harrar et dans le voisinage n'ont fait encore qu'un petit nombre de prosélytes, tandis que les missionnaires de l'Islam ont pénétré au loin dans les contrées du sud, bien au delà du Ouebi, et converti presque toutes les populations orômo. Sous l'influence du nouveau culte les coutumes ont changé : les jeunes musulmans galla ne se couvrent plus de tatouages la figure, les bras et le ventre; ils se rasent la chevelure, au lieu de la tresser et de l'oindre d'argile et de beurre ; la circoncision, qui n'est pas pratiquée par les Galla païens de ces contrées, se fait désormais sur tous les garçons de dix à quinze ans et les enfants reçoivent des noms musulmans, qui remplacent les appellations gracieuses données autrefois par les parents : « Joie », « Espérance », « Bon matin ». Ils ne mangent pas la chair crue comme les

[1] Paulitschke, ouvrage cité.



TYPES GALLA

Dessin de Myrbach, d'après une photographie de M. Paulitschke.

habitants de l'Éthiopie. Les cérémonies du mariage se font à la mode arabe et les jeunes gens ne vont plus enlever triomphalement leurs fiancées. Pourtant certaines coutumes des Ilm-Orma de la montagne se sont conservées dans la plaine. Malgré la polygamie, il arrive, dit M. Paulitschke, que, par suite d'un excédent numérique de femmes très considérable, un grand nombre de jeunes filles restent sans mari : dans ce cas, elles ont le droit de s'imposer comme épouses à l'homme de leur choix jusqu'à ce qu'il les ait rendues mères. Il est aussi d'usage que les familles sans postérité adoptent un fils. Quand les anciens du village ont accordé leur consentement, l'enfant est amené dans la forêt, où les nouveaux parents sont censés le trouver, puis on abat un taureau pour barbouiller de sang et de graisse le corps du fils qui change de père et de mère : sa première famille lui est désormais inconnue[1]. Il ne semble pas qu'il y ait de castes méprisées parmi les Galla orientaux comme parmi leurs voisins les Somal. Les Galla n'ont pas d'esclaves non plus, mais les marchands négriers peuvent traverser leur territoire sans être tenus de libérer leurs captifs.

Les grandes tribus galla du haut Ouebi sont celles des Nolé, qui vivent dans les vallées supérieures du pays de Harrar, les Djarso ou les « Vieux », qui sont associés en état politique avec leurs voisins somal les Barsoub, les Ittou et les Ala ; ceux-ci, d'après les recensements égyptiens, n'auraient pas moins de 2182 villages. Plus au sud viennent les Enniya, puis les Djidda et les Oroussi ou Aroussi, qu'il ne faut pas confondre avec les Aroussa, habitant le haut bassin de la Djouba et constituant, dit-on, la nation « mère » des Galla orientaux. Krapf dit que ces indigènes combattent nus, « pour effrayer les ennemis », ou plutôt pour obéir à une tradition de leurs ancêtres. Les Panigal, à demi islamisés, vénèrent le tombeau d'un apôtre qui leur apporta le Coran et le fit traduire en leur langue[2]. Les Borani ou Vouorana, que l'on rencontre au sud jusque dans le voisinage du mont Kenia, sont aussi une nation galla très considérable, — de 150 000 individus, d'après Brenner, — en guerre contre Somal et Masaï : ce sont des cavaliers intrépides. Très religieux, les Borani révèrent un être suprême, auquel ils immolent des animaux noirs, chèvres ou taureaux, près de pierres noires ou bien au pied de grands arbres, isolés dans la plaine. Ils ne se tatouent pas, mais ils ont la poitrine couverte de cicatrices, qu'ils se sont faites en se frappant dans leurs

[1] P. Paulitschke, ouvrage cité.

[2] Ravenstein, *Proceedings of the R. Geographical Society*, May 1884.

danses guerrières. Ils enterrent leurs morts assis dans l'attitude de la réflexion, car, disent-ils, « l'homme ne meurt pas, il rêve seulement[1]. » On dit que les Borani se divisent en deux groupes principaux, les Ya et les Youl; mais dans ces régions comprises entre la côte des Somal et les pays inconnus de l'Éthiopie méridionale la plupart des tribus sont encore ignorées.

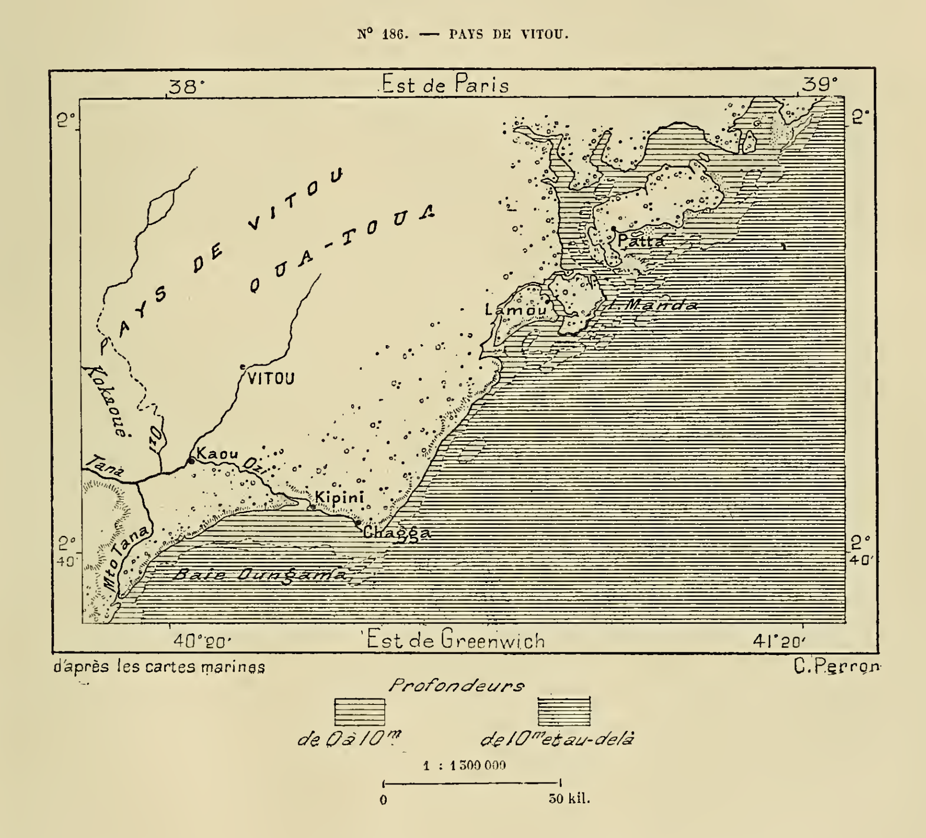
Le tableau suivant comprend les noms et la population approximative des principales nations dans le pays des Somal et des Galla occidentaux:

NATIONS.			POPULATION.
SOMAL.			
RAHANOUIN		Kalalla.	
		Touni, Elaï, Baraoua.	20 000 hab. (Brenner).
		Djidou.	25 000 hab. (Brenner).
		Ouadan.	
		Abgal.	
HAOUIYA		Gourgaté.	
		Habar Gader.	
		Karanlé.	
HACHIYA	Fils de Daroud	Midjertin.	104 000 hab. (Graves).
		Ouar-Sengeli.	
		Dolbohant.	
		Ogaden.	
		Marehan.	
		Yousouf.	
		Tenadé.	
	Fils d'Ichat	Habr Gahr-Hadji.	
		Habr Aoual.	50 000 hab. (Graves.)
		Habr Tol.	
		Habr Tol-Djalleh.	
		Habr Younis.	
		Issa (Eïssa).	70 000 hab. (Graves.)
		Gadiboursi.	25 000 » »
		Ghiri.	
		Bertiri.	12 000 (Burton).
		Babilli.	
		Bersoub.	20 000 (Burton).
GALLA.			
Djarso, Nolé, Ala, Enniya, Ittou, Aroussi, Aroussa, Borani.			

[1] Krapf, ouvrage cité.

L'extrémité méridionale de la côte somali est celle où les négociants allemands, devenus maintenant concessionnaires de tout le littoral jusqu'au Djebel Karoma et « protecteurs » de ses habitants, ont fait leurs premières tentatives d'annexion ; c'est aussi l'une des régions de l'Afrique orientale qui promettent de s'ouvrir le plus largement au commerce, car la vallée du Tana, qui vient y déboucher, est un chemin naturel vers le bassin du haut Nil. En 1885, les frères Denhardt, qui avaient déjà parcouru la contrée quelques années auparavant, se firent concéder par le sultan

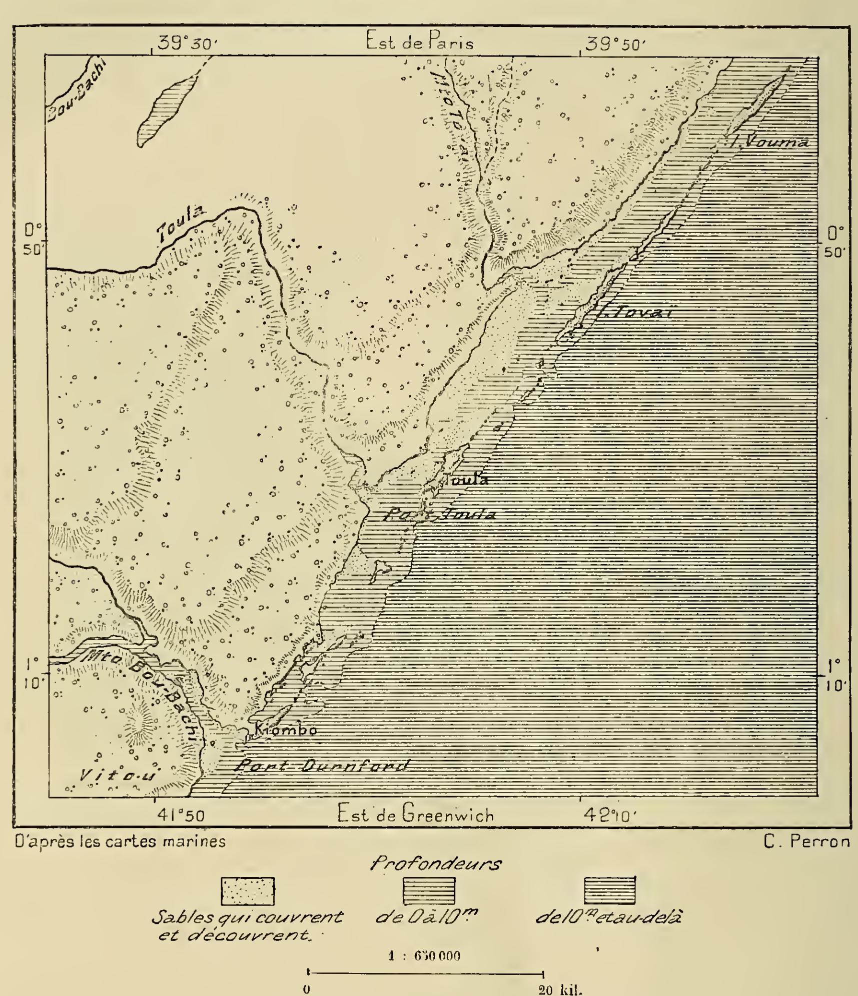
N° 186. — PAYS DE VITOU.



Akhmed de Vitou, surnommé Simba ou le « Lion », un territoire d'environ 1200 kilomètres carrés, limité au sud par le cours de l'Ozi, et placèrent toute la contrée sous la suzeraineté de l'Allemagne. C'est en vain que le sultan de Zanzibar protesta au nom de droits antérieurs et qu'il prépara même une expédition de guerre : sous la menace des canons allemands il dut accepter le fait accompli. La population du pays de Vitou et de l'archipel voisin est une des plus mélangées de l'Afrique orientale. Des immigrants galla, des Bantou du sud, ces Oua-Doé qui naguère étaient réputés anthropophages, sont venus en foule dans la contrée, et

des esclaves, assurés de trouver un asile et des terres dans le pays, sont accourus par milliers de tous les points de la côte. Enfin, pour donner des femmes aux nouveaux venus, « le Lion » a introduit dans son royaume des Bantou de tribus diverses, Oua-Pokomo et Oua-Boni. L'élément

N° 187. — LA COTE ET L'AVANT-COTE AU NORD DU BOUBACHI.



portugais est également représenté à Vitou par quelques familles de sang croisé[1].

Les ruines nombreuses que l'on voit sur les plages près des bouches du Tana témoignent de l'importance commerciale qu'eut jadis la contrée. Près des deux petites villes de Chagga et de Kipini, situées en dedans de la barre, sur la rive gauche de l'Ozi, les anciennes constructions abandonnées

[1] R. Brenner, *Petermann's Mittheilungen*, 1868, Heft. X.

VUE PRISE AU DJEBEL KAROMA

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. G. Révoil.

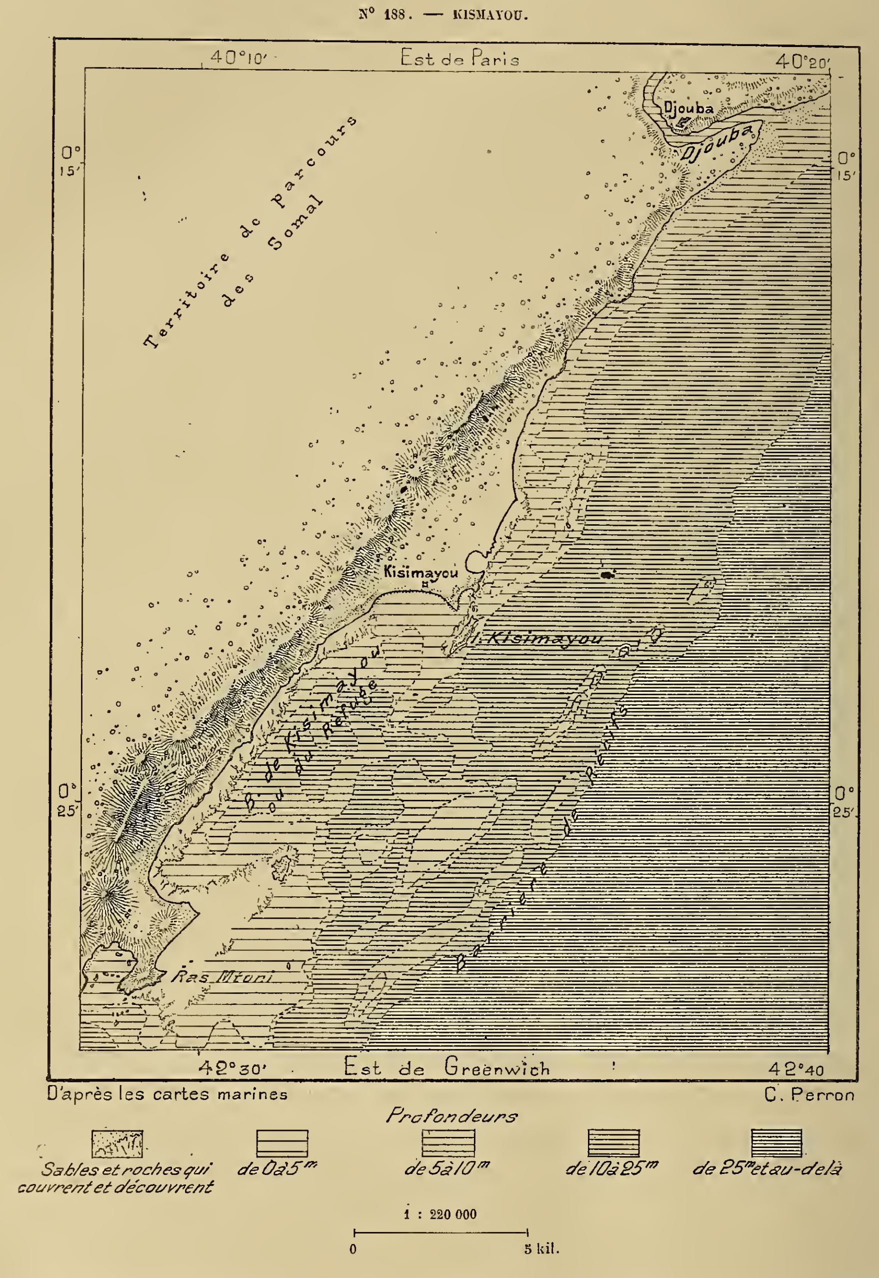
qu'assiègent les sables ressemblent aux édifices ruinés de Melinde; Denhardt croit qu'elles datent du quinzième ou du seizième siècle[1]. La ville moderne de Kipini, fondée en 1868, se développe rapidement, grâce au trafic : dix ans après sa fondation, elle avait déjà 2000 habitants et le sultan de Zanzibar y avait envoyé un ouali et établi un bureau de douane. En amont, une autre petite ville, Kaou, également située sur la rive gauche de l'Ozi, est peuplée de marchands souaheli fort redoutés pour leur astuce, qui gouvernent avec une main de fer les malheureux cultivateurs pokomo de la région du delta. Vitou, la résidence du « Lion » qui s'est mis sous la protection de l'Allemagne, ne se trouve pas sur le rivage de la mer : elle groupe ses huttes sur les bords d'une petite rivière qui se déverse devant Kaou dans l'Ozi. Son port sur l'océan Indien est celui de Lamou, formé par un long et profond chenal ouvert entre deux îles, Lamou et Manda, et dominé par un grand fort où flottait naguère le drapeau du sultan de Zanzibar. Lamou, peuplée, disent quelques voyageurs, d'une quinzaine de mille habitants, est une escale des paquebots à vapeur qui longent la côte orientale de l'Afrique; mais les dunes menacent d'engloutir une partie de la ville. D'autres ports excellents, tels que Manda et Patta, se ramifient à l'abri des îles dans l'archipel côtier; des ruines qui bordent ces havres intérieurs rappellent les temps antérieurs à l'arrivée des Portugais : forteresses arabes, constructions persanes ou hindoues, elles sont également évitées par Somal, Galla ou Souaheli comme le séjour d'esprits mauvais. Patta surtout fut jadis très populeuse. Nulle part on ne voit mieux qu'au nord de cette île et de l'estuaire du Mto-Boubachi le phénomène de la double côte, récifs extérieurs et rivage continental. En ces parages chaque passe donne accès à un beau port naturel.

Kismayou ou Kisimayou est, dans la région des Somal, le dernier mouillage, en remontant vers le cap Guardafui, auquel on puisse donner le nom de port; mais il n'a guère d'utilité que comme havre de refuge, le mouvement des échanges n'ayant encore qu'une bien faible importance dans ces parages. Cependant Kismayou est l'issue naturelle de l'immense bassin de la Djouba, qui débouche à une vingtaine de kilomètres au nord-est. En 1869 cette ville n'existait pas; mais alors des émigrants Somal venus du haut fleuve, surtout des environs de Bardera ou Bal Tir, le principal marché de l'intérieur, s'établirent en cet endroit favorable de la côte et y fondèrent un établissement de commerce direct avec Zanzibar; plus tard des Midjourtin, les trafiquants les plus actifs du littoral, grossirent

[1] *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*. 1884.

la population de Kismayou, qui s'élevait en 1875 à 8600 habitants[1]; des marchands arabes et une petite garnison de Beloutchi représentaient dans

N° 188. — KISMAYOU.



cette ville la suzeraineté du sultan de Zanzibar. En 1870, une maison de commerce marseillaise avait hissé le drapeau français à Kismayou; après la

[1] Richard Brenner, *Petermann's Mittheilungen*, 1884, Heft I.

bataille de Sedan, le sultan se hâta de rétablir son pouvoir. Bardera est peuplée de musulmans, sinon ouahabites, du moins aussi zélés que ces sectaires : ils ne fument ni ne prisent et s'acharnent à convertir de force les habitants somal des alentours. De là des insurrections, des massacres et des migrations de tribus[1]. En 1843, Bardera fut détruite de fond en comble par les Somal des alentours : les hommes furent tués, les femmes et les enfants vendus en esclavage. Quelques fuyards cependant réussirent à franchir au nord le cercle des assaillants et fondèrent dans le pays de Ganané, sur la rive gauche du Ouebi, une ville qui est devenue un lieu de grand commerce. Bardera renaquit aussi de ses cendres. C'est là que les deux voyageurs von der Decken et Link furent assassinés en 1865. Le bateau que montaient les explorateurs et que les Somal retirèrent des rapides leur servait naguère de bac entre les deux rives.

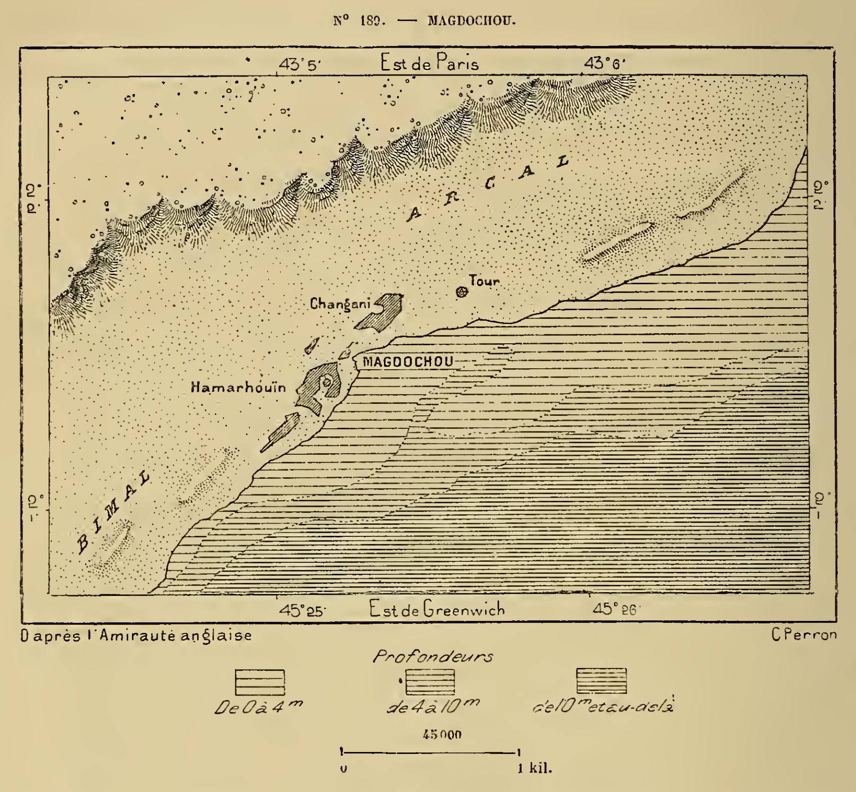
A l'est de la coulée du bas Ouebi qui se prolonge parallèlement à l'Océan, la côte est infléchie en une courbe rentrante, à laquelle les Arabes ont donné le nom d'el Banader ou « les Ports », quoique les villages du littoral n'offrent que des rades foraines, souvent périlleuses. D'après le nom de la côte, les populations riveraines, Bimal, Touni, Abgal et Ouadan, sont fréquemment désignées comme les Banader ou Benadir. La première de ces rades, Brava ou Barèoua, où les petits boutres jouissent de quelque abri derrière une chaîne de rochers, a du moins l'avantage de posséder de l'eau en abondance : les navires qui remontent vers le cap Guardafui y trouvent leur dernière aiguade. Brava peut être considérée comme l'escale du bas Ouebi, puisque ce fleuve, avant de se perdre dans les marais et les sables, passe dans le voisinage de la ville, à une douzaine de kilomètres seulement, au delà d'une chaîne de 120 à 150 mètres de hauteur, se dressant en bastions et en tours comme l'enceinte d'une cité. Quelques familles d'Arabes et de Souaheli sont établies à Brava au milieu des Somal. Quoique mahométans, les gens de Brava, croisés de Galla, sont très peu fanatiques et leurs femmes ne sont point voilées ; elles disposent leur chevelure en forme de cimier, du front à la nuque.

Merka, sur une pointe rocheuse, est le *bandar* ou « port » qui justifie le mieux l'appellation de cette partie de la côte. Une crique, bien garantie contre les alizés du nord-est, y reçoit les boutres des Arabes, qui viennent y chercher des cuirs, de l'ivoire, de la gomme copal ; une tour en ruines, légèrement penchée, rappelle l'occupation portugaise du seizième siècle[2].

[1] Krapf, *Petermann's Mittheilungen*, 1866, Heft II ; — R. Brenner, même recueil, Heft VIII.
[2] George Révoil, *Voyages au cap des Aromates*.

Au delà, vers le nord, se succèdent quelques villes ruinées, puis on voit se dresser sur la plage le grand fort carré qui domine les maisons à terrasses de Magdochou[1], ville gouvernée au nom du sultan de Zanzibar, de même que Kismayou, Brava et Marka, chacune avec 18 kilomètres de pourtour. C'est la cité fameuse qu'Ibn Batouta dit être « immense » et dont le nom, grandi par la renommée, a fini par être attribué à l'île de Madagascar. Marco Polo, racontant les merveilles du monde, avait décrit comme une

N° 189. — MAGDOCHOU.



île la côte de « Zanquebar » ; il en fit autant pour celle de Magdochou ou Madeigascar[2], qui fut en effet portée comme une île sur l'atlas de Martin Behaim : c'est la terre, fait remarquer M. Grandidier, que les Portugais crurent reconnaître, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, dans la grande terre habitée par les Malgaches. De nos jours, Magdochou est bien déchue : des ruines, envahies par les sables et çà et là rongées par le flot, couvrent de vastes étendues ; quelques mosquées, entourées de masures, rappellent la gloire architecturale de l'antique cité ; l'un de

[1] Mogdouchou, Makdichou, Madicha, Mogadicho. C'est le Magadoxo des cartes portugaises. Yule, *The Book of ser Marco Polo.*

ces édifices porte la date de 656 après l'hégire, correspondant à l'année 1258 de l'ère chrétienne.

La ville se divise en deux quartiers, Hamarhouin et Chingani. Le premier, presque abandonné, tombe graduellement en ruine; c'est dans le second que sont réunis la plupart des habitants, au nombre d'environ cinq mille; entre les deux quartiers s'élève le palais du gouvernement. Des familles d'Arabes, parmi lesquels des Cheurfa ou « descendants du Prophète », quelques Hindous, un ou deux milliers de Somal, habitent Magdochou; mais les deux tiers de la population se composent d'Aböch, descendants d'esclaves affranchis, auxquels incombe encore presque tout le travail. La principale industrie de la ville est la fabrication des étoffes de coton : avant l'invasion des marchés de l'Afrique par les produits manufacturés de l'Europe et de l'Amérique, les tissus de Magdochou étaient expédiés au loin dans l'intérieur du continent, en Arabie et jusque sur les côtes persanes; maintenant le nombre des acheteurs s'est bien réduit. Les chaussures et les nattes, autres produits industriels de la contrée, n'alimentent non plus qu'un faible commerce. L'avenir de Magdochou est dans le mouvement des échanges entre l'étranger et le bassin du Ouebi jusque dans le pays des Galla dans le Harrar et l'Éthiopie. Une quarantaine de kilomètres à peine séparent Magdochou de son port fluvial, Gelidi, ville de huttes coniques en treillage, où mourut empoisonné, en 1869, l'explorateur Kinzelbach. Les auteurs arabes du moyen âge parlent du cours d'eau qui coule à l'ouest de Magdochou comme d'un autre Nil, pareil à celui des Égyptiens; à Gelidi il n'a pourtant qu'une trentaine de mètres en largeur et les Somal le franchissent en petits bacs que retiennent des cordes de lianes[1].

Le village de Ouarchek (Ouarrichir), dont le havre est impraticable quand le vent souffle avec force, est, dans la direction du nord, le dernier point de la côte dont le sultan de Zanzibar revendiquât la possession. Au delà s'étend le domaine des tribus somal naguère indépendantes, que l'Allemagne s'attribue maintenant en vertu d'un traité conclu avec le sultan d'Opia, prétendu « chef de tous les Somal ». Ce campement d'Opia, qui soudain s'est trouvé transformé en capitale, mais vers lequel ne se porteront jamais les populations, car le pays environnant est sans eau et la mer voisine sans abri, est situé sur un promontoire entre le pays des Haouiya et celui des Midjertin. Ceux-ci, les plus puissants des Hachiya, peuplent toute la partie septentrionale de la côte jusqu'au bord du golfe d'Aden; le

[1] G. Révoil, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1883.

point de la côte où ils se rassemblent en plus grand nombre est au Ras el-Khaïl ou « cap du Cheval », près d'une échancrure du rivage où viennent, pendant la saison humide, se déverser les eaux du ouadi Nogal : jusqu'à 12 000 Somal, d'après Graves, se trouvent parfois réunis au marché de Ras el-Khaïl ; le nom à demi arabe, à demi portugais, de Bender d'Agoa indique l'endroit où atterrissent les embarcations. Lors du voyage de M. Révoil, en 1881, le sultan de la nation midjertin résidait à Berghel, hameau d'une quarantaine d'habitants, que dominent au nord les pentes de sable et les hauts contreforts du Djebel Karoma, terminés par le cap Guardafui. D'anciennes tombelles et les restes d'un camp se voient dans les environs de l'humble capitale.

La partie de la côte des Somal qui borde le golfe d'Aden est découpée en un grand nombre de petits golfes secondaires, auxquels on donne les noms de Bari ou Makhar, — ce sont les ports de l'est, — et de Dalbed ou Dabir, — ce sont les havres des parages occidentaux. Plusieurs escales se succèdent sur cette côte qui fait face à l'Arabie; les relations de commerce y sont plus faciles que sur la partie du littoral tournée vers la haute mer, et la proximité des montagnes herbeuses, avec leurs troupeaux et leurs bouquets d'arbres, fournit plus de denrées aux riverains. Au point le plus septentrional de la côte, deux flèches de sable laissent entre elles l'ouverture d'un port, le bender Alloula (Halouleh, Louleh), où flotta pendant quelques années le drapeau de l'Égypte. Au delà, vers le sud-ouest, se dresse le promontoire de ras Filouk ou le « cap de l'Éléphant », dont les rochers tachetés, vus de l'ouest, ressemblent en effet à la tête de l'énorme pachyderme[1]. Un grau pareil à celui d'Alloula interrompt une plage sableuse au sud du cap et forme un petit port, le bender Filouk (Felek), auquel succède le bender Meraya, appartenant encore aux Midjertin et souvent choisi comme résidence par leurs sultans. On fait de cette escale une grande exportation de myrrhe et d'encens, récoltés par les femmes. Vers les premiers jours de mars on entaille tous les arbres et trois mois après les résines sont bonnes à recueillir.

Bender Khor ou Bottiala diffère des autres par sa position sur un estuaire: la marée remonte jusqu'à une dizaine de kilomètres à l'intérieur des terres, dans une gorge des montagnes que parcourt la Tokouina, et porte les bateaux des Arabes devant les maisons de Bottiala, blotties à la base de tours de pisé, en forme de pyramides tronquées. Une ville nouvelle, Gandala, également dominée par des tours de défense, d'apparence pittoresque,

[1] *Esploratore*, anno terzo, 1879.

se montre au nord-est de Bottiala, sur une plage récemment émergée : un des escarpements voisins renferme des gisements de sel gemme. Gandala tire son nom d'un arbre, le *ganda*, qui croît dans les lagunes environnantes et que les Somal se gardent bien de toucher : qui en casse une branche perd l'un des siens[1].

Plus loin, défendu par quatre forts, apparaît Bossassa ou le bender Ghazem, le marché le plus important de toute la côte midjertine : les Ouar-Sangeli et les Dolbohant de l'intérieur y viennent en caravanes échanger leurs denrées contre les marchandises d'Europe. Las Goré, situé à plus de 100 kilomètres vers l'ouest, au delà du ras Hadada, rivalise d'importance avec le bender Ghazem : c'est le port de la nation Ouar-Sangeli, qui habite au sud les montagnes d'Almedo; le sultan réside dans la ville maritime que défendent deux tours en pisé. D'autres mouillages se succèdent à l'ouest : celui de la tribu Habr Ghar-Hadji est le port de Mayet (Mehet), où mourut, dit la tradition, le cheikh Ichak, ancêtre de toutes les tribus Habr ou de la « Grand'Mère » qui appartiennent à la grande famille des Hachiya. Jadis les Somal âgés venaient de toutes les régions des alentours s'établir près du tombeau sacré pour être ensevelis à côté des ossements du saint. La ville groupait toutes ses cabanes autour de ce tombeau ; maintenant elle s'est déplacée dans la direction de l'ouest, vers la bouche d'un torrent. Un îlot, qu'on aperçoit au nord-est de Mayet et que les marins anglais appellent Burnt-island, « île Brûlée », à cause de la couleur de ses laves, est couvert de guano : c'est le Djebel-Tiour, « Mont des Oiseaux ». Les Arabes du port de Makalla, dans l'Hadramaout, viennent tous les ans charger une quarantaine de boutres de cet engrais pour en fumer leurs plantations de tabac.

A l'ouest de Mayet se succèdent les escales de Heïs, Ankor, Kerem, appartenant à la nation des Habr Tol, puis, au détour d'une pointe, se montre, dans une échancrure profonde du littoral, le port de Berbera, le seul havre bien abrité de toute la côte, et par conséquent un lieu de commerce depuis l'antiquité la plus reculée : la ville a gardé l'ancien nom grec de Barbaria, donné au littoral méridional du golfe. Et cependant, malgré ses avantages nautiques, il est arrivé que cet endroit privilégié a été complètement déserté; en 1870, une guerre entre Somal, Gadiboursi et Dolbohant, avait fait abandonner Berbera par tous ses habitants[2]. Sous la domination de la Grande-Bretagne, qui a pris l'héritage de l'Égypte comme dominatrice

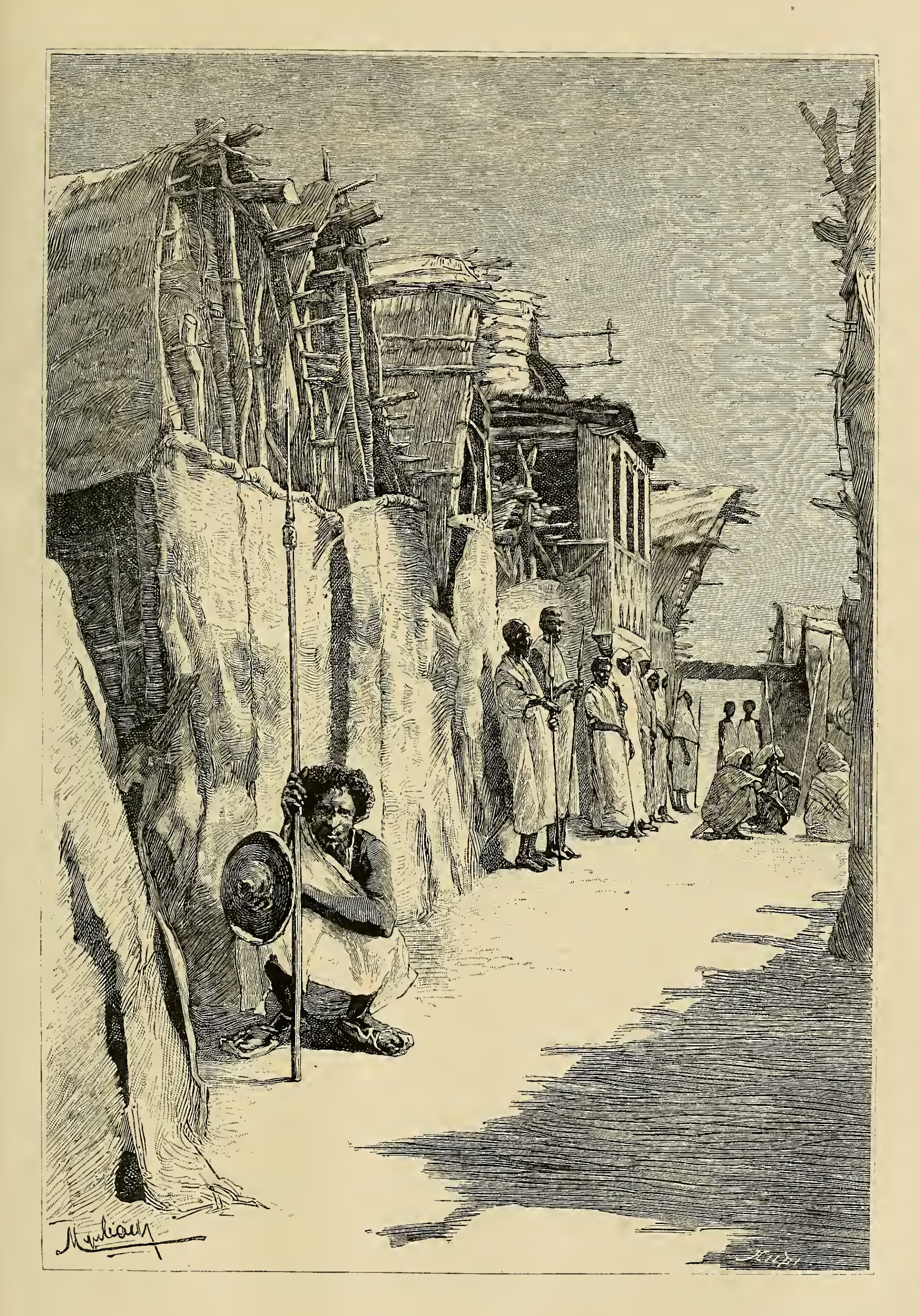
[1] G. Révoil, *Bulletin de la Société de Géographie* (de Paris), mars 1884.
[2] *Petermann's Mittheilungen*, 1875.

de la contrée, Berbera est devenue un centre de commerce considérable : elle a maintenant un phare, des jetées, des entrepôts, un aqueduc dont l'eau abondante, thermale à son origine, est amenée d'une distance de 12 kilomètres; elle succède à une autre ville, Bender Abbas, dont on voit encore quelques ruines au nord-ouest, sur les terres basses de la péninsule Tamar. Berbera, située à 265 kilomètres au sud d'Aden, et presque sous la même longitude, partage avec cette ville et Zeïla, autre port appar-

N° 190 — BERBERA.



tenant à l'Angleterre, le mouvement des échanges dans la partie occidentale du golfe. A 76 kilomètres à l'ouest, sur la plage marine de Boulhar, se trouve le champ de foire où les marchands de Berbera se rencontrent avec les caravanes venues de Harrar et de tous les pays somal et galla, au sud et à l'ouest. Parfois, d'octobre en janvier, quinze mille individus se pressent sur ce marché; puis, quand les produits sont échangés, les tentes se reploient, les convois de chameaux repartent dans toutes les directions, les boutres mettent à la voile et la solitude se fait



UNE RUE DE BERBERA

Dessin de Myrbach, d'après une photographie communiquée par M. G. Révoil.

de nouveau sur la grève[1]. Les Somal préfèrent le marché de Boulhar à celui de la ville principale, parce qu'ils trouvent dans le voisinage des lieux de pâture pour leurs troupeaux, tandis que les alentours de Berbera offrent à peine çà et là quelque brousse rampante; mais Boulhar n'a point de port, et sur la rive grondante se voient les épaves de maint naufrage. Les explorateurs qui se hasardent sur les plateaux y rencontrent des tombeaux et de grandes ruines.

La route la plus fréquentée qui se dirige au sud-ouest vers la cité de Harrar, commence à Boulhar, mais c'est à Samaouanak ou à Doungareta que des ingénieurs projetaient naguère d'établir le point de départ de la voie ferrée qui se dirigera tôt ou tard, par le territoire des Gadiboursi, vers la grande ville du haut Ouebi, avant-poste oriental du royaume de Choa : aussi la France et l'Angleterre se sont-elles récemment disputé cette porte future du continent. Les Anglais en ont gardé la possession et reconnu en échange la souveraineté complète de la France sur une autre des portes de l'Afrique, le golfe de Tadjourah.

Ainsi se complète, sur le pourtour continental, la chaîne des conquêtes par lesquelles les puissances européennes annexent graduellement à leurs domaines l'immense pays des noirs. Chaque année le cercle se resserre, et en même temps s'accroît la connaissance du sol et des peuples du continent. Il n'est plus qu'un petit nombre de régions africaines où n'osent s'aventurer les blancs, précédés par la renommée de férocité que leur avait faite la traite des nègres. Comme voyageurs pacifiques, ils pénètrent maintenant jusqu'au centre de l'Afrique, et les éclaireurs de la science ont atteint les sources du Nil, du Zaïre et du Zambèze. L'Européen n'a plus cet atroce préjugé que l'esclavage est la condition normale du nègre; il daigne voir un homme en lui, et, en échange, le nègre se rapproche de nous et devient notre ami. Quoiqu'on se plaise à répéter parfois que les Africains sont voués à une éternelle enfance, les faits sont là qui témoignent des progrès accomplis dans l'espace d'un demi-siècle et peut-être supérieurs en proportion à ceux que l'Europe a faits en deux mille années; telle population, naguère anthropophage, comme celle du Ba-Souto, dépasse maintenant en civilisation matérielle et en instruction bien des retardataires du monde européen. Blancs et noirs, jadis races distinctes et ennemies, comprennent qu'ils appartiennent à la même humanité.

[1] Commerce de Berbera et Boulhar en 1885 : 6 500 000 francs.

En terminant ce treizième volume, le dernier qui traite de l'Ancien Monde continental, j'ai le bonheur d'exprimer ma reconnaissance à tous ceux qui m'ont aidé de conseils, de renseignements, d'annotations et de critiques. En premier lieu mon principal tribut de gratitude revient à mon ami Léon Metchnikov, qui m'a permis d'utiliser ses mémoires inédits sur les populations de l'Afrique méridionale et sur les Somal. M. Ponel a eu la bonté de relire les épreuves relatives à la Gabonie, M. Coquilhat a vu quelques-unes de celles du Congo, et M. Carlos de Mello, qui m'avait déjà fourni de nombreux documents sur l'Afrique portugaise, a lu, avant publication, mon chapitre de l'Angola. Entre deux de ces voyages qui comptent dans l'histoire de la géographie, M. Joseph Thomson a eu l'obligeance de me fournir de précieux documents, des photographies uniques, et M. G. Révoil, dont le nom est à jamais associé aux récits d'exploration dans le pays des Somal, a bien voulu me communiquer aussi, avec une générosité parfaite, paysages, types, albums et carnets de notes. Je dois à M. Moulle la communication de photographies du Cap et de Kimberley. Quant aux erreurs qui peuvent se trouver en d'autres chapitres de mon livre, la responsabilité m'en incombe, et je n'ai qu'à remercier d'avance les personnes qui voudront bien me les signaler, comme l'a déjà fait M. A. A. d'Oliveira en deux articles de la revue *As Colonias Portuguezas*.

Ai-je besoin d'ajouter combien je suis redevable à M. Ch. Schiffer de la constante sollicitude avec laquelle il a suivi la publication de ce livre page par page, et aux excellents artistes, MM. Taylor, Slom, Thiriat, Vuillier, Ronjat, dont les dessins si consciencieux ont doublé la valeur de mon ouvrage ; à mon ami M. Perron, qui a dessiné les cartes de ce volume, comme celles des volumes précédents.

INDEX ALPHABÉTIQUE[1]

[1] Les numéros précédés d'un astérisque indiquent la page où se trouve la description la plus complète des lieux, des populations ou des sujets désignés.

N

O

Q

R

S

T

TABLE DES CARTES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

Hachette et Cie



ERRATA

Page 49, ligne 1. *Au lieu de :* Camarãos, *lisez :* Camarões.

Page 80, ligne 5. *Au lieu de :* 1577, *lisez :* 1515.

Page 144, lignes 23 et 24. *Au lieu de :* Il (José de Lacerda) fut massacré et, sauf la connaissance sommaire de son voyage, tout fut perdu, *lisez :* il mourut sans avoir terminé son œuvre et les documents publiés sur son voyage n'ont pas reçu l'attention méritée.

Page 147, ligne 5. *Au lieu de :* 25, *lisez :* 37.

Page 206, ligne 4. *Au lieu de :* mais aucun document ne fut sauvé du désastre de cette exploration, *lisez :* il en reste les lettres et les journaux de voyage.

Page 270, note 1. *Au lieu de : Sudan, lisez : Sahara und Sudan.*

15207. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

